



Le Feu follet (Paris. 1880). 1900/01.

REVUE NOUVELLE

Le Feu Follet

XXe ANNÉE

Fondateur-Directeur : F. MARATUECH

Tome XI — N° 1 — Janvier 1900

Pages

Francis Maratuech. — *Noël! Noël! au bel An neuf!.* 1
Théodore Botrel. — *Pauvre p'tit gâs!* chanson....... 2
Marie Lavergne. — *Le Chant de la Neige*.......... 4
Charles Teilhac. — *L'Algérie française*............ 6
Marcel Sémézies. — *Autour du cercueil d'Henri IV*... 10
Joseph Pouzin. — *En route*, notes d'un touriste...... 21

Album poétique : **Raoul Pradel, Paul Maryllis, Gésa Darsuzy** et **Gacian Almeric**. — *Roman* : Agrippa le Diable *(suite)* : **Gaston Rayssac**. — *Notes de musique* : **Hyacinthe de Vésian**. — *La Vie Parisienne* : **Étienne Richet**. — *Un mois au Théâtre* : **Gésa Darsuzy**. — *Chroniques*. — *Bibliographie*. — *Revue des Revues*.

60 centimes

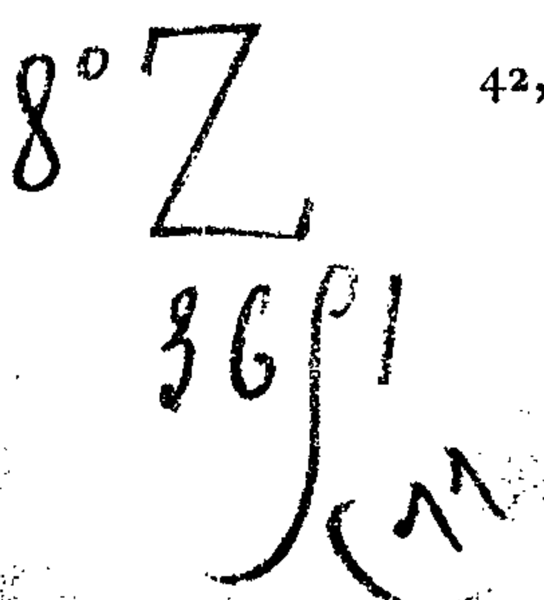
PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

SECRÉTARIAT

42, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE (Lundi, de 3 à 5 hres)



« Noël ! Noël !

Au bel An neuf ! »

C'est avec un mélange de fierté et de mélancolie que je songe, ce soir, que depuis vingt ans quelques-uns nous suivent, et que deux générations déjà se sont intéressées à la Revue qui aura la chance de se trouver, pour ainsi dire, à cheval sur deux siècles, peut-être, espérons-le, sur deux époques — différentes.

En revanche, les hommes de mon âge n'auront vu rien de beau, rien de grand ! Ils ont seulement le triste privilège d'avoir été hâtivement mûris par la grande Catastrophe. Et vainement, depuis, d'année en année, nous écoutons passer au vol des cloches les joyeux et confiants noëls de jadis — qui dispersent aux quatre vents de l'horizon nos infrangibles espérances...

Et il nous tarde que soit terminée l'infâme agonie du siècle — qui finira dans un recueillement de... foire cosmopolite ; au brouhaha d'odieuses parades...

Que vous souhaiter, « hommes de bonne volonté », chers lecteurs?

Beaucoup de patience, davantage encore d'énergie, — et peut-être aussi cette bienfaisante soif de justice, dont nous souffrons tous plus ou moins, et qui, tôt ou tard, s'exaspèrera en généreuses fièvres.

En attendant, l'Humanité est en marche vers toutes les décrépitudes et toutes les décompositions finales ; — et la sarabande continue, plus folle, plus éhontée, autour du Veau d'or — toujours debout !

Qu'importe ! les cloches de Noël entraînent nos cœurs dans leur vol d'espérances. Consacrons la dernière année du siècle à nous faire des âmes neuves ; ceignons nos reins pour toutes les luttes, — et que les carillons de l'an prochain puissent chanter, à l'aube du siècle nouveau, l'hosannah de toutes les délivrances !

FRANCIS MARATUECH.

Noël 1899.



Pauvre p'tit gâs!

CHANSON BRETONNE

Nul ne connut jamais son âge.
Son nom? ma foi! pas davantage;
Sa famille? Il n'en avait pas :
On l'avait trouvé sur la plage...
Pauv'tit gas!

Sans jamais aller à l'école
Et, sans une bonne parole,
Vêtu de trous du haut en bas,
Il poussa comme une herbe folle...
Pauv'tit gas!

Lorsque la mer était mauvaise,
Il riait, le cœur plus à l'aise,
Gîté — malgré vents et frimas —
Dans un abri de la falaise...
Pauv'tit gas!

Dédaignant faucille et charrue,
De bonne heure il fut la recrue
D'un capitaine Terneuvas
Et s'en fut pêcher la morue...
Pauv'tit gas!

Or, un soir, la Vague en furie
Fait au vieux brick une avarie
Suffisante à le couler bas :
L'eau monte dans la batterie...
Pauv'tit gas !

... El l'enfant s'offre en volontaire
Pour porter un « fil » à la terre
Que l'on aperçoit, tout là-bas...
Le « va-et-vient » va-t-il se faire ?
Pauv'tit gas !

Malgré les brisants et l'orage,
Il gagna la côte à la nage...
Et mourut, tant il était las !
Mais il sauva tout l'équipage !...
Pauv'tit gas !

Plus que tous nos héros célèbres,
Il fut pleuré dans les ténèbres
Par les marins disant, tout bas,
En guise d'oraisons funèbres :
« *Pauv'tit gâs* ! »

THÉODORE BOTREL.



Cette touchante chanson est *inédite*, — comme tout ce que publie la Revue du reste ; — nous avons tenu à la donner en bonne place pour marquer au « Barde Breton » la haute estime que nous professons pour son fier et émouvant talent.

Théodore Botrel, qui devient l'ami de *Feu Follet* et de son Directeur, nous paie ainsi une charmante bienvenue en ce beau jour de Noël. N. D. L. R.



LE CHANT DE LA NEIGE

D'en sus, pla lèn, mudo et sans brut
la neù dabalo
e se pauso, plegan soun alo
d'ausèl paurut.

Paul FROMENT.

LENTEMENT, la neige tombe et les âmes s'endorment : le chant de la neige est la berceuse des âmes.

Quand nos corps, las d'errer, las de lutter, las d'agir, sentent enfin la fatigue les envahir et que les paupières, obéissant à l'ordre muet des organes surmenés, donnent le signal du repos et se ferment, l'âme inquiète et ennemie de cette immobilité dans laquelle on l'emprisonne, s'évade et fait l'école buissonnière : c'est le rêve.

Mais il vient une heure, où l'âme lasse de vagabonder, lasse de s'épuiser en recherches inutiles, en excursions décevantes, en poursuites vaines, succombe, à son tour, sous la fatigue et s'endort, pendant que le corps continue de s'agiter, de peiner et de vivre. C'est l'heure où, dans le grand silence de la Nature endeuillée, la neige tombe en chantant la berceuse des âmes.

. . . .
. . . .

« Dans le logis attristé par la mort, la forme humaine repose immobile, froide sur le lit froid.

» Je voudrais, sous mes flocons pressés, ensevelir la forme humaine : les yeux aux cils baissés s'ouvriraient peut-être pour me dire : Merci ! ces pauvres yeux qui ne peuvent même plus partager la détresse des yeux amis qui les contemplent ; la bouche appelle ma caresse, cette caresse des choses que rien ne rebute, que rien n'effraie — et sous ma caresse je scellerais les lèvres closes ; et les mains, ces mains suppliantes qui, désespérément implorent, dans leur étreinte obstinée et obsédante, se détendraient, enfin soulagées, sous le poids de mon suaire blanc qui les délivrerait du geste.

» Je voudrais, sous mes flocons pressés, ensevelir la forme humaine.

. . . .

» Dans le chemin jonché de feuilles mortes, les souvenirs gisent parmi les feuilles.

» Ici, des pas se sont mêlés, des êtres ont erré, perdus dans le même rêve ; là, des regards se sont croisés et le même désir gonflant les poitrines, la même allégresse chantant dans les cœurs, les lèvres ont murmuré les mêmes tendresses ; ici on a souri et là on a souffert... toujours on a aimé.

» Je voudrais ensevelir la pensée vivante.

» Je voudrais la préserver des souillures, et, sous mon épais manteau d'hermine, la garder intacte, la sauver du gel qui tue.

» Je voudrais ensevelir les souvenirs qui gisent.

. . . .

» Je voudrais recouvrir les terres sanglantes où fume le sang des peuples et étouffer à jamais la semence de haine.

» Je voudrais détruire dans les cœurs humains tous les germes maudits que l'esprit du mal y dépose : germes d'envie et de rancune, germes d'égoïsme et de révolte.

. . . .

» Je voudrais retenir sous mon voile les rayons réchauffants et si doux du soleil et les dérober longtemps, bien longtemps aux yeux des hommes ; afin que, s'unissant dans un même sentiment de charité et de courage pour mieux lutter contre moi — l'obstacle, — ils s'emploient ensemble au suprême effort dans un but commun de délivrance, et que dans cet élan renaissent toutes les énergies et toutes les vaillances.

. . . .

» Je voudrais, missionnaire d'amour, recéler en moi toute la bonté, être le ferment de vie pour toutes les créatures et toutes les choses — de la vie féconde et joyeuse. »

. . . .

. . . .

La neige chante et les âmes s'endorment : car Dieu permet que, bercées par le chant de la neige, les pauvres âmes, isolées en ce monde, délivrées un instant de leur servitude et délivrées du rêve, puissent goûter parfois la paix profonde, cette paix dans le repos où tout s'oublie.

MARIE LAVERGNE.

12 décembre 1899.

L'ALGÉRIE FRANÇAISE

On a beaucoup écrit sur l'Algérie, beaucoup discouru. Les poètes ont chanté son soleil, les peintres reproduit ses couleurs et, depuis longtemps, les artistes de tout genre ont coutume d'aller sous son ciel éclatant réchauffer leur inspiration. De cette colonie, si près de nous, une attirance se dégage et, comme il est assez facile en somme de se rendre compte par soi-même de son cachet d'orientalisme,on entreprend le voyage aujourd'hui aussi aisément qu'on se rend sur les bords du Rhin ou en Suisse.

Les éléments d'appréciation ne manquent donc pas et, si la Méditerranée, parfois inclémente, refroidit l'enthousiasme du touriste et l'arrête à Marseille, il peut, dans son cabinet, se former une petite « opinion algérienne » assez documentée, parler des sables brûlants du désert comme s'il les avait traversés, vanter avec lyrisme le charme bienfaisant de la source ombreuse sous le parasol des palmiers, confortablement assis dans un fauteuil en face d'un grog à la glace. Son lyrisme se ressentira peut être du grog et du fauteuil mais l'à peu près satisfait quelquefois mieux que la réalité scrupuleusement rendue, et personne ne s'en plaindra. Le vraisemblable a des limites beaucoup plus vastes que le vrai, et le mirage, surtout deviné à travers les latitudes, offre des ressources inattendues.

Ce qui d'ailleurs a le plus séduit le touriste jusqu'ici est précisément le coté de l'Algérie se prêtant le mieux à l'amplification, à la déformation du mirage. Le Sud algérien, lumineux et chaud, dont les vagues de sables miroitent comme un océan d'or, a fasciné les regards, captivé les imaginations et l'on est allé tout droit vers lui, dédaigneux du Nord de la colonie, de la terre nouvelle, de celle que les efforts laborieux ont créée, de l'Algérie française. C'était naturel. L'inconnu d'abord, l'évocation toujours troublante des pays lointains et fabuleux : les villes blanches étagées en terrasses, pareilles à des forteresses d'argent dans l'azur du ciel; les caravanes de chameaux sillonnant le désert ; les Mauresques voilées entrevues sous les riches tentures des palanquins ; les brillants cavaliers caracolant en fantasias superbes ; les éclairs des armes ; les amples burnous des guerriers flottant au soleil féerique de là-bas ! Comment résister à tant de chaleur ? Le moyen de replier ses ailes en face de tant de lumière et, même, de ne pas se les brûler un peu, quand on a lu

les Contes des Mille et une Nuits ? Ne peut-on rêver qu'il existe en ces régions privilégiées, où le paradis du Prophète est si près de terre, dans un site ignoré, une retraite délicieuse au sein de laquelle la vie s'écoulera contemplative et paresseuse ; un nid douillet avec des tapis partout, infiniment variés, du Caire, de la Mecque, du Maroc ; des coussins orientaux bas et larges, des stores transparents aux dessins kabyles, mi-clos et discrets comme le jour qu'ils paraîtront ne laisser rentrer qu'à regret ; des tentures soyeuses mêlées aux peaux de panthères et de chacals ; un fouillis de nuances où le regard pourra pénétrer, se perdre et puiser pour l'âme la jouissance particulière des couleurs heureuses ! Puis il y a encore des sultanes ; qui sait si une Scheherazade ne voudra pas conter pour nous des contes à veiller toujours !

Ce tribut payé à l'orientalisme, on peut regarder plus près, abandonner les horizons lointains, dont les limites inconnues s'embrument des contours du rêve, pour étudier la réalité.

L'Algérie française, conquise par nos soldats et colonisée après eux, par des générations de travailleurs, celle que l'on a si justement appelée la « Nouvelle France », ne présente-t-elle pas un intérêt suffisamment propre, un caractère assez original pour tenter l'imagination la plus amoureuse d'imprévu ? C'est encore la France, mais une France obligée de recevoir l'appoint de naturalisés d'origines si diveses que la société qui s'y est formée revêt un caractère particulier, n'est pas semblable à la nôtre, prend seulement sa place à côté. L'esprit national domine, mais il n'agit que comme une force de cohésion, un élément directeur d'unification. On conçoit aisément, quand on transporte par la pensée la vie contemporaine de la métropole dans un milieu où le génie français, s'il est prépondérant, n'est pas seul,combien différentes doivent être les manifestations de cette vie, quelles déformations elle doit subir, â quelles exigences elle doit se plier pour coordonner tant d'éléments venus de sources si opposées.

Un court voyage en Algérie donne vite cette impression d'un pays neuf qui a puisé un peu partout ses forces vitales, qui a demandé à tous les peuples et à tous les âges les moyens nécessaires pour grandir. La nécessité l'a même obligée à remonter dans le passé. A côté des applications les plus récentes du progrès moderne on y voit renaître des usages abandonnés. Ainsi, les chemins de fer, assez nombreux pourtant, ne suffisant pas à assurer les communications entre les régions très étendues, il a fallu recourir aux vieilles diligences d'autrefois. On les retrouve, ces vieilles diligences, sous le soleil d'Afrique, sillonnant les vastes plaines attelées de chevaux ardents et, s'il leur manque les sonnailles d'antan qui berçaient le sommeil cahoté de nos pères et le pittoresque costume des postillons galonnés, elles n'en empruntent pas moins au souvenir de leurs

aïeules un cachet particulier, un regret poignant du disparu, un peu de la poésie du pays natal. Il en est d'elles comme des cloches. Lorsque on traverse ces centres algériens en formation, surmontés d'un clocher trop neuf, une impression triste vient au cœur, une impression d'égarement dans un pays sans passé ; mais le soir, au crépuscule, qui pour un moment couvre toutes choses de la patine du temps, la voix des cloches se fait entendre et cette voix paraît une très vieille voix sortie d'un clocher séculaire.

L'on sait gré à l'Algérie de vous ramener dans le passé ; le levain d'atavisme fermente en nous au contact de ces vestiges d'un autre âge. Les voyages en diligence, en dépit de leur lenteur, ont d'ailleurs leur charme. Nos rapides modernes, haletants, grisants de vitesse, tuent la rêverie. Devant les glaces des wagons les paysages passent, aussitôt déformés, avant que le regard ait pu y puiser une impression vraie. Aujourd'hui en France, grâce à la facilité des déplacements, la vie a plus d'envolée, embrasse plus grand ; mais elle laisse de côté les détails, les petits coins qui ont aussi leur poésie — poésie si inattendue, si vieille, si oubliée, qu'on croit la découvrir quand par hasard on la rencontre. Au lieu de villes embrouillardées, empâtées de constructions massives, de gares enfumées à l'odeur écœurante, résonnant de coups de sifflets stridents, ce sont des routes ensoleillées ou ombreuses, des villages frais et calmes que la diligence nous fait voir. De ses portières qu'une course folle n'emporte pas on examine tout à loisir, on pénètre mieux les régions où l'on passe, on en conserve même quelque chose avec soi : le dessin d'un site particulier, le miroir d'une source sous un saule, un joli visage de femme qui vous a attiré, vous a fait retourner, mettant dans l'obligation de s'éloigner le charme d'un petit regret.

Et le passé renaissant au sein de notre colonie encore jeune présente un contraste étrange. De la terre algérienne ne se dégage pas en effet l'impression que font naître les campagnes de France, formées par le travail des siècles. On sent une œuvre en pleine éclosion mais qui aura longtemps besoin d'une direction maternelle et prudente. Aux pays que la colonisation a transformés succèdent des étendues vierges, désolées, couvertes de ronces et de palmiers nains. Les villages, échelonnés sur les routes, taillés largement dans le terrain qu'il est inutile de ménager, n'ont pas l'aspect des villages français dont les maisons se pressent autour du clocher. Les types des habitants révèlent le mélange des races, et quand la diligence s'arrête pour livrer le courrier, l'Alsacienne blonde et robuste coudoie la brune Espagnole, la Maltaise au teint bistré, la Mauresque aux larges yeux. On sent les caractères variés, qui tous les jours se confondent, d'un peuple en projet. Dans le creuset de la colonisation, sous le souffle vivifiant du génie français, les éléments gardent encore leur principe originel,

mais on prévoit que tout cela va se mélanger, former corps, devenir le peuple homogène de demain — et l'on éprouve de l'admiration pour ces rudes travailleurs, partis de leur pays, à l'aventure, transplantés dans une terre neuve, obligés de se créer une place au soleil, avec l'incertaine vision de la réussite !

CHARLES TEILHAC.

(A suivre.)





Autour du Cercueil d'Henri IV

(14 MAI - 1er JUILLET 1610)

I

Une légende, — est-ce bien une légende ? — conte que peu d'instants après le coup de poignard de Ravaillac, avant même que la nouvelle fût parvenue au Louvre, l'Italien Concino Concini entrebâillait les tapisseries de la chambre de Marie de Médicis et, montrant sa belle tête en ce moment livide et tremblante, murmurait sourdement ces deux seuls mots : *E matato*, — il est tué. La scène est dramatique évidemment, mais est-elle vraie ? Elle appartient à ce genre de détails historiques plus pittoresques que prouvés, que les contemporains se murmurent de bouche à oreille dans les racontars des antichambres royaux, que quelques mémoires bavards reproduisent et que les curieux de la postérité répètent sans bien approfondir la source où ils les puisèrent. Un jugement est ici difficile à émettre, car se prononcer pour le oui ou pour le non équivaut à prononcer ou non la culpabilité de la Reine.

Il est certain que Marie de Médicis ne montra jamais pour Henri IV une affection sérieuse ; qu'elle ne l'aima ni comme mari, ni comme roi ; qu'elle se montra toujours piquée de la confiance qu'il témoignait à Mme de Verneuil, qu'elle rêvait le pouvoir ; qu'elle entretenait déjà des rapports secrets avec l'Autriche et l'Espagne et qu'elle souhaitait une politique tout opposée à celle de Sully et du roi. Il est certain que son intimité avec Concini, ce bel aventurier d'Italie venu de Florence dès l'année 1600 et introduit à la cour par son mariage intéressé avec Léonore Galigaï, était déjà grande, et qu'entre la reine négligée et le compatriote favori il existait dès cette époque des relations sinon de galanterie coupable du moins d'étroite amitié. Concini ne fut pas uniquement le rapace enrichi et le ridicule maréchal que nous a laissé l'histoire officielle ; il faut le voir aussi comme un être de distinction et de séduction. Son rôle ne fut pas sans grandeur et sa conduite politique ne manqua ni d'énergie ni d'adresse. En des heures extrêmement troublées, où le trône se trouva

comme ballotté entre des compétitions et des révoltes, il sut louvoyer habilement et, que ce fût amour pour la femme, dévouement pour la reine ou intérêt personnel, il n'en est pas moins vrai qu'il permit à Louis XIII d'atteindre sa majorité. Il était gai, généreux, galant homme, beau joueur, beau cavalier, plein de faste, courageux et résolu. Il comptait alors trente-neuf ans, et tous les familiers du Louvre connaissaient la silhouette élégante, la taille bien prise, la physionomie expressive, les yeux ardents et doux de ce souple et remuant étranger qui semait l'or, courait les fêtes et passait souvent des heures dans le cabinet de la Reine, à lui murmurer de sa voix caressante et chaude de tendres chansons florentines. Le roi le détestait et avait plusieurs fois insisté pour obtenir son renvoi jamais accordé. D'une façon ou d'une autre la reine l'aima, et il est possible que dans le secret de son cœur elle se soit réjouie de la mort d'Henri IV et ait souri pour son ami et pour elle à un avenir d'absolue puissance. La magnifique et inattendue destinée du maréchal d'Ancre, la faveur sans pareille dont il jouit sept années durant, autorisent tous les soupçons. Il est certain encore que, le 14 mai, lorsque le chancelier de Sillery, venant d'apprendre la nouvelle par M. de Montferrand, s'empressa de monter chez la Reine, il la rencontra descendant elle-même les escaliers du Louvre, déjà prévenue, déjà dans ses voiles de veuve, déjà dans l'apparat de sa douleur officielle. « Hélas ! dit-elle, le Roi est mort ? — Non, Madame, » répondit Sillery qui probablement venait de préparer cette belle phrase en montant les premières marches, « non, Madame, le Roi ne meurt jamais en France. » Il faut convenir que tout cela est bien prompt, se déroule comme avec une rapidité préparée, et que tous les détails de ce lugubre après-midi pèsent avec une certaine gravité sur la mémoire de la Reine.

Pourtant je ne crois pas à un complot organisé entre elle et Concini. Elle venait d'obtenir la veille même ce qu'elle désirait par dessus tout, son couronnement et son sacre, et son ambition avait pour le moment lieu d'être satisfaite. D'ailleurs, trop d'autres soupçons se répandirent alors sur trop de têtes pour que quelque chose de clair et de certain puisse sortir de ce drame confus. Dans les chroniqueurs du temps, dans les historiens du lendemain, c'est à ce sujet le désarroi le plus absolu.

Les uns accusent la Reine encore, mais de complicité avec le duc d'Epernon cette fois. Pourquoi d'Epernon ? Quel intérêt avait-il à supprimer un maître auprès duquel il tenait de grands emplois et à servir Marie de Médicis qui ne lui laissa glaner plus tard dans le partage du trésor de la

Bastille qu'un ou deux millions à peine? Du reste d'Epernon, il ne faut pas l'oublier, empêcha seul le peuple de massacrer sur l'heure Ravaillac; c'est d'Epernon qui le fit protéger, garder, surveiller, conduire au Louvre et qui le livra au Parlement. S'il eût trempé dans le complot, il est clair qu'il eût été trop heureux de voir disparaître aussitôt un complice à qui la torture pouvait arracher des aveux. Le soin que mit le duc d'Epernon à cette arrestation, l'ardeur qu'il dépensa dans la soirée du même jour à faire déclarer immédiatement la Régence de la Reine et à assurer la régulière transmission des pouvoirs feraient croire, au contraire, qu'il avait lui-même d'autres soupçons.

Certains accusent la marquise de Verneuil, la favorite en titre, irritée, dit-on, à la fois du consentement d'Henri IV au couronnement de la Reine et de son bruyant et nouvel amour pour la princesse de Condé. D'autres s'en prennent au prince de Condé et au comte de Soissons, compétiteurs à la couronne; d'autres à l'Autriche et à l'Espagne, inquiètes de la guerre qui se préparait; d'autres aux Huguenots, aux Jésuites, au comte de Fuentès. Je crois inutile de discuter toutes ces accusations dont aucune n'est prouvée. Rien, absolument rien, n'établit dans ce drame l'inspiration d'un agent criminel déterminé; aucun témoignage précis ne s'élève des faits soigneusement fouillés, ni contre la Reine, ni contre Concino ou d'Epernon, ni contre Henriette de Verneuil ou les Condé, ni contre la Maison d'Autriche ou la Compagnie de Jésus. Il est permis de tout supposer, mais l'érudit soucieux de vérité ne peut rien affirmer. Le problème n'est pas encore résolu et sans doute ne le sera jamais. Le procès de Ravaillac, dont il reste malheureusement peu de traces, presque tous les interrogatoires ayant été, ou supprimés, ou écrits de façon illisible, ne peut donner aucune indication. Mais ce que l'on sait de l'homme, de son caractère, de sa vie, de ses troubles, de l'emploi des mois qui précédèrent le crime, permet, il me semble, de conclure à ce que j'ai dit ailleurs, à l'acte d'un égaré, d'un halluciné, d'un être dont le cerveau faible et prédisposé fut surexcité par la lecture d'un livre dangereux. Ce n'est peut-être là qu'un système aussi peu fondé que les autres, mais il offre au moins cet indulgent avantage de n'engager directement la responsabilité d'aucun nom.

Pour en finir avec ce malheureux Ravaillac, disons vite que, conduit par M. de Montigny à l'hôtel de Retz, gardé deux jours à vue par des archers, puis interrogé successivement par le président Jeannin, par M. de Bullion, par l'archevêque d'Aix, Paul Hurault de L'Hospital, par l'archevê-

que d'Embrun, Honoré du Laurens, par le grand-prévôt de Bellangreville, il nia absolument avoir eu des complices. On ne trouva sur lui que quelques papiers sans importance, prières ou mauvais vers, un chapelet et un cœur en coton donné par un chanoine d'Angoulême. Il assura avec douleur que s'il avait cru le roi aussi aimé de son peuple, il n'aurait certainement pas frappé. Condamné le 27 mai à la mort par tenaillement, plomb fondu, huile et poix bouillantes, cire et soufre, et écartèlement, il fut exécuté le même jour. Le peuple assista avec une joie sauvage à cet horrible supplice, se partagea les lambeaux du corps et les brûla aux carrefours. Un jeune homme plus sensible, ayant exprimé un peu trop haut son dégoût, fut roué de coups. Certains affirment que le peuple est bon. A tourner les pages de l'Histoire on se persuade vite du contraire. Sauf à de grandes heures de batailles nationales, les masses ne sont jamais belles à voir.

II

Le médecin Jean Héroard nous apprend que le soir même de la mort de son père, le nouveau roi « pleura beaucoup, que cependant il mangea des raisins de Corinthe, des asperges, du hachis de chapon, des oublies, des prunes de Brignolles et des figues sèches, qu'il pissa jaune paille et voulut coucher dans le lit de M. de Souvré parce qu'il avait grand'peur. »

Pauvre petit roi de neuf ans, qui, insoucieux de sa grandeur nouvelle, se consolait de son deuil en mangeant des asperges et des oublies ! Ces détails naïfs, naïvement contés par le plus minutieux et le meilleur des serviteurs, ne me paraissent ni sans intérêt, ni sans charme. En dehors d'une jolie note archéologique, — le menu d'un souper royal en 1610, — ils nous donnent une sorte de leçon philosophique, nous montrent la permanence des petites choses quotidiennes de la vie à côté des grands événements publics. Que s'écroulent les empires ou que grondent les révolutions, dans les deuils ou dans les ruines, le hachis de chapon a toujours sa minute.

Le nouveau roi n'avait pas neuf ans. Une peinture de Quesnet le représente debout, couronne en tête, la main appuyée sur un escabeau drapé aux armes de France sur lequel reposent croisés le sceptre et la main de justice. Il a l'air gras et bien portant, ne donne aucune idée du Louis XIII amaigri et mélancolique qu'il sera plus tard. Sa mère, une beauté régulière et un peu froide, est assise à côté de lui, une main sur son épaule.

Un roi de neuf ans, une reine étrangère, couronnée de la

veille, peu aimée, parlant mal la langue de son royaume, c'était peu pour l'heure grave que traversait alors la France. Encore fallait-il assurer ce chancelant pouvoir. Le duc d'Epernon le comprit, et avec une décision, un sang-froid et une énergie dont l'Histoire doit lui tenir compte, il prit des mesures militaires et politiques qui décidèrent de la régulière transmission des pouvoirs et peut-être de la destinée de l'Etat. Le carrosse royal à peine rentré au Louvre, d'Epernon s'y logea militairement, faisant occuper le Pont-Neuf, les abords du Palais de Justice, les grandes voies d'accès, par toutes les troupes disponibles. Les Gardes-Françaises furent concentrées autour du Louvre. Les Gardes-Suisses, mêche allumée, occupèrent la rue Dauphine et la place de Grève. Le lieutenant-civil Le Jay et le prévôt des marchands Sanguin reçurent l'ordre de faire fermer les portes de la ville et de parcourir les rues pour tranquilliser le peuple. L'ordre assuré, le duc se rendit au Parlement qui siégeait au couvent des Augustins et où, en ce moment, M. de Harlay, premier président, malade de la goutte, venait d'envoyer au président de Blanc-Mesnil l'ordre de rester en permanence. Un peu plus tard il y arrivait lui-même, porté sur un fauteuil par des valets, quelques minutes à peine avant d'Epernon. Le procureur-général, Jacques de la Guesle, n'eut même pas le temps de venir délibérer. Quand il entra au Parlement l'arrêt était déjà rendu. Avec sa coutumière hauteur, d'Epernon se présenta brusquement, la main sur la garde de son épée, et sans écouter quelques sourdes protestations, tint ce sommaire discours : « Mon épée est encore dans le fourreau, mais il faudra qu'elle en sorte si on n'accorde pas dans l'instant à la Reine-Mère un titre qui lui est dû selon l'ordre de la nature et de la justice. Ne demandez pas du temps pour délibérer. La prudence n'est pas la raison. Ce que je réclame peut se faire aujourd'hui sans péril et ne se fera pas demain sans carnage. » Le duc avait raison. Dans les hautes crises politiques le premier acte légal est important et décide de tout. En dehors des protestants qui auraient pu profiter d'un intervalle dans le gouvernement pour essayer d'enlever le pouvoir au parti catholique, en dehors des agents de l'Autriche et de l'Espagne, qui auraient pu fomenter des troubles utiles à leur politique, il y avait encore à prévoir des discussions autour du trône, Trois princes du sang : Henri, prince de Condé, François, prince de Conti, et Charles, comte de Soissons, pouvaient faire valoir leurs droits, sinon à la couronne, du moins à la régence, et la disputer à la Reine. Or, par un heureux hasard, des trois prétendants, Conti, incapable et infirme, point à craindre, seul se trou-

vait à ce moment à Paris ; Condé et Soissons étaient absents. Il fallait agir vite et bien. Le duc sut le faire. Le Parlement déclara « La Reine régente en France pour avoir l'administration des affaires du royaume pendant le bas âge dudit Seigneur son fils, avec toute puissance et autorité. » Sept présidents et cinquante-cinq conseillers prirent part au vote. L'arrêt fut immédiatement expédié au Louvre. La Reine y répondit par l'annonce apportée par M. de Bullion qu'un lit de justice serait tenu le lendemain. Les conseillers se séparèrent alors seulement, à plus de neuf heures du soir. Le pas difficile était franchi, la translation des pouvoirs effectuée et, grâce à d'Epernon, la monarchie existante continuait légalement son cours.

Toutes les fois qu'un soldat parle à des robes sur un ton de commandement et la main sur la garde d'un sabre, les robes frémissantes s'inclinent et le principe d'autorité reste sauf. Vérité politique que nos généraux de ce mourant XIXe siècle paraissent avoir un peu oubliée. Depuis vingt-cinq ans, à l'heure où j'écris, pas un chef militaire n'a su encore se montrer devant nos bavards et médiocres parlementaires, — bien loin, certes ! de valoir ceux de 1610, — dans la fière attitude d'un d'Epernon.

Il semble qu'on eût dû dans cette circonstance attendre quelque chose de Sully, le ministre, le conseil, l'ami, le bras droit d'Henri IV. Mais le sage Sully usa de sa prudence accoutumée. Moitié se méfiant de la Reine dont il savait tous les secrets et inquiet pour lui-même, moitié plein de soucis pour le fameux trésor de guerre, — son œuvre, — et pour l'artillerie renfermés à la Bastille, il vint s'y cacher aussitôt avec ses archers, des provisions, de la poudre, et braqua les canons sur la ville. En même temps il envoyait sa femme au Louvre porter ses condoléances à la Reine et tâter le terrain. Ce ne fut qu'après avoir été rassuré par la duchesse et avoir appris la déclaration de régence qu'il se décida à quitter sa forteresse. Il est clair que mieux aurait valu moins de sagesse et plus de dévouement et d'élan. On eût aimé à voir l'ami d'Henri IV assurer le premier la royauté du Dauphin. Mais l'on garde toujours les défauts de ses qualités.

Le 15 au matin, Louis XIII « fut levé à sept heures un quart, pissa jaune clair, — il paraît que la chose est importante puisque Héroard ne l'oublie jamais, — fut habillé de bleu, conduit à la messe après avoir déjeuné avec du chapon bouilli et du gâteau feuilleté, puis mené en Parlement, au couvent des Augustins, sur un cheval blanc bien doux. » Les régiments faisaient la haie du Louvre à l'église des Augustins. Tels furent les premiers gestes royaux du petit souverain.

Le Parlement siégeait toutes Chambres réunies, en robes et chaperons d'écarlate, les chanceliers en simarres de velours noir. Le premier Président, six présidents et cent vingt-quatre conseillers étaient présents. La Reine en crêpes noirs, apparut, donnant la main à Concini, — ce qui fut remarqué, — et vint s'asseoir à la droite du Roi. A côté d'elle prirent place : le prince de Conti, le duc d'Enghien (un enfant de cinq ans), les ducs de Guise, de Montmorency, d'Epernon, de Montbazon, de Sully, les maréchaux de Brissac, de Lavardin et de Bois-Dauphin. A la gauche du Roi : les cardinaux de Joyeuse, de Gondy, de Sourdis, du Perron, les évêques de Beauvais, Châlons, Noyon, enfin l'évêque de Paris. A ses pieds, le comte de Souvray, son gouverneur, le duc d'Elbeuf, le duc de Mayenne et le Chancelier.

Louis XIII débita avec bonne grâce et gentillesse le discours qu'on lui avait appris, discours très simple et très bref, qui tient en quatre lignes : « Messieurs, il a plu à Dieu d'appeler à soi notre bon Roi, mon seigneur et père. Je suis demeuré votre roi, comme son fils, par les lois du royaume. J'espère que Dieu me fera la grâce d'imiter ses vertus et suivre les bons conseils de mes bons serviteurs. Monsieur le Chancelier vous dira le reste. » Ce restant, c'était la déclaration solennelle de la Régence confiée à la Reine Mère. Celle-ci voulut prononcer un autre discours, mais, réelles ou feintes, ses larmes l'en empêchèrent et elle ne put que murmurer deux ou trois phrases de circonstance. Le premier Président répondit au Roi et à la Reine et exhorta Louis XIII à devenir le « Père du Peuple ». L'avocat-général Servin prononça une harangue et, les portes ayant été ouvertes, la foule étant entrée, le Chancelier recueillit les avis et proclama la reine Régente aux acclamations du peuple.

Le lendemain 16, au Louvre, le duc d'Epernon, colonel-général de l'Infanterie, le colonel de Créquy, commandant le régiment des Gardes, et tous les capitaines des Gardes prêtèrent serment au Roi, genou en terre. Le même jour la Reine constitua le Conseil de Régence, car entre les agitateurs du dedans et les ennemis du dehors le gouvernement ne pouvait rester plus longtemps sans plan de conduite. Les anciens ministres, Sully, Neuville et Villeroy, secrétaire d'Etat depuis quarante-trois ans, Jeannin et le chancelier Brulard de Sillery restaient aux affaires, mais à côté d'eux on installait un conseil où l'on fut obligé d'admettre beaucoup de monde pour ne mécontenter personne : Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon ; Jean-Louis de Nogaret, duc d'Epernon ; Concini, la princesse de Conti, le comte de Soissons, le connétable de Montmorency, le cardinal de

Joyeuse, les ducs de Guise, de Mayenne, de Nevers, d'autres encore, en somme tous ceux qui voulurent en être. Ce nombreux Conseil ne pouvait être que flottant et sans autorité réelle. Il était destiné à s'agiter dans le vide et à recevoir, sans s'en douter, les inspirations d'un autre conseil, moins nombreux mais plus habile, le conseil privé et secret de la Reine, c'est-à-dire : Concini, le Père Cotton, le nonce, et le duc de Feria, ambassadeur d'Espagne.

Le comte de Soissons rentra à Paris le 17, à la tête de 300 gentilshommes. Il se plaignit hautement de n'avoir pas été attendu, fit sonner ses droits méconnus de prince du sang et parla d'en déférer au Parlement. Je ne sais plus dans quelle pièce de théâtre moderne, un député radical explique ainsi sa méthode : « Plus j'ouvre la bouche pour crier, plus l'on me la ferme avec de gros morceaux. » Il paraît que la méthode n'est pas invention nouvelle : on fit taire le comte de Soissons avec le paiement fait pour lui au duc de Savoie de 200 000 écus qu'il lui devait, et comme il criait encore, on y ajouta une pension de 50 000 écus et de belles promesses pour lui et pour son fils. Ce fut le premier coup de dent donné dans les coffres de Sully, il devait être suivi de beaucoup d'autres. En peu de mois chacun y puisa : le prince de Condé, autre mécontent, y trouva pour lui seul cinq millions, et le duc de Guise au moins autant. Plus modestes, les ducs de Nevers, de Vendôme, de Longueville, d'Epernon, de Bouillon, se contentèrent d'un million chacun. Concini se fit donner quatre millions, le marquisat d'Ancre, Peronne, Amiens, Bourg, une part de lion et de roi. De roi ? Le fut-il vraiment ou voulut-il simplement le faire accroire ? L'on conte qu'entre son hôtel et le palais où dormait la reine il avait fait jeter un pont léger que le tout Paris d'alors appelait plaisamment *le pont d'amour*. Et Dreux du Radier met dans la bouche du comte du Lude ce mot, trop joli peut-être pour être vrai : « Un vaisseau qui est à l'ancre n'a pas besoin de voile, » aurait dit ce facétieux gentilhomme en voyant une dame d'atours apporter un voile à la reine assise auprès du nouveau marquis d'Ancre.

Mais ne jetons pas nous-même l'ancre en ces eaux trop faciles et un peu troubles de l'Histoire. Un plus sérieux devoir nous reste encore à accomplir.

III

Las obsèques d'Henri IV furent célébrées avec une pompe peu commune, mais elles eurent une étonnante durée. Commencées le 15 mai elles comptèrent, pour ainsi dire, plusieurs actes et ne furent terminées que le 1° juillet.

Le cœur, enfermé dans une boîte d'argent, partit le 15 mai pour le collège des Jésuites de la Flèche où il devait être inhumé. suivant l'intention bien connue d'Henri IV, fondateur de ce collège. Douze Pères Jésuites voyageaient avec le cœur, sous la protection d'une escorte militaire commandée par le duc de Montbazon. A la Flèche, le Père Cotton prononça l'oraison funèbre.

Le corps embaumé, enfermé dans un cercueil de plomb et dans une bière garnie de velours noir et recouverte de drap d'or, demeura 18 jours au Louvre. Des messes étaient dites, nuit et jour, sans aucun intervalle, à deux autels. Tous les prêtres présents à Paris y officièrent à tour de rôle, beaucoup vinrent des provinces. Le 3 juin, les messes cessèrent et le corps fut exposé en une salle de parade sur un lit élevé.

Pendant ce temps, on s'occupait d'enterrer Henri III dont le corps était demeuré à Compiègne, dans l'église Saint-Corneille. Le 19 juin, le duc d'Epernon, à qui la mémoire d'Henri III était toujours chère, le duc de Bellegarde, le duc de Liancourt, le Premier-Président de Harlay et la duchesse d'Angoulême allèrent l'y chercher et le transportèrent, par des chemins affreux, à Saint-Denis où la messe funèbre fut dite le 25 juin par le cardinal de Joyeuse. Le corps fut mis, dans la chapelle des Valois, dans le tombeau d'Henri II et de Catherine de Médicis. Ainsi se trouva réalisée une curieuse prédiction dont Henri IV s'était bien des fois raillé avec ses intimes : on lui avait en effet annoncé au moment de la mort d'Henri III qu'il serait enterré cinq jours après lui. Et cinq jours, puis cinq mois, puis cinq ans ayant passé, le joyeux Béarnais se riait des prophéties de mort. Cependant du 25 juin au 1er juillet 1610, d'une inhumation à l'autre dans le caveau de Saint-Denis, cinq jours seulement s'écoulèrent. Le prophète n'avait pas menti.

A Paris, prières et services continuaient. Chaque jour les clochers des églises appelaient les confréries à quelque cérémonie. Le 26, à quatre heures et demie, le petit roi, vêtu de serge violette, en habit à capuchon et à cinq queues dont ses deux frères et trois ducs tenaient les pointes, vint donner l'eau bénite à son père, devant les princes du sang et les cardinaux de Joyeuse et de Sourdis. Le 27, le Grand-Maître des cérémonies alla inviter aux obsèques le Parlement, la Chambre des Comptes et la Cour des Aides. Le 29, le corps fut conduit à Notre-Dame, lentement, par les rues tendues de drap noir aux armoiries de France et de Navarre. L'ordre du convoi était exactement celui-ci :

Les Archers de la ville,
Les Ordres Religieux,

500 pauvres, une torche à la main,
Les soldats estropiés présents à Paris,
Les Crieurs, le Chevalier du Guet et son escorte,
Le Prévôt de Paris et les officiers de basse justice,
Le Châtelet et le Corps de Ville,
Le Clergé des paroisses,
L'Université,
Le Service des Postes et de l'Ecurie,
Les Officiers des Gardes et des Chevau-Légers,
Le Grand-Prévôt et ses archers,
Le Capitaine de la Porte et ses portiers,
Les Cent-Suisses,
Les Gentilshommes et maîtres-d'hôtel du Roi,
La Cour des monnaies,
La Cour des Aydes,
La Chambre des Comptes,
Le cercueil traîné par six chevaux,
Le Capitaine des Gardes,
Les Ecuyers,
L'Aumônerie,
Le Nonce conduit par un archevêque,
Les Ambassadeurs conduits chacun par un évêque,
Les Cardinaux,
Le cheval de parade,
Les Hérauts d'armes,
Les Pages de la Chambre et des Grands-Ecuyers,
L'effigie du Roi sur une litière portée par les portefaix du grenier à sel, sous un dais tenu par le prévôt des marchands et les échevins de Paris,
L'Evêque de Paris et l'Evêque d'Angers,
Le Parlement,
Le Grand-Maître de France, le Grand-Chambellan et le Premier-Gentilhomme de la Chambre,
Les cinq Princes du sang : prince de Conti, comte de Soissons, duc de Guise, prince de Joinville, duc d'Elbeuf,
Les ducs d'Epernon et de Montbazon,
Neuf chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit,
400 Archers.

Les régiments formaient la haie à divers endroits d'un parcours compliqué que l'immense procession suivit la journée tout entière. A neuf heures du soir seulement les princes du sang entraient dans Notre-Dame où, vu l'heure tardive, les vêpres des morts furent seules chantées. Le 30 juin, la cérémonie fut reprise dès le matin. Après la grand'messe, une première oraison funèbre fut prononcée par l'évêque d'Aire et le cortège se reforma dans l'ordre de la veille. Mais

une discussion de préséance élevée entre les Evêques et le Parlement retarda le départ et occasionna un tel tumulte que le comte de Soissons dut, pour rétablir l'ordre, faire arrêter le conseiller Paul Scarron. De tous temps les parlementaires ne laissèrent jamais échapper une occasion de se montrer gênants. Mettre le trouble est de leur nature. Grâce à cette alerte on n'arriva que le soir à Saint-Denis, trop tard pour en finir. Les vêpres des morts furent encore une fois chantées, et le lendemain, 1er juillet, la cérémonie se termina par cinq grand'messes consécutives, une deuxième oraison funèbre prononcée par l'Evêque d'Angers, la descente du corps et un grand festin pour tout le cortège, — dernier détail un peu inattendu mais bien excusable après trois semblables journées.

C'est ainsi que, voici bientôt trois cents ans, les Parisiens enterraient un Roi de France. Nos funérailles nationales de quelques heures, dont nous faisons tant de bruit, paraissent bien peu de chose à côté de ces prodigieux cortèges de trois jours. En cela, comme en tant d'autres choses, nos pères étaient vraiment plus grands que nous. Malgré la turbulence d'un conseiller, Paul Scarron, le Parlement de 1610 n'eût pas marchandé 20000 livres au convoi d'un Maréchal de France, comme nos parlementaires de la 3e République l'ont fait pour le vaillant Canrobert.

7 février 1899.

MARCEL SÉMÉZIES.





EN ROUTE

(NOTES D'UN TOURISTE)

---

8 septembre : La mer, à l'aurore, est émouvante. Sous un faisceau de lignes violemment colorées, de petites vagues d'un bleu léger semblent des coins de ciel clair dans les vapeurs des crépuscules. Elle s'illumine : des silhouettes de villes sur les coteaux lointains se précisent de plus en plus. Des voiles triangulaires d'un blanc cru de linge qui sèche, apparaissent nettement sur l'eau qui se fonce... Et le train file sur des chaussées que viennent lécher le moutonnement des eaux et l'ondulation diverse de grands espaces de vignes. Des plaines blanches et vertes, et parmi elles, de temps en temps, des villes claires qui semblent, avec leurs maisons éparses et les arbres d'un vert d'olivier fané, des bourgades de Samarie ou du Maroc. A l'horizon, des coteaux proches dont les flancs verts portent des plaies rouges qui sont des éboulements de terres ferrugineuses. Dans la vision qu'imprécise la vitesse voici la cité de Carcassonne écrasée sur son plateau, qui rappelle les places-fortes que le crayon méchant et soudoyé de James Gillray étaya comme pièce de résistance, devant le dessin d'un Napoléon bilieux, exigeant après chaque repas une prise de ville en dessert. Puis c'est Castelnaudary où les premiers moulins à vent que j'aie encore vus, s'agitent sous un ciel bas qu'ils déchirent de leurs rames.

Comme un Hercule qui soutiendrait une vasque, la ville porte à son flanc un large bassin plein de l'ombre de grands arbres et des silhouettes fuyantes de maisons échelonnées. Je montais vers un moulin. A l'approche j'entendais se froisser ses axes de bois et crier sa voilure. Sur le seuil un meunier jovial et rougeaud, saupoudré de farine jaune, m'offrit la bienvenue. J'entrai : des araignées avaient tendu leurs toiles qui lentement devenaient blanches comme des lambeaux de linceuls. Une meule, d'une allure rapide broyait des grains de maïs. Par la porte, à l'horizon, il me montra les montagnes noires vers le Tarn, et des collines qui, pareilles à des vagues, envoient leurs ondulations mourir dans le calme des plaines garonnaises. Des bourgs lointains, estompés de brume, se campaient sur les coteaux au Sud...

Par la route capricieuse et bosselée qui va vers Revel me voici dans le Lauraguais, des haies d'aubépine dont les fruits rougeoyants s'allument en touffes au bout des branches, ferment des champs et des prairies. Des paysans que je croise poussent leurs bœufs en maintenant sur

deux roues basses, leurs charrues bizarres à un seul manche. D'autres labourent autour des fermes semées çà et là sur les crêtes des vallonnements. Il y a des collines non cultivées recouvertes de genêts divers aux gousses noires et d'ajoncs farouches aux floraisons jaunes. Sur leurs croupes montueuses, les routes se glissent comme des lombrics capricieux.

Le Lauraguais est bien tel que l'a vu J.-P. Laurens, rude et souple, sévère et fertile, aux lignes flottantes et basses qui font lointains les tout proches paysages. Les hommes ont modelé leurs idées et leur allure sur la marche de leurs bœufs : de leurs bœufs d'un blanc si fuyant que l'on croit toujours voir un rayon de soleil posé sur leur pelage. Sur un promontoire marneux j'ai vu un village antique dont une église, noirâtre et sans clocher, occupe le centre. Autour, des maisons, vieilles comme elle, croulent vers le château qui s'acagnarde sous leur ombre. Cette physionomie est spéciale aux bourgs du Lauraguais. Toute hauteur y est prétexte à moulin. Le grand nombre est démonté : il n'en reste que la bâtisse ronde, coiffée de tuiles rouges qui leur donne l'air placide d'une poivrière rajeunie...

10 septembre : Dans ce village ariégeois, au nom catalan, j'arrivai à la nuit tombée. Des courbes d'un bleu métallique encadraient le jaune roux du crépuscule. On m'indiqua une auberge, longue bâtisse sans enseigne. Après avoir traversé un hangar, je montais vers la cuisine d'où l'on m'entendit venir. Dans l'ombre, l'hôtelier chercha la lampe et vint m'ouvrir : j'entrai. Dans une vaste cheminée aux chenêts rogues, uu petit feu de pauvresse s'exaspérait à ceindre de fines flammes caressantes une minuscule marmite. Au rebord d'une immense table deux assiettes étaient posées. Après le repas, mon hôte vint dans la petite salle fleurie de tableaux où je me trouvais : entr'autres choses, il me conta la vieille histoire des maisons de roulage et du chemin de fer : « Il y a trente ans, tous les rouliers qui faisaient le voyage de Toulouse en Espagne, s'arrêtaient ici... » Dans ses paroles j'ai retrouvé la tristesse des récits de vieux cavaliers ou de vieux piqueurs, qui, ne pouvant plus dompter les chevaux, se confinent dans le souvenir de leurs chasses anciennes.

Le lendemain, dès l'aube, je me trouvai sur la route blanche qui contourne les collines et se faufile dans les vallons du comté de Foix. Dans les cours de petites fermes aux pignons d'ardoise, les valets, à l'orée de ce dimanche, rangeaient les outils dispersés par une semaine de travail. De petits enfants vêtus pour la messe se tenaient sur le seuil. De petites vieilles coiffées de dentelles flottantes, cheminaient d'un pas menu vers les églises, ridées comme elles, qui se blottissent dans les arbres. — Quelques minutes avant la cérémonie dominicale, en un village montueux, je me trouvai dans le jardin curial, élégant, rangé, propret comme un dressoir chargé de belles faïences, bordé de vignes dont les raisins muscats dorés, rosés, gonflés pesaient sur leurs sarments... Au début de la messe il y eut une procession brève et sans ordre, sous de grands arbres, vers une croix de pierre grossièrement taillée au ciseau. Puis l'on rentra.

Je veux me souvenir du repas que mon hôte d'un jour m'offrit, dans cette petite salle à manger de presbytère, aux murs chevauchés d'assiettes d'art et de dessins de l'epoque romaine. Les fruits de sa table avaient été apportés par ses paroissiens. Homme sagace et psychologue, il avait beaucoup observé la vie sans jamais avoir songé à divulguer ses pensées. Il me parla de son existence tranquille et bien remplie par le ministère de paix et de charité qu'il accomplissait. Après ce tête-à-tête délicieux je pris congé de lui dans la mélancolie de l'au revoir. Déjà, devant l'église, des enfants l'attendaient pour la leçon du catéchisme, et le marguillier — une vraie silhouette à pétrifier en gargouille — sonnait le premier appel des vêpres mystiques.

Après avoir longtemps cheminé le long des prairies et des vignes, une roche, coiffée d'un village, ferme le vallon. Des maisons, dégringolées parmi les roches ont une allure bourgeoise de demeures d'artisans. Les volets sont peints en vert, couleur des tonnelles et des buis qui les entourent. La route se faufile dans l'ombre, et plus loin, reparaît au soleil sur une côte spacieuse. Des érables y sèment un peu d'ombre. Une vallée large et calme, semblable à celles qu'évoquent les toiles des vieux maîtres flamands, se découvre dans la lumière de l'ascension. Des jeunes gens et des jeunes filles deux à deux marchent d'un pas grave de paysans. Ils jalonnent la route de distance en distance et s'asseyent parfois sur les talus aux herbes séchées. Les aïeules, en groupe, sont là. Elles parlent à demi-mots, tout bas, et sous leurs serre-tête noirs aux rubans de velours pendants, leurs yeux vieillis ont des lueurs de jeunesse. Sur celui qui passait les jeunes gens ont lancé un regard, inquiet et doux à la fois, un de ces regards où papillottent les flammes multicolores du bonheur.

De la hauteur je vis encore leur silhouette dans le tremblottement solaire de la plaine. Je me retournai. Une croix aux bras écartelés, portant les outils du supplice, dressait sa forme devant moi. Elle m'a rappelé les paroles d'Hello : « Les hommes avaient placé une croix parce que la montagne était haute et la vue était belle ; la hauteur et la beauté avaient appelé la croix sur la montagne. »

13 septembre.— Un tomber de soleil vu du haut d'un monticule. Loin, très loin, de petits coteaux aux lignes supérieures rosées de lumière et dont la base est d'un bleu dur, se bousculent sans ordre en déclinant, plus petits toujours, à l'infini vers la clarté. Des flèches violettes de clochers, des toits roussis de grandes fermes apparaissent sous les zébrures noires que font des petites forêts. Ce pays, plein de gerçures parallèles qui sont des vallées étroites et fort évasées, mérite bien son nom : « le Gers ». Un vent souffle ; un vent chargé d'odeurs de pinèdes et qui semble vouloir entraîner vers la nuit proche toute la lumière blonde du soleil.

Dans un golfe d'ombre, sous un crépuscule saignant, j'ai connu les charmes de la halte méritée...

14 septembre.—Rien n'est délicieux comme un départ dans l'aube grise

à l'heure où le soleil n'est pas encore débarbouillé. Des lambeaux de brouillard se lèvent aux lisières des bois, les feuilles sont embuées de rosée : les chantres de l'herbe et de la branche s'éveillent de ci de là. L'on croit poursuivre l'ombre qui s'efface devant une clarté qui s'affirme. Les maisons, aux bords des routes, ont toujours les yeux mi-clos de sommeil, comme des marcheuses qui se seraient affaissées là dans la nuit et qui voudraient partir avant le jour... soudain une flamme déborde, et toute la plaine tressaille comme devant le sourire du fiancé attendu...

17 septembre. Un enchantement : une journée dans la vallée de l'Arros — de l'*Arrose*, comme prononcent les gens de là-bas. — Elle est large et aérée comme le sont les basses vallées pyrénéennes. La route qui court au bord d'une côte est surélevée : on y peut voir, malgré le rideau incessant des arbres de la rivière les villages blancs sur les hauteurs opposées, noyés de fines brumes automnales. Ces brumes de septembre sont incolores : elles prennent la teinte des objets qu'elles voilent. Voici émerger des arbres, des tuiles d'ocre couvrant de longues bâtisses, que domine un clocher de même couleur. Un pont de pierre franchit l'Arros et nous voici devant l'église de Saint-Sever. L'architecture au dehors n'y apparait point : elle semble une cathédrale dont le temps aurait détruit les mille détails ouvragés au ciseau qui l'embellirent. Des murs quelconques enclavent un tout petit cimetière de couvent que l'on traverse pour entrer en l'église. Une maison moderne vêtue de lierre s'est blottie au pied des hauts murs du chœur. Le moyen-âge rude et croyant écrase sa sveltesse élégante.

Après la course silencieuse et tranquille jusqu'au soleil couché, je veux mentionner cette montée ardue vers un bourg au nom barbare. Sous un ciel bas, mouillé de brume nocturne, la route dans la noirceur des bois, semble reluire. En bas, dans l'hallucination du regard, des lumières lointaines, flottantes d'abord, se précisent comme des vers-luisants sur une prairie, la nuit. Au point où sont les villages, elles se groupent, disposées comme des kakis japonais autour d'une branche... Puis ce passage, craintif un peu, sous un portail de château-fort — sans pont-levis, hélas ! — dont les nerveuses vignes-vierges étreignent follement la voûte noire.

Le lendemain, à l'aube, ce me fut une féerie : au sud, la vallée de l'Adour aux saules immortels, paresseuse dans les draps blancs de ses brouillards, très nette, aux moindres détails accusés comme ceux d'un échiquier. Les ruines, entrevues la veille, où passent des charretiers, au soleil levant, semblent s'égayer de la joie d'un carrousel.

Il m'a donc fallu redescendre vers Mirande par Marciac, petit bourg abbatial aux rues parallèles, éminemment curieux et rare avec sa vaste place carrée dont toutes les maisons d'autour ont des arcades rustiques aux piliers de bois. L'église est svelte et belle ; son clocher doit être le plus haut de ceux des provinces d'alentour. De la route, j'ai entrevu un cloître aux remarquables sculptures et qui sert, je crois, de salle d'école.

A une lieue de Marciac, sur une éminence, voisine de celle qui porte le farouche village de Montlezun, des murs hauts et bizarres, qui paraissent jouer à l'équilibriste, sont les ruines du château des célèbres comtes de Pardiac. Sous son ombre, des bergers font une causerie en gardant des vaches rousses et des brebis.

19 septembre. — Une ville morte au bord d'une rivière endormie que réveillent, par intermittence, les écluses d'un moulin. C'est Condom. Des murailles grises et des fenêtres : je crois que c'est tout : non ! vers le haut de la ville il est une cathédrale aux vitraux merveilleux dus, je crois, au génial enlumineur Arnaud de Môles. Une bien vieille dame qui demeure dans une maison morne et sans fenêtres, m'a déclaré que c'était la plus belle de France. Un neveu lointain lui avait dit cela. Il ne faut pas contredire les vieilles gens qui ont passé leur vie en des maisons sans yeux, car rien n'est si pénible que d'affecter des aveugles... Elle est cependant plus belle, en somme, qu'on ne le pense. La voûte est hardiment exécutée ; l'intérieur est magnifique. Tout près est un cloître vaste et superbe dont la déchéance par endroits est malheureusement affligée, de par l'Etat, de mauvais fignolages en ciment. Sur les portes qui s'ouvraient jadis dans les salles capitulaires, les hommes de loi aux robes diverses ont inscrit leurs professions.

En face est la place Bossuet. Dans l'évêché qui fut le sien, les instables sous-préfets ont installé leurs papotages. Bossuet ! ce nom m'a poursuivi durant mon séjour dans cette ville aux façades blanches ou grises, aux jardins fermés, sans roses ni syringas, et qui m'est apparue solennelle et calme comme une homélie du dix-septième siècle...

21 septembre. — Dans un berceau de vignes et de bois, aux rebords ourlés de la fine dentelure des pins résineux, aux confins des Landes, j'arrivai dans l'après midi. Pour l'étranger tout est prétexte à extase : dans les champs mi-fermés de prunelliers où commençaient les vendanges, des jeunes filles portaient sur leurs épaules le grand panier évasé, en bois blanc, traversé d'un bâton et qui mérite si bien son nom : « comporte ». Vu dans la clarté chaude d'une fin de vesprée, leur démarche avait la grâce propre aux vendangeuses corinthiennes ; mais pour tenter un peintre il leur eût fallu un plus noble horizon et des côtes caillouteuses à la tête coiffée de la fine et pâle silhouette d'un temple grec.

Quand l'heure vint où le jour « se plia », du jardinet encombré de souches de pruniers j'assistai au travail de la ferme au tomber du jour. Une servante courait par les étables et le fermier promenait une lanterne par les fenils. De légers bruits de verrous ouverts, mêlés de cris, montaient autour dans les odeurs de cuissons. La servante tira de la paille du flanc d'un silo jaune, qu'elle emporta par grandes brassées. J'entrai dans la maison. Une aïeule accroupie au bord du feu soufflait de ses poumons usés dans un tuyau de fonte muni de deux cornes. La flamme enfin s'alluma. Quand le repas fut prêt, mon hôte se mit en face de moi à la table, où la fermière et la servante vinrent emplir leurs

écuelles avant de s'asseoir aux deux coins opposés de la salle. Nous parlâmes peu : le fermier expédiait comme un Napoléon pied-terreux. Quand il eut fermé son couteau il se débrida. L'homme des causeries du dimanche, et le bouvier des bavardages de labour alors m'apparut...

22 septembre.—Je suis arrivé à Port-Sainte-Marie en pleine époque de vendange. Sur les coteaux avoisinant la Garonne éblouissante, durant toute la journée, des hommes transportent de grands paniers pleins de raisins blancs et roses, au goût de miel. Les rues en sont animées : devant la gare qu'étouffe la petite ville, des groupes de jeunes filles examinent les raisins que l'on apporte et les déposent en de vastes corbeilles ouatées de rognures de papier multicolore. Je les ai regardées dans leur labeur égayé de paroles, pendant qu'au bas de la route, des cavaliers poussaient, par petits appels, leurs chevaux dans l'eau peu profonde du fleuve.

23 septembre. — Après avoir quitté la plaine, encore un peu large à cet endroit, d'où l'on voit le bourg féodal de Puy-Lévêque s'étaler sur un promontoire rocheux cerclé du Lot, il est un chemin qui grimpe sur le causse par le baillement d'une combe. Des taillis de chênes en cachent par endroits les nudités calcaires. Le plateau, légèrement bosselé, est sillonné par endroits, de vallées pierreuses qu'animent des éboulements de terres rouges, parmi d'autres qui sont d'un blanc laiteux.

Voici Floressas, aux maisons disposées en groupes épars le long de la route. Les paysans que j'interroge me parlent en ami ; les femmes ont des façons délicieuses de me dire qu'elles ne comprennent pas mon langage de « franci », mais elles ont le sourire avenant et doux des races fortes : elles se souviennent de leur compatriote, Paul Froment, qu'elles ont connu laboureur et non poète ; et elles m'ont semblé naïvement joyeuses de l'ode de pierre qui portera son buste. Et puis, sur une éminence, c'est Sérignac. De la route, une gardeuse d'oies me montre vers l'Ouest, un bouquet de hauts arbres du château de Ferrières, autour desquels rient, éparses, quelques maisons blanches ou grises...

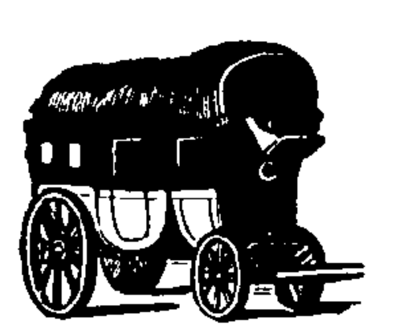
Ami d'hier, Francis Maratuech, voulez-vous que je m'arrête ?

24 septembre. — Un crépuscule gelé sur un causse venteux. Au bas, Cahors s'aperçoit dans les fumées légères qui panachent les villes à l'approche du soir. Les quarante orphelins de la colonie agricole où je dois passer la nuit s'éparpillent dans les vignes vendangées pour recueillir les feuilles, avec un pépiement d'oiseaux libérés. Leurs têtes émergent entre les sarments rougis comme des jets de vigne-vierge. De loin, le bruit qu'ils font s'entend comme un frou-frou de pré qu'on fauche. Avec leurs sacs de toile emplis les voici revenir vers la garenne et les étables avant l'heure de la classe qui se fera dans la nuit, après les travaux et les mouvements au grand soleil.

... septembre — Les dimanches de voyage sont mélancoliques, les villages que l'on traverse sont silencieux à l'heure des offices religieux ou égayés du bruit des flâneries sur les places. La vallée remontante du Lot est très étroite. Par endroits elle franchit des tunnels originaux ou-

verts sur la rivière, qui m'évoquent — la grandeur sauvage du danger en moins — la route célèbre des Grands-Goulets qui débouche les plateaux du Vercors en Dauphiné. Après Saint-Cirq, ville aérienne en ruines, couleur grise de roc, et Cajarc dans un coin de plaine, il me faut quitter la rivière élargie par de sereines iles. La montée est rude. Au sommet, gardant un cirque délicieux où paissaient des hordes de chèvres, le bourg de Faycelles se campe orgueilleusement sur un rocher. De là-haut ce sera tout à l'heure la descente brève sur Figeac, la ville de Champollion l'Egyptologue... qui semble maintenant, avec les coupoles violettes de deux ou trois églises, une ville tunisienne sur laquelle tombe le manteau de pourpre et d'or d'un féerique crépuscule...

JOSEPH POUZIN.





Album du « Feu Follet »

LA FLAGELLATION

Or, le front couronné d'épines enlacées,
Et la robe de pourpre attachée à ses reins,
Jésus marcha longtemps, calme, les traits sereins,
Parmi les hurlements des foules entassées.

Sous le fouet des soldats il resta dédaigneux,
Oubliant de sentir qu'on cinglait ses épaules,
Car il voyait déjà, de l'un à l'autre pôle,
Sublime encens, monter vers lui l'amour des gueux.

Des femmes s'enfuyaient, ayant vu le présage,
Dans les lueurs du ciel, d'un prochain châtiment;
... Et les yeux bleus du Christ brillaient divinement,
Émergeant des crachats qui couvraient son visage.

Raoul PRADEL.



CHANSON TZIGANE

Donne-moi ta main,
que par ma main enfiévrée
elle soit un instant serrée,
comme une fleur qu'en le chemin
caresse une main égarée
parmi les branches du jasmin....

Donne-moi tes lèvres,
pour que ma bouche y trouve un peu
de cette ivresse et de ce feu
qu'y mettaient les troublantes fièvres
dont aujourd'hui, par cruel jeu,
ô nonchalante, tu me sèvres...

Donne-moi tes yeux
qui bouleversent ma pauvre âme
par le silence de leur flamme
où vibre un désir radieux
qui fait que tout mon cœur se pâme,
ô sphinx étrange et précieux!...

— De ta main je veux faire
cinq poignards acérés,
et de ta bouche fière
leurs cinq écrins pourprés.
Quant à tes yeux d'ensorceleuse
où tremblottent des feux-follets,
qu'ils soient la balle merveilleuse
qui dort en mes deux pistolets!

GÉSA DARSUZY.



LE GUEL

Le Guel est un site charmant
Plein de fleurs, vibrant de ramages;
Dans les taillis, sous les feuillages,
Des eaux glissent furtivement.

Les poètes y vont rimant
A la fraîcheur de ses ombrages...
Georges LEYGUES *(Coffret brisé).*

C'EST *un plaisant ravin creusé dans les rochers*
Que tapissent de haut en bas les herbes molles,
Et sur les verts manteaux desquels sont accrochés
Des buissons et des fleurs aux mouvantes corolles.

L'eau d'une cascatelle errante sous la mousse,
Parmi les rocs épars qui morcèlent le flot,
Y murmure sans fin sa cantilène douce
Où passe quelquefois un fugitif sanglot.

Les arbres d'un grand jet s'élèvent vers le ciel :
Leurs troncs aux mille bras ployés sous les feuillages
Sont les colonnes d'or d'un temple solennel
Où la nature rend à son Dieu ses hommages.

Arbres, source et rochers, touchante solitude!
Oh! sous l'ombreuse paix des verdoyants plafonds,
Que de fois, délaissant la vaine multitude,
Je me suis pénétré de vos charmes profonds!

J'écoutais le concert de vos câlines voix,
Oiseaux fols qui chantez l'amour — chose si douce;
J'écoutais les soupirs du vent frais dans les bois,
Ou le bruit mat d'un roc qui roule sur la mousse.

Et mon cœur satisfait d'une sage paresse
Toujours s'abandonnait à ce plaisir si pur,
D'entendre chuchoter la source enchanteresse,
D'humer l'arome exquis des fleurs, de voir l'azur.

PAUL MARYLLIS.

L'Art Daufinen

ARMOUNIAS DE PRINTEMS

Au valhent pouèto d'en Daufinat,
à Joseph Pouzin.

Rei soubeiran, dins ma baraco pauro,
Per m'estaurà ai l'èr pur dòu vergié;
Per messagiés ai las alas de l'auro
Pourtant bien leun moun refrin matinié.

REFRAIN

Palanceia, pibous de la valleio!
Amou d'auvi lous tremoulants councerts
Dòu foulharet, qu'en trauchant vasto leio,
Chanto abriva soun innc au printems verd.

Ai per jardis la valleio prefoundo
E lou coutau que me ten abrita;
Flourissoun qui, butas de man fegoundo,
Flours de bounur e flours de libertà.

De que me fai lou tarabast dòu mounde
Brud de tavans que ben lèu s'avanis,
Me poursiran l'armounìo en abounde
Lous aucelous que chantoun sus lours nids.

Mai, d'assura, sarò dins la couleiro
Que bellamen ma miyo aurò creissu ;
Ma reino, a mi, fau que sié 'no bergeiro
Piòucèlo amà flour parà de l'eissu.

GACIAN ALMERIC.

TRADUCTION

Roi incontesté dans ma pauvre chaumière, — mes parfums je les puise dans l'air pur du verger; — pour messagers j'ai l'aile des vents, — portant au loin mon refrain matinal.

REFRAIN. — Ondulez lentement, peupliers de la vallée ! — J'aime entendre les tremblotants concerts — des brises du printemps qui, en suivant vos allées, — chantent leur hymne au printemps vert.

J'ai pour jardins la vallée profonde — et le coteau qui me tient abrité. — Là fleurissent, poussées de main féconde, — fleurs de bonheur et fleurs de liberté.

Que me fait le « tarabast » du monde, — bourdonnement de taons qui s'évanouit bien vite. — Ils m'apporteront l'harmonie en abondance — les oiselets qui chantent sur leurs nids.

Aussi, sûrement, ce sera dans la vallée — que joliment ma mie aura grandi. — Ma reine, à moi, il faut que ce soit une bergère, — pucelle aimée, fleur qui n'ait pas langui. G. A.

Agrippa le Diable

(Suite)

XXX

Irène et Thibaut étaient sortis de la prison où ils avaient porté à Guy de Montal un si précieux réconfort. Sur le palier, Renaud, le guichetier, son falot à la main, prêtait l'oreille au haut de l'escalier. Un bruit sourd se percevait des étages inférieurs.

— On vient, murmurait-il. Notre retraite est coupée. Comment vous faire fuir d'ici?

— Hein ! brave homme, fit Thibaut, vous ne nous avez pas avertis du danger que nous pouvions courir.

— Je ne voulais pas vous désobliger. Je pensais que nous pourrions... qu'on ne saurait pas. Mais je crains maintenant. Je crois que j'ai failli à mon devoir en vous introduisant.

— Holà ! voilà des scrupules bien tardifs.

— Il ne faut pas que l'on vous trouve ici. Suivez-moi.

Doucement, Renaud s'engagea dans les degrés avec d'infinies précautions pour étouffer le bruit de ses pas. Irène et l'écuyer descendirent derrière lui.

Le bruit redoublait. On entendait distinctement monter une troupe d'hommes auxquels une voix sonore donnait des ordres.

— C'est messire Florimond, le gouverneur... Ah ! je suis perdu s'il me trouve en votre compagnie. Entrez vite par ici.

Renaud les poussa dans une cellule qui s'ouvrait au-dessous de celle de Guy. Il les laissa dans l'obscurité et donna un tour de clef à la porte.

— Ouais ! marmonna l'écuyer, nous voilà pris comme dans une souricière. Je crois que ce maudit guiehetier...

Il se tut ; car un bruit de pas et de voix retentissait sur le palier même. Irène toute tremblante se serrait contre le bon Thibaut.

— C'est égal, chère damoiselle, j'aimerais mieux avoir le poignard que j'ai laissé au sire de Montal.

Mais, de nouveau, la porte s'était ouverte. Un filet de clarté passa par l'entrebâillement. Ils perçurent une forme brune qui se glissait dans la cellule.

— C'est moi, la Zingara. Suivez-moi, noble damoiselle. Ne craignez rien. Ils sont là-haut. Venez.

Irène se sentit entraînée vers le palier. Puis soudain, l'huis fut brusquement poussé sur Thibaut qui s'avançait derrière elle. Impassible, Renaud refermait la cellule à triple tour.

— Oh ! fit implorante la damoiselle de Cabreretz, laissez partir ce bon serviteur...

— Non, non, interrompit la Zingara. Je ne pourrais le faire sortir. Demain, Renaud le délivrera.

Dinah avait saisi par le bras Irène et l'entraînait dans l'escalier. Celle-ci, toute apeurée, la suivit sans plus hésiter ; car la troupe conduite par Florimond redescendait. Renaud, sa lanterne à la main, suivait les jeunes filles et les pressait. Au bas de l'escalier, il leur ouvrit la porte du donjon et, à travers cours et couloirs, les conduisit jusqu'à la poterne. Dans la rue, Irène se sentit un peu plus rassurée. Dinah marchait vivement en la tenant toujours par le bras.

— Où me conduisez-vous ? Ce n'est pas le chemin du château... Il me semble que nous suivons la direction contraire.

Dinah ne répondait pas et s'avançait toujours. La jeune fille tenta de se dégager. Mais la Zingara la maintint dans une irrésistible étreinte.

— Ne tentez pas de m'échapper, dit-elle les dents serrées. Il faut me suivre...

— Mais je ne puis courir seule la nuit sans écuyer ni suite. Je dois rentrer dans la demeure de mon oncle, chez moi.

— Vous n'y devez pas retourner. Il faut sauver Guy de Montal. Et si vous rentrez, il est perdu... Et vous aussi.

— Comment ! mais je ne comprends pas.

— Vous comprendrez plus tard. J'agis selon les ordres de messire Agrippa, chef suprême et lieutenant de Monseigneur en son absence, ou plutôt non, d'après mon inspiration...

— Où me conduisez-vous ainsi ? Je veux savoir.

Irène tenta encore de se dégager. On passait devant une taverne dont les carreaux étaient éclairés et dans laquelle on entendait les buveurs chanter et se chamailler en un confus murmure. La nièce de l'évêque allait appeler à l'aide.

— Ne craignez rien, fit Dinah sur un ton sarcastique. Nul, dans ces rues, ne manquera de respect à la noble damoiselle de Cabreretz ; nous sommes sous bonne garde.

Un peu en arrière, elle désigna un groupe sombre de grands escogriffes enveloppés de manteaux. Ils suivaient silencieusement à distance respectueuse, mais on les devinait prêts à intervenir.

Irène comprit que toute résistance était inutile et qu'elle devait s'abandonner à la destinée. Passivement, elle suivit celle qui l'entraînait vers l'inconnu en lui serrant le bras au point de le meurtrir...

* * *

Cependant Thibaut, resté seul et enfermé dans la cellule, s'était d'abord précipité comme un forcené contre la porte. De ses poings encore robustes, il tenta de l'ébranler. Mais il ne parvint qu'à se meurtrir les mains contre le chêne dur et les ferrures qui le garnissaient d'un superflu de robustesse. Néanmoins, il continua à donner de furieux coups d'épaule qui faisaient gémir les ais, mais sans parvenir à les disjoindre ni seulement à les ébranler.

Au bout d'un instant, des ricanements moqueurs répondirent à ses vains efforts. Les estafiers descendus se gaussaient de son impuissante colère, qui s'épancha en un flot d'injures.

— Lâches, coquins ! Vous osez me séparer de celle que j'avais mission de garder. Vous n'avez pas craint, infâmes, de vous emparer de la nièce

de Monseigneur pour complaire à votre chef provisoire. Ah ! je saurai dessiller les yeux de notre suzerain. Il vous châtiera comme vous le méritez, ravisseurs du diable... Ah ! bandits, c'est pour complaire au sire Agrippa que vous n'hésitez pas à sacrifier un ange de pureté et de candeur. Misérables, drôles !

Les ricanements avaient cessé, des chuchotements s'échangeaient. Et Thibaut put entendre le chef de ces drilles marmonner :

— Eh ! cela ne nous regarde pas. N'écoutons pas ce vieux fou ; obéissons aux ordres donnés. D'ailleurs, nous ne savons rien et ne voulons rien apprendre. Dinah a eu pleins pouvoirs.

Les voix s'éloignèrent et se perdirent dans les profondenrs de l'escalier.

— Ah ! les Pilates ! Ils veulent fermer les yeux sur l'infamie qui s'est commise. Ah ! quel châtiment méritera leur lâcheté. Si Monseigneur voulait m'en croire, il les enverrait tous à la potence. Non, ce serait un supplice trop doux. La Zingara, sauterelle d'Egypte, devrait finir à petit feu. C'est une sorcière qui, par ses enchantements et maléfices, m'a séparé de ma chère damoiselle.

Un flot de larmes jaillit des yeux de l'écuyer, qui se roula sur les dalles.

— Pauvre enfant !... Où va-t-elle la mener, cette coquine ? Agrippa l'a chargée de la ravir pour qu'elle lui soit livrée. Oh ! non, un tel crime ne sera pas commis ! Le seigneur Jésus et la benoîte sainte Vierge ne peuvent le permettre. Mais je crois entendre encore... Reviendraient-ils ?

Des pas retentissaient sur les marches. Bientôt une rude voix se fit entendre à travers la porte.

— Allons, allons, brave Thibaut, je vois avec plaisir que votre ire est calmée comme par enchantement... Il n'y a rien comme les quatre murs d'une cellule pour refroidir les têtes chaudes. Si vous continuez à être bien sage, on vous donnera de la lumière pour vous garder des idées noires et de la paille pour vous coucher. Voyons, répondez. Vous ne reconnaissez donc pas l'ami Renaud ?

— Va-t'en, lâche et félon qui nous fis tomber dans un abominable piège.

— Oh ! le méchant, c'est donc ainsi que l'on reconnaît mes attentions ! Pour l'en punir, on ne lui donnera rien pour cette nuit. Il couchera sur la dalle, et l'on portera la paille à Guy de Montal qui n'en a pas de reste.

Le lourdaud s'éloigna tandis que l'écuyer continuait ses invectives. Mais une idée subite calma Thibaut. Il se tut et prêta l'oreille. Il perçut d'abord le pas traînant du geôlier qui lentement gravissait les degrés, tandis qu'à sa ceinture s'agitait en tintant clair le trousseau des clefs de la prison. Puis il y eut un silence. Renaud s'était arrêté devant le logis du sire de Montal.

Le trousseau sonna de nouveau dans des mains impatientes, un grincement se fit entendre.

— Il ouvre. Il entre dans la chambre du prisonnier. Il l'interpelle...

Un cri terrible, suivi de plaintes étouffées, interrompit les réflexions de l'écuyer, qui eut un frémissement d'anxiété. Il colla son oreille contre la porte et, au bout d'un instant, il entendit un bruit furtif de pas.

— Renaud, est-ce toi, bon geôlier ? Dis, viens vers moi, j'ai à te parler.

Ainsi s'exprima l'écuyer et aussitôt tout bruit cessa.

— Il ne faut pas m'en vouloir, mon doux ami ; la colère m'emportait tout à l'heure. Mais aussi pourquoi m'avoir séparé, moi Thibaut, le fidèle écuyer de Monseigneur, de la damoiselle Irène que j'avais mission de sauvegarder ?

— Qui parle ici de la damoiselle de Cabreretz ? fit une voix haletante, pas celle de Renaud.

— Vous, messire de Montal ! clama l'écuyer. Ah ! je m'en doutais ! Vous avezoccis le félon guichetier ! Foi de Thibaut, vous avez bien fait !

— Je lui ai planté votre poignard dans la gorge... Mais que faites-vous donc là, maître Thibaut ?

— Prisonnier, je suis prisonnier de messire Agrippa, comme vous.

— Oh ! mais je ne le suis plus. Je tiens les clefs qui m'ouvriront les champs. Mais j'y songe, je puis aussi vous délivrer.

Guy de Montal eut bientôt trouvé dans le trousseau qu'il avait enlevé à Renaud, la clef ouvrant la porte de la cellule de l'écuyer. Sitôt l'huis ouvert, Guy se précipita.

— Et Irène, demanda-t-il, où est-elle ?

Thibaut eut un geste de désolation.

— Misérable ! fit l'impétueux garçon, tu l'as abandonnée... tu l'as laissée enlever par ce diable maudit. Ah ! malédiction sur toi, qui n'eus point la force de la défendre.

— Las ! messire, ce n'est que par surprise qu'on me l'a ravie. Mais, au lieu de vous laisser envahir par la colère, mieux vaudrait nous tirer tous deux de ce guêpier, pour ensuite courir au secours de la damoiselle de Cabreretz.

— C'est vrai. Je dois songer à la délivrer. On a dû l'enfermer en quelque cellule de ce donjon.

— La nièce de Monseigneur en prison ! Y songez-vous, messire !... Non, Agrippa le Diable n'aurait osé ordonner une telle abomination. Cette fille del'enfer a dû l'entraîner ailleurs.

— Quelle fille ?...

— La Zingara, la Dinah de Manassé. C'est elle qui l'a prise.

En quelques mots, Thibaut conta de quelle façon il avait été berné par cette fille d'enfer. Guy écouta jusqu'au bout en hochant la tête. Cette Zingara qu'il avait défendue des brutalités d'un soudard, ne lui avait semblé ni mauvaise, ni perverse. Irène ne courait pas grand danger en sa compagnie. Et cependant, s'il était vrai, comme il lui avait paru, que la Zingara eût pour lui un tendre sentiment, il se pourrait que la jalousie l'incitât à quelque fâcheuse extrémité. Mais, en somme, on pouvait se rassurer, il n'y avait pas péril immédiat.

— D'ailleurs, l'important est de sortir d'ici. Ce sera facile ; car tout semble endormi dans ce castel. Nous pourrons gagner la poterne et l'ouvrir sans qu'on nous entende.

— Et le guetteur ?

— S'il ne dort pas, on lui donnera de l'or ou du fer, à son choix.

XXXI

Maître Manassé, enveloppé dans les plis amples de sa robe de velours pourpre doublée de vair, se pelotonnait au fond d'un vaste fauteuil, au coin de l'âtre d'une chambre de sa maison. Son œil vif et perçant détaillait avec complaisance les richesses qui encombraient ce logis, tendu de hautes tapisseries où étaient figurées diverses scènes du Roman de la Rose, poème allégorique fort en honneur dans ce siècle. Un des panneaux représentait le verger de Déduit, où l'auteur, Guillaume de Lorris, est introduit par damoiselle Oiseuse. Spectacle merveilleux de roses épanouies,

emblèmes de la beauté virginale ; les buissons fleuris cachent le dieu d'Amour dont la flèchette soumettra l'étranger. Plus loin, Bel-Accueil, en passant, donne au poète des conseils pour cueillir la Rose désirée. Mais voici Dangier, un grand vilain, préposé à la garde des roses par la dame Chasteté, qui chasse hors du verger Bel-Accueil et le poète.

En l'autre panneau, l'on remarquait Bel-Accueil et son nouvel ami rentrant dans le verger malgré Dangier, grâce aux chevaliers Pitié et Franchise. Le poète revoit la Rose, s'enflamme encore pour elle, et ses lèvres s'approchent de la fleur. Violent esclandre suscité par Male-Bouche, Honte et Jalousie. Vénus elle-même, la mère de l'Amour, ne peut, par son intercession, empêcher que Dangier emprisonne Bel-Accueil en un sombre donjon.

— Oui, c'est bien avec ces babioles sentimentales que l'on conduit les hommes aux pires folies. J'ai connu ces ivresses et en suis revenu. Tout n'est que mensonge et vaines apparences dans ces délices du cœur. Il n'y a que les joies du cerveau qui soient durables et vraiment savoureuses. L'or, la puissance, la satisfaction des appétits et des haines, voilà ce qu'il faut rechercher en ce monde. Et tout cela est fourni par la science et l'astuce qui procurent la richesse, la force et la domination.

Et, avec une satisfaction non dissimulée, Manassé contemplait les crédences et les coffres de bois précieux, les riches étoffes, les statuettes d'albâtre et de malachite, les buires d'or et d'argent constellées de gemmes, le lit d'ébène aux colonnettes d'ivoire et aux incrustations de nacre, les trophées d'armures d'acier finement ciselées, les tapis venus du fond de l'Orient. Il souriait à toutes ces merveilles accumulées depuis de longues années, témoignages éclatants de son opulence.

C'était le matin. Un jour pâle de fin automne éclairait à peine la vaste pièce ; sur les murs, l'âtre flamboyant, où brûlaient des troncs d'arbre, faisait danser d'étranges silhouettes d'ombre qui animaient les paysages et les personnages figés des tapisseries.

Une tenture se souleva et Dinah parut, le front barré d'un pli sombre, la bouche amère.

— Toi ! ma chère enfant, te voilà de bonne heure. Que contes-tu, ce matin ? Qu'as-tu récolté de nouveau en tes courses d'hier par la ville ?

— Rien, fit la jeune fille d'une voix morose.

— Je gage que tu n'as rien appris au sujet de Guy de Montal.

— Rien. Il a disparu comme par enchantement avec Thibaut après avoir coupé la gorge du geôlier.

— Et messire Agrippa est furieux...

— Plus que jamais. D'autant mieux qu'il ne peut s'expliquer la disparition simultanée de la damoiselle de Cabreretz. Il suppose que le sire de Montal...

— Ah ! très bien. Une bonne idée que tu as eue, ma fille, de t'emparer de cette jeune fille. Comment supporte-t-elle sa captivité ?

— Pas trop mal. Sa chambre est voisine de celle où vous rangez vos manuscrits. Je lui ai remis quelques in-folios pour la distraire. Elle a déjà lu le Roman des Sept Sages, le Roman de Dolopathos, la Vie de Saint Grégoire, la Vie des Pères et bien d'autres chansons de geste, romans d'aventures ou fabliaux. Cela lui fait prendre patience.

— Enfin, tu as apprivoisé cette tourterelle effarouchée. Tu lui as promis de veiller sur son cher Guy de Montal ?

— Oui, et je lui ai dit qu'en cette maison elle n'avait rien à craindre

des entreprises de messire Anrippa, dont son oncle vénéré n'aurait pu la sauver, étant prisonnier des Routiers, maîtres de Rocamadour. Elle a gémi sur les malheurs du saint vieillard et sur ses propres infortunes. Mais l'espoir la soutient ; elle compte revoir celui qu'elle considère comme son fiancé et pense qu'il sera capable de franchir les murailles du château du Roy. Ah ! quelle serait sa joie si elle apprenait que Guy de Montal a pu s'évader.

— Et le peuple que pense-t-il de tout cela ?

— Il croit ce que vous désirez qu'il croie. — Pour les manants, l'évêque s'est retiré en quelque caverne des Causses où il expie ses péchés et les fautes que sa faiblesse laissa commettre. On raconte que son Dieu pourvoit miraculeusement à sa subsistance, ainsi qu'il fut fait pour saint Ambroise dans sa grotte, et qu'il ne sera délivré qu'après une longue pénitence.

Manassé eut un ricanement sardonique.

— Allons, tout va bien. Et les travaux du pont de Valentré, qu'en dit-on ?

— L'on ne s'explique guère comment arrivent chaque nuit ces pierres et moëllons que l'on trouve rangés sur les rives prêts à être mis en place. On pense généralement que messire Agrippa a appelé à la rescousse le prince des Ténèbres. Aussi les ouvriers ont-ils quelque répugnance à se servir de ces matériaux qui leur semblent maudits.

— Cela n'empêche pas que les travaux du pont ne s'avancent avec une merveilleuse rapidité. Et le peuple paie bien l'impôt et exécute les corvées qui lui sont commandées pour la réfection des murailles, grâce à la terreur que lui inspire Agrippa auquel sont fidèles les milices.

— Ah ! c'est qu'il les comble de ses faveurs, ces satellites de sa puissance. Les capitaines quarteniers, leurs écuyers, sergents et varlets font bombance au château d'Euze ou dans le logis du baron. Ce ne sont que hautes noces et orgies. Je ne sais si tout cela pourra longtemps durer. Ce joug semble lourd à la ville.

— Eh ! cela ira toujours jusqu'à l'instant précis où d'autres maîtres, dont je cultive l'amitié, viendront succéder à ce fou d'Agrippa qui abuse vraiment trop de la situation que je lui ai ménagée. En attendant, cela va bien pour nous ; nos coffres s'emplissent et nous soutirons aux bons jacques ou manants leurs vieilles monnaies à la fleur de lys ou à l'agnel, deniers parisis et deniers tournois que nous rendrons un peu allégés.

— Mais ce qui m'inquiète, continua la Zingara, c'est que si le peuple supporte toutes ces misères, vexations et corvées, c'est parce qu'il espère sauvegarder ainsi l'indépendance de la commune. Et le jour où il s'apercevra que l'on ne travaille que pour d'autres, il pourrait bien, dans sa colère...

— Erreur profonde. Jacques Bonhomme est fait pour être tondu de près ; il aime qu'on le tienne ainsi au frais. Le pays est riche ; il rendra bien et longtemps. Nous n'aurons pas à transporter notre tente ailleurs. Cahors est le paradis des usuriers. Simplement nous devons savoir nous ménager les puissants du jour en leur abandonnant une part dans nos prises. Agrippa devient trop exigeant. Avant peu, nous saurons le remplacer par de plus raisonnables associés.

— Et l'évêque ?

— Peuh ! les Anglais en feront un saint martyr, comme de Thomas Becket.

— Les Cadurciens aiment et vénèrent leur prélat.

— Eh ! ils s'en partageront plus tard les saintes reliques.

Uu serviteur entra et murmura quelques mots à l'oreille de Manassé qui eut un sursaut.

— Ah ! ah ! l'on m'annonce Arcadius suivi d'un autre bon frarin. Qu'ils entrent, ces excellents cordeliers ; et que l'on apporte du vin.

Le frère Arcadius ne tarda pas à se présenter, la face riante et rubiconde.

— Maître, ton humble serviteur te salue.

— Oh ! oh ! la belle mine ! Tu ne fais pas du tort à ta panse, gros père.

— Ah ! j'ai subi naguère un trop long carême. Il faut bien se refaire. Depuis que j'ai repris le froc, cela va mieux, grâce à votre munificence.

— Parfait. Qui mange bien, travaille mieux. Qui m'amènes-tu céans ?

— Vous savez bien... Un des amis de la montagne.

— Revêtu du froc comme toi.

— Eh ! l'on se méfie moins d'un frère. On n'a fait aucune difficulté pour le laisser entrer en ville. D'ailleurs, le voici... Je vous laisse.

Et Arcadius s'éloigna après avoir lampé un grand hanap plein à rouge bord d'un vin généreux des coteaux voisins, laissant en présence de Manassé un grand moine dont le capuchon relevé ne laissait entrevoir qu'une belle barbe rousse.

— Ouais ! se dit Manassé, voilà bien un poil rutilant qui pourrait trahir les origines du sire. Il ne faudra plus que Chandos m'envoie de ces messagers ayant comme lui barbe d'or rouge.

Manassé ayant pensé tout haut, l'autre eut un éclat de gaîté.

— Holà. maître Manassé, pour vous complaire je ne vais pas faire tomber ma belle barbe qui me valut bien des triomphes.

Rejetant sa capuche en arrière, le faux cordelier découvrit une tête aux traits accentués, aux méplats énergiques avec du sang rose sous une peau blanche d'homme venu du Nord. Le maître argentier eut un geste de surprise.

— Vous, messire, ici ! Quelle imprudence !

— Eh ! l'on fait mieux ses affaires soi-même. J'ai tenu à vous parler, failli chien d'usurier.

— Comment ! capitaine Chandos, vous n'êtes pas satisfait de votre serviteur ?

— Non, par tous les diables ! Votre dernier envoi d'argent ne m'a point contenté. Vous m'avez triché sur le poids des écus. Vous m'avez envoyé certaine monnaie obsidionale, qui ne valait pas cher. Je ne veux pas être ainsi berné.

— Se pourrait-il qu'on m'eût trompé moi-même ! Les collecteurs des dîmes...

— Bah ! les collecteurs n'ont rien à voir à ceci. Vous prenez de la monnaie forte, vous en rendez de la faible, en allongeant l'alliage. On connaît vos procédés, beau sire.

(*A suivre.*) GASTON RAYSSAC.





Notes de Musique

VI

LES LIVRETS D'OPÉRA

Il est assez intéressant d'étudier les évolutions de la mode dans le choix des sujets de grand opéra.

Les ingénieux artistes qui ont eu l'idée d'introduire la musique dans le drame se sont justement préoccupés de l'invraisemblance qu'il y aurait à substituer le langage lyrique au dialogue parlé dans le cours de l'action dramatique : l'autorité de Charles-Quint, si grande qu'elle puisse être, ne leur paraissant pas suffisante pour faire admettre que l'*espagnol* soit la langue des dieux, ils crurent que c'était plutôt la *musique*, langue universelle comprise par la plupart de leurs adorateurs.

Aussi, depuis Lulli jusqu'à Glück inclusivement, tous les sujets de grand opéra furent-ils empruntés à la théologie païenne, ou aux légendes héroïques de la Grèce et de Rome. La charmante fiction qui faisait s'exprimer par des chants les dieux de l'Olympe et les héros qui avaient entretenu avec eux de très intimes relations, choqua d'autant moins, que les critiques les plus difficiles ne pouvaient affirmer que ces très hauts personnages eussent dialogué autrement... s'ils avaient existé !

Mais les légendes du moyen-âge, celles surtout dont les héros personnifient un symbole ou un sentiment, ne pouvaient-elles se prêter, tout aussi bien que la mythologie grecque, aux formes conventionnelles de la tragédie lyrique? Le divin Mozart prouva qu'il en était ainsi, en écrivant son chef-d'œuvre, *Don Juan*.

Sans doute l'abbé *Da Ponté*, auteur du livret, s'inspira beaucoup du *Festin de Pierre*, de Molière ; mais il ne faut pas voir dans ce procédé le prélude du véritable pillage des chefs-d'œuvre littéraires, auquel on se livre de notre temps, pour fournir des thèmes dramatiques à l'Opéra, ce Minotaure moderne. Il s'agissait en somme d'une vieille légende espagnole, dix fois mise au théâtre avant Mozart, et ce dernier a si bien justifié le droit de s'en emparer, que lorsqu'on parle de *Don Juan* sans nom d'auteur, du *Don Juan* par excellence, c'est de l'œuvre de Mozart qu'il s'agit. On ne songe ni à Tellès, ni à Dorimont, ni à Molière, ni à Corneille cadet; pas même au grand poète Byron, le chantre le plus moderne de *Don Juan*

qui, en essayant de rendre son héros plus sympathique, en a singulièrement défiguré le type.

Méhul dans l'heureuse adaptation de la musique dramatique à la légende sacrée ; Weber dans ses trois chefs-d'œuvre, *Euryanthe, Freichütz* et *Oberon*, dont le sujet est emprunté soit aux légendes du moyen âge, soit à la fantaisie pure, suivirent la tradition de Mozart.

Un merveilleux génie doué d'un charme incomparable, mais peu soucieux des questions de haute esthétique, le musicien qui a le mieux réussi à écrire de la musique sublime sur des vers pitoyables, exprimant les idées les plus banales, Rossini, qui ne doutait de rien et qui aurait fait chanter le grand Turc lui-même, inaugura une troisième manière, l'*opéra historique* ; mais entendons-nous bien, historique à la façon de certains romans de Dumas père. L'immense succès de *Guillaume Tell* nous valut dans le même genre : les *Huguenots*, le *Prophète* et l'*Africaine*, de Meyerbeer ; la *Juive*, la *Reine de Chypre* et *Charles VI*, d'Halévy; la *Muette de Portici*, d'Auber. Toutes ces œuvres magistrales où apparaissent des beautés de premier ordre ont fait notre éducation musicale et enthousiasmé notre jeunesse ; elles ont surtout développé dans les masses, le goût du drame lyrique. Nous ne saurions l'oublier ; mais était-ce du grand art ? Fallait-il poursuivre le système jusqu'à ses extrêmes limites et moderniser de plus en plus les données dramatiques de la musique de grand opéra ?

Les deux génies les plus éminents du siècle dans l'art musical ne le pensèrent pas, et, de toutes leurs forces, ils ont réagi contre ce système : ils estimaient que la musique se rapetisse, en quelque sorte, en devenant l'invraisemblable langage de héros trop modernes dont le caractère et les aventures sont trop connus pour se prêter à la plus choquante des conventions scéniques.

La légende fantastique ou symbolique leur a paru plus propre à inspirer leur génie grandiose, à conduire nos âmes dans un monde idéal plus rapproché des aspirations vers l'au-delà, que des réalités tangibles. Les dieux d'Athènes et de Rome à qui les musiciens du dix-huitième siècle avaient donné une seconde immortalité avaient été affligés d'une troisième, celle du ridicule, par le maestro Offenbach ; il fallait donc y renoncer et revenir à la grande tradition de Weber. Telle fut l'évolution géniale inaugurée par Berlioz et continuée par Wagner.

Ceux de nos contemporains qui ont suivi cette voie ne s'en sont pas mal trouvés : Reyer avec Sigurd, Saint-Saëns avec la légende biblique de Samson. Mais les autres ! ! !

Certains sont restés dans l'ornière de l'opéra historico-patriotiqne : peut-être nous feront-ils entendre un jour un duo de Napoléon Ier avec cette bonne maréchale Lefèvre, ou le grand air de S. A. R. Monseigneur le duc

d'Angoulême en face du *Trocadéro* (pas celui de Paris); peut-être même un trio patriotique chanté par Guizot, Thiers et le maréchal Soult.

D'autres plus avisés ont intronisé sinon inventé un quatrième genre : le *genre plagiaire*; ils ont exproprié la littérature, non pas le style (qui pourrait s'en plaindre ?) mais l'invention du sujet et surtout le nom des personnages dont ils ont compté exploiter la célébrité.

Je recommande aux curieux des hautes questions d'art une étude qui a paru dans le *Mercure de France* de juillet 1892. L'auteur proteste énergiquement contre les musiciens spoliateurs de gloire. Il leur reproche la pauvreté de leur éducation artistique, la nullité de leur éducation littéraire et philosophique, confinés qu'ils sont dans la technicité savante mais étroite de leur art. Il n'hésite pas à demander comme conclusion qu'on affuble ces musiciens d'une pancarte portant ces mots : *la loi punit les contrefacteurs.*

Cette critique nous semble très exagérée :

D'abord le chroniqueur affaiblit lui-même sa thèse, lorsque, parlant de l'œuvre du plagiaire, il la traite d'ombre tronquée, de parodie du chef-d'œuvre exproprié. Le chef-d'œuvre reste donc intact dans sa glorieuse auréole, et qu'importe qu'on en ait dérobé quelques lambeaux pour les accommoder en musique.

Prenons maintenant un exemple cité par l'estimable mais irrité rédacteur du *Mercure* : *Faust*. Mais *Faust* est une légende allemande qui appartient à tout le monde. Gœthe en a fait un livre qui est son chef-d'œuvre ; Shumann a écrit sur le même sujet une symphonie lyrique ; Berlioz une véritable épopée musicale ; Gounod un opéra. Or, dans l'étude que nous discutons, on ne parle ni de Shuman, ni de Berlioz, et c'est sur le doux Gounod que l'on déverse toutes les malédictions. Demandez à cent personnes, nous dit-on, ce que c'est que *Faust* ? quatre-vingt-dix-neuf vous répondront que c'est un opéra de M. Gounod. Et l'auteur de s'indigner et de traiter de larron de gloire le grand compositeur français.

Gounod n'a en rien usurpé la gloire de Gœthe : tous ceux qui font la réponse plus haut citée n'ont jamais lu le grand écrivain allemand ; la plupart n'en ont même pas entendu parler ; et quant aux rares lettrés qui peuvent apprécier la valeur des deux œuvres, leur opinion sur le génie de l'écrivain n'est nullement influencée par le charme particulier de l'œuvre musicale. Ils vous diront qu'il n'y a de commun entre le poème de Gœthe et l'opéra de Gounod, que la maquette de l'intrigue dramatique, et qu'à part trois ou quatre morceaux, comme la scène de la cathédrale, l'impression que l'on éprouve, l'émotion que l'on ressent, à l'audition de l'opéra, n'évoque en rien le souvenir du caractère et de la physionomie de l'œuvre littéraire.

A ce compte, Shumann et Berlioz seraient plagiaires à un plus haut

degré ; car leur *Faust*, celui de Berlioz surtout, sont bien plus dans la vérité philosophique de la légende mise en œuvre par le grand penseur allemand.

Mais, nous le répétons, le plagiat n'existe pas : *la Damnation de Faust* du Beethoven français, que l'on vient très judicieusement d'adapter à la scène, est un chef-d'œuvre parallèle à celui de Gœthe ; les deux gloires se valent, et Gounod n'a commis aucun larcin en s'emparant de la même légende et en l'adaptant à la nature de son génie. Il a exagéré le pathétique, atténué les caractères et supprimé la philosophie ; il n'en a eu que plus de succès auprès du public ; ce succès est, en somme, de bon aloi.

Je comprends que l'on soit plus sévère pour les compositeurs qui confient à leurs paroliers ordinaires, pour être découpés, mutilés et travestis en opéras, des chefs-d'œuvre littéraires, qui sont le produit exclusif de l'invention de l'auteur, comme *Salammbô* et *Werther*.

Je ne mets pas en question l'immense talent de M. Reyer et de M. Massenet, et ma modeste critique se plaît à leur rendre l'hommage le plus fervent et le plus sincère. Mais ces réserves faites, je me range un peu à l'avis du critique du *Mercure* à propos du choix de ces deux sujets, dont l'un appartient en propre à Flaubert, l'autre à Gœthe.

Que les deux musiciens aient été impuissants à exprimer avec les ressources de leur art les caractères créés par le grand romancier français et par l'illustre philosophe allemand ; qu'ils aient à peu près supprimé l'intérêt de ces œuvres, c'est-à-dire le principal, c'est leur affaire, et en somme, ils n'auraient pas usurpé grand'chose ! Mais ce qui me choque surtout, c'est de voir dans les titres choisis une réclame mal dissimulée, peu digne d'aussi méritants artistes ; un appel, hélas ! trompeur, fait aux admirateurs de Gœthe et de Flaubert.

Je suis plein d'indulgence pour cette belle partition de *Rigoletto*, que Verdi a écrite sur un livret calqué sur le *Roi s'amuse*. Le changement de titre de la pièce me semble une circonstance à ce point atténuante, que je suis prêt à innocenter le plagiat. Si M. Reyer eût donné à son opéra le titre de *Carthage* ; si M. Massenet eût intitulé le sien *Noël* ou *Ne prêtez jamais vos pistolets*, je n'aurais pas grand'chose à dire.

Mais point du tout : vous nous laissez croire que vous allez nous faire entendre une sorte de synthèse musicale propre au caractère de la Salammbô, à l'état d'âme de Werther... Votre musique est toujours fort intéressante, souvent fort jolie, à de certains moments très belle, mais, doit-on le dire... si par raffinement de dilettante, par scrupule d'artiste nous avons relu, avant votre concert, le livre de Flaubert et celui de Gœthe, si nous nous sommes mis à point en quelque sorte pour donner à l'impression de notre âme ce baptême d'exaltation et d'idéal que vous sembliez nous promettre, nous sortons du théâtre avec une déception.

Cette conclusion pourra paraître sévère ; mais les deux grands maîtres dont nous venons de critiquer le procédé sont assez haut placés dans la hiérarchie musicale pour qu'on ait le droit de leur demander autre chose que de belles inspirations ingénieusement et savamment agencées.

M. Massenet a été autrement heureux dans l'opéra de *Manon* : un roman dont tout l'intérêt réside dans des aventures dont l'amour physique fait tous les frais était merveilleusement choisi pour une œuvre musicale ; et il faut convenir que le talent de M. Massenet a fait aussi bien que celui de l'abbé Prévost pour entourer de grâces séduisantes et troublantes les aventures d'amour les plus vulgaires.

Concedo hoc multis, disait Platon, *voluptate musicam judicandam ; sed illam ferme musicam esse pulcherrimam, quœ optimos satisque eruditos delectat.*

Je renvoie au texte grec ceux pour qui la langue latine a des mystères.

HYACINTHE DE VÉSIAN.



LA VIE PARISIENNE

Nos sous-préfets. — A l'Académie française : les prix de vertu. — A propos de chaussettes. — Mystérieuses boutiques — Statistique canine. — Le duc de Manchester. — L'éducation populaire. — Les cartes de visite.

Vous l'avez en dormant, Madame, échappé belle !

C'est à la femme du receveur d'enregistrement ou de tout autre fonctionnaire de province que s'adresse ce vers. M. Zévaès, — l'Eliacin de la troisième république, — a réclamé la suppression des sous-préfets.

Ces Parisiens égarés en province ont triomphé encore une fois. Et ce n'est pas sortir du cadre de cette chronique que de parler d'eux.

Si l'on m'offrait un poste semblable, je reculerais devant la difficulté de la tâche, devant le vague de la mission. Représentant du gouvernement ! c'est bien confus.

Ce n'est pas la Republique qui a besoin de sous-préfets, ce ne sont pas même les sous-préfets qui ont besoin de sous-préfectures : ce sont les sous-préfectures qui ont besoin de sous-préfets. Que deviendraient sans eux les pauvres petites villes qui se saignent à blanc pour avoir une caserne ?

Leur vie serait vraiment terne. si elle n'était traversée par la silhouette de cet aimable célibataire tout brodé d'argent.

Le sous-préfet, dit M. Clément Vautel, est le Brummel des sous-préfectures : il donne le *la* des belles manières, règne dans les salons et fait aux jeunes provinciales cette cour souriante et légèrement hautaine qui ravit toutes les jeunes filles. Le sous-préfet est de toutes les fêtes, il les honore de sa présence officielle, les décore de son bel uniforme, les anime de son esprit et de son entrain. Il danse à merveille, connaît — du moins il le dit — les cocodettes célèbres de Paris, parle théâtre avec érudition, écrit des romans, brode des sonnets, touche du piano, en remontre au président de la société d'archéologie ; c'est un homme universel et charmant que les amoureux craignent, que les maris détestent et dont raffolent les femmes,

On l'a vu ; les voici sauvés encore une fois. Depuis dix ans qu'ils sont menacés ils ont du plomb dans l'aile. Mais ils en réchappent toujours. Ce sont les enfants chéris de la victoire, nos petits sous-préfets

— Pour beaucoup de gens de lettres, parmi lesquels je me trouvais la semaine passée à l'Institut, le rapport annuel des « Prix de vertu » fut une révélation. En entendant de leurs oreilles le récit d'abnégations profondes et durables, de désintéressements naïfs, d'humbles beautés morales, plus d'un, dans le groupe de ces Parisiens sceptiques, a pensé que la coupole du palais Mazarin pourrait bien être le troisième ciel.

M. Brunetière se demandait si l'Académie française était bien qualifiée pour distribuer de telles récompenses : « Des actions modestes, disait le savant critique, qui sont justement celles que M. de Monthyon nous a légué le soin de récompenser et de louer, qu'en savons-nous, que pouvons-nous en savoir, quelle compétence avons-nous pour les juger, pour les apprécier, pour les signaler au respect et à l'admirations des hommes ? »

Sans doute, mon cher maître, la tâche est délicate et malaisée, le vrai mérite est modeste. Aussi c'est à ceux qui, comme nous, pouvant faire entendre leur voix, ont le devoir d'éduquer les foules, de vous signaler les faits dont ils furent témoins.

J'ai parlé récemment, dans un rapport à l'Académie, de cette famille Fauroux, qui a sauvé d'une mort certaine une petite étrangère et l'a gardée chez elle plusieurs mois, jusqu'à complète guérison. Voilà un bel exemple de charité chrétienne et de solidarité. C'est pourquoi le rapporteur des prix de vertu pour l'année 1900 songera à ceux qui se sont dévoués sans souci de l'admiration publique, simplement, par bonté d'âme.

Cela nous fait oublier pour quelques heures l'humanité mauvaise... A la vision des moissons drues transformant le pays des ronces, plus d'un sent renaître en son cœur l'envoi mystérieux qui tombe des légendes et flotter sur son front l'aile brillante d'un conte de fée. Les consolantes réalités ont parfois des allures de rêve et dans la course quotidienne point n'est à craindre de les heurter.

— La chaussette est une espèce de bas très court qui a pour principale mission de préserver les orteils de tout contact fâcheux avec le cuir des chaussures. L'hygiène, la propreté et le confortable ne sont intervenus qu'après-coup. Le demi-bas a fait son chemin et est devenu dans le milieu smart de Paris l'objet de graves préoccupations. Sa couleur, ses rayures, sa trame, ont acquis une importance capitale, bien qu'il soit appelé à rester invisible à l'œil le plus exercé.

En principe il est impossible de discerner si le passant qui vous coudoie dans la rue est ou n'est pas muni de chaussettes, chose indifférente en soi, sauf quand il s'agit du gendarme, à cause de l'offense qu'en reçoit l'odorat.

Voici qu'il est question de les vulgariser dans l'armée. Uu crédit de cinq cent mille francs est demandé par des cabotins des Folies-Bourbon. Mais il faudrait un nouveau Poillouë de Saint-Mars pour arracher ce vote aux cerbères qui montent la garde autour du budget. Les chaussettes russes ont donc encore de beaux jours à vivre : après avoir fait le tour du monde elles ne s'en tiendront pas là : elles auront certainement des *reprises* !

— Il y a près des boulevards des boutiques célèbres dans un certain monde où l'on trouve de tout, sauf les marchandises annoncées sur l'enseigne : gantières, corsetières, parfumeuses, magasins obscurs où l'on ne voit jamais d'acheteurs réels.

Les patronnes familières et « bonne enfant » se plaignent sans cesse de la dureté du commerce en ces temps difficiles ; les voisins se demandent

comment elles peuvent continuer à payer leur loyer et à faire honneur à leur signature, car en dehors de quelques familiers qui les visitent régulièrement, pas un client ne se hasarde chez elles.

Or, ces commères quand elles ne se prêtent pas complaisamment à des rendez-vous donnent simplement à jouer dans une pièces contiguë.

Les parties de « bac » commencent dès l'après-midi pour se terminer fort avant dans la nuit.

Il faut dire que, considérée comme cercle ou comme maison de rendez-vous, la boutique mystérieuse est infiniment commode : elle dépiste les soupçons en affectant une apparence de respectabilité tout à fait rassurante.

Mais vraiment, jusqu'où n'étendra-t-on pas le filet à mailles serrées destiné à tromper d'honnêtes femmes ? Des dames couvertes de brillants — telles des lanternes sur des démolitions ! — organisent des five o' clock et des sauteries, sont à l'affût de toutes les ruines, de toutes les périodes de gêne qui rendent une bourgeoise accessible. Dès lors, pleurant sous sa voilette, le cœur battant à rompre, une de plus grossit le bataillon des infortunées qui se déshonorent pour un petit bout de papier bleu.

N'y aurait-il pas, à côté du vaudeville, un drame à faire avec cela, une tragédie moderne, infiniment douloureuse !

— D'après le recensement qui vient d'avoir lieu, il résulterait que le nombre des chiens à Paris s'éleverait à quatre-vingt mille. Quelques uns trouvent ce chiffre extraordinaire, d'autres — et je suis de cet avis — estiment qu'il est au dessous de la vérité. Evidemment ces renseignements sur la statistique canine ont été empruntés aux documents officiels fournis par les contributions directes. Mais que de chiens échappent à l'impôt, soit que les maîtres ne les déclarent point, soit qu'eux aussi — je parle des chiens — appartiennent à la catégorie des cheminaux.

Cette constatation n'a, en résumé, qu'une importance, c'est que le chien est contribuable, qu'il alimente le trésor public, et qu'il lui est dû égards et protection. Or, s'il faut en croire la charmante Adrienne Neyrat, directrice de « l'Ami des bêtes », l'administration de la Fourrière ne se conformerait pas aux règlements.

Qu'on égorge les cheminaux, les réfractaires, les errants qui peuvent devenir dangereux, il n'y a rien à dire. Mais lorsque le supplice est subi par des chiens qui ont satisfait à l'impôt, cela me paraît un manquement au lien établi entre la ville, l'Etat et le contribuable.

Dans cette statistique, il y a un détail qui est touchant : c'est dans les quartiers populaires que le nombre des chiens est le plus considérable. Compagnons du prolétaire, consolateurs de la misère, que de douleurs ces braves bêtes n'ont-elles pas atténuées par leur fidélité et leurs caresses !

— J'ai beaucoup connu ce jeune duc de Manchester qui débute dans un boui-boui de New-York. Il faisait rage à Paris il y a quelques années — il y fit même des dettes ; les fêtes qu'il a données dans son appartement du Parc Monceau sont encore à payer, car il repassa la Manche sans solder une note.

Le jeune duc qui n'a — le pauvre ! — que mille livres sterling de rente, malgré d'immenses propriétés qui valent cinq francs l'hectare quand il y a un lièvre dedans, avai depuis longtemps la manie du tréteau.

L'hiver dernier encore, il nous exhibait à Londres, ses grâces mièvres, sur la scène d'un théâtricule loué et dirigé avec quelques amis.

Les Américains le paient des milliers de dollars pour lire son nom sur les affiches, — un duc, ma chère, ça vaut ça, par delà l'Atlantique ! — ils lui donneront bientôt une de leurs reines de pétrole qu'il « allumera » et le tour sera « joué ».

— Le mouvement qui porte des esprits de premier ordre à se mêler au peuple, pour lui enseigner la beauté, s'accentue tous les jours Gustave Geffroy, l'un des promoteurs de cette évolution, a réalisé un musée du soir destiné aux ouvriers. Maurice Bouchor les réunit, avec grand succès, pour leur réciter et leur commenter les chefs-d'œuvre de l'art dramatique. Lugné-Poé donne, au Gymnase, des représentations à prix réduits et a fait applaudir par les humbles un drame d'Ibsen. Enfin l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine prospère de jour en jour.

Des écrivains qui jusqu'ici s'étaient tenus à l'écart commencent à comprendre la nécessité de le soustraire à des distractions néfastes qui lui frelataient l'esprit par leurs puériles grossièretés. Le grand mérite de ces initiateurs c'est que leur action s'exerce en dehors de l'Etat. L'expérience nous a appris que ce dernier ne sait fabriquer que des budgétivores.

Il y a lieu de fonder les plus grands espoirs sur ces tentatives. Des hommes de bonne volonté, des intéressés, n'ambitionnant aucun titre, aucune fonction, pas même le mandat de conseiller municipal, se sont mis à l'œuvre afin d'amener l'ère heureuse où les mots : Liberté, Egalité, Fraternité cesseront d'être une vaine devise pour devenir des réalités vivant dans les cœurs et dans la société.

— Nous sommes au jour de l'an. Voici que l'on recommence à parler de la ridicule formalité des cartes de visite.

C'est franchement une imbécile tyrannie que nous nous imposons par cet envoi de carrés de papier où nous consignons nos bons souhaits. Voici le prospectus d'une agence spéciale que je recommande aux gens du monde : « Distribution des cartes de visite à domicile. — Les visites sont faites avec le plus grand soin l'après-midi. — Les cartes sont remises cornées si la personne est sortie. — Si la personne n'est pas sortie les cartes ne sont pas remises ; mais il est procédé à une nouvelle distribution le jour suivant. »

Un mot, mon cher lecteur, et je vous enverrai pour 1901 l'adresse de l'agence. Ce sera beaucoup plus correct pour vous de recourir à ses bons offices que d'envoyer votre domestique porter « les souhaits pour l'an neuf ». Afin de me conformer au vieil usage, je vous les adresse par la voie de cette revue.

ÉTIENNE RICHET.



UN MOIS AU THÉATRE

A la Bodinière : *Poisson d'avril*, pièce en un acte, de M. Henri PAIN ; *Caponet, Pipard et Cie*, vaudeville-bouffe en trois actes, de MM. Léon SAZIE et Georges GRISON. — **A la Scala** : *La prise de la Balthylle*, fantaisie-revue de MM. Jules OUDOT et Henri DEGORSSE ; *A la Chambrée*, fantaisie-militaire de MM. MATRAT et FORDYCE ; *Un pacha très occupé*, pièce en un acte de M. Tristan BERNARD. — **A la Cigale** : la revue en 2 actes et 4 tableaux, de M. P.-L. FLERS, musique nouvelle et arrangée de M. MONTEUX-BRISSAC : *A la Cigale, Général !*

— La Bodinière est vraiment le bazar des théâtres, le caravansérail où, à côté d'hôtes de passage de première marque, la foule bigarrée de pièces quelconques et des acteurs médiocres trouve un asile assuré pour des prix modiques. Les expositions de peinture, sculpture, et le reste, dans le hall d'entrée, sont mieux. Celle du peintre Antoon Van Welie, qui accompagnait la représentation de *Caponet, Pipard et Cie*, méritait à elle seule qu'on se dérangeât et que l'on passât plus longtemps que les entr'actes devant ses portraits curieux d'un réalisme triste et doux. Mais je m'oublie. C'est de la pièce que je dois parler. Autant vaudrait pourtant la passer sous silence, car le vaudeville-bouffe est encore plus écœurant que l'opérette-bouffe, — j'en fais une. En écoutant celui-ci, qui n'est pas pourtant absolument mauvais, il me vint la réflexion que le public parisien se contente vraiment de peu de chose et que les théâtres devraient, un jour par semaine, à côté des pièces qu'ils ont acceptées et qui sont à leur répertoire, jouer les pièces qu'ils n'acceptent pas. Peut-être seraient-elles meilleures. Je recommande mon idée à un directeur épris de nouveautés. Les matinées littéraires ont si bien réussi. Les matinées classiques, les matinées « théâtre-blanc » de même. Pourquoi ne pas essayer des matinées pour pièces refusées ? Mais encore une fois voilà que j'ai quitté mon sujet. Franchement, ce que j'ai le mieux aimé dans *Caponet, Pipard et Cie*, — pièce à l'intrigue toujours la même, où l'on voit des gens qui ne sont pas aussi sérieux qu'on le pense, recevoir chez eux leurs maîtresses pendant une absence de leur femme, lesquelles maîtresses se déshabilleront à l'acte trois, — ce que j'ai préféré dans ce vaudeville-bouffe, c'est le lever de rideau qui l'accompagne, *Poisson d'avril*, une scène à deux personnages, amant et maîtresse, hantés l'un pour de bon, l'autre pour rire de l'idée de se quitter, si bien que celui qui voulait lâcher se laisse prendre à la scène de celle qui le lâchait par plaisanterie. De plus, l'acte est bien enlevé par Mlle Rozier et M. Nérac. Et c'est si rare de trouver une piécette en un acte qui soit agréable, qui soit supportable !...

— A la Scala triomphe Balthy, cette actrice d'une originalité vraiment extraordinaire, d'une souplesse de talent... et de corps vraiment étonnante. Romance sentimentale, satire, imitations, danses, clowneries, tout lui est bon, tout est drôle et spirituel exécuté par elle. MM. Oudet et Degorsse, les si adroits, si mordants et si féconds auteurs de revues, lui réservent

chaque année une bonne part de leurs amusantes piécettes. *La prise de Balthylle* immortalise du côté comique les beaux jours du Fort Chabrol et, à ce sujet, le gouvernement est assez drôlement cinglé par les deux ironistes. Auparavant, ces dames aux noms voluptueux ou énigmatiques (de Graziella à Polaire) érigèrent les neiges et les roses de leurs... teints en des costumes d'un bizarre du meilleur goût, d'aucuns vraiment exquis. Puis Balthy triompha encore avec son inséparable Fordyce dans une scène comico-militaire, *A la Chambrée*, où, sous le costume de simple soldat, elle fut d'un ahurissement insondable. Et enfin, — on en a pour son argent à la Scala, — le bouquet final fut un acte drôle et malicieux de ce pince-sans-rire qui a nom Tristan Bernard. Je ne répèterai pas avec cent autres confrères que je préfère l'*Anglais tel qu'on le parle* à *Un pacha très occupé*. Quand on vous offre des crevettes, dites-vous : J'aimerais mieux un abricot? Non, n'est-ce pas ; on ne peut confondre un hors d'œuvre avec le dessert. *Un pacha très occupé*, c'est une simple succession de scènes drôles, spirituelles, cinglantes même, quelques fois, amusantes toujours. M. Tristan Bernard a beaucoup du génie de Molière et il fait ce que Molière a fait. A côté d'œuvres indiscutables, il se laisse aller à écrire des farces. Comme il ne tombe jamais dans le médiocre et le quelconque, à quoi bon nous plaindre? Ecoutons-le, cela vaudra bien mieux.

— La revue de MM. Oudot et Degorsse m'a donné envie de fuir les théâtres sérieux où pourtant, ce mois-ci, les premières foisonnent, pour entendre une autre revue, celle de M. P.-L. Flers : *A la Cigale, Général !* J'avoue mon faible : la blague montmartroise ou boulevardière ou même simplement snob.... rosse, comme l'on voudra, m'amuse infiniment plus que tous les vaudevilles-bouffe du monde. Or je suppose que les ciseaux de la censure se sont fortement amusés à déchiqueter la revue de M. P.-L. Flers, et je le comprends. Quand on prend pour commère, Marianne, et pour compères Victor et Philippe, la chose est grave. Il y a deux bonnes chansons : celle de l'automobile qui remplace tout, même les femmes (Lettre d'un chameau du Sahara à son confrère du Moulin-Rouge) et les couplets joués où la pièce de M. Lavedan, *le Vieux Marcheur*, est jugée par quatre académiciens et représentée devant eux. Puis, pour les yeux, un régal, illuminé par les costumes ravissants dûs au pinceau de M. Chovbrac : le tableau du Palais-Royal.

. . . .

Et me voilà au bout de la place qui m'est assignée, sans que j'aie eu le temps, dans mon bavardage, de parler des premières à sensation du grand boulevard et de l'Odéon. Elles tiendront longtemps l'affiche, et janvier sera pauvre de premières. Je consacre donc les dernières lignes de ce feuilleton à bâtons rompus à distribuer mes vœux très chaleureux, à vous, d'abord, lectrices et lecteurs que je dois étonner, sans doute, en certaines critiques ; à vous actrices et acteurs à qui je dis parfois des choses désagréables ; enfin, à vous, auteurs, mes confrères, à qui je souhaite, cette année plus encore que pendant celle qui a fui, talent, succès... et recettes !

Gésa DARSUZY.



BIBLIOGRAPHIE

LES SEPT PLAIES ET LES SEPT BEAUTÉS DE L'ITALIE CONTEMPORAINE (1), par Ernest TISSOT. 1 vol. de 414 pages. (Librairie Académique Perrin et Cie. à Paris). Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre un peu large, M. Ernest Tissot publie encore un beau livre, — un livre où l'on ne trouvera peut-être pas ce que le titre promet, mais où l'on rencontre davantageen détails inédits, et mieux en rapprochements ingénieux de causeur élégant.

Nous avons l'intention de consacrer une étude spéciale à cet écrivain, qui sera bientôt l'un de nos grands critiques, mais nous voulons dire tout de suite qu'à relire les œuvres de M. Ernest Tissot, déjà si diverses en leur superbe unité, on ne sait pas qui l'on admire le plus :— le critique ou le romancier ?

La psychologie de l'auteur s'atténue généralement d'une douce et fière mélancolie, très personnelle. Mais, cette fois, le sentiment s'égaie d'une pointe d'humour, — et nous retrouvons, à propos de tout, la grâce érudite du cosmopolite de lettres qui prétend qu' « un homme qui se respecte, doit apprendre une nouvelle langue tous les quatre ans ».

La profondeur originale des aperçus — qui, parfois, côtoient le paradoxe — révèle quand même un cœur de poète ; et la vision de l'artiste, enthousiaste souvent, mais très nette, sert merveilleusement la double vue morale du penseur. Il serait toutefois difficile de donner une juste idée de ce livre fait d'impressions, de rapprochements imprévus, de souvenirs. C'est avec un art consommé que M. Tissot est parvenu à faire un tout harmonieux de ses consciencieuses notes de voyage, — agencées en mosaïque, — et qui servent de thème à des variations très réussies où l'anecdote, l'interwiew et la critique concourent au même résultat : — nous faire aimer et comprendre l'Italie. Non l'Italie ouverte des voyageurs superficiels, ou l'Italie banalisée par les romanciers et les dramaturges, mais une Italie vue sous un jour spécial par un artiste très impressionnable, — qui note avec charme et brio la sensation d'une nuance.

Et ce qui donne à ce livre tout l'attrait d'un roman, c'est, — pour ainsi dire, — la mélancolie radieuse qui s'en dégage ; quelque chose comme un leit-motive de tristesse hautaine qui clôt certains chapitres sur un regret. On pressent la nostalgie inavouée d'une âme en peine du Beau ; — et l'écrivain a le noble courage d'avouer ses préférences pour Rome en tant que berceau de la Foi ; de même qu'il s'avoue hautement « Français ».

Aussi, çà et là, que de mots charmants... à la française ! Le coup de griffe de l'homme du monde finement ganté ; le trait sûr de l'artiste soulignant un défaut ou un ridicule. Comme, par exemple, lorsqu'il parle de « la Reine (d'Italie) qui passe, souriante, aux saluts silencieux des passants, — la Reine qui n'aime pas la France ! — et cela se devine au mauvais goût de ses toilettes. »

(1) Sous la rubrique : *Vers le Printemps*, nous avons eu l'avantage de donner les premières notes d'étapes de cet intéressant voyage. (V. p. 577, t. X de la Revue.)

Je ne saurais résister au désir de donner aussi une idée de la magnificence des descriptions — pourtant rares et sobres. Il a plu au voyageur de pousser une pointe sur Budapest : « Alors ces phrases de l'archiduc Rodolphe me revinrent en mémoire : « Bien autrement que dans les pays « occidentaux, le soleil se couche à la hongroise. Ah ! celui-là ne com« prendra jamais qui n'a pas vu le soleil se coucher en Hongrie ! » Et, pour la première fois, — dit M. Ernest Tissot, — je compris que ces paroles n'étaient pas un artifice littéraire, mais l'impression naturelle d'une vérité. Pareil à un rubis invraisemblable, le soleil, maintenant, illuminait l'atmosphère, descendant, avec lenteur, par un ciel de blason, champ d'or strié de gueules et de pourpre royale. Et la Puszta se faisait plus sombre à mesure que l'astre des lumières tombait dans les espaces du dehors et que plus magnifiquement flambait l'immensité de l'atmosphère, où les étoiles ouvraient leurs ailes de clarté — comme des abeilles d'or sur un manteau d'empereur. Mais, au travers de cet horizon de pierreries, voici qu'une cigogne passa, dessinant, sur le ciel en flamme, la silhouette obscure de ses pattes et de ses ailes. Et cette cigogne me fit penser à ces inquiétantes peintures japonaises où l'artiste s'amuse à colorier la nature selon les caprices de sa fantaisie. N'étions-nous pas en pleine contrée d'imagination, en je ne sais quel fantastique pays noir étalant sa lassitude sous un firmament de paradis saignant et flambant — comme paré de rubis fabuleux pour la fin tragique de notre soleil? »

Et, comme contraste, cet aperçu profond à propos de la ville de Budapest :

« En me promenant par ces rues, je repensais toujours à ce vers délicieux de miss Robinson : « La sirène aime la mer, et moi j'aime le passé ! » et je devinais bien pourquoi ces grands boulevards, ces maisons neuves, ces tramways électriques et toutes ces cheminées d'usines m'intéressaient à peine. Décidément les pierres de ces palais, les dalles de ces chaussées ont vu passer trop peu de générations ; elles n'ont pas de souvenirs à rappeler aux voyageurs qui viennent les interroger. D'ailleurs, l'activité moderne, l'activité américaine, pour si utile qu'elle soit, n'a pas le charme esthétique de l'activité de jadis. C'est ainsi qu'un postillon — surtout s'il est de Longjumeau — sera toujours plus élégant qu'un employé de chemin de fer, un cheval qu'une bicyclette, une victoria qu'un automobile. Il n'y a pas à dire, en se perfectionnant, notre civilisation s'éloigne de la Beauté. »

N'est-ce pas là — dans le reniement utilitaire de la Beauté — qu'il faut chercher le secret du mal du siècle, de ce mal qui sera aussi, hélas ! le mal du siècle à venir ?

Dans le même ordre d'idées, voulez-vous savoir ce qu'est devenu la ville d'Archimède : « Dans les ruelles, sur les quais, non pas jusqu'à une heure, mais toute la nuit — je prie de le remarquer — d'éblouissantes lampes Edison. Le temple de la chaste Arthémise, la fontaine de l'immaculée Aréthuse, éclairés à la lumière électrique !... » Celà me rappelle un peu le superbe candélabre moyen-âge, en cuivre ciselé, que M. Zola *utilise* en son salon après avoir mis, à l'aide d'un hideux tuyau en caoutchouc, cette œuvre d'art en communication avec le compteur de la loge du concierge : — gaz partout. Il est vrai que le Maître des nouveaux Evangiles possède aussi des bois magnifiquement sculptés dont il orne ses

cabinets, — je ne dis passon cabinet — : chacun accommode l'art à son goût.

M. Ernest Tissot, je l'ai déjà dit, affiche volontiers ses préférences de dilettante : « Dans tous ces domaines, modes, art ou théâtre, comme dans bien d'autres qu'il serait facile d'indiquer, architecture ou musique, vous discernerez une même tendresse à préférer la couleur vive, même crue, au charme spécieux, aux délicatesses subtiles des teintes indécises. C'est à croire que l'oreille et l'œil italiens aient perdu le sentiment de la nuance, car qui pourrait oublier qu'autrefois ce peuple eut les premiers costumiers du monde. Et parlerai-je des graves Primitifs? des sculpteurs catholiques? des architectes du XVIe siècle? ou même des voix célestes qui chantèrent autrefois sous les voûtes de la Sixtine? Il y a bien transformation réelle. Tandis que notre tact artistique allait s'affirmant, se compliquant, le leur se simplifiait en se démocratisant. »

Et l'élégant écrivain ne craint pas d'affirmer les tendances de son cœur quand il dit : « Oh! pouvoir s'en aller, demain, au petit jour, directement pour n'importe où, pourvu que ce fut pour bien loin, pour ailleurs!... Et, lorsqu'on aura oublié tout ce qu'il faut oublier, lorsqu'on sera redevenu « l'enfant candide au cœur de cire », alors, oh! alors, ne plus perdre la voie, la bonne voie, celle qui doit mener sûrement aux cités de la paix!... »

Mais voici une profession de foi plus précise et qui caractérise mieux encore l'heureuse évolution de tant de fiers esprits aux vues hautes, que la Raison, la Science et l'Art guident sûrement sur le chemin de Rome — et de Damas :

« Rome, moins qu'aucune ville de la péninsule, ne semblait être destinée à être la capitale nouvelle qu'il fallait à un état nouveau. Comme une ville du nord, — Turin si vaillante ou Milan si travailleuse, — eût mieux été dans les traditions de la dynastie savoyarde, que la ville des Consuls, des Césars et des Papes! Hélas! s'ils convoitèrent Rome, les hommes du *Risorgimento* et presque tous, ceux qui tendaient vers la libre-pensée et ceux qui étaient demeurés catholiques, c'est qu'il leur parut admirable, ainsi qu'on place une couronne d'or sur le front d'un roi, de couronner leur œuvre grandiose en donnant à leur patrie, enfin reconstituée, comme capitale, la ville unique qui, après avoir été la Métropole de toute civilisation, est devenue la Ville-Mère de la Chrétienté catholique. Mais, dans leur orgueil, ils ne songèrent même pas que cette couronne était décidément trop lourde pour le jeune front auquel ils la destinaient, et que la gloire de Rome-capitale ne pouvait que s'éteindre auprès de l'éternité de Rome catholique. Ce fut en vain qu'ils essayèrent de construire une ville moderne à côté de la ville antique ; à peine sorties de terre, leurs maisons retombèrent en ruines! Quoique à Montecitorio de grandes paroles aient été prononcées, le cœur de Rome battra toujours de l'autre côté du Tibre, car dans la salle aux bancs étroits les députés n'agiteront jamais que les destinées d'un peuple, tandis que le vieillard vêtu de blanc, qui médite et qui prie dans les chambres hautes du Vatican garde, en ses mains, avec les clefs de saint Pierre, les destinées de l'humanité catholique! »

N'est-ce pas que voilà une belle et courageuse page! Cet ouvrage de poésie et de vérité renferme aussi des aperçus économiques d'une exactitude cruelle : « La bonne moitié des capitales est disposée en vue du séjour des étrangers. Toutes les maisons de Florence et de Rome ont des

pensions et des chambres à louer. On devine à quelle faillite faudruleuse serait immanquablement voué le commerce italien, si cette incessante importation de touristes venait à s'arrêter. Ce n'est pas trop de dire qu'elle fait vivre un bon tiers de la population... Les Italiens ont appris à partager leur patrie avec des inconnus qui, tous, les aident en quelque mesure à pratiquer l'échange réel des idées, à rendre la terre latine de plus en plus internationale. »

Et des souvenirs personnels de choses vues qui font image : « C'était aux derniers jours du carnaval. D'un balcon de l'Hôtel de Rome, une Anglaise, dont le masque rappelait celui de l'impératrice Frédéric, s'amusait à lancer des poignées de dragées et de sous. En bas, la rue était regorgeante de gamins tassés les uns contre les autres, les uns sur les autres, tendant les mains, criant à perdre la voix, s'insultant, se battant, se mordant, les vêtements déchirés, les yeux furieux. Lorsque les pièces tombaient, ils ne formaient plus qu'une masse informe et grouillante de corps confondus, une masse criante et hurlante dans la poussière blanche des confetti... Et l'Anglaise souriait à cette plèbe romaine... »

Ce sont les paysans du Transvaal qui vengent aujourd'hui la « plèbe romaine », et toutes les nations du monde, de l'insoutenable et ironique orgueil de l'insolente... alliée (?) de notre capricieuse voisine.

L'auteur a discrètement effleuré les Plaies de l'Italie, mais c'est avec enthousiasme qu'il parle de ses Beautés, en de violentes ou splendides évocations de la vie romaine ou de la nature sicilienne. Mais M. Ernest Tissot ne craint pas de réagir contre les engouements suspects et voici comment il traite l'opéra-réclame de M. Mascagni : « L'exemple de cette malheureuse *Cavalleria Rusticana* aura mis à la mode l'opéra en un acte, d'action sanguinaire, sans préparations suffisantes, sans gradations de nuances et surtout sans intermède de poésie... La déchéance est complète ; dans de telles aventures la musique n'a que faire... Ah ! l'opéra italien est bien malade ; il est atteint d'une *mascagnite* aiguë, et il est à désirer que Verdi et ses disciples de la dernière heure chassent glorieusement, du temple de l'art profané, ces changeurs de monnaies étrangères, ces vendeurs de musiques foraines. »

Mais avec quelle précision, avec quelle compréhension sympathique, en revanche, l'écrivain étudie, en des pages de maîtresse critique, Antonio Pogazzaro et Gabriele d'Anunzio, — l'inquiétude morale du vieux classique et le génie triomphant du jeune « annonciateur de la seconde Renaissance italienne ! »

Francis MARATUECH.

MADEMOISELLE CHIMÈRE, par Marcelle LYTHE (Fayard frères éditeurs, 78, boulevard Saint-Michel, Paris. Prix : 3 fr. 50)

UNE délicieuse amazone et le Prince Charmant servent de frontispice à ce livre. Comme l'amazone est en extase et le Prince... en pourpoint — s'il vous plaît, — j'ai hâtivement coupé les feuillets de *Mademoiselle Chimère*, en songeant que

« Si Peau d'Ane m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême, »

et je n'ai point été déçu, bien qu'il ne s'agisse pas d'un conte de fée. Cette trop courte nouvelle, en effet, n'est en somme qu'un gentil roman de fillette où le Prince Charmant apparaît sous les traits d'un savant sédui-

sant et modeste (!) — ce qui est, jusqu'ici, suffisamment « féerique » ; seulement le savant, « Monsieur Guy », fait rapidement fortune en exploitant une mine de cuivre — événement tout à fait moderne. Le héros reprend alors son grand nom, de Pré-Hars, pour épouser — prouesse antique — la fille sans dot qui l'aima quand il n'était que le « pauvre » M. Guy.

Et notez que je ne rappelle cette fabulation simple et classique que pour mieux mettre en relief l'agréable talent de l'auteur qui, sur ce canevas un peu uniforme, a su broder les plus exquises variantes. Yveline de Lorvil nous entraîne malgré nous, comme elle « entraîne » du reste l'humble et récalcitrante monture qui lui sert de palefroi : l'ânesse Minerve qui, en dépit de son nom, est contrainte à être de moitié dans toutes les équipées de « Mlle Chimère ». Aussi le frais roman se déroule dans un paysage d'une poésie intime et pénétrante. Cela fleure bon comme les giroflées qui croissent aux lézardes du castel ancestral. Et ce type de jeune fille, douce et fière, rêveuse et mutine, spirituelle et tendre, est croqué avec brio,— sans préjudice de quelques aperçus profonds sur la vie mondaine...

La place va me manquer pour parler des deux ou trois autres nouvelles qui servent à « corser » le volume : *Le Pastel* est une trouvaille qui nous laisse une impression de bonheur paisible et de grâce triomphante ; *Comme un Songe* est une idylle — ardente et chaste, mais si funèbre ! — dont l'héroïne meurt, pour ainsi dire, de la consomption de l'Idéal — maladie rare... En somme ces petits romans « romanesques » — comme auraient dit nos grand'mères — sont d'un sentimentalisme délicat ; d'une belle tenue morale. On sent que leur auteur s'est spécialement voué aux revues de famille, aux journaux féminins — je ne dis pas « féministes » — et, il a choisi la meilleure part. Ces fréquentations lui ont permis de conserver un tour facile et élégant, une aisance de bon ton — et d'échapper complètement au fatigant réalisme, qui sévit presque autant que la photographie d'amateur.

Ajoutons que Mme Marcelle Lythe est une collaboratrice de la première heure et de toujours — ce pourquoi nous souhaitons une particulière réussite et pas l'ombre d'une déception à sa radieuse héroïne : « Mademoiselle Chimère ». F. M.

JEUX DU CŒUR, par Maurice des Ombiaux, Ornementation d'Aug. Donnay. (Librairie Internationale, Paris. Prix : 3 fr. 50).

Ce livre que vient d'éditer la Librairie Internationale, a toute la « beauté du Diable » ; tout l'attrait de la jeunesse fait de simplicité, de fraîcheur et de santé. Ici pas de maniérisme faussement naïf ; pas de sentimentalité perverse. Le « jeune » que doit être Maurice des Ombiaux, analyse avec une subtilité délicate les grands émois des belles années ; et il ne s'attarde pieusement qu'aux plus attrayantes et aux plus poétiques étapes d'un cœur d'enfant. Ce séduisant auteur a la fière simplicité de sa petite ville « restée la même après des siècles et qui ne connaît pas encore le luxe en carton-plâtre ou en zinc doré ». Aussi M. des Ombiaux évoque ses souvenirs avec une grâce inimitable qu'il puisa sans doute « dans « l'atmosphère tranquille et familiale, où les gens vivaient exempts de « préoccupations, d'attitudes à prendre les uns vis-à-vis des autres et du « cant dont les parvenus des grandes villes font leur vie pour remplacer « une hérédité d'affinement qui leur manque. »

Cette remarque jetée au courant d'un récit, prouve que le poétique conteur est doublé d'un observateur suffisamment cruel. Mais il faudrait tout citer : *Amour d'enfant*; *Larmes et fleurs*; éparpillez surtout le délicat *Bouquet de chèvrefeuille*, qui parfume le livre — pour donner une idée de la genèse de ce cœur tour à tour fier et tendre, naïf, passionné ou mystique : « Attiré par la foi de ces temps, je me prosternais dans la lumière des vitraux historiés de légendes pieuses et glorieuses. J'étais envahi par la mysticité de toutes ces choses anciennes, patinées de prières et de foi, d'espérance et d'amour. Les vieilles pierres me remplissaient de vénération, m'incitaient au rêve, — toutes noircies par les oraisons dont l'ardeur semblait les avoir brûlées. »

Voici dans une autre note, une page arrachée au hasard du *Bouquet de chèvrefeuille* : ... « Toujours il les avait quittées en se croyant la victime d'un sort implacable. C'est à celles qui l'avaient dédaigné qu'il attribuait les plus belles qualités d'âme. A chaque connaissance il s'enflammait, il s'enthousiasmait jusqu'au délire, comme l'alchimiste qui croit tenir enfin, dans son creuset, la pierre philosophale. Mais l'exaltation n'était pas de longue durée ; au lieu de l'extraordinaire et merveilleux or, il ne trouvait que des choses fort communes qui ne le requéraient pas longtemps. » Aussi « les doux chèvrefeuilles qui l'entouraient d'une atmosphère embaumée lui disaient la vanité de ses rêves et de ses désirs indéfinis ; ils lui chantaient l'hymne de l'amour simple et fort... » N'est-ce pas que les voilà à peu près tous, exquisement groupés en gerbe — tel un bouquet de fleurs agrestes et saines, — *les Jeux du Cœur?* Quand nous aurons dit que l'excellent artiste Aug. Donnay a dessiné, d'un trait sûr, pour chacun de ces récits, des vignettes qui sont des chefs-d'œuvre de grâce primitive, il ne nous restera plus qu'à souhaiter à Maurice des Ombiaux de bien éparpiller, en de dignes mains, ses robustes et sains chèvrefeuilles — afin que le poète qu'il est, ayant tout donné, puisse passer dans la vie « heureux et conscient de lui-même. »

F. M.

VIENT de paraître chez Stock, en un volume de luxe, tiré à petit nombre, sur papier de Hollande, dans le format allongé d'un eucologe, *Le Livre des Prières de Gaston Phébus, Comte de Foix*, du XIVe siècle.

Ce recueil de prières dont J. K. Huysmans a si élogieusement parlé dans sa *Cathédrale* a été réimprimé par les soins de M. de la Brière, l'érudit écrivain dont nous avons récemment déploré la perte.

Ces oraisons si touchantes dans leurs effusions d'âme et leurs plaintes, si charmantes aussi dans leur naïveté de vieux langage que M. de La Brière a su rajeunir et rendre compréhensible, sans en altérer la saveur, sera certainement le livre de chevet et le petit bréviaire des catholiques épris d'art et de mystique.

Aux prières de Gaston Phébus, M. de La Brière a joint un certain nombre d'oraisons inédites et aussi des traductions des psaumes, tirées des manuscrits du XIVe et du XVe siècles.

POÈMES DE LA SOLITUDE, par André MAGRE
(Bibliothèque de la *Plume*, 3 fr. 50)

LES Magre sont deux frères poètes, Maurice et André, qui font à celui qui montrera le plus de talent. Si je trouve Maurice supérieur, il ne faut pas inférer de là que je ne tienne André en haute estime littéraire.

André Magre vient de nous donner son premier volume, *Poèmes de la Solitude*. Par suite de l'éducation, de l'affinement littéraires, il se publie beaucoup de livres de vers d'une excellente forme; mais ils donnent, malgré le talent de la facture, une sensation d'uniformité, de déjà lu. Combien rares sont les volumes saillants, vraiment particuliers, indiquant un véritable tempérament de poète ! Le livre d'André Magre appartient à cette exceptionnelle catégorie. C'est un recueil de souvenirs tristes, mélancoliques le plus souvent, indécis, ternes, vagues comme la vie, la réalité. Le poète a chanté dans une note très personnelle, douce et attendrie bien que tourmentée. Presque tous les vers du volume seraient à citer pour cette manière caractéristique ; c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire.

Le livre s'ouvre par un admirable sonnet d'envoi de ce recueil, qui est l'histoire du cœur du poète, à celle qui pourra devenir un jour sa compagne. Puis, ce sont les souvenirs d'enfance, l'éveil à la vie, les parents, le jardin où ont lieu les premiers pas, les demeures familiales. L'adolescence, l'amour chaste pour la petite amie, l'emprisonnement dans le collège impur. Peu après, la flambée des sens où l'on oublie l'amour pur, pour mordre avidement dans les fruits gâtés et complaisants :

J'ai renié l'amour parfumé de verveine,
éclairé du soleil de ses beaux cheveux blonds,
l'amour si jeune et si naïf que c'est à peine
si l'on prend une aumône au bout de ses doigts longs.

C'est ensuite le départ du pays natal, la vie errante dans des villes fiévreuses et écœurantes :

La chambre solitaire et triste des vingt ans
est sourde à mes désirs et froide à mes chimères.
Oh ! la chambre sans âme où l'on vit en passant,
le foyer pâle et sans histoire et sans lumière.

Belle ironie de la mansarde et de l'amour,
leurre du souvenir fardé par nos vieillesses.
La chambre louche et vide a gardé pour toujours.
le fade écœurement des banales caresses.

Le poète éprouve le vide, la banalité de toute chose humaine. Il sent que l'existence est fausse, particulièrement celle créée par les conventions, la société :

Une vie ironique et fausse me pénètre...

Mais il n'a pas l'énergie de dominer le milieu ambiant, de vivre une autre existence. Il n'aura pas su s'élever, s'isoler hautainement, mépriser les hommes... et toutefois les aimer individuellement, être doux et clément à chacun d'eux :

Mais j'ai douté de moi ; et vous donnant ma vie
je vous suis revenu soumis comme un enfant,
vous pouvez étouffer ma soif inassouvie,
car je vous appartiens, mes frères décevants...

Le poète se réfugie dans cette idée, — qui sera peut-être un rêve aussi, — l'amour sincère d'une simple amie au pays natal, dans l'ancienne maison :

Le seul amour rendra notre vie fortunée...

En attendant, le poète veut fuir les villes malsaines :

Je reprendrai, avant qu'il ne vienne personne,
la route où mon espoir a mis des peupliers d'or ;
il me semble revoir mon beau pays, l'automne,
le coteau plein de ciel où la maison s'endort.

Allons sur le chemin sans regarder la ville,
c'est là-bas qu'est ma vie, là-bas où je suis né...

Médite dans cette ombre où rêva ton enfance ;
le jardin est petit mais ton rêve est si grand,
insensé qui pouvais vivre ici d'espérance
à voir chaque matin le soleil sur ton champ.

Rêveur paisible et doux, aime ta solitude,
tu sauras y trouver du repos sans désir ;
et les jours reviendront avec leurs habitudes,
tu ne songeras pas qu'il va falloir mourir.

DE BEAUREPAIRE-FROMENT.

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GAULE, depuis les plus lointaines origines jusqu'à la fin du XIXe siècle, par le vicomte de CAIX et Albert LACROIX.

VOICI, depuis l'œuvre de Monteil et celle de Duruy, le travail le plus érudit et le mieux présenté qui ait été donné en la matière. C'est une véritable encyclopédie historique entreprise par des écrivains de talent qui ne reculent pas devant un immense labeur, car l'ouvrage total comprendra vingt volumes du même format que celui qui vient de paraître : *La Gaule Indépendante*, comprenant 400 pages grand in-8.

Les illustrations fourmillent dans le texte et l'accompagnent merveilleusement. Armes, monnaies, paysages, vues, reproductions de tableaux et de monuments, rien ne manque et tout charme, instruit et intéresse. Du reste, il devait en être ainsi, rien qu'à lire le nom des auteurs, qui ont su revêtir de l'élégance de leur style l'aridité de ce premier volume, consacré aux ténèbres de nos origines, qu'ils ont percées victorieusement. La librairie Ollendorff, qui édite ce précieux monument, annonce qu'elle en publiera trois volumes chaque année.

Gésa DARSUZY.

LES CHEMINS DE FER, par M. Louis DELMER.

LE seizième volume des livres d'or de la science, que vient de livrer au public la librairie Schleicher, est une très curieuse étude sur les moyens de transport modernes, non seulement au point de vue géographique, économique et industriel, mais encore au point de vue militaire. Le livre débute par un aperçu historique sur les premiers chemins de fer depuis la découverte de Stephenson. Il contient d'intéressantes indications sur le fonctionnement même de ces précieux auxiliaires métalliques, et des vues très justes sur leur importance coloniale. G. D.



CHRONIQUES

Le Salon des Poètes

Au sujet de cette curieuse tentative, dont bon nombre de journaux ont déjà parlé, notre Directeur a reçu la lettre suivante :

« Carcassonne (Aude),
67, rue Voltaire.

« Monsieur et cher Confrère,

« Un Comité se forme à Paris, sous la présidence de M. Maurice Dijeaux, directeur de l'*Essai littéraire*, pour la création d'un « Salon des Poètes », à l'instar de celui organisé par les peintres et les sculpteurs.

« Il nous a paru que les poètes devaient s'occuper eux-mêmes de la vulgarisation de leurs œuvres, et le Salon des Poètes, qui comprendrait des salles d'audition et des salles de lecture, attirerait sur les auteurs l'attention du grand public.

« L'intérêt de cette tentative ne saurait vous échapper, et je vous serais profondément reconnaissant s'il vous était possible de faire partie du Comité local qui se fonde à Carcassonne pour les Poètes méridionaux.

« L'adhésion au Salon des Poètes, m'écrit M. Maurice Dijeaux, pour « le moment n'engage absolument à rien. » Le but est de connaître les opinions et de recueillir les sympathies. On verra plus tard s'il y aura lieu de former une vaste association.

« L'appui de votre nom nous serait précieux. Veuillez me dire ce que vous en pensez et si nous pouvons compter sur votre concours.

« Recevez, etc. FERNAND RIVET. »

A laquelle il a aussitôt répondu :

« Monsieur et cher Confrère,

« C'est parce que l'originale tentative de M. Dijeaux a toutes mes sympathies, que je vais me permettre de vous dire, très franchement, mon opinion.

« Un *Salon des Poètes* à l'instar de celui des Peintres et des Sculpteurs. Oui, c'est trouvé, mais je ne vois pas bien... à moins qu'on n'y expose des ballades et des sonnets — *encadrés*. Des auditions ? Des lectures ? Il faudrait des Maîtres pour attirer le grand public ; des noms à mettre en vedette pour vaincre la méfiance, et — alors — que deviendraient les autres, — nous autres, pécaïré ?

« Et puis, la Décentralisation, qu'en ferons-nous — si nous parvenons ainsi à centraliser nos meilleures inspirations en des « Champs-Elysées » où tous les poètes du monde diraient harmonieusement des vers ? ..

« Je sais bien qu'il y aurait les Comités de province — des Comités d'âmes en peine — et je suis particulièrement fier de l'offre que veut bien me faire M. Dijeaux par votre aimable entremise, de devenir membre de celui de Carcassonne; malheureusement, je suis presque aussi loin de Carcassonne que de Paris et, entre nous, je ne crois pas que mes vers méritent même d'être tout simplement *phonographiés* pour les auditions futures.

« Mais, j'y songe, si nous profitions des tendances du siècle — qui finit avec des goûts moyenâgeux — pour tâcher de revivre le temps des troubadours et des trouvères? On pourrait aller, isolément ou par groupes, de castel en castel, de bourgade en bourgade, débiter des poèmes. Ce serait peut-être plus pratique, et MM. les Félibres nous ont prouvé qu'on

peut obtenir un excellent résultat en employant ce mode de réclame. Je ne jurerais pourtant pas — tant est grande notre manie de « la couleur du temps », et violente la réaction artistique et sentimentale sous la 3e République, — qu'il ne fût pas même prudent, dans ce cas, d'arborer un costume de l'époque, — troubadour ou ménestrel. Songez que c'est l'absence du costume spécial qui fit presque échouer les Cadets de Gascogne, à Toulouse !

« Excusez ces objections, et veuillez agréer, Monsieur et cher Confrère, avec mes vifs remercîments, l'expression de mon plus cordial dévouement. FRANCIS MARATUECH. »

« *P.-S.* — Une idée ! Si nous nous syndiquions ? Le « Syndicat » mène à tout et l'on peut avoir sa bannière dans les solennités officielles. Oui, mais, dans ce cas, nous aurions mauvaise grâce à vouloir lutter contre la grève des auditeurs. Eh bien, quoi, alors ? F. M. »

Il nous a paru que cette correspondance pourrait intéresser les futurs... exposants, c'est pourquoi F. F. se permet, pour une fois, de jouer ainsi le rôle de « Cabinet noir ».

Chez les Amateurs

CORDIALE et fraternelle bienvenue à l'élégante GUÊPE CORRÉZIENNE qui s'envole à travers l'aube du bel an nouveau. Le premier numéro de la gracieuse revue est vraiment « illustré » d'un superbe dessin hors texte de Gaston Vuillier qui signe aussi de belles pages rêveuses : *l'Ame des eaux*. La *Guêpe Corrézienne*, fondée par un groupe de jeunes, paraît en livraisons mensuelles de 16 pages de notre texte et ne coûte que 3 fr. par an. Bureaux : 13, rue Fossé du Trech, à Tulle.

LA VEILLÉE. Plus de cent journaux ont déjà parlé des *Veillées artistiques de Plaisance* fondées l'an passé, grâce à l'initiative de Pierre Lelong, par un groupe d'artistes, peintres, sculpteurs, écrivains. Ce cénacle, groupé en corporation, s'affirme par le plus artistique organe qu'on puisse imaginer : *La Veillée*.

Cette revue est imprimée sur vélin de luxe, avec une typographie spéciale. Il en est fait tous les mois un tirage de *300 exemplaires seulement*. Chaque livraison est protégée par une page de garde numérotée à la presse et placée sous une couverture munie d'un titre en or, puis dans une pochette en papier solide; ces exemplaires se présentent non coupés ni rognés et renferment une ou plusieurs planches *hors texte* contenant des lithographies, des gravures en couleurs, etc.

Elle offre avec joie l'hospitalité aux artistes français qui habitent la province et qui peuvent devenir ses collaborateurs-correspondants.

La « Corporation des Veilleurs de Plaisance » a déjà pour collaborateurs : les écrivains Maurice Rollinat, François Fabié, André Theuriet, Maurice Barrès, Georges d'Esparbès, Charles Grandmougin, Paul Harel, Jacques Normand, Emmanuel des Essarts, Emile Pouvillon, etc.; nombre de peintres, de dessinateurs et de musiciens.

L'abonnement est de 20 fr. par an. Bureaux : rue Perceval, Paris.

Nécrologie

M. Gustave GUICHES, — l'écrivain bien connu, chevalier de la Légion d'honneur, — a vu l'année 1899 se clore, pour lui, sur un succès et sur une grande douleur. La vénérable Madame Guiches, née de Bercegol, sa mère, s'est éteinte à Albas (Lot) juste au moment où la nouvelle pièce

de notre compatriote était admise, à l'unanimité, par le Comité de lecture de la Comédie-Française !...

Tant il est vrai que les grandes joies nous arrivent presque toujours trop tard, — quand ne sont plus ceux ou celles à qui nous les avions, d'avance, dédiées, et qui les auraient si tendrement partagées !

A notre collaborateur d'autrefois, à notre ami de toujours, — qui mène si vaillamment aujourd'hui les plus cruels chagrins et ses victorieux travaux, — nos meilleurs compliments et nos plus affectueuses condoléances...

F. M.

La mort d'Emilie d'Aguilhon

Émilie d'Aguilhon, ce nom ne dira peut-être rien à beaucoup de lecteurs du *Feu Follet*. C'est cependant celui d'une autrice de notre région, presque du Caorsin, qui, sans avoir un talent de premier ordre, mérite d'être signalée comme romancière et comme poétesse.

Emilie d'Aguilhon naquit à Verfeil, mais sa famille était de Fenayrols. Mme d'Aguilhon habita longtemps Saint-Antonin. Dans les dernières années de sa vie, elle se fixa à Paris; mais elle garda un amour fidèle au pays natal. Rouergate, elle revendiquait fièrement son origine et sa province. Elle venait de conduire à Fenayrols le corps de son fils, ne voulanr pas qu'il demeurât à Paris, dans la terre d'exil, lorsqu'elle mourut elle-même, presque subitement, le 19 novembre, âgée de cinquante-neuf ans. Emilie d'Aguilhon repose donc dans la terre natale qu'elle avait passionnément aimée.

Mme d'Aguilhon écrivit plusieurs romans et de nombreuses nouvelles. Parmi ses romans, il faut citer *le Vrai Maudit*, qui fut traduit en plusieurs langues, c'est une réponse au célèbre *Maudit* attribué à l'abbé Michon; *Quatre Pages du Cœur* (1875), recueil de nouvelles; *A Vingt Ans* (1880); *Autour d'un Divorce*, paru dans le *Peuple Français* (1898), et des romans historiques.

En poésie, Emilie d'Aguilhon s'adonna surtout au sonnet et réussit plusieurs fois ce redoutable quatorzain. Le duc d'Aumale avait placé, dans l'exemplaire somptueux d'un recueil de sonnets qu'il fit imprimer pour lui, le sonnet de Mme d'Aguilhon, *les Lettres brûlées*, et l'avait classé après le sonnet d'Arvers. Cette admiration me paraît exagérée, car le sonnet n'a une certaine valeur que par les tercets :

Il me reste de toi ces feuillets consumés :
J'ai brûlé de ma main tous ces liens aimés,
Dans leur flamme expirait la flamme de ma vie ;

Et quand le feu mourant, d'un dernier jet vainqueur
N'a laissé sous mes doigts qu'une poudre noircie,
Il m'a semblé toucher la cendre de mon cœur.

Le sonnet suivant est certainement beaucoup meilleur :

Seigneur, dès le réveil, comme une flamme ardente,
Ce souvenir revient aiguiser ma douleur;
Il dévore en secret les forces de mon cœur,
Impose à ma pensée une entrave énervante.

Je retrouve partout cette charge accablante,
Ce travail incessant du mal intérieur;
Le courage, ô mon Dieu, m'abandonne, et j'ai peur
De ne pouvoir rester sereine et souriante.

Je voudrais sous ma croix être ferme et debout;
Je défaille parfois et je sens le dégoût
S'élever comme un flot dans mon âme oppressée.

S'il faut cesser d'aimer, je ne veux pas haïr!
Faites que je pardonne, et, l'épreuve passée,
Que mon amour blessé puisse vivre ou mourir!

Emilie d'Aguilhon, en fidèle et intelligente provinciste, aimait la langue d'oc, la langue gardienne de la race. Elle a écrit, en dialecte du Bas-Rouergue, quelques poésies qui ne sont pas dénuées d'intérêt.

Mme d'Aguilhon fut une femme de cœur délicat et de noble caractère, aussi appréciée qu'aimée par ses intimes. Voici quelques lignes d'un portrait, par Mme Mary Lafon, d'Emilie d'Aguilhon, alors qu'elle habitait Saint-Antonin : « Le front haut, large, blanc, est couronné de beaux et fins cheveux bruns; les yeux, de la couleur des cheveux, sont très grands; l'expression du regard profonde et pénétrante. La conversation facile, douce, simple et même gaie, vous retient sous le charme. Un ensemble de force, de sérénité, d'élévation et de grâce, dans la personne comme dans l'œuvre, fait songer à la Béatrice du Dante descendue des célestes régions pour habiter de nos jours une petite ville du moyen-âge.»

Emilie d'Aguilhon fut une autrice dont plusieurs œuvres valent la peine d'être lues; elle fut aussi une fervente de son Rouergue natal. Ces deux titres sont suffisants pour que notre *Feu Follet* archive pieusement la mémoire de cette compatriote de grand cœur et d'esprit élevé.

DE BEAUREPAIRE-FROMENT.

Nouvelles des Nôtres

POUR prendre date ; notre collaborateur Gésa Darsuzy vient de terminer la première partie d'une opérette en 3 actes ; *le Pigeon pattu*. C'est un autre Méridional, Henri Pourèze, l'auteur applaudi de gaies opérettes, telles que *Trombolino* et le *Cœur percé*, qui doit en écrire la musique..

Notre « Portrait-Médaillon »

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs ces superbes *effigies* en BRONZE D'ART, qui n'ont pas moins de *sept centimètres* de diamètre.

La Revue a l'heureuse fortune de donner la PRIME la plus originale et la plus nouvelle que l'on puisse imaginer. *(Voir aux annonces.)*

Nous avons en main le portrait-médaillon de notre Directeur — fort réussi quoique la photographie-modèle fût assez mauvaise.

M. G. GIUSTI, sculpteur-statuaire, 6, *rue Saint-Erembert* (1), à Toulouse, — se fera un plaisir de l'envoyer franco, à titre de spécimen, contre UN franc cinquante centimes en timbres-poste seulement.

F. F.

(1) Prendre bonne note du changement d'adresse.





REVUE DES REVUES

La Revue des Deux Mondes commence la publication d'un passionnant roman de M. Edouard Rod : *Au Milieu du Chemin*, où se pose d'une façon dramatique la question de la responsabilité de l'écrivain dans les passions lointaines et tragiques que son œuvre éveille ou réveille dans la foule.

M. Alfred Fouillée proteste dans *Races Latines* contre le préjugé presque universellement accepté de la supériorité des races anglo-saxones.

« Faut-il donc admettre comme des conclusions scientifiques ces prophéties hasardeuses qui veulent imposer d'avance à tous les peuples de langue néo-latine une destinée semblable inférieure à la haute mission que s'attribue l'orgueil des races germaniques et anglo-saxonnes ? Il nous semble impossible de rendre ainsi solidaires l'Espagne, l'Italie et la France. L'Italie notamment, qui est le type même des nations latines, présente au philosophe, malgré les difficultés qu'elle traverse, un éclatant exemple de toutes les ressources morales et sociales cachées au sein des nations qui avaient paru s'affaisser ou s'endormir. Elle nous fait voir que chaque grand peuple a sa vitalité profonde et son caractère propre ; qu'il est lui-même en majeure partie l'auteur de ce caractère et peut, dans l'avenir, par sagesse ou par folie, lui faire produire de bons ou mauvais fruits pour l'humanité entière.

» ...Les coryphées de la gloire anglo-saxonne, au fond, cèdent à un sentiment d'utilitarisme plus ou moins déguisé, à l'admiration pour l'*industrialisme*, pour le *commercialisme*, et, à parler net, pour l'argent.

» ...Ils répètent aux jeunes gens : Soyez pratiques ! soyez énergiques ! Traduction trop fréquente : « Soyez brutaux ! Enrichissez-vous par tous les moyens. »

» ...La sécurité des mers, nécessaire à l'Angleterre, peut être compromise même par des marines moins fortes que la sienne. En un mot, l'avenir est incertain pour les Anglo-Saxons comme pour les Néo-Latins ; aucun peuple ne peut se flatter d'être dépositaire ni de la vertu, ni de la puissance perpétuelle. »

Dans *La Littérature Européenne au* XIXe *siècle*, M. Brunetière étudie la transformation radicale subie par l'œuvre littéraire, et dans la conception, et dans la destination, et dans l'exécution. Elle consiste, selon lui, en ce que,

« Si la question religieuse n'a pas toujours été la première ou la plus évidente des préoccupations de ce siècle elle en a été certainement la plus constante, et disons, si on veut, par instants, la plus sourde, mais en revanche la plus angoissante. »

Sous ce titre de : *Un Bourg de France*, M. Maurice Talmeyr ressuscite dans le paysage de Brantôme toute la poésie des vieux souvenirs provinciaux.

La Revue de Paris donne la fin de la Correspondance de George SAND à Edouard RODRIGUES; *Autour d'un Enfant* (Francis LAUR) ; *Léa*, de Marcel PRÉVOST, est la continuation des *Vierges Fortes* où l'auteur abordait à son tour la question du féminisme; de M. Daniel HALÉVY, cette conclusion *d'avant le congrès socialiste :*

« Le combat est entre deux forces : l'une centrifuge, qui disjoint tant de personnalités diverses par les origines, les habitudes de vie, les caractères; l'autre centripète : c'est l'âme collective émanée de cette foule disparate, c'est le Parti qui veut vivre et garder tous ses militants. — Saura-t-il imposer silence aux rivalités des individus, et garder dans le succès l'unité relative que les persécutions lui avaient assurée? C'est la question... Le socialisme a connu les épreuves et la mauvaise fortune ; il en a triomphé, les persécutions n'ont rien pu sur lui. Il connaît aujourd'hui les épreuves plus subtiles, mais non moins dangereuses de la bonne fortune. Les masses ouvrières l'acclament, et les pouvoirs publics, en France, le considèrent sans haine. — Il est bien jeune pour tant d'honneurs. Les portera-t-il sans fléchir? »

A lire : un article très documenté et très curieux de M. Paul ROBIQUET sur *Kléber*, *officier autrichien*, et *Trésor Intime*, vers d'amour aussi délicats de pensée qu'harmonieux de son et élégants de forme, par M. André RIVOIRE.

Dans *La Revue Bleue*, M. Art ROE continue à étudier *Le Problème militaire anglais.* M. Gustave LANSON défend MOLIÈRE d'avoir voulu faire une allusion sacrilège aux dix Commandements dans les *Stances du Mariage de l'Ecole des Femmes.*

De M. Gilbert STENGER dans la *Société française pendant le Consulat* :

« Depuis la remise des six mille prisonniers russes au Czar, des rapports de grande bienveillance étaient échangés entre la Russie et la France. Le Czar Paul vivait encore et il avait voulu qu'un Suédois, M. de Sprengporten, vînt remercier le Premier Consul de sa généreuse initiative. Le général Caffarelli fut envoyé au-devant de l'émissaire russe, tandis qu'un employé des postes organisait les relais sur toute la longueur de la route, pour que le voyage du grand personnage fût moins pénible. C'était un général mondain, ce Suédois, qui réussit à se rendre agréable à la société parisienne, lui donnant de belles fêtes, où l'on dansait beaucoup. Tels furent les débuts de notre réconciliation avec cette grande nation, de laquelle les Anglais s'efforçaient déjà de nous éloigner. »

Dans la *Nouvelle Revue*, cette conclusion d'un article de M. BEAUREGARD sur CHAMBERLAIN :

« Mais M. Chamberlain a une passion violente, celle de la culture des orchidées. Sa collection est célèbre. Une vingtaine de jardiniers l'entretiennent dans sa villa de Highburg, près de Birmingham. Des adversaires ironiques ont fait cependant observer que l'orchidée a pour emblèmes : vanité, stérilité. D'autres viennent de donner à M. Chamberlain le conseil de n'en plus porter, car il risquerait de les voir rougir tout à coup à sa boutonnière, teintes du sang de ses compatriotes morts au Transvaal. Mais le Ministre des Colonies semble ne rien entendre et continue sa

route, la redingote fleurie. Le cardinal Manning n'avouait-il pas un jour à M. Stead que M. Chamberlain était *a hoity-toity-fellow ? A hoity-toity-fellow* est, si je ne me trompe, une tête folle. »

Dans *Art et Démocratie*, de M. Dujardin-Beaumetz, je cueille cette définition philosophique et concise :

« En accueillant l'art, une démocratie se protège elle-même, car l'art est peuple. Il est peuple par le travail rude et sans trêve qu'il exige, par l'étude de l'humanité qu'il nécessite, par sa fraternelle compassion pour la misère et la douleur. Il l'est encore par sa large interprétation de la nature, par sa haute conception de vérité et de justice, et surtout par son besoin de liberté. »

A lire dans la même Revue : la fin de l'article de M. André Bernhein sur la *Comédie Française*, et le *Discours du* P. Didon, où le célèbre dominicain se défend d'avoir fait, l'été dernier, — à la distribution des prix d'Arcueil, — l'apologie de la force.

A citer dans le *Mercure de France*, le Dialogue sans fin, poème de Stuart-Merrill, dans la *Revue Blanche* des vers de G. Kahn, Vers d'octobre et de novembre, une nouvelle de Maurice Beaubourg, « La Toussaint », et une étude de Tolstoï, *Le Militarisme et la Religion.* Dans *la Revue des Revues* M. Camille Mauclair constate l'affaiblissement du Préjugé de la vie de Bohème et souhaite à l'artiste une direction morale et un appui contre les dangers de la vie.

Enfin, pour clore sur une note d'actualité poétique, dans la *Revue des Poètes*, d'un sonnet de M. François Fabié : Décembre, ces deux strophes pittoresques :

Il vient, le vieux sinistre à la barbe givrée,
Précédé de ses noirs piqueurs les aquilons !
Et des landes aux bois, des cimes aux vallons,
Tout se pare soudain de sa blanche livrée.

Les yeux étincelants et la langue tirée,
De grands troupeaux de loups lui lèchent les talons,
Et de vastes corbeaux qu'attirent ses haillons
Planent dans le ciel gris, réclamant la curée.

Ch. DORNIÈS.

Nous lisons dans les *Tablettes des Charentes* :

« La Société des Gens de Lettres vient d'attribuer le « Prix du Louvre » (200 fr.) à notre excellent confrère, M. Francis Maratuech, dont les *Tablettes* ont publié naguère, en feuilleton, l'*Echéance*, et qui dirige depuis dix ans le *Feu Follet*, revue où il consacrait, hier, un remarquable article sur les Boërs. »

Tulle, impr. Mazeyrie. Le Gérant : J. Mazeyrie.

LE « FEU FOLLET » REVUE NOUVELLE

Cet « aspect » ne dénote pas une orientation nouvelle ; n'implique aucune abdication, aucun reniement. Si, vingt ans après, il nous a paru bon, — non de nous rajeunir, certes, — mais de modifier un peu notre titre, c'est qu'il nous semble que les Revues, comme les femmes intelligentes, doivent assortir leur toilette à leur âge.

Et puis un aspect nouveau ne messied pas à une ère nouvelle.

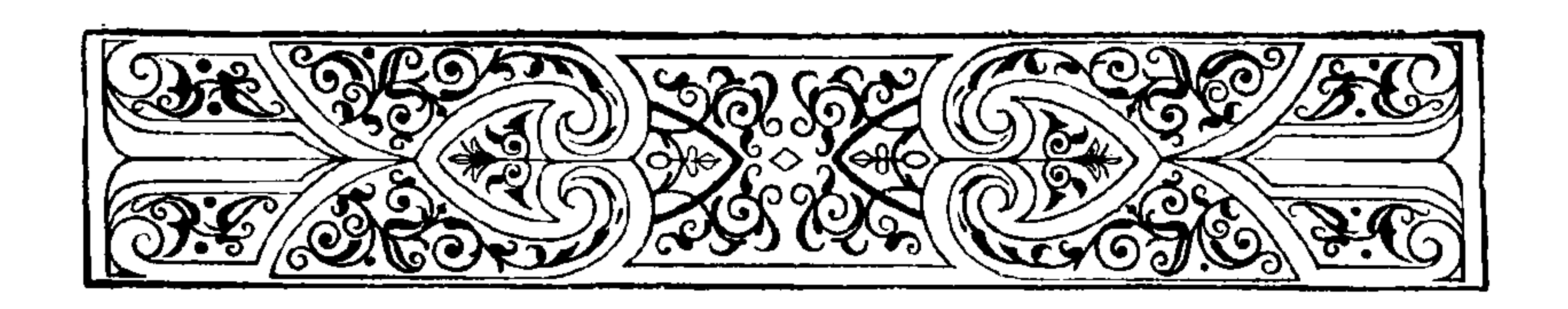
« N'y voit-on déjà plus ? N'y voit-on pas encore ?
Est-ce la fin, Seigneur, ou le commencement ?... »

Chi lo sa? Dans tous les cas — aurore ou crépuscule — nous voulons tenir dignement notre place à l'horizon du prochain siècle.

Il ne faut pas qu'une raison de sentiment nous attache trop au... prénom de jeunesse — qui contrastait déjà beaucoup avec la maturité de notre chère publication. L'ancien « Feu follet » de la légende et du... caprice ne prend du reste ce titre : REVUE NOUVELLE que pour donner plus d'ampleur à sa Renaissance, et pour mieux affirmer le renouveau de son ardeur à suivre — un peu partout — les belles manifestations de la Pensée et de l'Art — pour la gloire de nos chères Provinces ; et par amour pour la « vieille chanson »...

F. M.





LA COMMUNE DE 1871
à Narbonne

En 1871, après la campagne, j'étais pourvu d'un emploi de mon grade à l'état-major de la 11e division militaire, à Perpignan. C'était la première fois que je venais dans ce pays. Ceux qui le connaissent, ceux-là surtout qui l'ont habité pendant la néfaste période de la guerre franco-allemande, n'auront aucune peine à comprendre quelle stupéfaction fut la mienne en constatant dès mon arrivée l'état... moral — j'allais dire mental — de toute sa population affolée.

On avait appris déjà — par une récente expérience — que le *patriotisme* consiste à mettre tout d'abord la main sur l'assiette au beurre, puis à subir stoïquement les plus douloureux sacrifices — même celui de l'Alsace et de la Lorraine — pour conserver cette conquête, qui n'est pas la moins précieuse parmi celles de notre grande Révolution. Aussi, Perpignan regorgeait-il de *patriotes*.

Bien qu'on n'y fût pas précisément dans le voisinage immédiat de la frontière de l'Est, on avait dès le premier jour reconnu la nécessité d'organiser un comité de défense. Qui pouvait savoir, après tout?... ces Prussiens avaient de si longues bottes! Pour occuper ces importantes fonctions, qui exigeaient une activité sans égale et une vigilance de tous les instants, on avait dû choisir des hommes dans la force de l'âge ; ou plutôt, comme on se connaît toujours mieux qu'on ne peut connaître les autres, ces hommes dévoués s'en étaient eux-mêmes donné l'investiture. Les plus âgés d'entre eux ne dépassaient guère la trentaine, car, à Perpignan aussi bien qu'ailleurs,

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Nuit et jour sur la brèche, tout en déplorant que la responsabilité qui pesait sur eux ne leur permît pas de prendre les armes et de voler à la frontière, ils s'employaient avec un zèle infatigable à

mobiliser... les autres et à surveiller étroitement ceux qui, à tort ou à raison, pouvaient être soupçonnés d'entretenir des intelligences avec l'ennemi. Grâce à leur attitude énergique, les Pyrénées-Orientales avaient été préservées de l'invasion.

La place de la Loge (prononcez la *Lauge*) était le forum où le peuple tenait ses assises. Resserré entre la haute façade de style quasi mauresque de l'hôtel de ville où siégeait le comité de défense, et les arcades trapues qui abritaient le café de la Loge — où les orateurs populaires venaient retremper leur éloquence — elle était trop étroite pour contenir la foule compacte qui, chaque soir, y manifestait son patriotisme en écoutant lire à haute voix et en applaudissant avec enthousiasme les dépêches par lesquelles le *Gouvernement* faisait savoir à la France entière que quatre hulans en reconnaissance avaient été mis en fuite par quelques douzaines de francs-tireurs.

Dans ces dépêches, il était rarement question de l'armée dite régulière, qui avait encore le mauvais goût de ne pas s'incliner sans quelque répugnance devant la suprématie des tacticiens civils. Les francs-tireurs, à la bonne heure ! Aussi Perpignan avait-il éprouvé le besoin d'en lever à son tour une compagnie. On était fier de voir vaguer par les rues de la ville ces guerriers armés jusqu'aux dents, vêtus d'un costume pittoresque et la plume d'aigle au chapeau. Un jour, paraît-il, l'ordre était arrivé de les diriger sur le théâtre de la guerre, et la population tout entière les avait triomphalement escortés jusqu'à la gare, comptant bien que cette fois les Prussiens allaient avoir du fil à retordre. Mais huit jours plus tard, l'attachement au sol natal ayant repris le dessus, ils avaient reconnu que leur présence était indispensable à Perpignan et ils étaient tous revenus, en déclarant que les généraux étaient des imbéciles et qu'il n'y avait pas le sens commun à exposer, comme ils le faisaient, des troupes d'élite « à se faire casser... la ***gueule*** pour trente sous par jour ».

Les événements ne tardaient pas, du reste, à justifier ce retour inopiné qui aux yeux de certaines gens, peu au courant sans doute de la mystérieuse attraction que la patrie absente exerce sur les cœurs bien nés, avait paru tout d'abord un peu précipité. La réaction, en effet, tentait de relever la tête. Dénoncé une fois déjà au comité de défense, pour avoir dit — assurait-on — que, si Perpignan venait à être assiégé, les patriotes seraient obligés de manger de la paille, l'auteur de ce propos, aristocrate impénitent, bénéficiait encore d'une scandaleuse impunité. C'était intolérable, on en conviendra. Aussi, à peine rentrés dans la bonne ville qu'ils avaient

juré de ne pas laisser tomber aux mains de l'ennemi, nos francs-tireurs prenaient-ils la généreuse initiative de *faire un exemple*. Au signal donné par eux, le coupable était exécuté en pleine rue, avec toute la mise en scène usitée en pareille occurrence, et le hasard seul le préservait de la mort, — car ce serait vraiment faire injure à la Providence que de la soupçonner d'avoir participé à soustraire au châtiment un criminel aussi endurci.

Peu de temps après, Metz capitulait, et l'inoubliable proclamation dans laquelle Gambetta accusait de trahison *tous les chefs de l'armée* offrait aux vaillants défenseurs de Perpignan une nouvelle occasion de faire éclater leur patriotisme. Le colonel Pays, commandant la place, et le chef d'escadron de gendarmerie Hantson, que leurs fonctions désignaient naturellement comme les complices de Bazaine, assaillis à l'improviste sur la place de la Loge, tombaient sous les coups de sabre des francs-tireurs, et quelques semaines plus tard le malheureux colonel mourait à Amélie-les-Bains des suites de ses blessures.

Perpignan possédait également un préfet des plus pittoresques. Professeur d'ethnologie à Genève avant le 4 Septembre, Louis Jousserandeau racontait à qui voulait l'entendre que devant l'insistance de Gambetta — qui à plusieurs reprises lui avait démontré que la France serait perdue s'il ne se résignait à faire ce sacrifice — il avait dû, toujours par patriotisme, abandonner sa chaire pour accepter en échange la grasse prébende préfectorale.

Ce savant homme déplorait amèrement notre ignorance, et répétait sur tous les tons que, si nous avions été battus, c'était uniquement parce que nous ne connaissions pas la *géographie*.

Je ne saurais passer sous silence le petit incident ci-après survenu au cours d'un voyage que nous faisions ensemble au mois de juillet suivant : il se rendait à Bordeaux, je crois, tandis que j'allais à Paris, et le hasard nous avait faits compagnons de route. Comme il venait encore de se lancer à pleines voiles dans le développement de sa thèse favorite, voilà que le train stope à une station.

— Montauban ! crie le conducteur avec un savoureux accent de terroir — Montauban ! quatre minutes d'arrêt !

— Montauban ? répète Jousserandeau étonné... qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça !.. mais c'est une ville où il y a un préfet comme vous.

— Comment ! c'est donc un chef-lieu de département, Montauban ?

— Eh oui : ça passe généralement pour le chef-lieu de Tarn-et-Garonne.

— Voyez-vous, fait-il sentencieusement, un Prussien ne l'aurait pas ignoré.

— Mais, monsieur le préfet, lui dis-je, il y a encore beaucoup de Français qui le savent, même dans l'armée.

Parmi les préoccupations sans nombre qui le hantaient, une de celles qui lui tenaient le plus au cœur était assurément d'affirmer et de maintenir ses prérogatives *militaires*. Le ministre, ou plutôt comme on disait alors, le *délégué* à la guerre, qui de plus en plus tenait en suspicion *tous les chefs de l'armée*, avait décrété en effet que les situations d'effectif des corps de troupes stationnés sur le territoire national, qui devaient lui parvenir tous les cinq jours, lui seraient adressées désormais non plus par le commandant militaire, mais *par le préfet*. Très fier de cette marque de confiance, celui-ci ne manquait pas de faire périodiquement réclamer ces pièces en ce qui concernait la garnison de Perpignan.

Cette garnison se composait de quatre dépôts d'infanterie, comprenant chacun avec un squelette de cadre une soixantaine d'hommes, ouvriers ou conscrits, invalides pour la plupart. En outre, depuis la fin de février, ils commençaient à recevoir par petits groupes ceux des prisonniers de guerre dont le rapatriement avait pu être opéré dès la signature des préliminaires de paix, et qui rejoignaient les dépôts de leurs corps respectifs sans armes, presque sans vêtements, et dans un état de délabrement physique et moral qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée.

Comme il ne pouvait cependant, malgré la belle envie qui le possédait, faire parader à son gré les troupes ainsi placées sous sa haute surveillance, M. le Préfet se rattrapait en passant en revue la garde nationale. Un beau jour, électrisés par les harangues d'un bateleur de profession, venu tout exprès de Barcelone pour tenir commerce de ces boniments *patriotiques* dont la mode — qui sévit aujourd'hui plus que jamais — était alors dans toute sa fleur, les soldats citoyens, qui de cet échappé de la foire avaient résolu de faire leur commandant, imaginaient de venir manifester sous les fenêtres de l'hôtel de la division en criant : « Vive la République démocratique et sociale ! A bas le Général ! »

Jugeant, avec quelque raison, que cette équipée était d'un goût douteux, le général Reybaud bouclait son ceinturon et se rendait à la préfecture.

— Monsieur le Préfet — disait-il à ce haut fonctionnaire après lui avoir en quelques mots exposé l'incident, — ce n'est pas une réclamation que je vous apporte; mais un simple avertissement. Veuillez avoir la bonté de faire prévenir la garde nationale que, si

elle renouvelle sa plaisanterie, je confierai aux *turcos* la mission d'y répondre comme il convient.

La Providence, en effet, semblait enfin vouloir prendre en pitié la pauvre ville de Perpignan, et afin d'empêcher qu'elle fût complètement mise à sac, s'était installée dans la citadelle sous la forme d'un demi-bataillon du 3e tirailleurs algériens. Ces trois compagnies, expédiées d'abord de Philippeville à Marseille, en vue — disait-on — de servir de noyau pour la formation d'un régiment de marche demeurée à l'état de projet, avaient fini par être oubliées dans le Midi, où — depuis Marseille jusqu'à Perpignan — elles avaient été appelées à remplir successivement dans plusieurs des centres importants de la région le salutaire office de Croquemitaine.

On pouvait donc espérer, cette fois, que la crainte du turco serait le commencement de la sagesse. Mais comme le naturel revenant au galop, la sagesse paraissait encore disposée à s'attarder en chemin, une leçon plus cuisante devenait indispensable pour lui faire hâter le pas.

Afin de varier ses exercices, et surtout pour bien convaincre les Prussiens qu'il serait téméraire à eux de songer à s'introduire subrepticement dans la place de Perpignan, la garde nationale faisait, la nuit, de fréquentes patrouilles de sûreté jusque dans les fossés de la citadelle, d'où elle apercevait distinctement, se profilant en noir sur la pénombre de l'espace, la silhouette du turco en faction sur le rempart. Il arrivait donc, certain soir, que quelques-uns des plus zélés ne pouvant résister à la tentation d'expérimenter leur adresse, plusieurs coups de fusil, heureusement mal ajustés, partaient dans la direction de la sentinelle.

Mis au courant de l'aventure dès le lendemain matin, le général prescrivait tout simplement qu'à l'avenir les factionnaires de nuit auraient l'arme chargée.

A quelque temps de là, par une nuit un peu moins opaque,

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,

comme disait le grand Corneille — permettait à l'œil exercé de la sentinelle de percevoir vaguement dans le fond du fossé une petite masse noire et grouillante qui, silencieusement, s'avançait dans sa direction. Le turco méfiant à trois reprises criait : « Qui vive ? » Ne recevant pas de réponse, il abattait l'arme et au juger envoyait une balle dans le tas. Un des noctambules tombait à plat tandis que les autres s'enfuyaient dans les ténèbres comme une volée de moineaux.

Cette fois, la sagesse était arrivée, et la milice citoyenne perdait toute envie de continuer ses expéditions nocturnes.

*
* *

Paris et la France ne sauraient oublier le 18 Mars, pas plus du reste qu'ils n'oublieront le 4 Septembre. Mais l'histoire parviendra-t-elle jamais à établir entre les événements que rappellent ces deux dates un parallèle équitable et conforme à la raison ? Il est permis d'en douter, les témoignages contemporains qui seuls pourront lui fournir une base pour asseoir ses jugements s'étant, par une inconcevable aberration, trouvés d'accord pour les présenter sous des points de vue absolument différents.

Le 4 Septembre a réussi : c'est une « révolution glorieuse » (elles le sont toutes). Le 18 Mars a échoué : c'est une « criminelle insurrection ». Notre langue a de ces euphémismes étranges pour aider à la propagation de légendes d'autant plus difficiles à déraciner ensuite qu'elles ont poussé sur des paradoxes. En France, nous serons éternellement moutons de Panurge : ***moutons*** pour nous laisser tondre... ***de Panurge*** parce que, à l'instar de ce qui se pratiquait dans le troupeau de ce berger, dès qu'un seul a dit une sottise, tout le monde se croit obligé de la répéter.

Ces deux coups de main cependant, exécutés l'un comme l'autre à l'encontre de toute légalité, sous les yeux et à la grande joie de l'envahisseur, sortaient bien du même sac et procédaient des mêmes causes : l'occasion, l'appétit (qu'on prononçait patriotisme) ; la haine déjà invétérée de l'armée et des gendarmes, gêneurs traditionnels de tous ceux qu'allèche le bien d'autrui ; la peur du sabre, qui avait engendré la peur de la victoire, faisaient que dans les deux circonstances la manière d'opérer était sensiblement la même.

Si le 4 Septembre ne fusillait pas les généraux, il s'en débarrassait non moins sûrement en les décrétant de trahison et en dépouillant de leur commandement ceux qui commettaient la maladresse de remporter sur l'ennemi le plus modeste avantage. En revanche, et donnant ainsi un exemple qu'allait bientôt suivre la Commune, il en improvisait de toutes pièces, témoin le pharmacien Bordon, ex-client de la police correctionnelle ; le journaliste Lissagaray, qu'on n'a pas oublié à Toulouse ; Crémer, Riu, Collin, et après tant d'autres encore, Clément Thomas lui-même, une des malheureuses victimes du 18 Mars, qui dans l'armée ne s'était jamais, que je sache, élevé au-dessus du modeste grade de maréchal-des-logis.

La fièvre du galon, toutefois, n'exerça qu'une influence secondaire sur l'éclosion de la Commune ; mais elle contribua dans une large mesure à favoriser son expansion, la province — jalouse comme toujours de marcher sur les traces de Paris, — ayant tenu à participer à la moisson d'étoiles qui en marquait l'avènement.

Le Midi — où fleurit avec l'oranger le culte du panache — était naturellement tout préparé à se rallier aux nouvelles doctrines, bien qu'à vrai dire il ne comprît pas très nettement peut-être en quoi elles pouvaient consister, et n'eût été la sagesse issue de la crainte du turco, Perpignan — certes — n'aurait laissé à aucune autre ville de la région l'honneur de donner l'exemple. Mais Narbonne veillait de son côté et n'avait pas encore fait connaissance avec les turcos. L'avocat Digeon, cerveau quelque peu fêlé, mais péroreur intarissable, quittant, comme le *Menteur* de Corneille, « la robe pour l'épée », y prenait la tête du mouvement, et deux jours après celle de Paris, la Commune de Narbonne était proclamée.

Les représentants de l'autorité n'avaient pas le temps de faire entendre une protestation. Le maire Coural, s'étant fort à propos souvenu qu'un certain procès pendant devant la cour d'appel pourrait bien nécessiter sa présence, se hâtait de prendre le train pour gagner Montpellier. Le sous-préfet Obissier-Saint-Martin disparaissait de son côté et, après plusieurs heures de recherches infructueuses, il paraissait certain qu'il avait dû être enlevé par les insurgés. Il n'en était rien heureusement, car, dès le lendemain, on le retrouvait à la gare, blotti derrière un tas de caisses au fond d'un wagon à marchandises. Cette circonstance l'avait sauvé, et le souvenir du courage civique qu'il avait eu l'occasion d'y déployer l'aidait plus tard à devenir sénateur.

Suivant l'usage, ce nouveau *gouvernement* installait son siège à l'hôtel de ville et s'occupait sans retard de se donner une constitution. Mais, contrairement au principe cher à toute République qui se respecte, l'élément *militaire* y prenait le pas sur l'élément *civil*, et le citoyen Digeon, élu *d'une seule voix* (la sienne) « général en chef des forces de terre et de mer de la Commune de Narbonne », joignait aux attributions de ce grade celles de « chef du pouvoir exécutif ». Le jardinier Limouzy se colloquait sous ses ordres *président de l'état civil* ; un troisième *délégué aux finances* ; un autre *commandant de l'artillerie...* bref, toutes les charges et dignités étaient pourvues de titulaires, qui entraient en fonctions immédiatement.

Sans plus tarder aussi, le citoyen général endossait son costume officiel. C'était celui du « brigand calabrais » fidèlement copié sur les lithographies qui ornaient le frontispice des romances dramatiques d'antan : chapeau tyrolien à plume rouge ; manteau flottant couleur de muraille ; bottes molles, remplaçant la classique espadrille à cothurne, et comme arme un de ces tromblons dont on se servait jadis pour arrêter les diligences, et que l'on peut voir encore

dans certaines panoplies ou dans les vitrines des marchands de bric-à-brac.

L'hôtel de ville, ensemble de constructions qui entourent une vaste cour rectangulaire, et dans lesquelles toutes les forces *de terre et de mer* avaient trouvé à se loger très à l'aise, se prêtait facilement à la défensive. Le haut donjon à plate-forme crénelée qui lui sert de façade occupe un des petits côtés du rectangle ; à part sa grande porte, où l'on accède en gravissant quelques marches, il n'a d'ouvertures extérieures qu'un petit nombre de fenêtres, percées à une assez grande hauteur au-dessus du sol, et donnant sur une place étroite de forme irrégulière. Quand on regarde cette façade, on voit à sa gauche l'entrée d'une rue *en cornières* qui longe le grand côté de l'enceinte et dont les maisons, adossées aux bâtiments municipaux, les masquent complètement. A droite s'élève la cathédrale dont le clocher, qui a sur le donjon un commandement d'une dizaine de mètres, peut seul permettre à la vue de plonger dans la cour intérieure.

Par ordre du citoyen général — dont les études militaires, en matière d'art obsidional, ne paraissaient pas avoir dépassé la connaissance des procédés mis en œuvre au moyen-âge, — des pavés étaient entassés sur le parapet du donjon et devaient pleuvoir sur la tête des assiégeants, lorsqu'ils tenteraient d'enfoncer la porte *à coups de hache.* On avait même songé à les arroser *d'huile bouillante*, et, pour s'approvisionner de ce liquide, des réquisitions étaient signifiées aux négociants de la ville, qui toutefois ne manifestaient d'abord que peu d'enthousiasme à y obtempérer.

En attendant, comme concession aux idées modernes et faute de pouvoir se procurer de l'artillerie par les mêmes procédés que leurs frères de Montmartre, nos communards se fabriquaient eux-mêmes un canon. C'était un cylindre de fonte, grossièrement coulé, dans l'axe duquel, à défaut d'autre moyen de forage, on ménageait une âme en plongeant une tige quelconque au milieu du métal en fusion. Cette tige, au lieu d'être cylindrique s'étant trouvée rectangulaire, l'âme ainsi moulée en gardait cette singulière forme.

Dépourvu d'affût, mais chargé jusqu'à la gueule — comme le tromblon du général — l'engin meurtrier reposait sur les dalles du vestibule au sommet du perron intérieur, prêt à réduire en poudre l'assaillant qui eût osé franchir la porte. Si l'occasion s'était présentée d'en faire usage, il aurait infailliblement commencé par foudroyer l'artilleur assez imprudent pour y mettre le feu.

Le drapeau rouge flottait sur le donjon. Pour compléter la mise en scène, il ne restait plus qu'à se procurer quelques otages ; puis

— attendu qu'il était bon de tout prévoir, même le cas où la résistance si habilement préparée viendrait à se prolonger comme le fameux siège de Troie, au-delà des limites habituelles, — il convenait, sans attendre l'investissement, d'assurer le ravitaillement de la place. Bien que la caisse fût encore vide, ce problème à vrai dire n'offrait que peu de difficultés. N'était-il pas juste, après tout, de faire supporter les frais de la guerre par ceux qui en devaient bénéficier ? Or, la Commune allait dispenser à tous les *opprimés* — et qui ne l'était pas plus ou moins ? — le bienfait de *l'émancipation*. En échange, le système des réquisitions était tout indiqué ; on le pratiquait donc sur une vaste échelle, et, sans que le délégué aux finances eût à se préoccuper du quart d'heure de Rabelais, les futurs assiégés vivaient dans l'abondance.

Quant aux *otages*, deux s'étaient déjà enrôlés volontairement : l'adjoint Raynal, frère de celui qui le lendemain du 4 Septembre s'improvisait lui-même préfet de l'Aude, et un certain Allègre, chasseur en congé qui, se disant retenu sous menaces de mort, employait à faire de l'espionnage les loisirs que lui laissait sa prétendue captivité. Il circulait librement en ville et en rapportait les informations habilement soutirées aux militaires dont il avait su capter la confiance.

Narbonne, en effet, avait conservé sa garnison, et l'on était en droit de se demander comment, étant donné cette circonstance, l'insurrection avait pu si facilement prendre possession d'une notable partie de la ville. Ce mystère n'était pas insondable.

Le dépôt du 52ᵉ, qui, outre sa compagnie hors-rang, comptait comme ceux de Perpignan bon nombre de conscrits, d'invalides et de rapatriés, était commandé par le lieutenant-colonel Vilar, qu'on avait surnommé *Malplaquet*. Désirant par dessus tout que sa quiétude ne fût pas troublée, et trop enclin peut-être à se fier à la vigilance de la police, celui-ci, pendant la période *d'incubation*, avait fermé les yeux sur l'entente cordiale qui s'établissait peu à peu entre sa troupe et les futurs insurgés. Maintenant, en vertu d'une convention tacite, les uns comme les autres restant dans leurs quartiers respectifs, s'abstenaient avec soin de se causer réciproquement le moindre embarras. Les soldats continuaient de fréquenter à leur gré le club révolutionnaire, dont quelques-uns même étaient membres titulaires, entre autres un nommé Malaret qui, le soir de la proclamation de la Commune, avait essayé, à la tête d'une escouade, d'enlever le lieutenant-colonel lui-même. Feinte ou réelle, sa tentative avait échoué ; mais une autre mieux combinée mettait

dès le lendemain entre les mains des fédérés les otages ***pour de bon*** dont ils avaient besoin.

Sous prétexte de leur faire sommation d'évacuer l'hôtel de ville, une compagnie de cent hommes était réquisitionnée pour escorter le commissaire de police. Celui-ci l'amenait jusque sur la place et la faisait ranger en bataille à quinze pas devant le perron au milieu d'une foule compacte attirée par le bruit du tocsin. Ces dispositions prises, et avant qu'il eût seulement exhibé le boniment dont il s'apprêtait à donner lecture, cette foule, se ruant sur les officiers, les renversait et les désarmait, et la porte du donjon subitement ouverte se refermait sur la presque totalité de la compagnie, qui, faisant ses chefs prisonniers, passait à l'ennemi avec armes et bagages.

Le tour était joué. L'augmentation d'effectif qu'il procurait à la Commune lui constituait un important renfort et du domaine de la comédie allait lui permettre de passer de plain-pied dans celui du drame.

Tout d'abord, elle songeait à entrer en relations directes avec sa grande sœur de Paris. C'était d'autant plus facile, semblait-il, que le bureau du télégraphe était installé dans l'intérieur de l'hôtel de ville. L'entrée — bien entendu — en était rigoureustment interdite aux profanes, et l'employé qui le gérait — et qu'on avait dû y maintenir parce que seul il connaissait la manipulation de son appareil — sans être absolument séquestré, était tenu à l'écart de toute influence extérieure. On lançait donc à Paris force télégrammes demandant des instructions qu'on attendait fiévreusement; mais qui n'arrivaient jamais, le télégraphiste ayant subrepticement coupé son fil. J'ai le profond regret de ne pas connaître le nom de cet agent dévoué pour lui rendre ici un hommage bien mérité : héros obscur, en cette circonstance il a joué sa vie tout simplement.

Entre temps on continuait à se fortifier. Des barricades obstruaient l'entrée de toutes les rues qui, partant d'un périmètre assez éloigné, convergeaient vers l'hôtel de ville, formant ainsi autour de la forteresse un vaste camp retranché dans lequel les insurgés étaient absolument chez eux. Ils y trouvaient sans peine et sans bourse délier de quoi subvenir à leurs ripailles quotidiennes, et faisaient de là rayonner des patrouilles en armes qui allaient terroriser le reste de la ville. Celle-ci était devenue intenable et la gendarmerie avait dû abandonner sa caserne pour se réfugier dans la gare, le seul endroit qui, grâce à sa situation en dehors de l'enceinte, offrît encore une sécurité relative.

Cet état de choses durait depuis dix jours sans que la moindre nouvelle en fût parvenue à Perpignan. Il y avait cependant à Carcassonne un général de brigade que la gendarmerie avait mis au courant dès le début, et dont le premier devoir aurait été de rendre compte à son tour au commandant de la division. Mais le général Robinet pouvait compter parmi les mieux réussis de cette collection de grotesques dont le grand organisateur de la guerre à outrance avait alors doté le pays.

Ancien aide de camp du maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angély, il avait, grâce à la protection de son chef, franchi rapidement tous ses grades, et, devenu colonel et chef d'état-major de la garde impériale, y avait fait pendant plusieurs années la pluie et le beau temps. Mais le séjour trop prolongé de la capitale, où comme certains autres il avait surtout pratiqué la ***grande vie*** ; les trop nombreux succès qu'il y avait remportés avaient prématurément ravagé sa constitution. Atteint d'ataxie locomotrice et de ramollissement cérébral, le travail peu compliqué du temps de paix lui avait jusque-là permis de dissimuler sa décrépitude ; mais quand il s'agit d'entrer en campagne, il fallut bien reconnaître qu'il était passé tout à fait à l'état de momie. On le renvoyait donc dans ses foyers, en se bornant toutefois, à le mettre en disponibilité, situation qui existait alors pour les officiers d'état-major comme pour les officiers généraux. Gambetta, soucieux de réparer ***toutes les injustices***, n'avait rien trouvé de mieux que d'exhumer ce débris pour en faire un général. Cela explique comment le secret avait été si bien gardé jusque-là sur la situation dont je viens de donner un aperçu.

(*A suivre.*)

COLONEL E. PERROSSIER,
Mainteneur de l'Académie des Jeux floraux.





L'ALGÉRIE FRANÇAISE

(Suite)

La réussite ! on n'en jouit pas toujours après de laborieux efforts. Il faut avoir entendu raconter la formation lente et pénible des centres aujourd'hui florissants pour comprendre la somme d'énergie dépensée, se rendre compte des découragements, des vicissitudes que sont venus faire oublier la hardiesse de nouvelles volontés, le concours d'autres forces humaines — confiantes quand même. Tel village, ombragé maintenant par de longues avenues d'eucalyptus ou de platanes d'un demi siècle, qui étale le long de ses rues bien tenues des boutiques aisées, s'élève sur l'emplacement d'anciens marais dont l'influence meurtrière, vaincue lentement, n'a désarmé que devant le sacrifice de nombreuses générations disparues. La visite des cimetières est cruellement instructive. Ils paraissent en disproportion avec les villages — trop grands ! Puis, quand on les visite, on trouve les tombes nombreuses, serrées, et les dates inscrites sur les pierres étonnent par la courte durée qui les sépare. On vivait peu alors !

Le touriste, qu'amène devant ces tristes réalités un voyage dans la colonie, doit sentir changer en lui l'opinion qu'il s'était faite, de France, sur les Français de là-bas. La société algérienne a passé et passe encore pour avoir une liberté d'allures presque proverbiale ; d'ailleurs, sans exagération ni parti pris, on peut reconnaître à sa morale un caractère spécial qui, s'il est séduisant, n'est cependant pas du goût de tout le monde. A son contact, on se prend à regretter qu'Anatole France n'ait pas mis la philosophie de M. Bergeret à l'épreuve d'un tel milieu. Mais fût-on le plus puritain des hommes, on comprend cette vie facile et on la trouve même naturelle. Les Algériens ont souffert bravement et ils sont un peu comme les soldats qui se sont bien battus, car si les colons d'aujourd'hui n'ont pas vu le feu, leurs pères l'ont vu pour eux.

II

Dans l'étude d'une société, ce qui échappe généralement est la sphère moyenne, celle qui n'est point tapageuse. On est tout naturellement attiré ou trop haut ou trop bas, parce que les traits y sont ou plus accusés ou plus brillants. Aussi laisse-t-on volontiers de côté, et presque sans s'en rendre compte, la « moyenne » entre ces deux extrêmes. Pourtant n'est-ce pas là qu'il faut chercher le fini momentané de l'œuvre, le total des progrès réalisés, la note sincère ?

Alger ne peut donner une idée exacte de l'Algérie, pas plus que Paris ne suffirait à faire connaître la France. C'est une ville cosmopolite avant tout, à la population flottante, et même, ce caractère mis à part, ne fût-elle qu' « algérienne », elle offre un genre trop spécial pour pouvoir tirer de l'impression qu'elle produit des déductions applicables ailleurs. Il semble qu'on n'a pas toujours tenu compte de cela, et des flots d'encre ont coulé, sur l'Algérie tout entière, à la suite de notes prises en hâte à Alger, à l'hôtel de l'Oasis ou de la Régence. La réputation de la colonie a souffert de cette générosité descriptive.

Mais, à côté de la capitale, surtout au bord de la mer, d'autres villes ont grandi, au sein desquelles se sont retirées des familles actuellement tout à fait attachées au pays : des fonctionnaires, des officiers, des colons qui ont fait souche et dont la demeure, consacrée en quelque sorte par un long séjour, vouée au culte familial par la disparition d'êtres aimés qui y avaient eux-mêmes vécu, est devenue le petit coin personnel, le « home » ancestral où les descendants aimeront à revivre le passé. L'Algérie française est là.

Quand on arrive dans ces petites villes et qu'on peut se mêler aux habitants, participer à leur vie comme on le ferait en France, on est tout de suite frappé du même accueil toujours un peu ombrageux au début, — l'accueil de ceux qui ne se livrent pas sans méfiance. On sent que la société a pris racine ; le naturel est bien chez lui ; il a trouvé sa résidence d'élection ; il s'y est retiré pour être tranquille et ce n'est pas sans réflexion qu'il vous admettra en sa compagnie. Aussi le nouveau venu est-il d'abord mis en observation, et on le laisse agir afin de l'examiner à l'aise avant de lui accorder droit de cité ; il subit le petit examen mi-charitable, mi-sévère que toute société « régnante » fait passer à un étranger ; il doit reconnaître la puissance de l'endroit, décliner ses nom et qualités, expliquer pourquoi il demande une place au soleil bienfaisant de la ville, la faveur de respirer l'odeur saline que la brise apporte de la mer. Au demeurant on n'est pas exigeant, on veut savoir simplement parce qu'on est chez soi. N'est-ce point la petite ville française encapuchonnée dans son home ?

A Alger au contraire les relations se nouent et se dénouent avec la plus parfaite aisance. On s'est connu sur un paquebot, on dîne ensemble en débarquant et, huit jours après, on se rencontre sans se saluer. Cette insouciance a son charme. Mais si elle suffit à la vie capiteuse d'Alger dont les ressources en clinquant peuvent satisfaire l'esprit et le cœur d'un « hivernant », elle paraît bien vide, à la longue, à l'officier et au fonctionnaire obligés de résider des années. Aussi, après un séjour prolongé dans la capitale, trouve-t-on, au calme des autres villes, une saveur reposante, — à peu près pareille à celle du pays natal, agrémentée, juste autant qu'il le faut, du charme particulier de la vie coloniale. Si l'on n'a résidé qu'à Alger on ne s'attache pas. On y revient passer les hivers comme on irait à Menton ou à Nice ; mais la saison terminée, — les concerts fermés, les représentations théâtrales, les batailles de fleurs, les réjouissances de tous genres créées en vue de l'étranger disparus jusqu'à l'année suivante, — on s'empresse de rentrer chez soi. En somme, Alger n'est qu'un lieu de rendez-vous splendide ; une scène aménagée pour la vie du désœuvré, les caprices du snob.

Ce sont donc les petites villes de l'Algérie qui font le plus d'adeptes à la colonie. Celui qui a habité quelque temps l'une d'elles, déjà bien assise, où un noyau de société s'est formé, voit peu à peu ses besoins intellectuels et sociaux se plier au milieu ; si l'acclimatation de son être moral na pas lieu tout de suite parce que le souvenir de la France est encore trop frais, il en arrive cependant à sacrifier certaines de ses aspirations, à en accepter d'autres à leur place — et, finalement, il devient du « pays ».

L'officier, par exemple, débarqué à 20 ans dans la colonie, commence à y vivre sa première existence vraiment libre et s'attache presque toujours. En somme il a peu vécu en France ; ses études ont accaparé toutes ses facultés, et il ne possède de la vie de la métropole que les germes transmis par l'atavisme ou les habitudes imposées par l'éducation. Au moment d'agir par lui-même, il a été transplanté là-bas. Le premier mois de permission est une joie, faite surtout de la satisfaction très naturelle de communiquer à d'autres les impressions qui ont envahi l'âme neuve. Le second congé est attendu plus patiemment et, après en avoir joui, on retrouve l'Algérie avec un réel plaisir. Si les hasards de la carrière ou des raisons de famille ne rappellent pas en France, on vieillit dans la colonie et, quand la retraite arrive, l'acclimatation est si complète qu'on ne part plus : une maison au bord de la mer ; le petit jardinet classique, décor devenu nécessaire, il n'en faut pas davange. Les choses attachent comme les êtres.

Quelquefois cependant l'abandon du pays natal ne se fait pas sans lutte. La retraite sonnée, on est reparti, en emportant les malles pleines de sou-

venirs algériens ; on a repris la vie des ancêtres dans la maison paternelle. Mais l'hiver est froid ; le soleil n'est pas lumineux comme de l'autre côté de la mer ; parents et amis sont ailleurs ou sont morts. On se sent seul et on s'embarque de nouveau. Combien vous en entendrez raconter cette histoire, qui fut la leur, — toujours la même !

Souvent l'adoption se fait plus tôt. Beaucoup de jeunes gens deviennent algériens par le mariage. Il faut leur rendre cette justice que tous débarquent en Algérie avec l'intention, très arrêtée et volontiers affichée, de ne pas s'y marier. Mais, par une ironie curieuse de la destinée, les plus intransigeants sont les premiers... pincés. L'Algérienne est en général jolie et presque toujours séduisante. Les mauvaises langues la disent charitable, et les mauvaises langues se trompent. Elle donne, c'est vrai, mais si peu ! On croit la tenir et on n'a d'elle qu'un désir cuisant qui vous amène tout doucement devant M. le Maire — il y en a là-bas, — et devant M. le Curé, — il y en a aussi.

On remarque dans la plupart des villes une gaie phalange de jeunes gens — la jeunesse dorée ! — officiers et fonctionnaires, qui fréquentent les jeunes filles à marier. Parties de croquet, tennis, bains de mer, sont prétextes au plus agréable flirt. Si vous causez avec ces prétendants *in partibus*, ils vous affirment qu'ils s'amusent beaucoup, qu'ils s'amuseront tant qu'ils pourront, mais qu'ils « n'épouseront jamais ». Ils accusent même une certaine commisération pour le rôle social de mari et se disent très décidés à rester jusqu'au bout les spectateurs de la comédie mondaine, — confortablement assis dans un fauteuil d'orchestre de célibataire. Repassez quelques temps après et vous les trouverez tous mariés. Qui s'y frotte...

Qui s'y frotte ne doit pas trop se piquer, car l'Algérienne est charmante et les recrues qu'elle fait à son séduisant pays ne sauraient être à plaindre. En somme la France n'est pas loin : la saison estivale y ramène, et aujourd'hui que la facilité des communications a tout bouleversé, que le désir de vivre et de mourir où ont vécu et où sont morts nos aïeux paraît quelque peu suranné, n'est-ce point une perspective tentante que d'aller finir ses jours sous un ciel presque toujours bleu, dans une de ces petites villes penchées sur le miroir des ondes méditerranéennes, et dont les noms sont dorés de soleil : — Cherchell, Colo, Djidjelli, Ténès ?...

Ces ravissants petits coins se ressemblent tous. Un seul, pris au hasard, donne une idée de la vie insouciante et heureuse que l'on y mène. Ténès, par exemple, produit à première vue l'impression d'un lieu de reposante halte où une existence batailleuse trouverait si bien la tranquillité ouatée qui délasse et reconstitue : — un petit nid maternellement préparé,

soyeux et parfumé, déposé là, au bord de la mer endormeuse, pour les blessés de la vie.

C'est une ville coquette, miroitante au soleil comme un pur émail. Vue du large, blottie au fond d'une jolie baie, elle paraît sans cesse éclairée d'un reflet de fête, et pour peu que le Vice-Consul de toutes les Espagnes hisse au mât consulaire les couleurs de son pays, ou le Lieutenant de Port le jeu varié des grands pavois, les matelots attirés — pauvres chemineaux de la mer — doivent rêver de quelque retraite idéale, de quelque région délicieuse où les fleurs couvrent toujours la terre, où les mandolines rythment des danses enivrantes, où les femmes donnent l'amour... sans compter.

Pourtant il n'y a pas de coin plus ignoré, plus calme. La vie s'y écoule tranquille, sans secousses, — tel un ruisseau sans cascades entre deux rives toujours pareilles.

Le plateau sur lequel est placée la ville est étroit. Au sud, des montagnes élevées paraissent avoir surgi, en la poussée subite d'un cataclysme lointain, pour séparer cette retraite du reste de l'Algérie, et mettre une barrière préservatrice à son éternelle quiétude. Ce rempart naturel est cependant traversé d'un ravin profond et sauvage, sorte de gorge étroite aux flancs de laquelle zigzague, à travers des roches à l'équilibre menaçant, l'unique route du pays ; — et le soir, aux crépuscules d'été, ou sous la clarté lunaire des nuits d'hiver, les promeneurs attendent l'arrivée de la diligence aux cinq chevaux arabes dont le galop résonne soudain aux portes de la ville. A ce moment, les journaux arrivent d'Alger ; la vie de l'extérieur se révèle un peu ; on fait de la politique rétrospective, et quand on est bien certain que la France jouit toujours de sa constitution républicaine et que l'Algérie est encore française, chacun rentre chez soi.

Les Ténésiens sont paresseux avec délices. C'est leur grande qualité et la marque indiscutable d'une profonde sagesse. La cantilène de la mer grise et endort. Il semble que le bleu de ses vagues, qui captive le regard en une contemplation muette et berceuse, l'odeur saline de son haleine grisante nourrissent à la fois l'esprit et le corps. La population naturelle au pays vit de rien. Elle préfère une partie de barque, sous l'aile d'une voile gonflée de brise, au travail de la terre, au tracé laborieux des sillons derrière les bœufs ; — et elle apprécie mieux qu'un bon dîner une danse espagnole sous les sapins embaumés de la grève. Ce sont des sages ; et c'est pour cela sans doute que la Providence a fait de ce site ignoré un petit paradis calme où il n'y a qu'une route mais où les chemins abondent, où les sentiers serpentent sous bois, moelleux, mousseux, miroitant de couleurs chaudes comme les tapis d'Orient. L'administration forestière elle-même, si décriée, s'y est montrée artiste : ses sentes s'accrochent aux

flancs des collines en de pittoresques courbes d'où, à travers l'émeraude des feuilles, apparaît par endroits le saphir profond de l'onde.

Dans cette atmosphère caressante on croit éprouver l'effet d'une cure heureuse. Un fils du siècle, un découragé, pareil à une fleur de civilisation trop fragile, y verrait sa nature devenir moins fine certes mais plus saine. L'influence du lieu agit si rapidement que les jeunes gens ressentent, au début, comme une craintive surprise à se plier si vite à une telle existence. Ils sont déjà si vieux, si revenus de la vie batailleuse ! Leurs vingt-cinq ans ne peuvent donc plus se faire au frôlement humain ; l'égoïsme et la peur de lutter, que les vrais caractères éprouvent seulement au déclin de l'âge, ont donc si tôt envahi leurs âmes — qu'ils sentent bienfaisante à ce point, si conforme à leur nature, l'absence totale de difficultés journalières, la facilité de s'abandonner au fil d'un courant sans écueil ? Ou bien l'orientalisme règne-t-il en ce pays où la durée n'existe pas, où les jours n'ont pas de date, où les Arabes s'intitulent des « buveurs de lumière » ? Le soleil n'endort-il pas comme l'opium ?

Orientalisme ou bien-être ? on ne sait ; mais des fonctionnaires ou des officiers actuels, certains ne sont allés là-bas que pour une période de vie, d'autres au cours d'un simple voyage ; — presque tous y mourront.

Charles TEILHAC.

(*A suivre.*)



JULES RIBÈS-MÉRY

Je le connaissais depuis 1878, il fut l'ami de mes chères années d'enthousiasme et de jeunesse. En ces temps où règnent — comme une maligne influenza — l'esprit sectaire et la mauvaise foi, les bas calculs et les compromissions louches; par ces temps d'hypocrisie vénale ou de snobisme niais, je ne crois pas qu'il existe un homme : — prêtre, orateur ou écrivain, — qui dans sa sphère, ait fait plus de bien que ce journaliste.

« Son journal et sa cause! Ah ! comme il y était attaché ! L'exemple seul de Ribès inculquait à notre jeunesse la vaillance et l'opiniâtre espoir. Pourquoi se désoler, alors que ce vaillant croyait à l'avenir ?

» Ceux-là même que leurs opinions plaçaient dans un autre camp, n'avaient pour lui qu'estime et profonde sympathie. Ribès était une figure populaire, un « type » original et charmant, c'était le vieux royaliste rêvant d'une jeune royauté. Il avait du sang de soldat dans les veines, d'un soldat qui sourit et qui s'égaie pendant les entr'actes de la bataille, et dont toute l'âme se reflète sur le visage, se communique dans une phrase et passe dans une poignée de main.

« Nous voudrions parler de son talent et nous en revenons toujours à sa bonté. »

Ce croquis, si pieusement et si délicatement enlevé, est de l'un des plus jeunes et des plus récents collaborateurs de Ribès, M. Robert Havard — qui, vingt ans après nous, l'a connu tel que nous l'avons aimé.

Aux heures d'écœurement et de tristesses, quand on voulait se forcer à croire et à espérer quand même, on relisait « un article de Ribès ». Ces articles spirituels ou violents, originaux, colorés, hachés en phrases courtes, crépitantes; vibrants de convictions ardentes ou de haines généreuses, étaient comme illuminés d'une belle et claire logique « bonne enfant, » qui allait droit au cœur du peuple.

Et, durant un quart de siècle, Ribès se répéta, — sans s'en douter et sans qu'on s'en doutât soi-même, — ce qui implique un prodigieux talent. Nos tristes « sujets », en effet, sont toujours semblables : odieusement mesquins ou sinistrement bouffons. Mais Ribès-Méry avait le Don, — « il avait l'Aile », comme aurait dit le grand Veuillot, — et il nous enlevait violemment de terre en de superbes envolées, où un rien de brutalité s'alliait étrangement à du lyrisme. C'est que le polémiste fut, sans le savoir, un poète ; le poète était un croyant — et le croyant un bon Français.

Ribès aimait naïvement « le bon Dieu, » et il l'aimait doublement, je

crois, pour avoir fait la France si glorieuse et si belle, non la France actuelle, certes, la France du passé, — celle de l'avenir aussi !...

L'un de ses collaborateurs, M. Victor Lespine, raconte à son sujet une anedocte bien caractéristique :

« C'était le 14 octobre. Ribès fut reconnu le soir dans les rues d'Albi par un groupe d'ouvriers socialistes et révolutionnaires : « A bas la réaction ! A bas la calotte ! » crièrent-ils. Souriant, la main tendue, oubliant l'agression dont Ménard et Syveton avaient été l'objet de la part des mêmes socialistes, dédaignant le danger, Ribès fut vers ceux qui le huaient.

« Comme nous l'engagions à rebrousser chemin, il nous dit : « Si ce sont des convaincus et s'ils n'ont pas été payés pour crier, ils me comprendront et nous serons vite bons amis. »

« En effet, Ribès se fit comprendre...

« Les manifestants se groupèrent autour de lui et l'écoutèrent d'abord avec curiosité, puis avec déférence. Au bout d'une heure, on n'échangeait plus que des paroles d'estime et de sympathie. Les révolutionnaires qui avaient crié devant Ribès : « A bas la réaction ! » étaient encore ses adversaires politiques, mais si notre regretté maître ne les avait pas gagnés à notre cause, il les avait absolument conquis par son grand cœur et sa bonhomie.

« Le lendemain matin, un des manifestants de la veille — que nous serions heureux de revoir — vint en bourgeron bleu réveiller Ribès et lui dit : « Monsieur Ribès, vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas ? Moi je veux être votre ami... »

Je le vois encore, avec ses allures de mousquetaire jovial ou de tribun emballé : le regard droit, les narines au vent, portant beau sur sa carrure d'athlète sa tête de bon lion. C'est ainsi qu'il allait, — en son confiant « en avant », expansif, presque joyeux, à travers sa rude vie de labeurs — et de dangers.

Ribès était heureux de se voir aimé, inconsciemment fier aussi, peut-être, de se savoir redouté, — lui le polémiste sorti du rang ! Mais la familiarité populaire n'atténuait pas l'estime, — et sa « rondeur » et sa loyauté forcèrent toujours la sympathie même de ceux qui le redoutaient le plus.

Dans la mêlée ardente des heures de crise, je l'ai vu entasser la « copie », au brouhaha des conversations, au ronflement des machines. Le tumulte fouettait son entrain ; il n'avait pas besoin de se recueillir pour frapper juste : au coup de feu des grands jours l'inspiration primesautière jaillissait plus ardente et plus généreuse, — tandis que de sa large écriture, conquérante et rapide, il semblait poursuivre la pensée aux battements plus amples de son cœur.

Le plus bel éloge de Ribès a été écrit par l'un de ses adversaires politiques, M. Gabriel Laforgue, Rédacteur en chef de *la Tribune* (de Montauban.) Nous tenons à citer cette page, qui honore autant celui qui l'a écrite que celui qui l'inspira :

« Ribès était de ces hommes, rares dans tous les temps, plus rares encore dans le nôtre, qui osent penser et dire ce qu'ils croient vrai et juste pour le pays.

« Il a pu se tromper, mais sa passion toujours fut sincère, d'une sincérité qui ne se laissa voiler jamais par aucune nécessité de basse politique, par aucun sophisme de parti ou d'intérêt.

« Il reste, *lui*, avec sa foi, donnant l'exemple d'une énergie, d'une fermeté morale que rien ne peut abattre. Cette unité de vie le revêt d'une beauté qui donne à sa physionomie si attachante son vrai caractère.

« Aussi, il nous plaît de dégager, sous l'ennemi d'hier, l'ami au bon sourire. Il entre aujourd'hui dans la sereine patrie où toute rivalité s'apaise; mais il nous semble entendre encore sa voix qui monte de l'au-delà pour nous redire ce qu'il nous disait à Albi, aux acclamations d'un peuple enthousiaste :

« J'ai mes convictions, vous avez les vôtres. Quelles qu'elles soient, leur commune sincérité les rend dignes d'un égal respect. Mais, au-dessus de toutes ces convictions, des vôtres et des miennes, il y en a une qui doit tout dominer, tout primer, qui peut tout réunir dans un même élan de confiance et d'espoir : c'est l'amour de la patrie française, de la sainte patrie ! »

« Toujours et quand même, Ribès aima la France, rêva pour elle d'un avenir meilleur. Et c'est pour cela que nous l'aimons, nous aussi, que nous apportons à tous ceux qui le pleurent toute notre affection, notre ardente sympathie.

« Et si, parmi les miens, quelques fanatiques s'étonnent, s'indignent peut-être, de m'entendre, moi, républicain, parler ainsi d'un royaliste, je réponds qu'un parti s'honore, *non en bannissant*, mais en respectant l'adversaire. »

Pauvre vaillant Ribès ! Il tombe, à cinquante-six ans, soudain arrêté dans toute l'ardeur de la lutte, qui perpétuellement rajeunissait son brio. En se sentant frappé il fit halte juste assez de temps pour mourir comme un saint : le ciel a recueilli le dernier « cavalier », sans doute pour le préserver de l'exil où s'en vont les meilleurs.

Toulouse lui fit des obsèques triomphales. Les partis, respectueux de la douleur des siens, se sont ennoblis en fraternisant dans la douleur commune, et l'âme de Ribès a dû s'envoler, heureuse et consolée, emportée par l'élan des prières amies.

C'est ainsi que la mort même du vieux champion de la France glorieuse et chrétienne aura été bienfaisante — comme toute sa vie !

J'aurais pu, quelques jours plus tôt, écrire ces choses au journal qu'il aimait à m'ouvrir, mais j'ai préféré l'intimité plus restreinte de la Revue. Outre que je fus un très intermittent collaborateur de l'*Express du Midi*, il me semble qu'à affirmer *ici* ma profonde et fraternelle admiration pour Ribès-Méry je cours les mêmes risques... civiques avec, en plus, le mérite des regrets intenses mais discrets : — regrets qu'apprécient peut-être aussi les disparus !

Francis MARATUECH.



Album du « Feu Follet »

L'OMBRE

L'ombre indécise flotte un instant, puis demeure.
Pour rassurer l'oiseau blotti dans les buissons,
la brise aurait voulu murmurer ses chansons,
mais l'ombre, tristement, dit à la brise : Pleure!

L'ombre apporte son deuil; et, lâches, nous passons
auprès des souvenirs que notre angoisse effleure,
du vivace regret réprimant les frissons :
indifférent à tout, hormis le mal de l'heure.

L'ombre rampe et s'étend sur nous et glisse en nous.
Oh! pouvoir repousser son étreinte abhorrée
et fuir vers les pays où les rayons sont doux!

Fuir, où dans la clarté bénie et adorée,
l'espoir puise sa vie et grandit sans terreur,
loin d'une ombre maudite et d'un soleil qui meurt!

31 décembre 1899.

Souhaits

1er janvier 1900.

DÉLIVRE-TOI *du rêve amer : voici l'année*
Qui naît dans l'aube rose et sourit, étonnée,
à ce monde où ses jours vont s'égrener et fuir.

Pourquoi ce front pensif et ces lèvres pâlies ?
le rêve sema-t-il tant de mélancolies
que l'espoir en ton cœur ne peut s'épanouir ?

Hier, tu t'endormis dans ce passé plein d'ombre
où ton chant eut souvent un écho triste et sombre ;
où ta joie eut toujours son cri mystérieux,
mais le passé n'est plus et l'an naît radieux.

Dans les flots de l'oubli ton rêve déjà sombre ;
et c'est l'épave errante et perdue, en ce nombre
d'autres débris — rançon du fleuve impérieux :
laisse passer l'épave et ris aux flots joyeux !

Pour être dit au Banquet de « la Prune »

JE *te chante, beau fruit aux reflets chauds et doux*
comme les yeux aimants et veloutés des femmes
qui, sous le ciel d'azur où s'envolent nos âmes,
pour te cueillir, s'en vont, fléchissant les genoux.

Tes violets ardents font resplendir leurs gammes
et, dans l'air, ton parfum évoque le chez nous ;
les fours aux murs noircis de fumée où les flammes
crépitent en mordant les ceps bruns et les houx.

Versons la liqueur d'or sur ta chair savoureuse.
A nos desserts bruyants, que la langue joyeuse
de la Gascogne aimée exalte tes vertus,

prune, fruit du pays où la joie a des ailes,
pour venir consoler, ce soir, les cœurs fidèles
de ceux rêvant toujours aux Paradis perdus !

JACQUES OLTIS.

VÉTÉRAN

à Marc Legrand, cordialement.

« *Impius hæc tam culta novalem miles, habebit...* »
(Virgile, *Eglog.* I.)

Foulant *d'un pied sanglant l'orgueil des nations,*
Sous le consul Pompée ou César autocrate,
J'ai parcouru le monde au pas des légions,
Des lourds brouillards du Rhin aux sables de l'Euphrate.

J'ai vu fuir sur la mer au bleuâtre frisson
Dans la rose galère Antoine et Cléopâtre, —
J'ai, des rocs de Bretagne, écouté la chanson
Que jette aux flots brumeux la tristesse du pâtre.

Ma voix a poursuivi de ses refrains moqueurs,
Parmi l'ovation des cris et des aromes,
Le triomphe orgueilleux des généraux vainqueurs
Sur leurs chars décorés de festons polychromes.

Lasse des jours de marche et des armes d'airain,
Ma vieillesse a reçu de la cité romaine
Le don longtemps rêvé d'un inculte terrain
Que mon labeur transforme en fertile domaine.

J'aime à voir maintenant les réguliers sillons
Que l'ordre impérieux de ma charrue aligne
Se ruer, dans l'assaut de leurs bruns bataillons,
Sur la borne immobile en sa stricte consigne.

Après le glaive droit, la courbe de la faux
Dont les coups font plier les épis et les herbes !
Et le soir voit mes mains en gestes triomphaux
Serrer de liens durs la défaite des gerbes.

Charles DORNIER.

NOSTALGIE

à M. de Beaurepaire-Froment.

C'était *un clair matin de septembre, un matin*
Où chantent, au milieu des prés dormant encore,
Les rustiques grelots dont le son argentin
Tinte joyeusement au réveil de l'aurore !...

C'était un clair matin de septembre, un matin
Où les oiseaux plus gais chantent mieux leur romance,
Où l'humide senteur du bois et du chemin
Monte dans la pâleur du jour pur qui s'avance !

C'était un clair matin de septembre, un matin
Où, dans les bois touffus, passe, en chantant, la brise ;
Et je sentais en moi, monter, trouble enfantin,
La peur de l'adieu triste où notre âme se brise !...

Oh ! ce dernier adieu du grand-père, là-bas,
Sous l'ormeau séculaire où chanta ma jeunesse,
Devant la maison grise où résonnent des pas,
De longs pas alourdis de pesante tristesse !...

Je les revois encor ces deux yeux pleins de pleurs.
Je sens l'effleurement de sa lèvre tremblante
Sur mon front qu'il baisait comme on baise les fleurs,
Avec l'émotion de l'adieu, triste et lente...

Le soleil franchissait le seuil du grand ciel bleu,
Et sa lumière rose en coulant sur la plaine
Mettait dans chaque fleur une perle de feu...
La maison s'effaçait là-bas, grise et lointaine...

Pauvre maison ! pauvre jardin !
Où pâlissent les anémones,
Où s'élève dans le matin
L'âpre senteur des cinnamones.
O vieux nid d'oiseaux envolés !
Quand je soulève ta poussière,
Je vois partir dans la lumière
L'Essaim des Rêves désolés !

Et chaque Rêve a sa romance,
Chaque Rêve effeuille en passant
La triste fleur de l'Espérance
Au fond de mon cœur frémissant...
O mes pensées ensoleillées
Du vierge soleil du Midi,
Grisées de fleurs et d'infini,
Pensées aux ailes déployées!

O pensées des brumes du Nord,
Vous qui flottez dans l'air atone!...
L'enfant du Midi n'est pas mort
De votre Rêve monotone.
Bientôt, ô ma terre natale!
Tes aurores, sur mes vingt ans,
Réveilleront les gais printemps
A la robe matutinale!

Bientôt!... Je t'aime, ô sol sacré!
Oui, je t'aime comme une idole,
Comme le grand soleil doré
Qui resplendit comme un symbole!
Symbole des rêves ardents,
Symbole des jeunes ivresses,
Symbole de ces allégresses
Qui sonnent au cœur de vingt ans!...

Oui, ton clair souvenir palpite dans mon âme,
Dans toute la magie ardente des soleils,
Qui mettent dans les yeux la vigueur et la flamme,
Et qui jettent leur pourpre aux blés mûrs et vermeils.

J'aime en toi la splendeur de tes apothéoses,
J'aime tes fiers couchants aux sanglantes lueurs,
Et j'aime tes soirs bleus où l'on voit, lèvres roses,
Comme sous un baiser se refermer les fleurs!...

J'aime l'âme de ceux dont la cloche éperdue
Sonna l'envolement, un jour d'ardent été;
J'aime ton grand azur, où la moisson venue
Frémit en plein midi sous des flots de clarté!

Un jour je reviendrai près des tombes aimées,
Près de la maison grise et sous le grand ormeau,
J'écouterai chanter les grandes voix pâmées
Des souvenirs d'antan qui n'ont pas de tombeau!

PIERRE AUDIBERT.

FABLE

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE

Un soir, dans un hôtel, une jeune écrevisse
Se promenait les antennes au vent,
Regardant, observant.
Sa mère la suivait assez péniblement.
En traversant l'office
Brillamment éclairée, elle vit sur un plat
D'autres écrevisses rangées
En forme de buisson, les pattes allongées
Sur un lit de verdure. « Ah ! dit-elle, en voilà
De curieuses; quel éclat !
Tiens, elles sont rouges, voyez leurs pattes
Fines et délicates...
Comme leurs robes écarlates
Tranchent bien sur ces verts lauriers !
Les nôtres à côté me paraissent affreuses,
Quand je les vois ainsi sombres, rugueuses,
Recouvertes parfois d'herbes et de graviers;
Pourtant nous sommes bien de la même famille ? »
La mère lui dit : « Oh ! ma fille,
Que vous avez tort
D'envier leur sort !
Ne cherchons pas à devenir illustres,
Comme elles, à briller au milieu de ces lustres.
Fuyons bien vite ces salons :
Je n'y suis pas à l'aise avec ma robe noire
Et mon corset couleur de vase, revenons
Vers nos ruisseaux, vers nos vallons;
Ailleurs on fait payer trop cher la gloire.
Nos pauvres sœurs le savent maintenant :
Ces ornements pompeux, ce costume éclatant,
Que vous admirez tant,
Ces branches de laurier leur ont coûté la vie !... »

Ne portons point envie
Aux croix, aux galons d'or, aux beaux habits brodés :
Que tout cela vaut peu quand on le voit de près !

LÉGER RABÈS.

L'ORT OCCITAN

L'Esperenc

Mon ardent Desir, tram l'azur celenc,
Tal qu'una lauzeta alargant son ala
E son cant dins la claror matinala,
Volaba, esperant lo froment diusenc.

Com, raiant e fresc, un levar albenc,
A vist ton Agach a lusor astrala;
Deves ton Sorrire aici que davala;
Aici que s'es pres a ton esperenc!

Es aqui, pauruc e mina moqueta.
Se l' vos engabiar, dossa es ta preson;
Mas, vai, pos durbir granda ta maneta :

As embelinat son vol, sa canson;
Vol per s'ajocar ta sola boqueta,
E l' rai de tos els per sol orizon.

Ramon de LA BARTA.

TRADUCTION FRANÇAISE

Le Piège

Mon ardent Désir, à travers l'azur céleste, pareil à une alouette qui donne l'essor à son aile et à son chant dans la clarté matinale, volait, attendant le froment divin.

Comme un rayonnant et frais lever d'aube, il a vu ton Regard à splendeur astrale; vers ton Sourire voici qu'il descend; voici qu'il est pris tel qu'un oiseau au casse-pieds.

Il est là, en épouvante et en détresse. Si tu veux le mettre en cage, douce lui sera ta prison; mais, va, tu peux ouvrir ta petite main toute grande :

Tu as fasciné son vol, sa chanson; il veut pour perchoir ta seule bouchette, et le rayonnement de tes yeux pour seul horizon. R. B.



Les Grands Oratorios à l'église Saint-Eustache

LE MESSIE DE HÆNDEL

Tout Paris musical et mondain s'est précipité vers l'église Saint-Eustache à ce premier appel qui lui a été fait, en dépit, — et peut-être à cause, — des foudres aujourd'hui éteintes du cardinal Richard que l'autorité civile avait accompagné dans la voie de l'interdiction. Sans reprendre la polémique, on peut, il me semble, se contenter de dire qu'un curé ayant la police de son église, a par le fait le droit, s'il lui convient, d'y faire jouer un oratorio même en obligeant les auditeurs à payer leurs places. Et, la chose se passant à 8 heures 3/4 du soir, les fidèles ne sont nullement gênés dans leurs dévotions, ni lésés dans le droit qu'ont tous les catholiques d'entrer gratuitement dans une église. Mieux vaut, sans doute, écouter les avis d'un cardinal, dut la musique en souffrir... — Mais là n'est plus la question, puisque permission a été donnée au curé de Saint-Eustache de faire représenter une série d'oratorios en son église.

C'est à M. Christian de Bertier que revient l'honneur de l'entreprise, et les fidèles de la musique le remercieront chaleureusement de ces auditions si parfaites qu'il va nous permettre d'entendre successivement. Son nom, du reste, a souvent été répété et l'est souvent encore au nombre de ceux qui servent Euterpe. A Toulouse, un sien cousin, le marquis de Bertier, compositeur apprécié, dirige une société digne d'aller de pair avec *Les Chanteurs de Saint-Gervais*, j'ai nommé la *Tolosa,* qui chaque année, fait entendre à la cité de Clémence Isaure des oratorios de grands maîtres admirablement exécutés.

Et quand on s'est assuré le concours d'artistes aussi distingués que MM. Eugène d'Harcourt, chef d'orchestre éminent ; Ch. Bordes qui n'a point son pareil dans l'art de diriger les chœurs ; Henri Dallier, organiste de renom ; enfin Mmes Eléonore Blanc et Jenny Passama, MM. E. Lafarge et J. Vivette dont les voix souvent applaudies sur les scènes parisiennes sont toujours entendues avec un nouveau plaisir ; quand on dispose d'or-

chestre et de chœurs composés de trois cents exécutants, on ne peut que faire œuvre louable dont le souvenir demeurera dans la mémoire des musiciens et des amis de la musique.

*
* *

On ne connaît pas énormément en France les œuvres de Hændel. Les détails généraux de sa vie sont presque totalemenr ignorés. Je me contente de rappeler qu'il naquit en 1685 dans une île de la Saale, à Halle, petite ville de la Saxe. Dès ses plus jeunes années, l'illustre compositeur montra une organisation musicale peu commune et un amour passionné pour l'harmonie. A l'âge de six ans, il jouait déjà de l'épinette et préférait à toute autre cette étude, au grand désespoir de son père qui le destinait à la jurisprudence.

La volonté paternelle ne sut vaincre la destinée. Hændel étudia presque uniquement la musique et ses succès y furent rapides. Pour mieux se façonner en l'étude des maîtres et aussi pour faire connaître son talent naissant, Hændel parcourut la Suisse et l'Italie. Ce n'est qu'en 1710 qu'il revint en Allemagne où il sut gagner les bonnes grâces de l'Electeur de Hanovre. Quand son illustre protecteur devint roi d'Angleterre sous le nom de Georges Ier, le musicien le suivit à la cour et c'est en cette seconde patrie qu'il écrivit la plupart de ses œuvres, entre autres le *Messie*.

Charles Jennens lui en fournit le livret, et ce dernier ne fut pas très satisfait de son collaborateur musical. Il ne se cachait pas pour affirmer que cette partition contenait de « grosses fautes de composition », et il criait bien haut que le prélude était indigne de Jésus-Christ, de Hændel et de son œuvre personnelle. Ainsi juge-t-on tout d'abord les chefs-d'œuvre et les grands maîtres.

C'est le 13 avril 1742, à midi, dans le Music-Hall de Fishamble, à Dublin et non à Londres — comme on le croit généralement, — que fut exécuté pour la première fois le *Messie*, « pour le soulagement des prisonniers et le soutien des Mercer's Hopital ». Un avis en parut dans le *Faulkner's Journal* des 23 et 27 mars, et, le lendemain de l'exécution, un article très élogieux fut imprimé dans cette même feuille. Le 3 juin de la même année, cet oratorio fut exécuté de nouveau pour le dernier concert de Hændel à Dublin, puis, de retour à Londres, le maître en donna trois auditions à Covent-Garden, dans la saison de 1747, les 23, 25 et 29 mars.

Le *Messie* ne s'appelait jusqu'alors qu'*Oratorio sacré*, car son auteur eut de la peine à le faire accepter par le gros public qui criait à la profanation et accusait presque Hændel de sacrilège. Des gentlemans poètes laissèrent leur muse distiller à ce sujet de prétentieux pamphlets versifiés dont les railleries firent beaucoup de peine au compositeur. Et, cependant, à la première audition à Londres, on fut tellement transporté d'enthou-

siasme au moment où le chœur entonne l'alleluia, que tous les assistants et le roi lui-même, se levèrent et restèrent debout jusqu'à la fin du morceau. La coutume en est depuis restée en Angleterre.

Ce n'est qu'en 1749 que Hændel donna à son œuvre ce titre de *Messie*, et pourtant la partition originale, conservée au Buckingam Palace, porte la date du 22 août 1741. La première partie fut terminée le 28, la seconde le 6 septembre. A la fin de la troisième se trouve cette mention : « *Fine dell oratorio, G. F. Handel, septembre 12; ausgefüllt den 14 dieses.* » Si vous connaissez l'italien, le français et l'allemand vous la comprendrez avec facilité. Elle signifie que le maître mit vingt-quatre jours pour composer l'oratorio qui peut être considéré comme son chef-d'œuvre. Il avait alors 56 ans.

***

Essayons maintenant d'apprécier l'exécution de l'oratorio de l'église Saint-Eustache.

Je ne parlerai pas de la façon dont M. Eugène d'Harcourt a dirigé l'orchestre et les chœurs. On sait la maîtrise de ce dilettante. Et quelle œuvre musicale possède-t-il mieux que ce *Messie*, qu'il paraît apprécier entre toutes, puisque, mécontent de l'ordinaire interprétation de l'œuvre magistrale de Hændel, lès rares fois qu'on a osé l'entreprendre en France, il a lui-même écrit une version nouvelle, plus conforme avec l'idée du compositeur.

Car, jusqu'à ce jour, on a toujours suivi le déplorable errement d'une édition anglaise, pleine de transformations douloureuses. Je passe d'abord sous silence le sacrilège de la traduction française, qui, comme toute traduction, sacrifie la phrase mélodique au vers et altère la plus grande partie des rythmes musicaux. Là ne se bornait pas l'hérésie : plusieurs airs écrits pour soprano se trouvent à la partie de ténor, et réciproquement; un solo est arrangé en duo, des quatuors se transforment en chœurs. Ah ! que dirait Hændel s'il entendait son œuvre ainsi martyrisée?

M. d'Harcourt, après avoir remis en place airs et voix, a eu l'idée heureuse de donner au *Messie* une *traduction en prose*, qui, si elle n'est pas d'un intérêt extraordinaire à la seule lecture, pare du moins à l'inconvénient qu'offre la poésie quand elle s'adapte à un mètre musical déjà établi. Respectant la pensée de Hændel, M. d'Harcourt s'est appliqué à reproduire autant qu'il est possible les sonorités syllabiques de sa partition. Il fallait avoir son goût et son habileté pour essayer la chose, et il a parfaitement réussi dans son entreprise. On jurerait que c'est sur son livret qu'Hændel écrivit sa partition.

Sous la baguette d'un tel chef, l'orchestre a été ce qu'il devait être, excellent. Il a peut-être joué un peu en douceur, mais comme tous les

orchestres pèchent par le défaut contraire, on ne saurait lui en faire un grief. C'est surtout dans le prélude *alla breve* (orchestre et orgue) que j'aurais pourtant à lui adresser ce reproche, tandis que cette façon d'interpréter a rendu à merveille la ravissante *Symphonie pastorale*, et a mis en relief le jeu délicat de M. F. Gillet, dans son solo de cor anglais, durant l'*Interlude*.

Les chœurs ont été très bons, très chauds, très obéissants aux commandements du chef d'orchestre. Combien de scènes en voudraient de pareils, et que M. Paul Vidal serait heureux de son sort, si ceux de l'Opéra étaient tels !

Les solistes aussi furent excellents, réserve faite pour M. Lafargue, dont la voix m'a semblé faiblir à mainte reprise. Mlle Blanc, quoique nuançant à la perfection, n'avait peut-être pas toute l'ampleur nécessaire à son rôle. M. Nivette a chanté en artiste. Quant à Mlle Passama, je crois qu'il n'y a plus de compliments à lui faire. Sa voix bien timbrée et nette lui permet de chanter à la fois *Fides* du *Prophète* et *Rosine* du *Barbier*. Pour d'autres ce serait là un défaut. C'est sans doute afin de nous laisser la joie de l'entendre en de trop rares opéras, concerts ou oratorios qu'on ne la fait jamais chanter à l'Opéra-Comique dont elle est cependant pensionnaire...

Cette audition si réussie nous fait un devoir d'aller écouter à Saint-Eustache le *Requiem* de Berlioz et *Resurrectio mortuorum* de Gounod qu'on nous annonce pour le 15 février. Nous tâcherons de rendre compte de ces deux œuvres magistrales et de leur interprétation.

GÉSA DARSUZY.



QUESTIONS DU JOUR

Mon Cher Hermann,

La *Revue Franco-Allemande* a publié une de mes lettres; tu me la demandes ; la voici :

« A la veille de la conférence du désarmement, une sorte de referendum « populaire montrerait que le cœur des peuples bat à l'unisson de celui de « la Pitié. La tâche des hommes d'Etat serait facilitée si les nations laissaient « s'élever la voix de la fraternité qu'un atavisme sanguinaire et la peti- « tesse des amours-propres essayent d'étouffer : j'apporte donc mon « humble suffrage.

« Mais par quelle contrainte morale courber pacifiquement l'égoïsme des « peuples devant l'humanité ? Une alliance *franco*-germano-russe repré- « senterait seule cette force morale dont l'influence éviterait peut-être le « choc des armées — qui n'ont jamais assuré le triomphe de la justice.

« L'Allemagne industrielle et *prussifiée*, n'est plus l'Allemagne du rêve « et de la philosophie, je ne l'ignore pas, et l'avenir est incertain. Qu'im- « porte, tout passe, tout se transforme. Sur les tombes des victimes « dolentes de nos haines, les fleurs impartiales s'épanouissent et l'oiseau « chante son hymne d'amour. Contemplons ces fleurs, écoutons l'hymne. « Aujourd'hui les circonstances sont favorables pour compléter la synthèse « de l'intérêt et du droit et affirmer la vitalité des lois de la pitié qu'un « peuple seul ose violer ; n'hésitons plus.

« Certes le patriotisme, le chauvinisme même sont dignes d'admiration, « mais la vie humaine et la justice imposent le respect : la maison de « Bazeilles est une glorieuse relique ; mais le temple de la Concorde est « encore plus sacré. »

Lecture faite de ces quelques lignes, le directeur de la *Revue* voulut bien me répondre : «.... Notre entreprise, faite de jeunes tendances, se réjouit de votre collaboration. Si vous vous sentez capable, et je le crois, de contribuer à affirmer notre signification intellectuelle et morale, il ne tient qu'à vous d'être inscrit au rang de nos collaborateurs... »

Aussitôt mon imagination de Cadet de Gascogne franchit les frontières, l'espace et les temps : je me vis, moi grain de sable, le principal agent de l'abaissement de l'Angleterre, cet éternel brouillon qui toujours sut diviser

le monde pour s'emparer de la terre ; je vis chacun de nos corps d'armée devenir une flotte invincible puisque, sur la frontière allemande, nos armées n'auraient plus à combattre ; je me vis l'un des promoteurs de l'universelle paix; je me crus un sage, un grand homme d'Etat, et déjà je m'imaginais voir l'empereur Guillaume ouvrir la porte de ma mansarde, entre deux visites à l'Exposition, pour déposer la Croix de Fer, — la Croix des batailleurs — sur mon cœur de jeune homme que la vue du sang d'un oiseau bouleverse.

Hélas, cher Hermann, le rêve se dissipe : malgré notre vieille amitié, je serai peut-être obligé de te clouer tôt ou tard sur un sapin des Vosges. C'est la faute à Dieu, paraît-il. Désarmer ? Jamais ! Dieu, protecteur de l'Allemagne, ne le veut point, et l'empereur Guillaume Ier ne l'entend pas de cette oreille sous les cendres de son néant. Je me doutais bien que ce vilain bonhomme, de glorieuse mémoire, — interposerait son glaive entre les peuples suppliants et la plume encore généreuse de son petit-fils. Il a parlé, dit-on. Depuis, votre empereur n'a que grimaces pour le tribunal arbitral et sourires pour les balles dum-dum. L'Allemagne n'est-elle pas trop vaste, trop populeuse, trop riche pour diminuer son armée, déversoir de son or, régulateur de son travail, source de gloire ? L'armée, mais c'est son luxe, son joujou, son sabre émoussé de bambin de famille riche qui joue au soldat pour rire avant d'aiguiser son arme pour assassiner.

D'ailleurs l'Allemagne est magnanime ; ne renonce-t-elle pas à pulvériser les pâles humains dans l'explosion de 150 millions de quintaux de mélinite lancés par des ballons dirigeables et automatiques ? Qu'osons-nous demander encore, nous les philosophes ? La création d'un tribunal arbitral obligatoire ne marquerait-elle pas la fin des glorieux brigandages ? Certes oui, mais les généraux (ne lis pas les « généreux ») les généraux allemands n'en veulent rien savoir et l'empereur Guillaume est introuvable lorsque les supplications des peuples montent jusqu'à son trône : Monsieur est sorti, il est à la chasse ou en bicyclette avec son épouse ; ou, encore, en prière devant le tombeau de l'immortel sabreur, son grand-père, d'immortelle gloire.

Eh, Sire ! pourquoi seulement épier les frissons d'une cendre impuissante, rouge du sang de plusieurs peuples ? Que n'écoutez-vous aussi la voix solennelle de votre père, — l'Empereur vraiment auguste et par son diadème, et par son cœur, — qui fut miséricordieux parce qu'il souffrit, et dont la gorge ouverte sous les griffes d'un mal implacable râle un cri de merci pour l'Humanité...

Mon cher Hermann, ton Empereur entendra cette ultime prière et ne laissera pas au noble Tsar toute la gerbe des lauriers pacifiques, les seuls qui ne se flétrissent pas ; il écoutera cette tragique supplication et celle de son peuple, sinon, en face d'une France obstinément conciliatrice, le

peuple allemand se dira : « Le militarisme cache donc une hypocrisie ; soutien de la dynastie, il est avant tout ma chaîne et mon bâillon ! »

L'Empereur a pu voir, sur l'*Iphigénie*, trois de nos camarades d'enfance dont le clair regard lui disait que la haine n'anime plus les meilleurs Français, mille autres leur ressemblent, j'en suis sûr : les cœurs jeunes sont les plus généreux : qu'il apprenne à les connaître.

Voilà pourquoi, jeunes tous les deux, nous osons nous écrire comme deux vieux amis qui voudraient toujours s'aimer.

Malgré tout, quelque chose m'encourage : les armements de l'Allemagne ne sont pas dirigés contre nous.

S'il faut se battre, luttons contre l'adversaire commun : — l'Angleterre ! face donc à l'ennemi ; nous serons trois : — France, Allemagne, et Russie !

René CONTE.



LA VIE PARISIENNE

Henri Lavedan à l'Académie. — Les poètes de la Chambre. — Les adieux d'un sénateur. — Visites de janvier. — La Bodinière. — Dimanche du boulevard. — Le premier bal de l'Opéra. — Livres reçus.

— En recevant le baptême académique, M. Lavedan fut égratigné au passage. Cela ne l'empêche pas d'avoir cent fois plus d'esprit que M. de Beauregard, dont je m'abstiendrai de parler ici.

Henri Lavedan est bien certainement, par son œuvre et par son talent, le moins académique des hommes. Le monde des fêteurs, déjà révélé par Gyp, s'est accentué singulièrement sous son burin et il nous a donné une interminable série de cruelles eaux-fortes.

Le *Prince d'Aurec* qui est un pur chef-d'œuvre, appartient à la famille des snobs ; c'est la plus belle illustration de ce petit monde, petit par le nombre et par l'intelligence, où des jeunes gens, fourbus avant de s'être mis en marche, blasés avant d'avoir vécu, l'estomac perdu, la moëlle épinière compromise, s'amusent avec des airs de croquemort, en balbutiant des idées sommaires dans une langue plus sommaire encore.

Après avoir traîné la jambe et devenus des vieux marcheurs, un surmenage très spécial et les coups de massue des cocktails les ramènent d'un pas d'ataxique vers cette enfance dont leur intelligence ne s'écarta guère.

Les femmes avec lesquelles « ça leur chante » sont plutôt libres dans leurs propos et leur conduite. Elles ont la fougue des pouliches avant le dressage, et M. Lavedan nous les montre, au théâtre, franchissant les tables d'un restaurant comme des banquettes irlandaises. Inconscientes et curieuses, ces petites bêtes de luxe ne s'embarrassent point de scrupules excessifs ; la morale n'existe, à leurs yeux, qu'à l'état embryonnaire.

Le Danjeau de ces neurasthéniques est un homme de taille moyenne et d'un léger embonpoint, que la nature a pourvu d'yeux très vifs, très malicieux et très fureteurs.

Ecrivain de grand esprit, digne successeur de Meilhac, c'est à peine si l'on découvre, çà et là, dans son œuvre une pointe d'émotion et de sensibilité. Lavedan aime mieux rire des misères humaines, de peur d'être obligé d'en pleurer.

— La muse et le parlement vont flirter ensemble. Notre maître Coppée brigue le siège de Déroulède à la Chambre. Si de sa République Platon a

chassé les poètes, il faut avouer que ceux-ci prennent une éclatante revanche. L'auteur des *Humbles* va remplacer le père de *Du Guesclin*, justifiant ainsi le vers d'un ancien :

Uno avulso non deficit alter.

La rime et la raison vont donc s'asseoir sur le même siège législatif. On a toujours considéré les poètes comme des rêveurs, mais on a oublié qu'ils sont les semeurs de grandes et nobles idées.

Lamartine et Victor Hugo occupèrent à la Chambre une place très en vue. Sans apprécier ici leur rôle politique, il convient de signaler l'éclat que de pareils noms peuvent jeter sur une assemblée.

Dans la Chambre actuelle, on compte plusieurs poètes : d'abord Georges Leygues, puis Clovis Hugues, Vigné d'Octon, Louis Jourdan, Julien Gouyon, Gustave Rivet, Maurice Boukay qui, entre deux interpellations, donnent le vol à leurs fantaisies ailées.

On voit que la Chambre aurait assez de poètes pour traduire nos lois en de minuscules sonnets, si telle était sa fantaisie.

— Un de nos plus spirituels poètes — ne serait-ce pas Gésa Darzuzy ? — a traduit ainsi les adieux d'un sénateur du Tarn, M. Savary, surpris par le renouvellement triennal du Sénat :

Adieu, cher Luxembourg, où, selon les moments,
Je faisais des lois, ou rendais des jugements !
Adieu, cher O. Bernard, procureur mémorable,
Rarement indulgent, souvent inexorable !
Adieu, chers défenseurs, adieu, chers prisonniers,
Dont les conclusions remplissaient nos paniers !
Adieu, cher président, adieu, mon doux Fallières !
Toi dont je goûtais tant les rigueurs familières !
Adieu, Jules Guérin, prévenu plein de tact,
Grâce à toi notre honneur de juges fut intact,
O toi qui dirigeas avec intelligence
Nos débats, où sombrait notre inexpérience !
Adieu, Cailly, rayon de soleil des jours noirs,
Attrait de l'audience et plaisir des couloirs !

Prions Dieu que l'honorable sénateur nous revienne bien vite, car, sans lui, la République serait f...., comme dirait élégamment le sympathique Mesureur.

— Les visites de janvier.

Il y a, dans le salon parisien, sur les chaises, sur les fauteuils, parmi des sourires, des profils perdus, de la fourrure, des mains gantées de blanc qui font de jolis gestes avec les manchons ; il y a de petites dames et de petits cœurs, des passionnettes et des rêves ; il y a de tout un peu...

oh ! très peu ; des femmes du monde, d'un autre monde, des marionnettes mignonnes et frêles...

On dit, on écoute, on rit des dents, on équivoque, on potine, on s'ennuie, on ment, on se met au niveau ; — et les hommes égarés qui sont là ont des paroles mousseuses, tièdes et inutiles...

— Qu'est devenu le Théâtre d'application ? Mon Dieu ! ils sont bien éloignés, ces essais tentés par M. Bodinier sur la petite scène de la rue Saint-Lazare.

A ses débuts il s'agissait simplement d'ouvrir un débouché aux jeunes dramatiques, d'exercer en public des élèves du Conservatoire.

Depuis, l'œuvre a grandi ; chaque année, elle se développe et deviendra bientôt une institution.

La pléïade des auteurs gais a d'abord pris possession de ce royaume ; puis des orateurs, des professeurs plus sérieux sont venus, traitant devant un auditoire élégant, d'habitudes frivoles, des sujets graves. En même temps, des expositions étaient organisées dans ce foyer que tout le monde connaît maintenant et qui est un des coins amusants de la capitale.

Si les choses continuent, la Bodinière deviendra comme une succursale du Collège de France. Voici en effet que, cette année, parmi les conférenciers, figurent, à côté d'écrivains connus, des universitaires éminents. On annonce également des cours de colonisation. L'idée est excellente, elle aura du succès.

Du moment que le peuple va s'instruire aux universités populaires, il convient que ceux qui ont des revenus, ne croient pas, comme les bourgeois du village où je suis né, que l'ignorance soit un privilège et un signe de supériorité.

— A l'âge heureux où l'on ne doute de rien, j'ai noté, dans la langue des dieux — que les dieux me pardonnent ! — mon horreur des Dimanches. La bourgeoisie qui envahit le boulevard m'exaspère. Ces jours-là je reste au cercle ou je me barricade chez moi. A Paris la vie est intenable. Les restaurants sont envahis par des types hétéroclites ; des verticales y côtoient des horizontales, des couples économes y recherchent sagement les portions bon marché à côté de filles qui sablent de l'extra-dry.

J'ai peut-être tort. L'observateur qui écoute, regarde et cueille au passage, rentre dans son home, riche de documents nouveaux.

N'est-elle pas caractérisque cette rencontre faite dimanche dernier d'un couple rangé ? Le mari, haut-de-forme luisant, rasé de frais, avec la roseur de teint, la placidité divine d'un chef de bureau ; la femme, chinchilla, astrakan, jupe noire, chignon relevé ; les enfants, deux fillettes, un peu

en avant, pour permettre aux parents de causer. Et j'ai perçu au passage un bout de conversation :

— Tu me la paieras, celle-là, sale bête !

— Je ne te crains pas, tu sais, vieux fourneau !

Et cela dit entre les dents serrées, avec un sourire fade, le dandinement indifférent en apparence et flâneur d'un petit ménage bien uni, qui boulevardise comme un habitué du *Café de Paris*...

— Malgré la pluie battante et la boue noire, le premier bal de l'Opéra a eu un succès fou. Et comme toujours, — quoi qu'en disent les vieux abonnés et les pères-conscrits du journalisme, — la foule s'y est follement amusée.

Dans un groupe j'écoutais des messieurs qui commencent leur sixième jeunesse :

— Ce n'est pas ça ! disait l'un.

— Hélas ! répondait l'autre.

— Te rappelles-tu le temps de Schneider, de la Païva, de Cora Pearl, Blanche d'Antigny, Léonide Leblanc ?

— Oui, l'empire...

— De la fête, avec Grammont-Caderousse, le prince Demidoff, Kali-bey, le baron de Plancy, Gallifet, Scholl, les officiers des guides, les membres du Cercle impérial ?

— C'était le bon temps !

Mais un jeune proteste très justement :

— Quelle bonne blague !... Regardez Otero acclamée ainsi qu'une souveraine, Otero parée comme une châsse avec quinze cent mille francs de pierreries sur les épaules ! Voyez un peu les loges : tout le Paris fêteur, les beautés en renom, la haute youpinerie, les clubs. Non, ça ne « chantait » pas mieux de votre temps. Avouez plutôt que vous avez au cœur le regret de votre jeunesse perdue !

A la sortie, un incident nous a mis en joie. Mousquetaires, houzards, arlequins, marquis, pierrots, grenadiers, dominos multicolores — tous figurants, pauvres diables payés pour rire, faire rire et danser — réclamant je ne sais quoi qu'on ne veut pas leur accorder. Ils gesticulent et crient comme des sourds.

Alors, pour les disperser, la police arrive au pas de course. Et sous la pluie, dans la boue, c'est une fuite de mascarade ; tout un carnaval qui courbe l'échine et s'évanouit, lamentablement, à la faveur des ténèbres...

— Les livres.

Suis-je resté un grand enfant ? ou M. Jules Verne a-t-il le don de charmer à la fois les adolescents et les personnes plus rassises ? Je ne sais. Mais

j'avoue avoir pris un plaisir infini à lire : *Le Testament d'un Excentrique* et je regrette que le cadre de cette chronique ne me permette pas d'en développer l'intrigue, mais je recommande tout spécialement son œuvre à mes lecteurs.

Ce n'est pas sans intérêt non plus, que j'ai parcouru le nouveau roman de la plus jolie femme de Paris.

De méchantes langues — ne croyez pas que la province en ait le monopole ! — vont partout colportant que Liane de Pougy fait écrire ses livres. N'en croyez rien. Madame de Pougy n'est qu'un bas rose, mais un bas rose qui sait noter exquisément ses sensations vécues. *Myrhille* est illustré par la photographie, devenue aujourd'hui un art dont les Stebing, les Pirou, les Ladrey-Disderi, les Reutlinger, sont les maîtres...

ETIENNE RICHET.



Agrippa le Diable

(Suite)

— Je vous assure...

— Non, on ne trompe pas homme de ma trempe. Je choisirai les pièces moi-même. C'est pour cela que je suis venu... Et ceci c'est mon dernier mot... si vous voulez que je continue à vous expédier par bateau les matériaux de votre fameux pont.

— Il faut bien, hélas ! que je m'adresse à vous puisque vous vous êtes emparé de toutes les carrières exploitées des environs.

— Du diable, si je vous eusse envoyé le moindre moellon pour réparer des murs qui s'opposent à notre entrée dans Cahors !... car vous savez que notre gracieux souverain nous fait pousser une pointe par ici dans le seul but de prendre Cahors?

— Je le sais et vous ai promis...

— Ah ! si vous n'aviez point promis, vous n'auriez pas ces matériaux ; mais puisque nous travaillons pour nous en somme, nous voulons bien vous fournir ces pierres toutes taillées. Nous avons embauché trois cents serfs, corvéables à merci, pour exécuter vos commandes sous la direction de nos chefs routiers. Ah ! ce sont de beaux chantiers dont le travail nous sera profitable.

— Oui, très profitable, je vous le promets. Vous aurez une belle et forte place, bien ceinturée de remparts et de tours, enserrée par des douves naturelles formées par la rivière dont le cours et les rives seront défendus par des ponts fortifiés... Ah ! vous ne deviez pas exiger notre or.

— Votre or... celui des bons Cadurciens, voulez-vous dire... Eh ! il est juste que nous prélevions déjà la dîme sur eux. D'ailleurs, en échange, nous fournissons de la pierre, de la bonne pierre que, ne vous en déplaise, vous paierez en bonne monnaie.

— Mais oui, je ne veux pas me dédire.

— Je l'espère... D'autant mieux que c'est en somme dans votre intérêt personnel que la construction du pont de Valentré est hâtée. Jusqu'ici les dépenses nécessitées par ces travaux étaient prélevées sur certaines amendes... et l'on retardait les travaux pour avoir prétexte d'infliger les dites amendes qui mortifiaient fort vos goûts de lucre. Vous voyez que je suis au courant de la situation... Aussi profitez-vous de l'absence de Monseigneur pour terminer ce pont de malheur.

— Ah ! j'espère que nous serons bientôt débarrassés de ce souci, fit Manassé avec un soupir.

— Mais vous ne demandez pas des nouvelles de l'évêque ?

Manassé eut un vague geste d'indifférence.

— Il se porte à merveille, le saint homme, et se distrait à dire ses oraisons et patenôtres en compagnie des religieux de Rocamadour qui d'ailleurs le soignent comme un coq en pâte.

— Ah ! vraiment... dans tous les cas, il ne faut point le relâcher. Nous nous passons aisément de lui par ici.

— Oui, vous et Agrippa, vous commettez pour votre propre compte les péchés dont l'évêque fait pénitence. J'en sais quelque chose puisque je me suis aperçu de l'altération des monnaies que vous m'avez envoyées. Mes carriers n'en veulent plus. Aussi, pour cette fois, ce sera moi qui vérifierai le poids et l'alliage.

— C'est vous aussi qui emporterez ?...

— Oui, j'ai devant votre porte un muletier qui prendra le magot.

— C'est égal, messire, dit Manassé avec un sourire, j'admire votre audace. Vous risquer ainsi en une place ennemie pour une misérable question d'argent !

— Eh ! compère, répliqua rondement Chandos, les questions d'argent ne sont jamais misérables. Vous le savez aussi bien que moi. Quant au danger que je cours, je n'en suis pas en peine. Si vous me faisiez prendre, cela vous coûterait un peu plus cher qu'à moi... surtout si l'on apprenait...

— Oh ! loin de moi la pensée de vous livrer !

— Je ne doute pas de votre loyauté... prudente.

— Mais si l'on vous reconnaissait...

— Je suis tranquille. J'ai un otage. Si j'étais pris, je proposerais l'échange. Je rendrais l'évêque qu'en somme je ne retiens que pour vous être agréable, maître Manassé.

Celui-ci eut une laide grimace en constatant avec quelle désinvolture son interlocuteur envisageait une éventualité au moyen de laquelle il eût voulu l'effrayer pour l'amener à composition sur la question de règlement.

— Allons, dit Manassé en poussant un profond soupir, il en sera comme vous le désirez et vous choisirez vous-même votre monnaie.

— Hurrah ! Voilà qui va bien, et vous êtes bien le plus charmant usurier que j'aie connu de ma vie ! Mais êtes-vous donc si pauvre que cela pour lésiner de la sorte ?

— Oh ! non, fit Manassé en se redressant avec un geste superbe. Je vais vous montrer mes trésors...

— Nos trésors, voulez-vous dire, protesta une voix vibrante.

C'était messire Agrippa qui s'annonçait ainsi. Revêtu d'un costume magnifique, il entra et jeta un regard de travers sur ce moine qui s'était à peine incliné à son entrée.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je ne serais pas fâché de voir avec vous de quelles ressources nous pouvons bien disposer... Mais je ne connais pas ce bon père...

— En effet, repartit Chandos. Mon couvent n'est point à Cahors, il est à Rocamadour.

— Ah ! fit le baron qui considéra plus attentivement le faux moine.

— Et je venais porter à maître Manassé de bonnes nouvelles de Monseigneur de Cardaillac, tombé entre les mains des Routiers, maîtres du saint lieu.

— Oh ! oh ! révérend père, vous me semblez peu fait pour porter le froc...

— Je m'occupe aussi d'exploitation de carrières... pour le compte de Manassé.

— En ce cas, vous ne devez pas être en mauvais termes avec Anglais et Routiers.

— Mais, certes, j'ai de bons amis parmi eux. Ma religion m'ordonne

de ne pas avoir de haine contre mon prochain, qu'il soit issu de France, de Navarre, ou d'Albion.

— D'Albion surtout, ricana Cessac. Votre barbe et votre accent... Enfin passons. J'ai aussi de larges idées sur la politique, et je prise les gens, non d'après leur origine, mais d'après les services qu'ils rendent.

— Et le révérend père nous est fort utile, interrompit Manassé. Au plus juste prix, il nous fournit les matériaux nécessaires à la construction du pont de Valentré.

— Oui, je sais, dit Agrippa en riant. Ah ! le bon peuple se trompe fort : il croit que c'est un diable noir qui nous porte les matériaux, et il se trouve que c'est précisément un moine roux qui nous les fournit.

En devisant ainsi, Chandos et Cessac avaient suivi l'usurier qui les dirigeait à travers les salles et couloirs de sa demeure, marchant d'un pas d'une souplesse féline. Prestement il descendit les degrés de pierre d'un large escalier à la rampe massive de chêne sculpté.

Au bas, sous la voûte du vestibule, ils prirent un escalier plus étroit qui s'enfonçait dans le sol, et qui les conduisit en de vastes caves où l'argentier avait établi ses ateliers. Une herse de fer, armée de crocs et de pointes, en défendait l'accès.

Manassé s'arrêta devant les grilles et montra à ses deux visiteurs ses travailleurs occupés à fondre et à frapper les pièces.

C'était une vaste crypte aux arceaux surbaissés soutenus par des piliers massifs où s'agitaient à demi-nus les argentiers. A la lueur fauve des fourneaux, ils semblaient des démons portant sur leur face un masque de treillis noir qui garantissait leur chair des éclats incandescents et protégeait leurs yeux contre les fulgurances du métal en fusion dans les creusets. Un grondement de tonnerre roulait sous les voûtes qui répercutaient le bruit des marteaux dont chaque coup frappait entre deux coins gravés une pièce rutilante qui allait tomber en donnant un son clair dans les sébilles débordantes de numéraire.

— Hein ! quelle musique divine ! dit Manassé en ouvrant un cadenas qui maintenait un levier sur lequel il pesa.

La herse monta, livrant passage aux visiteurs, qui entrèrent dans la cage où l'usurier maintenait la Fortune aux impatientes ailes.

— C'est une simple précaution pour que ces compagnons du marteau ne soient pas induits en tentation. Ils franchissent nus cette grille et ne sortent de là que nus aussi... Parfois ils avalent quelques deniers ; mais comme la digestion est difficile et dangereuse, le cas est rare.

— Ouf ! fit Agrippa, nous eussions pu aussi prendre la précaution de nous dévêtir, car il fait ici aussi chaud qu'en enfer.

— Je vous ai fait passer ici pour vous offrir quelques fleurs de coin, ou pièces frappées avec des coins neufs...

— Merci, fit Chandos, j'aime autant des pièces frappées ailleurs qu'ici. Elles sont de bien meilleur aloi.

— A votre aise, messire. On n'offre pourtant ces fleurs-là qu'aux souverains ou gens de haute marque.

— Je ne suis qu'un pauvre frarin et me contenterai de vos plus vieilles médailles, surtout deniers parisis que je tiens pour monnaie plus forte que vos deniers tournois, monnaie faible battue par argentiers d'évêque.

— Comme il vous plaira, bon père. Par ici, nous trouverons ce qu'il vous faut.

Manassé introduisit ses deux visiteurs dans un caveau où, sous les rayons ternes d'une lampe de cuivre accrochée au mur, étincelait un amoncellement de pièces.

— Tout ceci est destiné au creuset, dit Manassé, pour être ensuite frappé au coin de l'évêque.

— C'est sans doute l'argent du nouvel impôt ? demanda Agrippa dont l'œil étincelait à la vue d'un tel amoncellement de richesses.

— Oui, messire... Et vous voyez que j'en fais bon emploi, suivant les récentes décisions des Consuls ; car je vais donner au père cordelier une somme d'argent qui nous rentrera sous forme de moellons pour le pont et les remparts... Choisissez, révérend ; prenez ce qui vous revient. La mine est inépuisable ; car notre bon peuple est riche.

Un ouvrier pesa en des balances la somme qui revenait à Chandos ; et minutieusement celui-ci examina chaque pièce, rejetant celles qui lui semblaient faibles ou douteuses... Manassé souriait.

Quand le général anglais eut terminé sa besogne et que les deniers furent mis en sacs scellés d'un sceau de plomb sur lequel Chandos imposa l'empreinte de sa bague, le maître argentier donna l'ordre d'aller charger ce trésor sur les mulets qui attendaient à la porte, opération qui fut rapidement exécutée. Quand le dernier porteur se fut dirigé vers l'escalier, le faux moine s'inclina et dit :

— Salut, messeigneurs... Je rejoins mes carriers et vous enverrai bonne mesure de beau granit, grâce auquel votre pont bravera les insultes du temps. Que Dieu protège vos travaux, nobles sires !... Et au revoir.

Le moine disparut.

Quand il fut loin, Manassé se tourna vers Agrippa avec un sourire des plus railleurs.

— Ce grand loup prétend être aussi malin qu'un vieux renard !... Il ne manque pas de prétention, cet illustre capitaine, messire Chandos, général de si grand renom.

— Chandos ! fit Agrippa en tressaillant violemment.

XXXII

— Eh ! oui, Chandos lui-même, qui malgré toute sa tactique et sa science s'est laissé berner comme le dernier goujat de son armée.

— Oh ! vous jouez un jeu dangereux. Mais comment ?...

— C'est bien simple... On se méfie aussi dans Cahors des deniers tournois. Aussi j'évite de faire frapper les monnaies à l'effigie de notre bien-aimé seigneur.. J'ai des coins marqués de la fleur de lys d'or, de l'agneau pascal et autres figures des deniers royaux.

— Oh ! oh ! mais c'est de la fausse monnaie !... Abuser ainsi des marques royales !

— Bah ! je ne les déshonore pas par un alliage excessif... Nous augmentons simplemeut d'un quart... Votre Jésus multiplia les pains de façon plus extraordinaire.

— Un quart, c'est beaucoup !... Nous avions convenu que le douzième était suffisant.

— Suffisant pour vous... Mais ma part, où serait-elle ?... Je dois constituer une réserve pour les mauvais jours. Vous serez peut-être heureux d'y avoir recours plus tard... au denier cinq.

— Mais vous avez votre salaire d'argentier pour la frappe ?

— Vraiment ! vous croyez que je vais me conformer à l'ordonnance de l'an 1327, où il y est dit que « les monnayeurs auront de monnayer le cent de deniers d'or à l'aingnel » monnaie très chrétienne... un denier sur cent ! Ah ! ce ne serait vraiment pas la peine de travailler et surtout de vous avoir donné ici le souverain pouvoir !

— Vous faites payer cher aux Cadurciens la charge que vous m'avez concédée, fit Agrippa sur un ton sardonique.

— Ne vous en plaignez pas, messire. Ils ne s'en apercevront pas, ou si peu... Et pour vous, quel accroissement inouï de richesse !... Je ferai porter ce soir chez vous un sac d'or.

— Il m'en faut quatre du poids ordinaire...

— Oh ! vous êtes exigeant !... Vous prenez goût à ces prélèvements.

— Je suis le maître, je dois avoir la part large.

— Si votre exigence s'accroît dans de telles proportions, je ne pourrais y satisfaire, à moins que de nouvelles taxes...

— On en édictera... Car il me faut de l'or, beaucoup d'or pour me consoler de ce qui me manque.

— Il vous manque quelque chose, puissant seigneur ?...

— Eh ! oui, je n'ai pas tout ce que je désire... J'aimais une belle qu'un rival abhorré m'a ravie.

— Allons, je sais ce qu'il vous faut. On pourrait retrouver votre mie.

— Quoi ! vous sauriez en quelle retraite Guy de Montal dérobe à ma flamme la belle Irène ?...

— Qui vous dit que ce damoiseau fut le ravisseur de la nièce de l'évêque?

— C'est ce qu'on m'a affirmé au château du Roy. Renaud, le geôlier, qui n'a pas succombé aux suites de sa blessure, m'a juré...

— Bah ! le délire a troublé sa cervelle... Et, pour preuve, je sais que le jeune Guy recherche en tous lieux les traces de son amie. Il a même tenté de s'introduire ici sous un déguisement pour parler à Dinah. Je l'ai fait saisir par mes gens et avais donné l'ordre de le ramener en prison ; mais Dinah m'a supplié de l'épargner. Et je me suis contenté de le séquestrer dans une chambre haute de ma maison dont les fenêtres sont aussi bien grillées et les portes aussi solidement verrouillées et bardées que celles du château du Roy.

— Ah ! vous me le livrerez... Je saurai le faire parler... Il me révélera, à moi, la retraite où se trouve Irène de Cabreretz.

— Mais je crois qu'il ignore, vous dis-je, en quel lieu se trouve sa mie, il la demandait à tous les échos.

— C'est une feinte, rugit Agrippa que la fureur transportait. Il doit savoir ; il affecte l'ignorance pour mieux dissimuler la cachette, pour mieux donner le change... mais les tourments sauront lui arracher son secret. J'ai un bourreau qui est expert à rendre loquaces les gens discrets ou trop dissimulés... Livrez-moi ce damoiseau.

— Non, vous ne l'aurez pas, fit Dinah en survenant.

La Zingara avait entendu ces terribles paroles du baron, et elle défaillait à l'idée que Guy de Montal put être torturé.

— Ah ! ce n'est pas toi, répliqua le baron en écumant, qui m'empêchera... Je n'ai plus confiance en ta parole ; car, si j'en crois certaines paroles vagues de Renaud, le guichetier blessé, tu abusas singulièrement du plein pouvoir que je t'ai donné dans la prison.

— Nullement, messire, protesta la gitane, je n'ai point trahi votre confiance, ni violé l'engagement pris avec vous... Nous devions nous aider mutuellement dans nos amours. J'ai tenu parole... Vous allez m'accorder la vie et la liberté de Guy.

— Ah ! vraiment !... Et que me donneras-tu en échange ?...

— Je vous indiquerai la retraite d'Irène de Cabreretz.

— Tu sais donc où elle est ? clama le baron avec une joyeuse surprise.

— Je le sais d'autant mieux que c'est moi qui l'y ai menée.

Et la jeune fille continua, sans se laisser influencer par les clins d'œil et les haussements d'épaule de Manassé :

— C'est ici que j'ai conduit celle que vous aimez.

— Vraiment ! fit Manassé avec vivacité. Et tu ne m'en avais rien dit !

Et il ajouta à part lui avec dépit :

— La pécore n'a pu se tenir de parler et de dévoiler ce qu'on avait intérêt à cacher à messire Agrippa... Je lui aurais vendu cher ce secret,

— Allons, maître Manassé, dit le baron d'un ton hautain. Ne faites donc pas l'innocent... Vous étiez plus instruit que vous ne voulez le faire paraître... Conduisez-moi vous-même auprès de la damoiselle Irène.

— Elle est dans la chambre de la tourelle, indiqua Dinah pour tirer Manassé d'embarras.

Ils remontèrent à la lumière du jour et l'usurier n'oublia point de refermer soigneusement et de cadenasser la herse de fer, sauvegarde de l'honnêteté de ses ouvriers et gardienne de ses richesses.

XXXIII

Vivement Agrippa gravissait l'escalier sur les pas de Manassé.

— Irène en cette maison, disait-il, ah ! c'est trop fort !...

Et se tournant vers Dinah qui suivait, il ajouta :

— Sous le même toit que Guy de Montal !... Nous ne pouvons souffrir cela ni l'un, ni l'autre... Tu vois bien qu'il faut l'enfermer encore au château du Roy.

Dinah ne répondit pas. Elle se disait que vraiment le baron n'avait pas tort en son étrange délicatesse, et que le damoiseau, se doutant où l'on cachait Irène, pourrait toujours tenter quelque coup pour délivrer sa mie. Il s'agissait donc de l'abuser, de le lancer sur une fausse piste ; Dinah aimait mieux s'arrêter à cette solution que de se résoudre à laisser emprisonner encore l'élu de son cœur, de le livrer à de féroces ennemis, à de cruels guichetiers, qui vengeraient par de mauvais traitements la blessure de Renaud.

Résolument elle gravit les degrès qui conduisaient aux combles de la maison et arriva devant une porte gardée par un serviteur.

— Va, dit-elle à ce dernier. Tu peux partir, j'apporte sa liberté au prisonnier... Tu n'as plus à veiller.

Enchanté d'être relevé de sa faction, le serviteur s'éloigna tandis que Dinah pénétrait dans la chambre, aux baies grillagées donnant sur les toits. Guy était levé et rêvait devant une fenêtre. Quand il vit Dinah, il alla vers elle les mains jointes.

— Oh ! je vous en prie, damoiselle, vous que j'ai défendue au péril de ma vie, que j'ai sauvée d'un affront et vengée d'un autre, exaucez ma prière !... Dites-moi où se trouve Irène de Cabreretz, ma fiancée devant

Dieu, sinon devant les hommes, l'objet que j'aime le plus au monde et que, j'en suis certain, vous célez en cet hôtel.

Dinah rougit et pâlit tour à tour.

— Qui a pu vous faire croire une telle chose ? dit-elle tandis que palpitait son cœur de jalousie incontenue.

— Thibaut, l'écuyer, vous a vue entraîner Irène... Oh ! ne niez pas, je sens qu'elle est près d'ici, je devine sa présence au doux transport qui m'agite. Voyez, vous avez laissé la porte ouverte, et je ne cherche pas à fuir ; car je sais qu'ici je la retrouverai.

— Non, répliqua sèchement Dinah en retirant sa main que le sire de Montal cherchait à saisir. Non, Irène de Cabreretz n'est point ici.

— Mais vous l'avez pourtant entraînée.

— Je ne le nie point ; mais cela ne veut pas dire qu'elle soit ici... Tenez, je veux reconnaître le service que vous m'avez rendu naguère en vous disant ce que j'ai fait de celle que vous aimez tant... J'ai voulu la soustraire à la passion d'Agrippa et je l'ai envoyée, sous l'escorte de deux fidèles, rejoindre son bon oncle à Rocamadour.

— Est-il possible !... une faible jeune fille voyageant presque seule par des chemins infestés de bandits !...

— Elle n'a rien à craindre en la compagnie de ceux qui la protègent... Ils connaissent les Routiers... D'ailleurs, comme je suppose que vous allez voler sur les traces d'Irène, prenez cette bague de fer. Elle vous servira de sauf-conduit. En la montrant à ceux qui tenteraient de vous attaquer, vous transformerez en amis et protecteurs les plus sauvages brigands. Ce talisman m'a permis de traverser leurs lignes et de séjourner sans danger dans leurs camps. Vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, rien à craindre de leur rigueur et vous n'en pâtirez pas plus qu'Irène elle-même.

Guy, dans sa joie, ne remarqua point la mine contrainte de la Zingara qui d'habitude savait revêtir ses mensonges de plus vraisemblables apparences. Mais l'artificieuse créature se sentait toute bouleversée par les sentiments divers qui l'agitaient et la privaient de ses moyens habituels.

Sans ajouter un mot, elle fit signe de la suivre au sire de Montal, qui n'avait garde de se méfier d'elle. Il descendit avec elle, étouffant le bruit de ses pas et s'arrêtant à chaque instant pour écouter si nul fâcheux ne survenait. Ils traversèrent une grande salle, meublée de lourdes crédences et dont les tentures de soie étaient ornées de trophées d'armes. A l'un d'eux, Dinah décrocha une épée qu'elle offrit silencieusement au damoiseau. Celui-ci, avec satisfaction, la passa dans son ceinturon et suivit la Zingara jusqu'à un escalier qui les mena à une porte dérobée donnant au dehors dans une ruelle.

— Partez vite et que Dieu vous garde, fit Dinah d'une voix tremblante d'émotion...

— Que de remerciements !...

Il ne put achever, la porte s'était refermée.

— Etrange fille ! se dit-il. Elle me rend un si grand service, et elle ne me permet seulement pas de lui en exprimer convenablement ma gratitude... Il est vrai qu'elle-même me devait bien quelque reconnaissance... Et cette précaution d'envoyer Irène auprès de son oncle ?... Eh ! ce n'est pas mal combiné... Mais, du diable, si j'aurais pu me douter !... Ah ! les maladroits !

Au tournant de la ruelle, Guy s'était heurté contre un homme enveloppé d'un grand manteau en grande conversation avec un cordelier.

Le sire de Montal poussa bientôt une joyeuse exclamation ; car il venait de reconnaître Thibaut en compagnie d'Arcadius, Thibaut qui examinait les abords de la place où il pensait qu'Irène et Guy étaient enfermés.

Le damoiseau s'empressa d'informer l'écuyer de ce que Dinah venait de lui dire.

— Ah ! la sauterelle d'Egypte n'a pas vidé son sac, fit le cordelier qui avait attentivement écouté le récit. Elle eût pu vous annoncer que Rocamadour était au pouvoir des Anglais et Routiers et que Monseigneur était prisonnier de ces mécréants.

— Vous nous la baillez belle ! fit le sire de Montal. Irène est donc à cette heure entre les mains des Anglais.

— Que faire ? soupira Thibaut qui s'arrachait les cheveux.

— Aller à Rocamadour tout simplement, répliqua le damoiseau. Nous délivrerons l'évêque et ma mie. Nous agirons seuls ou nous appellerons à la rescousse messire Bouchard, comte de Vendôme, qui a battu comme plâtre les Anglais à Roqueuzière.

— Vous perdez l'esprit !... Nous ne pourrons seulement faire un pas hors de Cahors sans être pris.

— Vous oubliez ma bague... Puisque nous ne sommes pas les plus forts, nous serons les plus rusés... J'ai mon idée. Ayez foi, et en avant, brave Thibaut !

— Je vous suis, messire ; car j'ai confiance en votre généreux enthousiasme.

— Oui, je pense que nous réussirons. Ah ! je prouverai à Monseigneur que je suis digne de porter les éperons et que ma dame peut avoir confiance en la vigueur de mon bras, comme en la sagesse de mes desseins.

— En avant, messire... Et toi, bon frarin, veille en cette satanée demeure. A notre retour, tu me raconteras...

— Comptez sur moi, répliqua Arcadius. J'ai l'œil sur ces païens que je suis obligé de servir. Mais vous verrez... Délivrez vite des mains de l'infidèle le sanctuaire de Rocamadour et surtout la mignonne enfant qui intercéda pour moi... Chère mignonne ! moi qui pensais la retrouver ici !... On m'avait pourtant dit que Dinah l'avait conduite en cette maison... Etes-vous bien sûr, messire de Montal ?... Mais ils sont loin, je parle aux bornes et aux pavés... Rentrons, et allons toujours voir en cette chambre de la tourelle où Bilha, tout à l'heure en me servant à boire, me disait... Mais la vieille folle radotait. Dinah est mieux informée qu'elle assurément.

(*A suivre.*) GASTON RAYSSAC.



Notes de Musique

VII

CHOSES DE THÉATRE

Les devoirs de la critique ne consistent pas seulement à exposer les beautés des œuvres artistiques et littéraires ; à en signaler les imperfections ; à formuler la louange ou le blâme sur ceux qui les interprètent au théâtre : elle doit aussi se préoccuper du goût public, pour l'encourager dans ses aspirations vers le beau, et le détourner courageusement des aberrations et des décadences.

Les difficultés financières qui entravent l'administration de plusieurs scènes de province nous ont suggéré la pensée d'en étudier les causes, et nous nous occuperons aujourd'hui de la plus grave, l'attrait que les théâtres d'opérettes et les cafés-concerts savent offrir aux amateurs de spectacle.

Comme rien ne fortifie une thèse comme des exemples, je parlerai de ce qui se passe à Toulouse, celle des cités artistiques du Midi qui est le plus à la portée de mes observations.

Le grand théâtre de Toulouse, le *théâtre du Capitole*, son beau nom populaire, jouissait d'une grande renommée ; et de notre temps (*laudator temporis acti*), on se serait fait une bonne querelle avec coups d'épée ou gifles (alors non réputées parlementaires), si l'on eût osé formuler comme simple hypothèse, l'annonce d'une décadence qui n'est que trop réelle et dont le goût public, hâtons-nous de le dire, a toute la responsabilité.

Depuis le marquis le mieux cloisonné dans son blason, jusqu'au voyou Philouse, en passant par tous les Guitounets de la grande et de la petite bourgeoisie ; depuis le *mainteneur* le plus chargé de *soucis* et le plus hérissé d'*églantines*, jusqu'au bohème Ganuche, personne n'eût admis qu'avant la fin du siècle, Toulouse verrait son grand théâtre dédaigné, abandonné, désert... et cependant sa population a doublé, sa banlieue, grâce aux voies ferrées, embrasse un cercle de soixante kilomètres de rayon ; le personnel des artistes musiciens s'est accru en nombre et perfectionné en virtuosité ; enfin, des maîtres éminents ont enrichi de précieux joyaux l'écrin superbe de l'ancien répertoire lyrique.

Je sais bien que les instincts artistiques de la population toulousaine, pas plus que ses fiertés chauvines, ne sont ni des sources taries, ni des

flambeaux éteints ; mais nul ne veut voir le mal où il se trouve ; on s'en prend tantôt aux artistes, tantôt au directeur ; plus souvent au répertoire : le vieux... on le sait par cœur ; le nouveau... on n'y comprend goutte ! — En attendant, les uns courent aux *Variétés* ; d'autres plus nombreux se pressent au *Casino* du boulevard.

Si je me permets de critiquer le goût public qui dédaigne *la Juive*, *les Huguenots*, *Sigurd* et *Lohengrin* pour leur préférer *Madame l'Archiduc*, ou même le répertoire innommable des casinos, ce n'est pas pour proscrire ces genres à la mode ; mais pour leur demander très humblement quelques spectateurs de bonne volonté, ou désignés par le sort qui, à tour de rôle, viendraient, certains soirs marqués pour la pénitence, occuper les banquettes vides au théâtre du Capitole.

Que devient la jeunesse des écoles ? C'est elle qui de tout temps marcha à l'avant-garde des phalanges artistiques : ses verdicts sur les œuvres et sur leurs interprètes étaient en dernier ressort, et quand *les étudiants* avaient parlé... ou sifflé, c'est bien alors qu'il fallait se soumettre ou se démettre. On ne se passionnait pas seulement pour les pièces et pour les acteurs ; les critiques de théâtre n'avaient qu'à bien se tenir eux aussi, car leurs articles étaient soumis au contrôle d'une opinion vigilante, sévère et éclairée. Aujourd'hui le public qui s'amuse, ou du moins qui cherche à s'amuser, ne fréquente plus que le théâtre de l'avenue Lafayette, ou le café-concert du boulevard Carnot.

La littérature et la musique offertes dans ce dernier établissement comme complément immatériel de la consommation liquide, échappent à la critique d'art ; jusqu'aux costumes et aux attitudes, tout y est d'une exagération qui n'a rien de comique, ou d'une incohérence sans esprit.

Vous les connaissez, ces programmes immuables, suites de chansons idiotes, dont les polissonneries manquent du seul attrait qui puisse les excuser, celui du sous-entendu ! Ces chanteuses étoiles à la voix quelquefois belle, mais défraîchie par les vapeurs de l'alcool et de la nicotine, et trop souvent pervertie par l'effort ou l'excentricité ! Ces innombrables piailleuses d'ordre inférieur, dont les cordes vocales ne vibreraient supportables qu'en plein air et sous l'abat-voix d'un étalage de légumes frais ou de petits fromages ! Ces comiques aux saillies ébréchées, aux plaisanteries sépulcrales. aux contorsions macabres ! Seules, les familles *Damoclès*, qui voyagent de trapèze en trapèze sur la tête des spectateurs, ne blessent aucune susceptibilité artistique ; elles font profession de force et d'adresse et ne parodient rien : hommes et femmes, dans leur scène aérienne et sous le maillot collant, ont une correction de tenue, une noblesse d'attitude qui contrastent avec les débordements de la *scène inférieure*. Leurs grâces académiques constituent même une sorte de poésie

du mouvement, la seule que l'on trouve, d'ailleurs, sur ce théâtre, dans la salle et ses dépendances indéterminées...

Le théâtre des *Variétés* n'était pas autrefois un théâtre lyrique ; on y jouait le drame, la comédie et le vaudeville. L'opérette s'y est introduite et, de plus en plus envahissante, elle s'est emparée de la première place, au détriment du vaudeville et de la comédie. Il est assez remarquable que le goût populaire n'ait pas permis que la part du drame fût amoindrie, alors que l'aristocratie intellectuelle semble se consoler aisément de l'abandon progressif de la comédie. Quant au vaudeville, il faut avouer que l'opérette le remplace avec avantage : l'intervention inattendue dans un dialogue parlé de quelques couplets sur des airs connus choquait la vraisemblance. Je sais bien que ces alternances de dialogue parlé et de dialogue chanté sont le propre de l'opéra-comique et de l'opérette ; mais ici la musique intervient pendant une scène entière, et son attrait nous fait passer sur le caractère irrationnel du procédé.

L'opérette a conquis sa place dans la musique dramatique, grâce à certaines œuvres de mérite ; encore faut-il qu'on ne lui enlève pas une notable partie de sa valeur artistique en la faisant exécuter par un petit orchestre de vaudeville. Mais l'engouement pour le genre lui-même est tellement exagéré, que nul ne se plaint de cette imperfection. — C'est bien mieux ! Le public fait bon accueil à des productions dépourvues de toute valeur.

Je pus le constater, il y a quelques années, lors des représentations de *Madame l'Archiduc* : salle comble et enthousiaste ! Et cependant, quelle œuvre, je ne dirai pas de décadence, mais de décrépitude !

La musique de cette opérette n'est point gênante ; c'est tout ce qu'on en peut dire, quoiqu'elle soit d'Offenbach. Mais le poème ! Où en est l'intérêt ? Y a-t-il seulement dans le dialogue de ces mots finement spirituels ou adorablement burlesques, comme dans la *Belle Hélène* et dans d'autres ouvrages ? Ces pseudo-conspirateurs, ces quasi-ministres sont mille fois moins amusants que nos politiciens ! Le capitaine de dragons rate misérablement son intrigue amoureuse, malgré les privilèges du travesti ! Une couronne de rosière siérait mieux à l'héroïne qu'un diadème d'archiduchesse ; mais il ne m'aurait pas déplu de ne lui rendre cet hommage qu'après l'émotion d'une curieuse perplexité ! Quant à ce lamentable archiduc, c'est un fou qui n'a rien de l'amusante démence d'un général Boum ou d'un Laurent XVII !

Et c'est pour aller applaudir de pareilles billevesées, ou des pièces meilleures mais déflorées toujours par l'insuffisance de l'orchestre et trop souvent par celle des interprètes, que l'on déserte les théâtres d'art !

Le lendemain du jour où je pus constater cette vogue de mauvais aloi, j'assistai au grand théâtre d'opéra, en la froide compagnie de cinquante

spectateurs, à une représentation dont le programme comprenait le petit opéra-comique de GRISAR, *Bonsoir, Monsieur Pantalon.*

Le poème est une œuvre charmante du père Lockroy ; et avant que la postérité se soit prononcée sur ce point délicat, je lui sais autant de gré de cette création que de la paternité de l'un de nos grands hommes de mer.

On n'est pas toujours disposé à écouter des œuvres sérieuses ; mais la gaîté, qui est la santé de l'esprit, n'est point bannie, que je sache, de l'art dramatique lyrique.

N'est-elle pas fort piquante la situation des trois coquettes, chacune prenant pour elle la sénérade de Lélio ? Et les stupeurs bouffonnes de ce bon docteur Tirtoffolo, l'homme le plus inoffensif du monde, qui assassine des gens tout le temps (il le croit du moins), tantôt par la noyade, tantôt par le poison ? Et cette réflexion adorable de M. Pantalon après les chants comiquement interminables du quatuor.

« — Ils ont une façon singulière de souhaiter le bonsoir dans cette maison ! »

Sur cette très amusante bouffonnerie Albert Grisar a écrit une musique délicieuse merveilleusement appropriée au sujet : la sérénade est d'une suave délicatesse ; la facture de l'air d'Isabelle est fort remarquable, pleine de finesse et d'entrain dans sa brusque cadence ; enfin la simplicité savante du quatuor en fait un morceau des plus intéressants.

Ne trouvez-vous pas cette pièce assez gaie et attendez-vous pour redevenir assidus au théâtre du Capitole qu'un nouveau règlement municipal impose une transformation à la faveur de laquelle ces dames des chœurs, vénérables contemporaines de Dalayrac, viendraient à tour de rôle chanter leur petite chanson égrillarde, dans le déshabillé et avec la désinvolture que le genre comporte ? ou bien seriez-vous devenus difficiles et exigeants à ce point que des troupes séraphiques vous devraient venir révéler les harmonies célestes ?....

. . . .

Il n'est que juste, puisque nous parlons des théâtres de Toulouse, de signaler la louable tentative qui a été faite il y a quelques années à l'ancienne salle du Casino de la place Lafayette : on y a établi un théâtre spécial de drame et de comédie ; et il nous a été donné d'assister quelquefois à des représentations intéressantes. Mais le public n'a guère encouragé ces efforts et l'on nous a dit que cette entreprise théâtrale venait d'être acquise par la direction du théâtre d'opérette. Souhaitons que ce marché ne ressemble point à ceux que concluent les compagnies de chemins de fer avec les canaux, et qui n'a d'autre but que de détruire la concurrence de la navigation !

HYACINTHE DE VÉSIAN.

UN MOIS AU THÉATRE

Au Vaudeville : *Le Faubourg*, comédie en 4 actes, de M. Abel HERMANT. — **Au Palais-Royal** : *Coralie et Cie*, vaudeville en trois actes, de MM. VALABRÈGUE et HENNEQUIN. — **A l'Odéon** : *France... d'abord!* drame en cinq actes en vers de M. de BORNIER. — **Au Carillon** : *Vive l'arène!* fantaisie-revue en un acte de MM. OUDOT et de GORSSE. — **A la Scala** : *Paris boycocotté*, revue en deux actes et sept tableaux de MM. HÉROS et MONGEL. — **A l'Olympia** : *Les Mille et une Nuits*, ballet féerique en deux parties et quatre tableaux de MM. MAUREY et A. THIERRY, musique de M. HIRSCHMANN; *La Loïe Fuller.*

— Combien critiquée, combien attendue, comme suivie fut la nouvelle pièce de M. Abel Hermant : *le Faubourg!* C'est une pièce à clefs, disaient les uns, où l'auteur a voulu clouer au pilori le comte de F..., la marquise de C... et Mlle d'H... Non, ce n'est qu'une satire, prétendaient les autres, une satire virulente et cinglante du noble faubourg qui s'en va avec le siècle qui finit... Je n'y ai trouvé ni l'une ni l'autre de ces affirmations justifiées. Des scènes curieuses, oui ; des caractères vécus et étudiés, oui ; une action et une pièce intéressantes, non. Si c'est là le théâtre nouveau avec ses aspirations nouvelles, ce n'est pas fameux. Si c'est là de la satire et des peintures de mœurs, c'est piètre. Et si les acteurs du théâtre du Vaudeville prétendent représenter des comtes et des marquises, ce n'est pas parmi les grands noms de France qu'ils ont pris leurs modèles. Je proposerai à M. Abel Hermant un autre titre à sa pièce : *Rastaquouères.*

— Ce n'est pas non plus par la vérité absolue que brille la pièce très amusante de MM. Valabrègue et Hennequin. Si, dans *Coralie et Cie*, ils ont dévoilé le truc des « Agences d'adultère » trop réelles et trop fréquentes à Paris, — marchandes de modes ou de gants, parfumeurs, fiv' o'clocks, dont les arrière-salons permettent les rapprochements les plus... intimes, — s'ils ont, dis-je, mis sous les yeux du public une tare nouvelle de la société, et un scandale inédit, c'est avec tout l'attirail invraisemblable du vaudeville. « Pour que ce soit plus drôle », ils ont inventé la maison à coulisse, la chambre à transformations si bien agencées que le flagrant délit demeure improbable et improuvé malgré la réalité des faits. Le public rit de l'aventure, des acteurs, des décors, des deux ou trois mots très trouvés que contient la pièce. Puisque c'était là l'unique but des auteurs, disons tout de suite que leur vaudeville est bon, et passons au plus grave des théâtres et à la plus grave des pièces.

— *France... d'abord!* t'écriais-tu fièrement, ô reine Blanche comme un lys, ainsi que te nommait un vieux poète. Reine immaculée, pieuse mère de saint Louys, pardonne à la muse d'un jeune auteur qui a passé ses premières années à fausser l'histoire de son pays dans une bibliothèque nationale. Pardonne-lui de t'avoir donné un amoureux, comme Charlemagne lui pardonnera de le gratifier d'une petite-fille, Roland d'une fille, l'Arétin d'un fils. Ce jeune poète a la bosse de la famille. Mais sa dernière œuvre contient vraiment une excentricité trop grave ; il fait prononcer

l'apologie du suicide de la jeune Aliénor (quelle perruque épouvantable sur vos beaux cheveux, Mlle Laparcerie !) par le docte et grave Robert de Sorbon, *légat du pape*. Et en quels vers, mon Dieu ! Que Calino a dû les admirer ! Ils m'ont, par l'abus de leurs sentences et de leurs proverbes, rappelé ceux-ci, qui sont peut-être également de M. de Bornier :

La frousse n'est pas la vaillance,
La défaite n'est pas le succès...
Tant que la France sera la France,
Les Français seront des Français !

Que l'on greffe sur un sujet historique une légende de son cru, très bien. Mais que l'on fasse de Blanche de Castille une amoureuse qui, pour délivrer Thibaud de Champagne, consent à renoncer à la régence, je crois que c'est un peu fort. M. Rostand me semblait le seul à avoir ce privilège, et je comprends que ses lauriers de papier doré aient tenté M. de Bornier. Après la canonisation de Cyrano, ces documents inédits sur Blanche de Castille découverts à la Bibliothèque de l'Arsenal me suffoquent, cependant. Et je me demande quelles sont les pièces que reçoit M. Ginisty pour qu'il en monte d'aussi fantastiques. *Chênecœur* était une marche en avant malgré ses faiblesses. *France... d'abord!* Quelle marche funèbre !

— Ce qui m'a mené tout naturellement au désir de voir une pièce qui ne soit pas irritante, le Carillon me l'a offerte avec *Vive l'Arène !* Une revue comme savent seuls en faire MM. Oudot et de Gorsse. De l'esprit, de l'esprit à pleines mains, et un acteur qui imite ses confrères de façon charmante : M. Léon Bertin. Auparavant Paul Delmet, Hugues Delorme, Edmond Teulet, Eugène Lemercier, Jean Meudrot, jonglent avec le sentiment et l'ironie en de délicates ou cinglantes chansons.

— La nouvelle revue de la Scala est une fête pour les yeux, un régal quelquefois pour l'esprit, un défilé de scènes amusantes toujours. Le second tableau de *Paris boycocotté : A l'Automobil Club*, est désopilant. Celui du *Palais de dentelles* et celui de *Watteau et Lancret* sont d'une richesse et d'une grâce incomparables. Vraiment, les costumes de Landolff rivalisent avec l'esprit de MM. Héros et Mongel, et le charmant bataillon qui nous présente le tout est de ceux auxquels personne ne résisterait... pas même les Boërs !

— Il y a longtemps que je désirais voir les *Mille et une Nuits*, le nouveau ballet que M. A. Thierry a fait pour l'Olympia en collaboration avec M. Maurey, parce que son ballet de l'an dernier, *Néron*, était des mieux réussis. Celui-ci ne m'a pas plu autant, car l'intrigue est faible et peu facile à débrouiller. La musique de M. Hirschmann l'habille sans la parer comme un vêtement qui n'est pas fait sur mesure... Et les nouvelles danses de Loïe Fuller, longtemps après le ballet, m'ont laissé indifférent, malgré le chatoiement des nuances exquises et la science des éclairages. Voir, au moyen de glaces, une dizaine de Loïe, n'est pas aussi attrayant qu'on le croirait. L'effet est diminué au lieu de s'en accroître. Ce qui m'a vraiment enchanté et stupéfié dans le spectacle de l'Olympia, ce sont les phoques jongleurs, musiciens, équilibristes, d'une intelligence, d'une adresse, *d'une agilité*...

Mais je m'arrête. Faire l'éloge de simples phoques après avoir été presque impoli pour M. de Bornier est d'une sottise trop impardonnable.

GÉSA DARSUZY.

BIBLIOGRAPHIE

LE BAISER, roman par NONCE-CASANOVA. (P. Ollendorff, éditeur, Paris. Prix : 3 fr. 50 c.)

Nous avons déjà fait nos réserves touchant les tendances de Nonce Casanova, « un robuste et merveilleux artiste dont l'influence, plus tard, sera bienfaisante ou fatale », (v. page 379). Son nouveau roman, *Le Baiser*, nous oblige d'autant plus à accentuer ces réserves que le prestigieux talent de l'auteur nous transporte cette fois en Algérie et que le soleil de là-bas semble avoir tant soit peu faussé son thermomètre. Mais il est admis que M. Casanova n'écrit pas précisément pour les jeunes filles. Il dédie, du reste, l'œuvre nouvelle au caïd Si Ahmed Ben Embarck, « le sublime poète et frère de mon cœur. » Vous vous doutez bien, après avoir lu cette dédicace, que l'auteur va faire une véritable débauche de poésie farouche et luxuriante comme la flore des Tropiques. Mais l'emphase orientale et surtout la vie contemplative de l'Arabe motivent cette fois la tendance à « philosopher » qu'ont les personnages mis en scène par le robuste écrivain. Ne faut-il pas d'ailleurs qu'ils nous montrent les multiples « faces de l'Etre », et quoi de plus commode que le monologue ou la discussion pour traiter des impressions ou des doctrines ?

Le volume, cette fois, renferme une admirable intrigue qui débute par la suave idylle, — idylle sans lendemain, — de Si Hellel avec Sguigdé... Mais lisez ce beau livre de passion et de flamme si vous voulez savoir comment Si Hellel isolé devient le père « adopté » par le jeune Kabyle Bengui « un frère de son cœur », qui vit, lui aussi, son idylle; une fougueuse idylle qui deviendra sanglante. Lisez et vous verrez avec quelle sollicitude touchante le vieux sage protège les amours de Bengui ; de quel héroïsme il fait preuve pour retarder la désillusion ; avec quelle abnégation enfin il le venge d'Aïcha, la drôlesse — qui livra son inoffensif amant pour se venger des hommes en général.

C'est que Bengui aimait Aïcha presque autant que Si Hellel avait aimé Sguigdé. Seulement Sguigdé avait l'infini regard, le frais sourire qui rayonnent dans la grâce des vierges ; Aïcha au contraire laissait percer au fond de ses yeux splendides toute l'insolente suprématie de la chair, et c'est « comme une sève d'infamie qui montait à son sourire ». Si Hellel vécut durant un demi-siècle du souvenir de Sguigdé ; il fut même appelé le sage pour avoir eu la sagesse de fermer son cœur sur l'impression de son premier amour, — tandis que le pauvre Bengui meurt à vingt ans, victime bafouée, pour avoir cru trouver l'absolu dans l'étreinte perfide d'une enchanteresse du désert — qui avait vécu à Alger. — C'était écrit.

Certes, pour ceux qui sauront démêler comme nous — au milieu du fouillis de cette œuvre... tropicale — l'action bienfaisante du rêve ; pour ceux qui peuvent comparer l'infinie douceur que laisse un baiser d'amour à la rancœur de certaines étreintes, même dans un décor de soleil ; — pour ceux-là, dis-je, le nouveau livre de M. Nonce Casanova a une portée philosophique, presque morale : il synthétise admirablement les résul-

tantes de l'amour et les eflets de la passion. Si Hellel ; Bengui ! Le sage mélancolique et résigné dont l'isolement n'est jamais lourd parce qu'il se souvient. Bengui, l'enfant aimé de tous, qui meurt prématurément pour s'être trompé de voie.

Mais ici le baiser et l'étreinte, l'amour et la passion vibrent trop de la même troublante harmonie, et leur action n'est pas tellement parallèle qu'elle ne s'enchevêtre un peu parfois. Allah lui-même aurait peine à s'y reconnaître et puis, sous ces latitudes, il faut toujours se méfier. Aussi je crains bien que tous les lecteurs de M. Casanova n'aient pas « l'impavidité » du sage Si Hellel, qui vit d'un souvenir à seule fin d'immortaliser l'impression — ou l'illusion première. Il y a même, au commencement du récit — j'allais écrire « du poème », — un maître de café arabe, Si Zouaoui, qui se montre par trop impressionnable : mauvais exemple pour les jeunes gens !

A présent que j'ai suffisamment critiqué, qu'il me soit permis de recommander le chapitre d'une si intense mélancolie où l'auteur raconte comment Si Hellel retrouve Sguigdé, cinquante ans après. Oui c'était Elle ; « Elle cette ruine qui fut un délicat chef-d'œuvre humain — où la beauté avait présenté à l'amour son adorable bouquet d'enchantements. » Mais Si Hellel était trop dilettante, j'allais dire trop « raffiné », pour se faire reconnaître et risquer « l'absurde fin de l'heure délicieuse que traînaient leurs deux vies ». Il partit « pour ne pas rappeler à ces lèvres pâles le voluptueux frôlement des lèvres merveilles ». Il partit sans oser relever les yeux « en regardant en dedans vers les cendres qui furent sa jeunesse — d'où lui venait en volutes lentes, comme une molle odeur enivrante... et des sanglots rudoyèrent sa vieille poitrine. . »

Quand, avec une émotion si pénétrante et une grâce aussi délicate, on exprime de tels sentiments, il me semble que l'on devrait écrire sans la préoccupation — par trop apparente — de faire, pour Si Zouaoui sans doute, de trop nombreux effets de baisers. Ne fournissons pas de prétextes aux esprits prévenus ou étroits pour calomnier l'Art ; sachons, au contraire, forcer même les âmes alourdies à regarder En-Haut, pour leur montrer vraiment « la Face de l'Etre ».

Francis MARATUECH.

A L'ORÉE, par Jacques Madeleine (3 fr. 50, chez Fasquelle, rue de Grenelle. 11).

Jacques Madeleine, romancier et poète tendre, s'est fait l'historiographe ému de la vie de la forêt. C'est à Fontainebleau qu'il a observé les formes et les couleurs, les gestes et les murmures des chênes, des bouleaux, des frênes et des châtaigniers. La paix verte des feuillages est entrée dans son âme et la sérénité mélancolique des soleils couchants au fond des halliers lui a dicté des strophes panthéistes d'une grande beauté. De la forêt il foule avec volupté les mousses sèches, il mesure les carrières de sable ouvertes par l'homme, il interroge le profil des rochers, il surprend les hôtes de tout poil et de toute plume. Rêveur, il s'égare dans ses sentiers mystérieux, s'apitoie devant le cadavre d'une musaraigne, médite devant le fût couché d'un arbre tué par le bûcheron, interprète le vol mou et les airs graves des corbeaux, suit de la pensée les jambes fines du faon, voisine enfin avec les ramasseuses de bois mort et les vieux qui vivent

dans une cabane, d'une vie presque déjà végétative. L'octosyllabe est manié par M. Jacques Madeleine avec une aisance charmante. C'est le rythme qu'il emploie le plus volontiers. Telle de ses pièccs, *Deux Vieux*, rappelle à s'y méprendre la facilité verbale, l'ironie attendrie et la souplesse descriptive de Banville. Le *Rachat*, *Pluie en forêt*, les *Boissetières*, sont des morceaux d'anthologie. *Les rochers* semblent écrits pour être illustrés par Gustave Doré.... Cependant l'influence apaisante des sites forestiers a pénétré le poète ; le spectacle de la succession des saisons et des alternances de la vie et de la mort sous le couvert épais des séculaires ramures l'a incliné à une philosophie résignée dont l'inspiration est sensible dans toute la seconde partie du volume. Comme l'yeuse se sent engaînée par le lierre, son âme a éprouvé la lente et invincible étreinte de la Nature et ces poèmes ne sont pas les moins remarquables qui témoignent de l'humaine anxiété devant une fin nécessaire. *A l'Orée* est comme un album de paysages qui ravive les artistes par ses qualités plastiques et satisfera les penseurs qui veulent en poésie autre chose que des mots.

MARC LEGRAND.

Musique. *En avant*, pas redoublé pour piano, par P. Fauchey (Grus, éditeur, place Saint-Augustin).

La Surprise de Philis, lied populaire allemand chanté par Mme Frédéric Loliée, poésie de Marc Legrand, illustration de Noé Legrand (chez Fromont, 40, rue d'Anjou).

Memento. — Dans la prochaine livraison, nous parlerons du roman d'Achille MILLIEN : *Aux Champs et au Foyer*, qui vient de paraître, illustré de treize dessins spéciaux de peintres nivernais (A. Lemerre, éditeur, Paris. Prix : 3 fr.) Brave cœur ! bon poète ! nous saluons, en attendant, l'œuvre à peine éclose.

— A lire, dans la *Revue pour les jeunes Filles* (Armand Colin, éditeur), une courte et dramatique nouvelle de notre gracieuse collaboratrice, Mme Marcelle LYTHE, dont nous avons analysé ici même le gentil roman d'une étrange et séduisante « fillette », *Mademoiselle Chimère*, — roman qui fait pourtant penser plus noblement que tant de livres où sont prétentieusement relatés les faits et gestes de poupées décevantes — quoique plus mûres.

F. M.





REVUE DES REVUES

— La REVUE DE PARIS publie intégralement *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, le dernier drame d'Ibsen, et continue *Léa*, le roman de Marcel Prévost. M. Langlois y étudie la *question de l'Enseignement secondaire* qui, selon lui, historiquement et logiquement, n'est que la préparation à l'enseignement supérieur. — Il n'a aucune utilité pratique et c'est là son caractère distinctif.

« Quelles qu'en soient la forme et la durée, l'éducation qu'il donne est toujours d'une utilité supérieure, mais sans utilité immédiate. Car c'est toujours une culture. Pas d'enseignement secondaire qui ne soit par définition essentiellement « désintéressé ». Voilà l'esprit de l'ancienne pédagogie, et ce qui n'en périra pas. »

Sous le titre *Précautions contre l'Angleterre*, M. Lavisse étudie la situation nouvelle créée en Europe par les difficultés terribles auxquelles se trouve aux prises la perfide Albion. — Peut-il y avoir une entente entre les puissances ? toute la difficulté tient aux rapports franco-allemands.

« Entre Allemagne et France la conversation est embarrassée, malgré la communauté des intérêts hors d'Europe, et malgré que trente années bientôt se soient écoulées depuis le jour lamentable et désastreux où deux grands peuples, dont les génies dissemblables paraissent faits pour se compléter l'un l'autre et, ensemble, conduire l'humanité à ses fins spirituelles et temporelles, se sont trouvés disjoints, adversaires et ennemis. Sans doute la question qui les divise peut être oubliée dans les pourparlers politiques, mais elle est là, invisible et présente... Au reste, croire qu'une transaction sur l'Alsace pourrait intervenir entre les deux pays, inspirée par des sentiments très élevés et purement nobles, c'est un rêve de poète ou de bon jeune homme. — Or tant que la « question » demeure entre les deux gouvernements et les deux peuples, la mutuelle confiance qu'il faut apporter dans les entreprises délicates est bien difficile. — Puis l'empereur Guillaume a de vives allures déconcertantes : dans sa politique extérieure il paraît procéder, comme dans sa politique intérieure, *fers altus*...

L'entente continentale sera-t-elle conclue un jour ?

« C'est à peu près certain. Une claire démonstration se fait en ce moment : les forces de l'Angleterre ne sont pas adéquates à son empire ; je veux dire qu'elles ne suffisent pas pour le protéger... Ne croyons pas que les échecs de ses armes en Afrique interdisent en Angleterre l'espoir

d'une guerre victorieuse contre nous ! la flotte du jubilé demeure intacte et la guerre peut être souhaitée par les Anglais comme une revanche et comme un moyen de se refaire un prestige. »

La conclusion :

« L'unique façon certaine de rendre la guerre impossible : montrer aux Anglais qu'elle sera une affaire tout à fait sérieuse, la vérité, où ils courraient autant de risques, et peut-être de plus grands risques. »

— Dans la REVUE DES DEUX-MONDES M. Edouard Rod continue son suggestif et palpitant roman : *Au Milieu du Chemin*. M. le comte Goblet d'Alviella étudie la *Représentation proportionnelle et le Régime parlementaire*. M. Paul Hervieu devient historien et nous raconte avec tout l'art d'un dramaturge la dramatique aventure vénitienne, *Le Doge Maudit*, la contre-légende de Marino Falieri (1355). Il y démontre la partialité des juges, le peu de certitude des aveux de l'accusé et sa surprise, lorsque, « gardant au front sa barrette ducale, sur la fine coiffe de lin, ainsi qu'en avaient dans Athènes les conservateurs des lois », il vit venir le nouveau doge qui premièrement lui dit : « Donnez cette barrette. Et avec ses mains prit ladite, à lui, ne soupçonnant pas la peine de mort. Et redit : Votre sentence est qu'à la fin d'une heure vous soit coupée la tête. Entendant quoi, tomba en angoisse et ne fut plus en état de rien. »

Th. Bentzon nous fait connaître un *Radical de la prairie*. *Hamlin Carland*, poète, romancier, qui est en même temps un de ces pionniers de l'Ouest américain, défricheur et laboureur, ce qui donne à sa poésie un caractère large, puissant et un peu sauvage comme la majesté des solitudes. Ecoutez un peu ce passage de la Chanson du vent :

« Vents des prairies où frissonnent les hautes herbes sauvages, — vents où s'entrechoquent en rapide cadence les feuilles du peuplier — tandis qu'appelle plaintive la poule de prairie — et que sur le mode aigu chante la grenouille, — ô vents de mon enfance lointaine, — je vous attends, je languis de vous dans les villes, — j'aspire à mes prairies comme à la mer aspire le matelot... »

— De la REVUE BLEUE la série des *Silhouettes parisiennes* où l'esprit malicieux de Zadig nous trace, après le portrait de M. Leygues, celui de Richepin dans lequel, avec une amusante ironie, il peint « le bourgeois de France et le bourgeois de tous pays ».

« Tous les sujets que Richepin chante sont ceux par quoi l'esprit et le cœur des bourgeois sont émus davantage. C'est Dieu dont le mystère les opprime, mystère qu'ils subissent ou mystère contre lequel ils se révoltent. Et Richepin lance en effet contre Dieu une foule monotone

de blasphèmes ingénus et vulgaires et violents... Les bourgeois resserrés en leur étroit milieu, sont bouleversés dans leur âme par le spectacle de la mer et de sa majesté furieuse ou calme, et au fond de leur boutique ils ou elles rêvent éperdument au gain qui leur permettra d'aller vers une plage... Et cette impression profonde et confuse que la mer leur communique est si élémentaire et si vaste qu'elle se peut indifféremment exprimer en dix vers ou bien en dix mille. C'est en dix mille vers que la déploya Richepin... Mais dans leur vie réglée, qui donc inspire aux bourgeois le plus d'admiration terrifiée, si ce n'est ces hommes qui vivent hors les lois, courent libres, parmi l'air pur, dans l'incommensurable étendue des campagnes, ou se cachent, indépendants, à travers les bas-fonds des villes? Gueux qu'ils redoutent, gueux qui les enthousiasment, si différents d'eux, dans les romans ou dans les mélodrames ; gueux dont Richepin observe passionnément, à l'instar des bourgeois, les généreuses violences, les infamies énormes ou les attendrissantes sentimentalités, et qu'il chante, et qu'il chante encore, bourgeois incessamment lyrique ! »

M. Michel Revon dans sa première conférence en Sorbonne étudie le Japon au point de vue scientifique, pratique et philosophique, c'est-à-dire au triple intérêt de l'historien, du politique et du penseur.

« Il ne faut pas oublier que l'histoire romaine, que l'histoire grecque n'ont été que des épisodes dans l'histoire universelle et que la Chine, avec sa formidable organisation sociale et intellectuelle, a tenu au moins autant de place que Rome dans le monde ; et que le vieux Japon, avec sa vie si prodigieusement raffinée, a longtemps brillé dans ses îles lointaines comme une Grèce de l'Extrême-Orient. »

Lire : *En Egypte. La Sicile, Pord-Saïd et le Canal de Suez*, par S. de Tillet; *L'affaiblissement de la natalité en France*, par Th. Mourre, et surtout l'intéressante polémique entre M. Aulard et M. l'abbé Bertrin sur *Voltaire professeur de mensonge*.

Charles DORNIER.



CHRONIQUES

Nous pouvons donner à nos lecteurs le morceau capital de la pièce jouée à l'Odéon, *l'Illustre Théâtre*, petite comédie en un acte de notre collaborateur et ami M. Emmanuel des Essarts. On y retrouvera, avec le lyrisme moderne, un accent d'archaïsme, un écho du *Don Japhet d'Arménie* et des *Plaideurs*.

MOLIÈRE

« Hier, mais aujourd'hui...
(*s'exaltant*)
Paris où j'ai rêvé
Par moi seul le théâtre antique relevé,
Paris, ville natale, où j'espérais sans faute
Restaurer l'art profond de Térence et de Plaute,
Opposant le modèle humain au mascaron
Que laisse grimacer l'art grossier de Scarron.
Paris ! où j'entrevis, devançant les années,
Le rajeunissement des muses surannées,
L'épanouissement de la Thalie en fleur,
Quand j'allais écouter comme un ensorceleur
Tabarin, et saisir la gaîté qui pétille
Au jeu naïf et vrai du gros Gautier Garguille,
Ou quand je m'oubliais à recueillir les sons
Des violons voisins de l'hôtel de Soissons.
C'est bien là que parmi les folles et les sages
Mes vingt ans ont tenté de francs apprentissages.
On m'a prédit la gloire en plus d'un cabaret
Où trônait Saint-Amand assisté de Faret.
J'étais né Poquelin, et, couronné de lierre,
Les poètes buveurs m'ont baptisé Molière.
Molière ! je voulais perpétuer ce nom,
Par de fades rondeaux riverains de Lignon,
Non pas, mais par des vers aux cadences hardies,
Amples alexandrins de larges comédies,
Hérauts retentissants du *Bien*, oui ! par des vers
Persécuteurs des sots, punisseurs des pervers,
Et proclamant enfin, sans pose doctorale,
La vérité virile et la saine morale.
Je faisais dans mon rêve immense, illimité,
Tenir la vie entière et la société,
Et ce rêve, aspirant aux sphères éternelles,
Tombe sur des tréteaux et se casse les ailes. »

On sait que l'*Illustre Théâtre* a remporté à l'Odéon un succès éclatant. La salle était comble, et la jolie pièce de notre éminent collaborateur a été saluée par plusieurs salves d'applaudissements.

Le Clou

Je ne sais pas si ce sera, à proprement parler, le Clou de l'Exposition, mais, grâce à ses proportions eiféliques, l'objet est digne de l'être. Je parle de la lunette de 60 mètres — dont M. Stanislas Meunier a donné, dans la *Nouvelle Revue,* une très importante description technique.

Or, c'est un Méridional, un Quercynois qui fournit à la Société d'Optique l'idée de cette exceptionnelle contribution : « L'âme de cette grande œuvre, dit M. Stanislas Meunier, est M. François Deloncle, ministre plénipotentiaire. C'est un homme qui s'est déjà signalé en plusieurs directions par la profondeur et par la sûreté de son esprit ; par l'énergie aussi de son caractère qui lui fait aimer avant tout les obstacles — sûr qu'il est d'en venir à bout. »

A-t-on assez « blagué, » depuis six ou sept ans, à la pensée de voir... la lune à un mètre !

Et cette légende, déjà populaire, va entrer dans le domaine de la réalité rigoureusement scientifique. Grâce à la puissance du nouvel instrument, l'aspect de la surface de la lune nous semblera vu d'une distance de 80 à 100 kilomètres seulement !

Ceux, qui ont eu l'occasion de faire l'ascension des hautes montagnes, savent combien est net le panorama d'un paysage vu à vol d'oiseau — même à une portée de cent kilomètres. C'est ainsi que, du sommet du Mont-Blanc, par exemple, les villages, les lacs, les forêts sont parfaitement reconnaissables — jusqu'à Genève. Nous verrons donc aussi la surface du soleil avec ses remous et ses tempêtes de feu; et l'on suivra la production et le développement de ses taches mystérieuses ! En présence d'un tel grossissement, d'excellentes photographies de plans solaires — et lunaires surtout — seront prises. M. François Deloncle et ses collaborateurs, grâce à la puissance de leur outillage, pourront préciser des détails jusqu'ici inobservés. Songez donc ! la surface de notre satellite, déjà photographiée à un rapprochement de moins de 100 kilomètres, puis examinée à la loupe : quels merveilleux résultats on devra obtenir !

Et nos... voisins célestes, Mars et Vénus ? Sans compter que le grand public sera admis par centaines à contempler la magnificence de ce sublime spectacle; et il y aura des conférences astronomiques, dont le Ciel lui-même fournira. chaque jour et d'heure en heure, les attrayantes projections et les changeants sujets...

Mais c'est ici le cas de donner — d'après M. Stanislas Meunier — un rapide aperçu de l'instrument merveilleux, conçu par M. Deloncle et exécuté par M. Gautier, qui a su rendre l'invention pratique. M. Gautier, du reste, est avant tout, un savant; membre du Bureau des Longitudes, il a succédé au célèbre Brümer.

La fameuse lunette aura donc 60 mètres de long et 1 mètre 50 centimètres de diamètre. Elle pèse plus de 20000 kilogrammes. Cette lunette monstre, — qui se compose de vingt-quatre tronçons de tube en tôle d'acier, de deux millimètres d'épaisseur, rivés, bout à bout, — sera établie

horizontalement sur huit socles portés par des colonnes de pierre de six mètres de haut. Tout est prévu, même la dilatation ou les contractions que pourront causer les changements de température : les socles seront comme autant de wagonnets montés sur des galets et roulant sur des rails dans le sens de l'axe de la lunette, mais d'un très faible déplacement.

Mais voilà, direz-vous, cette énorme masse immobile et condamnée à viser éternellement le même point du ciel. C'est ici que l'ingéniosité de MM. Deloncle et Gautier se signale, — et ce sera le firmament lui-même qui viendra offrir docilement, au gré de l'observateur, le point à étudier. Le *sidérostat*, de M. Léon Foucault, permet de donner à un rayon de soleil par exemple une direction fixe, relativement aux objets terrestres, et pendant toute la durée du jour. En principe, il s'agit d'un « miroir qui renvoie le rayon dans la direction désirée et qui, grâce à un mouvement d'horlogerie convenablement réglé, recule autant de l'Ouest vers l'Est que la terre avance en tournant sur elle-même dans la direction opposée. Le plan du miroir est de la sorte véritablement soustrait au mouvement propre du globe. »

Et ce miroir, la pièce essentielle, « a deux mètres de diamètre et 27 centimètres d'épaisseur. Il pèse 3600 kilogrammes à lui seul, mais la masse que le mouvement d'horlogerie doit mettre en mouvement pèsé presque le double, à cause du *barillet* dans lequel le miroir est enchâssé, et qui est en acier coulé... Seulement le barillet et le miroir qu'il contient flottent dans une cuve remplie de mercure : en vertu du principe d'Archimède, les neuf dixièmes du poids de l'objet flottant sont ainsi neutralisés par la poussée, — et rien n'est plus facile que de faire tourner cette énorme masse de 15000 kilogrammes ! »

Il faudrait lire tout au long, dans l'article de M. Stanislas Meunier, les détails de la fabrication de ce miroir, fourni par la glacerie Jeumont. Nous renonçons à donner une idée de l'immense somme de labeurs, de persévérance et d'argent, que représentera la grande lunette de 1900, mais nous voulons nous attarder un peu aux détails du polissage : « La machine à dresser et à polir le miroir est établie chez M. Gautier et on l'a placée dans un atelier spécial dont les parois en bois sont doubles pour éviter les trop fortes oscillations de température. On ne travaillait que de deux heures à cinq heures de l'après-midi ; l'ouvrier chargé de surveiller l'opération se tenait aussi éloigné que possible. Un thermomètre divisé en cinquième de degrés permettait d'apprécier des différences de température au vingt-cinquième de degré ! et s'il s'en produisait, on se servait d'un petit bec de gaz, baissé en veilleuse, et qu'on transportait dans la région la plus froide... Le miroir à travailler était moelleusement couché sur un lit de flanelle de deux centimètres d'épaisseur et que recouvrait un solide plateau, animé d'un lent et régulier mouvement de rotation... Et tous les jours le parallélisme du plateau de bronze affecté au dressage du miroir était vérifié à l'aide de quatre comparateurs donnant, par coïncidence, le *millième de millimètre !*

Et les verres (Crown et Flint) des objectifs, qui sortent des ateliers de M. Mantois ? Ou pressent les difficultés qu'il a fallu vaincre pour couler ces disques de un mètre et demi de diamètre, — car il y en a deux : un pour les observations visuelles, l'autre pour les travaux photographiques : « Chacun d'eux est placé dans un barillet spécial sur une espèce de wagonnet qui, roulant le long d'un petit chemin de fer, perpendiculairement à la lunette, permet de le mettre dans l'axe de l'instrument ou de l'écarter pour faire place à l'autre. »

« La lunette sera comme le trait d'union de deux grands pavillons dont l'un, du côté de l'objectif, contiendra le « sidérostat », tandis que l'autre constituera un amphithéâtre, salle de réunion et de conférences... Devant les rangées de fauteuils occupant la salle, devant les loges garnissant son pourtour, un vaste écran recevra l'image fournie par la lunette et chacun verra, non pas seulement la *reproduction* d'un astre donné, mais *l'astre lui-même* — comme on le verrait en regardant directement dans l'instrument ! »

Ainsi sera réalisé, ou à peu près, le plus extravagant des rêves : — une promenade en plein ciel sans quitter son fauteuil ! Et c'est encore l'un de nos compatriotes, M. François Deloncle, dont l'intelligence et la volonté auront ajouté à nos richesses intellectuelles les féeriques, les divines merveilles du Palais de l'Optique — qui restera pour élargir les horizons du prochain siècle.

FRANCIS MARATUECH.



Tulle, imprimerie Mazeyrie. Le Gérant, J. MAZEYRIE



L'ART POPULAIRE

L'ART devrait être le grand éducateur des démocraties; l'Art c'est le peuple, en effet : « la foule anonyme qui cisela les cathédrales gothiques, qui forgea des dentelles de fer et tissa de merveilleuses tapisseries ». Ce sont les ouvriers d'autrefois, ignorés, méconnus, que M. Gabriel Mourey exaltait en de remarquables conférences, — faites en décembre 1898, — à Bruxelles, à Anvers, à Gand et à Liège; aussi, de son originale étude sur *Les Arts de la Vie* (1), nous voudrions dégager la pensée profonde, la compréhension subtile, pour glorifier à notre tour tant « d'œuvres délicieuses ou puissantes, qui font notre admiration et notre envie, et qui toutes portent la marque de leur temps, nous révèlent la vie publique ou intime de leur époque dans une perfection de formes dont le secret semble aujourd'hui perdu. »

Un contemporain, un maître ouvrier, — qui durant toute sa vie travailla avec un acharnement joyeux, la sérénité rayonnante et la foi d'un compagnon des anciens jours, — a dit excellemment : « Si vous ne sentez pas la beauté d'une petite ferme qui a survécu à tant d'orages et de mauvais jours ; si vous ne sentez pas la beauté d'une modeste église de village, toute débordante de l'histoire des siècles dont elle fut le témoin, vous ne pourrez jamais sentir la beauté d'une majestueuse cathédrale. » Ainsi s'exprimait William Morris devant les élèves de l'École d'Art de Birmingham, cherchant à leur inspirer quelque révolte contre « la tyrannie, composée d'utilitarisme et de dilettantisme conventionnel, qui entrave la vie de l'Art. »

C'est que l'Art est surtout dans l'harmonie ; dans l'appropriation de la forme à l'objet, de la couleur au sentiment, du

(1) *Les Arts de la Vie et le Règne de la Laideur,* par Gabriel Mourey (Ollendorff).

paysage à l'individu. Il est aussi absurde de vouloir faire de l'Art un privilège des classes élevées que de torturer notre belle et claire langue française en paraphrases apocalyptiques, en rébus décadents à l'usage des pseudo-intellectuels.

Par une étrange contradiction, ce sont les plus dilettanti, les plus raffinés pourtant, qui, des premiers, ont promu au rang « d'objets d'art » le pot de grès, l'écuelle d'étain, le plat de faïence et l'humble outil que nous conservons dans nos vitrines.

Il y a de l'Art aussi dans la mélopée populaire, dans le conte naïf et dans l'imagerie fruste où revit l'âme de la Race. Les hommes de cœur et les érudits, qui organisent çà et là des Musées ethnographiques — vrais reliquaires de nos chères provinces, — l'ont compris ; et les représentants des partis les plus divers, les plus opposés, par leurs entreprises ou par leurs écrits, favorisent — presque à leur insu — notre provincialisme latent.

L'Art populaire, c'est aussi l'aspiration nostalgique vers le passé, vers un passé de gloire et de rêve, qui élevait les âmes tandis que les bons ouvriers éduquaient les cœurs en leur donnant les sublimes leçons de choses de la Beauté.

A l'heure où nous démocratisons tout ; à présent qu'il ne déplaît même pas aux chevaux de race de courir devant un public plébéien ; à présent que les sans-culottes sont prêts à faire danser les muscadins au son du... galoubet, il me semble qu'il serait temps de renoncer au symbolisme bizarre et aux hiéroglyphes à clef qui font dégénérer l'Art en calembours ou en rébus. Vouloir mettre en musique, ou interpréter par le dessin le galimatias double du Maître X ou du Maître Y, c'est de la démence. Il n'y a pas que Saint-André qui fasse des *cuirs d'art* à l'usage des snobs... hélas !

Après les grandes et fécondes époques de pur style Henri II, Louis XIII et Louis XV, vint l'Empire qui tint boutique d'antiquités classiques ; entassa et confondit les formes grecques, romaines et égyptiennes !

La Révolution avait trop violemment rompu avec le passé, d'où « la fausse grandeur, la sécheresse de ce style copié de « toutes pièces, et que l'âme de la race ne vivifiait plus. Car,

« il faut bien le dire, à l'encontre d'opinions généralement « admises, ce n'est point de ces germes de simplification à « l'antique, dont on découvre des traces dans la dernière « période de Louis XVI, qu'est sorti le sujet Empire; ils « eussent sans doute — développés normalement, conformé- « ment à leur nature et logiquement, — produit une toute « autre efflorescence, sans rien perdre de la grâce et de la sou- « plesse léguées par les âges précédents. Et voilà des trésors « qu'il faut tenir pour dissipés à jamais par l'explosion de « force brutale que fut l'ère nouvelle. Oui, à jamais, car les « conditions de l'existence ont trop changé pour qu'il soit pos- « sible d'en espérer la reconstitution. » (Gabriel Mourey.)

C'est la condition matérielle de l'ouvrier qui a changé surtout; à ceux qui réfléchissent et qui comparent, de dire si c'est en bien ou en mal. Si « l'Art est l'expression de la joie qu'éprouve l'homme dans le travail, quelle joie pourra éprouver, ajoute l'élégant conférencier, — celui qui dirige une machine? Que le dessin, les couleurs du papier peint, de la cretonne qu'impriment les rouleaux, que cela soit laid ou beau, que lui importe? Quelle part personnelle y prend-il? Un autre le remplacera demain qui remplira le même office aussi bien. Si le papier peint ou la cretonne sont réussis, méritera-t-il des louanges? il touchera son salaire strictement, voilà tout. Mais le salaire moral, le contentement que donne tout effort accompli en conscience et couronné de succès; le plaisir intime de se perfectionner à chaque nouvelle œuvre; de vaincre les difficultés par l'intelligence, l'ingéniosité, l'observation, qui donc le lui donnera? L'ouvrier est devenu ce que Morris appelait si justement « une machine animée », rien de plus. »

Il n'y a plus que la décentralisation intelligemment comprise pour vivifier le talent en développant l'initiative individuelle; pour ressusciter le génie en provoquant l'émulation. M. Dujardin-Beaumetz, rapporteur des Beaux-Arts, a nettement indiqué la voie à suivre :

« J'attends, dit-il, les meilleurs résultats du mouvement d'art qui se produit dans nos provinces. Les Picards et les Gascons sont certes de bons Français, rien ne pourrait rompre leur union; mais leurs mœurs, leurs habitudes d'esprit,

leur manière de voir, de comprendre, de sentir et d'exprimer sont profondément différentes. Ces divergences permettront à nos industries d'art locales d'obtenir des résultats originaux et personnels et détermineront un renouveau des modèles. Une décentralisation importante a déjà lieu ; le Nord et le Midi s'approvisionnent moins à Paris. Toulouse, Lyon, Nantes, Rennes, Caen, Lille fabriquent des objets artistiques qu'ils améliorent chaque jour ; certes, il s'en faut de beaucoup que la perfection de la forme y soit comprise comme à Paris, mais des dessinateurs pratiques et personnels s'élèvent ; ce mouvement est digne d'attention. On retrouverait ainsi la tradition de l'ancienne France où l'on se gardait bien, sous prétexte d'unification, de demander à une région ce qu'elle ne pouvait, ne voulait ou n'avait pas besoin d'exprimer. Quoi de plus rationnel par exemple que le Nord, avec l'harmonie de sa nature souple, forte et calme, la patience et la méthode raisonnée de travail de ses habitants, ait rencontré dans l'art de la tapisserie un débouché facile approprié au caractère de sa race et à son génie.

« Quoi de plus naturel que Toulouse la Belle, avec son soleil ardent et franc d'aspect, ses ombres pleines de lumineuses clartés où tous les détails d'une décoration extérieure conservent au milieu d'une chaude harmonie un relief si intense, où toute coloration garde avec ses valeurs différentes sa personnalité et son éclat, produise des peintres et des sculpteurs. »

M. Dujardin-Beaumetz, du reste, est compétent en la matière parce qu'il a éprouvé et connu les déboires et les triomphes de la vie d'artiste ; aussi l'idée qu'il exprime fait son chemin en attendant l'initiative d'un ministre hardi, qui daignera s'occuper enfin de nos industries décoratives.

L'Art doit se dégager de la nature même ; ce sont ceux qui chaque jour communient avec elle qui, fatalement, seront les mieux inspirés.

Tout ensemble harmonieux et expressif constitue un style. Le Beau n'est pas dans l'incompréhensible, ni dans la monstruosité des déformations. L'Art doit être normal. Voilà pourquoi toute la camelote des bazars, luxe des rastaquouères, ne vaudra jamais aux yeux du peuple les solides meubles

bretons en bois bruni ; les armoires normandes ; nos cartels de cuivre étincelant ou nos massives tables de chêne.

On ne trouve déjà plus que dans les cabarets de troisième ordre les pitoyables gravures ou les lithographies sentimentales. Les panoramas photographiques, pleine mer ou plein air, remplacent à peu près partout les chromos d'art... officiel. Le livre et la revue pénètrent dans les plus humbles demeures, et nous aurons bientôt des chefs-d'œuvre pour nos arènes ; des pièces typiques pour nos théâtres. L'Art, le grand art, enseigne à Orange, à Béziers, et c'est la Muse romane qui

« partout a repeuplé, d'un geste souverain,
les stalles de granit du Théâtre romain
où, joyeux et debout, les fervents de sa cause
vont acclamer sa grâce et son apothéose. »

Voilà ce que serait l'Art populaire, si nous pouvions nous refaire « l'âme d'autrefois », pour rendre enfin justice, sans fausse honte et sans préjugés, aux époques fécondes. Mais, pour en arriver là, il faut que, — comme a dit Taine de l'Angleterre, — les réformes se superposent aux institutions, et que le présent, appuyé sur le passé, le continue. »

Certes l'art de Victoria *queen* n'est pas à proposer pour modèle et nous devons nous méfier du bon goût de ceux qui préconisent le *modern style*. C'est surtout l'orgueil national qui devrait être notre guide ; rien n'inspire mieux le talent que l'amour du foyer et l'esprit de Race. A quoi bon copier, en les dénaturant, des objets qui n'ont aucun rapport avec nos traditions et nos goûts ? En tout et pour tout, il serait bon de renouer la chaîne des traditions ; secouons enfin le joug de la mode et revenons à l'Art autochtone qui, sous Louis XV, « s'épanouissait déjà en flore prestigieuse. Comment la France n'aurait-elle pas la force de ranimer la sève dans le tronc, desséché depuis un siècle et demi à peine, de son art national ? »

La Laideur ne règne, triomphante, que parce que les grands bazars internationaux contribuent de plus en plus à sevrer d'Idéal l'Humanité — en exploitant habilement son orgueil, sa paresse et ce déplorable instinct d'imitation qui tend à « banaliser » les deux mondes. Les industriels des arts

de la vie, — comme ceux de la politique du reste, — ont toujours peur que nous ne jetions en arrière un mélancolique regard vers les époques de foi ardente où l'homme écrivait d'indestructibles crédos lapidaires ; « où la prière naïve des cœurs dociles et fidèles s'élançait vers le ciel en splendides floraisons de pierres ».

« La barbarie du Moyen-Age, — dit encore M. Gabriel Mourey, — voilà le mot dont les destructeurs du Passé, les novateurs de l'Avenir social caractérisent dédaigneusement l'époque la plus féconde de l'Art. Ah ! quelle douleur ne doit-on pas éprouver devant le désarroi des âmes modernes, en quête de bonheur, et cherchant, à travers la forêt tumultueuse et sombre des idées et des formes,la clairière de repos, de confiance, de lumière et de beauté. »

Il nous semble pourtant que la source n'est point tarie ; une fièvre d'émulation agite nos provinces où passe on ne sait quel belliqueux frisson de révolte et de réaction contre la capitale, qui nous impose ses modes ridicules — et le poncif étranger. On éprouve de plus en plus le besoin d'affirmer son individualisme en présence de la centralisation tyrannique et socialiste qui voudrait nous réduire à l'état de machines et d'animalité.

La France, riche de sève et de forces latentes, fera, un jour prochain, craquer aux entournures l'uniforme, ou la camisole de force, que les marchands et les snobs, — les exploiteurs et les niais, — lui imposent. On la verra s'épanouir comme un bourgeon au souffle du Renouveau, quand le pays, vibrant à l'unisson des âmes ancestrales, pourra noter librement ses rêves et ses chants dans la claire lumière et les printemps meilleurs...

Et nous comprendrons alors que la naïve Madone en faïence de Rouen fait mieux, sur la haute console noire qui encapuchonne le manteau d'aïeule de nos antiques cheminées, que le portrait même de Monsieur Jaurès — l'ami du peuple. Et nous préférerons suivre d'un œil complaisant l'odyssée du Petit Poucet que de repasser l'histoire de M. Loubet.

L'immense popularité de l'imagerie d'Épinal convient mieux en effet à la poésie des vieux contes qu'à l'écœurante

platitude de la vie courante. Il est plus intéressant et plus moralisateur d'y lire les aventures de Cendrillon ou de Peau d'Ane que celles de « la belle Otero », par exemple. Ce genre de décoration s'harmonisait à merveille avec l'échoppe de l'ouvrier campagnard, où le merle traditionnel siffle désormais la *Carmagnole* sous le nez de M. le général marquis de Galliffet, tandis que l'ouvrier affiné (?) — oh ! combien — par la lecture des feuilles publiques, au lieu de l'humble giroflée, cultive des orchidées bizarres parmi les gravures de modes, roides et niaises, qui remplacent la gracieuse désinvolture des princes Charmant, chamarrés d'or et de vermillon...

Et les reposoirs fleuris ; les cantiques sur des airs très vieux ; *los ségairos* rustiques ; les jupons éclatants comme des coquelicots ou comme des bluets ; les foulards coquets des Villeneuvoises, plus belles que les Arlésiennes, — qui nous les rendra ?

Qui nous rendra l'époque harmonieuse où nos Provinces elles-mêmes étaient des œuvres d'Art aux yeux de l'étranger ? Alors, la houle sombre des vignobles escaladait les coteaux ; puis c'était l'or mouvant des moissons de la plaine et, au printemps, des champs de pruniers fleuris comme des bouquets nuptiaux.

Et, dans l'air, de saison en saison, l'arome des fleurs printanières, une saveur de miel ou une griserie de vendanges que savouraient, heureux de vivre, de robustes travailleurs sans ambitions, sans rancunes et sans fièvres mauvaises.

FRANCIS MARATUECH.





LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS

CHARLES LAMOUREUX

Le grand artiste qui vient de disparaître, frappé en pleine activité, et dans la gloire de son dernier triomphe, fut, avant tout, un caractère et une énergie. Comme Richard Wagner, dont il fut, en France, l'apôtre infatigable, il proposa à sa vie un but, qui ne connut, dans son accomplissement, les difficultés d'aucun obstacle ni d'aucune entrave, quelle qu'en eût été la source.

Ce but, il l'a pleinement et magnifiquement atteint par la seule puissance d'une volonté de fer, mise au service d'une intelligence merveilleusement précise et maîtresse d'elle-même.

Il *voulut*, et sut, avant tout, ce qu'il voulait. Il s'épargna, de la sorte, les lenteurs des tâtonnements stériles, et il put voir au bout de chaque effort la réalisation consciente de sa volonté.

Raconter la carrière artistique de Charles Lamoureux, c'est dire, en même temps, la vigoureuse poussée en avant du goût musical en France pendant ces vingt-cinq dernières années. Il n'est pas possible, en effet, de séparer du concept de cette évolution le nom de l'un des hommes qui a le plus contribué à la créer, à la diriger, je dirai presque à l'imposer.

D'aucuns ont dit que, à Pasdeloup seul devrait revenir avec justice l'honneur d'une telle transformation du goût public. Eh bien, non : Pasdeloup a eu son mérite, qu'il serait puéril de lui dénier, celui de mettre, le premier, le grand Art à la portée de la foule, et de lui faire connaître le nom et les œuvres de compositeurs, alors ignorés, desquels un grand nombre sont devenus des maîtres d'aujourd'hui. Il s'est acquis, de ce chef, les titres les plus solides à la reconnaissance des fervents de la musique.

Mais, vraiment, pour lui et pour son renom, donner a valu bien mieux que la façon de donner, et nul n'ignore que plus d'une œuvre fut, sous sa baguette, moins réellement dévoilée que dissimulée sous le fouillis d'exécutions insuffisamment claires et correctes. Il a été l'initiateur, incontestablement : il a montré la voie à suivre, et son exemple a été d'une précieuse indication pour les continuateurs de son œuvre. Mais là s'arrêtent son action et sa gloire ; et il serait peu juste de méconnaître à son profit, dans

les résultats actuellement acquis, la part prépondérante qui revient plus légitimement à d'autres.

Pendant une période qui s'étend de décembre 1873 à décembre 1899, du *Messie* à *Tristan*, c'est-à-dire, de la fondation de l'*Harmonie sacrée* à la mort de Lamoureux, — et plus particulièrement, à partir de la fondation des *Nouveaux Concerts*, — la carrière du grand chef d'orchestre se déroule, avec une surprenante unité et une impérieuse logique, parmi les incessantes péripéties de luttes sans trêve, de batailles livrées sans relâche, et toujours gagnées.

Il a contre lui une grande partie de la critique, la haine irraisonnée du seul nom de Wagner, l'obstruction systématique d'une foule de musiciens, le goût et les idées établis dans la majorité du public : de ces difficultés, de la force même de leur coalition, il fait la raison d'être de son action, et son énergie se décuple au contact des obstacles qu'elle rencontre. Les critiques injustes et partiales, les cabales, les menaces, les injures, les lourds sacrifices d'argent, ni jusqu'à l'opposition latente des pouvoirs publics, n'ont pu avoir raison de son indomptable énergie.

Armé d'une intransigeance, qu'on a toujours tort de reprocher à qui s'est fait le champion d'une idée, intransigeance qui allait, dans la discussion, jusqu'à presque méconnaître la légitimité de l'éclectisme, il donne au public, comme gage de la fermeté de ses convictions, et — qu'on me permette la trivialité de la comparaison, — comme appât, des exécutions dont l'ensemble de fini, de justesse expressive et de puissance ne me paraît pas avoir été encore égalé ; il fait entendre dix, vingt, trente fois les mêmes œuvres, comme pour mieux les faire entrer dans l'oreille et dans l'âme du public ; il n'a cure du reproche de monotonie adressé à ses programmes, impose sa volonté à son auditoire, est le maître chez lui, et finalement entraîne à sa suite la foule des intelligences éprises d'Art et de Vie.

En 1887, *Lohengrin*, acclamé dans la salle, sifflé dans la rue, ne peut vivre à l'Éden, au delà de la répétition générale : quelques années à peine sont écoulées, et voilà cette même œuvre solennellement, officiellement installée au répertoire de notre première scène lyrique.

La direction de l'Opéra voulut donner à cette manifestation artistique sa véritable signification, en appelant au pupitre, pour la circonstance, celui-là dont les persévérants efforts l'avaient rendue possible. Le public et la critique ratifièrent le jugement de l'Opéra, et le nom de Charles Lamoureux, associé au succès de *Lohengrin*, devint, dès lors, inséparable du triomphe de la cause de Richard Wagner en France.

Lohengrin ouvrit les portes de l'Opéra à la *Walkyrie*, à *Tannhauser*, et enfin aux *Maîtres Chanteurs*, en attendant *Tristan et Iseult*, dont les récentes représentations au Nouveau Théâtre viennent de couronner si magnifiquement la belle carrière de Lamoureux.

Est-il besoin, maintenant, de rappeler quelle fut la maîtrise de Lamoureux comme chef d'orchestre et comme musicien ? Les qualités qui formaient en propre le fonds de sa nature opiniâtre et précise devaient donner à ses exécutions cette cohésion et cette idéale perfection qui en firent des exécutions *types*.

Les rares privilégiés qui, en dehors de ses collaborateurs, eurent l'inappréciable fortune d'assister à une seule de ses répétitions, savent avec quelle méthodique sûreté il excellait à diriger les études d'une œuvre, et aussi avec quelle patiente minutie.

Qu'une partition fût exécutée pour la première fois ou pour la vingtième, c'était toujours la même conscience, le même souci de ne rien laisser au hasard ; tout était fouillé, aucun détail ne demeurait inexploré, les moindres coins d'orchestre, les moindres sonorités étaient étudiés et mis en place avec le soin le plus scrupuleux : avant qu'une œuvre nouvelle ne fût placée sur les pupitres, tous les coups d'archet étaient indiqués sur les parties des instruments à cordes. Je cite là, entre mille, ce trait de l'esprit méthodique de Lamoureux, pour montrer à quel point il aimait avoir l'œil à tout, et faire le plus possible par lui-même, aussi bien à son pupitre que dans les multiples détails de son administration.

Des gens, parmi lesquels bon nombre de musiciens, et dont l'esprit ne saurait s'accommoder que d'opinions arrêtées et cataloguées une fois pour toutes, répètent assez volontiers et sans plus raisonner, que, si Lamoureux a donné en effet à ses exécutions une netteté et une clarté impeccables, ce fut au détriment de l'émotion et de la vie : une trop grande perfection, disent-ils, engendre la froideur et empêche l'étincelle de jaillir ; ils reprochent à Lamoureux de n'avoir pas suffisamment « rendu la main » à son orchestre, et, en le retenant outre mesure, de l'avoir trop *métronomisé*.

De là à dire que Lamoureux était moins un musicien véritable qu'un remarquable batteur de mesure, il n'y avait qu'un pas, et parce que ce pas a été franchi, parce que cette opinion circule, et que je l'ai même entendue de la bouche de personnes qui n'avaient jamais mis les pieds au Cirque d'Été, je réponds : Où, d'abord, a-t-on jamais vu que la perfection de la forme — et c'est de quoi il s'agit dans l'espèce, — doive être, *à priori*, et par force, en antagonisme avec les mouvements de l'âme ? Ce sophisme grossier en soi choque le bon sens et ne vaut même pas qu'on le discute. C'est par le même raisonnement que l'on cherche à prouver que chez l'artiste trop de science tue l'inspiration. Comme s'il ne sautait pas aux yeux, avec la force d'un axiome, que l'œuvre d'art idéale doive être précisément celle qui réalise avec le plus d'intensité l'union étroite de ces deux facteurs !

Il en va de même pour une exécution musicale, et j'ajoute : plus le chef d'orchestre soignera le côté matériel de l'interprétation d'une œuvre, sans

exclusion du côté émotionnel, plus l'auditeur pourra s'abstraire de cette idée de forme extérieure, et abandonner son âme aux seules impressions de la musique.

Lamoureux semble s'être inspiré de ce principe; et si ce n'était pas lui faire injure que de réfuter un grief ridicule, s'il était nécessaire de démontrer à des esprits prévenus, mais au moins de bonne foi, qu'il fut, avant tout, un admirable artiste, il suffirait,à côté d'exécutions d'une pure beauté classique, comme celle de la Symphonie en UT *mineur*, de Beethoven, — qu'Henry Gauthier-Villars qualifiait si justement de *philosophique*, — il suffirait, dis-je, de rappeler de quelle intensité de vie lumineuse, de quel souffle prodigieux d'épopée et de lyrisme s'animèrent sous sa main les grandes pages de Wagner, qu'il a prodiguées à ses concerts, *le Crépuscule des Dieux*, *Tristan*, *Parsifal*, *Siegfried*... Exécutions inoubliables, desquelles on ne savait qu'admirer le plus, de l'ondulante souplesse d'allure ou de la profonde vérité d'expression !

A sa haute et indiscutable valeur comme chef d'orchestre, Lamoureux joignit une rare conscience artistique, qui le rendit l'esclave scrupuleux de l'intime pensée des auteurs, classiques ou modernes, dont il exécuta les œuvres, et qui lui fit toujours mépriser les succès obtenus par des effets trop faciles. Il sut toujours placer sa dignité au-dessus des vains calculs. Doué d'un caractère passablement inégal, mais dont le fond était fait de bonté, il put inspirer à ceux qui l'approchèrent des sentiments divers, mais à tous une égale estime et le même respect. Beaucoup l'aimèrent jusqu'au dévouement ; tout le monde salue en lui un très grand artiste à la fière volonté, à la constante probité, qui a rendu à l'Art, et quoi qu'on en ait dit, à l'Art français, des services dont le prix peut se mesurer à la valeur des fruits qu'ils ont déjà portés. Il aura été donné à Charles Lamoureux de voir ses laborieux efforts couronnés de succès, et son œuvre solidement édifiée, parachevée : ce fut sa consolation et sa récompense pendant sa vie ; c'est, après sa mort, son plus beau titre de gloire.

PIERRE KUNC.





LA COMMUNE DE 1871
à Narbonne

(*Suite*)

Le 29 mars, dans la soirée, le général Reybaud était enfin, et pour la première fois, avisé de ce qui se passait à Narbonne, par un télégramme... ***du ministre de la guerre*** (!) qui lui-même l'avait appris du ministre de l'intérieur.

Le lendemain matin, une seconde dépêche, émanée celle-là de M. Thiers en personne, qui — chacun le sait — aimait assez à jouer au ***petit caporal***, confirmait la nouvelle et prescrivait « ***d'en finir*** » avec l'émeute, ajoutant, sans s'expliquer davantage, qu'il donnait des ordres à cet effet. Comme le général Reybaud, après en avoir pris connaissance, me la donnait à lire à mon tour :

— Mon général, lui dis-je, si vous voulez me confier deux compagnies de turcos, je me charge ***d'en finir*** avec Narbonne.

— Bien volontiers, me répondait-il ; mais il faudra faire vite, car je prévois qu'à bref délai nous aurons encore ici besoin des turcos.

— Alors vous me donnerez des ordres ?

— Tout ce que vous voudrez.

Séance tenante, je rédigeais l'ordre ci-après, que le général signait sans observations :

11e DIVISION MILITAIRE
—
ÉTAT-MAJOR
—

N° 1.

ORDRE DE LA DIVISION
—

Le général commandant provisoirement la 11e division militaire ; considérant que la ville de Narbonne est depuis plusieurs jours en état de rébellion ouverte ; considérant qu'en raison de la situation spéciale dans laquelle se trouve le pays par suite des derniers événements, les fauteurs et les complices de ces désordres se sont placés hors la loi ; considérant qu'une répression prompte et énergique sera un bienfait pour la population narbonnaise elle-même,

en même temps qu'elle est un devoir impérieux pour le commandement militaire ;

Déclare :

1° La ville de Narbonne est mise en état de siège ; 2° La loi martiale y sera appliquée dans toute sa rigueur, et tout insurgé pris les armes à la main sera immédiatement fusillé.

Fait au quartier général à Perpignan,
le 30 mars 1871.

Le général commandant provisoirement
la 11e division militaire,
Signé : REYBAUD.

La légitimité de cette mesure ne pouvait être contestée que par ceux-là qui, réclamant dès lors, avec passion, l'effacement complet de toute autorité militaire devant le *pouvoir civil*, ont toujours affecté d'ignorer une disposition éminemment rationnelle inscrite dans le *décret du 13 octobre 1863* : « En cas de sédition intérieure, l'état de siège peut être proclamé par le commandant de la place. » Nous verrons tout à l'heure ce qui en advint.

Comme il pouvait se trouver à Narbonne des officiers d'un grade supérieur au mien, et qu'il importait de m'assurer la direction effective des opérations, le général me signait encore l'ordre que voici :

11e DIVISION MILITAIRE
—
ÉTAT-MAJOR
—

N° 2.

ORDRE DE LA DIVISION

—

Le général commandant provisoirement la 11e division militaire ordonne à M. Perrossier, capitaine d'état-major de 1re classe, de se rendre à Narbonne.

Cet officier sera chargé de communiquer *verbalement* ses instructions au commandant des troupes réunies pour réprimer l'insurrection.

Il se conformera aux prescriptions de l'article 10 de l'ordonnance rectificative du 9 décembre 1840.

Fait au quartier général à Perpignan,
le 30 mars 1871.

Le général commandant provisoirement
la 11e division militaire,
Signé : REYBAUD.

Un télégramme adressé à Foix prescrivait de diriger immédiatement et par les voies rapides sur Narbonne, pour être mise à ma

disposition, une compagnie du 17e d'infanterie. D'autre part, un train spécial était réquisitionné pour transporter le détachement que je devais emmener à Perpignan, et par le télégraphe de la gare je notifiais au capitaine de gendarmerie Vié l'ordre no 1, avec invitation de le porter, avant mon arrivée, à la connaissance des habitants et surtout des insurgés, par tous les moyens dont il pourrait disposer.

Le train, demandé pour onze heures du matin, ne partait que vers deux heures de l'après-midi, et il en était près de cinq quand j'arrivais à Narbonne avec mes deux compagnies de turcos, qui avaient pour chefs le capitaine adjudant-major Chenu et les capitaines Legris et Larrivet. Dès l'entrée en gare, un spectacle quelque peu insolite nous attendait : un général en uniforme exécutait sur le trottoir une course à cloche-pied, entre une double haie de graves personnages qui paraissaient prendre le plus vif intérêt à ce singulier exercice. Ces amateurs de sport d'un nouveau genre étaient tous les plus hauts fonctionnaires du département et du ressort. Deux d'entre eux méritent d'être personnellement présentés.

Le premier nommé Trinchant, avocat besoigneux de Carcassonne, venait de succéder au préfet Raynal, en fonctions seulement depuis six mois, en vertu de l'axiome : « *Ote-toi de là que je m'y mette* », et par application de ce *principe* que chacun doit à son tour prendre sa part de la curée. Trinchant avait une prédilection marquée pour le côté du manche ; mais, imbu de la doctrine que l'insurrection est *le plus saint des devoirs*, et ne sachant trop comment les choses allaient tourner, il était pour le moment, tout en cachant son jeu, de cœur avec les communards. Deux ans plus tard, il devait retourner sa veste et trouver le moyen de se faire nommer préfet de *l'ordre moral.*

Le journaliste Agniel — rédacteur des *Droits de l'Homme* de Montpellier que le juif Crémieux avait bombardé procureur général — moins bucolique que son nom, était aussi moins habile à dissimuler ses sympathies. Venu à Narbonne dans le seul but de tendre la perche à ses amis de l'hôtel de ville, il ne tardait pas à les prendre ouvertement sous sa protection, ce dont leurs coreligionnaires politiques le récompenseraient un peu plus tard en le gratifiant d'un mandat législatif.

La veille au soir, ces deux *amis de l'ordre*, assistés du citoyen Marcou, futur député de Narbonne, avaient eu avec le généralissime Digeon une entrevue mystérieuse, au cours de laquelle on avait jeté les bases d'une entente cordiale et dressé tout un plan de campagne. Le capitaine Vié, qui le savait, commettait la faute de ne

pas m'en avertir dès mon arrivée ; mieux renseigné, j'aurais à coup sûr procédé d'autre façon à l'égard de ces deux personnages.

Quant au général dont l'agilité paraissait exciter à un si haut degré l'admiration de la galerie, c'était le général Robinet, qui, arrivé depuis quelques heures, avait entrepris asssitôt de dévider sa thèse favorite, à savoir qu'il n'était pas ataxique, puisqu'il réussissait, même sur un seul pied, à se diriger ***à peu près droit*** vers un but déterminé.

Sans manifester aucun étonnement, ni me préoccuper de l'assistance, j'allais à lui et j'entrais en matière à brûle-pourpoint.

— Mon général, je vous apporte les ordres du général de division.

— Et... et... et... ces ordres ?... demandait-il, reprenant haleine péniblement.

— Ces ordres sont d'agir immédiatement et avec vigueur.

Le général m'expliquait alors que le capitaine de gendarmerie n'avait pu se conformer à mes instructions concernant la publication de l'état de siège, Monsieur le Préfet s'y étant opposé, sous prétexte que le ministre de l'intérieur lui recommandait expressément ***d'éviter par dessus tout l'emploi de la violence.***

— Monsieur, s'écriait ce fonctionnaire, me prenant personnellement à partie, je conteste la légalité de l'état de siège. Votre général n'a pas le droit de le proclamer ; il faut une loi ou un décret.

— Monsieur, dis-je à mon tour, je ne suis pas venu pour discuter cette question. L'état de siège est proclamé en vertu du décret du 13 octobre ; je suis chargé de le faire exécuter ; je le fais. Puisque je trouve ici le général Robinet, je lui transmets les ordres que j'ai reçus.

— Mais, monsieur — intervenait le procureur général — qu'aurez-vous de plus avec l'état de siège ?

— J'aurai de plus qu'avec l'état de siège j'enverrai ces drôles-là devant le conseil de guerre et je les ferai fusiller ; vous, vous les mènerez en police correctionnelle et vous les ferez acquitter.

— Mais monsieur, reprenait le préfet, songez qu'ils ont des otages et qu'ils menacent de les fusiller.

— Vous me permettrez de penser qu'entre la menace et l'exécution il y a loin. L'exécution serait sans doute une extrémité très douloureuse ; mais la menace ne saurait entrer en balance avec la situation faite à la ville de Narbonne. On nous télégraphie de Versailles qu'il faut en finir — eh bien, IL FAUT EN FINIR.

Le général, qui m'en voulait manifestement d'avoir interrompu son intéressante démonstration, ne soufflait plus un traître mot. A ce moment, on venait me prévenir que j'étais appelé au télégraphe.

C'était le chef d'état-major, qui, ayant eu sans doute l'intuition de ce qui arrivait, m'adressait de Perpignan cette sévère objurgation :

« Pourquoi n'avez-vous pas encore attaqué Narbonne ? Pourquoi « n'êtes-vous pas déjà maître de l'hôtel de ville ? — Je vais rendre « compte au ministre de l'inexécution de mes ordres. »

En communiquant cette dépêche au général Robinet, je le priais de vouloir bien y répondre lui-même, ce qu'il faisait aussitôt sous la forme d'une longue et filandreuse explication dont il ne gardait pas même la minute et que j'avais la discrétion de ne pas chercher à pénétrer. Mais, prenant le fil à mon tour, je rendais compte de la situation. De Perpignan on la faisait connaître à Versailles, et de Versailles on télégraphiait à Toulouse au général Zentz de partir immédiatement pour Narbonne avec ce qu'il aurait de troupes sous la main.

Comme je revenais au bureau du chef de gare, où l'aréopage s'était réuni, M. le Préfet daignait m'informer lui-même qu'en mon absence on avait tenu un *conseil de guerre* et décidé qu'on allait *cerner Narbonne et le prendre par la famine*. Cette fois, la plaisanterie dépassait véritablement les bornes.

— L'exécution de votre programme, dis-je à M. le Préfet, serait cent fois plus vexatoire pour les habitants qu'une attaque de vive force dont les honnêtes gens n'auraient rien à redouter. Sous prétexte de cerner Narbonne, vous n'avez pas, je suppose, la prétention de m'obliger à placer des postes sous les barricades pour les faire fusiller ? En tout cas, je ne me prêterais pas à jouer ce rôle de dupe, et, puisque le général Robinet croit devoir se tenir à l'écart, comme après tout j'ai été envoyé ici pour apporter des ordres et non pour en recevoir, je me conformerai aux instructions qui m'ont été données, et j'agirai suivant les circonstances.

Un silence glacial accueillait cette profession de foi.

Laissant donc nos conspirateurs officiels poursuivre leur conciliabule, je me retirais auprès de mes turcos. Le capitaine Chenu me rendait compte des dispositions qu'il avait prises pour assurer leur installation et leur subsistance, et me transmettait les renseignements que je l'avais chargé de recueillir sur l'effectif des troupes qui se trouvaient à Narbonne. Elles comprenaient deux compagnies du génie envoyées de Montpellier ; un peloton du 7e chasseurs détaché de Carcassonne ; une section d'artillerie prise à Toulouse ; quarante gendarmes et soixante douaniers. Je n'ai jamais bien su d'où étaient partis les ordres qui les avaient ainsi réunies ; dans tous les cas, c'était déjà plus que suffisant pour agir, et les chefs de ces divers détachements me répondaient de leur fidélité.

Quant au 52e, on n'en entendait pas parler. Grande était donc ma surprise de voir arriver le lieutenant-colonel Vilar, qui, vêtu d'un paletot bourgeois avec son képi et son pantalon d'uniforme, avait traversé sans encombre une partie de la ville, tandis que le capitaine Vié m'affirmait qu'on ne pouvait faire un pas en dehors de la gare sans courir le plus sérieux danger d'être enlevé. Cette circonstance et son empressement à détourner la conversation chaque fois que j'essayais de la mettre sur l'attitude ou sur la composition de son dépôt, me paraissaient plus que suspects et me décidaient à n'employer ni un homme ni un officier de ce régiment.

Je n'en avais, d'ailleurs, nul besoin. Un train qui entrait en gare m'amenait précisément un renfort qui portait à six cents hommes environ l'effectif des troupes de toutes armes dont je pouvais disposer; c'était la compagnie du 17e que j'avais demandée à Foix. Comme son commandant me la présentait :

— Capitaine, lui dis-je, êtes-vous bien sûr de l'obéissance de vos hommes ?

En présence de ce qui se passait au 52e ma question n'avait rien d'insolite.

— Je ne les connais pas, me répondait le capitaine Ménesson. Quand votre télégramme est arrivé, les officiers sortaient de table. On a désigné un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant; puis on est allé au quartier et l'on a constitué une compagnie avec ce qu'on a pu trouver d'hommes valides armés et équipés.

— Et vos sous-officiers ?

— Ce sont des anciens qui tous datent d'avant la guerre ; je crois qu'on peut avoir en eux toute confiance.

— Faites-les sortir du rang.

Et m'adressant à eux :

— Vous aurez l'œil sur vos hommes, leur dis-je. Si vous en voyez un seul mettre la crosse en l'air ou refuser de marcher, vous le saisirez et le fusillerez vous-mêmes sur-le-champ. Je vous en donne l'ordre formel et je vous couvre. — Allez maintenant, capitaine; votre compagnie vous suivra.

Résolu, comme je l'avais déclaré, à ne pas tenir compte davantage d'une opposition trop passionnée pour n'être pas suspecte, je donnais, séance tenante, à tous les chefs de détachements, mes instructions pour l'exécution du plan que j'avais conçu.

Les incursions que les gens de la Commune avaient pris l'habitude de faire, chaque nuit, dans un quartier de la ville choisi à tour de rôle comme théâtre de leurs razzias devaient rendre inévitable une collision, dont le résultat serait de nous livrer l'hôtel de ville,

soit que nous réussissions à y pénétrer sur leurs pas, soit qu'il devînt nécessaire d'en briser la porte par l'un des procédés dont l'artillerie disposait. Il ne s'agissait donc présentement que de faire choix du terrain le plus favorable et d'amener l'ennemi à y tirer le premier coup de fusil, ce qui devait être facile. Mais, pour cela, il fallait d'abord pouvoir faire la reconnaissance de la place, et il n'était pas encore trois heures du matin. Un renseignement précieux venait fort à propos me tirer d'embarras, en simplifiant cette besogne à peu près impraticable dans l'obscurité : un monsieur me demandait d'envoyer un poste de sûreté à la recette particulière.

— Je ne le puis en ce moment, lui dis-je. Ne connaissant pas encore les lieux, je ne veux pas exposer un seul homme à être enlevé, ce qui serait d'un effet déplorable. Ma reconnaissance faite dès le point du jour, j'aviserai.

Il m'apprenait alors que la recette particulière était située de l'autre côté du canal, dans le quartier où la Commune comptait le plus grand nombre d'adhérents, et que la rue du pont, qui y conduisait, n'était pas encore barricadée, bien qu'on y eût amassé dès la veille tous les matériaux nécessaires. Il était donc permis de penser que, cette nuit même sans doute, on allait tenter un voyage d'exploration dans les parages de la caisse.

La situation changeant ainsi d'aspect, je revenais sur ma décision première d'attendre le jour, et je donnais au capitaine Larrivet, du 3e tirailleurs, la mission d'aller immédiatement occuper ce quartier avec sa compagnie. Guidé par un gendarme, il devait s'y rendre sans bruit, en dissimulant le plus possible son mouvement ; s'établir dans une rue perpendiculaire à la rue du pont, de façon à se dérober complètement à la vue des sentinelles postées par les insurgés au sommet du donjon, et interdire absolument toute communication, même individuelle, entre la ville et le faubourg.

— Puisqu'on nous conteste le droit d'attaquer, lui dis-je, vous n'attaquerez pas ; mais si l'on vous attaque, vous savez ce que vous avez à faire.

— Soyez tranquille ; je n'hésiterai pas.

Pendant ce temps, accompagné du capitaine de gendarmerie Vié, et dans le but de créer une diversion, j'allais, avec le reste de mes turcos, une compagnie du génie et celle du 17e — soit 290 hommes — faire ostensiblement la reconnaissance de la partie nord-ouest de l'enceinte et disposer des postes aux divers débouchés. L'artillerie, la cavalerie et les gendarmes restaient dans la gare, sous la protection des douaniers et de la deuxième compagnie du génie, que je destinais à me servir de réserve. Le tocsin, que j'entendais bientôt

sonner à toute volée par la cloche du donjon, m'apprenait que mon stratagème avait réussi, et cette petite expédition terminée, j'allais rejoindre le capitaine Larrivet à l'endroit où je comptais bien que le conflit attendu ne pouvait manquer de se produire.

Mes prévisions, en effet, ne tardaient pas à se réaliser. Dépisté par la démonstration que je venais de faire sur son flanc gauche et persuadé que de l'autre côté il trouverait le passage libre, le citoyen général, toujours coiffé de son chapeau à plume et porteur de son inséparable tromblon, se mettait en personne à la tête d'un groupe nombreux et partait à la conquête de la caisse. En ce temps déjà lointain, la convoitise du bien d'autrui ne s'embarrassait guère des circonlocutions que les panamistes parlementaires ont fait depuis entrer dans la pratique; les procédés les plus expéditifs étaient réputés les meilleurs et, quand on avait combiné quelque rafle, on passait à l'exécution sans s'attarder aux bagatelles de la porte.

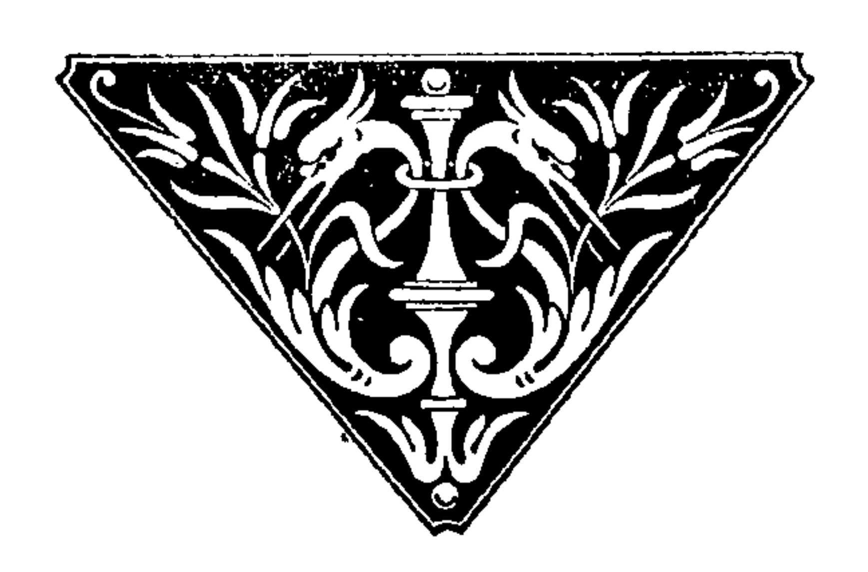
A l'approche de cette troupe, dont les conversations bruyantes laissaient deviner l'enthousiasme, les turcos, qui, suivant l'ordre donné à Perpignan, avaient les armes chargées, glissaient silencieusement hors de leur abri et barraient la rue du pont en croisant la baïonnette. Surpris d'abord de cette rencontre imprévue, le généralissime, arrêtant son monde à quelques pas d'eux, commençait de les haranguer ; en vrais fils du désert, ils essuyaient sans broncher ce débordement d'éloquence. Au nom du peuple, il leur faisait alors sommation de mettre la crosse en l'air ; les turcos ne savaient pas exécuter ce mouvement. Exaspéré enfin, le citoyen Digeon bondissait et criant : « Feu sur l'officier ! » déchargeait sa terrible espingole. Plusieurs des siens suivaient son exemple ; mais les balles sifflaient sans incommoder personne. Les turcos, toujours muets, ripostaient en faisant feu l'arme à la hanche, puis fonçaient en avant à la baïonnette. Deux morts et trois blessés restaient sur le carreau, tandis que les autres, général en tête et boulés comme des lapins, détalaient à toutes jambes vers l'hôtel de ville.

L'action était donc engagée, cette fois, et je me disposais à la mener vigoureusement. Un ou deux obus, tirés de plein fouet depuis la ruelle qui débouche au nord-est de la place, et où les artilleurs seraient défilés par la maison d'angle elle-même, devaient suffire à jeter bas la porte de l'hôtel de ville ; il ne resterait plus ensuite qu'à y lâcher les turcos et à laisser faire. Mais à ce moment un gendarme venait me prévenir que le général Zentz, envoyé de Toulouse par ordre supérieur, était arrivé dans la gare et m'invitait à l'y rejoindre en y ramenant les troupes que j'avais déjà mises en position.

J'obéissais non sans quelque regret, en me disant que pour cette fois messieurs les communards pourraient se vanter de l'avoir échappé belle.

(*A suivre.*)

COLONEL E. PERROSSIER,
Mainteneur de l'Académie des Jeux floraux.



Choses de la Saison

Élections Sénatoriales

J'ai un ami. Ce n'est certes pas une connaissance qui doive m'être dans la vie d'une très sérieuse utilité, mais cette amitié me procure beaucoup d'agréments matériels que l'on apprécie à un certain âge. Mon ami, c'est Pierre, le garçon de restaurant à *l'Hôtel d'Orient*, où j'ai l'habitude de prendre mes repas lorsque mes affaires m'appellent au chef-lieu.— Cette bonne ville de Villeblanche, à cheval sur sa rivière aux ondes fauves, appuyée sur ses deux faubourgs de Bourg-Capet et Bourg-Neuf.

L' « Hôtel d'Orient, » c'est le lieu de rendez-vous des gens « bien ». — Ce n'est pas parce que j'y vais que je dis cela, c'est plutôt à cause de cela que j'y vais.

Donc, mon ami Pierre est pour moi aux petits soins ; en été, mon siphon d'eau gazeuse est toujours hors de chaud ; en hiver, une chaufferette est placée sous mes pieds, et je puis croire que je n'ai point froid ; mon « rumsteack » est cuit à point ; ma mandarine est toujours en réserve ainsi que mes six petits pains. En revanche, je suis quelquefois appelé à donner à Pierre des conseils pratiques pour le placement de ses économies. Il en est résulté entre nous une certaine familiarité de bon aloi qui autorise Pierre à rompre la monotonie de mes déjeuners solitaires, en hasardant des bouts de conversation, interrompue par l'appel du consommateur de la table à ma droite qui réclame sa sole, ou de celui de la table à ma gauche qui vitupère contre ses œufs trop cuits et demande encore un peu « de tripes à la mode de Caen ».

Or, samedi, 27 janvier, j'étais allé déjeuner au restaurant de l'Hôtel d'Orient à Villeblanche, et j'étais installé à la table coutumière.

La salle était encore peu garnie ; j'avais tout loisir pour m'occuper des commensaux divers qui étaient déjà dans le restaurant, ou qui arrivaient.

Que d'études de mœurs on peut faire dans une salle de taverne !

Quatre tables étaient occupées à mon arrivée.

A la première, un monsieur et une dame, un jeune ménage, — lune de miel provinciale en partie fine au caravansérail renommé.

A la seconde, deux hommes : un vieillard à l'allure paysanne, et un jenne blond, haut en couleur, bavard, hobereau important d'un canton voisin. Leur conversation était animée et bruyante, entremêlée de vibrantes et pittoresques expressions patoises.

A la troisième table, trônait un beau garçon de vingt-cinq ans environ, joli homme, correct, rasé de près et le menton bleu, moustache noire

effilée, cheveux en brosse. — Certainement, un jeune maire frais émoulu d'un régiment de dragons.

Enfin à la quatrième, un Monsieur jeune aussi, l'air chafouin, le regard en dessous, cheveux plats; très propre mais mal mis, col trop droit, trop empesé, plastron trop écossais, — régate trop voyante.

J'omettais de dire que Villeblanche est le chef-lieu d'un département qui procède demain, 27 janvier, au renouvellement du mandat de ses sénateurs.

*
* *

J'étais à peine installé et m'attaquais à mes œufs à la neige, quand la porte s'ouvre et livre passage à Me Révoil-Laura, le plus érudit, le plus avare et le plus myope des avocats du barreau de Villeblanche ; il se place à la table voisine de la mienne et demande des viandes froides, en expliquant avec esprit... pratique « qu'elles auront l'avantage de coûter moins cher puisqu'elles n'ont point occasionné la dépense de les faire réchauffer ».

Mais, tout à coup, pénètre dans la salle, — en coup de rafale — un groupe de quatre hommes.

D'abord, l'air bonasse avec son dandinement affecté, le sourire figé dans la barbe bien taillée, l'œil vague, les bras ballants, Pompil, l'onctueux Pompil, ancien député, maire de Versaillot, châtelain de Banefarine, candidat, unique sur sa liste, à des élections sénatoriales qui doivent faire deux heureux... ou du moins deux élus.

Derrière lui, le toujours spirituel Gaston de Malparent, monocle à l'œil, conservant, sous ses cheveux gris, la désinvolture de race que, — par boutade ou par snobisme, — il accommode avec des opinions radicales, un Rochefort au petit pied.

Puis deux comparses, l'instituteur de Versaillot, secrétaire de Pompil, et un vague plumitif, correspondant de quelque incolore journal.

Dès l'entrée de ces quatre personnes, un mouvement se produit dans la salle.

Je connais un peu Pompil et je m'apprête à lui rendre mes devoirs de politesse ; mais je m'empresse d'ajouter qu'à aucun titre je ne suis électeur sénatorial.

On me le fit bien voir !...

Les deux hommes de la seconde table, le vieillard et le richard de village se précipitent vers Pompil, l'appréhendent, l'accaparent et entament avec lui une conversation animée que vient interrompre le dragon libéré, tandis que l'instituteur est saisi par l'homme aux cheveux plats, et que le nouveau marié — lâchant sa jeune femme — se rabat sur le petit journaliste.

Seul, de Malparent, hautain et gouailleur, choisit une table et s'occupe de commander le repas ; puis, piaffant d'impatience, il interrompt tous les épanchements, en lançant de sa voix mordante :

« *Nunc est bibendum*, ô Pompil ! »

Alors seulement, en regagnant sa place, Pompil daigne m'apercevoir, et répond par un furtif serrement de main à mon salut.

A part moi, j'admire Me Révoil-Laura qui n'a pas bronché en dégustant ses viandes froides. — Mais peut-être sa myopie seule l'a-t-elle retenu à sa table ?

Cependant le groupe politique devient plus nombreux, car le doucereux Pompil, — avec son éternel sourire — engage à prendre place à sa

table les différents amis qu'il vient de rencontrer dans la salle... sauf moi, bien entendu, qui m'empresse de couper les pages du bouquin neuf que je viens d'acheter.

La jeune mariée elle-même, qui paraît peu ravie de cette aubaine, subit des présentations et est galamment placée entre Pompil et de Malparent.

Je saisis des bribes de la conversation :

— « Tout dévoué... grandes relations... Sûrement, votre route sera classée. »

— « ... Adversaires sans consistance, mais *la Dépêche* a eu tort. »

— « Madame, encore un peu de fricandeau... Oh ! certainement je désapprouve Déroulède... respectons les lois, que diable !... Oh ! beaucoup de chances. »

*
* *

Je reste rêveur, en attendant mes frites. Mon ami Pierre se croit obligé d'égayer ma songerie :

— Vous venez demain, interroge-t-il ?

— Moi, pourquoi faire ?

— ... Garçon ! douze grives...

Pierre m'abandonne et s'élance...

*
* *

Mais la porte s'ouvre encore et je vois entrer, toujours brillant, bien que cassé, sec et maigre, l'ancien vieux beau de l'Empire, Bosc-Lyon, le regard inquiet, fureteur, avec des hésitations de jolie femme... Pierre se précipite...

De sa voix lasse, Bosc-Lyon — le plus ancien parlementaire de la Chambre — s'informe ; il demande si l'on n'a point vu M. Centunet, le rédacteur en chef de *la Poste*... il devait l'attendre ici... Il cherche du regard...

Hélas ! ma dernière illusion s'envole... La myopie de Me Révoil-Laura ne le retient plus : il a reconnu la voix de Bosc-Lyon.

Abandonnant ses viandes froides, il va aussi se fondre en courbettes :

— « Non, il n'a point vu son confrère Centunet ... mais si M. le Député veut bien lui faire l'honneur de s'asseoir à sa table... »

Dédaigneux, Bosc-Lyon ne répond même pas, continuant à scruter la salle du regard.

De Malparent s'est retourné ; il a reconnu son collègue et son adversaire au Conseil général, mais, l'homme bien appris étouffant le radical pour un moment :

— Bosc, dit-il, avez-vous trouvé Centunet qui vous demandait dans le vestibule, tout à l'heure?

— Mais non, je l'attends, merci... Ah ! le voici, justement.

Pompil lance un méprisant regard à de Malparent, tandis qu'arrive Centunet, le gros bon garçon, plus occupé de sa société de chasse que de sa clientèle d'avocat, ou de la politique de *la Poste*.

Avec Bosc-Lyon, il s'installe à une table et discute, avec de grands éclats de voix et de grands gestes, les chances de Dugourd, le candidat conservateur... — « Il a trop lésiné avec la presse, puis il semble trop être l'homme de *l'Oriflamme*, pour que *la Poste* puisse le soutenir

avec la vigueur qu'elle aurait manifestée s'il avait su rester indépendant... peut-être pourrait-il réussir, mais au moyen d'une cote mal taillée... il est seul candidat aussi... une alliance avec Pompil ! »

Celui-ci, au prononcé de son nom, porte ses yeux sur Centunet et prend une physionomie sévère... Que va-t-il se passer ? Centunet, de son côté, dirige son regard vers Pompil... Deux feux se croisent... Mais le sourire de commande reparaît sur les lèvres de Pompil et son reflet éclaire d'un pareil sourire la face de Centunet :

— Ça va bien ? fait amicalement Pompil avec un petit salut de la main...

— Merci, merci, répond le journaliste...

*
* *

Tout en trempant mon biscuit dans le vin blanc, j'arrête mon ami au passage, et lui remets une pièce d'or pour payer mon déjeuner. J'en profite, malgré sa hâte, pour lui demander quelques explications sur son interrogation de tout à l'heure.

— Je pensais, me dit-il, que vous viendriez demain à cause des élections sénatoriales,... le patron prétend qu'il y aura tant de monde !

— Seriez-vous candidat au Sénat ? fais-je en souriant.

— Oh ! non, reprend avec gravité ce philosophe, je ne suis pas de ces gens-là ; *je suis plus pauvre qu'eux, mais je ne mendie pas.*

Michel DURAND-FOUJOLS.





LE PROGRÈS

A Mme R. T, artiste lyrique.

De nos jours les chemins de fer ont rendu les impressions de voyage vulgaires, sans pouvoir tout à fait les détruire. La rencontre banale, pour quelques heures rapides, coupées d'une ou deux haltes brèves, dans un compartiment à moitié vide, ne rappelle guère l'intimité charmante des longues traites en un coupé de diligence, avec les longues pauses aux tables d'hôte de relais pittoresques. Des amitiés durables pouvaient alors se former, même des liaisons plus douces. Aujourd'hui l'on s'en tient à l'échange de sommaires politesses ou de furtives œillades. Pourtant il n'est pas sans agrément, — allant avec la vitesse d'un projectile vers quelque devoir nouveau de sa vie enfiévrée, — d'avoir à reposer sa vue sur un beau visage, d'envelopper de son regard un corps svelte qui s'abandonne par fatigue en des poses gracieuses, de rechercher — en un mutuel mutisme obstiné — quel peut être le but de la jolie voyageuse, quelles les préoccupations ou les pensées fugitives qui lui font ou froncer le sourcil ou mordiller ses lèvres, ou parfois ébaucher un sourire.

Si, d'ailleurs, le départ des voitures publiques offrait des tableaux d'une poésie perdue, les gares, en leur aspect uniforme et sous leurs voûtes enfumées, recueillent cependant et conservent aussi le souvenir des émotions que votre cœur y a éprouvées — l'étreinte des séparations, la joie des retours. Pour moi, comme les hirondelles fidèles au gîte des saisons passées, je sens voltiger autour de moi les réminiscences de ma vie écoulée, chaque fois qu'une circonstance me ramène sous le vieux hall bruyant de la gare de Toulouse. Il me semble toujours y revoir, dans le cliquetis des sabres et des chassepots et au son des clairons rappelant, le doux regard mouillé de ma mère au jour des adieux de 1870, et, à peine quelques jours plus tard, la haute silhouette de Mgr Desprez, venu là fortuitement pour m'accueillir de sa bénédiction, moi blessé et meurtri. Mais les rangs de ceux qui alors me faisaient la conduite, ou accouraient à ma rencontre, se sont bien éclaircis.

A mon dernier voyage, cet hiver, j'en faisais la triste réflexion, en arpentant le quai le long duquel une équipe s'occupait à former le train de Paris, car, pour la première fois, j'y étais seul. Je tortillais ma moustache grise, cherchant à me donner le change sur les regrets de ma jeunesse éteinte. Mais l'appel du chef de train retentit : — Voyageurs... Paris... en voiture !

Tandis que je scrutais de l'œil les compartiments, en quête d'une place commode, j'aperçois debout dans l'un d'eux, une élégante silhouette. Quelques personnes stationnaient près de la portière, pendant que la jeune femme rangeait ses colis dans un coin, le seul qu'elle parût se réserver. Chose bizarre, il me semblait la reconnaître, sans pouvoir démêler d'abord où je l'avais déjà vue. Mais, à une deuxième inspection, je ressaisis mes souvenirs. Ils dataient de la veille. Cette fine tête brune, à demi perdue sous sa toque de loutre et dans son grand col Médicis, c'était celle de ***Mireille***, la cantatrice qui, toute la soirée précédente, au théâtre du Capitole, m'avait tenu sous le charme de sa voix et de sa gracieuse personne.

Se moque de moi qui voudra, la tentation était trop forte : il y avait bien, tout à côté, un compartiment vide ; mais qui donc eût balancé entre la commodité d'un voyage solitaire et l'agrément de la société d'une grande artiste ? Résolument, presque sans égard pour les gens qui stationnaient auprès, je gravis le double marchepied, comme à l'assaut, afin de m'emparer du coin resté libre en face du petit sac de nuit de ***Mireille***. Elle ne parut point s'étonner, ni même s'offusquer, de ma hardiesse. Elle n'en était pas, je pense, à compter les hommages, souvent plus audacieux sans doute, provoqués par son talent et par sa beauté. Il me sembla pourtant qu'elle accueillit le mien, tout muet qu'il était, par un léger sourire, dont ma masculine fatuité ne démêla pas bien la portée. En tout cas, pour ne la point trop compromettre aux yeux de ses accompagnateurs — un gros homme et une vieille dame, — je me mis en devoir de m'installer dans mon coin, comme un homme exclusivement préoccupé de bien dormir toute sa nuit. Même, pour mieux jouer l'indifférence, je m'enveloppai jusqu'au menton et couvris mes yeux sous ma casquette de voyage, suivant la tactique de l'autruche qui s'imagine être invisible quand elle ne voit pas. Et les portières claquèrent, et le train s'ébranla, sans que j'eusse donné aucun signe nouveau d'indiscrétion ou de curiosité.

Nulle retraite n'était dès lors plus possible. Inutile de feindre plus longtemps : je relevai ma visière, m'apprêtant à savourer, sous la lampe d'opale, la vue directe et prochaine de ce beau visage longuement détaillé la veille au bout de la lorgnette. Mais la place était vide encore. A la portière s'agitait un corps volumineux, épais, celui de l'accompagnateur. De la main il envoya au loin un dernier baiser. Lui seul, directeur de l'Opéra de Toulouse et mari de la cantatrice, se rendait à Paris pour bâcler une affaire en 48 heures. Il ne voyageait donc pas pour s'amuser. Sans façon il s'installa, tout de son long couché, le dos tourné vers moi, et, bientôt, il ronfla en basse taille, tout ancien ténor qu'il était.

Jamais, certainement, semblable commodité ne fut offerte à nul voyageur d'antan dans aucune diligence. Jamais, non plus, pareille déception n'y eût atteint un galant homme : avoir sous les yeux, douze heures durant, au lieu d'un beau et frais minois, ***l'autre visage du mari !***

Amédée DELORME.



GUÉRISON

(NOUVELLE MONTAGNARDE)

I

Sous la lueur rose du soir, la montagne peu à peu se rafraîchit. Les grands sapins verts, au souffle léger du vent de nuit, entrechoquent leurs aiguilles dans un bruissement sonore, les cascades roulent en joyeux cliquetis et les clochettes au cou des moutons tintent en carillons argentins. C'est l'heure calme où l' « Alp vert », — mais qui paraît bleu sous la brume, — l'Alp, avant de s'endormir enveloppé d'ombres, s'anime de mille gazouillis, se parfume de sauvages senteurs et se colore de lueurs changeantes.

Là-haut, au sommet, on voit un petit chalet émergeant tout blanc d'un bouquet de verdure; et, auprès, un parc qui retentit du bêlement prolongé de cent brebis. Cela appartient à Guillaume Schafberg, un gros cultivateur, dont on voit la ferme et les granges, là-bas, dans la plaine, et dont les champs se déroulent dorés par le couchant. Et là, sur la montagne, c'est son troupeau qui rentre !

Cependant, on aperçoit encore debout, devant la porte du chalet, un jeune homme pensif, regardant tour à tour la vallée de l'*Oisan* que le soleil empourpre, et derrière, noyées dans le vague gris du ciel, les hauteurs blanches du Pelvoux, avec çà et là des tons roses.

Agé de vingt-cinq ans, grand, beau même, ce jeune homme, le fils de Guillaume Schafberg passe pour un original auprès des habitants de la vallée. En effet, à l'âge où l'on aime la joyeuse compagnie, où l'on va danser dans les fêtes avec les jolies filles, où l'on se plaît à passer chez le voisin la veillée, lui, malgré sa richesse, — car le vieux Schafberg a plus de pièces d'or que ses voisins n'ont de pièces de dix sous, — lui, malgré ses avantages physiques, il reste presque toute l'année dans ce chalet, seul, pensif, soucieux. Et là-haut, tantôt causant avec le vieux berger, tantôt rôdant, son fusil sur l'épaule, dans les grands bois de sapins, il vit en sauvage et dépense sa belle jeunesse à entendre les sources chanter, ou à voir briller les crêtes vives du Pelvoux ; « c'est donc un original » concluent les braves montagnards.

Mais ses parents, eux, qui le connaissent, sans pouvoir toutefois deviner le secret de son mal, s'inquiètent et savent bien que c'est la douleur et non la folie qui leur a changé ainsi, en deux années, leur fils, auparavant si aimable, si gai ! Ils savent que s'il aime le séjour solitaire de la montagne, c'est parce que son chagrin caché augmente à la vue du bonheur des autres ; ils savent que s'il évite les fêtes et les longues veillées, c'est que l'aspect d'une jeune fille aux yeux rieurs le plonge en une tristesse étrange ; ils savent que seules, la montagne, la solitude accablante des cimes, — par ce qu'elles ont d'effrayant, de mystérieux, de grandiose, — peuvent chasser ses funestes pensées. Aussi, le laissent-ils taire, — et

sans plus rien lui demander. Car toutes leurs questions, même les plus pressantes, n'ont eu d'autre réponse qu'un morne et farouche silence !...

Et voilà pourquoi ce soir, à la tombée d'une nuit d'été, seul encore, seul toujours, il rêve devant son chalet. Il rêve et il regarde maintenant avec plus d'attention la maison de ses parents, la cheminée d'où s'échappent des tire-bouchons de fumée bleue, le banc de pierre près du seuil, où son père, revenu des champs, est assis fumant sa pipe de porcelaine !

Soudain il se dresse pâle, tremblant. Il vient d'apercevoir un homme qui entre, un vieux montagnard robuste, aux façons joviales et franches, et, avec lui, une mignonne silhouette de jeune fille qui s'avance, légère, sautillante. Le « père » se lève. Empressé, il va serrer vigoureusement la main au vieux, dépose un baiser sur le front de l'enfant et, tous, il les voit disparaître dans la maison.

Alors lui, comme si ces apparitions ravivaient en son cœur une blessure encore mal cicatrisée, lentement, d'une allure lasse de bête blessée, il rentre dans le chalet.

II

Bizarre anomalie des choses !... Là-haut, dans le chalet, on pleure ; en bas, chez Schafberg, on rit.

Autour d'une table garnie de mets, de flacons débouchés, à la lueur de deux chandelles jaunes, le vieux propriétaire, sa femme et leurs invités joyeusement achèvent leur repas. Et peu à peu, à mesure que se vident les verres de vin du Rhône, la joie devient plus communicative, le rire plus épanoui. Et tandis que, par la fenêtre ouverte, le vent apporte les effluves du printemps, les senteurs lourdes de la montagne, à l'esprit de ces simples, les souvenirs heureux montent comme un parfum exquis d'autrefois.

Puis, insensiblement, par la pente douce, naturelle des choses, des souvenirs gais, on passe aux souvenirs tristes et la joie se teinte de caressante mélancolie !

Et l'on cause des parents, des connaissances, des travaux du jour, des projets du lendemain. Les absents viennent « sur le tapis » et en raison même de leur absence on en dit ou plus de mal ou plus de bien qu'ils ne méritent.

Aussi l'hôte de Schafberg, le presque suisse Bachs, lui parle de son fils qu'il avait connu bambin aux joues roses, aux cheveux ébouriffés, puis adolescent éveillé quoique parfois songeur, et jeune homme enfin élégant et bien élevé !

Alors un nuage de tristesse leur voilant le front, une larme furtive brillant à leur œil, les parents répondent que leur fils est là-haut dans la montagne ; que depuis quelque temps il n'aime plus qu'elle et ne recherche plus que la solitude... « Un grand chagrin le dévore sans doute, car il ne se peut pas, ajoutent-ils, qu'un jeune homme de son âge et bien fait comme lui, n'aime pas la joyeuse compagnie, le vin clair et les jolies filles ».

Certes cela l'étonne aussi, lui, le vieux Bachs qui, autrefois, était un si joyeux compère.

Mais ce qu'il comprend, c'est que le jeune homme, pour sa douleur, ait cherché une consolation dans la montagne. La Montagne ! oui, pour le Suisse, elle est ce qu'est la mer pour le Breton, le soleil pour l'Italien, le

désert pour l'Arabe ; elle est son amour, sa mère nourricière, et quoique souvent elle soit dure, cruelle pour ses enfants, elle a tant d'attirance, de beauté fascinante qu'il ne l'en aime pas moins, — et même mieux peut-être !

Et le vieux se tournant vers les masses blanches du Pelvoux, — qui se dressent, splendides, sur le bleu noir du ciel — les contemple avec amour, avec respect ; car c'est son âme à lui, l'emblème de la patrie !

Mais pendant qu'il est là en contemplation, pendant que les vieux ont les yeux sur le petit chalet caché là-haut dans la verdure, la fille du père Bachs, belle et fraîche fleur alpestre, sent tout son sang lui refluer au cœur, et un trouble immense l'envahir !... Pourquoi ? Le connaît-elle donc le secret du jeune homme ; porte-t-elle quelque intérêt à cette douleur, ou bien...

Elle aussi se sent triste !...

Mais comme les paysans, — fussent-ils des montagnards alpins, — n'ont pas l'âme assez contemplative pour longtemps s'arrêter à un pénible souvenir, le rire reparaît bientôt sur leurs lèvres ; ils parlent d'autre chose : une bonne lampée de vin vieux suffit à dissiper ce qui peut encore leur rester de « vague à l'âme ».

Cependant la veillée se prolonge. Le vent souffle plus frais de la montagne et la lune monte plus blanche.

Alors on se dit « au revoir », à la ferme. En riant, on se souhaite bonne nuit et tous, — sauf pourtant la jeune fille, — rendus gais par le magnétisant effet du vin du Rhône, vont prolonger dans le rêve l'évocation heureuse des lointains souvenirs.

III

Quand elle fut seule dans sa chambre, — c'était celle du fils Schafberg qu'on lui avait donnée, — la jeune fille ouvrant la fenêtre et s'accoudant à la balustrade, se prit à songer. Elle le connaissait bien, le chagrin du jeune homme et, certes, elle y prenait part, et pour cause.

Les yeux fixés sur le chalet, baigné des reflets de la lune, sur ce chalet dont la vue semblait la fasciner, elle se rappela !... Ah ! le temps court, court et nous entraîne ! Oui, de cela il y avait déjà deux ans ! Et ces deux ans, maintenant, lui paraissaient avoir passé comme le rêve d'une nuit. Oui, elle se souvient, comme d'une chose d'hier, de tous les incidents de ce jour où, pour la dernière fois, le fils de Schafberg était venu à la fête de son village...

Elle le voyait encore, monté sur sa mule, arrivant par le matin rose et plein de parfums lourds. Oui, il était beau, galopant ainsi, inondé de lumière, entre les haies en fleurs du sentier montagneux. Elle le voyait, à table, à côté d'elle, l'enveloppant d'attentions délicates, laissant toujours assis sur elle son doux regard de mélancolie amoureuse. Ensuite, après midi, tandis que Bachs, avec ses vieux camarades, était en train de jouer aux cartes dans le cabaret, elle revoyait sa petite chambre à elle, blanche, embaumée de lavande et pareille presque à celle où elle rêvait maintenant. Assis l'un à côté de l'autre, se tenant par la main, ils causaient. Le bon soleil de juin entrait par la fenêtre, rayonnant et clair. Sur la place, on entendait les propos joyeux, les rires des groupes qui passaient nombreux et bruyants, et, au loin, comme un monotone sanglot, le bruit de la cascade tombant de la montagne.

Mais soudain, au moment où, enhardi, et lui disant complaisamment son amour, des sons agiles montèrent dans l'air, égrenant les notes d'une valse.

Le bal champêtre commençait !

Alors elle ne l'écouta plus ! Peu lui importaient, en effet, les serments de ce garçon, puisqu'au dehors ses compagnes tourbillonnaient joyeuses, avec les gars d'alentour !...

Aussi n'y tenant plus et cédant à sa passion, elle se leva soudain et dit, énervée, au pauvre amoureux qui lui demandait un mot d'espoir :

— Vous m'agacez avec vos simagrées ! Je vais danser ; suivez-moi si vous voulez !

Et elle mit son chapeau. Lui aussi se leva, très pâle ; il lança un regard si dur, si glacial à la jeune fille qu'elle en tressaillit ; puis, sans mot dire, il sortit...

Elle eut peur ! Mais la musique allait toujours plus excitante, le bal bondissait à côté, sous le soleil clair.

Elle y alla !... Oh ! quel vertige délicieux de se sentir tourbillonner au bras d'un cavalier leste ; de bondir, comme abîmée dans l'étourdissement voluptueux de la valse, et de voler comme en un tourbillon affolé ; puis, à la fin, les yeux clos, de se reposer assise sur un banc, le sein frémissant, la tête tournante ! Alors, certes, elle ne pensait plus au regard de son amoureux blessé...

Mais, un moment après, tandis qu'enivrée, elle s'abandonnait en dansant, elle vit partir sur sa mule le jeune homme ; en passant, il l'aperçut au bras de ce cavalier ; alors portant la main à son cœur, il s'éloigna au grand trot...

Depuis elle ne l'avait jamais plus revu ! jamais !!

Et maintenant elle pleurait ! Oui, c'était par sa faute à elle qu'il était malheureux ; par sa faute que les vieux Schafberg se lamentaient ! Et pourquoi tout cela ? pour un moment de légèreté, de folie, que maintenant elle regrettait si amèrement !

Certainement il avait cru qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle aimait l'autre ! Et pourtant, cet autre, comme il lui était indifférent !

Certes, elle avait été cruelle, étourdie, mais quand même elle l'aimait bien et, malgré deux ans d'absence, c'est encore à lui qu'elle avait gardé son cœur !

Aussi, en regardant le petit chalet qui abritait le jeune homme, elle se sentit un grand dégoût d'elle-même, et levant les bras au ciel, elle soupira :

« Mon Dieu, si je pouvais au moins réparer le mal que j'ai fait et par ma tendresse guérir ce pauvre cœur qui saigne de mon amour !... »

IV

Le lendemain, cinq heures. Le beau soleil émerge de la muraille neigeuse de montagnes. A sa lumière les prés lointains brûlent, scintillent, les champs peu à peu s'éclairent et la buée de la nuit se dissipe, monte en nuées floches dans le ciel. Les cascades courent plus chantantes, mêlant leurs clapotis aux sons argentins des clochettes des troupeaux. Les prés et les bois étincelaient de perles de rosée...

Dans la maison de Schafberg on est déjà levé. La vieille femme toujours active, entourée de deux, trois servantes, donne ses ordres, et sur un grand feu flambant, fait poser une jatte de lait écumeux. Il fallait qu'à leur

réveil ses hôtes aient quelque chose de chaud à boire ; car, malgré le beau soleil, malgré la splendeur du dehors, l'air est vif. Et puis ne doivent-ils pas, avec son mari, gravir la montagne, visiter le troupeau et s'entendre sur un marché de moutons ?

Aussi le feu flambait joyeusement, éclairant de ses lueurs l'étincelante batterie de cuisine.

Bientôt la bonne dame entendit descendre le vieux Bachs avec son mari. Ils causaient. Mais ce n'était plus, comme hier soir, joyeux propos, souvenirs lointains ; les paysans ne se permettent ce luxe qu'à la veillée. C'étaient propos d'affaires. Discussion presque. Arrivés dans la cuisine, après avoir salué la ménagère, ils allèrent s'asseoir au coin du feu et là, tout en bourrant leurs pipes, ils continuèrent, très graves, l'entretien.

Puis ce fut un pas sautillant, léger, comme de petits sauts de bergeronnette ; et, fraîche, dans sa robe bleue, l'œil allumé, le sourire aux lèvres, parut la jeune fille. Câline, elle alla se faire embrasser par tous, parla à tous, et, malicieuse, les empêcha de continuer leur grave conversation.

Cependant le lait était chaud, les écuelles bien blanches rangées sur la table. Alors ils s'assirent, trempant de larges tranches de pain bis dans le bon lait.

Mais ce premier déjeuner était silencieux. On mangeait vite et sans parler.

Alors les deux hommes et la jeune fille montèrent à la montagne, — eux pour voir leurs moutons, elle, pour voir son amoureux.

Ils prirent un sentier pierreux, entouré de haies d'aubépines en fleurs, où les herbes folles jaillissaient d'entre les cailloux et qu'embaumaient les touffes de thym. D'un côté, dans un ravin, s'élançait un petit torrent aux eaux claires et vives, qui, avec des tressautements et de petites lames d'écume bondissait, allègre, de rocher en rocher ; de l'autre côté, penchées sur le flanc des montagnes, des prairies bigarrées de fleurs où paissent des vaches lentes.

Et l'on gravissait, respirant l'air vivifiant des cimes. Peu à peu le sentier devenait plus raide, moins tracé et finissait même par disparaître tout à fait...

V

Dans la forêt, la jeune fille qui s'est échappée, erre seule. Paisible silence alentour, ombre épaisse et piquante fraîcheur. Elle marche, sans savoir où, entre les colonnades formées par les troncs droits des arbres, espérant vaguement y voir le jeune homme que depuis longtemps elle aimait, mais que depuis hier soir elle adore. Elle marche et elle rêve ; et, en rêvant elle parle tout haut. Ce sont des reproches qu'elle s'adresse ; ce sont des élans vers cet avenir qui lui semble si près, avenir où elle sera à lui, pour lui seul, ce sont des appels de tendresse, enfin toutes les imaginations que peut rêver un cerveau passionné de dix-huit ans. Et elle marche sans se préoccuper de rien, droit devant elle, sans crainte de s'égarer, parce que quelque chose, un vague et confus « quelque chose », lui dit qu'elle le trouvera et qu'il lui pardonnera.

Et tout autour règne le morne silence de la grande solitude, avec sa mélancolique pénombre et son insondable mystère.

Mais depuis un moment, toute absorbée qu'elle est par son rêve, elle

marche sans s'apercevoir que quelqu'un la suit, — quelqu'un qui se glisse de fourré en fourré avec des précautions de fauve de n'être ni vu, ni entendu. Et ce quelqu'un, c'est... son amoureux lui-même, qui avec une joie délirante l'écoute rêver ainsi tout haut, se demandant dans sa stupeur s'il n'est pas le jouet d'une hallucination ; si cette jeune fille qui parle ainsi, tendre et passionnée, est bien la Franciska Bachs qu'il avait connue indifférente et frivole !

Et tout en la suivant, il la regarde !...

Pourtant oui, c'est bien elle, ce sont ses grands yeux bleus si rieurs, maintenant voilés de mélancolie ; ce sont ses vaporeux cheveux blonds, ses joues si roses, sa taille divinement souple et fine ! Oui, c'est elle, c'est elle ! — Et pourtant il n'en peut croire ses yeux !

Alors pour s'assurer qu'il ne rêve pas, que cet amour enfin dévoilé est bien sincère, il se dépêche ; il la devance et, plus loin, va s'étendre sous un arbre, dans une pose de blessé. Là, servi merveilleusement par le hasard, il découvre son bras saignant écorché tout à l'heure par un rocher roulant d'une cime. Il ferme les yeux et il attend.

Bientôt Franciska arrive ; elle l'aperçoit et le reconnaît ! Dieu ! comme son cœur bat, comme tout son corps tremble ! — Il dort sans doute, fatigué de sa marche ; alors elle peut bien avancer un peu.

Soudain elle pousse un grand cri ! Du sang ! Elle a vu du sang !... Il ne dort pas ; il est blessé, évanoui, mort peut-être ! Déposant toute fausse modestie, toute timidité pudique, elle court, elle se précipite sur lui, le prend dans ses bras, l'appelle et l'embrasse !

Alors doucement, doucement, comme s'il se réveillait du sommeil de la mort, le jeune homme rouvre les yeux. Convaincu désormais, il sourit et lui rend son baiser ! Il se soulève ensuite et lui raconte comment il s'est blessé : oh ! qu'elle se rassure, ce n'est pas grave, pas du tout ; seulement, la perte de sang vient de lui causer cette défaillance ! Alors, avec des précautions infinies, elle entoure le bras blessé de son mouchoir, elle lui opère un délicat pansement ; tandis que lui, remis comme par miracle, se met debout tout à fait.

Ils s'en vont et tout en marchant, ils causent !

Oh ! qu'il fait bon parler d'amour sous les grands bois, dans la profonde solitude ! Combien vite, dans le grand silence, les malentendus s'expliquent ! Sous cette voluptueuse fraîcheur, leurs âmes s'épanouissent ! Et serrés l'un contre l'autre, ils vont... Maintenant tout est pardonné, tout est oublié !

Il lui pardonne sa décourageante parole dont pendant deux ans il souffrit ; elle lui pardonne le stratagème qui a forcé l'aveu.

— Un baiser ! pensez donc ! dit-elle en rougissant. Un baiser ! Quand on n'est ni mariés, ni même fiancés !

— Qu'à cela ne tienne, répond le jeune homme ; par un second, mon cher amour, nous allons sceller nos fiançailles.

Et elle, toute heureuse, quoique rougissante encore, elle lui tend ses lèvres...

Soudain, ils tressaillent !

— Parbleu ! s'écrie joyeusement une forte voix, le père Schafberg, les voilà tous les deux et je crois, par ma barbe, qu'ils s'embrassent.

Ce sont les deux papas en quête de leurs enfants !

— Oui, répond le jeune homme, nous voilà ! — Bonjour, père Bachs, comment cela va-t-il ?

— Mais pas mal, mon garçon, pas mal, et toi ? Et à propos, qu'est ce donc que cette sauvage tristesse dont tu souffres ?

— Oh ! c'est un mal bizarre et tellement compliqué qu'aucun médecin n'aurait pu le soulager, mais un sourire de votre fille l'a dissipé soudain.

— Ah !... alors, à quand donc la noce, dit Schafberg, heureux, en embrassant son fils ?

— Mon cher père, le plus tôt possible — pour achever ma guérison !

André DELACOUR.

20-28 septembre 99.





CROQUIS URBAINS

BECS DE GAZ

. . . .

Sous l'œil clignotant des bleus becs de gaz.

. . . .

Paul Verlaine.

Il est quatre heures du matin dans la ville lasse ; c'est un matin d'hiver morne et embrumé, un matin fait pour la rêverie d'un cœur en détresse qui se complaît dans sa mélancolie. Les maisons élevées se fondent dans le brouillard en une muraille très longue, très haute, énigmatique et visqueuse ; de loin en loin tremblote la languette de feu d'un bec de gaz. Et tout est silencieux, une inertie sombre plane sur les chaussées désertes où pas même un policier ne martelle son pas retentissant. Sur les trottoirs la brume descend insensiblement et leur surface glissante resplendit d'un reflet dur et froid, d'un reflet de lame. Parfois cet écran improvisé s'allume de teintes étranges qui poursuivent le passant d'hallucinations bizarres ; la flamme blafarde et clignotante du gaz se tord comme une âme damnée tandis que les tons les plus extraordinairement colorés se plaquent sur l'asphalte que la brume lave...

J'aperçois une clarté blanche qui m'aveugle tout à coup ; puis une nappe rouge sombre lui succède et, malgré moi je recule, j'ai cru marcher dans du sang ; entre temps toutes les teintes intermédiaires fuient, devant mes yeux, en une course furibonde et endiablée. Tout cela exagéré à un tel degré que mes sens sont anéantis. J'avance sans m'en douter essayant de me remémorer ces couleurs irréelles dont l'instantanéité décevante me fait songer aux rêves étranges que l'imagination déchaîne parfois dans nos âmes aux soirs de névrose ou d'écœurement...

Oh ! ces becs de gaz aux lueurs incertaines ! que j'aime à aller sous leurs rayons mélancoliques !

Mon être tout entier se fond en leurs lueurs falotes, qui me rappellent des papillons capricieux, des fantômes de papillons, cherchant à se poser sur d'insaisissables fleurs de rêve.

Et mon âme comprend leur détresse si éloquemment suggestive : c'est qu'ils furent les témoins de nombre d'actions ignorées, — drames ou trahisons !... Ils frissonnent d'angoisse, vacillent d'incertitude aux yeux du passant qui sympathise...

Oh ! lumières troublantes ; âmes angoissées comme nous des perfidies humaines, vous êtes les amies de mes soirs de rancœur et de désespérance — et je vous salue avec émotion, chères compagnes de route, dans l'ineffable apaisement des nuits ! ! !

René VINCY.

(Extrait de *Croquis Urbains*.)



Album du « Feu Follet »

A un vieux Château


C'ÉTAIT par un beau soir de l'arrière-saison.
A travers les grands bois, la haute métairie
Sur l'occident rougi fumait à l'horizon
Et le brouillard du soir montait de la prairie.

Une clarté lunaire argentait ton blason,
Et l'ombre qui baignait l'immense galerie
Enveloppait mes sens et noyait ma raison,
Dans cet abîme vague où naît la rêverie.

En songeant aux seigneurs à la longue rapière,
Je croyais, au sommet des escaliers de pierre,
Voir fuir en tournoyant les spectres du passé.

Et du sein de la nuit, au fond de la chapelle,
Le seul bruit de mes pas a fait frissonner l'aile
Du séraphin qui veille un enfant trépassé!

EUG. LE ROY.

LE PAYSAN

A Monseigneur Mando,
Évêque d'Angoulême.

Il fait bon, paysan, sous les arbres en fleurs;
Le seigle, hors du sol, tout guilleret, se lève;
La campagne, à l'entour, est belle comme un rêve,
Et l'air est tout chargé d'opulentes senteurs.

Même en toute saison, bonne est ton existence,
Paysan, si le sol que tu fends est à toi;
Malgré les vents du nord et la grêle et le froid,
Ces fléaux destructeurs de ta juste espérance.

Il vaut mieux, paysan, vivre dans l'air de Dieu,
Comme les fiers pasteurs des primitives races,
Que de vieillir haineux, l'œil chargé de menaces,
Dans la mine étouffante ou dans l'usine en feu !

Il vaut mieux, paysan, lorsque vient le dimanche,
Plutôt que de glapir au fond d'un cabaret,
Boire la bière blonde ou bien le vin clairet,
Sous l'arbre qui joyeux vous fleurit de sa branche !

Il vaut mieux mettre au jour de rudes rejetons
A l'œil espiègle et franc, à la mine fleurie,
Qui, pareils aux oiseaux, volent dans la prairie,
Que de vivre entouré de pâles avortons !

Ah ! quel plaisir de voir le verdissant feuillage
S'enflammer dans les bois quand chante le coucou,
Ou de dormir plongé dans le foin jusqu'au cou,
Lorsque le soleil d'août flambe sur le village !

De nos jours la campagne est presque un paradis :
Cependant de plein gré son enfant s'en exile ;
Il trouve ailleurs souvent la besogne servile,
Et le repos sans calme en un morne taudis.

Il quitte le village amical et bonhomme,
Pour errer au milieu d'étrangers froids et sourds ; —
Et pour meurtrir ses pieds aux pavés des faubourgs,
Il déserte ses bois où l'on fait si bon somme !

Oh ! je n'ai jamais vu dans la noire cité,
Des pâles affamés la fiévreuse troupe,
Se tordre comme un ver, quand la bêche le coupe,
Sans mettre en doute Dieu, sa gloire et sa bonté ;

Mais je n'ai jamais vu d'humble propriétaire
Enfoncer son soc clair au flanc brun des sillons ;
Le geste solennel du semeur en haillons,
Sans croire au Dieu du ciel, sublime et tutélaire.

Mai 1892. Saint-Brieuc.

ARNAULD BARON.



Vers sur un thème ancien

Allez-vous-en, allez, allez !
Soucys, soings et mélencolie !
CHARLES D'ORLÉANS.

Que te sert d'ordonner ? Hélas! pauvre poète,
C'est en vain que de mots tu veux leurrer ton cœur!
L'ennui, ce mécréant, brutal comme un vainqueur,
Ne peut pas s'attendrir à ton chant d'alouette.

Tu crois en le narguant lui donner son congé ;
Tu ris et tu le crois parti. Mais prends bien garde !
Car son œil vigilant et soupçonneux regarde
L'oubli délicieux où ton cœur s'est plongé.

— Les poètes avaient jadis l'âme candide !
Ignores-tu que l'homme est un être souffrant,
Qu'il ne peut réagir et que plus il est grand,
Plus il est écrasé par le Destin stupide ?

Hélas, non ! et c'est là ton malheur, tu le sais !
— A toi, mon grand aîné, quoi! je croyais t'apprendre
Qu'il est mauvais d'avoir un tempérament tendre,
Car, pris par la tristesse, on reste en ses lacets !

Oui, c'est là votre sort, ô chanteurs, d'être tristes,
Vous qui faites frémir en de sublimes sons,
— Car le rire ne fait que de vaines chansons
Du sourire et des pleurs de vos rêves d'artistes !

JEHAN LAUGNAC.

FABLES

LE MERLE ET LE PIGEON

Le crêpe du mari, les voiles de la veuve,
Ne sont pas toujours une preuve
Des sincéres regrets de l'un ou l'autre époux.
Peut-on savoir ce qui se passe là-dessous ?

Ai-je besoin de rappeler la fable
Des deux pigeons? on sait qu'ils s'aimaient tendrement,
Cela suffit. L'un d'eux mourut subitement;
Son compagnon restait inconsolable.
En vain lui disait-on : « Rien n'est perdu pour vous,
Vous pouvez contracter des liens aussi doux.
Choisissez. A quoi sert d'attendre ?
L'automne arrive chaque jour. »
Le malheureux pigeon ne voulait rien entendre.
Le merle, son voisin, devint veuf à son tour.
Ce fut pour celui-ci presque une délivrance :
Il était triste en apparence,
Portait son deuil correctement,
Mais au fond quel soulagement !
Du reste mes lecteurs doivent bien le connaitre...
C'était un drôle d'être
Que ce merle : galant, passionné, jaloux,
Avec cela très bon. Sa conduite d'époux
Fut, il faut bien le dire, assez irrégulière :
A ce propos,
Il fut le héros
D'une aventure singulière...
Je ne peux pas la raconter ici;
Je reviens donc à mon récit :
Il trouva le pigeon, un jour, dans le bocage :
« J'ai, lui dit-il, appris votre veuvage
Par vos roucoulements plaintifs,
Mais vos regrets sont-ils bien vifs ?
On ne le dirait pas, puisque, malgré l'usage,
Vous avez conservé votre brillant plumage.
Du rouge ! y pensez-vous ? Moi, c'est bien différent.
J'ai quitté mes habits de fête;
Je me suis mis en noir des pieds jusqu'à la tête,
Pour montrer aux oiseaux combien mon deuil est grand. »
Le pigeon lui dit tristement :
« Je ne m'arrête point à vos sottes coutumes.
Ah ! si je pouvais lire au fond de votre cœur,
Qu'y trouverais-je ? rien, peut-être : la douleur
Ne se reconnaît pas à la couleur des plumes. »

LÉGER RABÈS.



L'ORT OCCITAN

A la Rosa

Del sang d'Adonis es nascuda, o Rosa!
Ton blos tint jamais sera pro vantad,
E te vol cantar aquel qu'a cantat
En bordons pagans Venus amorosa.

Quand l'Alba am sos plors diamantins t'arrosa
Es presta pel bais del Dius de clartat;
As tempses antics, sola, as meritat
D'ondrar los festins, l'alcova e la crosa.

Simbol del Plazer, subretot simbol
De la Vida, rais qu'es tant fugibol,
En Mai, dins mon ort, es flor preferada.

Jol Solelh, tabe passant com un fum,
L'Ama des Umans es la Rosa astrada
Qu'en fazent lo be, troba son perfum.

Prosper ESTIEU.

TRADUCTION FRANÇAISE

A la Rose

Du sang d'Adonis tu es née, ô Rose! Jamais ton pur coloris ne sera suffisamment loué, et il veut te chanter, celui qui chanta en vers païens Vénus amoureuse.

Quand l'Aube te baigne de ses pleurs diamantins, tu es prête pour le baiser du Dieu de clarté; aux temps antiques, seule, tu méritas d'orner les festins, l'alcôve et la tombe.

Emblème du Plaisir, surtout emblème de la Vie, rayon si fugitif, en Mai, dans mon jardin, tu es la fleur que je préfère.

Sous le Soleil, passant aussi comme une fumée, l'Ame des Humains est la Rose couleur d'astre qui, en faisant le bien, trouve son parfum.

P. E.

Notes de Musique

VIII

LE BANQUET DE PLATON A L'OPÉRA

Le programme d'un grand théâtre lyrique de province diffère essentiellement de celui de notre Académie Nationale de musique :

A Paris, tout se spécialise, pour tendre au plus haut degré de perfection dans chaque genre. Au contraire, dans une ville comme Toulouse, par exemple, où il n'y a qu'un seul théâtre d'opéra, le programme de la saison doit constituer une sorte de cours d'esthétique, de drame et de comédie lyriques.

L'éclectisme le plus large doit présider à sa confection, et à défaut de ce principe fondamental, le critique d'art le plus autorisé serait malhabile à la construire. En vain nous dirait-il que l'amour des bonnes choses doit nous garder de la tolérance des médiocres. Nous lui répondrions que les œuvres qui peuvent être l'objet de ses dédains contiennent souvent des beautés de premier ordre, et que la seule différence qui existe entre lui et le bon public, c'est que le critique ne se préoccupe que de ce qui le choque, tandis que la masse des spectateurs ne sait voir dans le drame que ce qui la charme et qui l'émeut.

Une administration théâtrale intelligente, qui a le désir légitime de réussir comme entreprise commerciale et qui possède en même temps la foi dans sa mission artistique, a donc le devoir, non seulement de varier ses spectacles, mais encore de présenter les belles œuvres dans un ordre qui les fasse valoir l'une par l'autre. L'opposition des genres, la diversité des écoles, le caractère propre au génie de chaque compositeur, les évolutions du goût, tout cela est bien de nature à satisfaire notre penchant pour la variété ; et avec d'aussi riches éléments, il faudrait presque de la mauvaise volonté pour n'y point parvenir.

Ce serait une erreur de croire qu'en prenant au hasard dans l'écrin splendide de chacune des grandes écoles de musique dramatique, on arriverait à faire un programme parfait. Tel serait le joaillier qui monterait un bijou, en puisant à pleines mains dans un trésor de topazes, d'émeraudes, de diamants, de saphirs, de rubis et de perles, sertis sans ordre et sans harmonie ! Son œuvre n'aurait aucune valeur artistique, si la raison et le goût ne venaient guider son choix.

Qui ne reconnaît la justesse de ce principe? mais ils sont rares, les *impressari* qui s'efforcent de l'appliquer avec cette sorte de coquetterie, par laquelle l'artiste, en ménageant ses effets, en variant ses moyens, arrive à conquérir les suffrages. L'esprit de méthode est bien loin d'être incompatible avec le sentiment de l'art; c'est au contraire le guide infaillible du goût, lequel est la manifestation la plus raffinée de ce sentiment.

Avant de faire le *menu* de cette sorte de banquet platonicien, où seraient conviés tous les fervents de l'art, depuis l'enfant du peuple guidé par un heureux instinct, jusqu'à l'amateur le plus éclairé, il faut adresser la *carte* des mets substantiels ou délicats sur lesquels notre choix pourrait se fixer.

Il y a d'abord l'ancienne pléïade, dont tout le monde connaît les plus célèbres protagonistes : Glück, le grand tragique, le Wagner du XVIII[e] siècle, le créateur du coloris instrumental; — Mozart, l'universel, le divin Mozart qui séduira encore bien des générations par la sensibilité, la force et la grâce de son génie; — Méhul, le premier grand maître français, l'auteur de *Joseph* que Wagner a proclamé chef-d'œuvre dramatique ; — Spontini, immortalisé par la *Vestale*, dont notre grand Berlioz, qui s'y connaissait, a décrit avec enthousiasme les beautés du premier ordre ; — Weber, le compositeur originale par excellence, le précurseur de Wagner ; Rossini, enfin ! non pas l'incomparable auteur de *Moïse* et de *Guillaume Tel*, converti au culte du sentiment dramatique de la France ; mais le Rossini à *l'italienne*, le Rossini d'*Othello* et de *Sémiramis*, le dangereux charmeur qui par son influence néfaste, nous a volé une bonne moitié du génie de Boïeldieu et d'Hérold !

Il faudrait être bien maladroit pour ne pas trouver chaque année parmi ces chefs-d'œuvre deux *relevés* des plus succulents. — Voulez-vous que, pour commencer, nous choisissions l'*Orphée* de Glück et le *Joseph* de Méhul ? La direction n'aurait pas à se mettre en grands frais de mise en scène, et les difficultés d'exécution sont très abordables. — Tout au plus pourrait-on objecter qu'Orphée, après être passé par les enfers, est plutôt un rôti, et que le *bâton de Jacob* (1) trouverait mieux sa place au dessert. Mais, négligeons ces subtilités qui ne sont pas de mise à la table du grand philosophe grec.

Avant de passer aux *entrées*, inscrivons d'office quatre grandes *pièces* toujours *montées* et pour ainsi dire de fondation : *Guillaume Tell*, les *Huguenots*, la *Juive* et *Faust*. Cela correspond aux grands dadas de l'esprit humain : le nationalisme, le fanatisme, le sémitisme, l'occultisme et l'amour se mêlant à tout.

Quant aux cinq ou six pièces de résistance nécessaires à ce confortable banquet, il est facile d'en varier le choix, en prenant dans les abondants

1) Gâteau que l'on fabrique à Toulouse.

garde-chanter de Meyerbeer, de Donizetti, d'Halévy, de Verdi, de Gounod, de Thomas, de Reyer, de Massenet et de Saint-Saëns. Il y a pour tous les appétits et pour tous les goûts. — Une année, nous aurions *le Prophète, Lucie, Rigoletto, Roméo et Juliette, Sigurd ;* l'année suivante, *l'Africaine, la Favorite, la Reine de Chypre, Aïda, Hamlet, Samson et Dalila.* — Nous donnons ces exemples, pour faire bien comprendre l'esprit du système.

Supprimons les *pièces froides,* si vous le voulez bien, et passons aux *rôtis*. C'est la partie la plus délicate de notre menu ; et nous avons fait la part assez large aux préférences populaires, pour nous préoccuper maintenant des mets dont la sa saveur, quelquefois incomprise du vulgaire, est susceptible d'élever peu à peu le goût public et de satisfaire les raffinés.

D'abord, il ne me parait pas possible de dresser le programme d'une saison d'opéra dans une grande ville, sans qu'il y figure le nom du vaste génie musical qui plane sur la seconde moitié de notre siècle. Nous ne demandons pas que nos théâtres de province deviennent une succursale de celui de Bayrenth... il y aurait trop à faire... et à défaire ! Mais en montant chaque année au moins une œuvre de Wagner, certains théâtres de province, celui de Toulouse en particulier, relèveraient peut-être leur réputation un peu chancelante au point de vue du grand art. Et ne venez pas nous dire que la chose est impossible, faute du *Cygne de Lohengrin.* Choisissez un opéra pour lequel suffise un palmipède plus modeste : l'*Oie* se trouvant écartée par son rôle essentiellement politique dans un *Capitole,* prenez un canard. En art culinaire et en musique surtout, le *Canard* est le *Cygne* de la médiocrité.

Mais un seul rôti, fût-il de la famille des *anatinées,* ne saurait suffire pour nos agapes artistiques. Il nous faut un peu de gibier de la saison : Reyer, Saint-Saëns et Massenet prennent encore leur *permis* ; de jeunes et hardis chasseurs suivent leurs traces giboyeuses, et nous pouvons exiger qu'on nous serve au moins une des belles pièces figurant au *tableau* de cette nouvelle *Chasse du jeune Henri.*

Des opéras-comiques, judicieusement choisis d'après les mêmes principes, fourniront une inépuisable collection de *hors-d'œuvre* et d'*entremets* : très recommandé, le savoureux *Eclair*, d'Halévy.

Enfin, le dessert inévitablement varié et assorti, nous serait présenté par des ballerines aussi accortes, jolies et gracieuses qu'il soit possible, en de spirituelles pantomimes et en de joyeux divertissements.

Le grave Pascal a dit que le plaisir n'est pas autre chose que le ballet de l'esprit.

. . . .

Mais, ça manque de vins, observeront les gourmets ! — qu'ils se rassu-

rent ! — Le talent des interprètes doit remplir ici le rôle salutaire et bienfaisant des breuvages dans les festins gastronomiques. Les dames artistes y ajouteront le charme de leurs grâces, et nous souhaitons de pouvoir dire à chacune d'elles ces jolis vers du cardinal de Bernis :

Bacchus, assis sur un tonneau,
La prend pour la fille de l'onde :
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer son monde.

Et maintenant, *bon appétit, Messieurs !*

Hyacinthe de VÉSIAN.



LA VIE PARISIENNE

Paul Deschanel à l'Académie. — L'aventure d'une Cabote. — J.-K. Huysmans. — Le ruban violet. — Les violons chôment... — Doléances d'un contribuable. — Répétition générale. — L'exposition Stevens.

— Il n'est jamais trop tard pour parler d'un homme aimable doublé d'un esprit distingué.

Le 1er février, Sully-Prudhomme recevait à l'Académie française le jeune président de la Chambre. Aussi à l'aise parmi les aînés sceptiques et les toilettes claires qu'à la tribune du Palais-Bourbon, lorsqu'il domine à coups de sonnette les exclamations de M. Bernard (Charles) ; à peine gêné par son épée, le bras souple, reprenant haleine, préparant ses effets et ne les manquant point, Paul Deschanel a vite conquis son élégant public.

Ce fut smart, et la réception de Gabriel Hanotaux est effacée comme faste et comme incomparable dignité par celle de l'auteur des *Figures littéraires*.

Outre le Président de la République, il y avait dans la salle, des députés, des sénateurs, des critiques et trois académiciens de demain : Paul Hervieu, René Bazin et Faguet.

Comme Henri Lavedan, Paul Deschanel a remercié l'Académie en reportant à son père l'honneur qu'on lui a fait. Puis il a eu des mots aimables pour tout le monde, pour Hervé, pour Weiss, Prévost-Paradol et d'autres illustres prédécesseurs dans la presse et le journalisme ; enfin, juste récompense, il a prononcé l'éloge du journaliste honnête — que nous sommes tous.

Quand il a assis son *avril* — n'est-ce pas, Lavedan ? — parmi ces *novembres* illustres, Sully-Prudhomme a pris la parole.

Sa belle tête grave et sa barbe vénérable, et sa voix un peu basse, et ses gestes lents, ont inspiré aux jeunes un respect immédiat.

Etait-ce la présence du grand Emile, était-ce une bienveillance poétique (ohé ! Costa, écoutez bien cela), nulle parole ironique ou amère n'est sortie de ses lèvres ; il a été simple, il a été bon et a fait, en grand seigneur de lettres, les honneurs de la maison.

— Un joli rêve réalisé.

Ce n'est pas seulement dans les romans de Montépin que les rois des chemins de fer, les nababs fabuleux et les princes russes enlèvent aux planches parisiennes des étoiles de dimensions diverses.

Il y a quelques mois, à Saint-Pétersbourg, une jeune poire à seize quartiers — comme dirait Mlle de Pibrac — s'éprenait d'une jolie cabote, qui, là-bas, faisait tourner les têtes.

Son engagement fini, Nine Derieux — car c'est de cette folle enfant qu'il s'agit — revint à Paris et rentra à la Scala. Le grand seigneur moscovite l'y suivit. Sa passion ayant atteint son maximum d'acuité (l'amour a ses pochards, c'est connu !), il supplia Cydalise d'abandonner les tréteaux pour aller habiter en Russie le château ancestral.

La petite Derieux ne se le fit pas répéter deux fois. Le prince solda le dédit et le rôle fut passé à Lise Fleuron — le plus beau fleuron de notre Troisième République.

Les futurs époux ont quitté Paris ces jours-ci.

Et voilà comment d'un alcazar provincial où eurent lieu ses débuts devant des commis de sous-préfecture et des soudards en rupture de caserne, Nine a su parcourir une carrière rapide et poser, sur ses délicieux cheveux blonds, une authentique couronne fermée, autrement enviable, tout de même, que les couronnes en carton doré des princesses de la rampe.

Reviendrions-nous aux temps béats ou les rois épousaient des bergères rencontrées à la chasse ?

— On annonce que décidément J.-K. Huysmans entrera dans les ordres. C'est une nouvelle qui a pris, depuis ces dernières années, un caractère périodique. L'an passé, le célèbre écrivain s'était familiarisé avec le paysage du cloître, en consacrant à celui-ci les mois d'été. Cependant, sa cellule, durant ce stage, n'était point tout à fait soustraite au bruit du dehors. Le tumulte du siècle continuait de l'emplir. Le néophyte marquait encore des curiosités profanes.

Aujourd'hui, les communications avec le monde semblent devoir être définitivement coupées. L'admirable artiste de *Là-bas* et de la *Cathédrale*, ne se contente plus de poursuivre, au couvent, des frissons inconnus ou des visions splendides : il offre à Dieu sa personnalité, — et c'est sans doute le plus joli cadeau que puisse faire au Seigneur un homme de lettres de l'envergure de J.-K. Huysmans. Le romancier désabusé des *Soirées de Médan* deviendra le Père Arthur ou le Père Honoré ; il ne lira plus les journaux, et les puissantes images que groupera son cerveau, ne seront plus soumises à l'appréciation des critiques.

M. Brunetière a donné à Rome des conférences sur Bossuet ; Paul Bourget rentre, par des chemins détournés, dans le giron de l'Eglise catholique ; la littérature moderne possède ses cardinaux, ses prélats, ses abbés et ses chanoines. J.-K. Huysmans lui fournit son moine.

Il y a là un symptôme qu'on ne saurait trop signaler au frère ∴ Brisson et autres défenseurs du Capitole ; car enfin, le Capitole — le vrai, est à Rome.

— Chaque année, à pareille époque, commence le steeple-chase des palmes académiques.

Le Ministère de l'Instruction publique est débordé et l'aimable M. Leygues qui au cours de sa carrière présida à plusieurs distributions, cherche à faire le plus d'heureux qu'il peut. Mais, hélas ! il y a toujours vingt fois plus de candidats que de rubans disponibles.

Décoré ! (*palmé*, serait plus juste !), ce cri d'allégresse que ce bon Meilhac a donné pour titre à une de ses plus joyeuses comédies, s'échappe

des lèvres et du cœur d'un certain nombre d'hommes heureux qui viennent d'acheter l'*Officiel*.

On les félicite et les cartes pleuvent chez eux, agrémentées de compliments d'autant plus sincères qu'ils ont coûté quinze centimes d'affranchissement à l'expéditeur.

Le Mérite agricole, les ordres coloniaux même sont très demandés. Les boutonnières françaises sont comme la nature, elles ont horreur du vide.

Il n'est pas jusqu'au sexe faible qui ne réclame sa part, et on commence à voir beaucoup de palmes dans les omnibus. Elles attirent les regards sur des poitrines dont plusieurs ont besoin de cet ornement pour s'imposer à l'attention publique.

Hochets de la vanité ! C'est bientôt dit. Et qui donc n'en tient pas, peu ou prou, de cette vanité avide de hochets ? Vous vous rappelez cette scène du *Roi Candaule* :

L'ouvreuse présente à un bourgeois non décoré, un pardessus piqué d'une rosette :

— Ce n'est pas à moi, fait-il, avec une sorte de dédain.

Puis se reprenant :

— Ce n'est pas que... !

Tous les dédaigneux en sont là, ils ont un « Ce n'est pas que... » dans le cœur.

— Le bal des Etudiants est devenu, depuis ces dernières années, une sorte de solennité mondaine où les petites-filles des dernières grisettes ne jettent plus leurs chapeaux par dessus des moulins, d'abord parce qu'il n'y a plus de moulins, ensuite parce que les chapeaux coûtent au moins un louis.

Les Schaunard protocolaires ne se soucient plus aujourd'hui de danser à Bullier ; il leur faut pour cadre à leurs ébats distingués les salons empreints d'une majesté bourgeoise du Continental ou du Grand-Hôtel.

Le président de l'A y reçoit, aux grands jours, celui de la République, et les deux confrères en présidence se congratulent en se donnant des shake-hands, devant des couples de valseurs.

Cette année les violons chôment : la fête n'aura pas lieu, et il est désormais acquis à l'histoire que la politique est la cause de ce contre-temps.

Cet événement consacre l'influence des potentats des facultés avec lesquels doivent compter les pouvoirs publics.

On se rappelle l'aventure amusante dont l'honneur leur revient, et à la suite de laquelle un chef du Protocole resta sur le carreau. Après la démission de Casimir-Périer, en effet, celui-ci, qui avait accepté l'invitation des étudiants, alors qu'il logeait encore à l'Elysée, voulut s'y rendre tout de même, redevenu simple particulier. Mais alors sa place dans le cortège officiel revenait à Félix Faure. D'autre part, Henri Brisson, président de la Chambre et candidat déjà malheureux au Congrès de Versailles, refusait de céder aucun de ses droits à M. Casimir-Périer. Il fallut que le Ministre de l'Instruction publique, Raymond Poincaré, se dévouât : en homme d'esprit, pour concilier tous les amours-propres, il accorda son rang personnel au président démissionnaire...

Quoi qu'il en soit, quelques jours après cette solennité laborieuse, M. de Bourqueney, dont le bonheur n'avait point été égal à la bonne volonté,

fut convié à prendre sa retraite. Et voilà comment nous devons Crozier, l'homme aux moustaches ébouriffées, aux étudiants de Paris.

— Je me demande pourquoi les contribuables continuent à se plaindre des postes de la République française qui leur paraît, à ce point de vue, au-dessous de celle de Saint-Marin. Ce sont des grincheux.

L'un d'eux me citait l'autre jour un fait curieux. Il y a en Gironde une commune (Frontenac, je crois), qui, desservie par une voie ferrée, n'a pas de bureau postal, et reçoit, le soir, par la diligence, les dépêches qui devraient lui arriver par le train du matin.

Malgré tout, est-ce que M. Mougeot ne fait pas annoncer quotidiennement par les journaux, des réformes nouvelles ? Ne faut-il pas faire preuve d'un bien petit esprit pour réclamer encore contre cette administration si bien cambriolée chaque nuit par des spécialistes. C'est à vous, Monsieur le contribuable, que ce discours s'adresse.

— Hélas ! me répond mélancoliquement ce dernier, tout cela est bel et bon ! Mais le moindre grain de mil ferait bien mieux mon affaire. Certes, je me réjouis des réformes du Sous-Secrétaire d'Etat... Mais ne pourrais-je pas recevoir mes journaux et mes lettres *au moins quelquefois ?*

— Les répétitions générales sont un curieux spectacle du Paris à côté. Il y a des têtes que l'on ne rencontre que là, qui s'infiltrent on ne sait comment.

Ils sollicitent n'importe quoi, un fauteuil, un strapontin, l'entrée seulement : ils se mettent dans un couloir, ils font vis-à-vis au garde municipal de service, on ne peut pas leur refuser cela. Et pourquoi ne le peut-on pas ? Mystère.

Si l'auteur est connu, ils restent silencieux. Si c'est un jeune... ils s'escriment à lui « couper l'oreille », pour employer une expression chère à M. de Croisset.

— Quel ennui d'être obligé de voir cela !

Qui les y oblige ? Personne. Mais la vérité est qu'ils viennent pour l'entr'acte. Ils connaissent tout le monde, serrent des mains au passage, donnent du « cher maître » aux princes de la critique, avec toujours le même air spleenetique.

Et l'auteur anxieux, écoute au passage leurs exclamations, lit son sort sur ces faces quelconques vernies de snobisme et de sottise.

Ils ont fait des succès, ils ont contribué à des échecs. Ils ont insulté de leurs rires des œuvres géniales, ils ont applaudi de leurs mains de blanc gantées, des âneries ; ils représentent non pas une opinion, mais l'opinion publique tout entière. C'est le bataillon des médiocres.

— Pour une fois, la chauve-souris de Montesquiou-Fezenzac a été bien inspirée. Avec la comtesse Greflühle, elle a organisé l'exposition Stevens.

C'est un demi siècle de bavolets, de crinolines et de petits volants.

Devant certaines toiles, d'anciennes jeunes femmes reconnaissent des robes de taffetas, des paniers, des chapeaux catogan qu'elles ont portés, il y a... quarante ans. Elles ont des airs de tristesse à cette exposition, des airs de regret de se retrouver subitement devant ce qu'elles ont été il y a très longtemps.

Alfred Stevens est bien le peintre de la femme ; ses vues du pays bleu des dernières années n'approchent point de ses scènes féminines, la femme seule l'attira. Sa perfection de peintre tient du prodige : il a ressuscité les Hollandais du dix-septième siècle.

Dans le salon de peinture, une mondaine — jolie comme le sont les Parisiennes qui se mêlent de l'être... un vrai Stevens, quoi ! — passe près de moi, un in-18 à la main.

— Que lisez-vous en ce moment ?

— Un poète ami : *Aux Champs et au Foyer,* d'Achille Millien. C'est joli, joli... Vous en parlerez, n'est-ce pas ?

— Sans doute, Madame, je connais l'ouvrage, il m'a ravi...

Et ne voulant pas jouer ici au petit Sainte-Beuve, je l'écris, sans phrases, tout simplement...

ETIENNE RICHET.



UN MOIS AU THÉATRE

A l'Opéra : La *Prise de Troie*, opéra en 4 actes de BERLIOZ. — **A l'Opéra-Comique** : reprise de *Fidelio* de BEETHOVEN — **A l'Athénée** : *La Mariée du Touring-club*, pièce en 4 actes de M. TRISTAN BERNARD. — **A la Comédie-Française** : *La Conscience de l'enfant*, pièce en 4 actes de M. Gaston DEVORE. — **A l'Odéon** : *Les Fourchambault* (reprise), comédie en 5 actes d'Emile AUGIER. — *Après le lunch*, revue de salon en 1 acte par MM. Hugues DELORME et Ch. de LAGARDE.

— On avait beaucoup parlé, avant la représentation, de la façon luxueuse et parfaite avec laquelle l'Opéra montait la *Prise de Troie*. Je ne m'attendais certes pas à mieux ni à plus beau, mais peut-être à plus réussi, cependant. Ainsi, le fameux cheval de bois, gigantesque, qui traverse la scène et la tient tout entière, bien qu'il soit immense, donne l'idée de quelque chose de mesquin, d'étriqué, de ridicule. De même les lutteurs, engagés pour corser la représentation, font croire qu'on a tout à coup été transporté aux Folies-Bergère. Mais quelle œuvre musicale admirable ! Même elle gagnerait, je crois, à n'être pas jouée, c'est-à-dire à être représentée comme un oratorio, car l'action est nulle. A part M. Renaud et, peut-être, Mme Delna, l'interprétation ne m'a point paru brillante. Oh ! pas de fausses notes ni de voix en carton. Mais la médiocrité, si honnête qu'elle soit, est, peut-être par cela même, si fatigante à supporter durant quatre actes !..

— Je ne sais si la gloire de Beethoven exigeait absolument la reprise de *Fidelio* à l'Opéra-Comique. Je prétendrai même affirmer le contraire, car il y a, dans le vieux répertoire, peu d'opéras plus rengaîne et plus poncifs que celui-ci. Si Beethoven n'avait point écrit autre chose, je comprendrais, à la rigueur, qu'on ait été tirer *Fidelio* de la poussière et des cartons. Mais si vous ouvrez le plus petit dictionnaire qui soit, vous trouverez à l'article Beethoven : « auteur de symphonies et de sonates célèbres dans le monde entier. » Il me semble que cette gloire suffit et qu'on n'a pas besoin de l'appuyer des prétentions romantiques d'un opéra aux flonflons italiens et à la pleurnicharderie prétentieuse.

Alors, cette reprise était peut-être exigée par la rentrée de Mme Rose Caron ?... Hélas ! son passage à l'Opéra, ou bien le temps lui-même, tout simplement, ont bien fatigué cette voix qui fut merveilleuse, ce jeu qui fut si simple et si brillant... je ne veux pas dire autre chose.

— M. Tristan Bernard serait-il incapable d'écrire une seconde pièce comme l'*Anglais tel qu'on le parle*? C'est ce que je me demandais en écoutant à l'Athénée la *Mariée du Touring-Club*. Pièce honnête, certes, et même amusante, mais pas plus ni autrement que tel ou tel vaudeville écrit hier ou il y a dix ans. Il me semblait que M. Tristan Bernard c'était le progrès. Les dieux modernes auraient-ils des pieds d'argile ? Ce qui est quelque

chose, c'est que la troupe du coquet théâtre de la rue Boudreau est une bonne troupe et que tous les rôles y sont joyeusement et prestement enlevés... Les pièces aussi, quelquefois, dans un autre sens, témoin l'*Homme à l'oreille coupée*, sur lequel, soit avant, soit après sa... mutilation par la censure je préfère garder le silence.

— Voulez-vous entendre une pièce dont on peut dire sans crainte d'être démenti qu'elle est admirablement écrite, menée et pensée, qu'elle est archifausse et dix fois immorale, qu'elle assomme et irrite le spectateur, et finalement qu'elle est mal jouée ? Allez à la Comédie-Française entendre la *Conscience de l'Enfant* : j'en suis sorti stupéfait, ébahi, anéanti à tous ces titres différents, en me demandant ce qu'on pourrait dire de la conscience du père... et de celle de l'auteur, quand on réfléchit à la portée de cette pièce. Mais on sait, n'est-ce pas ? que le théâtre n'est pas une école de mœurs, qu'on n'y va pas toujours pour s'amuser, et puis la Comédie-Française est dans le marasme...

— Les pièces des jeunes n'ayant pas fait recette (il est incontestable que *France... d'abord !* est une pièce de jeune), l'Odéon a tiré du vieux répertoire, au petit bonheur, une pièce à succès. Le sort est tombé sur *les Fourchambault* d'Emile Augier. Et la surprise a été grande de voir que la pièce n'avait pas trop vieilli, que ses tendances sentimentales et mélodramatiques faisaient toujours pleurer les cœurs sensibles, enfin que la recette fut très fortement accrue par cette reprise. Vraiment, c'est à décourager les jeunes, ou bien à leur prouver qu'ils font fausse route et qu'il ne s'agit pas de trouver du nouveau pour arriver au succès.

— En une exquise soirée chez Mme Berthon, la femme de l'administrateur de la Compagnie des téléphones, il m'a été donné d'entendre, — après les délicieuses *chansons roses* de Xanrof interprétées à ravir par la mignonne et blonde Eveline Janney, des Bouffes — une revue aussi spirituelle que gaie : *Après le lunch*. Un de ses auteurs, Hugues Delorme, va du reste être joué au *Carillon* dans une revue prochaine qui, pour être moins morale, n'en sera pas moins réussie.

Guy de MONTGAILHARD
(Gésa Darsuzy).





Madame Sarah-Bernhardt

DANS *HAMLET*

Si je vous disais que je suis revenu enthousiasmé de la représentation d'*Hamlet,* je crois que je donnerais à ma pensée, ou plutôt à mes impressions, (car qu'y a-t-il de moins absolu que la critique ?), un tour trop catégorique ! Etait-ce la faute de la grande artiste, ou bien de l'illustre feu dramaturge ? Peut-être de l'un et de l'autre.

Mme Sarah-Bernhardt est, c'est devenu un axiome qui se changera bientôt en préjugé, une puissante tragédienne. Il n'est pas jusqu'au moindre de ses gestes, de ses regards, de ses attitudes qui ne soient empreints d'une vérité profonde, de cette seconde vérité que savent donner aux œuvres des grands maîtres les artistes dignes de les interpréter ! Vous connaissez cette physionomie blême, cet œil qu'elle assombrit et qu'elle éclaire tour à tour, et je ne m'attarderai pas à vous dépeindre le physique maladif de cette femme faite homme, dont l'habit noir et la perruque blonde rehaussent encore l'expression douloureuse et chétive. A ce geste, tantôt nerveux et volontaire, tantôt majestueux et grand, toujours sûr de lui, à ce « jeu contenu » (comme disait Théophile Gautier en parlant de Rachel), à cette attention minutieuse qu'elle prête au moindre mot, au moindre geste, de ceux qui l'entourent, on devine l'artiste puissante qui crée un rôle. Derrière ce masque qui ne rougit pas, on sent que l'âme de la tragédienne s'anime et vit, qu'elle est tout entière Hamlet, qu'elle le personnifie. qu'elle l'incarne, qu'elle a su faire naître de ces mots qui la peignent, la figure vivante du prince qui nous émeut.

Cependant, on se souvient trop, en général, du passé de gloire et d'apothéoses fastueuses de Mme Sarah-Bernhardt lorsqu'on va l'écouter. Le bourgeois qui écoute Hamlet philosopher, (chose fort ennuyeuse sur la scène !), se souvient de la Dame aux Camélias, et dans ses applaudissements il comprend, involontairement, l'actrice de Dalila et de Marguerite.

Le succès qui est, pour les âmes vulgaires, la mesure des actions humaines, n'atteint pas de sa griserie les vrais artistes. Leur âme est plus haute que cela. Le succès qu'ils cherchent, la voix dont ils veulent la secrète approbation, c'est cette voix intime qui parle au fond de leur être comme une seconde conscience, qui ne les trompe jamais et qui les pousse toujours plus haut, vers de nouveaux efforts et de nouvelles luttes, pour réaliser l'idéal rêvé ! Peut-on dire que Mme Sarah-Bernhardt ait échappé à cette hallucination féerique que jettent dans l'imagination de certains artistes les applaudissements et les flatteries ? Certes oui ! Si, à mon avis, elle ne captive pas dans *Hamlet,* il faut plutôt s'en prendre à la facture même de la tragédie anglaise d'abord, ensuite à la monotonie et à la pâleur inévitables de toute traduction.

En France nous ne philosophons guère sur la scène. Nos auteurs peignent un relèvement moral ou une crise passionnée et violente, comme

Corneille et Racine ; ou bien un état d'âme simple avec amplifications lyriques, comme Hugo, ou encore posent et essayent de résoudre un problème social ou individuel comme Dumas fils et Paul Meurice ; mais ce que nous ne pouvons supporter et ce qui est, à bien considérer, en dehors de la nature et de la vérité, c'est cette tendance à s'occuper, au sein même de l'action la plus dramatique et la plus angoissante, de questions transcendantales de métaphysique ou de morale. L'esprit français est clair et synthétique. Lorsque, devant nous, Hermione cherche à approfondir son âme, nous l'écoutons parce qu'il est des cris qui s'échappent de sa bouche et mettent à nu son âme aveuglée. Dans le vertige de la passion elle a de ces arrêts brusques, elle pense un instant, et « craint » de se connaître ; mais bientôt la reprend le tourbillon fatal, et elle roule à l'abîme, nous ayant montré les tortures de son cœur, nous ayant fait sa propre psychologie, avec toute la passion d'une femme qui aime et souffre.

Cependant, malgré l'incompatibilité qui existe entre l'esprit anglais et français ; malgré cette pâleur de toute traduction, (car peut-être est encore vrai le mot que l'on disait déjà du temps d'Amyot !) ; malgré même cette voix un peu usée qui oblige M[me] Sarah-Bernhardt à accentuer les finales d'une façon fort déplaisante et très peu tragique, l'artiste se révèle encore dans la créatrice d'Hamlet, et il faut bien dire qu'elle seule en France est capable de faire si longtemps tenir l'affiche à une pièce anglaise... de ce calibre !!!

Quoi de plus douloureusement dramatique et contracté que cette physionomie hagarde, haineuse de folle qui se dresse jusqu'au trône du roi criminel, pour épier son visage pendant qu'une troupe de passage donne une pièce antique ? Que si, dans les grands éclats, la voix de M[me] Sarah-Bernhardt la trahit, avec quelle délicatesse ne rend-elle pas les nuances des pensées qu'elle exprime devant l'ombre de son père, dans la chambre même de la reine incestueuse ! Là, sa voix lente, grave, a des intonations qui semblent venir d'un au-delà troublant. On dirait qu'il faut un ton de voix spécial pour parler aux esprits, et ce ton de voix nous pénètre et nous glace.

Nous voudrions pouvoir insister encore sur les quelques remarques esquissées plus haut ; mais ce serait peut-être empiéter sur le terrain d'autrui. Quoiqu'il en soit, terminons ces quelques impressions par un éloge, qui n'est pas une vaine flatterie, et qui nous résume en gazant nos critiques : M[me] Sarah-Bernhardt est une artiste ; c'est son plus beau titre de gloire et surtout le plus durable ; car l'Art profond et vrai ne meurt pas et ne peut se corrompre !...

PIERRE AUDIBERT.



BIBLIOGRAPHIE

AUX CHAMPS ET AU FOYER, par Achille MILLIEN
(A. Lemerre, éditeur. Prix : 3 fr.)

NOTRE chroniqueur parisien a déjà signalé cet attrayant recueil — qu'un *lapsus* nous a fait qualifier de « roman » le mois dernier. On sait, hélas ! ce qu'est, généralement, le roman aujourd'hui et voici, au contraire, de la bonne et saine poésie, fraîche et riche de sève, qui célèbre ce que nous aimons le mieux : les champs et le foyer ! « Plein air, Intérieur, Rêves et souvenirs », telles sont les principales divisions du livre dont la tonalité douce mais émouvante et profonde, est bien faite pour troubler d'un nostalgique retour vers le passé, les « Juif-Errant » du boulevard, les déracinés du struggle, qui orientent parfois leurs regrets vers la nature et son « charme éternel ».

Achille Millien est un de ces rares poètes qui gagnent à être... connus ; toute son œuvre a un charme mélancolique et rayonnant qui a valu à ce fidèle du Nivernais la grande notoriété, la notoriété par infiltration — pour ainsi dire, — la seule durable. A faire l'éloge du genre d'inspirations d'Achille Millien nous aurions l'air de prôner nos propres tendances puisque nous pensons absolument comme lui quand il dit aux paysans, par exemple :

« Fils des glèbes, soyez sans regrets, sans envie,
Fiers de perpétuer la bonne œuvre de vie.
Sous la brume automnale ou le soleil ardent,
Tracez votre sillon nourricier, cependant
Qu'égrenant sa chanson d'aurore et d'espérance,
Monte, monte dans l'air l'alouette de France. »

Et notre foyer nous est cher... aux mêmes titres que le sien :

« Petit foyer simple et modeste,
Où j'ai vieilli sans m'en douter,
Fidèle, ô foyer, je te reste
Et fidèle veux te rester.

« Mon front que laboure la ride
Vers toi se penche : je te vois
Doux et riant d'accueil, mais vide ;
Calme et familier, mais sans voix.

« Et pour te rendre un peu de vie,
O mon foyer sans avenir,
Je n'ai dans ma mélancolie
Que le rêve et le souvenir ! »

Après avoir relu ces stances, je n'ose plus rien dire du talent de cet intimiste ; mon émotion — trop réelle, hélas ! — m'exposerait à paraître partial.

Mais le joli volume, orné de treize dessins — assortis aux inspirations, c'est tout dire — a la grâce archaïque d'un album d'aïeule, que les plus jeunes mains pourront feuilleter pieusement, sûres d'en faire envoler l'arome effacé, — mais réconfortant et subtil, — des choses lointaines. Cette poésie est douce au cœur comme les réminiscences que suggère au passant le parfum des fleurs du terroir, par hasard rencontrées !

FRANCIS MARATUECH.

JACQUOU LE CROQUANT, par M. Eug. LE ROY, Calmann-Lévy, Paris

Le livre dont nous avons prédit le succès vient à peine de paraître et la grande presse lui consacre de longs articles, — ce qui est aussi rare que flatteur par ces temps de critique hâtée, écourtée ou clichée en réclame. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit de *Jacquou*, sitôt après sa publication par la *Revue de Paris* ; nous nous contenterons de renvoyer le lecteur aux deux articles que nous avons consacrés, ici même, à M. Eug. Le Roy, l'an passé (V. *Feu Follet* T. X, page 125, et notre livraison de septembre dernier, page 549,) — et nous préférons citer la conclusion de la copieuse étude — près de trois colonnes du journal le *Temps !* — que M. Gaston Deschamps consacre au superbe et vigoureux talent de notre cher collaborateur. Voici donc un extrait de l'article du *Temps*, du 4 février dernier :

« L'auteur de *Jacquou le Croquant* a mis en scène un épisode du drame national dont nous sentons encore, dans les remous de notre vie politique, les brusques contre-coups. Il a donné l'accent périgourdin aux doléances collectives des paysans épars sur la terre de France. Il contribue à la « décentralisation littéraire » sans couper les liens qui rattachent sa province au reste de la nation. Et qu'il connaît bien sa province ! Avec quel amour il s'est pénétré de l'atmosphère locale ! Avec quelle dévotion ses yeux se sont appliqués à retenir toutes les formes, toutes les couleurs du paysage familier, depuis les collines pâles du Périgord blanc, jusqu'aux cîmes bleuâtres du Périgord noir ! Ce livre, qui est l'aboutissement du labeur de toute une vie, est extraordinairement vivant. Tout un coin de France y est enclos... La messe de Noël au château — le voyage à Périgueux — la cour d'assises — le carcan — la mort de la mère, dans la tuilerie — l'incendie du bois de l'Herm... la rencontre de Jacquou et de Lina sont des morceaux de premier ordre. Et que de figures dessinées au hasard de la rencontre, par un crayon puissant, qui appuie et qui enfonce le trait ! Les écrivains qui ont observé longuement aiment les descriptions minutieuses, la juxtaposition, presque infinitésimale, des détails. C'est le procédé coutumier des romanciers russes.

« Un critique très exact et très fin, M. Gustave Reynier, disait hier, à propos de *Résurrection* : « Véritablement, aucune analyse ne peut donner une idée de ce livre : c'est un monde ; c'est, pour employer une expression d'autrefois, *un miroir de la vie humaine*. Des centaines de personnages s'y pressent et, par un procédé familier aux romanciers russes et qui nous rend assez fatigante la lecture de leurs ouvrages, aucun n'est sacrifié, aucun ne reste tout à fait dans l'ombre ; chacun est à son tour attiré sur le premier plan et éclairé d'une lumière si crue que son image reste ineffaçable. Quant aux personnages principaux, ils s'imposent à nous avec une telle puissance qu'on a l'impression sincère qu'on ne les oubliera jamais. »

« Je suis tenté d'employer les mêmes mots pour définir l'impression que j'ai ressentie en lisant *Jacquou le Croquant*. M. Eugène Le Roy a imité Tolstoï sans le savoir, sans le vouloir, uniquement parce que les hommes sincères, quelles que soient les différences du talent et du génie, se ressemblent en quelque point.

« Et je songe enfin en fermant ce livre animé jusqu'en ses plus naïfs tableaux, par un accent de revendication un peu farouche, que le pays de Montaigne est aussi celui de La Boëtie. »

GASTON DESCHAMPS.

EFFLORESCENCES, par Edmond ROCHER. (Ollendorff, 10 francs).

VINGT-SIX ans ; taille moyenne ; une tête, non pas de mousquetaire casseur d'assiettes, mais de mousquetaire rêveur et sentimental.

Tout véritable artiste en un quelconque genre est poète. Mais c'est une bonne fortune pour un poète lorsqu'il peut illustrer lui-même ses vers, concrétiser et commenter par le crayon son rêve ou sa fantaisie. Le poète est doublé, en Edmond Rocher, d'un remarquable dessinateur, à tel point que ce jeune peut déjà être considéré comme un maître. En effet, il est lui-même, original ; il a sa facture à lui, sa marque, son coup de crayon. En voyant un de ses dessins, on n'a pas besoin de lire la signature pour dire : Voilà du Rocher ! C'est un point énorme d'être soi-même, d'avoir su se créer, surtout si jeune, une manière qui ne soit pas un pastiche, car à dix-sept ans Rocher dessinait déjà avec sa marque.

Le premier album poétique d'Edmond Rocher, la *Chanson des Yeux Verts*, parut en 1896. Le poète publia, en 1898, un autre album : *Les Edens*. Il s'y égarait quelque peu, de sorte que dans l'ensemble ce volume ne valait pas celui de début. Rocher avait été séduit un moment par la poésie entortillée, trouble, indécise, confuse. Mais le poète sut voir qu'il prenait une fausse route ; il n'est pas nécessaire, pour parler poétiquement et rêveusement, d'écrire en une langue obscure et alambiquée. Il put faire lui-même la comparaison : les pièces d'une belle clarté occitane (pourquoi dire faussement latine ?) étaient bien meilleures, étaient superbes :

Impérial cimier de flammes, bel Été !...

Celles où circulaient le soleil, la netteté, la belle lumière. Car le poète a l'âme occitane. Lorsque Rocher va dans le Midi, il se sent dans sa patrie. Et bien qu'il soit né dans le centre de la France, il me plaît de croire que la famille de Rocher est d'origine méridionale.

Dans son dernier album, *Efflorescences*, le poète et le dessinateur se sont affirmés. Rocher a un talent exquis pour rendre les visages féminins et les fleurs, exprimer la grâce ou la rudesse de celles des champs comme des jardins ou des eaux : les fraîcheurs d'une rose à peine ouverte et ses langueurs pleine épanouie, la sveltesse virginale des lis, l'érigement hautain des iris, la floraison troublante des nénuphars sur les eaux dormantes. La couverture des *Efflorescences* est tout un poème, ce buste de femme blonde, aux épais et longs cheveux soyeux, parmi de rouges pavots ; le dessin se continue et se termine au verso, par un monstre grimaçant aux yeux de flammę carrés, la chevelure érigée en flammes.

Presque tous les poèmes fleuris qui composent les *Efflorescences* sont à citer pour leurs vers et pour les dessins qui les accompagnent : *Les Lampyres* :

Les lampyres dorées étoilaient les pelouses...
... Dans le soir étouffant
Une cloche lointaine attristait l'étendue,
Et je buvais l'amour sur tes lèvres d'enfant.

Crépuscule, Inflexions :

C'est ton dernier baiser dont le charme propage
Le souvenir harmonieux de ton visage.

Ecoute se mourir la douceur de mon rêve
Vers toi, comme un baiser de vagues sur la grève.

La *Calanque enchantée* :

Je sais uue calanque, au pays d'Atlantide...

Le *Bon Nid* :

Ils ont quitté leurs champs paisibles et fertiles
Et sont venus par caravanes vers les villes.
Le calme de la vie étonnait leurs prunelles...

Le poète a fait comme eux, et dans l'exil de la ville sombre et cruelle, il rève de retrouver l'amie, au pays, dans la vieille maison :

Le bonheur dédaigné des simples, nous accueille,
Et par pétales de baisers mon cœur s'effeuille.

Désir et le *Possédé* sont deux morceaux de superbe passion :

Je suis un possédé d'amour,
Mon *cœur* brûle dans les aurores,
Ainsi qu'aux rouges fins de jour
Où s'éplorent les paons sonores.

La dernière pièce du volume, *Soir triste*, est de toute beauté :

Le cœur bardé d'indifférence et la chair lasse,
Le vouloir mort, hanté d'un vieux rêve déchu,
Indolemment j'ai regardé la vie en face
Et j'ai pensé que rien ne vaut d'être vécu...

DE BEAUREPAIRE-FROMENT.

LES TREIZE JOURS DE BIDOUILLE, par Jean DRAULT. Un vol. in-12 avec couverture illustrée en couleurs et de nombreux dessins de Charly dans le texte. (H. Gautier, éditeur, Paris. Prix 3 fr.)

JEAN Drault nous a montré maintes fois l'armée active et la réserve. Il se devait à lui-même de ne pas négliger nos bons territoriaux. Il nous en offre quelques types bien observés et fort amusants dans *les Treize jours de Bidouille*.

Cette fois, l'auteur a quelque peu modifié sa manière. Au lieu d'une suite de scènes comme dans *Chapuzot est de la classe*, c'est un vrai roman, ou pour mieux dire, un désopilant vaudeville, qu'il nous présente. Le narrer tout entier m'entraînerait trop loin et je regrette de ne pouvoir disposer de plus de place pour vous donner une idée, une faible idée de tous les quiproquos, coups de théâtre, rencontres inattendues, surprises ahurissantes, accumulés dans ces pages, et du rire énorme, inextinguible, irrésistible qui en résulte.

E. DE PRÉMARTIN.

MUSIQUE. — *Tout passe, tout lasse*, mazurka pour piano par A. Doussaint (chez Grus, place Saint-Augustin).

Tarentinella, chanson napolitaine, paroles de H. Saint Léon, mélodie de Ch. Rojoux (chez Ista Beaussier, 124, rue Lafayette).

Les Virtuoses, album de 20 morceaux pour piano, par Kouvalski, G. Lamothe, Thuillier, Bachmann, Danbé, Marmontel, Hitz, Spindler, Wagner, etc. (chez Bretnacher, 20, rue des Volontaires.)

Chansons de Bilitis, trois mélodies de Claude Debussy sur un texte de Pierre Louys (chez Fromont, 40, rue d'Anjou).



REVUE DES REVUES

— Dans la REVUE DES DEUX-MONDES, Paul et Victor MARGUERITTE publient sous le titre *Quand même !* une relation du siège de Belfort par un mobile du Rhône sous la forme de lettres, puis après l'investissement, de journal. — Il faut y louer comme toujours la documentation complète et sérieuse, et surtout la précision vivante des détails. — L'horrible, l'héroïque, le gracieux, le touchant, les calculs honteux et les sentiments énergiques se succèdent en visions toujours aiguës, en touches singulièrement expressives. Lisez plutôt cette anecdote :

« Borne me raconte ceci : — Aux Barres, les canonniers ont été si surpris par les premières bombes que beaucoup, d'instinct, s'aplatissaient, cherchant les abris, saluant à qui mieux mieux, si bien que leur capitaine, M. Delfayet, jugea néceesaire une leçon : après déjeuner, il est allé se camper sur le cavalier du fort, d'où l'on domine l'horizon. Sa silhouette corpulente se détachait nettement. Une heure d'horloge, debout, face aux batteries d'Essert, il s'est offert en point de mire, et, selon que les obus le manquaient, passant à droite ou à gauche, il agitait son mouchoir en guise de signal. Puis, redescendant, il rassembla ses hommes et leur dit : « Canonniers, ce que je viens de faire peut être taxé de folie. « Mais je l'ai fait à dessein, pour vous montrer que l'ennemi, avec cent « canons, se trouve dans l'impossibilité de viser un homme isolé. Si l'un « de vous doit être frappé d'un obus, il ne le sera que par l'effet du « hasard. Vive la France !... » Et depuis ce moment, ajoute Borne, personne n'a plus salué. »

Sur le dénouement de la *Crise sud-africaine* du Dr A. KUYPER :

« Mais supposez que le général Roberts réussisse à forcer les défilés de Drakenberg et de Spytfontein, que Blœmfontein soit occupée et que le siège soit mis devant Prétoria, c'est alors, sûrement, que les difficultés, loin de diminuer, *ne feraient que commencer* pour les Anglais. Le ravitaillement de leur camp serait des plus pénibles. Il leur faudrait une armée de 50.000 hommes au moins, rien que pour assurer la communication avec leur base d'opération, à Capetown, à Port-Elisabeth et à Durban. Leurs convois seraient constamment harcelés, leur armée d'investissement serait inquiétée jour et nuit par les Boërs, bourdonnant en essaims autour de leur camp. Bientôt, comme à Ladysmith et à Modder-River, les assiégeants, pris entre deux feux, deviendraient les assiégés... Du reste, l'armée des Anglais est encore à former. Leurs meilleurs régiments sont déjà usés. Ce qu'ils transportent maintenant n'a qu'une valeur militaire bien inférieure...

« La France remplit ses chantiers de constructions nouvelles. La Russie double sa flotte. L'Allemagne va tripler la sienne. Les sympathies de l'Italie ont été froissées en Chine. En Amérique, la chute de M. Mac-Kinley et l'avènement de M. Bryan feraient s'effondrer tout l'échafaudage de l'alliance anglo-saxonne. Dans tous les coins de la terre, les combustibles sont entassés... »

A lire : *Le Mécanisme de la Vie moderne, l'Habillement* par M. le vicomte d'Avenel. *Souvenirs d'un Diplomate* ; un *Esssai de Régime parlementaire en Turquie, 1876-1878*, par M. le comte Charles de Mouy.

Dans la REVUE DE PARIS M. Bergson étudie la signification, l'essence, les modes du rire. Dans l'étude de ce problème toujours fuyant, insaisissable presque, M. Bergson a saisi des définitions ou plutôt des observations fines et précises.

1° Il n'y a pas de comique en dehors de ce qui est proprement *humain*.

« Un paysage pourra être beau, gracieux, sublime ou laid, il ne sera jamais risible. On rira d'un animal, mais parce qu'on aura surpris chez lui une attitude d'homme ou une expression humaine. On rira d'un chapeau, mais ce qu'on raille alors... c'est la forme que des hommes lui ont donnée, c'est le caprice humain dont il a pris le moule... »

Le second caractère du rire est l'*insensibilité*. « Le rire n'a pas de plus grand ennemi que l'émotion. Il s'adresse à l'intelligence pure. »

Mais cette intelligence ne doit pas être isolée, le rire « a besoin d'un écho ». Mais cette association d'intelligences est limitée. « Notre rire est toujours le rire d'un groupe. » Il suppose toujours une entente, une complicité entre les personnes chez qui il se produit. Donc le rire naîtra « quand des hommes réunis en groupe dirigeront tous leur attention sur l'un d'entre eux, faisant taire leur sensibilité et exerçant leur seule intelligence. »

Sur quoi doit se diriger cette attention pour créer le rire ? M. Bergson montre par une série d'analyses et d'observations que « *les attitudes, gestes et mouvements du corps humain sont risibles dans l'exacte mesure où ce corps nous fait penser à une simple mécanique...* » Le comique est plutôt raideur que laideur. Un geste qui se répète, des personnages à tics identiques, comme mûs par des fils, « un mécanisme inséré dans la nature, une règlementation automatique de la société ». Telle est la substance de tout effet comique. Puis l'étude de M. Bergson se continue, établissant tour à tour par des exemples, des formules remarquables telles que :

« *Est comique tout incident qui appelle notre attention sur le physique d'une personne alors que le moral est en cause... le corps prenant le pas sur l'âme, la forme voulant primer le fond, la lettre cherchant chicane à l'esprit... Nous rions toutes les fois qu'une personne nous donne l'impression d'une chose.* »

Dans un n° suivant M. Bergson étudiera le comique chez le vaudevilliste et l'homme d'esprit.

Je cueille dans le conte anonyme *la Princesse Donia et le Prince Diadème,* ce couplet :

« Ibn-Sina prescrit ceci comme remède suprême :

« La souffrance d'amour n'a d'autre remède que le chant bien rythmé et la coupe légère dans les jardins ! »

« J'ai suivi les paroles d'Ibn-Sina; mais, hélas ! sans résultat. Alors pour essayer, je courus à d'autres amours, et je vis le Destin me sourire et me dispenser la guérison !

« Ibn-Sina, tu t'es trompé. La seule médecine à l'amour, c'est encore l'amour ! »

A lire : *Berthier à Rome* par M. Albert Dufourcq; *l'Ame Malgache* par M. E. F. Gautier; *l'Irrédentisme contemporain* par M. Charles Loiseau.

Dans la REVUE BLEUE, lire : *M. Sully-Prudhomme* (silhouettes parisiennes) par Zadig et *La Mort de Gaston de Foix* par M. Gebhart.

La REVUE BLANCHE publie un interview fort intéressant et par la personnalité de l'interviewé et par l'actualité des questions examinées. Elle a demandé à M. Maximilien Harden, directeur de la *Zukunft de Berlin*, et qui vient de subir six mois de forteresse pour crime de lèse-majesté, son opinion sur l'Allemagne contemporaine. M. Max Harden, polémiste ardent et très renseigné par sa situation sur le monde officiel allemand a fait les déclarations suivantes :

1° *Sur la politique* : « Le phénomène caractéristique de l'Allemagne actuelle, c'est l'essor de la grande industrie. » Cet essor a comme conséquence, le développement de la marine, et le désir des colonies. Il rappelle le mot de Bismarck : « Il y a trois puissances coloniales : l'Angleterre qui a des colonies et des colons ; la France qui a des colonies et pas de colons ; l'Allemagne qui a des colons et pas de colonies. »

2° *Sur l'Alsace-Lorraine* : L'anglophobie allemande incite et aide à un rapprochement franco-germanique. — Le désir de ce rapprochement est profond en Allemagne. On y considère d'ailleurs

« ... que la question de l'Alsace-Lorraine ne se pose pas. On ne croit pas que la France se soit déjà résignée, mais on est persuadé qu'elle se résignera, si nous savons attendre avec dignité, si nous ne touchons pas à la blessure à peine cicatrisée..... On ne serait pas favorable à une visite de l'Empereur à Paris. Cela pourrait gâter tout. Il faut attendre le

moment psychologique. Il s'agit de la conquête d'une belle et capricieuse femme... »

L'antisémitisme allemand n'est selon lui que de l'anticapitalisme.

Dans l'*affaire Dreyfus* il est resté neutre, malgré les sollicitations ou les blâmes. Cela ne regardait, croit-il, que la France. D'ailleurs, « dans tout procès d'espionnage, les procédés ne sont jamais d'une moralité bien stricte. »

L'*Art allemand*, sauf en musique, est dépendant de la France. L'empereur n'aime pas le modernisme en peinture. Il a fait reléguer dans les retraits, à la *National Galerie*, les Manet, les Sisley, les Pissaro, les Bézaune, etc. Il n'aime que les peintures patriotiques, morales, ce qui dans l'art peut être un instrument de gouvernement.

Dans la même Revue, Octave Mirbeau publie sous le titre : *Journal d'une Femme de chambre*, une satire réaliste de la bourgeoisie.

Charles DORNIER.



CHRONIQUES

Nécrologie

Notre gracieuse et brillante collaboratrice, Madame Marie Lavergne, vient d'être cruellement frappée : M. Ernest Chabrié, son père, s'est éteint à Villeneuve-sur-Lot, à la suite d'une longue maladie, au moment même où les siens le croyaient en pleine convalescence ! Si quelque chose pouvait atténuer l'immense douleur de Madame Lavergne ce seraient, certes, les témoignages de sympathie et d'unanime et profonde estime dont nous saluons tous, par ici, la mémoire de M. E. Chabrié, ancien Président du Tribunal de Commerce. Que l'amie du *Feu Follet* (*Revue Nouvelle*) — cœur vaillant et bon poète — daigne agréer l'hommage attendri de notre respectueuse, profonde et fraternelle sympathie.

— L'un de nos premiers et de nos plus chers collaborateurs, F. E. Adam, Maître ès Jeux Floraux et Lauréat de l'Académie Française, est décédé, à l'âge de 66 ans, en son domicile de la rue Monge, à Paris. A la famille de l'exquis poète nous offrons l'expression de notre respectueuse sympathie, — qui se réveille émue et vivace, au souvenir lointain de l'ami d'un jour, qui si cordialement nous accueillit jadis !...

— Les journaux de la région nous ont appris la mort d'un vénérable octogénaire et d'un lettré bien connu : M. Forestié père. A notre excellent confrère, M. E. Forestié, propriétaire du journal le *Quercy*, nos plus vives condoléances.

Littérature

— Le mois dernier, à l'Hôtel des Sociétés savantes, lors de la fête donnée en l'honneur du commandant Marchand, Mme Marguerite Gallayx, du Gymnase, a fait applaudir un superbe poème, l'*Afrique ouverte,* de notre excellent collaborateur M. Marc Legrand. De ce poème — au relent tantinet académique et vieillot — nous regrettons de ne pouvoir donner, faute de place, que les beaux vers de la fin :

« Longtemps, dans la douleur, la misère et la faim,
Marchand avance — et sur le but qu'il touche enfin
Plante d'un geste tel la hampe tricolore
Que de ses vainqueurs même il part vainqueur encore ! »

— Notre excellent ami et collaborateur d'autrefois, M. Gustave Pagès du Port, est nommé inspecteur divisionnaire de la compagnie *la Paternelle* : le journalisme mène à tout — pourvu qu'on en sorte.

— M. Joseph Daymard, ingénieur civil, président de la Société des Études du Lot et auteur d'un excellent recueil de *Chants populaires*, vient d'être nommé « officier de l'Instruction publique ». Compliments à notre compatriote et ami : cela au moins c'est bien porté et les rosettes ne pleuvent pas par 3000 à la fois, comme les rubans !...

Revue des Revues

COMPLIMENTS et bienvenue à la *Tradition* qui ressuscite enfin avec notre compatriote et dévoué collaborateur, de Beaurepaire-Froment, pour rédacteur en chef. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette très intéressante Revue quand nous parlerons de l'élite, fidèle aux terroirs.

— *La Revue du Languedoc* et *Gallia* résument (heureusement !) la polémique — au sujet de « Prométhée » — dont la *Dépêche* se fit le copieux écho. MM. Vigné d'Octon, Magre et Gaubert s'y taillèrent un bon bout de réclame qu'arrêta par une lettre nette et topique le « Monsieur qui paie », — le généreux Mécène bitterois, qui a déjà fourni sa robe à *Déjanire*.

— Remarqué dans l'*Idée* une pièce d'une envolée superbe : *Ce que dit la Montagne* :

» Mon corps a frissonné sous le poids du Calvaire ;
Mes échos ont gardé les paroles du Christ.
J'ai recueilli son sang et ses pleurs et j'ai pris
De grands voiles neigeux pour mon deuil solitaire ! »

Cette poésie est de notre jeune et talentueux collaborateur, M. Pierre Audibert.

— *La Veillée.* Sous la vigoureuse impulsion de nos bons compagnons Pierre Lelong et Hugues Lapaire, *La Veillée* ne se contente plus d'être l'écho des familiales « soirées de Plaisance » où les *veilleurs* exaltent à leur tour « la tradition, source inépuisable de richesses pour notre art national », — cette magnifique Revue est, en outre, comme le riche écrin où une corporation d'artistes : peintres, sculpteurs, musiciens, poètes et écrivains, enchâsse chaque mois les chefs-d'œuvre des compagnons ; tout ce qui peut contribuer à rénover l'art moderne en glorifiant la tradition française.

La Veillée signale les principaux articles ayant trait au mouvement régionaliste ; elle rend compte des ouvrages qu'on lui envoie, et offre avec joie l'hospitalité aux artistes français qui lui soumettent leurs œuvres. Cette publication est particulièrement reconnaissante aux correspondants de province qui lui communiquent des œuvres typiques : livres, plaquettes, almanachs ; vieux airs, vieilles chansons, etc.

La Veillée publiera dans un prochain fascicule un poème symbolique que notre directeur, M. F. Maratuech, vient d'écrire, en l'honneur de la Muse Romane, pour les bons compagnons de Plaisance.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Pierre Lelong, fondateur des « Veillées artistiques de Plaisance », 10, rue Parceval, Paris. (V. aussi notre précédente livraison, page 59.)

Régionalisme

EN CATALOGNE — Tandis que nous sommes obligés d'en appeler à « Paris » pour qu'on apprécie notre « provincialisme », voici que l'évêque de Barcelone, par lettre pastorale, ordonne à tout le clergé de son diocèse de prononcer les sermons et d'enseigner le catéchisme *en catalan !*

REVUES DE PROVINCE. — A partir de la prochaine livraison, nous ferons une large part aux Revues de province qui combattent le bon combat. Au lieu d'en donner des extraits forcément écourtés, nous étudierons leur allure, leur influence et leur esprit. Nous consacrerons de temps en

temps, une bonne page à chacune d'elles, en les analysant, comme on analyse une œuvre, afin de faire, pour ainsi dire, la psychologie de « l'état d'âme » des régions qu'elles représentent.

En attendant, nous tenons à citer dès aujourd'hui les moins quelconques, — celles qui ne ressemblent pas à tout le monde et arborent le plus fièrement leur bannière avec un exclusivisme qui n'est pas sans charme ; ce sont : *Le Clocher Breton*, si ardemment panceltique ; notre voisin *Lemouzi*, une puissance fédéraliste, et la *Revue du Nivernais*, que notre ami, l'excellent poète Achille Millien, entretient d'une façon si élégante et si pittoresque. Toutes ces publications du reste sont d'une fort belle tenue littéraire.

Quand il est question de « tenue littéraire », on ne saurait oublier l'*Ame Latine*, de M. Armand Praviel, et quelques autres dont nous parlerons un jour, impartialement, — et d'autant plus impartialement qu'elles semblent nous ignorer.

Musées Ethnographiques et d'Art populaire. — Le succès du *Musée Ethnographique* créé à Paris, au palais du Trocadéro, a décidé le gouvernement à encourager par de larges subventions les efforts que font certains départements pour avoir un Musée régional. Saint-Jean-de-Luz, Arles, Honfleur, Niort, Quimper, etc., ont été les premières à donner l'exemple.

Ce mouvement semble se généraliser et voici que Tulle, grâce à l'initiative d'un comité ardent et actif, entre heureusement dans la même voie.

Son Musée d'Ethnographie et d'Art populaire est destiné à devenir la propriété exclusive du département, — dont ce comité ne veut être que le modeste et dévoué mandataire. Quant à nous, nous ne saurions trop encourager la formation de ces collections populaires qui seront comme les leçons de choses du passé ; comme l'histoire tangible et vivante de nos laborieuses provinces. Tous les objets anciens et modernes : meubles, outils, peinture, sculptures ou émaux ; ce qui se rapporte à la vie matérielle, comme ce qui a trait à la vie intellectuelle : — chansons, contes, légendes, etc., — sera accueilli dans les galeries ou dans la bibliothèque, exclusivement limousine, où les organisateurs vont collectionner les trésors de diverses époques.

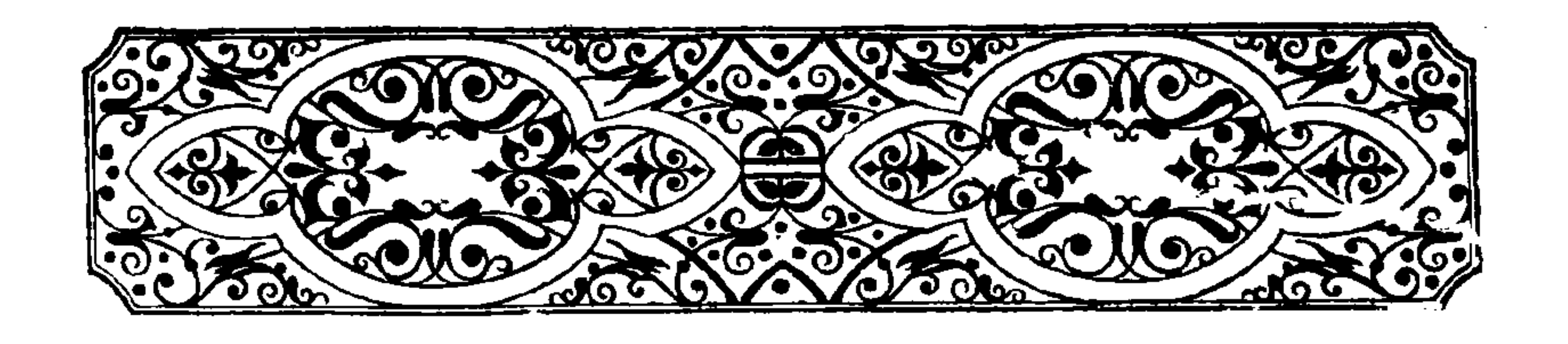
La Revue engage vivement ses lecteurs à soutenir de leurs dons en nature ou de leur adhésion cette utile entreprise. Nous serions si heureux de voir se répandre ainsi, par tous pays, le culte intelligent et pieux qui mettrait sous les yeux du peuple les reliques de la vie de nos pères ; qui nous montrerait, pour ainsi dire, d'étape en étape, la marche de la civilisation dont nos provinces furent les glorieux foyers. — S'adresser pour tous renseignements à M. René Fourgeaud, secrétaire-trésorier, rue Nationale, à Tulle.

Feu Follet.



N. B, — L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain N° *l'Algérie française* (suite), *les Moustiques de Saint-Martin*, par Axi, la fin d'*Agrippa le Diable*, etc.

Tulle, imprimerie Mazeyrie. *Le Gérant*, J. Mazeyrie



LA COMMUNE DE 1871
à Narbonne

(*Fin*)

Je trouvais le général Zentz au bureau du chef de gare. L'air radieux et quelque peu narquois de toute la bande officielle qui l'entourait et le serrait de près témoignait qu'en m'attendant celle-ci s'était efforcée de mettre le temps à profit. L'accueil que je recevais de lui tout d'abord était plutôt froid.

— Les dispositions que vient de me faire connaître le général Robinet me paraissent défectueuses.

— Mon général, c'est d'autant plus mon avis personnel que voici — dis-je en les lui présentant — les ordres que je m'étais fait donner avant de quitter Perpignan. Mais, en arrivant ici, j'ai trouvé le général Robinet avec Monsieur le Préfet, Monsieur le Procureur général et ces autres Messieurs, tous d'accord pour en empêcher l'exécution ; je n'ai pas pu les prendre au collet pour les ôter de là.

— Eh bien, nous allons exécuter vos ordres.

— J'ai déjà commencé, mon général, et dans ce cas je me mets à votre disposition comme chef d'état-major.

A ce moment, un nouveau personnage, qui m'était tout à fait inconnu, celui-là, faisait irruption dans le bureau, et, se dirigeant vers Trinchant :

— Monsieur le Préfet, s'écriait-il sur un ton mélodramatique, il y a déjà du sang versé !

— De quel côté ? interrogeait anxieusement le haut fonctionnaire.

— Du côté des *gardes civiques*.

Tous les visages officiels s'étaient subitement rembrunis.

— Vous avez reconnu la place, continuait imperturbablement le général Zentz en s'adressant à moi ; prenez donc vos dispositions ; formez vos colonnes d'attaque, et au point du jour nous commencerons.

— Permettez-moi, mon général, de vous demander d'abord quelles troupes vous avez amenées ?

— J'ai le 8e bataillon de chasseurs et quatre obusiers de montagne.

— Alors, mon général, nous sommes maîtres de la situation. J'ai bien deux canons qui feraient sans doute bonne figure dans le paysage ; mais qui ne serviraient pas à grand'chose. Avec vos obusiers, si vous le voulez bien, nous armerons deux petites batteries et nous bombarderons l'hôtel de ville.

— Faites.

Les nez officiels s'allongeaient de plus en plus.

— Je proteste... essayait d'articuler Monsieur le Préfet.

— Allez, reprenait le général, et ne perdez pas de temps.

Narbonne, à cette époque, étouffait encore dans sa ceinture de fortifications, démolie quelques années plus tard pour lui permettre de s'étendre et de respirer à l'aise. Le chemin que j'avais suivi en allant reconnaître la place courait sur le glacis, presque au sommet de la contrescarpe, et, malgré l'obscurité, j'avais pu constater que tous les points de son parcours avaient vue sur l'hôtel de ville. Quelques coups de pioche près de la crête suffiraient donc pour assurer à mes deux minuscules batteries l'installation la plus confortable. Je plaçais la première presque à la sortie de la gare, sur le front regardant au nord, de manière à battre en plein la façade du donjon ; l'autre sur le front ouest, un peu avant d'arriver à la porte *Neuve*, et pouvant faire converger son feu presque à angle droit avec celui de la précédente.

Comme je sortais de la gare pour aller les établir, la femme d'un gendarme venait de la part du curé m'apporter, dissimulées sous ses cottes, les clefs de la cathédrale. Ces clefs pouvaient m'être, en effet, d'une grande utilité, le clocher de l'édifice ayant, comme je l'ai déjà dit, un commandement d'environ dix mètres sur la plateforme du donjon.

Trois colonnes étaient disposées en vue de l'attaque. Celle de droite, comprenant, avec la compagnie de tirailleurs du capitaine Legris, une compagnie du génie, tenait la porte *Neuve* et la barricade élevée par les insurgés au débouché de la rue qui de ce point conduisait directement à la place. Celle de gauche, formée de la compagnie de tirailleurs du capitaine Larrivet et de la compagnie du 17e, se massait dans la rue du pont. Enfin, le 8e bataillon de chasseurs, sous les ordres de son chef, le commandant Antonini, occupait au centre la gare et ses abords, y compris la porte de *Béziers*. Une pièce de 8 restait attelée pour tenir lieu du pétard qui nous manquait, s'il devenait nécessaire de briser la porte de l'hôtel de ville.

La municipalité avait été invitée à faire savoir aux habitants et aux insurgés que si, dans le délai de deux heures, ces derniers n'avaient pas mis bas les armes et ne s'étaient pas constitués prisonniers, l'assaut leur serait donné. Cette nouvelle s'était propagée avec une rapidité foudroyante, et, comme je revenais à la gare, un monsieur tout effaré m'arrêtait au passage.

— Monsieur, s'écriait-il, vous allez bombarder Narbonne ?

— Non ; pas Narbonne... l'hôtel de ville seulement.

— Mais, monsieur, l'hôtel de ville est habité ; nos logis y sont enclavés, et nos familles...

— C'est justement pour que vous ayez le temps de vous mettre à l'abri, vous et vos familles, qu'on vous prévient deux heures d'avance.

— Mais, monsieur, et nos biens... nos meubles ?...

— Ah ! si vous aviez pris les armes en même temps que ces gens-là, vos biens et vos meubles ne seraient exposés à aucun dommage. Mais nous pouvons nous entendre, si vous voulez : amenez-moi tous les drôles qui paradent dans l'hôtel de ville et je vous promets que pas un obus n'y sera lancé.

Il s'en allait la tête basse et sans insister davantage.

Le jour était venu. Je rendais compte au général des dispositions que j'avais prescrites, puis nous montions à cheval pour aller, avant d'entamer l'opération, vérifier la position des troupes.

Mais, comme la gaîté française ne perd jamais ses droits, voilà qu'un nouvel incident, quelque peu funambulesque, surgissait encore, sous la forme d'un grand, très grand monsieur, qui tête nue, porteur d'une longue barbe et drapé dans un incommensurable paletot noisette, se présentait à moi, flanqué de deux gendarmes et majestueux comme l'eût été le héros d'Homère escorté de deux myrmidons. Sans prononcer un mot, il tirait de sa poche et me tendait d'un geste solennel une large enveloppe jaune, contenant un autographe que j'ai un véritable regret de n'avoir pas conservé pour en donner ici le régal à mes lecteurs. Le général Digeon, ***commandant les forces de terre et de mer*** de la Commune de Narbonne, adressait à son collègue, le général des ***versaillais*** de Perpignan, une demande d'armistice, afin de lui permettre d'introduire dans la place un médecin, pour donner des soins aux blessés que la garnison aurait sans doute au cours de la lutte qui allait s'engager.

— Mettez ce monsieur à l'ombre, dis-je simplement aux gendarmes, après avoir pris connaissance de cette requête originale.

— Parlementaire... protestait laconiquement celui-ci.

— Mettez-le dans une casemate.

— Il n'y en a pas, mon capitaine, répondait un gendarme consciencieux.

— Ça m'est égal ; mettez-l'y tout de même.

Je rejoignais le général, qui arrivait déjà vers la batterie nº 1.

— Mon général — proposait le capitaine d'artillerie qui la commandait — je fais pointer une pièce sur la plate-forme et l'autre un peu plus bas ?

— Non, répondait le général ; pointez vos deux pièces sur la plate-forme ; à la seconde volée vous tirerez un peu plus bas.

La galerie déjà nombreuse que la curiosité avait attirée s'entre-regardait : décidément l'affaire paraissait prendre une tournure sérieuse.

Nous repartions alors, escortés de M. le Procureur général, qui trottinait à côté de nos chevaux. Cramponné comme une teigne au flanc du général, ce magistrat des nouvelles couches ne cessait d'ergoter, se répandant en protestations amères contre l'état de siège, tandis que M. le Préfet, moins alerte, nous suivait de loin, en appuyant de ses gestes désespérés les arguments dont nous régalait son copain.

Exaspéré enfin de cette jérémiade à jet continu, le général Zentz arrêtait brusquement son cheval et faisant face à l'obsédant personnage :

— Eh bien, je n'y tiens pas à cet état de siège, s'écriait-il. Vous, Monsieur le Procureur général, donnez-moi une réquisition pour agir par la force.

La physionomie de ce drôle s'illuminait ; il avait visiblement atteint son but. Il s'éloignait quelques instants, puis, revenant la bouche en cœur vers le général et lui tendant sa pancarte :

— A présent, général, disait-il, nous allons faire des sommations.

Et, suivi seulement du commissaire de police qui, ceint de son écharpe, avait surgi je ne sais d'où, il prenait le chemin de l'hôtel de ville.

Dix minutes s'écoulaient, puis un quart d'heure.

Le tocsin, accompagnement obligé de tout ce remue-ménage, avait cessé de se faire entendre et nous nous regardions, le général et moi, tentés de nous demander, comme dans les opéras-comiques :

« *Quel est donc ce mystère ?...* »

— Mon général, dis-je à la fin, ne vous semble-t-il pas qu'il se passe là-bas quelque chose d'anormal ?

— Allons y voir.

Et, passant par dessus la barricade, à notre tour nous arrivions sur la place avec nos turcos. La porte de l'hôtel de ville était grande ouverte et, sous la protection de *la justice*, tous les oiseaux s'étaient envolés. Nous étions *roulés* et M. le Procureur général lui-même avait disparu avec ses clients.

Les déserteurs du 52e, — dont le nombre, rapidement accru pendant la semaine écoulée, dépassait maintenant deux cents, — étaient restés là, cependant, fort empêtrés de leur uniforme et ne sachant où se terrer. Je les faisais placer sur un rang ; puis, accompagné des trois officiers qu'ils avaient aidé à faire prisonniers et que, depuis neuf jours, ils tenaient au bout de leurs fusils, je les passais en revue, prenant les noms de ceux qui s'étaient fait particulièrement remarquer par leur conduite et leur attitude ; après quoi ils étaient tous mis en lieu sûr.

Pendant ce temps nos bons turcos, dont le premier soin avait été de jeter bas le drapeau rouge, songeaient à leur tour au ravitaillement. Douze moutons tout parés et prêts a être mis à la broche; plusieurs hectolitres de vin ; des victuailles de toute sorte emmagasinées à profusion et abandonnées par les fuyards, allaient leur permettre de combler les vides laissés dans leurs vaillants estomacs par le repas trop succinct de la veille. Puis, comme pour ces natures primitives la *razzia*, couronnement de toute opération de guerre, constitue le bénéfice de la victoire, ils y procédaient sans désemparer.

Le musée, fort heureusement, était fermé à double tour. Sans manifester, à la vérité, un goût particulier pour les œuvres d'art, ils n'auraient sûrement pas négligé une aussi riche proie. Tout butin leur était bon, en effet, jusqu'aux capotes des sergents de ville et au drap mortuaire de la cathédrale, qu'ils restituaient d'ailleurs de très bonne grâce quand on leur eût démontré que ces objets n'étaient pas la propriété des vaincus.

*
* *

La Commune de Narbonne avait vécu. Ma mission ainsi terminée, je prenais congé du général Zentz et je rentrais à Perpignan.

Le général Reybaud ne tardait pas à m'y donner une première preuve de cette affectueuse bienveillance que, pendant plus de vingt ans et jusqu'à son dernier jour, il ne devait plus cesser de me témoigner. Au compte-rendu qu'il adressait au ministre il joignait une proposition pour la Légion d'honneur présentée en ma faveur dans des termes que je crois devoir reproduire, parce qu'ils contiennent une appréciation ferme de l'attitude de certains personnages

que l'on pourrait m'accuser d'avoir qualifiés moi-même avec trop de sévérité.

« M. le capitaine Perrossier s'est acquitté avec fidélité et intelli-
» gence de la mission que je lui avais confiée. Je dis avec fidélité,
» attendu qu'à lui seul, et jusqu'à l'arrivée du général Zentz, il a su
» résister à la pression des diverses autorités qui, de concert avec le
» général Robinet, s'étaient dès le début déclarées en opposition
» avec mes instructions, recommandant d'agir avec vigueur... Je
» m'estime heureux, après avoir eu à blâmer, en cette circonstance,
» ceux qui ont été au-dessous de leur devoir, de trouver un officier
» qui n'a pas hésité à faire respecter les ordres qu'il avait reçus... »

De son côté, le général Zentz, avec non moins de bienveillance, établissait dans le même sens un mémoire de proposition motivé comme il suit :

« M. Perrossier a dix-huit ans et demi de service et trois campa-
» gnes. Il a eu un cheval tué sous lui à la bataille de Sedan et a
» déjà mérité la croix. Il a fait preuve de courage et d'une grande
» décision dans les dispositions d'attaque contre les insurgés de
» Narbonne. C'est lui qui a fait pendant la nuit la reconnaissance
» des barricades, et cette reconnaissance n'était pas sans danger. »

C'était la troisième fois depuis quelques mois que j'étais présenté; mais jusque-là les gouvernants du 4 Septembre avaient soigneusement écarté toute proposition de cette nature appuyée seulement sur des actions de guerre accomplies avant la chute du régime précédent. M. Thiers, qui ***régnait*** alors et qui devait un peu plus tard s'efforcer d'atténuer les fâcheux effets de cet inqualifiable ostracisme, accueillait au contraire avec empressement tout ce qui pouvait contribuer à rendre à l'armée un peu de son prestige et de sa confiance. Quinze jours donc n'étaient pas écoulés quand il signait l'*arrêté* — comme on disait alors — me nommant dans la Légion d'honneur, en même temps que le capitaine Larrivet, pour lequel j'avais demandé une proposition, en raison du précieux concours qu'il m'avait si résolument prêté.

En outre, une décision du 14 avril disposait que l'expédition de Narbonne serait comptée comme campagne à tous les militaires y ayant participé.

Après avoir récompensé, il fallait songer à punir. En abandonnant leur poste devant des rebelles armés ; en passant avec armes et bagages dans les rangs de l'insurrection ; en menaçant de mort leurs officiers trahis et livrés par eux, les hommes du 52e cueillis dans l'hôtel de ville s'étaient rendus coupables des crimes les plus qualifiés contre le devoir militaire, crimes encore aggravés par les

circonstances de concert et d'exécution en bande. Si l'on pouvait, cependant, éprouver quelque hésitation à les déférer en bloc au conseil de guerre, cette conclusion s'imposait en ce qui concernait les meneurs, dont le rôle était suffisamment démontré tant par leurs agissements personnels que par la propagande active à laquelle ils s'étaient livrés ostensiblement. Pour ceux-là, au nombre de vingt, aucun doute n'était permis et un exemple devait être fait.

Mais, pour que cet exemple portât tous ses fruits, j'exposais au général la nécessité que le jugement à intervenir fût prononcé et exécuté à l'endroit même où le crime avait été commis. En conséquence, l'autorisation était demandée au ministre et immédiatement accordée de transférer le conseil de guerre à Narbonne. Cette disposition entraînait forcément quelques mutations parmi le personnel qui le composait.

Le parquet, retenu à Perpignan par l'instruction de nombreuses affaires, ne pouvait se déplacer.

A ce moment, en effet, les ferments d'indiscipline et de révolte que, dans un but politique, nos gouvernants de la veille avaient mis tant de persistance à infuser dans ce qui restait encore de l'armée, y avaient acquis un tel développement que le nombre des plaintes en conseil de guerre arrivant à la division s'élevait en moyenne à deux ou trois *par jour*. Le commandant Crouzet, du 3e tirailleurs, était en conséquence nommé substitut du commissaire du gouvernement, et le capitaine Pierrot, du 16e bataillon de chasseurs, substitut du rapporteur.

Le major du 42e, qui siégeait parmi les juges, surchargé de travail par la reconstitution de son dépôt, ne pouvait pas davantage aller à Narbonne. Mais le ministre ayant ordonné d'y envoyer de Carcassonne, comme force supplétive, deux escadrons du 7e chasseurs, le chef d'escadrons qui les commandait, se trouvant sur les lieux, était naturellement désigné pour le remplacer.

Enfin, à défaut d'autres sous-officiers remplissant les conditions légales, le maréchal-des-logis Pompidor, commandant les brigades de gendarmerie de Rivesaltes, était nommé juge.

Le conseil ainsi complété, et présidé par le lieutenant-colonel de gendarmerie Cullet, se rendait donc à Narbonne. En présence de faits indiscutables et de témoignages absolument probants, l'instruction ne pouvait être longue. Parmi les accusés, deux n'étaient pas en état de comparaître : l'un était dangereusement malade à l'hôpital ; le second, caporal au 52e, avait eu un bras cassé d'un coup de feu au moment où, dans la nuit du 30 au 31 mars, il venait lui-même

de tirer sur le capitaine Larrivet. Il dut plus tard, je crois, subir l'amputation. La disjonction prononcée en ce qui les concernait, les dix-huit autres étaient mis en jugement et condamnés à mort à l'unanimité.

Cette condamnation, juste et nécessaire, frappait de stupeur la population narbonnaise. Après un nouvel examen du dossier et une recherche scrupuleuse des plus petits indices susceptibles d'être invoqués comme un semblant d'atténuation, le général Reybaud croyait devoir prendre l'initiative d'un appel à la clémence, en proposant six des condamnés pour une réduction de peine.

Quelques jours plus tard, le télégraphe lui apportait du ministère cet avis, d'un laconisme un peu singulier :

« La peine des douze condamnés de Narbonne est commuée. »

Le général répondait par la même voie :

« Ce n'est pas douze condamnés qu'il y a à Narbonne, mais » dix-huit, et c'est pour six d'entre eux seulement qu'une réduction » de peine a été demandée. »

Un second télégramme, non moins bref que le précédent, et qui ne portait même pas une signature indiquant son origine, tranchait la question en ces termes :

« La peine des dix-huit condamnés est commuée. »

Aucune autre explication ne suivait; aucune pénalité n'était substituée à l'ancienne : d'un trait de plume l'œuvre de la justice était tout simplement biffée.

Plus soucieux d'une popularité malsaine que de leur devoir envers la patrie; hantés peut-être aussi par la préoccupation des élections futures, les potentats du jour — pour qui la conquête de quelques bulletins de vote était déjà l'*ultima ratio*, — n'avaient pas hésité à donner à l'esprit d'indiscipline et de révolte dont je parlais tout à l'heure ce dernier, ce suprême encouragement.

— Mon général, dis-je en apprenant cette défaillance, il faut maintenant demander le licenciement du 52e et la suppression définitive de ce numéro dans l'armée.

Une étrange coïncidence se présentait, en effet, qui aurait semblé faite pour donner raison aux adeptes du fatalisme. En février 1848, le 52e, alors en garnison à Paris, avait le premier donné l'exemple de mettre la crosse en l'air devant les barricades, ce qui lui avait valu l'insigne honneur d'être dénommé *1er régiment de la République*. Qui pouvait dire si, à vingt-trois ans de distance, le retentissement déjà lointain des ovations triomphales décernées à cette première défection n'avait pas été une des causes déterminantes de la seconde? Les psychologues qui tant de fois ont raconté l'histoire

de la *guérite du suicidé* y trouveraient peut-être matière à quelques beaux développements.

Quelques-uns de ces hommes furent, un peu plus tard, versés aux bataillons d'Afrique ; mais le plus grand nombre passa simplement dans d'autres régiments de l'intérieur. En 1872, j'étais aide de camp du général de l'Abadie d'Aydrein qui procédait, à Rochefort, à l'inspection générale du 6e d'infanterie. En examinant la *catégorie* des « militaires venus d'autres corps », j'y trouvais le nom d'un soldat provenant du 52e, et, vérification faite, je reconnaissais en lui un des condamnés de Narbonne. Ainsi demeurait impuni l'acte de rébellion le plus criminel et le plus redoutable par ses conséquences possibles qui ait été commis dans l'armée française au cours de ce siècle tout entier. Quel exemple pour l'avenir !

Le lieutenant-colonel Vilar, dont l'insigne faiblesse n'avait su imposer à ses subordonnés ni le respect du devoir ni la plus élémentaire obéissance, était mis en non-activité par retrait d'emploi, puis à la retraite d'office. C'était bien la moindre punition qu'il fût possible d'infliger à un chef pour avoir à ce point manqué de caractère. Le général Robinet rentrait peu après dans la disponibilité d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Quant aux aventuriers qui, au cours de cette tragi-comédie, avaient plus ou moins ouvertement tenu les premiers rôles, nul ne songeait à les inquiéter. Plus tard, cependant, en présence de l'émotion profonde causée dans le pays par l'exceptionnelle gravité des événements de la capitale, — dont la répercussion, qui s'était fait sentir aussi sur d'autres points du territoire, avait un instant menacé de se généraliser, — on fit semblant de demander des comptes à celui qui, le premier de tous, avait donné à la province le signal du soulèvement. Digeon était donc — lui tout seul — traduit en cour d'assises, et, sous couleur de soustraire la cause aux influences locales, envoyé devant le jury de l'Aveyron. Il eût été surprenant que d'un procès engagé dans de telles conditions il jaillît quelque lumière, les seuls témoins dont les dépositions auraient pu être entendues avec profit étant précisément les complices non poursuivis de l'accusé. Aussi, comme je l'avais bien prévu, celui-ci en revenait-il acquitté.

Peut-être aurait-il mieux valu offrir tout simplement à cet halluciné un asile dans le Charenton départemental, au lieu de le transformer en une sorte de bouc émissaire pour le plus grand profit de ceux dont l'attitude avait été plus que louche, et qui, eux, étaient mis hors de cause. On lui aurait ainsi rendu le service de le mettre au moins à l'abri de la misère dans laquelle il a traîné ses derniers jours.

Un seul ami, en effet, — pas un politicien — venait à son secours, et, en le recueillant, l'empêchait de mourir de faim, tandis que — mieux avisés — les Limouzy, les Marcou, les Raynal, les Trinchant, les Agniel — et d'autres encore dont je n'ai pas eu l'occasion de prononcer ici les noms, — lui tournaient carrément le dos pour prendre position et faire leur chemin dans la politique, où ils ne tardaient pas à devenir des personnages. Plusieurs des survivants siègent encore aujourd'hui dans les assemblées délibérantes.

J'aurais voulu ne plus parler de moi ; mais, puisque je l'ai fait pour les autres, il faut bien encore — pour la moralité de l'histoire — dire, en ce qui me concerne personnellement, quel en fut l'épilogue.

Ceux dont j'avais dérangé les calculs ou démasqué les ténébreuses compromissions ne l'oublièrent pas et j'éprouvai bientôt les effets de leur basse rancune. Si les efforts de mes chefs, dont la bienveillance ne s'est jamais lassée ; si leurs notes élogieuses et les propositions renouvelées avec persistance en ma faveur n'ont pu empêcher que ma carrière fût quelque peu enrayée par les *vingt-cinq années* bien complètes qu'on a réussi à me faire passer *dans deux grades*, j'ai eu plusieurs fois la preuve que des interventions malveillantes et sournoises n'y avaient pas peu contribué, les pressions parlementaires n'ayant jamais rencontré de résistance auprès de messieurs les ministres plus ou moins civils de la guerre.

J'ai trouvé des compensations suffisantes dans la satisfaction du devoir accompli et dans l'approbation des honnêtes gens, dont j'ai encore quelquefois le plaisir de recevoir des témoignages sympathiques et désintéressés, parmi lesquels les plus humbles sont ceux qui me touchent le plus.

Colonel E. PERROSSIER,
Mainteneur de l'Académie des Jeux floraux.





Les deux Noblesses

ÉTUDE LOCALE

La noblesse élégante et sceptique qui fit le XVIIIe siècle n'existe plus en province. La guillotine a lavé dans le sang la poudre de ses cheveux ou l'a dispersée. Aux clubmans poseurs de nos petites villes il manque la particule : ils ne sont pas d'ailleurs de la noblesse de France qui s'est concentrée, à Paris dans un faubourg, ici, dans une rue de chef-lieu et qui végète entre l'église et le champ de courses, pâlissante image d'un passé étonnant. De vieilles douairières qui se font rares — aux têtes impeccables et fines à se faire croquer par Watteau pour une galerie d'études, hantent d'antiques demeures, tristes de la déchéance de leur beauté. Elles ont des gendres habitant la campagne toute l'année, qui sont maires de leur village ou *gentleman-farmer* en des vallées ignorées. Ils ont une maison banale avec, autour, quelques arbres prétentieux : des parvenus habitent leurs châteaux de famille. Leur existence est mêlée à peine à la vie communale : ils sont le vestige du passé qui s'évanouit dans la foule.

Après l'apaisement de la Restauration, il se dégagea peu à peu des laboureurs, une classe aisée qui prit son principal développement sous la royauté de 1830. C'étaient de petits fermiers issus des redevanciers des commanderies, enrichis par l'achat à prix nul, des prairies et garennes des chevaliers. Timides d'abord, arrogants ensuite au souvenir de leur étonnante prospérité ; ayant vu un soleil d'abondance éclairer leurs champs durant plusieurs années, ils se séparèrent avec hauteur de ceux, moins aisés, dont les pères n'eurent point comme les leurs, quelques écus en poche lors de la vente des biens décrétés nationaux. Ils firent bâtir à l'envi de hautes maisons sans goût et sans grâce, en matériaux rares pour l'époque et le pays où l'on pouvait faire sortir de terre tous les matériaux d'une maison : molasses des Balmes, faux marbres de Choin et tufs bizarres de la Sône... Puis restreignant hautainement leurs relations avec les pauvres gens, ils se fréquentèrent exclusivement entre eux et figurèrent, dans le mince rayon où j'ai pu l'observer, un petit dix-huitième siècle entre pieds-terreux.

Et ce fut une seconde noblesse aux appétits bas, sans perruques retombant sur leurs bouches sensuelles, gens de blouse et de fouet, faux rentiers aux têtes rugueuses comme des croûtes de pastèques, grisés de lambeaux de harangues et de « jinguets » (1) de pays. Munis d'estomacs de fer, ils inaugurèrent des bœuveries et des mangeailles à jour fixe, chez l'un ou chez l'autre. Pour surenchérir, les fins cabaretiers inventèrent les « jeudines » ou dîners du jeudi, où dès l'aube les femmes frisotaient par pannerées, les légendaires ravioles. En sorte que ce furent des repas entre amis, servis sans prétexte à trente couverts sous des hangars, des repas se succédant durant deux et trois jours, où l'on se gavait comme une poularde, quitte de dormir en revanche deux jours entiers dans les pailles des fenils.

Cela ne nuisait pas trop à leur prospérité. Ils avaient des domestiques à faire le travail des champs, et des magnanarelles durant l'époque laborieuse et trop productive des vers-à-soie. Ils achetaient des remplaçants à leurs fils dont quelques-uns moururent, avant d'avoir vécu.

Malgré leurs airs de geais rentés, ils restèrent des parvenus sans dignité, acclamateurs des révolutions parce que fils d'elles, bourgmestres de leurs villages qu'ils tyrannisaient de leurs volontés oblitérées de vapeurs de vin. Ceux qui surent se vernir d'une civilisation extérieure devinrent par leur volonté des officiers de mobilisés durant la guerre de 1870. Au début de la campagne dans l'Est ils furent ceux qui — d'un air brave et léger, traversaient les rangs de leurs compatriotes, soldats vulgaires, en s'écriant : « A la guerre comme à la guerre ! » pour aller s'asseoir à un plantureux dîner de ripaille prélevé par les fourriers adroits des subsides des compagnies. Puis aussi, ils furent ceux qui, dès les premières lueurs rouges aperçues au delà des horizons, prétextèrent une maladie quelconque pour réintégrer leur logis en tapinois.

Cela est dur à dire et cela fut. Les lendemains connaissent le passé. Les guerres comme les révolutions sont des époques où se purifie toute une histoire pour les jours à venir. La noblesse de la terre fut impérialiste par vague sentiment de domination ; elle est morte avec l'Empire. Ceux qui en restèrent crurent résister au mépris public ressaisi autour d'eux ; à cette heure, la lutte contre les infiniment petits et la stérilité qui semble faire gémir les flancs de la terre l'ont ramenée au travail soucieux et quotidien.

Il vécut durant la période de triomphe de la seconde

(1) Vin aigrelet récolté sur les côtes du Furan et de l'Isère.

noblesse, ce descendant de la première, oublieux de l'habit d'émigré que son père porta, beau parleur, libéral d'instinct, chrétien par atavisme, dont la vie élégante se précise presque dans la fin d'un article nécrologique consacré ces temps-ci à quelque conseiller impérial qui fut son ami : « *avec lui s'en va la dernière personnalité de l'ancienne haute société de notre ville.* »

Sa jeunesse fut heureuse. Son père, gentleman-farmer, s'occupa méticuleusement de la gérance de beaux domaines et planta quelques arbres autour de sa demeure. Il avait trois enfants dont deux fils : celui-ci fut le cadet. De bonne heure il fut ironiquement plaisant : « Agathe se plaint de n'avoir point assez d'ombrage. Mon frère et moi prendrons un parasol et la suivrons comme une mandarine. »

Il fut presque quotidiennement en chasse par les bois, et au retour de l'une d'elles envoya une obole à la souscription publique ouverte pour Lamartine... Le soir, Agathe et lui jouaient du piano dans le salon où s'entassait une galerie de royaux portraits, parmi lesquels un fin médaillon d'un aïeul qui fut ministre de France. Avoir vu tout cela, au bruit du crieur public et du marteau des commissaires-priseurs, s'en aller sous le bras de mastroquets, de marchands-drapiers, de brocanteurs !... Mais j'outrepasse.

Dans les flâneries de l'adolescence, il lut quelque peu, apprit à faire les vers et décida de n'embrasser aucune carrière. La cohorte des valets de la maison l'aima de bonne heure pour ses saillies et son bon cœur : les gens du pays le trouvèrent bon garçon et point trop fier. Il soignait la volière et s'exerçait au tir au pistolet. Quand il eut vingt ans, Agathe sa sœur se maria et son frère lui fit bâtir une demeure légère, de celles qui sont aussitôt en ruines que leurs maîtres. Il accrocha aux murs des tentures merveilleuses, de vieilles tapisseries aux tons fanés où des lis croissent parmi des figures — quelque peu chinoises, mon Dieu ! — et des orchidées ; il agença adroitement des panoplies et des vieux Sèvres. Le tout en fit un séjour délicieux.

Il eut dans la maison paternelle un valet qui personnifia auprès de lui le peuple poli de surface, et malin. Ce vieux serviteur aux cent farces dont le souvenir égaie encore durant les *mondées* (1) d'hiver fut bien « de la maison ». Il avait vu naître les fils ; il avait le soin des pelouses et vannait le blé, durant l'hiver. Sous les combles, j'ai pu voir contre les gigantesques cheminées la liste des sacs montés et les silhouettes

(1) Triage des noix en troupe. L'on est parfois une vingtaine dans la maison où l'on travaille autour du monceau de noix, dans les rires et les chants jusque passé minuit.

qu'il burina sur plâtre. Petit, les yeux en vrille, l'air bonasse, aux rumeurs de février 1848, il se frotta les mains, pensant avec quelques autres — que l'heure était venue, manquée par son père en 1793, de chasser ses maîtres et de s'instaurer à leur place ; mais la révolution s'évanouit et l'idée s'en fut : il resta bon valet comme devant.

On ne lui confia point la cave : il n'en serait pas sorti debout. Insidieux et complimenteur, il possédait trop de talents pour se confiner exclusivement dans son travail. Son esprit toujours en éveil cherchait des tours à jouer aux maîtres de la maison. Je cite :

La volière est emplie de chapons élégants, d'espèces rares aux chairs fines. Avant l'aube, le valet a cueilli le plus beau et, d'un coup d'épingle savant dans l'occiput, le tue d'une façon délicate et muette. Puis il vaque par la cour et le porte à leur lever aux maîtres :

— « Voici un chapon trouvé mort dans la volière. Je ne sais pas pourquoi ! Qu'en faut-il faire ?

— « Le jeter de suite dans la fosse aux débris ! »

Le lendemain, dans l'office, les valets réunis à midi, ont ri bien fort en croquant le chapon, si fort que Monsieur, en pantoufles, est descendu. Il entrebâille la porte, le silence y entre avant lui : mais, devinant, au vague alignement de bouteilles sur la table et à l'air effaré de la cuisinière, qu'il les prend en flagrant délit de bombance, il se retire d'un air confus en murmurant : « Excusez-moi, mes amis. »

Un autre jour, la grille de la garenne sera trouée ; et tandis que les chiens seront accusés du méfait, le coupable savourera avec ses compagnons le fruit de sa ruse et de son larcin...

Autour de ce train de maison hors de l'existence commune du village, après 1848, depuis que la seconde noblesse a pris les fonctions municipales, un vague isolement s'étend. Dans les yeux des anciens fermiers, il y a une lueur méchante d'aisance haineuse et narquoise. Ils sont d'ailleurs conseillers municipaux, répartiteurs : ils payent au fils de leur ancien maître une vieille reconnaissance changée en fiel de mépris.

Ce monde est banal, les joies y sont basses, les vices ne savent point s'y voiler. Le fils de l'émigré qui fut de bonne heure un amateur d'observation devient, durant quelques années, l'hôte des maisons d'auberge et des salles de café de campagne, où les consommateurs qui y viennent, sont gênés dans leurs causeries par un jeune homme inconnu, assis, dans un recoin, les jambes croisées, la main au menton et les yeux aigus, qui les observe. Je crois qu'il eut à cette époque le projet d'un livre qui n'a pas été fait. Il eût été mordant et

badin. Ah ! les caractères incomplets et faux, comme il les aurait ouverts, montrés à jour, disséqués et repoussés impertinemment dans la ligne finale. « Cette breloque est curieuse : l'on passerait sa journée a l'examiner : eh bien ! je la jette à l'eau. » Ah ! comme il revit bien au moral dans cette phrase. Le geste, le ton, tout est de lui. Il y a du dédain d'aristocrate, une légèreté de désœuvré, une désinvolture d'esprit haut...

J'ai vu un portrait de lui, datant de 1865, une mauvaise épreuve jaunâtre, tachée, qu'un apprenti-amateur renierait aujourd'hui. Je connaissais par ouï-dire son caractère : c'est pourquoi, sans doute, j'ai éprouvé en le voyant, une sensation de déjà vu, comme une lointaine affinité connue de son moral avec le physique reproduit sous mes yeux. Cette bouche est prête à souligner une ironie que le sourire large tempèrera. Ces yeux sont des vrilles de tonnelier pour scruter les cœurs et les cerveaux. Il a une ressemblance profonde avec Musset, qu'il ne lut point sans doute, parce que leurs vers de la quarantième année eussent été absolument semblables.

En quête de documents sur son histoire, je suis allé dans la boutique d'un épicier du pays qui fut son valet de chambre. Un type aussi que cet épicier méticuleux et rangé comme un cadran et qui reçoit souvent de sa femme ce reproche flatteur : « Delphin, quand tu seras mort, je n'oublierai pas de mettre un plumeau dans ta caisse. »

Joseph POUZIN.

(*A suivre.*)





L'ALGÉRIE FRANÇAISE

(Suite)

III

Celui qui veut connaître l'Algérie, par simple fantaisie de snob ou par désir d'étude, bien que résolu à ne pas s'en tenir à la capitale malgré ses charmes de Capoue moderne, se rend cependant d'abord à Alger. Il croit sincèrement y trouver le fil directeur qui le conduira, à travers le méandre des impressions les mieux ménagées, jusqu'à l'opinion vraie. Après un séjour passé à l'affût de causeries jugées charitables et précieuses, il commence sa tournée, heureux de l'appoint recueilli et convaincu qu'il possède le programme — le dernier programme, scrupuleusement arrêté — de ce qu'il faut voir ou ne pas voir. Aux portes de l'inconnu on trouve toujours l'initiateur d'avant la lettre, cicerone officieux ou blasé sceptique, qui déflore vos impressions.

S'il savait, ce trop confiant touriste, que la majeure partie des renseignements donnés comme les meilleurs lui viennent de personnes n'ayant jamais quitté Alger ! La chose peut surprendre ; elle a été pourtant maintes fois constatée. L'habitant d'Alger, le véritable Algérois, ne connaît rien de l'Algérie ; tout au plus est-il allé jusqu'à la Maison-Carrée, Ménerville ou Blidah, peut-être jusqu'aux gorges de la Chiffa — parce qu'il y a des singes ! Il affiche volontiers le mépris profond de « l'Intérieur » ; c'est le mot consacré pour désigner tout ce qui est au delà des coteaux de Mustapha. A ses yeux l'Intérieur est à peu près un pays perdu, sauvage, et il ne saurait vous dire au juste si l'on y rencontre des noirs ou des blancs. Au contact de ces bons Algérois, de ceux du moins qui ont la stabilité impénitente, on songe à ce paysan de l'Auvergne dont il est parlé quelque part : un de ses amis, marié en Algérie, lui annonçait qu'il était père de superbes enfants. « Mais ils sont... nègres ? » demanda le bonhomme avec commisération ; à quoi l'autre, piqué, répondit qu'il les faisait lui-même.

Il ne faut évidemment pas exagérer cette innocente manie, bien française d'ailleurs, des heureux habitants de la Ville Blanche. A généraliser on s'attire des haines mortelles. Il y a l'exception, cette sœur conciliante de la règle, qu'il convient de noter par sincérité et aussi afin d'offrir une suprême ressource aux Algérois ombrageux qui peut-être liront ces lignes. Alger, qui doit avoir sa place dans cette étude, présente un charme trop universellement reconnu pour ne pas justifier l'exclusivisme de ses habitants.

Aussi ce n'est point par Alger qu'il faut débuter ; sous l'influence de sa vie facile on lui demanderait plus que ne peut fournir son milieu propre. Place nette doit être gardée à l'opinion que le reste de la colonie fera naître d'elle-même sans le secours des truchemans. Le plus sûr est de gagner un de ces ports du littoral, dont on a essayé, dans les pages précédentes, de rendre le caractère très spécial, ou une petite ville de l'Intérieur — de l'Intérieur méconnu — qui, grâce à sa situation heureuse, sera à même de révéler les transformations de l'Algérie travailleuse. Là seulement le caractère du peuple algérien, le caractère plus défini, moins heurté, se fera jour petit à petit ; l'impression sera sincère, épurée, dégagée en quelque sorte de tout ce qu'Alger contient de clinquant et d'inutile. Ces centres sont en effet les premiers faisceaux des forces vives de la colonie ; en eux viennent se grouper les résultats des efforts des colons, dont les exploitations les environnent. Ils initient à l'œuvre française en permettant le contact direct avec la colonisation qui est la raison d'être de cette œuvre.

Le colon algérien est très décrié. L'administration prétend qu'il pourrait tirer meilleur parti des éléments qu'on lui donne. L'administration, de son côté, n'échappe pas à la critique ; d'après les colons, elle ne fait pas toujours le nécessaire, et la plus grande partie de leurs échecs lui serait imputable. Si vous questionnez les uns et les autres, ils vous donneront tour à tour d'excellentes raisons et vous convaincront peut-être également. Que penser ? sinon qu'en cela, comme en tant d'autres choses, tout le monde a tort et tout le monde a raison. Dans l'examen d'une œuvre humaine, surtout étendue et diverse au point où doit l'être la colonisation, il faut se garder des jugements partiels. Les succès et les échecs ne sont exactement vus qu'à l'échelle de l'ensemble ; il y a des oublis obligés, des sacrifices à faire, des effets soit en bien soit en mal, dont on ne peut tenir compte outre mesure. C'est la note à payer du progrès. Avant d'apprécier, d'ailleurs, il faut avoir devant les yeux les éléments apportés en même temps que les résultats obtenus et ne pas oublier les uns en face des autres.

Le Français est-il colonisateur ? on a prétendu que non. Le colonisateur, c'est l'Anglais, lui seul ! et Dieu sait si du retentissement de ses vertus on a essayé d'écraser le courage du pauvre colon français !

Il faut le reconnaître, le peuple anglais est à peu près partout ; il déborde sur le globe ; on le rencontre sur toutes les lignes maritimes et il possède — malgré son spleen ou peut-être à cause de lui — la faculté vraiment merveilleuse d'abandonner son pays d'origine et de s'expatrier à jamais. Il sait partir, il sait s'attacher à sa terre d'adoption, faisant table rase du passé, de tout ce que renferme d'inoubliable pour le colon français le souvenir du pays natal. Avant de s'éloigner de la Métropole, l'Anglais se débarrasse de ses biens : il réalise fortune et sentiments, afin de s'embarquer plus léger, sans attache aucune, avec le summum de son énergie. Au contraire, beaucoup de colons algériens qui ont réussi, dont la propriété prospère et constitue tout le bien-être, conservent, en quelque village de France, un lopin de terre qui ne leur rapporte rien, mais sur lequel s'allonge l'ombre chère du clocher. Dans notre pays on aime son canton, son village, on est patriote et surtout patriote de la petite patrie ; le Français se livre aux choses comme aux êtres et des liens se créent entre ces choses et lui qu'il ne peut briser sans souffrir.

Voyez passer l'Anglais ; son extérieur dit ce qu'il est : il a le physique anguleux et sec ; sa poignée de main n'est pas liante ; son geste est égoïste, défensif ; c'est un fortin boulonné, blindé, qui va par le monde sous le couvert de sa cuirasse et se fixe où il peut. Au moral, il est le même, défendu par ses angles comme un hérisson par ses piquants. On comprend qu'un être pouvant se suffire, qui n'a pas besoin d'un cadre spécial pour rester lui-même, qui établira son home ici ou ailleurs avec le même succès dans ses satisfactions, se prête mieux qu'un autre à la colonisation.

On doit donc constater à ce point de vue une infériorité. Le Français, que la nécessité ou l'espoir d'une rapide fortune force à s'expatrier, ne le fait qu'avec regret parce qu'il garde en lui, toujours vivant, le souvenir des lieux où il est né et conserve, malgré la durée, l'espoir d'y revenir. La colonisation française, quel que soit le pays où elle se développe, souffre de cela. On a remarqué que les personnes s'acclimatant le plus facilement en Algérie étaient les officiers et les fonctionnaires ; presque tous se fixent dans la colonie, leur carrière terminée. La raison en est simple. La situation qu'ils occupent les a de bonne heure accoutumés aux déplacements ; l'attachement au pays natal s'est atténué petit à petit sous l'influence des changements successifs qui ont apporté chacun leur contingent d'habitudes nouvelles au préjudice des anciennes. Le cœur s'émousse aux variations répétées des milieux : sa puissance affective s'élargit et devient en quelque sorte plus hospitalière. Le colon, au contraire, quitte brusquement une région qu'il n'avait jamais abandonnée auparavant pour un pays différent ; aucune transition ne ménage son naturel et l'acclimatation morale est difficile.

Mais cet amour du pays natal, qui retient l'émigré français et restreint à son insu le cercle de ses espérances, est compensé par d'autres qualités ; il a prouvé que son énergie pouvait venir à bout de sa sensibilité. Cette sensibilité même a son bon côté ; elle le rend meilleur pour les populations indigènes auprès desquelles il va vivre et l'empêche de leur faire sentir trop durement leur état de vaincus. Si c'est par le cœur qu'on s'attache, c'est aussi par le cœur qu'on attache les autres. Certaines colonies, jadis françaises, gardent le souvenir de notre pays et regrettent sa domination. Par contre, l'égoïsme anglais, qui est une force, devient souvent une faiblesse. Le principe colonial de la Grande-Bretagne est le refoulement ; détruire pour remplacer. L'action anglaise ne lutte pas, elle supprime. C'est plus rapide mais moins humain et quelques secousses inattendues ont parfois prouvé qu'une assimilation lente est préférable à l'oppression sans limite. Les rêves dorés de l'insatiable Albion ont eu des réveils pénibles.

Un autre reproche fait à la colonisation algérienne est le mauvais recrutement des colons. En se basant sur ce principe, très vrai d'ailleurs, que l'Algérie est un pays essentiellement agricole, certains prétendent qu'on n'aurait dû attirer dans la colonie que des cultivateurs. A ceux-là on peut répondre que, pour la formation d'un pays neuf, toutes les professions ont, dans des mesures différentes, leur utilité ; mais même au point de vue agricole seulement, on ne saurait se préoccuper des métiers exercés avant l'expatriement et n'admettre que des cultivateurs.

S'il en était ainsi, on ne recruterait pas suffisamment. L'expérience démontre que parmi les Français devenus algériens, ceux qui s'adonnaient au travail de la terre dans la Métropole forment la petite part ; du reste ils ne réussissent pas mieux que les autres. Aujourd'hui où l'agriculture est devenue une industrie, les aptitudes pratiques tombent au second rang. En Algérie, les bras ne manquent pas, et les Arabes, qu'il n'est pas dans notre esprit de refouler — qui s'imposent d'ailleurs par leur nombre toujours croissant — doivent être les collaborateurs des colons. Les fermes en prospérité sont possédées par des Européens qui laissent à des indigènes le travail manuel de leur propriété : ces Européens vivent sur leurs terres, surveillent et dirigent l'exploitation en se tenant au courant des progrès modernes.

Ce mode de procéder s'applique surtout à la grande propriété. Mais en Algérie le morcellement excessif des terres, rencontré dans certaines régions françaises, n'existe pas ; les propriétés ne descendent guère au-dessous de trente hectares et, si au début on a établi des concessions moins importantes, on est maintenant revenu de l'erreur commise. En admettant même que le colon soit obligé de cultiver lui-même, il ne faut pas voir la cause des succès insuffisants dans le mauvais choix des émigrés. Tout homme est plus ou moins cultivateur ; la terre attire. Un

financier qui remue des millions pendant la semaine ira peiner un dimanche entier sur les plates-bandes d'un jardin de banlieue, tout comme un vulgaire jardinier, et le rêve de l'épicier retiré des affaires est d'aller quelque part *planter ses choux*.

Si l'on met à part la catégorie des colons qui ne réussissent pas parce qu'ils ne sont susceptibles de réussir en rien, les échecs constatés ont d'autres causes. Au début, le défrichement, l'insalubrité, les difficultés d'écoulement ont rendu la tâche pénible. Aujourd'hui le vice principal consiste dans l'absence des capitaux. En France on n'a pas assez compris que l'Algérie était un pays d'avenir au point de vue agricole ; les possesseurs de capitaux ont cru imprudent de s'aventurer et ont ainsi laissé place nette aux usuriers dont la malhonnêteté était plus clairvoyante. Quand l'usure sévit dans une colonie, comme elle sévit en Algérie, elle n'est pas seulement la preuve du manque d'argent, elle prouve encore que cet argent aurait un emploi assuré. L'agrandissement des bâtiments d'exploitation après les bonnes récoltes en est un sûr garant ; on les a vus dans certaines régions doubler au cours d'une seule année. Le colon, s'empressant, dès qu'il le peut, d'augmenter ses moyens, les reconnaît donc insuffisants pour le champ d'expériences où il travaille. Et l'on arrive à constater ce résultat du colon, pressuré par l'usurier, louant cependant son utilité : c'est la brebis, qui préférerait être tondue moins ras, mais qui se laisse tondre tout de même par nécessité. Où l'usure rend service, on comprend de quel bienfaisant secours serait le prêt honnête.

Un plus large crédit accordé à l'Algérie est le meilleur vœu que l'on puisse faire pour notre belle colonie. Cette force seule lui manque et la prospérité complète ne viendra qu'avec elle. Quelle que soit l'étendue des sacrifices de la Métropole, et jusqu'ici elle ne les a pas marchandés, le programme que s'est imposé le gouvernement ne se réalisera pas sans le secours des capitaux privés ; les agents de la France bien placés pour juger la situation actuelle le remarquent chaque jour.

Trois administrations concourent surtout à la colonisation : les Communes mixtes, les Domaines et les Ponts et Chaussées. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude, simple aperçu de l'Algérie Française, d'indiquer la façon dont coopèrent ces trois administrations ; ce serait rendre trop économique ce qui ne doit être que l'exposé fidèle d'impressions toutes personnelles. Il convient cependant de louer en passant le zèle et le dévouement des agents qui font là-bas œuvre française. L'administration des Domaines et celle des Ponts et Chaussées, grâce à leurs connaissances professionnelles, ont plus de part dans les résultats pratiques et l'on peut seulement regretter que le recrutement des administrateurs de Commune mixte n'ait pas toujours été assez exigeant. Ces derniers sont quelquefois trop improvisés dans leurs fonctions délicates et les difficultés de leur mission demanderaient de sérieuses garanties. Cette critique, si souvent

formulée par des administrateurs de valeur, justement désireux d'un meilleur entourage, n'aura plus sa raison d'être ; on peut en effet espérer qu'une réaction, déjà en bonne voie, mettra cet important service à la hauteur de sa tâche.

En somme, il reste beaucoup à faire en Algérie, et les pessimistes, trop fascinés par cet au-delà du degré atteint aujourd'hui, ne voient pas assez ce qui a été fait. Quand après avoir parcouru la colonie on veut bien imaginer ce qu'elle était avant la conquête, on constate que la marche vers le progrès a suivi son cours normal et l'on a le droit d'être fier des résultats. Si même l'action de la France ne s'était pas autant dispersée, si l'on avait colonisé plus près de la mer, où des régions oubliées restent encore, au lieu de s'avancer trop tôt dans le sud, on verrait moins de villages tombés ou végétant parce qu'ils sont mal placés. L'œuvre accomplie, plus groupée, mieux présentée, serait appréciée à sa valeur et forcerait davantage 'admiration.

D'ailleurs, pour se rendre compte des efforts continuels faits depuis la conquête en vue de tirer partie des campagnes algériennes, il faudrait voir ces campagnes de près ; et, en général, on n'aime pas à s'enfoncer dans les terres : l'Intérieur n'attire pas. Pourtant, en dehors de l'intérêt colonial qui devrait suffire, semble-t-il, à entraîner le voyageur, l'amour du pittoresque pourrait être aussi un puissant attrait. Il est curieux de voir ces villages en formation bigarrés de couleurs locales de toutes les provinces françaises, d'entendre l'accent normand ou bourguignon se mêler aux sonores patois de Provence ou de Gascogne. Les colons, bien qu'émigrés de contrées différentes, se trouvent désormais associés pour la prospérité d'un même centre ; ils apportent à l'œuvre commune, les uns, le calme persévérant de l'homme du Nord, les autres, leur entrain méridional. Et ils vivent côte à côte ; les soirs d'été, on cause sur les portes ainsi que le font les villageois français ; on fait cercle autour d'un conteur — quelque gas des bords du Rhône que le chant des cigales a jadis bercé ou quelque Toulousain qui a bu de l'eau de la Garonne et s'en souvient. La chère France est alors au milieu d'eux, évoquée par un simple mot comme s'évoque à la soudaine musique d'une chanson du foyer la vision d'une mère perdue. Il y a pour celui qui traverse ces centres, à la fin d'une journée de labeur, sous la demi-clarté reposante des nuits algériennes, des tableaux d'une mélancolie poignante.

CHARLES TEILHAC.

(*A suivre.*)





Les Moustiques de Saint-Martin !...

L'AUTRE soir, assis au coin d'un bon feu, les pieds sur les chenêts, les yeux sur les flammes aux jets capricieux et bizarres, j'écoutais une douce voix de femme me conter ses impressions pendant une excursion qu'elle avait faite à Saint-Martin-Vésubie, au mois d'août dernier.

Et connaissez-vous quelque chose de plus charmant que d'entendre une voix aimée — car je ne vous cacherai pas que je lui fais un doigt de cour à la gentille conteuse; oh ! une cour si discrète, si légère qu'une pudibonde miss rengainerait le fameux « shoking » d'Outre-Manche, en écoutant mes timides déclarations — vous décrire les enchantements de la nature en fleur, lorsqu'au dehors l'hiver met partout ses teintes grises ?

Donc, me disait mon amie, accompagnée de ma sœur, je m'embarquai un beau dimanche d'août dans un confortable landau, attelé de deux chevaux plus robustes qu'élégants, qui trottaient vigoureusement sur la route faite presque exclusivement de rudes montées.

Deux heures après notre départ de Nice, nous arrivions à Tourette-Levens, notre premier relais ; nos chevaux exténués par ces perpétuelles grimpettes sont remplacés par d'autres, qui semblent impatients de courir sur la route blanche et poudreuse.

Pendant ce changement d'attelage, nous faisons le tour du village.

Tourette est dans un vrai nid de verdure, les vignes surtout abondent, vigoureuses et chargées de grappes, elles grimpent sur tous les murs, s'étendent en tonnelles sur toutes les portes, sur les haies des chemins, sur les arbres fruitiers des vergers, mariant le vert clair de leurs feuilles dentelées avec celui plus foncé des pruniers et des pommiers pliants sous le poids de leurs fruits violets ou vermeils.

C'est un paysage riant et joli, servant de cadre à un vieux village aux maisons noircies par le temps ; dans un coin, une fontaine dont l'eau limpide et fraîche tombe en large nappe, d'un petit bassin dans un plus grand, où les bestiaux viennent se désaltérer, regardant parfois de leur œil doux et placide, les femmes qui tendent sous le mince filet d'eau qui alimente les bassins, une cruche en grès, ou une simple carafe ; cette rustique fontaine s'abrite sous un auvent en bois noirâtre.

Sur l'invitation du cocher nous remontons en voiture, et nous allons d'une allure rapide sur la route toute plate au sortir de Levens.

Tout à coup le pays change d'aspect.

La route taillée à coups de pic dans le roc, serpente aux flancs des montagnes de granit, à des hauteurs vertigineuses. On a, à droite, une paroi de roches d'un gris sombre ou d'un jaune clair, semée de mica brillant ; à gauche, à une profondeur qui donne le frisson, la Vésubie coule paisible ou rageuse ; et sur la route étroite, nous séparant seul du précipice, un petit parapet de quelques centimètres à peine... lorsqu'il y en a !...

A regarder dans ces profondeurs, j'ai le vertige, quoique bien assise dans mon landau... et le cocher, pour nous redonner du nerf sans doute ! nous conte que l'année précédente à tel endroit, les chevaux attelés à un landau se sont emballés, effrayés par un brusque coude du chemin, et sont allés se briser au fond du gouffre !... Heureusement pour les voyageurs, le minuscule parapet placé à ce passage dangereux avait retenu la voiture sur la route.

Comme c'est rassurant cette histoire !...

Cependant l'admiration redresse notre courage... sous nos yeux se déroulent des tableaux variés ; tantôt c'est une vallée verte et fleurie encaissée entre de hautes collines boisées, tantôt des gorges sauvages au milieu desquelles se tort la Vésubie, avec son eau verte assombrie par l'ombre des monts gigantesques.

Devant ces géants de pierre, je comprends ce que l'on entend par le « mal de montagne », en regardant ces murs de cyclopes, on ressent un étrange malaise ; la tête tourne et le cœur manque !...

Nous voici près de Saint-Martin-Vésubie.

La vallée étroite s'élargit en un vaste amphithéâtre ; les montagnes nues deviennent des collines verdoyantes montant en successives terrasses, alternativement d'un vert d'émeraude ou d'un jaune d'or, ce sont d'étroits champs de blé, alternant avec de minces prairies.

Au milieu de la vallée la rivière au lit considérablement élargi, coule en paisibles cascatelles mousseuses. On dirait d'un effet de neige, au milieu d'un pays tout verdoyant et fleuri... L'eau de la rivière est d'une limpidité idéale, et des collines dégringolent mille ruisselets cristallins et babillards, qui vont par d'innombrables petits canaux se perdre dans la Vésubie.

La petite ville aux rues étroites et en pente, partagées au milieu par un ruisseau à l'eau transparente, s'étend paresseusement sur les premières terrasses !

Dans le quartier neuf, composé presque exclusivement d'hôtels et de pensions, se trouve le Cours, ce cours inévitable des petites villes ; il est planté de beaux ormes aux troncs énormes.

Pendant les mois de juillet et d'août Saint-Martin sort de son calme, de sa monotonie accoutumée : de tous côtés ce sont des campements, et sur les bords de la jolie rivière, les lignards et nos petits alpins si lestes et

si dégagés, font leur popotte et leur petite lessive, ce qui donne un aspect gai et pittoresque à ce coin de frontière.

Nos premières journées furent consacrées à des excursions autour de Saint-Martin, tout était vert, d'un vert frais et robuste, les prés pleins de fleurettes alpestres avec leurs mille ruisseaux jaseurs nous faisaient songer à certains coins de la Suisse. Ce qui donnait pourtant à ces paysages un charme unique, c'étaient ces longues bandes dorées, cerclées de vert, dont la moindre brise faisait onduler les épis que la faux des moissonneurs allait faucher bientôt.

L'hôtel où nous étions descendues, semblait être le quartier-général des officiers supérieurs commandant les manœuvres alpines qui avaient lieu en ce moment à quelques kilomètres de Saint-Martin.

Le général en chef, déjà vieux, mais fort aimable et d'une courtoisie parfaite, venait entre deux manœuvres retrouver sa femme ; personne bonne, simple, cherchant à grouper autour d'elle les personnalités un peu disparates qui logeaient à l'hôtel.

C'était chose assez difficile étant donné la diversité des nationalités et des habitudes.

Mais oû le bon vouloir de l'aimable générale se brisait, c'était contre l'insolente morgue de trois Niçoises, dédaigneuses de tout et de tous.

Mesdames de Morguenzoli — la mère et ses deux filles, ces dernières n'ayant de particulièrement remarquable que leur laideur et leur impertinence — faisaient bande à part et ne venaient pas à la table d'hôte dont la générale faisait les honneurs avec une bonne grâce parfaite.

Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir, ma sœur et moi, que les Morguenzoli nous marquaient un dédain eucore plus accentué que celui dont elles gratifiaient nos compagnons.

C'est qu'un jour à ma demande un journaliste de mes amis avait célébré avec un enthousiasme effréné les beautés alpestres de Saint-Martin et le confort de l'hôtel Suisse, et avec un machiavélisme sournois, j'avais fait envoyer à notre hôte la feuille parisienne qui chantait ses louanges, tout en lui disant d'un air détaché que l'auteur de l'article était de mes amis.

Du coup, voilà nos hôteliers, père, mère, enfants, aux petits soins pour nos modestes personnes ; les meilleurs coins, les prévenances étaient pour nous, et les dames de Morguenzoli habituées depuis des années à régner sans conteste chez notre hôte, exaspérées de se voir détrônées par « ces intruses » nous avaient voué une haine qu'elles essayaient de cacher sous des airs d'impertinente froideur.

Un incident tragi-comique, vint mettre fin à la guerre sourde qu'elles nous faisaient, et qui nous amusait plus qu'elle ne nous causait de mal.

Les dames de Morguenzoli avaient adopté un coin du jardin — le plus agréable naturellement — et là, madame de Morguenzoli assise dans un fauteuil entouré d'un petit paravent en coutil écarlate, qui avait des airs

de forteresse, tenait, entourée de ses filles, sa petite cour, où seuls les intimes étaient admis à prodiguer leurs hommages à la majestueuse niçoise.

Ces dames, je ne sais pour quel motif, abandonnèrent ce coin pour aller s'installer ailleurs, et un jour après le déjeuner, sans songer à mal, nous nous fîmes apporter notre café dans l'endroit si bien gardé jusque-là !

Nous causions tranquillement lorsque les dames de Morguenzoli sortirent à leur tour de l'hôtel et se dirigèrent de notre côté.

Rien ne pourrait vous donner une idée du regard de stupéfaction indignée de l'orgueilleuse Niçoise; avec un grand fracas de chaises elle s'assit à une table non loin de la nôtre : les joues cramoisies, les yeux méchants, elle nous regardait, mâchonnant des phrases colère.

Exaspérée sans doute du sang-froid avec lequel nous regardions ses manœuvres, elle s'écria tout à coup d'une voix perçante :

— D'où sortent-elles donc ces malotrues ! pour oser me prendre ainsi *mon coin*.

Pour le coup je perdis patience, et répondis d'un ton tranchant :

— Je regrette, madame, de ne pas sortir d'un monde où l'on trousse les jupes aux poissardes grossières, pour vous donner les claques qui sonneraient si bien sur vos.... fesses !

Et au milieu des rires de tous, peu flatteurs pour l'amour-propre de ces Niçoises, qui, pareilles à leurs compatriotes, mettent tous ceux qu'ils ne connaissent pas depuis la cinquième génération au moins, dans le même panier de... rastas ; je me levai et accompagnée de ma sœur je montai dans ma chambre.

Et là, sonnant la femme de chambre, je lui ordonnai d'apporter nos malles, j'en avais assez de l'insolence bête de ces sottes, et désireuse d'ailleurs de rentrer chez moi je déclarai que j'allai partir.

Ce fut alors un concert de lamentations ; à la file, l'hotelier, sa femme, ses filles vinrent nous supplier de rester ; on ferait partir ces dames.

— Elles étaient jalouses, nous disait-on, des égards que l'on avait pour nous ; et tout le monde du reste avait peu ou prou à se plaindre de leur morgue insolente.

La plupart des voyageurs informés de nos intentions vinrent aussi nous prier de rester, mais je tins bon, et envoyai chercher une voiture.

— Ah! mon cher ami, quel tableau cocasse que notre départ !... j'en ris encore... Je crois revoir le brave hôtelier dans son costume de maître-queu ; son bonnet en toile blanche à la main, son tablier respectueusement relevé dans sa ceinture sur son ventre rondelet, sa rouge et poupine figure toute grimaçante et éplorée, sa femme, grande et grasse personne, les yeux larmoyants ; ses jolies filles les bouches boudeuses et les yeux gonflés, pendant que les servantes, les garçons, les marmitons ahuris, nous regardaient bouches ouvertes, yeux écarquillés ; et ce mirifique cortège nous accompagnant d'un pas dolent jusqu'à notre voiture...

Cependant que les voyageurs stupéfaits assistaient du haut des terrasses à ce départ presque triomphal.

Et nous eûmes la douce satisfaction d'apercevoir au fond du jardin, les dames de Morguenzoli, la mine confuse, courber la tête sous les reproches de leurs meilleurs amis !...

Nous avions espéré être débarrassées à Saint-Martin des piqûres des moustiques, mais nous fûmes d'avis, revenues à Nice, que les bourdonnements de ces énervantes bestioles, étaient cependant moins exaspérants que les coups de pointes des *grosses moustiques de Saint-Martin !...*

AXI.





CHRONIQUE PARISIENNE

Un saut en Belgique. — Chez un écrivain de France, M. Eugène Gilbert.

Paris, février 1900.

Je reviens de Belgique, mon cher Francis Maratuech, où j'avais fait un saut — le saut n'a pas été long par ce temps de vapeur et d'électricité, — j'avais fait un saut, dis-je, pour aller chercher un document historique d'une grande importance qui me servira pour un prochain volume. J'étais à quelques lieues, — je devrais dire à quelques pas — de Louvain, où je savais demeurer un ami que je ne connaissais que par correspondance mais que je savais un ami véritable, un confrère, tant il est vrai que les lettres intimes nous révèlent toujours la valeur de celui qui les écrit. C'est de M. Eugène Gilbert, le secrétaire de la *Revue Générale*, cette grande revue catholique belge où collaborent une élite d'écrivains belges et français. Puis j'avais vu tout dernièrement un livre de M. Eugène Gilbert, *En marge de quelques pages*, un volume hautement littéraire, un de ces ouvrages qui font penser et qu'on relit fréquemment, et que j'ai mis à côté des livres de Taine, de Bourget et de Biré, mes livres de chevet. J'ai donc voulu profiter de l'occasion pour aller jusqu'à Louvain, et après avoir prévenu mon confrère par une courte dépêche, je pris le train avec la joie qu'on éprouve lorsqu'on est certain de courir à un plaisir.

A la gare, à la descente de wagon, je suis cueilli par deux mains qui se tendent vers moi. C'étaient celles de M. Gilbert, un jeune — il n'a que 36 ans ! — à la figure noble et sympathique. Entre gens de lettres combattant pour la même cause, il n'est pas besoin de longues présentations ; aussi fûmes-nous vite à l'aise et c'est comme de vieux amis que nous traversâmes la ville pour nous rendre Place du Peuple, à la demeure de mon confrère.

En passant, M. Eugène Gilbert me fit remarquer avant tout la statue d'un certain Van de Weyer, diplomate connu surtout par la variabilité de ses convictions politique — ce qui est assez de mode aujourd'hui en France comme en Belgique d'ailleurs. — Une nuit, les étudiants de l'Université, ayant peint la statue en rouge, vert, bleu, jaune (allusion indiscrète à la variabilité indiquée ci-dessus), transformèrent en perroquet le héros malencontreux. Ensuite, mon confrère me fit admirer le superbe hôtel-de-ville, la plus admirable châsse de pierre que le moyen-âge ait transmis aux temps modernes.

Arrivé au logis de mon ami, sur la Place du Peuple, je commençais par admirer la superbe collection de livres de mon confrère, puis de nombreux objets d'art, puis nous causâmes de littérature et d'art.

Je demandais alors à M. Gilbert qu'il voulût bien me donner quelques

détails sur lui-même, cela me permettrait de mieux l'aimer et de comprendre encore mieux ses travaux.

« — Puisque vous voulez bien, mon cher confrère, me répondit-il, m'interroger au sujet de mes travaux et de mes études et que vous avez bien voulu faire un détour pendant votre voyage pour venir me serrer la main, je vais m'ouvrir entièrement à vous.

« Je dois vous dire d'abord que le peu que je suis en littérature je le dois à trois hommes.

« D'abord à mon père. Fils d'un officier français, mon père fut un mathématicien savant, qui, parmi tous ses titres scientifiques, prisait surtout sa qualité de correspondant de l'Institut de France. Mon père m'avait rendu le plus grand service qu'un père puisse rendre à son enfant. Il m'a prémuni, par son exemple et par ses conseils, contre l'abominable oisiveté qui, en province, guette les jeunes « fils de famille » fortunés. Destiné d'abord à la carrière de magistrat, j'y montrai peu d'enthousiasme. C'est alors, en 1890, que mon père m'engagea à entrer comme secrétaire à la *Revue Générale*. J'y repris goût à la littérature que j'avais toujours aimée, d'ailleurs. Je fus frappé de deux faits : 1° De l'indifférence du public belge pour les lettres françaises ; 2° De l'injustice et de l'incompréhension de la plus grande partie du même public à l'égard de la jeune littérature belge, en pleine activité alors. Ceci explique toute mon orientation depuis dix ans. J'ai voulu montrer qu'un catholique peut, sans fléchir en rien sur ses principes, prendre part au mouvement littéraire contemporain, rendre justice à chacun, défendre les droits du Vrai. Depuis dix ans dans la *Revue Générale* et depuis quatre ans dans le *Journal de Bruxelles*, je n'ai cessé de signaler régulièrement les œuvres littéraires du jour, françaises et belges. Si certains « pointus » et certains esprits mesquins ne me le pardonnent pas, j'ai reçu d'autre part, les approbations les plus précieuses, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue « catholique ».

« Le second des hommes qui exercèrent sur moi une influence amicale et salutaire, fut le regretté Charles d'Héricault, mort récemment. Ah ! le chaud et cher ami que ce fut là ! C'est lui qui m'a encouragé à mes débuts lorsque, en 1892, mon père mort, je me jurai de faire, autant qu'il me serait possible, honneur dans les lettres au nom qu'il m'avait transmis glorieux dans la science. C'est à lui que je dois d'avoir entrepris et mené à bien mon premier volume *Le Roman en France pendant le XIX*e *siècle,* dont la troisième édition parut chez Plon l'an passé, et que mon ami voulut lire, apprécier, critiquer sur épreuves mêmes.

« Je tiens à rendre un témoignage vibrant à celui qui n'est plus. Nous étions entrés en relations par correspondance, au sujet de la *Revue Générale*; des similitudes d'éducation et de convictions nous rapprochèrent vite et ce fut, pendant huit à dix ans, sans que nous nous fussions jamais vus, une amitié sans nuage entretenue par des lettres longues, fréquentes, et, de son côté du moins, étrangement savoureuses de style et d'esprit.

« Enfin, Charles d'Héricault mort, mon affection chaleureuse et inaltérable s'est concentrée presqu'uniquement, — elle lui était acquise depuis longtemps, — sur un homme que le culte intelligent de l'art et des lettres a placé parmi les plus en vue aujourd'hui, tant en France qu'en Belgique, son pays d'origine. Je veux parler du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, l'auteur merveilleusement documenté des travaux sur Gautier, Balzac et sur tous les grands romantiques.

« Beaucoup plus qu'une parenté assez lointaine déjà, un élan de nos

cœurs et une sorte d'instinct de nos intelligences qui se comprirent dès la première entrevue, nous ont réunis, et, depuis plus de six ans, entretiennent entre nous le commerce le plus délicieux au point de vue littéraire, le plus sûr, le plus réconfortant, le plus désintéressé au point de vue amical et social.

« Comme je l'ai dit pour Charles d'Héricault, je le répète pour M. de Lovenjoul, je ne pourrai jamais exprimer pleinement ce que je dois de reconnaissance à celui qui, accueilli et fêté à Paris comme l'une des plus en vue parmi les renommées littéraires du jour, a compris quel précieux appoint son amitié et son magistère pourraient devenir pour un jeune écrivain habitant la nation la moins enthousiaste des lettres qui se puisse imaginer. C'est M. de Lovenjoul qui m'a appris à mépriser le sourire des incompréhensifs et l'encens des petites chapelles éphémères ; c'est encore lui qui m'a fait rencontrer, parmi les hommes les plus « intéressants » du monde intellectuel, les Bourget, les Bazin et les Biré, pour ne citer que leurs noms. C'est certainement lui encore qui, en m'encourageant dans une besogne parfois ardue et mortifiante, m'a permis de réunir en ce volume récent que vous avez lu, mes articles bi-mensuels du *Journal de Bruxelles* et m'a valu l'accueil si bienveillant que la critique belge et française a fait à ce livre *En marge de quelques pages* (1), pour lequel il écrivit la préface magistrale que vous connaissez. Vous avez bien voulu apprécier avec indulgence ce dernier-né de ma plume dans la *Libre Parole,* ce dont je vous remercie. »

Je remerciais à mon tour M. Eugène Gilbert de l'intéressante interview qu'il avait bien voulu m'accorder et je lui renouvelais l'expression de tout le plaisir que j'avais eu à lire son livre, à connaître ses appréciations si justes et si vraies sur une pléïade de jeunes écrivains belges et sur les œuvres de M. René Bazin, « qui va d'instinct à tout ce qui est haut et bon », de Paul Bourget, de M. de Lovenjoul, de notre spirituel confrère Gyp, de MM. Biré, Lemaître, d'Héricault, etc.

Puis M. Eugène Gilbert, avant de me reconduire à la gare, voulut bien me faire voir encore quelques monuments de Louvain et me reconduisit sur ma demande, une seconde fois à l'hôtel-de-ville, car je voulais pendant mon retour à Paris garder un peu dans l'œil la vision de ce ravissant bijou.

François BOURNAND.

(1) Librairie Plon.





Album du « Feu Follet »

SUR LES RIVES DE LA DORDOGNE

(AU PONT DE CUBZAC)

TANDIS que m'emportait le train lourd et rapide,
Mon esprit vagabond soudain s'enfuit ailleurs,
Au delà des coteaux, à travers l'air limpide
Où flottaient des parfums de foins mûrs et de fleurs,

Dans le ciel printanier, profond, calme et sans voile,
Mon rêve s'envola vers mon passé d'enfant,
Suivant, sur la Dordogne, une petite voile
Qui filait vers la source, au loin, par un bon vent.

Et j'ai revu, pensif, le groupe des Monts Dore,
Une verte colline, un vallon rétréci,
Des plateaux recouverts d'une abondante flore,
Et les flancs déchirés du haut Puy-de-Sancy.

J'ai revu sous le ciel serein plus d'un village
Perché bizarrement sur le sommet d'un mont ;
Un vieux château qu'on va voir en pèlerinage ;
Et le joli chemin d'Aurillac à Clermont.

Là, ruisseau peu profond, la Dordogne naissante
Gazouille en écumant autour d'un rocher rond,
Et, vers elle, parfois dévalant une sente,
Vient la jeune Auvergnate avec la cruche au front.

Le touriste en ce lieu pittoresque et fertile
Trouve tout réuni : les sauvages beautés
Du pays des grands Monts, et, pour le corps débile,
Des sources de Jouvence, et d'antiques cités.

Le long du ruisselet, sur la rive fleurie,
Que de frais sentiers verts aimés des amoureux !
Que ce site enchanteur porte à la rêverie !
Qu'un savant botaniste y saurait vivre heureux !

Voici, pour abriter l'amant et sa compagne,
Le bois sombre des pins au ramage léger.
Voici le velours vert des prés sur la montagne
Où gambadent la chèvre et son petit berger.

Voici de hauts talus sur qui l'yeuse pousse.
Voici d'énormes rocs de lichens habillés,
Et dont le pied massif sort d'un tapis de mousse.
Voici des champs ocreux de fleurs tout émaillés :

L'érinus incarnat et le pourpre épilobe
Près de la campanule aux clochettes d'azur
Font à ce sol fécond une brillante robe.
Et le néflier rouge orne plus d'un vieux mur.

Dans l'herbe des sentiers, de belles mouches bleues,
Sous le soleil d'été sont des joyaux vivants ;
Et les bons promeneurs, en causant, font des lieues,
Et rapportent l'insecte à leurs petits enfants...

Oui, c'est là que s'enfuit soudain mon âme errante,
Quand j'ai franchi ton cours, ô fleuve, et tes ravins.
— Salut, humble rivière à la rive odorante,
Grand fleuve ami des ceps qui donnent les bons vins !

PIERRE ARDOUIN.



LA RÉCLAME ET LA RENOMMÉE

Certain auteur cherchait la Renommée.
Un confrère lui dit : « Elle habite là-bas,
Dans ce palais, mais vous n'entrerez pas :
La porte en est toujours soigneusement fermée.
On m'a dit qu'autrefois,
Sans présentation aucune,
Chacun pouvait la voir, faire valoir ses droits.
Elle faisait elle-même son choix,
Appelait à Paris, poussait à la fortune,
Ceux qui le méritaient, les talents inconnus.
Tout cela maintenant ne l'intéresse plus.
Dans les journaux, des gens de toute sorte
S'occupent de lancer les œuvres des amis.
Je n'ai jamais voulu frapper à cette porte.
Essayez donc ; pour être admis,
Adressez-vous à cette jeune femme
Qui vient d'entrer : c'est la Réclame.
Il faut un peu d'argent comme il en faut partout ;
Mais qu'est-ce de l'argent quand la gloire est au bout?
Que risquez-vous? Ce n'est pas difficile.
Vous pouvez arriver à la célébrité,
Seriez-vous de nos jours le plus grand imbécile.
Je ne dis point que la Postérité
Ratifiera plus tard ces petits tripotages,
Qu'elle ne mettra pas de côté vos ouvrages ;
Mais là n'est pas la question :
Ce qui vous intéresse,
Je crois, pour le moment, c'est de voir votre nom
Salué par la presse,
Et plus tard on dira
De vous ce qu'on voudra,
N'est-il pas vrai ? vous ne serez plus là. »

Vous le voyez, mon petit livre,
Vous n'êtes point né
Pour être ainsi prôné.
Puissiez-vous un jour me survivre !

Léger RABÉS.



L'ORT OCCITAN

LA CALANCA

Signor della mia fine e della vita,
Prima ch'i' fiacchi il legno tra li scogli,
Drizza a buon porto l'affannata vela.

PETRARCA, *Sextina IV.*

La bela nau, dins lo torment,
Navigaba sus la mar granda.
Del mast, com d'una auta miranda,
Agachaba mon Soscament :

Cercaba aventurosament
L'isola, — ombrosa selva o landa
A flors nolentas, — ont s'alanda
Lo port del blos allegrament.

Ton amor es la terra urosa
Que sempre mon ama ardorosa
A 'sperada a l'orizon clar.

Estaca, am ta maneta blanca,
La nau qu'a tant landrat la mar
A ta faudeta, alma calanca !

RAMON DE LA BARTA.

TRADUCTION FRANÇAISE

LA CALANQUE

Seigneur de mon trépas et de ma vie,
avant que je brise ma nef parmi les écueils,
conduis à bon port ma voile tourmentée.

PÉTRARQUE, *Sextine IV.*

Le beau navire tourmenté naviguait sur la mer grande. Du mât, comme d'un haut donjon, mon Rêve regardait :

Il cherchait aventureusement l'île, — forêt ombreuse ou lande aux fleurs odorantes, — où s'ouvre le port de la pure joie.

Ton amour est la terre heureuse que mon âme, avec un ardent espoir, a attendue sans trêve au clair horizon.

De ta petite main blanche, attache la nef qui a tant erré sur la mer à ton giron, alme calanque !

R. B.

Agrippa le Diable

(Suite)

XXXIV

Tandis que le frère Arcadius monologuait ainsi et que Guy de Montal et Thibaut s'éloignaient précipitamment, Manassé introduisait Agrippa dans la chambre de la tourelle où la gente Irène était retenue prisonnière. C'était un étroit réduit au sommet d'une tourelle, qui dominait les rives de l'Olth et les pignons environnants. Une couchette, un grand fauteuil. quelques escabeaux, un coffre en composaient tout l'ameublement.

La damoiselle de Cabreretz était assise près de la fenêtre. Un lutrin, placé devant elle, supportait un volumineux manuscrit aux marges enluminées. En entendant la porte s'ouvrir, Irène détourna la tête languissamment, pensant voir entrer, ainsi que de coutume, Dinah ou quelque servante. Mais elle tressaillit vivement, puis resta saisie, en reconnaissant Agrippa.

— Le sire de Cessac! balbutia-t-elle, que signifie?... La Zingara m'avait pourtant affirmé...

— J'ai tout de même découvert votre retraite, ma toute belle, et je viens de ce pas vous offrir mon cœur et ma main.

— Vous savez que je ne puis disposer de ma personne, répliqua Irène en pâlissant. C'est à mon oncle vénéré que vous devez adresser votre requête.

— Oh! vous savez que Monseigneur a la plus grande confiance en moi, puisqu'il m'a remis en son absence les rênes du gouvernement de la ville. Je suis le maître ici ; car il m'a délégué son pouvoir. Je puis donc vous parler en son nom et vous engager à obéir à ma volonté qui est la sienne.

— Voilà bien un étrange raisonnement ! fit la jeune fille. Je dois vous déclarer qu'en l'absence de mon cher oncle, je ne reconnais aucune autre autorité humaine ayant pouvoir de dicter des lois à mon cœur. Il reste libre et je vous dis en vérité qu'il ne lui est pas possible d'agréer votre hommage.

— Je voudrais bien connaître la cause déterminante, fit Agrippa d'un ton sarcastique, d'une si cruelle rigueur. Est-ce qu'un autre amour règnerait en maître sur votre âme ?

— Peut-être, répondit Irène qui sentait son front envahi par une ardente rougeur.

— Je gage, murmura Agrippa dont le sourcil se fronçait, je gage que je connais l'objet d'une si belle flamme.

— Peut-être, répliqua encore la jeune fille.

— En effet, je crois avoir tenu le galant à la pointe de mon épée. Je fus l'arbitre de sa vie... Encore je crois bien qu'il est en mon pouvoir ; je puis briser son existence comme je brise ce vase.

Et, de son poing brutal, Agrippa envoya se fracasser sur le carreau un pot de grès rehaussé de vermillon et de filets dorés, où s'abreuvaient les tiges d'une gerbe de roses d'automne.

La craintive Irène se dressa les mains jointes.

— De grâce, messire, ne vous laissez pas emporter par la colère. Songez que Monseigneur, à son retour, ne saurait approuver...

— A son retour... Savez-vous seulement s'il reviendra... Le voyage qu'il a entrepris est long et difficile...

— Cependant Rocamadour n'est guère éloigné de Cahors...

— Sans doute. Mais vous savez que la campagne est battue par des bandes de Routiers et d'Anglais.

— Une vaillante cohorte veille sur le pieux pèlerin...

— La vaillance ne peut rien contre le nombre, contre la haine et contre la ruse... Je crois savoir que la troupe d'Antoine du Castillet, le grand prévôt, fut anéantie... et que Monseigneur est prisonnier.

— Prisonnier, lui !... Oh ! que vais-je devenir ?

— Ma femme, parbleu !... Vous avez besoin d'un bras pour vous défendre... Daignez accepter le mien.

— Jamais !...

— Ah ! prenez garde !...

— Plutôt la mort...

— La mort... soit ! Ce sera votre Guy de Montal qui paiera votre dédain... Je vous donne un jour de réflexion... Ou vous m'épouserez, ou Guy de Montal mourra... A vous de choisir.

Et messire Agrippa furieux sortit en fermant violemment la porte sur lui. Comme un ouragan, il descendit l'escalier tournant sans remarquer une ombre qui se dissimulait dans une embrasure.

Quand il fut loin, l'ombre s'agita et frère Arcadius sortit de la cachette où il s'était tapi, durant l'orageuse explication qui avait eu lieu dans la chambre, et dont il n'avait pas perdu un mot. Il poussa la porte et pénétra auprès d'Irène éplorée.

— Chut ! dit-il, ne craignez rien, noble damoiselle... Vous ne me reconnaissez pas ?... Arcadius, le bon frarin dont vous avez fait pardonner les incartades... Ah ! il vous doit un rude cierge, le pendard ! Mais il saura s'acquitter... Je viens d'abord vous rassurer... Vous n'avez rien à craindre pour votre fiancé... Je viens de le quitter ; il est libre...

— Se pourrait-il !

— Mais oui... A cette heure, il est en route pour Rocamadour où il pense vous trouver... C'est ce petit serpent de Dinah qui l'a trompé...

— A Rocamadour !... Et les Routiers qui infestent les campagnes... Il sera pris...

— Non, ne craingnez rien. Dinah lui a donné une bague, un talisman pour franchir les lignes ennemies... Oh ! c'est une rusée coquine, elle veut bien l'éloigner de vous, mais elle ne désire pas sa mort, au contraire... Je crois bien qu'elle l'aime autant que vous...

— Ah ! tout s'explique, murmura la jeune fille.

— Vous pouvez donc résister aux ordres d'Agrippa, faire traîner les choses en longueur... Mais plutôt, il faut user de ruse contre ces mécréants et feindre de ne rien savoir, obtenir des délais, temporiser, atermoyer...

— Oui, vous avez raison... J'agirai selon vos conseils.

— Et vous donnerez ainsi au jeune damoiseau le temps d'agir ; car il

agira, le brave cœur, et gagnera pour sa mie ses éperons de chevalier... D'ailleurs, je vole sur ses traces et vous rapporterai avant peu de ses nouvelles... Un pauvre moine peut courir sans danger par les routes...

Irène alla ramasser une des fleurs gisantes sur les dalles.

— Vous lui remettrez de ma part cette rose, symbole de mon amour constant. A son retour je serai sa femme.

— Oh ! avec cet espoir, il fera de grandes choses. A bientôt...

XXXV

Arcadius se sauva et descendit à son tour. Mais comme il allait traverser le grand atelier, des éclats de voix frappèrent ses oreilles et net l'arrêtèrent. Il se dissimula derrière une draperie.

— Et tu as l'impudence de m'avouer que c'est toi-même qui as favorisé sa fuite !...

— Oui, Agrippa, je n'ai pas voulu qu'il fût la victime de tes fureurs. Il est loin des remparts de Cahors.

— Oh ! on ne tardera pas à me le ramener. Je vais envoyer quelqu'un pour prévenir les Routiers, qui l'arrêteront, qui l'ont déjà arrêté...

— Non, on le laissera passer, je le sais : il a un sauf-conduit...

— Que tu lui as remis, méchante pécore. Ah ! tu me paieras cher ta félonie ! Viens.

Et brutalement Agrippa saisit la Zingara par le poignet. Mais celle-ci, d'une brusque et nerveuse secousse, se débarrassa de l'étreinte et bondit en arrière.

Furieux, le sire se précipita vers elle comme un taureau qui fonce. Mais preste et légère, la Zingara n'eut point de peine à éviter le choc. Un instant, elle s'amusa à provoquer la poursuite et l'ire fulminante d'Agrippa qui, à ce jeu, s'essouffla bientôt malgré la robustesse de ses poumons et de ses jarrets. Il renonça bientôt à mettre la main sur son insaisissable ennemie et alla se camper devant la porte, la main sur la poignée de sa dague.

— Je vais appeler, dit-il écumant ; tant vaut te rendre. Tu ne saurais m'échapper.

— Sot, dit-elle en se rapprochant, penses-tu qu'il n'y ait d'autres issues et que, si je le voulais bien, je ne pourrais à mon gré te fausser compagnie... Mais, comme une bête en furie, tu n'écoutes que la voix de tes passions déchaînées, et tu ne veux pas te donner la peine d'approfondir le tréfonds des choses.

— Simplement je comprends que tu m'as trahi en faisant fuir mon rival détesté... Aussi je vais t'étrangler...

— Je t'ai trahi ! Allons donc !... Que t'avais-je promis ? Servir tes amours en même temps que les miens. N'ai-je point tenu parole ? Irène n'est-elle point en ton pouvoir ?...

— Oui, mais celui qu'elle aime a pris la clef des champs, et va travailler à saper mon autorité par la ville... à ameuter contre moi les mécontents dont le nombre s'accroît tous les jours, grâce aux rapines de Manassé...

—... Et aux violences d'Agrippa, repartit la Zingara. Mais oui, le peuple se serait habitué à être écorché et pillé, mais il ne saurait supporter d'être journellement bravé par la soldatesque commandée par toi.

— Eh ! cette soldatesque est issue de manants.

— Raison de plus pour que manants s'émeuvent de ses excès. Vous ne

songez tous qu'à boire et à faire ripaille à la barbe des pauvres gens. Ils se révolteront à la fin.

— Surtout si Guy de Montal et ses amis...

— Allons, méchant sire, remerciez votre petite sauterelle... Elle a eu soin d'éloigner le fâcheux. Il est loin de Cahors et va chercher sa mie dans tous les coins des causses. Nous l'avons lancé sur une fausse piste.

La physionomie d'Agrippa s'éclaircit quelque peu.

— Il est loin, tant mieux ! fit-il. Mais, n'ayant plus d'otage, je n'ai plus aucune action sur Irène.

— Eh ! puisqu'elle ignore que Guy court les champs, vous n'avez qu'à continuer à la menacer de faire payer cher au damoiseau sa résistance à vos amoureux desseins.

— C'est vrai, mais plus tard...

— Plus tard, laissez-moi faire... Je vais courir après Guy de Montal, et, par mes philtres et artifices, j'espère bien modifier ses sentiments... Et, quand vraiment il m'aimera, Irène ne sera pas bien loin de le haïr... Donc ne la pressez pas trop, et dites lui que Guy n'est pas insensible à mes charmes. Excitez sa jalousie ; bientôt le dépit vous la donnera, alors que les menaces ne feraient que la détourner. Soyez avec elle patient et tenace ; c'est par cette douceur ferme que l'on réduit les pouliches indomptables et les cœurs rebelles.

— Tu parles d'or, fit Agrippa tout calmé. Eh ! j'espère un peu pour mon amour. Mais, hélas ! je crois bien que notre puissance ne soit fondée sur l'argile et que le moindre choc... Si l'évêque allait leur échapper...

— Il ne reviendra pas de là-bas... Les Anglais veulent Cahors... Manassé m'envoie vers eux pour leur remettre certain breuvage qui doit les débarrasser des compétitions de Monseigneur. Et la ville leur sera remise quand sera construit le pont de Valentré. Ce sera pour les usuriers une garantie.

— Ah ! oui, la fameuse amende... Mais moi ?...

— Vous savez bien ce qui vous attend : comte et baron de Cahors, quand vous serez l'homme-lige du roi Edouard d'Angleterre. Votre puissance éphémère deviendra définitive, et vous la pourrez transmettre aux enfants qui naîtront de votre union avec la belle Irène.

— Oh ! quel rêve ! quel rêve !...

— Et qui se réalisera bientôt... Sous peu de jours, je vais partir pour vous conquérir un beau fief. Par le poison et par l'amour, messire...

Frère Arcadius ne voulut pas en savoir davantage, et doucement il se dirigea vers l'escalier, pressé de fuir maintenant qu'il possédait de si terribles secrets.

— Ouf ! fit-il dans la rue en s'épongeant le front. Il ne s'agit plus de dire : *Nunc est bibendum*. Il faut avoir l'esprit lucide... Je ne boirai plus que de l'eau. Il faut avoir la conscience limpide... Je vais de ce pas aller porter la confession de mes péchés à mon révérend père Jehan le Silenciaire... Et, après cela, je pourrai, sain de corps et d'esprit, aborder le grand œuvre.

Et, tout en dodelinant de la tête et soliloquant du bec, frère Arcadius gagnait la poterne du rempart, proche du couvent. Il la franchit et s'en vint au monastère, où le frère-portier l'informa que le prieur était allé rendre visite à messire Benoît de Laraille.

Le bon cordelier poussa un profond soupir, et se dirigea vers la rivière dans l'intention de la passer, puis de gravir les flancs du mont jusqu'à

l'Ermitage. Après avoir passé les ombrages de l'allée des Soupirs, le moine constata avec stupéfaction que le pont de Valentré était presque achevé. Les arches étaient débarrassées des charpentes et leurs six courbes ogivales se reflétaient dans les flots limoneux de l'Olth. Les trois tours dressaient fièrement vers le ciel leurs solides murailles non encore couronnées de toitures, et leurs flancs retentissaient des coups de marteau que prodiguaient forgerons, maçons et charpentiers pour les aménagements intérieurs. Une herse de madriers obstruait la voûte du premier corps de garde pour en interdire l'entrée aux profanes. Plusieurs badauds, manants, escoliers, bourgeois ou matrones considéraient le formidable monument avec une admiration non exempte de terreur.

— Par la Madone, dame Brigitte, est-ce vrai tout ce que l'on raconte ?

— Mais oui, mes tendres hères, on m'affirmait que maître Guirodias, l'architecte, successeur de Valentré, a conclu, grâce à ce sorcier de Manassé, un pacte avec le Maudit.

— Avec Agrippa le Diable ?...

— Non, avec le vrai, le suzerain d'Agrippa, le seigneur Hazazel, Satan en personne.

— Oh ! Quel sacrilège !

— Agrippa est pour quelque chose dans ce contrat avec le prince des Ténèbres. Diable lui-même, il ne peut qu'avoir des accointances avec le Diable.

— Mais comment cela s'est-il fait ?

— Vous comprenez, mes petits agneaux, que ce pont ne serait pas monté si vite sans quelque sortilège.

— C'est certain. Mais dites-nous...

— Voici... Maître Guirodias a donné son âme au diable, lequel a dû, en retour, l'aider par tous les moyens en son pouvoir.

— Et il a tenu parole...

— Si Satan avait refusé d'obéir aux ordres donnés et se fût rebuté à la besogne, l'âme de Guirodias eût échappé à ses griffes.

— Et ces travaux ont marché avec une effrayante rapidité !

— Et Guirodias a voulu se sauver de l'enfer... Mais par quel stratagème a-t-il berné le diable ?...

— Il paraît qu'il demandait à son infernal collaborateur d'énormes quantités de matériaux. Et, dans une nuit, Satan portait tant de pierres et de mortier que les ouvriers ne pouvaient les épuiser en un jour.

— Oui, mais, sur les conseils d'Agrippa, l'architecte a ordonné au Maudit de porter, pour la chaux, l'eau dans un crible. Malgré la vitesse de son vol, le crible était vide quand Satan arrivait aux ouvriers. De dépit, il a renoncé à l'âme promise : « Tu as vaincu, a-t-il dit à l'architecte, mais je te jouerai un tour à ma façon. »

— Oh ! que va-t-il arriver à maître Guirodias ?

— Eh ! c'est fait, mes enfants. Voyez le coin de la tour du milieu.

— Oui, il est écorné.

— Et il le sera toujours ; en vain on a tenté de réparer la brèche. Toujours l'angle de pierre retombe en la rivière... On y a renoncé... A son tour, Satan a lassé l'architecte.

— Peut-être qu'au retour de Monseigneur, la bénédiction épiscopale vaincra la méchanceté du Maudit.

— Ah ! il est temps qu'il nous revienne, notre Evêque !... On abuse par trop du pouvoir qu'il a transmis.

— Silence ! les espions d'Agrippa sont nombreux... Ah ! quand donc toutes ces diableries finiront-elles ?...

Et la benoîte Brigitte s'éloigna du groupe émerveillé par son récit, non sans jeter un regard de méfiance sur le moine bourru qui l'avait frôlée.

Arcadius, se sentant suspecté, s'éloigna vivement et gagna le bac.

Peu après, il geignait en gravissant péniblement le chemin en lacet qui montait vers les terrasses de l'Ermitage.

En arrivant, le cordelier fut surpris de la mine rébarbative que présentait l'entrée du monastère. Le porche était percé de meurtrière, et la terrasse avait été garnie de créneaux. Il dut parlementer pour se faire ouvrir le guichet.

Sur le terre-plein, frère Arcadius aborda les deux prieurs qui conversaient avec animation. En peu de mots, il les mit au courant de ce qu'il avait appris. Ceux-ci échangèrent un coup d'œil d'intelligence.

— On pouvait se douter de ce qui va arriver, murmura messire Benoît. Nous avons pris nos précautions... Les Anglais sont à la Bérandie, ils ont pris le château de Mercuès ; ils veulent Cahors. Leur plan est fort clair.

— Mais ils se heurteront à des difficultés dont ils ne se doutent pas, ajouta le révérend Jehan avec un énigmatique sourire.

— En attendant, reprit le prieur de l'Ermitage, nous nous gardons et nous nous défendrons contre les rapines des usuriers qui gouvernent la ville sous l'égide de ce démon d'Agrippa... Ah ! si Monseigneur m'avait écouté... Mais voilà qui nous sera d'un grand secours.

Benoît de Laraille désigna d'étranges machines que des moines poussaient près du parapet. En ces longs tubes de fer cerclés d'acier, montés sur des roues et des madriers, Arcadius, par ouï-dire, reconnaissait ces fameuses bombardes et couleuvrines dont les Anglais avaient les premiers usé à l'encontre de la chevalerie de France.

Et le prieur tendit son poing menaçant vers Cahors :

— Ah ! ce maudit pont, dit-il, est fait pour nous livrer aux Routiers et aux usuriers... Mais nous veillons à la sûreté de la ville et du fief temporel de Monseigneur, vassal du roi de France... Tous les méfaits seront punis ; car le vengeur est proche.

GASTON RAYSSAC.

(La fin prochainement.)



LA VIE PARISIENNE

La mort d'Henriot. — Au bal de l'Élysée. — Le cocher d'Otero. — Le chapeau d'une archiduchesse. — Automobiles de mi-carême. — L'Académie de Goncourt. — Les bons de l'Exposition. — Leçons pour dames. — Nos coloniaux.

La mort d'Henriot.

— Du formidable incendie du Théâtre Français je ne veux retenir ici que l'incident tragique de la journée.

Sur la place un nom s'était formulé dès la première heure sur les bouches crispées :

— Et Henriot ?... où est Henriot ?... avez-vous vu Henriot ?

On le disait timidement d'abord, puis avec une angoisse grandissante.

Cette adorable Henriot était le sourire et le charme de la maison de Molière. Quand on croisait dans un couloir son joli visage ovale, sous ses fins cheveux blonds ; quand on rencontrait le clair regard de ses yeux bleus, c'était comme un éclair de jeunesse et une flamme de vie qui vous frôlaient au passage...

Tant que brûlaient des décors, des boiseries et des meubles, derrière les pierres impassibles de la façade, on avait le cœur serré. C'étaient cent ans de souvenirs magnifiques qui s'en allaient en fumée, c'étaient des pierres glorieuses que noircissait la flamme : ce n'étaient que des pierres et l'impérissable renommée de la Maison leur survivait ! Mais tout à coup, la Mort se dressait au-dessus du désastre et planait sur ces ruines, emportant ce cadavre qu'elle avait choisi : la fleur de jeunesse et de grâce du vieux théâtre.

Sa carrière... A-t-elle eu seulement une carrière ? A peine était-elle née à la vie. Jeanne Henriot était sortie du Conservatoire en 1898 et, après une saison de quelques mois au Caire, elle entrait, il y a un an, à la Comédie Francaise. Elle y venait, le cœur plein de joie, rayonnante à la pensée d'y faire une étape que ses débuts promettaient longue et brillante. Chacun l'y accueillait avec une sympathie attentive. Ses aînés lui savaient gré d'apporter à la sévère maison l'entrain joyeux et la grâce printanière de ses vingt ans. Après ses débuts dans *Douceur de croire*, après les *Romanesques*, par une malchance qui l'attristait un peu, elle avait eu à interpréter des rôles très secondaires, comme cette confidente de *Bajazet*, où son jeune talent se sentait mal à l'aise. Elle s'en désolait et croyait y voir une sorte de défaveur que rien, du reste, ne pouvait justifier. Elle s'en plaignait récemment à moi-même... Pauvre petite ! Etait-ce le pressentiment de l'affreux malheur qui la guettait ? C'est un de ces petits rôles qui l'a perdue ! Elle, la gentille mésange, si peu faite pour figurer les infortunes des héros tragiques, c'est en venant jouer à contre-cœur la tragédie de Racine, qu'elle s'en est allée, emportée par une effroyable tragédie vécue !

Au bal de l'Opéra.

— Pour les Parisiens de Paris les fêtes officielles sont devenues intolérables. Ils n'y vont plus depuis longtemps. Au dernier bal de l'Elysée où je m'étais égaré, ce fut exquis. Devant les buffets aucune gêne, aucune retenue. On jouait du coude carrément. On chatouillait les femmes, on riait tout haut, on lançait des plaisanteries faciles.

— Tiens!... voici notre vieille amie la... sous-maîtresse! s'est écrié un monsieur maigre en désignant une dame grasse comme une dinde de carnaval.

Pressé dans la foule, je me laissais conduire de salon en salon. Tout près de moi, un habit noir se permit d'aborder une jeune femme qu'il ne connaissait pas!

— Pardon, Madame... il me semble que je vous ai vue *quelque part.*

Et la jeune femme de répondre avec beaucoup d'à-propos :

— En effet, Monsieur. J'y vais *quelquefois.*

Plus loin, toujours dans la cohue, une voix éclata :

— Avancez donc, la petite mère.

— Insolent! cria une jeune fille.

Et la « petite mère » furieuse menaça l'insolent d'un coup de poing, tandis qu'un attaché du protocole se retournait rouge de colère :

— Un peu de pudeur, Monsieur, je vous en prie. Vous n'êtes pas ici dans la rue.

En bas, pendant que je retirais du vestiaire ma pelisse froissée, fripée, pliée à la diable, on vint avertir un agent qu'un secrétaire de l'ambassade d'Italie demandait sa voiture.

— Je m'en f...! Je ne dois pas quitter d'ici.

— Mais ce n'est pas à moi de chercher les voitures, répliqua l'huissier.

— Mais si, mais si... ça vous rafraîchira.

Le secrétaire d'ambassade aussi se rafraîchissait dans le vestibule ; mais il était italien et diplomate, et au personnage officiel qui le raccompagnait il disait gracieusement :

— Oune soirée bien amousante! Je souis ravi!

Le cocher d'Otero.

— Quand on voit passer certaines reines du boudoir dans leurs voitures, en descendre, y monter ; quand lesdites voitures sont du dernier style, les livrées irréprochables et que de ce tout, femmes, bêtes, cochers, se dégage comme un parfum de bon ton et d'opulence, on entend invariablement un miséreux s'écrier :

— Les larbins ne doivent pas s'embêter chez cette gonzesse!

En effet, les gaillards — le cocher et le valet de pied — respirent le bonheur. Quand on fait arrêter sa voiture plusieurs heures par jour devant la porte des premiers exploiteurs du monde, on ne doit pas lésiner sur le blanchissage d'une paire de gants ou sur un litre de pétrole. Erreur! Sans le procès que le cocher Charles vient d'intenter à son ancienne patronne l'Espagnole Otero, nous aurions toujours cru que, si le service était quelquefois pénible chez ces demoiselles, du moins il réservait bien des petits avantages.

Charles, renvoyé, présente son livre, et à part ses gages, qui sont plutôt élevés (treize louis par mois), le reste nous a paru très raisonnable.

En un mois, le cocher d'Otero n'a dépensé que quatre francs pour son blanchissage — ça, ce n'est peut-être pas assez — dix francs de gants et de nettoyage et quatre francs cinquante de fleurs pour les chevaux.

Otero ayant besoin d'enveloppes, elle a prié son valet de pied d'aller lui en acheter. Il a payé son paquet quarante centimes. Ce n'était certainement pas chez un papetier de la rue de la Paix, mais il n'y a rien à dire.

Entre nous, Otero a eu tort de remercier son cocher. Je n'en sais pas de plus honnête à Paris.

Il est vrai qu'avec ses habitudes... plutôt déplorables, de ne jamais régler personne que contrainte et forcée par les tribunaux, il lui sera bien difficile de garder longtemps les mêmes domestiques.

Mais, au fait, je me demande un peu pourquoi je vous raconte les petites affaires de cette demoiselle. Au fond, vous devez pas mal vous en ficher, — moi aussi, d'ailleurs.

Le chapeau d'une Archiduchesse.

— Soldant mon tribut à la maladie, comme beaucoup d'autres, en ce printemps pourri, je suis obligé de garder la chambre, et des amis viennent me raconter le dernier potin du boulevard.

Un de nos camarades de cercle aperçoit une jolie silhouette de femme déambulant une après-midi, avenue de l'Opéra. Il la suit. La promeneuse s'arrête, en curieuse, devant un magasin de modes. Notre clubmann croit l'instant venu d'entrer en communication.

— Voilà, Madame, affirme-t-il, un chapeau qui vous conviendrait à ravir !

— Vraiment, Monsieur, c'est votre avis ? Vous croyez que ce chapeau m'irait ?

— Madame, croyez-moi : vous serez *plus* adorable, si c'est possible.

— Eh bien ! votre opinion me décide. Je vais, au moins, l'essayer.

La dame entre dans le magasin. Le clubman y pénètre derrière elle. En quelques instants il y a marché conclu : le chapeau plaît. Il est d'un très gros prix. Notre ami, vivement et discrètement, en solde le montant à la caisse. S'il eût été un peu moins enthousiasmé, il eut pu remarquer à ce moment-là, que le sourire de la dame devenait de plus en plus ironique.

On met le chapeau dans un carton.

— A quel nom et à quelle adresse faut-il l'envoyer ? demande la modiste.

Alors, prenant un minuscule crayon d'or, la dame inscrit le nom de son hôtel sur une carte qu'elle donne en partant.

A peine a-t-elle franchi le seuil que le clubman se précipite et s'empare du précieux carton. Mais aussitôt il change de couleur. Et puis, brusquement, il reprend sa canne et ses gants et il sort en faisant claquer la porte.

Le nom qu'il avait lu était ni plus ni moins que celui de l'Archiduchesse M...

Et c'était bien, en effet, cette nièce d'empereur qui s'était permis cette fantaisie risquée, tout comme les petites femmes honnêtes... à demi, que l'on aborde les soirs où l'on est en quête d'aventures, entre trois et cinq, au coin de la chaussée d'Antin.

Si non e vèro... me direz-vous peut-être.

Eh bien ! votre scepticisme a tort : l'histoire est authentique.

Automobiles de mi-carême.

— Sur les boulevards, c'est un long défilé de piétons, de sapins et d'automobiles...

La voiture nouveau jeu triomphe. C'est d'abord le phaéton qui disparaît sous les mimosas et les violettes de Parme.

Des fenêtres du cercle j'aperçois notre collaborateur et ami Guy de Montgailhard. N'ayant qu'une médiocre confiance en son chauffeur, il lui a abandonné le département et le lançage des fleurs, des confettis et des serpentins. Le poète est tout à sa machine et pompe sans arrêter. Au lieu d'avoir les bras en l'air, il les a en bas. Son chauffeur s'amuse pour lui ; mais les Madames le laissent froid, il cherche tout le temps les femmes de chambre et les cuisinières de sa connaissance pour les bombarder de projectiles.

Dans une victoria de grand style, voici deux belles chéries qui en ont beaucoup moins (je parle du style), Pendant la bataille, devant nos fenêtres, elles nous font le coup de la dignité. La victoria a passé dans les mains d'un fleuriste de la rue Royale, qui l'a ornée dans les hauts prix. Comme elles n'ont nullement l'intention de la payer, leur plaisir n'est pas assombri par la perspective de la fâcheuse note qu'on leur présentera dans quelques jours. Elles ne sont pas venues pour lancer des confettis aux marlous de la chaussée, mais pour se faire admirer des clubmans, elles, et la bonne tenue des domestiques poudrés et en livrée amaranthe. Mon voisin de fenêtre m'assure que le conducteur est un ancien amant ruiné. Grandeur et décadence !

Au crépuscule, la lutte prend fin, mais il y a toujours foule. Complètement dégarni d'engins de destruction arrive un joli petit auto. On ne peut point ne pas lancer quelque chose, mais quoi ? Lui, le prince italien, le plus beau joueur de notre époque triste, sur son moto, ne trouve que sa boutonnière qui lui soit restée et il la lance avec fureur et galanterie à M[lle] de Mérode. Elle, elle cherche, elle ne trouve que la cocarde de son larbin et la lui jette à la tête. On fait ce qu'on peut. Bientôt, n'ayant plus rien à se lancer, ils se jettent... dans les bras l'un de l'autre.

Que va dire le roi des Belges ???

L'Académie des Goncourt.

Jusqu'à ces jours derniers, tant qu'on n'était pas sûr qu'elle n'existerait jamais, on se tenait sur la réserve ; il y avait quelque ridicule à être candidat à quelque chose qui risquait de n'être point.

Mais maintenant c'est fait ; on peut aspirer à l'Académie des Goncourt.

Trois noms ont déjà été prononcés : Léon Daudet, Lucien Descaves, Paul Alexis. Il y en a d'autres. Car on pense bien que celui d'Alexis ne va pas sans difficultés. On lui objecte que Goncourt le connaissait très bien et que, s'il l'en avait jugé digne, il l'aurait inscrit lui-même sur sa liste.

Il se pourrait que tout cela fût réglé bientôt. Quelques-uns sont d'avis que l'Académie doit se présenter au complet devant le Conseil d'Etat et ne pas attendre, pour nommer ses nouveaux membres, que celui-ci l'ait déclarée d'utilité publique.

Il ne faut pas se le dissimuler, l'Académie des Goncourt est une redoutable concurrence à celle de Richelieu. A l'Institut, on touche douze cents malheureux francs. La gratte y est nulle. A part quelques privilégiés qui

y ont leur logement, tous les autres immortels ont à se pourvoir d'habitation. A l'Académie du père de *Chérie*, on sera logé et nourri ou du moins on fera un dîner à vingt francs par tête une fois chaque mois et, ceci est le bouquet ! on y sera gratifié d'une rente de six mille francs.

Est-ce que ce n'est pas le bonheur ?

Que d'écrivains qui allaient commencer leurs démarches, leurs visites, peut-être leurs dîners en vue de leur élection au palais Mazarin, vont changer leur fusil d'épaule et se tourner du côté Hennique, Huysmans, Rosny, Geoffroy ! Car, somme toute, la véritable Académie de demain sera celle où l'on dînera. Sans me compter dans le nombre, je connais beaucoup de gens de lettres qui sont assez partisans d'associations où la fourchette joue un rôle.

Les bons de l'Exposition.

— L'Exposition, qui sera le plus grand four de notre fin de siècle, va s'ouvrir dans quelques jours, et déjà l'Administration en prend à son aise avec le public.

Il ne sera pas dit que personne n'osera protester contre ses prétentions, et moi au moins, acheteur d'un bon de l'Exposition, je m'insurge !

Qu'ai-je lu sur le carnet que j'ai acquis ? Ceci : « Ce bon donne droit à vingt billets d'entrée à l'Exposition ». J'en ai conclu que je pourrais entrer vingt fois à la dite Exposition. Eh bien ! pas du tout. Je m'étais trompé.

Une note indique que si, dans l'après-midi, il suffira d'un seul ticket pour passer au guichet, on en réclamera deux si on se présente le matin entre huit et dix heures, et que c'est deux autres tickets qui seront exigés de nous, public, si l'envie nous prend de pénétrer à partir de six heures du soir.

Où diable avez-vous vu, Monsieur le Directeur général, qu'il vous était permis de nous tondre de la sorte ? C'est de l'arbitraire ou je ne m'y connais pas.

Et comme dès qu'on a franchi les bornes de l'illégalité il n'est plus de limites, la note impudente après laquelle je suis furieux nous avertit que « dans toutes les circonstances où des spectacles d'un attrait exceptionnel seront offerts au public, et où il semblera prudent de prévenir la trop grande affluence des visiteurs sur tel ou tel point de l'Exposition, le prix d'entrée pourra être de trois, quatre ou cinq tickets ».

Pourquoi vous arrêter là ? Allez-y. Vous auriez vraiment tort de vous gêner avec les bonnes bêtes de province. Décidez donc que, le jour de l'ouverture, chaque entrée sera tarifiée à vingt tickets ! Le stock en sera plus vite écoulé et vous éviterez cette « affluence de visiteurs » que vous redoutez !

Il n'y a qu'un mot pour qualifier cette combinaison : c'est une escroquerie ! Bien loin de moi de vous en attribuer la paternité, Monsieur le Directeur général ! Je sais trop votre absolue intégrité. Cependant à qui, sinon à vous, en incombera la responsabilité ?

Leçons pour Dames.

— Une très noble étrangère s'est installée dans le faubourg Saint-Honoré, pour y donner des leçons de « gymnastique gracieuse ».

Elle enseigne aux mondaines l'art de saluer avec toutes ses nuances,

depuis le simple signe de tête jusqu'à la cérémonieuse révérence, en passant par la réponse protectrice.

On décompose chaque geste, comme s'il s'agissait d'un pas de danse ou d'un mouvement de natation, car tout cela est bien plus compliqué qu'on ne le croirait.

On y apprend aussi les compliments — c'est-à-dire les différentes paroles qu'il faut prononcer dans des circonstances données, et en sortant de là on connaît aussi bien la manière d'accueillir une Altesse Royale que sa modiste.

Peut-être ce cours d'étiquette mondaine, n'est-il pas inutile au moment où Paris se prépare à posséder les souverains de l'Europe.On s'est demandé, non sans ironie, comment nous allions les recevoir. Voilà un auxiliaire tout trouvé pour le chef du protocole.

Ces questions qui n'ont plus maintenant, chez nous, qu'une importance secondaire, sont une préoccupation constante dans les pays voisins.

En Italie, par exemple, voici comment sont réglées les présentations. La personne reçue en audience chez la reine est annoncée par une des dames de service. Elle entre en faisant les trois révérences de cour, l'une à la porte, l'autre au milieu de la pièce et la troisième devant la souveraine, qui l'attend debout devant un canapé, où elle invite aussitôt la visiteuse à s'asseoir. Celle-ci baise la main de Sa Majesté ; elle ne parle que lorsque la reine lui adresse la parole et ses réponses doivent être aussi brèves que possible.

La princesse Rattazzi qui a beaucoup vécu à la cour d'Italie, me racontait un jour qu'une Américaine bien connue à Rome interpella la souveraine :

— Votre mari aime beaucoup la chasse, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit la reine en souriant. Et la conversation s'arrêta-là.

Inutile de dire que l'Américaine ne fut jamais plus reçue au Quirinal.

La liste est très longue de tous les petits détails à observer.

Mais en faisant appel au savoir du professeur de gymnastique gracieuse nos commerçantes du Sentier, que Millerand présentera à de véritables altesses, à d'authentiques impératrices — tais-toi, mon cœur ! — pourront éviter de gaffer à chaque pas, à chaque mot, et ballader à l'aise, par des salons officiels, leurs poitrines gélatineuses.

Nos Coloniaux.

— Beaucoup de membres de la haute société parisienne le prince Henri d'Orléans, le marquis de Bonchamps, le comte de Brettes et combien d'autres, sont des coloniaux de marque.

Ils suivent en cela les traditions françaises. A une époque difficile, des cadets aventureux, n'ayant que la cape et l'épée, mais de cœur ferme et d'esprit hardi, nous donnaient le Canada, la Louisiane, les Iles, Madagascar, que nous avons reconquis. Ils faillirent à côté de Dupleix arracher l'empire des Indes aux Anglais et se vengèrent de la défaite en aidant à la liberté des Etats-Unis.

Soldats, défricheurs, planteurs, commerçants, navigateurs, parfois tout cela ensemble, ils allaient devant eux cherchant la fortune ou lui faisant violence. Parfois ils périssaient. Et on pouvait alors dire d'eux ce que le poète a dit d'Icare :

Le ciel fut son désir, la mer sa sépulture,
Il mourut en tentant une haute aventure.
Est-il plus beau destin et plus noble tombeau ?

C'est leur histoire et celle de leurs successeurs, c'est aussi celle de notre renaissance coloniale qu'un illustre savant, M. Gaffarel, a tracée de main de maître dans son ouvrage : *Les Colonies françaises.*

En plein boulevard, cela retrempe de quitter un peu Paris, de vivre quelques heures avec les héros multiples qui nous ont taillé un vaste empire colonial, et c'est pourquoi je ne saurais trop vous en recommander la lecture.

Les jeunes hommes commencent à comprendre que Paris ne suffit plus, qu'il faut *essaimer* aux pays nouveaux, y porter notre langue, nos mœurs, notre influence ; y créer de « nouvelles Frances », comme on disait autrefois.

La lutte pour la vie étant notre loi, pourquoi ne pas transporter la bataille où la victoire est assurée ?

ÉTIENNE RICHET.



Notes de Musique

X

ROSSINI

L'ILLUSTRE maëstro italien est né le 29 février 1792, et comme tout lui était prétexte à plaisanteries, il prétendait n'avoir vieilli que d'un an, chaque fois qu'il pouvait fêter l'anniversaire de sa naissance. A ce compte. il serait jeune encore ; mais l'art n'aurait rien gagné à cette longévité du genre bissextile, *le chantre de Pesaro* s'étant condamné au silence dès le premier épanouissement de sa virilité.

La biographie de Rossini a été écrite par plusieurs de ses contemporains ; on en a relevé quelques détails intéressants à l'occasion du centenaire de sa naissance ; c'est donc un sujet épuisé. — Une étude complète de son œuvre serait fort intéressante, mais dépasserait de beaucoup la *portée* sur laquelle nous écrivons ces *Notes de musique*. — Nous nous imposons un programme plus restreint, en considérant l'œuvre de ce compositeur dans son ensemble, et en essayant de déterminer la place que la critique doit lui assigner aujourd'hui dans l'histoire de la musique au point de vue de sa part d'influence sur les évolutions et sur les progrès de l'art.

De tous les grands maîtres, Rossini est certainement encore de nos jours le plus universellement connu, et sa gloire populaire laisse bien loin derrière elle la renommée des plus illustres parmi ses devanciers et ses contemporains ! Si donc les entraînements du goût public et les caprices de la vogue devaient guider la critique dans l'accomplissement de sa mission, il faudrait déclarer que Rossini est l'Apollon de l'Hymète musical ! On ne saurait lui reconnaître une aussi haute prédominance, et les plus fervents du culte de cette gloire se contentent de la célébrer en de pompeuses adulations rétrospectives, sans oser nous imposer l'audition complète de l'une des œuvres qui ont fait à l'origine la réputation de leur incomparable maëstro. Quel directeur de théâtre songerait à tenter une reprise de *Tancrède*, de *l'Italienne à Alger*, du *Turc en Italie*, d'*Elisabeth*, voir même d'*Othello*, de *Sémiramis*, du *Siège de Corinthe* ou de *Moïse*, qui ont incontestablement plus de valeur ? Et l'on ne saurait dire que notre modernisme trop raffiné ne goûte plus les ouvrages de cette époque, puisque nous admirons plus que jamais Gluck, Mozart et Weber !

Rossini a eu la chance rare d'arriver à la gloire avant de la mériter, et cette fortune encore plus inouïe de s'en rendre digne avant que la postérité rendît son arrêt suprême : jamais destinée d'artiste ne fut plus merveilleusement servie par les circonstances, et jusqu'à ses défauts, tout contribua à ses succès.

Dès que l'Italie eut cessé d'être le champ de bataille des grandes guerres de la Révolution et de l'Empire, le goût des spectacles et particulièrement celui des chants et de la musique d'opéra se développa d'une façon extraordinaire dans ce pays, berceau de toutes les renaissances artistiques.

Les *impressarii* furent débordés par les exigences extravagantes d'un public affamé surtout de nouveautés. Plus préoccupés de leur fortune que des choses d'art, ils ne s'attardèrent point à faire venir d'Allemagne ou de France les partitions de Gluck, de Mozart et de Méhul ; ils ne songèrent même pas à Spontini, à Chérubini, à Paër, leurs compatriotes qui soutenaient dans la capitale artistique du monde, l'honneur de la vieille école musicale italienne. Chacun d'eux trouva plus commode de prendre à sa solde un compositeur qui, moyennant un salaire mensuel assez modeste, tenait le piano à l'orchestre et fabriquait un opéra *buffa* ou *seria* chaque six semaines.

C'est dans un emploi de ce genre que Rossini commença sa carrière, et ses facultés d'improvisateur, son inspiration mélodique de premier ordre lui valurent des succès que la froideur sceptique de notre époque a quelque peine à comprendre. On est émerveillé d'une fécondité pareille, surtout quand on sait le peu de temps que l'heureux maëstro consacrait au travail. Ayant six semaines pour bâcler un opéra, il en passait quatre à ne rien faire ; et si pendant les quinze derniers jours il usait du *surmenage*, c'était au profit de la bonne chère et de la galanterie. Il écrivait sans effort sous la dictée de sa pensée, et ne se relisait jamais. Sans souci de sa dignité d'artiste, peu lui importait qu'après une mélodie sublime, son génie distrait ou fatigué ne lui inspirât qu'une platitude ; il mettait tout à la file, assez sceptique pour compter sur les applaudissements du public aux plus mauvais endroits de son œuvre !

Assoupli à tous les genres, il excellait surtout dans le bouffe, où les négligences de style passent quelquefois pour des beautés et où l'originalité a toujours la bizarrerie pour suprême ressource. La muse comique lui était même si familière, qu'elle l'inspirait trop souvent dans les situations les plus pathétiques de ses grands opéras.

Désireux sans doute de réagir contre la confusion des langues amenée par la triste entreprise de la tour de Babel (le Panama des temps bibliques), il fait parler à tous ses personnages le même langage harmonieux et fioriture : l'altière Sémiramis, le chevalier Tancrède, le sultan Mahomet II, les excursionnistes turcs en Italie, les touristes italiennes en Algérie et le nègre Iago lui-même qui ne pouvait que *continuer*, nous expriment leurs sentiments, si divers qu'ils soient, dans un idiome absolument identique ; c'est au point que l'on pourrait transmuter la musique de l'un de ces opéras dans un autre, sans que le sentiment esthétique en fût le moins du monde offensé.

Telle est l'œuvre italienne de Rossini ; à la fin de son siècle il en reste à peine dans le genre tragique quelques beaux fragments. Dans le genre comique, un chef-d'œuvre est debout : *le Barbier de Séville*. Heureuse exception venant bien à propos confirmer la règle !

N'oublions pas une des grandes qualités du maître : excellent chanteur lui-même, il écrivait admirablement pour les voix, et les virtuoses dont ses mélodies faciles et brillantes faisaient valoir le talent furent pour beaucoup dans ses succès. Cela est si vrai, que le répertoire de jeunesse du maëstro ne conserva sa vogue qu'à la faveur de la grande école de chant italienne, et qu'après la disparition des Garcia, des Rubini, des Tamburini, des

Lablache, des Mario, des Grisi et des Malibran, ce répertoire fut voué à l'abandon... en attendant l'oubli !

C'est que les plus grands génies, pour acquérir une gloire durable, doivent avoir aussi du talent et de l'esprit critique, lesquels s'acquièrent par le travail. La fécondité sans la perfection ne peut donner qu'une vogue éphémère.

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui, a dit un poète, et jamais parole ne fût mieux justifiée que par la destinée de Rossini : il ne restera presque rien de son œuvre italienne ; il semble, au contraire, que son œuvre française, *Guillaume Tell*, lui assure l'immortalité !

Comment l'illustre paresseux fut-il amené à faire un tel effort de science et de travail ?

Lorsque Rossini vint en France, vers 1825, il fut très discuté : on le reconnaissait mélodiste incomparable, mais on lui reprochait avec raison d'être très inégal, même en ce point. Il était ou paraissait à peu près nul comme harmoniste, et absolument négligé et banal dans son orchestration.

Cependant, il était homme trop avisé pour ne pas comprendre que la faveur publique, saluant avec enthousiasme l'auteur du *Siège de Corinthe*, de *Moïse* et du *Comte Ory*, le vengeaient insuffisamment de la critique des connaisseurs : il se mit au travail et produisit *Guillaume Tell*, ce chef-d'œuvre d'art éclectique, c'est-à-dire éminemment français. Il faut croire que la belle légende suisse inspira son génie ; ce ne furent assurément ni les agencements scéniques, ni les lignes rimées d'un certain Jouy, lequel ne se sentant pas doué d'une ineptie suffisante pour écrire le libretto, s'adjoignit un Hippolyte caduc, qui ajoutait à ce vocable grec le mot latin *Bis*, sans doute de crainte qu'on le prît pour un monsieur capable d'inspirer d'incestueuses amours ! Il paraît évident que Rossini aurait mieux fait de s'adresser au premier *Scribe* venu... mais en outre qu'il était un grand *Jouysseur*, son esprit superstitieux croyait entendre avec ce *Bis* un écho anticipé de ses succès.

Tout le monde connaît la magnifique partition de *Guillaume Tell* (1) ; un volume ne serait pas trop pour en décrire toutes les beautés ; et chacun les sent si bien, depuis les sommets de la critique des artistes jusqu'aux insondables profondeurs de l'ignorance populaire, qu'il serait superflu de n'en donner qu'une rapide analyse. Cet opéra révélait une heureuse transformation du génie de Rossini, un incommensurable progrès sur son œuvre précédente : et si l'on ne peut pas dire que Gluck, Mozart et Weber fussent dépassés, on doit reconnaître que les merveilleuses facultés d'assimilation du compositeur vénitien donnèrent une impulsion décisive à ce genre éclectique associant dans un harmonieux faisceau les beautés des trois grandes écoles de musique. Mozart s'était inspiré en Allemagne et en Italie. Rossini en y ajoutant la France, fonda cette triple alliance d'harmonie que les haines patriotiques ne briseront jamais !

Rossini a rendu à l'art musical un autre éminent service : sa merveilleuse fécondité, son charme mélodique accessible aux oreilles le plus médiocrement préparées, ont puissamment contribué à répandre et à populariser le goût de la musique !

A l'âge de trente-cinq ans, il cessa d'écrire, et probablement sa surprise eût été grande, si on lui avait prédit, dès 1829, qu'il ne produirait plus

(1) *Guillaume Tell*, grand opéra en quatre actes. Paroles de MM. Jouy et Hippolyte Bis ; musique de Rossini.

rien pour le théâtre. Ce ne fut pas chez lui l'effet d'une résolution ferme et définitive ; mais on sait que dans les fluctuations d'une volonté paresseuse, le non accomplissement d'un acte est toujours celle des alternatives qui a le plus de chance de se produire, puisque l'absence de toute résolution suffit pour la réaliser.

En somme, Rossini manquait d'élévation dans le caractère : très porté à la galanterie, il sut l'exprimer merveilleusement ; mais son cœur comme son génie semblent avoir été fermés au grand, au noble amour. Sans souci du qu'en dira-t-on, non plus que de sa dignité personnelle, il épousa successivement deux femmes galantes.

Pusillanime à l'excès, sceptique en même temps que superstitieux, profondément égoïste, sans grandes passions même pour la musique ; satisfait de son triomphe, moins peut-être que de la déconvenue de ses détracteurs, il se complaisait dans un *far niente* qu'il jugeait suffisamment glorieux. — Sachant ce que son dernier effort lui avait coûté, il ne se dissimulait pas que la beauté de son *Guillaume* allait en dégringolant après le deuxième acte, et que, pour peu qu'il y en eût eu un cinquième, il l'aurait traité en blague italienne... Que de fois pourtant, songeant à produire un nouveau chef-d'œuvre, il dut dire : *demain*, ce qui, dans les âmes paresseuses, est un *jamais* inavoué ! — Ne se défiant pas de son génie, mais de son aptitude au travail, il attendait : *Stabat !*

C'est peut-être ce mot qui donna au *Buffo* incorrigible l'idée de laïciser l'hymne de douleur de la Vierge Marie en une musique tantôt superbement dramatique, tantôt un peu folâtre ; religieuse ? par éclairs... le temps de se signer !

Longtemps après, ses familiers parvinrent à lui persuader qu'après s'être révélé un compositeur religieux de premier ordre dans le *Stabat*, il ne devait pas mourir sans avoir écrit une messe. Le maëstro céda à de si flatteuses instances.

Son œuvre fut exécutée pour la première fois dans les salons d'un de ses amis et fit les délices de toutes les belles dames et de tous les messieurs aux goûts raffinés mais pervertis qui eurent la bonne fortune d'assister à ce *five o'clock* hiératique, Jamais musique ne fut mieux à sa place...

. . . .

Rossini resta toujours italien par l'esprit et par le caractère ; mais, sans cesser d'aimer sa patrie, qui ne lui marchanda pas une gloire précoce, il aima surtout la France qui l'a fait immortel !

HYACINTHE DE VÉSIAN.



UN MOIS AU THÉATRE

Au Vaudeville : *Le Béguin*, comédie en 3 actes de M. Pierre WOLFF. — **Aux Nouveautés** : *Les Maris de Léontine*, pièce en 3 actes de M. Alfred CAPUS. — **A la Cigale** : *Les petits Croisés*, fantaisie à grand spectacle, en 2 actes et 4 tableaux, de MM. Paul GAVAULT et P.-L. FLERS. — **Au Tréteau de Tabarin** : *Papa, les petits bateaux*, de M. Franc NOHAIN, et *Vernis au pinceau*, de M. REDELSPERGER, pièces en un acte. — Représentation privée de *le Papillon*, pantomime en un acte de MM. LARCHER et Paul LEGRAND, musique de Francis THOMÉ. — Reprise de *Diane de Lys*, pour les derniers jours de la **Comédie Française**.

— Il faut, peut-être, être parisien de Paris pour savoir ce que le mot *béguin* veut dire. Pour moi, je le trouve joli, juste, presque coquet. Ne sont-elles pas légères et cependant prenantes pour des huit jours comme ces fins bonnets serrant la tête, ces amourettes folles qui enflamment le cœur subitement et si fort qu'il semble que ce soit pour de vrai ? Ce sentiment-là avait nom autrefois caprice. Mais avoir un caprice ne saurait être de mode au siècle des cabarets montmartrois. Il est bien mieux d' « avoir un béguin ». La pièce de M. Wolff raconte donc le béguin d'une dame de mœurs douteuses protégée par un vieux monsieur qui paie, flanqué d'un jeune qui aime. Survient un troisième larron qui, contrairement à la fable, a le dessous dans un épisode final, au moment de la fuite amoureuse, parce que le numéro deux qu'il prétend doubler revient et parle des bonheurs d'antan... C'est si bon, le passé... Et la pièce est terminée par une reprise générale des premiers occupants.

— On avait beaucoup vanté les *Maris de Léontine*, aussi j'ai failli n'y point aller, parce que toutes les pièces que l'on assure admirables ne valent souvent pas les éloges que l'on fait d'elles. Et je regrette à moitié de n'avoir pas écouté mon premier mouvement. Certes, la pièce est vivante, jolie, spirituelle, mais pas autant que l'idée même autour de laquelle elle se meut. Léontine n'est ni assez rosse, ni assez bête ; son premier mari, ni assez fin, ni assez abruti. C'est encore et trop l'histoire des ménages à trois. Les bons critiques en ont profité pour lancer des coups de pieds de... confrères à M. Feydau, en disant de cette pièce : Enfin !!! on joue aux Nouveautés une comédie écrite en français, une pièce bien bâtie, une pièce... J'en passe.

Il ne faudrait cependant pas aller jusqu'à prétendre que M. Feydau ne sait pas tenir une plume ni bâtir une intrigue. Je crois, tout au contraire, que personne ne fait plus que lui du théâtre qui soit du théâtre. Et s'il m'est arrivé de déplorer son succès, c'est parce qu'il s'attarde à la farce au lieu de monter jusqu'à la comédie pour laquelle son talent me semble fait. Est-ce donc si amusant de vivre toujours avec des héroïnes ressemblant à la môme Crevette ?... Je parle en ce moment à l'auteur, non à l'homme privé, bien entendu.

— On ne monte nulle part les revues et les pièces à grand spectacle comme à la Scala et à la Cigale. D'ordinaire elles sont fines, drôles, mordantes, satiriques. Les Folies-Bergère ont seules le monopole des ballets quelconques. Cependant, cette fois-ci, la verve de M. Flers m'a paru bien terne, et s'il a mis à pleines mains du poivre de Cayenne dans ses *Petits Croisés*, c'était pour économiser sans doute le sel attique. Cette pièce ressemble à sa principale interprète, Jeanne Bloch, la femme cent kilos .. Je n'insiste pas davantage sur la ressemblance.

— Deux actes tordants, le premier surtout, attirent un public nombreux et élégant au Tréteau de Tabarin, et ce premier est de Franc Nohain. Il a été chercher la scène la plus minuscule de Paris pour représenter un drame burlesque à trois personnages qui se déroule au sein de l'Océan. Le décor qui représente ce quatrième et muet personnage est des plus drôles : une première bande de mousseline de soie bleue peinte de petits bateaux couvre le mur du fond ; une deuxième toute unie, partage la scene en long, et une troisième semblable sépare les spectateurs des acteurs. Le plus curieux est que le tout donne l'impression de la mer. Quant à l'action, je ne la dirai pas, ni celle de *Vernis au pinceau*. Il faut entendre ces deux pièces, et les chansonniers qui débitent entre elles deux leurs œuvres cinglantes : Ferny, Jules Moy, Bataille, etc.

— Une grande dame, qui est une musicienne des plus distinguées, donna le 12 mars une somptueuse matinée où se pressa le tout-Paris élégant et mondain. Le programme en deux parties était purement musical. D'abord, les maîtres du XVIe siècle triomphèrent. Roland de Lassus, Philippe de Monte, Certon et d'autres encore qui mirent en musique des vers de Ronsard que chantaient les chanteurs de Saint-Gervais.

Puis ce fut *le Papillon*, gracieuse pantomime de Francis Thomé, jouée au piano par Francis Thomé lui-même, et, sur la scène improvisée, par Félicia Mallet, cette enchanteresse, qui allie le chant et la danse avec un art inimitable. Les invités de Mme Jameson n'oublieront pas de longtemps cette journée passée chez elle.

— Et cette reprise du premier chef-d'œuvre de Dumas fils, *Diane de Lys*, devait donc être le chant du cygne de ce pauvre cher Théâtre Français ! Aussi bien, il y a longtemps que la maison brûlait et qu'un règlement vigoureux aurait dû réduire au sentiment des convenances, sinon de leur devoir, certains hôtes encombrants plutôt que talentueux. Ce n'est certes pas de cette pauvre et gracieuse Jane Henriot que je veux parler, deux et trois fois victime, victime toute sa courte vie. Mais je fais des vœux pour qu'à partir du 14 juillet prochain, — puisque c'est à cette date-là qu'on a décidé l'inauguration de la future nouvelle maison de Molière, — je souhaite qu'à l'avenir l'anarchie ne se glisse plus dans notre premier théâtre, comme en tant d'autres lieux en France, et ne transforme pas en potinière une des seules institutions passées qui nous soit parvenue à travers les siècles sans trop d'accrocs à sa renommée. — 1680-1900... Que de dates entre ces deux dates ! Que de 89 de toute sorte !

Guy de MONTGAILHARD
(Gésa Darsuzy).

LES

Débuts de Mademoiselle Delvair

AU FRANÇAIS

Quand les lignes qui suivent ont été écrites, n'avait pas eu lieu encore la catastrophe qui a détruit, en un instant, tout un passé littéraire dont la maison de Molière était le tabernacle. Il n'entre pas dans notre plan de rechercher ici à qui incombent les responsabilités graves de ce regrettable événement ; d'autres critiques l'ont fait, plus compétents que nous dans la matière.

Dans la pièce d'*Andromaque* dont je vais parler figurait la regrettée victime de l'incendie, Mlle Henriot. A personne n'a échappé la grâce touchante avec laquelle elle tenait le rôle de Céphise, l'harmonie pénétrante et douce de sa diction. Elle est partie à l'aurore de la gloire !... Le souvenir si périssable des hommes y suppléera-t-il ?...

J'ai exprimé, ici même, mes impressions sur l'art tragique de Mme Sarah-Bernhart dans *Hamlet*. Je veux aujourd'hui parler d'une autre tragédienne, dont le nom n'évoque pas encore un passé de gloire et d'apothéoses, et qui n'a, pour se recommander au public, que son talent d'artiste, je dirai presque son génie. J'ai nommé Mlle Delvair.

Mlle Delvair continue au Français la série de ses débuts. Le jeudi, 15 février dernier, elle reparaissait dans le rôle d'Hermione.

Que demandons-nous à l'acteur ou à l'actrice chargés d'interpréter devant nous un rôle quelconque ? La vérité, c'est-à-dire la vie. Nous voulons oublier, en l'écoutant, le milieu dans lequel nous vivons, ceux qui nous entourent, notre pays, notre pensée, pour vivre de la vie du héros qui nous passionne ou nous émeut. Il faut que du fond des âges sorte la figure lointaine que le poète évoque, et que saisis par l'hallucination féerique de l'Art, l'acteur jette dans nos âmes les grandes pensées qui l'agitent, les profonds sentiments qui le meuvent. Si, lorsque le rideau tombe, nous ressentons l'impression des yeux qui se dessillent et reviennent à la réalité présente, l'acteur a opéré devant nous une résurrection, et la pièce du poète est un chef-d'œuvre d'art.

Cette impression, je l'ai ressentie en quittant le Français ce jour-là. J'avais vécu pendant deux heures sous le ciel bleu de la Grèce ; car l'interprète de l'Hermione de Racine avait évoqué devant moi le souvenir inoubliable de cette folle qui « déraisonne d'amour » ; car Mlle Delvair avait anéanti sa personnalité dans l'âme de la Grecque.

Mlle Delvair est, en effet, une artiste. Elle en a l'intelligence, l'ardeur profonde et raisonnée, ce que le bon père Platon appelait, il y a quelques années déjà, le feu sacré, l'inspiration. Elle captive et elle entraîne. Elle a ce je ne sais quoi dans le regard, dans le geste, dans la voix qui vous donne l'illusion de la réalité, et qui, par cela même, plonge le cœur dans les errements pénibles et angoissants de cette amante ivre d'amour et de haine qu'est Hermione. Comment traduire le frisson qui vous secoue, en se sentant entraîné par l'artiste qui crée l'œuvre une seconde fois, vers la pleine lumière de la vérité que le poète a concentrée au fond de cette âme? Ne dirait-on pas que l'être se dédouble dans ses profondeurs insondées, et que de ses deux parties, l'une sensible, l'autre pensante, la dernière jouit de voir frémir sous les souffles de l'Art toutes les fibres vivantes de la première? On a conscience que l'on se laisse prendre, que l'on sort de soi-même, pour s'incarner dans l'artiste et pleurer les mêmes larmes penser la même pensée!...

Un de nos critiques contemporains, justement célèbre pour sa connaissance de l'art théâtral, M. Bernardin, raconte que, lorsque Rachel, dans le même rôle, récitait ce couplet du quatrième acte (sc. VI), qui se termine par ce vers menaçant à l'adresse de Pyrrhus :

« Va ! cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione ! »

« elle s'approchait lentement de la coulisse, de façon à se trouver sur la porte en prononçant le dernier vers ; alors, arrivée au dernier mot, elle se redressait de toute sa hauteur, et le public, étonné, croyait apercevoir dans une vision rapide, les degrés de l'autel et, du haut de ces degrés, Hermione poignardant Pyrrhus. »

Mlle Delvair, elle, a son geste. Il est peut-être moins grand, mais, à mon avis, plus en rapport avec le caractère impétueux de cette amante affolée qui court à l'abîme, poussée par la main de la passion fatale dont rien ne brise l'étreinte, sorte de prédestination qui rend capable du crime l'âme assombrie par un amour dédaigné ! Elle se rapproche en effet, de Pyrrhus, et lorsque vient ce dernier vers, elle tend vers le « parjure » ses deux bras, dans un frémissement de tout son corps, l'œil méchant et sauvage, et lui cingle la face de ce suprême cri de haine :

« Va ! cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione ! »

Là où l'on remarque encore chez Mlle Delvair un profond sentiment artistique, c'est dans son dialogue violent avec Oreste qu'elle entraîne au meurtre. Lorsqu'elle dit ces mots d'une voix sifflante d'indignation :

HERMIONE

Il faut l'immoler !

ORESTE

Qui ?

HERMIONE

Pyrrhus !

Son geste est d'une violence, d'un à-propos que peu de tragédiennes possèdent. En prononçant ce mot « Pyrrhus ! », ses bras se rejoignent dans un mouvement brutal d'immolation, puis s'ouvrent largement, comme pour indiquer au pauvre amoureux, qu'elle-même sera la récompense du crime, joignant ainsi la promesse de la femme à l'ordre de l'amante évincéé, au paroxysme de l'amour : la haine.

Je ne parlerai pas de l'effet saisissant du « Qui te l'a dit ? » du souffle dramatique, de la vie qui jette sa flamme et sa passion dans ces monologues où Hermione cherche à pénétrer le mystère de son âme obscure.

Son regard, tour à tour voilé d'amoureuse tendresse ou étincelant de haine troublante, sa voix puissante et l'infinie délicatesse avec laquelle elle a su tirer de ce rôle, déjà vieilli, de nouveaux effets dramatiques ; enfin, la sûreté de son interprétation, et, par dessus tout, le souffle vital qu'elle insuffle à ces vers de forme ancienne, assurent à Mlle Delvair de retentissantes créations.

Je lui reprocherai seulement, défaut que l'étude corrige, l'exagération de son geste dans certains passages pathétiques... mais, certes, le reproche est léger, et je suis sûr, que si du fond de sa tombe l'auteur d'*Andromaque* revoyait son héroïne ainsi jouée, il reconnaîtrait l'Hermione de ses profondes méditations !...

Pierre AUDIBERT.





BIBLIOGRAPHIE

LES POÉSIES de Stéphane MALLARMÉ (1 vol. chez Deman, à Bruxelles.)

Ce recueil du Prince des Poètes de la décadence française fut « imprimé à Bruxelles par Berqueman pour Edmond Deman, libraire, et fut achevé le vingtième du mois de février de l'an mil huit cent et quatre-vingt-dix-neuf. » La typographie en est vigoureusement soignée ; les titres sont en rouge. En frontispice est une eau-forte de Félicien Rops : une femme, nudité élégante et gracile, assise sur un siège dont le dossier dessine un point d'interrógation qui lui auréole la tête, maintient entre ses genoux une lyre que viennent émouvoir des mains sans corps, des mains de rêve de l'Infini. Sous les pieds de l'énigmatique idole, s'entassent les crânes laurés des poètes morts à sa gloire ou des amants damnés pour elle.

Il n'est point facile de parler avec franchise de Stéphane Mallarmé, pris que l'on est entre le désir de le comprendre dans ses arguties d' « écriture » les plus raffinées et la peur de paraître à ses forcenés admirateurs au-dessous d'une telle tâche. Cette peur, aussi bien, est un « snobisme ». Pour m'en tenir, donc, au premier de ces sentiments, j'avouerai, avec d'autres, que la plupart de ces poèmes ne m'intéressent que comme certains casse-tête chinois où beaucoup d'ingéniosité fut dépensée et qui finissent par rebuter la curiosité la plus patiente. Et resterait à savoir si la joie de sentir, de goûter l'idée si merveilleusement dissimulée vaut la peine prise pour arriver à la découvrir enfin sous sa riche et dure armature. La moëlle est-elle si délicieuse et si substantifique qu'on n'ait pas à regretter de s'être fatigué la mâchoire à briser l'os ?

A notre avis, Mallarmé fut un artiste que l'horreur du banal poussa aux dernières limites de ce que les Espagnols appellent l'*estilo cullo*, et que nous appelons le style précieux. Mais entendez par « précieux », rare et non de prix. Raccourcis d'expressions, allitérations délicates, ellipses hardies, suppressions de la ponctuation, compliqué des rythmes de l'alexandrin, tous ces procédés intéresseront peut-être les scoliastes futurs. Mais quelle idée se doivent faire de notre langue et de notre génie national les lettrés de Londres ou de Baltimore chez qui ce parnassien, malade d'une concision aiguë, fut le plus accrédité ? Je veux, dit-il, dans une de ses pages les moins sujettes à la discussion :

Imiter le Chinois au cœur limpide et fin
De qui l'extase pure est de peindre la fin
Sur ses tasses de neige à la lune ravie
D'une bizarre fleur qui parfume sa vie
Transparente, la fleur qu'il a sentie, enfant,
Au filigrane bleu de l'âme se greffant...
Serein, je vais choisir un jeune paysage
Que je peindrais encor, sur ses tasses, *distrait*.

Voilà bien le travail subtil de dilettante qui occupa les loisirs de l'ironique poète ennemi des cohues. Mais qu'il peignît sa fleur ou son paysage d'une main *distraite*, c'est ce que je me refuse à croire. A un degré bien plus haut encore que Malherbe, un de ses devanciers certainement, Mallarmé « d'un mot mis en sa place » étudia « le pouvoir ». Si jamais écrivain eut le respect religieux des candeurs du papier, le scrupule du verbe, la gestation du vers lente et l'enfantement laborieux, ce fut l'auteur souriant et têtu de *l'Après-midi d'un faune*. Parnassien, peseur de syllabes, amateur de sonorités belles et justes, épris de couleurs éclatantes et nuancées, il ne fut pas plus *distrait* que le bon La Fontaine, enfoncé, lui aussi, dans son rêve et dont les distractions aux yeux du monde n'étaient que l'effet de sa concentration attentive sur le sujet choisi, la composition d'un morceau, une simple épithète à trouver. Le goût de la rime richissisme est visible chez Mallarmé, et pourtant une fois au moins, dans le livre dont nous parlons, la rime est insuffisante :

Voix étrangère au *bosquet*...
L'oiseau qu'on n'ouït *jamais*...

Distraction ? Non pas. Alors ? (1) Explique qui pourra l'intention cachée ! Mieux vaut se laisser prendre au charme câlin, à la grâce hautaine, à la distinction froide et au rappel suggestif de tel ou tel de ces vers, isolés et scintillants sur le fond obscur de ces poèmes, comme des diamants sur du charbon.

Marc LEGRAND.

LE COLONEL DORFERT, par Alexandre Boutique. (E. Flammarion, éditeur, Paris. Prix : 3 fr. 50 c.)

Un livre qui vient bien à son heure, bien que relatant l'histoire du passé, c'est le *Colonel Dorfert*, que notre confrère et ami Alexandre Boutique, vient de faire paraître chez Flammarion. C'est une superbe évocation des faits héroïques de la guerre du Tonkin, c'est la gloire épique du petit *marsouin* et du *pioupiou* transportés au-delà des mers parmi la gent cruelle des magots asiatiques. L'auteur a vécu son livre étrange et terrible, où le goût de l'exotisme le plus raffiné trouve son compte comme aussi l'amour des aventures et des beaux gestes. C'est à la fois un poème épique relatant une page glorieuse d'une hégire sanglante et une œuvre d'art qui puissamment met en lumière la lointaine conquête et ses paysages aux aspects si particuliers et bizarres.

Les divers personnages de cette œuvre touffue, nous émeuvent tous et nous intéressent, même les blagueurs, même les odieux — tels l'Espion et l'Espionne, qui savent bien mourir pour leur pays.

(1) Il est vrai que tout le monde a pu lire dans le *Journal* du 15 février 1900, ce quatrain de Coppée :

Je montre avec l'horreur du crime
Ce vieux juge près de la mort
*Mettant, laquais fourré d'*hermine,
Les lois aux ordres du plus fort.

Et nous assistons aux menées dangereuses et sournoises de l'ennemi héréditaire, de l'Anglais si prompt à jouer le rôle de Bertrand et à considérer comme siens les marrons retirés du feu. C'est ici que l'intérêt du livre devient d'une brûlante actualité.

Déjà, dans le feuilleton de l'*Éclair*, le roman avait mérité la faveur du public ; en librairie, son succès ne fera que s'accentuer. Et ce sera justice ; car c'est un bon livre.

GASTON RAYSSAC.

L'UNIVERSELLE, par Jacques MAÏRINÔ (F. Durdilly, éditeur, 11 bis, Bd. Haussmann. Prix, 3 fr. 50.)

Sous ce titre, l'*Universelle*, l'excellent compositeur Jacques Maïrinô vient d'avoir l'heureuse idée de publier une « Méthode élémentaire de la Science des Accords ». — Ce livre, — qui peut être fort utile même et surtout aux amateurs, qui n'ont pas fait de profondes études musicales, — explique, d'une façon claire et concise, « par quelle suite de procédés ingénieux l'esprit humain est arrivé à franchir, à travers les âges, les difficiles étapes qui séparent les premiers essais mélodiques des merveilles parfois si compliquées de l'art musical actuel ». Mieux qu'une étude critique de cette méthode, — très simple mais trop technique encore pour les profanes, — la première page de la préface de l'*Universelle* fera aussitôt comprendre l'utilité de l'œuvre : « Celui qui, d'une façon approximative, — dit J. Maïrinô, — voudrait se rendre compte de ses divers changements (de la Musique), pour ne parler que de temps peu éloignés, n'aurait qu'à se procurer les principales œuvres de nos grands maîtres, du XVIIIe siècle à nos jours. Il y verrait, bien que la musique ne se compose que de sept notes, — comment on les tourne et surtout combien on les retourne, ces sept notes, pour arriver à des effets d'une intensité telle, que parfois on se demande si c'est bien du domaine de la puissance humaine.

« C'est pour cette raison instinctive que l'antiquité attribuait à la poésie et à la musique une origine sacrée... En effet, bien que les procédés par lesquels se manifestent les différentes œuvres d'art, puissent nous paraitre issus de diverses sources, il n'en est pas moins vrai qu'au fond ils ont une origine commune. Cette parenté existe à leur insu entre les artistes : musiciens, sculpteurs ou poètes. Ainsi, WAGNER n'est qu'une forme sonore de MICHEL-ANGE, de même que RAPHAËL a les délicatesses de dessin de ROSSINI et que COROT, avec sa facture si française, rappelle par certains côtés la musique d'AUBER qui a bercé nos premières années... »

On ne saurait mieux dire et nous sommes heureux d'avoir eu l'occasion de citer cette page d'un compositeur au pseudonyme original et bien quercynois : « *Maïrinô* », car il nous plaît de rappeler aux Parisiens — « qui qu'en grogne », — que Jacques est le frère de Gabriel Soulacroix, de l'Opéra-Comique ; cœurs vaillants, bons artistes, Gabriel et Jacques travaillent, chacun à sa façon, pour le grand Art, — et aussi pour l'honneur de leur Province, qu'ils aiment et dont ils n'eurent jamais le respect humain.

FRANCIS MARATUECH.

CONTES A MA BELLE, par Jean BACH-SISLEY (Ollendorff).

Ce recueil est appelé à un grand succès. Ce sont des récits délicats où une pointe de philosophie s'allie à une grâce tendre, à une ironie fine. Un livre qui séduira les femmes et les enfants.

Jean Bach-Sisley est originaire du Midi. C'est double plaisir pour nous d'annoncer son joli volume et de le présenter à nos lecteurs. Tous voudront lire ces charmantes nouvelles, rêves bleus d'un tendre poète et d'un aimable philosophe.

F. R.

HOMMAGE A LAMARTINE

Dans le but de rendre un légitime hommage à LAMARTINE, la *Revue des Poètes* fait appel à tous les admirateurs du grand écrivain, ouvre en son honneur un Concours littéraire et prépare un numéro spécial dans lequel seront publiés les manuscrits particulièrement remarqués. — Le programme de ce Concours comprend un sonnet ou une pièce de vers à Lamartine ; un récit en vers d'un épisode ou d'une anecdote empruntés à la vie de Lamartine ; une étude sur l'une de ses premières œuvres poétiques ; et enfin une dernière section fort intéressante : montrer comment Lamartine comprenait le rôle du poète et comment il s'est efforcé de le remplir.

Les manuscrits doivent être adressés à M. le Directeur de la *Revue des Poètes*, 13, rue Monsieur, à Paris.



CHRONIQUES

Régionalisme

A propos de notre dernière note « Régionalisme » (v. page 207), nous recevons de notre vaillant confrère, René Saïb, la lettre suivante :

UNION RÉGIONALISTE BRETONNE

Lorient, 12 mars 1900.

... J'ai depuis longtemps moi-même l'idée que vous émettez dans votre note « Revues de province ». Il y aurait comme une fédération à créer entre les revues *sérieuses* de province. Ne se trouvant aucunement en concurrence locale et défendant les mêmes idées, elles peuvent, sans qu'aucune considération mesquine s'y oppose, se prêter un mutuel appui en se faisant connaître les unes les autres à leurs lecteurs. Ceux-ci y gagneraient de lire, en abrégé, plusieurs revues en une seule, et le succès de l'une profiterait aux autres, non en lui procurant de nouveaux abonnés, mais en la faisant connaître avec ses idées à des personnes qui l'ignoraient. La presse de Paris prendrait aussi plus au sérieux le faisceau de ces revues, et il y aurait, sans doute, dans cette voie, une source féconde de progrès pour tous.

Pourquoi, me direz-vous, n'ai-je pas mis déjà cette idée à exécution? parce que, tout simplement, je ne connais pas, en province, assez de revues sérieuses et vraiment intéressantes...

Si j'en connaissais seulement cinq ou six, cela suffirait pour commencer et je ne reculerais pas devant le surcroît de travail que m'imposerait cette nouvelle chronique.

Si nous pouvions tous nous entendre de la manière que je vous signale, ne pensez-vous point que ce serait un grand pas d'accompli? Indiquez-moi donc des compagnons, de bons camarades, des confrères de talent, et allons-y ensemble, sans fausse honte, *pour la Province* !

RENÉ SAÏB.

Nous avons fait part de ce plan à notre excellent collaborateur et ami M. Louis Esquieu, un érudit, chercheur et curieux, qui se tient très au courant du mouvement des Revues, et voici sa réponse :

Cahors, 23 mars 1900.

Mon cher Directeur,

C'est avec une triple salve d'applaudissements qu'il faudrait accueillir votre idée, et celle de notre excellent confrère du *Clocher Breton* : unir en fédération, en syndicat, la presse littéraire de Province et publier dans chaque Revue régionale des extraits *caractéristiques* des autres Revues de même genre.

C'est beau, mais ce n'est que théorique !

Permettez-moi d'essayer de le prouver.

Tout d'abord, pourrait-on affirmer que les lecteurs bretons du *Clocher* seraient intéressés par les productions littéraires du Quercy, du Poitou, du pays Basque, etc.?

Je ne le crois guère.

J'en prends à témoin les Directeurs de toutes les Revues régionales qui ont tant de peine à *faire prendre* leurs publications dans les départements intéressés.

Que serait-ce donc, s'il fallait prendre sur son dos le bagage du voisin?

Et puis, existe-t-il encore un *génie caractéristique* de chaque province? Au risque de paraître paradoxal, je dis NON.

Tout est banalisé en France, et sur les ruines des traditions locales plane en triomphatrice la littérature à deux sous la livraison, produit malsain et souvent malpropre d'écrivassiers à tant la ligne, éhontés souteneurs de plume. Je ne dis rien des productions chlorotiques ou informes de certains...

Le génie méridional a disparu avec l'indépendance du Midi au moment

de l'écrasement des Albigeois; le génie breton a reçu un rude coup après la réunion de sa province à la France; chaque région a ainsi subi sa crise et les méthodiques divisions administratives du sol de la Grande Patrie sous le Premier Empire ont achevé le nivellement...

Maintenant, nous avons des Muses *départementales*, des Talents *départementaux* : la province est écartelée par quatre ou cinq *Départements*... qui l'étouffent en même temps.

Les rares personnes qui étudient le mouvement littéraire depuis le commencement du siècle peuvent dire si j'ai raison de tracer ce noir tableau.

On me dira qu'il y a un Génie Français, une Littérature Française. D'accord, mais Musset, Lamartine et Balzac en étaient les derniers représentants... et ils sont morts! Hugo les suit sans leur succéder ; quant à Zola... mais laissons cet étranger.

Et si, par hasard, un d'Esparbès reprend la langue magnifique, on ne le comprend plus. Aux vrais écrivains français il faut maintenant des lecteurs spéciaux, ceux qui se souviennent des gloires d'antan, les *grognards* de la littérature et leurs élèves.

On ne manquera pas de m'objecter encore que le Provincialisme n'a pas disparu complètement, puisqu'il reste des *patois*. Oui! parlons-en! Il y a encore des patois, en effet, mais leur *francisation* partielle en a fait de hideux *charabias*.

Eh bien! s'il est vrai, ainsi que le *Clocher Breton* le croit avec vous, mon cher Directeur, s'il est vrai qu'il y a encore çà et là de sommeillants vestiges des Génies Provinciaux, il faut faire revivre ces quasi-cadavres ; et comme je suis très curieux de savoir ce qu'ils feront, une fois réveillés, voici ce que je propose :

Au lieu de reproduire dans les Revues régionales des pages provenant des quatre coins de la France, il faut fonder une Revue comme il n'en a jamais existé, une Revue qui ne nous parlerait jamais de Paris et nous laisserait ignorer ses splendeurs de carton doré, une Revue qui grouperait tous les deux mois, par exemple, en un bouquet fleurant bon les parfums de terroirs, les fleurs de Province, s'il en reste. Chaque Directeur des Revues existantes s'engagerait à fournir périodiquement des morceaux en prose et en vers qu'il prendrait aux bonnes sources, si ces bonnes sources ne sont pas toutes taries. Un secrétaire-général serait chargé de recueillir ces envois d'Auvergne, de Bretagne, de Bourgogne, de Quercy, de Franche-Comté, du Nivernais, de Normandie, etc., etc. et d'en surveiller l'impression en quelque chef-lieu de canton où les frais de typographie seraient très raisonnables. Chaque Directeur de Revue servirait cette Revue glaneuse, (tiens, pourquoi ne pas la nommer la « Glaneuse » ?) à ses abonnés moyennant une légère augmentation de 3 à 4 francs par année, alors que l'abonnement à la seule Glaneuse serait d'une douzaine de francs. Un syndicat de Directeurs assurerait l'exploitation de la publication, dont les bénéfices seraient répartis entre tous les syndiqués.

Reste à savoir quels résultats donnerait l'entreprise. Je connais à peu près la réponse de nos confrères ; tant pis ! ce serait le seul moyen pratique de s'assurer et de faire connaître à l'élite des lecteurs si le Génie des Provinces est mort ou endormi.

J'ose espérer que l'essai sera tenté et je sollicite l'honneur d'être inscrit comme le premier abonné d'une telle Revue, car mon pessimisme ne va pas jusqu'à la désespérance.

Cordialement votre, mon cher Directeur, et à bientôt.

L. Esquieu.

Qu'en pense M. René Saïb? Quant à moi, je persiste à croire que si les Provinces ne font pas assez « corps », elles ont encore *une âme*, et j'espère le démontrer en de prochaines études sur les Revues qui en valent la peine. En attendant, la discussion est ouverte ; et nous serons heureux de favoriser de tout notre pouvoir l'initiative du Directeur du *Clocher Breton*, ou le projet de M. Esquieu.

F. F.

REVUE DES REVUES

Dans la REVUE DES DEUX MONDES M. André THEURIET publie un nouveau roman, *la Petite Dernière*, où les fraîches descriptions s'unissent à la passion troublante d'une intrigue naturelle malgré quelque complexité. M. Arthur DESJARDINS, dans un article : *La guerre de l'Afrique australe et le droit des gens*, étudie les complications, les froissements diplomatiques auxquels a donné lieu déjà la guerre transvaalienne et conclut par un appel aux sentiments de justice qui sommeillent dans l'âme anglaise. « Nous ne croyons pas faire injure à l'Angleterre en lui disant qu'elle est assez forte pour être juste. C'est l'opinion du monde entier. »

De M. Émile FAGUET : *La renaissance du roman historique.* En ces dernières années, *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, *le Désastre*, *la Force*, *la Double Maîtresse*, *Aphrodite*, autant de manifestations suivies du genre. Or, le roman historique ne comptait plus en littérature depuis 1850. Mais (et c'est un signe que le roman réaliste a vécu) nous avons vu l'histoire entrer de plus en plus dans l'œuvre même de M. Zola. Comment réussira-t-il ?

« C'est un genre faux. — Il mêle la vérité à la fiction dans des proportions qui n'ont rien et qui ne peuvent rien avoir de déterminé, et avec une sorte de duplicité continuelle fort inquiétante... »

Mais à ce compte tous les genres sont faux, épopée, tragédie, etc.

« Le roman historique est quelque chose comme une épopée familière ou au moins simple, puisant sa matière plus volontiers dans l'histoire comme l'épopée la puise plus volontiers dans la légende, excitant la curiosité plutôt que l'admiration.

Mais « il ne doit chercher sa matière que dans les périodes de l'histoire relativement assez connues du lecteur. » Ainsi, dans *Salammbô*, on a vu plutôt une résurrection des mœurs carthaginoises qu'une intrigue passionnelle.

Puis, si le roman historique vise surtout à l'observation morale, aux études psychologiques, « son domaine est indéfini comme sont indéfinies les combinaisons que l'on peut faire des passions humaines en exercice et en conflit. »

« Il est une autre qualité que le roman historique doit avoir ou plutôt il est un autre défaut dont il doit savoir se garder avec un soin extrême. Dans l'histoire qu'il raconte doit se trouver engagé un grand intérêt *humain*... L'art littéraire consiste à parler de lui au lecteur indirectement

et d'une façon agréable. Indirectement, et c'est tout juste le fond même du procédé artistique. L'homme n'aime pas qu'on parle de lui face à face, qu'on le « confesse » et qu'on le « dirige ».

Lire : Le Mariage de *Marie Leckzinska*, par M. Pierre de Nolhac.

Dans la REVUE DE PARIS, du Vicomte de Reiset, *Le Retour de Hartwell*, récit de la rentrée de Louis XVIII en 1814. (Le général de Reiset fut alors commandant de la place de Mayence, bloquée par les Cosaques.) Je cueille dans ces fragments de mémoires cette réflexion amusante :

« Le Roi, qui tendait les bras à son peuple, a été reçu avec un enthousiasme au dessus de toute attente ; les autorités lui ont annoncé qu'un monument serait élevé sur le rivage, au lieu même de son débarquement, et qu'on graverait sur une plaque de bronze l'empreinte de son pied pour perpétuer le souvenir de son arrivée sur le sol de France. La plaque sera vraisemblablement de grande taille, car, d'après ce qu'on raconte, le roi a les pieds et les jambes démesurément enflés par la goutte. »

Et ce passage :

« L'Empereur Alexandre est extrêmement populaire ; c'est lui sans contredit, qui est le plus apprécié de tous les souverains alliés : il a une fourrure élégante et des manières fort nobles, il est empressé et galant auprès des femmes, et c'est en somme un joli cavalier quoiqu'il soit chauve et un peu sourd... Il n'a point oublié l'amitié qu'il avait portée jadis à Bonaparte et il paraît qu'il avait chargé le maréchal Macdonald de le lui dire : il avait ajouté que s'il ne pouvait lui donner l'île d'Elbe ou la Corse, il lui offrirait une résidence dans ses Etats. Il est allé voir l'impératrice Joséphine aussitôt qu'elle est revenue s'installer à la Malmaison en quittant Navarre. Il lui témoigne toute la déférence possible et a pour elle les plus grands égards. Cette manière d'agir envers cette femme malheureuse, qui a perdu successivement son trône et son mari, fait grandement l'éloge de ce souverain. C'est un homme fort religieux qui a des idées tout à fait mystiques. Son premier soin en arrivant en France a été de faire célébrer sur la place Louis XV une messe d'expiation. »

Sur l'Empereur François II :

« Le père qui accourt pour détrôner sa fille joue là un rôle qui ne s'explique guère, et la population le lui fait durement sentir. De plus on se gausse un peu à ses dépens et il court une caricature où on le représente dans un superbe carrosse dont le cocher est l'Empereur Alexandre et le roi de Prusse le laquais. Napoléon court, cramponné à la portière, en disant : « Beau-père ! ils m'ont mis dehors ! — Et moi dedans! » répond l'Empereur. Il avait, dit-on, l'espoir d'une régence de Marie-Louise jusqu'à la majorité du roi de France, mais on lui a fait comprendre qu'il fallait au bien de l'Europe sacrifier ses intérêts personnels. »

Lire : Achille Viallate, *Cecil Rhodes*, le roman *Nellen*, d'Etienne Bricon, et de Georges Gaulis, *Une question franco-russe en Orient*.

— Dans la REVUE BLEUE, M. René Doumic, sous le titre : *Le Cosmopolitisme littéraire en 1900*, proteste contre l'invasion des littératures étrangères, la manie de l'exotisme.

« Recul de notre génie, arrêt dans notre mouvement d'expansion, voilà l'origine même du débordement des littératures étrangères sur la France... C'est d'abord le goût de la nouveauté recherchée pour elle-même, la prévention en faveur de ce qui vient de loin. Ce sont ensuite des raisons de vanité et des raisons d'orgueil.

La mode du cosmopolitisme littéraire est une mode distinguée, élégante, chic, bien portée, snob. En effet, la vie cosmopolite elle-même est une vie élégante, je veux dire qui suppose ce qui aujourd'hui nous tient lieu d'élégance : la richesse. Il faut être riche, ou faire comme si on l'était, pour passer l'hiver au Caire, le printemps à Florence, la *season* à Londres, et l'été au Cap Nord. »

D'autres, par orgueil, « répètent le vers du poète :

Je suis concitoyen de tout homme qui pense.

Ils planent au dessus des barrières et les aperçoivent de haut dans la sublimité dédaigneuse de leur esprit.

Etre soi-même, voilà le grand point. Et nous pouvons donc avoir pour les littératures étrangères intérêt et curiosité, mais nous devons faire en sorte de ne point nous laisser absorber par elles. »

Dans les *Extraits des souvenirs de Cuvillier-Fleury,* sur la Révolution de Juillet et les émeutiers ramenant dans les carrosses royaux depuis Rambouillet les diamants de la couronne.

« Les voitures qui contenaient ces trésors arrivèrent le soir, sous l'escorte de ces mêmes hommes qui avaient élevé les barricades de Paris, je veux parler de cette portion héroïque, généreuse et désintéressée du peuple de la capitale qui s'était retrouvée dans les rangs des bandes indociles de Pajol, en nombre assez grand pour empêcher le pillage, pour protéger les serviteurs du Roi, pour assurer à l'Etat les fruits de l'expédition de Rambouillet : ils accompagnèrent les diamants jusque dans la cour du Palais-Royal. »

Lire : *Silhouettes parisiennes*, *M. Paul Bourget*, par Zadig. Les manuscrits des « *Mémoires d'Outre-Tombe* », par M. Léon Séché.

M. Jacques du Tillet dans sa description du Haut-Nil fait revivre parmi les temples colossaux la solennité des rites et des costumes de l'Antique Egypte, comme les dépeint de Hérédia.

Vêtus de la schenti, coiffés du pschent, ornés
Du lotus bleu. La pompe errante et triomphale
Ondule dans l'horreur des temples ruinés
Et la lune, éclatant au froid pavé des salles,
Prolonge étrangement des ombres colossales.

Charles DORNIER.

Tulle, imprimerie Mazeyrie. *Le Gérant,* J. Mazeyrie



LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS

A propos de « Louise »

Roman musical
de M. Gustave CHARPENTIER

Il est un peu tard pour parler d'une œuvre dont la première a eu lieu il y a déjà deux mois : tout ce qu'il y avait à dire de *Louise*, du moins sous le rapport de la valeur intrinsèque et de l'interprétation, a été dit abondamment et en temps voulu. Aussi, vais-je, de préférence, au cours de cette étude, m'attacher à des questions d'ordre général que suggère l'œuvre si fortement belle de Gustave Charpentier, et dont plusieurs ont été soulevées dès son apparition.

Au surplus, je me hâte de dire que, pour venir si longtemps après la première, ces lignes n'arrivent cependant pas trop tard, car le succès de plus en plus affirmé de *Louise* la maintient plus que jamais en pleine actualité.

Le sujet de l'œuvre a donné lieu à de nombreuses discussions, tant par sa nature, que par sa *musicabilité*, si j'ose ainsi m'exprimer.

La pièce, si l'on veut n'envisager que la simple anecdote, se réduit à ceci : un peintre de Montmartre, un poète, un bohème, aime une jeune ouvrière, sa voisine, et en est aimé. Les parents de la jeune fille, ouvriers comme elle, ne veulent pas aventurer le bonheur d'une enfant qu'ils chérissent dans une union qui n'offre, à leurs yeux, aucune garantie, et ils

opposent leurs refus aux demandes réitérées de l'artiste. Comme les deux jeunes gens s'aiment profondément, ce qui doit arriver se produit : Louise, partagée entre son affection pour les siens et son amour pour Julien, cède à l'attraction plus forte, à la puissance victorieuse de ce dernier sentiment, et abandonne sa famille pour suivre celui qui a su parler à son cœur. L'enfant partie, le père est tombé malade, le retour de Louise pourra seul lui rendre la santé ; Louise adore son père : pour sauver ses jours elle revient auprès de lui. Mais après quelque temps, l'amour reprend ses droits, le souvenir des joies passées la hante ; le père tente un dernier effort pour la ressaisir et la retenir, mais en vain : alors, pris de colère, hors de lui, il la chasse.

Ramenée aux proportions de cet exposé tout sec, l'histoire, en soi, est banale, — quoique le dernier trait contienne, même envisagé superficiellement, une indication de profonde et troublante humanité. — C'est, ont cru plusieurs critiques, un fait-divers qui court les rues, et que l'on lit tous les jours dans les journaux entre un chien écrasé et un accident de bicyclette ; de quel intérêt peut-il être au théâtre ?...

Dans cet ordre d'idées, je peux même ajouter que la lecture des journaux nous offre souvent des faits-divers plus dramatiques, autrement palpitants que celui qui nous occupe.

Mais voici où Gustave Charpentier nous donne une leçon, et par le choix d'un tel sujet, et par l'emploi qu'il en a su faire.

La banalité d'un fait quelconque de la Vie qui grouille autour de nous, et dans laquelle, nous-mêmes, nous nous évertuons, réside-t-elle, en son état absolu, dans le fait, pris en lui-même, ou, — simplement relative, — est-elle en nous, inhérente à ces habitudes de pensée hâtive que nous devons à l'énervement enfiévré de la vie moderne ? N'est-elle pas plutôt subjective qu'objective, et, dès lors, n'est-ce pas nous-mêmes qui nous la créons ? Je n'hésite pas à répondre oui.

Un fait nous paraît banal parce qu'il se produit journellement sous nos yeux ou autour de nous : et encore convient-il de distinguer.

Il y a une sorte de banalité, faite de la vulgarité de certains

actes qui se renouvellent souvent dans la vie, mais qui n'ont ni portée, ni sanction morales.

Il en est une autre qui se traduit par la mise en œuvre, sans cesse recommencée, des deux ou trois sentiments primordiaux qui sont les éternels moteurs de la vie : cette banalité, c'est la Vie elle-même.

Il est banal de monter en omnibus, il l'est même de se rompre le cou par accident, il ne l'est pas de se trouver partagé entre deux sentiments violemment opposés, dont le choix aura sur toute l'existence une influence décisive : dans le premier cas, la détermination de la volonté est nulle, dans le second elle est tout : celui-là est indifférent au point de vue moral ; de celui-ci, la psychologie ne saurait se désintéresser.

Nous lisons, à tous instants, raconté en quelques lignes de journal, que deux amoureux se sont suicidés parce que leurs parents refusaient de les unir, — qu'un homme a été assassiné par des héritiers trop pressés, — qu'une jeune fille s'est enfuie du domicile paternel avec quelque beau séducteur, — qu'un mari a vengé son honneur outragé, — qu'une femme s'est tuée pour ne pas survivre à l'être adoré qui n'est plus... et que sais-je encore !

Nous demandons-nous, chaque fois que nous tombe sous les yeux le récit de pareils faits, — pris exprès dans l'ordinaire tourbillon de la vie courante, — de quels drames ignorés, mais certains, ils sont le titre ; ce qu'ils renferment d'humanité vécue et d'éternelle vérité ; quelles luttes intérieures, quels conflits de sentiments heurtés ils révéleraient, si nous pouvions, si nous voulions seulement y appliquer quelques minutes notre esprit attentif et notre méditation ?

Et parce que, des contingences, nous n'aurons pas pris souci de dégager ce qu'elles cachent presque toujours de *nécessité* morale, s'ensuit-il que cette part de *nécessaire* doive être exclue ou niée ?

Certes, on ne peut pas demander à tout homme de moraliser à propos du moindre fait dont il est le témoin ou le contemporain ; mais vienne ce fait, sous quelque forme que ce soit, littéraire, artistique ou dramatique, à être délibérément proposé à notre observation comme un problème de la vie, nous n'avons pas le droit de répondre, sans autre examen,

par ce seul mot de *banalité*, parce que, dès lors, la banalité sera toute, non dans le fait en question, mais dans cette façon trop sommaire de le juger.

On ne saurait, d'autre part, cela est indiscutable, méconnaître à l'artiste ou à l'écrivain le droit de s'emparer de tout fait, où ils trouvent prétexte à étudier la vie et à l'exprimer à leur convenance. Et là, il n'est pas permis au critique de se substituer à l'auteur seul juge du sujet de son œuvre : ce qui doit le préoccuper c'est, non pas l'anecdote, — en soi, d'importance relative, — mais l'idée dont elle est la forme palpable, la thèse à la démonstration de laquelle elle doit concourir, l'appropriation à cette démonstration des moyens employés, et le talent de l'artiste dans la mise en œuvre de ces moyens. En matière de théâtre, surtout, le *fait-divers* n'est que le prétexte : c'est la matière première, la glaise pétrissable au gré de l'artiste créateur, mais qui ne saurait jamais être à elle seule toute l'œuvre, ni la suppléer.

Que certaines données, de par la simple juxtaposition des faits, portent en elles-mêmes leur grandeur tragique, comme celles d'*Œdipe Roi*, de l'*Orestiade* et de presque tous les chefs-d'œuvre du théâtre antique, cela n'est pas niable ; et encore, la part de l'affabulation demeure-t-elle peu de chose au regard de l'art créateur incomparable par lequel les magnifia le génie d'un Eschyle, d'un Sophocle ou d'un Euripide. Mais que restera-t-il d'*Hamlet*, de *Roméo et Juliette*, de *Macbeth*, de *Polyeucte*, du *Misanthrope*, du *Mariage de Figaro*, de *Carmen*, de *Tristan et Iseult*, et de tant d'autres splendides manifestations de l'art dramatique, si l'analyse les réduit aux simples faits extérieurs ?

Je crois superflu de répondre à une question qui est résolue, comme l'on dit au Palais, par cela seul qu'elle est posée, et n'insisterai pas davantage sur son application, — qui se fait d'elle-même, — à l'œuvre de Gustave Charpentier.

A cette première question (que mes lecteurs me pardonneront d'avoir si longuement développée) une autre est étroitement liée, qui en découle directement, celle que j'ai traduite, au commencement de cette étude, par le mot de *musicabilité* : tels faits d'un ordre déterminé, comme ceux qui font le sujet de *Louise*, peuvent-ils convenir à la musique ?

La réponse peut se faire en quelques mots : cela est affaire de tempérament, et dépend uniquement de la tournure d'esprit particulière du compositeur : lui seul est juge. Au surplus, je crois pouvoir affirmer que le droit de légiférer en pareille matière appartient, et pour cause, aux musiciens bien plus qu'à la critique.

Quand nous avons vu, sans trop nous étonner, un Richard Strauss tenter de traduire en langage purement symphonique des états métaphysiques, comme dans « *So spracht Zarathustra* », ou, en quarante-cinq minutes d'orchestre, les grands et menus faits de la vie de *Don Quichotte*, nous ne saurions trouver excessive la prétention de Gustave Charpentier de faire exprimer à la musique, aidée de la parole chantée, l'aventure — (n'y eût-il que l'aventure, et, certes, il y a plus et mieux que cela) — d'une petite ouvrière qui préfère quitter les siens que renoncer à son amoureux.

Au demeurant, je sais bien ce que certains, dans le fond, reprochent à *Louise :* c'est que l'action se passe de nos jours et met en scène de petites gens, des ouvriers, au costume et au langage populaire... qui parlent comme tout le monde, qui éprouvent des sentiments que tout le monde éprouve et les expriment comme ils les sentent, avec sincérité, simplement, partant avec une éloquence naturelle d'où jaillit l'émotion... Enfin, le poème est écrit en prose !

Il faut à de bonnes âmes éprises de panache de grandes pièces, avec de grands personnages, des pourpoints, des robes à traînes, des intrigues de feu Scribe, avec tous les rouages de l'attirail mélodramatique, des ténors chantant toujours face au public et accrochant des *ut dièze* dans les frises pour exprimer en vers de mirlitons et en un grandiloquent charabia, les nobles sentiments qui sont, nous le savons tous, l'apanage exclusif, le fief des seules personnes de qualité : le livret de l'*Africaine* est un admirable thème à musique, surtout très-humain et très-vraisemblable, la *Tour de Nesle* aussi.

Je dois reconnaître que les mêmes critiques que l'on a adressées au livret de *Louise* — poème en prose, sujets, personnages et costumes modernes, et, les résumant toutes, inaptitude de la pièce à la musique, — on les avait déjà faites à

propos du *Rêve*. Le succès et la valeur de l'œuvre d'Alfred Bruneau se chargèrent de démontrer le peu de solidité de l'argument, et qu'en tous cas, il ne saurait avoir rien d'absolu.

Il me semble donc y avoir sur ce point chose jugée.

Quoi qu'il en soit, je m'explique assez peu que des critiques, au lendemain de l'éclatant succès de *Louise*, dans le même article où ils portaient aux nues la musique de Gustave Charpentier, aient refusé au poème les qualités de *musicabilité* dont les beautés qu'ils reconnaissaient à la partition étaient, à leur insu, la plus lumineuse affirmation.

Qu'ils se fussent demandé avant la première représentation si le sujet de *Louise* pouvait ou non convenir à la musique, on l'eût compris, en somme; mais que la question soit, pour eux, demeurée tout entière, alors que l'événement venait de donner raison si magnifiquement et de manière si décisive au poète-compositeur, cela me paraît l'indice d'un doux entêtement ou d'un inquiétant amour du paradoxe, à moins que...

Pour terminer par quoi j'aurais pu commencer, je cite, du programme officiel de l'opéra-comique, les lignes suivantes, à l'esprit, sinon à la rédaction desquelles l'auteur de *Louise* n'a pas dû demeurer étranger ; elles contiennent, expliqués en peu de mots, tous les motifs de drame et de musique, et par cela même sont la meilleure confirmation de la thèse développée dans ces pages :

« La donnée essentielle du drame, c'est la rencontre, le « heurt, dans le cœur de Louise, de deux sentiments : l'amour « qui l'enchaîne à sa famille, à son père, l'effroi de laisser « derrière elle la souffrance, et, d'autre part, l'aspiration « irrésistible vers la liberté, le plaisir, l'amour ; le cri de son « être qui demande à vivre d'une vie choisie par elle.

« La passion vaincra, car elle est servie par un auxiliaire « prodigieux et mystérieux, celui-là même qui a, peu à peu, « soufflé son rêve à la jeune fille : Paris, la cité voluptueuse, « la grande ville de plaisir et de joie, qui l'appelle invincible- « ment vers un avenir enchanté... »

Pierre KUNC.





GETHSEMANI

> La nature s'évanouit, les quitta indifférente et lasse ; ils se virent abandonnés . . . . .
> . . . . il suffit que le jour succombât pour leur montrer l'affreuse misère de leur amour.
>
> (*La Rencontre.*) Pierre VALDAGNE.

I

AH ! cette nuit qui tombait sur les choses et sur leur cœur, comme ils auraient voulu la repousser et garder longtemps encore dans leurs yeux le reflet d'incendie qui mourait lentement derrière les arbres de la route !

Mais l'ombre s'épaississait autour d'eux et l'angoisse grandissait en eux-mêmes.

Longtemps ils avaient contemplé ce spectacle magique des fins de jour avec le regard enivré des êtres pour lesquels tout changement n'est qu'une jouissance nouvelle et qui, dans l'heure envolée ne voient que le doux prélude de l'heure qu'ils vont vivre.

Longtemps ils s'étaient pressés l'un contre l'autre, émus par les splendeurs des couchants, sans le regret des midis disparus et sans l'appréhension des prochaines levées d'aurore.

Mais, ce soir, ils savaient que les derniers rayons — éblouissants et doux — du soleil expirant, caressaient pour la dernière fois leurs têtes rapprochées.

Ils savaient !... et cette ombre — disant l'adieu — recélait aujourd'hui un effroi et un mystère.

L'avenir n'est que le présent continué pour ceux qui l'affrontent ensemble.

Qu'importe à ceux-là l'avenir ?

Ils partageront les souffrances et elles seront moins amères.

Quant à la joie ?... ils l'ont en eux et en disposent. Elle illumine leur route — la joie est dans l'étreinte... et ils vont enlacés !

Mais l'heure vient du désenlacement et de la séparation absolue.

Finies les câlineries et les tendresses ; fini ce doux échange de mots, — lien de leurs deux âmes, — si souvent la même manifestation d'une même pensée ; finie la rêverie attendrie sous le regard qui protège ; finis l'extase et le baiser.

Et l'ombre montait, montait encore, enveloppant les têtes pensives : ombre que ne troublait plus la parole et où palpitaient, seuls, les battements rapides de leurs deux cœurs.

Jésus, lui-même, eut une révolte, sous les épines de l'hallucination imposées à son agonie : ils voulurent, eux aussi, repousser et fuir toute cette amertume.

L'ombre les bravait ; ils bravèrent l'ombre.

Fuyant cette obscurité où la terreur régnait, ils rentrèrent à la hâte et s'entourèrent de clartés.

Dans une hâte fébrile ils voulurent revoir leurs yeux où des larmes brillaient ; frissonner de nouveau sous l'étreinte du regard et la caresse du sourire.

A quoi bon cette trève ?

L'heure fatale approche : elle est là, menaçante, impitoyable... elle n'est plus.

Les bras se sont dénoués ; les lèvres se sont perdues ; les yeux se cherchent en vain... l'irréparable est accompli.

II

Ils s'en vont ; et la vie les roule, comme cette vague qu'un remous brise et qui s'émiette en deux flots d'écume à jamais désunis.

Demain, le soleil triomphant chassera l'ombre exécrée ; mais les rayons — éblouissants et doux — ne caresseront plus leurs têtes rapprochées.

Demain ! encore demain, et toujours, et jamais... ces êtres qui s'aimaient n'auront plus dans les yeux les mêmes horizons ; n'entendront plus à la fois les mêmes murmures ; ne respireront plus ensemble les mêmes parfums.

Comme les flots à jamais désenlacés de la vague, ils iront, — gémissant sans fin — vers des rivages opposés.

Et le soir, quand l'ombre montera engrisaillant et ouatant les choses ; glaçant le rire sur les lèvres et la joie au cœur des créatures — dans la plainte des arbres où l'effroi des nids s'exhale ; dans la plainte des sources où les voix des morts ressuscitent ; dans la plainte des mers, dans la plainte des brises, se lamentera la triste plainte humaine : — celle des êtres qui s'aiment vainement et que la vie sépare ; de ceux qui revivent toujours, aux crépuscules, l'heure douloureuse de leur Gethsémani.

21 juillet 1879.

MARIE LAVERGNE.



LA COMÉDIE-FRANÇAISE

1680-1900

« Le Théâtre-Français est la gloire de la France. »
(NAPOLÉON.)

On l'appelait aussi la « Maison de Molière », ce sanctuaire auguste connu dans le monde entier et que le feu vient de détruire il y a quelques semaines.

Vous figurez-vous tout ce que contenaient ces mots : « La Comédie-Française », la « Maison de Molière », le « Théâtre-Français » ? Là pendant deux siècles et demi s'est épanouie, immutable et rayonnante, la fine fleur du génie national de la France.

Cette « Maison de Molière », c'était aussi la Maison de Corneille et la Maison de Racine, la Maison de Beaumarchais et celle de Marivaux, la Maison de Victor Hugo et celle d'Alexandre Dumas, la Maison de Musset et celle de Sandeau.

Elle apparaissait aux yeux des étrangers comme l'incarnation de la belle tradition nationale, comme une vivante affirmation du développement à travers les âges de ce que l'âme française eut de plus éclatant et de plus noble : c'était là qu'on pouvait retrouver tout notre esprit et tout notre cœur !

Un étranger de marque, ou aimant simplement les lettres et les arts, n'aurait pas manqué, lors d'un passage à Paris, de venir à la Comédie-Française. C'était pour lui une des grandes attractions de la capitale, et une des grandes attractions incontestées. Il pouvait entendre ailleurs, dans d'autres capitales, d'aussi bonne musique peut-être qu'à Paris, mais il savait d'instinct qu'il n'aurait pu trouver ailleurs un ensemble comparable à celui que constituaient il y a quelques semaines encore l'institution, les artistes, le répertoire, le cadre lui-même de la Comédie-Française.

Ah ! si les pierres noircies, calcinées de ce que fut le Théâtre-Français pouvaient parler ! Comme elles rendraient à l'esprit et à l'imagination, avec un charme à nul autre pareil, l'écho de tant de souvenirs et de tant de gloires ! Lorsqu'on pénétrait au Théâtre-Français, on se sentait dès le péristyle dans une atmosphère particulière et charmante ; on entrait d'instinct en communion d'idées avec les hôtes illustres qui n'étaient plus mais dont les blanches statues ou les visages de marbre et de bronze semblaient s'animer et sourire pour faire fête au visiteur.

Hélas ! tout cela n'est plus, mais nous avons l'espérance que sous peu, au même endroit, une demeure encore plus belle, abritera sous son toit tout ce qui fut la gloire de la Comédie-Française.

Souvent, on se demande comment et quand s'est formée la Comédie-

Française ! « La Comédie-Française, a écrit mon vieil ami Francisque Sarcey — (il était un de ceux qui l'ont le plus aimée !) — si nous nous reportons à son origine, eut cette merveilleuse bonne fortune d'avoir Molière pour fondateur et premier maître.

« Lorsque, en 1658, Molière arrive à Paris, humble auteur de pochades ignorées et comédien obscur, il y avait déjà dans la grande ville deux théâtres en pleine prospérité : l'Hôtel de Bourgogne qui était le Théâtre du Roi, et le Théâtre du Marais où l'on jouait des pièces à machines. Qui eût pu se douter que le nouveau venu prendrait si vite sa place au soleil et que cette place serait la première ?

. . . .

« Lorsqu'il mourut en 1673, peu s'en fallut que le faisceau de bons vouloirs qu'il avait tenus unis ne se désagrégeât, et c'eût été fait de la Comédie-Française. Elle eût péri dans l'œuf...

« Mais, parmi les comédiens, il y en eut un... et celui-là mérite que l'histoire garde son humble nom , car ce fut certainement lui qui sauva la Comédie-Française, *et il en est après Molière le véritable fondateur.* Ce n'était pas un artiste de grand talent, ni même de beaucoup d'esprit. Mais il avait aimé Molière ; il l'avait aimé sérieusement, profondément. S'il ne possédait pas assez de lumières dans l'entendement pour comprendre la grandeur de son génie, il l'avait sentie par le cœur, et il répétait sans cesse à ses camarades le mot des humbles et des doux : Aimons-nous en lui, les uns les autres...

« Grâce à lui, la troupe de Molière, malgré quelques défections, resta unie devant le public, tandis que l'Hôtel de Bourgogne s'agitait pour reconquérir la prééminence. Les deux Sociétés rivales faisaient de mauvaises affaires. Le roi résolut de les fondre en une seule. S'il eût versé la troupe de Molière dans celle de l'Hôtel de Bourgogne, il est probable que les destinées de la Comédie eussent tourné d'autre façon. Elle eût été privée de ce point fixe et lumineux, de ce phare qui a toujours guidé sa route à travers tous les écueils : le souvenir et le nom de Molière.

« Par bonheur, il plut à Louis XIV, qui avait toujours protégé Molière, de jeter les débris de l'Hôtel de Bourgogne dans la troupe de Molière.

« *C'est en 1680* — retenons cette date — qu'eut lieu cette fusion. *Il n'y eut plus qu'une troupe, la troupe du roi. La Comédie-Française était définitivement fondée.* Nous aimons, en France, à l'appeler la Maison de Molière, on voit que ce nom est bien le sien. »

Une lettre de cachet fixa à 27 le nombre des acteurs et des actrices qui devaient paraître sur la scène du nouveau théâtre. Parmi ces derniers, nous pouvons rappeler les noms de Baron, la Champmeslé, Poisson, Hauteroche, etc.

Deux années plus tard, le théâtre recevait enfin sa première subvention fixée à 12 000 livres ainsi que l'autorisation aux comédiens de prélever leurs frais avant toute répartition de la recette.

Pendant sept années, la Comédie se contente du local de la rue Guénégaud qui lui avait été concédé. Mais, en 1787, se trouvant trop à l'étroit, le Théâtre-Français s'installe sur l'emplacement du jeu de paume de l'Etoile, rue Neuve-Saint-Germain-des-Prés (aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie) dans un hôtel qu'elle se fit bâtir et qui lui coûta bel et bien la somme de 198,233 livres 16 sols et 6 deniers, somme considérable pour l'époque. La Comédie dût s'y plaire d'ailleurs, puisqu'elle y demeura plus de quatre-vingts ans !

La Comédie eut, à cette époque, à lutter contre un nouveau Théâtre, la Comédie-Italienne ; sa subvention lui permit de lutter avec succès. Le directeur était alors le Duc de Richelieu.

En 1770, le Théâtre changea encore de domicile et alla s'installer dans une salle construite dans le palais des Tuileries, où habitait le Roi. Douze années plus tard, elle déménageait de nouveau pour aller cette fois habiter dans le monument qui avait été élevé sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Condé et qui, reconstruit, est devenu le Théâtre de l'Odéon.

En 1780, la première représentation du *Mariage de Figaro* fut donnée dans cette salle. Trois ans plus tard, Talma devait y paraître sur la scène.

*
**

Survint la Révolution. Les destinées de la France devaient modifier celles de la Comédie. La politique devait brouiller les comédiens.

Dugazon, Mme Vestris, sa sœur, Talma, Grandmesnil et quelques autres — enragés révolutionnaires — se séparèrent avec éclat de leurs camarades. Et tandis que ceux qui étaient restés attachés aux anciens principes : Fleury, Naudet, Dazincourt, Molé, Vaubone, Mmes Suin, Raucourt, la Chassaigne, continuaient de jouer le vieux « répertoire » au « Théâtre de la Nation » (c'était le nouveau titre), les dissidents allaient occuper au Palais Royal, pour y fonder le « Théâtre de la République », la salle des « Variétés amusantes ». qui est celle que nous connaissions.

Mais des scènes tumultueuses devaient se passer au Théâtre des « réactionnaires ». Sous prétexte que le répertoire était entaché de « feuillantisme» le populaire s'y livrait chaque soir à des manifestations désordonnées. Une pièce intitulée l'*Ami des Lois* eut le don de mettre les « purs », les Jacobins en fureur. La représentation de la pièce de François de Neufchâteau, *Paméla*, acheva de les rendre furieux. Bref, le 3 septembre 1793, tout le personnel du théâtre fut arrêté et mis sous les verrous pendant onze mois ! Collot d'Herbois, le farouche, déclara : « La tête de la Comédie Française sera guillotinée et le reste déporté. » Ce terrible arrêt ne fut d'ailleurs pas exécuté grâce au dévouement d'un employé du Comité de salut public, nommé Labussière, qui put parvenir à soustraire les pièces d'accusation et à les détruire.

Lorsque les comédiens furent, en des jours meilleurs, rendus à la liberté, ils essayèrent de se grouper sous la direction de Picard, Pagerot, de la Montausier, de Mlle Raucourt. A plusieurs reprises, ils revinrent et fondèrent la salle du faubourg Saint-Germain. Le 17 mars 1799, un grand incendie les expulsa de leur ancien théâtre, la salle de l'Odéon. La veille au soir on avait joué pour la première fois une comédie en cinq actes, en vers, de Davo, intitulée : l'*Envieux*. Voici quelques passages du procès-verbal dressé le jour même de l'incendie par le commissaire de police de la section qui vient d'être retrouvé aux archives de la préfecture de police, dans la mine inépuisable de documents qui y sont renfermés.

« L'an VII de la République française une et indivisible et le 28 ventôse, à sept heures et demie du matin, nous, Nicolas Joseph Decamps, commissaire de police de la division du Théâtre-Français, instruit par la clameur publique que le feu était au Théâtre de l'Odéon, nous y sommes aussitôt transporté et, au moment de notre arrivée, nous vîmes toute la toiture enflammée dans toutes les parties. Nous requîmes aussitôt les pompiers de tous les postes environnants ; nous fîmes avertir l'état-major, le bureau central, la municipalité du onzième arrondissement qui s'y rendirent

aussitôt. Les tonneaux en grand nombre ont été mis en réquisition. Sur l'instant, nous avons remarqué que le premier tonneau a été amené par le citoyen Nizard, voiturier du citoyen Pigal.

« ... Malgré les secours les plus prompts, il a été impossible d'arrêter les progrès des flammes ; ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on parvînt à concentrer le feu dans l'intérieur de la salle et l'empêcher de se communiquer au dehors. C'est par ce moyen que toutes les propriétés environnantes ont été garanties de ce fléau terrible.

« On est parvenu à sauver des magasins du théâtre une partie des meubles et habillements, dont la plupart ont été brisés et fracassés en les jetant des croisées du premier et deuxième étage.

» On a également sauvé des loges des artistes une partie de leurs effets, notamment ceux des citoyens Saint-Phal, Saint-Prix, Grandmesnil et de la citoyenne Fleury...

« Parmi les citoyens qui se sont distingués dans ce funeste désastre, nous avons remarqué un sous-lieutenant et un maréchal des logis du 22e régiment de cavalerie, qui ont eu le courage de braver les flammes et ont sauvé des effets les plus précieux. Il nous a été impossible d'avoir leur nom. »

J'ai tenu à citer ces curieux passages parce que sur beaucoup de points, au sujet de l'incendie de mars 1900, le commissaire de police du Palais-Royal aurait pu simplement transcrire le procès-verbal dressé par son devancier de la police du Théâtre-Français.

Toujours est-il que de cette catastrophe est issue la prospérité de la Comédie-Française au dix-neuvième siècle.

En effet, le malheur d'une partie de la troupe devait rétablir l'unité dans la Comédie.

François de Neufchâteau, alors ministre de l'Intérieur, s'employa de son mieux à rapprocher les dissidents. Le vieux Beaumarchais se mit à la tête du mouvement et rédigea une pétition au bas de laquelle on trouve joint à son nom les noms d'Amand, de Picard, de Legouvé, de Colin d'Harleville.

« Faut-il, écrivaient ces pétitionnaires, retourner à ce théâtre unique qui renverra de nouveau les auteurs dans les antichambres des comédiens et leurs ouvrages à quinze ou vingt ans d'attente ? Faut il, au mépris de la Révolution, rétablir ce que la Révolution a détruit, un privilège, une suprématie aussi contraire à l'esprit des institutions qu'aux progrès de l'art ? »



La fusion ne devait pas tarder à se faire.

On sait que le comédien Fleury a laissé de bien curieux et intéressants *Mémoires*.

Je voudrais, ici, donner un court extrait de ces *Mémoires* nous montrant l'enthousiasme avec lequel les troupes jusque-là rivales, de l'Odéon et de la rue Richelieu, se réunirent enfin et dans leur assemblée de 1799, par un pacte solennel, fondèrent l'unique et glorieux Théâtre-Français. Je laisse la parole à Fleury :

« Presque toutes les mains se levèrent, s'agitèrent en signe d'assentiment, un long vivat salua Michot : tous les visages respiraient la joie, la concorde. La belle figure de Talma attire l'attention : son large front se déplissait ; son magique regard voyait l'avenir ; son âme contenait un cantique, sa voix le laisse s'échapper :

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur son front une marque immortelle !
Peuples de la terre, chantez !

Jérusalem renaît, plus charmante et plus belle !
D'où lui viennent, de tous côtés,
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière !
Regarde tous ces rois, de ta gloire étonnés,
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisant la poussière.
Les peuples à l'envi marchant à ta lumière.
Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée.
Cieux ! répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur !

« Talma fut délirant, sublime, il nous sembla couronné d'une auréole : avec l'enthousiasme, la paix entrait dans toutes les âmes. Palpitant, hors de moi, je m'écriai, montrant un buste de Molière qui nous dominait :

« — Le *Sauveur*, le voilà ! qui l'aime le suive !

« Et je courus à notre grand patron, le pressant dans mes bras, le couvrant de mes baisers ; et tout le monde y courut. Toutes les nuances disparurent devant un seul amour ; les mains s'entrelacèrent, entourant, couronnant l'image sacrée : un long pacte fut conclu. La nouvelle Jérusalem, la Jérusalem, pleurée et désirée, la *Comédie-Française venait de renaître !*

« Rien ne manquait à l'ensemble de cette magnifique réunion. La sanction de l'autorité se fit à peine attendre, et tous unis, tous luttant de zèle et de dévouement, nous fîmes la solennelle ouverture sous l'invocation des deux maîtres de l'Église Théâtrale : nous jouâmes le *Cid* et l'*École des Maris*... »

Ce ne fut qu'en 1803, qu'un arrêté du premier consul, Bonaparte, ordonna la réorganisation de la Société du Théâtre-Français dans la salle de la rue de Richelieu où il est toujours resté depuis et où il ne tardera d'ailleurs pas à revenir, espérons-le.

Depuis lors, réglementée par le fameux décret de Moscou (1812) qui forme sa Charte et que devait à peine modifier l'ordonnance du 29 avril 1850, la Comédie-Française ne fut guère troublée dans sa quiétude.

Après les Cent Jours, la Comédie-Française revint à l'ancienne formule, « comédiens ordinaires du Roi ».

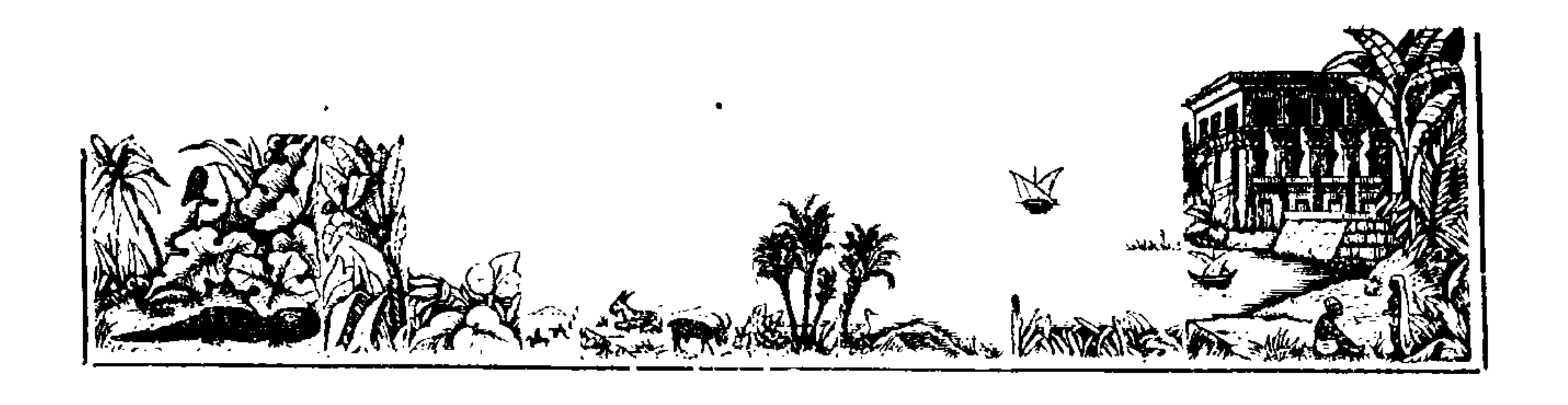
En 1829, elle donna la première pièce de l'École romantique, *Hernani*, de Victor Hugo qui provoqua une véritable bataille littéraire restée célèbre. En 1830, *le Roi s'amuse* succède à *Hernani*, mais pour un soir seulement, car cette pièce fut interdite par M. Thiers.

En 1833, M. Jouslin de la Salle fut nommé directeur de la Comédie-Française. Le second fut M. Védel, auquel succéda M. Buloz, avec le titre d'administrateur de la Comédie-Française.

En 1851, ce fut le tour de M. Arsène Houssaye, remplacé en 1856 par M. Empis auquel succéda en 1860 M. Edmond Thierry. Ses successeurs furent M. Émile Perrin et l'administrateur actuel, M. Jules Claretie.

François BOURNAND,

(La fin prochainement.)



L'ALGÉRIE FRANÇAISE

(Suite)

IV

Certains caractères de la ville d'Alger et de sa population ont été déjà indiqués ; ils ont servi à mieux déterminer, au point de vue social, le cachet particulier du reste de la colonie. Peut-être trouvera-t-on que dans quelques comparaisons la capitale a été trop sacrifiée. Ces comparaisons, nées du sujet lui-même, n'étaient pourtant qu'une mise en garde contre la confusion. Alger est une ville unique ; elle n'a pas sa pareille au monde et c'est ainsi qu'il faut l'envisager. Ce qui est grand ou beau, à un titre quelconque, tout en restant original, accapare l'admiration et l'accapare souvent en dehors de sa sphère propre. Un rayonnement rend plus épaisse l'ombre environnante et ne permet pas toujours de voir que cette ombre a des demi-teintes, des valeurs, inaperçues d'abord et qu'un examen plus approfondi révèlerait intéressantes. Aussi est-il parfois difficile de rester dans les bornes d'une équitable louange. On est porté, malgré soi, à faire à Alger la part trop large et, de même que pour bien jouir des horizons brumeux d'un lointain paysage on préserve ses yeux du soleil aveuglant, de même, pour ne pas laisser dans une ombre préjudiciable à la vérité les centres laborieux de notre belle colonie, il convenait de commencer par eux, en écartant l'influence trop brillante de leur coquette capitale. C'était déjà lui rendre hommage — un hommage fait, il est vrai, d'autant de crainte que d'admiration, mais qui gagne à ce double caractère une plus grande sincérité.

La ville d'Alger est séduisante ; elle l'est à première vue. Brillante et tapageuse, elle s'impose au plaisir des yeux comme une demi-mondaine jolie et bien habillée. Cette séduction lui vient de son site et de sa population. Le pittoresque du site demeure ; son influence ne lasse pas. Mais le pittoresque du milieu social est plus superficiel ; s'il intéresse d'abord par

sa nouveauté, il paraît bientôt un peu creux et presque totalement dépourvu des satisfactions indispensables à un long séjour. Aussi ceux qui ne voient Alger qu'en passant — au cours d'une escale — peuvent-ils seuls en emporter une impression vraiment délicieuse, sans restrictions, comme le souvenir de la magique vision d'une éclatante féerie. La féerie est presque toute dans le paysage.

Ce paysage, il faut aller l'admirer l'hiver. Si l'on fait le voyage pour la première fois et si l'on désire jouir de l'arrivée à Alger à l'heure la plus favorable — les villes coquettes, comme les femmes, ont des moments qui leur siéent mieux — on doit s'embarquer sur un paquebot entrant dans la baie au point du jour. Le spectacle est alors saisissant et tout concourt à augmenter l'intensité de l'impression. On est réveillé dans sa cabine par le va-et-vient des matelots sur le pont. Le soleil se lève : une faible clarté venant du hublot, clarté vague, bleutée, assez comparable à un clair de lune dans la brume. Les objets s'estompent à peine. Il fait froid, un froid de nuit et, par intervalles, les lames claquent sur les parois du paquebot avec un bruit de linge mouillé, tandis que toujours s'entend le bouillonnement de l'onde, tantôt sourd, tantôt plaintif, imitant parfois le sifflement particulier aux terrains sablonneux qui s'éboulent.

Sur le pont, les passagers emmitouflés, levés à la hâte, regardent l'horizon. La terre se voit ! oh ! à peine, et il faut savoir que c'est elle : une ligne bleue, d'un bleu plus gris que la mer, pailleté d'argent, qui lentement s'éclaire, brille, tourne au rose, au violet, se couvre des lilas partis à l'opposé du soleil levant, — une ligne qui semble le dernier sillage d'un bateau disparu.

On gagne la passerelle afin de mieux distinguer. L'inconnu, dont on approche, exerce son attrait ; mais à cet attrait se mêle une vague tristesse, une sensation d'éloignement, non ressentie jusque-là, née de cette tache rose, si ténue, la terre, sans doute, mais pas la France ! Et l'autre rive de la mer bleue, laissée derrière, passe devant les yeux, prenant un aspect très lointain comme si déjà la distance se compliquait de durée.

Le paquebot, sa marche ralentie, se dirige vers l'entrée du port. A un mille à peine, Alger dresse sa forme blanche au-dessus de l'entremêlement des mâts, des cordages, des drapeaux de tous pays, tandis que devant vous se croisent en tous sens de fines barques, presque invisibles, blotties sous l'aile de leur voile. Alger la Blanche ! Elle mérite son nom ; on dirait que Mahomet a jeté sur elle aussi le burnous des fils du désert. Elle est blanche, blanche, et le soleil verse à profusion des reflets d'argent, accroche aux terrasses des scintillements de lumière, couvre les dômes des mosquées de tapis de feu, — si bien que les mouettes, folles sœurs des vagues, rayant l'espace de leur vol capricieux, paraissent recevoir de la ville et non du ciel la clarté qu'elles portent sur les ailes.

L'entrée du port franchie, d'un musoir à l'autre un remous des eaux s'étend, court, et le navire, un instant secoué, reprend sa marche calme jusqu'à l'arrêt. Vu de plus près, le décor change : la lumière est moins uniforme, le ciel plus bleu, et, par intervalles, de la mer au faîte de la Kasbah, perce, sur les terrasses, l'émeraude des feuilles. En laissant alors la ville à sa droite pour se tourner vers le cap Matifoun, on aperçoit toute la baie, grande nappe d'un bleu profond, sillonnée de voiles claires, coquettement penchées sous la brise comme pour se mirer dans l'eau. On regarde, prévenu en faveur de ce site dont les Algérois sont si fiers et l'on est saisi pourtant, remué par l'étendue du coup d'œil, la fraîcheur des couleurs miroitant au soleil, empoigné par le charme de fouiller du regard le bleu des eaux, le bleu du ciel, la chaîne de montagnes courant à l'horizon violacé, le coteau de Mustapha, ce jardin d'Alger, qui étale à l'ombre des orangers et des palmiers le luxe de ses villas. Sous l'impression vive, on ressent un profond plaisir d'exister, un violent désir de ne pas mourir qui vous prend aux entrailles et vous secoue en une révolte intime — et combien cependant, autour de cette baie délicieuse, ont mêlé, avec leurs derniers regrets, au blanc des mosquées, au blanc des villas, le blanc de leur tombe ! Cette évocation des malades, venus du monde entier sur ce même ponton de débarquement demander à l'Algérie de prolonger leur vie, étreint un instant le cœur. Mais l'on est vite reconquis à l'espérance et à la vie par le charme ambiant. Un soleil de printemps, lumineux et doux, répand partout une griserie que l'on respire avec l'air. Et tandis qu'en un frisson de bien-être égoïste, on imagine ce même soleil éclairant en France la neige hivernale, on se crée un passage à travers la cohue toujours empressée à l'arrivée des courriers maritimes. On gagne alors le boulevard de la République qui domine le port et constitue la plus belle promenade d'Alger.

« Misieu, cirer ? Misieu, cirer ? » Vous débarqueriez en pantoufles ou pieds nus que vous trouveriez toujours, à vos premiers pas dans Alger, les mêmes petits singes noirs, vêtus de loques, quelquefois pas vêtus du tout, criant, se bousculant, et brandissant avec un ensemble inquiétant leurs boîtes à cirage éventrées : « Misieu, cirer ? Dis, ti veux ? » Ils vous tutoient, encore, et si, par hasard, ils montrent plus de respect, il est prudent de se méfier, car ils flairent le « roumi », un Français à exploiter.

Du reste, il ne faut pas se faire accompagner : il est plus agréable d'aller seul, au bonheur de la flânerie, sans parti pris, sans but. La vie des rues à Alger, par son imprévu, ses oppositions de couleurs, a un charme particulier, étourdissant d'abord, mais d'une séduction inévitable. La basse ville, très étroite, un peu prise sur la mer, est européenne avec un cachet cosmopolite très captivant : c'est le quartier élégant, qui a sa plus haute expression dans la rue Bab-Azzoun, aux arcades légendaires, sous lesquelles

se presse chaque jour le « tout-Alger » et où, devant les plus beaux magasins, se baptisent les modes de la colonie. Dès qu'on s'éloigne de la mer pour s'enfoncer au cœur de la ville, tout de suite il faut monter : c'est le quartier arabe. Les rues sont étroites, les maisons hautes, terminées par de larges terrasses et ouvrant leurs portes ouvragées sur des cours intérieures pavées de riches mosaïques. Dans de petites boutiques, très basses, des Juifs, des Arabes, des Mozabites travaillent, accroupis par terre, à ces mille objets algériens que l'on vend partout. On n'entend rien ; les passants vont, l'air mystérieux, causant bas. Parfois, aux nombreux tournants de ces rues bizarres, apparaît une Juive, les cheveux tendus sous le bandeau noir ; une Mauresque, au pantalon bouffant, qui ramène vite sur le visage son voile blanc, et laisse seulement une ouverture étroite par où ses yeux interrogent. Et l'on monte, monte toujours à travers des ruelles de plus en plus resserrées, encombrées d'escaliers extérieurs, au bord desquels des mouquères, hospitalières à l'excès, penchées, la gorge offerte, interpellent le passant pour lui proposer le kahoua (1) en tête à tête.

Ce dédale franchi, c'est le sommet extrême de la Kasbah, le ciel bleu, la mer à perte de vue. Une brise douce, imprégnée d'odeur saline, vous fouette délicieusement, apportant souvent un chant arabe, lent, monotone comme une prière. A vos pieds, les mouettes promènent le croissant de leurs ailes sur la Méditerranée, où, durant tant de siècles, s'est reflété l'étendard des fils du Prophète, jusqu'au jour où nous sommes venus, — nous, les infidèles !

Un aspect particulier d'Alger très intéressant à voir est celui de la ville à la nuit tombée, quand on arrive de l'intérieur de la colonie par un train du soir. Quelques stations après Blida, des portières du wagon, on aperçoit tout à coup la capitale bâtie au fond de la baie dont l'une des cornes est retournée devant elle ; c'est par ce côté que les trains débouchent. Alger surgit, se détachant en amphithéâtre, scintillant de lumières, comme un autel gigantesque sous la voûte du ciel sombre. La Méditerranée roule à ses pieds ses flots bleu foncé, d'une teinte profonde, émeraudée par endroits, striée de phosphorescentes clartés qu'agite en passant la brise de mer venue du large. Les imposantes masses des grands paquebots semblent dormir, leurs énormes cheminées coupant l'espace d'une bande noirâtre, arrondie ainsi qu'un canon braqué sur le ciel. On croirait voir des monstres marins accourus des profondeurs de l'onde et demeurés là fascinés par la ville embrasée. Des bateaux plus petits se pressent, pointant en l'air leurs mâts effilés au sommet desquels brillent des feux de toutes couleurs. Rien ne bouge. Et l'imagination se plaît à animer cette flotte au repos du souffle magique de la tempête, lui rendant la vie, une vie terrible, faite de l'entre-

(1) Café.

mêlement des bâtiments colossaux et des minuscules barques qui se briseraient comme dans un creuset. Le spectacle disparaît soudain ; le train traverse le faubourg de l'Agha. A peine se montrent de temps en temps un feu piqué en haut d'un mât ou l'éclair d'un phare au loin qui brille et disparaît tour à tour. On entre en gare d'Alger.

Ces aperçus de la capitale constituent un véritable régal — instantanés à l'harmonie parfaite qui se gravent à la meilleure place dans le souvenir du touriste qui passe, même si le hasard des voyages l'a conduit devant les plus beaux sites du monde. Du reste, celui qui arrive dans la Ville Blanche pour y demeurer longtemps vit, durant les premiers mois, sous l'impression spontanée du début. Entièrement captivé par un extérieur riche et brillant, il n'a pas d'autre besoin que celui de voir ; ses facultés éveillées se résument en une curiosité qui ne saurait encore aller plus profond parce que la surface est assez attrayante pour l'accaparer toute. On éprouve cette sensation — peut-on dire ce sentiment ? — devant certaines femmes : leur beauté pure, comme sculptée dans un marbre impeccable, possède ce je ne sais quoi qui vous avertit de ne pas vous approcher, de vous en tenir à la vue — et l'on reste « à l'arrêt », par méfiance de l'impression qui suivrait, avec la crainte d'une désillusion.

Au cours des premiers jours ce sont les stations contemplatives sur les terrasses des cafés dominant le port, en face de la mer bleue. Le peuple bariolé d'Alger, le peuple des rues, passe et repasse devant vous en une procession curieusement panachée : des marchands arabes, jamais rebutés, étalant, avec une patience de Chinois, leurs objets de cuivre ou d'argent, leurs tapis bigarrés, leurs étoffes aux tons voyants pourtant harmonieux dans ce pays de la lumière ; des Juifs à l'allure obséquieuse et méfiante ; des Mozabites au fez rouge entouré du large turban ; des nègres très dignement drapés d'une loque un peu juste. Avec un pas lent de religieuses cloitrées circulent des Mauresques voilées, se dédommageant en dévisageant les autres de l'obligation de ne se point montrer. Près de vous s'asseoient des Anglais, des Espagnols, des Italiens, qui témoignent de l'hospitalité française ; quelques profils de « rastaquouères » apportent aussi leur note caractéristique et prouvent que la colonie est un peu trop la patrie des déshérités. A travers cette foule de composition si diverse, se font jour les camelots de tous genres criant à tue-tête des titres de journaux « arrivés de Paris par le dernier bateau », et faisant, en sous-main, les commerces les plus variés. Au-dessus des têtes apparaît toujours le paysage, immuablement beau ; la grande bleue ; le coteau de Mustapha. Des colonnes de fumée noire montent du port, tachent l'horizon clair et, par opposition, affinent encore la perspective. Des appels de sirène, aigus ou lamentables, déchirent l'air. Un paquebot s'éloigne du ponton, décrit sa courbe, met le

cap sur la France — et, dans la demi somnolence où vous berce ce va-et-vient de la vie, on songe à tant d'autres pays qu'on ne verra jamais, qui ont aussi leur existence propre et vers lesquels conduit cette mer attirante !

Puis ce sont les promenades aux environs d'Alger, dans la campagne lumineuse, véritable jardin où se déverse chaque dimanche la population de la ville ; la visite de Mustapha et de Saint-Eugène, deux sœurs rivales de la capitale que cette dernière attire à elle, cherchant à se les attacher davantage, comme la pierre précieuse rend sien le métal qui la sertit et la fait valoir ; les arrêts sous les arbres, devant les bals improvisés, qui révèlent bien un des caractères très en relief de la population algéroise, peut-être le plus heureux de tous, né sans doute du clair soleil, l'insouciance joyeuse. Au cours de ces promenades on est bientôt frappé par la dispersion de la vie ; aucun espace désert ; on sent que l'Algérois va partout parce qu'il est bien partout. Ici le bal bruyant et gai ; là, le sable fin des plages pour les promenades lentes dans la griserie du ciel et de la mer ; à côté la fraîche solitude d'un groupe de palmiers pour les causeries d'amis ou les communions d'amoureux. Et le jardin d'Essai, aux allées bizarres, mélange attrayant de cultures opposées, si intéressant à voir le soir quand les rayons du soleil déclinant le zèbrent de hachures dorées ; et les montées le long des sentiers ombragés, à travers les villas blanches, sur les coteaux imprégnés d'une saine odeur saline...

Quelquefois, par une de ces journées de fête, qui entraîne le peuple algérois dans les environs de sa ville, un courant de promeneurs vous porte jusqu'à « Notre-Dame d'Afrique ». La basilique, bâtie au-dessus d'Alger, domine la mer et elle a été élevée contre les colères de cette mer pour la protection des matelots aventurés chaque jour sur ses flots. On implore Notre-Dame d'Afrique comme on implore Notre-Dame de La Garde à Marseille. C'est un lieu de pèlerinage et en même temps un but de promenade que la beauté du site rend très recherché. Après la montée un peu rude, l'arrivée sur le plateau se fait dans une caresse de la brise, et l'étendue de l'espace soudain déroulé à l'infini, atténue la lassitude éprouvée et la change en un délicieux vertige de plein air. Le calme de la chapelle sous le jour tamisé des vitraux, paraît étranger au site ; il évoque un lieu de pèlerinage de France, quelque sanctuaire recueilli des montagnes pyrénéennes. Des promeneuses entrent et déposent des bouquets près de l'autel ; elles s'agenouillent, la tête dans leurs mains et semblent prier avec une ferveur de nonne, leurs corsages tendus moulant le buste ployé vers l'autel. A quoi pensent-elles ? Aux prières qu'elles récitent ? Qui sait ? Peut-être aux fleurs apportées et données à la Vierge en échange de sa protection, avant de s'embarquer pour aller passer en France la saison estivale... Peut-être à rien. L'agréable langueur, qui leur est venue de la

montée et du plein air, les a fait se prosterner au sein de cette retraite calme. L'arrêt du regard aveuglé de leurs petites mains, le répit de la pensée leur sont une jouissance. — Et l'on se rappelle ses propres agenouillements, vers la douzième année, dans la chapelle du collège, à ses extases en face des lumières de l'autel, aux jours de grande fête, quand l'orgue chantait sous les voûtes... Une petite foi d'enfant et de femme, une petite foi faite de musique, de clarté, de repos bienfaisant, au milieu d'une atmosphère de myrrhe et d'encens.

C'est bien l'Algéroise, à la tête d'enfant sur un corps de femme, exerçant, comme les créations de Greuze, le charme qui vient de ce piquant mélange, Sa provision de courage recueillie aux pieds de la Vierge, on la retrouvera le lendemain sur le paquebot en partance, égayant la foule des passagers de son fin profil.

La ravissante silhouette pour un amateur !

Sur la passerelle, appuyée au bastingage, elle attend le départ du bateau. Arrivée des premières, elle s'amuse de l'arrivée des autres. Les passagers se pressent, les appels se croisent en toutes les langues et le pont du paquebot envahi prend un air de boulevard cosmopolite, sous la poussée de la cohue montante, bigarrée comme un tapis d'Orient. Les soies des ombrelles miroitent, s'éclairent de reflets blancs, paraissent des battements d'ailes de mouette sur la mer. Elle observe, curieuse, cherchant dans la foule les figures connues et sa tête inclinée adresse des saluts muets, fait des petits gestes d'adieux.

Elle qui regarde est jolie à regarder ainsi : buste penché, cou modelé, nuque chaude, lignes pures appelant la caresse de l'œil qui s'attarde, fouille, meurt à regret dans la dentelle du corsage, sous le léger frôlement des légers cheveux libres. Elle est attirante, attirante de la beauté qui vient du noir profond des yeux, du rouge des lèvres, du bistre doré de la peau — bistre d'Andalouse et bistre d'almée — bistre qui doit se nacrer aux épaules, s'éclairer aux seins, se velouter aux attaches, aux fossettes de son corps deviné. Sa taille est bien prise, d'un jeu facile, ni grande ni petite, à la hauteur du baiser. L'allure est décidée ; le cœur doit l'être.

Elle part l'Algéroise ! elle fuit les mois d'été, les baisers trop chauds du ciel africain. Elle va sur l'autre bord de la mer bleue, dans les villes d'eau, le long des plages, offrir aux regards parisiens la charité de sa beauté. Vraiment ! l'aumône est d'or et des riches tendraient la main ! A la voir ainsi, cette fille du soleil, on la sent accomplie, bien venue — un fruit savoureux pour des dents gourmandes. Le seul désir à exprimer serait qu'elle fût dans dix ans la femme de ce moment même. Hélas ! le soleil qui fait éclore brûle aussi...

Charles TEILHAC.

(A suivre.)



Les deux Noblesses

ÉTUDE LOCALE

(Fin)

D'une façon recueillie et pénible, il m'a conté ce que fut sa vie de trente à cinquante ans, époque de sa mort. J'avoue qu'elle est toujours quelque peu monotone, comme les existences de désœuvrés toujours surmenés de projets futiles. Il ne se passa point de fêtes à la préfecture ou à l'évêché, sans qu'il y fût convié. Recherché pour son esprit prompt, ses saillies fines, son aisance de muscadin, il ne pouvait même pas toujours répondre aux invitations reçues. Comme les chemins de fer n'existaient pas encore à cette époque, il partait à cheval ou en voiture, assis auprès de son cocher qu'il initiait à la vie du monde qu'il fréquentait. Nous n'avons plus idée de cela, maintenant, nous qui ne voyons passer à cheval que de prosaïques ordonnances d'officiers ou des gars revenant du labour : mais cela devait être un curieux spectacle que ces allées et venues d'un cadet dauphinois, vers les groupes de la haute société napoléonienne où il figura le légitimisme impertinent et sans rancune.

Pendant que son aîné gérait, entre deux folies, de vastes domaines et lui servait une rente, il usait sa vie avec insouciance. Il possédait cependant quelques terres éloignées que cultivaient des redevanciers. Il en vendit une parcelle pour payer une fugue à Paris lors du retour de l'Empereur de la guerre d'Italie. Il y retint une fenêtre, pour assister à son passage, avec un billet de mille francs. Il put tenir durant trois semaines avec le produit de la terre. Quand la bourse fut à sec il revint.

Lors d'une partie avec un conseiller impérial, il éclaira un papier bleu, grand module, pour allumer les cigarettes. Je crois qu'il eut la primeur de cet acte sur d'Orsay : il eût été incapable d'un trait de servilité réfléchie. Ce fut spontanément qu'il accomplit cette sottise, dont il rit le premier et dont il n'eut même pas le temps de se repentir.

Au retour d'un voyage, je ne sais plus où, il arriva le soir dans une ville. « Allons gagner notre voyage au cercle, » dit-il au valet qui le suivait. Ils furent donc au Casino, s'assirent près d'une table où des messieurs aux doigts et aux rires

huileux les accueillirent. La partie fut chaude mais polie. Après deux heures de péripéties stupides il dit au valet : « Veuillez remettre cinq cents francs à ces messieurs. » Le valet obéit. Les deux partenaires le reconduisent avec force saluts jusqu'à la porte, et l'on s'en fut vite avec la voiture, faute d'argent pour coucher à l'hôtel.

A cette époque déjà, il était quelque peu fatigué. Les champs avaient été vendus pour des équipées : il ne restait plus que la rente servie par l'aîné. Ce fut un peu l'hiver pour lui, un hiver de repentirs légers, éclairé du soleil de son esprit. Aux beaux jours, sous ses fenêtres il construisit de ses mains, près un bassin en forme de cornue, bâti sous les marronniers roses et les cèdres du bosquet, une cascatelle ouvragée en coquillages, pour une eau qu'il ne put, paraît-il, jamais faire venir.

Il dut avoir, à Paris, un duel qu'il n'avoua jamais. Il avait au côté une blessure de balle. Sa vie mouvementée et irrégulière dans ses absences de la maison natale, dut d'ailleurs lui en fournir maintes fois l'occasion. Il vécut durant les folies de l'empire, où s'effondrèrent des fortunes et des noms, malgré un faux masque de dignité artificielle. Vers la fin de sa vie il dut sentir le mépris mérité, percer sous l'écorce des politesses factices. Il le renvoyait d'ailleurs aux autres, abondamment, en ironie passagère et enjouée.

Un des charmes de ses journées fut la poésie. Il y avait en lui un Musset qui n'eut point comme l'autre le temps de s'ausculter et dire ce que son mal lui disait, ou du moins de le dire d'une façon générale. Il ne reste aucune œuvre de lui. A sa mort tous ses papiers ont été brûlés pour de bonnes raisons sans doute : il eût été cependant curieux d'en posséder quelques fragments pour imprimer les fruits d'un cerveau à qui il ne manqua peut-être que la publicité, pour voir sourire une renommée mondaine. Il écrivit beaucoup : vers de circonstance, bluettes, compliments, strophes à la Gentil Bernard saupoudrées de fin marivaudage, faites pour être portées au clair de la lune, par un page aux bas roses.

Ici je fais appel aux souvenirs de l'épicier.

« Chaque soir, après le dîner, lorsqu'il se trouvait ici, il s'installait à son bureau et écrivait en roulant quelques cigarettes. S'il n'était pas trop tard, il relisait, pliait et me disait : « Delphin, porte cela à la poste. N'oublie pas : je veux qu'on l'aie de bonne heure à la Préfecture. » Il nous en lisait parfois : celles qui étaient quelque peu méchantes et qu'il gardait en guise de pousse-café pour dire à la fin des repas en compagnie.

« Il se moquait souvent de nous d'une façon gentille, et

nous aimait. Il fut même trop bon, malgré son air toujours plaisantin et moqueur.

« En écrivant ses vers, cela coulait de source. Les mots de la fin qu'on appelle, je crois, les rimes,venaient sans qu'il les cherchât. En rangeant les feuilles de son bureau j'en ai lu souvent : ils étaient hardis, pas tous à lire même, et cela ne m'étonne pas que sa sœur n'en ait pas conservé. Ils traduisaient bien d'ailleurs sa vie que nous n'avons jamais bien connue. Il a toujours été faible et bon, c'est ce qui l'a tué.

« Si j'avais su que vous en ayez voulu, j'aurais pu en garder, mais on ne pense jamais à tout. »

— Cela est vrai !

Je ne puis donc citer aucun vers de lui : et ses bons mots même, dans le dédale des vieux souvenirs du valet, n'arrivent que fades et sans couleur. J'ai, du moins, pu apprendre sa vie.

Chacun de nous est un peu baladin et tient à mettre un peu de grâce forcée dans ses chutes involontaires. C'est ce qu'il fit. Dans l'intimité il ne célait pas qu'il avait commis des fautes et qu'il avait manqué sa vie. Quoi qu'il en soit, il eut toujours pour suprême préservatif, l'espoir en Dieu. Je ne crois pas qu'il se soit jamais reposé sans avoir un chapelet entre ses doigts.

D'autres fautes que les siennes avaient rongé le legs paternel. Les dix valets restèrent trois : l'on abattit des arbres ; deux ou trois fermes furent vendues à l'amiable. Les fermiers eux-mêmes en achetèrent. Les gens du pays leur furent cruels dans la déchéance. Les croix sculptées des tombes des ancêtres furent brisées par des mains inconnues ; les lettres d'or relatant sur les pierres funéraires les grades de *chevalier de Saint-Grégoire* et *commandeur de la Légion d'honneur*, s'effacèrent : la mousse poussa dans les creux et les liserons envahirent les colonnettes. Que cela fut loin des sympathies qui entourèrent l'aïeul, noble aux cinq titres, lorsque le greffier de la commanderie lut à l'assemblée des notables de la communauté, en 1788, les admirables conclusions de « l'Adresse au Roi » de l'assemblée delphinale de Vizille !

Il voulut être de son époque, où triomphaient le vice élégant et les hontes cachées. Un de ses voisins de campagne, le comte de M..., par plaisir barbare incroyable, fit lancer ses chevaux attelés dans un chemin creux que remontait l'attelage d'un paysan. Il y eut un chaos sanglant : ce fait, propagé adroitement par la seconde noblesse, brisa les dernières sympathies du peuple pour les aristocrates. Ce même comte fut candidat légitimiste en opposition avec M. de la Sizeranne, député sortant. Il occupait alors, à la construction

d'un château merveilleux, une équipe de soixante ouvriers du pays, tous électeurs. Il obtint sept voix. Ce furent des épreuves significatives.

Habitant la province, il n'eut heureusement pas les petites manies bénévoles des petits rentiers de campagne, qui s'improvisent archéologues, collectionneurs de petits cailloux ou de coléoptères et trop souvent ignorants — tel ce perroquet de village qui, découvrant, parmi des mosaïques romaines et des monnaies de bronze à l'effigie d'Augustus César et des Antonins, l'inscription : *deux sols*, au revers d'un profil bourbonnien, crut devoir faire remonter au xve siècle la destruction de cette ville païenne.

Son esprit était orienté ailleurs ; parmi l'éblouissement des fêtes mondaines, le luxe et la débauche souriante de Paris. Il protesta parfois à la vue des fautes commises autour de lui.

Mais il ne protesta jamais autrement que par un bon mot. C'était pour lui le *nec ultra*, la suprême œuvre.

Ce cadet, en somme, eût pu devenir une personnalité grace à ses facultés développées, mais, pareil à ceux nés trop haut qui ont en naissant le dédain de la vie, il s'inquiéta seulement de la passer au gré des mouvements de son cœur. Faut-il l'en blâmer ? Je ne le crois pas. Il fut d'une époque de gaspillage de talents.

Héritier d'ailleurs d'un beau nom et d'une longue suite de vertus civiques et familiales, le legs ancestral fut trop lourd à ses épaules. Sachant même, en philosophe aigu, que toutes les œuvres s'effondreront, que toutes les races ont une fin proche, et que nul ne peut dire : « Je perpétuerai éternellement ma force en mes descendants », il préféra être sciemment le dernier anneau de la chaîne, le point final d'une génération qui, ne devant plus avoir l'énergie de reprendre son influence, préfère promptement mourir. Faut-il l'en blâmer ? Non ! Voyant s'avilir une grande partie de la première noblesse, il fit comme elle.

L'agonie des races, pareille à celle des hommes, est toujours triste : il ne faut pas regarder mourir celui qui les clôt, mais plus haut et plus loin en amont des années. Il faut être indulgent à ceux qui, placés haut, n'eurent point le courage d'état. La chute de la première noblesse qu'il représenta, fut plus digne encore que celle de la seconde, qu'il vit naître autour de lui et dont il suivit la fin honteuse et prompte...

JOSEPH POUZIN.

Saint-Paul-lès-Romans.

TANTE ARMELLE

Lucile, me dit mon père, le régisseur de ta tante Armelle télégraphie qu'elle vient d'être frappée de paralysie. Elle a des frères, des neveux, mais pas d'autres parentes que toi ; ton devoir est d'aller vers elle. Pas jolie, vingt-cinq ans, tu peux voyager seule.

En wagon, remise de mon effarement d'être livrée à moi-même et à l'inconnu, j'essayai de rallier mes pensées sur le but du voyage. Mais, ravie d'échapper à ma vie monotone, je me la remémorais, déjà lointaine, comme pour un adieu.

Mes dix dernières années venaient de s'écouler en pleine forêt basque, dans un manoir sombre dont la seconde femme de mon père avait hérité de sa famille. Elle et lui s'aimaient, se suffisaient, ne recevaient personne. On les eût fort étonnés en leur disant qu'ils me négligeaient. Non, rien ne me manquait... que leur cœur. Pourtant, apte aux arts d'agrément, appréciant la campagne, je ne connaissais pas l'ennui, mes rêves ne dépassaient pas nos hêtres. Mais mon départ sonnait la diane à mon imagination ; une trouée s'ouvrait sur des au-delà insoupçonnés, dont, instantanément, j'eus la curiosité ardente.

Comment allait-elle m'accueillir, cette sœur de ma mère entrevue deux fois ?

La première, j'avais cinq ans. On la disait belle, très belle ! très grande dame, faisant sensation à la cour des Tuileries aussi bien qu'à Longchamps. Enfant, j'ignorais la beauté, elle en fut l'éblouissante révélation. Mon jeune cerveau demeura impressionné comme une plaque sensible et l'image, au lieu de s'estomper, se développa nette et fidèle. Ainsi, revoyais-je sa taille de proportions exquises ; ses épaules tombantes qui semblaient ployer sous le châle de l'Inde, alors en vogue, qu'elle drapait avec une inimitable grâce ; sa peau très mate, fine, sans plis, malgré la quarantaine. Dans ses noirs cheveux bouffants, elle piquait près de l'oreille une fleur de grenadier ou de capucine qui avivait l'éclat de ses yeux énormes, longs, bistrés aux paupières surmontées d'une arcade de jais. De ce fond d'ombre la prunelle d'or, diamantée par la lumière, jaillissait, étincelait, riait, se mourait, revivait, électrisait.

J'étais orpheline quand, de nouveau, mon père me conduisit à elle, avec l'espoir que, veuve et seule, elle se chargerait de moi. Alors, terrée en son château de Rit, comme pour voiler de l'oubli du monde le crépuscule de

sa beauté, elle avait des cheveux de neige et son cœur, lui aussi, devait être couvert du frimas des désillusions. Pourtant, quel charme elle possédait encore ! Ce nimbe d'argent adoucissait sa physionomie, le retroussis spirituel de sa lèvre fine s'arquait en effort de mansuétude. On eût dit la déesse plus accessible, même s'inclinant un peu pour mieux respirer l'encens. Puis, la certitude de sa royauté la redressait, dédaigneuse, superbe.

— Jolie, je l'aurais prise, cette petite, fit-elle en glissant à mon père une œillade coquette, quel dommage qu'elle ne ressemble pas à ma sœur !

— Ou à vous! En effet, elle tient de moi. Par le caractère aussi, ce qui la préservera de se consacrer au culte unique de sa personne. Et je la garde !

Froissé dans ses sentiments paternels, mon père m'avait emmenée.

De là datait la rupture de nos relations.

A la descente du train, je fus accostée par un inconnu distingué, de grande allure, qui se présenta lui-même :

— Capitaine Georges d'Efern. Mlle de Trédar, ma cousine, sans doute? Mon père, mon oncle et mes frères sont à Rit. J'ai tenu à prévenir votre surprise.

— Merci, Monsieur. Alors... ma tante ?

— Au plus mal, pas d'espoir.

— La croyant seule, je venais la soigner. Devenue inutile, je pourrais...

— Rebrousser chemin ? Ne voulez-vous pas connaître votre famille ?

Le langage du capitaine était ferme, bref, même un peu coupant, et la bonté des yeux, la correction des manières ne suffisaient pas à désagriffer ma gorge d'une timidité subite. Je le suivis. Il parla de tante Armelle.

— Puisqu'elle ne reconnaît plus personne, je refuse de la voir. L'hémiplégie a tordu sa face hideusement, je veux garder intact le souvenir enchanteur de sa personne... Et... vous savez comme elle est riche ?

— Moi ? Non. Mais cela ne m'étonne point, le comte de Rit et elle menaient grande vie.

— Il lui a tout légué. Votre père a dû vous le dire?

— Nous ne parlions jamais d'elle, fis-je, gênée sous son regard ironique.

La voiture stoppa devant le château. Un domestique accourut. La comtesse de Rit venait de rendre le dernier soupir.

Hors de la chambre mortuaire, où je priais de toute ma ferveur pour l'âme envolée de ce corps magnifique, auquel la mort rendait sa beauté sereine, je me faisais l'effet d'une intruse. Ma famille jusque-là inconnue, je l'avais enfin compris, devait me croire venue dans l'espoir de capter un héritage. Etais-je donc sans fortune ? Jusqu'ici, je ne me l'étais jamais demandé. Et quelle bassesse me supposait-on, pour que ce fût une excuse ?...

Jamais préoccupée par l'absence des épouseurs, j'y réfléchissais tardivement : ma pauvreté, sans doute, les rebutait ?... ou ma laideur ?

Un subit intérêt me campait devant les glaces. Je m'y voyais grande, bien faite, avec de jolies ondulations de hanches et de poitrine ; des cheveux couleur d'ambre doré couronnant un visage très blanc où brillaient des yeux intelligents. Oui, mais mal coiffée, mal habillée, sans désir de plaire en un mot, sans grâce, telle me voyait Georges et toute ma pensée se concentrait sur son opinion.

Je disais : Georges ! tout court. Oh ! pas tout haut ! Il m'intimidait toujours ; puis, ma dignité m'obligeait à la rancune pour l'insinuation de la première heure. J'arborais mes airs réfrigérants, dont il n'avait garde puisque, sans doute par pitié de mon esseulement farouche, il continuait à s'occuper de moi. Au fond, je me trouvais très sotte et j'en éprouvais du dépit.

Après les obsèques. je voulus partir.

— Mais, protesta Georges, vous devez assister à l'ouverture du testament !

— Vous ai-je blessée ? s'excusa-t-il, en me voyant pâlir ; c'est donc contre mon intention.

— Pourquoi assisterais-je à cette formalité ? On ne trouvera, je pense, rien me concernant, et je le souhaite de toute ma fierté méconnue.

Longuement il me regarda, puis dit, d'un ton plus autoritaire que tendre et pour moi persuasif :

— Restez, Lucile, je vous le demande.

Deux jours plus tard, devant la famille réunie, le notaire prenait la parole :

— Avant d'ouvrir le testament de la comtesse de Rit, je dois, suivant ses instructions, vous lire une lettre que voici, Il brisa l'enveloppe et commença :

« Toute ma vie, frères et neveux bien chers, je fus *idole* et vous grands-
« prêtres de mon culte. En ces dernières années, mus par le charitable but
« de flatter ma manie et d'endormir le regret de ma décadence, vous
« m'avez épistolairement beaucoup soignée. Je cite à l'appui ces lignes de
« mon frère aîné : « Mes fils t'ont trouvée dans un état de santé parfaite,
« presque rajeunie, très jolie sous la poudre te seyant à merveille et encore
« un peu coquette. Ils m'ont parlé discrètement de ton petit pied bien
« chaussé, dont tu savais encore faire parade et des petites mines de mar-
« quise dans lesquelles tu t'es toujours complue. Les femmes sont des
« magiciennes. Te rappelles-tu le temps où tu exerçais ton prestige sur
« ces pauvres garçons que tu viens de revoir et que j'étais obligé d'aller
« pourchasser jusque chez toi ? Tu avais fait tourner la tête à mes quatre
« fils, qui auraient renoncé à ma paternité pour n'être que mes beaux-
« frères. Et dire qu'ils étaient imberbes, frais éclos, à peine sortis de leur
« coquille et qu'un seul de tes regards en avait fait de petits coqs !... » Et

« voici maintenant une citation de mon frère cadet : « Tu descends des « marquises du grand siècle ! Le Roi Soleil eût été heureux de danser un « menuet avec toi !... Tu as toujours eu grand air et ne ressembles en rien « aux bohèmes d'aujourd'hui !... Tu as été aussi les Andalouses de Musset « et nulle n'inspira plus d'amour, etc. » Ces extraits suffisent à démontrer « à quel point vous prisez la perfection physique et la grâce de la femme. « C'est donc en la sécurité de votre approbation que j'ai, à l'aide de gens « de lois compétents, élaboré mes dernières volontés... »

Un soupçon de mystification plana, hypnotiseur. En un sépulcral silence se déroula la lecture du testament.

La comtesse de Rit consacrait 250,000 fr. à l'institution d'un prix de beauté et le reste de sa fortune à la fondation d'une école d'amélioration plastique et d'embellissement du visage par le massage et l'étude raisonnée de l'expression...

Je n'osais regarder la famille, évidemment vexée, quoique riche. Mais je sentais sourdre en Georges un rire bientôt irrésistible et que je partagerais, quand je fus arrêtée net par cet article du testament :

« ... Je désire que ma nièce Lucile fasse, la première, l'expérience de cette école...

— Jamais ! éclatai-je.

— N'interrompez pas ! fit le notaire qui continua... « Si dans un an elle a réalisé les qualités requises pour servir au succès de l'établissement fondé par moi, je lui donne et lègue, à titre de dot, 300,000 fr. à la condition par elle d'épouser mon plus jeune neveu, Georges d'Efern. »

Si les grandes colères sont muettes, mon indignation fut sans phrases. Je m'approchai du notaire et dis simplement, avec fermeté :

— Majeure, libre de mes actes, je refuse irrévocablement. Je tiens, pour mon honneur, à rester laide et pauvre.

Depuis, je suis devenue, *sans dot*, la femme de Georges. Le bonheur embellit, il a fait ce miracle que je tends, dit-on, à ressembler à tante Armelle, et sans avoir eu recours à son école de beauté. Laquelle, du reste, prospère au point de nécessiter des bâtiments nouveaux, pour abriter les futures merveilles, sculptées en pleine chair par des docteurs attachés à l'établissement qui sont de vrais artistes.

Un marbre s'impose pour la fondatrice.

On en parle.

J. D'ULM.

Château de Varaire, septembre 1899.



Album du « Feu Follet »

LA TRAHISON

Que votre volonté soit faite, et non la mienne,
Seigneur ! — Lors ayant dit, le Maître se leva.
Longtemps les yeux mi-clos, immobile, il rêva
Sentant que finissait la tâche qui fut sienne,

Puis il ouvrit les bras en un geste clément. —
Une plainte légère, un râlement de brise
Vint mourir dans les plis de sa tunique grise,
Et les clairs oliviers murmuraient doucement...

*
* *

Les torches ont jeté leurs clartés rougeoyantes
Et Christ s'est avancé vers les nouveaux venus,
Prêtres chamarrés d'or, esclaves demi-nus,
Soldats bardés de fer, aux armes flamboyantes.

— Hommes, qui cherchez-vous en ce lieu de repos ?
— Jésus ! le roi des Juifs ! — Je suis celui-là même !
Alors chacun hurla, bavant son anathème.
Dans un bourbier voisin coassaient des crapauds...

*
* *

Quelques vagues échos de clameurs furieuses ;
A nouveau du silence où le bosquet s'endort
Sous les yeux clignotants des mystiques veilleuses,
Seul, dans l'ombre, Judas compte des pièces d'or.

Raoul PRADEL.

*

Vive le Roi !

Le jour paraît. A deux battants
Ouvrez la porte et la fenêtre
Pour fêter le roi du Printemps,
Le Prince Mai qui vient de naître !

A l'heure où le ciel argentin
Se pare de son voile rose,
Dame l'Aube l'a, ce matin,
Trouvé dans le cœur d'une rose.

Il est né, le doux mois de mai,
Comme un prince de féérie,
Ayant pour berceau parfumé
Toutes les fleurs de la prairie.

Il est né, le dauphin joyeux,
Toute la nature est en fête,
Sa gloire monte jusqu'aux cieux
Avec le chant de l'alouette.

Sous une voûte d'arbres verts,
Parmi la brume matinale,
Prêtresse du vaste univers,
L'Aurore apprête l'eau lustrale.

Les fûts noirs ont leurs chapiteaux
Festonnés de lierre à la frise
Où pendent, pieux ex-votos,
Les nids, balancés par la brise,

Les grands lis, où sommeille encor,
Au fond de ses pétales vierges,
La belle fleur de neige et d'or,
S'élèvent, droits comme des cierges.

Et cette majesté qui naît,
Dévotement est baptisée
Avec un rameau de genêt
Brillant de gouttes de rosée.

Il a pour palais la forêt
Qu'emplit un concert de voix douces,
Son trône royal est tout prêt,
Recouvert du velours des mousses,

Et dans le matin tout en pleurs,
L'araignée, en tendant ses toiles,
Lui tisse un manteau de vapeurs
Qui semble pailleté d'étoiles.

Tous les oiseaux, gais troubadours,
Chantent des trilles d'allégresse,
Et les fleurs, dans tous leurs atours,
Forment la cour de Son Altesse.

Il fait ses bouffons et ses fous
Des merles gais aux voix railleuses,
Ses poètes sont les coucous,
Les abeilles, ses pourvoyeuses.

Il prend dans les prés les grillons
Pour ses hérauts et pour ses bardes,
Et recrute les papillons
Pour le cortège de ses gardes.

Enfin, comme l'antique Loi
Prescrit que l'huile et le saint-chrème
Marquent au front le nouveau roi
Sous la pourpre et le diadème,

Là-haut, Monseigneur le Soleil,
Souverain pontife et grand-prêtre,
Consacre de son doigt vermeil
Le Prince Mai qui vient de naître.

RUSTICA.





Déjà le Renouveau, de sa grande aile blanche,
par les prés alanguis qu'émaille le Printemps,
fait neiger de ses mains pures, sur chaque branche,
parmi le charme éteint de ses parfums flottants,
le pâle essaim éclos de la floraison blanche.

Et les chœurs des forêts, où l'on entend des voix,
ont des chansons d'amour dans l'ombre des nuits calmes,
mièvres comme des chants très vagues d'autrefois,
qui se mêlant au long frémissement des palmes,
dans l'ombre violette ont des semblants de voix.

Au bord des lacs d'argent, les grands lis de la rive
inclinent lentement leurs tendres fronts rêveurs,
viens — chère — près de moi, va, ne sois pas craintive,
ce murmure dolent qui dans la nuit se meurt,
c'est le chant cadencé des saules de la rive,

c'est la rumeur du soir, la plainte des roseaux,
le sanglot du ruisseau qui pleure sur la mousse,
c'est le baiser du vent qui caresse les eaux,
c'est l'âme des grands bois et la chanson si douce
de la flûte de Pan, caché dans les roseaux...

Demain, par les sentiers qu'auront jonchés les roses,
chère, nous reviendrons parler de nos amours,
oublions le passé, laissons les jours moroses,
car voici revenir les fleurs et les beaux jours,
et dans nos cœurs, demain, refleuriront les roses !

RENÉ VINCY.





L'ORT OCCITAN

Flor de Rima

Mai primarga que la flor del sabuc,
Quand l'Ibern partits am sa camba ranca,
La flor d'amelher, adornant la branca,
Esperta l'abelha al fonze del buc.

Rosa e blanca, rits del cel fredeluc;
Malgrat los Aials, à l'arbre s'encranca;
Mas, se lo gel torna, abant temps s'arranca,
Leu es atudad tot son abeluc...

Autrament valenta es la flor de Rima,
Que dins los cors trums met clarors de Prima,
Mentre que l' Malur l'escotits en van :

As camps de l'Engenh, es la Sobeirana,
No pod anar ont flors paissidas van
E congrelha sempre immortala grana !

Prosper ESTIEU.

TRADUCTION FRANÇAISE

Fleur de Rime

Plus précoce que la fleur du sureau, quand, boiteux, l'Hiver s'éloigne, la fleur d'amandier, adornant la branche, éveille l'abeille au fond de la ruche.

Rose et blanche, elle se moque du ciel frileux; malgré l'Aquilon, à l'arbre elle s'accroche; mais, si la gelée revient, prématurément elle se détache, bientôt est éteinte toute son ardeur...

Autrement vaillante est la fleur de Rime, qui dans les cœurs assombris met des clartés printanières, pendant que le Malheur la secoue en vain :

En les champs du Génie, elle est la Souveraine, elle ne peut aller où vont les fleurs fanées et produit toujours sa graine immortelle !

P. E.

LA VIE PARISIENNE

Les retardataires arrivent. — Au Cirque Molier. — L'inauguration de l'Exposition. — Duels parisiens. — Au Salon. — La statue d'Alphonse Daudet. — La mort de Falguière. — Un mot de Gallifet.

Les retardataires arrivent.

— Les Inutiles, qui s'amusent, ou plutôt qui ne s'ennuient jamais longtemps à la même place, commencent à avoir soupé de la Côte d'Azur, de Venise et de Naples. Ils viennent par fournées visiter notre grande foire universelle.

Cohue matinale sur les quais des gares. Amoncellement des bagages près des fourgons; mais de bagages qui ont grand air, et n'annoncent que des déplacements mondains : osiers vernis, cuirs fauves, housses immaculées, scintillements de ferrures très astiquées...

Les bagages m'intéressent toujours. Ils ont une âme, dirait-on, et des figures aussi diverses que nous-mêmes.

On roule... Les hommes ont coiffé des casquettes et les compartiments sont envahis d'un désordre de menus colis, de couvertures dépliées, d'oreillers, de cartons, de sacs... Personne ne se gêne pour personne, et tout le monde gêne un peu tout le monde.

Dans le couloir, des messieurs âgés flânent et viennent, à travers les glaces des compartiments, regarder les femmes. On allume tout près d'elles des cigarettes, sans se préoccuper de savoir si la fumée les fatigue. C'est comme un courant d'incivilité générale qui s'établit.

En ce genre, les Anglais nous ont beaucoup appris.

Au Cirque Molier.

— Contrairement à l'usage établi, il n'y a eu qu'une soirée au Cirque Molier. Aucun Parisien n'ignore que M. Molier, qui est en même temps un homme galant et un galant homme, avait l'habitude d'offrir un spectacle aux femmes du demi-monde et un autre spectacle aux femmes du monde. Cette fois, pour des raisons majeures, M. Molier avait réuni les deux mondes. Personne d'ailleurs ne s'en est plaint.

Des gentlemens, qui remplissent l'office de commissaires, font ce qu'ils peuvent pour placer les dames. Tout est pris, la salle est comble, le vestibule et l'escalier aussi.

Tant bien que mal dans une tribune, me voilà casé derrière Madame S..., la blonde et grassouillette cabote qui eut des bontés pour un président de la République.

De mon poste d'observation j'aperçois la comtesse de P..., la célèbre comtesse à la beauté débordante qui voisine avec la vicomtesse de T...,

l'auteur dramatique, tandis que plus loin Madame Valtesse de la Bigne fait valoir un charme durable, cependant que l'éclat de ses brillants et la grosseur de ses perles attestent de princières amitiés.

Jeune étranger que l'Exposition attire dans la Ville-Lumière, lève la tête et considère, parées de leurs plus riches atours, les jolies filles de Paris. Tu ne pouvais, pour tes débuts, choisir un meilleur endroit. Vois, là-bas, décolletée, M[lle] Thouvenin qui en sait long sur la générosité des rois! Elle fut, à Aix-les-Bains, la préférée d'un souverain qui ne lui laissa guère pour souvenir que des raisins de Corinthe. Mais si le réveil fut décevant, la vengeance fut cruelle. Le soir même, au Casino, elle jetait sur le tapis vert un billet de cent francs.

— Combien au billet? demanda le croupier.

— Tout va, répondit la belle à haute voix. C'est le dernier lapin du roi de Grèce!

Vois encore l'opulente Marion. Elle fut aimée du roistaquouère Milan. Mais la gloire se paye cher. Elle paye encore, chez les fournisseurs, les cadeaux que lui offrit cet auguste exilé.

Cette adorable créature aux seins nus, c'est Odette Valery, la danseuse aimée des poëtes, des princes et des intrépides marcheurs du quartier Marbœuf.

Quand tu reviendras dans ton pays, jeune étranger, dis bien à tes pareils, que Paris est toujours le premier lupanar du monde.

L'inauguration de l'Exposition.

— Ce fut grandiose.

Entre deux haies de fantassins qui n'avaient pas l'air de s'amuser, au bout de l'avenue Nicolas II, on inaugura des échafaudages et des terrains vagues.

M. Loubet lut un discours, M. Millerand en lut un autre. Ce fut aussi très solennel.

Mais, en vérité, ce n'était la peine de nous inviter à passer notre habit pour voir des chantiers. Pourquoi déranger ambassadeurs et ministres, tout brodés d'or et d'argent? certains ont trouvé la plaisanterie d'un goût douteux.

Et cette salle des fêtes dont on disait merveille! Ah! oui, parlons-en de la salle des fêtes! un fromage de hollande creusé à l'intérieur, où nous étions quinze mille, une cloche ornée de guimauve et de saindoux, des sculptures voilées de draperies jaunes à quinze sols le mètre... Tout ça c'était lugubre comme l'Hôtel des ventes.

— L'Exposition est aux enchères! avait l'air de crier le ministre du commerce.

Tandis que le président lisait, on n'entendait rien. Mais on applaudissait à tout rompre... près de lui. Dans la salle, par exemple, on était d'un froid! Waldeck-Rousseau en a remis son pardessus.

Au retour, M. Loubet a de nouveau traversé l'avenue Nicolas II, toujours entre deux haies de fantassins. Et le cortège galopait, sergents de ville en tête, ambassadeurs en queue, tout ça chamarré, couvert de rubans, de plaques et de crachats.

On pataugeait dans les flaques d'eau, on se prenait les pieds dans les ornières.

En résumé, ce fut une magnifique fête officielle.

On se demandait anxieusement si l'étranger viendrait ou ne viendrait pas à Paris pour l'Exposition. Je crois devoir annoncer aux pessimistes une très mauvaise nouvelle : l'étranger afflue. Les trains le déversent impitoyablement nombreux dans notre capitale.

Allez, pour vous en convaincre, faire un petit tour dans le hall du Grand-Hôtel ou du Continental : c'est un brouhaha inaccoutumé, c'est un baragouin incompréhensible.

Tout au plus, peut-on constater qu'il y a un peu moins d'Anglais : et cependant la longue théorie d'ulsters gris et jaunes, le chapelet des casquettes de cyclistes, font déjà l'ornement de nos théâtres : ils ne sont pas tous Anglais, et voilà tout.

J'y vais beaucoup. C'est un sport comme un autre et je veux perdre l'envie d'y retourner : la chaleur est déjà si grande !

La rue des Nations ! c'est toute l'Exposition, c'est là seulement qu'on ira.

O bonnes têtes de provinces, ô naïfs exposants, dites-vous bien que c'est pour vous que vous exposez, pour vous seuls. A part les intéressés, personne n'ira se perdre dans le labyrinthe des ennuyeuses galeries où s'étaleront vos produits. Enfin, puisque c'est nécessaire au commerce et à l'industrie, n'en parlons plus.

La rue des Nations en 1900, la rue du Caire en 1889 : nous généralisons. Et l'on s'y presse parce que nous sommes toujours affolés d'exotisme. On s'y frôle aux plâtres frais, aux bois peints d'hier. On y parle toutes les langues, et ça sent le nègre et l'Esquimau, le gorille et l'almée. Ça ressemble à tout et à rien, on croirait des coulisses de théâtre où on répéterait deux cents pièces à la fois ! La cathédrale italienne, le nougat turc, le bois rouge de Norwège, l'énorme construction de la ponte monégasque et toute la banale orientalerie de la Serbie, de la Grèce et du Montenégro, se pressent, se heurtent au bord du fleuve ainsi que des commères venant au lavoir savonner leur linge sale en se poussant du coude.

La rue des Nations ! le promenoir des Folies-Bergère universelles où les princesses en mal de Rigos iront surveiller les Herzégoviniens, les Croates, les Dalmates, toute la bizarrerie de l'amour, le piment des alcôves clandestines.

Duels parisiens.

— Nous avons eu, ces temps derniers, toute une série de duels. Serions-nous revenus aux temps héroïques chantés par Dumas dans ses *Trois Mousquetaires* !

Les inconvénients de la publicité, contre laquelle on ne saurait trop protester, m'ont paru, dans le duel de Dion-Saint-Alary, encore plus frappants qu'à l'ordinaire, puisque l'attitude de certains spectateurs a motivé l'intervention d'un des témoins qui a dû, en termes énergiques, les rappeler aux convenances.

Quand s'arrêtera cette crise de « d'Artagnanisme » aigu ? Bien audacieux qui oserait le prédire !

Au cours de ma jeunesse aventureuse j'ai trouvé quelquefois... sans la chercher, l'occasion de croiser le fer avec des adversaires à la loyauté desquels j'ai toujours rendu hommage. Néanmoins, le duel moderne me paraît une inconséquence. Il ne rappelle en rien les jugements de Dieu. Je trouve qu'il est temps de mettre un terme à ces rencontres à galeries et de régler autrement les conditions du combat.

Sera-t-on obligé de se battre dans un cirque fermé ou arrivera-t-on à supprimer complètement le duel de nos mœurs ?

Ce n'est point la solution qui déplairait le plus à nos lecteurs catholiques et bien pensants.

Au Salon.

— Si c'est pour nous entraîner qu'on a placé le Salon aux Abattoirs, les peintres ont bien fait ; mais si c'est pour nous faire admirer leurs œuvres, ils auraient bien pu différer ce plaisir d'un an, car nous sommes appelés à voir pas mal de leur peinture à l'Exposition.

J'ignore si la « foule élégante » s'est pressée dans les couloirs de la sculpture, mais durant ma promenade, elle s'est plutôt abstenue. La sculpture, on ne la regarde pas. Les groupes, les statues, les bustes sont entassés les uns sur les autres sans air, surtout sans verdure.

On passe rapidement, tandis qu'aux Champs-Elysées, même à la Galerie des Machines, on s'arrêtait avec plaisir, et on allait de banc en banc s'asseoir devant toutes les œuvres importantes.

On passe aussi devant les Arts décoratifs. Ce sera pour une autre fois.

Maintenant c'est la peinture, exclusivement la peinture qu'il nous faut. Un monument attire tous les regards par sa grandeur, sa hauteur, son importance. Qu'est-ce que c'est que ce grand homme-là que nous avons perdu et à qui nous avons élevé une statue ? Nous nous approchons et nous lisons : « A Eugène Spuller ». Dieu merci ! on n'a pas ajouté : « La France reconnaissante » !

Très peu de beaux portraits de femmes et presque toutes des monstres, à part la charmante princesse de Furstemberg, aujourd'hui comtesse J. de Castellane.

Comme paysages un très beau Paul Buffet : grands mimosas d'Abyssinie. Ce ciel ! on comprend que Morot se soit enthousiasmé de ce pays et ne puisse plus le quitter.

Le Salon de cette année ne m'a pas produit le même effet : je vous prie de croire que je n'en ai pas abusé.

La statue d'Alphonse Daudet.

— On a enfin inauguré à Nimes la statue d'Alphonse Daudet... Les petites fêtes de ce genre — véritables fêtes de famille — ont la déplorable habitude de ressembler à un couronnement de rosières. Le cérémonial en est toujours banal et suranné. On entend des Médiocres prononcer des discours incolores, d'autres recevoir d'un représentant de M. Leygues, de vagues palmes. Frondeuse et ensoleillée, ironique et souriante, la fête en l'honneur du maître vient de faire une heureuse diversion.

D'abord l'écrivain de vingt chefs-d'œuvre aussi admirables que divers méritait une statue et de nos temps la chose est assez originale pour valoir d'être notée. Mais, comme pour ponctuer l'ironie de toute cette gloire, la statue est repartie le lendemain avec les amis venus de Paris. L'œuvre du sculpteur Falguière, qui est, paraît-il, un chef-d'œuvre, n'est pas achevée, et, la fête finie, la statue est descendue de son piédestal.

N'est-ce pas que cette statue est une belle statue, admirablement fidèle, et que Daudet vivant eût fait comme elle ?

De là-haut ou de là-bas, de là où il se trouve, le Petit Chose a dû tour à tour être ému, sourire, pleurer et rire, et tout de même, je crois, se trouver heureux.

La mort de Falguière.

— L'art français vient de faire une perte irréparable.

C'est avec une vive affliction que ses amis ont appris, coup sur coup, la maladie et la mort de l'illustre sculpteur Falguière.

A Nîmes où il s'était rendu pour assister à l'inauguration de sa statue inachevée d'Alphonse Daudet, il a ressenti les premières atteintes du mal qui allait l'emporter.

Pendant que la foule acclamait l'œuvre ébauchée du grand artiste, celui-ci restait étendu sur un lit d'hôtel, attendant un peu d'accalmie pour revenir auprès des siens.

Je ne saurais étudier ici son œuvre. Après son *Lamartine*, son *saint Vincent*, je me rappelle avec vous tous ce *Larochejacquelin*, merveilleux d'élégance et de chevalerie, qui parut il y a cinq ou six ans et vint nous révéler, par un chef-d'œuvre inattendu, combien était en lui riche et diverse la force d'invention, et combien il pouvait se mêler, à sa fougue, de délicatesse et de goût.

A l'atelier dès l'aube, depuis quarante ans, Falguière dessinait ou maniait l'ébauchoir. Pour se délasser il prenait souvent le pinceau, car il peignait en maître et nul n'ignore que ses premières œuvres lui valurent de flatteuses récompenses.

Mais ce qui lui souriait le plus, c'était d'entendre la « Toulousaine » ou de chanter les airs et les chœurs du pays natal.

La nouvelle de sa mort, là-bas, dans la grande cité languedocienne où l'on était si fier de cette illustration, a produit un véritable deuil.

Il laisse dans son atelier beaucoup d'œuvres inachevées, de très beaux bustes, dans les rangs de nos sculpteurs un vide irréparable, dans le souvenir de ceux qui l'ont connu l'image d'un homme simple et bon.

Un mot de Gallifet.

— Le Cercle de l'Union avait, l'autre jour, à recevoir le comte de Munster.

Le général Davoust, grand chancelier de la Légion d'honneur, exprimait devant quelques camarades son embarras et ses scrupules. Le général de Gallifet était au nombre des confidents. « C'est gênant, faisait observer le duc d'Auerstaedt.

— Tu as tort de t'inquiéter, dit de son ton de pince-sans-rire le général de Gallifet à son vieux copain. Il sait bien que ce n'est pas toi, que c'est ton oncle qui leur a flanqué une pile à Auerstaedt ! »

Il eût été fâcheux que le mot ne fût pas entendu et répété.

ÉTIENNE RICHET.





Art et Artistes

M. BARITEAU

Que l'on habite Paris, Londres, Vienne, Rome ou Madrid, je ne pense pas qu'on ait pu trouver la formule apte à stigmatiser sous une expression à la fois juste et décisive l'art si multiple et si divers qui inspire en ce moment à la fois nos peintres, nos musiciens et nos littérateurs.

Car le XIXe siècle qui s'éteint — ou le XXe qui commence — ont manifesté aussi bien en littérature qu'en peinture et qu'en musique des tendances si complexes, des aspirations si multiples, des formules si variées, qu'il a été impossible au classificateur de les grouper sous une appellation spéciale et nette. Littérature fin de siècle, décadente, naturiste, que sais-je encore? Peinture symbolique, pointilliste, réaliste ; musique wagnérienne ou autre, n'entrent point dans un cadre assez déterminé pour mériter un quafificatif spécial, une classification décisive.

C'est l'ère du tâtonnement, j'allai presque dire de la discorde.

Cependant, notre époque a peut-être une caractéristique que les autres n'ont eue ni au même degré, ni au même point de vue : le souci de transformer l'habitation intime, l'ameublement usuel, le bibelot, le *home decor*, selon l'expression à la mode. Et, pour arriver à leurs fins, pour faire subir aux différents objets sur lesquels se sont portées leurs études une transformation à la fois élégante, nouvelle et pratique, nos artistes modernes n'ont pas voulu pasticher les styles déjà connus, si raides avec l'Empire, si pompeux avec Louis XIV, si merveilleusement coquets avec Louis XV et Louis XVI. Et ils ont vraiment trouvé la seule note originale de notre époque.

L'Angleterre, dit-on (mais je ne veux pas absolument le croire), influa en cela pour beaucoup, et apporta ses instincts pratiques — et peu confortables — aux théories nouvelles de décoration. Et ce fut la naissance d'un mouvement général, mais toujours très divers et très multiple, qui se nomma tour à tour et selon le gent de chacun : le *modern style*, l'art nouveau, l'art moderne.

C'est ce dernier qualificatif que je préfère parce qu'il est le plus ample.

D'aucuns, parmi ces artistes révolutionnaires des usages établis, ne s'occupèrent que du bibelot, mais avec quelle exquise poésie! Baffier idéalisa l'étain, le pétrit en formes nouvelles et délicates ; Gallet fit chanter au verre l'hymne radieux des couleurs et des formes ; Lalique sertit des joyaux de rêve, bagues de fées, colliers merveilleux, boucles surprenantes, peignes inouïs. Ceux-ci, plus entreprenants, font à leur tour chatoyer les étoffes ; d'autres se serviront du bois comme d'une palette magique pour orner les meubles d'une enluminure inconnue et digne des *Mille et*

une Nuits... On a vu au *Figaro*, l'an passé, lors de l'exposition du castel Béranger, qu'une maison pouvait être construite de la cave au grenier, du plus gros meuble au dernier bibelot, en suivant les tendances de l'Art moderne.

Voici, à côté de ceux qui se sont fait un renom estimé dans ces recherches déjà couronnées de succès, un artiste dont le nom n'a pas encore retenti et qui mérite cependant plus qu'une mention spéciale. C'est Bariteau, de l'école des Arts Décoratifs, un des meilleurs élèves de Bonnat et de Boulanger.

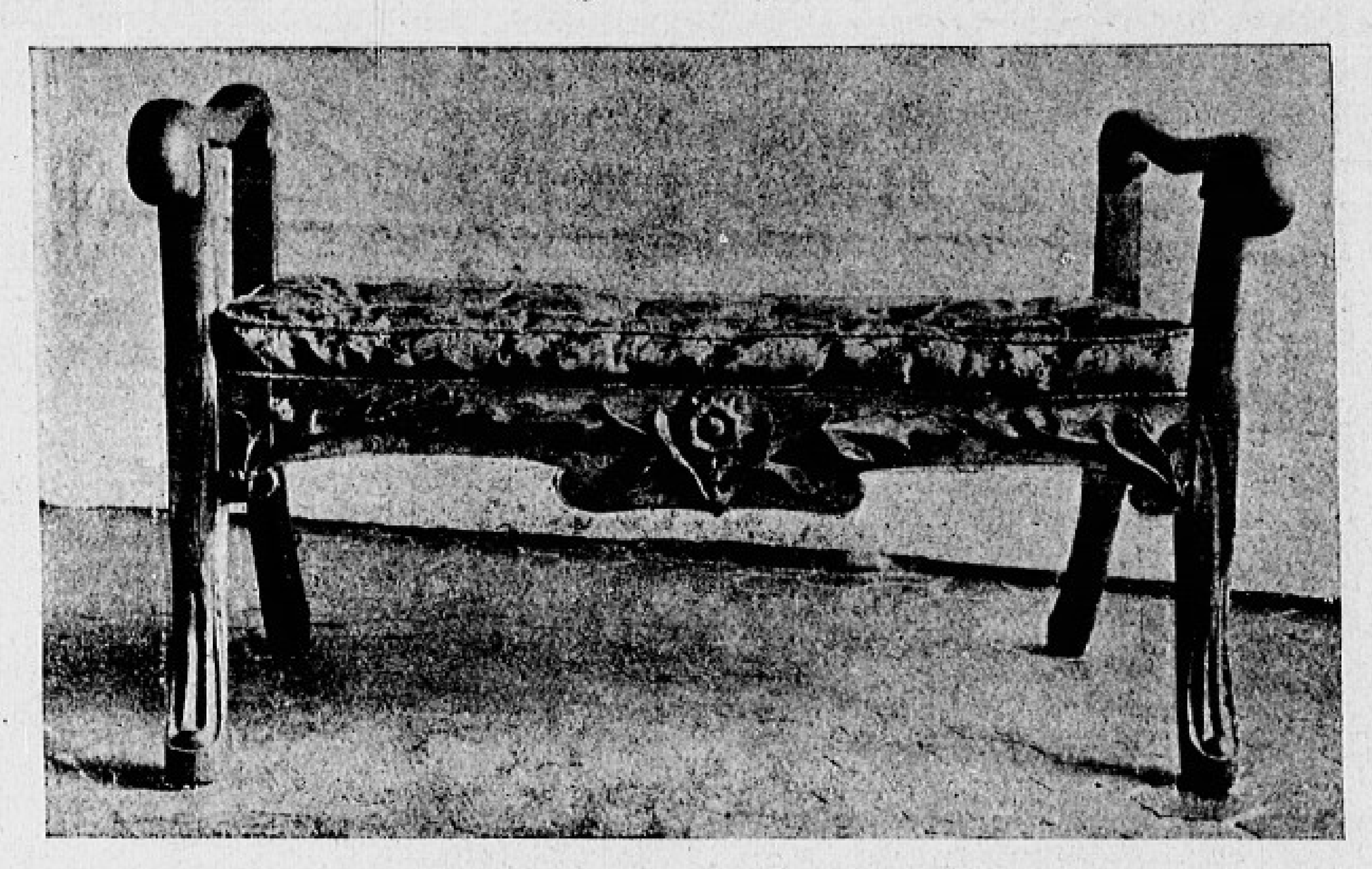


Fauteuil de bureau en frêne.

Il a fui la capitale, après des études sérieuses sous ces maîtres de choix, qui lui ont valu, dès cette époque d'éducation artistique, une mention honorable à l'exposition de l'Union centrale des Arts Décoratifs, au Palais de l'Industrie. Et l'Algérie l'a pris, c'est sous son ciel resplendissant, à Bône où il s'est fixé, qu'il manie tour à tour le pinceau, le crayon ou la varlope, et qu'il compose ces meubles délicats et sobres dont nous sommes heureux de pouvoir donner ici plusieurs spécimens. Il y a trois ans, la Société des Orientalistes de Paris a encouragé ses efforts persévérants en lui accordant, lors de l'exposition de Tunis, une médaille de vermeil (section de peinture).

Mais examinons ces meubles curieux et nouveaux qu'il nous est permis d'admirer, seulement en reproduction photographique, malheureusement.

Voici d'abord un fauteuil de bureau en frêne ; il est large, solide, hospitalier, et je rêverai de m'y asseoir de longues heures pour écrire et pour penser. La ligne en est harmonieuse, quoique sévère et sans décoration, et il réunit à la fois l'élégance et la solidité pratique.



Banquette en olivier (vue de face).



La même (vue de profil).

Moins sobre est cette banquette en olivier que deux gravures représentent de face et de profil, tout ornée de fleurs, capitonnée douillettement, mais ayant conservé le joli dessin des pieds du fauteuil précédent.

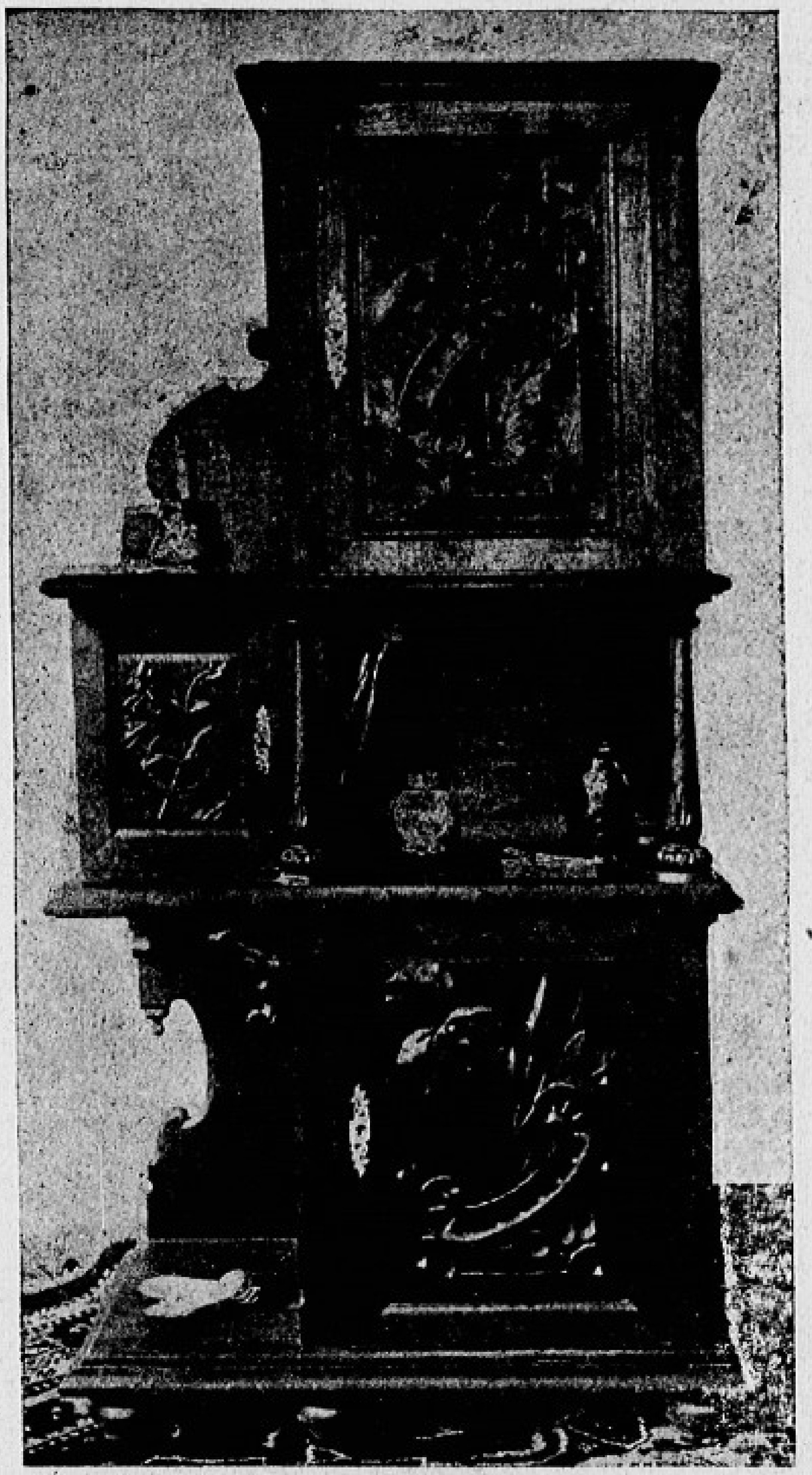
Cette bibliothèque, sous un aspect très simple, est d'une remarquable élégance, avec ses fleurs délicatement sculptées en bois d'oranger, qui tranche harmonieusement sur le sombre olivier des panneaux.



Bibliothèque en olivier avec décorations et fleurs en bois d'oranger.

Enfin, ce meuble de salon, en bois noir sculpté, où iris, pavots et narcisses ornent des portes d'inégales grandeurs, est d'une richesse délicate et d'un goût moderne parfait.

Malheureusement la photographie et la gravure se prêtent mal à révéler le ramage des couleurs qui ornent ces meubles si gais et si coquets. Je dois donc dire que l'olivier est un bois très veiné de jaune, semblant contenir comme des filons de terre de sienne brûlée, qui, en vieillissant, prennent parfois d'exquises teintes verdâtres. Les décorations en bois d'oranger sont au contraire jaune citron et s'harmonisent très bien avec la note plus sombre du bois d'olivier.



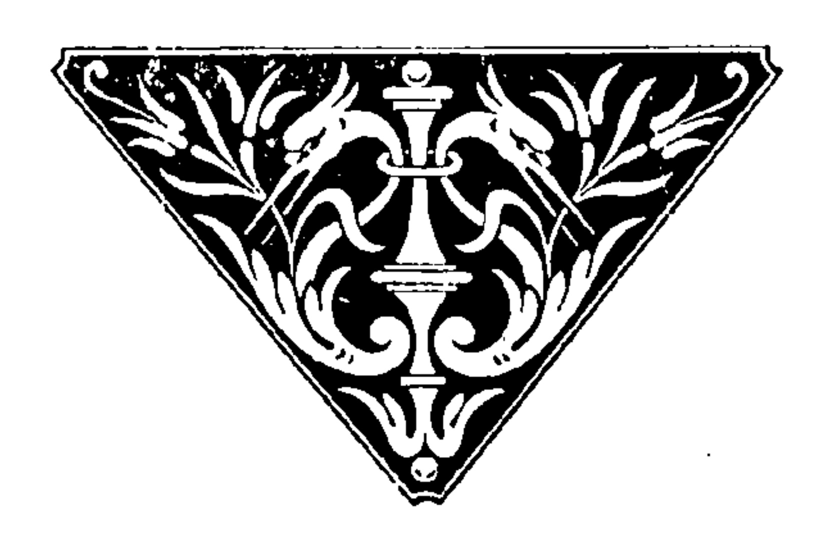
Meuble de salon en bois noir.

M. Bariteau, tout en s'inspirant de la nature pour ornementer ses meubles, ainsi que le veut l'art moderne, n'a pourtant pas abandonné, quant à leurs moulures et à leur aspect général, les formes classiques des vieux styles. Et en cela il a eu raison. Car certains artistes qui ont voulu créer de toute pièce leur art nouveau n'ont réussi qu'à faire laid, ou baroque, j'allais dire informe. C'est qu'un style ne se crée pas d'un coup. Bien des

meubles récents en sont la preuve et ont l'allure disgracieuse d'insectes maigres.

L'artiste au goût sûr et raffiné qu'est M. Bariteau, espère bien ne pas s'en tenir à des meubles d'une façon aussi simple et aussi sévère. Il rêve d'œuvres somptueuses, en bois précieux et multiples, où son art se révèlera mieux encore, et qui flatteront l'œil bien davantage... Mais les bois précieux sont chers et l'artiste est toujours pauvre. Aussi, jusqu'à présent, s'est-il vu obligé de restreindre ses travaux à la hauteur de sa bourse. Espérons que bientôt le succès des premiers meubles de M. Bariteau lui permettra d'en exécuter d'autres qui seront plus somptueux, peut-être même tels qu'il les rêve, c'est-à-dire féeriques, et qu'il voudra bien nous en communiquer les dessins. Nous nous empresserons alors de les reproduire, afin de leur donner la publicité qu'ils méritent, car ce sont de véritables œuvres d'art.

GUY DE MONTGAILHARD.





Agrippa le Diable

(Suite)

XXXVI

Sur une blanche haquenée de pure race sarrazine, maigre d'encolure sous la crinière épaisse, mais aux fins jarrets d'acier trempé, chevauchait la brune Zingara à travers les grands bois de chênes des causses du Haut-Quercy. Sous un ample manteau brun, elle cachait son bizarre accoutrement de fille de Bohême ; à l'arçon de sa selle étaient appendus le tambourin et la viole d'amour, attributs de sa fantasque profession de cigale voyageuse.

Après avoir franchi vals et coteaux, parcouru d'une traite ces plateaux arides qui environnent Rocamadour, Dinah arrivait au bord de la gorge profonde où s'abritait le bourg sacré de la Mère du Christ.

La brune fille arrêta un instant l'élan de sa monture et contempla l'imposant paysage qui déroulait à ses pieds ses perspectives de roches et de jaunissantes verdures auxquelles le soleil couchant prêtait des reflets d'or.

De la dextre, elle abrita ses yeux éblouis et jeta un long regard vers les remparts de la cité.

Mais soudain elle tressaillit violemment.

Au sommet du donjon, à la place du rouge étendard d'Albion que Dinah pensait apercevoir, flottait une bannière d'azur.

Interdite, la jeune fille se demandait si vraiment ses sens ne la leurraient pas d'une menteuse illusion.

— Non, non, fit une voix près d'elle répondant à l'anxieuse interrogation que reflétait son visage, non, Dinah, tu ne te trompes pas... Les fleurs de lys ont chassé le léopard.

Couché contre un rocher, un homme, revêtu de la bure des serfs, semblait surveiller la vallée. La Zingara reconnut un des lieutenants de Bertucal Randoye, le Navarrais, et il lui sembla que l'œil noir de cet homme se fixait sur elle avec une expression étrange et inaccoutumée. Il alla vers elle et nerveusement saisit la bride de la cavale.

— Viens avec moi, la fille ; notre capitaine qui, avec sa troupe, est non loin d'ici, te renseignera sur ce qui s'est passé.

L'homme entraînait la cavale vers une sente sous bois. Frémissante, Dinah se laissa conduire. Mais avant que la ramure ne lui eût dérobé la vue de Rocamadour, elle coula un long regard vers la place où s'abritait sans doute celui qu'elle aimait... Vaguement, la Zingara aperçut une longue théorie de cavaliers qui, sortant des portes de la cité, cheminaient le long de la route montant en corniche vers le sommet des rocs au niveau des causses... puis elle s'engouffra sous la voûte touffue des branches aux fraîches opacités.

Sans lui adresser la parole, marchait vivement son conducteur, et le

silence du bois n'était troublé que par le craquement des feuilles sèches ou des branches mortes.

Durant une heure environ, ainsi ils marchèrent, et déjà s'assombrissait le ciel au crépuscule quand ils arrivèrent au campement des Navarrais.

Au centre, sous une tente légère, se prélassait Bertucal, paraissant harassé. Devant lui, s'arrêta le lieutenant déguisé en serf de ces campagnes.

— Voilà, dit-il, Dinah, la sorcière...

Le chef navarrais se dressa sur son séant et darda sur la Zingara un regard foudroyant.

— Elle veut savoir comment les Francs nous ont remplacés à Rocamadour.

Et, avec un affreux ricanement, l'homme s'effaça, tandis qu'un sourire cruel venait éclore sur les lèvres du capitaine.

— Ah ! sauterelle d'Egypte, qui sèmes sur la route charmes et maléfices, tu feins d'ignorer le résultat de tes intrigues et tromperies... Bouchard, comte de Vendôme, est venu à la rescousse... Il nous a repris Rocamadour par surprise. Un traître lui a ouvert les portes pendant la nuit... Dans les rues, dans les maisons, s'est livré un combat acharné. Nous avons dû fuir... abandonnant l'évêque de Cahors, avec le sanctuaire et ses trésors...

Bertucal eut un sanglot étouffé au souvenir de l'affront. Puis, furieux, il clama :

— Et sais-tu quel fut le traître qui nous livra à Bouchard ? le sais-tu ?... Voyons, avoue donc !

— Avouer, que sais-je ?... Je ne connais pas de traître, balbutia Dinah qui aperçut autour d'elle un cercle flamboyant de regards de menace et de haine, un cercle qui se resserrait sans cesse, tandis que des mains impatientes se tendaient vers elle.

— Ce traître, gronda la voix de Bertucal, tu nous l'as envoyé... Un jouvenceau porteur de ta bague, de ta bague qui te servait de sauf-conduit parmi nous, les Routiers... Nous l'avons accueilli, fêté, régalé... Et il nous a livrés... Ou plutôt c'est toi qui nous a livrés, fille maudite, sorcière infâme !... Va, je t'abandonne au sort que tu mérites...

— A mort, à mort ! hurla la bande des Routiers.

En un instant, la Zingara fut arrachée de sa selle, et l'affreuse soldatesque se disputa l'atroce jouissance d'exécuter l'arrêt de tous. Pâle, les vêtements en lambeaux, Dinah essayait de se défendre des mains furieuses qui l'étreignaient, la tiraillaient, torturaient sa chair pantelante et déjà saignante.

Un groupe de soldats anglais, à la casaque barrée de la croix rouge de saint Georges, avaient conquis la victime et repoussaient les autres bourreaux pour se réserver le choix du supplice. Un rapide conciliabule eut lieu en leur barbare idiome, et brusquement Dinah fut jetée sur un amas de branches qui séchaient là pour l'hiver.

Bientôt brilla la flamme au milieu d'un tourbillon de fumée. Et sa morsure aiguë fit dresser une pauvre loque humaine qui avait été une belle entre les belles.

A coups de manche de pique, on la repoussa dans le brasier couvant dans les fagots mi-verts, et les hurrahs féroces couvrirent les plaintes et les râles.

Mais un cri avait retenti sous la feuillée ; cri d'alarme, appel aux armes.

Les Anglais lâchèrent leur proie pour songer à leur défense. Le fer en main, ils disparurent dans le bois qui retentit bientôt de l'effrayant cliquetis des batailles, choc d'acier et choc de haine, entrecoupés de hurlements de fureur et de hurlements d'agonie.

Dinah s'était traînée en gémissant hors de sa couche ardente et, se roulant sur le gazon frais, cherchait à calmer le feu dévorant qui torturait son pauvre corps aux horribles plaies cuisantes, au sang coagulé, à la peau craquelée aux noires boursouflures.

L'humidité lui procura un instant de répit, mais elle sentit ses forces l'abandonner et une torpeur l'envahit. La douce mort allait-elle l'arracher à ses souffrances ?

Cependant le tumulte peu à peu s'apaisait, les vociférations des combattants s'éloignaient. La lutte avait été brève. Routiers et Anglais fuyaient devant les Quercynois vainqueurs.

Bientôt, aux derniers feux du jour, comme déjà la lune pleine montait à l'horizon, la clairière s'anima et, sur le fond des arbres, se détachèrent les silhouettes des chevaliers de France, entourés de porteurs de torches.

Soulevant ses paupières tuméfiées, Dinah put reconnaître, à la droite d'un noble guerrier, le sire de Montal, dont l'épée nue était rouge de sang.

Faiblement elle put gémir et attirer l'attention des chevaliers sur son pauvre être martyrisé...

— Oh ! ces Anglais ! Ils ont torturé une pauvre femme ; ils l'ont brûlée à petit feu... Les misérables !...

— Guy de Montal, soupira la mourante, ne me reconnaissez-vous pas?... Ma voix ne vous rappelle donc point Dinah, la belle Zingara... dont la nuit qui tombe vous cache la misère... heureusement!... Ah ! que je souffre ! Ma chair est tenaillée, mes nerfs sont arrachés, mon sang se fige... Oh ! j'ai soif... De l'eau, par pitié !

— Pauvre fille ! elle meurt, murmura Bouchard, le noble guerrier, tandis que Guy de Montal courait à la source prochaine...

— Oh ! je vous prie, messire, éloignez la lumière, je ne veux pas qu'il me voie ainsi.

Le comte de Vendôme fit un signe et aussitôt s'éloignèrent les valets porteurs de torche, et aussi fut dispersée la braise du bûcher et le bois vert qui en alimentait l'ignition lente.

L'agonie, honteuse de ses plaies vives, resta latente dans la pénombre noire des chênes, tandis que le reste de la clairière s'irradiait des blancheurs lunaires.

Le damoiseau revenait avec son morion rempli à plein bord d'eau fraîche. La mourante s'abreuva largement tandis que ses yeux, dans l'ombre, se fixaient extasiés et étincelants sur le visage de celui qui apportait un soulagement à sa souffrance. Quand la soif de Dinah fut étanchée, le sire de Montal versa l'eau lustrale sur ses pauvres membres douloureux.

— Oh ! quelle douceur me vient de vous, messire ! balbutia-t-elle. Toujours ainsi me procurâtes grand bien, auquel, indigne, ne répondis que par dommage.

— Mais non, pauvre fille. Sauf ce mensonge qu'aisément je pardonne, et qu'Arcadius m'a révélé en me remettant un doux gage...

— Oui, je te comprends, Guy de Montal, tu me reproches de t'avoir induit en erreur. Tu n'as pas retrouvé ton Irène. Je t'ai trompé... Ce fut plus fort que moi... J'étais jalouse ; car moi aussi... Mais non, je ne veux rien dire... Et pourtant je meurs par toi et pour toi... pour cette bague dont tu as fait un si terrible usage. La mort, l'horrible mort approche... Que t'importerait l'amour d'une morte... Ce serait pour toi un souvenir peu plaisant... Oh ! la mort !...

— La mort ne semble jamais horrible pour une âme chrétienne.

— Chrétienne ! le suis-je, ou ne le suis-je pas ?... Le sais-je ?... Est-ce que je connais mes parents ?... Ni ma patrie ?... La Bohême est partout...et nulle part. Je vais je ne sais où...

— Tu le saurais si tu devenais chrétienne.

— Chrétienne par toi, je le veux...

— Repens-toi de tes fautes...

— Je m'en repens puisqu'elles t'ont nui...Et je les répare en te disant : Cours rejoindre celle que tu aimes et qui est digne de toi. Tu la trouveras, Arcadius a dû te le dire, dans la maison de Manassé l'Argentier... Et vous tous, chevaliers, marchez sur Cahors ; délivrez d'Agrippa le Diable la cité qu'il veut livrer aux Anglais... Allez, allez, et que Dieu vous donne la victoire !...

Dans son transport, Dinah s'était soulevée, et Guy versa sur sa tête les quelques gouttes qui restaient au fond du casque. A mi-voix il prononça les paroles rituelles.

Epuisée, la Zingara retomba, et bientôt dans un râle elle rendit l'âme. Tous les assistants s'agenouillèrent et psalmodièrent la prière des trépassés.

En peu d'instants, une fosse fut creusée et la terre reçut la dépouille de celle qui fut la belle Zingara.

Pour marquer la tombe, le sire de Montal planta dans la terre molle le glaive à la poignée cruciale dont la lame avait encore dans ses rainures du sang figé des bourreaux. Et le jeune chevalier s'éloigna en portant à ses lèvres la rose d'amour transmise par le bon cordelier, reparti en éclaireur sur Cahors.

XXXVII

Le peuple encombrait les berges du Lot, aux pieds des remparts de la cité. L'allée des Soupirs, les Hortes, les prés de la Rivière du Pal étaient encombrés de manants, ribauds, ribaudes, clercs, escoliers, bourgeois et bourgeoises. Et tous avaient les yeux fixés sur le pont de Valentré qui dressait vers l'azur l'orgueil de ses créneaux. L'édifice était entièrement achevé, bâti en beau granit dur dont les blocs étaient scellés pour des siècles par un ciment supérieur à celui du théâtre romain des Cadourques.

Seules les tours n'étaient pas encore coiffées de leur toiture et les plateformes étaient à ciel ouvert. La poterne, regardant la ville, avait sa herse baissée, mais ses machicoulis étaient adornés de guirlandes de buis, de lierre et de fleurs.

Ce jour-là, le pont devait être livré à la circulation du populaire ainsi que l'avait annoncé la veille un hérault d'armes, parlant au nom de messire Agrippa, baron de Cessac et autres lieux.

— Par les cornes de Belzébuth ! voici maître Manassé, qui frappe au guichet du corps-de-garde du pont.

— Il va trouver Agrippa le Diable... L'argentier paraît inquiet. On

met longtemps à lui ouvrir... A cette heure matinale, les gardes doivent dormir.

— Oui, ils se reposent de leurs fatigues bachiques. Agrippa a passé la nuit en ces tours. Ils ont fêté par festins et beuveries l'achèvement du pont. Maintenant ils doivent être tous ivres-morts.

— On dit qu'ils ont eu une alerte cette nuit... Les Routiers ont attaqué la tour du couchant...

— Eh! dame Brigitte, que nous chantiez-vous l'autre jour avec votre histoire de l'angle écorné de la tour... Vous voyez qu'on l'a réparé et que Satan ne songe pas à le démolir...

— Qu'en savez-vous, pauvres innocents ? le prince des Ténèbres prend son temps et choisit son heure... Vous verrez plus tard si mon histoire est une bourde.

— Ah! on vient d'ouvrir à Manassé... Tiens, c'est Arcadius, de retour d'un long voyage, qui est le portier... Oh! le frarin a la mine moins rubiconde et l'œil moins émerillonné que d'habitude... Il est pâle. On dirait que sa panse est tombée.

— Il a dû faire pénitence de ses péchés et renoncer à la chère lie.

Maître Manassé, vivement, s'était introduit par l'étroit guichet tandis qu'Arcadius s'inclinait gravement devant lui.

— Holà, frarin, voilà bien une mine contrite et renfrognée! Je te croyais le vin moins triste... Il est vrai que le réveil de l'ivresse est toujours morose.

— Je n'ai point bu cette nuit, sauf de l'eau claire pour étancher ma soif.

— De l'eau claire!... Miracle!... Frère Arcadius buvant de l'eau! C'est chose incroyable!

— C'est pourtant vrai... Je suis brouillé avec le vin et m'en félicite.

— Tu t'en félicites! pourquoi?

— Parce que cette nuit, si j'avais bu comme les autres, je n'aurais pu veiller et les avertir à temps d'une attaque.

— Ah! c'est toi, qui as averti?...

— Oui, tous dormaient... J'ai eu peine à secouer leur torpeur... Enfin j'y suis parvenu ; et, par les meurtrières, ils ont fait pleuvoir une grêle de traits sur la troupe qui tentait de forcer l'huis de la première tour... Sitôt l'attaque repoussée, Agrippa les a ramenés à leurs coupes et leurs brocs. A cette heure, ils sont, hélas! tous privés de la raison, sans mouvement, inertes, mi-morts.

— Peuh! ça leur passera, à ces vaillants capitaines, vainqueurs des Anglais, mais vaincus par le vin.

— Ou par le narcotique qu'Agrippa leur a versé.

— Narcotique! Es-tu fou?

— Non, j'ai bien vu, ne buvant que de l'eau... Ah! je tremble qu'une nouvelle attaque...

— Décidément la continence te donne des idées baroques et folles. Voilà pour te purger de ces perverses humeurs.

Et Manassé, sous l'ombre du porche, plongea soudain sa dague dans la poitrine du gros frère. Arcadius s'effondra avec un sourd gémissement.

— *Habet*, il en tient, murmura Manassé en essuyant son arme au froc du pauvre cordelier étendu inanimé.

L'argentier vivement s'avança sur le pont. Sous la voûte de la deuxième tour, Agrippa l'attendait anxieux. De loin, il avait assisté au meurtre du

moine. Mais il ne daigna même pas en parler à Manassé. Un pli barrait son front sourcilleux et son regard s'assombrissait.

— Le coup de main a été manqué cette nuit, fit-il d'une voix sourde. Arcadius a donné l'alarme...

— Je sais, et les autres, qui n'avaient point assez bu de ce vin opiacé dont j'avais eu soin de vous munir, ont eu la force de repousser l'attaque. Mais ils sont incapables de soutenir un second assaut, qui bientôt se produira... Les Anglais et Routiers vont revenir à la charge, et cette fois ce stupide Arcadius ne pourra donner l'alarme.

— Ils vont revenir, en plein jour?... Ils ne manquent pas de hardiesse.

— La fortune aime l'audace.

— Il y aura grande bataille... Mais je ne me jetterai pas dans la mêlée... Je ne combattrai ni d'un côté, ni de l'autre. Du sommet de cette tour, je suivrai les péripéties de la lutte.

— Et vous ne descendrez de votre poste d'observation, dit Manassé avec un sourire, que pour recueillir les honneurs que l'on voudra bien vous offrir.

Agrippa s'inclina sans répondre et s'engagea sous la porte basse au fronton ogival, qui s'ouvrait sous la voûte d'où partait un escalier raide, en vrille. Il se retourna vers Manassé, qui ne put qu'admirer sa belle prestance en ce cadre de pierre, dont la grisaille faisait mieux ressortir son harnois magnifique. Sur sa cotte de maille d'un acier étincelant, une casaque de soie rouge brodée d'or jetait un reflet éclatant sur son visage brun. Un chaperon de même couleur purpurine tranchait sur sa chevelure crespelée et sombre comme la nuit. Son œil luisait étrangement et l'on y lisait clairement un sentiment d'orgueil exalté, mitigé par une extrême angoisse.

— Je monte là-haut... Toi, tu leur ouvriras la herse de l'occident.

XXXVIII

Agrippa disparut dans l'ombre de l'escalier ; et, à pas lents, Manassé acheva de traverser le pont pour gagner l'autre tour. Il monta au premier étage. Dans la salle, sous les hautes voûtes aux ogives élancées, on eût dit un champ de bataille, jonché de morts. Sur les bancs, sous la table, vautrés sur les dalles, parmi les pots et gobelets, dans des flaques de vin répandu qui semblaient des coulées de sang vermeil, gisaient les quarteniers avec leurs lieutenants, leurs pages et leurs meilleurs soldats. Tous, pêle-mêle, semblaient des trépassés à la lueur blafarde qui filtrait des étroites meurtrières, à la clarté jaunâtre des cires qui se mouraient dans les torchères de fer... Au second étage, semblable et sinistre tableau : au troisième de même. Manassé parcourut le chemin de ronde des machicoulis et gagna la plateforme.

En face de lui, il aperçut Agrippa au sommet de la tour médiane. Le sire de Cessac fouillait l'horizon en aval, du côté de la Béraudie. Le regard de Manassé suivit la même direction et aperçut, dissimulée par les arbres qui bordaient la rivière, une longue colonne sombre aux miroitements d'acier poli. Cette théorie redoutable s'avançait en silence, se dissimulant sous la ramure encore assez fournie.

De l'autre côté de l'eau, la foule, insoucieuse et ignorante du danger, poussait de joyeux « Noël! » Mais sa joie n'allait pas durer, car la troupe d'ennemis s'apprêtait à s'avancer en terrain découvert, sur le chemin

longeant la rive au pied du mont, manifestant ainsi ses intentions hostiles. Manassé se précipita vers l'escalier...

Ce fut d'abord une rumeur confuse, puis un sourd murmure ; une clameur furieuse s'éleva enfin :

— Les Anglais ! ce sont les Anglais !...

Au loin sur la rivière, venant de Mercuès, glissaient de longues barques sur lesquelles le soleil montant arrachait aux armures d'inquiétantes lueurs.

— Aux armes ! hurlèrent bourgeois et manants.

Et, derrière eux, sur la crête des murs de la ville, se montrèrent inquiets les hommes de la milice privés de leurs chefs. Il y eut un instant de désordre indescriptible. Les femmes fuyaient en gémissant.

— Aux armes ! clamaient clercs, bourgeois et manants en se tournant vers la tour médiane.

Mais, à son sommet, Agrippa, en sa tunique de feu, ne bougeait pas plus qu'une statue.

— Trahison ! clamèrent alors bourgeois et manants.

Et leur flot reflua vers les portes de la cité, trop étroites pour absorber ce flot d'hommes affolés.

Cependant les barques chargées de soldats, arbalétriers, archers et hommes d'armes armés de piques, arrivaient à la hauteur de la ville, tandis que la colonne de la rive gauche approchait du pont.

Au même instant, repoussant la foule hurlante et apeurée, un parti de Cadurciens bien armés saillit soudain du couvent des Cordeliers, où elle était en embuscade, et courut en grande hâte vers le pont. La foule un peu rassurée, fit volte-face et cessa de s'écraser aux portes, ce qui permit aux gens de la milice de sortir pour aller défendre le pont menacé.

Les deux troupes, Cadurciens et Anglais, arrivèrent en même temps aux deux extrémités du pont. Mais la herse de la tour du Couchant s'ouvrit aussitôt devant les étrangers, tandis que celle du Levant restait fermée. Les braves Cadurciens allèrent se heurter contre les énormes barreaux qu'ils brandirent en vain.

Déjà les Anglais s'engouffraient sous l'arceau gothique dont Manassé leur avait facilité l'entrée, lorsque, à l'autre extrémité du pont, on vit se lever un spectre couvert de sang et de poussière. C'était Arcadius, qui revenait à lui et qui, péniblement, en s'appuyant au mur où sa main plaquait de rouges empreintes, s'approchait de la grille fermée. Domptant sa douleur, par un effort surhumain, le cordelier se suspendit aux chaînes du contre-poids qu'il fit enfin jouer... Les Cadurciens se précipitèrent comme une avalanche et gravirent la montée du pont. Ils arrivèrent les premiers à la tour médiane et ce fut au delà, sur l'autre versant du dos d'âne, que le heurt se produisit avec la troupe des Anglais.

Cependant les grandes barques s'approchaient de la rive et tentaient de débarquer leur équipage. Mais l'attitude menaçante de la foule, qui s'était armée de tout ce qui lui était tombé sous la main, pals, gourdins, coutelas et haches, inspira quelque hésitation aux chefs, qui ordonnèrent aux archers et arbalétriers de déblayer la rive avec leurs traits. Ceux-ci firent pleuvoir sur les Cadurciens une grêle de sagettes et viretons qui fit reculer les plus vaillants.

Mais un secours inattendu sembla venir du ciel. Au flanc du mont proche des tours de Valentré, le long des terrasses de l'Ermitage, un nuage,

strié de langues de feu, couronna la hauteur. Les échos du vaste cirque de monts chenus qui enserrent la ville au delà de la boucle de l'Olth, répercutèrent un formidable roulement de tonnerre. Plusieurs barques oscillèrent sous le choc des boulets de pierre qui firent grand dégât à leur bord. Avant que les Anglais et Routiers fussent remis de l'alerte, de nouvelles décharges jetaient la mort et le désarroi parmi eux. Plusieurs bateaux menaçaient de couler. Les soldats qui les montaient, se jetèrent sur la rive où les bombardes et couleuvrines de Benoît de Laraille crachèrent sur eux des éclats de fer et fragments de roche, tandis que les hommes d'armes des remparts de Cahors les criblaient des pierres de leurs frondes, des flèches de leurs arcs et des traits de leurs balistes.

Sur le pont, on se battait avec acharnement sur un front restreint où s'amoncelaient les cadavres formant une sanglante barrière que l'on déblayait en jetant les morts et les blessés par dessus le parapet. Tantôt les Anglais étaient refoulés jusqu'à la dernière tour, tantôt ils reprenaient l'avantage et s'avançaient vers la tour médiane. Néanmoins les Cadurciens, bien que moins nombreux, conservaient l'avantage et se maintenaient au point culminant du pont. Ceux qui en arrière ne pouvaient combattre, envahirent la tour médiane et par les ouvertures lancèrent des traits sur les Anglais par dessus la tête de leurs compagnons engagés à l'arme blanche.

XXXIX

Agrippa entendit monter les Cadurciens.

— Malédiction ! fit-il.

Et, tirant son épée, le baron s'accula à l'angle de la plateforme, qui fut promptement envahie.

— Traître et félon ! clamèrent les Cadurciens qui l'entourèrent d'un cercle de fer menaçant.

Agrippa le Diable fit décrire à son glaive un terrible moulinet qui faucha quelques existences. Les assaillants reculèrent devant ce terrible escrimeur, revinrent à la charge, furent encore repoussés.

En bas, les combattants s'arrêtèrent haletants : une trêve tacite fut consentie, et des milliers de visages se tournèrent vers ce champ clos, isolé en plein espace, où un seul homme, au fer flamboyant, tenait tête à vingt autres.

Successivement Agrippa repoussa trois assauts. Les Anglais poussèrent des hurrahs pour l'encourager.

— C'est Satan, Satan en personne ! disait en se signant dame Brigitte, réfugiée avec quelques matrones ou ribaudes, confondues par la panique, en un enclos des Hortes. Voyez donc : il s'est posté à l'angle que sa puissance infernale écorna. Il l'a laissé réparer pour y trouver un refuge... Quand il sera trop pressé, nous le verrons s'envoler comme un oiseau de nuit...

De l'enclos, l'on distinguait la rouge silhouette du baron et l'éclair de son glaive tournoyant dans l'azur.

Mais les bombardes de l'Ermitage, un instant silencieuses, firent de nouveau gronder le salpêtre et tracèrent de rouges sillons dans les rangs des Anglais et Routiers.

Un grand cri s'éleva.

Ebranlé par un boulet, ou par suite des violentes commotions de

l'atmosphère, l'angle de la tour, nouvellement réparé, oscillait et se détachait. Au milieu d'une avalanche de pierre et de gravats, l'on vit comme un rouge éclair tracé par la chute foudroyante d'Agrippa : le sire disparut au milieu d'un jaillissement d'écume qui perturba la nappe glauque de la rivière. Son corps ne reparut pas.

— L'enfer a dû l'engloutir, dirent les matrones et ribaudes en se signant à l'unisson.

Ainsi mourut messire Agrippa de Cessac.

Frappés d'épouvante, traqués par les Cadurciens, bombardés par les moines de l'Emitage, les Anglais, Navarrais et Provençaux se replièrent en bon ordre.

Comme ils battaient en retraite, on entendit retentir sur les hauteurs de la Barre les sons cuivrés et stridents de trompettes guerrières. C'était Bouchard, comte de Vendôme, qui arrivait avec ses chevaliers du Rouergue et des commanderies du Quercy.

Après avoir traversé la ville, en laquelle ils avaient pénétré par la porte du Nord, ces vaillants débarquèrent sur le lieu du combat. Une furieuse charge rejeta dans la rivière les Anglais et Routiers qui n'avaient pu déjà regagner leurs barques...

XL

Quand Monseigneur de Cardaillac, monté sur une mule richement caparaçonnée, parut sous la poterne, la retraite des étrangers envahisseurs s'était changée en déroute. Leur horde détalait précipitamment, et les tubes auliques sonnèrent la victoire.

Au galop, un jeune chevalier accourut vers l'évêque.

— Monseigneur, grâce à la vaillance de vos féaux, Cahors est libre... Agrippa a payé de sa vie son exécrable félonie.

— Mais ma nièce, ma fille, ma pauvre Irène, qu'en a-t-il fait, le maudit ?...

Une voix joyeuse répondit au loin...

— La damoiselle est sauve... Je l'ai délivrée, je vous l'amène.

C'était Arcadius qui parlait ainsi. Après avoir levé la herse du pont, le cordelier avait senti ses forces lui revenir. Descendu sur la berge, il avait lavé et bandé la blessure que la main débile du vieillard n'avait pu rendre profonde ; puis, tout à fait remis, le brave cordelier s'était jeté dans un esquif et, à force de rame contournant la presqu'île, avait gagné la maison de Manassé.

— Venez, suivez-moi, dit-il à Irène en faisant irruption en la chambre de la tourelle.

Arcadius, bousculant les serviteurs, d'ailleurs terrifiés par les bruits de bataille et les détonations de bombardes, entraîna la jeune fille et la fit monter dans la litière portée par deux blanches haquenées que Manassé avait fait préparer en prévision d'une fuite éventuelle.

Quand la rumeur publique annonça l'arrivée de l'évêque, précédé de Bouchard et de ses chevaliers, Arcadius, lui-même, houspilla les deux bêtes pour aller à la rencontre du prélat.

Bertrand de Cardaillac le vit accourir, rouge, suant et souffrant, mais rayonnant de bonheur et gambadant devant la litière, comme le saint roi David devant l'Arche d'Alliance.

L'évêque tendit les bras ; le jeune chevalier sauta au bas de sa mon-

ture et releva la visière de son heaume, découvrant le juvénile visage de Guy de Montal.

Le nouveau preux mit un genou en terre, tandis qu'Irène, le front un peu pâle par sa longue réclusion, descendait de la litière. En voyant le sire agenouillé, son visage s'éclaircit d'un divin sourire.

La noble damoiselle détacha son écharpe de soie bleuè et en ceignit son cher chevalier.

L'évêque s'approcha de leur groupe charmant et mit la mignonne main d'Irène en la dextre loyale et virile du sire de Montal.

— Soyez heureux, enfants... Je vous unis en ce jour fortuné qui m'apporte toutes félicités et liesses : bonheur de père, bonheur de chef, bonheur de loyal sujet de la couronne.

Le peuple applaudit fort au gracieux dénouement de cette glorieuse et sanglante journée. Après qu'au préalable les trésors de l'Argentier eurent été transportés dans les coffres du palais épiscopal, le repaire de Manassé fut livré à la justice sommaire des manants et ribauds qui en firent un beau feu de joie dont les étincelles allèrent propager l'incendie aux broussailles du mont Saint-Cyr. Onc plus ne s'était vu pareil embrasement.

Mais nulle part on ne trouva, vif ou mort, Manassé l'Argentier qu'on eût bien voulu brûler en sa tanière.

— N'ayez cure de son sort, annonçait dame Brigitte, Manassé grille en enfer avec son cher Agrippa. Puissent tous mécréants rôtir de même !

Et, comme la tour médiane du pont de Valentré devait rester écornée ainsi qu'un écu rogné, tant que resterait un usurier en la ville, selon le pronostic merveilleux de Brigitte, on crut généralement aux dicts de l'honneste et benoîte matrone. Elle s'éteignit en odeur de sainteté, trois ans plus tard.

Le jour même de sa mort, comme pour compenser l'exode d'une si belle âme, Irène, dame de Montal, mettait au monde un troisième garçon « pour ce que lignée d'un franc et valeureux époux ne doit point tomber en quenouille », disait, en commentant l'événement, Arcadius, le plus heureux des cordeliers du beau pays de France.

GASTON RAYSSAC.

FIN





Notes de Musique

XI

GOUNOD

Je dirais volontiers de Charles Gounod comme Cicéron disait d'Homère, que c'est avoir fait beaucoup de progrès dans l'art que de comprendre et de goûter sa poésie.

L'hommage rendu à ce grand musicien par la critique européenne est universel ; mais certains, même en France, même aux jours indulgents et généreux des funérailles, firent des réserves dont la justesse et la portée nous paraissent fort discutables.

Saint-Saëns qui partage avec Reyer et Massenet le périlleux honneur de se trouver maintenant à la tête de l'école musicale française, et qui semble vouloir remplir, en attendant mieux, le rôle de Saint-Esprit dans cette inégale trinité, ne prédit à l'œuvre dramatique de Gounod qu'une destinée assez éphémère. — Par exemple, il assure au Maître pour ses compositions de musique religieuse, les hommages inépuisables d'une postérité indéfinie. — Il a pensé avec raison que l'âme du grand mort serait indulgente à la critique et sensible à un éloge dont on peut plus particulièrement faire valoir le prix dans les Célestes Instituts.

Sur quoi peut bien se fonder M. Saint-Saëns pour prédire à une échéance relativement courte l'oubli ou la disqualification de *Faust*, de *Roméo et Juliette*, de *Mireille*, de *Philémon et Baucis* ?

Serait-ce sur l'influence de l'œuvre wagnérienne ? Mais cette œuvre, si considérable, si magnifique qu'elle soit, ne saurait monopoliser à son profit exclusif le goût français, lequel en somme a toujours fini par avoir le dernier mot, grâce à sa puissance d'assimilation, à son incomparable délicatesse, aux élans de son généreux éclectisme. Les fanatiques du colosse allemand ne feront jamais accepter, même à nos petits-fils, l'interdit dont ils prétendraient frapper la *musique qui chante*, et il a été suffisamment démontré que l'Europe est réfractaire à toute espèce de *blocus continental*. Wagner compte parmi les grands dieux du panthéon de l'art : que ses adorateurs veuillent bien se tenir pour satisfaits. Dans tous les cas, Wagner ne détrônera pas Gounod ; les deux génies sont trop dissemblables.

Aurait-on voulu dire que les œuvres dramatiques de Gounod seront bientôt moins appréciées, par suite du succès croissant des maîtres contemporains qui lui survivent ? Reyer, supérieur à tous, traiterait de... *pianiste* (pour lui c'est la suprême injure), quiconque risquerait une pareille énormité. De ce que *Sigurd*, un chef-d'œuvre, assure à son auteur une juste gloire ; de ce que *Samson et Dalila* renferme des beautés de premier ordre, il ne s'ensuit pas que notre goût se soit émoussé, que notre enthousiasme se soit attiédi pour les grandes œuvres dramatiques plus anciennes, particulièrement pour celles de Gounod ; et notre amour-propre a de quoi être flatté en voyant qu'à l'étranger, l'auteur de *Faust* vient au premier rang après le compositeur national : Wagner en Allemagne ; après Verdi en Italie.

A-t-on voulu faire allusion à l'abondance des chefs-d'œuvre nouveaux qui s'offre tous les jours à l'admiration publique ? Au nombre sans cesse croissant des musiciens de génie ?

Ce serait, je crois, une bien grande illusion ; les chefs-d'œuvre deviennent de plus en plus rares ; et quant aux hommes de génie, il semble que, par un malheureux système de compensation adopté par la Providence, leur nombre diminue à mesure que celui des hommes de talent augmente.

Non ! Elle ne tombera pas de longtemps dans l'oubli, l'œuvre dramatique de Gounod. Une loi de progrès, une loi d'évolution, pour parler plus exactement, pourra modifier le goût public, le pervertir peut-être. Mais à l'époque très éloignée, il faut l'espérer, où en littérature, le scandinave Ibsen, passant pour trop méridional, aura vu sa vogue dépassée par le succès d'un poète de la Nouvelle-Zemble ; où les musiciens, obéissant au même commandement de *tournez au Nord*, acclameront les compositeurs groënlendais et leurs orchestres de phoques, une reprise de *Faust*, provoquée d'abord par la curiosité, servira peut-être à redécouvrir la Musique.

Rien donc ne fait prévoir que l'œuvre dramatique de Gounod ait un succès plus éphémère que ses compositions religieuses. Nous ne parlerons de ces dernières que pour constater l'unanimité des témoignage d'admiration donnés à ce génie qui se développait complaisamment au souffle inspiré de ses aspirations chrétiennes.

Aucun des éminents critiques qui ont écrit sur Gounod n'a oublié de parler de ses qualités remarquables comme écrivain d'art.

Un sage disait autrefois : « C'est au poète à faire de la poésie et au musicien à faire de la musique ; mais il n'appartient qu'au philosophe de bien parler de l'une et de l'autre. » Ce sage, par les termes absolus de sa proposition, me laisse soupçonner qu'il devait être poète médiocre et musicien insuffisant.

Nous nous accommoderons pourtant de sa maxime, en ajoutant qu'un

poète ou un musicien peuvent être doués d'un sens critique sûr et délicat, indépendant de tout égoïsme; en un mot, de toutes les qualités de ce philosophe, souverain juge dans toutes les questions d'art et de poésie. Tel fut Gounod : musicien de génie et écrivain de talent.

Une étude sur un auteur, si modeste qu'elle soit, doit non seulement être sincère mais encore le paraître. Pour cela, il faut qu'elle s'ingénie à formuler une critique. — Nous n'osons faire qu'un seul reproche à Gounod, celui d'avoir trop souvent fait exécuter des *solis* à son librettiste. J'ose trouver détestable le genre improprement appelé *opéra-comique* ; mais expliquons-nous : ce n'est point le genre de musique de l'opéra-comique que je traite si sévèrement ; car je le trouve adorable et on a dit, avec raison, qu'il est éminemment français.

Ce que je voudrais voir proscrire par ceux qui en auraient la puissance, c'est cette alternance déplorable du *parlé* et de la *musique*, dont personne ne doit se trouver satisfait : elle choque le littérateur, scandalisé de l'interruption du discours par une chanson ; elle désole le musicien, déconcerté par ce changement de langage. Peut-être charme-t-elle ceux qui ne sont ni littérateurs ni musiciens ; c'est ce qui expliquerait son succès.

Le question ne nous paraît pourtant pas discutable : il y a une vraisemblance qui s'impose et qu'il faut conserver, même à l'opéra, comme disait J.-J. Rousseau. Le discours chanté y constitue déjà la plus audacieuse des conventions. Il faut donc que ce langage hypothétique s'y continue pendant tout le drame. Le *parlé* ne sert qu'à dénoncer à tout instant au public l'absurdité du pacte complaisant que son dilettantisme a bien voulu conclure.

Mais Gounod n'a fait que céder au goût général, aux exigences routinières des directeurs de théâtre. Encore faut-il lui savoir gré d'avoir refait *Faust* en grand opéra.

Parmi toutes les qualités qui distinguent l'homme de génie auquel nous consacrons ces quelques lignes, il faut signaler cette parfaite correspondance de la symphonie et du chant, par qui tous les traits qu'on admire dans l'un ne sont que le développement de l'autre. L'accompagnement est si bien identifié avec le chant et si exactement relatif aux paroles, que jamais unité et harmonie plus parfaites ne furent réalisées par un compositeur.

De toutes les passions, l'amour est celle qu'il a le plus merveilleusement exprimée. — Un critique parisien très autorisé, grand wagnérien devant l'Eternel, a prétendu que cette expression est particulièrement celle de l'amour physique.... D'abord je me permets de nier qu'une musique quelconque puisse exprimer la passion brutale en dehors des paroles et de la mimique. J'ajoute que les chants admirables de Roméo et de Juliette, de Faust et de Marguerite, me paraissent être l'expression la plus passion-

née en même temps que la plus haute, non de l'amour physique, pas plus que du platonique ; mais de l'amour humain, sublime compromis entre nos instincts matériels et les aspirations affectives de notre âme.

Gounod était grand-officier de Légion d'honneur. C'est l'un des rares musiciens qui à ce point de vue ait été récompensé suivant son mérite. Presque tous les autres ont eu trop ou trop peu ; et pour ne citer que deux exemples, notre grand Berlioz n'était que commandeur, tandis qu'Ambroise Thomas est le seul musicien français qui ait porté le Grand Cordon !

C'est que les hommes de talent, moins absorbés que les hommes de génie par la préoccupation de leur art, se préoccupent davantage des moyens de faire valoir leur mérite.

Hyacinthe de VÉSIAN.



UN MOIS AU THÉATRE

A l'Athénée-Comique : *Mademoiselle de Bullier*, pièce en deux actes de M. Henri GIRAUD ; *Un amant délicat*, comédie en un acte de M. André PICARD ; *La Statue du Commandeur*, pantomime en trois actes, d'après CHAMPFLEURY, par MM. Paul ENDEL et Evariste MANGIN, musique d'Adolphe DAVID. — **Au Théâtre-Antoine** : *L'Empreinte*, pièce en trois actes de M. Abel HERMANT ; *Poil de Carotte*, étude en un acte de M. Jules RENARD. — **Au Vaudeville** : *La Robe rouge*, pièce en quatre actes de M. BRIEUX. — **Aux Variétés** : *Education de prince*, comédie en quatre actes de M. Maurice DONNAY.

— Il est fort dommage que ce gracieux petit théâtre de l'Athénée, dont la salle est si coquette et où l'on va avec tant de plaisir, ne puisse pas finir par accrocher une pièce qui retienne un peu le public. *L'Homme à l'oreille coupée* ne sut le faire, malgré la réclame de la censure, cette sotte invention que quelqu'un appelait naguère « l'inquisition républicaine, laïque et obligatoire ». Ce n'est pas *Mademoiselle de Bullier* qui attirera davantage les spectateurs, car on devine la situation dès qu'elle est esquissée — assez maladroitement d'ailleurs — et si c'est du Chirac honnête (combien peu, cependant) ce n'est pas du théâtre. La *Statue du Commandeur* retrace la fameuse scène que vous savez, où Don Juan invite à souper la statue de sa victime. Les auteurs ont trouvé original de faire griser le commandeur de pierre durant le festin et de nous montrer sa lourde ébriété. De tels spectacles sont lamentables ; ils devraient être interdits. Voilà le seul cas, à mon avis, où la censure serait utile. M. David a composé sur ce livret fâcheux de la musique souvent alerte et facile. Une certaine marche qui revient trois ou quatre fois a évoqué dans ma mémoire le souvenir persistant du *Prophète*. C'est vous dire que ce n'est pas précisément de la musique hardie, novatrice ou simplement espagnole. La seule pièce intéressante de la représentation, c'est *Un amant délicat*, acte vraiment très drôle de M. Picard et qui peint bien l'état d'esprit des petits jeunes gens modernes, amoureux fous dès qu'on les persécute et de glace dès qu'on leur laisse le champ libre.

— C'est d'un roman déjà ancien que M. Abel Hermant a tiré sa nouvelle pièce de chez Antoine : *L'Empreinte*. Mais les détraqués étant éternels et de toutes les époques, elle n'a point paru vieille pour cela. Toute la thèse est la suivante : Une femme appartient de corps et de cœur au premier homme qui l'a possédée, tandis que l'homme, lui, ne subit pas l'influence éternelle d'un premier amour. On pourrait, je crois, soutenir victorieusement le contraire au féminin et au masculin. Pour exposer cette théorie, M. Hermant imagine une femme divorcée, puis remariée, à qui son mari demande, voulant épouser une seconde femme scrupuleuse, de venir déclarer qu'il n'y a pas eu consommation afin que le mariage soit cassé... Ouf ! Alors, la femme divorcée et remariée, sent qu'elle

n'aime pas du tout son second mari et qu'elle n'a pas cessé d'appartenir au premier. La pièce est intéressante mais fatigante, et il faut entendre *Poil de Carotte* pour se délasser.

Ici, nulle intrigue, pas de thèse, mais de l'observation vraie dans sa simplicité. C'est l'histoire d'un jeune adolescent en vacance chez ses parents, époux quelque peu désunis, qui sert de souffre-douleur à sa mère. Par hasard, son père l'interroge, un jour, devine la vérité, quitte son indifférence ordinaire, se sent remué par ce petit homme qu'il n'avait pas voulu connaître, se devine père tout à coup et découvre en cet enfant martyrisé une âme aimante vers laquelle tout son être est attiré délicieusement. Le rôle de père est remarquablement joué par Antoine, et c'est là, peut-être, la pièce la plus intéressante de cet hiver.

— Bien curieuse est la pièce de M. Brieux, la *Robe rouge*, pièce à clefs, au dire de ceux qui sont versés dans la politique. On ne peut nier qu'elle vise la magistrature actuelle et qu'elle en dénonce les tares trop apparentes. Que certains détails soient poussés au noir, je l'accorde, mais c'est nécessaire au théâtre. Les magistrats qui convoitent la robe rouge ne sont pas tous des Mouzon et ne condamnent pas des innocents pour se faire un succès d'audience et d'instruction... Mais combien sont fermement décidés à bien des palinodies pour posséder enfin cette robe rouge de leurs rêves ! Réjane en femme du peuple et en costume basque s'est fait un gros succès et elle tient avec talent son rôle d'Yanetta.

— *Education de prince* est une pièce d'un genre indéfinissable. Je lui proposerai comme sous-titre : *comédie rosse*. Mais elle est d'un parisianisme exquis, d'un cosmopolitisme vécu, d'une immoralité, hélas ! trop réelle. C'est l'histoire folle des fils de races princières, de ces monarques sans couronne, déjà abâtardis et aveulis avant d'avoir l'âge de raison, qui mènent en exil la vie bête de gommeux fêtards.

Et combien, à Paris, sont dans ce cas, princes ayant perdu leur couronne, jeunes héritiers de royaumes impossibles, malheureux fils de potentats protégés par le gouvernement, que leurs pères se voient obligés d'envoyer à Paris comme otages, sous prétexte de faire leur éducation, et quelle éducation ! Sans parler de tous les princes sans le sou à la recherche de dames mûres, qui semblent sorties de chez l'antiquaire et sont en toc comme beaucoup de ce qui provient de chez ces marchands...

On a prétendu qu'il était facile de mettre des noms connus à côté des noms de chacun des personnages de cette pièce. A notre époque tout est possible, et on l'avait déjà fait pour les *Rois en exil* de Daudet. La pièce de M. Donnay est fort amusante surtout par les mots... rosses dont il l'a émaillée. Elle est admirablement jouée par toute la troupe des Variétés et c'est sûrement le spectacle le plus drôle que l'on puisse aller voir en ce moment.

Guy de MONTGAILHARD
(Gésa Darsuzy).



CHRONIQUES

Le Régionalisme et la Tradition

TRIBUNE LIBRE

A propos de la lettre que nous avons publiée en notre précédente livraison, le poète Hugues Lapaire nous écrit :

« Paris, 12 avril 1900.

« Mon cher Confrère,

« Votre numéro d'avril contient une correspondance fort intéressante. M. René Saïb a une excellente idée lorsqu'il vous parle de la fondation d'une Revue qui glanerait les dernières fleurs de terroir éparses dans nos provinces françaises.

« Soyez donc assez aimable pour lui faire savoir par l'organe de votre charmant *Feu Follet* que cette Revue *existe* depuis le 25 novembre 1899, qu'elle a pour titre : *la Veillée* et pour fondateurs Pierre Lelong et Hugues Lapaire.

« M. Saïb pouvait l'ignorer car nous ne menons pas grand bruit, nous autres, autour de la cheminée où l'on se conte des histoires du vieux temps; où écrivains, peintres, sculpteurs, musiciens, architectes, etc., réveillent les vieux parlers, les naïves coutumes, l'archéologie locale, les traditions des ancêtres ; où tous luttent avec le noble entêtement d'une race hautaine et glorieuse pour sauvegarder l'intégrité de l'esprit national en France.

« Vous pouvez donc publier notre programme. M. E. Esquieu apprendra sans doute avec plaisir que cette Revue, dont il aurait voulu être le premier abonné, compte déjà 200 lecteurs.

« Recevez, etc. « Hugues Lapaire. »

J'ai parlé de *la Veillée* à deux reprises, cette année (v. pages 59 et 207) et ce n'était pas une réclame banale puisque, inspiré et attiré par le charme archaïque de cette belle Revue, j'ai écrit pour elle un poème à la louange de la bonne terre et de la tradition : *La Forêt des Légendes*, qui va paraître là avec quelques-unes de ces magnifiques illustrations qui font de ce recueil une véritable œuvre d'art.

C'est aussi pour « les Veilleurs de Plaisance » que j'ai noté en quelques pages, la touchante histoire de Paul Froment, « le Grillon du Quercy », ce vrai poète du terroir que la mort faucha si prématurément — pour la gloire.

La « Corporation » prouve ainsi qu'elle est fidèle au programme qu'elle publiait en tête de sa première livraison, l'hiver dernier :

« En notre petite hôtellerie sont conviés tous les bons poètes, artistes, artisans, écrivains provinciaux. Sous le manteau de sa vaste cheminée, autour d'une flambée de broutilles, vont retentir les chansons graves de la mer, les légendes sonores des pinèdes méridionales, les pastourelles fleuries de la lande. Sur ses murailles, ainsi que sur ses dressoirs et ses bahuts vénérables, vont jeter autant de notes gaies les peintures et les sculptures glorifiant le travail.

« Et ceux que les hasards de la vie auront éloignés du sol natal pourront rafraîchir leurs cœurs à ces sources d'énergie qui jailliront dans la nostalgie des heures de souffrance et de lassitude.

« Venez donc « faire la Veillée », gars de toutes les petites patries, avec vos coutumes, vos vieux parlers, votre foi naïve, la simplicité de vos

mœurs ; et, ainsi réunis, vos voix s'élèveront bellement dans le sommeil de Byzance, et, à l'unisson, chanteront la chanson calme et « puissante de la terre française ! »

Voilà qui répond victorieusement à ce passage d'une autre lettre de l'un de nos plus brillants collaborateurs, que beaucoup d'observation a rendu sceptique — déjà :

« Quant à la question posée par la lettre de M. René Saïb, vous ne tenez sans doute pas à ma réponse, c'est pourquoi je ne vous réponds pas : mais il me semble que c'est bien assez que Paris soit une grande chapelle fermée où les indigènes de là-haut s'adorent entre eux d'un mutuel fétichisme ; n'en faites pas autant de la Province, cela l'étranglerait. Il ne manque pas de tribunes ni de phraseurs : — il ne manque que des talents. »

L'Art populaire

Honneur donc aux Revues qui rendent et symbolisent avec art le cri de « la terre qui meurt » ; le double sentiment du paysan : la lassitude de son front penché ; le désir, la nostalgie d'une position sociale qu'il croit supérieure ; aussi l'allégresse de sa profession qui, certains matins d'avril, doit lui monter au cœur.

C'est dans ce sens que m'écrit un troisième collaborateur, Jehan Laugnac, et il ajoute :

« Parlons aussi du paysan, parlons-en à propos d'un de vos derniers articles du *Feu Follet*... Peut-être savoure-t-il parfois encore l'arome miellé des fleurs printanières et la griserie des vendanges automnales. Evidemment le sentiment artistique est assoupi en lui, — qui le réveillera ? Voilà la question.

« Ce ne sera pas le journal qu'il lit, où des charlatans politiques parlent un fort mauvais français ; ni les conférences avec projections lumineuses que fait, sur le Tonkin ou Madagascar, l'instituteur ou son adjoint ! J'ai vu, l'an dernier, dans un village de Lot-et-Garonne, des artistes indigènes et improvisés jouer *Les Deux Orphelines* (!) dans une salle de bal. Je suppose que ce ne sera pas cela non plus qui pourra leur rendre le sentiment du beau. Et pas davantage les chansons de café-concert qu'ils rapportent du régiment, — ces chansons eussent-elles un certain côté artistique, ils ne les retiennent que... pour l'autre...

« Et alors, qu'espérez-vous ? qu'espérons-nous ?

« Comment faire pénétrer en eux l'art simple, en harmonie avec leur intellectualité : vieilles chansons provinciales, et quelques rares morceaux modernes ? Je doute que les lectures populaires — dont d'ailleurs l'extension aux campagnes paraît difficile — résolvent la question, qui est pourtant pleine d'intérêt.

« Quant à l'autre Art — celui des « artistes » — je le crois fort en progrès, surtout au point de vue décoratif. Nous avons eu, à Bordeaux, une fort intéressante Exposition d'Art moderne. La décoration paraît se ressaisir, renoncer à l'imitation fastidieuse du Louis XVI, si exquis cependant quand il est pur. Mais cela, c'est l'Art luxueux ! Et nul ne songe à pousser plus avant l'ancienne veine d'où sortit la naïve Madone en faïence de Rouen !... Et je crois que, très longtemps encore, le paysan aura au-dessus de sa cheminée les portraits des Jaurès, des Boulanger et des Loubet futurs... »

Et c'est pour cela qu'une Revue, destinée à propager les traditions pittoresques de poésie et d'art, — abolies en France après avoir fait la gloire du pays, — devrait être surtout une Revue populaire. C'est donc au grand public qu'il appartient de nous aider à vulgariser de telles publi-

cations en nous permettant d'en faire des éditions à bon marché, — car le seul défaut de *la Veillée* est de coûter un louis.... Ah! si elle pouvait tirer à 10,000 son texte rare et ses magnifiques illustrations sur solide vélin...

Je sais bien que toutes les Revues traditionalistes en sont là : *Mélusine*, trop aride, et surtout trop technique, trop diffuse pour les masses, coûte 1 fr. 25 c. la livraison de 20 pages! Il faut avoir le feu sacré pour s'offrir cela. *La Tradition*, que vient de reprendre notre actif compatriote de Beaurepaire-Froment, qui lui donne une impulsion nouvelle, serait « à prix marchand », un type de Revue populaire ; mais MM. du *folk-lore* cotent malheureusement leurs œuvres prix fort — comme la musique. J'ai pourtant lu, dans le numéro de février de cette très intéressante publication, un délicieux « conte de Gascogne » de Pierre Audibert — dont je fus jaloux pour *Feu Follet*, — et nombre d'articles curieux ou érudits, qui mériteraient au moins... du solide papier. Quand on s'appelle « la Tradition » on doit exiger de son éditeur des livraisons qui puissent survivre... Mais où sont nos bons vieux livres en papier fil? les belles antiques estampes — immuables à travers les âges?

Francis MARATUECH.

P.-S. — Pour *Jean Rastignac* : — Vous me feriez honneur, et vous feriez plaisir au « Feu Follet », en exposant dans la Revue vos idées sur « l'Art populaire ».

Ce genre de conversation : — lettres ou articles, même contradictoires, — ne saurait que plaire aux lecteurs et donner de la vie à la Revue.

F. M.

BIBLIOGRAPHIE

AYESHA, roman, par Étienne Richet (Société d'Editions, Paris, 3.50).

Est-ce une histoire vraie? Est-ce un roman à clef? Est-ce seulement une mystification? Qu'importe du reste au lecteur, puisque le livre est charmant et l'histoire fort agréablement contée. Vraie ou fausse, nul ne le saura de ceux qui ne fréquentent point assidûment Bagnères-de-Bigorre et qui ne s'y mêlent point au mouvement mondain. Car l'histoire amoureuse que M. Richet retrace dans ce roman fort agréable se déroule en la petite ville pyrénéenne, pour passer de là en Espagne. Après les neiges idéales du Pic du Midi, ce sont les ardeurs du soleil castillan, et le changement influe un peu sur le style de l'auteur et même sur le caractère de l'histoire d'amour racontée, qui, vraie ou fausse, est une page de vie mondaine très juste, très attrayante, très simplement et finement écrite, ce qui fait de ce roman un livre agréable à lire, même si ses personnages fictifs ne voilent pas de très réels personnages qui, peut-être, seront surpris de s'y trouver portraicturés. G. D.



REVUE DES REVUES

Dans la REVUE DES DEUX MONDES, M. Th. Bentzon nous parle de l'*armée anglaise peinte par Ruydyard Kipling*, le poète attitré de la nation anglaise, de son faste, de son orgueil, de son ambition.

« Personne plus que lui n'aura contribué à exaspérer l'*animalité* saxonne. L'eau semble venir à la bouche de ses personnages favoris, les soldats de l'infanterie coloniale, quand ils s'entreracontent leurs différentes façons de tuer.

« La dette payée par tous à la patrie, sans aucun gain matériel pour personne, l'impôt du sang accepté par les riches comme par les pauvres, sans exception possible, voilà ce qui manque à l'organisation de l'armée anglaise dont le mot d'ordre se résume à ceci : servir, un mot qui ne peut avoir de grandeur qu'à la condition que le service n'entraîne pas de profits. Mais il n'y a rien dans tout cela qui soit de nature à inspirer la verve émue d'un Raffet, d'un Charlet, d'un Béranger, rien qui puisse être comparé à *Servitude et grandeur militaires* comme les comprit un Vigny, comme notre armée les comprend encore. Cette peinture des mœurs brutales d'une soldatesque coloniale qui a pour patrie « la moitié de la terre », ce qui doit rendre très vague sa notion du patriotisme, est au fond triste et amère. Il vous en reste l'horreur de ces guerres lointaines entreprises sous des prétextes hypocrites qui recouvrent le goût effréné de la domination et du lucre. »

Dans la REVUE BLEUE (14 avril), *le Roman français au XIXe siècle*, étude de M. Marcel Prévost, où je cueille cette jolie analyse du charme d'Anatole France :

« Le charme des récits d'Anatole France émane précisément de sa personnalité qui s'y révèle sans cesse, qui, pour ainsi dire, en forme la trame. Cette personnalité est incommunicable. La grâce de l'inspiration, l'emploi philosophiquement ingénieux de l'érudition, une politesse suprême de l'esprit composent un ensemble unique. L'extrême rareté de tels dons condamne Anatole France à un isolement dans lequel son œuvre rayonne comme Thaïs au désert. »

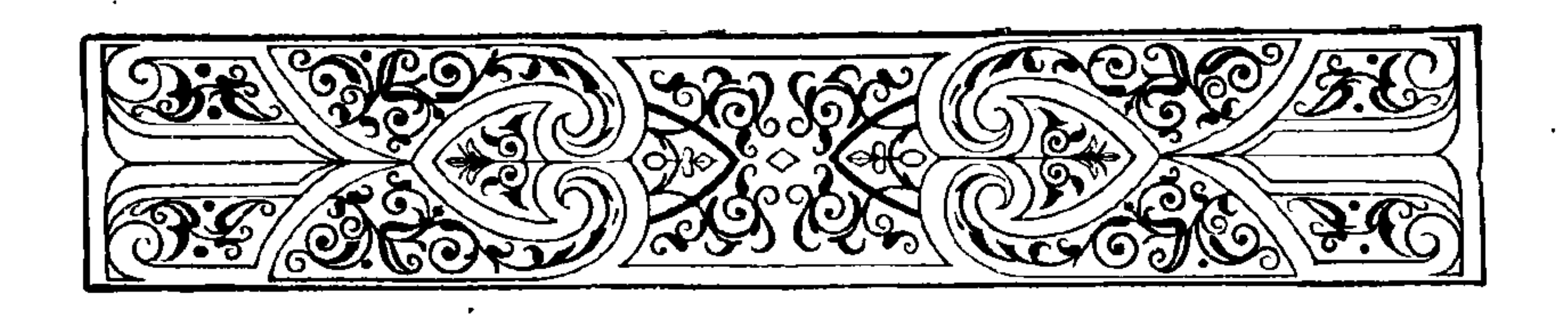
A lire : M. Samuel Cornut, *le Général Joubert*; M. L. Delaporte, *le P. Etourneau*; M. Gabriel Ferry, *Notre première Exposition au XIXe siècle* (septembre 180).

Dans les *Annales*, des vers de Jean Aicard, *la Croix* :

Et lorsqu'il fut en croix, un homme sur l'échelle
Vint battre encor les clous qui retenaient ses bras,
Et le martyr sentant que le bourreau chancelle :
— « Si tu veux te hâter, frère, tu tomberas. »
Et le vil mercenaire à qui ce mot s'adresse,
Si ce mot ne l'eût pas mis en garde, tombait...
Et c'est le cœur gonflé d'inutile tendresse,
En pleurant, qu'il frappa sur les clous du gibet.

Charles DORNIER.

Tulle, imprimerie Mazeyrie. *Le Gérant*, J. Mazeyrie



SOUVENIR D'ANTAN

(Quelques nouvelles de Jules Ribès-Méry)

En cours de route de Toulouse
à Biarritz (mai 1900).

A M. Francis Maratuech.

Je pars, les jours s'en vont rapides, et sur le point de prendre son vol vers de lointaines contrées, Papillon se souvient de sa promesse. Je dois vous donner un article, si court soit-il, vous parler de l'ami sur qui, à l'heure triste, vous avez écrit de si touchantes lignes, pour le vaillant qui s'est en allé, laissant aux siens un vide immense. Car il fut de ce petit nombre de combattants de la bonne cause que rien n'abat, et qui gardent en leur cœur vaillant, la foi de la Jeunesse, incorruptible et intacte, en tout ce qui est bon et noble. Chères illusions que l'on regrette quand on ne les a plus, envolées qu'elles sont dans le tourbillon des idées nouvelles, et l'incessant ballottement de nos desséchants raisonnements !

Lui, fut le fidèle, fils du peuple devenu fervent royaliste, parce que, nous disait-il « *les rois ont fait la France : c'est en lisant l'histoire du martyre de Louis XVI, que j'ai voué ma vie à la cause royaliste.* »

Et cette cause, *Jules Ribès* l'a servie sans défaillance, en dépit des déboires qui en rejetèrent tant d'autres, moins convaincus que lui, dans des partis plus heureux. Et cela est chose si rare, que lors même que l'on ne partage pas de telles opinions, on les respecte.

Mais cela, on l'a déjà dit, et ce n'est point pour redire qu'il

fut bien l'homme juste et incorruptible d'Horace, que je prends la plume. Une autre tâche m'attire : celle de vous montrer ce que fut le conteur, en quels charmants petits récits s'amusait sa fantaisie souriante quand il déposait un instant sa plume de fougueux journaliste.

Nous, qui vivions auprès de lui, nous avons senti mieux que personne la bonté qui s'épanouissait en lui, et sa verve endiablée de Méridional de Provence, et son imagination toujours ensoleillée, qui créait facilement et naturellement des contes toujours purs et irréprochables. Car notre Midi de Provence a gardé quelque chose de la faconde grecque et de son ciel enchanteur où la légende s'unifie presque toujours avec la vie! C'est dans ces courts récits que se plaisait notre cher maître ; ils lui rappelaient son pays, son ciel, son horizon, tout ce qu'il avait aimé enfant, tout ce qu'il aimait encore en son âge mûr.

Il y a peu de temps, l'été dernier, en villégiature chez son beau-frère à Marseille, il se plaisait à aller rêvasser, sous les ombrages du Pharo, en face de la grande mer bleue, dont la grande voix parlait à son âme de poète. Que lui dit-elle? n'a-t-il pas là, dans quelque voile qui fuyait au large, emportant dans ses plis nombre de vies humaines, songé à sa destinée, à cette heure si ballottée, et qui sait s'il n'eut pas un instant l'intuition de son court avenir!

Les Grecs disaient : « *Heureux ceux qui meurent jeunes !* » Et ils avaient raison : ainsi emporte-t-on intactes certaines illusions que la vie ne fait qu'empoisonner ensuite! Et il dut revoir ses étapes, de joies familiales, si gaies, si heureuses à Agen, en un cercle d'amis presque tous disparus aujourd'hui ; à Montauban, où tous lui furent sympathiques ; ici, où sa vie, comme il le disait, était définitivement ancrée.

Mon dernier souvenir de lui est encore si vivant, si impressionnant! En juillet dernier, il était venu à Paris, et tandis que je l'attendais à l'hôtel pour lui dire adieu, devant partir moi-même pour l'Allemagne et Bayreuth, Guixou-Pagès et le Comte de Sabran vinrent le prendre pour l'emmener à la Villette... Je les vois encore si joyeux, tous les trois, si pleins de vie, m'envoyant de la main et du sourire un bonsoir, qui, pour lui et pour moi, devait être le dernier.

J'ai sous les yeux une moisson de ses articles de fantaisies, de petites nouvelles, de légendes et de récits, recueillis un peu partout, écrits au courant de la plume, en ses diverses étapes, impressions d'enfance, que ravive le passage d'un cortège, que réveille le son d'une cloche, sarabande de vieux et chers souvenirs prêts à renaître au premier appel ; contes des bords de la mer bleue ou du vert océan, de ces mers où il aimait à faire causer le matelot, ou à interroger la grande silencieuse, la mystérieuse engloutisseuse. Il y a des pages charmantes et de fine observation, des pages de verve et d'entrain qui vous secouent, qui respirent cette belle humeur gauloise et naïve que nous sommes si bien en train de perdre, avec notre manie d'analyse, de raisonnement et d'obscurité !

Je vais choisir au hasard... non ! je prends un joli conte, comme il y en a beaucoup, un de ces contes que nous faisaient nos grand'mères sous les grandes cheminées du foyer familial ; petits récits, demi-vérité, demi-légende, qu'il se plaisait à dire pour ses enfants, en y mêlant ce sentiment de mélancolique tristesse qui le prenait, quand il parlait des petits anges qui s'en vont les premiers au ciel ; et cette douce mélancolie émaille son récit, comme sur la mer bleue les blanches pointes d'écume. Ecoutez ce joli conte, que je vous transmets dans toute son enfantine et tendre naïveté.

LA MEILLEURE PART

(CONTE DE NOËL)

C'était le 24 décembre.

Et comme dix heures de la nuit venaient de sonner à l'horloge du Paradis, Jésus demanda à saint Pierre :

— Tout est-il prêt ?

— Oui, Seigneur.

— Alors, partons ; les petits d'en bas nous attendent.

Et aussitôt les portes d'or et de diamant du ciel s'ouvrirent : une aveuglante clarté inonda l'espace, et le cortège divin s'élança dans les incommensurables profondeurs de l'infini.

En tête, était l'archange saint Michel dans sa belle cuirasse d'or,

brandissant la flamboyante épée dont la lame, sous les baisers des étoiles, dessinait, en effets de foudre, des zig-zags de feu.

D'autres archanges suivaient, armés de même façon.

Puis venait Jésus, dans une robe de lin blanche et un grand manteau bleu d'azur.

A côté saint Pierre, tout barbu, en robe rouge, portant à sa ceinture le trousseau de clefs de la demeure céleste.

Et derrière, une véritable armée d'anges, de chérubins, dont les grandes chevelures blondes jetaient de fauves reflets sur les longues tuniques brodées d'argent.

Et chacun de ces anges tenait en ses mains une grande corbeille pleine de jolis jouets ou d'alléchantes friandises.

Il y avait pour les petits garçons des sabres, des fusils, des polichinelles, de petits chemins de fer, des chevaux de bois, des jeux de quilles, des soldats en plomb, des boîtes de couleurs, des ménageries, des arches de Noé, des ombres chinoises et des guignols.

Pour les petites filles, des ménages, des poupées, de jolis petits meubles fabriqués dans le faubourg Saint-Antoine, des boîtes à ouvrage, des nécessaires à couture.

Pour les uns et pour les autres, de beaux livres sortant de chez Mame, dorés sur tranche, richement reliés, avec de belles gravures dessinées par les plus grands artistes du temps.

Puis c'étaient les grandes corbeilles rebordant de pralines, de dragées, de marrons glacés, de chocolat à la crême, du bon nougat de Montélimar, des fruits confits de la Drôme et de l'Auvergne et de cent autres friandises, qui mettaient dans l'air un parfum plein de gourmandes promesses.

Et les pauvres anges avaient vraiment plus que leur charge.

Mais ils allaient gaîment par l'infini, sachant bien que l'heure ne tarderait pas, où cette charge serait allégée.

D'ailleurs on approchait du but.

D'un point d'abord imperceptible dans l'espace, montaient d'étranges rumeurs.

Et bientôt le cortège aérien plana sur la terre, filant comme une myriade d'étoiles, masquant parfois la lune curieuse et étonnée.

D'en bas, les gens qui se rendaient à la messe de minuit levaient le nez et croyaient à un nuage blanc chassé par la bise glaciale.

*
* *

Maintenant, on avait atteint le but.

Et le cortège divin allait par les villes et les campagnes, dévorant

l'espace, franchissant les monts et les vallées, planant sur les fleuves et sur les mers.

Du fond noir, la rumeur avait grandi.

Distinctement montaient vers le ciel le tintement des cloches, les chants graves des hommes et les prières murmurées par des lèvres d'enfants qui s'endormaient en des rêves de bonheur.

De grands édifices, dont les flèches hardies surmontées d'une croix, se dressaient superbes, jaillissaient des points lumineux et des torrents d'harmonie.

On percevait distinctement le triomphal « *Gloria in excelsis Deo* », tandis que, dans de plus humbles temples de la terre, des voix simples faisaient entendre des chants plus primitifs.

Et les anges, empoignés, chantaient aussi dans l'espace, mêlant en l'honneur du Dieu fait homme, les prières d'en bas à celles d'en haut.

Mais les chants n'empêchaient point l'œuvre de s'accomplir.

Par les cheminées qui fumaient encore comme des encensoirs, les anges, sous la surveillance de saint Pierre, vidaient leurs grandes corbeilles.

Et les jouets et les bonbons d'aller tomber en bas dans les petits souliers des enfants endormis.

Chacun avait sa part égale.

Et même le bon Dieu, quand il s'agissait d'un enfant pauvre, disait à saint Pierre : « Mets quelques marrons de plus. Il n'en mange pas si souvent, le pauvrot ; il faut aujourd'hui que tous se réjouissent.

— Ah ! tous, dit saint Pierre, pas celui-ci en tous cas.

— Qu'est-ce donc ?

— Voyez vous-même, Seigneur. »

Et Jésus regarda.

Dans une pauvre mansarde, une mère agenouillée, pleurait au chevet de son fils mourant.

Et sa prière ardente, mêlée de sanglots, montait vers le Très-Haut : « Mon Dieu, soulagez mon enfant, rendez-lui la force et la vie et appelez-moi vers vous. Je vous ai toujours fidèlement servi, Seigneur, et toujours j'ai scrupuleusement observé vos lois. Ne m'accorderez-vous point cette grâce ? »

L'enfant haletait, cherchant avec effort un peu d'air pour emplir ses poumons ravagés.

Sur la blancheur des draps s'épandait sa chevelure noire, et la fièvre avait mis aux pommettes saillantes, comme une sorte de fard.

La demeure était pauvre, d'ailleurs, et l'on sentait que la misère partageait avec la veuve le misérable logis.

La mère recommençait sa prière plus ardente, levant vers une sainte image appendue aux murs, ses bras désespérés.

Saint Pierre essuya une larme qui allait tómber de ses cils sur sa grande barbe blanche.

Jésus pensait.

« Seigneur, dit saint Pierre, ne ferez-vous rien pour cette infortunée ? Vous pouvez tout. N'avez-vous point ressuscité mon ami Lazare et la fille de Zachée ?

Si vous le voulez, cet enfant sera guéri, cette mère consolée, et tous les deux vous béniront. Laissez-moi déposer dans le petit soulier que j'aperçois là-bas, quelques graines de santé ; cela vaudra mieux pour l'angelous que du chocolat à la crême. »

Jésus pensait toujours.

La face divine trahissait l'expression d'une inexprimable angoisse mêlée à une infinie bonté.

Sans doute vit-il dans l'avenir : l'enfant livré à toutes les passions et à tous les entraînements terrestres, soumis à toutes les souffrances, à toutes les désillusions humaines, séparé dans l'autre monde de cette femme qui l'aimait tant.

Et alors de sa voix harmonieuse, il dit à saint Pierre : « A cette mère et à cet enfant je vais donner la meilleure part. »

Il fit un geste.

Et les anges attentifs et silencieux, groupés autour du Sauveur, entendirent monter vers eux un cri déchirant.

— Allons, dit Jésus, la tâche est terminée, rentrons au Paradis.

Et le cortège reprit son vol vers le ciel, à travers l'immensité remplie de soleils et d'étoiles.

Tandis que saint Pierre ronchonnait dans sa barbe : « Que peut-il avoir donné, le Maître, au fils de la veuve ? »

Dans la pauvre demeure, la mère venait de recueillir le dernier soupir du bien aimé.

Et l'enfant était mort, comme minuit sonnait ; à l'heure même où le divin Rédempteur était né.

***

Quand on fut arrivé aux portes du Paradis, saint Pierre s'effaça pour laisser passer le Seigneur et l'archange saint Michel.

Puis aux anges et aux chérubins qui suivaient : « Vous autres, mes petits, vous allez défiler un à un, car je sais que vous avez,

dans vos courses sur la terre, l'habitude de ramasser un tas de vagabonds qui ne sauraient être admis dans le saint lieu.

En avant, marche ! »

Il ne fallait pas plaisanter avec saint Pierre.

Et les anges et les chérubins défilèrent un à un sous l'œil soupçonneux du vigilant gardien.

— Bon, bon, toi, je te connais, disait saint Pierre. Passe.

Mais, tout à coup : « Quel est cet intrus ? » dit-il en regardant le dernier arrivant, un petit pas plus haut que ça, drapé dans sa chemisette, avec une chevelure noire toute bouclée. « D'où sors-tu ? »

Et comme l'enfant, intimidé, restait muet, Jésus intervint : « Il sort de la vie terrestre pour entrer dans la vie éternelle. C'est le fils de la veuve. Ne lui ai-je pas donné la meilleure part ?

— Ah ! Seigneur, s'écria saint Pierre tout ému, vous êtes vraiment la bonté même.

Puis à l'angelou : « Tu peux entrer, petit. »

Mais l'enfant eut une sorte d'hésitation. Un souvenir lui venait tout à coup à l'esprit. Et sa maman !

Saint Pierre comprit, et tapant sur la joue rose de l'angelou.

— Viens donc, dit-il, et si tu es bien sage, l'an prochain le bon Dieu te donnera Maman pour tes étrennes.

N'est-ce pas que cela est simple et touchant ?

(*A suivre*). PAPILLON.





LA COMÉDIE-FRANÇAISE

1680-1900

(Fin)

De nombreux souvenirs historiques se rattachent à la Comédie-Française. J'en rappellerais un tout particulièrement car il se rapporte à nos tristes et glorieux désastres de l'année terrible.

Le dimanche 26 mai de l'année 1867, devaient être inaugurées à la Comédie-Française les visites des souverains étrangers présents à Paris pour l'Exposition universelle, par le prince (le futur empereur Frédéric !) et la princesse de Prusse.

On jouait, ce soir-là, *Un Mariage sous Louis XV* et *Mademoiselle de la Seiglière*.

Cette année-là, il y eut un hôte de la Comédie dont il me faut parler car il a trouvé place dans notre histoire. Son nom, maudit par tant de Français, était déjà célèbre à cette époque. C'est du terrible Chancelier de fer dont je veux parler, de ce Von Bismarck, brutal et aux allures indépendantes, ce buveur intrépide, ce soudard grossier qui, venu avec son maître, au bal de l'Hôtel-de-Ville, se permettait (pendant que le roi de Prusse traversait officiellement les salons), de rester debout au bas de l'escalier, auprès d'un tonneau de bière !

De Bismarck détestait déjà la France et les Français. Nous en avons la preuve dans ce récit de l'ancien huissier de la Comédie-Française, le brave Picard, qui a souvent raconté cette soirée de la Comédie où de Bismarck était venu entendre la représentation du *Lion amoureux* de Ponsard, dans une baignoire située au-dessous de la loge de Napoléon III.

Et Picard, véritable chronique vivante de la maison, racontait ainsi la scène qui l'avait frappé :

« Le bras droit appuyé au rebord de velours rouge de la loge, le Chancelier de fer promenait volontiers sur la salle, qui le lorgnait d'ailleurs curieusement, un regard souriant, éclairant son visage farouche de reitre gouailleur.

« Il écoutait d'ailleurs le drame avec attention. Lorsque, dans la scène où le conventionnel Humbert sort indigné du salon où muscadins et tripoteurs d'affaires ricanant sur les soldats et les tribuns de la République, la fameuse tirade, si célèbre, que lançait si bien Bressant, de sa voix singulière, arriva :

.... Oui, je sors, mais non pas sans retour, l'insulte
Qu'on ose ainsi lancer à l'objet de mon culte...

Le Chancelier de fer tendit avec plus d'attention sa tête vers l'acteur.

On aperçut M. de Bismarck presque penché hors de la loge, prêter l'oreille à la tirade :

> Savez-vous, muscadins, vous qui battez des femmes,
> Ce qu'ont fait, l'an dernier, ces montagnards infâmes ?

Et, soudain, on vit Bismarck se rejeter vivement hors de l'encadrement de velours et de dorures de la baignoire, cacher sa tête comme s'il venait d'y sentir le vent d'une injure, puis regarder, fixement, ses épais sourcils froncés sur ses yeux terribles de boule-dogue enragé, la salle d'un air de défi et de colère.

En effet, Bressant venait de jeter au public ces deux vers enflammés, qui paraissaient avoir fait pâlir le vindicatif chancelier en le frappant au visage :

> Ces héros, muscadins, bravant les carabines,
> Battaient des Prussiens et non des Jacobines ?

Et, plus les spectateurs enthousiasmés et frémissants acclamaient l'acteur, plus, de Bismarck, jetant son regard méchant tout autour de la salle, ne souriant plus, paraissait la défier d'un air de haine et de colère !

Hélas ! trois ans plus tard, il la défiait, l'injuriait et la battait cette France qui l'avait reçu en voisin et en ami !

En 1871, pendant les sanglantes et tristes journées de la Commune dont j'ai autrefois raconté ici même quelques péripéties, quelques fragments intimes, le Théâtre-Français faillit devenir la proie des flammes.

Il ne dut son salut que grâce au beau-père de l'un de mes bons et regrettés amis, Mallat de Bassilan, un confrère et l'ancien attaché de la Bibliothèque nationale. Le père de Mme Mallat de Bassilan était pharmacien, 16, rue de Richelieu. Lorsque les tristes sbires de la Commune, dont beaucoup de survivants sont aujourd'hui aux honneurs (oui, ceux qui ont voulu brûler Paris le représentent à l'heure actuelle !), lorsque les sbires de la Commune, dis-je, eurent mis le feu au Palais-Royal, le brave pharmacien trembla pour la maison de Molière qu'il aimait tant et où il allait si souvent. Les flammes allaient gagner le théâtre ; il courut chez des voisins de bonne volonté qui en avaient assez de la Commune, et au péril de leur vie, au milieu des balles des insurgés qui, cachés derrière des barricades ou des volets, les canardaient, ils s'élancèrent. La porte de fer ouverte pour le prince Napoléon et qui faisait communiquer le Théâtre avec les appartements princiers du Palais-Royal fut fermée. Il était temps ! Quelques tonnes d'eau adroitement jetées et la bonne contenance de la petite troupe sauvèrent la maison de Molière.

M. Perrin était alors administrateur de la Comédie. Il fit obtenir la croix de la Légion d'honneur pour le brave pharmacien.

***

Le monument qui vient d'être détruit par le feu et qui va être reconstruit avait été construit par l'architecte Louis (1) de 1786 à 1790, restauré et augmenté par l'architecte Chabrol de 1850 à 1864. La salle, telle qu'elle était depuis quelques semaines, datait de 1879. L'inauguration en

(1) Il avait été construit pour une troupe de comédiens connue sous le nom de « Variétés Amusantes ».

eut lieu en plein été le 10 août. Ce soir-là on découvrit le beau plafond de Mazeroles. C'est d'ailleurs la quatrième transformation apportée à la salle primitive de l'architecte Louis depuis qu'elle avait été inaugurée, le 15 mai 1790, par Dafeuille et Gaillard.

La scène mesurait 22 mètres de largeur sur 17 mètres 50 de profondeur et environ 26 mètres de hauteur.

Les dimensions de la salle n'étaient pas moindres de 16 mètres de hauteur sur 11 mètres et demi de largeur.

L'une et l'autre étaient l'œuvre de Fontaine qui, sur l'ordre du duc d'Orléans (le futur Louis-Philippe) avait, en 1822, exécuté une restauration complète de la construction de Louis, qui avait été fort endommagée pendant l'époque troublée de la Révolution.

Le plafond — hélas, perdu ! — avait été peint par Mazerolle, il y a quelques années, en remplacement de celui de Barrias, que la fumée du gaz avait à peu près détruit.

C'était Chabrol (qui a donné son nom à une rue de Paris aujourd'hui célèbre par les derniers événements de la Haute Cour et la défense du « Fort Chabrol »), c'était Chabrol, dis-je, qui avait construit le grand escalier.

Ce dernier présentait la plus belle allure architecturale, avec ses deux révolutions, sa cage décorée de charmantes colonnes de style ionique, son attique de marbre, les tympans des archivoltes de son plafond ornés de jolis bas-reliefs, de légères cariatides ailées, de ravissants groupes d'enfants, d'élégants vases de fleurs et de têtes d'animaux, ses rampes en fer, sculptées par toute une collection de grands artistes tels que Thabard, Leharivel-Durocher, Knecht, Carrier-Belleuse.

Il ne faut pas oublier de mentionner que G. Dubufe, Chabal-Dussugey, Hédouin, Brisset, Noleau et Rubé avaient décoré de fort jolies peintures le grand foyer public.

Le grand rideau peint par Rubé se trouvant dans un état de vétusté assez grand, l'administrateur de la Comédie en avait commandé un semblable à Rubé lui-même et il n'avait pas encore été mis en place. Ce sera un rideau pareil, peint par le même grand décorateur, que possèdera la Comédie lors de sa nouvelle installation définitive.

***

Il existait au Théâtre-Français, avant l'incendie, un véritable musée, je devrais dire presque un *musée incomparable*.

Dans un remarquable ouvrage intitulé justement le *Musée de la Comédie-Française*, M. René Delorme écrit en tête ce qui suit :

« Dans le foyer des artistes de la Comédie-Française, dans le foyer des travestissements, dans la salle du comité, dans le cabinet de l'administrateur, dans les archives, dans toutes les parties du théâtre où le public n'est pas admis, il y a un entassement prodigieux de portraits en pied, de médaillons, de tableaux de genre, de gravures, de dessins, de marbres, de terres cuites, de bronzes, de figurines en pâte tendre qui forment, avec les statues et les bustes exposés dans le foyer public et dans les vestibules, une collection unique dont toutes les pièces se rattachent par quelque point à l'histoire de la Maison de Molière. Les objets qui composent ce musée ne sont pas seulement des documents précieux pour notre histoire dramatique, ce sont des œuvres d'art d'une grande valeur. Parmi les toiles il en est qui sont signées : Mignard, Largillière, de Troy,

Van Loo, Nattier, David, Gras, Gérard, Ingres, Delacroix, Girodet, Robert-Fleury, Geffroy, Isabey, Edouard, Dubufe et Pollet. Parmi les marbres, les terres cuites et les bronzes, il en est qui ont pour auteurs : Lemoyne, Houdon, Caffieri, d'Huez, Pajou, Foncou, Dantan, David d'Angers. »

Il me faudrait ajouter bien d'autres noms illustres à cette liste dressée il y a plus de vingt ans.

On ne peut, dans un simple article, rendre compte de l'ensemble incomparable d'œuvres d'art, — dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre — dont chacun constitue pour ainsi dire l'histoire de la Comédie-Française depuis deux cents ans.

Caffieri, qui avait donné en 1777 le meilleur portrait de Corneille, d'après Le Brun, souhaitait dans sa lettre de donation que le foyer du Théâtre-Français « devint désormais le dépôt des portraits de ceux qui ont illustré la scène ». Ce vœu s'est d'ailleurs réalisé et bien au delà de ses prévisions. Les pièces les plus belles de ce musée sont la statue en marbre de Voltaire, par Houdon, donnée à la Comédie en 1780 par Mme Mignot du Vivier, la nièce et l'héritière de Voltaire, la statue de Talma, par David d'Angers.

Je voudrais bien rappeler ici que cette statue de Talma, par David d'Angers, qui ornait si magistralement le rez-de-chaussée, avait été élevée par souscription publique. David d'Angers avait fourni son travail gratuitement comme part de sa souscription.

En 1839, le marbre fut placé au théâtre, puis mis en suite à l'écart.

M. Robert David d'Angers a écrit à ce sujet :

« Après le 2 Décembre, le comte de Nieuwerkerke étant alors surintendant des Beaux-Arts, la statue de Talma sortit de son refuge, mais avec des mutilations inouïes.

« Mon père, revenu de Grèce, où il avait passé une année d'exil, en traversant avec moi le jardin des Tuileries, vit devant le pavillon de Flore, au milieu d'une pelouse verte, son Talma sur un socle de pierre.

« En ce moment on agençait le jardin particulier de Napoléon III, et, la grille étant ouverte, nous nous approchâmes. « C'est bien mon Talma, dit mon père, mais ils ont scié la plinthe pour effacer le nom de « Talma », gravé profondément ; ma signature a disparu aussi, comme tous les rôles gravés sur l'escalier sur lequel est assis le grand tragédien. »

« Un garde farouche nous expulse de ce carré. Mon père se contente de lui dire : « J'avais reconnu un vieil ami, je venais le revoir de près... » Nous partîmes.

« Les journaux annonçaient qu'on venait de placer devant le pavillon de Flore la statue de Napoléon Ier, sous les traits d'un empereur romain.

« La presse républicaine raconta alors que cette statue était celle de Talma et appartenait à la Comédie-Française.

« On l'enleva et on la plaça à côté d'autres marbres, le long de l'Orangerie de la Terrasse du bord de l'eau, exposés comme elle longtemps aux intempéries... »

Grâce à l'insistance de M. Robert David d'Angers, auquel vint se joindre M. Got, la statue fut remise en état et placée dans le péristyle.

M. Claretie m'a raconté un jour, qu'il fut même question de l'installer au foyer du public, près du Voltaire de Houdon. Il est dommage que cela n'ait pas été fait.

Il me faut encore signaler une série de bustes par Caffieri.

Jacques Caffieri en avait fait le don en échange de ses entrées pour lui, puis pour quelques-uns de ses amis, au nombre desquels figurait le fils de Buffon. Il avait donné le buste de Rotrou, d'une étonnante crânerie, celui de Piron, ceux des deux Corneille, de Du Bellay, de La Chaussée, de Jean-Baptiste Rousseau.

Que d'œuvres intéressantes, qui étaient disséminées dans toutes les pièces du Théâtre, il y aurait encore à signaler ; un volume y suffirait à peine. En ce siècle qui va finir, toute une série de bustes et même quelques statues de grands artistes étaient venus se joindre aux œuvres dont nous avons parlé. Et les tableaux, les dessins, les croquis, ils étaient là en nombre. Quelques-uns avaient une grande valeur. On y voyait, entre autres, ces deux curieux tableaux dans lesquels l'excellent comédien que fut Geffroy a peint d'un pinceau à la fois fidèle et exquis la *Comédie-Française en 1840* et la *Comédie-Française en 1864*, de Firmin et de Monrose à Delaunay, à Bressant et à Coquelin, en passant par Samson et par Régnier, et de M[lle] Mars à cette bonne et spirituelle Madeleine Brohan.

Je n'aurais garde d'oublier de parler du carton du tableau d'Ingres, le *Déjeuner de Versailles*, détruit dans l'incendie des Tuileries en mai 1871, ni de cette si curieuse toile, léguée en 1845 à la Comédie par M. Alfred Larné et représentant *les Farceurs français et italiens depuis soixante ans et plus, peints en 1670*, où l'on voit Molière dans le rôle d'Arnolphe.

* * *

Puisque je viens de parler des objets d'art de la Comédie, je tiens à signaler ce curieux détail : en examinant les objets déménagés, au cours de l'incendie, du magasin des accessoires, un officier de paix, M. Bordes, a fait une découverte assez intéressante au sujet de la cloche qui, disait-on, était celle qui avait donné le signal de la Saint-Barthélemy et provenait de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

A l'intérieur de la cloche, près du battant, se trouve la date 1791, fondue en relief. Il est donc complètement impossible que la cloche eût l'origine qu'on lui a attribuée jusqu'à ce jour.

Il faut citer aussi parmi les objets curieux, sauvés au cours de l'incendie : un globe contenant l'os maxillaire inférieur de Molière ; la belle lanterne de style gothique qui éclairait tristement la table de *Ruy Blas*, au quatrième acte du beau drame de Victor Hugo. Cette bizarre lanterne, qui affecte la forme d'une espèce de reliquaire, avait été achetée 6.000 fr. par M. Perrin, administrateur de la Comédie-Française, aux moines du couvent de Saint-Juste ; elle provenait de la cellule monastique où l'empereur Charles-Quint, descendu volontairement du pouvoir, termina sa vie.

Il y avait aussi une charmante petite table, aux cuivres ciselés, sur laquelle, dit-on, Marie-Antoinette avait l'habitude d'écrire.

Depuis 1880, par suite d'un grand nombre de dons, legs et acquisitions diverses, ce musée s'était considérablement accru d'œuvres d'art intéressant au plus haut degré la Maison de Molière. Tous les amis des arts redoutaient anxieusement l'annonce de désastres irréparables, mais M. Jules Claretie, que j'ai interrogé il y a quelques jours, m'a déclaré que presque tout avait été sauvé ; Dieu en soit loué !

* * *

En dehors des œuvres d'art, il y avait aussi d'autres trésors, à la Comé-

die-Française ; les archives, les « papiers de famille » et ce fameux registre, le *Livre de La Grange*, qui va être exposé au musée du Louvre.

Je me souviens avoir vu, le jour de l'incendie, aux portes mêmes de la Comédie, M. Claretie dire à Sylvain en sanglotant : « Heureusement que l'on a pu sauver le registre de La Grange ». Ce registre, monument vraiment précieux, puisqu'il faisait venir les larmes aux yeux à l'administrateur de la Comédie, ce registre est tout simplement le livre de caisse de la Comédie et, c'est là son plus beau titre, en même temps, vraiment, son *livre d'or*.

M. Edouard Thierry qui en a publié une édition en 1876, a dit en son introduction :

« Il y eut un homme qui fut l'élève et l'acteur préféré de Molière, son camarade pendant quatorze ans, l'orateur par son choix et le chef en second de sa troupe, le premier éditeur autorisé de son *Théâtre* complet, inséparable ainsi de sa mémoire, et qui mérita tous ces bonheurs par son talent, par son caractère, par l'attachement le plus dévoué. Cet homme fut Charles Varlet de La Grange.

« En relevant, de 1659 à 1685, le programme de tous les spectacles donnés dans les trois salles du Petit-Bourbon, du Palais-Royal et de Guénégaud, avec le chiffre de la recette et celui du partage ; en ajoutant çà et là une courte relation des principaux incidents qui intéressaient la compagnie, La Grange, sans y prendre garde, s'est trouvé faire une histoire inappréciable des origines du Théâtre-Français, ce *Registre* ou ce *Livre de La Grange*, que la Comédie-Française présente au public, et dont la première partie n'est rien moins que le journal de la troupe de Molière... »

Ce registre, La Grange l'avait intitulé : Extraits des Receptes et des Affaires de la Comédie depuis Pasques de l'année 1659, appartenant au sieur de La Grange, l'un des comédiens du Roy. C'est un volume in-quarto, écrit d'une écriture lisible, assez grosse, sur papier de Hollande.

On avait mis bien longtemps à le publier et à le faire connaître ; c'est que, en effet, le caissier du théâtre gardait ce document d'un prix inappréciable, comme une véritable relique, dans le coffre de fer où il mettait les recettes.

Ce manuscrit, que j'ai touché avec un véritable respect, comme on touche une relique précieuse, est recouvert en façon de portefeuille par une reliure en parchemin, attachée comme les manuscrits d'autrefois par un cordon en cuir.

Il est curieux à ouvrir d'ailleurs et à feuilleter, ce manuscrit tout bariolé, tout couvert de signes de couleurs, avec des signes noirs pour les deuils, des croix pour les naissances, des signes bleus pour les jours heureux. Et tous les chiffres sont accompagnés de notes curieuses, sentimentales. C'est ainsi, que la mention suivante : « Monsieur, frère du Roy, promet sa protection à la troupe et une pension de 300 livres à chaque comédien. »

Et en marge, une note dit : « Les 300 livres n'ont jamais été payées. »

*
* *

Et la troupe ! il me faut bien en dire quelques mots. Quelle merveilleuse troupe que celle de la Comédie-Française ! Quelle collection de beaux noms à citer que ceux de tous les artistes qui défilèrent sur sa scène.

Ce furent : Le Kain, Mlle Mars, Larive, Mlle Leverd, Duchesnois, A. Paradol, Michelot, Firmin, Monrose, Perrier, Menjeaud, Desmousseaux, Ligier, Prévost, Beauvallet, Régnier, Brindeau, Mmes Dupont, Maillard, Thénard, Mante, Plessy, Denain, Brohan, Rachel ; Leroux, Got, Bressant; Mmes Judith, Dorval, Edile Riquier, Stella Colas, Sarah Bernhardt, Reichemberg, Emilie Broizat, Jouassain, Croizette, Favart, Granger ; MM. Lafontaine, Talbot, Delaunay, Coquelin aîné, Maubant, Laroche, Barré, Febvre, etc.

La troupe actuelle est composée de sociétaires et de pensionnaires.

Voici leurs noms par rang d'ancienneté.

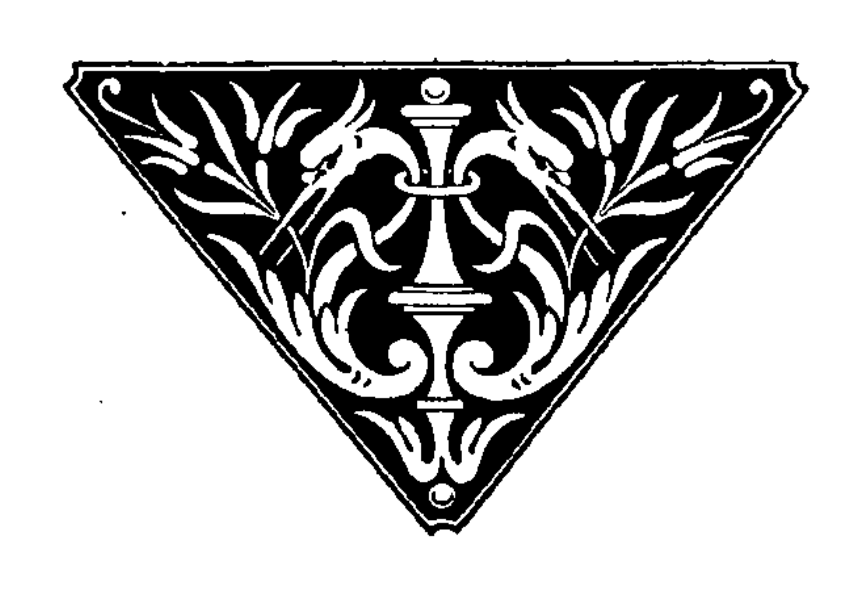
Sociétaires : MM. Mounet-Sully, Worms, Coquelin cadet, Prudhon, Sylvain, Baillet, Le Bargy, de Féraudy, Boucher, Truffier, Leloir, J.-P. Mounet, Lambert fils, Berr, Laugier, Leitner et Duflos; Mmes Barretta-Worms, Bartet, A. Dudlay, Pierson, Muller, Marsy, Kalb, Du Minil, Brandès.

Pensionnaires : MM. Joliet, Villain, Roger, Falconnier, Hamel, Clerh, Dehelly, Esquier, Fenoux, Delaunay, Barral; Mmes Fayolle, Frémaux, Amel, Persoons, Hadamard, Boyer, N. Martel, Bertiny, Moréno, Lerou, Lainé, Wanda de Boncza, Lara, Lynnès, Lecomte, Marie Kolb et cette pauvre Mlle Henriot qui vient de trouver une mort si triste dans ce désolant désastre.

Avec de tels artistes, le Théâtre-Français sera toujours le conservatoire du goût et du grand et bel art.

Pendant quelques semaines encore, la Comédie va errer à l'aventure, demander asile chez d'autres; il ne reste plus qu'à se dépêcher à réparer la grande Maison et lui faire une demeure digne d'elle et de l'art français qu'elle a représenté avec tant d'éclat durant de si longues années.

François BOURNAND.





DAUBASSE

POÈTE GALANT

On pourrait soutenir que Daubasse fut avant tout un poète français, — le Gascon patoisant ne venant qu'après — puisque c'est en vers français qu'il aima ou plutôt qu'il exprima son amour toutes les fois que l'occasion s'en présenta. En effet, dirait-on, s'il parla patois, c'est que le milieu où il vécut, le défaut complet de ce qu'on appelle aujourd'hui « une éducation libérale » le voulurent ainsi ; mais dans son dialecte il ne se sentit jamais à l'aise comme — pour ne parler que des morts — Jasmin, Despourrins et bien d'autres dans le leur : sans cela, pourquoi aurait-il éprouvé le besoin d'en sortir ? car, lorsqu'il se trouva dans une société raffinée relativement, choyé et fêté, lui, simple « mestre peigniè »,

« Qui rime quelquefois sans trop savoir comment...
« Bien qu'il ignore encor l'art de lire et d'écrire »,

il parla français, et fort bien — mieux que ne le fit jamais Jasmin. On voit qu'il se sentit chez lui dans cette langue plus commode à sa muse à la fois gauloise et classique. — Elle serait moins gasconne si elle n'était pas cela ! — Et, chose bizarre qui montre combien on s'est escrimé à le faire voir plus patois qu'il ne le fut, certaines de ses épigrammes dont l'original est en bonne langue française du XVIIIe siècle, ont été traduites en patois et telles rapportées par la tradition (1).

Voilà ce que l'on pourrait dire, oubliant que ses vers français sont semés parfois de négligences, de gasconismes, d'erreurs métriques : rimes mal alternées, é muet surabondant dans la quantité du vers faute d'élision (2), etc. Cela tient

(1) J'ai toujours entendu citer ainsi l'impromptu que Daubasse lança aux Benédictins, lorsque son âne entra dans leur abbaye :

Excusas moun ase Marti,
Se n'agis de la sorto ;
Cresio dintra dins un mauli :
Besio tan d'ases à la porto !

Je ne trouve dans ses œuvres complètes que ceci :

Mes Pères, excusez mon pauvre âne Martin,
Il avait ses raisons d'en agir de la sorte,
Il croyait bonnement entrer dans un moulin,
En vous voyant en nombre environner la porte.

(2) M'envoi[e] de son amour un présent si funeste.

évidemment à ce que, ne sachant ni lire ni écrire, il était obligé de dicter ses pièces à un ami qui les lui répétait ensuite pour qu'il les corrigeât. Ainsi tout ce que la prononciation française n'indique pas ou indique mal lui échappait, tandis que le patois, tout en sonorités, n'avait pas de secrets pour son oreille.

Quoi qu'il en soit, je me hâte de déclarer qu'en ma qualité de compatriote du poète je crois comprendre ses vers gascons et ne pense pas hausser le mérite de quelques-uns d'entre eux en les rangeant auprès des poésies du Normand Basselin et de Marot, le gentil poète de Marguerite de Valois, duquel le Villeneuvois chanta la louange dans un rondeau. De telle sorte, j'aurai mes coudées franches pour ne m'arrêter qu'en un coin des œuvres de Daubasse, coin qui fait songer non aux taillis épais et sauvages qui devaient, en son temps, foisonner dans le pays agénois, mais qui évoque l'idée d'un jardin de Lenôtre, d'un parc aux allées sablées et sinueuses, bordées de grands arbres, où l'on s'enfonce à deux, en récitant les litanies de l'amour, tandis qu'apparue soudainement en un bassin Vénus sourit parmi les nymphes qui farandolent.

En quelles circonstances furent composées ces pièces : *Déclaration d'amour*, *Plaintes d'un Amoureux*, *Sur le Portrait d'une Demoiselle de Castillonès,* exquis madrigal en quatre vers, *A une Dame*, *A une Baronne*, et cette chanson qu'on dirait importée d'Italie par quelque poète voyageur du XVe ou du XVIe siècle, intitulée simplement *Couplets*? Il n'est pas nécessaire d'être Œdipe pour le deviner à moitié ; mais quant à démêler complètement l'histoire de ces vers, c'est plus difficile. Il en est comme du nœud gordien : il faut trancher ou ne rien toucher. Abstenons-nous, c'est plus prudent!

Sur quelques morceaux pourtant on est fixé (1). Amené par son ami, le Président d'Aguin, chez la baronne de M***, Daubasse fut invité à dîner au milieu d'une société nombreuse et brillante qui se trouvait là tout exprès. Mais comme il ne disait rien, malgré l'empressement de tous, la maîtresse de la maison lui demanda la cause de son silence ; il répondit par trois strophes improvisées dans lesquelles, après s'être montré sur le Parnasse, parmi les muses, et chez lui dans son atelier plein de corne et de peignes, lieux familiers où rien ne l'intimide, il dit enfin :

Des Grâces c'est ici le véritable temple.
J'y vois les vrais plaisirs par groupes arriver,
Plaisirs dont tous mes sens voudraient bien s'enivrer :
Mais les *rares* beautés que mon œil y contemple
Se bornent par malheur à me faire rêver.

(1) Voir l'édition des œuvres complètes de Daubasse, par M. A. Chari...

Le dernier trait est bien de ce poète dont le sourire ironique et narquois vole de l'idéal à la réalité, laissant, sous l'épanouissement fleuri et charmant du madrigal, percer de temps en temps l'épine de l'épigramme.

Le dîner fut bon sans doute ; aussi Daubasse se décida-t-il, car, au dessert, la même baronne lui offrant un cœur en sucre, il lui lança ce quatrain :

Tout ce qui vient de vous a le droit de me plaire ;
Ce cœur inanimé que je tiens dans mes mains,
S'il m'assurait le vôtre, adorable bergère,
Bien plus que ceux des dieux j'aimerais mes destins.

Enfin il paraît qu'après dîner, selon le pittoresque usage que les paysans seuls ont gardé, la dame chanta ; et, en réponse à son couplet, Daubasse improvisa ceux qui commencent ainsi :

Des pèlerins, charmante blonde,
Suivons le sort ;
Hâtons-nous de courir le monde
Sans passe-port.
C'est bien assez que les amours
Servent de guides !...

Ces vers sont, comme disaient les précieuses, « du dernier galant ».

Mais quelle fut la suite de l'aventure ? O lecteur curieux, l'histoire ne le dit pas. Cependant, comme Daubasse ne fit que passer à Toulouse et qu'il n'eut pas probablement l'occasion de revenir chez la baronne dont le château se trouvait près de cette ville, on peut croire que le chapitre si bien commencé n'eut jamais de conclusion.

Il n'en fut pas toujours ainsi, si je m'en fie à cette épigramme « A une ingrate », composée en réponse à un envoi de feuilles flétries :

Faut-il que ton perfide cœur
M'envoie de son amour un présent si funeste !
Après m'avoir donné ta fleur,
Tu ne pouvais avoir que des feuilles de reste.

A quelle femme furent adressés ces vers ? Comment le dire avec ce diable de poète dont la vie fut partagée en deux portions passées l'une dans l'atelier et le cabaret où sa tonne était toujours percée, l'autre dans les châteaux, auprès de la société noble du pays, et qui d'ailleurs, malgré sa dévotion mystique, semble avoir toujours été disposé à mordre dans la pomme que l'Eve, à son gré, ne lui tendit pas assez souvent ? Etait-elle d'en haut ou d'en bas, cette ingrate ? De la bourgeoisie villeneuvoise, ou de la noblesse châtelaine ?

Assurément, elle était de l'une ou de l'autre, sans quoi Daubasse eût parlé patois. Mais le français prédominait davantage dans les salons du duc de Biron ou de Mme de Rigoulières, ce qui porte à croire que c'est là qu'elle fut connue.

C'est là aussi sans doute qu'il eut comme un parfum de la cour. Il trouva parfois les accents de ses faiseurs de vers ; seulement il paraît avoir été un peu en retard sur son époque. La province fut toujours la même : elle cherche bien à copier les modes de la capitale, mais il faut à celles-ci le temps d'arriver jusqu'à elle. Aujourd'hui, avec le télégraphe, elle singe le Paris de la veille ; alors, avec la diligence, elle singeait celui de l'avant-veille. Mais peut-être ne faut-il pas la railler et suit-elle les mêmes lois d'évolution intellectuelle que le centre ; mais en celui-ci, les cerveaux étant plus surchauffés, la marche est plus rapide. Car, c'est un fait, Daubasse n'avait pu, comme il dit lui-même,

.... Méditer Virgile et Juvénal,
Ni lire Bossuet, Nicole, Arnault, Pascal,

ni, aurait-il pu ajouter, Boileau, Lafontaine, Racine, Régnier et tous les autres moins célèbres, auxquels cependant il ressemble quelquefois. Se les était-il fait lire ? Voilà la grande question. Je suis assez disposé à croire qu'il les connut au moins en partie. En tout cas, qu'il ait suivi inconsciemment l'évolution générale de la littérature, ou qu'il ait voulu se conformer à des modèles, il fait souvent songer à d'autres poètes qui eurent leur moment de vogue. Ecoutez ces vers extraits des *Plaintes d'un Amoureux*.

Quand voudrez-vous suspendre, adorable inhumaine,
Le barbare plaisir de faire mon tourment ?
Je souffre mille maux, et je vous dis certaine
La déchirante mort du plus fidèle amant.

Si je pouvais, du moins, dans quelque solitude,
Trouver un sûr remède à l'excès de mes maux,
J'irais me délasser de la sollicitude
Que me causent l'ingrate et mes heureux rivaux.

Que dis-je, malheureux !... Il vaut mieux que je meure ;
Mon martyre serait moins cruel et moins long ;
Si ma condition ne devient pas meilleure,
Mon choix et déjà fait : le trépas sera prompt. . . . . .
. . . .

Quoi ! je meurs, et mourant, j'adore l'inhumaine !
Quoi ! je meurs, et mourant, je maudis ses appas !
Je devrais la haïr et maudire ma chaîne,
Et mon amour la suit dans la nuit du trépas !
. . . .

Je voudrais vous savoir très constamment heureuse;
Mais mon ombre après moi troublera vos plaisirs.
Vos remords, que j'égale aux serpents de Médeuse,
Viendront vous déchirer jusque dans vos désirs...

Cette pièce ne fait-elle pas songer à celles de Benserade et de Voiture, deux poètes d'une société morte et de mœurs trépassées, dont il ne faut pas croire tout le mal que disent d'eux les professeurs de rhétorique, emboitant le pas à Molière et à Boileau ? Tout précieux qu'ils sont et saturés de galanterie mièvre, ces vers ont une saveur exquise. Ils furent dits, sûrement ceux-là, soit au château de Biron, soit chez le marquis de Belzunce, chez le comte de Fumel, soit dans un autre de ces manoirs si nombreux dans le pays, qui semblent encore sur leurs collines, entre le gris des bois et le bleu du ciel, ériger leurs créneaux toujours superbes et fiers des gens et des choses qu'ils ont vus, de tout le lointain autrefois qu'ils ont connu et dont des miettes sont restées en eux. Ils étaient inspirés peut-être par quelque amie de cette Mme de Rigoulières, à qui, en lui offrant la main pour traverser un ruisseau, — j'aimerais savoir lequel, connaître l'endroit où s'est passée cette scène ! — il dit si poliment :

Bou sès may bélo que lou jour ;
Jamay la neù sera tant blanco ;
Per passa lou riù de l'amour
Nou boudrioy pas d'aùtro palanco !

(Vous êtes plus belle que le jour ; — jamais la neige ne sera aussi blanche. — Pour passer le ruisseau de l'amour, — je ne voudrais pas d'autre planche.)

Voilà qui rappelle les plus beaux temps de la chevalerie et des cours d'amour.

A une autre dame — de Moissac, son pays d'origine — il adressa cette pièce :

J'ai traversé, belle Henriette,
Du Léthé les bienheureux flots ;
Pour mon bonheur, chère brunette,
Buvez vous-même de ses eaux.

. . . .

Je ne vois de vrai que vos chames,
Vos vertus, mes fers, mes ardeurs ;
Et vous, ne voyez que mes larmes,
Mes feux, mes soupirs, mes langueurs.

Buvez donc, charmante Henriette ;
Buvez : vous n'aurez plus d'époux...
Et votre nouvelle conquête
Sera bientôt à vos genoux !

Au point de vue de la forme, ces vers pourraient être attribués « à un libertin » de 1660 ou à un poète de cette petite

cour qui, vers la fin du règne de Louis XIV, s'était, avec le duc d'Orléans à sa tête, séparée de la grande, comme à quelque favori de Dubois, ou encore — ayant en moins cependant quelque chose qui leur est particulier, leur « poudré » — à quelque abbé galant ou chevalier frisé contemporain de la Pompadour ou de la Dubarry. Quoique très précieux encore, cela n'est plus ce qui se disait dans les salons de la belle Julie ; le Gascon y a ajouté de sa propre palette.

Quelle était aussi cette demoiselle de Castillonès à qui il décochait ce quatrain sur son portrait ? Je suis sûr que l'idée eût plu à Philaminte :

En voyant ce portrait, Vénus disait un jour :
Ce chef-d'œuvre de l'art n'eut jamais son modèle.
— Ma mère, vous errez, reprit alors l'Amour,
Celle qu'il représente est encore plus belle.

Il est une autre femme dont il ne parle qu'une fois dans ses œuvres, et même assez irrévérencieusement, pour nous annoncer sa mort, c'est sa légitime épouse, Jeanne Laboury. Mais il faut songer qu'il s'était marié à vingt-deux ou vingt-trois ans et qu'il ne commença à rimailler que vers trente-cinq ans. C'est là une excuse. La pièce est intitulée : *Tristesse*. La voici :

Ah ! que la paresseuse automne
Donne de peine à mon esprit :
Je n'ai plus de vin dans ma tonne,
Je suis sans argent, sans crédit,
J'ai perdu depuis peu ma femme...
Amis, j'en mourrai de regret :
Souvent pour moi la bonne dame
Servait de gage au cabaret.

Et n'oubliez pas en lisant ces vers que, très vraisemblablement, presque tous jaillirent de ses lèvres comme des fusées, inspirés par un mot entendu dans la conversation, un incident de sa vie, ou bien — c'est le cas de ceux qui m'occupent — par un « tendre sentiment » presque aussitôt exprimé qu'éprouvé. Néanmoins, il est probable que la *Déclaration d'amour*, les *Plaintes d'un Amoureux* et les strophes à *Henriette* furent préparées à l'avance et travaillées. Ce sont là des œuvres trop fignolées pour avoir été composées si vite. N'empêche qu'il fut improvisateur, plus peut-être qu'aucun autre poète ; son parler devait être étincelant et charmeur. C'est d'ailleurs cela qui explique pourquoi il fut tant recherché par les nobles des environs, qui parfois se disputèrent presque l'honneur de l'avoir à leur table.

Daubasse qui était toujours à l'aise, sachant qu'il plaisait, ne devait pas s'y trouver mal. Le gibier prohibé sur la table

des roturiers s'amoncelait sur celle des seigneurs ; les vins de Bordeaux, de Thézac et de Cahors, dont le poète parle avec tendresse, rutilaient en beaux rubis foncés dans les verres toujours remplis. Or il y a deux choses qu'il ne dédaigna jamais : les belles femmes et le bon vin. Il s'en défiait pourtant d'après cet avertissement qu'il donne aux autres et dont il devait lui-même profiter : Dans les festins :

Deux charmants ennemis sont à notre côté ;
Souvent à plus d'un sage ils ont tourné la tête.
Quels sont ces ennemis ? — Le vin et la beauté.

JEHAN LAUGNAC.





L'ALGÉRIE FRANÇAISE

(Suite)

Après avoir essayé de rendre l'extérieur brillant d'Alger, il y a quelque difficulté, peut-être même un peu de cruauté à en approfondir les dessous. On s'en tiendrait volontiers à la face de la médaille sans regarder le revers. Qu'importe d'ailleurs ce revers si on ne le connaît pas ; et c'est le cas de tous ceux qui ne font là-bas qu'un court séjour. Mais d'autres sont obligés de demeurer : ceux que leur situation attache et ceux dont la famille est déjà algéroise. Ces derniers se plient d'eux-mêmes au milieu social et ils n'ont aucune peine à le faire, l'éducation les ayant préparés pour ce milieu ; du reste ils ne sont point isolés et se trouvent, par leur situation spéciale, à l'abri de certaines influences. Il n'en est pas de même des officiers et des fonctionnaires arrivés à Alger au début de leur carrière, et les ressources qu'offre à ces « déracinés » leur nouvelle résidence, sont superficielles.

Les premiers jours, l'officier trouve à son cercle, à son mess, un point d'attache ; il se sent relié à d'autres personnes vivant de la même vie que lui et il puise dans ce sentiment une certaine assurance. Le fonctionnaire rencontre également dans son administration une camaraderie précieuse car Alger est par excellence la ville où s'entretient cette camaraderie. Ces ressources suffisent tant qu'on fait encore connaissance avec la Ville Blanche et qu'on demeure sous le charme. En retrouvant ses camarades au mess ou à la pension on est heureux de raconter ses impressions, et les « anciens », qui ont ressenti autrefois les mêmes émotions, revivent avec joie leurs souvenirs. Le soir, sur les terrasses des cafés, se prolongent entre amis, certaines causeries qui aident au baptême du néophyte, tout en respectant ses illusions.

Mais bientôt on a vu et revu l'Alger exotique et intéressant et l'on cherche à s'organiser une existence plus assise, plus personnelle. Quoique la satiété du site et de la vie ambiante ne soit pas venue, on sent déjà que l'extérieur dans lequel on se meut n'est qu'un cadre et l'on essaie de le remplir. La première ressource qui paraît se présenter est de se créer des relations au sein de la société algéroise. Quelques-uns, il est vrai, nient cette nécessité de se mêler au milieu social, et, selon leur expression « ils ne voient personne ». Il n'y a chez ces misanthropes qu'une simple pose destinée à voiler une grande timidité naturelle ou un manque d'éducation. Ceux qui l'affichent le plus n'en sont point dupes ; petit à petit, bon gré

malgré, ils font partie d'une société ; ils la choisissent plus ou moins bien, voilà tout.

A Alger on reçoit beaucoup et l'on est facilement reçu ; seulement, après avoir pénétré un peu partout, on se sent aussi isolé qu'avant. A vrai dire, il n'y a pas de société ou, s'il y en a une, elle est panachée et changeante ; c'est une revue cosmopolite. Composée de trop d'éléments divers qui se succèdent sans cesse, elle ne forme point un corps autour duquel il soit possible de graviter. Elle présente le caractère particulier aux villes d'eaux et aux plages dont l'agrément est proportionné à la durée du séjour et elle finit par ne plus être pour les habitués qu'une comédie trop connue : on va voir de temps en temps un acte, une scène, mais la pièce entière fatiguerait.

Les nouveaux débarqués sont d'abord étonnés qu'une impression de solitude puisse se dégager d'un milieu social où la manifestation de la vie paraît si intense ; mais ils finissent par se convaincre bientôt de leur isolement et se dégoûtent du remous mondain. Ils ont cependant une jeunesse à dépenser, une jeunesse encore aiguisée chez beaucoup d'entre eux aux alléchantes promesses d'un pays où les femmes sont désirables et l'amour facile. Le théâtre et les cafés-concerts ne suffisent pas ; ils cherchent ailleurs... Et c'est ainsi qu'après s'être bien retournés, avoir songé au mariage, l'avoir même quelquefois côtoyé de près, puis abandonné devant le formidable point d'interrogation qui l'accompagne là-bas, ils en arrivent tout doucement au « collage ».

Eh oui ! le mot est dur, gluant et réaliste, mais si expressif ! Il semble pourtant que sa crudité ne s'applique vraiment qu'à la seconde période de ce genre de liaison, celle de l'esclavage, celle où l' « âme sœur » des débuts s'est changée en un boulet prosaïque et lourd. La première est un mariage libre, souvent auréolé de sincère passion, qui fait le bonheur des deux amoureux — des deux patients de plus tard.

Alger n'est pas comparable aux grandes villes de France où les étudiants — jeunes marcheurs — déversent le trop plein de leurs rêves de cœur en suivant platoniquement le profil des demoiselles de magasin, petites fleurs des rues qui, tout heureuses de répandre autour d'elles un parfum de jeunesse, se laissent sentir à peine, sans penser à mal. A Alger la grisette n'existe pas ; c'est, en amour, un grade que l'on ne connaît pas et l'on y prend rapidement quelques galons de plus. Du reste, dans le bataillon féminin, ne servent pas que des Algéroises ; toutes les nations fournissent ; — la « légion étrangère » des demi-mondaines.

On comprend qu'un champ de manœuvres aussi recherché produise des adversaires redoutables. Puis c'est si agréable de courir les plages à deux, de prendre ses repas chez soi, d'avoir un intérieur, de se donner l'illusion de l'amour vrai par le continuel frôlement de la femme — bien que ce frôlement révèle une patine inquiétante. L'entourage n'est pas sévère ; les amis feignent d'ignorer ; on arrive à croire qu'on joue, en se cachant, un bon tour à la morale et que la morale ne s'en doute pas. Quant à l'avenir, on le voit si loin et on le craint si peu ! Cependant l'habitude vient, l'habitude d' « une femme », la plus invétérée de toutes. On est englué jusqu'au cou. On vieillit ensemble — elle plus vite — et quand la situation officielle devient exigeante et qu'on vous met en demeure de régulariser, on régularise ; seulement on s'aperçoit alors que l'amoureuse de naguère ne met pas l'orthographe et a des mains de cuisinière.

Quelques-uns — bien rares — ont le choix plus heureux. Ils peuvent

croire un moment avoir réalisé cet idéal charmant, qui germe dans le cœur des jeunes gens rêveurs et sensitifs, de l'amour sans attache imposée, sans autre lien que la volonté réciproque. Une jeune fille, d'une valeur intellectuelle et morale pareille à la leur, devient leur maîtresse et leur garde l'amour et la fidélité d'une femme légitime. A ce genre de liaison il ne paraît vraiment manquer que la consécration de la loi civile et de la religion, et cette assurance journalière de n'être ensemble que parce qu'on le veut bien est certainement séduisante. Mais, en admettant que les croyances religieuses, un moment endormies, ne se réveillent pas plus tard, la loi demeure, inéluctable et sèche, qui ne perd jamais ses droits, et l'idéale union du début finit devant l'écharpe de Monsieur le Maire — parce qu'il y a des enfants dont il faut sauvegarder l'avenir. On aboutit où commencent les autres. On rejoue sa vie et le décor est défraîchi, les premiers rôles un peu mûrs... Il faut pourtant se bien tenir en scène et permettre aux employés de l'état-civil de prendre le petit instantané qui, classé dans les archives, aura son intérêt plus tard.

Et c'est ainsi que des situations, paraissant d'abord heureuses, révèlent tout à coup une tare, une lassitude cachée. On s'informe. Un ami vous renseigne ; on compatit et l'on passe ; il y en a tant !

En somme Alger n'est pas la résidence d'un sentimental et l'on devrait y vivre avec le caractère des peuples orientaux qui ne voient dans la femme que l'odalisque du jour. Les Algérois d'origine ont un peu ce caractère, et ils lui doivent de résister plus facilement aux entrainements du milieu. Là où les nouveaux arrivés plantent des dents gloutonnes, ils goûtent en gourmets qui se méfient. Avant d'aller plus avant, ils flairent l'enlizement ; ils se demandent s'il faut franchement se lécher les lèvres ou garder le masque d'une réserve sceptique. Un atavisme secret les avertit sans doute et l'hésitation les sauve.

V

S'il suffisait de vaincre pour asseoir une domination, la colonisation serait facile. Mais la victoire ne fait qu'ouvrir les portes ; une fois entré, on s'aperçoit que la place n'est pas nette. En Algérie, les colons qui ont suivi les soldats se sont trouvés en face de près de trois millions d'indigènes.

Bien qu'épuisée, vieillie — étonnamment dégénérée, si l'on songe à sa splendeur passée — la race arabe n'est pas négligeable. Elle a perdu sa valeur intellectuelle qui jadis s'affirma si puissante, elle a laissé s'éteindre son génie artistique qui rayonna jusqu'en Europe, mais elle croît toujours par le nombre et se maintient homogène, impénétrable, grâce à sa religion.

La décadence même a compliqué l'âme de cette race et en a fait un mélange incohérent de qualités et de vices les plus opposés. Sensitif, voluptueux, imaginatif, ami des paraboles et de la rêverie, l'Arabe est aussi lascif et corrompu. Sa générosité et sa franchise ne l'empêchent pas d'être à l'occasion voleur, perfide et cruel. Il donne tantôt l'exemple d'une majesté biblique, d'une délicatesse raffinée, tantôt celui d'une bassesse d'âme fanfaronne et d'une vénalité révoltante. Pour l'ennemi à sa merci il a de nobles mouvements et au besoin de savantes tortures. Convaincu de son génie, il n'admet pas la supériorité de ses vainqueurs et il les méprise. Cette fierté est du moins belle ; c'est l'orgueil de la race. L'arbre, autrefois

gigantesque, tombe en pourriture, mais du tronc décomposé jaillissent toujours des branches grêles, sans force, sans ombre, qui défient pourtant la mort.

La conquête a mis cette âme arabe, rebelle au progrès, en contact avec l'âme française. La période de guerre terminée, c'est au nom de la civilisation et pour elle que l'œuvre a été entreprise. Certes la civilisation est un drapeau destiné à cacher bien des iniquités, et les couleurs dont on la pare se sont souvent ternies au cours de ce siècle. On doit convenir cependant que jamais peuple conquérant n'a été plus sincère dans ses vues d'annexion que nous ne le fûmes. Notre arabophilie a paru même exagérée. La générosité a dirigé notre politique, et nos mains, désarmées, se sont tendues, fraternelles. Les vaincus ont-ils répondu à notre attente ?

« Il ne peut entrer dans l'idée de personne d'exterminer les indigènes qui sont en Algérie, ni de les refouler dans le désert, suivant l'exemple des Américains du Nord à l'égard des Indiens ; il faut donc vivre avec les Arabes, les façonner à nos lois, les habituer à notre domination et les convaincre de notre supériorité non seulement par nos armes mais aussi par nos institutions. En exerçant sur eux une justice équitable et rapide, en augmentant leur bien-être, en développant l'éducation et les sentiments de moralité qui élèvent la dignité humaine, nous leur montrerons que le drapeau de la France n'est pas allé en Afrique pour les asservir mais pour leur apporter les bienfaits de la civilisation. »

Ainsi s'exprimait Napoléon III dans sa lettre sur la politique de la France en Algérie, adressée le 20 juin 1865 au Maréchal de Mac-Mahon, Gouverneur général de la Colonie. Un chef d'Etat, au retour d'un voyage officiel, ne pouvait exprimer de... meilleurs sentiments, et le calme des Tuileries, après les ovations de la « promenade » impériale, devait être singulièrement propice aux généreuses utopies de cette lettre célèbre. L'empereur, frappé que depuis trente-cinq ans l'assimilation arabe ait marché si lentement, est décidé à changer le cours des choses — tout simplement ; et pour qu'on ne doute pas de l'autorité de ses projets il avertit M. le Maréchal qu'il a mis par écrit les observations recueillies pendant son voyage. Il avoue d'ailleurs n'avoir pas la prétention d'inaugurer un système nouveau mais de trancher seulement quelques questions fondamentales et de les écarter à jamais de la controverse. Il faut gagner la sympathie des Arabes par des bienfaits positifs, les déclarer Français, les investir des droits de citoyens sous condition de stage, les admettre aux emplois militaires et civils, leur donner enfin des gages irrécusables de tolérance, de justice et d'égards pour la différence de mœurs, de culte et de race.

Le programme était louable, mais combien problématique son exécution ! Une nouvelle période de trente-cinq années s'est écoulée et, à beaucoup de points de vue, l'assimilation n'a pas atteint un degré de plus. On se demande même si elle existera jamais telle qu'on la rêve. Le temps peut-être viendra seul à bout de l'œuvre entreprise et encore faudra-t-il lui accorder un tel crédit qu'une réalisation si lointaine confine à la chimère.

Vivre « à côté » des Arabes sans les oppresser et sans enrayer notre colonisation, tel est le but à se proposer. Même réduit à ces proportions, il n'est pas facile à atteindre.

L'occupation de la colonie par la France est déjà lointaine. Pourtant notre domination n'est pas acceptée : elle est encore subie. Malgré les bienfaits réels des progrès réalisés, progrès dont les indigènes profitent tout en ayant l'air de les méconnaître, l'Arabe ne vient pas vers nous.

On comprend d'ailleurs que l'oubli de l'asservissement ne soit pas facile. Une province européenne, détachée d'un pays pour être annexée à un autre, ne change guère de régime : la question de patriotisme mise à part, la vie intérieure de cette province, sa vie intime, ne procède plus de tel rapprochement politique ou de tel autre ; elle a son existence propre qui se maintient en dehors des influences de la nation qui l'englobe. La Catalogne par exemple tient par ses mœurs autant de l'Espagne que de la France, et son état social ne subirait pas une perturbation bien profonde si elle passait d'un pays à l'autre. Les Arabes, au contraire, ont été réunis à un peuple dont le génie n'est en rien comparable au leur. Ils ont vu ce peuple s'établir auprès d'eux, prendre racine, apporter des habitudes inconnues, vivre une vie sociale différente. A côté de leurs mosquées se sont élevés les temples d'une autre religion, et ils ont été contraints d'assister sur leur sol — le sol du peuple élu — au développement d'une race d'infidèles pour laquelle leurs marabouts et leurs muphtis professent un profond mépris. Nous sommes et nous serons encore longtemps les fils des « barbares » qui les ont vaincus, L'idée de vengeance n'est pas éteinte.

A ce point de vue, leur haine n'est sans doute pas un danger sérieux. Si elle est une des causes destinées à enrayer l'assimilation, elle ne peut mettre en péril notre domination ; l'occupation est pour cela trop solidement maintenue.

Cependant il ne faudrait pas en déduire l'impossibilité des insurrections. Si des complications européennes se produisaient, il y aurait certainement des soulèvements partiels, sans issue fatale par manque de cohésion mais qui entraineraient des massacres regrettables. Le Gouvernement l'a d'ailleurs sagement compris. Au cours des difficultés récentes provoquées par l'occupation de Fashoda, des mesures spéciales ont été prises. Tandis que la défense des côtes était examinée de plus près, qu'une activité fiévreuse régnait dans tous les ports du littoral, on étudiait en même temps dans l'intérieur, les moyens de préserver les centres de colonisation contre une révolte probable des indigènes ; des armes étaient déposées dans les mairies, un plan de résistance dressé, et un officier, envoyé dans chaque village, était chargé d'établir les premières bases de la résistance. Les événements n'ont pas justifié les craintes, mais les mesures préventives prises n'en ont pas moins produit le meilleur effet tant sur l'esprit des colons rassurés que sur celui des indigènes tenus en respect.

Cette antipathie réelle, qui se révèle surtout dans les régions où la population indigène est très dense, est entretenue par la religion. Les Arabes sont des croyants. Les armes à la main, derrière l'étendard du Prophète et sous l'impulsion de la parole vibrante des marabouts vénérés, ils sont capables de combattre avec l'ardeur des croisés et la foi des martyrs. Lorsqu'ils entreprirent d'envahir l'Europe et la firent un instant trembler à la renommée de leurs rapides succès, c'est moins leur valeur guerrière devant laquelle on reculait que leur enthousiasme religieux. La mort sur le champ de bataille leur est douce parce qu'elle leur assure les

joies réelles et palpables d'un paradis que le prudent Mahomet n'eut garde de trop embrumer, le mettant au contraire à la portée des terrestres désirs. Du reste les Arabes n'ont pas de patrie ; ils n'ont qu'une religion. Entre les diverses tribus qui peuplent l'Algérie il n'existe aucune union, et il n'en existait pas davantage autrefois ; les luttes intestines ont été de tout temps fréquentes chez eux et de nombreux soulèvements ont continuellement contrarié les efforts des beys vers l'hégémonie. Leur foi seule les rallie. Sans doute des sectes se sont formées qui ont un peu désagrégé le faisceau, mais quels que soient entre elles les degrés de l'orthodoxie, en face de nous, infidèles, les Arabes, maleki, anefi ou beni-mezab, sont avant tout mahométans.

Le cardinal Lavigerie avait si bien compris que l'Islamisme était en Algérie notre plus redoutable adversaire qu'il a essayé de lui opposer l'idée religieuse française. Il espérait par une propagande intelligente arriver au rapprochement des races. Les résultats n'ont pas été brillants, et il est permis de se demander si le cardinal lui-même ne s'était pas rendu compte, dans les derniers temps de sa vie, que son ardent patriotisme ne pouvait le conduire de ce côté qu'à des désillusions. L'édifice qu'il avait eu le projet de saper à sa base pour satisfaire ses désirs généreux de catholique et de Français était défendu par la même force qu'il dépensait lui-même à l'attaquer : la foi — et une foi plus superstitieuse, plus aveugle. Aussi ce prince de l'Eglise, chez qui l'amour de la grandeur nationale avait trouvé une merveilleuse activité, avait-il changé de programme en se tournant vers l'extrême sud, vers les régions du pays noir dont les peuplades sont peu à peu gagnées à la cause de l'Islam. Les rattacher à la France par la religion avant que l'étendard du Prophète ne les ait entraînées, tel était son but. Il avait organisé des missions qui ont pénétré jusque dans l'Ouganda et si la mort n'avait arrêté l'œuvre de sa volonté hardie, il aurait appuyé nos efforts de pénétration d'une force morale peut-être très puissante.

La religion de l'Islam est si puissante parce qu'elle touche à tout : morale, droit, hygiène, histoire, poésie... Dans l'esprit des Arabes, l'idée religieuse est à la fois l'idée politique et l'idée sociale ; elle embrasse la vie entière et ne laisse aucune place à une influence étrangère. L'existence matérielle elle-même est réglementée par des dogmes comme si l'auteur du Coran eût pressenti que la durée de la religion nouvelle se prolongerait d'autant plus qu'il laisserait moins de place à l'initiative individuelle. Mahomet, il faut le reconnaître, était un profond politique, et sa doctrine est merveilleusement adaptée aux êtres qu'elle régit. C'était en effet assurer le règne d'Allah que de rendre, sous les dominations successives que son peuple pourrait subir, l'asservissement moral de ce peuple impossible.

Il existe cependant, parmi les indigènes algériens, une race à part sur laquelle l'influence française paraît s'exercer avec plus de succès ; ce sont les Kabyles. Malgré leur révolte de 1871, ils se laissent pénétrer davantage par les idées françaises. Laborieux, économes, ouverts au progrès, on retrouve chez eux beaucoup des qualités du cultivateur français. Mais aussi ils n'acceptent le Coran que comme dogme religieux, lui refusant absolument le caractère de code général. On comprend qu'ils soient par là-même moins rebelles aux changements et l'on peut espérer que leurs coutumes locales, n'ayant à leurs yeux qu'une autorité humaine, pourront un jour faire place à d'autres. D'ailleurs — signe indiscutable de leur tendance à l'émancipation — les Arabes les méprisent. C'est la conséquence naturelle de la foi de ces derniers dans le livre sacré, foi hautaine

et sectaire, qui accepte aveuglément la loi du Prophète et la reconnait en tout fondamentale et intangible : ceux qui ne l'admettent pas sont des égarés, des inférieurs.

Malgré l'opposition que nous créera sans cesse en Algérie la question religieuse, il n'est jamais entré dans les vues françaises de s'attaquer directement à cette religion en cherchant à en diminuer les effets. C'eût été en contradiction avec les principes de libéralité et de tolérance dont nous avons donné l'exemple au monde. Bien au contraire, l'Islamisme a toujours été protégé par les gouvernements successifs désireux de forcer la sympathie des Arabes en leur prouvant qu'on n'en voulait pas à leurs croyances. Certaines fêtes sont même entourées d'une véritable solennité officielle. C'est ainsi que pendant le Rhamadan des artilleurs français annoncent par des coups de canon le lever et le coucher du soleil, c'est-à-dire le commencement et la fin du jeûne.

Les mœurs, intimément liées à la religion, ont aussi été respectées et les conditions sociales du peuple arabe n'ont pas été atteintes. Il eût été d'ailleurs profondément maladroit de s'immiscer dans la famille indigène, de vouloir restreindre la puissance paternelle, porter remède à la tutelle excessive des femmes, ou s'attaquer à la polygamie, au mariage par achat, aux facilités de répudiation. Dans ce domaine l'autorité française eût outrepassé ses droits et accru encore le ressentiment des vaincus. Le système de la propriété territoriale seul ne pouvait subsister sur les bases anciennes et il a fallu réformer les coutumes en usage, assurer la sécurité des biens détenus tant par les indigènes que par les colons. Mais à ce point de vue les changements s'imposaient et si l'œuvre n'est pas accomplie, si les lois successives révèlent encore des tâtonnements, on peut dire cependant que chaque jour s'accentue le difficile étayage d'une propriété plus définie. Et il faut parfaire la réforme au point d'amener l'Arabe, naturellement nomade, à s'attacher à la terre, à l'aimer. L'indigène, en effet, est trop pareil aux premiers hommes qui se contentaient des fruits nés spontanément du sol. Quand la propriété terrienne, circonscrite, se révèlera à lui comme la véritable source du bien-être, il se courbera vers ses champs, cherchera à les féconder, y mêlera un peu de son âme jusqu'ici insouciante et vagabonde. Il y a là une chance de salut pour l'assimilation et il faut la courir même au prix de bouleversements paraissant injustes aujourd'hui, mais dont l'effet pénible s'atténuera chaque jour devant la valeur croissante du sol algérien. Notre colonie vaut par son avenir agricole ; rendons l'indigène agriculteur, la terre nous le gardera.

Charles TEILHAC.

(*A suivre.*)





Album du « Feu Follet »

Au souvenir de Villebois-Mareuil

Ainsi laissant ta mère et l'orpheline enfant,
Tu partis, comme un preux qu'évoque l'olifant,
Car ta fierté récalcitrante
Se lassait d'un repos infertile, et là-bas
Tu vins rejoindre ceux qui livraient des combats
Sous l'œil de Dieu, trois contre trente.

Ton exemple dément notre apparent déclin.
Oui ! nous avons encor des fils de Duguesclin,
Espoirs d'une France meurtrie,
Résolus contempteurs des vulgaires dédains,
Prêts à défendre, avec l'arme des Paladins,
La liberté d'une Patrie.

Le clairon des aïeux sonnait devant tes pas.
Ces héros de jadis qui ne reculaient pas
Dans la mêlée ou dans la lande
Te précédaient émus comme un jeune rival
Et tu marchais rapide à l'appel du Transvaal,
Comme Humbert au cri de l'Irlande.

Et l'on te vit debout dans ce camp de rochers
Où ces grands paysans à leur sol arrachés
Guerroyaient pour leurs vieilles règles.
Il te fallait ces monts plus ardus que les tours ;
On résiste bien mieux à l'assaut des vautours
Dans le voisinage des aigles.

Glaive des fiers sommets et drapeau des hauteurs,
Tu combattis avec tes bras libérateurs,
Briseur de tyranniques chaînes,
Jusqu'à ce coup fatal du destin oppresseur :
Tel un lion s'écroule atteint par le chasseur,
Ainsi la foudre rompt les chênes.

Et tous nous saluons, comme une armée en deuil,
Cette mort radieuse, ô Villebois-Mareuil,
Dans ce crépuscule où nous sommes ;
Car ce fut le Passé qui te fit accourir
Et c'est tomber en bon Français que de mourir
Pour l'indépendance des hommes.

EMMANUEL DES ESSARTS.



MADRIGAL DEMI-MONDAIN

Une tendre pécheresse,
Malgré nous, charme et caresse
Tous les yeux et tous les cœurs ;
Sa beauté qui nous est chère,
A plus de grâce légère
Que les ailes ou les fleurs :
Comme un duvet de colombe,
Comme au vent la feuille d'or,
On dirait, lorsqu'elle tombe,
Que c'est pour prendre l'essor.

LA COURSE AU BAISER

D'après Henri Heine

L'amour, quel carnaval étrange dans la vie !
Une femme, que fuit un homme, est poursuivie
Par un autre homme, à qui s'adresse éperdument,
Une autre femme, après laquelle un autre amant,
Court, vole ; et cœtera !.. Si bien qu'il est très rare
Que deux cœurs soient vraiment unis dans la bagarre.

Émile BLÉMONT.



Pantoum à la Vierge

Dans l'église mélancolique
La foule rêve doucement.
Salut à vous, Reine Angélique,
Blanche étoile du firmament !

La foule rêve doucement...
Le soir estompe les verrières...
Blanche Etoile du firmament,
Vers vous s'élancent nos prières.

Le soir estompe les verrières...
Des cierges brûlent à l'autel...
Vers vous s'élancent nos prières,
Astre puissant et immortel.

Des cierges brûlent à l'autel...
L'orgue gémit sur le portique...
Astre puissant et immortel,
Vaisseau pieux, Rose mystique.

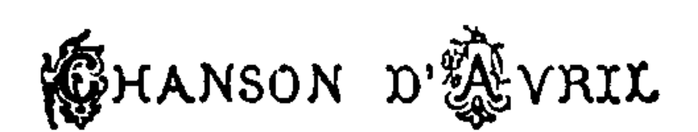
L'orgue gémit sur le portique...
Tout devient morne et soucieux...
Vaisseau pieux, Rose mystique,
Bénissez-nous du haut des cieux.

Tout devient morne et soucieux...
L'encens embrume l'air sonore...
Bénissez-nous du haut des cieux,
Vous qu'on chérit et qu'on honore.

L'encens embrume l'air sonore...
Les cloches tintent, dans la tour,
Vous qu'on chérit et qu'on honore
Bénissez-nous, Vierge d'amour.

Les cloches tintent dans la tour :
Voix attirante et symbolique.
Bénissez-nous, Vierge d'amour,
Dans l'église mélancolique.

MARIE-THÉRÈSE.



CHANSON D'AVRIL

I

Quelle plume assez légère,
Quel esprit assez subtil,
Peut retracer de l'Avril
La grâce éphémère?

Printemps si souvent chanté,
Jeune Printemps, comment dire
Ton éclat et ta beauté,
Et ton frais sourire?

Dans nos champs, dans le hameau,
Comment, comment décrirai-je,
Prince au riche et clair manteau,
Ta venue et ton cortège?...

Un trille de rossignol
Vaut parfois tout un poème.
O ma chanson! sois de même :
Vive, brève... et prends ton vol.

II

L'Hiver fuit, morose.
Voici l'Avril rose.
Chaque oiseau siffleur
Au bosquet l'annonce,
Et la blanche fleur
Le dit à la ronce.

Au fond du jardin
On entend soudain
Le coucou qui chante.
Plus d'un blanc troupeau,
Du prochain coteau
Dévale la sente.

L'Avril est venu.
Tous l'ont reconnu :
L'humble violette,
Le petit berger
Et l'oiseau léger
Qui dans l'air volète.

Il est de retour.
Ouvrons-lui la porte.
Car l'Avril apporte
L'amour.

PIERRE ARDOUIN.



L'ORT OCCITAN

Lo Lac

Sus l'acrin, dins la nibol,
Amont ont va pas lo pastre,
I a, garlandat de mentastre,
Un lac inatengibol.

Son miral, jamai trebol,
Miralha que la flor, l'astre
E l'auzel, que per tal astra,
Vola al cel agradibol.

Com aquel lac de la serra,
Voldriai que mos els, sus terra,
Miralhessen que belor :

Ton sorrire clar e monde,
Que m'es astre, auzel e flor,
E, fora aco, res del monde.

RAMON DE LA BARTA.

LE LAC

Sur la cime, dans le nuage, là-haut où le pâtre ne monte pas, il y a, enguirlandé de menthe, un lac inaccessible.

Son miroir, jamais troublé, ne reflète que la fleur, l'astre et l'oiseau qui, d'aventure, vole dans le bel azur.

Comme ce lac de la montagne, je voudrais que mes yeux, sur terre, ne mirassent que beauté :

Ton sourire clair et pur, qui m'est astre, oiseau et fleur, et, hors cela, rien du monde.

R. B.



LA VIE PARISIENNE

Paris l'été. — Le concours hippique et l'Exposition canine. — Les méfaits des automobiles. — L'aventure de Gyp. — La vente des livres. — Le mariage de la Goulue.

Paris l'été.

— L'histoire au jour le jour de la vie parisienne devient difficile à écrire.

Ainsi, nous arrivons à une période où il va y avoir deux Paris : l'ancien, le stable, et l'autre, le nomade, le fébrile, le cosmopolite.

Cette dualité est destinée à rendre particulièrement compliquée, pour quelques mois, la tâche du chroniqueur. Il ne sera pas toujours commode de s'y reconnaître dans ce salmigondis. Mais on est en droit, pour simplifier un peu les choses, de compter sur l'exode qui ne manquera pas de se produire lorsque la première gloutonnerie satisfaite fera place à la satiété en ce qui concerne les Parisiens parisiennant. Il est plus que probable que les trois quarts d'entre eux se sauveront à toute vitesse à la campagne ou dans les villes d'eaux. C'est de là que je daterai mes notes d'août et de septembre.

Les agences Cook et autres se chargeront de combler tous les vides et on arrivera ainsi à une apparence d'équilibre, quoique les défoncements de trains par lesquels nous passons ne soient pas pour faire d'heureuses réclames au voyage.

Mais inutile de pronostiquer. Passons tout de suite aux questions d'actualité immédiate.

Le Concours hippique et l'Exposition canine.

— Le concours hippique — je le constate avec regret — n'a eu, cette année, aucun succès. Beaucoup de chevaux, peu de clubmen, peu de toilettes. Seules quelques ferventes des Champs-Elysées et du noble faubourg sont allées place de Breteuil, emmitouflées dans leurs fourrures. Et pendant quinze jours, du haut de sa tribune, le vieux marcheur du quartier Marbeuf s'est désolé de ne voir rien venir.

— C'est extraordinaire, m'a-t-il répété souvent... je n'aperçois même pas une *belle Province !*

En effet, les grandes dames, les belles provinces et les belles chéries s'étaient mises en grève.

Quant à l'exposition canine, elle a ouvert ses portes un vendredi par un froid de chien. Mais cette date funeste n'a pas compromis son succès.

Depuis quelques années l'exposition des chiens, grâce à une organisation irréprochable, est très goûtée des Parisiens qui s'intéressent au toutou —

et ils sont légion les Parisiens qui s'intéressent au toutou, depuis la plus chiffonnée des bobettes montant les Champs-Elysées sous escorte de deux fox emballés, jusqu'à la douairière suivant les acacias en compagnie d'un loulou poussif.

Tout le monde aime son chien. Qu'il soit beau, qu'il soit laid, qu'il soit peigné, qu'il soit crotté, tout le monde voudrait l'exposer à l'Orangerie, corrompre au besoin le jury pour qu'il soit couvert d'honneurs et de récompenses.

L'exposition des peintres et des sculpteurs de chasse et de vènerie s'est ouverte le même jour.

Le lapin, cet animal maudit du sexe auquel nous devons Phryné, était représenté sur beaucoup moins de toiles que l'année dernière. Cela a fait plaisir aux petites femmes.

Les méfaits des automobiles.

— On commence tout de même à reconnaître que le droit de n'être pas écrasé fait partie de ceux de l'homme et du citoyen, et que le fait de payer une automobile seize mille francs n'autorise pas l'acquéreur à réduire les passants en chair à pâté.

Sans doute, le piéton est un personnage de mince importance pour les gens qui roulent en cab ou en phaëton, et quand on fait en motocycle du cinquante kilomètres à l'heure, on éprouve un mépris souverain pour la foule des culs-de-jatte qui parcourent une lieue dans le même espace de temps.

Il est très peuple d'aller à pied et très snob d'écrabouiller ceux qui y vont. Malheureusement on a trop abusé de la permission dans ces derniers temps et les écrasés se rebiffent.

Des ordres très sérieux ont été donnés. On a enfin interdit les courses sur route. Nous réclamions cette mesure depuis longtemps. Nous demandons encore l'obligation du numéro. C'est l'unique moyen de reconnaitre les délinquants, et de pouvoir s'assurer de leur personne.

J'ai, il est vrai, un ami qui en a trouvé un autre et qui est décidé à l'employer chaque fois que le véhicule écraseur essaiera de se soustraire par la fuite aux conséquences de sa brutalité. Il compte le numéroter lui-même à coups de revolver. Je lui ai fait remarquer qu'il pourrait lui arriver parfois de loger la balle signalétique dans le dos du chauffeur alors qu'il viserait simplement l'arrière de la voiture. Il m'a répondu que ce serait sans doute extrêmement fâcheux, mais qu'à bien considérer l'intérêt de la société, cela vaudrait encore mieux que de ne rien attraper du tout.

L'aventure de Gyp.

— Il paraît désormais certain que le clou de la prochaine représentation du cirque Molier, où l'on vit des ducs notoires et d'authentiques marquis faire du trapèze et de la barre fixe, consistera dans une escalade de grille — sans effraction — exécutée par la comtesse de Mirabeau-Martel, Gyp, en littérature. Une répétition de ce numéro exceptionnel eut lieu le mois passé à Saint-Maur, villa Shaken, en présence du chef de la sûreté qui a été stupéfié de l'agilité déployée par la mère du Petit Bob.

Il y a certainement d'incomparables clowns dans la police, des équili-

bristes hors de pair et de merveilleux sauteurs. Mais aucun d'eux ne va à la cheville de l'enlevée de la rue d'Alésia.

En somme, on peut prédire à Gyp un bel avenir dans la « banque », comme disent les forains, pour peu qu'elle cultive les talents sportifs que lui a octroyés le Créateur. Elle n'a qu'à vouloir pour que la haute école, le saut à travers les cercles en papier, ou, si elle le préfère, la voltige aérienne, n'aient pas de secrets pour elle.

Au moment où son ancienne verve paraissait éteinte et où ses saillies faisaient long feu, la Providence lui offre une compensation inespérée. Il ne paraît pas douteux qu'elle lâche la littérature pour le cirque et qu'elle trouve un brillant engagement chez Pleige ou chez Pinder.

La vente des livres.

— Je causais l'autre jour avec le plus parisien des éditeurs de cette fameuse crise de la librairie qui a dû commencer au temps de Boileau et des Trissotins du grand Siècle. Quand ceux-ci se rencontraient chez le libraire Barbin, c'est certainement de la « crise » qu'ils s'entretenaient le plus volontiers, de même que les comédiens et directeurs du temps déploraient déjà la crise des théâtres.

L'éditeur parisien me déclara nettement :

— C'est une année mortelle pour la librairie que celle de l'Exposition.

— C'est impossible, fis-je à mon tour, pour dire quelque chose.

— On sera trop éreinté : on ne lira pas.

Je hasardai :

— Mais, au contraire. Après une journée de fatigue on ne sera peut-être pas fâché de s'asseoir sur un bon canapé et d'y parcourir...

Il m'interrompit en haussant les épaules :

— On ne lit jamais pendant les expositions.

J'ai revu hier ce pessimiste. Il m'a arrêté pour me dire :

— Je crois que j'ai exagéré l'autre jour. Oui, vous avez raison. On vendra cette année. Les romans pornographiques s'enlèvent comme du pain bénit : *l'Amour à Paris*, *le Vice à Paris*, *les Femmes de Paris*, *les Maisons Tellier de Paris*, tous les livres qui narrent l'histoire galante de la Ville-Lumière ont un succès fou. On n'achète que ça.

— Et les belles œuvres consciencieusement écrites par des artistes ?

— Ça ne fait pas un clou.

C'est grâce à cette littérature de pacotille que Paris est considéré par tant d'étrangers comme une moderne Sodome. Que cette admirable cité soit un lupanar, je vous l'accorde, messeigneurs — mais vous êtes injustes en oubliant qu'elle est grande aussi par ses écrivains et ses savants ; grande par des siècles de gloire, grande encore par les trésors amassés dans son sein.

A Munich, à Nijni-Novgorod, Yokoama ou à Rio-de-Janeiro, dans vos patelins vaudevillesques, vous ne vous en souvenez pas assez. Il m'a paru bon de vous le rappeler.

Le mariage de la Goulue.

— Un mariage qui vient de mettre en émoi le Tout-Montmartre des premières, c'est celui de la Goulue avec son secrétaire intime, M. Droxler.

Je prédis à ce jeune ménage tout le bonheur possible. La diversité de leurs talents en est le meilleur garant.

Ce n'est pas une jeune fille classique que M. Droxler a conduite à l'*autel* — l'orthographe du mot est exacte, — pas même une femme, mais un véritable sérail. Et puis, si on en peut juger par le : *remarqué dans l'assistance*, le jour de la noce, tant à la cérémonie civile qui a été servie dans la cage des fauves, Droxler ne s'embêtera pas ; sa femme lui apporte aussi en dot des relations qui doivent être amussantes. Nini Patte-en-l'air, Brise-du-Soir et Olga Rayon-d'Or, si elles n'étaient pas demoiselles d'honneur, constituent sa grande intimité. Ses relations masculines sortent aussi du commun : Berlingot, le roi des posticheurs, et Olivier-le-Catalan, le charmeur de serpents — pour ne citer que les plus connus.

Si après le lunch toutes ces gloires foraines se sont mises à *travailler* de leur état, les invités n'ont pas dû regretter leurs gants et le voyage à Vincennes. Ils peuvent se vanter d'avoir été mieux servis que si les choses nuptiales s'étaient passées dans quelque Continental : des lions, des serpents, des danses de caractère figuraient sur le programme, alors que chez nous on croit s'être surpassé en servant à ses invités un petit acte idiot et des chansons rosses qui ne le sont pas.

ÉTIENNE RICHET.





Notes de Musique

XII

Saint-Saëns

Dans le journal l'*Illustration* du 23 mai 1846, on publiait le portrait et la notice biographique d'un enfant de dix ans ; cet enfant s'appelait *Camille Saint-Saëns*. — Les collections de cette publication sont assez rares pour qu'il soit intéressant de citer quelques extraits d'une chronique sur les débuts artistiques du musicien français actuellement le plus en vue et le plus généralement estimé par les vrais connaisseurs.

« Nous venons d'assister aux débuts d'un charmant enfant qui, dans un concert donné chez M. Pleyel, s'est fait entendre sur le piano, avec le concours de l'orchestre des *Italiens*. Camille Saint-Saëns nous a fait connaître une de ces hautes intelligences qui font époque. Déjà, nous avions entendu exécuter par des enfants de cet âge, des morceaux aussi difficiles ; mais aucun ne l'a égalé par la pureté, la sagesse, l'intension... Quelle grâce, quelle largeur ! quelle parfaite entente du style des différents auteurs !... — Le jeune Camille offre des particularités qui rappellent les premières années de Mozart... — Cet enfant montre une égale aptitude pour l'étude des langues, des sciences exactes, de l'histoire naturelle, de la mécanique ; il joint à un désir immodéré de s'instruire un esprit pénétrant et observateur, un jugement rapide et droit, une mémoire immense... — C'est à M. Stamaty que Camille Saint-Saëns est redevable d'une partie de ses succès... — Honneur à ceux qui savent ainsi deviner le génie et le développer avec tant de bonheur ! »

Les *Enfants prodiges* ne tiennent pas toujours ce qu'ils ont promis ; il semble pourtant que la musique protège les siens contre l'avortement ou l'épuisement prématuré. La plupart des grands musiciens ont été des génies précoces ; tels furent Bach, Mozart, Beethoven, Rossini, pour ne citer que les plus illustres, et Saint-Saëns a été, comme eux, particulièrement favorisé. Les progrès intellectuels se sont toujours trouvés en harmonie parfaite avec le développement de son cerveau et de sa nature physique ; de telle sorte qu'il a été donné à son génie d'arriver à la plus féconde et à la plus glorieuse virilité. Il revient à ses maîtres l'honneur d'une éducation musicale des plus remarquables ; il n'y a pour s'en convaincre qu'à jeter les yeux sur le programme de son premier concert d'enfant : un concerto de *Mozart*, un air varié et une fugue de *Hændel*, une toccata de *Kalkbrenner*, un prélude et une fugue de *Bach*, un concerto de *Beethoven* ; et n'oublions pas que c'est un programme de 1846 ! D'Italien, il n'y avait que l'orchestre, excellent d'ailleurs !

A seize ans, Saint-Saëns était un talent classé dans le monde musical : il était nommé titulaire de l'orgue de Saint-Merry et il se révélait comme

symphoniste dans la composition d'une magnifique symphonie (en mi bémol).

— A vingt-deux ans, il succédait à Lefébure-Wély à la Madeleine.

Ses qualités maîtresses se manifestèrent surtout dans sa très remarquable virtuosité sur l'orgue : il ne faut pas croire que la multiplicité infinie et la perfection croissante des ressources mécaniques de cet instrument, ou plutôt de cet orchestre qu'on appelle l'orgue, en rendent le maniement plus facile ! La mise en œuvre et la combinaison de tous ces éléments compliqués constituent une tâche redoutable, et pour faire parler comme il convient ce concert d'anges qui veulent bien descendre jusqu'à nous, il faut savoir se faire des ailes et s'élever au-devant d'eux.

L'être humain tout entier dépense là toute sa force physique, toute son énergie et toute sa puissance intellectuelles : l'enfantement de la pensée, la critique de soi-même, l'application à l'idée simple des combinaisons scientifiques et artistiques, la transmission de ces opérations complexes de l'esprit aux organes qui les traduisent, la direction dans le dédale des difficultés matérielles de l'exécution, tout cela doit se concevoir et se produire en même temps. Que dis-je ? La conception de l'idée mère et le choix du procédé artistique doivent être en avance sur les autres opérations de l'esprit et du corps qui poursuivent leurs cours, et ce dédoublement des facultés n'est pas l'un des mystères les moins curieux et les moins admirables de l'âme humaine !

Saint-Saëns est l'une des éminentes intelligences musicales qui se sont pour ainsi dire identifiées avec ce merveilleux instrument, qui en ont développé toutes les ressources, qui en ont fait valoir toutes les splendeurs ! Il est des parallèles et des classements qu'il serait téméraire et puéril de risquer ; mais il nous est permis de constater que des critiques compétents et autorisés proclament Saint-Saëns l'organiste contemporain le plus parfait ; et il ne s'agit pas ici seulement du virtuose à l'exécution impeccable, mais surtout du compositeur religieux et de l'improvisateur.

Les proportions de cette chronique ne nous permettent pas de nous étendre sur tous les côtés intéressants de l'artiste qui en est le sujet ; M. Saint-Saëns a peu de rivaux comme pianiste ; c'est un compositeur de musique dramatique de premier ordre ; et comme nous savons que la plupart de nos lecteurs s'intéressent plus particulièrement à ce genre de musique, nous donnerons ici une rapide analyse de celui des opéras de M. Saint-Saëns qui a eu les plus légitimes et les plus retentissants succès.

Samson et Dalila est présenté par les auteurs comme un opéra ; c'est donc sur cette qualification esthétique qu'il faut l'analyser et le juger.

Quoique le livret ne soit pas de Saint-Saëns, c'est à lui seul que nous adresserons les critiques sur la conception générale de l'œuvre, parce qu'un musicien de sa valeur a le droit et le devoir d'imposer à son collaborateur l'agencement des situations dramatiques et le caractère général des personnages.

Une chose aura certainement frappé tout le monde, c'est qu'il n'y a pas dans cette pièce un seul personnage intéressant, pas même Samson ! Son manque de clairvoyance intellectuelle et sentimentale ne lui vaut qu'une pitié un peu dédaigneuse ; lui fait perdre jusqu'au bénéfice de ces faiblesses de cœur que le public ne songe pas à pardonner, puisqu'il les glorifie ; et quand il s'immole à la délivrance de son peuple et à la gloire de son Dieu, il dépasse à peine les limites de la réhabilitation.

Un critique de *la Revue des Deux-Mondes*, raillant spirituellement ceux qui ne trouvent pas l'œuvre que nous étudions assez mouvementée, demande s'il était besoin d'y introduire les renards à la queue incandescente et la victorieuse mâchoire d'âne. Il trouve que le meurtre d'Abimélech, la révolte des Israélites, les éclats de la foudre, les mutilations de Samson et l'écrasement final de toute la société constituent un ensemble dramatique suffisamment corsé. Il a raison ; mais toutes ces catastrophes ininterrompues ne font pas le drame ; il faut que nous nous intéressions à ceux qui les provoquent, à ceux qui les subissent.

Pour donner un intérêt dramatique à l'œuvre de Saint-Saëns, il suffirait de modifier le caractère de Dalila, et, certes, le récit biblique avait subi assez de mutilations pour qu'on pût se permettre cette hardiesse... qui peut-être fut la vérité : Dalila prise au piège qu'elle avait tendu !

Séduite par la sincérité de l'amour de Samson, moins si l'on veut que par sa supériorité physique, la courtisane devenait capable des plus criminelles trahisons comme des expiations les plus nobles. A un moment où elle pouvait croire que son amant allait lui préférer son Dieu. elle devenait accessible aux adjurations du grand-prêtre, et se faisait l'illusion qu'en vengeant sa propre défaite, elle accomplissait, héroïque, le sacrifice de son amour à ses croyances et à sa patrie ! Et si tel eût été son état d'âme, le duo initial du second acte aurait eu sa raison d'être et aurait présenté un intérêt autrement dramatique que de simples rabâchements sacerdotaux s'adressant à une convertie.

Je passe sans transition à l'examen de l'œuvre, telle que le compositeur l'a conçue.

Pas d'ouverture. — Après quelques mesures d'orchestre, nous entendons les chœurs chanter derrière le rideau : ce sont les Israélites se lamentant sur l'abandon de Dieu et sur les misères de leur esclavage. Ce chœur est de toute beauté et vous enveloppe d'une pénétrante émotion, si présent que vous ayez à la mémoire le souvenir des pages sublimes inspirées à Haëndel par le même sujet.

Mais pourquoi ne pas faire lever le rideau dès les premières mesures de l'orchestre ? Ce vide de la scène, à l'aube, pendant que les Israélites chanteraient dans les coulisses, serait d'un effet plus saisissant : tant que le rideau est baissé il n'y a pas d'action et les voix que l'on fait entendre ne produisent pas tout l'effet dramatique cherché.

Cette partie du chœur, comme celle qui se développe sur la scène dans sa grandiose sonorité, sont accompagnées par des dessins d'orchestre merveilleusement adaptés. L'exposition de fugue irrégulière qui suit constitue une heureuse variété rythmique.

Le rôle de Samson est écrit dans une unité de style très remarquable : que le héros cherche à réveiller dans le cœur des Hébreux le courage, le patriotisme et la foi ; qu'il brave un ennemi jusque-là victorieux ; qu'il résiste ou qu'il cède aux entraînements de la passion ; qu'il offre à Jehova en expiation de ses fautes son martyre ou son immolation volontaire, on retrouve toujours la même grandiose simplicité.

On doit remarquer dans le rôle éphémère d'Abimélech les phrases du 3-4 en unisson avec l'orchestre, entrecoupées par des accords mélodiques piqués, que les flûtes, hautbois et clarinettes scandent à merveille.

Le chœur de la révolte est médiocre et la mélodie qui suit un peu commune. L'accompagnement en accords arpégés, très secs sous les harpes, n'en augmente pas l'intérêt. — Il peut sembler regrettable que

M. Saint-Saëns n'ait pas renforcé la garde du Satrape de quelques chanteurs philistins, ce qui lui aurait donné l'occasion d'écrire un double chœur dont l'effet est toujours fort beau, quand une main aussi habile que la sienne en a entremêlé les harmonies.

Le rythme du chant et de l'orchestre dans l'air du grand-prêtre nous frappe par son originalité vigoureuse, particulièrement au *lento* à quatre temps : *Maudite à jamais soit la race.*

Lorsque ce personnage a quitté la scène en compagnie des trois pitoyables Philistins qui lui ont servi d'interlocuteurs, l'orchestre imite les religieuses harmonies de l'orgue, pour servir d'introduction aux chants solennels des sénateurs israélites qui entrent en séance.

Pendant les soixante-quatre mesures que dure leur délibération, ils ne se souviennent que de quatre notes sur sept !

Leur président les interrompt bien un moment pour leur rappeler que *do, mi, si* ont une existence légale et reconnue... il ne parvient même pas à vaincre leur somnolence, et je le comprends.

Heureusement, d'aimables Philistines viennent nous égayer un peu, et nous charmer encore davantage. Leur chant à quatre parties est d'une délicieuse fraîcheur : ces périodes de trois mesures reliées par des traits de violons ou de flûtes sont tout à fait pittoresques.

Le rôle de Dalila est écrit dans un style tout a fait approprié au personnage ; on sent que l'amour y est perfidie, la caresse lascivité, et jusqu'à la joie, tout y paraît haineux et sombre. La phrase : *O mon bien-aimé, suis mes pas* est bien trouvée et complétée par d'heureux dessins d'orchestre en imitations. Le développement de ce motif fait les frais du terzetto entre Dalila, Samson et celui des vieillards qui peut encore monter la gamme par degrés conjoints.

Le délicieux ballet qui prépare la séduction décisive est un chef-d'œuvre de grâce qui nous fournit l'occasion de parler de la merveilleuse orchestration de Saint-Saëns. Nul n'a connu et ne connaît mieux que lui les ressources des voix et des instruments ; nul ne sait les grouper avec un goût plus exquis. Les notes perlées de la flûte, les accents plaintifs du hautbois, les soupirs émus de la clarinette, les traits de violon frémissants dans leurs hardies envolées ou dans leurs langueurs expirantes, s'élancent en fusées multicolores de la fontaine lumineuse où toutes les sonorités orchestrales scintillent de leur plus pur éclat !

Tout le monde est sous le charme et Samson se trouve ainsi singulièrement préparé à subir la séduction fatale de la prêtresse de l'amour. Le vieillard hébreu ose seul manifester quelque méfiance, peut-être parce que ce n'est pas lui que cette peu chaste Suzanne veut attirer au bord du torrent.

Le rideau se lève pour le second acte : Dalila attend Samson... et nous, nous attendons en vain un pathétique *il va venir !* Il est vrai qu'il y a bien loin d'une Juive qui aime à une Philistine qui hait. Cependant la mélodie : *Amour ! viens aider ma faiblesse !* est intéressante et très colorée dans la seconde partie.

Nous avons remarqué dans le rôle du grand prêtre le bel *andante con moto* en ut mineur, accompagné par un dessin d'orchestre à grand effet se reproduisant en écho dans le duo qui suit, dont la page la plus belle nous paraît être le chant de Dalila : *En vain d'un fol amour...*

Le second acte se termine par le grand duo d'amour entre Dalila et Samson. Quel contraste frappant entre le style heurté et plein de passion

altière des mélodies chantées par Dalila et la simplicité presque liturgique des phrases de Samson ! — On n'a osé produire qu'un Joseph au théâtre, et Méhul, tout en ne se privant pas d'une voix de soprano dans son immortel chef-d'œuvre, était fort avisé lorsqu'il présentait sous les espèces de l'éphèbe Benjamin la seule femme qui soit dans la pièce. Je sais bien que Samson était du sous-genre des Joseph qui succombent ; mais il a beau répéter le mot *je l'aime*, il semble qu'il le dise toujours avec une timidité pudique, impuissante à faire seulement vibrer dans sa chair une voluptueuse courtisane ! Et c'est ainsi qu'un duo que Saint-Saëns pouvait faire sublime, ne nous paraît qu'estimable.

La mélopée de Samson dans la prison est certainement la partie de ce rôle la mieux inspirée et la plus remarquable. La mélodie touchante et pure plane sur quelques accords d'une harmonie sévère et sur des dessins discrètement espacés. Les chœurs sans accompagnement qui alternent avec le chant du prisonnier sont superbes !

Au troisième acte la fête, des Philistins semble trop se ressentir de la présence d'une victime ; elle manque totalement d'entrain et de gaieté jusqu'au moment de l'arrivée des ballerines. Le canon de la messe Dagonienne nous a médiocrement charmé.

Le ballet est merveilleux, comme celui du premier acte ; il contient un chant de violoncelle qui se déroule en ondulations volupteuses sous les scintillements des flûtes.

Quel effet dramatique inattendu produirait l'arrivée de Dalila à ce moment ! Sous l'impulsion d'un mouvement passionnel parfaitement humain, elle serait accourue, affolée, mêlant aux imprécations contre ses frères les supplications ardentes adressées au martyr israélite que cette apostasie grandirait encore ; et sans défaillances, cette fois, il mourrait avec tous les ennemis de son peuple, laissant Dieu le seul juge des pardons implorés !

En résumé, *Samson et Dalila* est une œuvre de musique dramatique des plus remarquables ; et nous l'estimons supérieure à *Henri VIII* où M. Saint-Saëns a accumulé ses richesses d'harmoniste et de contre pointiste avec une telle prodigalité qu'on a souvent de la peine à saisir sa pensée principale.

Mais où Saint-Saëns est le maître contemporain par excellence, le premier de tous, c'est dans la musique symphonique et dans la musique de chambre qui en est en quelque sorte la miniature. Imaginez un peintre qui aurait à la fois le talent de Puvis de Chavannes et celui de Meissonnier !

C'est surtout dans les compositions instrumentales du maître qu'on peut admirer sans réserves la justesse dans l'expression et dans l'intensité du sentiment, l'originalité dans la forme noble, gracieuse ou badine. Lorsqu'il fait intervenir la voix humaine comme elément symphonique, elle y conserve toujours un rôle important, quand elle n'a pas l'absolue prédominance. Vous ne la verrez jamais à l'état de partie accessoire et destinée seulement à indiquer aux auditeurs le sens de la musique, comme dans certains passages des maîtres italiens... et même de Wagner !

La *banalité*, dont si peu de grands maîtres sont exempts ; l'*uniformité*, qui est pire et contre laquelle les génies féconds comme le sien se sont mal défendus, voilà ce qu'on ne trouve jamais dans l'œuvre aussi consciencieuse que géniale de Saint-Saëns ! Toutes ses innovations rythmiques, harmoniques et orchestrales sont marquées au coin du goût le plus pur, le plus délicat, et il se garde de la bizarrerie que Saint-Marc-Girardin

appelait *un mauvais geste de l'âme*. Pour tout dire, Saint-Saëns représente la quatrième génération de Bach, en passant par Beethoven et Berlioz !

Les dictionnaires biographiques à la portée de tout le monde indiquent la longue énumération des œuvres symphoniques de Saint-Saëns. Nous donnerons une mention spéciale à la symphonie *Phaéton*, qu'on a qualifiée avec raison de bijou musical ; à la symphonie en *ut-mineur ;* enfin, au grand poème musical le *Déluge*, qui passe pour le chef-d'œuvre du maître... jusqu'à présent du moins.

Quant à la musique de chambre dans laquelle nous comprenons, bien entendu, les œuvres écrites pour piano, tout serait à citer ; qu'il nous suffise de dire que seul avec l'autrichien Brahms, dont il a été le rival souvent heureux, il peut revendiquer le glorieux héritage des grands symphonistes.

En somme, il y a dans la seule personnalité de M. Saint-Saëns de quoi former un patrimoine de gloire pour quatre grands musiciens : un pianiste éminent, un organiste sans rival, un compositeur dramatique de grande valeur, enfin, et par-dessus tout, un symphoniste de premier ordre. Et s'il honore la France artistique par l'éclat de tous ses divers talents, il la glorifie par sa supériorité sur tous les musiciens contemporains, dans la musique symphonique.

Longtemps je conserverai le souvenir du premier festival consacré à l'audition de ces œuvres et auxquelles j'eus la bonne fortune d'assister... Il me semblait qu'après trois siècles, pendant lesquels la musique a fait de si merveilleux progrès, j'assistai à une nouvelle *Rappresentazione de l'anima e del corpo* qui enthousiasma la ville de Rome en 1600 et consacra la gloire d'Emilio del Cavalieri, dont le génie audacieux, se dégageant des formules consacrées, fut l'un des créateurs de la musique moderne !

Hyacinthe de VÉSIAN.



UN MOIS AU THÉATRE

Comédie-Française (au théâtre de l'Odéon) : *Charlotte Corday*, drame en 5 actes et 7 tableaux, en vers, de F. Ponsard. — **Théâtre-Lyrique** (au théâtre de la République) : *La Bohème*, comédie lyrique en 4 actes de M. Léoncavallo. — **Au Théâtre de l'Athénée** : *Francine ou le respect de l'innocence*, comédie en 3 actes de M. Ambroise Janvier. — **Odéon** (au théâtre du Gymnase) : *L'enchantement*, comédie en 4 actes de M. Henry Bataille. — **A la Bodinière** : *Pastourelles du* XVIIIe *siècle*. — *Le concert de M*^lle^ *Watto à la* **Salle des Agriculteurs**. — *Le concert poar l'Orphelinat de Changis* au **Journal**.

— On a retardé, bien à tort, les représentations de cette vieille *Charlotte Corday* de Ponsard. et M. Loubet pouvait y venir sans crainte. On n'a pas plus crié que les acteurs, et si l'on a crié, c'était contre eux. Je ne crois pas que l'on puisse être plus terne que Mlle Dudlay dans ce rôle de Charlotte. Seul, M. Silvain mit-il quelque intérêt au premier acte en nous représentant un superbe Danton. Mais on dut attendre la dernière scène pour assister à un peu d'action intéressante et à un jeu plus serré de la part des acteurs, lorsque Danton et Robespierre (Leitner) se retrouvent chez Marat. M. Paul Mounet s'est composé une figure de Marat splendide d'horreur. Il a quelque peu sauvé la pièce où les ciseaux de M. Leygues avaient supprimé bien des passages dangereux. Je n'ai plus retrouvé un dialogue entre Barbaroux et Vergniaud qui a paru redoutable parce qu'il fourmille de cris tels que ceux-ci : « Périsse la Commune! » « A bas les Jacobins ! » et qu'il contient ces vers :

> Nous sommes sous le joug d'un millier de tyrans
> qui prétendent traiter la France en conquérants.
> ... Oui, c'est vrai. Je prévois que cet essai terrible
> rendra la liberté pour longtemps impossible
> et que la France, après un si rude labeur,
> tombera de fatigue aux mains d'un dictateur.

M. Leygues a craint que ces paroles fussent une seconde fois prophétiques. Il aurait mieux fait de supprimer tout à fait la pièce. Le besoin de

la reprendre ne se faisait pas du tout sentir et surtout pour la jouer aussi mal. Le Théâtre-Français aurait-il péri tout entier lors de son incendie ?

— Avant que ferme le Théâtre-Lyrique à la République, j'ai eu la curiosité de connaître la *Bohème* de Léoncavallo. Certes, elle ne peut être comparée à la comédie lyrique que Puccini écrivit sur le même sujet et que donne l'Opéra-Comique. Pourtant, les deux premiers actes ont une gaîté, une verdeur amusante, et, s'ils déplacent le sujet, s'ils portent l'intérêt de la pièce sur Schaunand au lieu de mettre en lumière Rodolphe et Mimi, on ne peut guère le regretter, quand ce rôle est tenu par M. Soulacroix. Jamais je n'avais vu un acteur unir à ce point de perfection la connaissance de la scène, la beauté de la voix, la compréhension d'un rôle et la gaîté, l'exubérance, la verve qui permettent de brûler les planches, de rendre une pièce quand même intéressante. Aussi il faut voir comme on applaudit M. Soulacroix, et, cependant, moins encore qu'il le mérite, ce qui m'a fait regretter de ne pas être allé voir la pièce plus tôt.

— Et les nouveaux spectacles se succèdent toujours sur le coquet théâtre de l'Athénée. Quand pourra-t-il décrocher enfin la pièce à succès ? Avec cette *Francine* de M. Janvier ? Je ne sais. L'action qui m'avait paru gaie dès le début de la pièce est allée s'assombrissant jusqu'à l'ennui morose qui fait que l'on consulte sa montre dès dix heures et demie et qu'on s'esquive avant la fin du spectacle. On m'a pourtant dit, le lendemain, beaucoup de bien de la pièce. Peut-être, est-ce moi qui étais mal disposé. Comme je n'ai pas eu le temps de la revenir voir, j'aime mieux donc n'en point parler davantage.

— Bien curieuse pièce que cet *Enchantement*, de M. Henri Bataille, et qui fera aller le public à l'Odéon qui en est bien aise et ne pouvait s'y attendre, puisqu'il l'a volée au Gymnase en même temps que sa salle de spectacle. Deux sœurs, dont l'une a dix ans de moins que l'autre, s'aiment passionnément, et si l'aînée se marie, c'est lorsque l'autre a besoin du bras d'un homme pour entrer dans le monde. Or, il arrive que l'enfant s'amourache de son beau-frère qui résiste, et qu'une guerre à outrance se déclare entre les deux sœurs, jusqu'au moment où la cadette, ayant enfin réussi à se faire embrasser par le beau-frère, est vertement semoncée par lui et mise au pas. Le public crie un peu à certains passages brûlants... Mais que la pièce est attrayante ! Ce serait presque du drame sans ce brave beau-frère de Georges Dessandes, que M. Tarride joue à la perfection et qui égaie toute l'action. Mme Hading est trop belle et trop éblouissante de vie auprès de sa petite sœur Mlle Régnier. Enfin ! voilà qui vaut mieux que *France... d'abord !*

— Trois concerts que je veux citer : celui, d'abord, où Mmes d'Arnaud

et Dartoy de l'Opéra, ont interprété de façon exquise des pastourelles du XVIIIe siècle à la Bodinière. Mme Tassu-Spencer accompagnait sur la harpe ces jolis riens qui se nomment : *Bergère légère*, *Amour, dis-moi*, le *Beau séjour*, les *Moutons*, et que nos aïeules ont chanté.

Un nombreux public a applaudi avec Mlle Watto, professeur de chant, à la Salle des Agriculteurs, MM. Cazeneuve, des concerts Colonne, Lafleurance, de l'Opéra et surtout cet admirable harpiste qu'est M. Hasselmans, professeur au Conservatoire, qu'on ne se lassait pas de rappeler.

Au concert au profit de l'orphelinat de Changis, salle du *Journal*, on a beaucoup admiré la voix bien timbrée et l'excellente méthode de Mme Martin Murat, professeur de chant et de diction, dont le talent poétique égale le talent de cantatrice. Les mélodies de M. Mathé ont aussi longuement charmé l'assistance, ainsi que les monologues de Mlle Eva Linay.

— Et voilà qu'on reprend les pièces à succès en vue des étrangers que nous amènera l'Exposition. On annonce le *Nouveau Jeu* et le *Vieux Marcheur* aux Variétés ; *Madame Sans-Gêne* au Vaudeville ; *Cyrano de Bergerac* à la Porte-Saint-Martin ; Rip à la Gaîté ; la *Poudre de Perlimpinpin* au Châtelet. En face, Sarah Bernhardt joint un panorama à l'acte de Wagram dans l'*Aiglon*. Ah ! si le phonographe et le cinématographe eussent été inventés ! Quelle joie pour M. Rostand !

GUY DE MONTGAILHARD





BIBLIOGRAPHIE

LES QUATRE SAISONS, par STUART MERRILL (un vol. à 3 fr. 50, au *Mercure de France*, 15, rue de l'Echaudé).

VOICI le second volume de ce délicat poète. Il ne nous est pas moins cher que le premier. M. Stuart Merrill aime la nature et la dépeint en ses simples détails comme un petit-maître flamand, et la chante avec une naïveté de cœur pleine de charme. Sa sincérité le rapproche des grands lyriques de tous les temps. Ainsi Byron a appelé le soleil « l'ombre de Dieu ». Le poète des *Quatre Saisons* se rencontre avec lui dans la même hardiesse :

« O Dieu qui te révèles par la lumière qui comme une ombre t'accompagne. »

C'est un de ses vers. Les servants des normes classiques trouveront qu'il excède un peu leur haleine. Mais ils en liront dans le volume beaucoup d'autres dont au point de vue rythmique ils seront pleinement satisfaits. Pourquoi chercher querelle au chanteur de ce qu'il perçoit quelque harmonie, çà et là, qui nous échappe. Il faudrait citer les sonnets et les chansons de Stuart Merrill pour faire goûter leur clarté, la vigueur alerte de leur expression, leur légèreté ailée, leur simplicité suggestive et le sain parfum de légende qui par moments y flotte, comme un arome de fleurs de France dans de familiers paysages rustiques. Voilà de franc symbolisme et des grâces de bon aloi !

Memento. — FRÉDÉRIC BOUTET : *Les Victimes grimacent*, avec frontispice par le sculpteur Fix Masseau (Chamuel, 5, rue de Savoie). — CHARLES CORAN, *Poésies*, édition définitive en 3 vol. (I. *Onyx*. *Rimes galantes*. II. *Elégances*. *Dernières élégances*. III. *Sous les rides*. *Mélanges*.) (Chez Lemerre, passage Choiseul, 23). — *La Bible comprise ou le Véritable Progrès*, suite d'essais philosophiques et religieux (en 2 tomes, chez J. Bretnacher, 20, rue des Volontaires). — CH. AD. CANTACUZÈNE : *Cinglons les Souvenirs et Cinglons vers les Rêves*, poésies (chez Perrin, 35, quai des Grands-Augustins).

M. L.



REVUE DES REVUES

La REVUE DES DEUX MONDES publie de M. Albert Vandal : *les causes directes du 18 Brumaire*, retour de Bonaparte :

« Les troupes furent là pour parer aux accidents et emporter finalement le succès, mais l'idée première, la combinaison vint des révolutionnaires nantis agissant avec Bonaparte, des politiciens égoïstes, avides de repos, dégoûtés des orages, impatients de trouver le port d'arrivée ou au moins de relâche ; l'un d'eux dit le mot de la situation : « Nous en sommes arrivés « au point de ne plus songer à sauver les principes de la Révolution, mais « seulement les hommes qui l'ont faite. »

« A ces réalistes de la politique se joignirent les doctrinaires de la Révolution, ceux qui s'érigeaient en représentants de l'intelligence et de la pensée françaises. Bonaparte les enjôla supérieurement et les dupa. Se dérobant à Paris aux ovations populaires, il ne manquait jamais aux séances de l'Institut ; il usa envers ses confrères de politesses assidues, de cordialités félines ; il s'appropria leur langage, parut s'assimiler leurs idées, rechercha leur société et prit part à leurs dévotions ; il visita Mme d'Helvétius et fit pèlerinage à la maison d'Auteuil, ce doux nid des *Idéologues*. Ceux-ci s'imaginèrent qu'il allait instituer le règne de l'aristocratie intellectuelle, qu'il fonderait, loin du peuple, un gouvernement selon leurs vœux, ami de la philosophie et des lumières, progressif et scientifique. Il est peu croyable pourtant qu'aucun d'eux n'ait entrevu qu'en se livrant à un sauveur militaire, ils risquaient de se donner un maître. Seulement, pour le parti dont ils revendiquaient la direction morale, il fallait en passer par là ou périr ; ils se réfugièrent dans la popularité du grand et astucieux soldat contre la croissante poussée d'opinion qui menaçait leurs places, leur influence et leurs principes. Bonaparte était la dernière carte de la Révolution ; les révolutionnaires de gouvernement la jouèrent. Serait-ce Washington qui sortirait ? Ce fut César. »

De M. Ch. Benoist, *la Morale de Bismarck :*

« Le Bismarck de l'histoire est foncièrement pessimiste. Il tient pour rien les hommes et l'humanité. « Tout n'est, en somme, qu'une question « de temps ; les peuples et les individus, la folie et la sagesse, la guerre « et la paix, tout vient et s'en va comme la vague, et la mer demeure. Il « n'y a sur cette terre qu'hypocrisie et jonglerie. Que ce soit la fièvre ou « la cartouche qui doive arracher ce masque de la figure, il faut que le « masque tombe tôt ou tard. Alors apparaîtra entre un Prussien et un « Autrichien, s'ils sont de même taille, une ressemblance qui rendra fort « difficile de les distinguer l'un de l'autre. Du reste, les imbéciles et les « gens d'esprit réduits à l'état de squelette, se ressemblent comme deux « gouttes d'eau... »

« A chaque trait qui le replie en lui-même, Bismarck apprend à ne compter que sur lui-même... Pour lui, la force est la base, le support, l'armature du droit, et sans la force il n'y a pas de droit... Il n'y a pas de droit au-dessus ni à côté du droit qu'a l'Etat — et nominalement l'Etat prussien — de vivre et de se développer. La force, dès que Bismarck

la tient et tant qu'il la tient, il a la menace prompte. « Blücker racontant « que, lors de son arrivée, un officier s'était fait donner son revolver et « en avait menacé des *voyous* français qui du haut d'un pont avaient « l'habitude de cracher sur les troupes qui passaient, le chef l'interrompit « en disant : — Pourquoi les en menacer ? Il n'y avait qu'à attendre qu'ils « aient craché et à tirer aussitôt après. »

« Perception, décision, menace, exécution, ces quatre moments de la pensée de Bismarck, laquelle n'est qu'action, et qui en sont à peine quatre moments distincts, sont reliés entre eux par un courant continu où circule la force. »

Dans la REVUE DE PARIS, *le Mirage*, une pièce inédite de Rodenbach, qui est le thème de *Bruges-la-Morte* relevé par une forme plus dramatique.

De Victor Bérard, *l'Empirisme anglais* qui a régné, dominé pendant une moitié de ce dernier siècle et s'effondrant devant une poignée de paysans, tandis « qu'au son des canons et des fanfares, dans les cantiques et dans les toasts, l'Allemagne de Kant, de Bismarck et de Wagner, l'Allemagne rationnelle, puissante et créatrice, peut saluer l'aurore du siècle qui vient. »

Dans la même Revue le commencement du *Feu*, le roman de Gabriel d'Annunzio qui fait un tel bruit de scandale dans le monde littéraire étranger et dans la société italienne parce que le poète y dévoile peut-être un peu brutalemeut les tares de sa maîtresse. Ecoutez le cynisme égoïste de cet aveu :

« Il tremblait lui aussi, au fond de son cœur, devant les deux buts vers lesquels, ce soir-là, toute son énergie se tendait comme un arc : la ville et la femme, toutes les deux tentatrices et mystérieuses, et *lasses d'avoir trop vécu*, et lourdes de trop *nombreuses amours*, et trop magnifiées par son rêve, *et destinées à tromper son attente...*

« Vers ce corps qui n'était plus jeune et qu'avaient amolli toutes les caresses, et qu'il ne connaissait pas encore. »

De Pierre de Ségur, *l'Emigration à Bruxelles*, extraits d'un livre prochain ; *la Jeunesse du Maréchal de Luxembourg*.

De Louis Bertrand, *Flaubert et l'Afrique* :

« On ne s'étonnera plus qu'il ait longuement raconté la révolte des Barbares occidentaux contre la Carthage antique quand on saura qu'il n'y voyait qu'un premier épisode d'une action qui aboutit à l'époque contemporaine. En réalité, *Salammbô* ouvre le cycle qu'eût fermé ce grand roman oriental dont il a rêvé jusqu'à sa mort. La veille même, il écrit : « Si j'étais plus jeune, si j'avais de l'argent, je retournerais en « Orient pour étudier l'Orient moderne, l'Orient-Isthme de Suez. Un « grand livre là-dessus est un de mes vieux rêves. *Je voudrais faire un « civilisé qui se barbarise et un barbare qui se civilise. Développer ce « contraste des deux mondes qui finissent par se mêler*. Mais il est trop « tard... »

Lire *Chemin de traverse* par Hamlin Garland; *Le travail mental et le collectivisme matérialiste* par M. Alfred Fouillée.

M. Charles Le Goffic, dans le *Mouvement panceltique*, établit, d'après la formule de lord Castletown, que l'idée celtique « est une idée de concorde et de fraternité, » et que cette idée est écrite partout, dans les légendes, dans les codes, dans les dogmes philosophiques de la race.

Dans une étude sur *l'Art de l'Exposition et l'esthétique du fer*, M. Robert de la Sizeranne démontre qu'avec la pierre, autrefois, on faisait *des pleins par nécessité et des vides par élégance*, et qu'aujourd'hui, avec le fer, on fait *des vides par nécessité et des pleins par élégance,* « en sorte qu'on peut bien parler d'architecture du fer, mais si l'on admet cette définition que les pleins sont les parties essentielles de l'architecture, il faut avouer que le fer fait bien mieux que de modifier l'architecture : il la supprime. De plus, les ruines du fer ne sont que des détritus, quand les ruines de la pierre sont encore des monuments. »
En résumé, « si dans toutes ses tentatives modernistes, l'art n'a pas trouvé la beauté, c'est peut-être bien parce qu'il n'a cherché que le plaisir. »

Lieutenant X. : des observations générales très profondes en attendant un programme sur *la guerre de Course et la Défense navale*; de Maurice Mæterlinck, le *Mystère de la Justice*; Louis Coldre : *l'Impératrice régente Sy-Tay-Heou*, et des vers de Jacques Normand, *Visions familières*, dont une exquise poésie sur les livres :

Confidents discrets et soumis,
Logés, vêtus à notre envie,
Les livres sont de vrais amis
Qui nous suivent toute la vie.

Dans la REVUE BLEUE, un article très documenté de M. Aulard sur *la Politique scolaire du Directoire*, et dans la série des *Silhouettes parisiennes* de Zadig, un portrait fort humoristique de l'humoriste Georges Courteline :

« Sa bouffonnerie est mathématique ; elle se déploie régulièrement par la force de son principe. Elle n'est pas spontanée, elle est laborieuse, mais elle est puissante parce que Courteline la fait jaillir des incidents quotidiens de l'existence, du fond même de la vie... C'est de la caricature grossière et grotesque, et c'est tout de même de la vérité. Ses bouffonneries soigneuses sont le plus près et le plus loin possible de la réalité. Elles sont comme des réalités invraisemblables... »

Charles DORNIER.

CHRONIQUES

Le Premier Né (1).

« Il est né, le divin enfant,
Sonnez, cornes, résonnez, musettes ;
Il est né, le divin enfant,
Chantons tous son avènement. »

Je ne sais, ami lecteur, si vous connaissez les joies du premier livre ; car il paraît qu'un auteur est dans le ravissement pendant les quelques mois qui précèdent la mise en vente de son « primogenito ». Comme je n'ai eu que des déboires à ce sujet, j'ai cru bon, pour les écrivains à venir, de les rassembler en un article de journal afin qu'ils soient propagés aux quatre coins du monde par ce canal qu'on appelle la « Presse ».

Fier comme Artaban, après avoir mis le point final à mon ouvrage, je songeais, non à la lutte, mais à trouver un libraire qui voulût bien me permettre de le faire connaître au public. Croyant la chose facile, je ne me pressais pas de faire les premières démarches. Ce n'est qu'à la veille de prendre mes vacances que je me mis à la recherche de la pierre philosophale, non, d'un libraire. « Ignorant », en librairie, comme l'enfant qui vient de naître, je commençai par rendre visite au plus grand d'entre tous, et cela sans aucune lettre d'introduction.

— Monsieur, vous désirez ?

— Savoir quelles sont vos conditions pour l'édition.

— Cela dépend ; de quoi s'agit-il ?

Plein de confiance, je trace à grands traits le canevas de mon volume, je continuerais peut-être encore si je n'avais été arrêté dans mon exposition par ces paroles : Ça ne peut pas faire notre affaire, l'ouvrage n'est pas assez important ; si vous voulez, on peut vous indiquer un libraire à qui ce genre de travail plaira certainement. Je remerciais, et mis le cap au magasin du libraire indiqué en fredonnant :

« Il est né, le divin enfant... »

— Monsieur...

— On a bien voulu me recommander votre maison pour un ouvrage que je veux faire paraître.

— Voyons, qu'est-ce que c'est, sont-ce des nouvelles... croustillantes ?

— Pas précisément, c'est un livre qui peut être lu par toutes les jeunes filles.

— Alors, rien de fait, monsieur.

Désolé, j'allais vers la Seine, non pour m'y jeter, mais pour découvrir un brocanteur quelconque qui voudrait bien de mon « ours » ; il faut

(1) Nous avons déjà présenté *Jacques Maïrinô* à nos lecteurs à propos de son dernier livre, l'*Universelle*. Le meilleur moyen de faire connaître son « Premier Né » n'est-il pas de donner cette page d'humour bon enfant où sont contées avec tant d'entrain les péripéties qui accompagnèrent la naissance de l'exquis « livrou », *Mémoires de Jeunesse*, Librairie A. Charles, 8, rue Monsieur-le-Prince. Prix 3 fr. que nous recommandons aujourd'hui.

Ajoutons que le gracieux petit livre en question devrait être donné *en prix* dans toutes les écoles comme un modèle de bonne humeur. C'est frais, pimpant, alerte et « reposant ». Lisez les chapitres : *Comment je devins forain ; l'amour de la Patrie, Volonté*, etc., vous verrez ce que peut l'énergie et quel charmant attrait émane de la simplicité d'une vie droite. Maïrinô est un de ces rares auteurs dont on voudrait, tout de suite, se faire un ami. FEU FOLLET.

dire aussi que j'étais en train de patauger au Quartier Latin, si favorable aux lettres cependant. Arrivé quai aux Fleurs, je fais mes offres au premier libraire venu qui, sans plus attendre, m'envoie un : Nous n'éditons pas.

— Même si je paye ?

— Même en payant; dans le temps nous faisions ce truc-là, aujourd'hui, fini. Passe encore pour des vers, mais de la prose, jamais.

(Ici, on entend au dehors un bruit épouvantable accompagné de ces mots : Faites chauffer la colle ! Ce n'était rien... un fiacre dont le cheval effrayé sans doute par l'allure rapide d'un automobile, qui passait à ce moment sur le quai, n'avait rien trouvé de mieux, pour se garer, que de se réfugier dans la boutique d'un pâtissier, en passant à travers la glace de la devanture.)

« Il est né, le divin enfant... »

Les bords du fleuve n'étant propices qu'aux poètes, je remontais vers la rue des Ecoles pour un dernier essai. Dans le haut de ladite rue, j'avise un magasin, qui sans être luxueux pouvait très bien me convenir dans mon œuvre. Dieu soit loué, me dis-je en entrant ; c'est ma bonne étoile qui m'a conduit. La cause de cette joie, c'est que j'avais affaire à une dame, et par là, j'entends plus charitable.

— Que désire monsieur ?

— Faire éditer un livre, madame.

— Quel genre ?

— Roman.

— En ce cas, monsieur, il faut vous adresser ailleurs; nous n'éditons que les livres à l'usage de l'Agriculture.

« Il est né, le divin enfant... »

... De la rive gauche je passais à la rive droite sans plus de succès ; la nuit venue, je rentrais à la maison, harassé, ne tenant plus sur les pieds.

Ce soir-là, nous avions un ami intime à dîner. Comme je n'avais pas le cœur à la plaisanterie, je répondais par monosyllabes à ses traits d'esprit.«Qu'avez-vous donc? me dit-il. — Rien ou presque rien, lui répondis-je. Et je lui racontais mes démarches de la journée... leur résultat. — Si ce n'est que ça, partez sans crainte, je connais un libraire qui ne demandera pas mieux que de vous rendre ce petit service pour m'être agréable. Ainsi laissez-moi votre adresse pour que je puisse vous tenir au courant de toutes les phases de cette affaire et bon voyage. »

« Il est né, le divin enfant,
Jouez, hautbois, résonnez, musettes ;
Il est né le divin enfant,
Chantons tous son avènement. »

Jacques MAÏRINÔ.

Régionalisme.

Notre excellent confrère, M. René Saïb, Directeur du *Clocher Breton*, après avoir reproduit les documents que nous donnâmes en notre livraison d'avril (v. page 268 et suiv.), répond ainsi à notre érudit collaborateur :

Lorient, 22 avril.

A. M. L. Esquieu,

« ... Votre première objection peut facilement se tourner par un choix approprié des articles signalés. Nous avons un lien commun. Nous voulons la « décentralisation *intellectuelle* ». Tout ce qui est écrit de sérieux là dessus, tout ce qui est émis d'idées à ce sujet, nous intéresse tous, que nous soyons de Bretagne, du Quercy, du pays Basque ou d'ailleurs. Il ne s'agit nullement de prendre sur son dos le bagage du voisin. Comme

vous le dites, chaque directeur de revue a assez du sien propre. Il s'agit seulement d'ouvrir dans la maison une petite fenêtre par où voir ce qui se passe chez le voisin, sans intention d'emporter ses vieux meubles, ou même les sonnets de ses « jeunes poètes ». Se faire des signaux, simplement, se dire que l'on vit encore ; faire part aux siens des nouvelles des autres ; établir une communication qui, toute fragile qu'elle soit, serait utile ; ne pas vivre à côté les uns des autres sans vouloir prendre exemple ici ou donner un coup d'épaule là pour la même cause ; se serrer la main parfois, entre gens sérieux, entre gens honnêtes, entre bons provinciaux paisibles que je ne sais quel sort malicieux a poussés au rôle ingrat de tirailleurs isolés contre une montagne, alors que la plaine indifférente les regarde sans comprendre, avec un étonnement mêlé de dédain ; se dire bonjour, et, pourquoi pas ? s'apprécier mutuellement, s'il y a lieu, se signaler : « Tiens ! Il y a un talent là-bas », mille autres choses. Mais voilà, mon cher confrère, en langage imagé, tout un programme, si je ne me trompe. Oh ! bien modeste, certes, bien humble, bien peu tapageur, bien peu parisien, mais un petit programme tout de même, un petit sentier tracé, une petite voie ouverte, qui conduirait peut-être à quelque village, qui sait ? à quelque cité.

« La mise en pratique m'en semble aisée, beaucoup plus en tous cas que la réalisation de votre idée d'une revue-glaneuse, dont le succès, je crois, serait difficile à obtenir, et dans laquelle l'emploi de « secrétaire-général » ne serait pas précisément une sinécure.

« Il y a autre chose dans votre lettre, mon cher confrère. Vous croyez qu'il n'existe plus de « génie caractéristique » de chaque province. Je crois que vous vous trompez, au moins en ce qui concerne la Bretagne. Mais je n'ai pas, pour aujourd'hui, le loisir de vous le démontrer et d'essayer de vous convaincre. J'y reviendrai peut-être une autre fois.

En attendant, pendant que l'Exposition bat son plein et que la Province, les yeux écarquillés vers Paris et bouche bée, en arrive à oublier même qu'elle vit encore, pensez, vous et vos amis, à faire quelque chose pour elle. Il sera temps bientôt d'agir. Surtout, comme vous le dites, qu'on ne vous parle pas de Paris, puisqu'il s'agit de décentralisation. Ce n'est pas au *Kloch'di Breiz*, je vous assure, qu'on en parle trop. Et puisque vous êtes au courant du mouvement des revues, rendez-moi donc le service que je demandais à notre excellent confrère M. Maratuech : indiquez-moi « des compagnons, de bons camarades, des confrères de talent, — en province, s. v. p., n'oubliez pas — et commençons, le plus tôt possible, au moins à nous connaître les uns les autres. Quand tout sera prêt, nous édifierons... » René Saïb.

M. René Saïb ajoute :

« Que ceux de nos lecteurs qui auront sur le sujet esquissé plus haut quelque idée ou quelque opinion nous en fassent part. Que ceux de nos confrères qui desirent entrer en relations avec nous de la manière indiquée nous fassent le service d'échange en double exemplaire et nous envoient leur adhésion. Il est bien entendu qu'il ne sagit que des Revues régionalistes et décentralisatrices, au moins au point de vue intellectuel. »

Nous contresignerions volontiers cette note, et c'est en notre nom aussi que nous prions nos lecteurs et nos amis de répondre à l'appel du *Clocher Breton*.

Quand nous serons suffisamment documentés, nous ferons nous-mêmes

une large place au mouvement régionaliste, qui grandit chaque jour de tant d'initiatives généreuses et fécondes.

Le Salon des Poètes organise pour cet été, dans plusieurs villes de Province, des récitations de poèmes. A cet effet, et désirant conserver à cette tentative artistique toute l'indépendance et l'impartialité nécessaires dans le choix des poèmes à faire dire, un concours est ouvert. Nous prions les jeunes poètes de nous adresser leurs œuvres qu'ils jugent les meilleures, et les poèmes retenus par le jury seront récités ou lus par les artistes en même temps que les œuvres d'écrivains déjà connus du public.

Les manuscrits devront être adressés *en double*, soit à M. Maurice DIGEAUX, directeur de l'*Essai Littéraire*, 17, rue Baudin, Paris, soit à M. Ernest GAUBERT, directeur de *la Vie*, 11, rue Lemercier, Paris.

Le Comité méridional (Fernand Rivet, directeur, 67, rue Voltaire, Carcassonne) adresse un pressant appel aux écrivains de la région pour la complète réussite de cette belle œuvre décentralisatrice.

D'autre part, on nous prie d'insérer la communication suivante :

« Il est peu de problèmes qui soient aussi agités et qui aient préoccupé autant de bons esprits que celui de la décentralisation. On semble bien disposé aujourd'hui à reconnaître, dans les sphères et dans les partis les plus différents, le tort que cause au pays un régime centraliste qui enlève à l'individu et à la région toute initiative, et qui anémie la périphérie tout en hypertrophiant le centre.

« Le but de la *Fédération régionaliste française*, qui s'élève au-dessus des partis politiques, comme la composition de son comité le montre éloquemment, est de mettre en rapport toutes les sociétés et toutes les personnalités que cette grande cause intéresse. C'est ensuite, avec leur concours, d'organiser, en province et à Paris, des campagnes de presse et de conférences pour la propagande des idées régionalistes et la défense des intérêts locaux.

« La *Fédération régionaliste Française*, profitant des facilités que fournit l'Exposition Universelle, prépare à Paris, pour la fin du mois de juin, un grand Congrès qui réunira les décentralisateurs, les provincialistes, les régionalistes et les fédéralistes, et d'où sortira l'organisation définitive, propre à promouvoir et à étendre son action.

« Ceux qui voudraient adhérer à ce Congrès et y prendre une part effective, n'ont qu'à s'adresser le plus tôt possible au secrétariat de la *Fédération régionaliste française* (9, rue Blainville, Paris), en écrivant soit au Président, M. L. Xavier de Ricard, soit au Secrétaire, M. J. Charles-Brun.

La « Commission d'Organisation » se compose de : MM. Jean Baffier, Berry ; De Beaurepaire-Froment, Caorsin ; X de Borssat, Champagne ; Gustave Boucher, Poitou ; Boyer d'Agen, Agénois ; Jean Carrière, Gascogne ; J. Charles-Brun, Languedoc ; PASCAL DELGA, Lauraguais ; Eugène Garcin, Provence ; A. Hamon, Bretagne ; A. Lantoine, Artois ; Charles le Goffic, Bretagne ; Charles Longuet, Normandie ; Pierre de Nouvion, Ile-de-France ; Louis de Nussac, Limousin ; Eugène Paul-Emile, Ile-de-France ; Lionel Radiguet, Franche-Comté ; L. Xavier de Ricard, Languedoc ; Han Ryner, Catalogne ; Edmond Thiaudière, Poitou ; L. Verleye, Flandre.

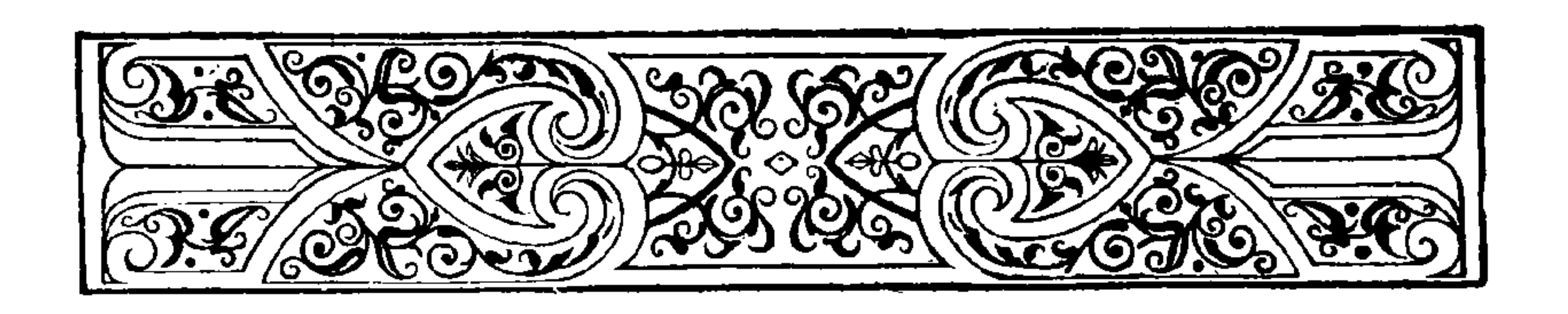
Cartes postales illustrées. — Ce groupe de 70 cartes postales, dont *vingt-deux* sont consacrées aux curiosités de la ville de Cahors, tandis que les autres représentent les plus beaux sites et monuments du Quercy, — est une des plus belles et des plus pittoresques collections connues. En voici la nomenclature : 1 *Assier*, église ; 2 château, ruines. — 3 *Autoire*, cascade ; 4 Cirque d'Autoire. — 5 *Beaulieu*, Corrèze, portail de l'Eglise. — 6 *Cabrerets*, Le château. — 7 *La Cère*, Les Gorges. — 8 *Carennac*, Le tombeau ; 9 Le cloître ; 10 Portail de l'Eglise. — 11 *Capdenac*, vue générale. — 12 *Château de Castelnau-Bretenoux*, vue générale ; 13 La terrasse ; 14 Les stalles de l'Eglise. — 15 *Cajarc*, vue générale. — 16 *Cahors*, Panorama ; 17 Vue de l'Est ; 18 Barbacane et tour des Pendus ; 19 La cathédrale ; 20 Le Cloître ; 21 Portail nord ; 22 Couvent des Jacobins, ruines ; 23 Croisée renaissance ; 24 Fontaine Divona dite des Chartreux ; 25 Maison Henri IV ; 26 Monument Gambetta ; 27 Monument des Mobiles ; 28 Monument Clément-Marot ; 29 Pont-Neuf ; 30 Pont-Neuf et Cathédrale ; 31 Pont Valentré, vue de face ; 32 Pont-Valentré, vue de profil ; 33 Portail des Thermes ; 34 Porte Saint-Michel ; 35 Tour du Pape Jean XXII ; 36 Château de Mercuès ; 37 Château de Roussillon, ruines. — 38 *Figeac*, Vue générale ; 39 Eglise Saint-Sauveur ; 40 Vieilles maisons de la rue Ortabadial. — 41 *Gluge*, Le port, près Martel. — 42 *Gourdon*, Vue générale. — 43 *Luzech*, Vue générale. — 44 *Livernon*, La pierre Martine. — 45 *Larroquebrou*, Cantal. — 46 *Montal*, château, vue générale ; 47 L'Escalier. — 48 *Montcuq*, vue générale. — 49 *Moulin du Saut*, près Alvignac. — 50 *Padirac, Le Gouffre* ; 51 l'orifice ; 52 La corniche ; 53 La salle du grand dôme ; 54 Le grand escalier de fer ; 55 Stalagmites du lac des Bouquets ; 56 La rivière souterraine ; 57 *Réveillon*, entrée du Gouffre. — 58 *Rocamadour*, vue générale ; 59 Le château ; 60 Le parvis ; 61 Le grand escalier. — 62 *Rudelle*, Eglise fortifiée. — 63 *Saint-Céré*, vue générale ; 64 Les quais ; 65 La place du Marché ; 66 Monument Canrobert, — 67 *Souillac*, Abside de l'Eglise ; 68 Portail intérieur de l'Eglise. — 69 *Le Vigan*, Eglise ; 69 bis Grotte de Presque.

Dans les demandes n'indiquer que les numéros qui précèdent le nom des cartes.

Prix : l'une 0 fr. 10 ; la douzaine 1 fr. ; le cent 7 francs
J. Girma, Editeur à Cahors.



Tulle, imp. Mazeyrie. *Le Gérant :* J. Mazeyrie.



SOUVENIRS D'ANTAN

(FIN)

De ces légendes, qu'il savait si bien rendre intéressantes, il passait à des récits absolument différents. Dans les rares loisirs que lui laissait sa vie politique, il aimait à s'enfuir joyeux, entraînant avec lui sa petite famille, soit, sur une des plages brûlées de la Méditerranée, soit sur les bords de l'Océan, vers Biarritz, et là, s'amusant à rêver dans le far niente des journées chaudes, un crayon à la main, il notait au vol le passage d'une idée dont il ferait quelques lignes, s'enthousiasmant à une course de taureaux, ou s'amusant à faire parler le paysan qu'il rencontrait sur son chemin et auquel il barrait fièrement le passage, pour l'obliger à l'écouter. Pour le reste, il n'avait rien vu, ou ce qu'il avait vu, c'était ce que lui avait montré son imagination. Oh ! la belle chose, que ce don de tout voir en un rayon de soleil, d'oublier les misères de ce monde, pour n'en voir que ce qui chante, et ne point s'attrister aux plaintes qui montent de la terre ! Combien enviables, après tout, ceux que leurre cette faculté précieuse et décevante ! Car, à quoi finalement aboutissent les froides analyses de notre raison, sinon à nous empêcher de jouir du bonheur simple et facile que nous pouvons cueillir de la main !

Parce que je viens de lire ces pages, où je sens vivre et palpiter l'âme de celui qui n'est plus, avec tous les sentiments et toutes les aspirations vraies que nous lui avons connus, je me prends à regretter le calme de ces êtres enthousiastes, qui tout en sacrifiant leur vie à une cause, surent jouir de

l'existence en dilettanti et en poètes ! « Les régates » donneront à vos lecteurs la sensation d'art que la mer avait le don de susciter en Jules Ribès.

Les Régates

Pour mieux voir les régates, j'ai choisi le bon endroit.

Et pendant que la foule s'entassait le long des quais du nouveau casino, je suis allé tout simplement m'asseoir sur l'herbe grasse, émaillée de marguerites et de boutons d'or, qui recouvre d'un moëlleux tapis le promontoire de Sainte-Barbe, abrité contre le soleil ardent par le pan d'un mur percé de meurtrières, débris croulants d'un fort jadis élevé par Richelieu, dont la plus grande partie s'est engloutie depuis longtemps, avec le roc sur lequel il se dressait, dans les flots qui sapaient sa base.

La vague a fait ce que les Anglais n'avaient pu faire.

D'ici, le coup d'œil est splendide.

Là-bas, la mer s'étend à l'infini, confondant son bleu profond avec le bleu pâle d'un ciel aveuglant de lumière.

Tous les contours du golfe de Gascogne dessinent nettement leurs arêtes, montrant les longues dents cariées de leurs falaises si meurtrières aux navigateurs.

C'est le cap du Figuier, du côté de l'Espagne, et la pointe de Biarritz, du côté de la France, qui apparaissent avec leurs tons chauds, véritable débauche de jaune, de rouge et de carmin.

Au fond de la baie, Saint-Jean de Luz et Cibure, deux sœurs jumelles que la douce Nivelle sépare et qu'un port commun réunit, étalent leurs jolis villas en décor d'opéra-comique.

En face mon rocher, le Socoa, aujourd'hui misérable bourg de pêcheurs dans lequel armaient jadis pour la course, de hardis corsaires et des flotilles pour les bancs de Terre-Neuve.

A la pointe, un autre fort construit par Sully, dont les feux se croisaient avec celui de Sainte-Barbe. Un donjon le domine, dont la tour, brûlée par le soleil, paraît être d'or massif.

Un peu plus loin, la hauteur de Bordagain, couronnée par un sanctuaire abandonné, dont on a eu le grave tort de ne point conserver le clocher, tour gothique, d'où la vue s'étendait jusqu'aux ports espagnols de Fontarabie, du Passage et de Saint-Sébastien, la perle de l'Océan.

Puis en face la mer, servant d'immense toile de fond à la ville, les Pyrénées aux monts orgueilleux, sombres, couronnés de plateaux couverts de tamaris, coupés de collines sur les pentes desquelles la gamme chromatique des vents semble avoir épuisé toutes les nuances de ses tons et de ses demi-tons.

Je ne sais rien de plus beau et de plus captivant. Car dans ce paysage immense tout semble s'être réuni pour vous éblouir et vous griser. La lumière et l'ombre, les sommets altiers et l'eau profonde, les gras pâturages et les roches arides, les restes grandioses du passé ou les mièvres et élégantes créations du présent.

Et les souvenirs historiques abondent ici. On n'a qu'à se baisser pour en prendre.

Nul sol n'a peut-être été plus fertile en événements.

Après les Romains, essayant vainement de soumettre l'indomptable peuple de Biscaye, ce sont les Sarrasins qui viennent briser leurs innombrables escadrons contre cette forteresse de l'indépendance.

C'est Roland et ses preux qui viennent s'y ensevelir.

Puis plus tard, c'est Louis XI, c'est Bonnivet, Lautrec, Montluc, bataillant dur contre les Espagnols ; c'est François Ier recouvrant sa liberté et donnant comme otage à l'Espagne les fils de France ; c'est Richelieu, le grand politique, le terrible cardinal ; c'est Louis XIV le grand roi et sa brillante cour ; c'est Condé, c'est Turenne, dont le roi Philippe II disait : « Voilà un homme qui m'a fait passer de bien mauvaises nuits » ; c'est Anne d'Autriche, Marie-Thérèse, c'est Mazarin et don Luis de Haro ; c'est Moncey et Caro ; c'est Napoléon, Soult, Wellington. Toute l'histoire, en un mot, avec son étincelant cortège de rois, de reines, de guerriers, de courtisans, de diplomates ; avec ses luttes sanglantes et ses traités d'alliances, ses fêtes et ses deuils, ses triomphes et ses défaites.

Oui, tout cela a eu pour théâtre ou pour témoins ces monts, ces vallées, ces villes, ces fleuves, cette mer, et il suffit d'un grain d'imagination pour faire revivre ces scènes touchantes ou héroïques, presque toujours grandioses.

Mais nous voilà bien loin des régates, je vais en parler.

Pendant que les yachts, dont les voiles blanches gonflées à crever par une fraîche brise, s'envolent vers le large comme des mouettes effarées, un petit vieux est venu s'asseoir à mon côté.

Un petit vieux Basque, tout ratatiné, mais proprement vêtu d'une veste de cadis bleuâtre, coiffé de l'inévitable béret, chaussé des inséparables *alpargatas*.

Il veut bien m'apprendre sans autre préambule : qu'il s'appelle Gratien et qu'il est âgé de 83 ans.

Et la conversation s'engage.

— Vous venez de loin, me dit-il ?

— De Toulouse.

— Bonne ville *poulaillère*. En revenant d'Afrique, par le canal, nous y mangeâmes des cuisses d'oies pour cinq sous. On y couchait sur la plume. C'était sous Philippe et c'était le bon temps. Avez-vous connu Lamoricière ?

— De réputation seulement.

— Moi, j'étais avec lui à Constantine. C'était un crâne. Il y avait, là aussi Bugeaud, le duc d'Aumale, Changarnier, Bedaud, Pélissier, Mac-Mahon qui était mon capitaine.

Mais Lamoricière était mon homme. A preuve que lorsque Garibaldi attaquait *le Pape*, Napoléon lui écrivit : « Je vous envoie cinquante mille hommes avec mon meilleur général. » Vous devez le savoir mieux que moi. J'étais caporal de voltigeurs. Un jour, il me dit : « Gratien, tu vas garder ce col avec quatre hommes et tu te feras tuer avant de lâcher pied. » Té ! que je lui réponds : C'est bon. Nous étions là, embusqués derrière des rochers, quand j'aperçois

des particuliers qui montaient en rampant vers notre poste. Attention que je dis, voilà les Arbis. « Ah ! vaï, répond un Provençal, ce sont des zouaves. » Et mes hommes se découvrent pour les recevoir amicalement. On tire dans le tas ; ils sont nettoyés. C'étaient les zouaves d'Abd-el-Kader. Bigre ! que je me dis, ton compte est réglé. Et je me prépare à exécuter la consigne de Lamoricière, tout en songeant à la mère, au pays et au Bon Dieu. Et presque aussitôt je vis en face de moi se dresser un grand gaillard armé de son yatagan. Je tire dessus, je le manque ; il lève le bras, je ferme les yeux en criant en basque : « Je suis flambé ! » Alors l'autre me prend par les épaules et me poussant vers la pente du rocher, toujours en basque : « Tu es un frangin, toi, fiche ton camp, les autres ne t'épargneraient pas, je te suis. »

Et nous voilà dégringolant tous les deux, comme des chèvres, au risque de nous briser cent fois le cou ; lui ayant l'air de me poursuivre, et moi de l'éviter. Et tout d'un coup, à un coude de la montagne, nous tombons dans un régiment français commandé par Lamoricière qui avait tendu une embuscade aux Arbis et qui les nettoya de la belle façon.

J'étais sauvé ; et mon sauveur était un pays, de Guethary, fait prisonnier et qu'Abd-el-Kaber avait enrôlé comme instructeur dans ses réguliers.

Voilà à quoi ça sert de parler basque.

Et le père Gratien me raconte toute son histoire : sept ans de service dans l'armée active ; vingt-cinq ans de navigation sur toutes les mers du monde ; un fils péri à Terre-Neuve. Tout le monde a disparu autour de lui, et lui vivait sans médailles, sans pension, sans appui, des quelques sous que lui donnaient les *cascarotes* (poissonnières) auxquelles il signale l'arrivée des bateaux de pêche, devinant avec un flair étrange si les pêcheurs ont été favorisés ou s'ils rentrent bredouille, s'ils portent de la sardine, des langoustes, du grondin ou des chichards.

Et pendant le récit captivant du pauvre vieux, les blanches voiles des yachts se sont perdues dans l'horizon.

Le soleil couchant met comme une grosse boule de braise sur le donjon du Socoa ; le ciel a pris des teintes tendres à désespérer la plus chatoyante palette, et sur la mer qui monte, les derniers rayons tracent un long sillon de perles et d'émeraudes enchâssées dans du vieil or, cependant que la vague semble étendre doucement sur la grève, avec un bruit de soies froissées, un immense tapis de velours vert brodé de dentelles blanches.

Quel artiste, que le bon Dieu ! C'est l'heure du recueillement.

Et je suis là, hypnotisé par ce grandiose spectacle, grisé par ces couleurs douces, par ces senteurs âpres, par cet air vivifiant, par ces murmures discrets, par ces bruits mystérieux qui viennent des sommets altiers et des insondables abîmes, quand Gratien vient rompre le charme :

« Vous n'auriez pas deux sous... pour acheter du tabac », me dit-il.

Je lui en donne dix pour arroser le tabac d'une goutte de rhum.

Puis, je redescends vers la ville, maintenant enveloppée dans un manteau brumeux.
Et voilà ce que sont les régates à Saint-Jean-de-Luz.

Pour finir et clore cette causerie, toute du passé, je choisis ces lignes sur l'instruction, écrites dans l'exil, d'où après tant de larmes, et l'âme endeuillée de la perte de son enfant chérie, il revenait l'âme ouverte à l'espérance et à la joie. Il s'agit d'ailleurs de notre pays, et je vous avoue que cette histoire de « Trois Petites Sœurs » m'a ému plus que je ne saurais dire. Quand on a beaucoup voyagé à travers l'Europe, on comprend l'immense joie qu'il y a à rencontrer, sur la terre étrangère, un visage français, à entendre la langue maternelle, celle qui a bercé notre enfance. Tous les ans, mes grands voyages m'emmènent, vers la fin de l'été, dans la partie du Tyrol qui avoisine la Transylvanie et l'Herzegovine ; je n'entends là que la langue allemande ou tchèque, je ne vois là que des Autrichiens, des Allemands et des Russes. Eh bien, dans ces parages lointains, sur ces sommets neigeux, c'est une joie pour moi de voir arriver le dimanche. Savez-vous pourquoi ? A la messe des paysans tyroliens, où j'aime assister, je vois s'aligner sur un banc trois cornettes blanches, et cela me donne l'illusion de mon pays, et je ne sens plus cet isolement qui, à l'étranger, nous attriste et nous serre l'âme. A presser la main de ces saintes créatures, j'éprouve une émotion que je ne saurais traduire. Et cette émotion, je la ressens dans le court récit des *Trois Petites Sœurs*. Ceux qui n'ont pas quitté leur pays ne me comprendront point peut-être... mais ceux que le sort ou quelque fatal destin retient loin de leur patrie, frissonneront d'une émotion délicieuse !

Trois Petites Sœurs

A Port-Bon, la liberté de l'enseignement n'est pas un vain mot ; cela pèche peut-être par excès de liberté. Ainsi, s'il vous plaît d'ouvrir une école quelconque, vous louez un local, vous mettez sur la porte une enseigne sur laquelle on peut lire le mot : « Collegio ».
A l'école ainsi créée, vient qui veut, moyennant une légère rétribution mensuelle, assez irrégulièrement payée.
Grâce à cette facilité d'enseigner, la petite ville de Port-Bon, qui compte à peine 1800 habitants, est dotée d'au moins cinq écoles, plus deux ou trois salles d'asile.

L'une de ces écoles de filles est tenue par des Sœurs françaises de Saint-Joseph d'Albi.

Et c'est de celle-là que je veux vous entretenir. Il y a là trois Petites Sœurs, dont j'admire, chaque jour davantage, le dévouement.

Quand elles sont arrivées ici, elles ne savaient pas un traître mot d'espagnol. Elles ont dû l'apprendre.

Elles n'avaient rien : un mobilier scolaire, un local convenable, un petit lit en fer pour chacune, quelques pièces de vaisselle, et beaucoup de volonté et d'espérance en Dieu.

Peu à peu, ces industrieuses petites fourmis ont meublé leurs classes, acquis tous les objets nécessaires à leur apostolat. Et les leçons ont été données aux premières élèves.

Si vous me demandiez avec quelles ressources tout cela a été fait, je répondrais que j'ai appris par une personne digne de foi que, si les Petites Sœurs avaient reçu quelque argent de France, c'est dans leur travail manuel de chaque jour qu'elles avaient trouvé le gros de leur revenu.

Bonnes Petites Sœurs ! leur tâche ne se borne pas seulement à l'enseignement.

Le matin, après la prière en commun, il faut procéder au nettoyage des classes ; puis après un sommaire et frugal déjeuner, préparé de leurs propres mains, l'une d'elles s'installe devant une machine à coudre, pendant que les deux autres brodent de la lingerie pour les particuliers. Et je vous certifie que ce sont là de maîtresses brodeuses !

A 9 heures, la classe ; à midi le déjeuner, quelques instants de récréation, le plus souvent consacrés à des leçons particulières ; puis la classe du soir jusqu'à sept heures, la prière et le coucher.

Et si vous saviez comme toute cette maison du Bon Dieu est tenue proprement, comme tout reluit, comme tout est blanc !

Et si vous saviez comme elles vivent de peu !

Par exemple, elles ont eu du mal pour enseigner le français, dès le début.

Les *niñas* espagnoles, très espiègles, riaient comme de petites folles en entendant estropier par *las hermanas francesas* leur langue nationale.

Alors les Petites Sœurs se sont adjoint une Sœur castillane, et grâce à cette collaboration, elles ont fini par parler aussi purement qu'un naturel du pays, en moins de quelques mois.

Les voilà installées depuis deux ans à peine.

Dans quelques années, vous retrouverez ces Petites Sœurs au cœur même de l'Espagne, répandant le français dans toute la Péninsule, éteignant dans les cœurs espagnols les dernières rancunes nationales, nées des guerres de l'Empire.

Croyez-vous que ce soit là une tâche inutile ?

Qui s'occupe pourtant de ces saintes filles, qui loue seulement leur infatigable dévouement ?

Sans l'exil, j'ignorerais comme tout le monde, quel patriotique apostolat elles accomplissent sur cette terre étrangère.

Le costume sévère, une cornette blanche sous un voile et une robe en drap marron, ne manque pourtant pas de grâce.

Il n'y a qu'une robe dans le trousseau, qui doit faire la semaine, les fêtes et les dimanches.

Je les ai singulièrement connues, ces bonnes Petites Sœurs.

Un dimanche matin, sur la terrasse de l'église qui domine la rue, comme une Notre-Dame-de-la-Garde, elles se rendaient à la messe.

J'étais là, flânant au soleil, en attendant le commencement de l'office.

L'une d'elles se détacha du groupe.

— Pardon ! me dit-elle, vous êtes français ?

— Oui, ma sœur.

— Connaissez-vous M. Ribès, le rédacteur expulsé ?

— Un peu. C'est votre serviteur.

Alors, nous causâmes. Elle était de Caussade, et c'est par un journal du Tarn-et-Garonne qu'elle avait appris l'événement.

— Vous devez bien souffrir, me dit-elle, d'être obligé de vivre hors de France, loin des vôtres ?

— Et vous, ma sœur, n'êtes-vous pas aussi une exilée ?

— Oh ! non ! fit-elle, c'est différent : c'est pour le bon Dieu, et puis ne sers-je pas mon pays en venant en Espagne ?

Je ne vous dirai pas le nom de cette Petite Sœur, le nom vrai. Je sais qu'elle s'appelle en religion sœur Denise.

Mais je pense qu'il y a plus de cœur dans cette poitrine de femme que dans celle de tant d'hommes qui parlent bien haut de leur dévouement.

Le dévouement, le vrai, le voilà.

Que de pages délicieuses je pourrais encore citer ! Mais je dois me borner, et j'ai voulu laisser la plus large part aux récits de notre ami. Ce sont les premières lignes d'un livre où vous pourrez lire les charmantes élucubrations d'un esprit qui, au repos, aimait à conter, pour le plaisir de conter. Plus tard, il voulait recueillir en un volume ces feuillets épars. C'eût été le délassement de jours qu'il espérait plus tranquilles, l'étape après laquelle soupire le voyageur. Dieu en a disposé autrement ! Mais des mains pieuses ont recueilli le legs de l'écrivain, et feront de son vœu le plus cher une réalisation. Heureux si ces quelques souvenirs de celui qui eut pour devise de sa vie l'*Incorrupta fides nudaque veritas* du poète, qui fut un caractère à l'heure où l'on constate les pires défaillances, peuvent faire quelque bien autour de nous !

PAPILLON.

Biarritz, mai 1900.

L'ALGÉRIE FRANÇAISE

(Suite)

Mœurs et religion sont donc restées indemnes sous la domination française, en ce sens qu'aucune pression officielle ne s'est jamais exercée contre elles. Mais, malgré ce respect reconnu, l'espoir restait que la fusion des deux races se ferait un jour grâce à l'initiative privée ou que du moins quelques indications naîtraient permettant de croire à la réalisation plus ou moins éloignée de cet important problème. C'était un rêve singulièrement tentant pour la puissance nationale, que ce mélange promettant une union forte au sein de laquelle la mère-patrie pourrait plus tard puiser largement des ressources et des hommes. Hélas, la tendance même ne peut être constatée, car on ne saurait la voir dans les cas isolés, qui, presque tous, tournent mal.

Les mariages qui se font entre indigènes et Européens sont très peu nombreux ; ils sont cités comme des événements extraordinaires, et pour s'expliquer cette absence de résultats on n'a qu'à songer aux conditions des femmes arabes vis-à-vis de leur mari. Le Coran proclame la polygamie : c'est reconnaître l'infériorité de la femme et l'inutilité, dans le développement de l'espèce humaine, d'une égalité plus chevaleresque. Notre race, au contraire, admet par la monogamie la participation réciproque à l'établissement de la famille et, aujourd'hui surtout, l'équilibre s'affirme plus sensible. Une Européenne ne sait se plier à une volonté indiscutable et s'annihiler devant une autorité quasi religieuse qui supprime sa liberté et sa conscience. Sa propre raison se reconnaît des droits et des devoirs et lui fait trouver dégradante une soumission si aveugle, Chez la femme arabe, servante docile et obéissante, cette noble révolte n'existe pas ; elle vit dans une perpétuelle émotion contemplative et trouve facile une existence ainsi simplifiée. D'ailleurs l'atavisme l'empêche de voir au delà et aussi sa sensibilité à l'ascendant religieux, plus grande que celle de l'homme à cause de sa faiblesse. Dans son mari elle ne voit pas l'amant mais le maître donné par Allah, et sa faculté d'aimer est vraiment atrophiée puisqu'elle ignore le plaisir de se donner et de se refuser librement.

Un caïd de la région du Tell avait épousé une Française et il devait la position de chef de douar à ce mariage. On pouvait croire que cette femme exercerait une influence sur son mari par la situation dans laquelle

elle le maintenait. Il n'en a rien été : les enfants, assez nombreux, sont élevés à la mode arabe malgré les efforts constants de la mère : le caïd maltraite sa femme qui adresse plainte sur plainte à l'autorité ; et les indigènes du douar n'ont aucun respect pour un renégat qui ne s'est pas marié selon le Coran.

On a prétendu que le meilleur moyen d'attirer à nous les indigènes serait de les naturaliser en masse comme on l'a fait pour les Juifs en 1870, c'est-à-dire de les naturaliser malgré eux. Les Arabes sont sous notre domination, ils sont nos sujets, mais ils ne sont pas citoyens français. Dans ces dernières années surtout, à l'occasion des troubles anti-juifs, la question s'est de nouveau posée et l'on a reproché au gouvernement d'avoir montré en cela plus de sollicitude aux Juifs indigènes, détestés par les Arabes, qu'aux Arabes eux-mêmes.

D'abord cette sollicitude est discutable. Est-il bien vrai que les Juifs l'aient appréciée à sa valeur et qu'ils n'aient pas gardé un regret secret de leur ancienne condition, effacée, plus favorable aux roueries de leur commerce ? On peut se le demander. Dans tous les cas, cette naturalisation en masse, jugée opportune en 1870, si elle était encore à décréter, ne se ferait certainement pas actuellement sur des bases aussi larges, et la majeure partie des naturalisés d'aujourd'hui, libre de l'obtenir, se garderait bien de la solliciter.

Le fait se produit d'ailleurs pour les Arabes. Ils pourraient, s'ils le désiraient, demander à acquérir le titre de citoyen français, mais ils n'y tiennent pas et ceux qui se font naturaliser sont fort rares. Nous considérons que les rendre nos égaux, les faire profiter de nos lois, les rendre justiciables de notre justice, les englober entièrement sous l'égide de nos institutions, serait les élever ; ils pensent autrement : à leurs yeux ce serait déchoir, car leur religion étant aussi leur politique, le Coran leur code, ils estiment que devenir les membres d'une nation d'infidèles c'est déserter le royaume d'Allah. Le dogme du Prophète est un réseau subtil, aux mailles serrées, qui ne s'élargit pas.

Cependant le gouvernement n'est pas avare de distinctions et d'honneurs. Les décorations ne sont pas ménagées aux chefs arabes, et beaucoup d'entre eux sont de hauts dignitaires de l'ordre de la Légion d'honneur ; mais c'est toujours au titre d'étranger. Recevoir ces faveurs leur est agréable parce que, pour l'indigène, éminemment fanfaron, tout ce qui se voit est précieux ; peu leur importe du reste de porter la croix comme étrangers ou comme français, l'essentiel est de pouvoir étaler sur la blancheur du burnous l'éclat du ruban rouge.

En prônant la naturalisation en masse des indigènes, on s'empresse d'en tirer une conséquence capable de séduire au premier abord : les ressources qui en résulteraient au point de vue militaire. Le nombre de

soldats que pourrait fournir ce nouveau contingent si considérable de citoyens français, constitue une séduisante perspective; mais le danger se montrant à côté de cet avantage illusoire n'est que trop apparent. Nous l'avons vu, la naturalisation générale serait imposée, et loin d'être considérée comme un bienfait, elle paraitrait, au contraire, aux intéressés une mesure vexatoire que leur politique religieuse leur rendrait pénible à supporter. N'y aurait-il pas alors matière à de légitimes craintes en face de cette population si supérieure en nombre aux Européens de la colonie et devenue plus redoutable par une instruction militaire partout répandue? Le recrutement engloberait les indigènes, et qui sait si l'union de leurs tribus sous notre drapeau ne se ferait pas à notre détriment, si ces soldats malgré eux ne puiseraient pas, dans la manifestation de leur force dénombrée, mise au grand jour, la conscience de leur puissance guerrière?

Sans doute les régiments de tirailleurs algériens ou de spahis rendent de grands services; ce sont d'excellentes troupes, et les officiers qui les commandent vantent avec raison leur valeur militaire. Sans doute en 1871, ces régiments se sont bien comportés pendant l'insurrection et, suffisamment encadrés, ils ont participé à la défense de la colonie française contre leurs coreligionnaires révoltés.

Mais d'abord il convient de remarquer que les indigènes actuellement soldats sont très peu nombreux vis-à-vis de l'effectif de la population; leur armement ne constitue donc pas un danger. En outre, ce sont des mercenaires avec lesquels l'Etat fait un marché : pendant un temps déterminé ils servent la France qui les paye; la durée du contrat expirée ils ne doivent rien, et le caractère des Arabes, surtout de ceux qui fournissent le contingent de nos régiments coloniaux, se prête tout à fait à cette situation du soldat à solde, du guerrier par métier. Ils rappellent les aventuriers d'autrefois, excellents au feu, embauchés indifféremment dans un camp ou dans l'autre et chez lesquels l'idée de patrie n'existait pas. S'ils s'attachent et demandent à prolonger la durée du contrat qui les lie, c'est par amour du métier ou pour assurer leur avenir; car le soldat indigène était le plus souvent, avant son engagement, un pauvre diable sans ressources qu'ont alléché la prime offerte, la gamelle journalière, l'uniforme, l'assurance d'avoir au bout d'un service relativement assez court une retraite suffisante.

On conçoit qu'il n'y ait aucune ressemblance entre ces soldats et ceux que deviendraient les indigènes naturalisés obligés de servir sous le drapeau français comme on paie l'impôt, c'est-à-dire par force. Développer leur valeur guerrière serait donc jouer gros jeu et l'on aurait beau leur vanter l'honneur de payer son tribut à la patrie, ils se rappelleraient peut-être, en se sentant les coudes sous l'uniforme français, qu'ils sont

avant tout les soldats d'Allah. Cette crainte n'est pas chimérique. On prend encore les plus grandes précautions contre l'armement secret des indigènes ; la possession d'un fusil ne leur est pas permise sans autorisation et le contrôle, à ce point de vue, s'exerce d'une façon très sévère. Du reste les razzias faites dans les douars amènent de fréquentes saisies d'armes et prouvent la nécessité d'une surveillance continuelle.

Les régiments actuels composés d'indigènes offrent d'ailleurs une preuve palpable de l'inutilité des avances faites pour l'assimilation. En dehors des avantages matériels accordés aux soldats enrôlés, un autre attrait leur est ménagé : l'obtention du grade d'officier. Ce grade est à la portée de tout indigène devenu soldat, même de l'extraction la plus humble, pourvu qu'il se conduise bien, et, fût-il un décrotteur embauché sur la place publique au son de la nouba par le sergent racoleur, il n'en a pas moins l'espoir d'obtenir un jour les galons de lieutenant. Les officiers français déplorent qu'on ait cru devoir ajouter ce genre de paiement — car ce n'est point autre chose puisqu'il s'agit de simples mercenaires — à ceux déjà reçus de l'indigène en échange de ses services ; et il ne faut pas voir dans le regret légitime qu'ils en expriment ouvertement le désir naturel de réserver au corps des officiers français un plus grand nombre de places. Non, leur opinion est surtout basée sur l'inutilité militaire de l'officier indigène : galons obtenus, il ne rend même plus autant de services que le simple soldat et, quand il commande un détachement, on ne peut presque jamais le laisser sans l'aide d'un gradé français, quelquefois d'un simple caporal. Du reste, la mesure dont il bénéficie n'a été prise que pour attirer des soldats par l'exemple du grade obtenu, mais, même à ce point de vue, on commence à se demander si le sacrifice est bien nécessaire : les effectifs des régiments de tirailleurs, si complets, si facilement recrutés, ne se maintiendraient-ils pas si l'on était plus parcimonieux envers les indigènes du grade d'officier ?

Le gouvernement français, en faisant de la faveur accordée une récompense désintéressée, pouvait du moins espérer de la part des élus, à défaut d'avantages militaires, un plus grand attachement à la France et un appoint précieux dans l'œuvre de l'assimilation. Malheureusement son espoir est déçu. Presque toujours, l'officier indigène, revenu dans ses foyers, se révèle plus arabe que jamais, plus mahométan, et son intransigeance s'accroît de la force des remords. On cite des Arabes ayant servi dans les rangs de l'armée pendant trente ans et arrivés, grâce à des circonstances particulières, à des grades élevés ; le frottement continuel de la vie européenne, l'exemple de leurs camarades français, l'instruction gagnée peu à peu paraissaient avoir attaqué leur épiderme de fils du Prophète ; quelquefois même on les a vus faire parade, avec un

enthousiasme flairant la sincérité, de leur émancipation morale et prendre en commisération leurs frères arriérés. La retraite les libère. Aussitôt, comme par enchantement, le masque, un instant affiché, tombe ; ils reviennent au gourbi contrits et repentants ; ils implorent l'accueil de leurs coreligionnaires, auprès desquels ils sont devenus suspects ; ils prient Allah d'oublier leur séjour au milieu des infidèles et, tête rasée, vêtus comme autrefois, ils se sèvrent de vin, baisent la terre et vont souvent jusqu'à La Mecque gagner une purification complète. Hélas ! ce remords est sincère ; il prend tout entière cette âme musulmane où l'empreinte religieuse peut se cacher hypocritement mais ne disparait pas.

Il ne faut cependant pas pousser trop au noir ce tableau des difficultés de l'assimilation. Si elle réussissait jamais, l'œuvre française serait plus belle, voilà tout ; mais sans elle nous pouvons encore atteindre d'heureux résultats.

Si l'Algérie était une colonie restreinte comme étendue, si la fusion des deux races était obligatoire pour la mise en valeur du sol, c'est-à-dire s'il n'y avait pas à la fois la place des anciens maîtres et la nôtre, le péril serait sérieux. Heureusement l'Algérie offre des ressources que nous sommes encore loin d'avoir utilisées, et indigènes et Européens peuvent vivre à côté les uns des autres. Les Arabes ont peu de besoins et ils ne tirent même pas partie du terrain laissé en leur possession. En admettant qu'à notre contact leurs besoins augmentent, et il faut l'espérer, leur industrie s'accroîtra aussi. Dans le champ où s'exerce actuellement leur faible activité il y a matière à de plus grands efforts.

Vivre à côté des Arabes, tel est donc le problème et nous avons reconnu plus haut qu'il présentait certaines difficultés. Ces difficultés sont d'ailleurs secondaires ; elles prennent naissance dans le conflit inévitable du caractère arabe et du caractère français. On doit les considérer, vis-à-vis de l'ensemble, comme de simples détails ayant pu entraîner des découragements locaux regrettables mais incapables d'enrayer notre colonisation.

Les Arabes ne sont pas plus parfaits que les autres hommes. En France, où l'enthousiasme est facile pour les peuples malheureux, on les a parés de toutes les vertus. Chacun connaît la légende de l'indigène noble et beau, chevaleresque et généreux ; mains fines et barbe soyeuse, on l'imagine, sur son superbe coursier, irradiant comme un jeune dieu. Sa figure, devenue presque symbolique, a défrayé les chroniques et fourni d'amples éléments aux romanciers qui travaillent spécialement pour les jeunes cœurs féminins. Devant la réalité il faut en rabattre. L'Arabe a ses qualités et ses défauts. Son hospitalité est proverbiale ; il est intelligent,

endurant à la fatigue et très respectueux de l'autorité; mais il pousse la paresse au degré le plus élevé et son caractère chevaleresque tant vanté est très discutable. Peut-on en effet appeler chevaleresque une race pour laquelle le culte de la femme n'existe pas, qui ne place que l'enseigne d'un plaisir où nous plaçons, nous autres, les plus nobles sentiments? Il faut voir, se traînant sur les routes poussiéreuses ou travaillant en plein soleil dans les plaines brûlées, les vieilles femmes arabes, usées, décrépites, peinant pourtant comme si elles étaient jeunes et robustes ; elles marchent pieds nus, courbées sous de lourds fardeaux, tandis que caracolent sur leurs montures leurs maris et leurs fils, la cigarette aux lèvres. Oh! tant qu'elles furent jeunes on les ménageait; elles avaient leur mule docile, allant l'amble ; de riches étoffes les couvraient, les dérobant aux regards curieux. Maintenant leur pauvre figure est ridée : on la laisse voir ; leur corps a perdu sa beauté : il n'est plus bon pour l'amour, on l'emploie aux travaux pénibles. L'odalisque déchue est devenue une bête de somme.

Il est plus exact de dire que l'Arabe est fier, orgueilleux même, et il existe peu de peuples chez lesquels soient plus démarquées les inégalités sociales. Les grands chefs ou les indigènes de riches familles sont de véritables seigneurs féodaux, et celui qui détient une parcelle d'autorité, fût-elle celle d'un garde-champêtre, s'en pare aussi ostensiblement qu'il le peut. L'Arabe tient aux formes extérieures et ces formes ont souvent à ses yeux beaucoup plus de prix qu'une valeur réelle moins tapageuse. Le manteau d'investiture des fonctionnaires arabes, aux couleurs voyantes, est pour beaucoup dans le plaisir qu'ils éprouvent à remplir une fonction. Ainsi s'explique l'ascendant qu'ont sur eux les officiers et l'abus des costumes plus ou moins galonnés auxquels on s'est longtemps livré dans les administrations civiles.

Cet orgueil inné provoque quelques froissements. Il se manifeste parfois d'une façon exagérée vis-à-vis des colons encore besogneux. Le voisinage d'un puissant chef arabe pour un centre en formation est en général préjudiciable à ce centre. Le chef arabe estime de très petites gens les colons qu'il voit peiner sur leurs terres, et il les assimile, au point de vue social, à ses kammès, aux indigènes qui cultivent ses propriétés. De là une sourde irritation qui porte les colons à s'exagérer à leur tour leur situation de vainqueurs.

L'entente n'est pas facile à maintenir, d'autant plus que l'orgueil de l'indigène, affirmé devant les petits, s'amadoue considérablement en haut lieu et se change même en une obséquiosité un peu hypocrite. La fierté de l'Arabe a beaucoup d'analogies avec celle du nègre : elle n'exclue pas une certaine souplesse. Puis l'indigène sait, d'une façon générale, que la politique de la France veut être conciliante, que l'arabophilie est conseillée

aux fonctionnaires et il en profite pour adresser de continuelles réclamations. Il y en a sans doute de fondées mais, enfin, nous ne pouvons avoir la prétention d'occuper un pays qui n'est pas le nôtre, de le mettre en valeur en présence des anciens propriétaires, sans provoquer des conflits inévitables. C'est la loi de la guerre. Nous avons conquis l'Algérie au nom de la civilisation, civilisons ! Que les Arabes croient leur civilisation supérieure à la nôtre, c'est possible, mais la victoire nous a donné raison. On a vu dans l'histoire, il est vrai, les vaincus se venger quelquefois de leur asservissement par la force en imposant leurs mœurs aux vainqueurs. Aboutirons-nous à ce résultat et peut-on tirer conséquence des quelques emprunts très réels que les Algériens ont faits au caractère arabe sous l'influence du milieu et du climat ? Il est permis d'espérer le contraire si l'on s'en rapporte du moins à la loi sociale qui attribue l'influence maîtresse à la race la plus civilisée.

Les Arabes ont eu leur civilisation, rapide et féconde ; mais elle est morte. L'essor brillant de l'Islam, qui a surpris le moyen âge, n'a pas duré. Il est de belles fleurs qui étonnent autant par leur épanouissement hâtif que par leur précoce dessèchement.

A l'humanité en marche l'Arabe n'apporte plus son aide. Autrefois il a agi, aujourd'hui il est las. Nous, habitants de la vieille Europe, qui supportons vaillamment le poids des âges, puisque notre activité, loin de décroître, se répand sur le monde, prenons en main l'œuvre délaissée, travaillons...

Travaillons ! mais gardons-nous d'un soleil qui fait plus tôt germer la semence humaine pour la faire plus tôt mourir.

CHARLES TEILHAC.





Album du « Feu Follet »

LA FÊTE-DIEU

Sous les cieux aux rayons ardents
Les récoltes se montrent belles.
Dans tous les nids battent des ailes.
L'homme et les oiseaux sont contents.

Vers Dieu montent l'hymne des choses
Et la prière des humains.
Voici venir sur les chemins
Des vierges effeuillant des roses.

C'est le jour des processions.
De Dieu c'est la fête bénie.
Sous le dais resplendit l'hostie.
Le lis fleurit dans les sillons.

Le vif pavot palpite et bouge
Au sein des jeunes blés mouvants.
Par les routes, de blonds enfants
Marchent tout habillés de rouge.

Ils chantent des alleluias.
Et les pinsons et les fauvettes
Répondent à leurs voix fluettes,
Perchés dans les acacias.

Vêtus de leurs chapes dorées
Viennent les prêtres vénérés.
Autour d'eux les champs et les prés
Ont pris d'éclatantes livrées.

Les verts talus des grands chemins
Sont émaillés de pâquerettes.
Voici s'avancer des fillettes
Aux voiles blancs, aux blanches mains.

Dieu même s'offre à notre vue;
Et du saint tabernacle Il sort !
Comme un immense ostensoir d'or
Le soleil brille dans la nue.

Gloire au Très-Haut qui nous donna
Ce ciel, ces champs et leur parure !
Aujourd'hui l'homme et la nature
Chantent en chœur un hosanna !

PIERRE ARDOUIN.



Au Cours du Louvre

Sur la Statuaire gothique

Sur cette question érudite
André Michel parle et s'agite
Comme un diable dans l'eau bénite,

Il montre avec sa boîte en zinc
D'affreux bonshommes peu distincts
De l'an onze cent trente-cinq.

Son éloquence s'évertue
A faire admirer des statues
Sans tête et drôlement vêtues,

En surests, chainses et surplis,
Tout tuyautés de petits plis,
Que les siècles ont démolis.

Michel, ferme ta chambre noire;
Au lieu d'interroger l'histoire
Jette l'œil sur ton auditoire :

Vois cette tête au profil pur,
Qu'un moine, en vain, dans le grès dur,
Eût cherché d'un ciseau peu sûr.

Figure de vierge pensive,
On peut l'encadrer toute vive
Entre les branches d'une ogive;

Sous un petis dais à fleurons,
Un nimbe d'or autour du front,
Couverte d'un manteau très long,

Debout sur une colonnette,
Quelle charmante statuette
Ferait sa personne fluette.

Elle aurait un temple mignon
Où, le soir, devant le pignon,
J'allumerais un lumignon.

Dans une lampe polychrome
Brûlerait l'huile aux fins aromes
Et j'y viendrais chanter ce psaume.

« *Petite sainte aux yeux si doux,*
« *De l'idéal répands le goût,*
« *Que le grand art règne partout.*

« *Que l'esprit des aïeux s'éveille,*
« *Comme autrefois qu'il émerveille*
« *La pauvre Europe triste et vieille.*

« *Fais par ton intercession,*
« *Qu'à l'honneur de la nation,*
« *S'achève l'Exposition.*

« *Veille bien sur les passerelles,*
« *Le plâtre des moulures frêles,*
« *Le ciment armé des tourelles.*

« *Dans ces palais le monde craint*
« *De se faire casser les reins,*
« *Protège aussi les souverains.*

« *Quelle aventure politique,*
« *Quel incident diplomatique,*
« *Si, du ridicule portique,*

« *La Parisienne un jour tombait*
« *Sur un sultan, un czar, un bey*
« *Ou le chapeau neuf de Loubet !* »

AL. DE LINOVE.

REPAS D'OISEAUX

Les petits oiseaux font la fête ;
Ils font un grand dîner d'amis :
Le très beau couvert qu'on a mis !
De grands nénuphars pour assiette,

Des lys pour verre ; et pour serviette
Des fils de la Vierge ; un iris
Sert de couteau... Dans tous les nids
Les petits oiseaux font toilette ;

Ils gazouillent dès le réveil...
Les cuisiniers sont en éveil :
On aura la fraise irisée

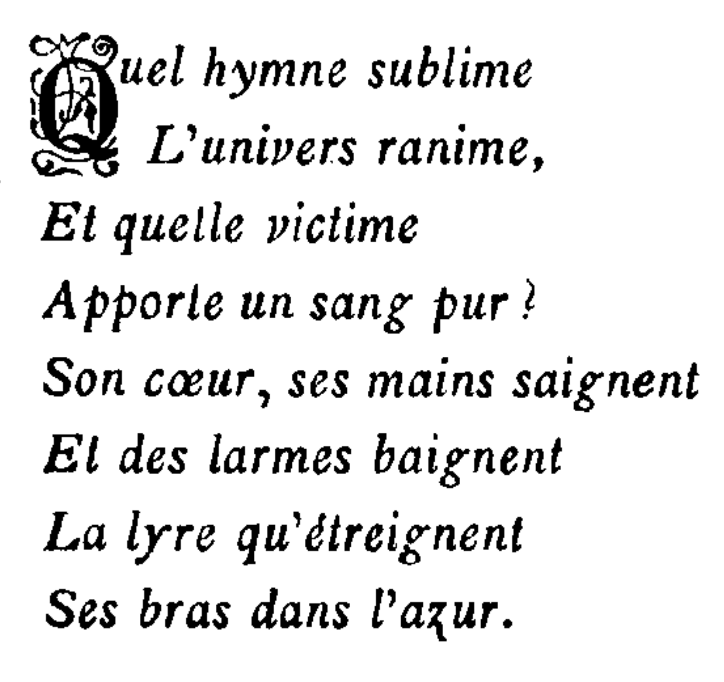
Dans un jus d'arbouse arrosée...
... Pour vin, on boira la rosée ;
Pour lustre on aura le soleil.

MICHEL DURAND FOUJOL.



LE POÈTE ET L'HUMANITE

POUR H. M.



Quel hymne sublime
L'univers ranime,
Et quelle victime
Apporte un sang pur ?
Son cœur, ses mains saignent
Et des larmes baignent
La lyre qu'étreignent
Ses bras dans l'azur.

. . . .
. . . .

Ecoutez, écoutez ! C'est une âme qui pense,
Un esprit entraîné par un amour immense.
Ecoutez, parlez bas ;
Entendez-vous là-haut dans le sein de l'espace
Le murmure confus de cette ombre qui passe ?
C'est le bruit de ses pas.

C'est un fils de l'azur égaré sur la terre ;
Il paraît tout en pleurs pour chanter ou se taire,
Il revient pour souffrir ;
Et lui dont le grand cœur battrait pour deux poitrines,
Lui qui sent palpiter ses vibrantes narines
Voudrait bientôt mourir.

Lui qui ne sut qu'aimer n'est aimé de personne ;
Il est l'humble semeur qui jamais ne moissonne,
Le timide glaneur ;
Mendiant d'un regard l'éclair qui le ranime,
Il court la lyre en main sur le bord d'un abîme
Où sombre son bonheur !

Il est de l'Avenir le Prêtre dont le verbe
Chante du Tout-Puissant l'étoile et le brin d'herbe,
Il est le Rédempteur :
Il est celui qui peut transmettre la prière,
De ceux qui ne sont plus racheter leur poussière
Auprès du Créateur.

Il veut étendre au loin les flots de la pensée,
Pour apprendre à souffrir montrer l'âme blessée
A ceux qui passeront ;
Il veut de la science agrandir la mesure,
Et, comme un fruit trop plein d'une graine trop mûre,
Faire éclater son front.

Le voici... Je le vois s'emparer de sa lyre,
Evoquer le passé, pleurer sur son martyre,
Remonter dans les airs ;
Et la gerbe de fleurs dont sa main droite est pleine
Projette dans l'azur sur sa face sereine
Une gerbe d'éclairs !

RENÉ CONTE.





L'ORT OCCITAN

Al Boquet d'Amor

O Boquet d'Amor, que venes de l'ort
Te pausar sul se de La que vol plaire,
Ta vielha canson subre un novel aire
Tinde à son aurelha, abant que sias mort!

Dits-li : « Del Mamois enveja lo sort!
« El, mai se rescond, mai perfuma l'aire...
« Ta Pensada sia, drolla al pel boclaire,
« Fidela à l'Aimad tant fier e tant fort! »

Bremba-li : « Lo jorn que l'on se marida,
« Cal retraire la blosa Margarida
« Que lo parpalhol va desflorejar. »

E mormola-li amb asseguransa,
Tu qu'un riban verd volguet ondrejar :
« Lo verai Bonur es dins l'Esperansa. »

Prosper ESTIEU.

TRADUCTION FRANÇAISE

Au Bouquet d'Amour

O Bouquet d'Amour, qui viens du jardin te poser sur le sein de Celle qui veut plaire, que ta vieille chanson sur un air nouveau tinte à son oreille, avant que tu sois mort!

Dis-lui : « Envie le sort de la Violette! Plus elle se cache, plus elle parfume l'air... Que ta Pensée, jeune fille aux cheveux bouclés, soit fidèle à l'Aimé si fier et si fort! »

Rappelle-lui : « Le jour où l'on se marie, il faut ressembler à la pure Marguerite que le papillon va déflorer. »

Et murmure-lui avec certitude, toi qu'un ruban vert a voulu orner : « Le vrai Bonheur est dans l'Espérance. »

P. E.



SURPRISES DU COEUR

I

Annie rêvait, se remémorant les vers qu'elle venait de lire pour la troisième fois dans une revue maintenant glissée de ses genoux à terre.

Ils étaient fort beaux, ces vers, empreints d'une grâce mélancolique et touchante à travers laquelle son âme cherchait à deviner celle en qui la poésie chantait de si tendres choses, quelque pauvre âme déçue comme la sienne sans doute, et dont la plainte s'exhalait et montait vers Dieu avec autant de douceur que le parfum s'exhale d'une fleur.

Bien souvent déjà *la Gerbe* avait publié soit des nouvelles, soit des vers de cet auteur dont elle ignorait le nom, celui dont elle signait ses œuvres n'étant certainement qu'un pseudonyme car, bien sûr, on ne s'appelle pas M. Colibri, même quand on est poète.

Mais, de toutes les poésies qu'elle connaissait de lui, c'était cette dernière qui plaisait le plus à Annie, parce qu'elle semblait lui révéler un cœur cherchant sa consolation en Dieu et qu'elle était pieuse.

Heureusement.

Que fût-elle devenue sans piété lorsque, six mois seulement après son mariage, à vingt ans à peine, orpheline et ne connaissant rien de la vie, elle avait cédé aux conseils et aux instances de gens se disant ses amis, en demandant le divorce, facilement obtenu d'ailleurs, vu la conduite de son mari, joueur et surtout coureur?

Rien que d'y penser, le rouge lui en montait au visage, comme si la honte en rejaillissait sur elle.

Oui, que fût-elle devenue alors, sans la religion qui soutient et console?

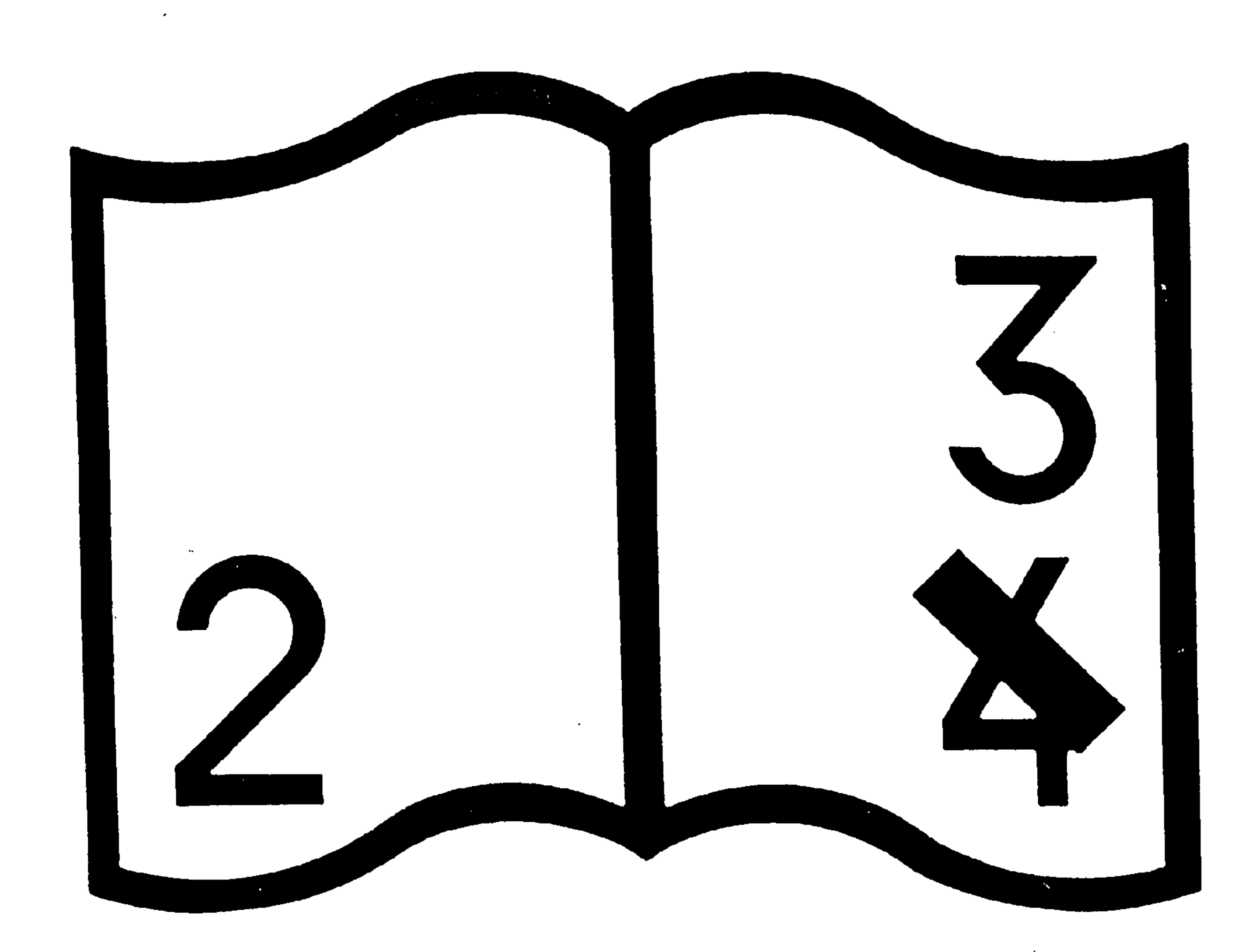
Elle n'était pas à plaindre, au moins sous le rapport pécuniaire, car elle était fort riche et c'était même ce qui lui avait valu de devenir Mme de Couranges en épousant, pour complaire à son tuteur, vieux beau à qui il tardait de n'avoir plus à s'occuper d'elle, celui qu'il lui avait présenté.

Bien des gens désapprouvaient cette union, mais elle ne le sut pas, et elle l'avait acceptée sans plus de regret que d'enthousiasme, avec la naïve conviction d'arriver à aimer et à se faire aimer, et aussi avec le désir de faire une bonne œuvre.

Eh oui! puisque, avec l'argent de sa dot, André de Couranges pourrait porter plus dignement le beau nom contre lequel on lui faisait échanger sa fortune, et devenir ainsi le notaire le plus en vue du département. Car, ce descendant de haute lignée était notaire.

Faire un heureux, ne fût-ce qu'avec son argent, semblait méritoire à Annie et, sans doute, le ciel lui en saurait-il gré.

Le ciel? peut-être. Mais son mari sûrement, et surtout son tuteur; car Antoine de Couranges lui devant une trentaine de mille francs prêtés



Pagination incorrecte — date incorrecte

NF Z 43-120-12

jadis pour compléter le prix de son étude quand il l'avait achetée, pourrait enfin les lui rendre, et la joie de son tuteur, bien qu'elle ignorât ce prêt, lui fut déjà une récompense de son acquiescement.

Et enfin, André n'était nullement un vilain garçon. Elle ne l'aimait pas encore parce qu'elle le connaissait trop peu, ne l'ayant vu que rarement pendant les dernières vacances qu'elle passait encore dans son couvent des dames Ursulines, à Véron, où elle restait quoiqu'elle eût achevé ses études, mais elle espérait bien l'aimer ensuite quand elle le connaîtrait mieux. Déjà, physiquement au moins, elle le trouvait à sa convenance, et n'était-ce pas quelque chose ?

André de Couranges, de dix ans plus âgé qu'elle, avait plutôt l'air d'un parfait gentleman que d'un homme de loi, et c'était un beau garçon avec son teint d'une matité chaude, ses cheveux noirs, sa barbe soyeuse taillée en pointe, et ses yeux câlins.

Plus tard, quand il serait son mari et qu'il voudrait se faire aimer, cela ne lui serait pas difficile, elle le comprenait.

Ma's l'avenir n'avait pas répondu à l'espoir du présent. Cette pensionnaire, sévèrement élevée dans des principes de retenue et de piété, n'inspira pas plus après qu'avant, au débauché qu'était André, le désir de conquérir son cœur. Il fut convenable envers elle, fit preuve d'une bonne éducation, et s'en tint là, pour reprendre, peu de temps après son mariage, sa vie de garçon, sans que d'ailleurs sa conscience le lui reprochât : « Donnant, donnant, pensait-il ; je l'ai prise pour sa dot, mais elle ne m'a accepté que pour mon nom. Nous sommes quittes. »

Il ne chercha même pas à étudier le caractère de sa femme, et à vrai dire, elle ne souffrit pas trop de sa déconvenue, jusqu'au jour, cependant, où le bruit de ses aventures arriva jusqu'à elle malgré les précautions qu'il prenait.

Annie, bien qu'elle ne fût pas jalouse, s'en trouva blessée, un peu dans son amour-propre, beaucoup dans sa dignité. Elle avait bien voulu apporter une fortune à l'homme pauvre qu'elle épousait, elle ne voulait pas la voir gaspiller au gré de ses caprices.

Voilà pourquoi, six mois seulement après son mariage, Annie, définitivement brouillée avec son tuteur, retournait à son cher couvent des dames Ursulines et demandait le divorce qu'elle obtint sans aucune difficulté, en dépit des conseils, des exhortations et des doléances des religieuses qui pensaient bien agir en refusant de la garder longtemps avec elles.

Elle fut donc obligée de les quitter et était allée s'installer loin de Véron, mais près d'une amie qu'elle aimait, dans une coquette maisonnette de Bléranes, une petite ville du Midi claire et ensoleillée, où certainement personne ni rien ne lui rappellerait son mari, qui vendit son étude et, comme elle, quitta le pays, pour aller... on ne sait où.

II

Depuis dix ans déjà, Annie habitait, avec seulement une vieille servante amenée de Véron, sa maison enfouie sous les branches, et depuis, n'eût été la peine intense, d'ailleurs inavouée, de sa vie, sans intérêt parce qu'elle était sans amour, on pouvait la croire heureuse entre toutes les femmes.

Elle ne l'était pas, ayant au cœur le regret de sa vie si lamentablement

gâchée et elle s'ennuyait, sachant bien que, plus jamais, elle ne pourrait avoir même l'espoir d'une vie nouvelle, les femmes divorcées étant encore sévèrement jugées à Bléranes, et Annie sachant écarter ceux qui, la trouvant très séduisante, n'eussent cependant pas voulu l'épouser.

Alors toute joie était bien envolée sans retour pour elle, et c'était triste, oh mais triste ! de n'avoir plus jamais rien à espérer.

Voilà à quoi Annie rêvait ce jour-là, plus que les autres.

Peut-être le devait-elle à l'influence du printemps, singulièrement suggestif en ce moment, avec son ciel léger, son air attiédi et le sourire de ses fleurs écloses du matin ; peut-être aussi le devait-elle à la poésie qu'elle venait de lire.

Colibri ? qui était-ce ? Ce nom d'oiseau, ce nom pimpant, s'harmonisait bien avec toutes les choses charmantes et suaves chantées par le poète, mais ne lui apprenait rien.

Elle releva la revue glissée à terre et relut encore la délicieuse poésie dans laquelle ses propres sentiments, ce qu'elle sentait, ce qu'elle éprouvait elle-même et qu'elle n'aurait pu exprimer, était si bien et si clairement rendu. On eût dit un miroir dans lequel elle mirait son âme, et elle la retrouvait là, avec ses enthousiasmes, ses aspirations et parfois aussi sa mélancolie... C'était bien vraiment une âme sœur qui vibrait dans ces strophes.

Tout à coup Annie tressaillit et se redressa. La porte de son petit salon venait de s'ouvrir et, sous les draperies de soie chamarrées, subitement soulevées, une tête ébouriffée apparaissait.

— Dormez-vous donc, Annie ? demanda une voix gaie.

— Bien sûr que non ! répondit-elle sur le même ton. Entrez, Louise, et voyez si je parle en dormant.

Elle s'était levée et, déjà, embrassait la nouvelle venue.

— J'ai frappé trois fois, vous savez... répliqua la jeune femme en lui rendant ses baisers, Martine arrosait vos roses dans le jardin, et je n'ai pas voulu qu'elle vînt m'annoncer ; mais je crains de vous avoir dérangée, car...

— Non, je vous assure, interrompit Annie, je ne dormais pas, mais je rêvais quand même...

— Ah ! fit Louise en glissant vers elle un regard malicieux, ah ! vraiment ! cela vous arrive souvent depuis quelque temps. Est-ce que... est-que vous voudriez vous remarier, par hasard ?

— Comment pouvez-vous le penser ?

— Tiens, mais ! pourquoi donc pas, s'il vous plaît ?

— Parce que je ne le pourrais pas, répondit-elle franchement ; on épouse une veuve mais pas une femme divorcée.

— Allons donc ! J'en connais à Paris qui ont même fait de bons mariages.

— Hein !

— C'est comme je vous le dis.

Elles s'assirent et Annie prit les mains de son amie.

— Je n'y pense pas, je vous assure, reprit-elle sérieusement. A mon âge, ces choses-là ne sont plus de saison.

Louise la regarda d'un air étonné.

— A votre âge ? répéta-t-elle ; vous plaisantez, je suppose ! Vous n'avez pas trente ans...

— J'en ai trente-et-un, ma chérie.

— Eh bien, après ? Vous êtes jolie comme un rêve. Oui, oui, continua la pétulante Louise, regardez-vous donc, Annie ! Avec vos cheveux châtains qui semblent poudrés d'or, et vos yeux couleur d'améthyste, regardez si...

— Chut ! chut ! interrompit la jeune femme, parlons d'autres choses. Tenez, voulez-vous que je vous lise une poésie de Colibri?

Et, sans lui donner le temps de répondre, Annie, de sa voix chaude, harmonieusement timbrée, récita plutôt quelle lut, les quatrains qu'elle savait presque par cœur.

— Qu'en dites-vous ? demanda-t-elle ensuite.

— Je dis, répliqua Louise, qu'on ne se lasserait pas d'entendre déclamer de si beaux vers par une si belle voix ! Comment faites-vous donc, mon amie, pour leur donner une telle expression ?

— Je les sens bien, voilà tout.Ces vers vont à l'âme, ne trouvez-vous pas ?

— Oui... oh ! oui. Si l'on écrivait à Colibri ?

— Ecrire à Colibri ? répéta Annie stupéfaite ; pourquoi faire ?

— Mais, pour le féliciter. Je parie qu'il en serait content.

— Vous n'y songez pas.

— Cela se fait, je vous assure. C'est chaque jour que les auteurs reçoivent des félicitations ou des critiques. Et puis, continua-t-elle en appuyant sur l'épaule de la jeune femme sa jolie tête fine et intelligente, un peu gamine aussi, vous ne signerez pas votre nom.

— Comment, je ne signerai pas ? Vous croyez donc que je vais écrire.

— Certainement. Moi, je ne m'en tirerais pas aussi bien que vous. Vous avez un style charmant. Et ça n'engage à rien. Ça sera si amusant, vous verrez, Annie. Il répondra, peut-être, et nous aurons un autographe... Si vous écriviez tout de suite ?

Elle la regarda avec les yeux brillants et le rire aux lèvres.

— Personne n'en saura rien à Bléranes, continua-t-elle ; pas même mon mari. Non parce qu'il se fâcherait au moins, mais il se moquerait. C'est curieux comme il me trouve enfant !

— Le fait est que...

— On peut pourtant bien se distraire un peu.

— Mais écrire à ce poète n'est pas une distraction.

— Si, puisque cela amuse. Et puis, on attendra une lettre.

— Il ne répondra pas.

— Eh bien, on n'y pensera plus, voilà tout. Vous allez écrire, n'est-ce pas ? Annie.

— Ecrire quoi ? folle que vous êtes !

— Que ses nouvelles et ses vers font nos délices. Vous tournerez cela comme vous l'entendrez, pourvu que ce soit des compliments. On les adresse à la revue et ils lui arriveront toujours.

Elle se leva, prit la main de son amie et l'entraîna jusque dans la chambre, devant un petit bureau où elle la fit asseoir.

Alors Annie écrivit quelques lignes qu'elle signa d'un autre nom que le sien, pour le cas où le poète montrerait cette courte lettre et ferait des réflexions. Il vaut toujours mieux être prudent.

Louise passa encore quelques instants avec elle, puis se retira en emportant les félicitations, bien méritées d'ailleurs, qu'elle confia elle-même à la poste, et comme en définitive cela n'avait d'autre importance que de les avoir, Annie et elle, un instant occupées, ni l'une, ni l'autre n'y pensa plus le lendemain.

III

Colibri fut content. On est toujours content de recevoir des éloges, surtout quand ils sont bien exprimés, l'esprit de celui qui les adresse en doublant la valeur. Et les quelques mots d'Annie dénotaient une lectrice capable de juger, rendant ainsi son appréciation flatteuse d'autant plus agréable.

Qui était sa correspondante?... Le papier de sa lettre, à peine teinté de rose, et le parfum discret qui s'en échappait la révélaient jeune, de même que l'écriture fine et déliée, ressemblant par exemple à celle de presque toutes les femmes élevées dans les couvents.

Mais encore?... Etait-elle jolie? Au moins se plut-il à se l'imaginer telle. Donc, jeune et jolie. Oui. Mais qui était-ce enfin? Quelque petite bourgeoise sentimentale, sans doute, dont le mari ne satisfaisait pas toutes les apirations poétiques.

Cette lettre excitait sa curiosité. De quel nom était-elle signée? Il n'avait, de prime abord, remarqué que le prénom : Marie. Mais le nom de famille? Tiens, elle s'appelait Marie Véron, du nom d'une petite ville qu'il avait habitée autrefois. C'était même là qu'il...

Mais à quoi bon se remémorer des souvenirs pénibles qu'il s'ingéniait, au contraire, à chasser de sa pensée lorsqu'ils y revenaient d'eux-mêmes, plus souvent qu'il eût voulu, parce qu'il regrettait ce qu'il avait eu et n'aurait plus jamais.

Car ce poète, maintenant fier et pauvre comme beaucoup d'autres poètes, possesseur jadis d'une belle fortune, n'avait pas su la conserver parce que déjà, bien qu'il ne fît pas encore de vers et ne fût *Colibri* pour personne, sa conduite le révélait insouciant et léger comme un oiseau.

Eh oui! Devenu riche un jour par un coup du hasard, il s'était, bien par sa faute d'ailleurs, retrouvé, après quelques mois seulement de jouissances, plus pauvre que jamais et c'était alors que, presque sans argent, il s'était réfugié à Paris, fuyant sa ville natale devenue inhospitalière.

A Paris, et après bien des démarches, il avait enfin obtenu un emploi dans un ministère et s'était, entre temps, occupé de littérature, le rêve et le désir de son cœur, impitoyablement contrariés à l'époque de sa prime jeunesse.

Ce rêve et ce désir qu'il pouvait croire morts, étouffés par la main paternelle, avaient soudain ressuscité dans l'atmosphère intellectuelle de ce grand Paris et voilà que, sans gagner encore beaucoup d'argent à la production de ses œuvres, il arrivait à les faire accepter par de bons journaux et goûter du public.

Une nouvelle preuve de succès ne venait-elle pas de lui arriver avec la lettre de cette provinciale sous les yeux de qui était tombée sa dernière poésie?

Il en fut si bien flatté et encouragé que, presque aussitôt, il en composa une autre dont le titre : « *A une inconnue* », fit singulièrement battre le cœur d'Annie lorsque, la semaine suivante, elle reçut sa revue et s'empressa de la parcourir. *A une inconnue*, c'est-à-dire dire à elle, elle ne s'y trompait pas. Et qu'ils étaient encore jolis, ces vers dans lesquels le poète évoquait l'image de celle qui les inspirait et qu'il se plaisait à croire jeune et charmante, avec une âme tendre vers laquelle la sienne s'envolait...

— Il n'est pas Colibri pour rien, pensa Annie ; il a des ailes...

Mais, où cela deviendrait vraiment amusant, ce serait de les lui couper en lui avouant « franchement » que son inconnue était vieille et laide. Ça lui apprendrait ! seulement elle n'en parlerait pas à Louise. A quoi bon ? Elle ne ferait pas de mal, bien sûr, en écrivant de nouveau. Au contraire. Car enfin, du train dont il allait, ce poète au nom d'oiseau pourrait bien, une fois ou l'autre, chanter tout un poème en l'honneur de son inconnue ; et il ne le fallait pas.

Pourquoi ne fallait-il pas ? Peut-être n'eût-elle pas su le dire ; peut-être aussi se le disait-elle trop bien, étant malgré elle un peu troublée au fond de son cœur par ces jolis mots sonores, ces choses délicieusement écrites qui s'adressaient à elle.

Laisser supposer qu'elle les acceptait et que sa beauté en était digne, peu importait cependant, puisqu'il ne la connaîtrait jamais. Oui ; mais elle ne voulait plus lire des vers semblables à ceux-là, et elle ne trouvait pas d'autre moyen pour l'éviter, à moins de ne plus recevoir sa revue, ce qui l'eût grandement peinée, ou de passer les poésies de Colibri, ce dont elle n'aurait pas le courage.

Et enfin, elle se devait à la vérité. Elle n'était plus ni bien jeune ni bien jolie... Instinctivement elle se regarda et sourit aux yeux bleus qui lui souriaient aussi avec un peu de raillerie au fond de leurs prunelles.

Ni jeune, ni jolie, avec ces cheveux dorés, ces yeux lumineux, et ces lèvres fraîches ? La glace protestait.

Eh bien ! raison de plus pour écrire au poëte. Puisqu'elle l'avait, inconsciemment, attiré vers elle, elle devait maintenant l'en éloigner sans faiblesse parce que ceci... parce que cela...

En résumé, Annie avait grande envie de répondre. Et c'est ce qu'elle fit. Il n'y a, chacun le sait, que le premier pas de difficile.

IV

Vieille, celle qui lui écrivait ? Et laide par dessus le marché ? Colibri en douta. D'abord, une femme dans ces conditions ne le dit pas, cela se voit bien assez ; et, à qui ne la voit pas, se garde bien de l'avouer.

Celle de qui il venait de recevoir cette seconde lettre en réponse à ses vers, quelque petite bourgeoise un peu prude, flattée au fond, mais de conscience timorée, cherchait à se rassurer par ce portrait mensonger.

Et, plus il relut sa lettre brève mais spirituelle, et plus il s'en convainquit et pensa qu'il aurait plaisir de correspondre avec elle.

Puisqu'elle se disait vieille et dépourvue d'attraits, il l'imiterait en lui faisant croire que, lui même, avait passé l'âge des folies et des conquêtes. Ça la tranquilliserait et, peut-être, lui écrirait-elle de nouveau.

Ça serait drôle et, en somme, gentil, cette correspondance d'une femme d'esprit avec un homme qui n'en manquait pas, et il sortirait ainsi de la banalité des lettres avec les autres femmes.

Oui, mais lui écrivant, il ne pouvait cependant pas signer Colibri, la fantaisie de ce nom seyant peu au caractère d'un vieillard. Il ne voulait pas non plus signer son nom véritable qui, s'il plaisait à l'inconnue de s'informer, lui révèlerait sa supercherie, Colibri étant, Dieu merci, un fort beau garçon, comme Marie Véron était une bien jolie femme. Et, plus tard, quand il le jugerait à propos, il saurait bien se faire connaître.

Tout vient à point à qui sait attendre, et le mystère qui les envelopperait tous deux ne serait qu'un attrait de plus si, comme il le désirait, l'inconnue, rassurée, consentait à lui écrire encore. Mais où lui adresser sa lettre ?

De deux choses l'une : ou elle se nommait bien vraiment comme elle signait, ou bien elle avait, comme il allait le faire lui-même, pris un autre nom que le sien et, dans ce cas, elle devait avoir pris ses précautions pour recevoir quand même ce qui lui parviendrait au nom de Mme Véron.

Et il ne se trompait pas.

V

Annie restait perplexe.

Un vieillard, celui qui chantait la jeunesse et l'amour, et dont les vers la grisaient comme une boisson capiteuse ?

Un vieillard, celui dont l'ardeur s'échappait de chacune de ses phrases, comme le parfum d'un bouquet de lilas et de roses ?

Cela surprit la jeune femme qui, cependant, ne douta pas longtemps. Pourquoi eût-elle pensé qu'il la trompait ? Qu'il fût jeune ou vieux, il devait bien supposer que peu lui importait. Il répondait à sa confidence par une autre confidence, et si elle eut un peu de déception, du moins se trouva-t-elle, en même temps, délivrée du scrupule qui la tourmentait.

Elle ne parla pas à son amie Louise de la lettre reçue, mais elle y pensa, souvent, et...

Et, un jour de spleen, elle écrivit encore au poëte. Cela ne tirait pas à conséquence puisqu'il était vieux. Elle lui écrivit et, naturellement, il répondit.

Cela amusait Annie de penser qu'il se l'imaginait avec des cheveux blancs, et, peut-être, avec des lunettes pour déchiffrer son écriture heurtée qu'il lui semblait connaître depuis longtemps.

Cela amusait Annie et, plus encore, Jacques de Sorennes, un autre pseudonyme adopté par le poëte.

Elle écrivait bien, simplement mais élégamment, à la façon dont se parent les femmes du monde, et Jacques trouvant un charme exquis à ce qui, d'abord, n'avait été qu'un jeu pour lui, mettait tous ses efforts à ne pas effaroucher cette âme, presque enfantine encore, dont la clarté jaillissait à chacune de ses pensées et les illuminait jusque sur le joli papier rose qu'Annie continuait à employer. Comme si une femme âgée eût eu de ces coquetteries !

Leurs lettres restèrent, au début, dans le domaine des riens aimables écrits, par elle, pour le plaisir de recevoir des autographes d'un auteur qu'elle croyait à la mode ; par lui, pour l'agrément de flairer le papier coquet et parfumé, et de lire, surtout entre les lignes de la fine écriture.

Puis, peu à peu, voilà qu'ils en arrivèrent à des lettres plus longues et moins banales où ils mirent mieux que leur esprit, un peu de leur cœur peut-être.

L'amitié d'un poëte est chose précieuse. Pourquoi Annie n'eût-elle pas profité de celle qui, généreusement, s'offrait à elle ? Lui venant de si loin et d'un homme si respectable, que pouvait-elle craindre ? Et enfin amitié n'est point amour.

C'est ainsi que, tombant dans le piège adroitement tendu, elle s'oublia jusqu'à se dire veuve, et pas toujours bien gaie dans sa solitude.

Veuve ?... Et elle écrivait sur du papier rose ? Oh ! alors...

VI

Annie rêvait.

Le printemps, puis l'été, et aussi l'automne s'étaient enfuis à tour de

rôle. Il n'y avait plus une feuille aux arbres, plus un rayon dans le ciel, plus une chanson dans l'air.

Il faisait très froid, la neige tombait, et c'était triste, oh, mais triste !

Pelotonnée dans un fauteuil rapproché du feu, les pieds allongés devant la flamme pétillante, les yeux à demi clos, Annie rêvait comme ce jour déjà lointain où les vers de Colibri l'avaient tant charmée et émue.

Que répondre à la dernière lettre qu'elle venait de recevoir du poëte ? Devait-elle y répondre, seulement ?

De lettre à lettre, comme pas à pas, insensiblement, sans songer à regarder en arrière, ils avaient l'un et l'autre fait bien du chemin pourtant ! Et Annie s'étonnait d'en être arrivée là. Là... c'est-à-dire au but qu'il avait visé et vers lequel elle s'était si inconsciemment laissée guider ; là... c'est-à-dire à la déclaration d'amour apportée par la dernière lettre qu'elle venait de relire.

Mon Dieu, oui ; le poète l'aimait ou, du moins, le lui disait. Ça ne la révoltait pas... Mais elle s'étonnait d'avoir si facilement, l'autre jour, avoué le stratagème de sa vieillesse et de sa laideur ; et elle restait non moins surprise de n'avoir pas compris qu'il était lui-même dans la force de l'âge comme, à son tour, il le lui avouait.

Elle savait son âge, qu'il n'était pas vilain garçon, qu'il l'aimait pour le charme de son style, la grâce qu'il devinait en elle, les sentiments qu'elle manifestait, et qu'il désirait la connaître.

Il le lui avait écrit et son désir était si respectueusement exprimé qu'elle ne pouvait s'en trouver blessée mais, cependant, elle en éprouvait de la peine, comme une honte d'avoir, sans y prendre garde, provoqué cette déclaration et ce désir.

Que faire maintenant ? Ne pas répondre ? Mais ne plus correspondre avec celui qu'elle s'était doucement habituée à considérer comme un ami, lui serait bien pénible et rendrait plus monotone encore sa vie de recluse sans souvenirs et sans espoirs.

Répondre alors ? Sa conscience s'y opposait, à moins que ce fût pour blâmer la lettre cause de son émoi, et défendre à son auteur de renouveler pareille tentative.

Pourquoi fallait-il qu'il se fût ainsi révélé ? Lui écrire n'était pas une faute tant qu'elle se l'imaginait, par son âge et par son caractère, à l'abri de ces enfantillages ; et puis voilà que...

Et, ce qui la troublait le plus, c'est qu'il ne lui était pas indifférent, oh non ! Elle le sentait bien. Elle était heureuse de le savoir jeune, avec un cœur ardent et une âme vibrante dans lesquels l'amour remplaçait l'amitié.

Quelle singulière chose cependant ! Et qui aurait jamais supposé pareil dénouement au jeu des lettres commencé d'une façon si imprévue ?

Annie rêvait...

La vie lui avait été dure malgré sa fortune et, dans son rêve éveillé, elle trouvait, malgré elle, une douceur exquise à cette déclaration d'amour.

Réflexion faite, elle ne devait pas y répondre parce que, peut-être, comprenait-il déjà ce qui se passait en elle.

Comme ça serait bon, pourtant, d'aimer et d'être aimée ! Il lui était bien arrivé souvent d'y songer, mais jamais comme aujourd'hui ; et c'était bien dommage, ayant soif, de ne pouvoir tendre ses lèvres à la coupe tendue. Car elle ne le pouvait pas. Parler d'amour n'est pas parler mariage, et Annie n'admettait pas l'un sans l'autre.

Enfin !... Elle ne devait pas, non plus, garder les lettres du poète. A

quoi bon d'ailleurs ? Le souvenir en resterait au fond de son cœur, et cela suffirait, comme, au fond d'un coffret précieux, le parfum subtil de fleurs longtemps conservées...

Deux petits coups frappés à la porte interrompirent soudain sa rêverie, et la firent tressaillir.

— Entre, Martine, entre, dit-elle.

La vieille servante obéit et, posant vivement sur le coin d'un guéridon la lampe allumée qu'elle portait, s'approcha aussitôt de sa maîtresse :

— Il y a en bas, dit-elle, dans le salon bleu, un monsieur qui désire parler à Madame.

— Un monsieur ? répéta Annie surprise, à cette heure-ci ?

— Mais il n'est pas tard, répliqua Martine, pas même cinq heures.

— C'est vrai, reprit la jeune temme, les jours sont si courts ! Quel est ce monsieur? continua-t-elle en se levant pour serrer la lettre qu'elle tenait encore à la main.

— Ah voilà ! je ne le connais pas ; répondit la vieille. Il m'a demandé Mme Véron, même que j'en ai été tout interloquée, pas longtemps, heureusement. Ce monsieur est sans doute l'homme d'affaires avec qui Madame correspond au nom de son amie...

— Que dis-tu ? interrompit Annie si troublée qu'elle ne se souvenait plus de la fable inventée, aussi bien pour sa servante que pour le facteur, que dis-tu, Martine ? je ne voudrais pas recevoir ce monsieur...

— Mais j'ai dit que Madame y était.

— Tant pis ; maintenant il faut dire...

— Oh ! Madame a bien assez d'esprit pour arranger la chose ! riposta vivement la vieille. Je vais le faire monter, n'est-ce pas ?

— Mais enfin il t'a dit son nom, je suppose ?

— Pardine ! Il m'a donné sa carte.

Elle fouilla dans la poche de son tablier et remit à Annie la carte dont le nom faillit lui faire pousser un cri.

— Oui... oui... balbutia-t-elle, c'est l'homme d'affaires, en effet. Je ne peux pas le...

Mais Martine n'entendit pas ; confiante dans l'esprit de sa maîtresse pour se tirer d'embarras et, surtout, désirant se tirer du sien en n'éconduisant pas le visiteur, elle était déjà ressortie et Annie, machinalement, cacha vite, vite, sa lettre dans le tiroir du petit guéridon.

Celui que Martine venait d'annoncer en le prenant pour un homme d'affaires, c'était le poète Jacques de Sorennes.

VII

Maintenant Jacques était là ; il venait de saluer très respectueusement Annie dont le cœur battait si fort qu'il en soulevait les dentelles de son corsage.

— Veuillez vous asseoir, Monsieur, lui dit-elle d'une voix où tremblait son émoi, et m'expliquer...

— Je vous remercie, Madame, répondit-il, de l'honneur qu'en me recevant, vous voulez bien me faire, et je vous demande pardon de me présenter ainsi à vous, sans introducteur et à cette heure-ci. Mais, arrivé dans cette ville, aujourd'hui seulement, je n'y connais personne, je repars ce soir, tout à l'heure, et je n'ai pu résister à la tentation...

— Vous êtes tout pardonné, Monsieur, répliqua Annie rassurée par le ton de ces paroles. D'ailleurs, continua-t-elle toujours sans oser le regarder

en face, nous ne sommes pas tout à fait étrangers l'un à l'autre... Et ainsi, s'empressa-t-elle d'ajouter, arrivé d'aujourd'hui, vous repartez dans quelqnes instants... Une affaire sans doute...

Il ne répondit pas. Il la dévisageait pendant qu'elle paraissait contempler le feu dont la clarté l'enveloppait et posait des paillettes d'or sur ses cheveux frisottants et rebelles. Et elle était ainsi, sous cette lueur empourprée, extrêmement fine et jolie.

Etonnée de son silence elle leva les yeux et, cette fois, leurs regards se rencontrèrent.

— Excusez-moi, Madame, balbutia-t-il, comprenant bien son interrogation muette ; je suis confus de n'avoir pas bien entendu. Je croyais... je pensais...

Les mots ne lui venaient pas. Il avait l'air bête, le sentait, et se troublait étrangement.

— Je disais, reprit Annie non moins émue, qu'une affaire avait dû...

— Une affaire ? répéta-t-il ; non, Madame, je mentirais si je le disais. Je préfère être franc, comptant sur toute votre indulgence, pour absoudre ma folie dont je vous demande encore humblement pardon. Je désirais vous voir... vous parler... vous dire...

— Oh ! je vous en prie, Monsieur ! interompit Annie, je ne peux pas... je ne dois pas...

— Mes paroles, répliqua-t-il d'une voix grave, n'ont rien, Madame, que la plus respectée des femmes ne puisse entendre, car le sentiment dont je n'ai pas craint de vous faire l'aveu dans ma dernière lettre...

— Je ne dois pas y répondre ! répondit encore Annie.

Elle s'arrêta, fit un grand effort, et reprit :

— Car... je ne suis pas veuve...

— Ah ! fit-il en tressaillant, séparée seulement ?

— Non, dit-elle, divorcée.

— Comme moi alors, reprit-il à voix basse, mais avec une sorte de joie.

— Ah ! fit-elle à son tour, en ne redoutant plus autant de fixer sur les yeux bruns de son interlocuteur, ses yeux bleus questionneurs. Depuis... longtemps ?

— Depuis dix ans, répondit-il.

— Dix ans ! s'écria-t-elle. Moi... moi aussi ! Mais il ne faudrait pas me juger pour cela, Monsieur, continua-t-elle en réprimant à grand'peine l'angoisse qui, soudain, l'étreignait à la gorge ; mon mari ne m'aimait pas et je n'étais pas heureuse...

— Peut-être, répliqua-t-il, parce que, vous-même, n'aviez pas beaucoup d'amour pour lui...

— Mais... je savais qu'il m'avait épousée pour ma dot seulement.

Il se mordit les lèvres et un peu de rouge colora la matité de son teint.

— Et alors, continua-t-elle doucement, alors, vous comprenez...

— Oui, je comprends, répondit-il, et celui qui vous avait prise pour votre argent, était un fou ! Ah ! certes oui ! Car vous étiez déjà ce que vous êtes aujourd'hui... jolie et désirable entre toutes...

— Monsieur...

— Et désirable, non seulement par le charme de votre personne, mais par celui de votre esprit !

— Monsieur...

— Il ne vous connaissait pas. Il se disait : je l'ai épousée pour sa dot, mais elle m'a accepté pour mon nom, nous sommes quittes ! Et...

— Oh ! interrompit Annie dont les prunelles lumineuses s'embrumèrent de larmes, j'étais bien incapable d'un pareil orgueil. J'avais accepté par obéissance, voilà tout, sans joie mais sans regret non plus, avec l'espoir que le connaissant mieux, je l'aimerais, lorsque, lui-même, me témoignerait un peu de tendresse. Je le désirais, j'y comptais même, seulement...

— Seulement, interrompit-il encore, il se tint sur la réserve et vous fîtes comme lui. Mais c'est lui seul qui avait tort et qui, par ma voix et par mon cœur, Annie, vous supplie de lui pardonner ! Car, je ne me trompe pas... Vous êtes Annie... Je vous ai reconnue presque tout de suite. Oui, oui, à vos yeux, à votre voix, à votre taille restée fine et souple...

— Et vous, Monsieur ?... murmura la jeune femme défaillante.

— Ai-je tant changé qu'aucun trait de mon visage ne me rappelle à vous ?

— Oh, non ! répondit-elle ; mais tout cela est si extraordinaire ! Cette correspondance... cette visite et ce hasard... Ne serait-ce point un rêve ? ajouta-t-elle en passant sur son front sa main blanche où étincelait seulement une petite émeraude cerclée d'or. C'est vous qui écrivez de si jolis vers, et dont la poésie m'enthousiasma. Celle à une inconnue...

— C'est vous qui me l'avez inspirée, dit-il en prenant les mains d'Annie. Cela vous étonne que je sois poëte ? Un ancien notaire ! J'étais si peu notaire, si vous saviez ! Mon clerc dirigeait tout. Et si, après notre séparation, j'ai vendu l'étude et quitté Véron, c'était bien plus pour en perdre jusqu'au souvenir que pour m'éloigner de vous... En devenant notaire j'avais subi la volonté paternelle comme vous, en m'épousant, celle de votre tuteur. Tout cela est passé. Nous étions pourtant créés pour nous comprendre, Annie, puisque moi devenu poëte, vous êtes devenue muse... Sans que vous sachiez qui j'étais, mes vers vous ont plu et, croyant ne pas vous connaître, je vous ai appréciée par vos lettres. Nous nous sommes révélés de loin... et aimés. Ne dites pas non, Annie ! Nous nous sommes aimés. Et si, maintenant, l'amour s'envole de votre cœur, il n'en est pas de même pour moi... Et si vous vouliez... oh ! si vous vouliez ! Comme je rachèterais le passé !

Annie ne répondit pas. Il ne parlait plus qu'elle écoutait encore la musique de sa voix, et son cœur s'ouvrant à ces paroles d'amour comme une fleur au soleil, il lui semblait qu'une métamorphose s'opérait en elle et autour d'elle, et que tout était bon dans la vie, et que tout était beau, et qu'aucune femme au monde n'avait été et ne serait jamais aussi heureuse qu'elle en ce moment.

Oh ! la douceur d'aimer et d'être aimée !

Elle ferma les yeux sur la vision enchanteresse, sur le rêve merveilleux de son âme, et des larmes de joie glissèrent lentement sur ses joues.

— Vous pleurez, Annie ? s'écria André. Peut-être allez-vous me détester à présent ?

— Ce n'est pas cela, oh non ! balbutia-t-elle en rougissant comme une jeune fille.

— Alors ?

— Nous sommes divorcés...

— Nous nous remarierons, Annie.

— Vrai ?... vrai ?... Cela se pourrait ?

— Oui, si vous m'aimez. Regardez-moi, continua-t-il en appuyant doucement sa main sur son front, et dites-moi si vous croyez pouvoir m'aimer.

Elle ne détourna pas la tête, et ses yeux illuminés répondirent pour elle.

VIII

André et Annie se remarieront la semaine prochaine à Bléranes, et si quelqu'un allait ne pas me croire, rien ne serait plus facile que de s'en convaincre.

Le curieux d'ailleurs ne perdrait pas son temps. Bléranes est une vieille petite cité fort pittoresque, et la fiancée délicieusement jolie.

Beaucoup de gens s'étonnent, cela va sans dire ; mais personne ne peut être plus surpris que l'ont été, la bonne Martine d'abord et, ensuite, l'amie et dame d'honneur d'Annie, cette folle de Louise à qui, cependant, en y réfléchissant, elle est redevable de son bonheur.

JEAN BARANCY.





La solitude de Ganil

(PAYSAGE DU QUERCY)

Nous quittons Saint-Cirq-Lapopie un beau matin de juin, à l'heure encore matinale, fraîche et silencieuse. Nous descendons l'étroit sentier gaulois serpentant au-dessous la place du Carrol aux ormes séculaires, et qui conduit directement à la rivière.

Oh ! ce rude sentier pierreux, broussailleux, zigzagué en tous sens, orné de superbes noyers et que depuis des millénaires les générations suivent pour aller puiser l'eau tout là-bas dans la vallée profonde... Ce sentier antique où nous avons jadis couru, halcté, roulé à travers les lichens, les giroflées, les escarpements et les ronces ! Que de souvenirs, que de petits drames intimes des débuts de la vie il me rappelle ! Aussi c'est avec amour, c'est avec vénération que j'en foule les cailloux pointus, la poussière fine, ou l'herbe chétive...

Nous voilà déjà aux bords du Lot. Suivant son cours, prenons le pittoresque chemin de halage bordé d'oseraies pleureuses, parsemé de grosses pierres rondes, et dominé, écrasé par les titanesques rochers en haut desquels se dresse, altière et imposante, l'église de Saint-Cirq. En passant, jetons un coup d'œil d'admiration sur la masse gigantesque des roches des Moulineries, aux mystérieux recoins remplis de buis à l'éclatante émeraude, et que nos tourneurs vont couper pour fabriquer d'artistiques... robinets !

Puis c'est la grande plaine de Castan et ses belles cultures que commandent les vastes espaces boisés du Sibadal. Soudain, à la lumière tremblotante et encore indécise du premier rayon de soleil filtrant, craintif, à travers les peupliers, se dessine nette, blanche, irradiée, une svelte maisonnette aux persiennes closes ; maisonnette attirante, amoureusement seule.

C'est Ganil ! quelques pas de plus et nous y sommes. Levons les yeux maintenant, c'est une véritable sensation d'écrasement que donne cette voûte cyclopéenne de rochers géants, symétriquement découpés au-dessus de la rive déserte en une harmonie grandiose et terrible. La voûte immense et troublante pullule de nids de corneilles qui déjà caquettent avec des voix éraillées ; cette voûte reçouvre entièrement, sur une grande longueur, la route de Bouziès-Haut. On dirait un vrai tunnel éventré.

Ici la rivière se déploie en irrisements d'ors ; large, profonde, majes-

tueuse. Nonchalamment, sur la rive de Conduché, le Célé s'évanouit comme un rêve au sein de la nappe tranquille du Lot, et au milieu de délicieux ombrages si tentants qu'il semble qu'il serait divinement doux d'y dormir éternellement dans une torpeur de nirvâna...

Mais peu à peu la nature s'éveille dans la griserie ensorcelante des hululements, des gazouillis sonores et des appels stridents d'oiseaux de proie regagnant leurs repaires sous l'aveuglement de la lumière intense.

Ganil s'épanouit en sa superbe solitude, gracieuse et si cachée. Le silence est captivant, absolu, d'un charme indéfinissable.

Après un long rêve nous regardons nos montres ; elles marquent huit heures, déjà ! Nous cassons la croûte sous un splendide saule, et nous écoutons tomber des hauteurs vertigineuses les gouttes d'eau des rochers, à peine bruissantes — comme le sablier implacable du Temps...

Allons voir le garde à présent ; il n'est sans doute pas chez lui, mais voici une hâtive passerelle jetée sur le canal qui nous conduira dans l'île ombreuse où il doit être occupé à faucher ses foins. En avant donc sur la frêle planche où trois enjambées nous mènent sur la rive opposée. Justement, nous apercevons notre homme, tranquille et solitaire, courbé sur son ouvrage. Rrrran ! Rrrran ! Rrrran ! C'est la faulx tranchante qui hache la pâture. Approchons-nous, car il ne s'est même pas aperçu de notre présence. « Vlan ! » un coup de main sur l'échine : — « Eh bien, père Pierre ! ça va-t-il aujourd'hui ? »

Brusquement il se retourne : un masque énergique d'ancien soldat, évoquant en une vision rapide l'épopée de Sébastopol, d'Italie, du Mexique. — « Vous y êtes en train, hein ? On vous prendrait pour un jeune homme.

— Ah ! j'étais bien plus en train encore quand je croisais la baïonnette sur les Autrichiens ! » — fait tranquillement le vieux brave avec un mélancolique sourire, comme s'il répondait à sa propre pensée.

Pierre nous invite à déjeuner au frais, en sa gentille maison blanche.

— Inutile, père, nous remontons à Saint-Cirq pour midi, mais grand merci quand même. »

Encore quelques mots ; une cordiale poignée de main, et nous nous éloignons pensifs, en songeant à la félicité de cette existence paisible et retirée où se trouve peut-être la suprême sagesse...

Dix heures et demie. Le soleil darde maintenant ses implacables rayons. A travers les saulaies, nous entendons bruire, de l'autre côté du canal, le ruisseau de Ravailles qui descend du Sibadal comme un torrent d'écume jaillissante, pour disparaître dans le canal qui dort à nos pieds. A notre droite, tout à côté du Lot où elle s'écoule et des colossales assises d'où elle bondit turbulente, la bienfaisante cascade de Pissevache roule son éternel mugissement, parmi des entrelacs étincelant de mille feux. Nous repassons l'eau — dans un éblouissement de lumière diaprée — non plus cette fois sur la mince planche, mais sur le solide appui d'un des portails de l'écluse

qui se détachent nettement en grisaille à chaque extrémité du passage à niveau. Nous jetons un dernier regard sur le garde au rude profil d'athlète encore plié en deux sur sa faulx. De temps à autre il se redresse pour éponger son visage.

« Il ressemble à Robinson ! » — remarque mon compagnon d'excursion. — « Oui, fis-je, à Robinson moins les sauvages. » Un ciel d'airain à cette heure pour le retour, mais quel rivage féerique ! Hoche-queues, martins-pêcheurs s'ébattent joyeusement au fil de l'eau, dans un décor d'arcs-en-ciel, tandis que les mille fleurs de la berge ; les peupliers et les saules somnolents ; les frétillantes libellules bariolées et leur cortège d'insectes, exhibent dans un bourdonnement continu, un chatoiement de couleurs éclatantes, innommées.

Voici, de nouveau, Castan couronné par le lointain décor des paysages abrupts de Saint-Cirq, et la fière silhouette de son église. Dans la torpeur du plein soleil la cloche bourdonne midi comme nous arrivons au Carrol dont nous avions laissé les habitants endormis au départ...

EMILE LUCIE.



LA VIE PARISIENNE

L'Exposition comique. — La « Parisienne ». — Les trois Grâces. — Le jour de gala. — L'Exposition rétrospective du costume. — L'exode royal. — Le Théâtre-Français

L'Exposition comique.

— Quand on a suffisamment contemplé, à l'Exposition, des meubles, des étoffes, des tableaux, des machines, des armes, et tant d'autres choses encore, c'est une joie pleine d'ironie, c'est un délassement aussi de regarder la foule qui regarde. A côté de l'exposition muette et sous verre, il y a là une autre exposition comique qui s'amuse, s'émeut et flirte dans toutes les langues du monde.

Il semble raisonnable de penser que devant les mêmes objets, des sottises identiques sont proférées dans toutes les langues, qu'au contraire certaines œuvres privilégiées recueillent de tous les peuples l'hommage d'admirations pareilles. Mais les gestes, les attitudes diffèrent d'une nation à une autre ; et chez toutes le flirt est divertissant.

Au *pavillon bleu*, sous la tour Eiffel, tous les soirs à cinq heures, avec un groupe d'aimables femmes et de Parisiens amis nous regardons passer des troupes de belles filles, le visage trop rouge et vierge de poudre, drapées dans d'invraisemblables costumes signés par la première faiseuse de la Réole ou de Tombouctou.

Un couple s'avance, la femme tendrement appuyée au bras de l'homme, tous deux vêtus aussi avec un ineffable mauvais goût, d'habits jaunes qui se ressentent d'un long voyage. Ils écoutent la musique, tour à tour passionnés ou attendris par ces tziganes aux paletots bleus brodés d'or. Ils admirent et s'enthousiasment avec tout l'élan de leurs âmes sincères et sensibles. Ils sont heureux surtout de goûter ensemble une émotion dont la vivacité les rapproche un peu plus. Ils se regardent amoureusement et, quand ils s'éloignent, ils sont presque enlacés.

Et dans notre groupe, la petite Madame C... qui doit avoir à la place du cœur une pierre dure comme un brillant, s'écrie avec une jolie moue :

— Ces gens-là se désirent publiquement. Vraiment, c'est trop d'inconvenance !

La « Parisienne ».

— La porte monumentale ! La « Parisienne » !... Oui, parlons-en un peu de la gigantesque saleté qui se dresse au coin de la place de la Concorde.

Elle fait — cela ne vous étonnera point — l'admiration de tous les exotiques. Par contre, la statue de la Parisienne qui la surmonte déplaît à tous les Parisiens.

Voici un dialogue cueilli entre mille autres :

— Elle n'a rien qui soit, à proprement parler, d'une Parisienne ; c'est une cosmopolite, on croirait à la fois une Russe et une Egyptienne à cause de son diadème.

— C'est du « modern-style » qui n'a pas la joliesse des bijoux de Lalique.

— Je ne vois pas la petite femme qui oserait placer ainsi un monstre dans ses cheveux.

— Quel est le couturier qui oserait signer ce manteau atroce ?

— Ce n'est pas Worth...

— Ni Doucet, ni Paquin assurément.

— Ces accoutrements choquent la plastique. A une telle hauteur cette femme semble une cloche, ses bras qui pendent le long de son corps ne lui font pas signifier quelque chose.

— On dirait une laitière endimanchée : il lui manque des boites à lait en fer dans chaque main.

— Je n'aime que le nu en sculpture. Je trouve que cette femme habillée est plus inconvenante ainsi parce qu'on croirait que le premier coup de vent va relever ses jupes...

Vous devinez la suite du dialogue... Passons.

Les trois Grâces.

— A l'exposition rétrospective de l'Art français, qui attire tous les jours un public artiste au Petit-Palais des Champs-Elysées, on s'écrase littéralement autour d'une vitrine abritant trois statues en marbre, fort gracieuses dans leurs déhanchements.

Ce sont les trois Grâces de Falconet minaudant autour d'une pendule : le groupe bien connu des amateurs appartient au comte de Camondo.

— Comme c'est frêle et gracieux !

— Comme elles sont exquises, ces trois Grâces !

Œuvre charmante, en effet, mais d'un art et d'un maître secondaire.

L'œuvre de Falconet a fait, paraît-il, la conquête d'un roi du pétrole.

Tous les matins, s'il faut en croire les journaux, le richissisme Américain en fait offrir cent mille francs de plus que la veille.

M. Camondo s'entête... A sa place, je prendrais les quinze cent mille francs de l'Américain et j'achèterais d'autres œuvres non moins belles. La quantité serait jointe à la qualité... Mais voilà, je ne suis pas M. de Camondo... Je n'ai même pas le plus petit droit à la plus petite parcelle de son héritage et, j'ajoute sans fausse honte, que j'en ai les plus vifs regrets.

Le jour de gala.

— La Cour de Louis XV n'eut pas de petits-maîtres plus vaniteux que ceux de notre troisième République, et les anciennes catins endiamantées devenues grandes dames par l'ineffable ironie des choses, dédaignent autant le peuple que les douairières de l'ancien régime.

Mais si nous conservons des préjugés de classe, ces démarcations ridicules n'apparaissent pas immédiatement à l'étranger de passage à Paris : notre politesse toute en surface lui fait croire un moment à la justesse de

notre devise nationale. Plus tard, il s'aperçoit que l'armature de notre société anti-fraternelle et anti-égalitaire n'a pas changé.

Les socialistes arrivés cherchent eux-mêmes à rétablir les distances. C'est ainsi que cette fripouille de Millerand a réservé le vendredi aux visiteurs smarts qui devront donner cinq tickets pour pouvoir figurer le Tout-Paris dans l'enceinte de l'Universelle.

Je ne m'attarderai pas à dire ce qu'il y a d'exagéré et de paradoxal dans cette mesure prise par un gouvernement qui se pique d'être « très peuple ». Mais le public, qui est simpliste, trouvera étrange qu'on lui demande cinq tickets le vendredi soir. L'escroquerie continue, pensera-t-il, et, une fois de plus, il maudira le gouvernement de Waldeck, de Monis, de Lanessan : j'en passe et des meilleurs.

L'exposition rétrospective du costume.

— A deux pas des galeries où nos grands couturiers exposent leurs chefs-d'œuvre pour la joie de nos belles chéries, sont alignées, sous des vitrines, des robes de jadis.

Cela m'a rappelé une fois de plus cet admirable musée d'Amsterdam où sont réunies les étoffes chatoyantes qui furent l'ornement des reines de Hollande.

Sur des mannequins que ne déparent pas des têtes de cire, elles pendent, ayant toujours les plis d'un long séjour dans les caisses et les inévitables défraîchissures provoquées par le temps.

Le vieux marcheur du quartier Marbeuf qui ne quitte pas ce coin très curieux de notre foire internationale, me disait l'autre jour :

— C'est le cimetière du costume.

Le mot est joli et combien juste ! Les ors sont ternis, les ruches se frangent, les satins sont aplatis et mous comme du papier de soie, les carmins ont pâli et les blancs ont jauni.

C'est une reconstitution fanée de cent ans d'élégances. Sur des étagères, toutes les ombrelles et toutes les lorgnettes de nos grand'mères, et leurs gants brodés, leurs bas à jour et aussi d'abominables chapeaux, les demi-noix si à la mode au temps de la deuxième République. Et les châles ! les châles de l'Inde, et les robes d'indienne, et le nankin, et le pékin, et la chenille...

Et la très jolie collection de Madame Henri Lavedan, l'ombrelle de Marie-Louise en satin blanc brodé d'abeilles d'or, celle de Joséphine, en soie, à manche d'écaille et de nacre, incrusté de turquoises !

Tout cela forme une collection unique au monde devant laquelle les femmes se pâment... et beaucoup d'hommes aussi.

L'exode r oyal

— Comme leurs confrères de l'Ecriture, les souverains en jaquette modern-style marchent vers l'étoile : cette étoile, c'est « l'Universelle » qui projette sur le ciel occidental la lueur de ses millions de lampes électriques.

On avait prétendu tout d'abord qu'aucune tête à couronne fermée ne passerait sous la tour Eiffel. Erreur. Paris est cet été le caravansérail des monarques et de leurs peuples.

Le roi de Suède, « ce grand b..... » à la figure affable (ainsi l'appelait

irrespectueusement mon voisin de trottoir), est venu. Je l'ai vu rue de Maubeuge, je l'ai vu avenue Marigny, je lui ai serré les mains à l'Elysée. Par une délicate attention, j'étais ganté ce soir-là en peau... vous savez de quoi.

— C'était mon devoir de visiter l'Exposition, m'a-t-il dit avec cette rondeur qu'on aime tant en lui. Ne suis-je pas le petit-fils de la France ?

Nul plus que lui, en effet, n'était qualifié pour recevoir le premier l'hospitalité que Paris réserve à ses hôtes.

Dans quelques jours nous aurons le shah de Perse, successeur de ce fastueux Nasser-ed-Dine, au fez orné de diamants inestimables, que tous les Parisiens se rappellent.

Le roi d'Italie, le tsar viendront-ils ? C'est la question du jour... Humbert a des députés turbulents à surveiller et Nicolas, trouvant que la Chine est un pays charmant, voudrait bien en confisquer quelques provinces.

Nous aurons eu en tout cas le gros garçon joufflu qui règne sur les Portugais toujours gais, s'il faut en croire la chanson.

Le roi de Grèce viendra... c'est certain... Je préviens charitablement les petites femmes : attention au lapin !

Quant à ce *vieil ami Léopold*, pour parler comme les Belges, ses sujets, nous l'aurons, certes, et plusieurs fois, *goddferdoum !* Que diraient ces demoiselles de l'Opéra, si *Léopold* manquait à la fête.

A vrai dire, il est déjà venu incognito. Son yacht l'avait amené jusqu'à Rouen. Deux heures d'express et il fumait un havane sur le trottoir roulant... A travers le monocle cerclé d'or, le vieux roi lorgnait Madame S... une puissante bordelaise, devenue par le hasard des choses et pour le plaisir des grands-ducs, comtesse russe...

Et le vieux roi lorgnait toujours...

Le Théâtre-Français.

— M. Leygues est un nonchalant. M. Leygues est du Midi. Ce grand homme est né à Villeneuve-sur-Lot. Avant d'être ministre il fut avocat de sous-préfecture... il l'est resté beaucoup. Avant d'être avocat il fut voiturier... il l'est resté un peu. Il a la nonchalance des Colignons villageois. Pour tous ces motifs, et pour beaucoup d'autres encore, la reconstruction du Théâtre-Français n'avance pas. M. Leygues s'en fiche. Il laisse uriner le mérinos !

Je passais l'autre jour devant ce qui fut notre première scène nationale. Un maçon famélique dialoguait avec une « casserole » de Lépine.

Le « flic » disait :

— On ne passe pas.

— Pardon, je...

— Je m'en f... on ne passe pas !

— Je suis chargé de réédifier le Théâtre-Français...

Et le sergot de dire, étonné :

— Ah ! bah !... Et qui êtes-vous donc ?

— Je suis le maçon de l'Opéra-Comique.

Je n'exagère pas... Mais j'ai tort de blaguer M. Leygues, c'est un galant homme : il m'a promis les palmes académiques.

ÉTIENNE RICHET.

UN MOIS AU THÉATRE

Théâtre Antoine : Le *Marché*, comédie en 3 actes de M. Henri BERNSTEIN. — *Grasse matinée*, un acte de M. Alfred ATHYS. — *Ceux qu'on trompe*, un acte de M. GRENET-DANCOUR. — **Théâtre de l'Athénée** : *Locura de Amor* (folie d'amour) pièce dramatique en 5 actes de Manuel TAMAYO Y BAUS. — **Grand Guignol** : *A Saint-Lazare*, drame en un acte de Mmes Régine MARTIAL et de CLERMONT. — **La Cigale** : *Voilà pour Longchamps !* fantaisie sportive en 2 actes et 4 tableaux de MM. ZAMACOÏS et PETIT-MANGIN, musique de M. François PERPIGNAN. — **Casino de Paris** : *Cléopâtre*, ballet féérique de MM. A. MERCKLEIN et Jean BERNAC, musique de M. PFEFFER. — **La Bodinière** : L'*Écueil*, comédie en 1 acte de M. STÉPHANE.

— Spectacle « bien parisien » — le critique ne doit rien inventer de neuf — que le dernier que nous offrait M. Antoine. Je ne crois pas que la mère puisse y conduire sa fille... et pourtant ! Car c'est une école, l'école des gens qui doivent se marier. Trois pièces à l'affiche, toutes trois sur l'éternel sujet : les mille et une manières de tromper un mari, et leurs cent mille variations. C'est donc tout à fait un spectacle d'Exposition. Entrrrez ! nobles étrangers ! Venez voir comment vivent nos ménages, quelles sont nos mœurs domestiques, et ne vous étonnez plus de nos inconsciences politiques. Je ne sais quelle pièce préférer des trois, car toutes trois sont fines, spirituelles, mordantes, satiriques, vécues... Je trouverais cent autres adjectifs appropriés dans le dictionnaire complet du critique. *Grasse matinée*, c'est la gaminerie et l'imprévu, *Ceux qu'on trompe*, c'est la rosserie voulue et paradoxale : le *Marché*, c'est peut-être de l'ironie, inexpérimentée quelquefois, mais c'est aussi de la vie vraie, et l'auteur qui débute et fait son service militaire... par delà la frontière, écrira mieux la prochaine fois, quand il sera à Paris. Les maris ne seront peut-être pas très contents de ce spectacle triple... mais les jeunes gens s'en accommoderont volontiers... Et les femmes donc !

— J'ai eu le grand bonheur d'assister plusieurs fois, il y a bientôt trois ans, hélas ! lorsque le grand Castelar vivait encore, aux représentations de Mme Maria Guerrero et de M. de Mendoza dans leur théâtre à Madrid. J'ai surtout apprécié un drame à l'Alexandre Dumas fils, merveilleux, de M. Echegaray : *Silencio de muerte*, qui fut admirablement joué. Cette pièce est autrement dans nos goûts actuels que celle que je vis l'autre jour à Paris : *Locura de Amor*. L'auteur, M. Manuel Tamayo, est un romantique. Sa reine Jeanne fait penser aux héroïnes de Victor Hugo et sa folie d'amour pour son volage et astucieux mari, Philippe le Beau, apparaît souvent bien conventionnelle. Mais Mme Guerrero est une actrice superbe (bien supérieure à notre actuelle Sarah-Bernhardt) qui joue merveilleusement les scènes de passion. Elle a su s'entourer d'une troupe très bonne, et, comme son répertoire est des plus variés, la foule remplira l'Athénée pendant tout le mois qu'elle demeurera à Paris.

— Vous rappelez-vous de Mme Régine Martial, qui, un jour, offrit un

gâteau rempli d'hameçons pilés à une sienne amie?... Et de Madame Bianchini qui empoisonna son seigneur et maître?... Ces dames sont aujourd'hui auteur et actrice d'un drame qui se déroule dans la prison où l'on eut la cruauté de les conduire pour ces bagatelles. Or, la prison instruit les détenues. Elles en ont rapporté un drame, auquel, par reconnaissance sans doute, elles ont donné pour titre : *A Saint-Lazare*.

Le plus curieux (à part l'immoralité de l'exhibition comme du sujet de la pièce) c'est que l'œuvre contient une scène fort bien venue. Voici le sujet. Deux « dames » qui sont en prison causent entre elles. Elles découvrent que l'une est la femme, l'autre la maîtresse du même homme. Colère des deux. — C'est moi qu'il aime! rugit l'épouse. — C'est moi seule! hurle la maîtresse. — Alors, je vais dénoncer mon mari qui a commis un crime et pour lequel je suis en prison, et ce sera l'échafaud... — Tu ne le feras pas! — Si... — Nous allons voir... — Et la maîtresse tue l'épouse pour sauver l'amant.

... Décidément, le spectacle actuel du théâtre Antoine est moral...

— La Cigale (parlons de choses gaies, maintenant) a le flair des pièces à succès. La fantaisie sportive qu'on y joue en ce moment dépassera la centième... et je ne suis pas prophète. MM. Zamacoïs et Petit-Mangin ont eu la bonne idée d'écrire leur pièce en collaboration avec M. François Perpignan, le chef d'orchestre de la Gaîté, qui a laissé couler sur leurs mignons couplets une musique harmonieuse et jolie qui sera pour une bonne part dans le succès. De beaux décors, de charmants costumes, beaucoup de femmes, tel est l'assaisonnement de l'œuvre, et je n'ose dire s'il y ajoute un piment de plus...

— Comment M. Pfeffer a-t-il pu écrire de la musique ravissante sur le ballet de MM. Mercklein et Bernac? C'est ce que je me demande depuis quinze jours sans trouver une réponse. Prendre pour sujet la vie d'Antoine près de *Cléopâtre* et ne pas savoir y trouver un seul épisode scénique et intéressant, voilà qui me confond. Jamais je n'ai vu un ballet plus incohérent, plus plat, plus horriblement dénué d'idée. Et M. Pfeffer a su le couvrir à profusion d'airs légers, graciles, cadencés, où flotte tout un parfum exquis d'antiquité, d'amour, de songerie... C'est bien dommage, vraiment, alors qu'il y a tant de librettistes, qu'il n'ait pas choisi un meilleur mannequin pour l'habiller de sa musique, ou bien des collaborateurs plus artistes.

— A la Bodinière, un acte de M. Stéphane, l'*Ecueil*, a su, malgré son titre qui aurait pu lui apporter le mauvais sort, conquérir tous les suffrages d'un public surtout féminin, c'est-à-dire charmant... et très connaisseur, car les femmes sont au théâtre au moins aussi difficiles que les hommes. La Bodinière étant comme le premier pas dans la carrière théâtrale, j'espère bien applaudir ailleurs M. Stéphane la saison prochaine, et dans une pièce de plus longue haleine.

... La saison prochaine, ai-je dit... Cela m'engage tout naturellement à poser la plume pendant un trimestre.

Voici qu'il fait partout trente degrés, au moins...

Je laisse au lecteur le soin de trouver une rime à ce premier vers du quatrain que je comptais faire pour lui dire que, durant trois numéros, il ne trouverait plus ici mes réflexions dépouillées d'artifice et de parti-pris... peut-être bien aussi de bon sens et de logique. C'est à lui d'apprécier.

GUY DE MONTGAILHARD.



BIBLIOGRAPHIE

VIOLETTES EPARSES, par Mme L. VASSAL (Paris, Lechevalier).

Sous ce titre discret, Mme Vassal vient de nous donner un nouveau volume de vers. Le talent de Mme Vassal a ceci de particulier, qu'elle réussit beaucoup moins les sujets qui seraient plutôt dans la note féminine : petites pièces de sentiment, de tendresse, ou de description aimable. C'est au contraire dans les pièces de haute pensée, de large envergure, que cette femme est à son aise. Alors que tant d'autrices s'ingénient grotesquement à singer un esprit philosophique et puissant, Mme Vassal possède naturellement cet esprit. On put en faire la remarque dans son premier volume, *Ma Goutte d'Eau*. Les grandes questions, les grands sujets étaient bien mieux traités que les autres, et il valait la peine de relire : *Création, Angoisse et Confiance, L'Evasion, Clartés, Ténèbres, En Avant, Le Creuset mystérieux, La Leçon de l'Atome, L'Echafaud.*

Dans les pièces de *Violettes Eparses* où Mme Vassal fait seulement de la description, elle est gauche, maladroite. S'il s'agit de sentiment, la pensée est tendre, délicate, mais l'expression en est défectueuse, il n'y a de bon que certains détails. S'agit-il d'une noble sujet, aussitôt la force s'affirme, la forme devient pleine et large, les beaux vers abondent. Dans ce ton, il faut citer : *Trop tard ! La Loi du Travail :*

> Comme le laboureur portant le poids du jour,
> A l'œuvre maintenant, poète, c'est ton tour !
> Aux sueurs de ton front, sans ménager ta veille,
> A toi de labourer quand ton frère sommeille.

Le Chant du Cygne ; le cygne blanc passe sa vie paisible sur le lac calme :

> Conscient de sa force, il en a la fierté,
> Superbe de douceur et de sérénité...
> Sur sa tête est le ciel ; le liquide élément
> Reflète sous ses pieds un second firmament.
> Il semble glisser sur la nue...

La poétesse songe au chant de mort du cygne :

> Vois-tu donc l'au-delà, suave agonisant,
> Qui berces ton départ d'un ineffable chant,
> Vois-tu les splendeurs éternelles ?
> Toi qui toujours erras entre deux firmaments,

Ne peux-tu t'envoler aux cieux resplendissants
Puisque Dieu t'a donné des ailes ?

L'Aigle des Montagnes, Fleurs de Rêve, Contemplation, J'ai soif, A quoi bon ? Amour et Repentir, Larme d'Enfant, Suicide d'un Enfant, L'Agonisante, Instinct maternel et Fiat lux !

Vous êtes, ô soleils ! les grands phares du monde,
De la vie, en tous lieux, une source féconde ;
Mais aveugles, sourds et muets,
En votre ignorance profonde
Vous ne le connaîtrez jamais,
Inconscients de la lumière
Qui rayonne de vous sur la nature entière,
Lorsque l'homme, au regard profond,
De l'infini levant le voile,
Dans le rayon de chaque étoile
A lu d'un Dieu caché le redoutable nom !

De Beaurepaire-Froment.

L'ANGÉLUS, par Nonce Casanova (C. Ollendorff, éditeur, Paris. Prix 3 fr. 50.)

Je suis un trop sincère admirateur du luxuriant talent de M. Nonce Casanova pour lui ménager la critique quand je crois en trouver, comme aujourd'hui, le prétexte. *L'Angelus* est un poème plutôt qu'un roman ; un poème érotico-mystique dont le symbolisme est un peu vague, voire presque noyé dans les frondaisons magnifiques d'une végétation tropicale. Comme les précédentes œuvres ce livre a l'érudition et la couleur, trop de couleur peut-être, dans un chatoiement de rayons avec des évocations à la Flaubert qui déroutent ; une poussée de sève qui grise.

L'Angelus préservateur, qui chante au cœur des jeunes filles, tinterait plus triomphalement encore s'il ne s'élevait que « vers l'humble clarté des premières étoiles ». Mais le leit-motive du livre accompagne d'étranges choses : l'orgie païenne qui se rue, pour l'étouffer, contre l'idée inconsciemment, mais obstinément chrétienne, luttant au cœur de Dhaïna ; — je parle de cette nostalgie de l'amour qui n'est autre que le pressentiment, ou le regret, de l'absolu dans l'adoration ; de l'abandon complet dans la tendresse.

Mais que de belles pages parmi ces trois divisions — le Livre de la Prière, le Livre de la Beauté et le Livre de l'Amour, — où le vertigineux auteur sertit, dans l'enchantement des paradis, des joyaux d'innocence emplissant de leur adoration muette je ne sais quel ciel païen trop ruisselant de flammes.

F. M.

L'Hymne des Boërs (*Chant national du Transvaal*), version française de Marc Legrand, vient de paraître avec accompagnement, chez l'Editeur Schott, 40, rue d'Anjou, Paris.

« *Le Pèlerin* », le beau sonnet de Mickiewicz traduit par Marc Legrand, mélodie de Mickaniewska, vient de paraître à l'Edition de musique ancienne et moderne, Ernest Girard, 161 rue de Rennes, Paris.

Memento. — Livres reçus : *Léon de la Brière*, par son Frère (tiré à petit nombre). — *Art et Foi*, par le R. P. A. BROU, poésies. Victor Retaux, éditeur, 82, rue Bonaparte. — *Rives et Rêves*, « Poésies posthumes d'un marin », par Louis DELONCLE, commandant de « la Bourgogne », Préface d'Armand SILVESTRE (6, impasse Jouvencel, Versailles). — *Lucioles et Cantharides*, poésies, par D. THALY. Paul Ollendorff, éditeur, Paris. — *Sur le Sentier* (vers et nouvelles), par Francis BŒUF. « Librairie Silencieuse, 111 *ter*, rue d'Alésia, 31. Paris.

Nous parlerons, en août, de ces divers ouvrages.





NOUVELLES DES NOTRES

Notre excellent collaborateur, M. Ernest Tissot, vient de se voir attribuer par l'Académie Française, partie du prix Marcelin Guérin, pour le remarquable ouvrage que nous avons analysé ici même : *Les sept Plaies et les sept Beautés de l'Italie contemporaine.* (V. *Feu Follet* page 50.)

— M. de Beaurepaire-Froment, le zélé régionaliste, poursuit dans le *National* l'intéressante série de ses interwievs au sujet de la Décentralisation. Nos compliments au vaillant organe régionaliste et à notre infatigable collaborateur.

— « **Gloire au Quercy !** » Tel est le titre d'une cantate que notre compatriote, M. Jacques Soulacroix (Jacques Maïrinô), vient d'écrire à la louange de sa province.

La musique est faite pour orphéon, c'est-à-dire pour des voix seulement. L'œuvre est savante sans être compliquée, aussi l'écriture en intéressera les plus difficiles. La méthode habile et consciencieuse du compositeur qui sans le secours d'un accompagnement, maintient les voix dans le bon chemin produit un excellent effet et vaut à Soulacroix les bravos des dilettanti. L'œuvre est crânement enlevée ; il y a là des phrases qui plairont aux poètes comme aux musiciens : telle la prière des combattants de la ville assiégée, que le bon roi Henri IV a vainement tenté de séduire :

> Mourir pour la Patrie n'est rien.
> Si c'est mourir que la sauver.

La cantate « *Gloire au Quercy !* » vient de paraître à Paris, chez F. Durvilly, éditeur, 11 bis, boulevard Haussmann.

— La remarquable série de « cartes postales illustrées », que nous annoncions à la fin de notre précédente livraison, vient de s'enrichir d'un gracieux sujet : *Bataille de Fleurs* (à Cahors) ! Décidément le Quercy rivalise en tout même avec le Midi — et demi ; et quant aux sites : *Digo y que vengue !...*

Nous rappelons à nos lecteurs que la pittoresque série des cartes postales illustrées est éditée par M. Girma, libraire à Cahors.

— Notre Directeur a fondé, fin février, un périodique hebdomadaire au sujet duquel la *Libre Parole* du 26 avril dernier disait : « Le *Quercinois*, journal régionaliste et populaire, que lançait, il y a deux mois à peine, notre ami Francis Maratuech, directeur du *Feu Follet* (*Revue Nouvelle*) est en passe de devenir uu de nos plus attrayants organes décentralisateurs.

« Il est, en même temps, un résumé très complet, impartial, des faits politiques de la semaine, que le travailleur — qui n'a du temps à perdre que le dimanche — peut s'offrir pour *cent sous.*

« Le *Quercinois* rayonnera bientôt, nous l'espérons, hors de sa pro-

vince. Ce journal en effet est le défenseur et l'ami de tout ce que nous aimons : la Patrie, le Foyer, nos vieilles croyances ; et l'ennemi intelligent, averti, implacable, des Francs-Maçons, des juifs de l'agio et des Anglais de politique... »

— Notre érudit collaborateur et ami, M. Louis Esquieu, veut bien se charger d'étudier et d'analyser les tendances des Revues de province. Il sera tout d'abord parlé de celles qui sont appelées à avoir une réelle influence sur le mouvement régionaliste — qui va s'accentuant chaque jour,— et l'on citera même les plus jeunes feuilles, celles qui ne font guère preuve que de... bonne volonté.

Le premier article de M. Esquieu, paraîtra dans notre livraison d'août, nous engageons donc nos confrères à nous assurer de plus en plus régulièrement le service de leurs publications à Ferrières (Lot), l'étude des dites Revues devant porter sur l'ensemble d'une année au moins.

Cartes postales illustrées. — Ce groupe de 70 cartes postales, dont *vingt-deux* sont consacrées aux curiosités de la ville de Cahors, tandis que les autres représentent les plus beaux sites et monuments du Quercy, — est une des plus belles et des plus pittoresques collections connues. En voici la nomenclature : 1 *Assier*, église ; 2 château, ruines. — 3 *Autoire*, cascade ; 4 Cirque d'Autoire. — 5 *Beaulieu*, Corrèze, portail de l'Eglise. — 6 *Cabrerets*, Le château. — 7 *La Cère*, Les Gorges. — 8 *Carennac*, Le tombeau ; 9 Le cloître ; 10 Portail de l'Eglise. — 11 *Capdenac*, vue générale. — 12 *Château de Castelnau-Bretenoux*, vue générale ; 13 La terrasse ; 14 Les stalles de l'Eglise. — 15 *Cajarc*, vue générale. — 16 *Cahors*, Panorama ; 17 Vue de l'Est ; 18 Barbacane et tour des Pendus ; 19 La cathédrale ; 20 Le Cloître ; 21 Portail nord ; 22 Couvent des Jacobins, ruines ; 23 Croisée renaissance ; 24 Fontaine Divona dite des Chartreux ; 25 Maison Henri IV ; 26 Monument Gambetta ; 27 Monument des Mobiles ; 28 Monument Clément-Marot ; 29 Pont-Neuf ; 30 Pont-Neuf et Cathédrale ; 31 Pont Valentré, vue de face ; 32 Pont-Valentré, vue de profil ; 33 Portail des Thermes ; 34 Porte Saint-Michel ; 35 Tour du Pape Jean XXII ; 36 Château de Mercuès ; 37 Château de Roussillon, ruines. — 38 *Figeac*, Vue générale ; 39 Eglise Saint-Sauveur ; 40 Vieilles maisons de la rue Ortabadial. — 41 *Gluge*, Le port, près Martel. — 42 *Gourdon*, Vue générale. — 43 *Luzech*, Vue générale. — 44 *Livernon*, La pierre Martine. — 45 *Larroquebrou*, Cantal. — 46 *Montal*, château, vue générale ; 47 L'Escalier. — 48 *Montcuq*, vue générale. — 49 *Moulin du Saut*, près Alvignac. — 50 *Padirac, Le Gouffre* ; 51 l'orifice ; 52 La corniche ; 53 La salle du grand dôme ; 54 Le grand escalier de fer ; 55 Stalagmites du lac des Bouquets ; 56 La rivière souterraine ; 57 *Réveillon*, entrée du Gouffre. — 58 *Rocamadour*, vue générale ; 59 Le château ; 60 Le parvis ; 61 Le grand escalier. — 62 *Rudelle*, Eglise fortifiée. — 63 *Saint-Céré*, vue générale ; 64 Les quais ; 65 La place du Marché ; 66 Monument Canrobert, — 67 *Souillac*, Abside de l'Eglise ; 68 Portail intérieur de l'Eglise. — 69 *Le Vigan*, Eglise ; 69 bis Grotte de Presque.

Dans les demandes n'indiquer que les numéros qui précèdent le nom des cartes.

Prix : l'une 0 fr. 10 ; la douzaine 1 fr. ; le cent 7 francs

J. Girma, Editeur à Cahors.

Tulle, imp. Mazeyrie. *Le Gérant :* J. Mazeyrie.



Ferdinand de Gramont

A la Noël 1897, est mort M. le comte Ferdinand de Gramont, père de notre éminent confrère Louis de Gramont.

M. Ferdinand de Gramont avait publié plusieurs volumes de vers : les ***Sextines***, le ***Chant du passé***, ***Olim;*** et un grand nombre d'autres ouvrages. Il avait été très lié avec Balzac, pour qui il avait composé les blasons des personnages aristocratiques de la ***Comédie humaine***, et qui lui avait dédié la ***Muse du Département***.

M. de Gramont était né en 1812.

C'était un vrai poète, un des derniers de l'antique pléïade. M. de Gramont était d'une époque où l'on tenait plus à la qualité qu'à la quantité. Il y a cinquante ans, dix sonnets suffisaient pour vous rendre célèbre ; aujourd'hui, c'est à peine si dix volumes peuvent vous faire connaître.

Les exquises poésies de M. de Gramont ont été réunies en un livre, aujourd'hui introuvable, sous le titre *les* ***Chants du Passé***. Et tout est bien en effet du passé dans ce recueil, tout, jusqu'au langage, jusqu'à la forme la plus correcte, la plus classique, la plus idéale.

Ce qui se dégage nettement de ces beaux vers, à travers les ciselures merveilleuses du poète, ce n'est pas seulement une œuvre écrite pour prouver qu'on sait manier la rime, c'est le reflet d'une vie à la fois passionnée et sereine, tout entière consacrée au culte du beau.

M. de Gramont était un homme de race militaire, et la virilité de sa pensée donnait souvent à l'accent de sa poésie quelque chose de stoïquement inconsolable. Né d'un père vendéen, ami de Charette, victime fière et pure de la fidélité au souvenir, il nous dit, dans les ***Chants du Passé***, tous les regrets de sa jeunesse :

Je comptais retrouver cette épouse de fer
Que de ma destinée une erreur a disjointe ;
Epée ! on peut sur toi reposer ses amours !

Car, sanglante ou ternie, un éclair à ta pointe,
Pour répondre au regard se redresse toujours.

Aussi, comme il les chante, ces héros de la Vendée et de la Bretagne ! Comme il admire son roi et comme il l'aime !

M. de Gramont ne s'amusait pas seulement à tordre et à assouplir cette ferme langue française qui reste toujours dure comme de l'acier — même quand on en fait de la dentelle — il rimait aussi en langue italienne qu'il maniait avec une morbidesse fleurie digne de Pétrarque, et qui convenait si bien à sa nature ingénieuse et à sa pensée affinée.

C'était plus qu'un écrivain qui jouait avec la difficulté, c'était plus qu'un archaïste supérieur, c'était un poète pour son propre compte. Qu'on en juge, nous citons au hasard ce sonnet :

Au détour du sentier, une jeune Eglantine
Me jeta son parfum : charmé, mais incertain,
Je passai ; elle alors, naïve, me retint,
Penchant vers moi son front que la brise lutine.

Je contemplai longtemps sa corolle enfantine,
Le blond de ses cheveux, la pudeur de son teint ;
Et ma lèvre, effleurant le virginal satin,
Aspira lentement une perle argentine.

Une larme, un baiser, mignonne, c'est assez
Pour vos frêles appas ; oubliez et laissez
A ce soleil voilé s'exhaler votre vie.

Des bergers du vallon les vœux, sinon les soins,
Toujours vous resteront, petite fleur, à moins
Que de devenir rose il ne vous prenne envie.

Le premier mérite de cette poésie métallique, brillante, fraîche, lapidaire, solide, harmonieuse comme du cristal qui tinterait contre de l'or, est d'être humaine. On sent palpiter l'âme sous les pierres précieuses qui chatoient, d'où s'exhale le souffle de la vie en même temps que le parfum de la nature.

Sans doute M. de Gramont s'est enfermé, comme Alfred de Vigny, dans sa tour d'ivoire, consacrant tout entiers son cœur et son talent à son amour et à sa foi. Il n'a pas voulu regarder autour de lui les hommes, les passions, les intérêts, les événements, la société, le monde. Il est resté dans le rêve, contemplant toujours le ciel et jamais la terre. Qui oserait l'en blâmer en cette époque ultra-zolaïque où l'on se complaît dans la fange ?

Voilà un poète qui a préféré les sentiers solitaires, les neiges virginales, les cimes baignées dans l'éther, le bleu de l'infini ; un poète dans la plus pure acception du mot, qui s'est résigné d'avance à n'être lu que par une élite, et cette élite même, aujourd'hui, l'a oublié !

Oublié ? Non pas. *Les Chants du Passé*, écrits, ou plutôt gravés, de 1830 à 1848, resteront pour les délicats, qui sauront bien les retrouver et les relire.

M. de Gramont était de cette vieille noblesse qui n'a pu sauver du grand naufrage qu'une plume et qu'une écritoire. Il s'en servait en guise d'épée et de bouclier pour la défense de son Dieu et de son roi. Les lettrés de la précédente génération admiraient M. de Gramont dans sa carrure de jacobite impénitent, et M. Hetzel, l'éditeur si estimé et si généreux, appréciait beaucoup son caractère et honorait son talent.

Plébéien de la librairie, mais prince de l'érudition, M. Hetzel a su se montrer gentilhomme. Nous croyons qu'il reste bien peu d'éditeurs ayant acquis non seulement autant de titres de rente, mais aussi autant de titres de noblesse.

Un mot encore pour conclure.

Taxile Delord a comparé les vers de M. de Gramont à la prose de Saint-Simon. La parfaite analogie littéraire serait peut-être difficile à établir, mais la ressemblance réside dans le tour sévère et concis, dans la langue forte et hautaine et surtout dans l'inspiration. Nous préférons la comparaison avec André Chénier, qui nous paraît plus juste à cause de la grâce du style.

Ce qu'il faut retenir, c'est que, malgré les difficultés, M. de Gramont est toujours resté impeccable. Il a trouvé des effets de rime extraordinaires, il a accompli des tours de force de prosodie, des miracles de rythme, il a buriné des rondeaux délicieux, il est le seul des poètes contemporains, et peut-être est-il le premier des poètes français qui ait osé s'attaquer aux difficultés de la sextine, et cependant chez lui la forme n'a jamais nui à la pensée !

Les poètes moralistes sont rares dans tous les temps, mais surtout en ces temps de corruption littéraire et de débauche morale. Aussi avons-nous tenu à jeter une fleur sur le cercueil du dernier poète gentilhomme, de celui qu'Armand de Pontmartin saluait dès 1854 en ces termes :

« Altesses du drame et du vaudeville, du feuilleton et du roman, de la fantaisie et de la critique, du cabinet de lecture et du théâtre, de la spéculation et de l'agiotage, de l'Opéra et de la Bourse, des cou-

lisses et de la coulisse, saluez ! saluez bien bas ! c'est un grand poète qui passe... »

Émile MASSARD.

Nous avons la bonne fortune de donner de Ferdinand de Gramont ces strophes inédites :

RYTHME

Comme des patriciennes,
Les jeunes Arlésiennes
Promènent aux beaux jours
Leurs frais atours,

Tandis que, sur les portes,
On voit, droites et fortes,
Les matrones poser
Pour deviser.

Leurs filles, près du Rhône
Dont s'éclaire la zône,
Préfèrent, chaque soir,
Se laisser voir.

En essaims elles passent,
Et passant elles tracent
Des sillons lumineux
Vers tous les yeux,

Les unes, fronts de neige
Qu'en vain le hâle assiège,
Environnent d'or pur
Des fleurs d'azur.

Les autres, ceintes d'ombre,
Enchâssent au jais sombre
L'ardent rayonnement
Du diamant.

Et toutes, si diverse
Que leur grâce s'exerce,
Se révèlent pour sœur
En leur douceur.

L'étranger qu'émerveille
Une fête pareille
Croit à quelque charmant
Enchantement.

Est-ce, aux rives d'Athènes,
Au pays des Hélènes
Le concours regretté
De la beauté ?

Dans la mer d'Ionie
Voit-il l'île bénie
Où la Reine d'amour
Fait son séjour ?

Ou l'une des Cyclades
Abritant d'Oréades
Quelque famille encor
De l'âge d'or ?

Mais plutôt la contrée
De parfums enivrée,
Où rit au bord des flots
Le doux Lotos !...

Oh ! nymphes ou mortelles,
De vos mains, jeunes belles,
Qui n'aurait accueilli
Le fruit d'oubli !

Oh ! pour que l'on bénisse
L'exil et qu'on bannisse
Jusqu'au regret fatal
Du toit natal,

A qui de vos yeux même,
Philtre et lien suprême,
A qui ne suffirait
Le seul attrait ?

F. DE GRAMONT.

1836.



Impressions et pensées d'un Visiteur
de l'Exposition

L'ART

« L'humanité ne peut se réhabiliter
que dans le sang. »
(J. DE MAISTRE.)

Respectueux hommage à M. E. CHAUVELON.

Je m'étais arrêté hier au milieu des jardins fleuris du Trocadéro. Devant moi, la foule comme un flot noir que des toilettes claires tachaient de blanc, s'écoulait lentement sous les arcades de la tour immense. A ma droite c'était un bruit étrange qui s'élevait, une sorte de mélopée bizarre, rythmée par la monotonie chantante des tam-tams, traversée de sons aigrelets, du frissonnement aigu de milliers de grelots qu'on ne voyait pas. C'était la cité blanche aux toits arrondis, capricieuse, irrégulière avec la bigarrure de ses couleurs aux tons criards et de ses habitants drapés de burnous flottants. Et je me disais que ces accords bizarres, rauques, nés d'une alliance inattendue de notes, que ces chants rapsodiques qui disaient peut-être de belles choses que nous ne comprenions pas : des rêves, des prières, des nostalgies, c'était peut-être leur art à eux, leur art sauvage, primitif, dissonant pour nos oreilles affinées d'Européens. Ils étaient là, accroupis, la tête baissée, avec je ne sais quelle expression de résignation stoïque, l'oreille inclinée vers l'instrument sonore dont ils semblaient suivre, muets, l'harmonie fantastique. Habaneras effrénées, mélodies algériennes, s'entremêlaient dans l'air au bruit des voix qui parlaient un langage inconnu, et tandis que m'envahissait la brusque sensation d'un inconnu dévoilé, montaient, frais et pénétrants, les parfums de ces fleurs de France, qui déroulaient à mes pieds l'hallucinante vision de leurs tendres coloris et de leur grâce fragile.

Soudain, un chant monta, plus compréhensible, qui me paraissait plus humain parce que j'en saisissais mieux les nuances. A ma droite, svelte et

blanc, s'élevait dans le ciel le pavillon Russe. La fanfare puissante du Kremlin lançait dans l'air les accords extatiques et troublants du dernier chœur de « Faust ».

J'écoutais, et peu à peu je n'entendais plus qu'elle dans l'immense rumeur des voix. C'est qu'elle me semblait plus vraie cette musique. Il me semblait que les doigts inspirés qui avaient écrit pour Marguerite la sublime prière, ce final où l'envolée du génie ne connaît plus de bornes et s'élance dans les azurs, vers Dieu, par delà même le silence, étaient des doigts que guidaient cet esprit invisible qui vient on ne sait d'où : l'Inspiration. Large, dans la douceur des cuivres, l'élan de cette foi partait vers l'insaisissable, et dans cette émotion poignante que fait naître en nous l'Art, j'ai pensé à l'humanité ; et le mot du penseur farouche m'est revenu à l'esprit : « L'humanité ne peut se réhabiliter que dans le sang ! »

Pourquoi dans le sang? pourquoi pas dans l'Art ? Autour de moi, d'autres aussi écoutaient la même harmonie. Dans nos esprits, inconnue, une communion ne se faisait-elle pas, comme si le génie invisible de Gounod ouvrant ses bras avait réuni en un seul enlacement tous ces esprits qu'il faisait penser, tous ces cœurs qu'il faisait battre ?

A-t-il peur, lui, de Maistre, le déiste farouche, que son Dieu prive l'humanité de génies ? Ou bien craint-il que dans la paix nos âmes ne connaissent que la douleur très douce des larmes, ou les sourires enivrants du bien-être, et que larmes et sourires ramollissent nos cœurs et les dégradent ? Est-ce donc pour cela qu'il veut les fronts rouges de sang, les yeux hagards dans les nuages de poudre, les peuples haletants ? Peut-être s'est-il souvenu de la parole troublante du Christ : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre » ?

Et le souffle d'harmonie passait toujours, et la foule écoutait ; et j'ai pensé, qu'un jour tous ces gens-là, de nationalités différentes, pouvaient être unis, unis par la conscience de leur nature identique, de leur humanité, et qu'en tous on pourrait, en les unissant dans les sphères inviolables de l'Art, faire naître cette fraternité large, vraie, que prêchait sur la montagne le Nazaréen méconnu et oublié ; que l'Art, qu'il soit pensée, harmonie ou marbre, avait sur l'âme humaine qu'il féconde, une noble et morale influence.

Prenez le peuple, conduisez-le devant un de ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain qu'éternise le livre ou la pierre, livrez le génie en pâture à son âme, conviez-le à cette Pâque humaine, et au fond de son être, il sentira tressaillir son humanité, il sentira sa conscience se dégager, parce que, entre lui, peuple, et le génie, individu, — individu-synthèse peut-être — il y a quelque chose de commun : l'humanité !...

Emu, je contemplais cette Exposition où la matière domptée rugit là-bas dans les cylindres, où se dressent ici les aïeux et les derniers nés de l'Art

français, et j'avais foi dans l'avenir, je croyais en la réhabilitation de l'humanité par l'Art... lorsque s'éteignirent les derniers accords de l'œuvre sublime.

Alors, je considérais la foule. Les rires reprirent, les voix s'élevèrent, et, lentement, la masse énorme descendit, oublieuse, légère, vers de nouvelles beautés. Et tandis qù'en moi se poursuivaient encore ces pensées d'universelle concorde, j'aperçus, claquant au vent, le drapeau russe d'un côté, et chinois, tunisien, de l'autre.

J'ai pensé : voilà l'obstacle ! Cette loque que des millions de mains ont brandie sur les champs de bataille, ce symbole qui tient dans ses plis l'âme de la patrie qu'il représente, tant que, fier, il se dressera, l'humanité restera divisée en nations et les nations défendront leur drapeau !

Pour ces deux drapeaux la réhabilitation dans le sang a été faite, et l'âme enracinée au sol que nous habitons, aux jours de lutte se rive à cette hampe, elle veut vivre, elle le crie au fond de nous, et pour l'âme d'un pays nous nous dressons devant les balles !...

Cette Exposition, quelle leçon donnera-t-elle au monde ? Autour de nous la guerre continue et commence ; des vies s'en vont vers la mort. La civilisation va vers la sauvagerie, la sauvagerie résiste et la civilisation la mitraille pour l'adoucir !...

Et, comme si ma pensée sans ailes gisait à terre, maintenant que s'était tue la voix de l'artiste, j'ai suivi mon chemin, poursuivi, hanté, par le mot atroce qui prédit de sombres deuils, des larmes et du sang !

Pierre AUDIBERT.

Paris, 22 juin 1900.





CONTES POPULAIRES DE GASCOGNE

La Fève

Il y avait, une fois, un homme qui s'en alla à l'aumône et ne trouva qu'une fève.

Le soir, il alla loger à une borde, et il dit :

« — Rangez-moi cette fève. »

On lui dit :

« Mettez-la avec celles qu'il y a dans ce sac. »

Le lendemain matin, il voulut sa fève ; mais il ne la reconnut pas parmi les autres, et il se mit à crier :

« Je veux ma fève ou tout le sac. »

On ne trouva pas sa fève, et on fut obligé de lui donner tout le sac.

Le soir, il alla loger à une autre borde, et il dit :

« — Rangez-moi ce sac de fèves. »

On lui dit :

« Mettez-le dans cette étable. »

C'était l'étable des cochons.

Le lendemain matin, les cochons eurent mangé toutes les fèves. Quand il vit cela, l'homme se mit à crier :

« Je veux mon sac de fèves ou tous les cochons. »

On fut obligé de lui donner tous les cochons.

Le soir, il alla loger à une autre borde, et il dit :

« Enfermez-moi ces cochons. »

On lui dit :

« — Mettez-les dans cette étable. »

C'était l'étable des bœufs.

Le lendemain matin, les bœufs eurent tué tous les cochons. Quand il vit cela, l'homme se mit à crier :

« Je veux mes cochons ou tous les bœufs. »

On fut obligé de lui donner tous les bœufs.

Le soir, il alla loger à une autre borde, et il dit :

« — Enfermez-moi ces bœufs. »

On lui dit :

« Mettez-les dans cette étable. »

C'était une étable où il y avait un loup.

Avant de se coucher, l'homme voulut voir ses bœufs : le loup les eut tous étranglés. Quand il vit cela, — voilà qu'à cette borde il y avait une jolie fille, — il se mit à crier :

« Je veux tous mes bœufs ou la fille. »

On fut obligé de lui donner la jolie fille. Il la mit dans un sac et s'en alla au lit.

Mais, la nuit, pendant que l'homme dormait, on ôta la jolie fille du sac et on y mit une chienne boiteuse.

Le lendemain matin, l'homme prit son sac et s'en alla.

Quand il fut un peu loin, il voulut ouvrir le sac pour embrasser la jolie fille. Le sac délié, la chienne lui sauta au visage et lui emporta le nez. Alors il se mit à crier :

« Arrêtez la chienne boiteuse, qui m'emporte le nez ! » (1)

Traduit par ANTONIN PERBOSC.

Recueilli en gascon par Marie TOURNIÉ, âgée de onze ans, de Comberouger, canton de Verdun (Tarn-et-Garonne).

(1) En gascon cela forme deux vers :

« *Arrestatz la canho torto,*
« *Que le nas m'emporto !* »





PETIT DIALOGUE SOCRATIQUE

J'AVAIS toujours été frappé du grand nombre de prêtres très âgés que l'on rencontre. Les cheveux d'un blanc de neige pure qui semble n'appartenir qu'à eux, les yeux clairs et vifs, le visage doucement coloré, je ne sais quelle expression de contentement naïf dans le regard et le sourire, quelque distraction, un grain de malice, du mouvement sans hâte, tous ces bons vieux prêtres, septuagénaires ou octogénaires, montrent vraiment ces trait communs, une sorte d'air de famille. Mais une triple rencontre faite aujourd'hui m'a rendu cette remarque plus piquante.

Je me heurte d'abord contre un homme du monde qui ne dépasse guère la soixantaine. Ce gentilhomme, — fort bon du reste, sympathique et non sans esprit, — a mené la vie la plus parfaitement inutile. Il a employé quarante années à courir les filles et les tripots, les hippodromes et lès restaurants de nuit. Toute son existence a tenu dans les quatre côtés de ce cadre. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps et j'ai été surpris de sa décrépitude. Quelle ruine lamentable ! Un spectre aux rares cheveux d'un gris sale sinon verdâtre, aux yeux égarés, à la face jaune et creuse sillonnée de rides pressées, à la bouche tordue, au corps flageolant. Quelque chose de macabre, de hideux, de répugnant, de douloureusement triste.

Après lui, voici venir un homme un peu plus jeune, qui passe pour avoir vécu austère, mais qui de bonne heure voua sa vie à la politique, la donna à l'ambition. Il est jaune, boursouflé, comme gonflé de bile ; ses yeux brillent d'un reflet de fièvre dans un visage crispé ; il marche courbé, rompu, comme écrasé par le double poids de vingt défaites et de vingt victoires. Quelque chose de fiévreux, de décou-

ragé, de dégoûté, une expression d'irrémédiable lassitude et d'éternelle angoisse.

Je tombe enfin sur un bon chanoine plus que septuagénaire qui montre une rose et calme figure sous une épaisse toison neigeuse, des yeux gais et fins, un clair sourire, et qui s'avance benoîtement, d'un pas petit mais ferme, avec une sorte d'aimable balancement du corps. Celui-là est à la fois un saint, un érudit, le meilleur des prêtres et le plus savant des hellénistes. Sa prodigieuse mémoire a tout retenu avec une surprenante netteté et sa parole abondante et facile est, à entendre, l'une des plus séduisantes que j'aie connues.

Je l'aborde, nous causons, je lui confesse ma préoccupation d'esprit actuelle : la comparaison que j'étais en train d'établir entre sa souriante vieillesse et celle si différente des deux hommes tantôt rencontrés. Le bon chanoine rit doucement et entre nous s'engage alors un petit dialogue qui ne tarde pas à prendre une tournure socratique.

« *Moi.* — C'est la sobriété qui vous conserve ainsi, vous autres prêtres. Et la vie régulière. Et l'absence de soucis.

Lui. — Oui, un peu tout cela. Puis le bon Dieu a pitié de nous.

Moi. — Certes ! Il veut se conserver longtemps ses meilleurs serviteurs.

Lui. — Le calme que donne l'étude y est aussi pour quelque chose. Voyez les grands philosophes grecs : Platon et Xénophon sont morts entre 80 et 90 ans, Isocrate presque centenaire. Il avait 99 ans, et à 97 ans il écrivait encore.

Moi. — Socrate est mort à 75 ans, mais on lui a donné la ciguë. Et il était encore plein de vie, il aurait vécu longtemps.

Lui. — Certainement. Et combien en oublions-nous d'autres ! Hérodote a atteint 78 ans, Zénon 107, Xénocrate 92, Xénophane 100, Thucydide 76 seulement, mais il a été assassiné à Scapté-Hylé, en Thrace, probablement par des voleurs, car il était fort riche et possédait des mines d'or. Et Aristobule, l'ami d'Alexandre, qui se mit à rédiger ses mémoires à 84 ans !

Moi. — La vie antique était, hygiéniquement, tellement supérieure à la nôtre !

Lui. — A cause de sa simplicité et de sa régularité. Ces Grecs travaillaient toujours mais savaient allier le travail de l'intelligence à celui du corps dans de justes proportions. Ils philosophaient en marchant. Ils quittaient la ville et venaient deviser sur les rivages de la mer ou au bord d'un cours d'eau, à l'ombre des arbres. Rappelez-vous les détails donnés par Platon. Ils vivaient aux champs, sur les places publiques ou dans les jardins. Xénophon, qui menait sur ses terres immenses la vie d'un grand seigneur anglais de nos jours, Xénophon montait tous les matins à cheval, à 75 ans, et chassait pendant des heures. La force du corps s'entretenait dans ce temps-là en même temps que celle de l'esprit. Il faut être simple, régulier, sobre, ne pas se créer de soucis secondaires, ne pas faire le mal pour s'épargner des remords, et pour le restant s'en remettre entre les mains du bon Dieu. »

Ah ! qu'il parle sagement, le bon chanoine, et comme, si je tenais beaucoup à la vie, je recommencerais dès demain à faire du grec ! Hellénisme et longévité.

Marcel SÉMÉZIES.



M'sieu Tout l'Monde à l'Exposition

Préface. — D'après le titre de cet article, un sorcier devinerait que le signataire de l'élucubration ci-dessous est un rond de cuir.

En effet, Mesdames et Messieurs, j'appartiens à l'Administration. N'attendez donc pas de moi une critique documentée, et pour cause, des différents chefs-d'œuvre que renferme cette foire de « Séville ».

Ce à quoi vous pouvez vous attendre, par exemple, c'est à quelques traits de plume plus ou moins acerbes à l'égard de certains artistes en peinture et en sculpture. Pour le moment, du moins, je ne m'occuperai que de ces deux branches de l'industrie ; car aujourd'hui les beaux-arts font partie de cette dernière en général et du commerce en particulier.

Une nation ne saurait jamais assez choisir dans sa « garde-robe » quand il s'agit de prouver à une autre qu'elle lui est de beaucoup supérieure dans telle ou telle partie.

Il ne faut pas oublier que le but de chacune est de démontrer au public que son article à elle est bien préférable à celui d'en face ou d'à côté.

Que ce soit de la part d'un état ou d'un particulier, c'est kif, kif.

En peinture comme en sculpture, on ne peut appliquer le fameux : y goûter c'est l'adopter. Ça serait trop facile, pour connaître la valeur d'une œuvre, s'il n'y avait qu'à y mettre un doigt et le porter ensuite à sa bouche tout comme un sucre d'orge. Non, ce qu'il faut, c'est une étude sincère de la chose exposée ; quand pour une raison quelconque elle frappe votre vue.

Pour connaître les défauts et les qualités d'un animal que vous voulez acheter, vous commencez d'abord par vous renseigner sur la bête, puis, vous tournez autour, vous la palpez, ensuite vous la faites marcher, en un mot, vous la « pelotez ».

Un tableau à mon avis ne peut être connu tout à fait de la même façon. Cependant, quand un amateur croit reconnaître une œuvre de valeur, il commence par la fixer, se recule pour la voir de plus loin, oblique à gauche ou à droite selon l'éclairage, s'approche précipitamment de l'œuvre à la toucher et se recule de même, puis, s'en va. Ce n'est peut-être rien, vous direz-vous ; eh bien, neuf fois sur dix, quand vous serez témoin de pareilles simagrées, ne riez pas, observez... et concluez sinon à un chef-d'œuvre, du moins à une œuvre digne de toute votre attention.

Peinture. — Mon premier jour de congé pour visiter l'Exposition étant tombé le 18 juin, je vous prie de croire que je ne me fis pas tirer l'oreille pour endosser mon costume des jours de fête afin de savoir un peu par moi-même ce qu'il en était de toutes ces beautés que j'entendais chanter tous les jours.

En provincial, c'est-à-dire en homme prudent, je me suis rappelé qu'il fallait commencer par le commencement et ne pas tout voir en une fois, comme font la plupart des visiteurs : aussi s'en vont-ils bien souvent sans avoir remarqué plus d'une bagatelle digne pourtant de leur attention. Pour ne pas faire comme certains d'entre eux, je me contenterai à ma première visite du Palais des Beaux-Arts; et par l'aspect qu'il vous a, c'est un joli morceau à avaler dans une après-midi.

La porte monumentale franchie, je me dirige vers le palais en question, palais renfermant les tableaux de toutes les nations qui ont pris part au concours. Je dois dire, avant d'aller plus loin, que je ne cherche nullement à influencer le lecteur, mais à lui faire part simplement de ce que j'ai vu ou cru voir.

Les jardins me laissent froid ; entre nous, on pouvait faire mieux. Une ville comme Paris pouvait y arriver sans occasionner la moindre méningite à ses Lenôtre.

Le premier tableau qui s'offre à ma vue, est la sortie d' « Huningue ». Tous les parisiens l'ont admiré au salon des Champ-Elysées et par conséquent se rappellent le bel effet produit sur eux par cette œuvre magistrale. La fin de l' « Epopée » est aussi à remarquer, de même qu'un épisode de la bataille de Forbach (défense d'une gare de chemin de fer). Si dans la suite il vous est donné d'admirer le portrait de la reine d'Angleterre, dites-vous en toute sincérité que c'est peut-être une des meilleures œuvres de l'Art français.

Nos grands Maîtres étant assez connus, je n'ai pas à en faire les éloges. Chacun les apprécie et les fait valoir à grands renforts de... compliments.

Ce qui me pressait le plus, c'était de jeter un coup d'œil sur la peinture étrangère. Eh bien, là ! en toute franchise, à quelques exceptions près, j'ai été désillusionné. — La Hollande garde encore le cachet de ses Maitres d'autrefois. — Quant à l'Italie, elle ne présente que des œuvres ternes ; en les disséquant, on ne se douterait pas que ce pays a eu Michel Ange, Raphaël, etc. — La Grande-Bretagne est remarquable surtout par ses portraits, et nous serre de près à ce sujet. Je ne serais pas étonné qu'elle ne nous soit supérieure dans la suite. — Le Japon, vers lequel me poussait un désir d'impatience tant il me tardait de faire connaissance avec ses œuvres d'art : ce peuple nous ayant déjà subjugué par sa manière à lui de s'approprier les habitudes européennes m'a laissé tout déconfit par ses productions. Néanmoins le type femme est agréable à

voir et d'un gentil effet. — De l'Allemagne, pas grand'chose, si ce n'est un tableau d'un effet admirable : un homme tenant dans ses mains une tête d'enfant. Je ne connais rien de plus exquis comme expression. A côté, un portrait de Guillaume II ; ah, celui-ci est intéressant à l'analyse. Bien qu'il soit habillé modestement, il a l'air de ce qu'il est ; c'est-à-dire : d'un empereur ; le regard n'est pas hésitant, loin de là, et cependant, chose curieuse, on ne voit pas le point fixé par le personnage. Lachende Erben de Carl Becker, est d'une composition originale par le mouvement des « héritiers » (le tableau représente une réception intime). — Pour ce qui est de la Russie, elle nous offre quelques sujets de grande valeur : « César Cui », de Répine. Le général compositeur est dans une attitude par trop tranquille, selon moi, vu les deux emplois qu'il occupe ; de Répine, je préfère le portrait de « Palow », il a des lunettes aussi, mais quelle expression autrement énergique ! En fait de paysages, Wasnitzow nous donne « La Sibérie », tableau d'un aspect des plus tristes en même temps que d'un effet saisissant ; et « Quelle route prendre ? » La scène a pour décor un cimetière dans lequel se serait fourvoyé un voyageur à cheval ; d'un aspect sauvage et agréable à la fois.

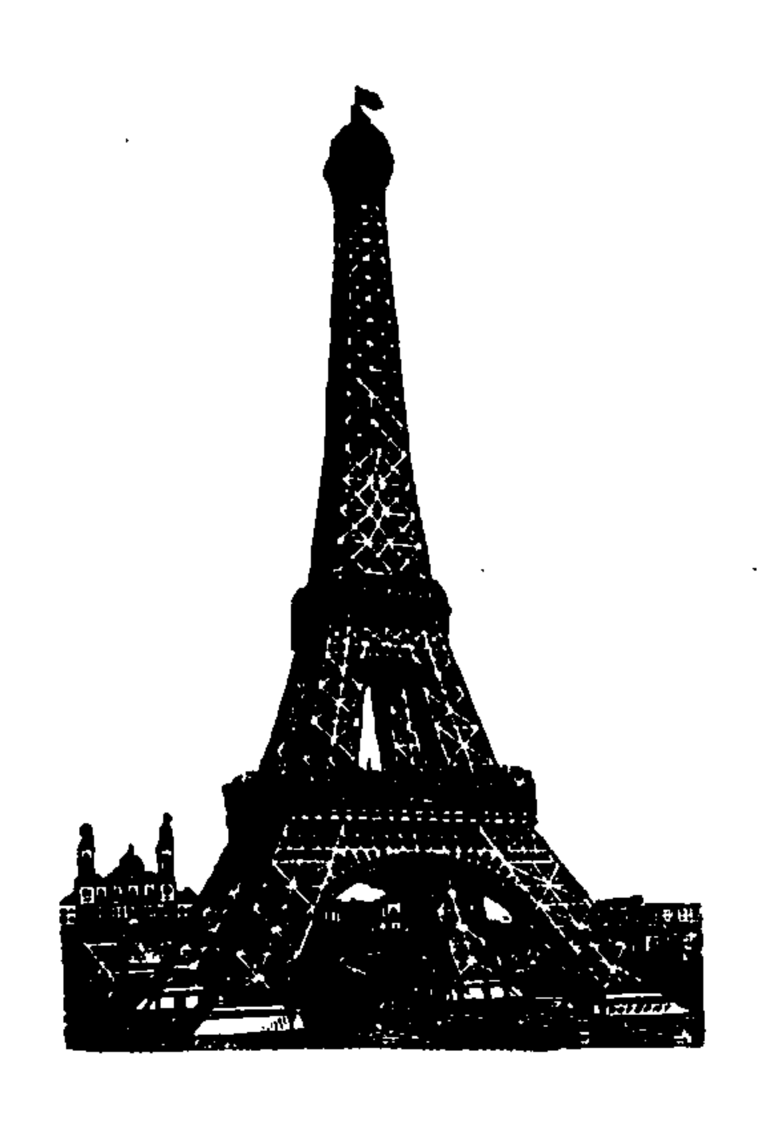
Sculpture. — A la sculpture française deux œuvres s'imposent : d'abord un officier vendéen, tout ce qu'il y a de mieux campé ; ensuite le monument à Victor Hugo, ce dernier d'une belle envolée et digne du grand poète du Verbe. Les Etats-Unis ont fourni deux lionnes parfaites, ma foi, comme type allongé. « The God Pan » me semble moins parfait ; le dieu est représenté à demi couché dans une pose veule ; il s'appuie sur le bras gauche, de la *destra* il tient une flûte, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une oreille à demi baissée tandis que l'autre est droite ; les yeux mi-clos comme s'il était ivre et avec ça une barbe en broussaille. En somme le tout vous donne l'impression d'une personne se vautrant dans l'herbe après un repas des plus copieux. — Section d'Autriche. « Le Christ dans le désert » ; œuvre d'une grande piété. « La Soif » ; dispute entre soldats dont l'un tient un casque rempli d'eau et cherche à le porter à ses lèvres tandis que l'autre essaye de le lui dérober. « Épaves » ; ceci représente trois hommes repêchant une femme les cheveux épars (ensemble intéressant). — Section allemande. Il y a d'abord le tombeau de l'Archevêque de Prague pris par l'artiste dans une pose très religieuse ; et un peu plus à droite « Frédéric le Grand », l'ami de Voltaire, qui ne le cède en rien au précédent.

A voir le bonhomme tel qu'il est, on conçoit aisément que l'histoire lui ait donné le surnom de « Grand ». Il n'y a pas à dire, le public se trouve en présence de quelqu'un. « L'Amazone » représente une femme à cheval ; ensemble imposant par le calme qui s'en dégage. « L'Enfant

prodigue » est une composition commune. La posture du vieux est presque celle d'un infirme ; pour ce qui est de l'enfant, il est plus qu'au second plan, tellement il est effacé. Et pour finir, « Caïn et Abel ». Caïn, présenté de cette façon, est bien le type parfait de la brute ayant accompli son forfait et malgré cela non satisfait, car il menace encore un ennemi invisible. Toute la différence d'exécution entre nous et les étrangers est là ; nos artistes français nous façonnent ordinairement un Caïn repentant ; ce qui n'a pas sa raison d'être puisque on le montre de suite après le crime ; je préfère celui-là et le tiens pour véridique. Caïn est représenté tenant de la main gauche son frère mort, et de la droite un énorme bâton noueux ; l'œuvre est certainement d'un artiste consciencieux.

Maintenant pour de plus amples détails, ô lecteur, viens à Paris ; et certes, ce n'est pas être prophète que de te prédire : plaisir des dieux.

JACQUES MAÏRINO.





Album du « Feu Follet »

A UNE FONTAINE

PRÈS de toi tout est vert, malgré la canicule
Tu jaillis des rochers en un flot argenté,
Et les bœufs fatigués du joug qu'ils ont porté,
S'étendent sur les bords où croît la renoncule.

Le soir, quand l'ombre vient avec le crépuscule,
A l'heure où dans les cœurs fleurit Aphrodité,
Hébé s'envient baigner sa jeune nudité
Dans son eau transparente où boit la libellule.

Cher miroir de cristal que rien ne peut ternir,
Je te sacrifierai deux colombes naissantes,
Et mes vers chanteraient les ondes frémissantes,

Si tu pouvais, fontaine, un instant retenir,
Après qu'Hébé t'aura consultée au passage,
Le contour gracieux de sa fuyante image.

RAYMOND CRUSSARD.

(***Médailles Antiques***.)

Chansons et Rondes du vieux « Chez nous »

A Florian.

I

QUAND j'étais bête, Mesdames,
Jadis, j'eus un bon ami;
Nous avons tenu les rames
Un an ! un an et demi.

De janvier jusqu'aux Rois-Mages,
Ce fut un vrai paradis ;
Mais bientôt vint des nuages ;
Nous nous sommes refroidis...

Je la voudrais bien connaître,
Sa « belle » de ce moment ;
Non pour la « tirer » en traître :
— Pour l'avertir seulement !

II

LE BEAU MOUTON

Au diseur Emile FAURE.

Mon père avait un blanc mouton
Dont j'étais la bergère,
Lon la !
Dont j'étais la bergère !

En le menant par le canton
Brouter dans la fougère,
Lon la !
Brouter dans la fougère,

Il est venu deux loups, trois loups,
Quatre loups pour le prendre,
Lon la !
Quatre loups pour le prendre!

Mais un beau seigneur aux yeux doux,
Au minois rose et tendre,
Lon la !
Au minois rose et tendre,

— Qui s'en venait par le chemin
Vêtu comme un dimanche,
Lon la !
Vêtu comme un dimanche,

Les a tous tués de sa main,
De sa belle main blanche,
Lon la !
De sa belle main blanche !

Il s'approche en baissant les yeux,
Mon mouton me ramène,
Lon la !
Mon mouton me ramène !

— Oh ! grand merci, mon beau monsieur,
Vous avez eu grand'peine,
Lon la !
Vous avez eu grand'peine !

Quand on tondra mon blanc mouton,
Vous en aurez la laine,
Lon la !
Vous en aurez la laine ! »

III

ODELETTE RUSTIQUE

— « *Pourquoi, si triste, bergère,*
Tu chantes si tristement ? » —
— « *C'est qu'ils sont partis en guerre,*
Mon frère avec mon amant ! »

— « *Dis-moi, gentille bergère,*
Tu pleures sur tes amours ? »
— « *Oh ! nenni : c'est sur mon frère ;*
Des amants, ça vient toujours ! »

IV

Par chez nous est un petit bois,
— La lune vole et je la vois, —
Par chez nous est un petit bois :
La lune vole, vole, vole,
La lune vole et je la vois.

On n'y ramasse que des noix,
— La lune vole et je la vois, —
On n'y ramasse que des noix,
La lune vole, vole, vole,
La lune vole et je la vois.

J'en cueille deux, j'en mange trois,
— La lune vole et je la vois, —
J'en cueille deux, j'en mange trois,
La lune vole, vole, vole,
La lune vole et je la vois ;

J'en fus malade au lit trois mois,
— La lune vole et je la vois, —
J'en fus malade au lit trois mois ;
La lune vole, vole, vole,
La lune vole et je la vois.

Tous mes parents viennent chez moi,
— La lune vole et je la vois, —
Tous mes parents viennent chez moi ;
La lune vole, vole, vole,
La lune vole et je la vois ;

Pierre seul ne me vint pas voir,
— La lune vole et puis bonsoir ! —
Pierre seul ne me vint pas voir,
La lune vole, vole, vole,
La lune vole, — et puis bonsoir !

Fribourg, automne 1899.

G. DE REYNOLD.

LA GRANDE MÉTAIRIE

A mon père.

C'est une vieille ferme entrevue, un matin,
Close de son talus au bord de la grand'route ;
Et cette vision d'autrefois remplit toute
Mon âme simple, éprise d'un rêve lointain.

Les toits épais, en chaume étoilé de fleurettes,
Penchant sur les murs las comme d'anciens amis ;
Ma mémoire et le temps sur ces choses ont mis
Le charme délicat des patines discrètes.

La cour somnole ; un chat s'étire sur le seuil ;
De la paix et de la clarté, par les fenêtres,
Flottent sur les profils des meubles et des êtres...
Et tout cela vous dit un fraternel accueil.

Dans l'auge que soutient la branche à triple entaille,
— Dehors — l'eau réfléchit le dessin, à l'envers,
Des meules de fourrage et des hauts arbres verts,
Et des buissons fleuris ornés de brins de paille.

Souvent, je fais ce rêve aimé, vraiment le seul
Qui subsiste de tant de fragiles chimères,
De vivre là, sans bruit, mes jours crépusculaires :
Alors, plane en mon âme un grand calme d'aïeul !

***

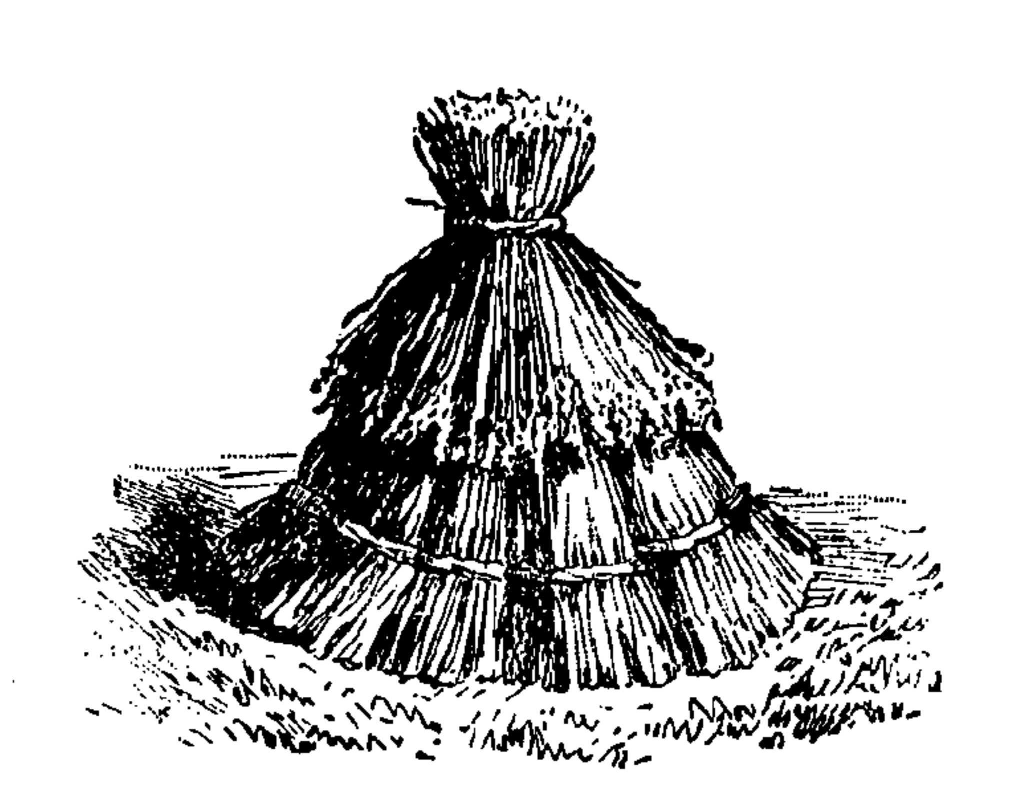
Au milieu du chemin, te souviens-tu, mon père,
Tous deux, nous regardions ce toit abandonné
Par les nôtres ; tu dis : C'est là que je suis né...
Avec un tremblement ému dans la voix chère.

Cette maison, c'était tout le passé défunt :
Je vis que tu cherchais sur chaque vieille pierre
Un rayon attardé de l'aurore première,
Et, dans chaque fleurette, un suranné parfum.

J'aime ce souvenir ainsi qu'une relique,
Comme l'acte de foi d'un culte originel,
Et je n'évoque plus le berceau paternel
Sans que passe en mon rêve un regret nostalgique.

Juin 1900.

GUENHAËL.





LA DERNIÈRE LETTRE

J'ai pris la feuille au cadre noir,
Le papier de deuil, de souffrance,
Et j'ai plié mon désespoir
Dans ce linceul où gît ma dernière espérance !...

Comme un enfant dans un tombeau,
Descend, blanchi par le suaire,
J'ai déposé l'amour nouveau,
Au fond de l'intime ossuaire...
Cet ossuaire, c'est mon cœur,
Où gisent bien des choses mortes !...
Pour qu'aucun souffle ne l'emporte,
Triste, j'ai refermé la porte
De l'ossuaire de douleur !...

J'ai senti frissonner mon âme
Au parfum vieilli du passé...
Puis, sur l'image d'une femme,
Une dernière fois je me suis affaissé !...

Dans mon cœur très triste et très sombre
J'ai revu d'anciennes douleurs !
Tout s'est flétri ! Le deuil de l'ombre
A pâli le rayon des pleurs...
Puis j'ai quitté ces choses saintes,
Les laissant seules dans l'oubli,
Et dans mon âme j'ai senti,

L'abattement morne, infini,
Des grandes rancœurs et des plaintes ! ..

J'ai vu, comme en de vieux vitraux,
Des images aux couleurs pâles,
Des yeux ternis, des yeux très beaux,
Comme ces yeux pensifs aux murs des cathédrales !...

Dans la crypte où mon passé dort,
J'écoute l'oubli du silence,
Je sens, comme un parfum de mort,
Monter une tiède effluence...
L'effluence de ce qu'un jour
On laisse se faner dans l'ombre,
De ce qu'on laisse au néant sombre,
Où viennent s'étioler sans nombre,
Un soir une douleur, un matin un amour !...

Et dans cette lettre endeuillée,
Ne s'éternise qu'un seul mot :
« Adieu ! »... Pâle fleur effeuillée,
Notre amour d'un matin se meurt sans un sanglot...

Cependant, dans l'image chère
De tout mon passé, je revois,
En secouant cette poussière,
Tes lèvres... et j'entends ta voix !...
Toi que j'aimais pour ta souffrance,
Pour tes baisers, pour ta douceur,
Femme ! repose dans mon cœur,
Dans l'ossuaire de douleur...
Je ne crois plus qu'au souvenir sans espérance !...
. . . .

Le soir, dans l'ombre, seul et las,
Je reviendrai vers ta mémoire,
Et je murmurerai tout bas,
Des mots très vieux d'amour éternel et de gloire !...

Et peut-être qu'en relisant
Ta dernière lettre, ma mie,
Un soir, dans l'ombre éternisant
Ton âme immortelle et bénie,
Etreignant ton cher souvenir,
Sur ton image, encor fidèle,
De ses mains d'Amante éternelle,
La mort, froide, pliera mon aile...
Et de sa lèvre osseuse éteindra mon soupir !...

. . . .

Ta lettre est un sombre présage ;
Dans son cadre noir est mon nom...
Jure-moi de venir, un jour, de ton corsage
Détacher une fleur et me la mettre au front !...

5 mai 1900.

Pierre AUDIBERT.





UNE IMPRUDENCE

La Marchese di Lampiano, à la Contesso della Rovida

Palazzo Lampiano. — Rome, *février 1900.*

Adorée Nella,

C'est à toi que j'adresse cette lettre... importante non par le peu que vaut son contenu, mais parce qu'elle est le dernier autographe de... Gabrielle Sodérini, marquise de Lampiano, laquelle renonçant au veuvage va devenir dans un mois... baronne de Santa Severa !... et je te permets de t'en ébahir !

« Mais, — me disais-tu, — par quel mystère connu de toi seule, une femme peut-elle rester veuve, en étant jeune, riche, et très courtisée ? »

Mon secret très simple en apparence, quoique moralement un peu compliqué, est infaillible ; ne pouvant plus m'en servir, je te le cède, profites-en si tu y tiens... Le voici :

Il consiste à choisir parmi les amis que nous avons, deux hommes aimables, lesquels, chacun dans leur genre, semblent devoir nous plaire, à un degré exactement pareil, et à les autoriser à nous faire une cour assidue, avec même... quelques échappées charmantes... dans le domaine... moins idéal... du *flirt*.

Il nous arrive alors, ce qui arriva à *l'âne de Buridan*, lequel ayant faim et soif au même degré... impérieux... mourut, ne pouvant décider s'il fallait commencer par manger ou commencer par boire !

Ce moyen, *carissima*, réussit toujours ! nous restons veuves, ne pouvant choisir entre ces deux cavaliers accomplis, et n'en mourons pas, je te l'affirme !

Est-ce heur ou malheur, si, par rare occurrence, mon *infaillible* moyen échoue ?... Tel est mon cas, et tu vas juger de ma destinée future.

Mes deux adorateurs — je parle des deux derniers — étaient : Hugo di Cecchignola et Giuseppe di Santa Severa. L'un : un beau nom de baptême à prononcer dans l'intimité, l'autre : un beau nom de famille à porter en public. Tous les deux barons, presque du même âge... leurs qualités, et

leurs défauts, que je connaissais bien, étaient équivalents... la *faim* et la *soif*, en un mot !

Un dimanche soir, Cecchignola vint me trouver, et avec de tendres et pressantes instances, s'offrit à m'accompagner au bal de la *Presse romaine*. Pourquoi, à cette minute-là, n'en avais-je pas une grande envie ? Je ne sais... toujours est-il que je refusai. A peine le baron Hugo parti, que Santa Severa m'arrive et me renouvelle l'invitation avec les mêmes instances...

— Vous tenez donc beaucoup à ce que je voie le théâtre Costanzi ce soir-là ? demandai-je.

— Certes !... et le ton disait tout son désir ! — et je puis vous certifier, ajouta mon baron... *numéro 2* — que ce bal sera splendide.

— Quel dommage !

— Pourquoi, — quel dommage ?

— Parce que... je ne puis accepter... J'ai refusé tout à l'heure la même invitation du baron de Cecchignola !...

— Ah !... il vous fait donc toujours la cour ?

— Toujours... *Sine spes* !...

— Exactement comme moi ?

— Exactement.

— Et c'est à cause de lui... fit-il tristement, pour ne pas le faire souffrir... que vous me refusez ?...

— Mon Dieu, mettez-vous à ma place... que feriez-vous ?... Ah ! j'y songe, ajoutai-je vivement, on pourrait peut-être tout arranger !

— Comment ?... dites... dites vite...

— Eh bien... il faudrait que je sois... masquée.

— Parfait ! rien de plus facile.

— Vous croyez ?... cela dépend... une femme est si souvent reconnue !...

— Peut-être avez-vous raison... alors cherchons autre chose.

— Non... mais je changerai de sexe... je vêtirai un costume d'homme.

— Tant pis !... tout le monde reconnaîtra le travestissement.

— Oh ! pour cela, laissez-moi faire !... chargez-vous seulement de m'accompagner. Vous voulez bien, n'est-ce pas ?

— Si je veux !... mais... ensuite, serez-vous aussi... cruelle ?

— Quant à cela, je ne puis répondre... mais je le serais bien davantage si vous refusiez. Donc, c'est convenu... jeudi à 11 heures ?

— C'est convenu.

Mme Pontecorvo ma couturière fit des miracles : jeudi, à 9 heures, j'avais un magnifique costume de *mousquetaire Louis XIII* : pourpoint à bouffants, bottes jaunes à l'écuyère, un manteau *à croix* avec les *armes de*

France... un grand feutre à plumes et une épée. A 10 heures et demie, la psyché de mon cabinet de toilette me renvoyait l'image d'un superbe très jeune mousquetaire, avec de soyeux cheveux bruns bouclés, de fines moustaches et une mouche en pointe *à la Richelieu*, que Chabretti le coiffeur m'avait fixée avec du collodion.

Une métamorphose merveilleuse, te dis-je ! Santa Severa vint en domino; je t'épargne ses étonnements, ses compliments, et peut-être la légère contraction qu'exprimait parfois son visage, pour avoir si vite consenti à ce travestissement...

Enfin nous mettons nos masques, et en route pour Costanzi !

Tu étais à ce bal, *Nella mia*, la description en est donc inutile, et inutile aussi de te conter les drôleries, les plaisanteries et toutes les folies que j'ai accumulées autour de moi grâce à mon déguisement !

Être homme ! et... mousquetaire !... est-ce assez délicieux pour une femme ?

J'aperçus la comtesse Savelli, dans le couloir des secondes galeries, et je lui glissai à l'oreille : « Vous trouverez Maxime d'Orani, au buffet, avec la *Ferrando !* » Eléna rougit jusqu'à ses dents.., fausses. puis je la vis se diriger du côté indiqué, le regard en dessous cherchant à découvrir si je l'observais... Passons sous silence d'autres vilains tours du même genre, et comme pour de si simples badinages, on n'est pas toute une nuit *mousquetaire du roi*... j'eus une idée géniale : je veux, moi aussi, avoir « ma dame ! » tout comme les trois quarts des hommes qui sont là, dis-je à Santa Severa ; il tressaillit, et me serrant le bras violemment :

— Cela, je m'y oppose ! murmura-t-il tout bas.

— De quel droit ? et pour quelles raisons ? fis-je d'un ton si fier qu'il baissa la tête.

— Vous êtes une enfant, et moi un grand fou de vous avoir amenée ici ! Me permettez-vous de vous suivre ?

— Ah ! cela, non, par exemple ! restez dans le couloir de la *première galerie*, j'y repasserai bientôt... avec ma conquête !... Et je m'éloignai au plus vite.

Mais à peine avais-je fait quelques pas, que me frappant le front, je retournai vers lui. — Je suis sans le sou ! mon cher baron, et vous comprenez, pour un jeune homme de ma qualité !...

Il haussa légèrement les épaules... mais il était au fond si troublé, qu'il me livra son portefeuille; je le mis dans mon *justaucorps*, et, en avant !...

Étant brun, il me fallait une blonde... et voici que j'en aperçois une causant avec un monsieur qui me tournait le dos. Petite, idéalement jolie, et si élégante ! Son cavalier lui parlait avec une animation, une... conviction qui commençait à m'impatienter. Je m'approche ; le galant se retour-

ne... tableau !... C'était Hugo de Cecchignola qui causait avec *ma* jolie blonde !... Alors, sans savoir ce que je faisais, mais sûre de m'amuser, je jette les bras au cou de la belle, et là... je lui applique un baiser... un vrai baiser de mousquetaire, tu peux me croire !...

— Canaille !... s'écrie mon baron nº 1 et il lève sa main pour me souffleter !

A ce moment précis, le baron nº 2 qui m'avait suivie malgré ma défense arrive comme le « *Deus ex machina* » et arrête cet enragé. Cecchignola s'étant calmé, prend une carte de visite dans son portefeuille et me la remet, j'étouffe une folle envie de rire, et me souviens à propos que j'ai le portefeuille de Santa Severa, et j'échange ma carte, très certaine qu'en y jetant les yeux, l'équivoque va s'éclaircir et que nous ririons tous de l'aventure... Hugo n'en fait rien ; et sans même regarder le carré de papier, il le met dans sa poche, et s'éloigne en grommelant je ne sais quelles paroles... Je m'élance à sa poursuite, mais Santa Severa m'entraîne vers la sortie opposée, en murmurant à mon oreille d'une voix émue :

— Bravo !... et merci !...

J'arrive à la conclusion :

Cecchignola fit demander le lendemain des explications sur ce... *quiproquo*... à Santa Severa qui les lui refusa, et samedi dernier ce brave Giuseppe reçut un coup d'épée qui l'obligera à garder le lit pendant deux semaines ; et pourtant, bienheureux coup d'épée ! qui a fait en moi la lumière ! De mes deux barons, *la faim et la soif*, le premier s'est révélé égoïste, léger, brutal; le second dévoué, courageux, discret... il en résulte, ma Nella, que je me décide... à boire ! ne serait-ce que pour hâter la convalescence de ce pauvre Santa Severa.

Embrasse-moi bien de tout ton cœur, en arrivant à Rome le 25 mars, ce sera le meilleur cadeau de noce de :

Ta GABRIELLE.

(*Traduit de l'italien*) MARY DES ARNEAUX.





La Table de marbre

I

La récolte sera mauvaise cette année, il faut nous séparer d'Adeline !...

Mme Barboux, le cœur serré, regarda son mari d'un air de reproche, mais, voyant ses yeux humides, elle détourna les siens et garda le silence.

« Les créanciers sont impitoyables !... Adeline n'étant pas nommée institutrice, il faut accepter les offres de M. Ledor, de Paris...

— Ma fille n'ira jamais seule à Paris, s'écria Mme Barboux.

— Elle gagnera quatre francs par jour dans six mois...

— Mais son brevet supérieur ?...

— Son brevet lui fera obtenir le poste de... caissière...

Il faut se résigner... c'est la vie.

Adeline Barboux, un livre à la main, revenait de la messe ; elle montra près de la porte entrebâillée son visage nimbé de candeur comme celui d'une vierge échappée d'un vitrail. Ses cheveux châtain-clair s'estompaient sur l'éclat tendre de son teint de blonde aux yeux rêveurs cherchant dans le lointain l'âme errante, — la classique « âme sœur ».

Mme Barboux embrassa la jeune fille avec une inexprimable tendresse, son mari la contemplait le cœur bien gros, mais résigné.

II

Le magasin de nouveautés resplendit sous les dorures des escaliers monumentaux et les mille reflets des étoffes chatoyantes. La foule des employés se précipite en tous sens : le jour approche et l'étalage n'est pas achevé, il faut se hâter.

— Allons, Mlle Barboux, s'écrie un chef de rayon, dont le front dénudé, les yeux gris derrière ses lunettes d'or, et la grande barbe en imposent aux plus audacieux.

— Voyons, Mlle Barboux, on « m'attrape » toujours à cause de vous !

— M. Baluchard remarque votre nonchalance, clama la voix aigre de Mme Bridot, commis principal de la ganterie, tandis que le chef de rayon s'éloignait impassible.

Adeline travaillait cependant sans relâche ; son coup d'œil était remarquable ; mais, entourée d'ennemis dissimulés, elle se heurtait à mille obstacles imprévus. Cherchait-elle une marchandise pour compléter l'ensemble de l'étalage, Adeline était certaine de ne la point trouver, ses compagnes l'avaient cachée ; détournait-elle la tête un seul instant, une main plus malintentionnée que maladroite bouleversait l'étalage.

— Ah ! pardon, ma chère, on est pressé, « vous savez ! »

— Mais aussi, vous fermez toujours le passage à ces demoiselles, reprenait Mme Bridot surgissant devant la jeune fille dont les yeux s'emplissaient de larmes.

— Allons, allons... ne décourageons pas les bonnes volontés, interrompait le chef de rayon s'avançant encore de son pas ministériel.

Raide et grave, il suivait d'un œil sournois, où brillait une courte flamme, la main rosée d'Adeline. L'adresse de la jeune fille était merveilleuse : une paire de gants bien placée, un coup de doigt, un rien faisait ressortir la beauté de l'ensemble tant la vendeuse avait bon goût.

« Très bien, Mademoiselle, vous êtes parfaite quand vous le voulez ! » fit M. Baluchard dont le regard brillait derrière ses lunettes d'or tandis que son front large et poli restait impassible.

Il s'éloigna. Le chef de rayon ne félicitait jamais personne : ces éloges furent un événement.

La haine des compagnes d'Adeline, jalouses de sa beauté et de son instruction, redoubla.

— Ah dame ! l'on sait pourquoi, hasarda l'une.

— « Pour sûr », mais je n'en voudrais pas, il est trop vieux, repartit l'autre, derrière son ballot d'étoffes.

Les félicitations trop intéressées ou les colères du chef de rayon ; les calomnies de ses compagnes et surtout celles de Mme Bridot, rendirent de plus en plus difficile la présence d'Adeline au magasin de la rue Beauséjour. Connaissant la détresse croissante de ses parents, la jeune fille n'osait leur faire connaître ses angoisses. Elle souffrait en silence.

Une nuit elle pleura longtemps et ses quelques heures de sommeil furent troublées par des rêves : M. Baluchard lui apparut la tête surmontée d'une couronne d'argent ; malgré sa tristesse, Adeline sourit, puis elle pleura : « Allait-elle donc devenir la rivale de Mme Bridot ? Non, jamais.., sa mère voulait la revoir honnête... elle saurait souffrir et travailler ou mourir ! »

Adeline se rendit au magasin toute rêveuse, les yeux perdus sur un horizon de ténèbres où coulait un grand fleuve d'azur aux rives couvertes de roses blanches et dont les ondes berceuses l'attiraient.

III

— Mam'selle Barboux rêve donc toujours, s'écria Mme Bridot de sa

voix la plus aiguë ; M. Baluchard va faire son rapport au directeur ! Quand on veut se conduire ainsi, on ne revient pas dans une maison honnête !..

La jeune fille releva la tête, frémissante et le regard méprisant.

— Madame, nul ne me protège, tous me calomnient ; je sais ce qu'il me reste à faire.

Elle sortit sans entendre les rires et les paroles pleines de sous-entendus.

Il était huit heures, la foule encombrait les rues, mais Adeline marchait rapidement comme si des ailes invisibles l'eussent portée vers ce fleuve bleu, aux ondes berceuses et couvertes de roses blanches qui l'attirait. La jeune fille arriva sur les berges de la Seine ; elle crut sortir d'un rêve : une eau boueuse et noirâtre clapotait contre le mur. Adeline se trouvait sous la voûte sombre du pont d'Austerlitz : les quais étaient déserts, nul ne viendrait la rendre à cette vie de misère et de déceptions. La jeune fille s'avança. Mais son œil effaré se ferma : que le fleuve était lugubre ! Et puis ce chien crevé, flottant sur les herbages décomposés, faisait horreur avec ses gros yeux ouverts, gonflés et vitreux, qui semblaient la narguer. Sa mère, que dirait-elle, si la malheureuse voyait Adeline là dans ce limon près de ce chien noyé ? Oh, non, elle n'était pas destinée à cette mort le jour où elle sortit de pension, avec son brevet, triomphante. Mourir, mon Dieu, mourir dans cette eau sale qui devait déchirer la poitrine en vous étouffant, c'était impossible ; il fallait vivre, vivre, vivre... et pourquoi ?..

Pauvre enfant, la mort lui faisait peur ; elle se recula, elle s'enfuit loin de cette vase, — mais pour tomber dans la boue de Paris.

IV

D'un pas fiévreux, Adeline suivit le boulevard Saint-Michel, désespérée. Elle ne pouvait se représenter dans le magasin de la rue Beauséjour. Qu'allait-elle devenir ? Des jeunes femmes assises sur la terrasse des cafés riaient bruyamment, l'air joyeux : elle s'enfuit devant cette nouvelle perspective ; l'angoisse serrait sa gorge, elle marchait rapidement. Son allure tragique frappa un étudiant en quête d'aventure, ses examens passés ; il la suivit...

Huit jours après Adeline habitait la chambre de X***, étudiant en médecine, plus travailleur que débauché, mais que la beauté rayonnante et les malheurs d'Adeline avaient séduit. L'aimait-il réellement alors ? on l'ignore. Celui-là était jeune ; ce fut l'excuse d'Adeline. La timide enfant vit en lui un sauveur ; elle l'aima. Elle ne se vendit pas, mais se donna.

Six mois après, l'étudiant regagnait sa province ; à son retour il rompit avec Adeline. X***, espérant épouser une riche héritière de son pays, devait renoncer à cet amour passager.

Adeline, très pâle, ne prononça pas une seule parole ; nul reproche,

aucune plainte ne jaillit de ses lèvres blêmies. Elle sortit, vacillant d'angoisse, les yeux fous. C'était la fin, cette fois, la fin de tout. Peu à peu le cœur de l'enfant cessait de battre — anesthésié de douleur.

. . . .

Sur la table de marbre noir, un corps de jeune fille nimbé d'une blancheur immatérielle, semble éclairer l'obscurité de l'amphithéâtre. De courts cheveux drus et blonds, piqués droits sur la tête, auréolent le fin visage où s'efface lentement ce suprême sourire des cadavres qui semble mépriser la mort.

— Dites donc, Monsieur, fit le garçon d'amphithéâtre, j'ai coupé les cheveux de ce machabée que je vous ai choisi parmi les plus frais... si ça ne vous fait rien, je les garde comme pourboire !

L'étudiant s'approchait, un scalpel à la main.

— Je vous les donne, fit-il.

Le père Bayard se retira, radieux.

X*** était seul dans l'amphithéâtre, seul avec le cadavre aux grands yeux ouverts, dilatés par la souffrance. Le jeune homme s'avança, écarta le sein gauche, marmoréen avec des reflets bleuâtres, et, très calme, enfonça le scalpel près du cœur. Soudain l'étudiant tressaillit et recula, tremblant sous la fixité de ces yeux glauques qui lui rappelaient « quelque chose »... L'acier du scalpel, fiché dans le cœur entr'ouvert, brillait comme un jet de lumière.

« On dirait... on dirait... Adeline ! » râla-t-il en détournant la tête.

L'amphithéâtre était désert ; deux ou trois cadavres sur les tables de marbre attendaient bouche béante la dissection.

Malgré l'endurcissement du métier, le jeune homme sentait la terreur l'envahir au milieu du grand silence.

— « Suis-je assez stupide, pensa-t-il ; je ne crains pas la mort !.. mais le remords ? » Il sourit de son « mot » et il se rapprocha du « sujet » pour arracher le scalpel où le sang décomposé se figeait. Après quoi, relevant le bras de la morte, — bras rigide et glacé qui craqua à l'articulation, X*** se pencha, très ému : sous l'aisselle un petit signe noir se dessinait, posé comme une mouche sur le satin de la peau. — C'était Elle... Elle ! Alors, pieusement, doucement, avec un inexprimable geste de tendresse et d'horreur, l'étudiant ferma pour jamais les yeux de la jeune fille et s'agenouilla près d'elle. Dans une extase d'amour, dans une agonie de remords il contempla longuement le cher visage immobile... La figure vivante et la face morte se touchaient presque, — livides toutes les deux.

— « Hein ? une fameuse pièce pour vos études d'anévrismes ! s'écriait le garçon d'amphithéâtre rentrant tout joyeux. Il avait vendu dix francs les cheveux d'Adeline...

— « Oui », le cœur est encore bon, fit le jeune homme d'une voix sourde et changée. — Mes observations sont finies ; vous... vous commanderez un cercueil.

— Etes-vous « farce » ! en v'la des honneurs ; pourquoi pas des funérailles nationales? Le reste est pourtant encore assez frais pour...

— Assez ! père Bayard... d'ailleurs je connais le machabée... Je vais faire ma déclaration au greffier de la boutique...

Ses études terminées, le docteur X*** retourna dans sa province ; mais, au grand étonnement de tous, il ne voulut plus entendre parler de la riche héritière tant convoitée. On se demande encore « pourquoi » dans la petite ville de Vésone, en Périgord.

René CONTE.





UN PHILOSOPHE

M. Juste Léonard avait une femme et un ami. Il vivait chichement du produit d'un modeste emploi, et son allure répondait bien à sa position sociale. Il allait rasant les murs, le front penché, et, quoiqu'il ne louchât point, semblait toujours regarder son nez, comme pour éviter de voir ce qui se passait autour de lui. Mme Léonard — Sylvie — était au contraire une plantureuse personne, à la mine hardie, étalant volontiers sur elle tout le luxe du ménage. Quant à leur ami Mathieu, la Fortune l'avait gratifié d'assez gros revenus ; mais la Nature ne lui avait départi en revanche qu'une santé débile, réclamant des soins difficiles à prendre pour un célibataire.

Cela justifiait les visites que parfois lui rendait la femme de son ami. Léonard, trop occupé, ne la pouvait pas accompagner toujours : mais il le faisait suffisamment pour enlever à ces démarches un caractère clandestin dont les mauvaises langues auraient pu clabauder. Sans être envieux, il s'extasiait toujours devant la somptuosité de ce mobilier de vieux garçon.

— Vous en jouirez, et peut-être plus tôt que vous ne pensez, lui disait Mathieu avec une grimace prophétique.

De fait, il maigrissait de jour en jour, et les touchantes attentions de Mme Léonard ne parvenaient pas à enrayer le mal qui le minait, qui bientôt empira. Le malheureux s'éteignit un soir entre les bras de ses amis.

Fidèle à sa promesse, il leur avait légué tous ses biens, y compris son riche mobilier. Juste Léonard, pour entrer en possession de l'héritage, eut à lutter pourtant avec d'âpres collatéraux du défunt. Impudemment, ils lui causèrent bien des soucis ; mais il y a des juges en France, et ses droits furent juridiquement reconnus. Il allait pouvoir entrer en maître légitime dans cet appartement luxueux, où il avait autrefois pénétré en visiteur timide. L'installation, sur ses ordres pressants, s'acheva promptement, et il fut fier d'annoncer un jour à sa femme que ses efforts avaient été couronnés de succès et que le soir même ils dormiraient *chez eux*.

Dans la chambre voluptueuse, où cependant planait l'ombre de l'ancien propriétaire, rien qu'une pâle clarté tombait du plafond, s'épandant du calice de verre bleu où titillait la petite flamme de la veilleuse. — Léonard,

le premier, s'était allongé sous le haut baldaquin, dans le lit, commode et bas, hospitalier. Attendant sa femme qui, un peu nerveuse, s'attardait debout, il se tournait, se retournait, s'étirait avec de doux bâillements. Quand, lasse enfin, elle se fut décidée à le rejoindre :

— Tout de même, lui dit-il en essayant de l'attirer à lui, quel sybarite c'était, Sylvie, que ce sacré Mathieu !

Mais elle, lui tournant le dos si brusquement que le lit en cria sous le poids de son corps opulent, répondit avec une sourde colère :

— Ne dirait-on pas, vraiment, que je t'ai habitué à coucher sur des planches !

AMÉDÉE DELORME.





LE LIVRE DE GRAND'MÈRE

(NOUVELLE)

C'ÉTAIT en montant à Saint-Privas, aux lumineuses roseurs d'un matin d'août. Devant nous la montagne se dressait haute, pelée, farouche, dans son dénuement de solitude ; et tout au bout, entourées de quelques rares pins sombres, les blanches silhouettes de la chapelle et de la maison du vieil ermite.

Mais malgré cette fraîcheur du matin, cet air pur ; malgré la brillante lumière, je me sentais triste. Car la montagne semblait si désolée, si difficilement accessible, si haute qu'elle me paraissait hostile, écrasante dans sa morne virginité de désert et de silence ! et puis la ville de Mende était si petite, si petite au fond de cet entonnoir énorme de montagnes qui l'entourent de leurs murailles rousses et qui l'étouffent !

Et je montais silencieux, rêveur, le sentier empierré, pour voir la fameuse grotte, où saint Privas, évêque de Mende, vécut quelque temps caché !...

Bientôt je fus distrait de ma mélancolie triste en regardant de petites niches qui, de distance en distance, se dressaient sur le bord du sentier ! Ce sont les quatorze stations du chemin de la Croix ! — Au fond de chaque petite chapelle de pierre blanche, chapelle en forme de hutte et fermée par une haute grille, se détachaient en relief les principales scènes de la montée sur le Golgotha !... Et tout cela formait un tableau grandiose et terrifiant, où, sans ombre, sans verdure, commençait à darder le magique soleil d'été !

Soudain mon cicerone me fit remarquer, auprès d'une niche, assise un peu à l'écart, les jambes pendant sur le ravin, une petite fille de neuf à dix ans !

C'était une pauvre enfant maigre, souffreteuse, vêtue de haillons, qui pleurait en regardant le fond pierreux de la pente. Je m'approchai, et, timidement, elle essuya ses paupières gonflées, levant sur moi un œil bleu et candide ! — Elle était pourtant jolie, la petite fille, malgré sa jaune figure décharnée, malgré ses loques et ses yeux rouges ; elle était bien jolie et paraissait si douce !

Que pouvait-elle donc faire si matin, seule, sur la montagne ? — Et pourquoi pleurait-elle en regardant au fond du ravin ?

Le cœur empli soudain d'une grande compassion, pour la pauvre enfant, je m'approchai plus près encore, et posant ma main sur sa blonde tête bouclée je lui demandai :

— Que fais-tu, pauvre petite, seule, sur ce sentier ?

Elle m'examina un moment, et, lisant sans doute dans mon regard toute la pitié que j'avais pour elle, elle répondit à voix très basse :

— Je vais à la messe, là-haut, à Saint-Privas !

— Mais pourquoi pleures-tu en regardant tristement à tes pieds ?

— Ah ! monsieur, fit-elle en se reprenant à sangloter, c'est que j'ai laissé

tomber mon livre de messe dans le ravin ; et je ne puis pas aller le chercher !

— Ce n'est donc que cela, enfant ? Je vais te donner une pièce et tu t'en achèteras un autre !

Mais elle, secouant tristement la tête :

— Un autre ?... cela ne sera pas *celui de grand'mère* ; et c'est celui-là que je veux !

— Eh bien, ta grand'mère te fera cadeau d'un nouveau livre pour remplacer celui que tu as perdu.

— Ah !... ma grand'mère, depuis deux ans elle est morte ; elle est couchée là-bas, au fond d'un grand trou noir ! Voyez, de ce côté !

Et elle me montrait le cimetière de Saint-Gervais, dont les blanches croix, les tombeaux, les couronnes se découpaient sur l'horizon clair.

Alors des larmes me vinrent et je lui dis :

— Tu y tenais donc bien à ce livre que t'avait donné ta grand'mère ?

— Oh oui ! dit l'enfant ; c'était un souvenir d'elle que j'aurais tant voulu garder ; car celle-là, au moins, elle m'aimait bien !

— Ton père et ta mère ne t'aiment donc pas, pauvre petite ?

— Je n'ai plus de père, monsieur, plus de mère, plus personne ? Rien qu'un vieil oncle qui me malmène, qui me bat, parce que je lui coûte trop !

Pauvre fillette ! Elle lui coûtait trop ! Pourtant il ne doit pas faire beaucoup de dépense pour ce petit corps souffreteux, maigre, couvert de loques ; pour cette petite chose passive, mais qui a une âme, une âme qui sent et qui souffre ! — Et le seul objet, le seul souvenir qui la consolât dans sa souffrance, un petit livre donné par la bonne grand'mère, voilà que le Destin railleur le lui faisait perdre tout à coup au fond d'un ravin !...

Oh ! quelle tristesse je me sentis alors au fond de l'âme, quel désir de contenter la pauvre enfant en lui rendant son livre ! Et je lui demandai :

— Où donc est-il tombé ?

— Là-bas, voyez, monsieur, tout au fond, sur ces pierres !

— Ne pourrait-on pas essayer d'aller le chercher ? dis-je en sondant d'un regard la profondeur de l'abîme et les difficultés pour y descendre.

— Oh non, je ne crois pas ; c'est trop profond et je suis trop petite !

Et elle levait ses yeux suppliants vers moi, comme pour me dire :

— « Mais vous qui êtes grand et fort, vous pourriez peut-être y descendre et le trouver ! »

Je compris bien, trop bien, ce regard d'humble et fervente prière ! mais quelque chose me retenait ; une lâche impression : le vertige de la montagne qui dévale presque à pic... C'était l'instinct de la conservation qui maintenant triomphait de mon cœur, et m'empêchait de m'exposer un peu, pour faire renaître un sourire de bonheur sur cette pauvre petite figure mouillée de larmes ! Et puis, mon conducteur, un lourd paysan cévenol, aussi obscurément fermé à tout sentiment de poésie et de tendresse que rapace, s'en vint peser de tout le poids de son féroce égoïsme sur mon indécision :

— Cela ne se peut fichtre pas, monsieur ! c'est bien trop escarpé. D'ailleurs, pour un mauvais livre de messe, pas besoin de tant se chagriner ! Là-bas, dans le magasin près de la cathédrale, on en vend pour quatre sous !...

O brute, brute égoïste !

Et moi cependant, moi qui me flatte d'être compatissant, je suivis à cette heure les conseils de cet homme et je dis en faisant un pas en avant :

— C'est vrai ; le ravin est trop dangereux...

Et malgré le reproche triste que m'envoyait le doux regard de l'enfant, je n'eus pas le courage de m'écrier :

— « A la grâce de Dieu, petite, je descends quand même ! »

Je me contentai de glisser dans la main de la fillette une pièce blanche, et je continuais mon ascension, tandis que l'enfant pleurait toujours !...

Mais tout le temps le remords me torturait, le remords de ce que je n'avais pas fait ! Je pensais à la pauvrette, martyrisée, accroupie, tremblante dans un coin d'ombre, et qui n'aura plus désormais « le livre de grand'mère », le livre qui nourrissait sa foi naïve, et enchantait ses précoces douleurs du consolant espoir d'une vie idéale de quiétude et de félicité...

André DELACOUR.





BIBLIOGRAPHIE

FLEURS PALES, par JEAN MARGERIE (Préface d'EMMANUEL DES ESSARTS) Imprimerie Mazeyrie, Tulle. Prix : 1 fr.)

Pâles sans doute, mais non chlorotiques, les fleurs de M. Margerie ont la beauté du diable et « le suave parfum des premières amours ».

Emmanuel des Essarts qui s'y connaît, étant du bâtiment, ou, mieux, du dernier bateau hellénique, souhaite une prophétique bienvenue au poète naissant parce que l'on sent vraiment vivre en ses fleurs « l'âme pure des choses ».

Ajoutons, d'après le *Messager de la Corrèze*, que « les *Fleurs pâles* ont été éditées par M. J. Mazeyrie, dans une plaquette très élégante et qui fait grand honneur à sa maison. Imprimées en caractères elzéviriens sur papier simili-hollande, elles seront recherchées du bibliophile autant que du lettré. »

C'est avec une joie mélancolique que nous saluons, dans ce pittoresque pays de Corrèze où vont nos meilleurs souvenirs, un poète de l'âge de FEU FOLLET.

F. M.

LUCIOLES ET CANTHARIDES, par Daniel THALY (Paul Ollendorff, éditeur, Paris.)

Il y a des fleurs aussi, mais, fichtre non, elles ne sont point pâles : toute la floraison de la Martinique dans l'épanouissement « d'un ciel caraïbe aux teintes infinies ». Et le joli talent, voluptueux et berceur, qui chante si bien, à l'heure de la sieste, la chanson mélancolique des filaos. Imaginez un de nos modernes les plus raffinés qui, sous le ciel de France, se souviendrait du paradis terrestre et saurait évoquer ses visions, « pastelliser » ses rêves rien qu'avec des couleurs inconnues empruntées aux ailes des papillons du Tropique qui « au murmure clair des brises alizées » s'envolent « dans l'éparpillement des tropiques en fleurs » :

« Mon âme est un îlot qu'enguirlandent des fleurs,
Terre miraculeuse aux corolles dorées,
Dont le site ravi, peuplé d'oiseaux siffleurs,
Se reflète au remous limpide des marées.

Mon âme est l'île bleue où le Prince Charmant
Cueille le trèfle d'or et les roses des grèves,

Tandis qu'au lac du Songe et de l'Enchantement
Glissent les cygnes blancs et les oiseaux de rêves.

L'inépuisable amour, en dépit des saisons,
Y fait pousser les fleurs d'orgueil, les fleurs de vie
Et les fleurs de jeunesse, ivres de pâmoisons,
Sève miraculeuse et semence ravie.

Et l'Espoir a fleuri, superbe, dans l'azur.
Vers les sommets épars ont jailli mille sèves.
Vers le lointain plus bleu de l'horizon plus pur
S'en vont éperdument les colibris du rêve... »

On a dit de M. D. Thaly que son vers est plastique et sonore; que sa facture rappelle celle de Leconte de Lisle. Il nous semble pourtant que peu de poèmes parnassiens ont la profondeur philosophique ou la fière tristesse de la pièce *les Caraïbes*, par exemple. Mais quel titre bizarre pour ces superbes choses — qui ont une envolée bien autrement puissante que celle que nous fait pressentir la Muse aux ailes de gaze du frontispice. F. M.

SUR LE SENTIER, par Francis Bœuf (Librairie Silencieuse, 111 *ter*, rue d'Alésia, Paris. Prix : 3 fr. 50.)

Nous n'hésitons pas à déclarer que nous aimons moins *Sur le sentier* — quoiqu'il y ait aussi une jolie somme de talent dépensée. Cette *olla-podrida* de vers et de prose, d'articles de journal et de nouvelles, est surtout inquiétante par l'allure funèbre des idylles qui y sont contées : *Honnêteté d'âme*, un amant qui se crève les yeux pour rester fidèle !... Si le procédé était sûr, passe encore; *Fin d'un printemps*, et d'un poitrinaire, auquel l'amie ne veut pas survivre; — Maryan, amour et consomption encore, mais avec remplaçant cette fois ; — *la Sirène*, une noyade préventive des inexorables déchirements; la Sirène n'aime bien que dans l'eau. *Enfants de la mer*... Encore ! Ici c'est la barque qui s'appelle « la Sirène », et *ils* se noient — toujours ! *Ame tourmentée* : comme quoi la lame use le fourreau ; enfin, *la Rafaëla*, une nouvelle façon Mérimée, la meilleure.

Aussi bien, M. Francis Bœuf a assez de talent pour qu'on lui cherche ainsi de mesquines querelles, et nous espérons qu'un jour il sera notre collaborateur, avec des pages moins tourmentées, moins amères.

« Liberté de cent ans, deviendras-tu l'esclave
Des lâches élevés par tes soins généreux ?
Raillant le Beau, le Bien, cet idéal trop vieux
Et qui ne remplirait leur coffre, ni leur cave !

« Un effort ! un effort ! réveille-toi, Patrie,
Toi qui donnas le jour aux aigles de vingt ans.
Du courage la coupe est-elle donc tarie ?
Souviens-toi de ton droit, des paladins d'antan ! »

Que le poète reste fidèle à son fier idéal, nous ne lui en demandons pas davantage.

Mais que de dédicaces, bon Dieu ! A MM. Paul Deschanel, Paul Duché, Octave Mirbeau. « Au Roy, à la Reine » (*sic*) ces superbes *Fleurs de lis* :

« L'immortel Créateur, malgré tous les orages,
Vous gardera toujours des impuissantes rages
De vos ennemis acharnés ;
Et les serpents qu'on voit, à vos côtés, se tordre,
Vomiront leur venin sans avoir pu vous mordre
De leurs crochets empoisonnés ! »

Le poète est un lis aussi :

« Les lis immortels et sans taches
Tombent sous le tranchant des haches
Et restent féconds à jamais ! »

Conservons donc une espérance acharnée, confiante, presque joyeuse, pour faire aimer ce qui survit. F. M.

RIVES ET RÊVES, par Louis DELONCLE, commandant de la *Bourgogne*. Préface d'Armand SYLVESTRE (Versailles, 6, impasse Jouvencel) Prix : 2 fr.)

Pour parler de ce recueil au titre bien choisi, et si coquettement édité par J. Mazeyrie, nous préférons emprunter quelques lignes à la magnifique et émouvante préface d'Armand Sylvestre : « Il y avait un poète, un vrai poète, un grand poète parfois dans Louis Deloncle, et c'est cè que je tiens à honneur de proclamer. De tels hommes méritent d'être admirés et magnifiés virilement jusqu'au bout, non pas avec des attendrissements de femmes, mais avec les seules louanges que leur fier esprit demandait à l'immortalité. Ce n'est pas un bouquet de chrysanthèmes, mais une gerbe de lauriers qu'il convient de jeter sur cette tombe où dort un poète et un héros, dans une immensité pareille à son désir, dans cet infini où flottait son rêve.

« Et cependant que de fois j'ai mal maîtrisé mon émotion en relisant ces pages si simples, d'un abandon si vrai, où l'époux toujours adoré, où le père longtemps glorieux, puis meurtri, exhalait ses tendresses de proscrit !

« Et comme ma pensée se retournait, tristement fraternelle et vraiment éplorée, vers les déshérités, vers les abandonnés de toutes ces joies, de toutes ces tendresses, de toutes ces fiertés ! Vers celle qui pleure Louis Deloncle de toute sa douleur de veuve, vers les pauvres enfants à qui son nom dira seul son exemple ! Qu'un peu de réconfort, fait d'un orgueil fidèle, leur vienne au moins de cette pensée que celui qu'ils ont perdu a

gravé, lui-même, sa trace au marbre des immortalités les plus durables, — celui où les poètes écrivent le nom des héros ! »

Que voilà une belle page que l'on voudrait signer ! Le parent et le compatriote éprouve une mélancolique joie à voir sa propre pensée si bien traduite, par un maître styliste, dans cette Revue qui eut l'honneur de donner, encore inédits, quelques-uns des poèmes de Louis Deloncle. J'y veux encadrer encore l'ultime Rêve du Poète, le sonnet qui renferme — telle une cassolette ciselée — son cœur toujours vibrant de la même tendresse :

« Pour les combats sacrés parti soldat obscur,
Oh ! si j'étais celui, rêve fou qui m'enivre,
Dont on espère un jour le glaive qui délivre !
Si, marqué du destin, j'étais le chef futur !

« Si de crête en vallon, et de rivière en mur,
Les battant, les chassant, las enfin de poursuivre,
J'étais celui qui rentre au clair fracas du cuivre,
Sous le claquement fier des drapeaux dans l'azur ;

« Alors vainqueur, héros dont le nom seul enflamme,
Demi-dieu. que tout un peuple en délire acclame,
Oh ! courir ! oh ! voler à Celle qui m'attend !

« Baiser ses yeux, son front pâle comme l'ivoire,
Et déployer, — tel un tapis d'or qu'on étend, —
A ses pieds adorés la splendeur de ma gloire ! »

En tête du recueil, c'est le portrait de la victime « marquée du Destin » ; à voir ce fier visage énergique, quoique mélancolique et doux, on devine que, chez ce poète et ce marin, « l'action était bien la sœur du rêve », et que Louis Deloncle ne vécut que pour le devoir et les tendresses profondes — qui le guidèrent si noblement vers l'Immortalité. F. M.

« LA TUBERCULOSE UNIVERSITAIRE », par Alexis Potot, inspecteur des études au collège Sainte-Barbe, avec une préface du distingué secrétaire de la Commission de l'enseignement, M. Massé. Chez Fontemoing, éditeur, 4, rue Le Goff, Paris.

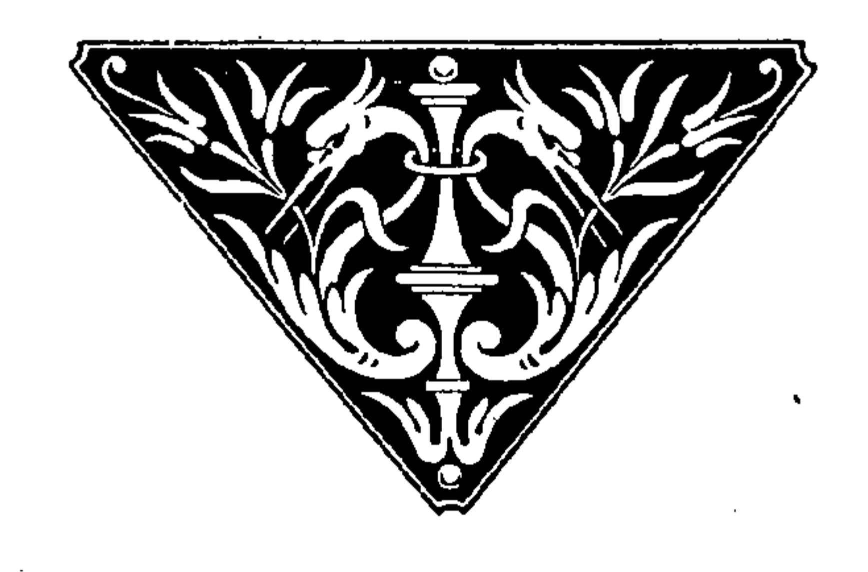
C'est un livre qui vient à son heure, un livre aux idées neuves et généreuses. Il montre que l'enseignement secondaire actuel, n'est que le prolongement de celui qui était donné dans les collèges de l'ancien régime et n'est plus en rapport avec les besoins d'une France moderne. Décentralisation, enseignement primaire commun donné à tous les enfants, transformation de l'internat : toutes ces questions sont traitées avec une grande largeur de vues. Il contient aussi de bien curieux chapitres sur l'enseignement organisé en 1794 par la Convention Nationale et sur la suppression de cet enseignement par Bonaparte et les fondateurs de l'Université de 1808. Il montre que le développement de la Tuberculose

Universitaire est la conséquence de l'éducation et de l'enseignement donnés à la bourgeoisie et au peuple, au cours de ce siècle, et qu'elle a engendré cette tuberculose politique qui anémie la France Contemporaine. Un bon livre que tous, parents et jeunes gens, liront avec profit.

L'ILE DE CRÈTE, histoire et souvenirs, par l'abbé C. ALBIN, Paris 1899, Vic et Amat. — Un grand volume in 8° richement illustré, 300 pages. Broché 3 fr. 50, relié 5 fr., maroquin 10 fr.

« Livre d'une mystérieuse attirance : il contient, écrits avec des larmes, l'histoire d'un peuple martyr, et les souvenirs des familles qui ont porté la croix à Candie. »

Aucun roman n'égale en intensité d'émotion les récits des événements accomplis dans l'île des dieux, des déesses, des héros et des saints. Toutes les femmes l'ont lu.



CHRONIQUES

La Vie parisienne aux Pyrénées

Cauterets, 25 *juillet.*

Malgré la pluie diluvienne des jours passés, les touristes affluent aux Pyrénées. Luchon, Bigorre, Barèges, Saint-Sauveur ont déjà leur clientèle de chaque année. Les attractions multiples de la grande foire universelle n'ont pas tenté les « saisonnistes ». Ils reviennent nombreux former ces colonies étrangères dans lesquelles on rencontre des fashionables de tous les pays.

Jamais cette oasis pyrénéenne qu'est Cauterets, n'a offert plus de variété dans les spectacles, plus d'éclat dans les fêtes, une société plus véritablement internationale et cosmopolite.

Je ne dirai pas qu'elle est la plus belle ville des Pyrénées, mais c'est du moins la plus jolie.

L'art et la nature y conservent leurs attractions de manière à former un tout irrésistible.

La ville a l'air d'être à la campagne, les rues aboutissent à ce mamelon vert ou à cette vallée de la Raillère qui déroule devant les yeux du touriste des perspectives enchanteresses.

Les montagnes surplombent ces immenses caravansérails que sont devenus les hôtels d'*Angleterre*, de *France*, des *Ambassadeurs*, les superbes établissements du Casino et du *Continental*, et leur versent à la fois de l'ombre et de la fraîcheur. Des fleurs, qui naissent d'elles-mêmes, grimpent à l'assaut des murailles, festonnent les fenêtres, euguirlandent les balcons, et de certaines villas font un énorme bouquet.

Après le traitement, on part à cheval, jusqu'à onze heures, puis, viennent le déjeuner et la sieste.

L'après-midi, une foule diverse, ondoyante, bariolée, empruntée à tous les mondes, se presse, se coudoie, se lorgne, s'examine, se juge... et se condamne, tandis que la musique fait retentir dans les airs le son varié de ses cuivres.

Nulle part, plus qu'à Cauterets, la musique ne se mêle à tous les actes de la vie ; elle en est comme l'accompagnement obligé et poétique.

Elle fait bien, surtout dans le voisinage des petits chevaux... car elle permet de perdre à la fois *en* mesure et *sans* mesure.

Sur l'esplanade des *Œufs*, le spectacle est toujours animé. La foule des habitués prend d'assaut la terrasse du café.

Il y a là toutes les natures et tous les tempéraments : le riche vigneron, simple et sans prétention, qui va droit vers sa table sans se soucier de la galerie ; le petit jeune homme « qui croit que c'est arrivé », qui passe de

groupe en groupe et qui salue d'un coup de chapeau : le vieux monsieur qui s'en f... comme l'ineffable Mesureur ; le mondain élégant, nonchalant et sobre, qui s'en tient aux allures du Jockey-Club, et qui se promène là comme sur la terrasse de son castel ; le monsieur entre deux âges, légèrement chauve, à la recherche d'une dot solide. — Combien d'autres encore.

Au dessus, dans les allées boisées de la montagne, par les soirées chaudes et douces, les couples amoureux montent chercher l'isolement. Et la soirée se passe dans un calme délicieux. On devine, sous les arbres, des toilettes claires d'où partent, de temps en temps, des rires discrets et joyeux ; au loin, l'eau des torrents brille sous la lune. Maintenant que le beau temps est revenu, les âmes poétiques peuvent à satiété y boire de l'idéal et de l'infini ; il fait à la fois chaud et frais ; c'est exquis.

Aux Pyrénées, il est convenu qu'on doit excursionner. Sans déplacements, la vie y deviendrait monotone. Aussi les malades pour rire qui viennent à Cauterets s'en absentent-ils assez régulièrement. Les lacs de Gaube et d'Estom, le pic de Vignemale, la cascade de Ceriset sont très visités par eux.

Pendant leur séjour ils entreprennent toujours le voyage de Gavarnie.

De Cauterets à Pierrefitte, de Pierrefitte à Saint-Sauveur, la route est délicieuse. On traverse une vallée encaissée entre deux lignes montueuses. Les voyageurs vont par des prairies d'un vert cru, émaillées de fleurs.

A Saint-Sauveur-le-Vicomte, tout gourmet digne de ce nom fait une halte pour déjeuner chez Pintat, petit-fils de Vatel, auquel Armand Silvestre a consacré jadis un quatrain qui sert d'enseigne à l'hôtel :

Partir est un destin funeste.
Si j'étais chef d'un grand Etat,
J'aurais pour cuisinier Pintat
Et je me ficherais du reste

C'est dans le livre des voyageurs de l'hôtel Pintat, que j'ai découvert aussi ces vers de Laurent Tailhade :

Pintat, le maître-queux, sans égal depuis Brive
Jusqu'à Tromsoë où l'ours se mange sans apprêt,
Fricotte d'un tel art qu'il accommoderait
D'un goût appétissant le foie ou le jarret
De Péladan avec le râble à mon frère Yve
Et qu'il saurait mettre en rôti
Tout l'arrière-train de Loti.

De Saint-Sauveur au cirque de Gavarnie c'est une route pierreuse qui écorche le roc de sa traînée poudreuse.

La vue change à chaque détour. Au-dessous des voyageurs, des ruisseaux et de minuscules filets d'eau ; au-dessus, des cabanes de pasteurs accrochées au flanc de la montagne comme des nids d'hirondelles.

A mesure qu'on s'élève, les vallées se rétrécissent et s'effacent ; les montagnes grises s'élargissent et s'étalent dans leur énormité.

Bientôt l'herbe verte se raréfie ; des mousses et des rhododendrons revêtent des escarpements stériles ; le sentier se dégrade sous l'effort des sources perdues et s'encombre de pierres roulées.

Enfin, voici le cirque merveilleux de Gavarnie. On est perdu dans la montagne. Une sensation de solitude étreint les cœurs. Nous arrêtons nos

chevaux et regardons, muets d'admiration, devant la beauté d'un tel spectacle.

Après la classique visite au pont de neige et à la cascade, un repas à l'hôtellerie, c'est le départ au trot vers le village.

De retour à Cauterets, le lendemain, on reprend la vie mondaine de tous les jours, les promenades de l'Esplanade à la Raillère, et l'on fait des stations nombreuses au Casino, ce grand facteur indispensable de toute ville d'eau.

Étienne RICHET.

Le *Caveau lyonnais* ouvre un concours public de chansons inédites (*paroles seulement*).

Chaque chanson ne devra comprendre *au plus* que huit couplets.

Les concurrents adresseront leur pièce, *sous pli cacheté et affranchi*, à M. Camille Roy, 74, cours de la Liberté, à Lyon, avant le 31 août. Les pièces envoyées après cette date ne seront pas admises.

Chaque pli devra porter cette mention : « *Concours du Caveau lyonnais* ».

Un second pli cacheté renfermé dans le premier, devra porter comme suscription le titre de la chanson et contenir intérieurement le nom et l'adresse de l'auteur. TOUTE CHANSON SIGNÉE SERA EXCLUE DU CONCOURS.

Le concurrent qui enverra plusieurs pièces, ne sera pas admis à concourir.

Il sera décerné les prix suivants :

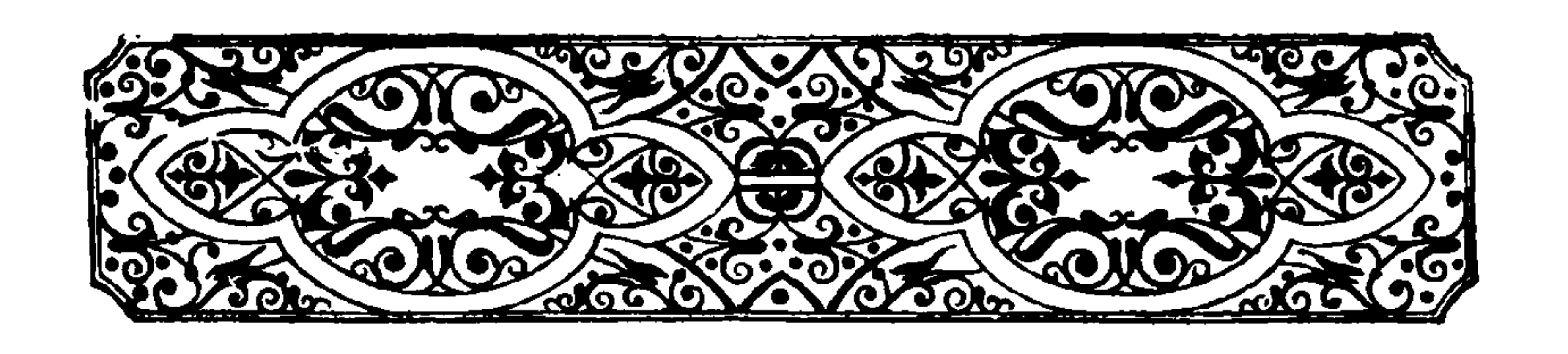
1er prix : Un vase de Sèvres (don de M. le Ministre des Beaux-Arts).

2e prix : Une toile de M. Horace Fonville, peintre lyonnais (prix offert par M. Horace Fonville).

3e prix : Une médaille d'argent offerte par M. Clément Avallet, et cinq mentions honorables.



Tulle, imp. Mazeyrie. *Le Gérant :* J. MAZEYRIE.



« Les Galla »

LE GUERRIER

. . . .

C'est le courroux des rois qui fait armer la terre
C'est le courroux des cieux qui fait armer les rois (1).

Le Galla est animé de l'esprit guerrier à la plus haute puissance. La vitalité et la durée de ce peuple qui a traversé les siècles, conservant son autonomie et l'intégrité de ses usages, sont dus au courage, à la bravoure, à l'énergie qu'il déploie dans la lutte ; qualités qui, à l'arme blanche, atteignant le plus haut développement, tinrent en échec tous ses rivaux. « Les Polémarques abyssins, dit Arnaud d'Abbadie, marchèrent quelquefois contre les Galla à la tête de leurs armées, mais les résultats furent d'accroître plutôt que d'amoindrir l'ascendant de leurs ennemis. »

Tout Galla est soldat, chacun est investi du soin de sa propre défense comme de celui de concourir à la défense de tous. Les peuples constitués en tribus jugent indignes du nom d'homme celui qui n'est pas en état de se distinguer sur un champ de bataille. L'individu est guerrier parce qu'il est citoyen. Il a sa personne, sa famille, sa parenté, sa patrie à protéger et à couvrir de la gloire de ses hauts faits. Il vit pour léguer à ses enfants un nom illustre et redouté de l'ennemi. Sa vie ne sera donc que l'apprentissage ou l'apogée de la lutte.

(1) J.-B. Rousseau.

La préoccupation des combats, qui prend l'homme du berceau à la tombe, qui mêle la martiale bravoure aux tranquilles soucis du père de famille, engendre des peuples forts et endurants. Le sentiment de la responsabilité pesant également sur chaque sujet, exalte son courage, décuple son adresse et lui inspire des secrets de tactique imprévue et déconcertante. Régime militaire qui étale sa pleine éclosion chez les Boers de l'Afrique australe, dont les succès contre une grande puissance savamment enrégimentée ont étonné le monde, bien que, à l'inverse des Ethiopiens, les Boers, d'humeur pacifique, n'aient jamais pris l'offensive. Le Galla ignore nos systèmes de conscriptions et de levées de troupes; il combat en homme libre mais passionné. Quant à l'Abyssinie proprement dite, organisée en féodalité non héréditaire, elle n'envoie à l'ennemi que les volontaires, la classe des *Wateder*.

Tout, chez le Galla, l'enflamme à la poursuite de la gloire des batailles : l'exemple de ses compatriotes et des ancêtres, les distinctions accordées aux braves, les honneurs qui les signalent à l'applaudissement du public, l'espoir d'un mariage brillant. Un jeune homme qui n'a pas terrassé un ennemi ou une bête féroce sera l'objet des traits railleurs que lui décochera la langue acérée des jeunes filles. Il devra se résigner à un mariage vulgaire et sa femme n'oubliera pas, dans les mauvais jours, de le cribler de lazzis humiliants à l'adresse de sa lâcheté ou de sa malechance.

L'énergie morale et l'énergie physique requises chez le guerrier s'alimentent de la religion et des exercices corporels. L'agriculture compense avantageusement ces exercices, développe les forces, accoutume à l'endurance et donne la main à la valeur et à l'art militaire. Le Galla est profondément religieux; l'exaltation mystique lui est innée; défendre son pays, c'est, à ses yeux, garantir la loi sainte qu'il a reçue de « Dieu par Adam et Orma ». S'il n'est pas agriculteur, en revanche nul n'est chasseur plus intrépide. L'habitude de la chasse a paraffiné son agilité et son adresse, aiguisé le mépris de la mort. Les sections du Harar et du Choa, seules connues des Européens, ont désappris la grande chasse et dilaté les cultures au détriment des forêts, asile préféré de leurs pères,

théâtre de la vaillance antique. Mais dans l'immense territoire compris entre l'Awache et l'Equateur, la zone hararienne et le Nil, l'estime de la chasse a survécu. Elle demeure un divertissement qui attire, électrise, passionne autant que les tournois de nos anciens chevaliers.

Dès son enfance, le jeune Galla, à la suite du troupeau ou en des jeux, auxquels les petits camarades se hâtent d'accourir, s'apprend à manier la lance. Un léger cerceau de branche est projeté en roulement sur l'herbe rasée de la prairie : il glisse, il bondit, il décrit une courbe et présente la face du cercle ; c'est le moment où les longues baguettes de nos petits Apollons volent à l'envi et immobilisent subitement sa course vagabonde. L'exercice dure des heures et recommence sans jamais lasser personne. Les traits paraissent ensorcelés, si bien ils vont droit et embrochent la couronne mobile. Telle est la meilleure cible éthiopienne qui dresse le tireur à percer une bête à courre ou un ennemi en volte. Quand ces enfants ont grandi, ils jettent la javeline avec une précision remarquable. A cinquante pas, ils fichent le fer dans le tronc d'un arbre et peuvent tuer un homme. Le maximum d'éloignement pour le jet efficace d'un cavalier est quatre-vingt-dix mètres, la distance moyenne quarante mètres. Ainsi rompus au tir, les jeunes gens partagent les mille péripéties de la chasse avec les hommes faits.

Proclame-t-on une battue à la grande antilope, un frissonnement de bonheur circule dans les veines de tous. Les villages se concertent en de palpitants entretiens. A l'aurore du jour fixé, de longues files d'hommes se dirigent, aux cris de guerre cadencés, vers les hauts plateaux, à l'orée des bois profonds. Deux ou trois jours durant, ils les fouillent en tous sens, pour lever le gibier qui a la taille et la vitesse d'un fringant coursier; ils le traquent, le harassent par des marches et contre-marches; d'habiles cavaliers, montés sur des chevaux rapides, lancent et relancent les antilopes essoufflées, les épuisent en galops, voltiges, évolutions vigoureuses et suréchauffantes. Enfin les chasseurs ont réusssi à les cerner en occupant les crêtes et les gorges. Le cercle, d'abord d'un kilomètre au plus de diamètre, se rétrécit. Bientôt les bêtes, se voyant prisonnières, sondent les issues de toutes parts,

jusqu'à ce que, exaspérées, furieuses, elles fassent violence à leur naturel pacifique pour oser menacer de leurs longues cornes. Mais déjà les chasseurs sont à portée : les lances partent, sifflent et les animaux blessés à mort, lardés d'estafilades béantes, se traînent inondés de sang, chancellent, tournoient et tombent pour râler. Les clameurs assourdissantes du triomphe accueillent le dernier soupir des innocentes créatures.

Prouesse non moins divertissante qu'utile, cette chasse ne saurait compter parmi les gestes héroïques. Sont estampés *hauts faits*, dignes d'être chantés par le triomphateur lui-même, devenu son propre barde, de tuer un homme ennemi « *Kan nama* », d'abattre un lion « *Kan leutcha* », un éléphant « *Kan arba* », un rhinocéros « *Kan warsesa* », un léopard « *Kan kerrensa* ». Dans les tribus où on donne la chasse à l'hippopotame, le vainqueur jouit d'une gloire pareille. Il en serait de même si d'aventure on tuait un boa, un crocodile ou encore un sanglier dangereux.

Quand l'heure a sonné de venger sur le léopard les troupeaux égorgés de sa dent sanguinaire, le signal d'alarme retentit de hameau en hameau : Ouh ! ouh ! ouh !... Chacun d'empoigner sa lance et d'accourir là où le fauve a signalé sa présence par quelque œuvre de carnage. On bat les caches cauteleusement. Le repaire est trouvé. La bête ivre de sang est blottie somnolente dans le fourré. La troupe, retenant l'haleine, s'approche à pas avisés, de peur de susciter l'ennemi trop tôt, et s'aligne en cercle rétrécissant. Chacun serre de la main droite le manche de la javeline, la lame mirant le point suspect, enroule au bras gauche la pièce de coton qui sert de toge, afin que, en cas de riposte de la part de l'animal, ses dents se perdent dans cet amas de linge protecteur, bouclier amortissant par sa mollesse. Les guerriers se resserrent, lorsque soudain le fauve éveillé a bondi. Il croyait fuir, et il se voit investi de toutes parts. Le moment est solennel et court. Les traits volent, en décrivant des courbes gracieuses, se fichent dans le corps de la bête en furie. Ce premier assaut n'a-t-il pas eu raison de ses forces, le léopard, au paroxysme de la rage, écume, fait des sauts redoutables sur ses agresseurs ou grimpe sur un arbre, espérant quelque chance de salut.

D'autres javelines pleuvent et le criblent. Il s'abat et râle dans son sang, souvent au milieu des victimes qu'il a faites lui-même dans la suprême lutte. J'ai vu la peau d'un gros léopard qui avait tué cinq hommes dans la bataille, et celle d'un autre qui en blessa dix-sept.

Voici le lion. Lorsqu'il se voit entouré, il cherche d'abord à franchir la barrière humaine. Sur tous les points du rayon, le fer scintillant qui le vise l'avertit qu'il s'agit de combat. Alors, il va s'asseoir, royal et menaçant, au centre de cette enceinte vivante. Ses yeux flamboient comme l'éclair, et enveloppent tous les assaillants à la fois. Il attend l'attaque... et bondit sur le premier qu'il voit lui jeter l'arme. Celui-ci se dissimule en hâte, ou présente, avec ses compagnons, les javelines qui reçoivent le terrible fauve à la pointe et l'embrochent. Le lion gronde et expire, parfois sur le lit de morts et de blessés qu'il a préparé en un clin d'œil.

La chasse à l'éléphant n'est pas moins périlleuse. Ces pachydermes, allant en troupes versées dans la tactique de la guerre et acharnées à la poursuite des agresseurs, dont leur trompe s'empare et se joue dans les airs, jonchent leur chemin d'ennemis. Aussi, à moins d'un hasard, ne peut-on entreprendre une chasse fructueuse qu'en nombre de centaines ou de milliers d'hommes. Les armes perfectionnées de l'Europe permettent à l'Abyssinie de sacrifier moins d'existences humaines à l'acquisition de l'ivoire, mais non de les épargner absolument. Ce sont les chefs, comme plus avides de gloire, qui tombent le plus souvent. Le tueur d'un éléphant reçoit des honneurs égaux à ceux que mérite un guerrier qui a tué quarante hommes sur le champ de bataille. Mais il doit donner en tribut à l'empire la moitié des barres d'ivoire. Les Galla en restent à l'usage antique de l'arme blanche et approchent les éléphants de plus près. Ils font la chasse de préférence à cheval et attaquent les éléphants isolés. Le premier qui en a blessé un rentre chez lui ; car l'animal négligeant tous les autres, le recherche sans merci.

Heureux le vainqueur qui survit à son audace ! Paré de la superbe fourrure du fauve vaincu, — si c'est lion ou léopard — il parcourt la région en chantant ; il vit des cadeaux dont on lui fait hommage, et se repose, bouffi d'orgueil, empanaché

de plumes d'autruche, à l'ombre des lauriers de son triomphe. Ce temps de jactance dure des mois ou une année, selon la proie abattue. La gloire qu'on retire de la mort d'un léopard est la moindre, cet animal ayant une valeur guerrière inférieure à celle du lion et de l'éléphant. Le premier qui a blessé le fauve recueille les premiers honneurs; ceux qui ont porté les coups subséquents et l'ont achevé reçoivent les honneurs secondaires. C'est en effet le premier agresseur qui a le plus exposé sa vie, alors que la bête était fraîche et indemne; il n'est pas rare que de larges cicatrices témoignent du danger qu'il a couru et forment ses plus beaux trophées; s'il ne survit pas à ses blessures, le second qui a frappé hérite ses droits glorieux, et ainsi de suite jusqu'au dernier brave.

Les chants héroïques « *Gherrera* » sont un intéressante partie de la littérature orale des Galla.



POUR UN LION

I

Au lion ! au lion ! au lion !
Le caractère de l'éléphant est pacifique ;
Mais l'humeur du lion est martiale.
Il n'est point dans son repaire :
Déjà il se serait montré.

II

Le lion est là couché ; ses naseaux rugissent,
Les lances volent et s'entrechoquent.
Celui qui a la chance touche ;
J'ignorais si j'aurais la chance ;
J'ignorais si je mériterais le nom d'homme ;
Et voilà que je chante mon triomphe.

Le barde se représente l'attaque ; il décrit l'attitude courageuse du lion.

III

Au lion ! au lion ! au lion !
Il me montre ses crocs brillants :
On dirait qu'il veut rire avec moi ;
Sa queue, forte comme une hampe, bat ses flancs :
Tel le veau qui tète sa mère ;

Ses yeux flamboient comme l'éclair ;
Il m'enveloppe de sa rouge prunelle ;
Il me provoque, il vient sur moi :
Il a compris qu'il s'agit de combat.

IV

Il déploie ses quatre griffes :
On dirait qu'il veut boxer avec moi ;
Il a bondi, il saute sur moi :
Il a compris qu'il s'agit de combat.

V

Le lion a l'audace des guerriers ;
Il a le courage des héros :
Son vainqueur compte parmi les plus braves ;
Au-dessus de tous, la clochette le signale.

VI

Le vainqueur est un bois parfumé
Qui embaume la maison de sa mère ;
Comme l'odeur du tabac chasse la migraine,
Ainsi bannit-il la tristesse de sa parenté.

VII

J'ai ambitionné une clochette ;
L'homme du lion suspend une clochette au bras ;
L'homme de l'éléphant déploie des chaînes de cuivre au cou ;
L'homme du léopard mérite une mince gloire,
Guère plus qu'un égorgeur de moutons,

(Cinglante ironie et saillie d'orgueil.)

VIII

Comme en temps de sécheresse,
On sépare les veaux chéris et les bonnes vaches
Pour les savoureux pâturages :
Ainsi le pays me distinguera des lâches.

Le barde songe maintenant à sa femme qui sera fière de son mari.

IX

La brune a de belles dents,
Elle rira de joie en montrant sa denture ;
Elle me préparera un bon festin ;
Oh ! oui, elle rira, je verrai ses belles dents ;
Mais que dois-je à ces lèvres gracieuses
Qui me raillaient jusqu'à ce jour ?...

X

J'étais obligé de vieillir sans gloire ;
J'étais consterné de vivre sans honneur ;
Ce triste temps est passé ;
J'ai terrassé un lion !!!...

Pour la description de l'éléphant dans la rage du combat le Galla embouche la trompette de l'épopée.

. . . .

I

Sa masse énorme ressemble à un massif d'arbres ;
Sur le fond des rochers, ses défenses éclatent de blancheur ;
Voilà qu'il érige sa trompe menaçante :
Elle balaye les épaves de l'eau;
Elle déracine les broussailles et fait rase plaine ;
Dans l'ardeur du combat, l'ordure souille ses jarrets ;
Mais d'un seul coup le géant est frappé à mort !

II

Nous avons visé droit : nous l'avons percé ;
Il mugit comme l'orage de juillet ;
Il se précipite dans le marais ;
Il mugit comme l'orage de juillet ;
Il cherche son meurtrier.
Le meurtrier s'est réfugié chez lui ;
Hier et aujourd'hui il demeure caché...

III

La bête aux dents éblouissantes est morte ;
Son deuil égala celui d'un homme riche ;
Mais le petit de l'éléphant a la route franche ;
On le laisse grandir comme les petits de nos chevaux.
Le tueur d'éléphant devient un homme illustre,
Un vêtement commun ne lui sied plus.



Qui ne se figure à quel point ces chansons de gestes sans cesse répétées excitent la jeunesse ? — et encore le ton en est-il paisible comparé à celui des poèmes des batailles que nous citerons bientôt.

A l'ardeur martiale, le Galla joint une extrême légèreté à la course, une rare habileté d'équitation, une étonnante sobriété. Chaque guerrier, ou mieux chaque homme, dès l'âge de quatorze ans, porte à la ceinture un coutelas ou lourd poignard

coudé à deux tranchants, dont la longueur varie entre 50 à 60 centimètres; la gaîne est en peau crue, la poignée courte est en bois ornée de tortillons de cuivre. L'arme principale est une zagaie ou javelot à fer large, d'une longueur qui varie entre 2 mètres et 2 mètres 30. Chaque guerrier en prend trois pour la guerre, dont deux plus petites, les javelines qui se lancent sur l'ennemi. La grande lance se jette rarement. Une tige de bois légère, polie, forme le manche ou la hampe. Le fer, depuis la douille jusqu'à la pointe, a une largeur de 30 à 80 centimètres. L'extrémité inférieure de la hampe s'emboîte dans une spirale en fer qui sert de contrepoids et de frette et lui permet de voler au loin. Un bouclier ou rondache protège la personne du combattant. Il est fait en peau de buffle; les meilleurs sont ceux de peau de girafe ou d'hippopotame. Ils sont ronds comme le clypeus romain, et garnis d'un umbron ou partie proéminente et centre, qui lui donne une légère tournure de chapeau chinois.

Au milieu des troupeaux de bœufs pacifiques et d'ânes tranquilles, on voit les chevaux et les juments des guerriers courir sur l'herbe verte des prairies. Le vrai cavalier galla ne connaît ni la bride ni la selle. Comme les Gaulois alliés d'Annibal, il monte à poil et dirige son coursier par une simple corde attachée à son menton. Dans leur fêtes hippiques, les jeunes cavaliers se livrent à mille passes fantastiques simulant le combat. Leur torse nu ruisselle de sueur perlante au soleil; leurs jambes de bronze, fines et souples, enserrent et talonnent les flancs du cheval; la chevelure rappelant celle des Mérovingiens, balle au gré de la course furibonde et des bouffées de vent. Ils jettent et parent dextrement des javelines inoffensives qui vibrent en se croisant. L'adresse suprême consiste à les ramasser par terre au galop, la jambe accrochée sur l'épine dorsale du cheval et la main perdue dans la crinière flottante. Ils s'allongent ainsi en un clin-d'œil et se relèvent de même, prêts à relancer le trait qu'ils viennent de saisir. Ce sont les hordes terribles des cavaliers galla du Choa, montés sans selle ni bride, armés de faulx et de sabres recourbés, qui culbutèrent l'artillerie des Italiens à Adoua, et s'acharnèrent à la poursuite des fuyards.

F. MARTIAL.



Un Jour de moisson à Castan

Tout là-bas, surplombant Ganil, l'immense plaine d'or s'étend, superbe, avec de troublantes ondulations de mer.

Devançant l'aurore, nous sommes descendus de Saint-Cirq dans le calme magique des avant-levers de soleil, car les blés mûrs nous appellent.

A l'œuvre, depuis lors, nos montres marquent dix heures à l'instant, en ce juillet tropical.

La lumière ruisselle, étincelante, implacable, à travers des prismes divinement nuancés.

C'est un luxe de couleurs intenses sous l'idéale clarté, pendant que, stoïques, les rudes lutteurs des champs bravent mille feux. D'un habile revers de main, ils couchent le froment vierge. Ils vont, ardents, décolletés, ivres de sueur et de peine.

Hardi les gars du Quercy ! Et les épis tombent toujours, en frétillante cadence, sous l'acharnement des groupes disséminés, parmi les éclairs des reluisantes faucilles. A deux pas, sur les hautes rampes, noyés d'émeraude, s'offrent, souverainement tentateurs, les ombrages du Sibadal, aux lumineuses clairières bourdonnantes ; aux rumeurs profondes : rossignols virtuoses, merles siffleurs, geais querelleurs, pies bavardes, corneilles jaseuses.

Sur notre droite, le Lot serpente, cachotier, capricieusement mystérieux, avec des éclairs subits d'argent vif, à l'ombre protectrice des hauts peupliers.

C'est un déchaînement complet de vie au sein de la féconde nature. Et maintenant, en larges envolées sonores, la cloche de Saint-Cirq nous lance, des altières hauteurs, un midi désiré dans la torpeur de la canicule.

Les braves travailleurs soufflent, s'épongent, humectent leur gosier brûlant, et se dirigent en chœur sous les chênes touffus au pied des collines. Un réconfortant repas où circule le bon vin du terroir, relève les forces en de bibliques agapes. On rit, on chante, on se chamaille.

— Eh Pierrou, tu as le nez bien rouge aujourd'hui !

— Attention de ne pas trop boire, Jeantou, ta femme t'égratignerait ce soir.

— Ohé ! les jeunes gens là-bas dans le coin, ce n'est pas le moment de s'embrasser, il fait trop chaud ! —

Lazzis innocents dans cette saine plèbe rurale, quoi qu'en dise M. Zola.

Puis, au frais réparateur, une sieste oublieuse endort les corps fatigués, au bruissement des cigales.

Deux heures et demie.

— Eh donc, les gaillards ! crie le maître, à l'ouvrage ! il est temps, hé ! là !

On s'étire doucement, en une demi-somnolence, mais bientôt debout, le travail reprend, dur, vigoureux, opiniâtre, en dépit du hautain soleil, trônant radieux dans l'azur pâle.

Vrrran, vrrran, vrran ! les javelles s'éparpillent, innombrables, au milieu de la glèbe, espacées et formant une colossale jonchée. Soudain, au milieu de l'action, une voix retentit, curieuse, interrogatrice.

— Qui donc en chante « une », ce soir ?

C'est de la « chanson » qu'il s'agit, de la vieille, de l'antique chanson « ségaïro »...

Alors, après un recueillement religieux, s'élève en un crescendo rêveur, la mélopée ancestrale, au rythme tour à tour joyeux et triste, lentement musical, d'une finale mélancoliquement douce et plaintive.

Je viens de voir Louison
Qui gardait ses blancs moutons,
Ses beaux cheveux au vent,
Ha han ! ha, ha han !...
Le Roi lui dit : Louison
Veux-tu vendre tes moutons,
Pour me suivre à mon camp?
Ha han ! ha, ha han !...

Oh ! l'émotionnante évocation millénaire, des vieux âges, du bon vieux temps, ensevelis pour toujours !

Cinq heures. La mélodie s'interrompt, car il faut casser la croûte aux « quatre heures », passées pourtant, mais immuables, en serait-il six ! Le plat de salade s'étale, attirant, avec son savoureux parfum d'ail et d'huile vinaigrée. Les fouetteuses lampées de vin se succèdent, rapides, cascadeuses, du fond des cruches fraîches.

C'est l'avant-dernière étape, avant le suprême effort qui doit couronner l'âpre journée.

— Encore un coup, les amis, et ça y est ! — commande le patron.

Et le chœur délaissé recommence, en un formidable unisson, renvoyé, scandé, par l'écho fidèle des roches voisines, formant une suave harmonie, aux notes graves et majestueuses, à l'indicible poésie.

On moissonne toujours, on moissonne encore, pendant qu'au crépuscule

tombant, Castan s'empourpre de buées roses sur un magnifique couchant autour duquel errent quelques solitaires nuages crevassés d'or.

Huit heures. Les bras harassés aspirent au repos, si bien gagné à l'assaut de ce terrible jour estival.

— A demain, camarades, et dormez bien, — fait gracieusement le maître.

— Oui, à demain, et dormez bien aussi, patron, — répliquent les groupes qui se disloquent au petit bonheur, humant l'air pur des rives noyées d'ombre, d'où s'exhale un vivifiant arome de nénuphars discrets, baignant dans l'onde claire.

Maints moissonneurs se dirigent vers Bouziès ; quant à nous, c'est à Saint-Cirq que vont nos pas lourds, exténués, dans le grand tard vaporeux, tandis que, silencieux et sombres maintenant, les bois du Sibadal, sevrés de gammes et de trilles, s'estompent dans une pénombre indécise.

Nous gravissons les Moulineries, lorsque « l'Angelus » résonne, imposant, enveloppant l'immense vallée de son invincible charme.

Découverts, nous l'écoutons avec émotion et respect, jusqu'à l'andante dernière qui se perd, mystique, dans le mystérieux infini !...

ÉMILE LUCIE.



LA VIE PARISIENNE AUX CHAMPS

Loin de l'Exposition. — Un dîner sur l'herbe. — Au bal champêtre. — Portrait de femme. — Ohé ! l'orthographe ! — A la messe. — Bataille de femmes.

— Dans le coin de Benauge où je villégiature en ce moment, j'ai encore devant les yeux l'admirable perspective du pont des Czars et cette non pareille beauté de la Seine coulant entre deux rangées de palais fantastiques. Mais je songe aussi à la chaleur saharienne, j'entends un peu partout les musicomanes raseurs, j'ai dans les oreilles les flûtes aigres et les monotones tambourins, je vois le trottoir roulant envahi par une foule grotesque et j'avoue que je goûte ici la tranquille fraîcheur de jolis ruisseaux encaissés de coteaux aux lignes multiformes. Sur les plateaux irréguliers s'étalent les vignobles et les luzernières qui vont mourir aux pieds des taillis. La diversité de ces végétations est une fête pour le regard et un repos pour l'esprit.

Néanmoins, la sérénité de ces paysages, loin de me faire oublier les attractions de la *Great fair,* m'en font au contraire mieux apprécier le charme tout spécial. Sous l'ombrage de mes grands chênes, je revois les coins de cette trop universelle exposition où j'ai eu des visions d'art, de curieuses suggestions, de grands enthousiasmes. L'Andalousie au temps des Maures et la Feria où, souples et nerveuses, se cambrent les danseuses espagnoles ; le grand et le petit Palais qui n'ont pour locataires que des chefs-d'œuvre ; enfin ce pavillon suédois où de grandes filles scandinaves, dans les yeux desquelles se reflète le ciel du Nord, vendent des bijoux de Stockolm.

Je me dis tout cela en longeant le Gourmeron enveloppé de silence. Le soleil vient de se coucher derrière la forêt de Targon ; l'ombre rampe aux flancs des coteaux et les veloute d'une brume violette, tandis que l'angelus tinte au bourg lointain.

—Tout-Frontenac viticulteur, Tout-Frontenac officieux,Tout-Frontenac soupeur (notez que tous ces Tout-Frontenac n'en font qu'un très restreint !) sont là.

Par ces temps de canicule, les propriétaires qui ne peuvent abandonner le coin déjà nommé, prennent leurs ébats dans le ruisseau voisin. Ce sont

des effets de torse et de ventre... de ventre surtout. Les aînés bousculent les jeunes qui, demi-nus, se trottent dans les prés, tels des zèbres. On plonge dans des trous vaseux de six mètres carrés, un par un, afin de ne pas faire déborder la piscine improvisée,

A huit heures, le dîner sur l'herbe, vaguement éclairé de lampions vénitiens et de lanternes d'écurie. Les hobereaux, en bras de chemise, gisent affalés sur les gazons des pelouses. Le Tout-Frontenac est venu avec l'espoir illusoire de respirer un peu le long des taillis.

Dans la cendre grise du crépuscule le débraillé des costumes, la liberté des gestes me font songer à un Teniers du musée d'Anvers.

Partout des papiers gras, des bouteilles vides et des détritus de volaille. Les femmes ne sont pas admises à ces agapes. C'est dommage : elles en entendraient de raides! Cette bande de gars solides, biceps formidables, encolures de taureaux ; cette bande, dernier vestige d'une race forte qui s'en va, vide à pleins verres les vins du cru, les Médoc, Sauternes et Saint-Emilion champagnisés. Et l'eau-de-vie, et le punch ! Rien n'y manque : on a apporté de quoi saoûler un escadron de cuirassiers !

Au loin, les rustres aux faces rudes, aux dentitions pourries, écoutent étonnés les éclats de voix sonores qui clament dans la nuit ainsi que des fanfares.

Certes, voilà une « cuite-party » qui comptera dans les annales du patelin.

— Venez-vous à Daubèze, dimanche... c'est la fête : retraite aux flambeaux, bal champêtre, programme épatant, quoi !

— Heu ! ça ne me chante pas.

— Il y aura toute la haute...

— J'entends bien, parbleu ! La hotte habituelle des filles de ferme.

— Non pas, non pas... Le Gotha y coudoiera le Gothon. Cessac donnera, Saint-Brice aussi, sans compter ce parterre émaillé de fleurs charmantes qu'est Daubèze aux jours d'été.

— En effet, tout le Gotha de la joliesse... Eh bien, j'en suis.

Ainsi me parlait (pourquoi ne chiperai-je pas un peu le style de Montépin ?) un gentleman-farmer du nom de Jules Guilhon.

Frisé, fleuri, poudré comme un abbé de cour ;
Œil malin, bouche en cœur et moustache troussée ;
L'air casseur d'un Lauzun qui joue avec l'amour ;
Le sourire discret et la démarche aisée,

M. Guilhon préside depuis vingt ans les fêtes du canton. Autour de lui, soleil, gravitent des étoiles. Et quelles étoiles !

Le dimanche, à Daubèze, la retraite aux flambeaux signale l'arrivée des fashionnables. Et le bal commence.

J'ai la curiosité de ces exercices champêtres : le corps humain dont la laideur m'exaspère, devient pour moi une source de joie quand par hasard il se meut en beauté.

— C'est l'étal des chairs gueuses ! me souffle Guilhon.

Sous cette toile surchauffée et saturée d'exhalaisons rousses, au milieu de ce public de campagnards, nos yeux distinguent un couple : une fille, fanée comme une ouvrière de faubourg, et son danseur, en complet bleu, le torse en avant, le jarret tendu, qui fringue dans ce bal, embrassant les femmes au passage.

Et la délaissée, la fille aux yeux gris, le surveille, l'épie, dans une angoisse sourde et une colère montante. Elle devient verte. Mais bientôt il l'empoigne à la taille, l'emporte dans une étreinte, écrase un baiser sur sa bouche. On chuchote : — Le gars est laid, mais solide. Ils ne s'ennuieront pas tant tout à l'heure !

— Par un hasard charmant, loin du peloton des Nemrods, revenant seul de la chasse, je l'ai aperçue sur la route, au milieu d'une bande joyeuse.

Et je la regarde avec sa robe de campagne en toile blanche, sa taille emprisonnée par un ruban, son large chapeau sous lequel apparaît un visage joliment chiffonné, avec de grands yeux veloutés, frangés de larges cils.

Diane chasseresse dans tout l'épanouissement de la jeunesse et de la beauté !

Elle a vingt ans, vingt-un, peut-être : c'est un superbe brin de fille. En ce temps de bandeaux à la vierge, Mlle X... ne varie jamais sa coiffure. Les cheveux ont ce ton flave qu'empourpre la grande lumière et que l'ombre brunit. Les lèvres laissent voir des dents régulières, brillantes, d'une fraîcheur constante. Ce teint, d'une égalité parfaite, a le reflet pâle des beaux marbres.

Mais, par un contraste étrange, cette frimousse exquisement mignarde, se dresse au-dessus d'un corps d'une beauté humaine et provocante ; un corps souple, allongé, élégant, auquel le vêtement ne semble tenir qu'à peine, qu'on sent palpiter, vivre d'une vie physique intense sous l'étoffe qui le recouvre. Pas un mouvement qui ne soit harmonieux, pas une attitude qui n'ait son charme si juste, qu'on le pourrait croire étudié. Rien de tel cependant. Mlle X... est naturellement gracieuse ; elle évolue dans une sorte d'atmosphère ambiante où tout est mesure et rythme. Il lui serait aussi impossible de manquer d'élégance que de cesser de respirer, de penser, d'exister enfin.

Elle a beaucoup d'esprit, mais elle est de ces rares femmes chez qui l'esprit est chose secondaire ; on ne leur en souhaite pas quand elles en

manquent ; on leur en sait à peine gré quand elles en ont. Une seule sensation se dégage d'elles, celle de la beauté physique, rayonnante, absorbant tout.

En reprenant, pensif et solitaire, le chemin de Frontenac, je me retourne à tout moment pour apercevoir encore la silhouette blanche qui continue à avancer sur la route, par un beau soleil, au milieu d'un cortège d'amis.

— Si l'on veut figurer quelqu'un dans le Tout-Paris, il est nécessaire d'être le premier en quelque chose. Boni de Castellane est le premier Alphonse consacré par la loi. Personne ne songe à l'en blâmer. Grâce à l'athénien Mirbeau, ce pauvre M. Leygues tenait depuis quelques mois le record de la médiocrité triomphante. Le maître ironiste l'avait sacré lui aussi. Mais voilà qu'on nous apprend — grave nouvelle ! — que son bonnet d'âne ne lui suffit plus et que ses lauriers en papier peint l'empêchent de dormir. *Quo no ascendam ?* se demande-t-il.

C'est une révolte audacieuse et qui fait du bruit dans le landerneau littéraire que son fameux arrêté concernant l'orthographe. Elle ne passionne certainement pas les foules, mais elle préoccupe la légion des candidats aux divers diplômes qui donnent accès au mandarinat français.

Un appel insurrectionnel vient d'être adressé, sous le seing du Conseil supérieur de l'Instruction publique. On s'insurge contre la syntaxe. On prononce la déchéance de cette grammaire qui savait régenter jusqu'aux rois. On dénonce l'accord de l'adjectif et du substantif. On dénoue les liens d'obéissance entre le sujet et le complément. On affranchit de toute subordination le participe passé et M. Leygues se couvre de gloire.

Dans trois mois on verra dans le Larousse :

— Leygues (Georges-Gaëtan-Marie-Népomucène), né à Villeneuve-sur-Lot. Fut tour à tour cocher, avocat, publiciste, ministre, grammairien, etc...— Une semaine plus tard, on pourra lire aussi un délicieux Mirbeau dans le *Journal*. Le lendemain, Leygues (Georges) aura la migraine. C'est du moins ce que racontent ses attachés de cabinet : quand un article aimable paraît, le ministre exulte ; par contre, la moindre critique le met dans des fureurs noires.

Nous voilà bien loin de la réforme de l'orthographe, de ce fameux arrêté de *tolérance*.

— A la messe, aujourd'hui dimanche, je songe au peuple — l'enjeu de bataille des partis. Ceux qui le servent veulent-ils s'abaisser jusqu'à lui ou bien essayer de l'élever au-dessus de lui-même ?

Devant cette population indifférente à tout autre intéret qu'à celui du terroir, qui n'exécute rien par l'effort libre, ceux qu'intéressent les ques-

tions sociales sont des dupes. Si jamais nos paysans perdent leur religion, quelle attache auront ces âmes ignorantes jetées sans scrupules dans le courant des convoitises, sous l'immense fardeau que le socialisme leur répartit et qu'ils sentiront surtout à l'heure de la délivrance ?

Et j'envie la foi de ceux qui, dans la croyance indiscutée de leurs pères, souffrent la vie. Leur dernière pensée sera peut-être sans terreur.

Le chœur des chanteuses ébranle la voûte. L'autel, enveloppé d'encens, ruisselle de lumière. Le prêtre dit des prières auxquelles répondent les fidèles. A l'insu de ma volonté, ces paroles attirent mon cœur sceptique ; elles l'attirent par tout ce qui reste d'atavisme présent dans l'émotion religieuse que ne reconnaît plus ma pensée.

Je me sens isolé dans cette foule. Une séquestration morale m'en sépare : elle n'éprouve pas comme moi la nécessité d'atteindre la raison de la foi en dehors de la lettre qui règle la religion.

Je ne sens sourire en moi aucun désir, aucune volonté, aucune force agissante, je vis inerte et contemplatif. Je suis devenu le prototype de l'être civilisé à l'état de villégiature, c'est-à-dire un vulgaire animal domestique uniquement préoccupé de se nourrir, de digérer de surabondantes mastications, d'ambuler avec lassitude, de regarder la nature avec une hébétude qui croit pouvoir se délecter de la valeur et des tons du ciel et des champs, des qualités de la lumière et des pyrotechnies des soleils couchants qui se résolvent en de si superbes verrières polychromes derrière l'armature de plomb des nuages accumulés à l'horizon.

C'est la revanche des surmenages, de l'outrancière combativité, de la tension constante des fibres du cerveau. C'est la mise en cale sèche du bateau habitué à cingler au large, amoureux des coups de vent, des sautes de vagues et des tourmentes à vaincre.

— Un souffle d'épouvante balaie le bal champêtre que les lanternes multicolores éclairent d'une lueur trouble. Des galops de femmes, jupes troussées, avec le claquement sonore des talons sur le plancher, passent le long des barrières. On entend des haleines sifflantes ; il y a des halètements effarés, puis des clameurs assourdies.

Aigu, strident ainsi que d'une voix féminine, un cri s'élève tout à coup dans le silence nocturne. Autour du bal des formes s'agitent pêle-mêle. Des gestes se haussent, se courbent ensuite : un grouillement de bras, de têtes, de jambes qui remuent.

Une circonférence de corps humains s'est formée autour du centre où quelque chose se passe. Bientôt elle perd sa rectitude géométrique, se rompt et forme des lignes capricieuses.

On perçoit ces mots :

— *Bail la tua.* Elle va la tuer.

Une voix d'homme crie :

— *Deycha les èse*. Laissez-les faire.

Une seconde fois le cri farouche monte dans la nuit sombre. Alors, petit à petit, rapprochés, Guilhon et moi, nous pouvons voir les troubles-fête de cette *assemblée* de Lugasson. C'est d'abord une grosse fille blonde aux traits violents et durs. Elle est grasse comme une dinde de carnaval et grise aussi, telle une grive de vendange. Les yeux, sous les sourcils contractés, luisent de haine, et ses lèvres ricanent. L'autre, une brunette gentille, au type étrange, flexible comme un roseau, mais nerveuse et robuste, reçoit l'attaque sans faiblir. Il y a un tourbillonnement de gestes furieux, et leurs deux corps, agrippés l'un à l'autre, ne font plus qu'un assemblage hétéroclite.

Pourtant une douleur violente desserre l'étreinte. Elles s'injurient, à la grande joie des hommes.

— *Aourey ta pel !* J'aurai ta peau ! dit l'une.

— *La bala, ma pel.* La voilà, ma peau ! hurle l'autre, d'un ton de suprême défi.

C'est le signal d'une lutte nouvelle. Un certain petit homme, qui paraît être « l'objet » de cette bataille de femmes, crie à pleins poumons, avec sa voie grasse de faubourien :

— Allez-y, belles gonzesses ! Qu'on rigole un brin !

Les combattantes se sont reprises. Leurs ongles tailladent les chairs. Du sang zèbre la peau de dégoulinades ; les prunelles élargies flamboient.

Les mains dans les poches, les hommes sourient de plaisir.

Et le combat sauvage aurait continué longtemps si l'arrivée du maire, un homme aimable et modéré, n'avait mis fin à cette bataille de femmes.

Et le petit homme de crier :

— Mais oui... mais oui... *si qu'elle aurait voulu, elle lui aurerait* crevé la peau !

Étienne RICHET.





Album du « Feu Follet »

LA MARNE

La rivière lentement coule
Calme et belle sans majesté,
Parfois se ridant sous la houle
Paisible des matins d'été.

Sous ces rides de la surface
Et le moutonnement des flots
L'image de ses bords s'efface
Presque en tremblotant dans les eaux.

Je laisse se perdre ma vue
Dans ses méandres sinueux
Où la file se continue
Des longs nénuphars gracieux.

Les transparentes demoiselles
S'y posent délicatement.
Je vois s'ensoleiller leurs ailes
Et j'entends leur frémissement.

Suivant le chemin de hâlage
Poudreux, sous un soleil ardent,
Deux chevaux tendent un cordage
Qui parfois aussi se détend.

Le bateau sans secousses glisse,
Sa proue au ventre rebondi
Pénètre le flot qu'elle plisse
Comme un coin de bouche arrondi.

Les saules bordent les deux rives
Conservant l'ombre et la fraîcheur.
A travers leurs branches plaintives
Percent les bambous du pêcheur.

Au-dessus des bords, la colline
Sélève, ayant sur son penchant
Les hauts peupliers dont s'incline
La tête sous l'effort du vent.

Je contemple ces flots se déroulant sans trève,
Et je les suis des yeux, immobile, en un rêve
Né de la contemplation.
Je découvre bientôt en mon âme ravie
Qu'un fleuve qui s'écoule est semblable à la vie :
Le vent en est la passion,

La source qui murmure est pour lui sa naissance,
N'ayant que sa fraîcheur pour gage d'innocence,
Pour candeur sa limpidité.
Comme autour de l'enfant tout sourit autour d'elle.
La colombe, sa sœur, vierge, mire son aile
Au cristal de sa pureté.

Et ce fleuve bientôt élargissant sa route
Grandit comme l'enfant, devient l'homme qui doute,
Aime, souffre, travaille, vit.
Il a sa boue aussi comme l'homme a son vice,
— Et sa vertu, dans les profondeurs où se glisse
La sève pure qu'il nourrit.

Et puis il va se perdre en l'Océan immense.
Il faut bien voir finir tout être qui commence,
Voir le fleuve arriver au port,
Et voir la goutte d'eau qui jaillit de la source
Aboutir à ce terme où s'achève sa course
Comme les hommes à la mort.

Et je murmure alors : Chaque vague qui passe
Comme une heure de vie écoulée en l'espace
S'en va sans jamais revenir.
Si la vase qui monte est la vertu qui tombe,
Tout disparaît quand même en l'éternelle tombe
Du temps, sous l'œil de l'avenir.

EDOUARD OUDIN.



MÉLANCOLIE

L'heure est lasse d'un demi-deuil
Dont le voile attriste les roses.
Ah! les lampes, aux vitres closes,
Aux passants semblent faire accueil.

Le crépuscule qui se dore
D'un dernier sourire du jour
Enveloppe encor notre amour
D'une si fugitive aurore.

Nos mains se tendent aux jasmins,
Et vainement prennent de l'ombre.
Pour cueillir les désirs sans nombre
Frêles et pâles sont nos mains.

Des étoiles s'allument, blanches,
Au-dessus des fronts étoilés.
Vois, on dirait des feux-follets
Qui courent tout en haut des branches.

L'air est lourd et nos fronts plus lourds.
Nos yeux sont des étoiles graves.
Amour, dans nos cœurs tu te graves
En la nuit plus qu'en l'or des jours.

Mélancolie, ô touche frêle
Sur le piano des cœurs las!
L'amoureuse qui se troubla
L'entend vibrer, lointaine, en elle.

Baisers des doigts, baisers des yeux,
Venez au secours de nos rêves!
Lèvres, que les heures soient brèves
Pour les amants silencieux!

Voici que le cœur qui se brise
De tendresse aspire à mourir.
A l'arbre d'amour pour fleurir
Il faut qu'éclose l'heure grise.

FERNAND RIVET.

Duo en deux Notes

A M. Francis MARATUECH.

I

L'AUBE sur les coteaux pose sa blanche brume,
Le soleil met son or sur les arbres jaunis;
Ce n'est plus la saison des moissons ni des nids,
Et les bois ont repris leur automnal costume.

Le bouvier va chantant dans le jour qui s'allume,
Guidant les bons bœufs roux que le joug tient unis,
Et, pour tracer encor les long sillons brunis,
Enfonce le soc dur dans la terre qui fume.

Il va, lançant au ciel l'intraduisible chant
Que chantaient ses aïeux en labourant leur champ,
La très simple harmonie en une seule note...

Et voici que tout près de lui monte soudain
Un cri clair d'alouette où rit le clair matin...
Et c'est là le duo de l'homme et de la motte !

II

Il est le sacerdote auguste de Cybèle
Ignorant les Lions et le Char crénelé,
Mais qui connaît le front superbe auréolé
Des gloires des fruits d'or et de la moisson belle.

Il exerce son culte en desservant fidèle :
D'un geste grave il fait l'holocauste du blé
Et clame longuement l'hymne qui n'est troublé
Que des cris des corbeaux passant à tire d'aile.

Il est ce qu'ont été ses aïeux très lointains,
Il fait ce qu'ils ont fait et chante leurs refrains...
Mais de toujours semer j'ai cru voir sa main lasse !...

J'ai cru lasse la note étrange, qui pourtant
Sonne comme une cloche claire en la carcasse
D'un clocher campagnard rendu noir par le temps !

III

Elle est la voix de la Déesse génitrice
Qui connaît le bouvier et connaît ses bons bœufs,
Les suit dans les prés verts et les chaumes herbeux,
Divinité seconde, aimable et protectrice.

Elle a le gris cendré du sol; elle se glisse
Dans les sillons, ou vole à travers les cieux bleus;
Son chant a la couleur des azurs fabuleux
Et proclame la paix dans l'éternelle lice.

Or, elle dit qu'aux calmes champs vivre est très doux;
Elle dit que la Terre est bonne et nourricière;
Elle verse l'espoir sur le bois, la bruyère,

Et sur le bouvier las qui fléchit les genoux;
Et fait flotter en lui — visions consolantes! —
La sereine splendeur des moissons ondulantes.

JEHAN LAUGNAC.



Retour!

(VOIX D'OUTRE-TOMBE!)

AURAIS-JE *donc enfin retrouvé ton sourire,*
Ta voix de séraphin qu'imite encor ma lyre
Vibrante à ton retour,
Ton regard de colombe à mon cœur nécessaire
Comme la flamme sainte aux nuits du sanctuaire
Et la lumière au jour?

RENÉ CONTE.





L'ORT OCCITAN

Flors d'Estiu

A Brunissenda.

JOBS lo cel sant-janenc, qu'a tant viva cremor,
Ma man de flors des camps s'es faita meissonaira.
Pauras flors! De caduna ara l'ama s'anaira,
E lo Trobaire auzits lor dolenta clamor.

Aqui jazon : Blavet, dont l'uelh d'azur se mor ;
Rojela, aier des blads afogada adornaira;
Ped-d'Alauzeta, Salvia, Anhela, Sabonaira,
Ginesta e Trescalan, garisseire d'amor.

Es dins mon Lauragues que las ai garbejadas
E deves Mont-Segur ambe vam carrejadas,
Per Una qu'a servat veneration d'antan...

O flors! apauzatz-vos sul se d'aquela toza,
E 's flams que vos balhet lo solelh occitan
Tenguen escaudurad son cor de valentosa!

24 de Junh 1900.

PROSPER ÈSTIEU.

TRADUCTION FRANÇAISE

Fleurs d'Été

A Brunissenda.

Sous le ciel de la Saint-Jean, qui si vivement brûle, de fleurs des champs ma main s'est faite moissonneuse. Pauvres fleurs! Maintenant, l'âme de chacune s'exhale, et le Poëte ouït leurs dolentes clameurs.

Là gisent : Bluet, dont l'œil d'azur se meurt; Coquelicot, hier adornant les blés de rouges flammes; Pied-d'Alouette, Sauge, Nielle, Saponaire, Genêt et Millepertuis, guérisseur d'amour.

C'est dans mon Lauraguais que j'en ai fait une gerbe, et c'est vers Montségur que je les ai apportées avec enthousiasme, pour Une qui a gardé le culte du passé...

O fleurs! reposez-vous sur le sein de cette jeune fille, et que les ardeurs que vous donna le soleil d'Occitanie tiennent réconforté son cœur de vaillante!

P. E.

« La Demoiselle »

A Francis Maratuech.

PIERRE Frénel est bien le plus malheureux des hommes ! Et certes, il ne le mérite pas, car il a une nature d'élite. Seulement il est timide et modeste à l'excès ; puis, il a un petit brin d'égoïsme qui lui fait envisager avec terreur tout ce qui peut troubler sa douce existence tranquille et poétique entre les quatre murs de son jardin, où fleurissent tant d'admirables roses et où s'élève, si pimpante, sa gentille villa parée de glycines et de clématites.

Il ne s'est point marié justement dans l'épouvante de voir une femme apporter quelque perturbation dans l'harmonie de sa vie de poète... et voilà, ô comble d'infortune ! que son cher vieux professeur de rhétorique vient de mourir en le chargeant de la tutelle de sa fille... Il ne la connaît pas, cette jeune personne, et c'est avec un sentiment d'indicible détresse qu'il a accepté cette charge, par reconnaissance, par devoir. Pourtant, il y a des années qu'il avait perdu de vue le cher et vénéré professeur. Reine, il l'a vue deux fois, quand elle était toute petite et qu'elle venait de perdre sa mère ; puis, Maurice Gerly avait mis l'enfant en pension auprès d'une tante abbesse, sœur de sa femme.

Pierre n'en avait plus entendu parler. Il se rappelait vaguement qu'elle était très mutine, qu'elle faisait cinquante caprices par jour et qu'elle avait des cheveux sombres avec des yeux bleus pleins de gaîté.

— Elle va être insupportable, pense-t-il, et ma maison sera toute bouleversée par cette petite !

Il paraît, du moins Maurice Gerly le lui avait dit, que l'abbesse, femme de grand mérite, pleine de dévouement, de cœur et d'intelligence, était bien la personne la plus apte à diriger une jeune âme.

Si elle avait eu au moins la bonne idée de diriger celle de Reine dans la voie des tendres brebis virginales, songe Pierre.

Mais voilà ! Reine va atteindre ses dix-huit ans, et Maurice Gerly a stipulé qu'à cet âge la jeune fille sortirait de pension et viendrait chez son tuteur attendre sa destinée... un mari, plus ou moins riche et gentil, que la belle fera enrager le plus possible.

Que ne reste-t-elle au couvent, « la Demoiselle » !

Oui, « la Demoiselle ! » on n'entend plus que ces mots dans la maison; Mariette questionne à tout propos, et c'est à en devenir fou.

— Comment organisera-t-on la chambre de la Demoiselle ? Où pendra-t-on les robes de la Demoiselle ? Que dira la Demoiselle en arrivant ? Quel caractère aura la Demoiselle ? La Demoiselle est-elle blonde ou brune ?...

Pierre en est assourdi, hébété.

— Qu'elle aille au diable ! la Demoiselle ; qu'on ne lui en parle plus ! que Mariette se taise et organise la chambre à sa guise, mais qu'il n'entende plus dire tout le jour durant « la Demoiselle ! »

Il veut jouir de ses derniers instants de paix et de calme, car elle va tout bouleverser dans le modeste intérieur du célibataire endurci, qui toujours a jugé les femmes des êtres de caprices, de vanité, de futilité.

Mais Pierre ne peut même pas jouir de ses derniers jours de paix ; il ne dort plus, il ne mange plus, il erre, fiévreux et navré, dans les allées fleuries de son petit jardin, regardant avec angoisse ses roses passionnément aimées, sarclées, arrosées, échenillées et greffées dans des extases...

Mariette, qui, au fond, n'est pas méchante, quoiqu'elle bougonne souvent, l'examine de sa cuisine et compatit un peu.

— Allons, allons, Monsieur, elle ne sera peut-être pas si désagréable que ça, la Demoiselle, et elle saura sans doute bien enjôler par là quelques jeunes gens du pays et se faire épouser.

— Encore « la Demoiselle ! » crie Pierre suffoqué, et pendant que je suis avec mes roses ! Oui certes, je vais me dépêcher de la marier ; j'irai voir le curé, le maire, le notaire, le conseil de fabrique ; j'intéresserai tout le monde à ma cause et dare dare on fera la noce, va, Mariette. Je te jure, ma vieille, que ce sera vite enlevé.

Mariette rit des perplexités de son maître, elle les trouve vraiment exagérées et puériles, quoique, au fond, elle tremble un peu elle-même de voir arriver « la Demoiselle ».

Et le lendemain, le soleil se lève pâle, maussade, sous de lourds nuages sombres, un vent lugubre passe en rafales, mutilant et effeuillant les roses, les belles roses adorables.

Pour sûr, elle va arriver aujourd'hui ; et comme la pluie commence, il faudra tout le jour se regarder dans le blanc des yeux ; c'est ça qui va être amusant ! La Supérieure a écrit qu'au plus tôt possible une sœur tourière accompagnerait « notre petite Reine ». Mais elle n'a dit ni le jour, ni l'heure, et on l'attend... comme on attendrait une douche glacée « la Demoiselle ! »

Et tout à coup la grille est poussée, et... la Demoiselle entre avec un petit air interrogateur très drôle et qui ne plaît pas à Pierre, qui le rend rogue de suite.

Reine est toute grande et mince dans sa robe noire de pensionnaire ; son

large chapeau cache toute sa chevelure; de sa physionomie, on ne voit que ce regard surpris qui s'attache sur son tuteur... et qui parfois se fixe obstinément sur la porte, comme si quelqu'un d'attendu devait venir.

Mais non, personne autre ne réside ici que cet homme qui vient de l'accueillir avec une courtoisie plus que glaciale et qui lui dit d'une voix presque sèche :

— J'espère, Mademoiselle, que vous n'avez pas fait un voyage trop pénible.

Reine répond simplement que tout s'est bien passé, puis elle se retourne du côté de la bonne sœur qui lui fait escorte et d'un geste amical veut l'inviter à entrer; Pierre insiste aussi. Mais la sœur a rempli sa mission, elle repart de suite par le premier train... Alors Reine la remercie d'une voix très douce et se jette dans ses bras avec effusion.

— Bon, pense Pierre, des larmes ! une crise de désespoir peut-être ! Il va falloir consoler, s'apitoyer, apporter le flacon de sels à la jeune fille émue...

Mais Reine s'est vite ressaisie, elle domine sa sensibilité, et avec une petite allure crâne, elle suit Mariette qui la conduit à sa chambre.

Au dîner, la jeune fille mange à peine cependant, toute à son petit émoi de fleur transplantée brusquement.

Pierre n'est pas content ; il n'ose parler du couvent, de peur de raviver les souvenirs, et, pour rien au monde, il ne dirait à Reine : « J'espère que vous vous ferez à votre nouvelle vie. »

Quant à Mariette, qui a préparé un petit plat sucré et qui le voit presque dédaigné, elle ne cache plus son désappointement, et sa bouche fanée fait une de ces moues !

Reine ne remarque rien de ces dépits, ni ce soir-là, ni les jours suivants. Elle organise sa petite vie sans rien troubler dans la maison, elle s'efface et Pierre tremble ; sa perplexité grandit en présence de ce calme qui lui semble présager des orages.

Et tout à coup, voilà que Reine s'épanouit, qu'elle rit, qu'elle chante, qu'elle a de l'appétit. Ses clairs yeux, toujours inquisiteurs quand ils se posent sur Pierre, ont des lueurs merveilleuses, des clartés d'étoiles, dans les prunelles.

Maintenant elle parle, interroge Pierre sur toute chose, s'intéresse surtout aux roses du jardin, s'extasie de les voir épanouir, leur donne des noms étranges : celle-là, d'un rouge si profond, est la rose de son cœur; celle-ci, d'une nuance si brillante, celle de ses yeux ; et cette mignonne, si pure et si blanche, celle de son âme.

Pierre trouve cela exquis, et Mariette, à qui Reine épargne du travail, discrètement, ne juge pas si déplaisante que ça la présence de « la Demoiselle ».

Pendant ce temps, Pierre a manœuvré; il a battu le rappel, tout en présentant sa jeune pupille dans les familles de la localité, et en la conduisant ostensiblement à la grand'messe de la paroisse... la messe des curieux et des potins discrets, aspergés d'eau bénite, comme l'on dit, car toute la bourgeoisie s'y donne rendez-vous pour causer, après l'office divin, sur les menus faits de la semaine.

Reine n'aime pas du tout cette petite cérémonie de babillage, elle s'arrête à peine, et de sa marche délicate et fière elle traverse, au bras de Pierre, la foule des curieux, les feux croisés des regards émerveillés, et parfois jaloux.

Trois partis se sont déjà présentés, et, depuis huit jours, Pierre attend une heure propice pour en parler à sa pupille. Mais comment diantre commencer ? Ce que ça va être difficile !

Enfin, ce sera pour ce soir irrévocablement.

Il attend l'heure ineffable du crépuscule et il appelle Reine sous le berceau de roses qui abrite le petit banc rustique.

C'est enivrant, ce parfum que la brise cueille et disperse, dont elle imprègne l'abri fleuri; et les lueurs du couchant donnent aux roses des teintes de corail et des reflets de pierreries.

Reine est debout, anxieuse. Soudain :

— Vous m'avez appelée ? dit-elle, simplement; et ses yeux limpides, ses yeux de lumière s'attachent obstinément sur Pierre.

— Vous ne cueillez jamais de roses ? vous n'aimez pas les fleurs ? dit Pierre, pour ouvrir la conversation sous d'heureux auspices.

— Il me semble que c'est leur faire une blessure, murmure Reine d'une étrange voix; elles sont bien plus belles sur leur tige.

— Mais vous ne direz pas cela le jour où un fiancé vous les offrira... Même cueillies, vous les trouverez belles, et ce sera bientôt, Reine... Le fils du notaire a demandé votre main. Il est beau garçon et il a une position toute faite ; voulez-vous l'épouser ?

Reine s'est assise, très lasse ; tout à coup :

— Non, merci, dit-elle d'une voix froide.

— Ah !... Eh bien, le premier ingénieur de l'usine Noirot ? il est charmant, M. Bertolet.

— Non, merci, répond Reine d'une voix sèche.

— Ah !... Alors, le propriétaire du chalet près de la rivière ? un vrai rentier celui-là.

Reine se lève furieuse.

— Non, merci ! merci ! merci ! clame-t-elle.

— Ah ça ! Reine...

— J'ai le temps, répond-elle avec une sourde colère.

Et son front semble têtu sous l'opulente masse des cheveux noirs.

— Pourquoi non à toutes ces propositions, dit Pierre, vous voulez peut-être retourner au couvent, vous faire religieuse ?

Elle le regarde longuement, mais elle sourit cette fois, et d'une voix très douce d'enfant : — Non... oh non ! dit-elle.

Et elle s'en va, et elle se promène dans les allées, entre les roses fleuries, et elle semble rose elle-même, fleur elle-même, reine des fleurs par sa grâce, par sa juvénile beauté, par le parfum qui émane d'elle et qui a empli la demeure sans la troubler.

Elle a mis comme une lueur partout, comme une invisible mais subtile caresse. Il n'y a pas à dire, mais c'est comme ça !

— Vous réfléchirez encore, Reine, murmure Pierre, quand elle passe près de lui.

— Non, j'ai déjà réfléchi, dit Reine avec fermeté ; je n'aime pas ceux dont vous me parlez.

Pierre la regarde, stupéfait, et soudain il se sent gêné, troublé, angoissé. Que fera-t-il de cette belle fille qui déjà fait retourner toutes les têtes à la promenade, et dont on attend le passage sous le porche de l'église ? Certes, elle passe digne et modeste, mais avec quel ravissement les yeux s'attachent sur elle en un muet hommage rendu !

Il semble méditer, mais Reine, joyeusement, l'interroge sans plus songer à l'entretien qui vient d'avoir lieu.

— C'est curieux, dit-elle ; en arrivant ici, je pensais trouver un très vénérable tuteur aux cheveux blancs, au front ridé, ayant une voix grondeuse et des remontrances à me faire tout le jour durant. Ce que j'ai été surprise de vous voir avec des cheveux blonds, une barbe blonde, une âme toute pleine de poésie, d'adoration pour les beautés de la nature, et une conversation si vive, si intéressante, dénotant un esprit tellement cultivé... pas les premiers jours, non, oh non ! Vous ne parliez pas du tout, vous aviez l'air bien ennuyé, comme si un grand malheur venait de fondre sur vous ; j'avais bien envie de vous demander lequel, pour compatir à votre peine, mais je n'ai pas osé. Cependant, peu à peu, votre front s'est éclairci, le sombre nuage s'est dissipé, et cela m'a comblée de joie.

Pierre la regarde en silence, il trouve charmante cette parole enjouée, et il sourit tout en disant :

— J'ai pourtant trente-cinq ans, Reine ; c'est un âge convenable pour être le tuteur d'une fillette.

— Une fillette ! riposte Reine avec une pointe de dépit.

Elle regarde sa robe très longue qui rase le sol ; d'un coup d'œil contenu elle effleure sa taille, ses épaules, et levant ses beaux sourcils, elle répète :

— Une fillette !

Sa bouche fait une moue adorable, et elle feint de ne pas voir la subite

rougeur qui envahit le front de Pierre; elle se penche et elle caresse du doigt une rose merveilleuse aux tons de chair :

— On dirait la bouche fraîche d'une femme, cette rose, dit-elle; comment la nommez-vous ?

— Elle n'a pas de nom, c'est une de mes élèves et j'en suis fier.

— Oh ! je vous en prie, murmure la jeune fille, appelez-la « Reine » — comme moi.

Elle joint les mains avec supplication.

— Je veux bien, dit Pierre en pâlissant; elle s'appellera « Reine Gerly ».

Une joie intense, une ivresse folle rayonne dans les yeux de l'adorable enfant.

— Et, dit-elle d'une voix étrangement profonde, vous l'aimerez, vous l'aimerez beaucoup ?

Pierre se lève, en proie à un trouble ineffable, mais il ne répond pas.

Et Reine continue, d'une voix plus profonde encore :

— Elle aussi vous aimera de toute sa tendresse de fleur heureuse, Pierre ! Elle vous aimera ardemment et à jamais !

Pierre tremble.

— Se peut-il ? ô Reine ! Reine ! dit-il en ouvrant les bras.

Et c'est le sourire enivré de ses lèvres, rose vivante, que Reine lui offre à cueillir !

. . . .

La nuit est venue. Le fin croissant d'argent, les pierreries célestes brillent dans la pureté du ciel. Lentement, rêveusement, ils rentrent.

— Mariette, crie Pierre d'une voix joyeuse, tu ne diras bientôt plus : « la Demoiselle ».

— Mais... « la jeune Dame », n'est-ce pas, Monsieur ? répond la vieille servante sur un ton tout à la fois rieur et triste.

Un baiser cordial de Reine lui répond et la calme.

— Et peut-être bien la jeune dame sera-t-elle aussi douce et bonne que la demoiselle, murmure la brave Mariette.

— Sûrement ! disent ensemble Pierre et Reine.

— Alors, je monte la bouteille poudreuse du coin, n'est-ce pas, Monsieur ?

— Oui, et tu feras passer la belle bague suspendue au portrait de ma mère... C'est double fête : fiançailles et... baptême d'une rose... Elle s'appellera « Reine Frénel », la belle rose !

M. LYTHE.

M'sieu Tout l'Monde à Cahors

Eh, oui ! mes chers lecteurs ; M'sieu Tout l'Monde est aujourd'hui à Cahors, comme la semaine dernière il était à l'Exposition ; par hasard, par pur hasard. Pourtant ces sortes de visites sont de quelque utilité à sa « complexion bureaucratique ». Et puis (excusez du peu), il espère que ses relations seront prises en considération par la plupart des gens moroses ; ensuite, il n'y a pas lieu de décourager les « neurasthéniques » puisque cela lui permet de déverser sa bile sur tout ce qui s'offre à sa vue, quand ce tout ou ce rien qui occupe son esprit prête à la critique.

Le train du matin allant sur Cahors passe à Fumel à 8 heures 5 minutes, c'est l'Indicateur des chemins de fer qui m'a renseigné là-dessus. Ce jour-là, il est entré en gare à 8 heures 17 ; la journée, me dis-je, s'annonce bien. — Pardon, vous vous demandez sans doute, comment il se fait que, pour aller à Cahors, je prenne le train à la station d'un pays de cocagne et non à Paris. Ah, voilà ! vous n'ignorez pas que tout être humain a besoin de repos ; et que par conséquent le rond-de-cuir tout comme un corps sans âme doit bénéficier d'un congé annuel pour remettre sa santé ébranlée par un travail sédentaire de douze mois consécutifs. Maintenant que vous ne vous demandez plus rien, je monte dans un compartiment quelconque, et en route pour la vieille cité qui vit naître Gambetta ! La ligne à parcourir est tracée dans le roc à tout bout de champ ; cela vous donne une drôle d'impression que d'avoir le rocher pour voûte azurée, et le Lot à vos pieds ; en plus de ces petits désagréments de voyage, quand la seule voie qui vous conduit franchit la rivière trois ou quatre fois avant d'arriver à destination, vous n'êtes pas éloigné, s'il vous arrive à ce moment de mettre la tête à la portière, de vous dire : Ça y est, nous dévalons.

Débarqué vers les dix heures et n'ayant que peu de temps à passer à Cahors, mais ne voulant pas m'en aller de nouveau sans en fixer les principales attractions, je résolus de commencer la visite par le Pont du Diable ; Cahors, par sa position sur le Lot, à la forme d'une presqu'île. Trois ponts y donnent accès ; le plus renommé d'entre eux est le Pont du Diable, précisément celui vers lequel je me dirige au saut du train. Son vrai nom est Valentré, « Diable » n'est ici qu'un sobriquet ; l'origine de ce sobriquet remonte à sa construction : le pont est surmonté de trois tours pouvant être défendues ; chacune d'elles est recouverte d'un toit ; en haut de la deuxième on remarque un espace vide laissé par une pierre

détachée de la tour à tort ou à raison. La légende veut que ce soit le diable qui se charge de la besogne toutes les fois qu'un maçon s'avise de murer ce vide occasionné par la chute du premier homme, non, de la première pierre. Le Pont du Diable est un ouvrage des plus pittoresques. Le deuxième a nom Pont Louis-Philippe, la chose est insignifiante par elle-même. Le troisième ne diffère pas beaucoup du second, si ce n'est par l'esprit bizarre qui a présidé à son baptême : il a le nom de Pont Neuf et c'est le plus ancien des trois. — Le buste de Clément Marot qui est à côté dudit pont n'offre rien de bien particulier : la barbe est celle d'un bonhomme qui s'occupe rarement d'elle ; le front paraît être celui d'un homme d'esprit ; joues creuses, pommettes assez saillantes, nez plutôt camard, menton en galoche malgré la longueur de la barbe : en somme le tout vous donne l'idée d'un vilain magot sur un fond méditerranéen surmonté d'une corniche sous laquelle serait logé le poète de François Ier. De la place Champollion au monument des Mobiles, il n'y a que la rue du Château-du-roi à remonter, il est vrai que comme pente elle ne laisse rien à désirer. La peine qu'on éprouve est compensée par la satisfaction de voir de vieilles maisons ayant un certain caractère distinctif des modernes. — Une fois sur la petite place où se trouve le monument, on est bien dédommagé par le panorama qui se déroule sous vos yeux. Dans le monument élevé à la mémoire des mobiles et soldats tués en 1870-1871, il faut remarquer la tête de l'officier, tête des plus expressives s'il en fût ; vu de face l'aspect est terrifiant ; sur les quatre côtés de la colonne, il y a les quatre armes principales représentées : un fantasin, un dragon, un artilleur et un chasseur. Autant l'ensemble de la pose de l'officier est remarquable, autant celle de ses comparses est indifférente pour ne pas dire nulle.

En descendant les grands boulevards, comme je regardais la Mairie d'un œil distrait, ledit œil fut arrêté dans ses investigations par les statues placées sur le trottoir. La première, à droite, donne bien l'idée de la misère : une femme maladive recouverte d'un châle et portant un enfant dans ses bras, le sujet n'est pas neuf mais il est assez bien traité ; celle de gauche : la « Bouchée de pain », représente encore une femme, mais celle-ci coupant une tranche de pain à une miche pour la donner à une fillette qui se pend après ses jupes tandis qu'une autre la tire de son côté (intéressant). — La statue de Gambetta est bien placée : seulement je lui trouve beaucoup de barbe, surtout parce que cette barbe a une tendance, par le pli donné, à remonter vers la bouche ; il me semble que la tête en est moins expressive : cheveux et barbe trop longs. Vu ainsi, il ne paraît pas l'homme intelligent qu'il était. Le canon sur lequel il appuie sa main droite me le gâte ; passe encore pour la pelisse dont il est enveloppé ; mais le geste de la main gauche n'est pas celui d'un homme de guerre,

maiss bien du discoureur qu'il était, alors pourquoi tout cet attirail : canon, fantassin et marin? Il a cependant plus que la Défense nationale à son actif. J'en étais là de mes réflexions, tout en cheminant vers le fond de la promenade, lorsque je m'arrêtai net. Ah ça ! mais il y a quelque chose de changé ici : le jardin qui, dans le temps, se trouvait à l'entrée a été déplacé, de même que les statues dont il était orné. A-t-on voulu appliquer aux choses : « les premiers seront les derniers ! » Dans tous les cas on le dirait, car statues et jardin sont transportés au bout de la promenade : tandis qu'il y a vingt ans, le tout était placé sur le cours Fénelon. — La statue, à droite du nouveau jardin public, est celle de Joachim Murat, roi de Naples (1771-1815) ; rien de guerrier dans l'attitude : costume de cour avec bâton de commandement à la main droite ; la gauche repliée sur le côté ; sans barbe, perruque frisée ou cheveux si vous le préférez, manteau sur l'épaule gauche, jambes nues, telle est la statue du plus grand sabreur du premier empire. — J.-B. Bessière, duc d'Istrie (1768-1813) est représenté aussi en costume de gala avec cette différence, qu'à part le bâton de commandement à la main droite, il porte les cheveux de manière à recouvrir les oreilles ; de même que Murat il a le manteau sur l'épaule gauche, mais tombant à terre ; la main gauche est appuyée sur un sabre de cavalerie ; comme pour le précédent, la pose est indifférente. On sait que si l'habit ne fait pas le moine, il y contribue beaucoup ; ce n'est pas le cas des deux guerriers qui nous occupent ; la postérité se chargera toujours de les vêtir convenablement. Ils sont assez grands dans l'histoire pour s'en aller par les rues tout comme le père Adam sans offusquer l'armée... du salut. — Dans le fond, une statue de Neptune terrassant un monstre marin (rien de transcendant dans ce groupe). Comme je m'en allais tout en réfléchissant aux choses vues, je me rappelai qu'autrefois il y avait sur cette même place un buste de Fénelon ; qu'était-il devenu ? Où l'avait-on relégué ? A ce sujet, j'ai interwiewé un Cadurcien ; la disparition de l'évêque de Cambrai m'intriguait. — J'ai quitté Cahors, me dit-il, depuis quatorze ans (il paraissait en avoir de 30 à 35) ; mais vous me rappelez quelque chose : Bessières et Murat sont restés longtemps dans les sous-sols de la Mairie, en attendant la place qu'ils occupent maintenant, ce n'est qu'après un article « chine » (textuel), dans lequel il était dit : « Ce marbre d'une finesse remarquable », que la Municipalité les sortit de l'endroit où ils étaient logés à pied et à cheval... Il se peut que Fénelon se trouve, lui aussi, logé à la même enseigne. — Espérons, lui dis-je, qu'il en sortira à son tour ; l'auteur de Télémaque, tout aussi bien que n'importe quel homme de guerre, a le droit d'avoir sa statue sur une place publique de la ville. Par exemple, lorsque ce jour renaîtra, le public sera sûr que les trois statues d'il y a vingt ans se porteront à qui mieux mieux.

Jacques Maïrinô.

PAGES COURTES

Petit mot sur la grande Foire

Comme tout bon provincial amoureux d'excursions et de nouveautés, je rêvais depuis des mois d'aller admirer les merveilles prônées par toutes les trompettes de la... publicité de la grrrande Exposition ; mais comme rien n'est plus triste qu'un voyage solitaire, je décidai un de mes amis à m'accompagner.

Nous ne connaissions Paris ni l'un ni l'autre, cela ne veut pas dire que nous fussions des Hurons ; grands liseurs de journaux, nous étions fort au courant de ce qui se passe dans notre chère capitale, et nous n'ignorions rien des gaffes politiques et autres de nos gouvernants. Nous savions que nos chers députés n'ont pas toujours un langage très parlementaire lorsque tout ne marche pas suivant leur désir... personnel. Je vous le demande, comment « Mademoiselle Politique » pourrait-elle satisfaire des pères si nombreux et en perpétuel désaccord ?... Ai-je besoin d'ajouter que depuis belle lurette nous avions vu jouer *Cyrano* et que nous n'étions pas sans savoir que l'*Aiglon* a du mérite ?

Nous voilà en route ; depuis des heures nous roulons, un peu moulus malgré la moelleuse douceur des ressorts de notre wagon. Depuis le moment du départ, nous ne parlons que des splendeurs promises à nos yeux qui clignotent déjà, sous la fatigue des mirifiques mirages enfantés par nos imaginations enfiévrées.

Nous voilà à Charenton : joli début, pour nos chaudes cervelles de Méridionaux ! Enfin, nous entrons en gare de Paris, et nous poussons un cri de triomphe. Nous voici dans la capitale !

O Paris ! ville de lumière, que ton premier aspect est donc maussade, et que ta bienvenue nous a été peu hospitalière. Tu nous donnes pour cortège jusqu'à notre hôtel le tonnerre, les éclairs et ta pluie sempiternelle. Pendant trois jours, nous barbotons dans Paris, crottés et trempés comme des barbets venant de faire un plongeon dans la Seine. Nous nous consolons philosophiquement de ce déluge en visitant les musées. Le Louvre nous émerveille avec ses admirables collections. Celui du Luxembourg nous plaît moins ; certes il y a beaucoup de chefs-d'œuvre, mais il y a aussi assez de... croûtons pour confectionner une belle soupe !

Après trois jours de barbotage sous la pluie, le soleil, le pâle soleil parisien, daigne nous faire quelques risettes à travers deux nuages et nous reprenons notre entrain et notre belle humeur fort compromis.

Quel mouvement dans Paris ! mais quel ordre admirable, et comme mon œil de Méridional, habitué au tumulte, au tohu-bohu de certaines grandes villes du Midi, où tout se précipite, se bouscule, s'étonne de voir ces conducteurs de véhicules de toute sorte, tenir le piéton, si malheureux ailleurs, pour une quantité non négligeable ; et que nous trouvions amusantes ces longues files de voitures allant au pas et s'arrêtant net sur le signe du petit bâton blanc d'un agent. Seulement, belles et gentilles lectrices qui me lisez et qui vous faites paresseusement voiturer, recommandez à vos modistes de ne pas épingler sur vos chapeaux des piquets de folle-avoine, autrement le cheval attelé à la voiture qui suit la vôtre pourrait vous prendre pour une minuscule et ravissante mangeoire.

Mais nous profitons, mon ami et moi, du premier rayon de soleil pour aller voir l'Exposition.

Hum ! l'entrée n'en est pas artistique !... Figurez-vous la salamandre de votre antichambre — car je suppose que vous en avez une de salamandre — agrandie cent fois, et une de vos cousines — on a toujours au moins une cousine à Paris — perchée là-dessus, un pied en l'air, les jupes chiffonnées et le chapeau à la Grande Mademoiselle campé sur l'oreille, et vous aurez une idée du frontispice du merveilleux tableau que vous allez voir.

Elle est en effet superbe l'Exposition, je ne vous affirmerai pas cependant que tous ces palais d'un blanc aveuglant — de la crème Chantilly — m'ont ravi, mais il y a de si belles et si intéressantes choses dans ces palais de tous les styles et de tous les pays.

D'un coup d'œil, j'admire comme il convient le pont Alexandre, et ma première visite est pour le Petit Palais (Arts rétrospectifs) ; j'en sors enchanté, ravi. Tous ces tableaux, ces tapisseries, ces meubles, ces bronzes, ces orfévreries, ces émaux, ces faïences, dus aux artistes des siècles passés, vous donnent une sensation d'art très pur, tour à tour gracieux ou imposant. Je suis retourné plurieurs fois dans ce Petit Palais à l'architecture exquise, où le temps mettra sa patine, en harmonisant encore les lignes sveltes et élégantes.

Vous parlerai-je des innombrables panoramas, qui vous promènent à travers le monde ? Vous éprouvez une émotion de réalité saisissante, il vous semble voir la mer clapoter, les navires courir sur les vagues, le ciel se colorer des feux du soleil couchant, ou des tons mauves et rosés des belles journées de printemps, dans des pays féeriques ; ou bien c'est la neige qui met sur votre chair un petit frisson. Vous parlerai-je aussi du palais du costume : une merveille ; de ce coin si pittoresque où sont groupés nos colonies et les pavillons des peuples orientaux ? C'est un rutilemen

de couleurs, un original pêle-mêle de toutes les races se coudoyant, se souriant... momentanément. Que sais-je encore? mais je m'arrête, car si je voulais vous donner le détail de tout ce que j'ai vu, un numéro de la Revue n'y suffirait pas.

Encore un mot pourtant. N'oubliez pas le « Vieux Paris »; et vous surtout, Parisiens de Paris, ne manquez pas d'y faire une visite, quand ce ne serait que pour vous rendre compte du chemin parcouru par le génie de vos artistes et de vos architectes, depuis l'époque où vos pères allaient, en bandes joyeuses et querelleuses, se taillader les pourpoints au « Pré-aux-Clercs ». A mon avis, c'est un des recoins les plus suggestifs de l'Exposition, avec sa reconstitution complète de la vie d'autrefois.

Mais j'ai assez brûlé d'encens, il faut maintenant que je donne un petit coup de griffe aux Parisiens, pour venger ces pauvres provinciaux, qu'ils accablent si généreusement de leurs lazzis, pas toujours frappés au bon coin.

Eh bien! que dites-vous de ce Parisien — et non des moins marquants — qui nous demandait, avec des mines ébaubies, s'il était vrai qu'il y eût en province un courant intellectuel... si l'on pensait, chez nous!... Il avait lu des poèmes, des œuvres littéraires, auxquels il reconnaissait une vraie valeur, signés de noms inconnus à Paris, et il était bien surpris!...

Mais, Parisiens exclusifs que vous êtes, vous me semblez un peu naïfs de vous imaginer qu'en dehors de la grrrande Ville, il n'y a que des... crustacés. Regardez autour de vous. Combien êtes-vous de Parisiens de Paris dans l'élite intellectuelle? dix sur cent, peut-être, le reste est de... Brive-la-Gaillarde, ou de Quimper-Corentin. Alors... concluez vous-mêmes et soyez plus justes et... plus modestes!

AXI.



BIBLIOGRAPHIE

ART ET FOI, poésies par le R. P. A. Brou, S. J. (Victor Retaux, éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris. Prix : 3 fr. 50.)

Quelle magnifique éclosion d'artistes nous devrions à la Foi si les mieux intentionnés consentaient seulement à mettre un rien d'originalité dans leurs productions, au lieu de s'acharner à faire du « vieux neuf » en de lamentables chromos !

Il s'agit cette fois d'un véritable poète, qui narre la légende avec toute la piquante et naïve bonhomie des conteurs du vieux temps. Lisez le fabliau : *Servi par les Anges*, où il est question d'un bon frère lai favorisé de visions divines; malheureusement, les visions viennent le relancer même à l'heure où il « mitonne » le dîner du couvent :

« Et les anges en chœur chantaient le *Gloria*.
Le bon frère entendit, rougit, balbutia.
« Non, non, pas maintenant, Seigneur je vous en prie...
Plus tard, ce soir... demain... quelque jour de férie.
Pourquoi venir toujours à l'heure du dîner ?
Nos Pères aujourd'hui ne peuvent pas jeûner...
Je suis à mon ouvrage... »

N'est-ce pas exquis de naïveté, de foi confiante et sans façon ? Et cette boutade :

« Eglise de campagne, humble et propre, mais triste ;
Pas de style, tableaux affreux, tournés au noir,
Et des fleurs en papier, et de bons saints de plâtre
Peints en pomme d'api, rouges sur couleur chair,
Un saint Roch gentillet, un grand saint Jean bellâtre,
Dorés, peinturlurés, tirant l'œil, coûtant cher,
Et l'artiste pesta :
« Cette rue Saint-Sulpice !
Si j'étais l'archevêque, à l'index ! tous ! en bloc !
L'orfèvre, l'éditeur, l'imagier son complice !
Au pilon, les saint Jean, les saints Paul, les saint Roch !
Et le faux primitif, et le faux moyen-âge !
Faux marbre, faux velours, faux émail, faux encens !
Ah ! messieurs les curés de France, quel carnage,
Et quel triomphe aussi pour l'art et le bon sens ! »

Comme il est loin le temps des vieilles cathédrales ; de ces « Credos lapidaires » longuement, patiemment érigés par des générations qui traduisaient en chefs-d'œuvre incontestés la magnifique unité de leur foi, mais aussi

« En ce temps-là, maçons, sculpteurs et contremaîtres
Se louaient au bon Dieu pour quatre sous par jour, »

tandis que, maintenant, on lance une industrie nouvelle pour escroquer de l'argent aux cœurs simples. Faux croyants et faux artistes semblent s'entendre pour nous gâter l'âme et nous fausser le goût.

Nous avons de plus en plus besoin

« Que l'espoir nous soulève,
Qu'un grand souffle d'amour passe enfin sur nos fronts.
L'anémie est le mal secret dont nous souffrons,
Et nous croyons agir quand seul notre esprit rêve. »

Mais même

« Quand tout nous fuit, quand tout nous leurre, »

c'est une consolation de

« Songer que Dieu garde son heure,
Et qu'il lui suffit de vouloir. »

Aussi je crois fermement, avec le poète, que

« Les lueurs d'autrefois revivront plus splendides. »

Et, dans cette même Revue qui, au déclin de mes belles années, saluait le R. P. Delaporte, un autre vrai poète de la Compagnie de Jésus, je suis fier de souhaiter au R. P. Brou une bienvenue, respectueuse et cordiale ; il est de ceux dont l'œuvre, agréable à lire et bonne à méditer, répand « le calme au fond de l'âme et la joie au dehors ». Ce sont des livres tels que *Art et Foi* qui contribuent surtout à faire revivre les lueurs d'antan. Le R. P. Brou est assez jeune pour voir l'aube future ; il a assez de talent pour l'accentuer d'un rayon.

F. M.

LÉON DE LA BRIÈRE, par son frère, M. Ferdinand DE LA BRIÈRE.

Nous avons attendu l'anniversaire (1) pour parler de la superbe biographie que M. Ferdinand de la Brière a consacrée à son frère ; l'œuvre n'est pas en librairie, elle est comme un monument intime et familial que l'on ne montre qu'à de rares amis, où l'on conduit seulement les pèlerins

(1) Voir pour la Nécrologie, *Feu Follet*, Tome X, page 655.

du souvenir, ceux qui savent évoquer « la présence dans l'absence et la parole dans le silence. »

J'ai dit l'an passé quelle profonde estime et quelle respectueuse gratitude m'avaient inspirées la grâce courtoise et fière, la bienveillante obligeance du confrère par hasard rencontré et dont, depuis près de vingt ans, je suivais de loin l'effort infatigable, l'ardente foi, l'élan jamais découragé.

Mon instinctive sympathie allait vers M. de la Brière peut-être parce que je pressentais qu'il ne verrait jamais « la pensée de sa jeunesse réalisée dans l'âge mûr » ; et je l'admirais surtout parce qu'il fut de ceux qui, dès leurs premières années, se font un infrangible idéal... Mais je veux me contenter aujourd'hui d'emprunter quelques lignes, pieuses et fières, au culte fraternel. Voici comment M. Ferdinand de la Brière parle de Léon :

« Il eut la passion de la justice et du droit, et comme pour lui le droit venait de Dieu et qu'il allait à l'Eglise et à la monarchie légitime, vers ces deux phares il orienta sa vie, une fois pour toutes et pour jamais.

« Pour ces deux causes, il a eu la joie de porter l'épée, à l'heure des luttes violentes ; et, à l'heure où la bataille se livra sur un autre terrain, l'ennemi trouva en face de lui sa fière et vaillante plume, comme il y avait eu sa poitrine autrefois. Et, par cela même, je crois qu'il a été heureux, de ce bonheur solitaire, un peu hautain, venant à l'homme de la conscience qu'il a d'être quelque chose dans le triomphe futur de ce qu'il croit être le bien sur ce qu'il croit être le mal.

« Albert-Marie-Léon-Leroy de la Brière naquit en 1845. Il avait dans les veines du vieux, du très vieux sang français. Il en était justement fier... Il descendait en droite ligne de la noble famille des Carondelet, qui viennent des croisades, illustres dans l'histoire de la Bourgogne et des Flandres... Sur cette tige, tant de fois séculaire, était venu se greffer un autre rameau de royale origine : le maréchal de Lowendahl, le compagnon, l'émule et l'ami de Maurice de Saxe était le trisaïeul de Léon de la Brière...

« Si donc il trouvait à tout cela la noble jouissance de se sentir rattaché à quelque chose de grand dans le passé de la patrie, il y voyait surtout l'obligation de rester en tout temps, en tout lieu, en toute occasion, quelle que fut la place où le hasard le mît, ce que le sort l'avait fait naître : un gentilhomme...

« Quelqu'un, qui l'appréciait, disait un jour de lui, dans un cabinet de rédaction : — « Celui-là, c'est un monsieur » ; à quoi quelqu'un qui ne l'aimait pas riposta, croyant lancer un épigramme : — « Ah ! oui, vous dites cela parce qu'il porte sa plume en verrouil ! »

« Et c'était vrai, et c'est cela qui a fait de lui une physionomie à part, dans tous les milieux où il a passé. »

Terminons par les vers, délicats et charmants, qu'il écrivit un jour su

la garde blanche d'un livre d'heures, venu par héritage entre ses mains, et qu'il donna à sa fille au jour de sa première communion :

« Ma Chantal, ces pages jaunies
Nous viennent de nos grands parents ;
Elle ne les eût pas ternies
L'histoire de ces preux charmants...

« De leur main qu'on disait si belle
Pourquoi donc, au moment dernier,
Pourquoi la plume tomba-t-elle,
Au lieu de noircir le cahier ?...

« Peut-être, Chantal, vos aïeules
Crurent-elles modestement
Que leurs vertus à elles seules
Suffiraient mal au monument.

« Peut-être aussi se dirent-elles
Qu'un jour, en les reproduisant,
En imitant leurs grands modèles
Vous en seriez le complément.

« Et qu'ainsi leur petite-fille
Se peignant, les peindrait encor,
Et des gloires de la famille
Rajeunirait le livre d'or. »

Tel fut Léon de la Brière. Et voilà pourquoi, même au milieu de notre débraillé moral, en dépit des promiscuités, parfois étranges, de la confraternité littéraire, chacun le respecta toujours, parce qu'il représentait un culte et la réconfortante fierté du grand passé.

F. M.

LA VOCATION DE SŒUR EXTASE, par Max LYAN.
(Motteroz. Prix : 3 fr.)

Max Lyan, la grande femme écrivain de ces livres supérieurs : *La Fée des Chimères*, *Cœur d'Enfant*, *Follement et Toujours*, vient de nous donner un nouveau roman, *La Vocation de Sœur Extase*.

L'ouvrage se divise en deux parties : la première, sous forme de lettres ; la seconde est le journal de Lila retournée au couvent et devenue sœur. Ces deux genres romanesques ne sont pas nouveaux ; mais ils ne sont pas plus faciles pour cela, car on y tombe facilement dans la banalité et le superflu.

Dans ses lettres à son amie Suzanne Montelor, Lila Devilliers conte sa vie au couvent où elle est élevée, à la maison familiale pendant les vacances, et aussi son existence quand, jeune fille, elle a quitté le couvent. M. Devilliers s'est remarié et la belle-mère de Lila est une hypocrite

redoutable qui, avec des dehors d'affection grave et sérieuse, fait le malheur de la jeune fille. Mais la pauvre Lila ne s'en apercevra que beaucoup plus tard.

Contrariée dans l'épanouissement de son cœur et du désir maternel, Lila retourne au couvent, l'âme meurtrie, et se fait sœur. Mais que d'élans comprimés ; de combien de luttes, de tortures est-elle la victime, alors que dans ses yeux perdus on croit voir l'extase des élues ! Après des années de vaines recherches d'apaisement, la mort vient la délivrer à trente ans.

Le livre est écrit dans ce style si remarquable habituel à Max Lyan. Que de détails charmants, vivants, documentaires et précieux sur la vie au couvent des fillettes et des jeunes filles ; on les sent authentiques, ils ont été vécus par l'autrice ou par d'autres femmes.

Dans la seconde partie, poignante jusqu'à la fin, que d'aperçus sur la vie conventuelle féminine, et comme par le simple récit des faits, exposés sans aucune déclamation, mais avec quelle délicatesse et quelle acuité, on se rend compte des misères, des détresses que peuvent abriter les couvents.

DE BEAUREPAIRE-FROMENT.

LA PHOTOGRAPHIE DES COULEURS, par G. RUCKERT .Un beau vol. illustré de nombreuses gravures et de 4 planches hors texte. (Un franc, Schleicher frères, éditeurs à Paris.)

PENDANT de nombreuses années, on pourrait presque dire depuis l'heure de la découverte de Niepce et de Daguerre (1839) une question préoccupait vivement les spécialistes : celle de la photographie des couleurs.

Ce n'était pas tout de perfectionner le daguerréotype ; la photographie ne donnait jamais que la reproduction des objets ou des physionomies, sans cette vie que prête la couleur aux choses et qui fait leur variété et leur charme.

Il faut lire l'excellent et substantiel petit volume que nous donne un maître compétent, M. G. Ruckert, dans la collection des « Livres d'Or », pour suivre ce long effort des savants en vue de permettre à la photographie de reproduire les couleurs. Il y a là toute une série de chapitres fort bien documentés exposant chaque tentative, chaque système employé, jusqu'aux dernières découvertes de M. Lippmann et de M. Lumière.

Après nous avoir donné l'historique de la question et présenté toute la théorie, M. Ruckert nous indique les divers procédés tour à tour employés. Voici d'abord la photographie directe des couleurs par peinture d'une

couche sensible sous l'action de la lumière ; voici la photographie indirecte des couleurs ; et voici également la synthèse temporaire puis la synthèse durable des couleurs. Ce volume s'ouvre par trois chapitres d'enseignement général : notions générales sur les couleurs des corps fondamentales ou dues aux interférences, et notions de photographie. De même il se termine par quelques données sur l'application pratique ; la photographie en couleurs par impression photomécanique, la photogravure par le tirage des couleurs obtenu sur une surface unie sensible. Les appareils les plus récents pour opérer dans ce sens nous sont indiqués et décrits.

Aujourd'hui que la photographie est un art si répandu, si utile, si charmant aussi, chacun voudra se procurer le volume de M. Ruckert, car il sera immédiatement à même de pouvoir accomplir ce tour de force réputé longtemps impossible : saisir et fixer la couleur dans une image, et pouvoir reproduire cette image à un grand nombre d'épreuves ou d'exemplaires. X.

LES GAULOIS, leurs origines et leurs croyances, par M. André Lefèvre (1 volume gr. in-18 avec gravures, librairie G. Reinwald, Schleicher frères, éditeurs, Paris, 15, rue des Saints-Pères, prix 2 fr.)

La « Bibliothèque d'histoire et de géographie universelles » ne pouvait faire un début plus heureux que par la publication du remarquable petit volume que nous avons sous les yeux. Le sujet choisi intéresse directement le public français tout entier, et la signature de l'auteur donne au volume une garantie de compétence.

M. André Lefèvre est en effet un de nos maîtres au renom consacré. Il a aussi le talent de présenter la science de façon à la rendre accessible à tous.

La France devait ouvrir naturellement la marche dans cette Bibliothèque. Les deux appellations qui désignent notre pays « Gaule » et « France » se confondent encore et se trouvent justifiées dans l'esprit de ses habitants, car nous sommes à la fois les descendants des Gaulois et des Francs ; ceux-là furent en tous cas nos premiers ancêtres à côté des Ligures et des Ibères. La Gaule est sortie de ce mélange du monde celtique avec les anciennes peuplades préhistoriques dont M. Lefèvre suit chez nous la descendance.

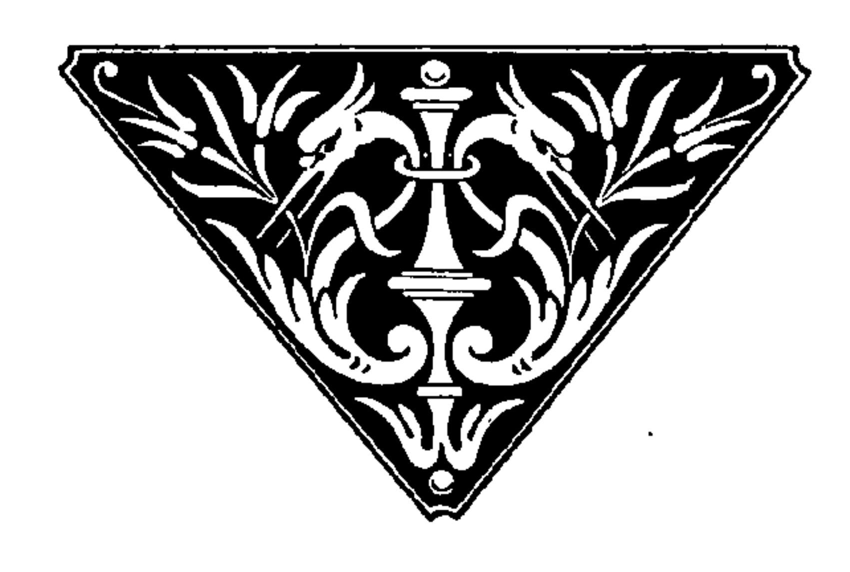
Il importait de reconstituer ces archives de notre passé. M. André Lefèvre, dans une série de chapitres pleins d'originalité et d'intérêt, nous présente le tableau d'une race. Tout était là à reconstituer, et ce petit volu-

me si varié ne néglige pas de nous initier à son état moral et intellectuel. Après avoir décrit la Gaule avant César, l'auteur nous montre la guerre des Gaules où César triomphe, enlevant pour cinq siècles son indépendance à un peuple valeureux, mais préparant ainsi son assouplissement à une grande civilisation.

Comme corollaire de cette partie historique proprement dite, M. Lefèvre nous montre la langue gauloise et les idiomes qui y confinent et nous retrace la si curieuse mythologie gauloise dont nous retrouvons encore les restes dans bien des coutumes ou superstitions locales. Puis, c'est le druidisme et le sacerdoce gaulois qui sont évoqués, et un chapitre spécial nous offre les origines et les croyances de la Grande-Bretagne et de l'Irlande apparentées à notre pays.

Tel est le livre dont nous n'avons pu donner ici qu'une esquisse, mais qu'il faut lire comme prélude de toute histoire de France. Le texte est orné de gravures documentaires qui représentent des armes, des médailles ou les images des dieux gaulois, tels que nos ancêtres les ont figurés.

X.





CHRONIQUES

Décentralisation. — Au Congrès de Toulouse.

La question du Salon des Poètes devient de plus en plus à l'ordre du jour dans les milieux littéraires. Nous donnons ci-dessous le texte du rapport présenté par M. Fernand Rivet au Congrès de Toulouse sur cet intéressant projet :

« Mesdames et Messieurs,

» J'ai le devoir d'entretenir le Congrès d'une question qui passionne en ce moment les jeunes littérateurs, et dont la presse littéraire s'est occupée ces derniers temps. Je veux parler du Salon des Poètes. L'idée a groupé dans notre Midi de hautes approbations, et un Comité s'est formé dans l'intention de la répandre, où figurent de nombreux représentants de notre jeunesse intellectuelle et plusieurs de nos maîtres et de nos aînés. Beaucoup d'entre vous, Mesdames et Messieurs, connaissent déjà ce projet. Pour ceux qui l'ignorent, je dirai simplement que la campagne entreprise depuis huit mois a pour but de démontrer l'utilité artistique incontestable d'un Salon de Poésie. Il influerait, je le crois, sur l'heureux développement de l'art, et par le caractère d'institution permanente qui lui serait donné, il servirait d'instrument d'éducation et d'émulation.

» Voici, brièvement résumée, l'idée, dont la paternité appartient à M. Maurice Digeaux, directeur de *l'Essai littéraire* : il convient, avant tout, de louer son initiative et son constant effort.

» Il s'agit d'instituer, sous le nom de Salon des Poètes, des récitations périodiques de poésie à Paris et dans toutes les villes qui possèderont un Comité régional.

» Le côté décentralisateur de l'œuvre ne peut échapper au Congrès, puisque la province apportera un appoint considérable d'œuvres, d'hommes, et de manifestations. Les Comités régionaux pourront ainsi, à leur gré, réveiller la vitalité artistique des provinces et créer des mouvements d'art. Mais il est nécessaire, pour obtenir des résultats, et pour donner à l'œuvre un caractère permanent, d'avoir une organisation définitive. Le mot d'ordre pourrait venir de Paris, puisqu'il faut en tout, un esprit qui dirige, du moins pour le côté matériel, car on ne saurait enlever aux pro-

vinces leur autonomie. L'organisation de ces spectacles, j'en suis convaincu, ferait faire à la décentralisation effective un pas considérable vers la définitive victoire. Je crois avec M. Paul Adam que le seul moyen pratique de conquérir l'esprit des provinces est l'emploi du théâtre.

» L'heure semble d'ailleurs propice aux tentatives d'art. En étudiant le mouvement social de ces vingt dernières années, on constate que le niveau intellectuel des classes laborieuses s'est singulièrement élevé. A vrai dire, l'esprit du peuple n'est pas encore orienté vers l'idéal, mais il ne serait pas impossible de distraire son attention des choses matérielles et de la diriger vers la Beauté, cette lampe éternelle qui n'est qu'á demi-éteinte en lui.

» Evidemment, pour créer d'une façon durable le Salon des Poètes, il nous faudrait, outre les locaux, le concours d'artistes de valeur. Les poètes, ne devraient pas, à mon sens, interpréter eux-mêmes leurs œuvres; ils sont pour la plupart trop inexpérimentés dans l'art dramatique. Seuls les artistes sont tout désignés pour donner au verbe son vêtement oratoire. Pour les admissions au Salon, je pense qu'il serait utile de s'en tenir à un Comité de lecture fonctionnant comme à la Comédie-Française ou à l'Odéon et offrant toute garantie aux auteurs. En ce qui concerne l'établissement des programmes, il serait très intéressant de faire de temps en temps des incursions vers le passé et de ne point négliger les poètes anciens, tout en réservant la plus large part d'interprétation aux poètes modernes. Les jeunes poètes devraient être également l'objet d'une sollicitude particulière, mais le Comité, si bienveillant fût-il, et dans l'intérêt même des auteurs et du public, ne se départirait pas de la sévérité indispensable aux choix sérieux.

» Un médiocre tableau peut passer, en effet, mais un mauvais poème risquerait de compromettre le sort d'une représentation. Les conférenciers ne seraient pas exclus, ni les prosateurs. Ils apporteraient leurs trésors d'activité et d'énergie, et leur voix aurait de l'écho dans la Maison des Poètes. Ainsi indiqués de traits rapides, les spectacles du Salon des Poètes seraient éducatifs en ce sens qu'ils donneraient au grand public une image exacte de la poésie française depuis la Pléïade jusqu'aux nouvelles écoles.

» Telles sont les grandes lignes du projet, ce rêve d'art et de beauté lancé il y a huit mois par une jeune revue parisienne. Un rêve qui dure huit mois est bien près de devenir une réalisation. Il appartient aux poètes eux-mêmes de le réaliser s'ils veulent nous aider à le propager, par la plume et par la parole, à attirer sur lui l'attention bienveillante des pouvoirs publics. Peut-on refuser aux poètes ce qu'on accorde aux peintres et aux sculpteurs ?

» Il m'est doux d'en entretenir le Congrès de Toulouse, car les poètes du Midi ne sont pas étrangers à la réussite de la campagne de presse engagée depuis novembre dernier. Ils y ont beaucoup contribué, et je les en

remercie. En grand nombre, ils sont venus se ranger sous notre drapeau, qui est le leur, puisque c'est le drapeau de l'art, de notre patrie intellectuelle. A vrai dire, nous n'avons plus douté du succès futur quand ils nous ont apporté leur dévouement et leur généreux enthousiasme. Nous savions, dès lors, que nous avions en main des armes de victoire, et je forme ce vœu, que je crois déjà exaucé : Puisse le Congrès de Toulouse s'associer à nos efforts et approuver notre campagne pour la Beauté et pour la Lumière ! »

Un vœu, rédigé par MM. Fernand Rivet et Germain Cuguillière, tendant à créer à Paris un Salon des Poètes et à organiser également en province des récitations de vers, et engageant les pouvoirs publics à seconder de leur subvention cette tentative artistique, a été voté à l'unanimité par le Congrès de Toulonse, en la séance du 21 juillet dernier.

A l'issue du Congrès des Poètes, MM. Catulle Mendès, Eugène Lintilhac, P. Feuga, adjoint au maire de Toulouse, ainsi que plusieurs autres notabilités toulousaines, R. de Miranda, A. Praviel, Raoul Abor, A Fournès, ont accepté de faire partie du Comité d'honneur et ont assuré l'œuvre de leur haute sympathie.

La rédaction de *Feu follet* est représentée dans le Comité Méridional : en effet, MM. Francis Maratuech et Gésa Darsuzy en font partie depuis la première heure, et nous voyons figurer dans le Comité d'honneur le nom de M. Marc Legrand.

XXX.





CASCADES DE GIMEL (CORRÈZE)

Tulle, imprimerie J. Mazeyrie. *Le Gerant* : J. Mazeyrie.



L'Etudiant Conspirateur

RÉCIT DE L'AN XII

(D'après des Mémoires du temps)

Les procès mesquins et lamentables de la période « chaotique » que nous traversons donneront, je l'espère, un certain intérêt à la narration qui va suivre, — narration basée sur un document dont l'authenticité est incontestable puisqu'il s'agit d'une autobiographie que l'intéressé rédigea « pour sa satisfaction personnelle ; pour ses amis, » et aussi « en vue de jeter quelque jour sur la grandiose énigme que fut Bonaparte » en nous le montrant — tel que le voyait l'étudiant de l'An XII — « généreux sans bonté et violent sans colère ».

Maintenant qu'il nous est souvent donné de voir « l'Etudiant fin-de-siècle » manifester violemment pour la défense de ses plaisirs ; pour la licence de ses privilèges ou pour affirmer ses préférences, — ou trouvera peut-être curieuse l'analyse impartiale de « l'état d'âme » d'un Etudiant-conspirateur d'il y a cent ans ou à peu près — à une époque qui ressemblait étrangement à la nôtre... avec beaucoup de gloire en sus !

Aussi bien, il faut toujours que la jeunesse se passionne pour quelque chose et consacre à une cause bonne ou mauvaise, ***the spring of life***, son exubérance de vie. Mon héros n'est rien moins que modeste, partant, il peut être sincère. Avant de raconter son aventure, il déclare n'avoir d'autre but que de prouver « qu'il s'est trouvé une âme pure dans la corruption générale du temps ». Ce sont toujours les mêmes phrases pour les mêmes plaidoyers, — ce qui tendrait à démontrer, une fois de plus, que l'histoire est faite de recommencements.

Mon « étudiant-type » devint plus tard un excellent médecin ; je lui donne un pseudonyme quelconque parce qu'il a sans doute des arrière-cousins, sinon des petits-fils, dans sa province natale. Cette précaution prise, je vais simplement raconter comment il faillit —

oh ! de très loin ! — à vingt ans, « affranchir la France et l'Europe d'un joug dont elles ne connaissaient pas encore toute la pesanteur ».

Edgard Lyxe appartenait à l'une de ces vieilles et patriarcales familles bourgeoises qui purent impunément traverser la Terreur, grâce à leurs idées larges ; à leur charité bien entendue et à leur incontestable honorabilité — qui les protégèrent d'une triple égide d'affection, de reconnaissance et de respect. Le père était patriote dans la plus noble acception du mot et intelligemment libéral.

La demeure familiale, perdue dans les grands bois, servait d'asile à tous les persécutés — quels qu'ils fussent. La mère gardait jalousement un culte pieux, « élevant chaque jour vers le ciel un lambeau de mouchoir trempé dans le sang de Louis XVI ».

Edgard avait dix ans en 93. L'exaltation sentimentale et religieuse de sa mère ; la soif de justice qu'il héritait du père, en firent un enthousiaste. Il se passionna pour d'insaisissables chimères et eut à pleurer sur des crimes réels : à quinze ans, comme nombre d'adolescents hâtivement mûris par la tourmente, il se crut appelé à régénérer l'humanité.

Le loyalisme maternel et l'amour du pays contribuèrent tout d'abord à faire du jeune homme un fanatique de Bonaparte, — dont la pure gloire militaire irradiait de plus en plus, dégagée de l'aurore sanglante, — comme un soleil montant dans une apothéose d'orageux nuages. La France lui savait gré d'avoir transformé des assassins en héros, — et guéri l'obsession du meurtre par l'obsession de la victoire.

D'habiles politiciens vantaient « l'abnégation et la fidélité du général ». On affirmait couramment, dans certains milieux, « qu'il était prêt à remettre le Royaume pacifié aux héritiers de Droit divin ». D'aucuns y crurent jusqu'au retentissement de la fusillade du peloton de Vincennes !

Edgard était étudiant lorsque le Despote se révéla. Dans les salons d'émigrés où le jeune homme fréquentait, il fut bienvenu à manifester ses juvéniles indignations. Pas plus là que chez les Jacobins, « la haine du Tyran » ne manquait d'instigateurs.

Les femmes y formaient l'opinion d'un sourire ; entre autres la marquise de N***, que l'auteur des mémoires désigne à peine, et qui, durant un long exil, « avait eu plusieurs fois l'occasion d'entretenir le duc d'Enghien ». Mais

« Je laisse quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle, »

et je constate seulement que cette inspiratrice de haute volée eut une influence prépondérante sur les résolutions du néophyte.

Elle devait être jolie car elle pleurait souvent en parlant du jeune Prince qu'elle avait connu, — et les femmes savent qu'une buée de larmes voile coquettement une œillade...

L'étudiant chevaleresque fut profondément remué par les manifestations de cette tendresse exaltée ; il n'en fut point jaloux parce qu'elle était posthume. Edgard se prit au contraire d'une admiration fanatique pour la Victime qui l'avait méritée et se jura de la venger.

La Marquise madrigalisait sans doute avec ce courage de vingt ans : en ce temps-là l'emphase de la rhétorique et l'emphase du sentiment contribuaient à détraquer les jeunes cervelles. Edgard Lyxe ne chercha plus qu'un prétexte pour déclarer la « guerre au Tyran ».

Le prétexte ne tarda pas : ce fut l'arrestation de Moreau.

« Au moment où la condamnation de ce grand homme semblait assurée, plusieurs personnes, dont j'étais le plus jeune, firent serment de le délivrer... Malheureusement la religion du serment n'était alors qu'une vaine comédie, » déclare l'auteur des « Mémoires ».

Songez donc ! on en avait tant prêtés sur l'autel de la Patrie, et dans les boudoirs du Directoire ; on devait tant en prêter encore ! Or il advint que ce fut le plus jeune qui ne voulut pas avoir juré en vain, — précisément parce que c'était la première fois qu'il jurait, vu son âge.

L'isolement, les défections, ne découragèrent pas notre étudiant, qui s'en alla quand même offrir ses services à Madame Moreau et, non sans fierté, sans doute avec une satisfaction secrète, lui dit :

« — Madame, je devais me présenter à vous bien accompagné. On n'est pas maître de la peur. Vous me voyez seul, mais j'ai deux bons auxiliaires : le courage et le sang-froid. Je sais oser et souffrir. »

Madame Moreau, qui avait accueilli le visiteur avec bonté, fut un peu surprise en entendant ce petit jeune homme, très brun, au nez épaté, aux yeux inquiets et sombres, et dont le menton énergique, taillé en galoche, pointait sous une barbe légère — lui parler ainsi « d'oser et de souffrir», en annonçant *ex abrupto* une conspiration ...

La malheureuse femme songea instinctivement de quelque Corse fanatique ; d'un agent de Bonaparte, qui voulait peut-être la surprendre en sa douleur pour connaître le fond de sa pensée. Méfiante, elle se prit à parler avec volubilité de l'innocence de son mari ; de la générosité du Premier Consul, etc. Sans se déferrer, l'étudiant

lui remit alors sa carte sur laquelle il avait écrit ces mots, qu'il qualifie lui-même de « remarquables » :

« Prévenons le Tyran, ou votre époux finira par être sa victime. »

Après quoi il se retira, — froissé mais non découragé, — pour assister au jugement de Moreau : un jugement public à la façon de ces solennités politiques. L'enceinte était étroite, aux trois quarts occupée par la police et entourée de soldats. Le robuste optimisme du conspirateur ne se laissait pas abattre par d'élémentaires difficultés; un simple détail rendit à Edgard toute sa belle confiance : les gendarmes assis à côté des accusés avaient tous leur sabre au fourreau !

Alors l'étudiant parcourut les corridors, accostant audacieusement les soldats qu'il trouva, « tous, indignés contre l'oppresseur ». Un sergent même avoua : — « Moreau au moins est humain; jamais il n'a exposé inutilement ses troupes; jamais il n'a laissé sortir un soldat de sa maison sans le faire boire (*sic*). »

Il paraît que la foule exprimait hautement (?) la même opinion. L'étudiant en médecine ne balança plus : il tenait son diagnostic et voici l'ordonnance qu'il griffonna à la hâte sur ses tablettes, bien décidé à faire parvenir, coûte que coûte, à l'accusé, le précieux papier :

« Moreau ! si vous laissez terminer votre jugement, vous serez condamné. Songez que la Patrie a besoin de vous. Vous et vos compagnons d'infortune, à un signal convenu, saisissez le sabre du gendarme assis à la droite de chacun de vous. Si quelqu'un d'eux se défend, que le premier de vous, qui aura des armes, le tue. Sortez de suite après. La troupe, même qui n'a point servi sous vos ordres, est pour vous, ainsi que tout le peuple. Ce plan aura peut-être l'avantage de plaire au vainqueur de Hohenlinden. »

Ce conseil, aussi simple que hardi, n'exposait sans doute pas beaucoup l'anonyme qui le donnait; on trouvera peut-être le procédé enfantin et les renseignements peu sûrs. Qu'importe ! mon étudiant inventait quelques années à l'avance... le retour de l'île d'Elbe, voilà tout.

Malheureusement pour Moreau, le billet ne fut pas remis — et « resta dans la main » du hardi jeune homme. Il paraît que dans cette salle, où les soldats confiaient tout haut leur mécontentement à un inconnu, il y avait trop d'espions quand même !

C'est ainsi que l'on rencontre, — sinon des contradictions flagrantes, au moins des étourderies, — dans ces curieux mémoires d'un étudiant de l'An XII. Mais les inconséquences, la légèreté, voire même les fanfaronnades, sont un privilège de l'âge, — et j'estime que tout concourt, au contraire, à faire la preuve d'une naïve sincérité.

Dix ans plus tôt, on mourait sans phrases et sans se considérer comme un héros ou comme un martyr parce qu'on portait sa tête sous le couperet égalitaire. Maintenant on inventait des conspirations anodines; on cachait un poignard dans ses bottes, ou du poison dans une bague — parce que telle était la mode.

Si la machine infernale de la rue Saint-Nicaise avait failli réussir, en revanche, Georges Cadoudal venait d'être exécuté. Les complots n'en étaient pas moins nombreux, mais plus platoniques. On veut bien être un héros, mais il faut de la prudence. Ceci rappelé, pour bien me pénétrer de l'esprit du temps, je reprends mon récit :

Poussé par son idée fixe d'être fatal à Bonaparte, Edgard Lyxe avait fixé à la solennité du Couronnement l'exécution de son grand complot : « A l'âge que j'avais — dit-il — quand l'image de la gloire et celle du danger se présentent à la fois, c'est toujours la seconde qui s'efface. » La pensée est cornélienne, mais féroce : le jeune homme qui rêve d'entrer dans la gloire par un crime politique, quatre ans après Marengo, à une époque qui avait vu des généraux de vingt ans couvrir nos frontières, — est effrayant de fanatisme et navrant d'inconscience.

Il raconte même quelque part comment « il éprouva le besoin d'avertir Monsieur L., procureur impérial à Périgueux, l'un des meilleurs amis de sa famille ». Notre étudiant « sortait » probablement chez lui. Un jour, après déjeuner, la conversation ayant roulé sur le Couronnement prochain, Edgard demanda avec un parfait aplomb :

— Pensez-vous que tout se passera tranquillement ?

— Pourquoi pas ? — fit le magistrat surpris.

— Je songeais que, s'il en était autrement, vous seriez bien embarrassé dans votre voiture.

— On craint donc quelque chose?

— Je ne le pense pas... Dans tous les cas, vous vous rendriez près du Théâtre de la Porte Saint-Martin.

Sur ce charitable avis, le jeune homme prit son chapeau et tira sa révérence pour échapper aux questions de l'ami de la famille — et du magistrat.

Voilà un conspirateur avec lequel il n'eût pas été prudent de conspirer. Comme on devine bien que son secret lui pèse déjà et qu'il grille presque d'être interrogé. On sent qu'il a des phrases toutes prêtes, — de superbes phrases du temps, — et qu'il les tient en réserve pour persuader les juges, — et pour entraîner les masses.

Je gage qu'il lui tardait d'être arrêté; même qu'il ne lui aurait

pas trop répugné de l'être... avant que les événements ne prissent une trop mauvaise tournure,

Fut-ce par méfiance? ou simplement parce que la température était par trop réfrigérante? Toujours est-il que « quelques officiers et soldats qui s'étaient engagés à le seconder » décidèrent qu'il fallait irrévocablement remettre cette grosse partie au 14 frimaire, — jour de la distribution des Aigles au Champ-de-Mars.

« Ce grand jour, avoue le chroniqueur, devait éclairer notre affranchissement, il n'éclaira que ma disgrâce et la lâcheté de quelques hommes indignes du nom de Français ». Voici, ou à peu près, comment les choses se passèrent :

Edgard était en observation en face du pont de Louis XVI, épiant le moment du départ de Bonaparte, pour prévenir aussitôt les conjurés postés auprès de l'Ecole militaire. Un coup de canon devait annoncer la sortie des Tuileries. Il paraît qu'on en tira plusieurs sans que l'Empereur se mît en route, et notre étudiant ne doute pas que « cet homme n'ait agi ainsi que pour donner le change aux conspirateurs qu'il avait éventés ».

Sûr de la marche de sa victime, Edgard courut à son poste, d'où il s'élança, comme il avait été convenu, vers le trône impérial : — mais il se trouva seul ! Seul à vingt pas de la foule enthousiaste et fanatisée qui acclamait l'Empereur.

Dans l'entourage immédiat du nouveau Souverain, il y eut un moment de silence relatif quand on vit ce petit homme, sévèrement vêtu de noir de pied en cap, qui se démenait comme un vilain diable, jetant en l'air son chapeau, à terre son... parapluie et criant vers Bonaparte avec un violent accent périgourdin :

— « A bas le tyrânn! La liberrté ou la morrrt! Vive Morreau!.. »

Mais je ne saurais résister au désir de citer la page la plus savoureuse de cette confession d'un conspirateur :

«... Cependant je me sentais poursuivi par des cavaliers ; leurs chevaux me couvraient de boue et s'élançaient pour m'écraser. Dans ce péril je rassemblai toutes mes forces. Il était possible que mon exemple aiguillonnât les courages endormis. Toutes les expressions de la haine et du mépris abondaient sur mes lèvres : J'invoquais la Patrie. Déjà plusieurs rangs, le corps des marins surtout, s'ébranlaient... Enfin, je me vis arrêté. Des officiers croisèrent leurs épées sur ma poitrine. Je lisais sur leur visages indécis, attendris, qu'ils étaient cruels et parjures à regret ; parjures car ils n'avaient pas encore prêté serment à l'oppresseur du pays. Sous leurs glaives même, et presque sûr de mourir, j'osai cependant faire un appel à leur vertu. Peut-être auraient-ils répondu à cet appel, mais la foule se pressait rapidement autour de moi. Je les quittai en leur donnant les noms qu'ils méritaient. D'honnêtes suppôts de la police voulaient me garrotter : les carabiniers me préservèrent de cet outrage... »

Cette héroïque aventure se termina tout prosaïquement au poste

du Gros-Caillou ou deux commissaires interrogèrent paternellement l'étourneau, atténuant l'âpreté de ses réponses, diminuant son âge et l'engageant — ***proh pudor !*** — à confesser... qu'il était ivre ! Mais c'est l'interrogatoire qu'il faudrait lire ***in extenso :***

D. — Pourquoi vous avanciez-vous dans les rangs en courant sans chapeau ?

R. — Pour tirer les Français de la stupeur où les a plongés l'ambition d'un Général qui a trompé la foi publique, et pour mériter dans l'Histoire un rang digne des sentiments que j'ai pour ma Patrie.

D. — Pourquoi avez-vous désiré le rappel de Moreau ?

R. — Parce que je lui suppose un cœur aussi sincère pour sa Patrie que Camille l'avait pour la sienne.

D. — Que prétendiez-vous faire en arrivant près de l'Empereur ?

R. — Faire partager mes sentiments et ***abattre sa puissance.***

Puis vint l'admonestation paternelle de M. Bertrand, préfet de police ; mais il fut relevé de la belle manière comme vous l'allez voir :

Le Préfet de police. — Malheureux, vous allez conduire votre père et votre mère au tombeau. Etourdi !...

L'Etudiant. — Monsieur, votre place et votre Maître vous donnent-ils le droit de faire la morale ?...

Le bon monsieur Bertrand répondit sur un ton de dignité triste :

— Non, mais je suis père de douze enfants, et si j'en avais un comme vous...

L'Etudiant. — Vous vous en feriez honneur, Monsieur !

Le Préfet, ***à un agent.*** — Conduisez Monsieur.

L'Agent. — Où est votre chapeau ?

L'Etudiant. — Qui n'a plus besoin de tête n'a plus besoin de chapeau...

C'est le bouquet, on peut s'en tenir là de l'interrogatoire héroï-comique. Edgard raconte ensuite comment il fut embarqué :

« On me fit passer entre deux rangs de soldats et d'agents de police. Arrivé au bout du corridor, j'apercus dans la cour, à la lueur des réverbères, une carriole que je crus m'être destinée. Avant qu'on m'eût dit un mot, je m'élançai dedans. Deux militaires, le sabre nu, m'y attendaient. Deux agents de police se placèrent sur le devant, dont nos sièges étaient séparés par une grille de fer. On mit les verrous : on nous enferma sous d'énormes serrures, et nous voilà partis. »

C'est en cet équipage mélodramatique et pittoresque que le jeune Lyxe fut tout bonnement conduit à... Charenton ! Et l'on nous accordera bien que l'on pouvait se tromper de ça en présence de l'étrange conspirateur.

A Charenton, comme on doit s'y attendre, il trouva une société assez mélangée ; surtout des « moutons » qui voulurent le circonvenir et le faire causer. Il eut à « dévorer les mépris et les sarcasmes des grossiers habitants de ce lieu de douleur ». Il avoue ainsi son découragement : « Tel qui bravera la massue d'Hercule ne saurait tenir contre les aiguillons des pygmées. »

Heureusement qu'il y eut des compensations : le Directeur l'appelait « mon jeune Brutus » et l'autorisait à sortir (!) de temps en temps, en échange de sa parole d'honneur de rentrer le soir. Le prisonnier voyait son père chaque jour ; de plus, il avait des livres, des plumes, de l'encre et du papier — dont il dut faire un copieux usage.

Tout allait si bien que le héros crut pouvoir jeter à la Seine, « l'arme libératrice », le poignard classique, prévoyant bien, à la douceur dont on usait envers lui, qu'il n'en ferait jamais usage.

De fait, Edgard n'avait pas grand besoin de cet accessoire, à moins que ce ne fût pour jouer la comédie de salon chez Monsieur le Directeur — où le comte de Sades, sa sœur et un émigré, tenaient les grands rôles. Le jeune homme reçut une première invitation (?) et n'y répondit pas, craignant qu'on ne voulût le donner lui-même en spectacle ; il en vint une seconde, il résista. Il se rendit cependant à la troisième tout en se promettant bien de s'envelopper dans sa dignité et de se concentrer dans ses méditations.

« Malheureusement (?) — dit-il — je ne tins pas contre les témoignages d'intérêt. Après la représentation, des dames m'entourèrent ; quelques-unes me prodiguaient des cajoleries ; la plus jeune et la plus jolie se taisait et rougissait, c'était parler. Je m'enhardis ; je tâchai d'être aimable. Ma soirée fut charmante pour une soirée de Charenton, — et je me sus bon gré de n'avoir pas fait le loup-garou... »

Oh ! la belle confiance de l'âge ! qui ne serait plus qu'une insupportable fatuité quelques années plus tard. Mais notre héros croit si naïvement avoir conquis le droit de n'être point modeste...

Entre temps, le digne M. L. agissait comme on n'agit plus de nos jours, — risquant une disgrâce, qui ne tarda pas à l'atteindre, — pour obtenir l'élargissement du fils de son ami.

Le Procureur Impérial de Périgueux circonvint habilement S. E. le Sénateur Ministre de la Police générale, qui accorda à peu près tout ce qu'on voulut. C'est sans doute aussi parce que le terrible et peu scrupuleux Fouché ne se méprenait guère sur la valeur des hommes et l'importance des complots. D'ailleurs, dans les temps troublés, il n'y a jamais de la place de reste dans les établissements de l'Etat : l'Etudiant fut relâché — pour faire place à d'autres.



Edgard Lyxe eut l'amère désillusion de voir ses compagnons infidèles, les conjurés parjures, brillamment casés. « Ceux-là, — dit-il, non sans amertume, — avaient « trouvé la faveur où je n'avais recueilli que disgrâce; je les ai vus et j'ai pu me taire. »

L'Etudiant-conspirateur dut constater par la suite que les individus — comme les siècles du reste — traversent deux périodes distinctes : celle de la spéculation sentimentale et celle des spéculations pratiques, — la première est toujours la plus courte.

Le Docteur E. Lyxe se consola en poursuivant sa carrière de médecin-chirurgien et ses mémoires s'attachent à nous démontrer que, là non plus, il ne fut pas... ordinaire.

Tant que Napoléon fut en France, le Docteur le traita comme un ennemi personnel. Il ne le revit pourtant que deux fois. Un soir, à l'Opéra, peu de temps après la bataille de Leipzig. Citons toujours :

« Je le vis pâle et décontenancé ; son attitude était mal assurée ; tout, jusqu'à l'air dont il se tourna vers le public, me dévoila ses terreurs. Je jugeai qu'il désespérait de sa fortune ; et dès lors il était perdu, puisque sa fortune était son audace. Je le suivis à l'Odéon, même remarque. Cet homme avait la conscience de sa destinée... Je le revis peu de jours avant son départ pour Fleurus : il se rendait à l'Elysée-Bourbon. *Nos regards se rencontrèrent; je fronçai le sourcil* : il parut étonné et me suivit de l'œil quelques instants... »

Il est peut-être bon de faire remarquer que la rarissime brochure qui m'a servi de thème fut imprimée seulement en 1816, — et tirée à très petit nombre pour des amis sûrs, — ce qui atténue beaucoup la crânerie de ces confidences.

N'oublions pas que le Docteur Lyxe rédigeait ses curieux mémoires à l'âge de l'ambition encore, à 33 ans et en pleine Restauration ! D'où je conclus qu'il est bien difficile de se documenter pour faire la philosophie de l'histoire : — même quand on puise aux sources les plus authentiques, ce sont les contemporains qui, bien souvent, grossissent ou dénaturent le plus les événements, — grâce à l'optique de la passion ou de l'orgueil humains.

L'exemplaire, probablement unique, où se trouve si pompeusement travesti un simple fait-divers de l'époque, fut dédié par l'Auteur à Madame L***, — une hétaïre belge dont l'Etudiant-conspirateur avait sans doute gardé un bon souvenir.

Cette belle étrangère devint sur le tard la maîtresse du général

comte de V*** qui, pour s'en débarrasser, l'exila princièrement dans l'un de ses vastes domaines du Midi.

Madame L*** mangea pièce à pièce, en compagnie d'un jeune intendant, le ***morghen-gabe*** du comte : la terre est retombée ès mains des laboureurs et j'ai recueilli la brochure, — juste retour des choses d'ici-bas.

Mais il me semble que, — à une époque où la politique n'était pas précisément jeu d'écoliers, — il en coûtait moins, parfois, de tenter de renverser l'Empereur Napoléon, que de crier aujourd'hui : « A l'Elysée ! » — sur un air de farandole.

Et l'on viendra nous dire après cela que la Révolution récente n'avait pas adouci les mœurs !...

Francis MARATUECH.



Un Poète bibliophile

FRANÇOIS FERTIAULT

Un vétéran des Lettres, François Fertiault, qui débutait en 1842, mais dont l'esprit et le cœur n'ont cessé d'avoir vingt ans, vient de nous donner, chez Lemerre, un volume des plus curieux sous ce titre suggestif : « ***Drames et cancans du Livre.*** » C'est le fond du tiroir anecdotique et documentaire d'un bibliophile, qui en même temps est un vrai poète, un poète de la race de Tabourot et de la Monnoye, pour tout dire, un poète de Bourgogne.

En effet François Fertiault, comme son digne compatriote J. Durandeau, comme Lucien Paté, sait unir aux mérites du savant chercheur la verve malicieuse du terroir natal, la causticité de race, les qualités du cru bourguignon. Il les trahit plus que jamais dans le livre d'aujourd'hui. Ce sont d'abord les piquants chapitres d'un petit roman : « ***Aventures d'un bouquin racontées par lui-même.*** » C'est vraiment de l'humoristique, et du meilleur, comme le récit suivant : « *Une passion de propriétaire.* » Il nous déroule les péripéties psychologiques d'une Hermione bourgeoise, qui du reste n'a d'autres rivales que les éditions *princeps* convoitées et disputées par son mari M. Boulard. Mais que d'angoisses conjugales ! que de jalouses anxiétés ! « *Le souper du savant* », un souper très abrégé par les distractions de l'amateur de bouquins ; « *Une douleur de Pétrarque* », douleur suscitée par la perte d'un manuscrit depuis introuvable, font suite aux récits antérieurs.

Mais voici des épisodes absolument neufs, voici des « sonnets inattendus » reliés par des réflexions piquantes. C'est une apostrophe en quatorze vers de Camille Saint-Saëns aux contempteurs de Bizet, un sonnet peut-être unique de Sarcey, quatorze vers bien mal tournés de Meilhac et d'autres peu connus de Jules Noriac, gloire bien éclipsée. Carnot, qui le croirait ? le grand aïeul, a fait un sonnet en 1818, pendant son exil de Magdebourg, avant la résurrection du genre par Joseph Delorme. Et qui s'attendrait à

lire un sonnet du Dr Nélaton, naturaliste avant le naturalisme? Une pièce inédite de Félix Arvers, une autre non imprimée de Théophile Gautier sur le même rythme, précèdent cette curiosité métrique de Jules de Rességuier, charmant rimeur trop oublié :

Épitaphe d'une jeune fille

Sort
Frêle,
Quelle
Mort!

Fort
Belle
Elle
Dort.

Rose
Close,
La

Brise
L'a
Prise.

Deux sonnets assez médiocres d'Alfred de Musset et de George Sand protestent en faveur du *Chatterton* de Vigny. Méry, qui n'était pas un fervent de ce rythme, figure pour une gracieuse tentative en ce genre. Gérard de Nerval, qui vient après, fournit un sonnet d'allure romantique, presque irrégulier dans la forme, ayant le prestige de l'inédit :

Nox.

A la vieille paroisse
Minuit vient de sonner :
J'entends l'air frissonner
Dans les feuilles qu'il froisse.

Il semble qu'aujourd'hui
Le ciel double son voile :
Aucune blanche étoile
N'a ce soir encor lui.

Quel temps! pas une lame
N'éparpille ce soir
Son aigrette de flamme.

Mais si l'on pouvait voir
Tout au fond de mon âme,
Il y fait bien plus noir !

Les pages suivantes groupent des Méridionaux : Joseph Autran, de Gagnaud (pseudonyme du docte Berluc-Pérussis), Mary Lafon, le regrettable Jules Boissière, puis Jean Bernard, récemment et justement décoré, Anatole France, un maître en style, Ernest Prarond, Charles Coran, deux rares artistes, également rajeunis par le talent. D'autres encore achèvent de composer une véritable Anthologie de sonnets avec un commentaire plein d'esprit et de finesse. D'amusantes anecdotes terminent ce volume, œuvre originale et savante d'un homme de goût qui, ayant fait tant de bons livres, a le droit d'apprécier et de mettre en lumière les livres d'autrui.

EMMANUEL DES ESSARTS.



Les Femmes de Demain

« Si les femmes avaient voulu, les hommes
« seraient femmes... »

(*Le nouveau Contrat Social*, Ch. XXII,
par Mme***).

(Monsieur, nonchalamment enfoncé dans un fauteuil, brode un mouchoir pour Madame. Madame, debout, allume un cigare.)

MADAME.

Mon cigare... vous permettez, n'est-ce pas, comme toujours?

MONSIEUR.

Oui, votre cigare habituel, après déjeuner ; celui-là est toléré. Deux me fatigueraient. Avant mon mariage, la moindre odeur de tabac me donnait des nausées ; mais on se doit des concessions réciproques , je me suis fait à « un » cigare et vous, vous avez réduit votre... vice.

MADAME.

Oh ! mon vice !

MONSIEUR.

Votre manie, si vous voulez.

MADAME.

Est-ce un reproche ? *(Elle fait mine de jeter son cigare.)*

MONSIEUR.

Mais non ! Fumez donc. Je vous l'ai dit, c'est le cigare toléré. Du reste, si vous ne pouviez vous le passer ici, vous iriez vous l'offrir ailleurs ; et, comme ce moment de la journée est à peu près le seul où nous puissions nous voir dans l'intimité, j'aurais trop peur de l'écourter.

MADAME.

C'est vrai ! Ma vie est si prise ! Je ne puis pas me consacrer à vous autant que je le voudrais. La profession de médecin est bien la plus absorbante qu'il y ait au monde. *(Elle regarde la pendule.)* Une heure et demie déjà...

MONSIEUR.

Merci pour ce « déjà ».

MADAME.

...Une heure et demie ! Mon salon d'attente doit être plein de malades qui vont m'ennuyer jusqu'à cinq heures — et de quelles sornettes, grand Dieu ! Oh ! ces hommes ! tous nerveux, neurasthéniques, hystériques... Ah ! je vous jure que ça n'est pas un métier gai.

MONSIEUR.

Pourquoi l'avoir choisi ? Moi-même; il est vrai, lorsque j'étais jeune homme, je disais que je n'épouserais jamais une femme médecin. Puis vous m'avez demandé en mariage et j'ai dit oui.

MADAME.

Maintenant vous diriez non ?

MONSIEUR.

Maintenant je dirais oui pour vous et non pour la médecine ; malheusement vous êtes inséparables. (*Après une pause.*) A cinq heures, que ferez-vous ? Vous serez alors débarrassée de vos malades...

MADAME (*gênée*).

A cinq heures?... mais... je ne sais...

MONSIEUR.

Je le sais, moi. Vous irez faire un tour au Cercle.

MADAME.

Ah oui !... le Cercle, comme la médecine, comme le cigare. (*Elle se penche sur son mari et l'embrasse.*) Allons, vous êtes nerveux aujourd'hui.

MONSIEUR (*avec une moue dolente*).

Vous ne me soignez peut-être pas assez...

MADAME.

Je vous soignerai... Pour qui ce mouchoir ?

MONSIEUR (*laissant admirer son ouvrage*).

Pour vous... vous ne vous en doutiez pas ?

MADAME.

Je me doute que vous êtes un mari adorable, un mari modèle. C'est joli, savez-vous ? joli, joli... et bien brodé... quels doigts de Fée ! — (*Elle s'appuie sur le fauteuil de Monsieur et, l'air câlin :*)

Voyons, mon chéri, parlons sérieusement. Crois-tu que je ne préférerais pas passer ma journée avec toi ? Mais j'ai mes occupations, une femme ne peut pas toujours rester à la maison comme un homme, à moins de passer pour une désœuvrée, un être inutile. Elle se doit à sa profession et même... un peu à son Cercle. Où prendrais-je les petits potins que je te raconte si je n'allais pas au Cercle ?

MONSIEUR (*résigné*).

Vous avez raison... vous êtes la plus forte.

MADAME.

Mais certainement, j'ai raison et tout ce que je dis est raisonnable. Si je restais toujours à la maison, si je ne fumais pas, je vous paraîtrais bientôt grotesque et pas du tout dans mon rôle.

(*Un domestique entre et dépose un tête-à-tête sur une table. Monsieur se lève ; Madame l'arrête.*)

MADAME.

Non ! pas aujourd'hui. C'est moi qui vais vous servir.

(*Monsieur se rassied. Madame lui apporte une tasse.)*

MADAME.

Voici votre tilleul... sucré à point.

MONSIEUR.

Merci.

(*Madame se dirige de nouveau vers la table.*)

MADAME.

Maintenant, mon thé. Je lui reste fidèle ; mais vous avez bien fait de l'abandonner. Avec votre tempérament délicat et nerveux, le tilleul vous vaut mieux.

MONSIEUR.

Neurasthénique, aussi ?

MADAME.

Eh oui ! un peu... tous les hommes le sont plus ou moins.

MONSIEUR.

Pauvres hommes !

MADAME.

Vous les plaignez tant que cela ! Ils n'ont qu'à se laisser vivre, qu'à se laisser aimer, choyer, dorloter, qu'à vouloir être heureux pour l'être. Voyons ! qu'allez-vous faire aujourd'hui ? Vous travaillerez à ce mouchoir juste autant qu'il vous plaira ; vous recevrez quelques visites ; vous lirez un peu si l'envie vous en prend... Tenez, voici justement votre journal, *Le Petit Courrier des Hommes*, dont vous n'avez pas encore coupé la bande ; vous allez y trouver les dernières modes, de ravissants modèles d'ouvrages, peut-être la recette d'un succulent petit plat que vous révélerez à notre cuisinier... N'est-ce pas une existence agréable, douce, charmante ?... Mais je bavarde comme un homme et mes malades m'attendent. Au revoir, mon chéri ; ne vous ennuyez pas trop.

MONSIEUR (*prêt à pleurer*).

Vos malades vous attendent...

MADAME.

Mais oui... Je ne puis pas les renvoyer... (*Se rapprochant.*) Voyons ! qu'as-tu ?

MONSIEUR (*éclatant en sanglots*).

Je suis jaloux...

MADAME.

Jaloux !!!... de qui ?... de mes malades ?

MONSIEUR.

Oui ! là !... de ces jeunes gens que tu soignes, de ces neurasthéniques, comme tu les appelles.

MADAME.

Oh ! tu es fou ! Ce n'est pas sérieux ? Mais, mon mignon, je n'aime que toi, toi seul ; je pourrais voir tous les Adonis de la terre, tous, sans...

MONSIEUR.

Bien vrai ?

MADAME.

Vrai ! Bien vrai ! Allons, à bientôt !

(Madame va à sa consultation. Monsieur, les yeux rouges, après un long soupir, se remet à broder son mouchoir.)

CHARLES TEILHAC.





INFLUENCE DU SOL SUR L'HOMME

Edgar Quinet, dans l'*Histoire de ses idées*, décrit les landes marécageuses de la Bresse, et leur pernicieuse influence sur l'esprit et sur l'état physique de l'homme. Il explique, en des pages magistrales, la mélancolie des âmes s'alliant à la mélancolie et à la tristesse des paysages. En ces contrées désertes et mornes, il semble que la nature soit inerte. On se la représenterait volontiers comme une statue grise symbolisant la fièvre des marais. Cette nature désolée a laissé son empreinte sur les idées de Quinet, empreinte où se mêlent toutes les aspirations que peut faire naître l'influence du sol, de ce sol d'où semble surgir en brume la lourde fièvre qui émacie le physique et aberre le moral. On croit voir se dresser au bord des cloaques de la lande des sortes de cadavres ayant encore un peu de vie. Ce sont comme de pâles visions minées par les miasmes infects des marécages. Voyez ce passage de Quinet : « Quand les brumes automnales, rampantes, nées de terre, surgissaient ainsi que des âmes dolentes, à travers les crevasses du sol, en dépouillant leur robe à chaque buisson, et montaient lentement vers la lumière, comment ne pas s'élancer vers elles pour les saisir ? Et quand à tous ces fantômes se joignaient ceux qui naissaient d'un cœur avide, d'une âme jeune, égarée dans ces maremmes, c'était trop en vérité. Il ne restait qu'à courber la tête et à laisser passer en silence le doux fléau. » Et il ajoute, parlant toujours de ce sol d'où s'élevaient pour lui mille visions : « Plus tard, j'ai revu cette nature. Alors elle a été bonne pour moi, mielleuse même. Elle m'a souri. Elle est devenue ma confidente, dès qu'elle a vu que je survivais à ses embrassements homicides. » Il résulte de ces confidences cette réflexion : que de la nature du sol dépendent certaines formes de l'esprit, des idées, du sentiment ; la terre imprime au moral de l'homme un caractère spécial en rapport avec le climat que cet homme habite, en rapport aussi avec ce qui l'entoure.

Dans son évolution à travers les âges, l'homme, nécessairement, s'est transformé, s'est modifié. Mais entre les diverses parties ou provinces d'un même pays, il se rencontre des diversités de langage et d'instinct moral. Les caractères ont aussi des nuances. Dans certaines plaines le laboureur élève

son âme vers le culte, s'associant à l'idée religieuse qui pour lui semble planer au dessus d'un clocher. Il devient quelque peu ascète ; il se laisse rouler par la vague harmonie qui se dégage du tableau qu'offre la nature. Quand il se courbe vers le sillon l'idée le hante toujours, et il sème ou laboure avec courage, comptant sur l'aide puissante de Dieu qui protégera la moisson et la bénira. Mais cet instinct vague qui s'élance hors de l'âme du serf de la plaine se change, se transforme dans l'âme de l'ouvrier habitant les cités et les bourgades ensoleillées du Midi. Ici c'est vers le plaisir matériel que se ruent les esprits ; la gaieté devient gaudriole et « rigolade ». Il semble que l'instinct religieux n'existe pas dans des êtres habitués à l'atelier, au café, ou aux maisons de Cythère. La foi ne s'équilibre pas. C'est plutôt la croyance au socialisme, à la solidarité, au lien positif que doit engendrer l'avenir, c'est plutôt aussi l'idéal du perfectionnement des cerveaux humbles qui animent les consciences, les pensées de ces travailleurs domestiqués au capital. Dans les villes du Nord les conceptions se transforment encore. Le laboureur pense, en les brumes du crépuscule, à son gain, au sol peu fertile à tel endroit, plus productif à tel autre. Il se sent tenaillé par l'idée de spéculation. Il suppute tous les avantages de cette situation, il se promet de faire servir les plus petites circonstances à ses projets mercantiles. L'ouvrier de la ville, ici, est un peu sceptique et gouailleur. Ce qui le caractérise, c'est qu'il évolue avec le progrès et qu'il déteste les idées rétrogrades. Plus que personne il sait ce que vaut le patronat et le commerce. Il se laisse bien pénétrer par les discours des apôtres de l'association, de la mise en commun des forces individuelles. Il entrevoit même les nécessités du futur. Il sent que le corps social est anémié par le parasitisme et l'exploitation audacieuse de tous les pauvres asservis de la glèbe. Il sent qu'une transformation sociale est imminente et qu'elle doit fatalement changer les institutions vicieuses. En un mot il aperçoit un vaste champ que doit cultiver avec persévérance le groupe des vrais politiciens, de ceux qui ne visent pas constamment leur propre intérêt et laissent dans leur cœur une large place aux sentiments honnêtes. Enfin, l'ouvrier du Nord se laisse quelquefois entraîner par la rhétorique de certains spéculateurs de la politique, bateleurs du parlementarisme et exploiteurs d'idées nouvelles qui ne cherchent qu'une chose : abuser des intelligences et tromper effrontément les croyances. Ces péroreurs sont pour les esprits un véritable péril. On devrait obvier aux inconvénients qui résultent des plus infâmes escroqueries intellectuelles, je veux dire qu'on devrait neutraliser l'influence qu'exercent les

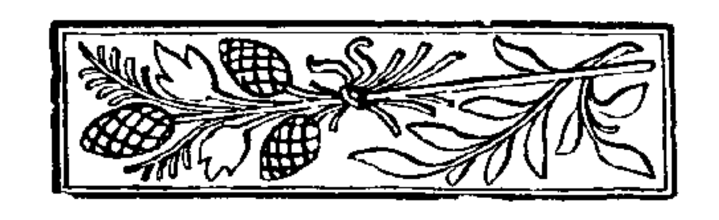
tartufes de l'idée sociale et régénératrice. En se donnant comme des apôtres de la doctrine nouvelle ils s'attirent la confiance et se concilient les opinions. Comment un ouvrier pourrait-il découvrir la fausseté et l'hypocrisie dans un politicien qui parle de choses scientifiques et de rénovation sociale ? Se peut-il que l'esprit crédule et naïf du prolétaire puisse comprendre tout ce qu'il y a d'artificiel dans un discours ? Non, évidemment ; c'est pour cela que tout homme intelligent doit s'efforcer de dégriser les cerveaux et montrer la tartuferie des faux sociologues comme un grand péril.

La Bretagne a dans son sol un peu de l'aridité intellectuelle de ses enfants, dirait-on. Quartz, granit, légende, superstition, les caractères physiques de la terre, les caractères moraux des habitants. Le Breton a en lui un féroce entêtement, mais il est capable d'audace et d'héroïsme : rappelez-vous la guerre de Vendée, cette lutte d'une foi contre une idée. Cette terre, cette province où abondent les monuments celtiques, les dolmens, les menhirs, a cependant donné naissance à quelques esprits élevés. Elle n'est donc point stérile sous le rapport intellectuel. Elle l'est plutôt sous le rapport agricole. L'industrie prépondérante est celle de la pêche. Chez la femme se concentre beaucoup de force ; elle est robuste, un peu sauvage ; je ne puis évoquer une Bretonne sans penser tout de suite aux prophétesses de l'île de Sein. Ici la poésie est âpre et rude, on dirait qu'elle est formée par les rafales qui viennent de la mer. La bise est une plainte et la vague un sanglot. Du rivage viennent des bruits sourds produits par le heurt des flots contre les rochers, mourant sur le sable. C'est un choc d'harmonies étranges, une musique bizarre qui hurle ou pleure et laisse une impression d'effroi. C'est en parlant de la Bretagne que Victor Hugo dit que « l'âme de la terre passe dans l'homme ». C'est dans cette province celtique que peut le mieux s'observer le rapport du sol natal avec les idées de l'homme, là c'est la matière qui absorbe l'âme. Malgré que Dieu s'incarne partout, l'idéal fait défaut, et l'esprit ne s'adapte qu'au préjugé.

La terre produit des céréales, des fleurs, des arbres ; elle rend toutes ces productions tributaires de l'homme, et c'est elle encore qui, selon sa nature, donne la substance et la couleur qui convient aux intelligences. Le Méridional a l'instinct passionné, l'imagination vive, la parole exubérante ; l'Armoricain est, comme je l'ai dit précédemment, sournois, sordide et d'intelligence limitée par les préjugés ; les fils du Nord et du Nord-Est ont la sensibilité, la raillerie douce, les amours pleines de fraîche vivacité ; ce qui domine

en eux ce sont les aptitudes commerciales. Cependant ces caractères divers ont une parenté, qui les unifie et marque leur origine commune. En effet, nous sommes tous fils des Gaulois. C'est l'atavisme qui nous caractérise ainsi. Un Français, qu'il soit de Lyon, de Nantes ou de Paris, se reconnaît toujours. Il y a un lien nécessairement qui unit les races et les distingue. C'est même ce qui facilite les rapports, qui établit les relations de la société. Et, d'après un grand nombre d'écrivains, la terre que nous habitons, où nous naissons, où nous nous développons, imprime à notre âme un caractère spécial ou local, son âme passe en la nôtre, elle donne à nos idées une couleur qui leur est propre. De là l'amour de la patrie. Le sol nous tient par l'amour. Quel est l'homme qui, malgré toutes les traverses, toutes les anxiétés de la vie, ne reporte pas, un instant, son esprit vers le coin où il est né, où il a grandi, où il a aimé ? Tout homme qui s'exile est poursuivi, à certaines heures, par les amères nostalgies. Il se replie alors dans le souvenir. C'est par l'évocation du sol natal qu'il console son cœur. Le foyer est absent, mais il en distingue, de loin, quelques étincelles. Tout prouve l'influence du sol sur l'homme au point de vue moral. Tout nous démontre la liaison qui existe entre les sentiments de l'homme et la nature de la terre. Bien des causes physiques expliquent l'essor et les aspirations de certains grands esprits. Nous ne pouvons nier l'irréfutable. La parenté qui lie l'homme à la terre est indéniable. L'évidence nous crève les yeux. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un regard autour de soi et de voir agir ses compatriotes, et de s'observer soi-même aussi. C'est le procédé le plus simple pour acquérir la certitude de l'influence qu'exercent sur nous les dispositions naturelles de notre pays natal.

Jacques MAURICE.





Album du « Feu Follet »

VICTOR HUGO

CHANT SÉCULAIRE

Dit au Trocadéro par M. Leitner,
dans la matinée de la Comédie-Française, le 13 septembre 1900.

Quand l'illustre Apollon des monts de Thessalie
Dans l'orgueil radieux du quadrige vermeil
Vit crouler ses autels et sa gloire abolie,
On crut à la mort du soleil.

Non ! car ce beau soleil des Hellènes rhapsodes
Revint s'épanouir sur le sacré vallon.
Victor Hugo surgit dans l'éveil de ses Odes
Comme le moderne Apollon.

Une aurore jaillit de ses Orientales,
Aurore d'espérance et de rêve infini :
La lumière à longs traits sur nos cités natales
S'épandit avec Hernani.

Le siècle avait trente ans, quand les Feuilles d'Automne
Et maint drame éclatant par la foule applaudi
Emplirent de clarté le monde qui s'étonne...
C'était le soleil de midi.

Puis ce fut la splendeur d'une vaste journée,
Les rayonnants chefs-d'œuvre où nous applaudissons,
Ciel de Juillet sur notre France illuminée
Hâtant les lyriques moissons.

L'astre passa les flots, mais il garda sa flamme !
Et toujours pur, toujours éblouissant et fier,
Aux Contemplations *il fit brûler son âme...*
C'était le soleil sur la mer.

Et ce fut dans l'exil et dans le sacrifice
Une ardeur de septembre aux hardis flamboîments,
Un soleil de courroux, de force et de justice,
La Légende *et les* Châtiments.

Enfin l'astre attiédi des suprêmes années
Moins fervent et moins chaud, mais magnifique encor,
Peignant de ses rayons les montagnes baignées,
Dans un couchant de pourpre et d'or.

Et l'on crut le soleil éteint.... Il ressuscite
Devant nous pour toujours, superbe à l'Orient,
Triomphant de l'oubli comme d'un guerrier Scythe
Triomphe un archer flamboyant.

Sous les regards du genre humain qui s'extasie
Tu peuples de tes feux l'azur illimité,
Astre immortel d'amour, d'art et de poésie,
HUGO, *soleil d'éternité !*

EMMANUEL DES ESSARTS.





AQUAR

... d'Automne

Les doigts d'or du soleil tissent des broderies
Aux lignes du couchant fuligineux et clair
Qui meurt à l'infini comme une vaste mer
Où planent des oiseaux aux couleurs de féeries.

Lentement l'astre rouge et les oiseaux s'en vont
Allumer d'autres feux sur d'autres péninsules
Et la terre où grandit l'ombre des crépuscules
Regrette au bord du soir un rêve qui se fond.

L'heure est grave : La cime au loin illuminée
Semble un chandelier d'or en d'invisibles mains
Venant par la clarté des célestes chemins
A la grille d'azur d'une hauteur bornée.

Des voix pleurent aux cathédrales des forêts,
O terre ! et tu pâlis soudain : c'est la venue
De l'Hostie éclatante au flanc blond de la nue
Vers ta lèvre, mouillée encore de regrets.





LLES...

... d'Hiver

La nuit est prompte à se cloîtrer : il semblerait
Que le vent furieux lancé dans la forêt
Est un taureau farouche ébranlant de ses cornes
Les abris sous le chêne et les ramures mornes
Erigeant dans le ciel où pendent des haillons
Un canevas de broderie et de rayons.
Le gel fige le sang des hommes et des arbres
Et persiste à sonder la chair vide des marbres
Pour y nier la vie intime et mettre à nu
Le néant d'un symbole, impassible inconnu.
L'onde, dans les bassins vêtus de clair de lune
Se crispe en étouffant sa plainte, mieux qu'aucune
Chanson de nuit d'effraie au gîte ou de hibou.

Un appel surhumain montait on ne sait où
Tout à l'heure avec les entrechocs de branchages,
Mais une aile d'argent plane sur les villages
Et disperse l'écho de leurs confuses voix
Car l'Hiver ne veut pas que la houle des bois
Proclamant son pouvoir en leurs trompes sonores
Aille troubler le songe humain avant l'aurore.

Joseph POUZIN.



LA NUIT

Les nuits ont un parfum tiède de chevelures
Et parmi les jardins où tout frissonne et bruit,
Parmi l'herbe rêveuse et les vendanges mûres,
S'argente le tapis des roses de minuit.
Toutes fleurs du Soleil sont mortes : les verveines
Ont subi le baiser des derniers vents du soir
Et versé le suprême émoi de leurs haleines ;
La belle de nuit brille entre les lauriers noirs.
L'effluve du foin sec règne aux plaines tondues,
D'étranges floraisons s'ouvrent de nonchaloir ;
Et les corolles d'or vers le grand ciel tendues
Font de la glèbe immense un immense encensoir...

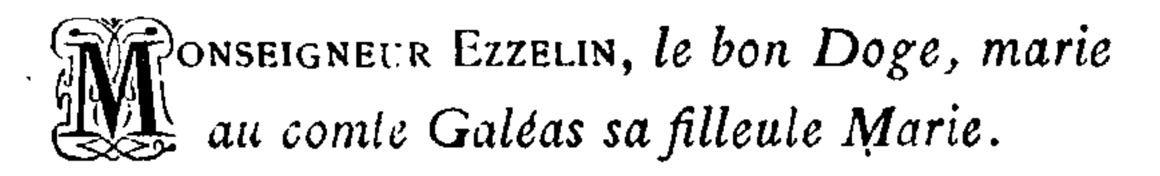
La Nuit est la Princesse étrange et nonchalante
Aux longs cheveux bleus-noirs étoilés d'astres clairs,
Un croissant mordoré flotte parmi sa mante,
Et les jardins de l'ombre embaument pour sa chair.
Sa belle chevelure où fleurit la comète
Enroule l'asphodèle et les tristes pavots,
Elle est la guérisseuse enivrante et secrète
Qui porte de la brise aux plis de son manteau.
C'est la tendre berceuse, ourleuse de chimères,
Dont la voix sait tisser des songes fabuleux,
Dont les mains font neiger des bagues de lumières
Qui rendent éblouis les yeux des malheureux...
Embaumez-nous de vos parfums et de vos sèves,
O Nuit, sœur éternelle et douce de la Mer,
Illuminez nos yeux du sillage des rêves
Et mettez au linceul tous les cris de nos chairs!

DANIEL THALY.

LES ÉTOILES

LÉGENDE VÉNITIENNE

Au lieutenant marquis d'Anglade de Bonnerive.



MONSEIGNEUR EZZELIN, *le bon Doge, marie*
au comte Galéas sa filleule Marie.

Et du bord où frémit l'image des palais
peuple, prêtres, amants, ils s'en sont tous allés
dans le vent caressant, sur des barques légères,
vers l'horizon frangé de vagues mensongères,
comme si le bonheur était pour eux trop près.
Dans le ciel rutilant de nuages cuivrés
ils ont dressé l'orgueil des voiles écarlates,
les lys rigides ont jonché les barques plates,
les amants ont souri, lointainement heureux,
comme si le bonheur se réfugiait en eux !

Et les parfums flottaient avec l'émoi des palmes.

Or, le soleil a des frissons sanglants et calmes,
comme un bouquet de roses d'août dans un brasier,
et, pleurant de leur cher bonheur extasié,
Monseigneur Ezzelin, l'âme gaiement marrie,
sourit à Galéas qui sourit à Marie.

Les poètes ont dit la gloire de ses yeux,
— nulle étoile en ce temps n'étant encore aux cieux,
ils n'ont pas pu la proclamer sœur des étoiles. —

Les lueurs du couchant font plus rouges les voiles
et plus brillants les flancs des barques couverts d'or ;
le chant des violes est si bas qu'Ezzelin dort...
Ainsi tous, ils s'en vont sur des barques légères
vers l'horizon frangé de vagues mensongères.

Ezzelin dort, le son des violes est si bas !
mais soudain, il s'éveille au cri d'horreur : « Là-bas !
ah ! voyez donc là-bas, du côté de l'Aurore,
les vaisseaux noirs ! Seigneur, secourez-nous ! Le More ! »

A l'horizon sont apparus deux vaisseaux lourds.

Violes chantez l'amour en notes de velours !
Roses riez ! riez sourires frais des femmes !

Les nègres, l'œil stupide, ont laissé choir les rames
et le Doge éperdu n'en peut croire ses yeux !
Nulle étoile en ce temps n'étant encore aux cieux,
vers où jeter le cri suprême d'espérance ?

Violes d'amour chantez la mort et la souffrance !

Du bord clair où frémit l'image des palais,
imprudemment, pourquoi tous s'en sont-ils allés ?
Le peuple dans les fleurs à genoux pleure et prie
et la crainte a glacé le cœur blanc de Marie...

Mais bientôt les amants ont invoqué le ciel,
Elle la Vierge et Lui l'archange saint Michel.

O miracle ! Au moment où la barque fleurie
qui portait Ezzelin et la blanche Marie
effleure l'horizon frangé d'un flot houleux,
le ciel comme une mer s'en vient au devant d'eux
et la flotte s'enfuit au ciel à pleines voiles...

. . . .

C'est depuis lors, dit-on, que brillent les étoiles,
les étoiles lointaines, barques aux flancs d'or,
car pour la gloire du Seigneur, là-haut ! encor
Monseigneur Ezzelin, le bon Doge, marie
au comte Galéas sa filleule Marie !

Août 1900.

René VINCY.

CRÉPUSCULE

Pour Elle.

Les angelus lointains égrenaient leurs prières.
Mystique, un demi-jour descendait sur les bois ;
C'était la fuite douce et lente des lumières...
Et les choses semblaient tomber dans l'autrefois !

Un chien hurla soudain dans la nuit des bruyères,
Perdu dans l'ombre immense... et j'écoutais en moi
L'écho de ce cri rauque et les douleurs premières
Se dressaient en hurlant : « Ecoute notre voix ! »

Oh ! je vous entendais, voix poignantes et sombres,
Et comme dans le ciel s'agrandissaient les ombres,
Grandissaient en mon cœur de lâches désespoirs,

Mais je voyais soudain monter dans ses yeux noirs,
Comme un aveu muet que mon amour implore,
Tout un vol de pensers que j'ignorais encore !...

Paris, juillet 1900.

PIERRE AUDIBERT.



L'ORT OCCITAN

Brugas floridas

A mon amig ARSENI VERMENOZE,
lo grand Trobador d'Auvernha.

MANTELADAS de nou, las serras benastrugas
Campanejan un laus al tebes temporal :
Amont, prep las nibols, lo solelh septembral
Ven de faire espelir milanta flors de brugas !

Dins lor espes matum, las aperdigs paurugas
Cercan, lenh del cassaire, un rescondud airal.
Qun bel jorn ! L'aura met com un potet mairal
Sus lo front des acrins qu'an rosas pamparrugas.

Praco, brugas en flors vite se paissiran...
Am d'unas, los pagans engenhoses faran
D'escobas pes cortals, pes graniers e las ieras.

Mas las autras, taleu la nivosa sazon,
Cremadas à brassads per d'africas mazieras,
Trobaran sus landiers novela florizon !

14 de Septembre 1900.

PROSPER ESTIEU.

TRADUCTION FRANÇAISE

Bruyères fleuries

A mon ami Arsène Vermenouze,
le grand Trobador d'Auvergne.

Ayant un manteau neuf, les collines heureuses carillonnent un los à la tiède température : — là-haut, près des nuées, le soleil septembral vient de faire éclore par milliers les fleurs de bruyères !

Dans leurs épaisses touffes, les perdrix peureuses cherchent, loin du chasseur, un endroit bien caché. Quel beau jour ! La brise met comme un baiser maternel sur le front des sommets aux chevelures roses.

Pourtant, les bruyères fleuries vite se faneront... Avec quelques-unes, les paysans industrieux feront des balais pour les basses-cours, les greniers et les aires.

Mais les autres, dès la saison neigeuse, brûlées à brassées par d'alertes rurales, trouveront sur les chenets une floraison nouvelle !

P. E.

Le Prix d'une Victoire

Vous connaissez déjà, ma bien chère amie, le résultat de la bataille qui illustrera notre nom. Et peut-être êtes-vous blessée de n'avoir pas appris par moi, vous la première, cette grande nouvelle. Ne m'accusez ni d'oubli, ni d'indifférence. Le télégraphe ne pouvait me suffire pour vous tout dire, pour me faire pardonner. Car la gloire est sûrement ce qui s'achète le plus cher en ce monde.

« Ce matin, avant l'aube, les troupes, suivant mes instructions secrètes, étaient réveillées silencieusement. Lestées d'un repas froid, elles étaient sur pied, toutes fraîches, prêtes à l'attaque, sans qu'un seul coup de clairon eût donné l'éveil à l'ennemi.

« Pour moi, préoccupé par l'écrasante responsabilité du commandement suprême, je n'avais guère dormi : j'étais le premier debout, au quartier général. Notre cher Henri, la conscience légère après une journée passée en courses rapides dans toutes les directions, n'avait fait qu'un somme, tout habillé sur sa couchette, ayant lu, puis glissé dans la poche de son dolman, votre lettre d'avant-hier. Je dus le réveiller.

« Il parut confus, le pauvre enfant, de s'être reposé si longtemps, et, se frottant les yeux il s'excusait, tandis que j'étais fier de l'insouciance du danger que témoignait son calme sommeil. Seuls à cet instant, nous nous embrassâmes d'une étreinte affectueuse, en pensant à vous. Quelques minutes plus tard, légèrement restaurés, nous étions à cheval, au milieu de mon état-major. Tous mes aides de camp, sur un mot, s'éparpillèrent, pour s'assurer de l'état des troupes auprès des divisionnaires et des brigadiers. La réponse me fut bientôt rendue favorable de tous les points. J'allai donc prendre position sur une hauteur centrale, d'où je comptais pouvoir suivre l'évolution de l'armée. A peine étions-nous là, que le soleil éclaira l'horizon. C'était l'heure que j'avais fixée pour la mise en marche, de manière à éviter toute chance d'erreur.

« Ces détails vous importunent peut-être : il me semble que je vous en dois le récit, à cause de la part qu'a prise votre fils à cette solennité guerrière. Quoique blasé moi-même, je n'en étais pas moins impressionné par la gravité du moment ; mais Henri, lui, était vraiment beau, par l'admiration que reflétait son visage à la vue de ces déploiements immenses faits sous l'impulsion de ma volonté.

« Chaque chef de corps avait pour se guider un point différent, choisi sur la carte, soit un clocher, soit les toits d'un hameau ou d'une ferme. De cette manière, l'armée, bivouaquée sur un espace assez restreint, devait se développer en éventail, et, au fur et à mesure du dédoublement des brigades, de l'alignement des bataillons, arriver à former un front de bataille de plusieurs kilomètres destiné à déborder progressivement l'ennemi par les ailes, que la cavalerie fortifiait avec ses batteries légères. Il y avait là une simple application des règles les plus élémentaires de la guerre, sur un terrain favorable. Le spectacle en était vraiment grandiose, tant mes ordres avaient été intelligemment compris et tant ils étaient exactement exécutés.

« Rien de funeste ne marqua d'abord l'exécution de cette manœuvre, car, suivant mon désir de surprendre l'ennemi, ordre avait été donné de ne commencer le feu qu'en cas d'absolue nécessité. J'espérais jeter l'ennemi en un tel désarroi, qu'il fût réduit à fuir sans résister, et pendant près d'une heure je crus à la réalisation de ce rêve.

« Peu à peu, sur divers points, s'élevèrent de petits nuages blancs, suivis, à long intervalle, d'un faible crépitement, et, comme des essaims de mouches sur un tapis, on voyait les grand'gardes ennemies se disperser devant le flot montant de nos régiments échelonnés. Mais la meilleure théorie faiblit dans la pratique. Force fut de s'en apercevoir, dès que la mousquetterie des premiers postes débusqués eut donné l'alarme. Les masses confuses du camp opposé, semblable d'abord à une fourmilière, se démêlèrent vite et s'alignèrent en rangs sombres, éclairés de reflets d'acier.

« Il fallut alors ordonner à l'artillerie, étagée sur le versant du coteau dont j'occupais la crête, de canonner les colonnes qui s'ébranlaient, rayonnant autour de leur centre de départ. En une pareille heure, le plus ferme soldat ne peut s'empêcher de se souvenir qu'il est homme. A une énorme distance, nos obus faisaient brèche dans ces murailles vivantes, et je souffrais comme si j'eusse frappé de ma propre main ces victimes qui, elles aussi accomplissaient leur devoir. Mais plusieurs batteries, établies au galop tournant, leur tir rectifié au troisième coup, se mirent vivement à contrebattre les nôtres, et l'infanterie, rassurée par cet appui, s'avança en troupes compactes, dirigées avec intelligence et sang-froid. Sous la riposte, la pitié fait place à la colère qui s'allume avec l'incertitude sur l'issue de la lutte.

« Or les jalons naturels indiqués à chacune de mes brigades avaient été assez judicieusement déterminés. Mais, par l'application, il fut bientôt visible qu'un vide se faisait au centre de notre ligne. Mon adversaire, menacé d'être débordé, s'était énergiquement décidé à frapper là, comme un bélier. Hardiment, la plus forte colonne d'attaque se dirigea vers la trouée fatale.

« Baissant les jumelles qui m'avaient permis de suivre ces péripéties, je me retournai vers mon chef d'état-major. Il se rapprochait de moi.

« — Je crois, me dit-il, que nous nous sommes légèrement trompés.

« — Dites que je me suis trompé lourdement, répliquai-je, — car, par malheur, c'était bien moi.

« Il fallait donc, tout en enjoignant au commandant de l'aile droite d'infléchir sa marche, ramener immédiatement les régiments les plus rapprochés, par des ordres directs aux colonels. Autrement, ces malheureux corps, qui du fond du vallon où ils marchaient en ordre parfait ne pouvaient comme nous apercevoir l'adversaire, seraient pris ou sûrement culbutés. Or, de toute évidence, l'aide de camp pourrait à peine, sans perdre une minute, joindre avant l'ennemi les régiments qui, toujours marchant, nous paraissaient courir parce qu'ils s'éloignaient. Cet émissaire, en tout cas, ne serait-il pas le premier atteint dans le choc qui peut-être déciderait de la journée ?

« Mon état-major était au complet. Il m'était loisible, sans doute, de désigner l'un quelconque de mes officiers. Mais l'hécatombe grandissante, commandée par moi, m'ébranlait les nerfs. De divers côtés on distinguait des malheureux qui se traînaient sanglants dans la direction des ambulances ; d'autres aussi, une fois tombés, s'agitaient un instant, puis restaient immobiles à terre. Et devant ces héros anonymes je me sentis pris d'un scrupule, à la pensée de faire périr de même l'un des jeunes hommes qui, près de moi, se tenaient attentifs à mes moindres gestes. J'aurais voulu m'élancer pour réparer ma faute personnelle. Mais il m'était interdit de m'écarter du point central, où, à toute minute, on pouvait venir solliciter de nouveaux ordres et des renforts.

« Quelle lutte silencieuse, pendant quelques secondes ! Quelle torture ! être condamné à réfléchir, à penser, quelle angoisse ! au lieu d'agir de tout son corps, de bondir vers la mort qui d'ailleurs épargne les plus audacieux et va frapper au loin les mieux abrités en apparence ! Il fallut se roidir sur les étriers, pour ne pas éperonner mon cheval et le jeter bride abattue dans la plaine !

« Henri était là. Comme le chef d'état-major, comme moi, comme tous, il avait mesuré la gravité de la situation. Il s'était aussi rendu compte de mon secret désir de payer de ma personne, et je devinai de mon côté la supplication de son regard. Lui seul devait courir là où je ne pouvais aller moi-même.

« — Va, Henri, lui dis-je en cherchant à maîtriser le chevrotement de ma voix. Va, et que Dieu te donne des ailes ! Que Dieu te protège !

« Le brave enfant me remercia des yeux, et, rassemblant son cheval, partit, souriant, superbe, simple, héroïque.

« A peine si j'eus le temps de le suivre du regard. Il restait à donner des

ordres multiples pour parer à tout événement, s'il échouait. Quand, ces soins pris, je revins à mon observatoire, Henri avait disparu : mais, à coup sûr, il avait rempli sa mission. Les régiments qu'il devait rallier firent prestement la conversion tant attendue, juste pour bousculer les troupes qui avaient espéré les prendre en flanc.

« Une violente fusillade éclata de part et d'autre, horrible grincement qui me déchira le cœur. L'on voyait, à la longue-vue, les rangs s'éclaircir, puis se resserrer, les lignes hésiter, flotter, se raffermir. Enfin, une vigoureuse charge à la baïonnette des nôtres acheva le désordre des bataillons ennemis, qui se rompirent tout à fait. Cette débandade sema au loin la panique, pendant que, de notre côté, la marche concentrique des deux ailes se poursuivait méthodiquement. L'adversaire, en dépit des efforts de chefs désespérés, céda partout, abandonnant à notre cavalerie matériel et prisonniers.

« Quelques heures avaient suffi. Commencée à l'aurore, l'action était terminée à midi. Il est permis d'espérer que l'ennemi ne s'en relèvera pas, que cette journée mettra fin à la campagne, et que nous pourrons imposer toutes nos conditions. Voilà mon œuvre, mais on ne peut pas être heureux. Quand, dans l'ardeur de mes vingt ans, j'arborai ma première épaulette, qui m'eût prédit qu'un jour je remporterais une éclatante victoire, et que je voudrais que ce jour n'eût jamais lui !

« Lorsque, assuré du succès, j'eus le loisir de penser à moi, je me retournai vers mon état-major, pour le remercier et pour le dénombrer. Quelques officiers avaient reçu de très légères blessures, plusieurs obus nous ayant éclaboussés de pierres ; mais tous étaient présents, un seul excepté. A mon regard interrogateur, personne ne répondit ; les uns détournèrent, d'autres baissèrent les yeux. Aucun n'avait revu Henri, depuis qu'il nous avait quittés plein d'ardeur et de vie.

« — Il faut cependant savoir... m'écriai-je.

« Et, tout angoissé, je les entraînai vers le hameau où s'était produite la première mêlée, et que, dans la charge victorieuse, nous avions laissé en arrière.

« Oui, chère amie ; je l'ai retrouvé là, notre fils chéri, — hélas ! parmi bien d'autres. Des chirurgiens donnaient leurs soins à des misérables qui réclamaient la mort en des plaintes affreuses ; mais Henri, atteint à la gorge par une balle, n'a guère pu souffrir. Pourtant il a dû survivre quelques secondes, assez pour déboutonner son dolman.

« Agenouillé près de lui, j'ai de ma main fébrile cherché cette main glacée, raidie sur l'un des plus nobles cœurs qui aient jamais battu. Elle s'était crispée, en saisissant, sans doute pour la porter à ses lèvres, la lettre que, hier soir, il avait reçue de vous. »

*
**

« Que je vous félicite, général, de votre éclatante victoire, car, en vérité, vous y paraissez autrement sensible qu'à l'affreux malheur qui me plonge à jamais dans le deuil et dans les larmes !

« Mon fils est mort, je ne le reverrai plus : des barbares m'ont tué mon Henri, brutalement, cruellement ; il a expiré, dans une atroce douleur, sans un secours, sans un mot de consolation ; sa tombe va se confondre avec celle de ses meurtriers, qui auront reçu sans doute autant d'honneurs que lui, et vous ne trouvez pas un cri de révolte et de colère, pour déplorer, pour stigmatiser cette horreur. Cette épouvantable catastrophe vous paraît un accident, tout au plus, un incident de la bataille d'où vous sortez indemne, couvert de lauriers. Et voilà ce qui vous importe, homme ambitieux !

« Quant à la fin tragique de cet enfant qui m'était cher par dessus tout, elle vous laisse indifférent. Froid et calme, en tout cas. Résigné à coup sûr. Il s'est dévoué, ou plutôt vous l'avez voué à la réparation d'une grossière erreur de votre part, et vous ne ressentez nul remords... Il semble, à vous entendre, que vous ayez, autant que lui, rempli simplement, complètement, votre devoir. C'est à se demander si vous n'aviez pas prémédité ce sacrifice, pour conjurer le sort, et je m'étonne que vous n'en soyez pas venu jusqu'à vous écrier, à l'exemple du répugnant lépreux de l'Ecriture : « Vous me l'aviez donné, Seigneur ; vous me l'avez repris : que votre saint nom soit béni ! »

« Hé bien ! si tous les autres vous exaltent, je vous maudis, moi, et rien ne me retient plus de vous jeter la vérité au visage. Non, Dieu ne vous l'avait pas donné ; vous n'étiez pas digne d'avoir un tel fils, si beau, si tendre et si aimant. Henri, mon pauvre Henri, que je pleure seule, n'était qu'à moi, à moi seule : il n'était pas votre fils.

« Oh ! ne me reprochez rien : je ne vous reconnais plus le droit de me juger, de me condamner, de me faire rougir, car, même aux premiers temps de notre mariage, vous n'eûtes jamais qu'une passion, et ce n'était pas l'affection que vous me deviez bien pourtant, à moi qui apportais la jeunesse à votre âge mûr refroidi : votre unique souci fut toujours l'ambition, rien qu'une ambition âpre, exclusive, absolue. Votre cœur, — si l'on peut nommer ainsi ce qui est plus dur et insensible que le roc, — ne s'émouvait qu'à la pensée égoïste de gagner toujours d'autres croix et de nouveaux galons. Est-ce que je comptais, moi ? Est-ce que vous eûtes pitié un instant de mon ennui, pour me sacrifier une heure de vos fastidieuses études ? Est-ce que l'idée de mon isolement vous fit hésiter une fois à entreprendre de lointaines campagnes ? Que vous importait que votre femme languît et vieillît dans l'isolement ? Ne fallait-il pas atteindre à tout

prix, au plus tôt, ce grade suprême qui vous permît de ne plus compter que des inférieurs autour de vous, qui vous a donné l'infâme pouvoir de m'enlever mon fils, impunément ?

« Impunément, que dis-je ?... Ce malheur ne doit-il pas, à vos yeux, vous grandir encore, en vous haussant à la taille d'un Brutus héroïque ?... Oui, j'en suis sûre : au fond de votre âme orgueilleuse, il vous plaisait qu'aux félicitations officielles vînt se mêler l'expression d'une pitié qui vous ennoblirait... Mais, moi, du moins, je verserai un fiel inépuisable dans la coupe de votre triomphe ; je vous ramènerai aux proportions humaines, en ne reconnaissant en vous, désormais, que l'assassin de mon enfant. Assassin d'autant plus coupable, que, cet holocauste innocent, vous l'avez sacrifié à l'intérêt de votre gloire personnelle. Triomphez donc à votre gré aux regards du monde entier ; mais renoncez à régner dans votre foyer éteint. Vous n'êtes plus pour moi qu'un odieux objet de mépris et de haine éternelle. »



« Vous êtes, Madame, plus injuste que le sort, plus cruelle que la destinée. Mais croyez qu'en vous parlant ainsi je ne pense pas à moi-même, je songe à votre malheureux fils. — Vraiment il eût été plus généreux pour sa mémoire d'ensevelir dans sa tombe votre fatal secret. Non que cette révélation lui ait en rien nui dans mon esprit, le cher enfant : je l'en aime peut-être davantage, en frémissant à l'idée du péril qui de son vivant eût toujours plané sur sa tête.

« Qu'importe, en effet, qu'il ne fût pas le sang de mon sang et la chair de ma chair ! Il n'en était pas moins le fils de mon cœur, — que vous niez, il est vrai, — de mon cerveau, que vous méprisez. Par l'éducation, je lui avais insufflé mon âme : il aurait eu mon caractère, et c'est pourquoi vous me feriez presque bénir sa mort, car je sais, à n'en pouvoir douter, que cette mort héroïque, face à l'ennemi, en plein accomplissement du devoir, lui a été plus douce, que ne lui eût été la vie la plus brillante, le jour où, par l'un de ces hasards dont nul de nous n'est maître, il eût peut-être appris la tare de sa naissance, — le jour où il eût été obligé de rougir de sa mère !

« Cela n'affaiblit pas ma profonde douleur : elle n'en est pas moins réelle parce que je n'en ai pas étalé pompeusement l'expression ; il ne s'y mêle en tout cas aucun remords. Certes, je regrette de n'avoir pas su deviner un état d'âme, dont vous ne vous êtes d'ailleurs jamais plainte ; si j'avais soupçonné votre détresse, peut-être vous fussé-je venu en aide pour votre honneur. Je m'accuse donc de mon aveuglement et je vous en fais mes excuses ; mais, cela dit, je puis affirmer la pureté, la légitimité des sentiments qui ont toujours dirigé ma vie.

« L'ambition, quand on a accepté de jouer un rôle social, n'est point une honte ; c'est le premier des devoirs. Pour justifier la considération dont, nous autres soldats en particulier, nous sommes entourés, nous devons tendre constamment à nous perfectionner dans notre art, pénible et cruel, soit, mais en même temps nécessaire et grand. Il faut s'appliquer à développer sans cesse ses facultés, et, à mesure qu'on parvient à les accroître, la conscience est de plus en plus engagée à ne jamais reculer devant leur application au service du pays. Quand on est pénétré de cette vérité, on trouve vos revendications mesquines, je vous l'avoue ; elles apparaissent sous un jour que je ne veux pas qualifier, lorsque, ayant associé votre vie à celle d'un soldat et ayant donné le jour à un autre, vous refusez d'admettre les arrêts du sort.

« Ne rapetissez donc pas la mort de votre fils : elle fut glorieuse et d'une utilité grandiose, si l'on réfléchit au désastre qu'elle a prévenu et aux victimes qu'elle a sauvées. Car, outre la gloire, qui est, j'en conviens, secondaire, toute victoire est dix fois moins meurtrière qu'une défaite. Pleurez donc, pleurez ; mais qu'il se mêle à vos larmes quelque douceur, en songeant qu'elles sont la rançon de plusieurs milliers d'autres deuils épargnés à notre patrie.

« Si vous vous révoltez encore, j'avoue, Madame, que la méconnaissance de tels sentiments crée entre nous une discordance plus fatale, creuse un abîme plus profond, que le triste aveu provoqué par une aberration de douleur. Si vous vous inclinez, au contraire ; si, devant cette tombe respectable, je me suis fait comprendre, je veux oublier tout ce qui n'est pas notre tristesse. Renoncez à vous flétrir vous-même ; n'avilissez pas votre désespoir, et respectez comme moi la mémoire que vous ne pouvez pas m'empêcher de chérir. Pleurons ensemble, croyez-moi, celui que nous avons aimé ensemble. Que notre deuil commun, que nos regrets inséparables nous unissent, mieux que ne l'avait su faire mon affection trop voilée ou maladroite. »



« Tous mes préparatifs étaient terminés ; j'allais quitter ce toit sous lequel je vous ai fait goûter des joies trompeuses, quand m'est parvenue votre lettre. Jusque-là, mon cœur était resté comme écrasé sous le poids de la douleur ; il semblait qu'un étau n'eût cessé de m'étrangler ; mes yeux brûlés par l'insomnie n'avaient pu s'humecter. Sous l'influence de votre haute philosophie, de votre indulgence sublime, mon cœur s'est gonflé, ma gorge a échappé à l'étreinte invisible qui la meurtrissait, mes yeux se sont changés en une source de larmes. Vous m'avez rendue à moi-même, et, dans mon désespoir, je gémis sur ma faute, presque autant que sur mon malheur. Je m'humilie devant vous, je me prosterne à vos pieds, en

sollicitant mon pardon, et je demeure : j'appelle même votre retour, prête à subir l'expiation que vous voudrez m'imposer pour m'aider à reconquérir, s'il est possible, une parcelle de votre estime... et de votre affection.

« Ah ! je ne veux pas m'excuser : mais soyez assuré cependant que le remords n'a pas attendu, pour se dérouler, le choc de votre magnanimité. J'avais beau, pour essayer de pallier mon crime, invoquer mon désœuvrement : je ne me sentais pas moins coupable. C'est là tout de même le malheur des femmes de notre monde : être obligées d'espérer tout de vous, gloire, honneurs, et ne pouvoir contribuer en rien à ce qui ennoblit l'existence ! n'avoir que de futiles distractions à mettre en balance avec vos efforts constants, avec les mérites d'une vie toujours occupée, toujours tendue vers un but honorable !

« D'ailleurs, s'il faut tout vous dire, vous êtes depuis longtemps vengé. Du jour même où il fut avéré que ma faute porterait un fruit, le délaissement a été ma récompense. Oh ! je ne m'en plains pas, car, si notre cher Henri, — comme vous voulez bien l'appeler encore, — eût ressemblé à l'autre, au lieu de vous avoir pour modèle, le pauvre enfant n'eût été digne d'aucune affection ; il n'aurait mérité aucun regret. Vous avez bien le droit de revendiquer la paternité morale qui a insufflé à Henri l'âme d'un héros.

« Pourtant, pourtant ! moins héroïque, je le possèderais encore, là, tout près de moi, sur mon cœur... mais non : il n'a plus droit qu'à des larmes. Puisque vous voulez bien le pleurer avec moi, revenez ; revenez vite. Mes forces sont à bout : j'ai besoin du secours de votre cœur généreux. Je vous attends, mon seul ami. »

AMÉDÉE DELORME.



LA VIE PARISIENNE

On rentre. — Les Maires à Paris. — Gabriel Vicaire. — Le jeûneur Succi.

— On rentre. Les retardataires bouclent leurs caisses et quittent la mer, la montagne et la forêt.

L'automne est venu, l'automne cher aux poètes de cinquante ans, à tous ceux qui aiment les brumes, les couleurs estompées, la mélancolie des choses qui vont mourir.

Dans les campagnes de notre Midi l'automne est une saison exquise. Les verts crus de l'été se nuancent d'or et de pourpre, les forêts casquées de cuivre épandent dans leurs clairières ces innombrables confettis, les feuilles mortes. Le ciel que l'été avait badigeonné d'indigo, se lame d'argent et, sur l'horizon, suspend des brouillards roux. Et partout, dans les champs et les bois éclatent de belliqueuses pétarades, le son des cors, les aboiements des meutes : ce sont les jeunes Nemrods qui poursuivent le lièvre ou le renard.

Juste au moment où, grâce à l'automne, la campagne rendue détestable par l'été devient jolie et avenante à souhait, les citadins réintègrent les villes abandonnées dès la fin juillet.

A vrai dire, les boulevardiers — pardonnez-moi ce mot tombé en désuétude — qui rentrent actuellement, n'ont pas tout à fait tort. On sent courir à nouveau le frisson de Paris et le Bois de Boulogne réserve chaque matin ses surprises aux intrépides cavaliers de l'allée des Poteaux.

Deux saisons sont insupportables à Paris : l'hiver et l'été. L'hiver est boueux, méchant et triste. L'été ennuyeux et malsain. Mais le printemps, mais l'automne, quels adorables revenez-y !

L'automne surtout...

— L'arrivée des maires ! le banquet des Tuileries ! les réceptions officielles ! Quelle semaine chargée, mon Dieu ! Et comme Paris s'est amusé !

Le vendredi, à l'Exposition, ils allaient par bandes écarquillant les yeux, émerveillés par la rue des Nations et le pont des Czars, abrutis par le bruit de la foule et du trottoir roulant. Et les snobs et les prigs affalés sur des fauteuils à la Feria, au pavillon bleu ou au Transsibérien, se tordaient de plaisir.

— Tenez, disait l'un, voici « la demoiselle du maire ». Elle fait venir ses robes de Jérusalem.

— La première modiste de Saïgon a fait fleurir le buisson de rose qui couronne sa chevelure.

— Et ce municipal breton. Regardez sa veste... son chapeau !

— Son chapeau surtout... Il n'est pas dans une musette.

On crie à tout propos et hors propos :

— Vive Monsieur le Mâre !

Et le bon paysan se retourne, sourit et salue.

— Voici le maire de mon canton... J'ai dansé avec sa « dame » au bal de la sous-préfecture.

— Elle ne vous a pas marché sur le pied !

— Oh ! non... avec son embonpoint elle me l'aurait écrasé.

Le lendemain, dès dix heures, je suis accoudé, avec deux ou trois amis, au balcon des Tuileries et je les regarde arriver de tous les coins de Paris par bandes, par nuées.

Voici M. de Saint-Léger, maire de Limé, qu'un préfet imbécile fera expulser tout à l'heure au grand mécontentement des autres maires de l'Aisne. Voici Menier, roi du chocolat, et Rotschild, roi des dollars.

Un peu plus loin apparaissent éblouissantes, les trois seules femmes admises au banquet : Marguerite Durand, la belle Marguerite Durand, directrice de la *Fronde* ; Mademoiselle Brémontier et Mademoiselle Sée. Les Parisiens égarés dans ce tohu-bohu les saluent et leur serrent les mains.

— Tiens ! tiens !... Séverine n'est pas là.

— Malade ?

— Non.

— C'est bien étonnant !... elle qui n'en manque jamais une.

... Après l'arrivée du Président et des personnages de la suite, les fourchettes commencent à danser. Et c'est vraiment un curieux spectacle que de voir vingt trois-mille huit cents personnes (chiffre exact) réunis sous la même tente en de républicaines agapes.

Hors-d'œuvre inférieurs, saumon excellent, vins passables, glaces exquises, au demeurant un tour de force à l'actif de Potel et Chabot.

Le lendemain dimanche, sur la pelouse de l'Elysée, après l'interminable défilé, les maires se précipitent autour des buffets. Madame Loubet, entourée de la Garde de Paris, regarde, curieuse, tandis que ce pauvre Président, vanné et fourbu, — on le serait à moins, — serre des mains calleuses.

Dans un groupe, deux ou trois jeunes introducteurs, moustaches en croc, monocle à l'œil, flirtent avec des dames mûres superbement parées.

Un maire de mon patelin me souffle à l'oreille :

— Toilettes épatantes, brillants superbes, femmes laides.

— En effet! quel contraste : ne dirait-on pas des lanternes sur des démolitions?

Dans un groupe :

— Le champagne ne vaut rien.

— Celui de Monis était bien meilleur.

— C'est vrai... mais Monis s'en est tiré à bon marché. Il ne nous a pas invités à dîner.

— C'est un pignouf.

— Je ne voterai plus pour lui.

Et dire que Monis leur a donné ses meilleurs Sauternes, des cigares de un franc, et des champagnes extra-dry!

Vers six heures la nuit tombe. On se retire en désordre. Le peuple de Paris acclame ironiquement les maires de France et ceux-ci, légèrement éméchés, prennent ces ovations pour de l'argent comptant. Ils saluent et sourient toujours.

C'est à p...ouffer de rire. On envahit toutes les vespasiennes des Champs-Elysées.

— Le poète Gabriel Vicaire qui vient de mourir était un Parisien d'adoption. C'était aussi un homme charmant, d'humeur facile et de verve légère. Il traversait la vie avec insouciance, rimant une chanson d'amour entre deux flâneries. Tout jeune, pour donner un cadre paisible à ses songes bleus, il allait s'asseoir dans l'ombre d'un café littéraire du pays latin et là, les yeux perdus dans le brouillard léger qui montait de sa cigarette, il évoquait de claires visions. Puis un beau jour, excédé du bruit de Paris, le poète boucla sa valise et s'exila en Bresse.

Après les *Déliquescences* dans lesquelles il saisit si bien le côté rococo de la poésie symboliste parurent successivement les *Emaux bressans*, le *Miracle de Saint Nicolas*, *l'Heure enchantée*, la *Bonne conquête*, *Marie-Madeleine*, *Au Bois Joli*, le *Clos d'été* qui laissent échapper d'entre leurs feuillets un parfum subtil.

Lors de la dernière Exposition, Vicaire fut, pour un jour, poète officiel. Cela lui valut la croix qui ne fut jamais mieux placée que sur la poitrine de ce noble artiste.

Il semblait fait, avec son âme allègre, pour ne jamais connaître que les douceurs et les voluptés de la vie. Le destin en décida autrement. C'est après de longues tortures qu'il s'en est allé, la semaine passée, par un jour de soleil, accompagné par un grand nombre de poètes amis.

— A l'Exposition, rue de Paris, avec M. de Guiton-Cessac. Les nombreuses attractions de la première heure ont disparu, bientôt tout sera fermé. La faillite, enfant terrible, frappe de porte en porte.

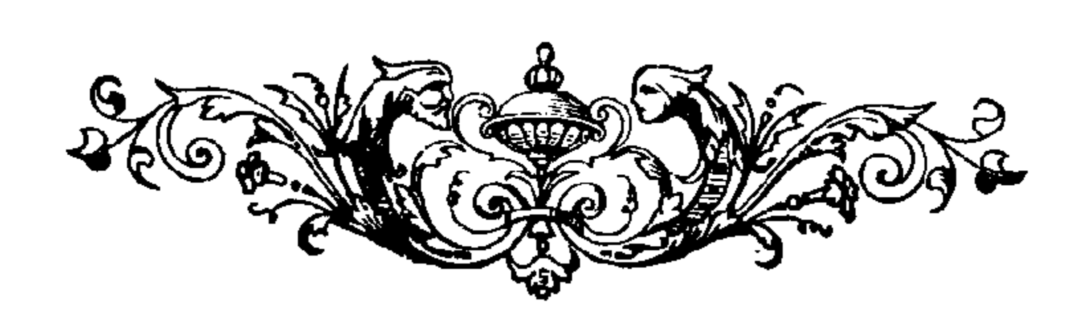
C'est dans une des roulottes abandonnées par leurs propriétaires que le jeûneur Succi vient de s'installer. Nous montons, et tout de suite se pose entre nous la question de savoir si le célèbre Italien triche ou ne triche pas.

Je le crois loyal en ses expériences, mais Guiton-Céssac qui a l'habitude de faire quatre repas par jour ne peut pas croire qu'un homme puisse vivre un mois sans manger. Cependant en quoi ce phénomène est-il plus invraisemblable qu'une foule d'autres phénomènes — d'ordre psychique, par exemple — dont nous admettons la réalité ?

Quoiqu'il en soit, voilà l'homme de la *Rue du Jeûneur* (le mot n'est pas de moi) redevenu à la mode. Et la province s'intéresse, et la province se passionne. Les cafés-concerts ont trouvé le sujet d'un numéro nouveau ; les auteurs de revues lui feront bientôt une petite place, sur la scène, ou dans la salle ; et nous allons voir sans doute apparaître de nouveau à la vitrine de je ne sais plus quel chemisier la pancarte qui eut tant de succès il y a cinq ou six ans :

DEMANDEZ LE PLASTRON SUCCI
NE BOUFFANT JAMAIS

ÉTIENNE RICHET.





MES 13 JOURS

CELUI qui aurait fait les cent pas sur le quai de la gare d'Orléans, le 17 octobre 18... à 7 h. 45 du soir, serait certainement tombé sur les genoux à la voix de l'employé criant à tue-tête : « Les voyageurs pour la ligne de Limoges, Périgueux, Agen, en voiture. » Ayant encore quelques minutes devant moi pour choisir la place que je devais occuper pendant le parcours, ce qui n'était pas facile, vu l'heure tardive, je ne me pressais pas plus que ça, lorsqu'un deuxième employé s'approcha et me dit : « Allons, Monsieur, dépêchons-nous... le train part. » Comme j'ai horreur des gens qui vous suivent sur les talons, ne serait-ce que pour bien faire leur service, j'entrai dans le premier compartiment où il y avait de la place. Quel ne fut pas mon étonnement de voir un Monsieur se lever, m'offrir le coin qu'il occupait et... descendre. Il n'y a qu'un gentleman qui soit capable d'une pareille générosité, me dis-je en prenant place. (Pour la clarté de ce qui va suivre, il faut ajouter que j'étais en troisième classe.) Intrigué au plus haut point, je lève les yeux, regarde droit devant moi, — il ne faut pas oublier que j'étais pour redevenir militaire, — et j'eus la clef de l'amabilité du gentleman... Une dame était assise dans le coin qui me faisait vis-à-vis.

Ah, diable !... on lui tenait compagnie ; c'est pourquoi j'ai la place... Je lui rends grâce tout de même, car il aurait pu l'offrir à l'un des voyageurs de l'endroit. Un bouvier vexé sans doute de ce que la place lui passe sous le nez, jette un coup d'œil dans le compartiment voisin et dit à son compagnon :

— *Dé l'aoutré coustat soun que quatre* ; *ei embezo dé y possa* (1).

— *Ténès bous tranquillé* ; *crésès-mé* (2).

Ce langage que je comprends parfaitement me fait dresser l'oreille. Ici le bouvier met un genou sur la banquette, appuie les deux coudes sur la séparation — en troisième classe, sur la ligne d'Orléans comme sur beaucoup d'autres, les compartiments ne sont séparés, entre eux, que par de petites balustrades — et commence en ces termes :

LE BOUVIER. — J'ai bien envie de passer de votre côté, ici nous sommes au complet, tandis que là, vous n'êtes que quatre.

Voix d'à côté. — C'est possible, mais nous avons payé pour dix.

LE BOUVIER. — Voyez-vous ça ! ils ont payé pour dix. Eh bien ! à la première station je monterai dans votre compartiment, *et nous verrons bien* ; il n'y a pas que vous qui donniez de l'argent à la Compagnie ; moi aussi, je lui en fais gagner... je lui verse plus de 400 francs par semaine, et je serais comme dans une boîte à sardines tandis que d'autres ne seront que quatre dans un compartiment ; *nous verrons bien.*

Voix d'à côté. — « Nous verrons bien, nous verrons bien ! » Vous ne

(1) De l'autre côté ils ne sont que quatre ; j'ai envie d'y passer.

(2) Tenez-vous tranquille ; croyez-moi.

verrez rien du tout ; on a loué d'avance, par conséquent vous n'avez pas à vous occuper si nous sommes au complet ou pas.

LE SUIVANT DU BOUVIER. — C'est peut-être parce que nous n'avons pas un chapeau *autre forme* (haut de forme), que nous portons une *bélouse* (blouse) ; mais nous sommes des hommes comme les autres... et qui n'avons pas peur. *(Il se flanque quelques coups de poing sur l'estomac...)* Oh, vous pouvez descendre ! je me charge de votre affaire. *(Il se retourne vers nous.) Sé dabalo, té lou f... outi tzous uno rodo* (1). (Voyant que les choses allaient se gâter, plusieurs personnes interviennent et finissent par calmer tout le monde.)

Le calme revenu, chacun s'accommode pour passer la nuit : le bouvier remplace son feutre par un bonnet de laine, ôte ses bottines et met ses pantoufles (ça se passe en famille) ; son compagnon ne pouvant s'allonger (il devait mesurer un mètre quatre-vingts), ne fait ni une ni deux, s'assied par terre, flanque ses jambes sous la banquette d'en face et pose la tête là où quelques instants auparavant il avait mis... l'autre. — Ces gaillards savent voyager, me glisse mon voisin de gauche. En effet, ils s'endormirent comme si de rien n'était ; en gare de Limoges, sous prétexte qu'on ajoutait des voitures à notre train, ils descendirent afin de trouver un compartiment où ils seraient mieux à leur aise.

. . . .

— Allons, alignez-vous là, vous autres ! — Quelle compagnie ? me dit un sergent en s'approchant. — Alors, sortez du rang ; la douzième est à l'autre caserne, vous ne pouvez pas rester ici. A un moment (3 h. après notre arrivée) nous ayant réunis, les quelques-uns qui faisions partie de la caserne où était logé le premier bataillon, on nous fit mettre sur deux rangs et sous la conduite (j'allais dire l'œil) d'un caporal, nous allâmes nous faire... habiller.

La caserne où on nous avait transportés était composée de trois bâtiments, dont un faisait face à la rue et les autres de chaque côté : je crois que c'est à peu près le type adopté dans le Midi de la France.

M'étant adressé à un soldat de l'armée active pour savoir où perchait la douzième compagnie, il me montra le bâtiment qui nous faisait face en me disant : « Au troisième *tu* demanderas. » C'est joli la fraternité, quand elle n'est pas poussée à l'excès. Les trois étages grimpés, je m'adressai à un gradé, qui m'envoya : Au troisième étage en face. Allons bon ! me dis-je, j'ai été « refait » par le premier ; comme le second est plus sérieux, « j'obtempère » sans de plus amples informations. En descendant l'escalier, je ne pus m'empêcher de dire que le soldat français a toujours l'esprit subtil.

La douzième compagnie « dénichée », on me fit passer dans le magasin d'habillement ; quand je dis magasin d'habillement, hum ! figurez-vous une simple salle dans laquelle gisent pêle-mêle : pantalons, petites vestes, capotes, courroies, gamelles, quarts, et par dessus tout, les boules de son. A peine entré, le magasinier me dit : « *Sès lou Maïrinô ?* — Oui, lui dis-je. — *Ah, boun Diou !* comment ça va ? » Je reconnus en lui un camarade d'école. Si par la suite, je n'ai pu faire fantaisie dans les rues de la ville, ce n'est pas sa faute, j'en conviens ; car il a fait plus qu'il ne pouvait. Seulement ses costumes n'étant pas de la première fraîcheur — loin de là

(1) S'il descend, je le f...iche sous une roue.

— il fallut se contenter d'un pantalon trop court, et d'une veste trop longue; quant à la capote, la plus petite essayée avait besoin d'un pli dans le dos; je ne parle ni des manches, ni des pans : les pans surtout me donnaient l'air d'une oie qui cherche sa progéniture. — Tout de même, me dis-je en sortant, le temps est passé où les bonnes d'enfants couraient après « l'uniforme », aujourd'hui ce sont les enfants des bonnes qui courent après, pour lui crier à la chienlit, quand il est porté par une poire de mon acabit.

Pour comble de bonheur, je suis tombé dans une chambre épatante; pas de caporal, mais en revanche un type de troupier peu commun. Jugez-en : c'était le seul de nous tous mangeant à l'ordinaire ; c'est-à-dire sur huit : à 5 heures du soir il avait donc 16 rations dans le ventre, et pas plus gros pour ça, on aurait dit que la chose lui profitait à l'envers ; quand sonnait l'heure de la soupe, les autres faisaient cercle autour de la gamelle de notre escouade. — Ce à quoi il était rebelle, par exemple, c'était à la corvée; le bonhomme n'avait jamais fait que les 28 jours, pensez s'il en « bouffait », ainsi qu'il disait. Le pays lui plaisait beaucoup et il prétendait à l'avenir s'y louer. Il ne sortait jamais le soir, si ce n'était le dimanche pour aller faire sa partie de manille. Comme il le prenait d'assez haut avec l'intelligence, il commettait pas mal d'impairs. Arrivé le premier de permission le dimanche soir, je n'eus rien de plus pressé que de me coucher pour être dispos le lendemain matin. Il n'y avait pas un quart d'heure que j'étais dans le lit, que le bruit de la porte s'ouvrant avec fracas me fit demander : Qui est là ? — C'est moi, dit Tzo (quand il devait approuver dans la conversation il disait : *tzo* ; de là, le surnom de Tzo que les autres lui avaient donné) ; tu ne sais pas où sont les allumettes ? il y a une heure que je cherche les allumettes. — Hum ! dis-je, tu ne fais que rentrer à l'instant ; tiens, en voilà ! Je lui donnai les miennes, ayant toujours soin de les laisser ainsi que la chandelle, sur le tabouret qui était à la tête de mon lit. — Ah, me dit-il, je l'ai échappé belle. — Qu'est-ce que tu as encore fait? — Figure-toi (c'est une manie qu'ont les soldats de vous donner du *tu*), qu'après avoir mangé ma soupe à 5 heures, je suis sorti, comme je sors tous les dimanches, pour faire une partie de manille. — Jusqu'ici, je ne vois pas en quoi tu l'as échappé belle.— Attends : après avoir fait un tour de promenade sur le Gravier, je suis entré dans un café pour voir s'il n'y avait pas de joueurs faisant la partie, en me disant que si je pouvais gagner mon mazagran et une bouteille de bière, ça ferait bien mon affaire... Je regarde, pas de joueurs. — *O quos éro un poulit caffé, sabés* (1). — Je n'en doute pas, continue, ton récit m'intéresse. — Comme je m'étais fait servir seul à une table, je commençais à m'embêter, lorsque j'en avise une autre où il y avait quatre ou cinq « *Moussus qué parlaboun* » (2). Je me lève et leur dis : Pardon, vous ne voudriez pas faire une manille avec moi ?... Voilà que tous se mettent à me regarder de travers, et un me dit : — Voulez-vous nous f...icher le camp! — Pardi, tu étais tombé sur des officiers en civil. — Et en plus de ça, mon cher, de « *l'attivo* » ; *cré noum dé Diou*, qu'ils m'ont fait peur. Par dessus le marché, en rentrant à la caserne, le sergent du poste voulait me faire coucher à la boîte... — Qu'est-ce que tu as encore fait par là ? — Parce que je n'avais pas de

(1) Oh ! c'était un joli café, tu sais !
(2) Messieurs qui parlaient entre eux.

permission ? — C'est ce qu'il m'a dit ; mais je lui ai répondu : Je suis « *territoriau* »... — F...outez le camp qu'il me dit, je ne vous connais pas. — Tu as de la veine de t'en sortir comme ça; néanmoins, je te conseille d'aller te coucher... et de dormir ; car si tu restais debout, tu serais capable de faire encore une gaffe ; tu sais que quand on cherche on finit par trouver... gare au « (1) rabiot ! »

Les territoriaux sont menés plus doucement que les soldats de l'armée active. Est-ce parce qu'ils sont plus âgés et par là peuvent être pères de famille ? Je ne sais. Dans tous les cas, sans parler du service qui est bien moins dur, le pas est aussi moins accéléré. Comme le genre de travail auquel nous étions astreints se rapproche beaucoup de l'école du soldat, je n'en parlerai pas. Toutes les personnes savent aujourd'hui en quoi consiste cette école.

Admirateur passionné des œuvres d'art, le soir, de 5 à 7, je me promenais en ville pour étudier celles qui se trouveraient sur mon chemin. A part la statue de Jasmin, montrant d'un spirituel geste l'hôtel de l'*Ecu de France*, je n'ai rien trouvé de bien intéressant dans cette ville morte, sauf le magnifique pont-aqueduc qui transporte les eaux du canal du Midi sur l'autre rive de la Garonne. — Ce pays est surtout remarquable par la quantité et la qualité de ses prunes, volailles, etc. Comme célébrités : Lacépède et Jasmin. Celui-là, naturaliste distingué — il a terminé l'histoire naturelle de Buffon, si je ne me trompe ; celui-ci, barbier-poète, ayant plutôt le goût de la table que de son métier — si l'on s'en rapporte au geste de la statue.

Par les manœuvres de la dernière semaine, nous nous rapprochons un peu de celles de l'armée active : terrain varié, exercice en campagne ; en un mot, on fait le simulacre de la résistance à outrance. Comme tout est bien qui finit bien, nous n'avons pas à nous plaindre de ces quelques jours passés à l'ombre du drapeau, et de la grande part que nous avons prise à ces manœuvres. Loin de nous cette pensée, et je crois être ici l'interprète des camarades ; le stimulant nécessaire, le cas échéant, nous sera donné par les troupes actives, sans compter que nous n'avons pas eu affaire à des officiers comme chefs, mais bien à des supérieurs qui faisaient tout leur possible pour nous éviter une fatigue inutile, depuis le sous-lieutenant jusqu'au lieutenant-colonel commandant le régiment. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais après ce que j'ai vu et entendu, durant cette période de treize jours, il me semble qu'avec de pareils procédés on obtiendra toujours beaucoup plus du soldat français qu'avec le *knout* ou la *schlague*.

Jacques MAÏRINÔ.

(1) Supplément de temps.



CHRONIQUES

Décentralisation.

En dehors de toute question politique, nous sommes absolument de l'avis de l'*Ame Latine* lorsqu'elle dit :

« Il n'est pas inutile, dans une revue traditionaliste comme la nôtre, de reproduire l'important document publié ces derniers temps. C'est la lettre adressée par M. le Duc d'Orléans à M. Charles Maurras :

Marienbad.

» Mon cher Maurras,

» C'est avec le plus grand intérêt que j'ai suivi votre enquête sur la Monarchie et lu les déclarations que vous ont faites Buffet et Lur-Saluces. Tous mes amis peuvent différer sur des nuances d'opinion ou des prévisions de réformes, c'est leur droit ; mais ce qui ressortira désormais, c'est l'unité profonde de la conception royaliste : elle est réformatrice. Réformer pour conserver, c'est tout mon programme.

» Je ne me prononcerai pas sur le détail. Un prince qui aurait la prétention de le régler d'avance serait peu de chose : un prince qui ne se déclarerait pas sur les principes ne serait rien.

» Je me suis déjà expliqué sur quelques questions essentielles à la vitalité du pays. J'ai défendu l'armée, honneur et sauvegarde de la France ; j'ai dénoncé le cosmopolitisme juif et franc-maçon, perte et déshonneur du pays.

» Il en est d'autres sur lesquelles les Français ont le droit de me demander une détermination nette et catégorique. De ce nombre est celle qui vous tient le plus au cœur : la décentralisation.

» LA DÉCENTRALISATION, *c'est l'économie, c'est la liberté, c'est le meilleur contre-poids comme la plus solide défense de l'autorité. C'est donc d'elle que dépend l'avenir, le salut de la France.* AUCUN POUVOIR FAIBLE NE SAURAIT DÉCENTRALISER. Appuyé sur l'armée nationale, constituant moi-même un pouvoir central, énergique et fort, parce que traditionnel, je suis seul en mesure de ramener la vie spontanée dans les villes et les campagnes et d'arracher la France à la compression administrative qui l'étouffe.

» La décentralisation dépend en partie du pouvoir royal et du sentiment qui l'anime, comme de la direction que le Roi peut imprimer de lui-même ; mais c'est aussi un problème d'organisation politique et géographique. J'y donnerai ma première pensée. La question sera mise sur-le-champ à l'étude, avec la ferme volonté, non pas seulement d'aboutir, mais d'aboutir rapidement. Je tiens à ce qu'on le sache.

» Croyez-moi, mon cher Maurras, votre affectionné.

« PHILIPPE. »

La lettre du Représentant de notre Monarchie nous paraît absolument juste en tous points ; elle est de nature à faire cesser bien des doutes et à fixer des théories encore flottantes. Il appartient à nos revues traditionalistes de prendre date en l'enregistrant — comme un précieux document, et comme une espérance...



Nouvelles des Nôtres.

Nécrologie. — Sous la signature « Un Ami », nous lisons dans le *Quercynois* du 2 septembre : « M. René Conte, licencié en droit, vient de s'éteindre à Castelfranc (Lot), où il revenait chaque année en villégiature. Notre compatriote préparait sa thèse de doctorat quand la mort l'a frappé en plein labeur. Nature de penseur et d'artiste, M. René Conte aurait pu être un écrivain délicat et plein d'humour ; sa discrétion, la maladie, peut-être aussi un peu de découragement et un rien de timidité, l'empêchèrent de donner tôt sa mesure.

« Du reste, cette jeune vie si bien remplie se consacrait surtout au culte de la vieille maison natale et, dans ce cher Castelfranc, qu'il aima tant, chacun appréciait le ton bienveillant et courtois de sa conversation toujours enjouée. Aussi est-ce avec une douloureuse stupéfaction que l'on apprit sa mort soudaine.

« Au père, à la mère si cruellement, si irrémédiablement atteints, qu'il nous soit permis d'offrir l'hommage attendri de nos vives et respectueuses condoléances.

« Cœur de poète, âme d'artiste, ami des tout petits et des humbles, René Conte travailla sa vigne comme un sage, se cantonnant exclusivement, par raison et par devoir, dans l'étroit et tranquille horizon familial — qu'il élargissait de ses rêves.

« Notre jeune ami est mort chrétiennement comme un prédestiné, dans la trente et unième année de son âge. C'est dimanche dernier, vers six heures du soir, qu'il fut foudroyé par une congestion pulmonaire...

« René Conte va rejoindre, dans le tombeau de famille, M. Emile Béral, ancien maire de Castelfranc, son grand-père, et là-haut, toute une lignée d'âmes des anciens jours qui lui feront fête — parce qu'il fut digne d'elles. Un Ami. »

A ces lignes émues je n'ajouterai qu'une chose : René était mon parent ; il fut mon collaborateur et mon ami ; je l'ai suivi, encouragé et conseillé avec une sollicitude de vieil aîné. J'étais tout heureux d'ouvrir la Revue aux fantaisies qui lui étaient une distraction et un repos intellectuel ; aussi ai-je pieusement déposé sur sa tombe les vers — qu'il m'écrivit, au crayon et dans son lit, le 25 août dernier ; — ces vers furent comme le dernier rayon, le pâle et discret sourire de sa vie vacillante et découragée, trop souvent obscurcie de pressentiments qu'il cachait si héroïquement aux siens ! F. M.

Tulle, imprimerie J. Mazeyrie. *Le Gerant :* J. Mazeyrie.



La Bataille d'Eylau

(7 ET 8 FÉVRIER 1807)

I

L'IDÉE PREMIÈRE

L'AI-JE entendu cette phrase dans quelque causerie intellectuelle, un soir de promenade aux étoiles, par les larges avenues désertes, avec quelque ami nourri d'idées générales et aimant comme moi à se perdre, à de calmes heures nocturnes, en d'infinies divagations où tous les sujets tour à tour s'effleurent? L'ai-je lue au contraire dans quelque ouvrage de critique historique? Je ne sais; je ne puis parvenir à préciser mon souvenir, mais la phrase chante encore en moi, railleuse et bien timbrée, faisant justice en deux mots de l'insincérité de deux grands historiens napoléoniens, de la partialité de l'un et de la sévérité de l'autre : « *Oh! Lanfrey? Il fait perdre à Napoléon toutes les batailles que Thiers lui fait gagner.* »

Et de fait il y a dans les vingt volumes de Thiers une admiration napoléonienne à jet continu, il ne conte pas une époque, il célèbre un héros ; il n'écrit pas une Histoire, il chante une Épopée. Certes, l'œuvre est belle ; un souffle chaud y passe et s'y maintient; le tableau est superbe dans ses grandes lignes et intéressant, passionnant même parfois, dans ses détails ; certaines pages sont admirables de style, d'entrain, de couleur ; le tout petit homme a mis au monde un livre géant. Mais le ton n'est pas juste, la vérité est quelquefois voilée, les inexactitudes de détail sont nombreuses. Dans les six volumes de Lanfrey l'allure et la note sont tout autres. Nous ne sommes plus dans l'épopée, dans l'enthousiasme, nous voici dans le récit simple et net, dans l'exposition pure, mais aussi dans la critique, et dans la critique souvent acerbe. De page en page l'impression s'affirme et se maintient; le maître, — car Lanfrey fut un maître incontesté dans l'art d'écrire et dans l'art de

penser, — le maître conte de grandes choses qui doivent le passionner, car son cœur était ardent, mais il semble qu'il s'enveloppe dans une dignité froide et qu'il se défende de toute admiration. Il n'aime pas Napoléon, la chose est claire, il est à son aise quand il se trouve devant une faute, un tort, une infériorité, il lui marchande un peu trop son génie, sa grandeur, sa gloire. Certes, l'Histoire de Lanfrey n'a rien d'un pamphlet, quoique les mots méchants y abondent, — Lanfrey était homme à la fois trop honnête et trop sérieux pour verser dans ce procédé facile, — mais incontestablement aussi elle est loin d'être une apologie, il émane d'elle une dominante odeur de critique, et de critique toujours sévère, souvent malveillante, parfois injuste. En un mot, je crois que ni Lanfrey, ni Thiers, n'ont obéi à l'admirable précepte de Tacite : ***Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.*** L'un n'a pas dépouillé tout à fait la faveur, il semble qu'il ait reçu de Napoléon ou des siens un *bienfait* quelconque ; l'autre n'a pas laissé entièrement de côté quelque chose qui ressemble à la haine, l'on croirait que ce républicain a reçu quelque *injure* de Napoléon ou des siens.

Mais, après tout, peut-être suis-je par trop sévère moi-même autant pour Thiers que pour Lanfrey. Je plaide un procès chimérique en demandant chez l'historien le sentiment absolu du *Juste*, et j'oublie un peu trop mes propres injustices involontaires, mes goûts pour les uns et mes dégoûts des autres, mes sympathies et mes répugnances, moi qui dis et écris que l'on aime ou déteste les hommes de l'Histoire de la même façon que l'on aime ou déteste les contemporains. Eh bien alors, que vais-je réclamer là ? Thiers a aimé Napoléon comme j'aime Dupleix ou Marchand ; Lanfrey a détesté Napoléon comme je déteste Robespierre ou Brisson, et, hommes, ils ont fait ce que, homme, je fais ; ils ont écouté leurs sympathies et leurs répugnances comme très certainement je les écoute moi-même, ils ont commis des erreurs inconscientes, bien moindres sans aucun doute que celles que je commets moi-même tout aussi inconsciemment. Je n'ai donc pas qualité pour continuer ce procès. De l'homme imparfait il ne peut, en toute matière, sortir que des imperfections. Dieu seul, qui est souverainement juste, pourrait écrire une histoire absolument juste. Mais pourquoi l'écrirait-il, puisque c'est lui qui la fait ?

Seulement, ces jours derniers, en rangeant des livres, j'ai mis la main sur Lanfrey, et cette fameuse phrase, qui résume si ironiquement Thiers et Lanfrey, cette fameuse phrase dont je ne puis me rappeler l'auteur, a tout d'un coup sonné clairement dans ma

cervelle. Et l'idée m'est venue de prendre dans Lanfrey et dans Thiers un même passage, — une bataille, puisque dans la phrase il est question de bataille, — et de les comparer, de les juxtaposer, de bien voir si l'un a vraiment par trop applaudi et l'autre vraiment par trop dénigré. Aussi bien, alors même qu'il n'en résulterait aucune conclusion, l'examen ne peut être qu'intéressant et curieux, et il m'a paru qu'on pouvait bien en faire le sujet d'une étude.

Le principe admis, quelle bataille allais-je choisir? Austerlitz, Iéna, Wagram, La Moskowa, Leipzig me tentaient à divers titres, et, séduit par la largeur du sujet et l'importance de l'événement, j'avais fini par me décider pour Leipzig. Déjà j'avais fait des recherches, réuni des documents et des notes, préparé mon travail. Mais Leipzig n'a pas été appelé pour rien la Bataille des Nations et la Bataille des Géants. Cette terrible lutte de trois jours, — ce sanglant drame en trois actes, — est colossale non seulement par la masse des forces engagées (140000 Français contre 300 000 alliés), par la diversité des nations, par l'acharnement de la lutte, mais encore par la particularité des circonstances et par ses immenses conséquences. Leipzig est la porte grande ouverte à la défaite, c'est à Leipzig que le vent tourne vraiment et que vraiment l'étoile s'éteint. La bataille de Leipzig gagnée ou même simplement restée indécise, Napoléon pouvait soit de nouveau tenir tête à l'Europe, soit au moins accepter une paix glorieuse et, renonçant à une partie de ses conquêtes, assurer à la France la paisible possession des autres. C'étaient 1814 et 1815 évités, la rentrée des Bourbons devenue impossible, le traité de Vienne inexistant, le règne impérial prolongé, la dynastie assise, l'histoire changée. Mais la bataille perdue et l'armée française en déroute, — et quelle déroute! — c'est l'Allemagne évacuée, c'est Gouvion-Saint-Cyr abandonné à Dresde et condamné au désastre comme Rapp l'est à Dantzig, c'est le Nord entier perdu comme sur un coup de dé, c'est la coalition définitivement victorieuse, encouragée à toutes les audaces, c'est la France ouverte à l'invasion, c'est la débâcle. C'est en cela que la bataille de Leipzig, — et il me semble que les historiens n'ont pas assez appuyé sur ce point, — peut et doit être considérée comme le nœud lui-même de l'immense drame napoléonien. Là, plus clairement que partout ailleurs, le doigt de Dieu se montre, signale son action par de ces petites choses qui à la réflexion deviennent très grandes. A la fin de la troisième journée, l'issue était encore indécise, les troupes paraissant comprendre l'importance de l'action se montraient pleines d'ardeur, un dernier effort

pouvait tout réparer, mais, pour la première fois depuis quinze ans, les munitions manquaient, l'approvisionnement des parcs n'avait pas été régulièrement fait, mais surtout la défection en pleine bataille du corps saxon livra notre gauche. Il fallut ordonner la retraite. Elle aurait pu s'effectuer lente, menaçante, provisoire, l'armée réapprovisionnée pouvait s'établir sur de nouvelles positions, mais par un fatal oubli de Berthier, les ponts sur l'Elster que Napoléon avait formellement ordonné de construire, n'avaient pas été jetés, l'équipage de ponts étant resté à Torgau ; mais, par une fatale et inexplicable erreur, le colonel du génie chargé de la destruction du pont de l'Elster le fit sauter avant que l'armée se fût éoulée tout entière. Un tiers des troupes resta ainsi dans Leipzig ou se noya dans l'Elster avec le maréchal Poniatowski ; 17 généraux, 30000 hommes, les bagages, les parcs, les convois furent pris, et pour le reste de l'armée, désorganisé, confondu, sans munitions, sans canons, sans vivres, sans ordres, ce fut la déroute, la vraie déroute. A quoi tiennent les choses !

Oui, sujet superbe, ce Leipzig, mais de quel cadre démesuré ? Mon plan de quelques paragraphes était devenu peu à peu le plan d'un volume, d'un volume en douze grands chapitres, et ce n'était plus du tout là ce que je voulais faire. C'est alors que classant mes notes, mes gravures et mes cartes devenues inutiles, je tombai sur une reproduction à la manière noire du tableau de Gros, qui est au Louvre, *Napoléon à la bataille d'Eylau...* Eylau ! Ce fut comme une inspiration soudaine. Eylau est l'avant-veille de Tilsitt. En ce temps d'enthousiasme et d'alliance russes rien de plus opportun que de choisir une bataille russe. Etudions, dans Lanfrey et dans Thiers, la bataille d'Eylau.

II

LES PRÉLIMINAIRES D'EYLAU

Tout le monde a vu au Louvre le tableau de Gros. Tout le monde ? La chose n'est pas aussi certaine que cela. Lorsque des lieues et des lieues de peintures s'allongent devant les yeux effrayés des visiteurs d'un musée toutes les toiles se confondent, s'annulent, se nuisent, et il ne reste dans l'esprit que le souvenir d'un chaos confus avec çà et là les trous de lumière laissés par quelques œuvres ultra-célèbres. Voilà pour les étrangers et les provinciaux. Quant aux Parisiens, quelque paradoxal que cela paraisse, — ils connais-

sent à peine leurs musées. Ils se piquent d'aller tous les ans aux Salons, au moins au vernissage, parce que cela fait partie de la mode, du ton, parce que cette obligation annuelle tient son rang dans les articles du code de la Haute Vie, mais le Louvre? le Luxembourg? Fi donc! Personne ne va là. Sans l'industrie des copistes et sans les rendez-vous galants transportés des romans de Bourget dans la vie réelle, pas un Parisien et surtout pas une Parisienne d'un certain rang social ne saurait ce que contient le Louvre. Je pus m'en convaincre un soir où, dans un gala, aimablement interrogé par la maîtresse de la maison sur mes faits et gestes de la journée, je contai naïvement mon plaisir d'avoir revu la Vénus de Milo et parcouru les nouvelles salles orientales organisées par M. et Mme Dieulafoy : mes voisines m'avouèrent qu'elles n'étaient jamais allées au Louvre et, comme je me récriais, la conversation devint générale, on se compta ; sur vingt Parisiens qui se trouvaient là, la moitié n'avait jamais eu l'idée ou trouvé le moment de visiter le Louvre. Mais en revanche comme tous connaissaient bien les théâtres, et les champs de courses, et les ***Ambassadeurs***, et le Moulin-Rouge! Et s'ils ignoraient la Vénus, ah! combien ils étaient familiers avec Yvette Guilbert ou Emilienne d'Alençon! Donc tout le monde n'a pas vu la *Bataille d'Eylau* de Gros, et en parler un peu ne sera pas inutile.

Au premier plan, un chaos un peu confus de blessés, de morts, d'armes brisées, lances, fusils, canons, salis dans une boue de neige. Devant ces débris, alourdi de fourrures, d'ors, d'aigrettes et de plumes, Murat caracole, plus semblable à un roi de théâtre qu'à un maréchal de France. Au second plan, figure centrale dominant l'œuvre, Napoléon, enveloppé dans un vêtement vert sombre bordé de fourrures, retient son cheval d'une main et de l'autre semble encourager et consoler, bénir peut-être, un groupe de blessés aux étranges uniformes, qui se presse vers lui. Entre le collet de fourrure et le large chapeau en bataille les traits de son visage ressortent fins et nets : il y a tout à la fois de la tristesse dans son sourire, de la bonté émue dans ses yeux, du souci et de la dureté dans les plis du visage. Autour de lui, en uniformes brodés que recouvrent mal de lourds manteaux, des généraux et des maréchaux font groupe : à gauche on reconnaît Soult et Davout, à droite Berthier, Bessières, Caulaincourt, le noble profil du chirurgien Percy, de vagues têtes coiffées de turbans ; à dix pas, deux guides d'escorte, la carabine haute, la tête tournée vers le groupe, attendent que l'Empereur reprenne sa marche et retiennent avec peine leurs chevaux sur la pente gelée. Au loin, aux

derniers plans, s'étend une vaste plaine blanche de neige, d'une inexprimable tristesse, sous un ciel bas et sombre, un ciel sinistre et mauvais, aussi noir des nuages de la tempête que de la fumée de la bataille. Il y a, entre ce blanc, tantôt éclatant, tantôt terni, du sol et cette obscurité des cieux, un saisissant contraste qui ajoute à l'impression du drame. Sur cette plaine lugubre et sous ce ciel bas des lignes noires et minces, parallèles, s'allongent, se pressent, se succèdent, quelquefois se replient et se tordent, quelquefois disparaissent en partie dans la fumée ou les nuages : c'est l'armée, c'est la bataille. Entre les lignes on distingue, tout petits et très loin, des cavaliers isolés, qui sont des chefs et des estafettes. Vers l'angle supérieur droit de la toile, ciel, plaine, armée, tout se confond et se perd dans des nuages plus épais et plus noirs qui ne forment plus qu'un chaos obscur. C'est là que le suprême effort se livre, que le destin se prononce...

Telle Gros a rendu cette sanglante bataille d'Eylau où plus de 36000 hommes tombèrent sous un ciel horrible, où la Grande Armée dut lutter contre les Russes et contre la neige, faire à son insu le premier apprentissage de ce terrible ennemi que cinq ans plus tard elle devait trouver un peu plus au nord : l'hiver russe. Mais avant d'en venir à des détails de controverse et de critique, à la discussion de Lanfrey et de Thiers, il importe de rappeler d'une façon générale à la suite de quels événements arrivait cette bataille d'Eylau, quelles circonstances la précédèrent et la préparèrent.

Eylau est l'avant-dernier d'une série de faits militaires qui s'ouvre au Camp de Boulogne et se termine à Tilsitt. Se termine ?... Au moins pour un instant, pour un court entr'acte. Et tous ces faits militaires, tous ces coups donnés à l'Autriche, à la Prusse, à la Russie, sont indirectement dirigés contre l'Angleterre, car au fond, l'Angleterre est la grande et la seule ennemie de la France. Si ses canons ne sont pas dans la lutte et ne tonnent qu'à Trafalgar, sa main silencieuse et lourde d'or soulève les coalitions, prépare les alliances, pousse contre nous les armées de l'Europe. L'Angleterre fut bien de tout temps la vieille lady hypocrite et rapace, égoïste et prudente, affolée contre nous d'une haine jalouse de voisine, et dont toute la politique est de nous nuire sans qu'il y paraisse et sans qu'elle s'y compromette. Tant que la France n'aura pas muselé l'Angleterre, ne l'aura pas mise d'une façon quelconque dans l'impossibilité de mordre en dessous, la France ne tiendra pas la paix définitive et certaine. La chose reste aussi vraie, — et plus vraie encore, hélas ! — en 1899, qu'elle l'était au début du siècle. Napoléon l'avait compris et la première pensée de son

règne fut d'attaquer l'Angleterre à Londres, de lui imposer la liberté des mers et de couper dans sa racine même la guerre éternellement renaissante. Une armée et une flotte spéciale se préparent à Boulogne, on attaquera à la fois au sud et au nord, on prendra Londres et on soulèvera l'Irlande. Mais l'Angleterre, naturellement, veillait et comptait plus sur ses agissements dans le continent que sur les défenses qu'elle élevait sur la Tamise. Elle répand l'or et ébranle la Russie, la Suède, l'Autriche. Il faut renoncer à Boulogne et conquérir le continent. Dès lors, commence cette marche folle de trois ans à travers l'Europe centrale, presque aussi grande, par sa rapidité et ses continuelles victoires, que la triomphale expédition d'Alexandre. Les deux conquérants, jeunes tous deux, tous deux les yeux fixés sur leur étoile, ont pareillement marché droit devant eux, l'un, par l'Asie barbare, l'autre, par l'Europe moderne, écrasant un peuple à chaque pas, poussés vraiment par une main divine, qui faisait d'eux les instruments d'une pensée souveraine. *Gesta Dei...* Ce n'est que vue ainsi que l'Histoire se déploie dans toute sa grandeur.

Le 26 septembre 1805, Napoléon est à Strasbourg; le 12 octobre Bernadotte est sur l'Inn, fermant le passage aux Russes et livrant les Autrichiens, isolés, à la Grande Armée qui les a tournés en passant le Danube vers Donauwerth ; le 19 octobre, cerné par Lannes et Murat au nord, par Marmont et Soult à l'est et à l'ouest, par Ney au sud, Mack capitule à Ulm avec toute son armée ; le 13 novembre, Napoléon entre à Vienne; le 2 décembre, les Russes sont écrasés à Austerlitz, et le 26 décembre, exactement trois mois après son départ de Strasbourg, Napoléon signe le victorieux traité de Presbourg. Mais la résignation n'était qu'apparente et, — ce qui prouve bien l'action souterraine de l'Angleterre, — ne dure que le temps du court ministère de Fox (mars-septembre 1806), opposé, lui, à cette politique d'incendie de l'Europe. Fox mort, l'agitation se réveille et la Prusse, comptant sur les appuis de l'Angleterre et de la Russie, nous jette de nouveau le gant. Belle guerrière au cœur vaillant, ardente et jeune, animée peut-être contre Napoléon de l'on ne sait quelle antipathie de femme, la reine Louise pousse à la guerre et joue l'amazone antique à la tête des troupes. Un dessin de Swebach la représente en tenue de guerre, d'un profil pur et fin, mais un peu dur sous le schako de hussard, d'où tombent en mèches négligées ses longs cheveux sombres. C'est romanesque et joli, il y a de quoi enthousiasmer des cavaliers : on meurt gaiement quand la colonelle est si belle. En somme, cette guerre nouvelle, inattendue autant

qu'inutile, fut son fait autant que celui de l'Angleterre, et Napoléon put comparer avec raison la reine Louise à « la magicienne Armide mettant elle-même le feu à son palais ». Les troupes françaises n'ont pas quitté l'Allemagne ou la surveillent de près. Pendant que Marmont à Zara, Miollis à Venise, Masséna à Gaëte tiennent l'Italie et menacent l'Autriche, pendant que Brune, Mortier et Kellermann garnissent le Rhin, la Grande Armée s'engage dans la Thuringe (8 octobre). Le 9, Murat enfonce les avant-gardes prussiennes à Schleitz, le 10, Lannes les écrase à Saalfeld, le duc de Brunswick recule déjà. Le 14, Napoléon est à Iéna avec Ney, Murat, Augereau, Lannes, et balaye l'armée du duc de Hohenlohe, pendant qu'à quelques lieues de là, sur le plateau d'Auerstaedt, seul avec ses trois divisions Friant, Gudin et Morand, Davoust tient tête aux 70 000 hommes de Brunswick et remporte sur eux son immortelle victoire. Le lendemain Mollendorf capitule dans Erfurt, la déroute prussienne va s'accentuant. Napoléon est partout, à Weimar, à Leipzig, à Postdam où il ceint l'épée du grand Frédéric. Dupont gagne une bataille à Halle, Murat en gagne une à Prenslow, Davoust entre à Berlin (25 octobre), Blücher capitule avec les dernières forces prussiennes devant Murat, Soult et Bernadotte (7 novembre), Ney prend Magdebourg (8 novembre). En 29 jours, — marche de guerre unique dans les temps modernes, — la Prusse est conquise jusqu'à l'Oder. Mais que faisaient donc les alliés ? L'Angleterre envoyait de l'or, des émissaires, des encouragements, rien autre. La Russie venait à la rescousse, mais lentement, si lentement qu'on aurait dit qu'elle goûtait un plaisir extrême à voir anéantir son amie.

M. Roger Peyre, dans son *Napoléon* si curieusement et si intelligemment illustré, donne la reproduction d'une caricature allemande du temps qui ne laisse pas que d'être suggestive et pleine d'un intérêt actuel. Elle porte cette légende : ***Marche précipitée de l'armée russe volant au secours des Prussiens***, et représente une succession de grosses tortues sur les carapaces desquelles sont juchés des soldats russes. En tête, à cheval sur une écrevisse, chemine un général russe, une main dans un manchon, de l'autre une longue-vue dont il inspecte l'horizon. De sa bouche sortent ces mots : ***Nous arrivons cahin-caha***. Cette image explique tout : si la Russie l'eût voulu, la Prusse eût évité son désastre. Mais la Russie ne le voulait pas, ou du moins ne le voulait pas encore. La Russie est alliée prometteuse et charmante, mais un brin capricieuse ; les Slaves sont exquis mais très habiles et très retors. Il serait d'une nation sage de réfléchir à ces choses, de méditer devant

cette image et de ne pas partir de la main en de chimériques espérances et en d'affolés enthousiasmes qui d'ailleurs courent toujours le risque d'être un peu plats. Comme les carabiniers d'opérette, l'Alliance Russe arrive quelquefois trop tard. Dans son ouvrage historique, peu connu mais du plus haut intérêt, de l'amiral Jurien de la Gravière, *la Marine Française pendant la guerre de Crimée*, j'ai cueilli une phrase qui vient à l'appui de ces réflexions. Parlant des Russes, l'amiral dit : « Quand il s'agit de secret et de ruse, nous ne luttons pas à armes égales avec ces races asiatiques. » Il y a aussi un vieux dicton sur le « trait du Parthe ». N'oublions pas que les Parthes furent des espèces de grands-pères de nos amis les Slaves et méfions-nous un peu du trait du Parthe. Je ne me dissimule pas que je m'égare un peu longtemps et que me voici loin de mon sujet. Mais ayant rencontré sur mon chemin cette idée d'un ordre tout actuel, et qui me préoccupe, tout autant qu'elle ait chance de déplaire à la mode du jour, j'ai cru devoir appuyer un peu sur elle. Je sais bien que les Cassandre ne furent et ne seront jamais en faveur, mais je m'embarrasse peu des approbations ou des désapprobations populaires.

Entré à Berlin un peu après Davoust, le 28 octobre, Napoléon y organise la conquête et y prépare le lendemain, gardant auprès de lui Soult, Ney et la Garde. Davoust et Murat sont déjà loin, ils vont au devant de ces Russes tardifs, entrent à Posen, à Varsovie, passent la Vistule, battent les Russes à Czarnowo (23 décembre), Lannes les bat à Pulstuck (26). Après avoir lancé Vandamme et Jérôme sur la Sibérie, Lefebvre sur Dantzig, Napoléon reprend en main sa Grande-Armée, bat Benningsen à Mohrungen, le poursuit et l'atteint à Eylau, où le général russe, qui peut mettre en ligne au moins 400 canons et 80 000 hommes, accepte une bataille du résultat de laquelle il se croit certain.

Tels sont, en un résumé rapide, les événements qui précèdent, amènent et expliquent Eylau.

Marcel SÉMÉZIES.

(*La fin prochainement.*)





LE MAL POUR LE MAL

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

POURQUOI ai-je acheté *Le Journal d'une Femme de chambre*, de M. Octave Mirbeau? Pourquoi ne me suis-je pas arrêté à la centième page ? — il y en a cinq cents — je n'en sais rien.

Pourquoi, quand on a pris un chemin sale, boueux, ne revient-on pas sur ses pas pour en prendre un meilleur ?

On n'en sait rien non plus. C'est la même chose.

M. O. Mirbeau part du principe suivant : si vous voulez connaître tout ce que l'intérieur d'un ménage peut contenir d'infamies, d'obscénités et de vices, entrez dans un intérieur de gens considérés par tout le monde, dans un intérieur d'honnête homme.

Ecoutez plutôt comment s'exprime l'héroïne, femme de chambre : « Tout ce qu'un intérieur respecté, tout ce qu'une famille honnête peuvent cacher de saletés, de vices honteux, de crimes bas, sous les apparences de la vertu... Ah ! je connais ça ! Ils ont beau être riches, avoir des frusques de soie et de velours, des meubles dorés ; ils ont beau se laver dans des machins d'argent et faire de la piaffe... Je les connais ! Ce n'est pas propre... Et leur cœur est plus dégoûtant que ne l'était le lit de ma mère... »

Après avoir lu ces quelques lignes on connaît tout le roman.

Et le romancier va entasser ordures sur ordures, monstruosités sur monstruosités ; tout ce qu'il est possible d'imaginer comme obscénités il va nous le décrire. Ah ! il a une fameuse imagination M. O. Mirbeau. Et tout cela il le voit très nettement... mais chez les honnêtes gens exclusivement.

Tout le monde y passe. Brave bourgeois, officier en retraite, prêtre, directeur de bonnes œuvres, couvents pour les domestiques sans places.

Que si, par hasard, il se trouve un intérieur où les choses de la vie se passent proprement, l'auteur s'écrie par la bouche d'un de sés personnages : « Ah ! mon vieux ! je voudrais pouvoir crier des ordures... à pleins poumons, devant tous ces gens-là,... j'en ai assez de leurs âmes, de leurs amours verts et pervers, de leurs confitures magiques... Oui, oui... dire des grossièretés, se barbouiller de bonne boue bien fétide et bien noire, pendant un quart d'heure, ah ! comme ce serait exquis... et repo-

sant... Et comme cela me soulagerait de tous ces lys nauséeux qu'ils m'ont mis dans le cœur !... »

Question de goût, évidemment.

Ai-je besoin de vous dire que M. Mirbeau n'écrit pas cinq cents pages sans parler politique ou religion ?

Et le système continue.

Tous les misérables qu'il fait défiler devant nos yeux ahuris sont royalistes, vont à la messe et font partie de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Etant donné leurs mœurs déplorables, ils ne lisent que *le Gaulois*, ou *la Gazette de France*, journaux où évidemment l'auteur du *Journal d'une Femme de chambre* ne consentirait jamais à écrire.

La *Libre Parole* et *l'Autorité*, pour lesquels la femme de chambre de M. Mirbeau a des attentions particulières, ont pour lecteur passionné un domestique assassin et quelque chose de pis, encore.

Comme il n'y a pas un être honnête ou propre, dans tout le roman, pas même celle qui écrit chaque jour son « journal », car elle est encore de son propre aveu plus dégoûtante que les autres, il n'est cité aucun journal républicain, ces feuilles n'étant lues que par la fine fleur de l'honnêteté.

Ah ! il est terrible M. O. Mirbeau ! Il vous affirme que « si on veut devenir, vraiment, un homme du monde, il faut apprendre d'abord à être un imbécile ou à se taire » ; il n'a vu que des maris — dans le monde honnête toujours — qui, conversant avec leurs domestiques, leur avouent que leur femme, « c'est une vache, oui, Célestine... une vache... une vache... une vache ! » ; il ne connaît dans l'armée qu'un genre d'officier, celui qui est capable, pour ennuyer son voisin de campagne, de chercher un faux témoin pour le faire condamner pour viol ; il sait que dans les ménages les plus comme il faut — en apparence bien entendu, n'est-ce pas ? — les femmes de chambre insultent leurs maîtresses et que les maîtresses n'osent rien répondre malgré qu'on les mette plus bas que terre ; il a, enfin, connu assez de domestiques femmes — je devrais dire femelles pour être dans le ton — et elles l'ont assez renseigné pour pouvoir assurer que « si infâmes que soient les canailles, ils ne le sont jamais autant que les honnêtes gens ! »

Vous savez déjà — je l'ai dit — que la « femme de chambre » qui a vu tout cela et qui s'en indigne, est la dernière des filles, tout ce qu'il y a de plus ignoble comme vice. Cependant c'est chez elle que nous allons trouver le seul rayon de soleil qui un moment perce les nuages sales du ciel de M. O. Mirbeau.

Elle se donne au premier venu, à tous les valets de chambre, aux garçons d'hôtel, à qui en veut, mais l'auteur lui met dans son corps de fille une âme poétique ! Elle raconte qu'elle a été dans une maison où le fils se

mourait de la poitrine. Elle est dans *cette place* chargée, tout spécialement, de garder le malheureux malade qui n'a que vingt ans. Inutile de dire qu'elle commence par le débaucher, ce qui le tue. Mais elle lui lit des vers et elle les lit d'une façon délicieuse car son âme les sent ! « Continue, petite, lui dit le malade... Je ne dors pas... J'entends mieux ainsi ces vers... J'entends mieux aînsi ta voix... et ta voix est charmante. » N'est-ce pas exquis ce tableau ?

Mais, retenez-le bien, ce n'est pas dans l'âme des honnêtes gens que vous trouverez cela, non, c'est chez une domestique fille d'une rouleuse ou d'une ivrognesse — c'est elle qui nous l'a appris — et fille elle-même !

J'en ai assez dit pour que mes lecteurs puissent juger l'œuvre — l'œuvre de M. Mirbeau.

Une question se pose en face de ce fait qu'un homme, un romancier de talent, paraît-il — je dis : *paraît-il,* parce que je n'ai jamais lu de lui que ce dernier ouvrage — a pu écrire quinze mille cinq cent quarante lignes sans qu'il y en ait une seule qui fût la traduction d'une idée, d'un sentiment propres.

Pourquoi a-t-il écrit cela ?

Lisons la dédicace de son livre à un de ses amis, M. Jules Huret :

« Mon cher ami,

« En tête de ces pages, j'ai voulu, pour deux raisons très fortes et très précises, inscrire votre nom. D'abord, pour que vous sachiez combien votre nom m'est cher. Ensuite, — je le dis avec un tranquille orgueil, — parce que vous aimerez ce livre. Et ce livre, malgré tous ses défauts, vous l'aimerez parce que c'est un livre sans hypocrisie, parce que c'est de la vie, et de la vie comme nous la comprenons, vous et moi... J'ai toujours présentes à l'esprit, mon cher Huret, beaucoup des figures, si étrangement humaines, que vous fîtes défiler dans une longue suite d'études sociales et littéraires. Elles me hantent. C'est que nul mieux que vous, et plus profondément que vous n'a senti, devant les masques humains, cette tristesse et ce comique d'être un homme... Tristesse qui fait rire, comique qui fait pleurer les âmes hautes, puissiez-vous les retrouver ici...

« Octave Mirbeau.

« Mai 1900. »

C'est la vie, dit M. Mirbeau. S'il ne disait que « *c'est la vie* » nous nous contenterions de lui répondre qu'il n'est jamais assez entré dans le monde qu'il prétend dépeindre pour avoir vu ce qu'il prétend s'y passer ou que s'il y est entré, cela a été pour le dénigrer, le ravaler à plaisir dans une fureur de destruction maladive. Mais il ajoute : « *c'est la vie telle que je la comprends* ».

C'est nous, ses lecteurs, qui ne comprenons plus.

Tout ce que raconte M. Mirbeau n'est donc que le résultat de sa façon de comprendre.

Mais alors ce n'est plus qu'une opinion. L'auteur voit comme cela, voilà tout. C'est l'histoire des yeux qui voient vert ce qui est rouge ou rouge ce qui est vert, — du daltonisme moral.

C'est une maladie, tout simplement. Nous aimerions mieux cela.

Mais pas du tout, M. Mirbeau n'a pas vis-à-vis de son *lui* la franchise brutale qu'il a pour les autres.

Son roman est tout uniment une œuvre de haine en même temps que une œuvre de recherche du scandale. Il sait qu'à notre époque il faut du piment, que si les estomacs sont détraqués, les intelligences, les cerveaux le sont encore bien davantage, qu'il a des prédécesseurs qui leur ont déjà fait dévier le goût et qu'il faut continuer, en augmentant la dose d'excitants, pour avoir du succès et pour arriver à la vente de nombreuses éditions.

Hélas ! à ce point de vue, il a raison et il est bien de son temps. Son volume se vendra beaucoup plus qu'un roman de Theuriet ou de Pouvillon.

A la dernière ligne de sa dédicace, il nous apprend que ce qu'il voit chaque jour fait pleurer les âmes hautes.

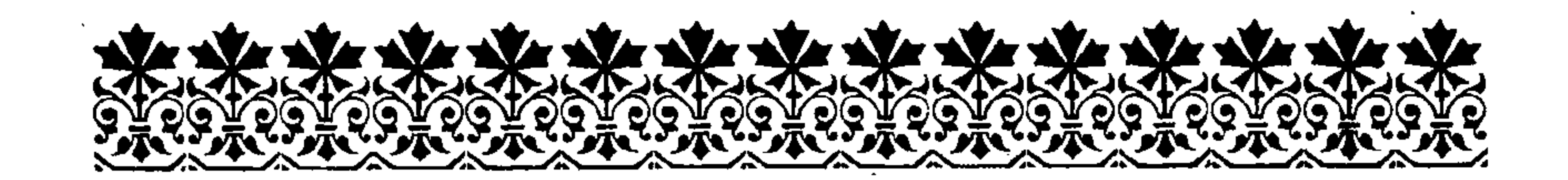
Si c'est de lui qu'il veut parler on avouera qu'il a une façon de pleurer plutôt longue — quinze mille cinq cent quarante lignes — et plutôt ordurières. Quand on est affligé d'une chose, ordinairement on ne va pas la raconter à tout le monde, on la cache surtout si cette chose est honteuse.

A moins qu'on ne veuille être désagréable à quelqu'un.

Et je crois que c'est le cas de M. Mirbeau. Quoi qu'il en soit, il faut avoir le courage de le dire : ce romancier a commis un livre mauvais à tous les points de vue... sans oublier le point de vue littéraire. Et sans vouloir faire le moraliste que je ne suis pas, j'estime qu'une mauvaise action doit être condamnée.

G. PAGÈS du PORT.





ÉDOUARD SAIN

Une tête trapue, où les yeux bleus, derrière le binocle que la presbytie oblige, dardent un loyal regard, où le nez puissamment courbé surmonte des lèvres fortes et bonnes, le tout encadré de barbe et de cheveux d'argent : tel apparaît Édouard Sain, en l'an de grâce 1897. Le corps, de taille moyenne, est, malgré l'alourdissement des années, toujours agile, tantôt juché sur le haut tabouret du peintre, tantôt campé à distance devant le chevalet, dans l'attitude résolue du soldat face à l'ennemi, — inoffensif soldat de l'Art, dont le bouclier est la palette de bois et dont les traits sont ces pinceaux, trempés au sang même de l'Idéal. Voilà près d'un demi-siècle que Sain manie ces armes pacifiques, et sa main, main épaisse et ronde de solide Bourguignon, n'a pas un tremblement, comme son effort vers le Beau n'a pas une défaillance, et sa conscience pas une ombre.

Sain est né, comme Prud'hon, à Cluny (Saône-et-Loire), en 1830. Tout jeune, il accompagna son père, percepteur à Valenciennes, et c'est là que commença son éducation (1). Élève des cours de l'Académie de cette ville, « l'Athènes du Nord », il eut pour camarades le futur architecte Edmond Guillaume, les futurs sculpteurs Crauck, Hiolle et Carpeaux. A dix-sept ans, reçu le trente-cinquième à l'École des Beaux-Arts de Paris, il entre dans l'atelier de Picot, élève de Guérin, et gagne successivement plusieurs médailles. A Douai, il expose, en 1851 pour la première fois, un portrait, celui de son professeur valenciennois, M. Julien Potier. En 1853, il affronte le public parisien; son tableau académique, ***Vénus et l'Amour***, lui vaut une mention élogieuse de Théophile Gautier. Il délaisse ensuite les froideurs mythologiques et se rapproche de la vie. Tout d'abord, il est séduit par un sujet historique, le ***Cabaret de Ramponeau, sous Louis XV***. Sous les solives épaisses de l'antre

(1) L'art avait eu déjà un représentant dans sa famille : son grand-père maternel, Bénigne Bouchet, peintre amateur, avait été longtemps secrétaire de la *Société des Trente*, à laquelle appartenaient, entre autres, le baron Taylor, Paul Delaroche, Horace Vernet, Jean Alaux et F.-E. Picot.

des Porcherons, des petits-maîtres attablés avec de jolies filles d'opéra, des farauds et des grisettes boivent et devisent. Ramponneau en personne, nu-tête, le broc en une main, le verre en l'autre, trinque



ETUDE POUR LE « CABARET DE RAMPONEAU »
Dessin d'Édouard Sain.

avec les plus choisis de ses clients, cependant qu'un violoneux fait courir, sur le tumulte des voix et des chocs de verres, des baisers et des rires, l'aigre fredon de quelque gavotte. Ce n'est pas sans

peine que le jeune peintre, alors sans grandes ressources, avait réussi à grouper un tel nombre de personnages. Ses voisins et ses parents s'étaient heureusement prêtés à lui servir de modèles, et il est constant que le personnage à perruque poudrée, accoudé sur la gauche du tableau, représente le jeune Charles Durand, un nom que devait dans la suite éclipser le pseudonyme de Carolus Duran. L'ouvrage, travaillé quatre ans, obtint, au Salon de 1857, un légitime succès.

Peu après, Édouard Sain se fixa à Écouen. De là datent ses petits tableaux, d'un naturalisme ému et simple, représentant des enfants d'humbles familles, observés dans leur vie d'écoliers et de petits travailleurs. Vers la même époque, et dans la même note, il fait danser, rire, lire ou marcher à l'ouvrage de petits *Ramoneurs* à faces charbonnées, sous leur souquenille sombre. Si le peintre, à ce moment, eût écouté les éloges du public et cédé aux sollicitations des marchands de tableaux, il se confinait dans la production de ces petits personnages popularisés par le fabuliste Guiraud. Mais il ne lui plut pas de s'attarder davantage en leur compagnie, et il quitta les petits Savoyards pour l'Espagne. Il revint de ce côté des Pyrénées, à Saint-Jean-de-Luz (1860), et en rapporta d'excellentes études de *Femmes basques*, belles créatures conservant, dans la gravité de leurs attitudes et la noblesse de leurs formes, le type de cette race fière, la plus ancienne d'Europe, et peut-être la plus pure de tout élément étranger.

Sain avait concouru une fois pour le prix de Rome, en même temps qu'Émile Lévy et Élie Delaunay : cette année-là, aucun prix n'avait été décerné. Il n'avait pas recommencé. Cependant l'Italie l'attirait. En novembre 1863, il partit pour Rome. Là il travailla huit mois dans l'atelier de Carolus Duran, puis se rendit à Naples, visita Pompéi et Pœstum, et, avec son ami Hamon, se fixa à Capri.

Dix ans (1865-1875), il subit le charme de cette contrée séduisante que jadis les riches Romains avaient élue pour y passer leur villégiature d'été et qu'ils avaient couverte de thermes et de châteaux de plaisir. Les brunes Capriotes aux formes abondantes, aux vigoureuses attaches, filant ou dévidant la laine, récoltant les oranges ou vendant les pastèques et les grenades *(Souvenir de Piedi-Grotta, à Naples)*, pêchant les *polpi* ou dansant la tarentelle, lui inspirèrent une quinzaine de toiles de fin coloris et de composition décorative, aujourd'hui dispersées dans des musées ou des galeries privées.

Dès 1866, était exposé à Paris et médaillé à l'unanimité des suffrages, puis admis au musée du Luxembourg, où il se trouve



LES FOUILLES DE POMPÉI (MUSÉE DU LUXEMBOURG)

encore, son beau tableau des *Fouilles de Pompéï*. Est-il nécessaire de le décrire? Le Vésuve, dans le fond, se dresse, exhalant une légère fumée : la menace du volcan est bénigne. Le moment est bon



ÉTUDE POUR LES « FOUILLES DE POMPÉI »
Dessin d'Édouard Sain.

pour rechercher dans le sol les monuments que la lave a ensevelis. Mais, ici, point d'équipes d'ouvriers que dirige quelque savant de l'École d'Athènes. Des femmes, de robustes femmes du pays, ser-

vent à ces exhumations archéologiques. Les bras et les pieds nus, dans un cotillon simple, drapé avec une grâce antique, elles vont et viennent au milieu des marbres qui émergent du terrain. L'une, agenouillée, lave un fût de colonne dorique ; l'autre porte sur la tête une corbeille pleine de terre déblayée ou d'objets découverts. D'autres, avançant vers le spectateur, vont se charger, avec le même vaisseau d'osier en main. Une autre enfin se désaltère à une cruche de grès, au milieu de ces rudes travaux. La beauté des attitudes, le parfait équilibre des groupements, l'intelligence de la couleur, la pureté du dessin, tout concourt à faire de cette toile un chef-d'œuvre de peinture savante et harmonieuse. Et les Napolitains y ont reconnu un état si exact des fouilles de 1865, que les *custodi* de Pompéï en offrent encore au touriste la photographie réduite, à titre de souvenir.

Il faut au moins citer parmi les scènes familiales de la vie italienne qui revivent dans les toiles de Sain : le *Paiement* (*souvenir de la place Montanara, à Rome*) de 1865, acquis par l'État et placé aujourd'hui au musée d'Autun, la *Convalescente en pèlerinage à la Madone d'Angri*, qui date de 1873, le *Repas de noces* (ou *Macaroni di Sposalizio* (1875), qu'Edmond About caractérisait ainsi : « C'est une étude précieuse par la vérité des types et des expressions, le mouvement, l'entrain, la bonhomie, la grosse gaieté saisie au vol. On devine que tous les personnages sont des portraits, on sent la vérité des moindres détails ; un peu plus, on sentirait l'oignon qui abonde dans les sauces ! »

La *Marina de Capri* ou le *Retour des barques* (1874), mérite qu'on s'y arrête. Capri, îlot rocheux, ne pouvant suffire à la subsistance de ses habitants, c'est du dehors que viennent ses provisions. Sitôt que le bateau a été signalé, toutes les ménagères sont accourues. Elles sont descendues au rivage par un escalier de 600 marches. Le navire chargé est à l'amarre. Sa voile est roulée sur la vergue aiguë, dressée dans le ciel. Le premier plan, encombré de denrées et de corbeilles, ressort sur une falaise rocheuse et le lointain cap de Sorrento, noyé de brume vaporeuse. Sur le sable, deux enfants sont couchés avec l'insouciance de leur âge et l'indolence de leur race. Outre qu'il présente un intérêt documentaire, ce tableau est riant et de fort heureuses proportions ; Sain le composa avec joie et patience.

L'Amérique est curieuse de notre art d'Occident, et ses dollars ont souvent étendu ou consacré la réputation de nos peintres. L'Exposition universelle de Philadelphie (1876) valut à Édouard Sain la médaille de peinture. Le gouvernement français, qui finit

généralement par reconnaître les siens, lui conféra à ce moment la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Rentré en France, mais ayant gardé son atelier à Capri, où il passe tous les ans la belle saison, Sain s'adonna tour à tour à la double tâche de portraiturer ses contemporains et de compléter, par de nouveaux envois, sa galerie de tableaux italiens. Parmi ces



CONVALESCENTE

derniers, je ne puis résister au plaisir d'en traduire par la plume les plus caractéristiques. Dans la chambre principale d'une maison de braves gens, la jeune fiancée en robe blanche est agenouillée devant sa mère qui, naïvement, la bénit de ses deux doigts levés, pendant que le père dispose sur le voile virginal les boutons embaumés de la fleur d'oranger. Tout autour, parents et voisins sont

rangés. Sur le seuil, le fiancé attend, debout, la fin de cette fête intime, devant laquelle les sœurs cadettes ont le regard rêveur,



VENDANGEUSE

mais qui laisse indifférents de petits enfants demi-nus, jouant ou tétant, au milieu de cette douce cérémonie. Au mur, un crucifix,



ÉTUDE AU FUSAIN

des tableaux de piété, une *loggietta* d'images saintes donnent à la scène tout son accent de sincérité : telle est la *Bénédiction maternelle* ou *Un mariage à Capri* (1881).

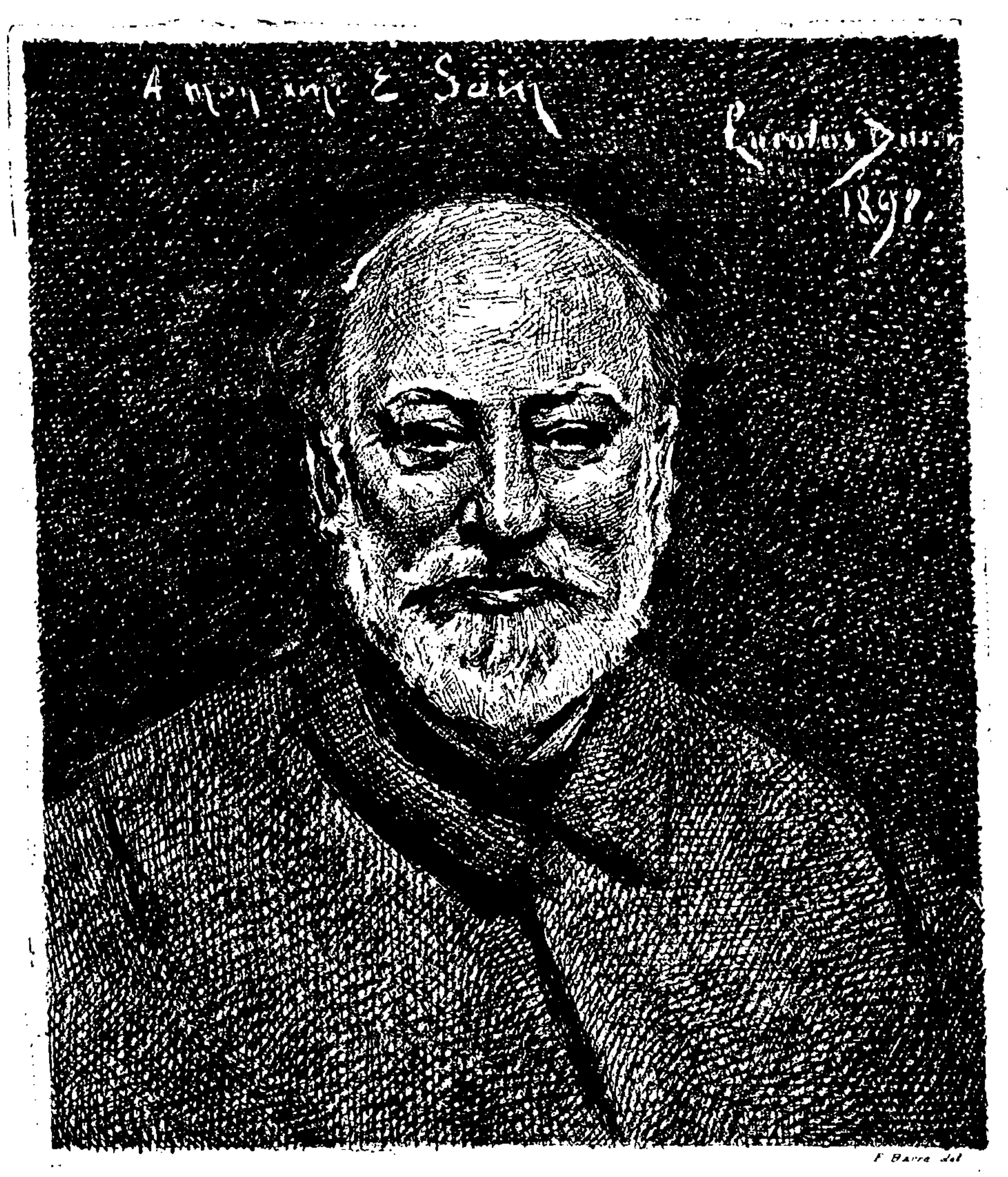
La *Tarentelle*, brûlée une première fois par accident à Vienne, en 1872, fut refaite en 1890. On sait ce qu'est cette danse, charmante pantomime amoureuse, dont l'usage malheureusement tend à disparaître. Sur une terrasse que découpe l'azur sans tache du ciel napolitain, un couple de jeunes gens la dansent; ils se présentent au moment où, sur leurs pieds tournoyants, ils forment le dos-à-dos; mais ils suivent, l'un dans le regard de l'autre, le rythme joyeux. Ils font retentir à leurs paumes des castagnettes. Et, autour d'eux, des spectateurs familiers complètent l'orchestre rustique. Ici, une jeune fille choque les trois boules de bois de la *tricaballache*, une autre bat un tambourin, une troisième fait vibrer entre ses lèvres une *troma*, sorte de guimbarde aux notes graves et profondes. Le mouvement entraîne même les *bambini* nus, dont les jambes encore flageolantes s'exercent à battre la terre en cadence. Quand les danseurs seront fatigués, les fruits de la saison et les *fiasci* de vin, disposés à terre, répareront leurs forces pour de nouveaux ébats.

En famille date de 1893 : une mère, assise, tient sur ses genoux son dernier-né dans la nudité de l'innocence; autour ses enfants s'empressent avec amour; l'aînée s'avance, portant sur le front, avec l'harmonieux geste des canéphores antiques, un panier de fruits fraîchement cueillis; dans le fond, les vieux se penchent sur de menus ouvrages; à droite, approche le mari, le hoyau sur l'épaule et le bonnet napolitain sur la tête : comme il doit se réjouir à ce doux spectacle, comme il va baiser au front la gardienne de son bonheur domestique!

Mais il est peut-être temps de dire la méthode de travail et d'analyser les qualités de ce maître fécond.

Nous avons vu Édouard Sain débuter, -- comme tant d'autres! — par la mythologie, s'intéresser un instant à la vie des enfants et des humbles, chercher la beauté aux confins de l'Espagne, la chercher encore et la traduire avec amour dans les sites et les types du golfe de Naples, retracer quelques scènes religieuses, enfin s'attacher au portrait, non sans revenir entre temps, comme pour égayer son pinceau, au nu féminin. Une telle diversité de genres, loin de faire taxer d'impersonnalité le peintre qui en témoigne, révèle plutôt l'effort constant d'un artiste épris de la vie et de la beauté sous ses divers aspects. Cette longue liste d'œuvres atteste la noblesse d'un talent qui refuse de s'en tenir à un procédé facilement acquis et

exploité avec succès, et qui renouvelle à plaisir sa vision des choses,



PORTRAIT D'ÉDOUARD SAIN, PAR CAROLUS DURAND.

parfois dans le passé et plus souvent dans le présent, tour à tour idéalisant le réel et réalisant l'idéal.

Marc LEGRAND.

(La fin prochainement.)



L'OBSTACLE

Je suis un célibataire endurci et impénitent. Pourtant, comme tout le monde, j'ai eu un roman dans ma vie. Je garde au fond du cœur, religieusement, une image chère, dont le culte a survécu et survivra jusqu'à ma dernière heure.

Je l'avais rencontrée un soir, dans une fête, grande, blonde, avec des airs de reine et des yeux bleus de sphinx ; une taille souple de déesse et des dents à rendre jalouses toutes les perles de l'Orient.

Dès lors je l'adorai et, dans l'enivrement de mon rêve fou, j'osai espérer.

Un soir, dans le tourbillon alanguissant d'une valse, mon bras frémissant enlaçant sa taille divine, il m'avait semblé voir dans ses grands yeux charmeurs et décevants un sourire qui était presque une promesse. J'osai rêver de décrocher l'étoile ! Hélas ! le rêve fut court et le réveil affreux. Au moment où, la valse terminée, je m'inclinais devant elle, mes yeux éblouis s'abaissèrent et je vis entre nous — comme un reflet de sa chevelure — un monceau d'or qui s'élevait, formant peu à peu une infranchissable barrière.

Je reculai atterré, hagard et, toujours entre nous, je voyais l'horrible obstacle montant, montant encore jusqu'à la dérober à mes regards.

Alors, pour la première fois de ma vie, je compris l'infrangible puissance du métal vil, et, courbé devant sa fatale influence, je m'enfuis, emportant au cœur l'inguérissable blessure.

Je n'en suis pas mort pourtant, mais je suis resté vieux garçon.

HUMILIS.





Album du « Feu Follet »

LE CIEL

A M. Emmanuel DES ESSARTS.

A L'HEURE *où des blancheurs timides*
Frissonnent dans l'air endormi,
Le ciel lumineux à demi
Semble un voile aux perles humides.

A l'heure où, brève et triomphante,
L'aurore annonce le soleil,
Le ciel lumineux et vermeil
Semble la robe d'une infante.

A l'heure où, sur la terre et l'onde,
Le soleil plane en souverain,
Le ciel limpide et azurin
Semble l'œil ému d'une blonde.

A l'heure où le fin crépuscule
S'épand sur le monde lassé,
Le ciel étrange et violacé
Semble une étrange renoncule.

A l'heure où notre âme calmée
S'élève vers les astres d'or,
Le ciel, plus séduisant encor,
Semble l'écharpe d'une almée.

MARIE-THÉRÈSE.

Rondes et Chansons du vieux « Chez nous »

CORAULES (*)

Pour Valentin Grandjean.

LE VIOLON

Au frais des charmeuses fontaines,
Par touffes, croît la marjolaine :

J'en veux couper un sarment long
Assez pour faire un violon.

Ecoutez maintenant, les filles !
Ce qu'il chantonne le bon drille !

Il dit qu'il faut changer souvent,
— Changer d'amant avec le vent.

« *Mon ami, c'est le gentil Pierre,*
Je ne veux pas le changer, moi !

Mon ami, c'est le gentil Pierre :
Il est bien loin à la guerre !
C'est pour servir le roi ! »

Charmey-en-Gruyères, août 1898.

(*) On désigne sous ce nom, dans le canton de Fribourg, une ronde ancienne que l'on accompagnait d'une chanson plus ou moins dramatique : dialogue, romance, conte, fabliau, et qui, jadis, à travers monts et vaulx, enchaînait tout un pays.

LES DEUX NOCES (*)

I

Le corset collé sur la taille,
Jupon blanc et chapeau de paille,
Souliers plats, voile de linon :
C'est la noce de Nanon.

II

« *Les mites ont fait mes dentelles,*
Mes escarpins ont leurs semelles,
Au ruisseau l'un, l'autre au panier :
C'est-y pas la mienne, ô gué? »

III

Pour menu : chevreuil, boudin, crême,
Du Lavaux! du Champagne même
Au nez partant comme un canon!
C'est la noce de Nanon!

IV

« *Une assiette vide, une pleine*
De mouches : oh! la bonne aubaine!
Le chat qui nous a tout mangé!
C'est-y pas la mienne, ô gué? »

V

Des chants! des pétards! des rasades!
Chansonnettes, bal, embrassades!
Et des discours! cré nom de nom!
C'est la noce de Nanon!

(*) Dites en séance publique par M. Emile Tauxe, directeur des théâtres nationaux, à Estanayer et Fribourg, les 8 et 12 octobre 1899, et chantées par M. Yaques-Dalcroze, à la kermesse de charité du 5 mars de la même année.

VI

« *Deux sorcières à bosses, saoûles,*
Qui miaulent, se battent, roulent,
En gigotant, dans le foyer :
C'est-y pas la mienne, ô gué ? »

VII

Pour les invités, des voitures !
Les époux, sous les couvertures,
Ronflent, le drap jusqu'au menton :
C'est la noce de Nanon !

VIII

« *Un mari qui rosse sa femme*
Jusqu'à lui faire rendre l'âme,
Les gendarmes pour terminer :
C'est-y pas la mienne; ô gué ?
C'est-y pas la mienne ? »

G. DE RAYNOLD.

Charmey.





L'ORT OCCITAN

La Cruzantema

Aicest maitin, jol cel qu'abia capa endolida,
Dona, dins lo vostre ort, p'r azard, nos sem trobads ;
E, raibant ambe vos amoroses combats,
Ai volgut vos ofrir Cruzantema polida.

Mas, taleu la fregar, d'una vox adalida,
Ela m'a remembrat los bels jorns acabads ;
M'a dit que torra leu sus los cors aflambads
E que ma joventut era pla sebelida.

Triste, ai laissat la flor penjada à son branquet,
Ai acatat los uelhs e som demorad quet,
No volent trebolar vostra siauda existansa...

Praco, s'entre nos aus l'Amor no deu florir,
Dona, agradatz quicom de melhor : m' Amistansa,
Flor que, tant que viurai, no podra pas morir !

Prosper ESTIEU.

TRADUCTION FRANÇAISE

Le Chrysanthème

Ce matin, sous le ciel qui avait une cape de deuil, Madame, en votre jardin, par hasard, nous nous sommes rencontrés ; et, rêvant de combats amoureux avec vous, j'ai voulu vous offrir un joli Chrysanthème.

Mais, dès que je l'ai eu frôlé, d'une voix très affaiblie, il m'a rappelé les beaux jours évanouis ; il m'a dit qu'il gèle bientôt sur les cœurs enflammés et que ma jeunesse est bien ensevelie.

Attristé, j'ai laissé la fleur suspendue à sa petite branche, j'ai baissé les yeux et je suis demeuré coi, ne voulant pas troubler votre calme existence...

Pourtant, si entre nous l'Amour ne doit fleurir, Madame, agréez quelque chose de meilleur : — mon Amitié, fleur qui, tant que je vivrai, ne pourra pas mourir !

P. E.

Lo Vin Carsinol

Sus lo calamel, o Vin carsinol !
Te voli cantar en bordons coroses,
Tindaires e gais, bragards, amoroses
Com un cant de torde al cap d'un planol,

Al cap d'un planol ont luzis e nol
Lo razin, gonflat de flams ardoroses,
Dont los glops porpors, los sers tenebroses,
Fan al que n' beu trop perdre l' caminol.

Es la flor de gauch de nostre terraire ;
Donas l'eime e l'audi al brabe lauraire ;
Cassas los cossirs e los espavents.

Canta en mos bordons, Vin de nostras socas,
Com dins lo fringaire agach dels jovents
E dins los potets sonant sus la bocas !

Antonin PERBOSC.

(*Lo Got Occitan*).

TRADUCTION FRANÇAISE

Le Vin du Quercy

Sur le chalumeau, ô Vin quercynol ! je veux te chanter en vers fougueux, sonores et gais, fiers et pimpants, amoureux comme un chant de grive au bout d'un coteau,

Au bout d'un coteau où étincelle et répand son parfum le raisin, gonflé d'ardents rayons, dont les gouttes empourprées, par les soirs sombres, à celui qui en boit trop font perdre le sentier.

Tu es la fleur de joie de notre terroir; tu donnes au bon laboureur son sens droit et sa vaillance ; tu chasses les soucis et les craintes.

Chante dans mes vers, ô Vin de nos vignes, comme dans l'amoureux regard des jouvents et dans les baisers sonnant sur les bouches !

A. P.

(*La Coupe Occitane*).



NOTES DE VOYAGE (*)

UN CADET EN ALLEMAGNE

A mon camarade et ami JEAN THÉVENET

Waterfeld (Grand-Duché de Hesse), le 10 août 1900.

Tu veux savoir, mon cher ami, ce que je suis devenu depuis le jour où, tout joyeux de notre nouveau titre de bachelier, nous nous sommes quittés sur les marches de la Sorbonne. Tu veux savoir si je ne m'ennuie pas, tout seul dans un petit village du fin fond de l'Allemagne ; tu me demandes ce que j'y fais, à quoi je passe ces journées de vacances, que tu trouves si courtes, et qui, me dis-tu, doivent me sembler si longues.

Je vais immédiatement satisfaire ta bienveillante curiosité, et je désire que ces pages simples, parties de ce frais pays de Hesse, t'apportent quelque chose de la senteur des pins, qui alternent si agréablement pour l'œil avec les champs labourés et les prairies. Aussi ai-je pris quelques feuilles, tu sais, de ces grandes feuilles blanches qui invitent à crayonner ou à écrire, et je suis allé m'asseoir sur un banc du jardin.

Me voilà installé sous les grands arbres du parc ; les feuilles, dans leur cadence, font frissonner les rayons de soleil sur ma page. Le vent, parfumé par la pelouse qui s'étend à mes pieds jusqu'aux murailles lézardées du vieux château, m'apporte les derniers relents de la chanson des cloches.

Au moment de répondre à tes questions, je crains que tu ne te sois fait une idée fausse de mon voyage. Tu t'imagines peut-être que, comme Maupassant ou Dumas, je parcours l'Allemagne, recherchant des impressions et des légendes, vivant tantôt la vie du laboureur, tantôt celle du berger, toujours par monts et par vaux, visitant les grandes villes, leurs monuments ; quittant Bayreuth pour les chutes du Rhin. Hélas ! si c'est bien là l'idée que tu t'en faisais, tu aurais une désillusion ; à cette heure, me voilà au contraire tranquillement installé dans ce village de W., parmi la sereine famille d'un pasteur protestant, avec la seule intention — bien terre à terre — d'apprendre la langue... et celle aussi de goûter un peu cette nature si verte et si fraîche, dont je fus privé pendant de

(*) *Feu Follet* est tout heureux de recueillir ces intéressantes « Notes » d'un très jeune voyageur, — qui est en même temps un quasi-compatriote et un collaborateur d'avenir. N. D. L. R.

longs mois d'études ! Je crains donc, mon cher ami, que ce que j'aurai à te dire, ne te semble un peu banal.

Tout d'abord, l'impression première que me fit ce pays fut triste. C'était la nuit quand j'arrivai — nuit sombre où tous les astres se cachaient, frileux, derrière une épaisse ouate de nuages. Mon voyage, lui aussi, avait été triste : toute la journée, il était tombé une pluie fine et froide qui glaçait. J'ai même regretté profondément de côtoyer le Rhin et de n'apercevoir ses rives grandioses que cachées derrière le triste voile des brouillards. Devant ces rivages si féconds en souvenirs resplendissants de gloire, ma pensée n'a pu s'empêcher de se reporter au temps où c'était des bottes et des caissons français qui faisaient trembler ce sol, où « l'Aigle couvrait ces plaines de son ombre »... Mais ce n'est pas victorieuse et resplendissante que je me représentai la Grande-Armée. Ce n'est pas triomphants et menaçant fièrement le ciel que je vis les bonnets légendaires, les baïonnettes fières de leur éclat. Non, le lieu, l'heure — le soir tombait, — enfin cette pluie fine et froide me firent voir tristement les choses : les éclairs de l'acier me semblaient ternis ; il n'y avait plus rien de fier ni de belliqueux dans ces capotes et bonnets ruisselants, dans les grandes bottes où s'engouffraient des paquets d'eau !

Voilà quelle triste impression me laissa le Rhin... Il se noya bientôt dans l'immense brume.

J'arrivai enfin à W. La nuit, depuis longtemps tombée, était, comme je te l'ai dit, fort obscure. Je trouvai mon hôte à la gare en descendant du train. Puis, de ce soir-là, je ne me rappelle plus rien de précis. Les ténèbres m'avaient ahuri ; ces vingt-quatre heures de voyage m'avaient brisé. Je me souviens seulement que mon hôte me prit par le bras, et nous marchâmes longtemps dans la nuit, enfonçant dans la boue jusqu'à la cheville. Je sentis qu'après avoir ouvert un portail je traversais une cour, accueilli par les aboiements d'un gros chien. Puis je franchis la porte de la demeure qui devait être la mienne pendant deux mois...

Si tu viens en Allemagne, mon ami, arrives-y une après-midi, et par un jour de beau temps !

Le lendemain, quand je descendis, le soleil brillait joyeusement. Le ciel débarrassé des nuages de la veille. Un coq chantait, grimpé sur une échelle ; des enfants jouaient dans la cour. J'en fis le tour ; je voulus faire la connaissance de ces lieux où j'allais vivre deux longs mois de repos rustique. J'entrai dans l'étable ; je caressai les bœufs qui me regardaient d'un air étonné et bon. Puis je fis connaissance avec le beau chien qui me faisait fête tandis que les abeilles bourdonnaient dans des rayons de soleil ; les enfants vinrent aussitôt et sans timidité me demander des bonbons.

Quant à la maison elle-même, c'est un bâtiment oblong donnant, d'une part sur la cour, de l'autre sur la pittoresque place que forment la maison d'école, le four banal et l'église — place que coupent de leurs blancs rubans les routes de Giessen, de Grunberg et de Laubach.

C'est une vieille maison bourgeoise, qui, malgré sa simplicité, n'est pas sans un certain cachet, à demi cachée qu'elle est sous un rideau de vigne.

Quand on arrive à W., de Giessen ou de Grunberg, on aperçoit, avant toute autre, une maison dont les fenêtres ont peine à se faire jour à travers le pittoresque manteau d'une vigne robuste qui s'accroche aux anfractuosités des pierres grises, comme pour présenter à chaque ouverture quelques-unes de ses plus belles grappes. C'est là. De grandes pièces à petites fenêtres en composent l'intérieur. L'ameublement est celui de toutes les maisons bourgeoises. Dans chaque salle, un sofa et un poêle de fonte, en général monumental. Aux murs, pendent des gravures invariablement les mêmes : un Luther grand format, Jean Huss au concile de Constance, une cène de Vinci avec ces mots : *Amen dico : vobis quia unus vestrum traditurus est*. Quelquefois aussi, hélas ! la Capitulation de Sedan. Puis les portraits des ancêtres en costumes de cérémonie.

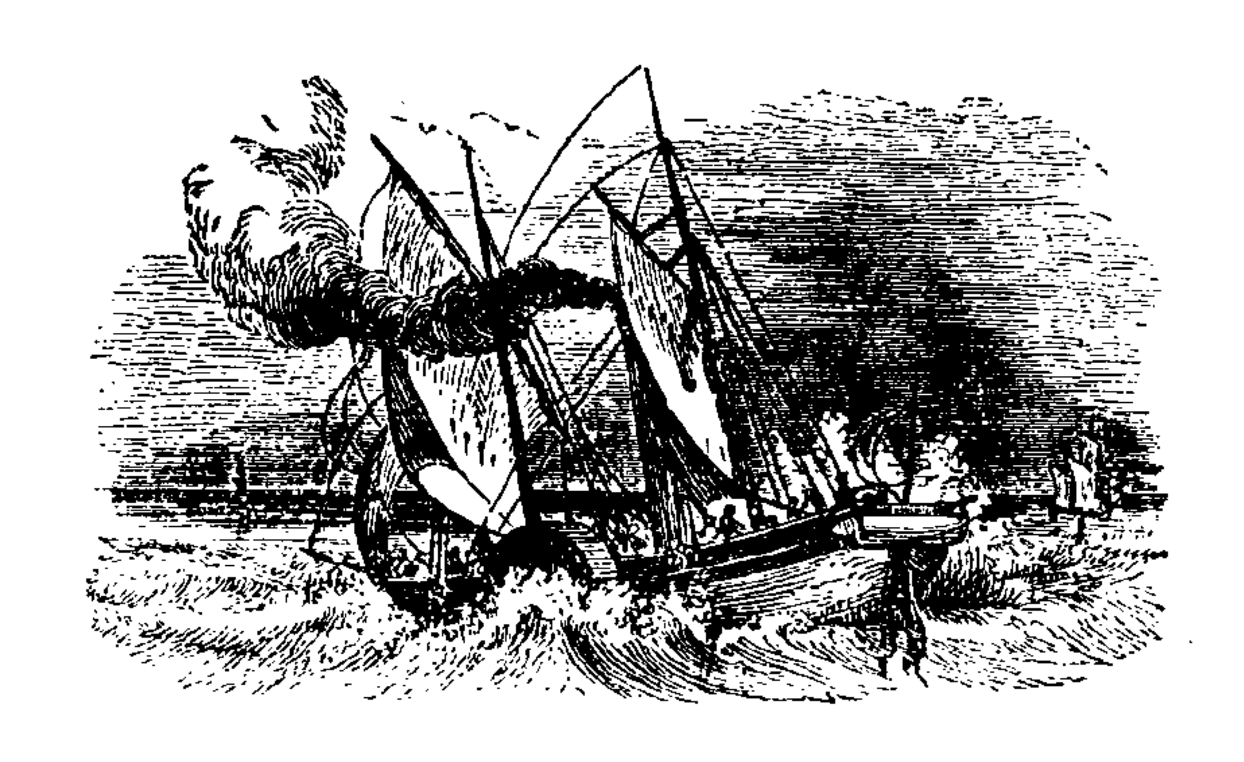
C'est bien simple, comme tu vois. Du reste, tout est simple dans ce rustique village de trois cents habitants à peine. Et c'est cette rustique simplicité même, cet éloignement de toute ville qui m'ont tenté. Il me tardait de vivre à la campagne d'une vie saine et reposante. Tu conçois d'ici, mon cher ami, l'étonnement de mes petits hôtes quand je leur assure — et cela avec sincérité, tu le comprends — que je préférais rester ici, à vivre de leur vie pendant toute l'année, que de retourner à Paris, la ville de « l'Exposition du Monde », quelque resplendissante que soit cette dernière.

Je voulais un petit village agreste, loin des grandes villes et du chemin de fer ; un village idéal où on laisse sa porte ouverte sans crainte, où tout le monde se connaît, se salue sans emphase, où l'on ne se croise pas, où l'on ne passe pas devant un champ où travaillent des laboureurs sans échanger un mot, un regard, un sourire, assez pour leur témoigner de la sympathie et l'intérêt porté à leurs travaux — village comme il y en a encore dans mon cher Midi — et comme l'est, j'en suis sûr, ton village natal du Morvan. W. ne m'a pas désillusionné. Je l'ai compris dès mes premières promenades : c'est bien le petit bourg que je rêvais, où il me tardait de vivre quelques semaines pour me reposer... de mon nouveau grade universitaire.

(A suivre.)

JEHAN YTHIER DU LAC,
Cadet de Gascogne.





LES MARTYRS DE LA GRANDE BLEUE

Un homme à la mer

Nous avions quitté la rade de Nouméa le 23 octobre 188. : « La Loire » qui nous rapatriait, après trois ans d'absence, filait, toutes voiles dehors, dans la direction du Sud-Est ; nous allions dans quelques jours doubler le Cap Horn, pour remonter ensuite vers la côte occidentale d'Afrique.

Nous venions d'entrer dans les mornes et dangereux parages du Sud ; plus nous avancions dans cet océan sombre, plus le vent se faisait froid, plus la houle était forte.

Depuis deux jours le ciel avait revêtu une teinte livide, la mer devenait plus mauvaise ; d'énormes vagues, comme un troupeau de bêtes monstrueuses, venaient sans relâche assaillir notre pauvre navire, qui vibrait sous des heurts formidables dont le bruit profond et sourd était semblable aux détonations d'une lointaine batterie. Le vent hurlait et sifflait avec rage et la mâture avait parfois des craquements qui nous glaçaient d'épouvante.

Sous l'effort continu de la rafale, le vieux transport, appuyé sur ses voiles, glissait sur le flanc dans une vallée profonde, entre deux montagnes d'eau, dont la hauteur dépassait la cime de ses mâts ; il nous semblait alors que ces deux murailles liquides allaient se rejoindre sur nos têtes. Tantôt ballotté comme une épave, d'un bond il escaladait les montagnes mouvantes laissant voir de chaque côté deux pentes rapides, vertigineuses, au fond desquelles apparaissait béant l'immense gouffre bleu, où nous allions nous abîmer de nouveau pour remonter encore.

Un soir, à quatre heures, au milieu du fracas de la tourmente, une cla-

meur arrive à nos oreilles : « Un homme à la mer ! un homme à la mer ! »

Ce cri déchirant, aigu, sorti simultanément de quarante poitrines, domine le bruit de la tempête comme un appel de détresse. Tous les matelots se précipitent vers les bastingages.

D'un coup de sa hache d'abordage, le factionnaire de la dunette vient de trancher le câble qui retenait la bouée de sauvetage. Le hasard a voulu qu'elle tombât tout près du naufragé, qui la saisit et s'y cramponne convulsivement. On n'entend plus dès lors que les commandements brefs de l'officier de quart et le sifflet du maître d'équipage ; chacun court à son poste, prêt à la manœuvre. Tous ces marins, pauvres héros obscurs, sont sublimes de sang-froid et d'intrépidité ; alors que j'essaie péniblement de monter sur la dunette, m'accrochant des deux mains à la rampe pour ne pas rouler sur le pont, eux, ces gabiers agiles et nerveux, balancés dans l'espace, courent déjà sur les vergues mobiles, n'ayant pour tout appui qu'un marchepied de corde, et je frémis devant le danger qui guette ces hardis canotiers de sauvetage, tous calmes, impassibles, n'attendant pour partir que l'ordre de leur chef.

Le commandant prévenu par un timonier se hâte vers la dunette, suivi par l'aumônier, dont la grande silhouette noire se découpe crûment sur le gris des nuages. Tous les officiers sont là. Mais le vieux marin a déjà compris l'impossibilité de tenter un sauvetage, il voit le danger qu'il y aurait à tomber en travers de la lame, car s'adressant à son état-major, il dit quelques mots que nous ne pouvons saisir, mais à son geste, au visage consterné de tous ceux qui l'entourent nous devinons l'issue du drame qui se déroule sous nos yeux : il n'y a rien à faire !

— « Faites descendre vos hommes », dit-il à l'officier de quart.

Ses camarades nous racontent, en pleurant, que le malheureux est des côtes de Bretagne, qu'il a une toute jeune femme et deux petits enfants.

Sur la crête écumeuse des vagues on l'aperçoit encore par instants ; ses mains tendues, dans une immense détresse, vers ce navire qui s'éloigne impitoyablement de lui, semblent nous supplier de ne pas l'abandonner. Mais, hélas ! qu'y pouvons-nous faire ? Nulle puissance humaine ne saurait maintenant l'arracher à son sort. Et peu à peu il s'efface dans l'éloignement, il n'est plus bientôt qu'un point noir à l'horizon brumeux... puis... plus rien...

Nous sommes tous rangés sur le pont, tête nue sous la rafale. Sur la dunette, une voix monotone récite la prière des agonisants : c'est l'aumônier dont la haute stature domine un groupe d'officiers, sa soutane claque au vent avec des bruits de fouet.

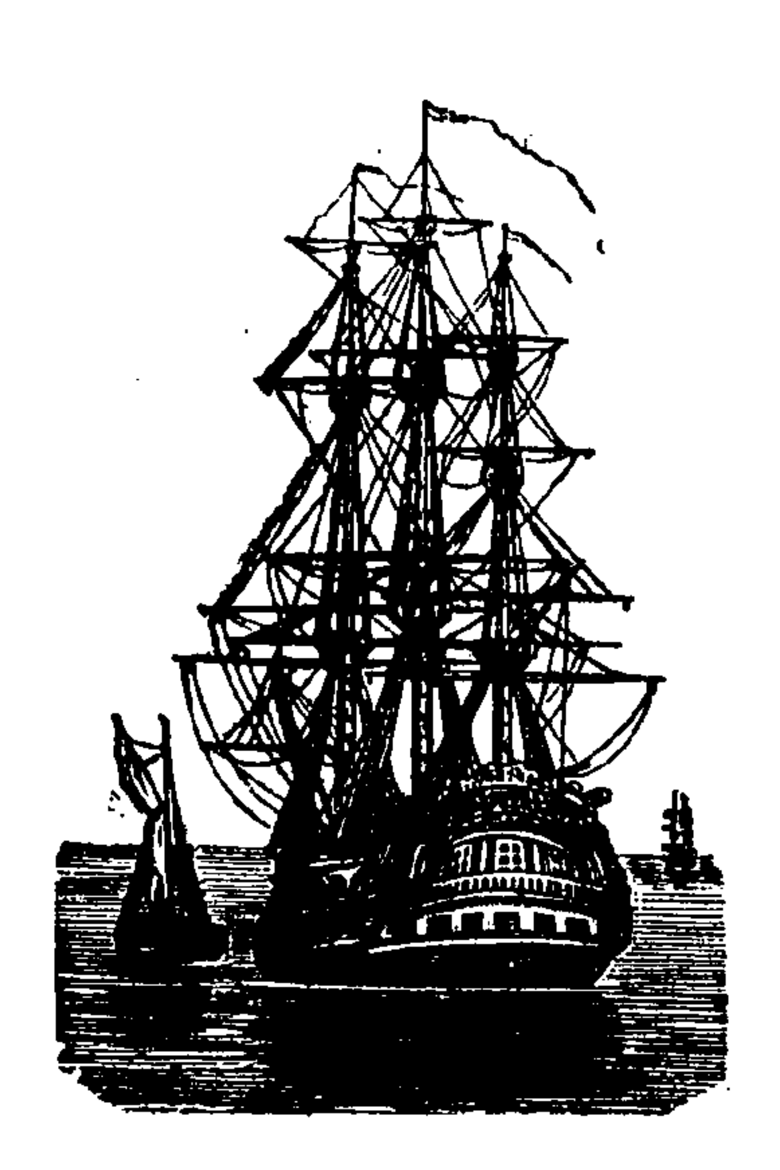
Le crépuscule descend, la pluie commence à tomber, rien ne peut rendre la tristesse navrante de cette fin de jour...

. . . .

« *Et lux perpetua luceat eis...* » puis un grand signe de croix que le prêtre laisse tomber dans l'espace, et le sifflet du maître de quart nous avertit que la prière est finie.

Chacun de nous se retire en silence, les yeux humides, le cœur serré en songeant à l'effroyable agonie du martyr que nous laissons dans la nuit, cloué sur sa bouée de sauvetage, devenue pour lui un calvaire de douleur et d'angoisse; un profond sentiment d'horreur et de pitié nous oppresse à la pensée de ce pauvre désespéré que nous abandonnons au milieu de l'immensité solitaire, loin de tous ceux qu'il aimait et qu'il ne reverra plus, et qui, longtemps, longtemps encore, jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent ou que sa raison s'égare, cherchera là-bas, à l'horizon lointain, une voile qui ne viendra jamais !

JEHAN DE FUMEL.



Séjour à la Campagne

L'an mil neuf cent, mon congé étant tombé le 1er août, je me dirigeai, au reçu de la permission, immédiatement vers le centre de la France ; c'est-à-dire au sein même de la nature. Eh oui, point n'est besoin d'aller à l'étranger comme font la plupart des Français, pour trouver des sites pittoresques. La France est assez riche en cela — comme en beaucoup d'autres choses, du reste — pour éviter tout déplacement à ceux de ses enfants qui désirent se retremper à la vie des champs.

Vous êtes pour faire un voyage de quelques jours, vous en parlez à vos amis comme de juste, les uns et les autres vous conseillent la Suisse ou l'Italie ; on ne sort pas de là en fait de voyage d'agrément. Eh bien, je n'ai pas eu le plaisir de visiter l'un ou l'autre de ces deux pays, j'espère que quand la chose se fera, *Feu Follet* vous tiendra au courant des différentes péripéties qui ne peuvent manquer d'em...bêter un « écrivain » tel que moi. Cependant, s'il m'était permis de donner mon avis à ce sujet, je dirais à ceux de mes compatriotes qui auraient envie d'aller se promener, de commencer par ce que nos ancêtres appelaient le « Jardin de la France », puis, insensiblement, de se diriger vers les extrêmes limites du pays, et si le hasard vous pousse plutôt en Quercy qu'autre part, je vous recommande la vallée du Lot, surtout de Cahors à Cajarc en faisant un crochet sur Cabrerets, petit bourg arrosé par cette charmante rivière qui a sa source dans le Cantal et qu'on nomme le Célé. Si le voyage ne vaut pas celui de la Suisse ou de l'Italie, certes, il en sera les préliminaires, et vous ne pourrez goûter qu'avec plus de fruit ces deux derniers s'il vous est donné, dans le cours de votre vie, de les entreprendre.

Une fois rendu au pays qui me vit naître, loin de me reposer comme l'aurait voulu la sagesse même, je continuais cette vie de Paris qui veut toujours du plaisir n'en fût-il plus au monde. Pour ce qui est de la table, la province tient tête à la capitale, haut la main : les Parisiens qui ont eu l'occasion de faire une « cure d'air » dans ces contrées, ne me démentiront pas. La table mise de côté, on a encore la ressource *für die zeit fertreiben* (1), de s'occuper de la chasse, de la pêche, et même — voilez-vous la face, gens qui menez la vie à grandes guides ! — du garden-party.

Par une matinée de ce même mois d'août, les habitants de Gavaudun,

(1) Pour passer le temps.

petite bourgade située entre Fumel et la Capelle Biron, virent arriver une smalah qui, certes, n'avait rien d'arabe, mais n'en était pas moins encombrante. Elle se composait de 5 à 6 voitures, traînées par 2 et 3 chevaux, dont quelques-unes d'entre elles étaient chargées de vivres et munitions de bouche. On voit par là, que les clients — ou voyageurs — n'avaient qu'une confiance relative dans la qualité des plats de l'unique auberge de l'endroit. Les chevaux remisés, certains d'entre nous s'occupent de trouver un coin propice à l'installation de la table, ce qui n'était pas facile — vu le nombre et surtout l'importance du déjeuner, il fallait ne pas se laisser gagner par le soleil — quand on songe à la quantité de conserves et de bouteilles — le détail serait trop long à énumérer — apportées. D'autres, et de ceux-là j'en étais, étaient chargés d'acheter et faire cuire deux ou trois cents d'*escorbissos* (1). L'art culinaire n'est pas mon fort, — je n'ai jamais pu faire une omelette de deux œufs sans oublier d'y mettre le sel — néanmoins, je vous assure que si j'étais appelé — aujourd'hui — à préparer un cent d'*escorbissos*, je ne les raterais pas au point de vue poivre de Cayenne.

L'après-midi a été consacré à un concert monstre ; tout ce qui était susceptible de dire, chanter, ou *sonare* (2) d'un instrument quelconque était contraint de s'amener sur la tour. Gavaudun est encore dominé par les vestiges d'un ancien château-fort dont une des tours commande la route. C'est précisément sur la terrasse de cette dernière que les artistes amateurs devaient se placer pour se faire entendre des invités installés dans la plaine. Ecoutez, écoutez ! architectes à venir, ceci tient du miracle : la moindre poésie dite par une voix de femme, d'enfant, ne s'égare en rien, entendue d'une pareille altitude ; certainement celui qui a tracé le plan de l'édifice n'a pas songé au parti qu'on pouvait tirer d'une pareille acoustique : il y avait là de quoi frapper monnaie sans coup férir. Le soir venu, chacun s'en fut chez soi par le chemin le plus court, et ainsi finit la plus mémorable des journées champêtres.

Une autre fois, en nombre moins considérable, nous allâmes taquiner le goujon et pêcher cette espèce de « cancer » que les gourmands — pardon ! — gourmets appellent aussi écrevisse. Partis à la pointe du jour afin de surprendre les uns et les autres au saut du lit, nous dûmes faire une vingtaine de kilomètres pour nous rendre sur les lieux du combat — non, de la pêche. Inutile de dire qu'en plus de la ligne règlementaire, — à toi P... — chacun de nous était muni d'une paire de balances et... d'une énorme tête de mouton. Comme cette dernière n'était pas de la première fraîcheur — personne n'ignore que l'écrevisse aime les mets faisandés — j'ai dû me boucher les « fosses nasales » pendant une partie de la route.

(1) Ecrevisses.
(2) Jouer.

Le propriétaire de l'endroit où nous devions pêcher mit à sec l'étang de son moulin, voulant à toute force nous obliger à revenir à la ville les mains pleines. Les balances ne rendant pas, malgré les quelques gouttes d'essence de térébenthine versées sur les « caboches » putréfiées, je me mis à la suite de celui qui les sortait de leur repaire avec la main — tout simplement. N'ayant jamais assisté à ce genre de chasse, j'avoue en toute franchise que je m'y suis parfaitement amusé. L'homme qui est chargé de ramasser ainsi les écrevisses — et encore faut-il qu'il laisse les plus petites par crainte de la « maréchaussée » qui, si elle s'amenait, ne manquerait pas de lui dresser procès-verbal (cette blague-là a coûté dernièrement 30 francs à un indigène) — doit non seulement se retrousser jusqu'aux genoux, mais encore être nu jusqu'à la ceinture. Celui qui n'a pas assisté à ça, n'a rien vu ; c'est une vraie lutte pour la vie ; il n'est pas rare de voir le pêcheur couché en travers du talus tandis que les yeux et les bras explorent la grotte où s'est réfugié le crustacé. Bienheureux encore quand il le ramène tout entier, car bien souvent il l'écrase dans la bourbe ou en laisse la moitié dans la caverne ; quand ce dernier cas se présente, il n'y a pas de juron qui ne sorte de la gorge du « frustré ».

N'étant pas seul à me délasser sur les rives fleuries de la *Laido*, j'ai ouï dire l'histoire que voici — pêcheur ou chasseur c'est tout un :

« Un bonhomme, s'en revenant chez lui, avait acheté un fusil ; en cours de route, il tire aux moineaux, et finit par tuer un oiseau assez gros qu'il portait à la main. Mais voilà qu'au détour du chemin il aperçoit un gendarme en voiture ; il ne fait ni une ni deux, se sauve à travers champs. Le gendarme après avoir attaché le cheval à un arbre de la route, se met à la poursuite du chasseur ; l'autre pendant ce temps se blottit sus un pont qui se trouvait non loin de là ; le gendarme passe sans regarder dessous ; ce que voyant, le chasseur revient sur ses pas, détache le cheval et... fouette cocher. Arrivé près de chez lui, il remet la bête dans la direction opposée, lui flanque un coup de fouet et le véhicule revient près du Pandore en détresse. »

. . . .

Adieu vous tous avec qui j'ai passé les meilleures heures de ma vie... Telles furent mes dernières paroles aux personnes venues pour me souhaiter bon voyage et prompt retour au moment de monter dans la voiture qui devait me conduire à la gare ; puis, me tournant vers le cocher improvisé : « Tu portes César et sa fortune, » — lui dis-je ; la nuit noire qu'il faisait, ce soir-là, m'a rappelé fort à propos ces paroles célèbres. Les compagnies de chemins de fer devraient bien les faire graver en lettres d'or au frontispice de chaque station ; car, ami lecteur, il s'en est fallu de peu que votre serviteur ne se soit vu hacher comme chair à pâté. Le train qui précédait le nôtre — heureusemeut que c'était un train de marchan-

dises — par la rupture d'un essieu est resté en « panne » à 1800 mètres de la station de Lafarge (Haute-Vienne). Le conducteur de queue s'étant aperçu des risques que couraient les voyageurs du train qui suivait à 20 minutes près, s'en fut prévenir le chef de gare de mettre les signaux en mouvement ; c'est grâce à la présence d'esprit de ce brave homme que les voyageurs du train n° 26 sont arrivés sains et saufs à destination.

A ce sujet, on lit dans le *Petit Journal*, à la date du 27 août 1900, ce qui suit :

« *Déraillement d'un train de marchandises.*

« Lafarge (Haute-Vienne), 26 août.

« Le train de marchandises n° 2012. de Périgueux à Limoges, a déraillé cette nuit, vers minuit et demi, en pleine voie, à un kilomètre à peu près de la station de Lafarge.

« Les deux voies ont été obstruées, mais on est parvenu à dégager la voie montante vers six heures du matin et on a immédiatement organisé un service à voie unique.

« L'express de Paris à Périgueux est passé par cette voie avec plus de trois heures de retard. Quant aux trains précédents, l'express 26, d'Agen à Paris, l'express 21, de Paris à Agen, l'express 84, de Périgueux à Limoges, on a dû procéder à leur transbordement et il s'en est suivi des retards considérables.

« On ne compte pas pouvoir rendre la deuxième voie à la circulation avant vingt-quatre heures, car dix wagons au moins sont sortis des rails, sont montés les uns sur les autres, et forment un fouillis inextricable.

« On n'est pas encore bien fixé sur les causes de l'accident ; on croit néanmoins qu'il est dû à la rupture d'un essieu. Aucun accident de personnes n'est signalé. »

Une fois sur les lieux de l'accident, nous sommes restés 3 heures sans pouvoir descendre; ce n'est qu'à l'arrivée d'un train de secours qu'on nous permit de franchir l'espace occupé par le train n° 2012. Ah, mes enfants ! j'ai assisté bien souvent à des accidents comme témoin oculaire et pas mal de fois comme acteur, mais jamais je ne me serais figuré une pareille marmelade ; et le joli de la catastrophe, c'est qu'en passant à la lueur des torches auprès de ces wagons, pêle-mêle les uns sur les autres, pour rejoindre le train de secours, les quelques volailles qui étaient renfermées là-dedans s'égosillaient à nous annoncer le jour par des kikiriki des plus nourris. — Ce que c'est que de nous, tout de même ; là où nous n'avons pas assez de paroles pour geindre et d'yeux pour pleurer, les bêtes, plus intelligentes, glorifient par leur chant l'Être suprême de les avoir protégées en la circonstance.

Jacques Maïrinô.

UN MOIS AU THÉATRE

Gymnase : *Une Idée de Mari*, pièce en 3 actes de M. Fabrice CARRÉ. — **Théâtre de l'Odéon** : *La Guerre en dentelles*, drame en 5 actes et 7 tableaux de M. G. D'ESPARBÈS. — **Théâtre Cluny** : *Les quatre Coins de Paris*, folie-vaudeville en 3 actes et 6 tableaux, de MM. A. BARRÉ et A. NUMÈS. — **Aux Mathurins** : *La Petite femme de Loth*, opérette en 2 actes de M. TRISTAN-BERNARD, musique de M. Claude TERRASSE. — **Théâtre de l'Athénée** : *Les Demi-Vierges*. — **Variétés** : *Le Carnet du Diable*. — **Renaissance** : *Mam'zelle Carabin*. — **Vaudeville** : *Madame Sans-Gêne*. — **Scala** : *Madame s'enchaîne*, parodie en 2 actes de MM. PETIT-MANGIN et GIDÉ. — **Olympia** : *Watteau*, ballet en 3 tableaux de M. Jean LORRAIN, musique de M. Edmond DIET.

Quand ces lignes paraîtront, l'Exposition aura cessé de vivre...

Cette entrée en matière ressemble à la lettre que tout suicidé qui se respecte écrit au commissaire de police pour éviter des ennuis à son propriétaire. On ne se doute pas combien cette phrase contient, voilés sous les points de suspension qui la terminent, de soupirs de soulagement.

Enfin ! Les boulevards, les tramways, les restaurants, les théâtres vont être rendus aux Parisiens. On pourra se promener, à pied ou en voiture, après le coup de balai final et combien nécessaire ! se promener, aller dîner dans un restaurant à côté de voisins qui parlent français, et, de là, le cœur joyeux, aller voir au théâtre des pièces qui ne soient pas *reprises* (mot qui indique généralement que la chose désignée sert à cacher un trou).

Déjà voici des premières jouées ou annoncées, et, ma foi, elles semblent montrer que la saison sera bonne à tous les points de vue.

— Ce fut d'abord le Gymnase qui ouvrit le feu. Son *Idée de Mari* me semble bien mauvaise, quoique très agréable à aller voir. Car la dernière pensée que devrait avoir un époux pour conquérir le cœur de sa femme, c'est de divorcer avec elle. Voilà pourtant celle qu'eut le Desmazures que nous présente M. Fabrice Carré, après le refroidissement sensible qu'il a pu constater dans l'affection de sa femme. La suite de la pièce montre combien cette idée fut absurde, car, délivrée de son mari, qui est nigaud au point de ne pas pouvoir se faire pincer en flagrant délit, Mme Desmazures flirte avec son cousin Gustave qui l'épousera dans les délais légaux.

M. Galipaux ne m'a pas semblé très à son aise dans ce rôle de mari et

ne fut pas fort drôle. Mlle Mylo d'Arcyle, elle, est toujours déliciéuse femme et délicieuse artiste. Le reste de la troupe joue fort agréablement les différents autres personnages.

— On connaît le mot de Vicaire, mort si jeune : « L'Odéon ? C'est un théâtre pour invalides. » Il faut en rabattre. Voici que, pour fêter sans doute un nouvel auteur dramatique, il a uni la somptuosité des décors à la somptuosité des costumes, il a engagé M. de Max, cet oseur et cet ami des jeunes, il a enfin rompu avec ses vétustes traditions. Et quelle pièce charmante que cette pièce de rentrée ! De l'esprit, du cœur, de la joie, des larmes, de l'honneur, du panache, il y a tout ce qui est prisé du public, tout ce qu'on trouve, du reste, en chacun des livres si aimés de Georges d'Esparbès.

Raconter la pièce est chose difficile : il faut l'aller voir. M. de Max y joue comme s'il avait trop travaillé son rôle, et c'est un reproche que je prétends lui faire. Car dépasser les lignes d'un caractère, les outrer, c'est du domaine de la comédie et non du drame. Or le marquis de Pry ne doit pas être comique.

...Mon Dieu ! que les nouveaux acteurs de petits rôles sont mauvais !

— Très drôle cette folie-vaudeville qui a nom *Les quatre Coins de Paris*. Elle rappelle la *Cagnotte*, de joyeuse mémoire, qui fut cette année encore une des plus fortes recettes du Palais-Royal.

Toute l'idée de la pièce consiste en ceci : un ménage de portiers en rupture de loge conçoit l'idée aventureuse de voir le monde et de partir pour de lointains pays. Robert, leur cicerone, qui aime leur fille, se contente, sous le nom de Roberts de l'Agence Cool, de leur montrer les quatre coins de Paris appropriés de noms de pays en rapport avec leur caractère : il leur exhibe la Suisse aux Buttes-Chaumont, la Turquie au Hammam, etc.; si bien que les braves portiers finissent par voir la ficelle, et, finalement conduits au poste, se mettent à rire comme des fous, persuadés que ce poste est aussi imaginaire que le reste... Et cela finit par un mariage.

M. Rouvière joue son rôle de Roberts avec beaucoup d'entrain, Mlles Riva (Léonie) et Savelli (Germaine Chaviron), savent toutes deux être exquises.

— On n'aurait jamais imaginé que M. Tristan Bernard put écrire une opérette, lui dont le talent est si littéraire et si fin. Aussi le principal défaut de sa *Petite femme de Lòth* est d'être trop bien écrite et pas opérette du tout. Ses couplets perdent à être mis en musique, et celle-ci devient inutile. Je ne veux pas dire par là que la musique de M. Claude Terrasse soit mauvaise. Bien au contraire, elle est délicieuse et jolie...

mais elle est inutile aux vers de M. Tristan Bernard qui gagneraient à être récités plutôt que chantés.

La pièce est très drôle. Cette petite femme, qui, voulant tromper son vieux patriarche de mari, se déguise en ange Gabriel pour se faire laisser seule à la maison, et qui, au moment de commencer son petit discours, voit arriver un second ange, pas plus authentique du reste ; son truc de se faire changer en fausse statue de sel ainsi que son flirt, pour pouvoir flirter à l'aise, sont des trouvailles de parodie amusante et folle.

Jouée par Tarride et Marguerite Deval, la pièce devient d'un comique intense. Il est agrémenté par les naïvetés de la jolie M[lle] Mendès, qui se prend au sérieux et est d'une gaucherie adorable.

— Partout ailleurs, ce sont des reprises sans nombre.

A l'Athénée, avec une troupe hors ligne qui va faire courir tout Paris au coquet petit théâtre de la rue Boudreau, on a repris les *Demi-Vierges*, quelque peu retouchées à la Dreyfus.

— C'est le *Carnet du Diable* qui reparaît sur l'affiche des Variétés. J'aurais préféré y revoir encore le *Nouveau Jeu* et *Education de Prince*. Sans doute, le *Carnet du Diable* rapporte davantage, ce qui m'étonne. Ou bien MM. les Artistes ordinaires de ce théâtre ont dû le quitter pour répondre à d'autres engagements...

— Des bruits de coulisse m'avaient annoncé que la Renaissance donnerait après *Miss Helyett* une opérette nouvelle due à la collaboration de deux auteurs débutants sur les scènes parisiennes. Le titre même de la pièce m'était connu... Et voilà qu'on a repris *Mam'zelle Carabin*, pièce habile et amusante, il est vrai, mais j'aurais mieux aimé autre chose de plus nouveau.

— Quant au Vaudeville, il a gardé sur son affiche la pièce qui fera éternellement courir le public cosmopolite : *Madame Sans-Gêne*, parce qu'elle contient à la fois des costumes et de l'action. Puis, songez, Napoléon sur la scène !

— A ce sujet, MM. Petit-Mangin et Gidé ont écrit sur cette pièce une parodie fort amusante pour la Scala : *Madame s'enchaîne*, qui y est fort bien jouée et avec de très riches costumes. Les noms des personnages sont drôlement métamorphosés, comme la pièce elle-même, aussi le public est-il nombreux à la Scala.

— M. Jean Lorrain, qui a lâché décidément les Folies-Bergère pour l'Olympia, ne se contente point d'écrire — n'ayant sans doute pas d'autre sujet — des articles méchants, inutiles et incohérents sur les villes d'eaux qu'il habite. Il fait aussi des ballets, très quelconques d'ailleurs.

Pour ce dernier, il a été tenté par une histoire de la vie de *Watteau*,

mais je défie ceux qui écoutent le ballet sans lire l'analyse, de savoir que Watteau fut un peintre. Ils le prendraient tout au plus pour quelque maître à danser.

Si le premier tableau est incompréhensible et le second mal réglé, le troisième contient une idée charmante, celle de faire retrouver Mme de Parabère et Watteau pendant une partie de colin-maillard, où tous deux ont les yeux bandés et où ils vont l'un vers l'autre, sans le savoir.

Et pourquoi cet abus de paillettes d'or et d'argent sur les robes du corps de ballet ? Cela n'est pas du tout Louis XV. L'art de Mlle Jane Thylda, la curiosité que traîne toujours après elle Liane de Pougy, donnent un peu de piment à la pantomime.

Quant à la musique de M. Edouard Diet, elle est tout simplement exquise d'un bout à l'autre et d'une richesse mélodique incroyable. L'orchestre de l'Olympia, qui est assez bon, en rend la finesse de nuances d'une façon fort agréable...

... Et puis, après le ballet, il y a ce désopilant Little Tich...

Guy DE MONTGAILHARD.



BIBLIOGRAPHIE

NOTRE GLOBE (avec 44 gravures dans le texte, et 2 cartes en couleurs hors texte), par E. SIEURIN. (Librairie C. Reinwald, Schleicher frères, 15, rue des Saints-Pères, Paris.)

VOICI un livre comme il en faudrait beaucoup. Sous son titre simple, que de choses il comporte, et dans sa rédaction soignée, quel charme de lecture. De chaque page on retire un enseignement, et l'on peut dire hardiment que la science déployée dans *Notre Globe* par M. Sieurin, loin de nous rebuter nous attire.

Et qu'est ce volume au fond ?... Rien autre chose qu'un cours complet de géographie. Mais combien la présentation de ce sujet est différente de celle des ouvrages analogues. On sort de là, possédant sur la terre toutes les notions souhaitables sur notre demeure ; nous en pénétrons tous les recoins. L'origine de la terre, qui suit la description brillante de son relief, avec l'explication de tout ce qui a constitué ce dernier et agit encore sur lui. La physique du globe s'y entremêle avec sa physiologie, si l'on peut ainsi dire. Puis ce sont les mers, les côtes, les climats, les eaux douces, fleuves et lacs qui défilent sous nos yeux ravis.

ÉDUQUER en charmant, tel est le but atteint par le poète Marc Legrand avec son recueil de chansons, *L'Ame Enfantine,* dont la cinquième édition paraît aujourd'hui chez Armand Colin. La famille, la nature, le travail, la patrie sont successivement célébrés dans ces pages, et 50 mélodies faciles ont été écrites sur ces thèmes par MM. Puget, Widor, Samuel Rousseau, Lavignac, Malherbe, Vincent d'Indy, Gazier, Th. Dubois, Paul Vidal, Tiersot, Salvayre, Bordes, Le Borne, Yann Nibor, Massenet, de Salelles, etc. (à 0 fr. 75 l'exemplaire, 5, rue de Mézières, Paris.)

H. V.

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA FRANCE, par le vicomte DE CAIX et Albert LACROIX. Tome II : *La Gaule Romaine.* (Paris, Ollendorff, éditeur.)

LE second volume du prodigieux travail qu'ont entrepris MM. de Caix et Albert Lacroix vient d'être mis en vente chez Ollendorff, et n'est pas moins curieux et instructif que le premier. Ce sera là l'histoire de France la plus complète et la mieux documentée, car les gravures innombrables qui l'accompagnent, reproduisant armes, monuments, monnaies, tableaux, etc., parlent aux yeux tandis que le texte parle à l'esprit et terminent l'œuvre le mieux du monde.

Cs grands volumes in-8° de 400 pages seront au nombre de vingt et mettront cinq années à paraître. Ils vont des origines jusqu'en 1900. Tous les érudits aussi bien que ceux qui sont simplement désireux de s'instruire aux meilleures sources, voudront connaître cette œuvre si parfaite à tous les points de vue et posséder cette histoire de France modèle.

GUY DE MONTGAILHARD.

NOUVELLES DES NOTRES

Notre chroniqueur dramatique parle d'autre part du succès de d'Esparbès à l'Odéon. Nous donnons en chronique une analyse de la *Guerre en dentelles*, dont la grâce élégante et chevaleresque, la fière affabulation sont dignes de rivaliser avec *Cyrano*.

— Notre Directeur Francis Maratuech publie dans la 7e livraison de *la Veillée* un extrait de « la Forêt des Légendes » dédié « Aux Veilleurs des Veillées de Plaisance » et très pittoresquement illustré par F. Maillaud. Nous donnerons *in-extenso*, en janvier, le poème de la « Belle au Bois dormant » qui fait partie de la « Forêt des Légendes ».

— Notre collaborateur Guy de Montgailhard,— après avoir terminé une marche pour théâtre d'ombres en huit tableaux, *le Nuage*, dont la musique va être écrite par le distingué compositeur Henri Contesse, — est en train de se documenter sur le XVIe siècle italien et allemand avant d'entreprendre un gros travail : une pièce dramatique en cinq actes et en vers dont le sujet est arrêté et dont le titre sera : *le Diadème*.

MARIAGES. — Nos amis inaugurent — joyeusement — ce beau printemps de la Saint-Martin :

Mlle Marie PERROSSIER, fille de notre excellent collaborateur, le colonel Perrossier, officier de la Légion d'honneur, Mainteneur des Jeux Floraux, épousait, le 24 octobre dernier, M. Charles COMBES.

Le docteur André MAZEYRIE, fils de notre dévoué collaborateur et ami de la première heure, s'unissait, le 27 du même mois, à Mlle Marie JARRIGE.

Nos lecteurs se souviennent encore de l'impartiale et cruelle étude historique que le vaillant colonel publia chez nous après les pages détachées de ses souvenirs de lettré humoriste ; — d'autre part, M. André Mazeyrie voulut bien, durant une saison, *centraliser* « Feu Follet » à Paris. La petite Revue porte bonheur à ceux qui l'aiment, — aussi la voilà qui vient, comme une bonne fée quasi vieillote, déposer aux pieds des jeunes mariés toute une pannerée de fleurs rustiques.

C'est pourquoi l'on dirait vraiment, en ce printemps qui s'attarde, que de Toulouse à Tulle,

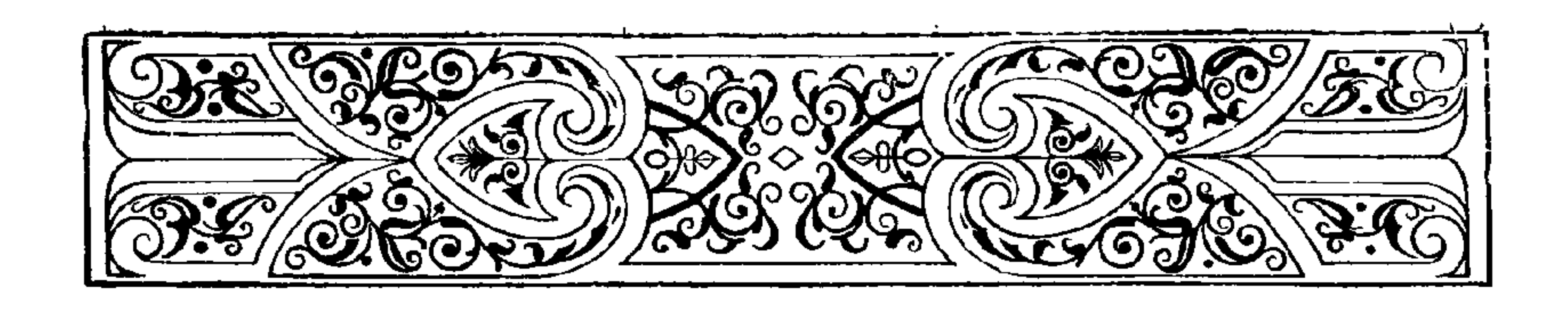
Las carrèros diboun flouri,
Diboun grana,

uniquement parce que les gracieuses épousées sont un peu des nôtres.

FEU FOLLET.



Tulle, mprimerie J. Mazeyrie. *Le Gerant :* J. MAZEYRIE.



Les Véritables Cadets de Gascogne

« Nostre Hènric »

Nous allons essayer de l'évoquer, tel que d'Esparbès nous le montre dans un livre tout frissonnant d'idées généreuses, splendide de vérité, où la belle prose épique du véritable « roman » se rajeunit de puissantes sèves. J'ai à la fois, vague et précise, l'intuition de ce que fut *nostre Hènric*, LE ROI (1) — le Roi gascon. Comme Cyrano luimême semble mièvre quand on compare sa blague à la blague robuste du héros populaire ; ses bravades un rien fanfaronnes à la tranquille audace du Prétendant qui n'a pas seulement des belles à conquérir — mais la France à sauver.

Il passe dans de la gloire, avec des gestes simples de légende, « nostre Hènric », le lion enfanté, *en chantant*, par cette brebis de Navarre que d'Esparbès nous peint — au prologue — équipée de buffle et de fer, suivant son mari Antoine, au combat :

« Au passage de cette femme, les troupes qui avaient
« chargé se levaient des herbes, ôtaient leurs chapeaux
« joyeux. Mille casques grinçaient au bout des piques.
« Reîtres et corselets, superstitieux, tournaient vers ce
« doux sourire, en se préparant à combattre, le chanfrein
« hagard des juments, et de papillonnantes écharpes,

(1) *Le Roi*, par Georges d'ESPARBÈS, préface de Maurice BARRÈS. (E. Flammarion, éditeur, Paris. Prix : 3 fr. 50).)

« agitées par des mains ravies, lui envoyaient l'âme des « capitaines. »

Quand il naquit — au dernier couplet d'un chant d'enthousiasme, de terreur et de joie, — on présenta à l'enfantelet, sur des plats de vermeil, l'*ail* et le *vin* : — comme un hommage, la force et la saveur du terroir.

Puis ce fut la chevauchée du Prince, parti avec quatre cents capitaines, pour découvrir sa Gascogne qu'il traversa par rocailleuses étapes. L'enfant vécut, à Agen, sa première idylle. Henri avait quitté furtivement ses gentilshommes pour s'en aller flâner incognito et muser avec les petits paysans au fond des jardinets enguirlandés de glycine. C'est par là qu'à la tombée du jour il s'attarda à jouer au « claquet » avec la première aimée. Mais la partie fut soudain interrompue par la cloche de Saint-Caprais sonnant le tocsin : on cherchait, aux flambeaux, le jeune prince qui dit aussitôt « bon soir » à sa mie en larmes, monta à cheval et, roide comme un écouvillon, partit sans tourner la tête, laissant ce gentil début de conte de Fée à la Gascogne émue et enthousiaste.

A peine hors pages, excité à l'action par le pays même, il fait ses premières armes à Jarnac. La chair de l'adolescent tremble et essaie de salir l'homme en une suprême révolte, mais Henri reste face à l'ennemi et concentre toute son attention, toute sa volonté, sur le combat. Hardi à Loudun, prévoyant à Jarnac, prudent à Montcontour, il se révèle tacticien. Puis il s'en revient causer avec les humbles, travailler avec d'Aubigné et, dans l'intervalle, il épouse Marguerite de Valois quoique, en sa rouerie gasconne, il ait vite compris qu'en cette affaire « l'un aime, l'autre calcule ». Mais il allait à l'inconnu comme à la bataille, sans muser : « Bast ! pensa le Gascon futé, n'est si grand' folie que d'homme sage ; marions-nous ».

« Le château coiffait ses lumières. » Le sort en était jeté ; il rentra...

Bientôt après vint la Saint-Barthélemy. Orphelin encagé

dans un palais de Furies, il étouffait à l'odeur du sang et, un moment découragé, il dit à d'Aubigné : « Le malheur est sur le Gascon ; ma mère est morte et nos amis sont morts... »

C'est alors que — comme on prend un masque — il se fit un nouveau visage pour vivre seul en une solitude qui le haussa. « Seul ! coup de gong sur nos désespoirs et sur nos somnolences, flamme qui tord les nerfs et roule comme un métal divin dans le sang pâle de nos veines. Seul : puissance et silence, volonté et sérénité ; attitude de Dieu. »

On ne voyait plus le roitelet. Il buvait frais, et d'aucuns le trouvaient déjà alourdi parce qu'il mangeait trop. Assoupi, les yeux bridés, le matou de Gascogne guignait un trône et attendait en ronronnant des madrigaux de muguet que son Destin en eût déblayé les marches.

Il ne reprenait son allure saine, vigoureuse et gaie, qu'en petit comité, avec d'Aubigné et Rosny. En cachette, on se mettait au travail — comme d'autres conspirent. Alors il s'animait et, relevant sa barbe, il disait par exemple :

« Que veut notre patrie vertueuse? Obéir. Que demande-t-elle pour obéir? Un homme à son image et qui soit à lui seul aussi fort qu'elle tout entière. Or, avec le droit sur ma selle et mes mangeurs d'ail à l'entour, je puis être demain cet homme-là! D'Albret et la Reine qui s'y connaissait m'ont taillé sur le patron-peuple : je lui ressemble, je parle ses mots gaillards. Qu'il me voie monter à cheval, le pays saisira la bride et je n'aurai plus qu'à marcher, lui et moi sommes frères !... Grouper, lier. Tenir ce qu'on a lié d'une main forte. Une seule loi. Si la gauche du pays chancelle, j'équilibre ; si la droite se plaint, j'accours... On aura beau dire, la France est femme, lui faut un galant qu'elle aime, et n'a que faire de vos trop lourdes libertés. Du pain dans sa huche, un amour au cœur, des armes pour les défendre : voilà sa vie. »

La grande Aventure allait commencer. Il s'échappa pendant une chasse qu'il feignit de ne pouvoir suivre et courut sous bois tandis que les trompes sonnaient la vue et que les chiens s'élançaient au cerf. Il s'arracha des bras de Mme de Sauve :

— « Bons garçons, voici l'heure de fuir, à vos chevaux ! »

« Mais à peine s'ébranlaient-ils qu'une onde de neige tomba des arbres, et, dans un éclat de branches rompues, haut monté sur ses jambes fines, superbe, orgueilleux, roux, les côtes battant, échevelé des lianes qui flottaient aux fourches de ses bois, un grand cerf dix-cors s'immobilisa devant eux.

« Blancs d'une émotion inconnue, les quatre hommes n'osaïent bouger. Comme Henri était en avant, le cerf aperçut le roi, et les deux fugitifs se regardèrent...

— « Lui, murmuraient les hommes, le cerf de chasse !

— « Sire, râla Mme de Sauve, voyez comme il tremble ; il chancelle... écoutez son souffle, il va mourir. C'est vous, c'est vous qu'il regarde et... j'ai peur ! »

Ici des pages ou, plutôt, un chant magnifique. L'année folle : jours de bataille, jours de gloire, — et tout cela n'était qu'un prologue !

Par un clair matin, à l'aurore, le Béarnais passa la revue des troupes gasconnes, ralliées par les plus fameux chefs du pays. Suivi à la course des jeunes nobles — le roi parut dans la joie du soleil levant. « Emporté en avant de sa somptueuse Cornette, sur un cheval sans bardes ni chanfrein, le Béarnais se montrait habillé de bure, en corset de combat, simple épée brunie, grosses bottes, le béret planté sur l'oreille, gaillard de bonne avenance et sans autre vain ornement qu'un large sourire en la bouche. Ce ne fut pas un roi ni un homme qu'on aperçut, mais bien le pays même sur une selle. Et le peuple et l'armée, au fond de ces deux yeux s'embrassèrent silencieusement. »

C'est ce jour-là qu'il reconnut le courtil voilé de glycine, le doux visage un rien pâli de la jeune amie ancienne qui,

elle, ne le reconnut pas parce que le rude soldat ne ressemblait plus à son rêve. Ils causèrent, et les yeux de la première aimée bleuissaient en interrogeant le long passé fidèle. Elle disait : « Près de quinze années ; il vint et s'en revint et passa comme le soleil. (Montrant ses cheveux :) Il me prit une fleur ici, car au temps jadis je fus mignotte. Depuis, soldat, j'y pense tous mes jours. »

Et le roi discret songeait douloureusement que, pour ne pas désillusionner la jeune femme à qui il avait enseigné l'amour, mieux valait marcher sur son cœur. Depuis quinze ans celle-là vivait d'un souvenir de soleil, du même amour chaste dont il venait d'entendre la plainte. Alors, hésitant, il risqua : — « Quoique j'aie le cuir boucané, on dit que je lui ressemble... »

— « Trinité ! Vous et lui semblables ? C'est caillou et verre de Vendôme ! »

Henri, pieusement, respecta le rêve, imaginant un stratagème pour sauver l'idéal de la naïve enfant : « Restez donc enclose et attendez-moi. Tout à l'heure je vous le montrerai au passage. » Et un peu amer, il partit pour prier M. de Fonsorbes, de jouer le rôle du roi durant le défilé.

Caracolant et bien en selle, frisé, godronné dans sa collerette à tuyau, ceint d'un busc d'étoffe vermeille, enrichi de passements, Fonsorbes défila et son cheval fanfaronnait de fière allure devant le courtil où Henri était revenu — pour souffrir et pour voir. Alors « un bras fiévreux, tout à coup, lui saisit la nuque, le ploya à terre et l'y retint tandis que, haletante et sublimisée par l'amour, comme une sainte en extase, la jeune fille ingénue lui lançait cet ordre formel :

— « Le Roi ! A genoux, soldat ! et disons un psaume pour lui ! »

Henri de Navarre se releva en songeant, non sans mélancolie : « Ce coquin de Fonsorbes, il ne m'a que trop écouté ! »

Mais le bon Dieu, sans doute, tint compte à ce passionné

d'aventures, d'avoir ainsi fait, au détriment de son cœur, la charité à l'Idéal de la paysanne.

Aussi bien, l'amour lui coûtait cher parfois et c'est en batteur d'estrades qu'il dût conquérir la dot de Marguerite : Cahors emporté rue à rue. Durant cent heures on batailla dans la fournaise : — « Toujours va qui danse ! » disait le roi vaillant. Mais ses soldats dormaient debout. Qu'importe : — « ¡Yam, criait-il, nous sommes en cœur, les autres en peur ! »

Cependant Cahors se défendait valeureusement : « Non, de pardieu, nous ne nous rendrons pas ! » Et le bon roi, à grands coups d'épée, « se festinait dans de la chair vivante ». Déjà la Cornette Blanche n'avait plus que seize hommes, il s'aperçut ce soir-là que cinq étaient blessés. Rosny lui-même, chancelait. — « Et les autres ? — Fatigués, sire. »

On campa au petit bonheur, dans l'ombre.

A l'aube, on fit croire au gouverneur que ce diable de Gascon avait été renforcé, la nuit, par des troupes fraîches. M. de Vésins, derrière son étendard blanc, regarda :

« Rangés en bataille sur leurs grands chevaux immobiles, immobiles eux-mêmes, deux régiments de gendarmes encombraient la place... Le Roi, vingt pas en avant d'eux, était formidable. Quand M. de Vésins s'approcha, les huit hommes du premier rang seuls, firent un geste, mais les autres, plus fiers, sans doute, ne bougèrent pas... Sûrs de vaincre, dédaigneux des hommes, et ne regardant que le ciel à travers leurs visières baissées.

— « Sire, dit M. de Vésins noblement, après dix-huit batailles qui durèrent cinq jours et cinq nuits, mes soldats mettent bas les armes et se recommandent à l'affection de Votre Majesté pour les braves. Notre énergique ville capitule, je vous la donne.

« Un sourire éclaira le visage du Roi :

— « Dites que vous me la rendez...

— « C'est ainsi que les quatre mille soldats de Vésins se

rendirent à huit charretiers munitionnaires vêtus en gendarmes, au roi de Navarre, à Rosny, — ce qui faisait en tout dix hommes éveillés — et à neuf cent cinquante *dormeurs* liés en selle qui ronflaient de fatigue dans leurs cuirasses. »

Telle fut la légende, aussi glorieuse pour Cahors que pour le Roi : il ne fallut rien moins que l'astuce, unie à la bravoure, pour prendre la ville, et c'est chez nous que le chevau-léger conquit son écharpe de général.

Bientôt après, ce fut Coutras. Ici des pages magnifiques : un amoncellement de gloire, des assauts d'héroïsme ; toute l'ampleur de l'âme cornélienne interprétée en patois de Gascogne, c'est-à-dire, moins solennelle, plus naïve, et d'autant plus touchante. Telle l'histoire de cette sublime phalange de volontaires de « l'Étrier », que l'on sacrifiait pour soutenir les charges. Il en resta trente-huit sur cent cinquante, ce jour-là. Sur ces trente-huit, quinze refusèrent la double paie promise à ceux qui forçaient la victoire. Le Roi les fit venir. Tous les quinze étaient du même pays : « C'étaient des Auvergnats aux faces carrées, aux yeux simples :

— « Pourquoi n'avez-vous pas accepté votre double part ? Vous êtes d'une nation économe...

« Grande gêne, tous les yeux à terre.

— « La Saint-Luc avant-hier, murmura le plus hardi, les semailles, Sire...

« Etranges paroles. Le Roi regarda le soldat, il s'essuyait le sang du visage et souriait.

« — Explique, compagnon. Pour vous être ainsi dévoués, il faut qu'une cause noble vous ait tous piqués sur le point d'honneur... Laquelle ?

« Il sembla au Roi qu'un rayon de lumière s'envolait de ses yeux candides et joignait le cœur de chacun, par le souvenir, à son modeste hameau ; et l'homme, souriant toujours, balbutia :

— « Sire, c'était la *fête* dans nos villages... »

Fiers d'avoir une bataille à conter aux veillées, ils n'avaient point voulu leur double part en argent, ces hommes avaient préféré leur double part de gloire... c'est-à-dire, leur double part de mort.

Et voilà avec quelle maëstria superbe, quelle émotion bienfaisante et communicative, Georges d'Esparbès écrit l'histoire !

Cependant, durant la longue campagne, les Méridionaux souffraient en silence de leur nostalgie. C'est alors que, la tête haute, ouvert et familier, Henri de Navarre marche à côté d'eux, comme un compagnon, et chante. Les Toulousains tendaient le jarret en répétant ardemment les airs des *rebiroules* du pays — que le Roi leur sifflait.

Un jour, comme il allait boire, on lui annonça que le « bagage » était tombé, vivres et mules, dans un ravin : il versa son vin sur le sol. La troupe fiévreuse, ivre de soif, les lèvres sèches, vit le bras du Roi se réfléchir comme une ombre sur le miroir des yeux ardents ; on comprit la généreuse abnégation de *ce geste qui refusait le vin.* Un clairon sonna... On partit.

D'autres critiqueront la hardiesse du romancier. Je trouve grandioses les faiblesses de ce roi d'action même lorsqu'il se rend complice de l'orgueilleuse profanation des drapeaux de Coutras par la belle Corisande, duchesse de Gramont.

— « Je ne suis qu'un peu d'amour aux pieds de mon roi, mais je vous demande en grâce de m'aider dans l'accomplissement de mon vœu, — disait l'enchanteresse.

— Vous ne sauriez autrement demander, répliqua-t-il dans un sourire. Quel vœu fites-vous donc ?

Toujours prosternée, la comtesse baissa la voix :

— « Parmi les trophées conquis à Coutras, outre les bijoux précieux, les dentelles, vous avez rapporté d'autres gages de la victoire...

— Trente grands étendards de belle soie toute blanche ! dit fièrement Henri.

— Sire... Sire... ne vous mettez pas en colère, je voudrais... cette nuit, vos drapeaux. »

Et Henri, qui s'était montré si plein de renoncement en sa pitié pour l'humble amour de la paysanne, fut faible devant l'orgueilleux amour de la grande dame : — la duchesse de Gramont tomba dans les plis des drapeaux de Coutras...

Le Gascon sentait pourtant que son sceptre n'était qu'une épée, son Louvre qu'une tente. La terre et le ciel flambèrent sur un geste de lui — et Corisande, armée « chevalière » au matin d'Ivry, rachètera bientôt à force d'héroïsme, et son crime d'amour et la coupable faiblesse de son royal amant.

« Brandissant l'épée d'Arques, dont il effleura le cou de sa maîtresse, Henri cria d'une voix forte : — « Je vous fais chevalier, Madame de Gramont, relevez la tête et embrassons-nous comme deux hommes ! »

Tout à l'heure, dans la mêlée formidable, parmi la Cornette cinq ou six fois décimée, la belle Corisande très pâle, une goutte de sang au cou, passera avec la chevauchée, tirant machinalement son épée et découvrant de petits crocs féroces. — « Bucheronnez, disait le Roi, l'ennemi déjà se désordonne ! » Et comme la mitraille avait emporté son panache blanc, il bondit aux retranchements, viola les bagages et remonta en selle, déroulant au bout d'une lance un linge frissonnant, une mousse, « qui gardait en ses plis secrets le dessin d'un cœur ; il le suspendit par les épaulières, en faisant deux nœuds de batiste sur le fer sanglant de la lance :

« Avancez ensemble, les amoureux ! A ma cornette ! »

C'est ainsi qu'Henri vengea galamment les étendards de Coutras. A l'heure où tout ployait dans sa main, il faisait avancer, pour vaincre Mayenne, son plus cher allié : l'Amour !

Cette page est d'une grâce toute chevaleresque, à la

Rostand, et contraste délicieusement avec l'épisode de la bataille d'Arques :

En selle sur son huitième cheval, épuisé de jurements et de cris, la barbe flambée par la poudre, la jambe gauche blessée et branlante, le roi de Navarre accourait :

— Je n'ai personne à vous donner! cria-t-il à Rosny. Mais on lui montra un remous lointain dans l'armée. C'était comme une terreur qui s'avançait...

Le cercueil! disait-on. Désignée pour charger à son tour, la compagnie du Picard traversait l'armée derrière son silencieux capitaine.

Ce capitaine était un soldat que le Roi lui-même avait promu officier en souvenir des rudes coups qu'ils s'étaient mutuellement portés lors de l'assaut de Cahors. Les Gascons s'étaient juré de le rapatrier parce qu'il aima sa province et, pour cela, la compagnie d'arquebusiers qu'il commandait le traînait à dos de cheval, dans un cercueil calé sur des traverses de bois et ceint d'une écharpe blanche fixant en son milieu le chapeau de l'officier. — « Voilà un homme qui valait cher, avait dit Henri de Navarre en touchant le cercueil du plat de son épée ; quoique défunt, il demeurera votre capitaine et ne sera pas remplacé ! »

C'était l'homme de Cahors, son allié cette fois, qui s'avançait encore au plus fort de la bataille, à l'heure critique. Le Roi enleva son écharpe blanche et, la jetant sur le cercueil, il clama : « Je nomme vostre capitaine mestre de camp ! Holà, arquebusiers de Navarre, faites un régiment à ce nouveau colonel ! »

Et le cercueil bondissant, criblé de mitraille, dont le vent fouettait l'écharpe royale, roula dans la mêlée aux cahots de la bataille; le cheval qui le portait s'engouffra bientôt au galop dans la chapelle d'Arques conquise par le régiment du mort qui passait en irrésistible bourrasque.

Telles sont les trouvailles symboliques de ces pages, un peu décousues peut-être, mais reliées entre elles par le même souffle épique où l'on sent bien passer l'âme de la

race, où bat si noblement le cœur de l'écrivain qui aime d'un si filial amour son pays.

Il n'est pas jusqu'à l'invention allégorique des *Tisseuses*, un peu critiquée comme un inutile merveilleux, qui ne nous plaise. Cette invention rend pour ainsi dire plus vivante la conscience du Roi, — un peu païen peut-être, mais si français, — et elle revient en leit motive pour montrer l'œuvre royale et résumer le poème.

Ces Tisseuses installées dans la chambre de naissance sont comme le triple aspect de la conscience visible, tant les fils qui courent sur la trame des tapisseries de haute-lisse racontent, impartialement, la vie royale. Il regarda... Vision vermeille, les panneaux projetaient en éblouissants jets de couleurs son histoire figurée, et sur l'étoffe étincelante tous les actes de sa vie étaient rendus en fils clairs : ni la peur de Jarnac, ni la profanation des drapeaux de Coutras n'y faisaient tache, parce que « la vraie bravoure est de savoir vaincre sa peur » et qu'il n'y a guère que les choses inutiles, les heures perdues qui gâtent la vie des grands; aussi l'argent et l'or, sans le moindre alliage, sans la moindre tache, racontaient l'épisode de la belle Corisande quoique Henri eût fait ce jour-là,de sa propre gloire, un lit à son amour.

Seules, trois taches noires, — des fautes qu'il ignorait, — marquaient sa vie : une heure perdue au jeu, une heure perdue à table, une heure perdue au lit.

— En vérité, dit le Roi, j'ignorais ces hontes à mon front.

A travers la trame des fils tendus, « trois ombres, trois spectres féminins aux cheveux grisâtres, aux traits troubles, aux regards droits et froids, aux fronts impénétrables et aux lèvres closes, occupent toujours les trois métiers. Immobiles comme l'attente, ces femmes ont une main levée sur le bâton de croisure, l'autre inerte, et regardent, tragiques, par delà l'horizon, l'Invisible.

Les Tisseuses éblouies continuent le chef-d'œuvre :

« Au milieu de mains crispées vers la France libératrice, de mains qui implorent, le Roi est assis contemplant l'Europe transformée ; dans sa main il va grouper toutes ces étreintes, il va agir...

« Mais à ce moment l'une des femmes, qui tissait l'image du Roi, s'immobilise.

« Comme le couteau qui s'enfonce là-bas dans le cœur d'Henri, la navette perce la trame, s'échappe des mains, la laine rouge du peloton se dévide à terre.

« Et poussant un long cri aigu, les trois Tisseuses s'envolent. »

Tel est ce livre significatif qui arrive bien à son heure — comme le dit notre confrère Armand Praviel. — Au moment où MM. Maurras et Bourget reprennent patiemment la vieille théorie de la monarchie française, « il semble que M. d'Esparbès ait voulu apporter à la cause de reconstitution nationale son apport personnel. »

Nous ne saurions être trop nombreux à féliciter l'écrivain de son livre bienfaisant, tout en regrettant que le roman-épopée s'arrête juste au moment de l'entrée d'Henri IV dans Paris, à la minute même où cet homme d'action fit une chose, par lui depuis vingt ans oubliée : *il s'assit.*

C'est ce repos sans doute qui porte malheur aux persévérants et aux énergiques ; les historiens, les polémistes et les héros ne devraient jamais s'arrêter !

Francis MARATUECH.





La Bataille d'Eylau

(7 ET 8 FÉVRIER 1807)

III

LE RÉCIT DE THIERS.

Le XXVIe livre de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* porte le titre d'*Eylau*. Il commence à la page 207 du tome VII de l'édition Paulin (1847), pour ne finir qu'à la page 435, embrassant ainsi 228 pages de grand format. Il convient d'ajouter que la plus grande partie de ce Livre XXVI est consacrée aux préliminaires, — marche sur la Vistule, entrées à Posen et à Varsovie, combats de Czarnowo, de Golymen, de Soldau, bataille de Pulstuck, offensive de Benningsen, combats de Mohrungen, de Walstersdorf et de Hoff, — et que le sujet même qui m'occupe, c'est-à-dire le combat du 7 et la bataille du 8 ne commencent qu'à la page 370.

Dans l'esprit de Thiers, Benningsen n'avait pas spécialement choisi la position d'Eylau pour y livrer une bataille dès longtemps résolue. En réalité les Russes fuyaient depuis Jonkowo (3 février) et ne s'arrêtèrent à Eylau que comme ils s'étaient arrêtés le 4 à Wolfsdorf, le 5 à Waltersdorf, le 6 à Landsberg. Ils battaient en retraite sur Kœnigsberg, faisant face de marche en marche, serrés de près par Napoléon en même temps que Ney, sur le flanc gauche français, poussait devant lui la forte division prussienne du général Lestocq et manœuvrait pour empêcher sa jonction avec l'armée russe. Le 7, Benningsen parvenait à Eylau et laissait en avant de la ville, sur le plateau de Ziegelhoff, les généraux Bagowout et Barclay de Tolly pour couvrir l'armée. La cavalerie de Murat et le corps de Soult se heurtent contre eux. La brigade Levasseur (46e et 28e de ligne) attaque de front pendant que la brigade Viviès, filant à droite, tourne la position. Le 28e, chargé par la cavalerie, flotte un moment et perd son drapeau, mais la manœuvre du général Viviès a réussi et les Russes sont obligés d'abandonner le plateau et de se retirer dans Eylau où Soult entre derrière eux.

On combat de rue en rue, à la baïonnette, jusqu'au cimetière que la brigade Viviès emporte après un combat des plus rudes. Les Russes se replient au delà d'Eylau, où ils allument leurs feux de bivouac montrant ainsi qu'ils acceptent enfin la bataille. En réalité l'affaire du 7 se compose de deux combats distincts, tous deux heureux pour nos armes, la prise du plateau de Ziegelhof et la prise de la ville d'Eylau.

Thiers porte l'effectif français du 7 au soir à 55000 hommes : 7000 pour le corps d'Augereau déjà très éprouvé, 17000 pour celui de Soult, 6000 pour la Garde, 10000 pour les 4 divisions de cavalerie de Murat, 15000 pour le corps de Davoust qui n'était pas en ligne au début mais à qui Napoléon envoya porter dans la nuit l'ordre de venir prolonger sa droite et attaquer vers Serpallen. Il envoya aussi courir après Ney, qui était beaucoup plus loin; Ney, s'il arrivait à temps, devait prolonger la ligne à gauche et attaquer vers Althoff. Ainsi le 7 au soir, Napoléon n'avait en main que 54 à 55000 hommes avec 200 canons; si Ney arrivait à temps, ce serait 63000 hommes. Quant à Bernadotte, à plus de 30 lieues en arrière, il n'y fallait pas compter. Ces ordres expédiés, Napoléon fit placer les 3 divisions de Soult en première ligne, Legrand au front d'Eylau, Leval à gauche, Saint-Hilaire à droite, les 2 divisions Desjardins et Heudelet du corps d'Augereau, la Garde, la cavalerie, en arrière, celle-ci débordant sur les ailes. Après quoi il s'endormit sur une chaise.

Thiers donne de la prompte décision de Benningsen de livrer bataille une double explication : d'un côté il était las d'être ainsi talonné depuis cinq jours et ce dernier combat d'Eylau portait à l'extrême son irritation, de l'autre il venait de recevoir un convoi de grosse artillerie qui le rendait fort de 400 à 500 canons, énorme supériorité. Il avait aussi celle du nombre, son effectif après le combat d'Eylau atteignant encore 80000 hommes, et il attendait Lestocq et ses 10000 Prussiens.

De très bonne heure les Russes commencent le feu. Pour leur répondre Napoléon fait renforcer les artilleries des deux corps par 40 pièces de la garde, et la bataille n'est d'abord qu'une boucherie à demi-portée de canon. Napoléon s'était placé dans le cimetière, en plein feu, mais dominant le terrain. De notre côté les boulets russes démolissaient et incendiaient Eylau et le village de Rothenen et tuaient du monde, mais nos boulets en tuaient bien plus encore chez les Russes formés en masse. Effrayés de leurs pertes ils veulent accélérer le combat et envoient une forte colonne de leur droite contre notre gauche (division Leval, brigades Ferey et Viviès), qui

résiste. Napoléon attendait pour agir l'arrivée de Davoust. Enfin la division Friant débouche sur Serpallen et soutient une série de rudes combats contre des forces supérieures de cavalerie et d'infanterie avant que la division Morand ait pu entrer en ligne à sa gauche. La division Gudin arrive à son tour et le corps Davoust au complet fait plier la gauche russe sur Kleinsausgarten. Napoléon envoie alors Saint-Hilaire donner la main à Morand et le fait soutenir à gauche par Augereau, pour culbuter le centre russe. Saint-Hilaire se déploie dans la plaine, et Augereau débouche au moment même où un boulet tuait devant lui le général Corbineau. A peine le maréchal était-il parti et marchait-il, ses deux premières brigades en bataille et ses deux autres en carré, qu'une rafale de vent et de neige bouleverse la plaine et aveugle les hommes. Le corps Augereau flotte, donne trop à gauche et perd le contact de la division Saint-Hilaire. Les Russes, qui avaient le vent et la neige à dos, forment rapidement une batterie de 72 pièces et la déchargent à moins de 300 mètres. La moitié du corps Augereau est fauchée, le général Desjardins est tué, le général Heudelet et Augereau lui-même sont blessés, et pendant que les deux divisions essaient de se reformer en marchant, la cavalerie russe passant à leur gauche vient les charger en tête, en queue et en flanc, et les ramènent sur Eylau. A ce moment la neige cessait et Napoléon peut voir le désastre. Son centre est absolument détruit et sa droite (Friant, Gudin, Morand, Saint-Hilaire) est séparée de sa gauche (Legrand, Leval) par une immense étendue, par où maintenant les Russes arrivent. L'Empereur appelle Murat : « Eh bien ! nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là ? Prends tout, chasseurs, dragons, cuirassiers, et vas. » Murat, au galop, prend les quatre divisions Grouchy, Klein, d'Hautpoul, Lassalle, et les lance en masse sur le centre russe, les dragons de Grouchy en tête. Repoussés par l'infanterie, ils se replient, laissent passer les cuirassiers lancés avec plus de violence et entrent derrière eux par la brèche qu'ils ont faite. Une mêlée confuse s'engage dans laquelle le général d'Hautpoul est tué. C'est alors que les grenadiers à cheval de la Garde, conduits par le général Lepic, se précipitent à leur tour et parcourent le terrain en tous sens, sabrant les deux lignes russes.

Pendant cette confusion, une colonne de 4.000 grenadiers russes, complètement égarée, vient donner contre le cimetière d'Eylau où Napoléon est resté à peu près seul. Il envoie chercher un bataillon de la Garde qui arrive sans tirer, le général Dorsenne en tête, et entame à la baïonnette la colonne russe pendant que Murat, qui de loin a vu le danger, la fait charger en queue par la brigade de

chasseurs du général Bruyères. Cette double action heureuse rétablit un peu le combat au centre, mais à ce moment même, le général Lestocq, distançant Ney et lui échappant, arrive par Schmoditten, file derrière la ligne russe tant bien que mal reformée et va se présenter à Kuschitten contre la division Friant qui vient d'installer dans ce village quatre compagnies du 108e. Un nouveau combat, très inégal, s'engage entre la gauche russe ralliée, le corps de Lestocq et les divisions Gudin et Friant qui résistent admirablement. Le maréchal Davoust anime les tirailleurs, reste au premier rang, tient tête jusqu'à la nuit. La lutte durait encore sans que les Russes aient pu regagner le terrain perdu, sans que les Français aient pu en conquérir d'autre, et Benningsen délibérait sur un nouvel effort à tenter, lorsque Ney arrive enfin par Althorf et s'avance jusqu'à Schmoditten. C'était la fin, il fallait fuir, et sans retard, car de Kuschitten à Schmoditten il n'y avait pas loin, Ney et Davoust pouvaient se rejoindre, — ils l'auraient sûrement fait au jour, — et c'était la retraite coupée. Benningsen donne les derniers ordres, et pour masquer son départ fait livrer un dernier combat de pure forme contre Schmoditten où le général Marchand avec le 6e léger et le 59e soutient brillamment ce dernier et inutile assaut. La bataille était gagnée.

Thiers, calculant de très près d'après des chiffres fournis par l'intendance et les hôpitaux, fixe nos pertes à 3000 morts et 7094 blessés, celles des Russes à 7000 morts, 20000 blessés, 3000 prisonniers, 24 canons, 16 drapeaux. Il explique cette différence autant par l'acharnement de nos attaques et par la supériorité de nos tireurs que par la formation en masse qu'avaient prise les Russes dès le matin tandis que nous avions toujours combattu en ordre mince. Il fait du reste un tableau ému de l'effroyable spectacle qu'offrait la plaine le lendemain et convient que Napoléon en fut profondément troublé; il note ce détail peu connu que quelques régiments portaient encore l'habit blanc et que le sang sur ces habits blancs en monceaux était tellement horrible que l'Empereur déclara qu'il fallait désormais remplacer partout l'habit blanc par l'habit bleu.

IV

LE RÉCIT DE LANFREY

Plus ramassée, plus concise, la narration de Lanfrey n'embrasse que 64 pages de format in-12. Le chapitre d'Eylau est le premier du tome IV de l'*Histoire de Napoléon 1er*. Je le résume ainsi que j'ai fait pour Thiers.

Pour Lanfrey Benningsen ne s'arrêta à Preusch-Eylau que tout à fait par hasard et ne se décida à livrer bataille que sur les plaintes de ses soldats las de fuir toujours. Il n'avait laissé dans Eylau même que son arrière-garde sous les ordres de Barclay de Tolly, et Soult ne put s'y établir à sa place, le 7 au soir, qu'après un sanglant combat dans lequel la ville fut plusieurs fois prise et reprise.

Le 8 au matin l'armée française aperçut devant elle et tout près l'armée russe adossée aux hauteurs allant de Sausgarten à Schmoditten. En quelques phrases Lanfrey trace un tableau très saisissant et très beau de ce champ de bataille morne, fait d'une couche de neige et de glace qui recouvre indistinctement une plaine et des lacs gelés. Il est en ceci beaucoup plus artiste que Thiers et plus puissant évocateur de paysâge. La description du champ de bataille est suivie d'un raisonnement un peu long sur l'inutilité de cette bataille qu'il définit « la fantaisie d'un maître exigeant ». En ce qui regarde la composition de chaque armée, Lanfrey discute très longuement pour en arriver à conclure, en s'appuyant sur le seul général Jomini, que les forces étaient égales des deux côtés.

La bataille n'est d'abord qu'une épouvantable canonnade, à peine interrompue par une attaque de la droite russe sur notre gauche et par l'arrivée à Serpallen de Davoust venant prolonger notre droite. Pour le soutenir Napoléon se décide à prendre l'offensive ; il pousse vers la droite la division Saint-Hilaire pour se lier avec Davoust et lance au centre les divisions Heudelet et Desjardins du corps Augereau. Enveloppées dans des tourbillons de neige, ces deux divisions marchent à l'aventure sous le feu direct des Russes qui, ayant eux-mêmes le vent et la neige à dos, les foudroient à coup sûr puis achèvent leur destruction par une charge de cavalerie. A cette charge Napoléon répond par celle des 80 escadrons de Murat qui traversent deux fois les deux premières lignes russes. Pendant ce temps une colonne d'infanterie russe qui s'était portée jusqu'au cimetière d'Eylau se faisait prendre tout entière, et à la droite Davoust aidé de Saint-Hilaire gagnait du terrain, s'avançant de Serpallen sur Sausgarten et Kuschitten, où il se heurtait contre le corps prussien de Lestocq arrivé par Althoff, à l'extrême droite russe, et ayant filé le long de sa ligne pour venir renforcer sa gauche. Les Russes reprennent alors l'offensive et allaient nous infliger un vrai désastre, « un autre Pultawa », lorsque Ney, « qui perdait son temps en escarmouches inutiles du côté de Kœnigsberg », put enfin être rejoint par un aide-de-camp et amené sur le champ de bataille « trop tard pour changer sensiblement l'issue de cette

journée sanglante et indécise, assez tôt cependant pour empêcher la balance de pencher en faveur de nos adversaires ».

Et aussitôt, après quelques détails sur ce massacre sans résultat, recommencent les considérations philosophiques. « Nos soldats n'avaient combattu ni pour un intérêt, ni pour un principe. Sans amour et sans haine ils mouraient pour un caprice, comme les gladiateurs du cirque... etc... » Après quoi Lanfrey s'efforce de démontrer qu'en réalité cette bataille incertaine est « un insuccès, sinon une défaite », il discute très longuement sur le chiffre de nos pertes et il avoue même que nous avions perdu, non pas un drapeau, suivant la version française, mais bien 12 drapeaux, suivant la version de Benningsen. Des pertes ennemies il ne dit pas un mot.

V

DISCUSSION ET CONCLUSIONS.

J'ai résumé fidèlement ces deux récits de Lanfrey et de Thiers, et il me suffit de les relire, à peine écrits, pour que leur énorme différence me saute aux yeux.

Elle est partout, cette différence. Elle est dans l'allure générale du récit, toute militaire chez Thiers, beaucoup plus philosophique et critique chez Lanfrey; elle est dans les détails, abondants et précis chez l'un, succincts et vagues chez l'autre; elle est dans les conclusions', si variables, de l'un à l'autre. Thiers conte des faits militaires, des mouvements techniques, des phases de la lutte, cite des noms, des numéros de régiments, des chiffres et conclut à une victoire chèrement payée. Lanfrey ne cite aucun nom, aucun corps, très peu de chiffres, narre brièvement la bataille, consacre à peine une phrase à la charge de Murat, mais s'abandonne longuement à de la critique politique, d'une apparence plutôt personnelle, et conclut « à une bataille incertaine qui équivaut à un insuccès sinon à une défaite ». Il oublie tout pour ne voir que Napoléon à qui il est heureux de faire encore une fois son procès. Cela se lit entre toutes les lignes.

Je regrette de le constater, — car j'aime Lanfrey comme écrivain, et comme penseur, je le crois, comme valeur intellectuelle et morale, au moins aussi haut que Thiers et j'ai toujours éprouvé la sympathie la plus vive pour ce républicain qui, après avoir lutté vingt ans contre l'Empire, avait le courage et la loyauté d'écrire, après qu'en 1870 et 1871 il eût vu la République à l'œuvre, des jugements comme celui-ci : « De tous les charlatans et de tous les

déclamateurs, les charlatans démagogues sont de beaucoup les plus terribles. O Fortune! c'est toujours toi qui règnes, ton bandeau sur les yeux, et qui nous donnes tes favoris pour maîtres. » Pour ce mot et pour quelques autres, pour la pureté de sa vie et la fierté de son caractère, j'ai toujours admiré Lanfrey, et ce n'est donc pas par hostilité personnelle que je lui donne absolument tort en ce qui concerne sa façon de présenter la bataille d'Eylau, — le seul point de son *Histoire de Napoléon* qui aujourd'hui m'occupe.

Je n'écris pas cette étude d'une façon légère et improvisée, comme le ferait un jour de composition générale un bon élève des hautes classes connaissant bien son Histoire. Non, depuis des semaines je vis avec cette idée et j'ai étudié Eylau dans plus de quarante auteurs différents. Eh bien! aucun n'est en ceci aussi nettement hostile à Napoléon que l'est Lanfrey, — aucun, pas même Henri Martin, pas même l'abbé Millot qui pourtant, à l'imitation du Père Lorriquet, fait absolument abstraction du règne de Napoléon et met à ses *Eléments de l'Histoire de France* ce sous-titre bien significatif : *jusqu'à la 28e année du règne de Louis XVIII.* Tous donnent plus ou moins raison aux chiffres et aux conclusions de Thiers; je ne connais, pour se trouver d'accord avec Lanfrey, que la lettre de Benningsen à Alexandre, qu'un ouvrage autrichien d'un certain docteur Fournier récemment traduit par M. Jaeglé, et que Jomini. Mais Benningsen ne saurait être cru un instant en s'attribuant la victoire; mais l'autrichien Fournier se borne à de vagues considérations mal ou point appuyées, et quant à Jomini, s'il fut un militaire de la plus haute valeur, il faut se rappeler qu'il était Suisse, qu'il ne servait la France que comme mercenaire, qu'il ne fut fidèle à Napoléon qu'autant qu'il resta heureux, et qu'enfin il choisit pour quitter l'armée française le moment des défaites : c'est en 1813 que Jomini passa un beau soir à l'ennemi, emportant d'ailleurs avec lui un lot sérieux des papiers de l'Etat-major général.

Eylau ne fut, dit Lanfrey, « qu'une bataille sans cause, la fantaisie d'un maître exigeant ». Que Napoléon fût un maître exigeant, je n'y contredis pas, mais il suffit d'un instant de réflexion pour se rendre compte que c'était ici plus qu'une fantaisie. Napoléon n'allait pas, cette fois du moins, chercher les Russes chez eux et les Russes ne se présentaient là, sur un sol prussien, que comme alliés de la Prusse. Or, la guerre à une nation ne comprend-elle pas la guerre à ses alliés ? Que venaient faire en Prusse les généraux russes, sinon essayer un peu tard d'en chasser les Français ? Napoléon, se trouvant sur un sol conquis, était bien forcé de s'y défendre contre

qui tentait de l'en déloger. La défaite des armées prussiennes avait été le premier chapitre de cette guerre, celle des armées russes alliées devait en être le second chapitre, cela ne se discute pas.

La question des chiffres, tant chiffres des combattants que chiffres des pertes pour les deux armées, ne peut se résoudre qu'en étudiant les documents officiels et les mémoires militaires. Or, les uns et les autres sont, à peu de chose près, d'accord avec Thiers.

Les faits militaires sont chez Lanfrey aussi inexactement et aussi incomplètement racontés qu'il est possible. D'abord il fait à peu près omission des deux combats du 7 qui forment les préliminaires de la bataille du 8. Lanfrey ne dit pas un mot de la prise du plateau de Ziegelhoff qui fut une véritable action chaudement conduite, et il ne fait défendre la ville d'Eylau que par une arrière-garde. Cette arrière-garde était en réalité un corps entier, celui de Barclay de Tolly, contre lequel fut engagé le corps de Soult. Ce fut un vrai combat, très disputé, et les pertes y furent grandes des deux côtés. Quant à la bataille elle-même, il est faux que Ney ait escarmouché inutilement du côté de Kœnigsberg et qu'il n'ait été averti qu'au dernier moment. Le général Curély *(Itinéraire d'un cavalier léger)* donne un emploi détaillé de la journée. Ney avait le rôle précis d'empêcher le corps prussien du général Lestocq de venir renforcer Benningsen et, Lestocq lui échappant, comme cela se produisit, il savait ce qu'il avait alors à faire, et il le fit. Ce n'est pas au dernier moment de la bataille que Napoléon avait fait courir après lui. Il lui avait envoyé des ordres dans la nuit en même temps qu'à Davoust, et son plan s'exécuta tel qu'il l'avait conçu.

En ce qui concerne le rôle de Davoust, Lanfrey se trompe également. Le combat, sur la ligne Serpallen-Kleinsausgarten-Kuschitten, fut, il est vrai, des plus disputés, des plus acharnés ; Davoust, Friant, Morand, Gudin, restèrent jusqu'au dernier moment au milieu des tirailleurs, encourageant et retenant leurs hommes, mais pas un instant, pas même lorsque les 8000 Prussiens de Lestocq vinrent se heurter contre eux à Kuschitten, les divisions de Davoust ne se replièrent et ne cédèrent du terrain. Cette partie de la bataille est contée dans les plus grands détails dans la *Vie militaire du général Friant*, ouvrage très sérieux, très technique, purement militaire, publié en 1857 par le comte Friant d'après les papiers laissés par son père.

Lanfrey a si peu sérieusement étudié le terrain, les cartes, les documents, qu'il donne des indications peu exactes sur les positions russes, il présente le matin l'armée de Benningsen adossée aux hauteurs allant de Sausgarten à Schmoditten. D'abord Sausgarten

est porté dans toutes les cartes, tant anciennes que modernes, et dans tous les rapports, sous un nom un peu différent : Kleinsausgarten. Puis l'indication est inexacte, l'armée russe n'occupait pas la ligne Sausgarten-Schmoditten, mais une autre ligne bien en avant : Serpallen-Schloditten. Pour tout ce qui concerne les positions françaises et russes, au début, au courant et à la fin de la bataille, Thiers est d'une exactitude absolue. En le comparant, paragraphe par paragraphe, aux mémoires des spécialistes, je n'ai pu relever une seule erreur de topographie et je n'ai noté que de très légères erreurs de manœuvres.

Et je trouve dans cette question des positions la véritable clef de la démonstration. En langage militaire, qu'appelle-t-on gagner une bataille ? Incontestablement la victoire consiste, soit à faire fuir l'ennemi au loin, soit à le déloger simplement de ses positions. L'un de ces deux résultats suffit et il n'est même pas besoin, pour qu'il y ait victoire, d'infliger à l'ennemi des pertes supérieures à celles que l'on a soi-même subies. « N'entrons pas dans tant de considérations. Celui qui se retire après une bataille l'a perdue. » De qui donc est ce texte si net, cette définition si précise et si brève ? Elle est d'un Russe, du comte Tolstoï (*La Guerre et la Paix*, tome I, page 415). L'on avouera que je ne pourrais choisir ici une autorité plus compétente.

Or, que s'est-il, à tous ces points de vue, passé à Eylau ?

Y a-t-il eu des pertes russes supérieures aux pertes françaises ? Oui. En admettant l'égalité des blessés, ce qui est encore contestable, le nombre des morts est exactement le double chez les Russes, et en outre ils laissent aux mains françaises plusieurs milliers de prisonniers, un nombre imposant de canons et de drapeaux.

Y a-t-il eu retraite de la part des Russes ? Oui. A dix heures du soir l'armée de Benningsen file dans la direction de Kœnigsberg, à la faveur d'un dernier combat à Schmoditten. Une brigade de grenadiers se sacrifie dans ce simulacre d'attaque pour couvrir cette retraite. L'on dira que Benningsen a battu en retraite de son plein gré, que rien ne l'y forçait, qu'il était encore assez fort pour recommencer la bataille le lendemain. Je le veux bien, quoique j'en doute, mais qu'importe? Le fait est précis, il a battu en retraite.

Y a-t-il eu enfin, même en ne tenant pas compte de cette retraite, perte proprement dite de positions par les Russes ? Oui, et je le prouve. Le matin les Français occupaient une ligne oblique allant de Rothenen au Moulin-à-Vent en passant par Eylau, et les Russes une ligne oblique parallèle mais plus étendue allant de Serpallen à Schloditten. Le soir les positions offrent un dessin tout à fait diffé-

rent. Les Russes appuient bien toujours leur droite à Schloditten mais le centre et la gauche surtout ont tellement fléchi que d'une ligne droite la figure de leur position est devenue un angle presque droit dont le sommet serait à peu près à Auklapen. En somme une moitié de leur ligne s'est rabattue sur l'autre. Les Français au contraire ont énormément étendu la leur. D'une ligne droite, leur dessin de positions est devenu un vaste demi-cercle qui va de Schmoditten (où est Ney) à Eylau (où est resté Napoléon) et à Serpallen, Kleinsausgarten, Kuschitten (où sont les trois divisions de Davoust). C'est-à-dire que les forces françaises forment une demi-circonférence imposante, prête à se refermer sur les troupes russes repliées sur elles-mêmes. Il est impossible de nier que ce double changement ne constitue pas gain d'un côté, perte de l'autre. Par conséquent, une fois encore, il y a eu victoire, et par conséquent aussi la retraite de Benningsen ne fut pas aussi bénévole qu'on veut bien le dire. Au jour levant, Ney et Davoust se seraient facilement tendu la main de Schmoditten à Kuschitten, la circonférence se fût fermée et Benningsen n'aurait plus eu qu'à capituler ou qu'à essayer de briser le cercle en l'un quelconque de ses points.

Je n'ajoute que très peu de foi aux fameux bulletins officiels de la Grande-Armée que dictait Napoléon. Ces bulletins, destinés à en imposer à la France et à l'Europe, sonnaient toujours d'exagérées fanfares, ils avaient surtout un but politique, et dans tous les temps qui a dit *Politique* ou qui a dit *officiel* a dit *mensonge*. Mais si je dédaigne de puiser une impression dans la lecture du 58e bulletin, je m'arrête plus volontiers sur la lettre de Napoléon à Joséphine. Avec elle il ne mentait pas, ou du moins mentait peu, et je crois que cette phrase triste et grave qu'il lui écrivait le lendemain de la bataille doit en donner la véritable idée et qu'elle renferme la solution du problème. « Il y a eu hier une grande bataille, la victoire m'est restée mais j'ai perdu bien du monde. La perte de l'ennemi, plus considérable encore, ne me console pas... » Il faut noter ce ton ému et modeste du conquérant, ce n'est plus là sa jactance habituelle. Il ne dit plus : J'ai écrasé l'ennemi ; il dit : La victoire m'est restée et j'ai perdu bien du monde. Il me semble que la vérité est là et que l'on peut loyalement définir Eylau : une victoire longuement disputée et chèrement payée.

Mais s'il a été injuste pour Napoléon, Lanfrey l'a été pour l'armée. « Nos soldats, dit-il, n'avaient combattu ni pour un intérêt, ni pour un principe. Sans amour et sans haine ils mouraient pour un caprice, comme les gladiateurs du cirque. » Eh bien, nos soldats méritaient mieux que cette phrase du rhéteur. Jamais peut-être les

troupes ne furent plus admirables qu'en cette terrible bataille. Les magnifiques élans d'hommes et de masses ne se comptent pas. C'est la Garde impériale pendant quatorze heures immobile, l'arme au pied, sous la neige et les obus. C'est Augereau brisé de fièvre, obligé de se faire attacher sur son cheval pour n'en pas tomber et restant à la tête de ses divisions jusqu'à ce qu'un biscaïen le jette à bas. Ce sont les généraux d'Hautpoul, Corbineau, Dahlman, Lochet, Desjardins, Heudelet, les colonels Lacuée, Lemarois, Boursier, tués ou blessés dans l'action. Ce sont Davoust, Gudin, Morand, Friant, ralliant leurs tirailleurs, à pied, l'épée à la main. C'est Ney marchant en combattant pendant dix-huit heures, avec des hommes qui ont déjà marché toute la journée de la veille et qui n'ont pas mangé. C'est Murat entraînant cette formidable masse de 80 escadrons et la lançant comme une avalanche sur les murailles d'infanterie russe. C'est le général Lepic, des grenadiers de la Garde, qui parvenu avec une poignée d'hommes jusqu'aux dernières réserves russes se voit entouré par un régiment. « Rendez-vous, Monsieur, lui crie le colonel, vous êtes dans nos lignes. — Allons donc, Monsieur ! Regardez les figures de mes hommes et dites-moi si nous avons l'air de gens qui se rendent. » Et dans une nouvelle charge folle il s'élance et traverse de nouveau toutes les lignes ennemies. C'est le 14e de ligne qui, resté en l'air dans le désastre d'Augereau, forme le carré, ne veut ni reculer ni se rendre, et perd 44 officiers sur 50. Non, Lanfrey n'a pas été juste pour tant de ténacité et de vaillance, il aurait pu au moins saluer au passage ces héros, s'incliner devant quelques-uns des morts : cela eût été plus noble et plus beau que de s'évertuer à démontrer pendant quatre pages qu'une bataille française a été une bataille perdue.

Quoi qu'il en puisse être de Thiers et de Lanfrey, et du plus ou moins d'intérêt qu'il y avait à comparer leur manière historique, il me semble que cette étude sur la bataille d'Eylau ne peut pas être absolument vaine. Il n'est jamais vain de rappeler de grandes vaillances militaires, de nobles dévouements au drapeau, des gestes héroïques. Il était d'un intérêt actuel de reconnaître en même temps la lenteur politique des Russes et leur acharnement au combat, leur rare valeur guerrière, leur parti une fois arrêté. Il était encore d'un intérêt actuel d'évoquer cette merveilleuse charge de cavalerie conduite par Murat, car elle offre ceci de particulier que comme nombre de sabres, elle n'a depuis lors été égalée que par celle des 96 escadrons du général de Jessé, au camp de Châlons, le 9 octobre 1896, précisément devant le Souverain russe et en son honneur.

Enfin, en dehors de ses conditions particulières de massacre effroyable et de température exceptionnelle, la bataille d'Eylau offre ceci de singulier c'est qu'elle est à peu près l'unique exemple d'une action militaire où les trois armes aient tenu un rôle égal. Généralement, les batailles du siècle sont, suivant les cas, des luttes d'artilleries ou d'infanteries, où une seule arme tient le principal emploi tandis que les deux autres ne remplissent qu'un rôle secondaire. A Eylau l'action débute par un formidable duel d'artillerie, tel que Napoléon, pour répondre aux 400 canons russes, doit mettre en ligne, à côté de celles de ses corps d'armée, toutes les pièces de sa Garde. Puis la cavalerie paraît en scène et joue le deuxième acte : charge de la cavalerie russe sur le corps d'Augereau, charge de Murat sur le centre russe, charge de la brigade Bruyères sur les grenadiers russes, à une extrémité du champ de bataille, engagement de cavalerie moins connu mais très brillant entre le 20e chasseurs du colonel Castex et une brigade de cosaques. Le troisième acte appartient tout entier à l'infanterie : aux divisions Leval, Legrand, Saint-Hilaire, Heudelet, Desjardins, Morand, Gudin, Friant, qui, dans les pires conditions de température, de privations et de fatigue, donnèrent les plus admirables exemples d'entrain, de résistance au combat et de réglementaire manœuvre sous le feu ; aux divisions de Ney qui, en marche combattante depuis quatre heures du matin, faisaient encore le coup de feu dans Schmoditten à onze heures du soir.

A tous ces titres les morts d'Eylau méritaient bien un souvenir et un hommage. Mon respect pieux les leur donne ici. J'aurais voulu seulement pouvoir les leur offrir plus dignes d'eux.

Marcel SÉMÉZIES.

14 septembre-30 novembre 1898.





NOTES DE VOYAGE

UN CADET EN ALLEMAGNE

Ce matin, l'hôte est entré dans ma chambre. Pour toute réponse à mes questions, il m'a conduit à la fenêtre et m'a montré du doigt Gleiberg. C'est là le nom d'un château en ruine, pittoresquement entouré de verdure et situé à quelques kilomètres de la ville. Il se découpait sur le bleu du ciel plus nettement que d'habitude. Le soleil nous engageait, nous partîmes.

Après quelques heures de marche nous nous trouvâmes au pied de la colline au faîte de laquelle s'élève le bùrg. Il est impossible de se représenter, de revivre mieux la vie intime des familles au temps de la chevalerie, qu'en grimpant au sommet des montagnes qui encaissent, tantôt la Salm, tantôt les vallées fertiles de Hesse. Nous gravissons péniblement les marches qui forment l'unique sentier pour gagner ce vieux nid d'aigle. C'est bien l'antique château dont le donjon domine la plaine et semble prêt à foudroyer quiconque s'avancerait avec des intentions hostiles. Il y en a beaucoup dans ce pays ; du reste, pour que l'on songeât à construire un bùrg, il suffisait qu'on pût creuser par là un fossé alimenté par l'eau d'une rivière, défense naturelle contre les surprises du dehors. Bùrg... ce mot réveille sans doute dans les imaginations poétiques tout le bruyant éclat de la vie chevaleresque ; aucun ne saurait évoquer le passé avec plus de pittoresque et de vérité que Gleiberg.

Dominant le petit village du même nom, il se dresse de toute la hauteur de sa vieille tour branlante au-dessus de la plaine de Giessen. Moyennant le prix d'une consommation prise dans la « Wirtschaft » qui — naturellement — s'est installée dans la salle d'armes du château, l'accès de l'enceinte nous est permis. Le mur extérieur, mur énorme, dont l'épaisseur semble braver les attaques du temps, était défendu par des créneaux et des tourelles et communiquait avec le dehors par un pont-levis.

Ce pont franchi, on se trouvait dans la cour du donjon, nommée aussi « basse-cour », car les écuries y donnaient. Puis c'était un passage voûté. fermé d'une herse, au bout duquel était la cour d'honneur du château, Mais le temps a égalisé tout cela. C'est à peine si, dans ces ruines, on peut distinguer les différentes salles, autrefois si solides et si somptueu-

ses... Si, cependant, les oubliettes, que le temps n'a pas encore réussi à combler, jettent encore, de leur œil sombre, un regard morne.

La cour, tapissée de gazon, est ornée d'un grand puits et d'un tilleul, l'arbre favori des romantiques et en général du peuple allemand. Tout autour s'élevaient les constructions du château parmi lesquelles la maison du maître, le palais se faisait remarquer par ses grandes portes et ses fenêtres à vitraux enchâssés au plomb, et enfin le beffroi, tour isolée du haut de laquelle le guetteur surveillait l'approche de l'ennemi, et qui servait de refuge en cas d'assaut.

Nous nous asseyons au pied de la vieille tour, et nous nous reportons par la pensée au temps merveilleux de la chevalerie, où les seigneurs, quand ils n'étaient pas en guerre, donnaient de grandes fêtes. — Tous les chevaliers de la province étaient conviés...

Moyennant nouvelles finances, nous gravissons l'escalier obscur qui conduit à la terrasse supérieure de la tour. Là nous sommes amplement payés de nos peines : la vue s'étend au loin sur la ville de Giessen ; on distingue vaguement le pâle ruban de la Salm, qui serpente, puis, de temps en temps, sur les collines, comme se dégageant avec effort des ceintures de forêts, la tour d'un bùrg — tour du haut de laquelle la trompe du sonneur voisin devait, à la tombée de la nuit, répondre aux sonneries d'ici !

Le paysage est vraiment saisissant et fait revivre tout ce passé pittoresque, passé brillant de prouesses et de hauts faits, où les seigneurs devaient lutter pour leur indépendance et menaient la vie héroïque que Gœthe s'est plu à immortaliser dans son personnage « Gœtz de Berlichingen ».

Mais le crépuscule tombe ; le soleil disparaît derrière les collines boisées ; le soir descend se mêler à l'ombre éternelle des forêts de sapins. Le vieux bùrg, bizarrement éclairé par des rougeoiments de fournaise, me fait songer aux antiques châteaux des bords du Rhin dont les tours féodales se détachent encore — grandioses — dans leur encadrement de roches étranges...

Cette tour, dans son délabrement, a quelque chose de fantastique — à cette heure. — Elle me fait invinciblement penser à la dramatique légende de la Tour aux Rats... Tu ne la connais pas ? La voici :

En 574, vivait à Mayence un méchant archevêque nommé Hatto. Comme il s'emparait sans scrupule du blé des pauvres gens, un hiver où la récolte avait été mauvaise, la famine éclata. Les malheureux habitants vinrent un jour, en pleurs, supplier leur archevêque de leur donner du pain. Comme ses refus ne les décourageaient pas, il ordonna à ses archers de s'emparer des vieillards, des femmes et des enfants, de les faire enfermer dans une grange, et d'y mettre le feu. L'archevêque voulut en personne diriger l'exécution de l'ordre inique et savourer la satisfaction que la vue du supplice causait à ses instincts barbares. Il riait des cris des malheureux et disait : « Entendez-vous siffler les rats ? » Le lendemain, ce qui restait de paysans au village s'enfuit. Hatto resta seul.

Une grande tristesse s'était emparée de lui, il rêvait nonchalamment étendu sur la terrasse de son palais. Tout à coup il se releva, terrifié : de partout surgissaient des légions de rats... Il en sortait des portes, des fenêtres, des cheminées... cela grouillait, s'entassait, montait, roulait — comme des vagues...

Hatto s'enfuit, éperdu, dans la plaine, sautant les haies, les fossés, les ruisseaux. Mais les rats le poursuivaient, et, courant plus vite, l'entouraient — toujours plus nombreux !..

L'évêque se jeta dans une barque et s'éloigna de la rive ; des milliers de rats plongèrent aussitôt... La lune se levait, sereine, sur le Rhin.

Toujours pourchassé, le misérable aborda dans une petite île que le fleuve avait formée de son limon ; il courut à la tour qui se dressait au milieu, et se précipita, affolé, à travers l'escalier en colimaçon, après avoir fermé la porte étroite du couloir.

Hatto, à demi rassuré, monta jusqu'à la plate-forme, alors, sous la lune blafarde, il vit un spectacle hideux : les rats grimpaient à leur tour en s'accrochant aux roches, pour un furieux et fantastique assaut ! En un instant le donjon disparut comme sous un manteau de lierre mouvant. En haut, le Prélat, hagard, figé d'horreur, contemplait cette marée montante qui déjà effleurait ses pieds...

Les rats bondirent. Hatto voulut lutter ; il fit un effort désespéré ; des milliers de dents menues l'agrippèrent à la fois. L'homme chancela sur son piédestal de granit et tomba, terrassé par la peur plutôt que par ses infimes assaillants...

Le corps du maudit roula dans les larges crevasses des ruines.

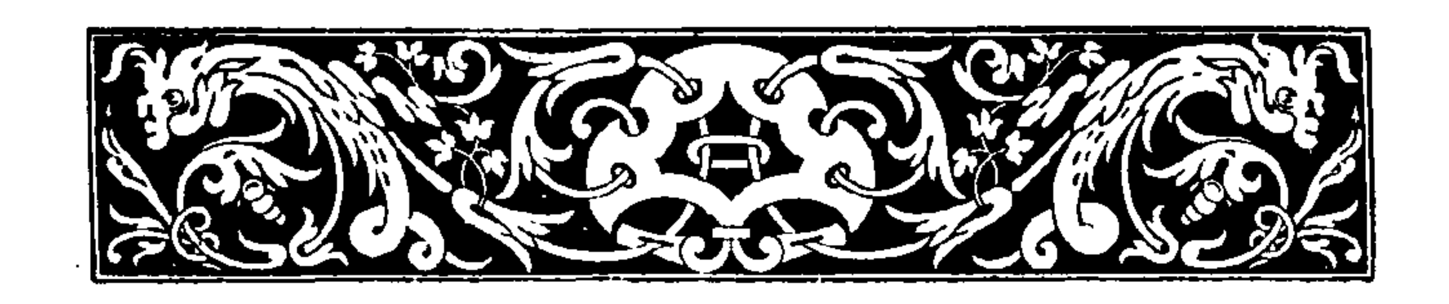
Telle est la légende de la Tour aux Rats.

Comme la nuit était tombée, nous redescendîmes.

(A suivre.)

JEHAN YTHIER DU LAC,
Cadet de Gascogne.





Album du « Feu Follet »

ANGOISSE

Quand blottie en tes bras, rêveuse, j'écoutais
L'enivrante chanson de ta joie en délire,
T'en souviens-tu ? Malgré ta voix et ton sourire
Une angoisse brisait mon cœur... et je pleurais !

Dans la douceur de l'heure rare, où se respire
L'atmosphère bénie et calme de la paix,
J'évoquais le danger de demain... et le pire :
L'oubli ! gouffre sans fond où tout meurt à jamais.

Ni ton regard aimant où mon regard se noie,
Ni ton baiser n'ont pu rassurer ma terreur :
Toujours demain maudit à mon âme flamboie.

Demain ! illuminant son ombre et son horreur,
Demain ! où, vainement, gémira dans le vide
L'appel désespéré de ma tendresse avide.

19 novembre 1900.



LA MORT D'OPHÉLIA

A Mademoiselle Noémie Bédos.

PALE, *le corps raidi, l'œil extatique et vide,*
Poursuivant je ne sais quel rêve d'infini;
Le front tout couronné de lauriers et livide
Comme sa robe blanche et l'astre de la nuit;

Disant ce chant qu'au fond des ténèbres sans lune
Mugit, en déferlant sur le roc brun et noir,
Le flot sombre qui vient râler au bord des dunes,
Où se laisser tomber à genoux, dans le soir...

Les cheveux dénoués sur son épaule blanche,
Ses seins semblent chercher un obstacle, elle va,
Semble à peine effleurer la terre, et puis se penche
Comme pour écouter un appel de là-bas!

De là-bas,... de bien loin... des lointains bleus d'étoiles,
Où les toits des palais sont des soleils géants;
Où les seuils sont pavés d'astres et où des voiles
Embrument les esprits dans les azurs béants!...

Devant elle, l'étang sournois qui la reflète,
La regarde venir, blanche, sans un frisson;
Parfois, sur son eau noire, on dirait qu'elle jette
Pour troubler son sommeil, un mot de sa chanson...

Elle va!... jeune enfant, vers la mort angoissante!...
Elle rêve... elle chante... et la mare l'attend!...
Heureuse de bercer dans son eau croupissante
Ce beau corps virginal comme un lis au printemps!...

Son pied a fait trembler l'onde sombre... Elle avance!...
Sa robe déjà flotte!... Elle descend toujours!...
Et l'étreinte de mort monte dans le silence!...
Ophélia s'endort, pâle, dans ces flots lourds!...

Tout se tait!... c'est la nuit... c'est le néant...c'est l'ombre!
L'effacement d'un être au fond de l'antre noir!...
C'est peut-être une aurore en ton inconnu sombre,
O Mort!... ou quelque étoile encore dans le soir!...

Quelle est donc cette main invisible et fatale
Qui te poussait, si jeune, au néant éternel?...
Te faut-il donc aussi des âmes virginales,
O Dieu! pour repeupler le grand désert du ciel?...

Est-ce que la folie, en ce monde insondable,
N'est pas comme un reflet de ton esprit profond...
Comme un mystère sombre où, toi seul, implacable,
Peux lire; car ce livre est signé de ton nom?...

Regarde, l'enfant dort!... Est-ce que du génie
Cette vierge serait le symbole ici-bas?...
Serait-il la grandeur qui mène à la folie?...
Serait-ce pour cela qu'on ne le comprend pas?...

Réponds!... Mais... l'enfant dort!...laisse dormir la vierge!
L'eau froide est son linceul, la nuit est son tombeau.
L'étoile sur son front met la pâleur du cierge...
Laisse dormir l'enfant bercée au chant de l'eau!...

L'enfant dort dans l'étang, ainsi qu'en une tombe.
Peut-être cherchait-elle, au fond de l'infini,
Pour oublier le mal où notre âme succombe,
Le suaire glacé de l'éternel oubli!...

Paris, février 1900.

PIERRE AUDIBERT.

ERRATUM

Dans la pièce intitulée : *Le Ciel*, publiée dans notre dernier Album, lire ainsi le 4e vers de l'avant-dernière strophe :

Semble une *immense* renoncule.





L'ORT OCCITAN

A Pol Froument

OUNT as pourtat tas carns, paure efant, long del Rône !
Per un paure barlet, lou Destin es brutal ;
Mes semblo qu'es pas brai que siogues mort aital :
Yeu que teniô d'escrire... e tu de pas respone.

Lous roussignols del Lot qu'escoutabou toun prône
E tout ço qu'i disioi en menant lou dental
Bresilhario pas mai al tour de toun oustal
Ount la Glorio beleù t'aurio quitat un trône.

Qu'aquel michant-coula que deu pas aima ré
Per faire un cop parél, crêbe dins soun baré !
S'a pensat qu'ambè tus amoussario ta muso,

S'es troumpat ; ses partit coumo un astre que fuso,
As mes tout un païs lou cap al fenestrou
Per beire aquel bel rais qu'as fach sul carrairou.

JEAN LAURÈS.

Béziers, novembre 1900.

TRADUCTION FRANÇAISE

A PAUL FROMENT

Où as-tu porté ton corps, pauvre enfant, le long du Rhône ! — Pour un pauvre domestique le Destin est brutal ; — Il me semble qu'il n'est pas vrai que tu sois mort ainsi : — Moi qui persistais à écrire... et toi qui ne répondais pas.

Les rossignols du Lot qui écoutaient ton « prône » — Et tout ce que tu disais en menant la charrue, — Ne chanteront plus autour de ta maison — Où la Gloire, peut-être, t'aurait laissé un trône.

Que ce mauvais garnement, qui ne doit rien aimer — Pour avoir fait un coup pareil, crève dans son faubourg ! — S'il a pensé qu'avec toi il étouffait ta Muse,

Il s'est trompé. Tu es parti comme une étoile filante, — Et tu as mis tout un pays la tête à sa petite fenêtre — Pour voir ce beau rayon que tu fis sur la ruelle (du village). J. L.

LA VIE PARISIENNE

Au Théâtre Antoine. — Un joli total. — La marquise de Païva. — Les galeries de l'Odéon. — Nos littérateurs.

— Il n'y a pas un de nous qui n'ait son tiroir aux souvenirs, pages écrites à l'aurore de la vingtième année, dans la ferveur ingénue d'une vocation qui s'ignore.

Ce n'est pas sans une certaine mélancolie, qu'après dix années de vie littéraire, partagées entre les joies et les tristesses d'une incessante production, on descend dans ces oubliettes, où dorment côte à côte les essais d'articles, les ébauches de nouvelles, les fragments de poèmes et les embryons de vaudevilles.

Ces pages jaunies ont ce mystérieux parfum qui s'obstine aux fleurs séchées des premières idylles. On éprouve à les remuer, je ne sais quelle sensation d'indicible fraîcheur. Elles évoquent, comme en un miroir magique, la jeunesse disparue, alors que, croyant à tout, ne doutant de rien, vibrant à toutes les belles, bonnes et saintes choses, caressant les longs espoirs et les ambitions généreuses, on n'entrevoyait l'avenir lointain que comme une fiction poétique. Tout cela, quand on s'y replonge, semble bien un peu naïf, d'une sève débordante et témoigne d'une extrême gaucherie, d'une ignorance totale du métier, mais aussi d'une franchise qui ne se retrouve plus dans les œuvres de la maturité. Et on est presque tenté de se dire qu'on a mis là dedans le meilleur de soi-même.

On aurait quelque pudeur à livrer à l'impression ces pages oubliées ; mais on ne voudrait point ne pas les avoir écrites ; elles font partie de notre reliquaire intime ; et on garde précieusement ces prémisses de son esprit, comme on garde les fleurs séchées et les rubans fanés, les prémisses de son cœur. Il faut que nos auteurs dramatiques tiennent le Théâtre libre en bien vive sympathie pour avoir extrait de leur reliquaire tant de premières pièces.

Antoine a inscrit au programme de cette année les noms de François de Curel, d'Abel Hermant, des frères Margueritte, du comte Stanislas Rzewuski, de Donnay, de combien d'autres non moins célèbres aujourd'hui, mais dont il favorisa les débuts. Le Théâtre libre fera le maximum avec les œuvres extraites des reliquaires et ce sera justice. Vive Antoine, champion de l'Art et de la beauté !

— Décidément on ne prête qu'aux riches...

Je ne sais pas où le *New-York Journal* puise ses informations, mais voici, textuellement traduits, les chiffres qu'il donne des dépenses du comte Boni de Castellane, dépenses qui ont nécessité, on se le rappelle, l'intervention de ses beaux-frères et la mise sous conseil judiciaire de sa femme.

Je laisse, bien entendu, au journal d'outre-mer, la responsabilité de

cette comptabilité qui a plongé les Yankees les plus milliardaires dans une profonde stupéfaction :

Pertes à la Bourse en 1898	3.500.000 »
Subventions royalistes	5.000.000 »
Un costume pour Anna Gould (*sic*)	30.000 »
Coût d'un siège de député	2.500.000 »
Dix mille pantalons (*oh !*)	750.000 »
Un déjeuner copié exactement sur celui qui a été servi à Louis XIV le jour de ses noces.	1.500.000 »
Frais de construction du palais, avenue du Bois . . .	15.000.000 »
Ameublement du palais.	500.000 »
Le yatch *Wallala* et son entretien pendant trois ans. .	3.250.000 »
Une fourrure pour le comte Boni.	55.000 »
Cent gilets élégants.	7.500 »
Un collier pour la comtesse.	250.000 »
Total.	32.542.000 »

Que dites-vous du « siège de député », du « déjeuner », de la « fourrure » et des « dix mille pantalons » ? J'avoue, pour ma part, que tout cela me laisse rêveur.

— On démolit l'hôtel de Luynes, boulevard Saint-Germain. A son tour celui de la marquise de Païva, aux Champs-Elysées, va disparaître. Le coquet et somptueux immeuble sera remplacé par une maison de rapport.

Depuis quatre ou cinq ans, Cabat, petit-fils de Vatel, avait installé ses fourneaux dans les sous-sols de l'hôtel, et les richissimes Américains dînant en ce cabaret select avaient le délicat plaisir de déplier leur serviette dans l'ancienne chambre à coucher de la fameuse courtisane.

Le nom de Madame de Païva ne dit rien à nos contemporains, mais il évoque des souvenirs magiques dans l'esprit des hommes qui, comme mon ami le marquis de St-S..., le vieux marcheur du quartier Marbeuf, menèrent la grande fête sous le second empire.

Cette femme divorcée d'un petit bourgeois bavarois, qui avait épousé un grand seigneur portugais fut une des filles les plus notoires de l'époque où Barrière écrivit les *Filles de marbre*.

Lorsqu'elle édifia son hôtel, un spirituel journaliste — ne serait-ce pas Scholl ? — écrivit :

« Tout est terminé ; il ne reste plus à poser que le trottoir. »

La Païva possédait d'ailleurs le renom justement mérité d'une femme de grand esprit. Elle était liée avec les écrivains les plus illustres de son temps. Arsène Houssaye, Théophile Gautier, Ponsard, Augier, etc., fréquentèrent chez elle.

C'est Emile Augier, si mes souvenirs sont fidèles, qui, le jour de l'inauguration, prié d'inscrire une pensée dans l'album de la propriétaire, sur le célèbre escalier, écrivit avec une exquise impertinence :

« Ainsi que la vertu le *vice* a ses degrés. »

Le comte de Vieil-Castel, dans ses mémoires galants, raconte à propos de cette drôlesse de haute volée, les anecdotes les plus épicées, mais sur lesquelles la pudeur de nos lectrices réclamerait sans doute le domino du latin.

Avant de devenir, à près de soixante ans, la femme du comte de Dormesmark, qui fut gouverneur de l'Alsace-Lorraine en 1871, la marquise de Païva avait brillamment semé autour de sa beauté, les catastrophes, les ruines, les suicides, et prélevé un impôt seigneurial sur la jeunesse dorée de Napoléon III.

C'est ainsi qu'elle aurait pu revendiquer l'honneur d'avoir déménagé nos premières pendules.

— Le soir vient, le soir hâtif des fin novembre. Derrière ses grilles fermées, le Luxembourg miroite dans la brume.

En face, les galeries de l'Odéon font au vieux théâtre une ceinture de lumière. Une vie studieuse sort de ses flancs. C'est le règne du libraire et la cueillette de l'étudiant.

Le vent qui tourmente les arbres n'agite plus sur le fronton du théâtre l'enseigne neuve aux lettres d'or. La Comédie Française a passé et le quartier intellectuel ne semble pas dépossédé. L'Odéon redevenu lui-même, a repris l'*Arlésienne* et créé la *Guerre en dentelles*.

On circule sous les arcades ; les partitions s'étagent sur les planches. Des tas de mains plongent dans des tas de livres. Le bruit des feuillets tournés se mêle aux tourbillons des feuilles mortes.

La grande ombre du jardin désert épand un peu de son mystère sur les tablettes encombrées. De tant de livres, combien passeront comme les feuilles !

Des rangées de dos attentifs ou flâneurs stationnent devant des rangées de voitures.Des étudiantes, sérieuses, l'air féministe, ajustent leur pince-nez pour mieux voir.

On questionne les préposées ; un monsieur demande : « *Quo vadis* », *Par le fer et par le feu*, *le Calvaire* ; des collégiens se retrouvent ; des petites femmes attendent leurs amis. Et le bruit, et le mouvement, et le nombre augmentent.

Mais encore et toujours il y a plus de livres que de lecteurs. La crise de la librairie s'embrasse d'un coup d'œil rien qu'à constater devant l'énormité de la production, la fragilité de l'attention.

Et dire que la plupart de ces gens qui tournent, retournent, feuillettent et fanent tant de livres, songent beaucoup moins à en lire qu'à en faire !

ETIENNE RICHET.





CARNAVALET

Le Musée historique de la Ville de Paris n'est pas au coin du quai, mais rue de Sévigné ; cette rue s'appelait naguère rue Culture-Sainte-Catherine. C'est dans cet hôtel que nos édiles ont renfermé, avec ce soin jaloux qui les caractérise, toutes les raretés qu'ils ont pu se procurer et qui ont trait à la Révolution française. On pourrait même ajouter qu'ils en sont jaloux comme de leur ombre — si toutefois ils en ont une, — et la preuve, c'est que vous ne trouverez pas à acheter la moindre brochure pour vous permettre d'étudier de près ces géants que l'histoire appelle sans-culottes, et qui en l'absence de ce couvre... chef n'en bouleversèrent pas moins la carte d'Europe. Quand il vous faut aller à la cave sans lumière, il n'y a qu'un moyen : c'est d'y aller à tâtons. Eh bien ! nous allons parler — à tâtons — de certaines œuvres du Musée Carnavalet, puisque nous ne pouvons en parler autrement.

Il paraît que Carnavalet vient de Kernevenog, nom breton s'il en fût ; l'hôtel appartenait à ce dernier vers 1570. Mme de Sévigné l'acquit en 1675. On pourrait l'appeler aussi bien Musée Sévigné que Musée Carnavalet, car si quelqu'un a illustré cet hôtel par le séjour qu'il y a fait, je crois que tout l'honneur en revient à Mme de Sévigné. Après en avoir pris possession, elle l'avait fait arranger de telle façon, qu'elle pouvait y travailler tout à son aise à cette correspondance qui fait encore — et fera toujours — les délices des gourmets, pendant que la cour de Louis XIV s'y mouvait avec fracas; — tandis que Kernevenog ou Carnavalet n'a pas même eu le mérite de le faire construire. En premier, il a appartenu au président du parlement Jacques de Lignères, Kernevenog n'en a été propriétaire que dans la suite. Dans tous les cas, tel qu'il est aujourd'hui, on se fait plutôt à l'idée, par les traces qu'y a laissées de son passage cette femme écrivain et par la manière dont il est agencé, qu'il a appartenu de tout temps à Mme de Sévigné. On comprend facilement, après l'avoir visité, qu'elle en ait fait sa demeure de prédilection.

Situé dans la rue de ce nom, au coin de celle des Francs-Bourgeois, en plein centre parisien, l'aspect général de l'hôtel n'est pas gai, tant s'en faut, il a quelque chose de préhistorique ; comme gaieté « extérieure », il rappelle, à s'y méprendre, l'usine de la rue Poissonnière d'où sortent, tous les ans, la plupart des sommités musicales, artistiques et autres qui font que l'Art se maintient, en France, à un si haut degré. Quant à l'aménage-

ment, on ne peut que s'en faire une idée approximative; mais par les pièces qu'il nous est donné d'admirer, il ne pouvait être que luxueux : rien n'y manquait, pas même de quoi se recueillir ; on y trouve encore l'oratoire de l'époque de Mme de Sévigné.

Aussitôt engagé sous la porte cochère, je demande au cerbère de l'endroit si je peux visiter le Musée ; il répond que la visite a lieu le mardi, le jeudi et le dimanche de chaque semaine; c'était un vendredi, toujours la chance. J'allais me retirer lorsqu'il me dit : « Monsieur n'est pas venu exprès, car si Monsieur était venu exprès, on lui donnerait quelqu'un pour le conduire afin qu'il puisse visiter le musée tout de même. — Justement, lui dis-je. — Si Monsieur veut se débarrasser ?... — Voici ma canne. » A ce moment, on me fait passer dans une pièce assez sombre où attendaient déjà plusieurs personnes. J'étais là depuis quelques instants, lorsqu'un garçon ou gardien nous rejoint et fait signe de le suivre. Il est muet, pensais-je. Non, il n'était pas muet, mais il causait difficilement, et en plus pas très « ferré » sur les chefs-d'œuvre du musée. Heureusement que dans la suite, le véritable cicerone nous a rejoints, et ç'a été un vrai plaisir pour nous que d'entendre nommer les principaux acteurs de la Révolution.

Dans les différentes salles du rez-de-chaussée, où sont placés des sarcophages datant pour la plupart du ive et du ve siècle, on remarque pas mal de squelettes assez bien conservés, un surtout, presque en entier; ce qui lui servait d'abdomen est mélangé avec la terre ou sable du cercueil : le personnage a dû mourir à un âge avancé, car les côtés de la bouche sont dégarnis de dents, sauf sur le devant ; là, elles y sont toutes. (Ici, le dialogue suivant s'engage entre une dame et des amis :) « Est-il bien conservé celui-ci, hein ! dites ? Et pourtant c'est comme ça que nous deviendrons un jour. — Eh oui, nous venons au monde pour en arriver là, à moins que nous ne soyons mangés par les poissons — ou autre chose... » Les quelques cheminées qu'il est permis d'admirer sont d'une hauteur excessive et remarquables par leur aspect grandiose ; il y avait certainement de quoi y loger la famille et les invités. Un moulin, digne de toute notre attention, de l'époque romaine (ive siècle); il a la forme d'une pierre ronde canalisée sur les côtés, le tout surmonté de la mécanique ou truc qui broyait le grain. L'instrument qui s'en rapproche le plus aujourd'hui, c'est le moulin à café. Les fragments de poterie sont d'un effet très joli, c'est clair au possible; on y voit encore des fragments d'épingles en os, (toujours du ive et du ve siècle); une statue équestre de Charlemagne (miniature), celle du parvis Notre-Dame s'en approche beaucoup, à part les hommes d'armes, qui n'existent pas à celle-là; une statuette remarquable entre toutes, placée sous vitre, malheureusement il lui manque le bras gauche; par l'expression de la physionomié, on dirait que le bonhomme était à un supplice quelconque, il vous donne la chair de poule... Après

avoir suivi un couloir, toujours sous la voûte, et monté quelques marches, nous arrivons au premier étage où nous sommes rejoints par l'employé chargé, à l'ordinaire, de piloter les visiteurs.

Au premier étage, une jolie statuette de Voltaire, en habit de cour, grimaçante au possible ; sur la même cheminée, le pendant, très bien aussi, seulement.,. le nom manque ; — j'ai demandé l'explication de cet oubli, il m'a été répondu que si le nom faisait défaut, il n'y en avait pas auparavant... ô La Palisse !

Un quart d'heure avant ta mort,
Tu étais encore en vie.

Les quelques portraits que renferme cette pièce sont plaisants à voir, les détails en sont palpables et le ton en est des plus fins. A côté, deux portraits de Mme de Sévigné, d'abord jeune, ensuite plus âgée ; — les deux sont charmants. En face, sa fille, Mme de Grignan, ressemblant beaucoup à sa mère — s'il est permis d'en juger par les portraits, — et aussi comme écrivain par les quelques lettres qu'il est donné de savourer à la fin de l'ouvrage de Mme de Sévigné. L'oratoire, dans le fond de la pièce, est tel qu'il était du temps de la maîtresse de céans ; la pièce contiguë était son cabinet de toilette — de l'époque aussi, — en or, avec glaces de tous côtés, sauf au plafond si j'ai bonne souvenance ; puis nous passons dans la pièce dite : salle à manger ; l'escalier en tire-bouchon se rapproche beaucoup de ceux d'aujourd'hui, seulement les marches sont un peu plus larges que celles qu'on fait de nos jours pour l'escalier d'arrière-boutique. Autre pièce. — La procession de la Ligue (1590) — très bien, ma foi ; le portrait de la duchesse de Bouillon, morte, paraît-il, une heure après son mariage ; le masque de Henri IV, tête petite sur des épaules assez larges, en somme, on ne voit que les yeux, le front et le... nez, le reste est couvert par la barbe en éventail. Le tableau de l'Hôtel de Ville, le soir de la réception de Nicolas II, empereur de toutes les Russies — très bien éclairé et d'un effet superbe. Un peu plus loin, le nécessaire de voyage de Napoléon Ier, le service de table même, qui le suivait partout, il paraît que cela vaut un million ; quant à son masque de lieutenant d'artillerie, la figure est maigre, le nez droit mais long ; celui de Sainte-Hélène se rapproche plus de la photographie que nous connaissons ; dans ce dernier, les joues sont pleines, et le nez, par la bosse, rappelle encore les Bourbons. Le tableau qui le représente lors de son mariage avec Joséphine (1796) nous montre l'homme chétif et de peu d'importance ; — où est la trousse de voyage de la suite ?... Comme contraste, les linges qui ont servi à envelopper Napoléon IV, à son baptême ; robe assez longue et un coussin sur lequel est brodé un N.

Avez-vous jamais entendu parler de reliure en peau humaine? Non, n'est-ce pas. Eh bien ! ça existait dans le temps. — Comment, dit une

dame, on tanne donc la peau humaine? Le gardien : Mais oui, madame, à tel point qu'un employé d'un hôpital d'Algérie en a fait l'expérience, elle a réussi car on l'a prié d'aller se promener ; la reliure que vous voyez là, est bien de la peau humaine, par mégarde, l'autre jour en nettoyant, j'ai mis la main dessus... vous n'avez pas idée de ce que c'est gluant — aussi je l'ai lâchée prestement. » En vain, un monsieur s'évertue à dire que toutes les reliures de ce temps étaient gluantes ; comme celle-ci est blanche, on n'attache aucune importance à l'observation du monsieur. Le fauteuil dans lequel est mort Voltaire, est une espèce de chaise à dossier avec côtés droits — un des côtés est démoli ; plus loin le masque du même mais bien vieilli. Le fauteuil du conventionnel Couthon, infirme ; les deux manivelles qui sont à portée de la main servaient à le mettre en mouvement. — A cette époque les conseils de prud'hommes n'existaient pas, mais en revanche il y avait des troncs où les différents corps de métiers déposaient les réserves que pouvaient faire les corporations. On y voit des troncs pour plumassiers, lingères, etc.

Partie Révolutionnaire. — Portraits de Camille Desmoulins et de sa femme ; de Marat, rédacteur de l'*Ami du Peuple*, assassiné ; le coup a été porté au-dessus du sein gauche ; un peu plus loin le portrait du même, vivant : frapppant comme ressemblance avec le précédent (figure anguleuse). Kléber, comme tête, ressemble un peu à Hoche — à part le port des cheveux ; la mort de Marceau (tableau). Portrait de Hoche (figure ronde et sanguine, lèvres rouges, tel est le pacificateur de la Vendée.) Philippe-Egalité, à Valmy, sans doute, on dirait qu'il s'est placé sur une hauteur pour qu'on l'admire mieux (tableau de guerre). L'apothéose du monde, à quelque chose près comme nom ; l'encrier de Camille Desmoulins ; la commode de Béranger, le chansonnier ; eh ! pour quelqu'un qui ne voulait rien être, il avait du goût ; dans les tiroirs, il y a encore de ses habits, plus une note de deux francs de sa blanchisseuse — c'est le gardien qui nous l'a dit : comme il manquait une poignée au meuble, il pensait que des visiteurs, par inadvertance, l'avaient emportée, et voulant s'assurer tout à fait de la chose, il se mit à nettoyer les tiroirs ; il y trouva la poignée, les habits et la note en question. La Samaritaine, bâtie sur pilotis et se prolongeant sur la Seine à proximité du Pont-Neuf ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un simple bateau-lavoir. Le Louvre, à l'arrivée du cardinal de Richelieu venant de Lyon ; l'entrée du cortége a lieu par le quai, c'est une file ininterrompue de cavaliers, — l'aspect du monument est presque le même que de nos jours ; malheureusement on ne voit que le côté de l'eau ; c'est à croire que l'entrée principale était par là. A la sortie, dans la cour, une belle statue de Louis XIV, par Coysevox. Ce n'est plus le Roi Soleil, mais bien l'homme qu'il était en réalité : un César ; du reste, le costume s'en rapproche beaucoup.

Il est fort probable, il est même certain, que cette relation incomplète des choses vues, ne plaira qu'à moitié à ceux qui auront le courage de la lire. — Il fallait vous y prendre d'une autre façon, me direz-vous. — Oui, mais comment ? Songez qu'en semaine le temps me fait défaut ; d'autre part, le dimanche, il y a du monde partout. Alors... j'ai donc fait pour le mieux en parlant de Carnavalet, comme d'autres parlent — à vol d'oiseau — de certains pays.

Jacques MAÏRINÔ.



UN MOIS AU THÉATRE

Comédie Française : ***Alkestis***, drame en 4 actes et en vers, d'après Euripide, par M. Georges Rivollet ; ***La cigale chez les fourmis***, comédie en un acte de M. E. Legouvé. — **Théâtre Antoine** : *L'Huis-clos malgré lui*, comédie en un acte de M. E. Lajeunesse ; *Sur la foi des étoiles*, drame en 3 actes de M. G. Trarieux ; ***Main gauche***, comédie en 3 actes de M. Pierre Veber. — **Théâtre Maguera** : *La potion*, drame en un acte de M. P. Audricourt ; ***La plus laide fille du monde***, drame en 2 actes de M, Alexandre Meunier ; ***Ame de poupée***, conte en un acte de MM. Davin de Champclos et J. Jacquin. — **A la Cigale** : *T'y viens t,y* ? revue en 2 actes et 4 tableaux de MM. Zamacois et Petit-Mangin, musique de M. Monteux-Brisac.

— Je n'ai jamais encore ressenti au théâtre l'impression étrange que m'a produit le drame tiré par M. Rivollet de l'*Alkestis* d'Euripide. Les vers en sont sonores, pleins, vigoureux, habilement coupés, d'une richesse de rime et de prosodie incomparables. L'action est nette, claire, poignante par moments. L'interprétation, naturellement excellente, avec MM. A. Lambert fils (Admetos) dont l'émotion fut très heureuse et la vigueur physique à faire pâmer quelques dames autour de moi ; Paul Mounet, un Héraclès admirablement puissant et beau ; Vilain (Thanatos) qui figura le Dieu de la Mort en lui empruntant sa face horrible ; Louis Delaunay (Phérès) un vieillard égoïste et cramponné à la vie ; enfin Mme Wanda de Boncza (Alkestis), une épouse mourante que tous voudraient rendre à la vie, et dont le jeu et l'adresse égalent le talent et la beauté...

Cependant, malgré tout cela, on est déçu par cette œuvre. Tandis qu'elle se finit, on murmure : Eh quoi ? Pas davantage ?... Il semble que quelque chose qu'on attendait n'est pas venu, que la *vis tragica* est demeurée absente. Que d'auteurs, malgré cela, voudraient avoir signé les vers d'*Alkestis* !

On donnait en lever de rideau cette jolie comédie : *La Cigale chez les Fourmis*, sans doute pour faire voir combien M. Delaunay sait varier son souple talent. Tout à l'heure presque centenaire, il se fit applaudir en jeune premier aux côtés de M. Joliet, père noble toujours admirable.

— Un acte sans importance et qu'il vaut mieux passer sous silence pour ne pas médire de son spirituel auteur ouvre le spectacle nouveau du Théâtre Antoine. C'est ensuite un drame sévère, mais exact et poignant de M. G. Trarieux, *Sur la foi des étoiles*. Un homme, poitrinaire, ayant un ami intime qui lui doit tout, épouse la femme que tous deux aiment,

et, après avoir perdu un premier enfant, il jure de ne plus engendrer de nouveaux malheureux et appelle son ami pour savoir s'il doit vivre lui-même. La femme supplie l'ami de sauver son mari ; l'autre lui avoue son amour et lui fait comprendre la cruauté de la situation. Puis, fortifié par elle, il soigne le mari avec dévouement. Mais ce qui devait arriver arrive. Ils s'aiment tous deux bientôt, et le poitrinaire apprend coup sur coup que sa femme aime son ami, qu'elle est sa maitresse, qu'un enfant va naître de la coupable liaison. Il ne s'indigne pas, il subit son sort et se suicide sans phrase et sans esclandre, car il comprend qu'il est de trop dans la vie.

Ce drame a été joué à la perfection par Mme Laparcerie et M. Antoine, deux acteurs qu'on est tout heureux de retrouver ensemble. M. Grand sera un jour un acteur hors ligne s'il continue à profiter des leçons de son directeur.

Main gauche, de M. Pierre Veber, est une comédie où l'adultère du mari sert de thème (encore !) mais de charmante façon. Voilà une pièce qui n'est point folle comme la *Dame de chez Maxim* et qui, pourtant, est des plus drôles. Sa tenue littéraire et ses caractères non outrés sont à mes yeux deux qualités de plus à son actif. MM. Antoine, Duméry, Signoret, Mmes Henriot et Bellanger, jouent la pièce avec entrain. Puis, ce qui double le plaisir du spectateur : il n'y a pas de souffleur au théâtre Antoine.

— Mlle Maguera est une artiste de talent qui aime les jeunes et serait une directrice parfaite si elle se laissait conseiller mieux dans le choix de ses pièces. Dès qu'elle aperçoit dans les manuscrits qu'on lui apporte une situation intéressante, elle les accepte sans regarder s'ils sont normalement construits et développés. Voilà pourquoi elle dépense souvent son talent en faveur d'œuvres médiocres, alors qu'avec quelque peu de travail supplémentaire à demander aux auteurs elle pourrait offrir à son public des spectacles parfaits.

Ni *La Potion*, ni *La plus laide fille du monde* ne sont au point. L'idée des deux pièces est dramatique et bonne. Mais il y a des naïvetés de dialogue et d'action qui font sourire. Le héros de la seconde en mourant (c'est un garçon boucher) ne s'écrie-t-il pas : C'est fini la boucherie...

La troisième pièce du spectacle, *Ame de poupée*, est un charmant conte en vers, croustillant et badin à la fois. Mlle Maguéra, qu'on y a fort applaudie. a bien dû voir la différence que le public faisait entre cette pièce et les autres. Je le répète, il est dommage qu'elle sacrifie à de mauvaises causes, son temps, son intelligence, son talent... et peut-être bien son argent.

— Je ne puis m'empêcher de faire en deux mots tous mes compliments à MM. Zamacois et Petit-Mangin pour l'esprit qu'ils ont versé à flots dans leur nouvelle revue de la Cigale : *T'y viens t'y ?* C'est à ma connaissance la plus amusante revue de l'année et la plus heureusement jouée.

Guy DE MONTGAILHARD.

BIBLIOGRAPHIE

TOUT UN PASSÉ, par Marcel CLAVIÉ (Editions de l'*Œuvre Internationale*, 2 fr.)

Ce livre porte en sous-titre : *Fragment d'un Journal d'une Amoureuse*.

L'histoire est simple, et c'est ce qu'il y a de meilleur en elle. L'amoureuse exprime d'abord sa joie, le bonheur du début de l'amour; puis au bout de quelques mois c'est la crainte d'une lassitude qu'elle croit voir chez l'ami. Vient une séparation, période exaltée pendent laquelle l'amie n'aspire qu'au retour. Revenue, elle s'aperçoit qu'elle est trompée, et dit à jamais adieu à celui qu'elle aimait et aime encore.

Certains passages ne semblent pas naturels, paraissent artificiels. Peut-être sont-ils authentiques ; mais il arrive parfois que le vrai sonne faux.

Marcel Clavié est jeune et il produit beaucoup. Il annonce toute une kyrielle d'œuvres, prose ou vers, à paraître prochainement. Il faut qu'il se méfie d'une production trop hâtive et abondante, et châtie son style. En somme, je préfère à *Tout un passé* une œuvre précédente, d'un tout autre genre, une saynète : *Aujourd'hui*.

DE BEAUREPAIRE-FROMENT.

LA FEMME, par Mme HUDRY-MENOS. (Schleicher frères, Paris. 1 fr.)

Livre écrit par une femme à la glorification de la femme ; livre complet en sa forme restreinte, nourri de faits et de pensées. C'est un des meilleurs volumes de cette coquette Encyclopédie populaire des Livres d'or de la Science qui s'enrichit chaque mois d'une œuvre nouvelle. L'ouvrage est orné de 37 gravures. X.

Il vient de paraître chez l'éditeur Charles, une très curieuse plaquette de vers intitulée : *Paroles de 1900*. L'auteur, Fridolin Werm, après un très long silence, rentre dans l'activité littéraire. Il y rentre par la porte de l'actualité la plus vive et la plus intéressante. Sa poésie lyrique et philosophique, s'essaye sur des cordes nouvelles :

En souriant, elle s'exerce
A rythmer échange et commerce,
Epargne et règne industriel.

M. Werm réalise ainsi le vœu d'un grand nombre de jeunes poètes à qui les mièvreries sentimentales, les mélancolies romantiques ou les

obscurités des musiciens de mots, ne suffisent pas. Ce vers d'un autre poète philosophe, Jacques Turbin, pourrait servir d'épigraphe aux *Paroles de 1900* :

Frères, nourrissons-nous de belles utopies.

La haute portée sociale des poèmes de M. Werm n'échappera à personne. Et certainement beaucoup apprécieront la manière si chaude, si vivante et si poétique, dont il a chanté la science, l'ouvrier, le travail, la civilisation, en affirmant très haut sa foi dans le lendemain, ses beaux espoirs de penseur et de poète. H. V.

MEMENTO. — Il nous reste à parler de trois livres, bien différents d'allure, mais grâce auxquels nous pourrons inaugurer dignement la bibliographie du prochain siècle. Ce sont, d'abord, les *Contes du Lit-Clos* (G. Ondet, Paris, 3 fr. 50) où la Bretagne, aveugle et douce, sourde aux rumeurs modernes, nous dit du fond de son lit-clos sa chanson de guerre ou d'amour, son héroïque rapsodie de grande aïeule — dont Botrel s'est fait le poète inspiré. — *L'Amour*, que Nonce Casanova vient de faire paraître chez Ollendorff. De belles pages un peu fougueuses, mais imprégnées d'un art profond. — Enfin, un roman au titre très hardi, *Maîtresse de son corps* (Lemerre, 3 fr. 50), dont l'observation un peu cruelle aboutit à cette amère mais réelle moralité : « La voilà donc, dit tout bas le Docteur, elle a été maîtresse de son corps. Elle n'a pas été maîtresse de sa vie. » M. Ernest Foissac a écrit là, sans prétention aucune, un livre remarquable. Hâtons-nous d'ajouter que la précision du titre n'implique pas la moindre recherche de scandale — comme pourraient le croire les lecteurs prévenus ou superficiels.



NOUVELLES DES NOTRES

En reprenant hardiment son titre, — non modifié mais épuré — FEU FOLLET n'entend rien changer au programme auquel, depuis vingt ans, il reste fidèle.

C'est ainsi que nous conservons la prétention *de ne donner que de l'inédit*. Cependant nous devons déclarer que notre bonne foi a été surprise — en ce qui concerne le dernier article de M. Marc Legrand. On nous écrit pour nous faire remarquer que cette étude a déjà paru ailleurs. Nous veillerons jalousement à l'avenir pour qu'un fait semblable ne se renouvelle pas.

— L'un de nos premiers collaborateurs (de 1880!), notre compatriote Gustave Guiches, va voir, représentées cet hiver : sa pièce *les Deux Passés* à la Comédie-Française, et *la Clef* au Vaudeville. C'est là une double satisfaction à laquelle un auteur ne saurait rester indifférent, — ni ses amis non plus, qui sont tous heureux de le voir marcher aussi rapidement dans la voie de la grande notoriété. Ajoutons que *la Clef*, écrite en juillet et en août, pendant la villégiature de son auteur au cap Brun, près Toulon, a eu un très vif succès de lecture, qui laisse prévoir le succès définitif.

— La *Revue du Languedoc* qui prétend être « la plus ancienne revue littéraire du Midi », oublie que le *Feu Follet*, fondé en *1880*, a déjà fourni une carrière de *onze* volumes grand in-8° *d'inédit*. Gustave Guiches, Ernest Tissot, Albert Savine, Eugène Delard, ont débuté chez nous; d'Esparbès, Jean Rameau, Ogier d'Ivry, etc. — presque.

— Nos jeunes confrères, Maurice Digeaux, Ernest Gaubert et Fernand Rivet, ces deux derniers poètes méridionaux, organisent pour cet hiver, à Paris, sous le nom de *Salon des Poètes*, des récitations de poèmes contemporains. Le premier spectacle sera donné à la Bodinière dans le courant de décembre. Les meilleurs artistes parisiens ont promis leur concours. — A ce sujet, notre confrère M. Maurice Digeaux écrit dans la livraison d'octobre de l'*Essai littéraire* : « Il y a plus de cinq ans — c'était dans le *Feu Follet* du 15 mai 1895 — nous écrivions notre premier article sur le Salon des Poètes »...

— Nous recommandons vivement à nos lecteurs félibres la nouvelle édition du *Campestre* (chez l'auteur, à Béziers, 3 fr.), le beau livre un peu rude, mais si neuf et si vrai, d'un vrai fils, — j'allais dire « d'un aïeul » de la bonne terre. Jean Laurès, le vénérable félibre majoral de Béziers, est un persévérant et un sage qui sut toujours, à force de travail, trouver dans *lou campestre*, non seulement son pain quotidien, mais aussi la gloire et la dignité de sa vie.

— **Pour paraître** : *La Belle au Bois-dormant* (poème) ; *les Tard-Avisés* (fantaisie historique), par Francis MARATUECH. Et des nouvelles d'ARDOUIN ; AXI ; Amédée DELORME ; LUCIE ; MAÏRINO ; PAPILLON ; POUZIN ; ROUX ; J. d'ULM etc.

ÉPURATION

Les neuf dixièmes de nos amis anciens nous conseillent, non de changer, mais « d'épurer » notre titre, en reprenant simplement cette désignation : LE FEU FOLLET — tout court.

Aussi bien, c'est sans enthousiasme que nous avions consenti à avoir l'air de faire peau neuve pour sauvegarder l'amour-propre des provinciaux un moment parisianisés par l'Exposition universelle, et des snobs de village hypnotisés par Paris, — qui auraient pu rougir de notre régionalisme.

« Revue Nouvelle » leur semblait, en effet, plus solennel, plus correct, — quelque chose comme un paletot de luxe sur des effets un peu démodés et indignes de jeunes talents, qui se centralisent, exclusifs, croyant acquérir par là une plus grande force d'extension...

Mais nous voulons qu'on nous accepte tel que nous sommes, tel que nous avons toujours été ; c'est, avant tout, une question de dignité, — j'allais dire : un privilège d'ancienneté.

Nos fidèles de la première génération forment la majorité de nos lecteurs et, dans la mêlée nombreuse où nous nous débattons, nous n'avons guère que ce titre original : FEU FOLLET à mettre en vedette pour les rallier. Nous l'y remettrons le 1er janvier 1901.

Du reste, nous en sommes assez fier pour nous en parer et ne pas le changer, sur le tard, — comme ceux qui, par un sot orgueil ou pour prendre une particule, dénaturent le nom vénéré des ancêtres.

Mieux vaut être quelqu'un et grandir au milieu de son modeste champ d'action, que d'aller se perdre parmi des foules indifférentes et oisives — qui font retailler, à chaque saison, leur littérature et leurs vêtements par le « faiseur » à la mode.

FEU FOLLET peut scintiller agréablement à l'air libre des provinces ; il serait vite éclipsé par le rayonnement de la lumière savante : — électricité ou acétylène, — des boulevards et des avenues de la capitale...

D'aucuns ont cru remarquer qu'il y a « plus de noms connus » dans notre collection de 1880-89 que dans nos deux derniers volumes : c'est que nous eûmes toujours le choix heureux, et que la génération de 1880 est arrivée, — depuis.

Nous avons une confiance égale en la génération de 1900, en tous ceux qui n'ont pas besoin de mettre à leur talent — comme un immense faux-col — le bec-Auër de la réclame.

Merci donc aux amis qui nous préfèrent « tel que nous fûmes toujours » : un passé de vingt ans répond de notre solidité, et, — permettez-moi ce mot ambitieux — de notre immutabilité.

Pour le *Feu Follet* :
Francis MARATUECH.

Tulle, imprimerie J. Mazeyrie. *Le Gerant* : J. Mazeyrie.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE ONZIÈME VOLUME

Janvier

Noël! Noël! au bel an neuf! par Francis Maratuech, page 1. — *Le Chant de la Neige*, par Marie Lavergne, p. 4. — *L'Algérie Française*, par Charles Teilhac, p. 6.— *Autour du Cercueil d'Henri IV*, par Marcel Sémézies, p. 10.— *En route*, par Joseph Pouzin, p. 21. — *Agrippa le Diable, roman* (suite), par Gaston Rayssac, p. 32.— *Notes de Musique*, par Hyacinthe de Vésian, p. 39.— *La Vie parisienne*, par Etienne Richet, p. 44.— *Un mois au Théâtre*, par Gésa Darsuzy, p. 48.— *Bibliographie*, par F. Maratuech; de Beaurepaire-Froment et Gésa Darsuzy, p. 50.— *Chroniques*, par F. Maratuech et de Beaurepaire-Froment, p. 58.— *Revue des Revues*, par Charles Dornier, p. 62.

Poésies.— *Pauvre p'tit gâs!* par Théodore Botrel, page 2.— *Album du Feu Follet : La Flagellation*, par Raoul Pradel, p. 28.— *Chanson tzigane*, par Gésa Darsuzy, p. 29.—*Le Guel*, par Paul Maryllis, p. 30.— *L'Ort occitan : L'Art Daufinen*, par Gacian Almesic, p. 31.

Février

Le « Feu Follet » Revue Nouvelle, par F. Maratuech, p. 65 (erreur de pagination, portée 81). — *La Commune de 1871 à Narbonne*, par le colonel E. Perrossier, p. 82.— *L'Algérie Française* (suite), par Charles Teilhac p. 93.— *Jules Ribès-Méry*, par F. Maratuech, p. 99.— *Les grands Oratorios à l'Eglise Saint-Eustache*, par Gésa Darsuzy, p. 109.— *Questions du jour*, par René Conte, p. 113.— *La Vie parisienne*, par Etienne Richet, p. 116. — *Agrippa le Diable, roman* (suite), par Gaston Rayssac, p. 121.— *Notes de Musique*, par Hyacinthe de Vésian, p. 129.— *Un mois au Théâtre*, par Gésa Darsuzy, p. 133.— *Bibliographies*, par F. Maratuech et Marc Legrand, p. 135. — *Revue des Revues*, par Charles Dornier, p. 138.— *Chroniques*, par F. Maratuech, p. 141.

Poésies.— *Album du Feu Follet : L'Ombre; Souhaits; la Prune*, par Jacques Oltis, p. 102.— *Vétéran*, par Charles Dornier, p. 104.— *Nostalgie*, par Pierre Audibert, p. 105. — *L'écrevisse et sa fille* (fable) par Léger Rabès, p. 107. — *L'Ort occitan : L'Esperenc*, par Ramon de la Barta, p. 108.

Mars

L'Art Populaire, par F. Maratuech, p. 145.— *Charles Lamoureux*, par Pierre Kunc, p. 152.— *La Commune de 1871 à Narbonne* (suite) par le colonel E. Perrossier, p. 156.— *Elections sénatoriales, nouvelle*, par Michel Durand-Foujols, p. 165. — *Le Progrès, nouvelle*, par Amédée Delorme, p. 169.— *Guérison, nouvelle*, par André Delacour, p. 171.— *Becs de gaz*, par René Vincy, p. 178.— *Notes de Musique*, par Hyacinthe de Vésian, p. 185.— *La Vie parisienne*, par Etienne Richet, p. 189.— *Un mois au Théâtre*, par Guy de Montgailhard (Gésa Darsuzy) p. 194.— *Mme Sarah Bernhard dans Hamlet*, par Pierre Audibert, p. 196.— *Bibliographies*, par F. Maratuech, Gaston Deschamps, de Beaurepaire-Froment et de Prémartin, p. 198.— *Revue des Revues*, par Charles Dornier, p. 202.— *Chroniques*, par Feu Follet, p. 206.

Poésies.— *Album du Feu Follet : A un vieux Château*, par Eug. Le Roy, p. 179.— *Le Paysan*, par Arnauld Baron, p. 180.— *Vers sur un thème ancien*, par Jehan Laugnac, p. 182.— *Le merle et le pigeon* (fable) par Léger Rabès, p. 183. — *L'Ort occitan : A la Rosa*, par Prosper Estieu, p. 184.

Avril

La Commune de 1871 à Narbonne (fin), par le colonel E. Perrossier, p. 209.— *Les deux Noblesses*, étude sociale par Joseph Pouzin, p. 219.— *L'Algérie française* (suite) par Charles Teilhac, p. 224.— *Les moustiques*

de Saint-Martin, nouvelle, par Axi, p. 230.— *Chronique Parisienne : M. Eug. Gilbert*, par François Bournand, p. 235.— *Agrippa le Diable* (suite), par Gaston Rayssac, p. 242.— *La Vie Parisienne*, par Etienne Richet, p. 248.— *Notes de Musique*, par Hyacinthe de Vésian, p. 255.— *Un mois au théâtre*, par Guy de Montgailhard, p, 259.— *Les débuts de Mademoiselle Delvair au Français*, par Pierre Audibert, p. 261.— *Bibliographies*, par Marc Legrand, Gaston Rayssac et F. Maratuech, p. 264.— *Chroniques*, par Feu Follet, p. 268.— *Revue des Revues*, par Charles Dornier, p. 270.

Poésies.— *Album du Feu Follet : Sur les rives de la Dordogne*, par Pierre Ardouin, p. 238.— *La Réclame et la Renommée* (fable), par Léger Rabès, p. 141.— *L'Ort occitan : La Calanca*, par Ramon de la Barta, p. 241.

Mai

A propos de Louise, roman musical de Gustave Charpentier, par Pierre Kunc, p. 273.— *Gethsémani*, par Marie Lavergne, p. 279.— *La Comédie-Française*, par François Bournand, p. 281.— *L'Algérie Française* (suite), par Charles Teilhac, p. 286. — *Les Deux Noblesses* (fin), par Joseph Pouzin, p. 293. — *Tante Armelle* (nouvelle), par J. d'Ulm, p. 297.— *La Vie Parisienne*, par Etienne Richet, p. 306. — *Arts et Artistes, M. Bariteau*, par Guy de Montgailhard, p. 311.— *Agrippa le Diable* (suite), par Gaston Rayssac, p. 317.— *Notes de Musique*, par Hyacinthe de Vésian, p. 327. — *Un mois au Théâtre*, par Guy de Montgailhard, p. 331.— *Chroniques*, par F. M. p. 333. — *Bibliographie*, par G. D. p. 335.— *Revue des Revues*, par Charles Dornier, p. 336.

Poésies.— *Album du Feu Follet : La Trahison*, par Raoul Pradel, p. 301.— *Vive le Roi*, par Rustica, p. 302.— *Le Printemps*, par René Vincy, p. 304.— *L'Ort occitan : Flor de Rima*, par Prosper Estieu, p. 305.

Juin

Souvenir d'antan, par Papillon, p. 337.— *La meilleure part, conte*, par Jules Ribès-Méry, p. 339.— *La Comédie-Française*, par François Bournand, p. 344.— *Daubasse, poète galant*, par Jehan Laugnac, p. 351.— *L'Algerie Française* (suite), par Charles Teilhac, p. 358. — *La Vie Parisienne*, par Etienne Richet, p. 371.— *Notes de Musique*, par Hyacinthe de Vésian, p. 375.— *Un mois au Théâtre*, par Guy de Montgailhard, p. 381.— *Bibliographies*, par M. L. p. 384. — *Revue des Revues*, par Charles Dornier, p. 385. — *Chroniques*, par Jacques Maïrinô et René Saïb, p. 388.

Poésies.—*Album du Feu Follet : Au souvenir de Villebois-Mareuil*, par Emmanuel des Essarts, p. 365. — *Madrigal demi-mondain; La Course au Baiser*, par Emile Blémont, p. 367.— *Pantoum à la Vierge*, par Marie-Thérèse, p. 368.— *Chanson d'Avril*, par Pierre Ardouin, p. 369.— *L'Ort occitan* : *Lo Lac*, par Ramon de la Barta, p. 370.

Juillet

Souvenir d'antan, par Papillon, p. 393.— *Les Régates et Trois petites Sœurs*, par Jules Ribès-Méry, p. 394 et 397.— *L'Algérie Française* (fin) par Charles Teilhac, p. 400.— *Surprises du cœur, nouvelle*, par Jean Barancy, p. 405.— *La solitude de Ganil*, par Emile Lucie, p. 417.— *La Vie Parisienne*, par Etienne Richet, p. 420.— *Un mois au Théâtre*, par Guy de Montgailhard, p. 424.— *Bibliographies*, par de Beaurepaire-Froment et F. M. p. 426.— *Nouvelles des Nôtres*, par X., p. 429.

Poésies.— *Album du Feu Follet* : *La Fête-Dieu*, par Pierre Ardouin, p. 407. — *Au cours du Louvre*, par Al. de Linove, p. 409. — *Repas d'oiseaux*, par Michel Durand-Foujol, p. 411. — *Le Poète et l'Humanité*, par René Conte, p. 412.— *L'Ort occitan : Al boquet d'amor*, par Prosper Estieu, p. 405 (414, erreur de pagination).

Août

Ferdinand de Gramont, par Emile Massard, p. 431. — *L'Art*, par

Pierre AUDIBERT, p. 436.— *La Fève, conte gascon*, par Antonin PERBOSC, p. 439 — *Petit dialogue socratique*, par Marcel SÉMÉZIES, p. 441.— *M'sieu Tout l' Monde à l'Exposition*, par Jacques MAÏRINÔ, p. 448.— *Une imprudence, nouvelle*, par Mary des ARNEAUX, p. 457.— *La Table de marbre, nouvelle*, par René CONTE, p. 461.— *Un Philosophe, nouvelle*, par Amédée DELORME, p. 466.— *Le livre de grand'mère, nouvelle*, par André DELACOUR, p. 468.— *Bibliographies*, par F. M., p. 471.— *Chroniques*, par Etienne RICHET, p. 476.

POÉSIES.— *Album du Feu Follet : A une Fontaine*, par Raymond CRUSSARD, p. 448.— *Chansons et rondes du vieux chez nous*, par G. de REYNOLD, p. 449.— *La grande Metairie*, par GUENHAËL, p.452.— *La dernière lettre*, par Pierre AUDIBERT, p. 454.

Septembre

Les Galla, par F. MARTIAL, p. 479. — *Un jour de moisson à Castan*, par Emile LUCIE, p. 489.— *La Vie parisienne aux Champs*, par Etienne RICHET, p. 491. — *La Demoiselle, nouvelle*, par M. LYTHE. p. 504. — *M'sieur Tout l' Monde à Cahors*, par Jacques MAÏRINÔ, p. 510.— *Petit mot sur la grande Foire*, par AXI, p. 513.— *Bibliographies*, par F. M. ; X. et de BEAUREPAIRE-FROMENT, p. 516. — *Chronique*, par X., p. 523.

POÉSIES. — *Album du Feu Follet : La Marne*, par Edouard OUDIN, p. 497. — *Melancolie*, par Fernand RIVET, p. 500. — *Duo en Deux Notes*, par Jehan LAUGNAC, p. 501. — *Retour !* par René CONTE, p. 502. — *L'Ort occitan : Flors d'Estiu*, par Prosper ESTIEU, p. 503.

Octobre

L'Etudiant conspirateur, étude historique, par F. MARATUECH, p. 527. — *François Fertiault*, par Emmanuel DES ESSARTS, p. 537. — *Les Femmes de demain, saynète*, par Charles TEILHAC, p. 540. — *Influence du sol sur l'homme*, par Jacques MAURICE, p. 544. — *Le prix d'une victoire, nouvelle*, par Amédée DELORME, p. 557. — *La Vie Parisienne*, par Etienne RICHET, p. 565. — *Mes 13 jours*, par Jacques MAÏRINÔ, p. 569. — *Chroniques*, par F. M. p. 573.

POÉSIES. — *Album du Feu Follet : Victor Hugo*, par Emmanuel des ESSARTS, p. 548. — *Aquarelles*, par Joseph POUZIN, p. 550. — *La Nuit*, par Daniel THALY, p. 552. — *Les Etoiles, légende venitienne*, par René VINCY, p. 553. — *Crépuscule*, par Pierre AUDIBERT, p. 555. — *L'Ort occitan : Brugas floridas*, par Prosper ESTIEU, p. 556.

Novembre

La Bataille d'Eylau, par Marcel SÉMÉZIES, p. 575. — *Le Mal pour le Mal, critique litteraire*, par Pagès du PORT, p. 584. — *Edouard Sain*, par Marc LEGRAND, p. 558. — *L'Obstacle*, par HUMILIS, p. 600. — *Un Cadet en Allemagne*, par Jehan Ythier du LAC, p. 607. — *Un homme à la mer ! nouvelle*, par Jehan de FUMEL, p. 610. — *Séjour à la Campagne*, par Jacques MAÏRINÔ, p. 613. — *Un mois au Théâtre*, par Guy de MONTGAILHARD, p. 617. — *Bibliographies*, par H. V. et Guy de MONTGAILHARD, p. 621. — *Nouvelles des Nôtres*, par FEU FOLLET, p. 622.

POÉSIES. — *Album du Feu Follet : Le Ciel*, par MARIE-THÉRÈSE, p. 601. — *Chansons et Rondes du vieux Chez nous*, par G. de RAYNOLD, p. 602. — *L'Ort occitan : La Cruzantema*, par Prosper ESTIEU, p. 605.

Décembre

Nostre Hènric, par F. MARATUECH, p. 623. — *La Bataille d'Eylau* (fin) par Marcel SÉMÉZIES, p. 635. — *Un Cadet en Allemagne* (suite), par Jehan Ythier du LAC, p. 647. — *La Vie Parisienne*, par Etienne RICHET, p. 654. — *Carnavalet*, par Jacques MAÏRINÔ, p. 657. — *Un Mois au Théâtre*, par Guy de MONTGAILHARD, p. 662. — *Bibliographie*, p. 664. — *Nouvelles des Nôtres*, p. 666. — *Epuration*, par F. MARATUECH, p. 667.

POÉSIES. — *Album du Feu Follet : Angoisse*, p. 650. — *La Mort d'Ophélia*, par Pierre AUDIBERT, p. 651. — *L'Ort occitan : A Pol Froument*, par Jean LAURÈS, p. 653.

REVUE NOUVELLE

Le Feu Follet

XXe ANNÉE

Fondateur-Directeur : F. MARATUECH

Tome XI — N° 2 — Février 1900

Pages

Colonel E. Perrossier. — *La Commune de 1871 à Narbonne* 82

Charles Teilhac. — *L'Algérie française* (suite)...... 93

Francis Maratuech. — *Jules Ribès-Méry*.......... 99

Album poétique : **Jacques Oltis, Charles Dornier, Pierre Audibert, Léger Rabès, Ramon de la Barta.** — *Les grands oratorios à l'église Saint-Eustache :* **Gésa Darsuzy.** — *Questions du jour :* **René Conte.** — *La Vie parisienne :* **Étienne Richet.**— *Roman :* AGRIPPA LE DIABLE (suite) : **Gaston Rayssac.** — *Notes de Musique :* **Hyacinthe de Vésian.**— *Un mois au théâtre :* **Gésa Darsuzy.** *Bibliographie.* — *Revue des Revues.* — *Chroniques.*

60 centimes

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

SECRÉTARIAT

42, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE (Lundi, de 3 à 5 h^res)

POUR PARAITRE

Le Peintre Edouard Sain *(étude accompagnée d'illustrations), par Gésa DARSUZY.*

La Musique et les Musiciens, *par Pierre KUNC.*

PETITE CORRESPONDANCE

MM. Et. Julien, Michel D.-F., F. Bournand. — Suis vraiment peiné de votre silence. N'avez-vous pas reçu lettres et envois? Et vos promesses?...

Guy de Fresnes. —

« Au ciel trop bleu, dans l'air, sur la nature entière,
Plane un peu de tristesse et de bonheur passé... »

Frais et gentil, cela! Malheureusement, ils sont trop!... Et nous sommes obligés de réserver les « entrées » de l'***Album*** à ceux que nous connaissons et qui nous soutiennent ***effectivement.***

Divers. — Voir ci-dessus. De plus, nous voulons toujours savoir le vrai nom de nos collaborateurs, et c'est bien la moindre preuve de confiance qu'ils puissent nous donner!

NOTRE PRIME

La Médaille-Portrait en Bronze d'Art

est bien *la plus originale nouveauté* que l'on puisse imaginer.

Tous nos collaborateurs, tous nos lecteurs voudront avoir, bientôt, leur **Médaille-Portrait** *en bronze !* Et chacun recevra une ou plusieurs *Médailles à sa propre effigie...*

On pourra désormais mettre les têtes de ses amis dans la collection des pièces rares ou curieuses ; la numismatique deviendra sentimentale !... C'est « l'immortalité du bronze » à la portée de tous, ces **Médaillons artistiques** que nos abonnés peuvent se procurer au prix exceptionnellement réduit de **4** fr. (**quatre** francs) pour la *première* **Médaille**.

Les suivantes à raison de **1** fr. **50** (**un** franc **cinquante** centimes) pièce seulement.

Et, pour cela, il suffit d'envoyer une photographie (qui, du reste, sera rendue lors de la livraison de la commande), à

M. G. GIUSTI, *Sculpteur, 6, rue Saint-Erembert,* à TOULOUSE.

CINQ Médailles-Portraits pour **DIX** francs ! Qu'on se le dise ! Que nos lecteurs, que nos aimables et bienveillants collaborateurs surtout, se mettent en mesure de nous offrir, pour nos étrennes, leur portrait en *effigie.*

FEU FOLLET se créera ainsi une collection unique : le « Médaillier de la Rédaction », la vitrine des Amis !

LA DIRECTION.

BON-PRIME *du « FEU FOLLET »*

M. .... *demeurant à* ....

rue (ou) par.................................... *département d* ....

prie M. G.GIUSTI, *sculpteur, 6, rue Saint-Erembert, à Toulouse, de m'envoyer au plus tôt*.................... MÉDAILLES-PORTRAITS *en bronze d'art, — d'après la photographie ci-jointe. Inclus un mandat-poste de*.................... *francs à cet effet.*

SIGNATURE,

N.-B. — Les commandes sont inscrites par ordre de réception. Les photographies sont rendues.

Et maintenant, cher lecteur, il ne nous reste plus qu'à vous engager à découper ce *Bon-Prime* et à l'envoyer à l'adresse de l'Artiste (Voir ci-dessus), en lui commandant un nombreux tirage — parce que vous avez beaucoup d'amis.

Adresser tout ce qui a trait à la **Rédaction** *à M. Maratuech, à Ferrières (Lot)*

ABONNEMENTS

FRANCE......... 8 FR. | ÉTRANGER...... 10 FR.

Les *Abonnements* et les *Annonces* sont reçus chez l'imprimeur M. MAZEYRIE à TULLE (Corrèze)

et au Secrétariat, 42, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, le lundi de 3 à 5 hres.

DÉPOSITAIRES

BORDEAUX

Salle des dépêches de *la Petite Gironde*.
MM. FERET et fils, 15, cours de l'Intendance;

CAHORS

GIRMA, libraire.

TOULOUSE

Mlle BRUN, libraire, rue Lafayette.

AIX-EN-PROVENCE

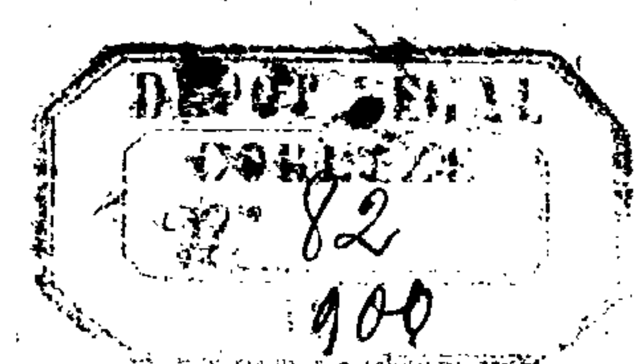
M. L. DUFORT, Cours Mirabeau, 30

MARSEILLE

Publications populaires, 9 bis, quai du Canal.

N. B. — MM. les Auteurs, les Editeurs et les Directeurs de journaux sont priés d'envoyer **directement** à FEU FOLLET, FERRIÈRES (LOT), tout ce qui a trait à la Bibliographie : services de presse, échanges, numéros justificatifs, etc.

TULLE, IMPRIMERIE MAZEYRIE



REVUE NOUVELLE

Le Feu Follet

XXe ANNÉE

Fondateur-Directeur : F. MARATUECH

Tome XI — N° 3 — Mars 1900

Pages

Francis Maratuech. — *L'Art populaire*............ 145

Pierre Kunc. — *Charles Lamoureux*................ 152

Colonel E. Perrossier. — *La Commune de 1871 à Narbonne* (suite)................................ 156

Michel Durand-Foujols. — *Élections sénatoriales*... 165

Le Progrès : **Amédée Delorme.** — *Guérison* (nouvelle) : **André Delacour.** — *Croquis urbains :* **René Vincy.** — *Album poétique :* **Eug. Le Roy, Arnauld Baron, Jehan Laugnac, Léger Rabès, Prosper Estieu.** — *Notes de Musique* : **Hyacinthe de Vésian.** — *La Vie parisienne :* **Étienne Richet.** — *Un mois au théâtre :* **Guy de Montgailhard.**—*Bibliographie.—Revue des Revues.—Chroniques.*

60 centimes

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

SECRÉTARIAT

42, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE (Lundi, de 3 à 5 hres)

NOTRE PRIME

La Médaille-Portrait en Bronze d'Art

est bien *la plus originale nouveauté* que l'on puisse imaginer.

Tous nos collaborateurs, tous nos lecteurs voudront avoir, bientôt, leur **Médaille-Portrait** *en bronze !* Et chacun recevra une ou plusieurs *Médailles à sa propre effigie...*

On pourra désormais mettre les têtes de ses amis dans la collection des pièces rares ou curieuses ; la numismatique deviendra sentimentale !... C'est « l'immortalité du bronze » à la portée de tous, ces **Médaillons artistiques** que nos abonnés peuvent se procurer au prix exceptionnellement réduit de **4** fr. (**quatre** francs) pour la *première* **Médaille**.

Les suivantes à raison de **1** fr. **50** (**un** franc **cinquante** centimes) pièce seulement.

Et, pour cela, il suffit d'envoyer une photographie (qui, du reste, sera rendue lors de la livraison de la commande), à

M. G. GIUSTI, *Sculpteur*, *6, rue Saint-Erembert,* à TOULOUSE.

CINQ Médailles-Portraits pour **DIX** francs ! Qu'on se le dise ! Que nos lecteurs, que nos aimables et bienveillants collaborateurs surtout, se mettent en mesure de nous offrir, pour nos étrennes, leur portrait en *effigie.*

FEU FOLLET se créera ainsi une collection unique : le « Médaillier de la Rédaction », la vitrine des Amis !

LA DIRECTION.

BON-PRIME *du « FEU FOLLET »*

M. .... *demeurant à* ....

rue (ou) par.................................. *département d*..................................

prie M. G.GIUSTI, *sculpteur, 6, rue Saint-Erembert, à Toulouse, de m'envoyer au plus tôt*.................. MÉDAILLES-PORTRAITS *en bronze d'art, — d'après la photographie ci-jointe. Inclus un mandat-poste de*.................. *francs à cet effet.*

SIGNATURE,

N.-B. — Les commandes sont inscrites par ordre de réception. Les photographies sont rendues.

Et maintenant, cher lecteur, il ne nous reste plus qu'à vous engager à découper ce *Bon-Prime* et à l'envoyer à l'adresse de l'Artiste (Voir ci-dessus), en lui commandant un nombreux tirage — parce que vous avez beaucoup d'amis.

Adresser tout ce qui a trait à la **Rédaction** *à M. Maratuech, à Ferrières (Lot).*

☛ Sauf réserve contraire de la part des Auteurs, la **reproduction** de tous les articles de la Revue *est autorisée* dans les journaux qui ont un traité en cours d'exécution avec la « Société des Gens de Lettres ».

ABONNEMENTS

FRANCE......... 8 FR. | ÉTRANGER...... 10 FR.

Les *Abonnements* et les *Annonces* sont reçus chez l'imprimeur M. MAZEYRIE à TULLE (Corrèze)

et au Secrétariat, 42, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, le lundi de 3 à 5 hres.

DÉPOSITAIRES

BORDEAUX

Salle des dépêches de *la Petite Gironde*.
MM. FERET et fils, 15, cours de l'Intendance;

CAHORS

GIRMA, libraire.

TOULOUSE

Mlle BRUN, libraire, rue Lafayette.

AIX-EN-PROVENCE

M. L. DUFORT, Cours Mirabeau, 30

MARSEILLE

Publications populaires, 9 bis, quai du Canal.

N. B. — MM. les Auteurs, les Editeurs et les Directeurs de journaux sont priés d'envoyer **directement** à FEU FOLLET, FERRIÈRES (LOT), tout ce qui a trait à la Bibliographie : services de presse, échanges, numéros justificatifs, etc.

TULLE, IMPRIMERIE MAZEYRIE

REVUE NOUVELLE

Le Feu Follet

XXe ANNÉE

Fondateur-Directeur : F. MARATUECH

Tome XI — N° 4 — Avril 1900

Pages

Colonel E. Perrossier. — *La Commune de 1871 à Narbonne* (fin) 209

Joseph Pouzin. — *Les Deux Noblesses* 219

Charles Teilhac. — *L'Algérie Française* 224

Axi. — *Les Moustiques de Saint-Martin !* 230

Chronique Parisienne : **François Bournand.** — *Album poétique :* **Pierre Ardouin, Léger Rabès, Ramon de La Barta.** — *Agrippa le Diable* (suite) *:* **Gaston Rayssac.** *La Vie parisienne :* **Étienne Richet.**— *Notes de Musique :* **Hyacinthe de Véslan.** — *Un mois au théâtre :* **Guy de Montgailhard.** — *Les débuts de Mademoiselle Delvair au Français :* **Pierre Audibert.** — *Bibliographie.* — *Revue des Revues.* — *Chroniques.*

60 centimes

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

SECRÉTARIAT

42, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE (Lundi, de 3 à 5 hres)



NOTRE PRIME

La Médaille-Portrait en Bronze d'Art

est bien *la plus originale nouveauté* que l'on puisse imaginer.

Tous nos collaborateurs, tous nos lecteurs voudront avoir, bientôt, leur **Médaille-Portrait** *en bronze !* Et chacun recevra une ou plusieurs *Médailles à sa propre effigie...*

On pourra désormais mettre les têtes de ses amis dans la collection des pièces rares ou curieuses ; la numismatique deviendra sentimentale !... C'est « l'immortalité du bronze » à la portée de tous, ces **Médaillons artistiques** que nos abonnés peuvent se procurer au prix exceptionnellement réduit de **4** fr. (**quatre** francs) pour la *première* **Médaille**.

Les suivantes à raison de **1** fr. **50** (**un** franc **cinquante** centimes) pièce seulement.

Et, pour cela, il suffit d'envoyer une photographie (qui, du reste, sera rendue lors de la livraison de la commande), à

M. G. GIUSTI, *Sculpteur*, 6, *rue Saint-Erembert,* à TOULOUSE.

CINQ Médailles-Portraits pour **DIX** francs ! Qu'on se le dise ! Que nos lecteurs, que nos aimables et bienveillants collaborateurs surtout, se mettent en mesure de nous offrir, pour nos étrennes, leur portrait en *effigie*.

FEU FOLLET se créera ainsi une collection unique : le « Médaillier de la Rédaction », la vitrine des Amis !

LA DIRECTION.

BON-PRIME *du « FEU FOLLET »*

M. .... *demeurant à* ....

rue (ou) par.................................... *département d*....................................

prie M. G.GIUSTI, *sculpteur, 6, rue Saint-Erembert, à Toulouse, de m'envoyer au plus tôt*.................... MÉDAILLES-PORTRAITS *en bronze d'art, — d'après la photographie ci-jointe. Inclus un mandat-poste de*.................... *francs à cet effet.*

SIGNATURE,

N.-B. — Les commandes sont inscrites par ordre de réception. Les photographies sont rendues.

Et maintenant, cher lecteur, il ne nous reste plus qu'à vous engager à découper ce *Bon-Prime* et à l'envoyer à l'adresse de l'Artiste (Voir ci-dessus), en lui commandant un nombreux tirage — parce que vous avez beaucoup d'amis.

Adresser tout ce qui a trait à la **Rédaction** *à M. Maratuech, à Ferrières (Lot).*

☛ Sauf réserve contraire de la part des Auteurs, la **reproduction** de tous les articles de la Revue *est autorisée* dans les journaux qui ont un traité en cours d'exécution avec la « Société des Gens de Lettres ».

ABONNEMENTS

FRANCE......... 8 FR. | ÉTRANGER..... 10 FR.

Les *Abonnements* et les *Annonces* sont reçus chez l'imprimeur M. MAZEYRIE à TULLE (Corrèze)

et au Secrétariat, 42, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, le lundi de 3 à 5 hres.

DÉPOSITAIRES

BORDEAUX

Salle des dépêches de *la Petite Gironde*.
MM. FERET et fils, 15, cours de l'Intendance;

CAHORS

GIRMA, libraire.

TOULOUSE

Mlle BRUN, libraire, rue Lafayette.

AIX-EN-PROVENCE

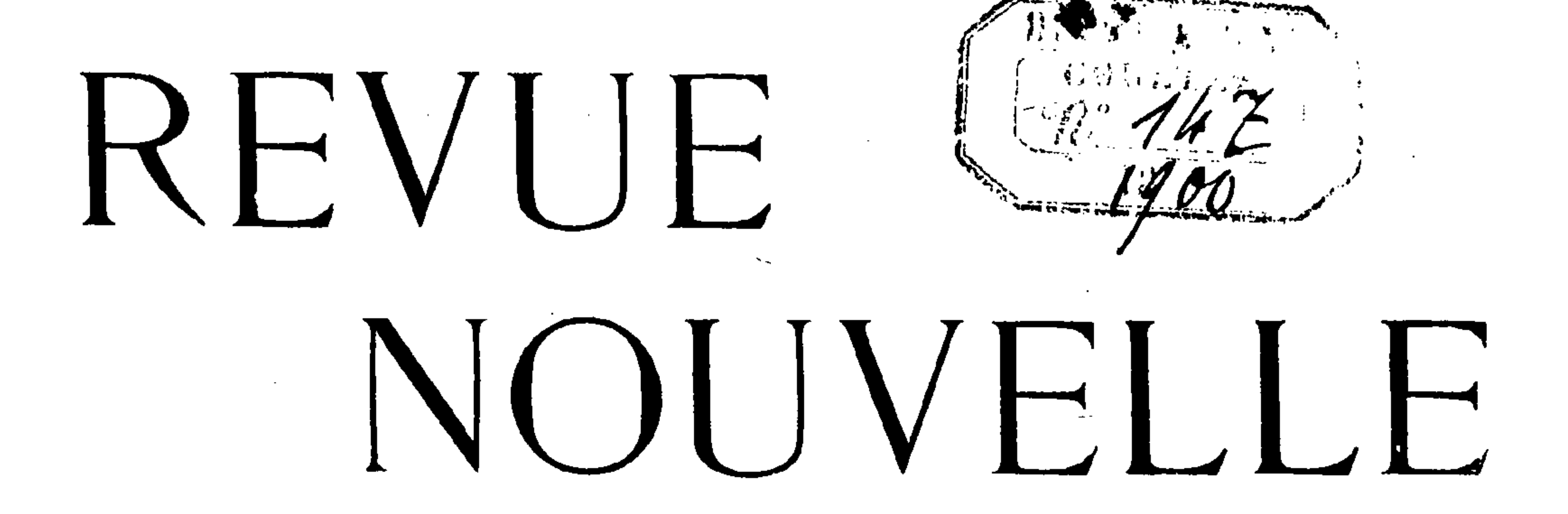
M. L. DUFORT, Cours Mirabeau, 30

MARSEILLE

Publications populaires, 9 bis, quai du Canal.

N. B. — MM. les Auteurs, les Editeurs et les Directeurs de journaux sont priés d'envoyer **directement** à FEU FOLLET, FERRIÈRES (LOT), tout ce qui a trait à la Bibliographie : services de presse, échanges, numéros justificatifs, etc.

TULLE, IMPRIMERIE MAZEYRIE



REVUE NOUVELLE

Le Feu Follet

XXe ANNÉE

Fondateur-Directeur : F. MARATUECH

Tome XI — N° 5 — Mai 1900

Pages

Pierre Kunc. — *A propos de « Louise »* 273

Marie Lavergne. — *Gethsémani* 279

François Bournand. — *La Comédie-Française* 281

Charles Teilhac. — *L'Algérie Française* (suite) 286

Joseph Pouzin. — *Les Deux Noblesses* (fin) 293

J. d'Ulm. — *Tante Armelle* 297

Album poétique : **Raoul Pradel, Rustica, René Vincy, Prosper Estieu.** — *Agrippa le Diable* (fin) : **Gaston Rayssac.** — *La Vie parisienne* : **Étienne Richet.** — *Art et Artistes* : *M. Bariteau*, **Guy de Montgailhard.** — *Notes de Musique* : **Hyacinthe de Vésian.** — *Un mois au théâtre* : **Guy de Montgailhard.** — *Chroniques.* — *Bibliographie.* — *Revue des Revues.*

60 centimes

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

SECRÉTARIAT

42, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE (Lundi, de 3 à 5 h^res)

POUR PARAITRE

UNE IMPRUDENCE, nouvelle, par MARY DES ARNEAUX.
LE PRIX D'UNE VICTOIRE, par A. DELORME.
LA TABLE DE MARBRE, par RENÉ CONTE.

Et des Études de PIERRE AUDIBERT, RASTIGNAC, POUZIN, — des Notes sur l'Exposition par J. d'ULM, AXI, PAPILLON, etc.

⁂ *Dame Ysabeau*, chanson rustique, par MARIE-THÉRÈSE, — et des poésies de PIERRE AUDIBERT, FERNAN RIVES, A. BARON, RENÉ CONTE, DURAND-FOUJOLS, POUZIN, VIDEAU, etc.

NOTRE PRIME

La Médaille-Portrait en Bronze d'Art

est bien *la plus originale nouveauté* que l'on puisse imaginer.

Tous nos collaborateurs, tous nos lecteurs voudront avoir, bientôt, leur **Médaille-Portrait** *en bronze !* Et chacun recevra une ou plusieurs *Médailles à sa propre effigie*...

On pourra désormais mettre les têtes de ses amis dans la collection des pièces rares ou curieuses ; la numismatique deviendra sentimentale !... C'est « l'immortalité du bronze » à la portée de tous, ces **Médaillons artistiques** que nos abonnés peuvent se procurer au prix exceptionnellement réduit de **4** fr. (**quatre** francs) pour la *première* **Médaille**.

Les suivantes à raison de **1** fr. **50** (**un** franc **cinquante** centimes) pièce seulement.

Et, pour cela, il suffit d'envoyer une photographie (qui, du reste, sera rendue lors de la livraison de la commande), à

M. G. GIUSTI, *Sculpteur*, *6*, *rue Saint-Erembert*, à TOULOUSE.

CINQ Médailles-Portraits pour **DIX** francs ! Qu'on se le dise ! Que nos lecteurs, que nos aimables et bienveillants collaborateurs surtout, se mettent en mesure de nous offrir, pour nos étrennes; leur portrait en *effigie*.

FEU FOLLET se créera ainsi une collection unique : le « Médaillier de la Rédaction », la vitrine des Amis !

LA DIRECTION.

BON-PRIME *du « FEU FOLLET »*

M. .... *demeurant à* ....

rue (ou) par.................... *département d*....................

prie M. G.GIUSTI, *sculpteur*, *6*, *rue Saint-Erembert*, *à Toulouse*, *de m'envoyer au plus tôt*.................... MÉDAILLES-PORTRAITS *en bronze d'art*, — *d'après la photographie ci-jointe. Inclus un mandat-poste de*.................... *francs à cet effet.*

SIGNATURE,

N.-B. — Les commandes sont inscrites par ordre de réception. Les photographies sont rendues.

Et maintenant, cher lecteur, il ne nous reste plus qu'à vous engager à découper ce *Bon-Prime* et à l'envoyer à l'adresse de l'Artiste (Voir ci-dessus), en lui commandant un nombreux tirage — parce que vous avez beaucoup d'amis.

Adresser tout ce qui a trait à la **Rédaction** *à M. Maratuech, à Ferrières (Lot).*

☛ Sauf réserve contraire de la part des Auteurs, la **reproduction** de tous les articles de la Revue *est autorisée* dans les journaux qui ont un traité en cours d'exécution avec la « Société des Gens de Lettres ».

ABONNEMENTS

FRANCE......... 8 FR. | ÉTRANGER...... 10 FR.

Les *Abonnements* et les *Annonces* sont reçus chez l'imprimeur M. MAZEYRIE à TULLE (Corrèze)

et au Secrétariat, 42, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, le lundi de 3 à 5 h[res].

DÉPOSITAIRES

BORDEAUX

Salle des dépêches de *la Petite Gironde*.
MM. FERET et fils, 15, cours de l'Intendance;

CAHORS

GIRMA, libraire.

TOULOUSE

Mlle BRUN, libraire, rue Lafayette.

AIX-EN-PROVENCE

M. L. DUFORT, Cours Mirabeau, 30

MARSEILLE

Publications populaires, 9 bis, quai du Canal.

N. B. — MM. les Auteurs, les Editeurs et les Directeurs de journaux sont priés d'envoyer **directement** à FEU FOLLET, FERRIÈRES (LOT), tout ce qui a trait à la Bibliographie : services de presse, échanges, numéros justificatifs, etc.

TULLE, IMPRIMERIE MAZEYRIE



REVUE NOUVELLE

Le Feu Follet

XXe ANNÉE

Fondateur-Directeur : F. MARATUECH

Tome XI — Nº 6 — Juin 1900

Pages

Papillon. — *Souvenir d'Antan* 337

François Bournand. — *La Comédie-Française* 344

Jehan Laugnac. — *Daubasse, poète galant* 351

Charles Teilhac. — *L'Algérie Française* (suite) 358

Album poétique : **Emmanuel des Essarts, Emile Blémont, Marie-Thérèse, Pierre Ardouin, Ramon de la Barta.** — *La Vie parisienne :* **Étienne Richet.** — *Notes de Musique :* **Hyacinthe de Véslan.** — *Un mois au théâtre :* **Guy de Montgailhard.** — *Bibliographie.* — *Revue des Revues.* — *Chroniques.*

60 centimes

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

SECRÉTARIAT

42, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE (Lundi, de 3 à 5 hres)

POUR PARAITRE

UNE IMPRUDENCE, nouvelle, par MARY DES ARNEAUX.
LE PRIX D'UNE VICTOIRE, par A. DELORME.
LA TABLE DE MARBRE, par RENÉ CONTE.

Et des Études de PIERRE AUDIBERT, RASTIGNAC, POUZIN, — des Notes sur l'Exposition par J. d'ULM, AXI, PAPILLON, etc.

⁂ *Dame Ysabeau*, chanson rustique, par MARIE-THÉRÈSE, — et des poésies de PIERRE AUDIBERT, FERNAN RIVES, A. BARON, RENÉ CONTE, DURAND-FOUJOLS, POUZIN, VIDEAU, etc.

NOTRE PRIME

La Médaille-Portrait en Bronze d'Art

est bien *la plus originale nouveauté* que l'on puisse imaginer.

Tous nos collaborateurs, tous nos lecteurs voudront avoir, bientôt, leur **Médaille-Portrait** *en bronze !* Et chacun recevra une ou plusieurs *Médailles à sa propre effigie...*

On pourra désormais mettre les têtes de ses amis dans la collection des pièces rares ou curieuses ; la numismatique deviendra sentimentale !... C'est « l'immortalité du bronze » à la portée de tous, ces **Médaillons artistiques** que nos abonnés peuvent se procurer au prix exceptionnellement réduit de **4** fr. (**quatre** francs) pour la *première* **Médaille.**

Les suivantes à raison de **1** fr. **50** (**un** franc **cinquante** centimes) pièce seulement.

Et, pour cela, il suffit d'envoyer une photographie (qui, du reste, sera rendue lors de la livraison de la commande), à

M. G. GIUSTI, *Sculpteur*, 6, *rue Saint-Erembert,* à TOULOUSE.

CINQ Médailles-Portraits pour **DIX** francs ! Qu'on se le dise ! Que nos lecteurs, que nos aimables et bienveillants collaborateurs surtout, se mettent en mesure de nous offrir, pour nos étrennes, leur portrait en *effigie.*

FEU FOLLET se créera ainsi une collection unique : le « Médaillier de la Rédaction », la vitrine des Amis !

LA DIRECTION.

Adresser tout ce qui a trait à la **Rédaction** *à M. Maratuech, à Ferrières (Lot).*

☛ Sauf réserve contraire de la part des Auteurs, la **reproduction** de tous les articles de la Revue *est autorisée* dans les journaux qui ont un traité en cours d'exécution avec la « Société des Gens de Lettres ».

ABONNEMENTS

FRANCE......... 8 FR. | ÉTRANGER...... 10 FR.

Les *Abonnements* et les *Annonces* sont reçus chez l'imprimeur M. MAZEYRIE à TULLE (Corrèze)
et au Secrétariat, 42, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, le lundi de 3 à 5 h[res].

DÉPOSITAIRES

BORDEAUX
Salle des dépêches de *la Petite Gironde*.
MM. FERET et fils, 15, cours de l'Intendance;

CAHORS
GIRMA, libraire.

TOULOUSE
Mlle BRUN, libraire, rue Lafayette.

AIX-EN-PROVENCE
M. L. DUFORT, Cours Mirabeau, 30

MARSEILLE
Publications populaires, 9 bis, quai du Canal.

N. B. — MM. les Auteurs, les Editeurs et les Directeurs de journaux sont priés d'envoyer **directement** à FEU FOLLET, FERRIÈRES (LOT), tout ce qui a trait à la Bibliographie : services de presse, échanges, numéros justificatifs, etc.

TULLE, IMPRIMERIE MAZEYRIE

REVUE NOUVELLE

Le Feu Follet

XXe ANNÉE

Fondateur-Directeur : F. MARATUECH

Tome XI — N° 7 — Juillet 1900

Pages

Papillon. — *Souvenir d'Antan*........................ 393
Charles Teilhac. — *L'Algérie Française* (fin).......... 400
Jean Barancy. — *Surprises du cœur*.................. 405
Emile Lucie. — *La solitude de Ganil*................ 417

Album poétique : **Pierre Ardouin, Al. de Linove, Michel Durand-Foujols, René Conte, Prosper Estieu.** — *La Vie parisienne :* **Étienne Richet.** — *Un mois au théâtre :* **Guy de Montgailhard.** — *Bibliographie.* — *Nouvelles des nôtres.*

60 centimes

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

SECRÉTARIAT
42, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE (Lundi, de 3 à 5 hres)

Prime Gratuite à tous nos Abonnés

Nous sommes heureux d'annoncer à nos abonnés que, par suite d'une convention avec l'artiste peintre et photographe bien connu Gustave Boscher, dont l'atelier d'un genre tout nouveau est situé au 1er étage rue La Boétie, 13, la *Revue Nouvelle* (*Feu Follet*) peut leur offrir, *à titre complètement gracieux*, c'est-à-dire **gratuitement**, un magnifique portrait photographique carte-album, de la valeur de *cinq francs*, pouvant servir d'épreuve d'identité.

De plus, toute commande faite par nos abonnés bénéficiera d'une *réduction de 25 %* sur les prix de tarifs.

On peut poser *tous les jours de 1 heure à 3 heures*, dans l'atelier de M. Gustave Boscher, 13 rue de la Boétie, près le boulevard Malesherbes, au 1er) étage.

NOTRE PRIME

La Médaille-Portrait en Bronze d'Art

est bien *la plus originale nouveauté* que l'on puisse imaginer.

Tous nos collaborateurs, tous nos lecteurs voudront avoir, bientôt, leur **Médaille-Portrait** *en bronze !* Et chacun recevra une ou plusieurs *Médailles à sa propre effigie*...

On pourra désormais mettre les têtes de ses amis dans la collection des pièces rares ou curieuses ; la numismatique deviendra sentimentale !... C'est « l'immortalité du bronze » à la portée de tous, ces **Médaillons artistiques** que nos abonnés peuvent se procurer au prix exceptionnellement réduit de **4** fr. (**quatre** francs) pour la *première* **Médaille**.

Les suivantes à raison de **1** fr. **50** (**un** franc **cinquante** centimes) pièce seulement.

Et, pour cela, il suffit d'envoyer une photographie (qui, du reste, sera rendue lors de la livraison de la commande), à

M. G. GIUSTI, *Sculpteur*, 6, *rue Saint-Erembert*, à TOULOUSE.

CINQ Médailles-Portraits pour **DIX** francs ! Qu'on se le dise ! Que nos lecteurs, que nos aimables et bienveillants collaborateurs surtout, se mettent en mesure de nous offrir, pour nos étrennes, leur portrait en *effigie*.

FEU FOLLET se créera ainsi une collection unique : le « Médaillier de la Rédaction », la vitrine des Amis !

LA DIRECTION.

Adresser tout ce qui a trait à la **Rédaction** *à M. Maratuech, à Ferrières (Lot).*

☛ Sauf réserve contraire de la part des Auteurs, la **reproduction** de tous les articles de la Revue *est autorisée* dans les journaux qui ont un traité en cours d'exécution avec la « Société des Gens de Lettres ».

ABONNEMENTS

FRANCE........ 8 FR. | ÉTRANGER...... 10 FR.

Les *Abonnements* et les *Annonces* sont reçus chez l'imprimeur M. MAZEYRIE à TULLE (Corrèze)
et au Secrétariat, 42, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, le lundi de 3 à 5 hres.

DÉPOSITAIRES

BORDEAUX
Salle des dépêches de *la Petite Gironde*.
MM. FERET et fils, 15, cours de l'Intendance;

CAHORS
GIRMA, libraire.

TOULOUSE
Mlle BRUN, libraire, rue Lafayette.

AIX-EN-PROVENCE
M. L. DUFORT, Cours Mirabeau, 30

MARSEILLE
Publications populaires, 9 bis, quai du Canal.

N. B. — MM. les Auteurs, les Editeurs et les Directeurs de journaux sont priés d'envoyer **directement** à FEU FOLLET, FERRIÈRES (LOT), tout ce qui a trait à la Bibliographie : services de presse, échanges, numéros justificatifs, etc.

TULLE, IMPRIMERIE MAZEYRIE

REVUE NOUVELLE

Le Feu Follet

XXe ANNÉE

Fondateur-Directeur : F. MARATUECH

Tome XI — N° 8 — Août 1900

Pages

Emile Massard. — *Ferdinand de Gramont* 431

Pierre Audibert. — *L'Art* 436

Antonin Perbosc. — *La Fève*, conte gascon 439

Marcel Sémézies. — *Petit dialogue socratique* 441

Jacq. Maïrino. — *M'sieu Tout l'Monde à l'Exposition* .. 448

Album poétique : **Raymond Crussard, G. de Reynold, Guenhaël, Pierre Audibert.** — *Une Imprudence*, par **Mary des Arneaux.** — *La Table de marbre*, par **René Conte.** — *Un Philosophe*, par **Amédée Delorme.** — *Le Livre de Grand'Mère*, par **André Delacour.** — *Bibliographie.* — *La Vie parisienne aux Pyrénées :* **Ét. Richet.**

60 centimes

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

SECRÉTARIAT

42, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE (Lundi, de 3 à 5 hres)

REVUE NOUVELLE

Le Feu Follet

XXe ANNÉE

Fondateur-Directeur : F. MARATUECH

Tome XI — N° 9 — Septembre 1900

Pages

F. Martial. — « *Les Galla* » 479

Émile Lucie. — *Un jour de moisson à Castan*......... 489

Étienne Richet — *La Vie parisienne aux champs*.... 491

M. Lythe. — « *La Demoiselle* »...................... 504

Album poétique : **Edouard Oudin, Fernand Rivet, Jehan Laugnac, René Conte, Prosper Estieu.** — *M'sieu Tout l'Monde à Cahors*, par **Jacques Maïrino.** — *Petit mot sur la Grande Foire*, par **Axi.** — *Bibliographie.* — *Chronique.*

60 centimes

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

SECRÉTARIAT

42, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE (Lundi, de 3 à 5 hres)

Prime Gratuite à tous nos Abonnés

Nous sommes heureux d'annoncer à nos abonnés que, par suite d'une convention avec l'artiste peintre et photographe bien connu Gustave Boscher, dont l'atelier d'un genre tout nouveau est situé au 1er étage rue La Boétie, 13, la *Revue Nouvelle* (*Feu Follet*) peut leur offrir, *à titre complètement gracieux*, c'est-à-dire **gratuitement**, un magnifique portrait photographique carte-album, de la valeur de *cinq francs*, pouvant servir d'épreuve d'identité.

De plus, toute commande faite par nos abonnés bénéficiera d'une *réduction de 25 %* sur les prix de tarifs.

On peut poser *tous les jours de 1 heure à 3 heures*, dans l'atelier de M. Gustave Boscher, 13 rue de la Boétie, près le boulevard Malesherbes, au 1er étage.

Adresser tout ce qui a trait à la **Rédaction** *à M. Maratuech, à Ferrières (Lot).*

ABONNEMENTS

FRANCE......... 8 FR. | ÉTRANGER...... 10 FR.

Les *Abonnements* et les *Annonces* sont reçus chez l'imprimeur M. MAZEYRIE à TULLE (Corrèze)

et au Secrétariat, 42, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, le lundi de 3 à 5 hres.

DÉPOSITAIRES

BORDEAUX

Salle des dépêches de *la Petite Gironde*.
MM. FERET et fils, 15, cours de l'Intendance;

CAHORS

GIRMA, libraire.

TOULOUSE

Mlle BRUN, libraire, rue Lafayette.

AIX-EN-PROVENCE

M. L. DUFORT, Cours Mirabeau, 30

MARSEILLE

Publications populaires, 9 bis, quai du Canal.

N. B. — MM. les Auteurs, les Editeurs et les Directeurs de journaux sont priés d'envoyer **directement** à FEU FOLLET, FERRIÈRES (LOT), tout ce qui a trait à la Bibliographie : services de presse, échanges, numéros justificatifs, etc.

TULLE, IMPRIMERIE MAZEYRIE

REVUE NOUVELLE

Le Feu Follet

XXe ANNÉE

Fondateur-Directeur : F. MARATUECH

Tome XI — N° 10 — Octobre 1900

Pages

Francis Maratuech. — *L'Etudiant conspirateur*..... 527

Emmanuel des Essarts. — *François Fertiault*...... 537

Charles Teilhac. — *Les Femmes de demain*.......... 540

Jacques Maurice. — *Influence du sol sur l'homme*... 544

Amédée Delorme. — *Le prix d'une victoire*.......... 557

Étienne Richet. — *La Vie parisienne*............... 565

Album poétique : **Emmanuel des Essarts, Joseph Pouzin, Daniel Thaly, Pierre Audibert, Prosper Estieu.** — *Mes Treize jours*, par **Jacques Maïrino.** — — *Chronique.*

60 centimes

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

SECRÉTARIAT

42, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE (Lundi, de 3 à 5 hres)

Adresser tout ce qui a trait à la **Rédaction** *à M. Maratuech, à Ferrières (Lot).*

Sauf réserve contraire de la part des Auteurs, la **reproduction** de tous les articles de la Revue *est autorisée* dans les journaux qui ont un traité en cours d'exécution avec la « Société des Gens de Lettres ».

ABONNEMENTS

FRANCE......... 8 FR. | ÉTRANGER...... 10 FR.

Les *Abonnements* et les *Annonces* sont reçus chez l'imprimeur M. MAZEYRIE à TULLE (Corrèze)

et au Secrétariat, 42, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, le lundi de 3 à 5 hres.

DÉPOSITAIRES

BORDEAUX

Salle des dépêches de *la Petite Gironde*.
MM. FERET et fils, 15, cours de l'Intendance;

CAHORS

GIRMA, libraire.

TOULOUSE

Mlle BRUN, libraire, rue Lafayette.

AIX-EN-PROVENCE

M. L. DUFORT, Cours Mirabeau, 30

MARSEILLE

Publications populaires, 9 bis, quai du Canal.

N. B. — MM. les Auteurs, les Editeurs et les Directeurs de journaux sont priés d'envoyer **directement** à FEU FOLLET, FERRIÈRES (LOT), tout ce qui a trait à la Bibliographie : services de presse, échanges, numéros justificatifs, etc.

TULLE, IMPRIMERIE MAZEYRIE

REVUE NOUVELLE

Le Feu Follet

XXe ANNÉE

Fondateur-Directeur : F. MARATUECH

321(
900

Tome XI — N° 11 — Novembre 1900

Pages

Marcel Sémézies. — *La Bataille d'Eylau*.......... 575

G. Pagès du Port. — *Le Mal pour le Mal*.......... 584

Marc Legrand. — *Edouard Sain*.................... 588

Album du Feu Follet : **Marie-Thérèse, G. de Raynold, Prosper Estieu, Antonin Perbosc.** — *L'Obstacle*, par **Humilis.** — *Un Cadet en Allemagne*, par **Jean Ythier du Lac.** — *Les Martyrs de la Grande Bleue*, par **Jehan de Fumel.** — *Séjour à la Campagne*, par **Jacques Maïrino.** — *Un Mois au Théâtre*, par **Guy de Montgailhard.** — *Bibliographie.* — *Nouvelles des Nôtres.*

60 centimes

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

SECRÉTARIAT

42, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE (Lundi, de 3 à 5 hres)

Adresser tout ce qui a trait à la **Rédaction** *à M. Maratuech, à Ferrières (Lot).*

☛ Sauf réserve contraire de la part des Auteurs, la **reproduction** de tous les articles de la Revue *est autorisée* dans les journaux qui ont un traité en cours d'exécution avec la « Société des Gens de Lettres ».

ABONNEMENTS

FRANCE......... 8 FR. | ÉTRANGER...... 10 FR.

Les *Abonnements* et les *Annonces* sont reçus chez l'imprimeur M. MAZEYRIE à TULLE (Corrèze)

et au Secrétariat, 42, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, le lundi de 3 à 5 hres.

DÉPOSITAIRES

BORDEAUX

Salle des dépêches de *la Petite Gironde*.
MM. FERET et fils, 15, cours de l'Intendance;

CAHORS

GIRMA, libraire.

TOULOUSE

Mlle BRUN, libraire, rue Lafayette.

AIX-EN-PROVENCE

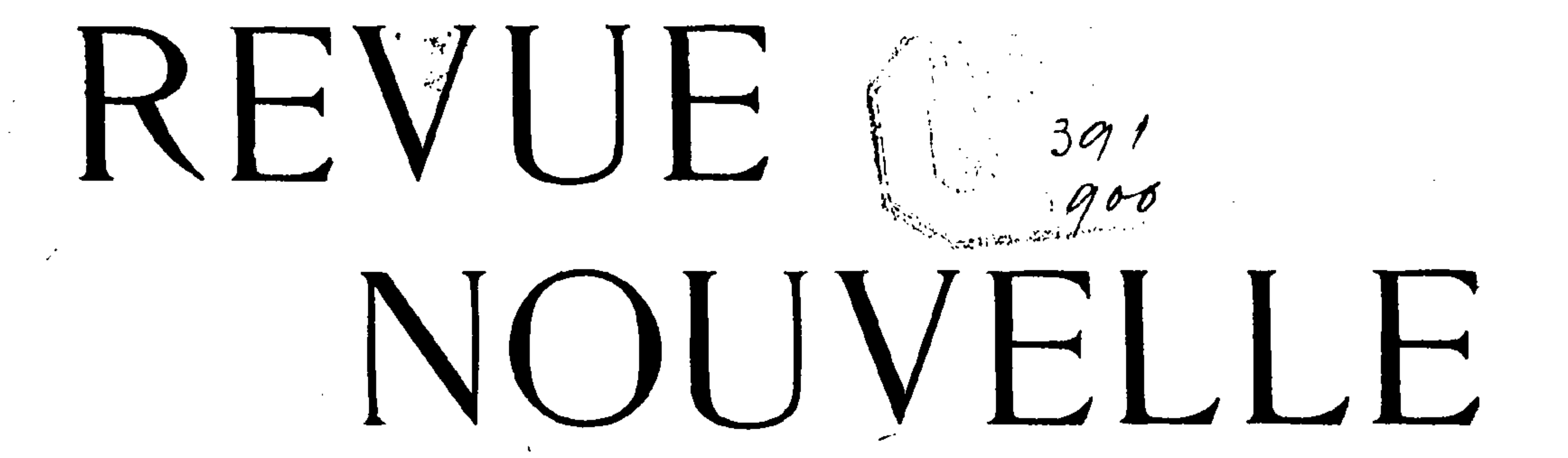
M. L. DUFORT, Cours Mirabeau, 30

MARSEILLE

Publications populaires, 9 bis, quai du Canal.

N. B. — MM. les Auteurs, les Editeurs et les Directeurs de journaux sont priés d'envoyer **directement** à FEU FOLLET, FERRIÈRES (LOT), tout ce qui a trait à la Bibliographie : services de presse, échanges, numéros justificatifs, etc.

TULLE, IMPRIMERIE MAZEYRIE



REVUE NOUVELLE

Le Feu Follet

XXe ANNÉE

Fondateur-Directeur : F. MARATUECH

Tome XI — N° 12 — Décembre 1900

Pages

F. Maratuech. — « *Nostre Hènric* »................. 623

Marcel Sémézies. — *La Bataille d'Eylau* (fin)...... 635

J. Ythier du Lac. — *Un Cadet en Allemagne* (suite)... 647

Album du Feu Follet : **Pierre Audibert, Jean Laurès.** — *La Vie parisienne*, par **Etienne Richet**. — *Carnavalet*, par **Jacques Maïrino.** — *Un Mois au Théâtre*, par **Guy de Montgailhard.** — *Bibliographie.* — *Nouvelles des Nôtres.* — *Epuration.*

60 centimes

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

SECRÉTARIAT

42, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE (Lundi, de 3 à 5 hres)

PETITE CORRESPONDANCE

PAPILLON. — Merci pour le souvenir; c'est ma « saison triste » et je pense aux vôtres. J'attends notes de voyage. Vous écrirai aussitôt. Vous n'avez rien à craindre : « Feu Follet » fait des visites à vos amis, mais il se garderait bien d'être indiscret.

A. BARON. — Je n'ai plus rien de vous. Et l'étude promise ? Bon souvenir.

VINCY. — Que devenez-vous ? Produisez un peu pour nous et, aussi, « produisez-nous » dans le monde où l'on s'amuse — et dans l'autre.

ET. JULIEN. — Pourquoi nous oublier ? Moi qui espérais tant vous avoir retrouvé. Bon souvenir quand même — comme au vieux temps.

L. FEIX. — J'ai été moult emb... de là mon invraisemblable silence. Je gage que vous ne coupez même plus nos pages !

L. B. Paris. — Je pense aux amis durant le lugubre mois « où pleurent tous nos bonheurs sous l'horizon... » mais je suis jaloux de la Société des Etudes ; et nous ?

AXI. — Quand vous voudrez, vos petites pages seront les bienvenues et votre nouveau livre aussi.

SPIZIO. — Pauvre *Feu Follet* d'antan ! Vous l'aimâtes et pourtant vous êtes déjà las de le lui prouver. Une année sans vous : il en est tout morose.

Robert DE FLAGY. — Nous aimons, d'abord, avoir l'adresse de nos amis et collaborateurs. Nous avons toujours trop de vers : on peut pourtant dire de si intéressantes choses en prose !

Georges BEAUNE. — Que devez-vous penser de moi ? J'ai aussi « un travail diabolique », mais je ne saurais oublier un compatriote aussi aimable que vous. Je fais faire chaque fois quelques placards de votre beau feuilleton ; on vous les enverra ensemble, quand il y en éura assez pour un « postal ». Je prends acte de vos bonnes promesses d'*inédit* pour « Feu Follet » : bravo, merci ! et en avant pour la « petite patrie ! »

CADET JEHAN. — Envoyez toujours la suite de votre voyage, pour que nous puissions faire des étapes plus ou moins longues, selon les exigences de la mise en page. J'espérais pouvoir en faire passer plus long le mois dernier.

Adresser tout ce qui a trait à la **Rédaction** *à M. Maratuech, à Ferrières (Lot).*

☛ Sauf réserve contraire de la part des Auteurs, la **reproduction** de tous les articles de la Revue *est autorisée* dans les journaux qui ont un traité en cours d'exécution avec la « Société des Gens de Lettres ».

ABONNEMENTS

FRANCE......... 8 FR. | ÉTRANGER...... 10 FR.

Les *Abonnements* et les *Annonces* sont reçus chez l'imprimeur M. MAZEYRIE à TULLE (Corrèze)
et au Secrétariat, 42, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, le lundi de 3 à 5 hres.

DÉPOSITAIRES

BORDEAUX
Salle des dépêches de *la Petite Gironde*.
MM. FERET et fils, 15, cours de l'Intendance;

CAHORS
GIRMA, libraire.

TOULOUSE
Mlle BRUN, libraire, rue Lafayette.

AIX-EN-PROVENCE
M. L. DUFORT, Cours Mirabeau, 30

MARSEILLE
Publications populaires, 9 bis, quai du Canal.

N. B. — MM. les Auteurs, les Editeurs et les Directeurs de journaux sont priés d'envoyer **directement** à FEU FOLLET, FERRIÈRES (LOT), tout ce qui a trait à la Bibliographie : services de presse, échanges, numéros justificatifs, etc.

TULLE, IMPRIMERIE MAZEYRIE

REVUE NOUVELLE

Le Feu Follet XXe ANNEE Fondateur-Directeur: F. MARATUECH Tome XI - N°1 - Janvier 1900

Francis Maratuech. - Noël! Noël! au bel An neuf!
Théodore Botrel. - Pauvre p'tit gâs! chanson
Marie Lavergne. - Le Chant de la Neige
Charles Teilhac. - L'Algérie française
Marcel Sémézies. - Autour du cercueil d'Henri IV
Joseph Pouzin. - En route, notes d'un touriste
Album poétique: **Raoul Pradel, Paul Maryllis, Gésa Darsuzy** et **Gacian Almeric**. - *Roman:* Agrippa le Diable *(suite):* **Gaston Rayssac.** - *Notes de musique:* **Hyacinthe de Vésian.** - *La Vie Parisienne:* **Etienne Richet.** - *Un mois au Théâtre:* **Gésa Darsuzy.** - *Chroniques. - Bibliographie. - Revue des Revues.*

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS LE ONZIEME VOLUME

Janvier
Noël! Noël! au bel an neuf! par Francis MARATUECH, page
- Le Chant de la Neige, par Marie LAVERGNE, p.
- L'Algérie Française, par Charles TEILHAC, p.
- Autour du Cercueil d'Henri IV, par Marcel SEMEZIES, p.
- En route, par Joseph POUZIN, p.
- Agrippa le Diable, roman (suite), par Gaston RAYSSAC, p.
- Notes de Musique, par Hyacinthe de VESIAN, p.
- La Vie parisienne, par Etienne RICHET, p.
- Un mois au Théâtre, par Gésa DARSUZY, p.
- Bibliographie, par F. MARATUECH; de BEAUREPAIRE-FROMENT et Gésa DARSUZY, p.
- Chroniques, par F. MARATUECH et de BEAUREPAIRE-FROMENT, p.
- Revue des Revues, par Charles DORNIES, p.
POESIES. - Pauvre p'tit gâs! par Théodore BOTREL, page
POESIES. - Album du Feu Follet: La Flagellation, par Raoul PRADEL, p.
POESIES. - Chanson tzigane, par Gésa DARSUZY, p.
POESIES. - Le Guel, par Paul MARYLLIS, p.
POESIES. - L'Ort occitan: L'Art Daufinen, par Gacian ALMESIC, p.
Février
Le "Feu Follet" Revue Nouvelle, par F. MARATUECH, p.
- La Commune de 1871 à Narbonne, par le colonel E. PERROSSIER, p.
- L'Algérie Française (suite), par Charles TEILHAC p.
- Jules Ribès-Méry, par F. MARATUECH, p.
- Les grands Oratorios à l'Eglise Saint-Eustache, par Gésa DARSUZY, p.
- Questions du jour, par René CONTE, p.
- La Vie parisienne, par Etienne RICHET, p.
- Agrippa le Diable, roman (suite), par Gaston RAYSSAC, p.
- Notes de Musique, par Hyacinthe de VESIAN, p.
- Un mois au Théâtre, par Gésa DARSUZY, p.
- Bibliographies, par F. MARATUECH et Marc LEGRAND, p.
- Revue des Revues, par Charles DORNIER, p.
- Chroniques, par F. MARATUECH, p.
POESIES. - Album du Feu Follet: L'Ombre; Souhaits, la Prune, par Jacques OLTIS, p.
POESIES. - Vétéran, par Charles DORNIER, p.
POESIES. - Nostalgie, par Pierre AUDIBERT, p.
POESIES. - L'écrevisse et sa fille (fable) par Léger RABES, p.
POESIES. - L'Ort occitan: L'Esperenc, par Ramon de la BARTA, p.
Mars
L'Art Populaire, par F. MARATUECH, p.
- Charles Lamoureux, par Pierre KUNC, p.
- La Commune de 1871 à Narbonne (suite) par le colonel E. PERROSSIER, p.
- Elections sénatoriales, nouvelle, par Michel DURAND-FOUJOLS, p.
- Le Progrès, nouvelle, par Amédée DELORME, p.
- Guérison, nouvelle, par André DELACOUR, p.
- Becs de gaz, par René Vincy, p.
- Notes de Musique, par Hyacinthe de VESIAN, p.
- La Vie parisienne, par Etienne RICHET, p.
- Un mois au Théâtre, par Guy de MONTGAILHARD (Gésa Darsuzy) p.
- Mme Sarah Bernhard dans Hamlet, par Pierre AUDIBERT, p.
- Bibliographies, par F. MARATUECH, Gaston DESCHAMPS, de BEAUREPAIRE-FROMENT et de PREMARTIN, p.
- Revue des Revues, par Charles DORNIER, p.
- Chroniques, par FEU FOLLET, p.
POESIES. - Album du Feu Follet: A un vieux Château, par Eug. Le ROY, p.
POESIES. - Le Paysan, par Arnauld BARON, p.
POESIES. - Vers sur un thème ancien, par Jehan LAUGNAC, p.
POESIES. - Le merle et le pigeon (fable) par Léger RABES, p.
POESIES. - L'Ort occitan: A la Rosa, par Prosper ESTIEU, p.
Avril
La Commune de 1871 à Narbonne (fin), par le colonel E. PERROSSIER, p.
- Les deux Noblesses, étude sociale par Joseph POUZIN, p.
- L'Algérie française (suite) par Charles TEILHAC, p.
- Les moustiques de Saint-Martin, nouvelle, par AXI, p.
- Chronique Parisienne: M. Eug. Gilbert, par François BOURNAND, p.
- Agrippa le Diable (suite), par Gaston RAYSSAC, p.
- La Vie Parisienne, par Etienne RICHET, p.
- Notes de Musique, par Hyacinthe de VESIAN, p.
- Un mois au théâtre, par Guy de MONTGAILHARD, p,
- Les débuts de Mademoiselle Delvair au Français, par Pierre AUDIBERT, p.
- Bibliographies, par MARC LEGRAND, Gaston RAYSSAC et F. MARATUECH, p.
- Chroniques, par FEU FOLLET, p.
- Revue des Revues, par Charles DORNIER, p.
POESIES. - Album du Feu Follet: Sur les rives de la Dordogne, par Pierre ARDOUIN, p.
POESIES. - La Réclame et la Renommée (fable), par Léger RABES, p.
POESIES. - L'Ort occitan: La Calanca, par Ramon de la BARTA, p.
Mai
A propos de Louise, roman musical de Gustave Charpentier, par Pierre KUNC, p.
- Gethsémani, par Marie LAVERGNE, p.
- La Comédie-Française, par François BOURNAND, p.
- L'Algérie Française (suite), par Charles TEILHAC, p.

- Les Deux Noblesses (fin), par Joseph POUZIN, p.
- Tante Armelle (nouvelle), par J. D'ULM, p.
- La Vie Parisienne, par Etienne RICHET, p.
- Arts et Artistes, M. Bariteau, par Guy de MONTGAILHARD, p.
- Agrippa le Diable (suite), par Gaston RAYSSAC, p.
- Notes de Musique, par Hyacinthe de VESIAN, p.
- Un mois au Théâtre, par Guy de MONTGAILHARD, p.
- Chroniques, par F. M. p.
- Bibliographie, par G. D. p.
- Revue des Revues, par Charles DORNIER, p.
POESIES. - Album du Feu Follet: La Trahison, par Raoul PRADEL, p.
POESIES. - Vive le Roi, par RUSTICA, p.
POESIES. - Le Printemps, par René VINCY, p.
POESIES. - L'Ort occitan: Flor de Rima, par Prosper ESTIEU, p.
Juin
Souvenir d'antan, par PAPILLON, p.
- La meilleure part, conte, par Jules RIBES-MERY, p.
- La Comédie-Française, par François BOURNAND, p.
- Daubasse, poète galant, par Jehan LAUGNAC, p.
- L'Algérie Française (suite), par Charles TEILHAC, p.
- La Vie Parisienne, par Etienne RICHET, p.
- Notes de Musique, par Hyacinthe de VESIAN, p.
- Un mois au Théâtre, par Guy de MONTGAILHARD, p.
- Bibliographies, par M. L. p.
- Revue des Revues, par Charles DORNIER, p.
- Chroniques, par Jacques MAIRINO et René SAIB, p.
POESIES. - Album du Feu Follet: Au souvenir de Villebois-Mareuil, par Emmanuel des ESSARTS, p.
POESIES. - Madrigal demi-mondain; La Course au Baiser, par Emile BLEMONT, p.
POESIES. - Pantoum à la Vierge, par MARIE-THERESE, p.
POESIES. - Chanson d'Avril, par Pierre ARDOUIN, p.
POESIES. - L'Ort occitan: Lo Lac, par Ramon de la BARTA, p.
Juillet
Souvenir d'antan, par PAPILLON, p.
- Les Régates et Trois petites Soeurs, par Jules RIBES-MERY, p.
- L'Algérie Française (fin) par Charles TEILHAC, p.
- Surprises du coeur, nouvelle, par Jean BARANCY, p.
- La solitude de Ganil, par Emile LUCIE, p.
- La Vie Parisienne, par Etienne RICHET, p.
- Un mois au Théâtre, par Guy de MONTGAILHARD, p.
- Bibliographies, par de BEAUREPAIRE-FROMENT et F. M. p.
- Nouvelles des Nôtres, par X., p.
POESIES. - Album du Feu Follet: La Fête-Dieu, par Pierre ARDOUIN, p.
POESIES. - Au cours du Louvre, par Al. de LINOVE, p.
POESIES. - Repas d'oiseaux, par Michel DURAND-FOUJOL, p.
POESIES. - Le Poète et l'Humanité, par René CONTE, p.
POESIES. - L'Ort occitan: Al boquet d'amor, par Prosper ESTIEU, p.
Août
Ferdinand de Gramont, par Emile MASSARD, p.
- L'Art, par Pierre AUDIBERT, p.
- La Fère, conte gascon, par Antonin PERBOSC, p.
- Petit dialogue socratique, par Marcel SEMEZIES, p.
- M'sieu Tout l'Monde à l'Exposition, par Jacques MAIRINO, p.
- Une imprudence, nouvelle, par Mary des ARNEAUX, p.
- La Table de marbre, nouvelle, par René CONTE, p.
- Un Philosophe, nouvelle, par Amédée DELORME, p.
- Le livre de grand'mère, nouvelle, par André DELACOUR, p.
- Bibliographies, par F. M., p.
- Chroniques, par Etienne RICHET, p.
POESIES. - Album du Feu Follet: A une Fontaine, par Raymond CRUSSARD, p.
POESIES. - Chansons et rondes du vieux chez nous, par G. de REYNOLD, p.
POESIES. - La grande Metairie, par , p.
POESIES. - La dernière lettre, par Pierre AUDIBERT, p.
Septembre
Les Galla, par F. MARTIAL, p.
- Un jour de moisson à Castan, par Emile LUCIE, p.
- La Vie parisienne aux Champs, par Etienne RICHET, p.
- La Demoiselle, nouvelle, par M. LYTHE, p.
- , par Jacques MAIRINO, p.
- Petit mot sur la grande Foire, par AXI, p.
- Bibliographies, par F. M.; X. et de BEAUREPAIRE-FROMENT, p.
- Chronique, par X., p.
POESIES. - Album du Feu Follet: La Marne, par Edouard OUDIN, p.
POESIES. - Melancolie, par Fernand RIVET, p.
POESIES. - Duo en Deux Notes, par Jehan LAUGNAC, p.
POESIES. - Retour! par René CONTE, p.
POESIES. - L'Ort occitan: Flors d'Estiù, par Prosper ESTIEU, p.
Octobre
L'Etudiant conspirateur, étude historique, par F. MARATUECH, p.
- François Fertiault, par Emmanuel DES ESSARTS, p.
- Les Femmes de demain, saynète, par Charles TEILHAC, p.
- Influence du sol sur l'homme, par Jacques MAURICE, p.
- Le prix d'une victoire, nouvelle, par Amédée DELORME, p.
- La Vie Parisienne, par Etienne RICHET, p.
- Mes 13 jours, par Jacques MAIRINO, p.
- Chroniques, par F. M. p.
POESIES. - Album du Feu Follet: Victor Hugo, par Emmanuel des ESSARTS, p.
POESIES. - Aquarelles, par Joseph POUZIN, p.
POESIES. - La Nuit, par Daniel THALY, p.
POESIES. - Les Etoiles, légende venitienne, par René VINCY, p.
POESIES. - Crépuscule, par Pierre AUDIBERT, p.

POESIES. - L'Ort occitan: Brugas floridas, par Prosper ESTIEU, p.
Novembre
La Bataille d'Eylau, par Marcel SEMEZIES, p.
- Le Mal pour le Mal, critique litteraire, par Pagès du PORT, p.
- Edouard Sain, par Marc LEGRAND, p.
- L'Obstacle, par HUMILIS, p.
- Un Cadet en Allemagne, par Jehan Ythier du LAC, p.
- Un homme à la mer! nouvelle, par Jehan de FUMEL, p.
- Séjour à la Campagne, par Jacques MAIRINO, p.
- Un mois au Théâtre, par Guy de MONT-GAILHARD, p.
- Bibliographies, par H. V. et Guy de MONTGAILHARD, p.
- Nouvelles des Nôtres, par FEU FOLLET, p.
POESIES. - Album du Feu Follet: Le Ciel, par MARIE-THERESE, p.
POESIES. - Chansons et Rondes du vieux Chez nous, par G. de RAYNOLD, p.
POESIES. - L'Ort occitan: La Cruzantema, par Prosper ESTIEU, p.
Décembre
Nostre Hènric, par F. MARATUECH, p.
- La Bataille d'Eylau (fin) par Marcel SEMEZIES, p.
- Un Cadet en Allemagne (suite), par Jehan Ythier du LAC, p.
- La Vie Parisienne, par Etienne RICHET, p.
- Carnavalet, par Jacques MAIRINO, p.
- Un Mois au Théâtre, par Guy de MONTGAILHARD, p.
- Bibliographie, p.
- Nouvelles des Nôtres, p.
- Epuration, par F. MARATUECH, p.
POESIES. - *Album du Feu Follet: Angoisse,* p.
POESIES. - La Mort d'Ophélia, par Pierre AUDIBERT, p.
POESIES. - L'Ort occitan: A Pol Froument, par Jean LAURES, p.
REVUE NOUVELLE
Le Feu Follet XXe ANNEE Fondateur-Directeur: F. MARATUECH Tome XI - N°2 - Février 1900
Colonel E. Perrossier. - La Commune de 1871 à Narbonne
Charles Teilhac. - L'Algérie française (suite)
Francis Maratuech. - Jules Ribès-Méry
REVUE NOUVELLE
Le Feu Follet XXe ANNEE Fondateur-Directeur: F. MARATUECH Tome XI - N°3 - Mars 1900
Francis Maratuech. - L'Art populaire
Pierre Kunc. - Charles Lamoureux
Colonel E. Perrossier. - La Commune de 1871 à Narbonne (suite)
Michel Durand-Foujois. - Elections sénatoriales
REVUE NOUVELLE
Le Feu Follet XXe ANNEE Fondateur-Directeur: F. MARATUECH Tome XI - N° 4 - Avril 1900
Colonel E. Perrossier. - La Commune de 1871 à Narbonne (fin)
Joseph Pouzin. - Les Deux Noblesses
. - L'Algérie Française
Axi. - Les Moustiques de Saint-Martin!
Chronique Parisienne: **François Bournand.** - *Album poétique:* **Pierre Ardouin, Léger Rabès, Ramon de La Barta.** - *Agrippa le Diable* (suite): **Gaston Rayssac.** *La Vie parisienne:* **Etienne Richet.** - *Notes de Musique:* **Hyacinthe de Vésian**. - *Un mois au théâtre:* **Guy de Montgailhard**. - *Les débuts de Mademoiselle Delvair au Français:* **Pierre Audibert**. - *Bibliographie. - Revue des Revues. - Chroniques.*
REVUE NOUVELLE
Le Feu Follet XXe ANNEE Fondateur-Directeur: F. MARATUECH Tome XI - N° 5 - Mai 1900
Pierre Kunc. - A propos de "Louise"
Marie Lavergne. - Gethsémani
François Bournand. - La Comédie-Française
Charles Teilhac. - L'Algérie Française (suite)
Joseph Pouzin. - Les Deux Noblesses (fin)
J. d'Ulm. - Tante Armelle
Album poétique: **Raoul Pradel, Rustica, René Vincy, Prosper Estieu.** - *Agrippa le Diable* (fin): **Gaston Rayssac.** - *La Vie parisienne:* **Etienne Richet.** - *Art et Artistes: M. Bariteau,* **Guy de Montgailhard.** - *Notes de Musique:* **Hyacinthe de Vésian.** - *Un mois au théâtre:* **Guy de Montgailhard.** - *Chroniques. - Bibliographie. - Revue des Revues.*
REVUE NOUVELLE
Le Feu Follet XXe ANNEE Fondateur-Directeur: F. MARATUECH Tome XI - N° 6 - Juin 1900
Papillon. - Souvenir d'Antan
François Bournand. - La Comédie-Française
Jehan Laugnac. - Daubasse, poète galant
Charles Teilhac. - L'Algérie Française (suite)
Album poétique: **Emmanuel des Essarts, Emile Blémont, Marie-Thérèse, Pierre Ardouin, Ramon de la Barta.** - *La Vie parisienne:* **Etienne Richet.** - *Notes de Musique:* **Hyacinthe de Vésian.** - *Un mois au théâtre:* **Guy de Montgailhard.** - *Bibliographie. - Revue des Revues. - Chroniques.*
REVUE NOUVELLE
Le Feu Follet XXe ANNEE Fondateur-Directeur: F. MARATUECH Tome XI - N° 7 - Juillet 1900
Papillon. - Souvenir d'Antan
Charles Teilhac. - L'Algérie Française (fin)
Jean Barancy. - Surprises du coeur
Emile Lucie. - La solitude de Ganil
Album poétique: **Pierre Ardouin, Al. de Linove, Michel Durand-Foujols, René Conte, Prosper Estieu.** - *La Vie parisienne:* **Etienne Richet.** - *Un mois au théâtre:* **Guy de Montgailhard.** - *Bibliographie. - Nouvelles des nôtres.*
REVUE NOUVELLE
Le Feu Follet XXe ANNEE Fondateur-Directeur: F. MARATUECH Tome XI - N° 8 - Août 1900
Emile Massard. - Ferdinand de Gramont
Pierre Audibert. - L'Art
Antonin Perbosc. - La Fève, conte gascon
Marcel Sémézies. - Petit dialogue socratique
Jacq. Maïrino. - M'sieu Tout l'Monde à l'Exposition
Album poétique: **Raymond Crussard, G. de Reynold, Guenhaël, Pierre Audibert.** - *Une Imprudence,* par **Mary des Arneaux.** - *La Table de marbre,* par **René Conte.** - *Un Philosophe,* par **Amédée Delorme.** - *Le Livre de Grand'Mère,* par **André Delacour.** - *Bibliographie. - La Vie parisienne aux Pyrénées:* Et. **Richet.**
REVUE NOUVELLE
Tome XI - N° 9 - Septembre 1900 Le Feu Follet XXe ANNEE Fondateur-Directeur: F. MARATUECH
F. Martial. - "Les Galla"
Emile Lucie. - Un jour de moisson à Castan
Etienne Richet - La Vie parisienne aux champs
M. Lythe. - "La Demoiselle"

Album poétique: **Edouard Oudin, Fernand Rivet, Jehan Laugnac, René Conte, Prosper Estleu.** - *M'sieu Tout l'Monde à Cahors,* par **Jacques Maïrino.** - *Petit mot sur la Grande Foire,* par **Axi.** - *Bibliographie. - Chronique.*

REVUE NOUVELLE

Tome XI - N° 10 - Octobre 1900 Le Feu Follet XXe ANNEE Fondateur-Directeur: F. MARATUECH

Francis Maratuech. - L'Etudiant conspirateur

Emmanuel des Essarts. - François Fertiault

Charles Teilhac. - Les Femmes de demain

Jacques Maurice. - Influence du sol sur l'homme

Amédée Delorme. - Le prix d'une victoire

Etienne Richet. - La Vie parisienne

Album poétique: **Emmanuel des Essarts, Joseph Pouzin, Daniel Thaly, Pierre Audibert, Prosper Estieu.** - *Mes Treize jours,* par **Jacques Maïrino.** - - *Chronique.*

REVUE NOUVELLE

Tome XI - N° 11 - Novembre 1900 Le Feu Follet XXe ANNEE Fondateur-Directeur: F. MARATUECH

Marcel Sémézies. - La Bataille d'Eylau

G. Pagès du Port. - Le Mal pour le Mal

Marc Legrand. - Edouard Sain

Album du **Feu Follet: Marie-Thérèse, G. de Raynold, Prosper Estieu, Antonin Perbosc.** - *L'Obstacle,* par **Humilis.** - *Un Cadet en Allemagne,* par **Jean Ythler du Lac.** - *Les Martyrs de la Grande Bleue,* par **Jehan de Fumel.** - *Séjour à la Campagne,* par **Jacques Maïrino.** - *Un Mois au Théâtre,* par **Guy de Montgailhard.** - *Bibliographie. - Nouvelles des Nôtres.*

REVUE NOUVELLE

Tome XI - N° 12 - Décembre 1900 Le Feu Follet XXe ANNEE Fondateur-Directeur: F. MARATUECH

F. Maratuech. - "Nostre Hènric"

Marcel Sémézies. - La Bataille d'Eylau (fin)

J. Ythler du Lac. - Un Cadet en Allemagne (suite)

Album du **Feu Follet: Pierre Audibert, Jean Laurès.** - *La Vie parisienne,* par **Etienne Richet.** - *Carnavalet,* par **Jacques Maïrino.** - *Un Mois au Théâtre,* par **Guy de Montgailhard.** - *Bibliographie. - Nouvelles des Nôtres. - Epuration.*